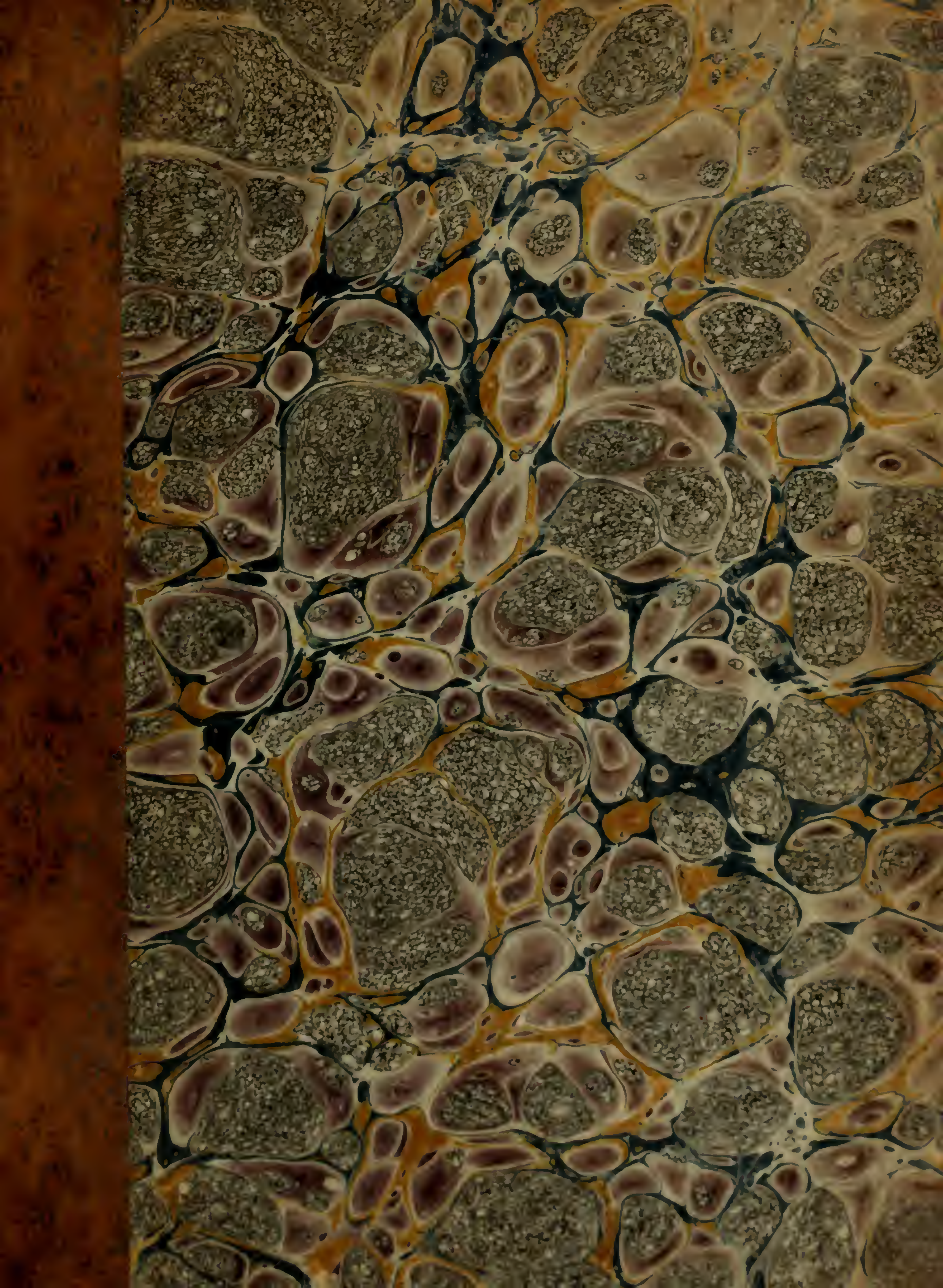
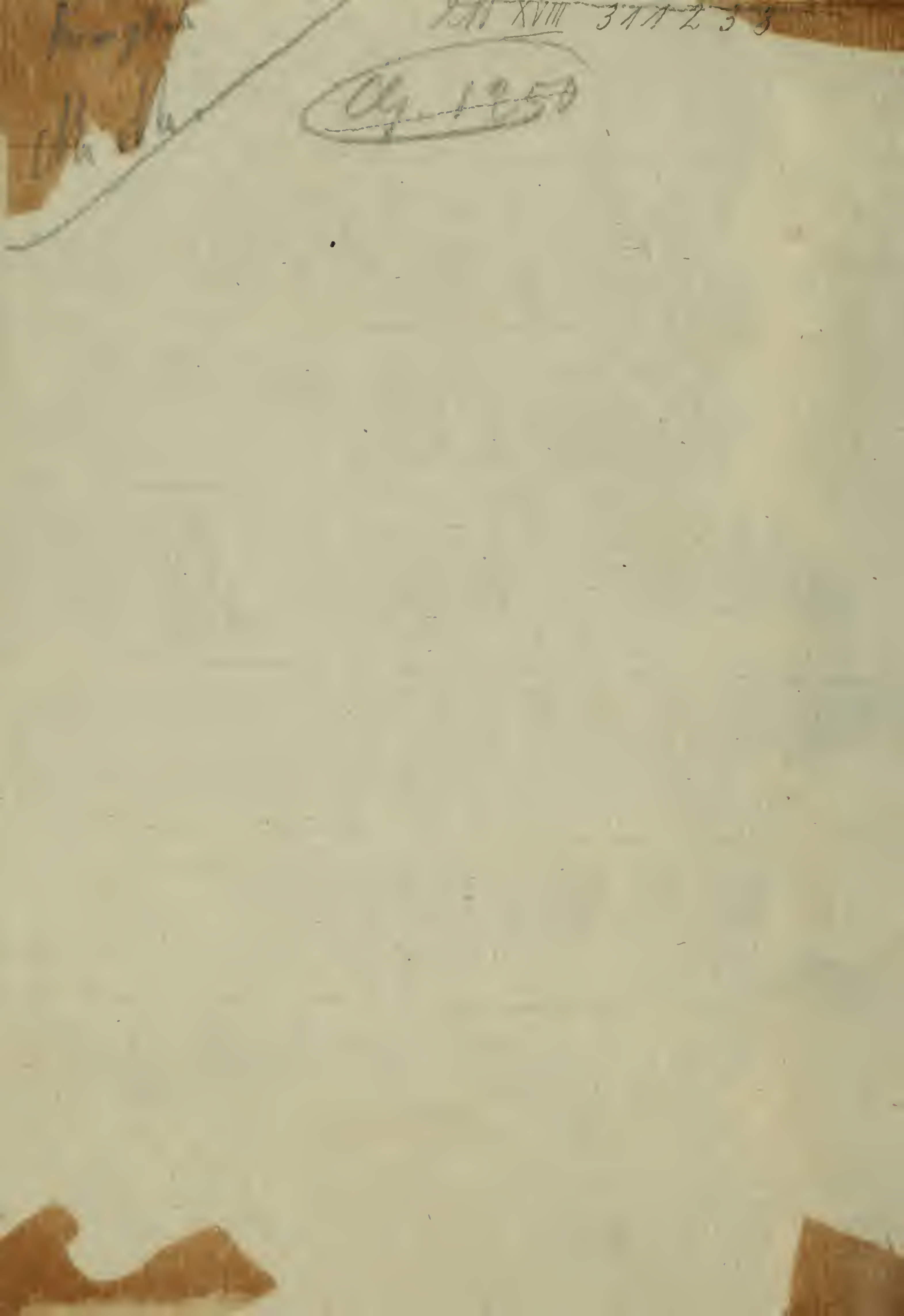






I. B. Scotin Sculp.

Quid Athenis et hierosolymis? Quid Academiæ et Ecclesiæ

Tertullianus. de Præscript. cap. VII

DÉFENSE
DES
SS. PERES
ACCUSEZ
DE PLATONISME.

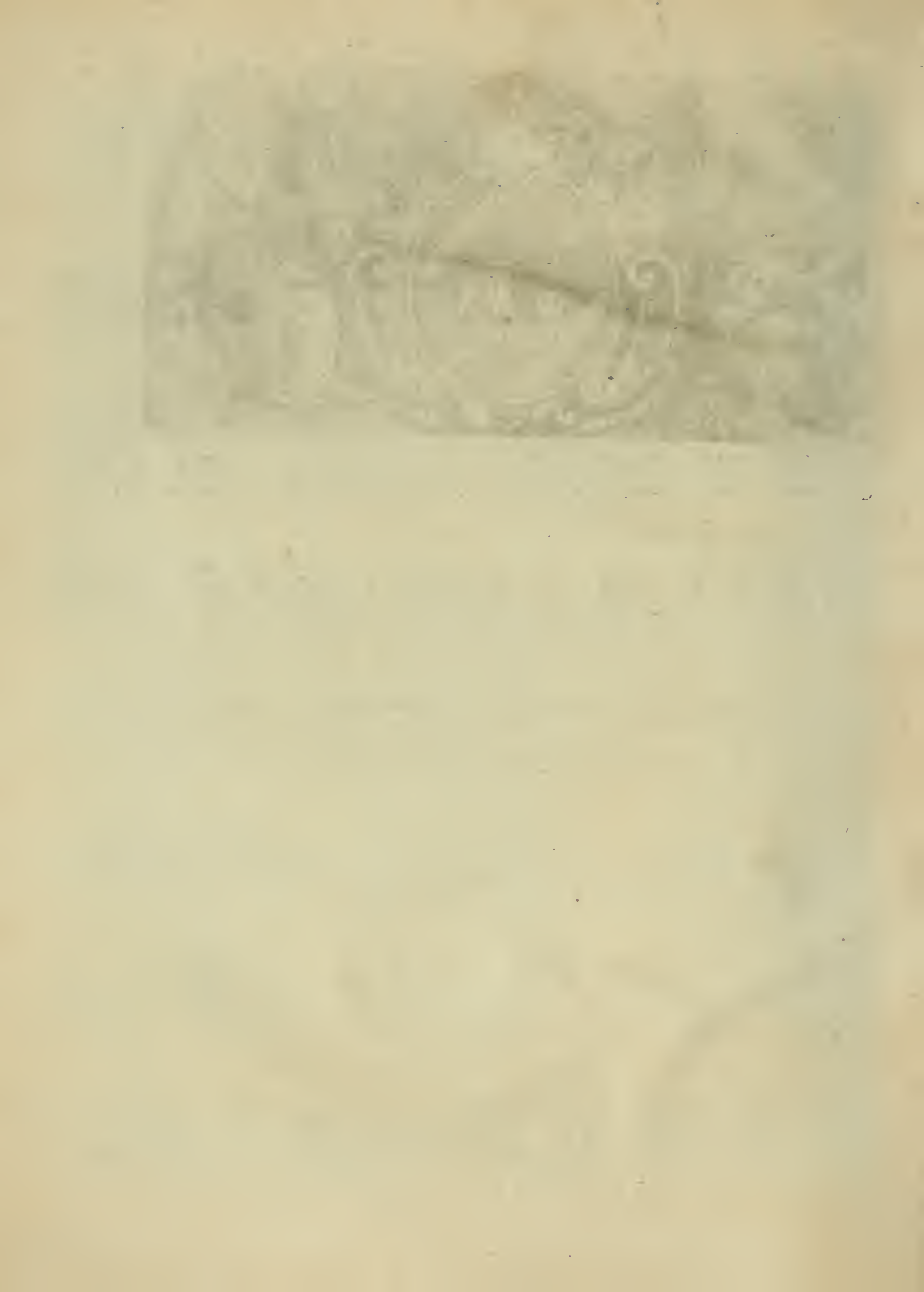


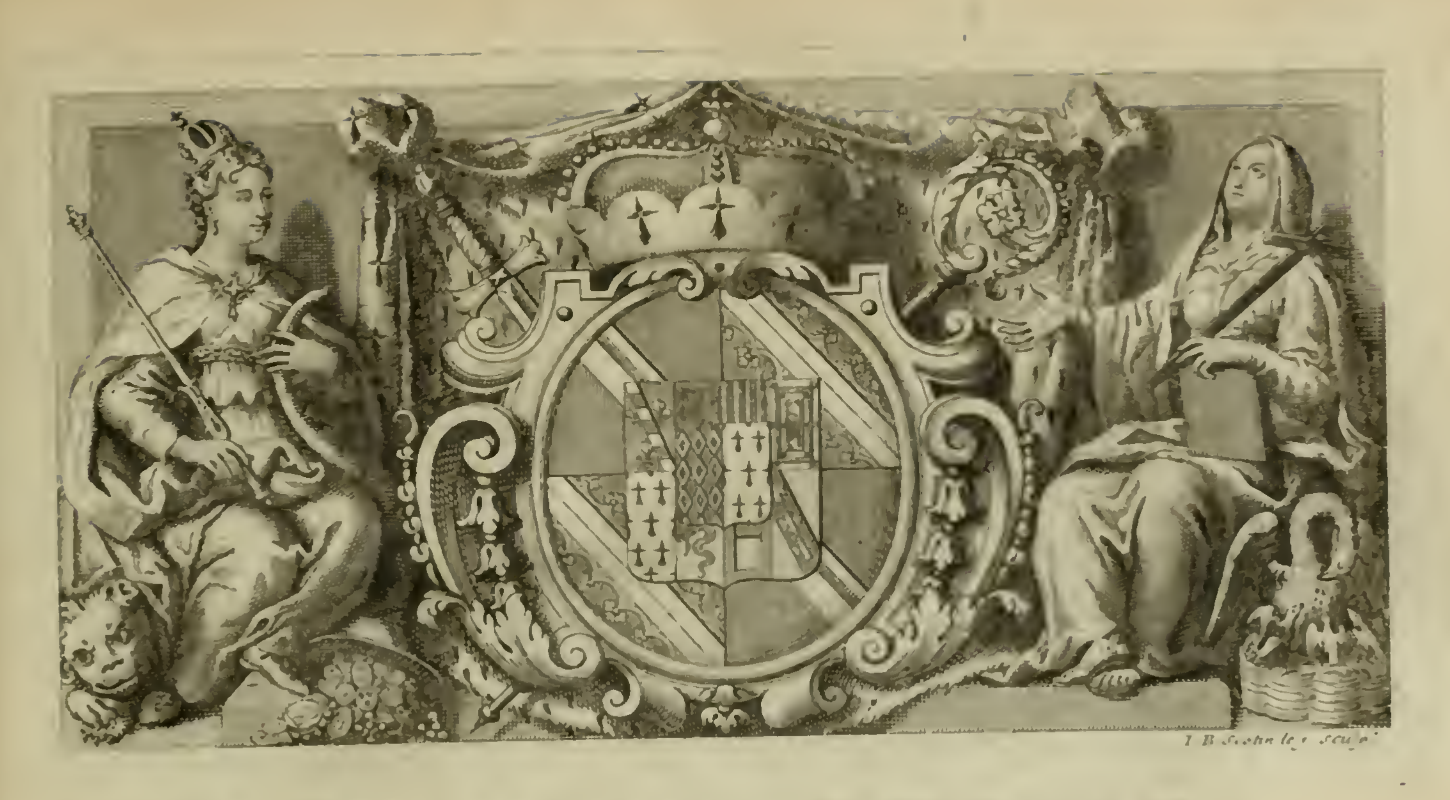
A PARIS,

Chez LE CONTE & MONTALANT, Quay des Auguſtins, près la ruë Pavée, à la Ville de Montpellier.

M. DCC. XI.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE.





A SON ALTESSE SERENISSIME
MONSEIGNEUR
LE PRINCE DE ROHAN
DE SOUBIZE,
EVÊQUE PRINCE DE STRASBOURG,
Nommé par le Roy au Cardinalat.

ONSEIGNEUR,

J'ay crû qu'après avoir examiné avec soin le prétendu Platonisme des Peres de l'Eglise, je ne pouvois rien faire de mieux, que d'en laisser

le jugement à VÔTRE ALTESSE, *& que d'inviter ceux qui ſont dans des ſentimens oppoſez aux miens, de s'en remettre comme moy à vos déciſions.*

Je ne doute pas qu'ils n'acceptent avec joye ce parti. Car quel autre Arbitre pourroient-ils deſirer, qui fût d'une plus grande autorité, d'une capacité & d'une équité plus reconnuës?

Le rang que VÔTRE ALTESSE *tient dans l'Egliſe en qualité d'Evêque; celuy qu'Elle tient dans le monde en qualité de Prince; cette puiſſance temporelle & ſpirituelle dont Elle eſt revêtuë; tant de titres éminens, qui réüniſſent en ſa perſonne ce que l'Egliſe & le ſiecle ont de plus auguſte, luy donnent une autorité qui doit faire recevoir avec reſpect les jugemens qu'Elle porte. Pour moy je declare dès-à-preſent à mes adverſaires, que quand même* VÔTRE ALTESSE *me condamneroit, jamais je ne m'éloigneray de la ſoûmiſſion que je dois avoir pour une puiſſance ſi ſainte & ſi reſpectable.*

S'il s'en trouve parmi eux, qui, non contens du droit que vous donne vôtre dignité, demandent ſur tout dans une cauſe comme celle-cy, cette autorité qui vient de la ſcience & de la capacité; j'ay dequoy encore les contenter parfaitement ſur ce ſujet.

Toute la France ſçait que VÔTRE ALTESSE

a excellé dès ses premieres années dans toutes les sciences divines & humaines ; & que la Sorbonne, cette Societé si celebre dans tout le monde Chrétien, Vous a non seulement deferé les marques de distinction qu'elle n'accorde qu'à une capacité reconnuë ; mais encore que par une prérogative tout-à-fait singuliere, elle Vous a choisi dès-lors pour être l'arbitre de toutes les sçavantes disputes, par lesquelles elle éprouve ceux qui aspirent à ses honneurs.

Elle se souvient encore avec plaisir de cette justice qu'elle a renduë au merite de VÔTRE ALTESSE; *& pour en conserver la memoire à la posterité, elle a voulu marquer dans ses Registres, qu'elle a eu égard en cela à vôtre éloquence & à vôtre capacité extraordinaire, beaucoup plus qu'à la grandeur de vôtre naissance.*

Son exemple a été suivi par deux sçavantes Academies, qui se sont tenu honorées de Vous avoir dans leur corps, & qui dans un genre different d'érudition, Vous ont rendu à l'envi la même justice.

Quelque éclatans que soient tous ces témoignages, ils doivent ceder neanmoins au jugement que le plus sage & le plus grand des Rois a fait recemment du merite de VÔTRE ALTESSE, *lorsqu'il Vous a nommé pour remplir une place du sacré College, qui sous les yeux & avec l'auto-*

rité du Souverain Pontife, décide des plus importantes questions qui s'élevent dans toute l'étenduë du Christianisme.

Il seroit fort surprenant, MONSEIGNEUR, *que tout le monde Chrétien devant bien-tôt écouter avec respect les décisions que Vous porterez sur les plus grandes affaires de la Religion, ceux avec qui j'entre en dispute, fissent quelque difficulté de se rendre au jugement que* VÔTRE ALTESSE *prononcera touchant le prétendu Platonisme des Saints Peres.*

Une seule chose pourroit peut-être les arrêter encore : c'est la crainte que VÔTRE ALTESSE *ne fût prévenuë contre eux, ou que l'élevation de son rang ne les empêchât de Vous faire connoître leurs raisons avec toute la liberté necessaire. Mais pour peu qu'ils veulent faire attention aux autres excellentes qualitez de* VÔTRE ALTESSE, *ils condamneront bien-tôt leur apprehension, comme la plus injuste & la plus mal fondée qui fût jamais.*

Y a-t-il rien dont ceux qui ont l'honneur de Vous connoître soient plus convaincus, que de vôtre droiture & de vôtre attachement inviolable aux regles les plus severes de l'équité? Pour apprehender que VÔTRE ALTESSE *ne s'en éloigne dans la cause dont il s'agit, il faudroit auparavant avoir apperçû en Elle quelqu'une de ces passions qui sont les sources des préventions & des*

faux jugemens. Mais c'est en vain que l'on examine curieusement toutes ses paroles & ses démarches, on n'y en voit aucune trace : on ne trouve au contraire dans toute sa conduite qu'une parfaite égalité d'esprit, & une tranquillité d'ame que rien ne peut alterer. C'est ce qui fait que tout le monde dit, & que l'on est souvent tenté de croire, que VÔTRE ALTESSE *n'a point en effet d'autres passions, que celles qui portent au bien, & qui ont la vertu pour objet.*

Sa bonté, sa douceur, & son affabilité sont encore plus connuës & plus admirées. Elles préviennent, elles gagnent, elles charment infailliblement tous ceux qui ont l'honneur de Vous approcher. Je suis si sûr de cet effet qu'elles produiront sur ceux que j'invite à prendre VÔTRE ALTESSE *pour Arbitre, que je ne crains point de m'avancer trop en leur disant, que s'ils n'en demeurent pas charmez autant que moy, je veux bien passer pour avoir perdu ma cause auprès d'eux.*

Après cela, MONSEIGNEUR, *il me paroît que mes adversaires seroient les plus deraisonnables de tous les hommes, s'ils refusoient le parti que je leur propose. Ils l'accepteront donc sans hésiter; & par-la je croiray avoir fait une chose très-avantageuse aux interêts des Peres de l'Eglise que je défends.*

Mais après avoir travaillé pour eux, en re-

mettant leur cauſe entre les mains de Vôtre Altesse, *ne me ſera-t-il pas permis d'ajoûter un mot pour moy, ou plûtôt pour le Seminaire & le College de Straſbourg, dont je ſuis icy l'interprete?*

Comblez des bienfaits de Vôtre Altesse, *honorez depuis ſi long-temps de ſa bienveillance, appuyez de ſon autorité dans tous nos miniſteres, nous cherchons par tout les occaſions de luy donner des marques publiques de nôtre reconnoiſſance. Celle qui ſe preſente eſt à la verité bien legere, & répond mal à l'ardeur de nos deſirs. J'eſpere neanmoins que* Vôtre Altesse *ne deſapprouvera pas que nous tâchions de nous en prévaloir, pour faire connoître à tout le monde les obligations infinies que nous luy avons, & l'admiration où nous ſommes de toutes ſes grandes qualitez. J'oſe même me flater qu'Elle ne trouvera pas mauvais que j'en profite moy-même, pour l'aſſurer en particulier du profond reſpect avec lequel je ſuis,*

MONSEIGNEUR,

De Vôtre Altesse Serenissime

Le très-humble & très-obéïſſant ſerviteur,
BALTUS, de la Compagnie de Jesus.



PRÉFACE.

DE tous les moyens que les Sociniens pouvoient imaginer pour répandre plus facilement leurs erreurs, je n'en vois aucun qui ſoit moins capable d'en impoſer à un homme un peu éclairé, que celuy du prétendu Platoniſme des SS. Peres, auquel ils ſe ſont attachez depuis quelques années.

En effet avancer hardiment, comme ils font, que la Religion Chrétienne a été corrompuë dès les premiers ſiecles par le mélange de la Philoſophie Platonicienne, & qu'en particulier le Myſtere de la Trinité n'eſt qu'une production de cette même Philoſophie mal entenduë par les SS. Peres, c'eſt un paradoxe ſi viſiblement détruit par les promeſſes que Jeſus-Chriſt a faites à ſon Egliſe, par l'impoſſibilité évidente qu'une pareille corruption ait jamais pû ſe gliſſer dans la doctrine Chrétienne, & enfin par tous les ouvrages des SS. Peres, & par tous les monumens de l'Hiſtoire Eccleſiaſtique, que comme je ne conçois pas la temerité de ceux qui oſent le ſoûtenir, je comprendrois encore moins la foibleſſe de ceux qui

pourroient s'y laiſſer ſurprendre.

Y a-t-il une verité plus ſouvent & plus clairement énoncée dans les divines Ecritures du Nouveau Teſtament, que celle qui nous aſſure que le Saint Eſprit demeure perpetuellement avec l'Egliſe ſon Epouſe (1), qu'il l'inſtruit de toutes les veritez qu'elle doit croire, & qu'il la preſerve de s'écarter jamais de ce que Jeſus-Chriſt luy a enſeigné? Qu'y a-t-il de plus exprès, & en même temps de plus divin, que ces paroles que le Fils de Dieu adreſſa à ſes Apôtres, & à tous leurs ſucceſſeurs, un peu avant
» que de monter au Ciel? Allez, leur dit-il (2),
» & inſtruiſez tous les peuples, les baptiſant au
» nom du Pere, & du Fils, & du ſaint Eſprit, &
» leur apprenant à obſerver tout ce que je vous
» ay commandé; & aſſurez-vous que je ſeray avec
» vous tous les jours juſqu'à la conſommation du
» ſiecle. Eh quoy? Le Fils de Dieu eſt avec ſon Egliſe tous les jours juſqu'à la fin du monde: il luy donne ſon ſaint Eſprit pour demeurer éternellement avec elle: il luy promet (3) que tous

(1) Joan. XIV. ℣. 16. Et ego rogabo Patrem, & alium Paraclitum dabit vobis, ut maneat vobiſcum in æternum. Et ℣. 26. Paraclitus autem Spiritus ſanctus, quem mittet Pater in nomine meo, ille vos docebit omnia, & ſuggeret vobis omnia, quæcumque dixero vobis.

(2) Matth. XXVIII. ℣. 19. & 20. Euntes ergo docete omnes gentes, baptizantes eos in nomine Patris, & Filii, & Spiritus ſancti: Docentes eos ſervare omnia quæcumque mandavi vobis. Et ecce ego vobiſcum ſum omnibus diebus uſque ad conſummationem ſæculi.

(3) Matth. XVI. ℣. 18. Et ego dico tibi quia tu es Petrus, & ſuper hanc

les efforts de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle ; & on osera dire que dès les premiers siecles, où cette assistance perpetuelle du saint Esprit, & cette providence speciale du Fils de Dieu sur son Eglise, fut si sensible & si évidente, elle se sera laissé seduire par les chimeres de la Philosophie Platonicienne, & que par un égarement inconcevable elle les aura mises au nombre de ses plus grands Mysteres & des articles fondamentaux de sa créance ? Avancer un tel paradoxe, n'est-ce point se mocquer insolemment des promesses de Jesus-Christ, & les regarder, par la plus horrible de toutes les impietez, comme autant d'illusions & d'impostures ?

Mais en quel temps, par qui & comment une si étrange corruption a-t-elle pû se glisser dans la foy de toute l'Eglise ? Icy les ennemis de la Religion Chrétienne sont obligez de soûtenir les choses les plus impossibles. Ils prétendent que ce Platonisme insensé a commencé par l'illustre Martyr saint Justin, qu'ils disent avoir été (4) *le premier des Peres Platoniciens, qui a fait d'une vertu ou d'une manifestation de Dieu, une Hypostase ; ayant renversé les idées de*

petram ædificabo Ecclesiam meam, & portæ inferi non prævalebunt adversus eam.

(4) *Platonisme Dévoilé, I. Part. chap. I. pag.* 12. *Daniel Zuicker, Auteur de l'*Irenicum Irenicorum, *a dit à peu près la même chose, comme je l'apprends des Nouvelles de la Republique des Lettres, Avril* 1704. *page* 459.

l'Ecriture, par les préjugez qu'il apportoit de l'école de Platon. Mais pour ne point toucher icy les preuves que nous apporterons dans le corps de cet ouvrage, demandons ſeulement à ces hardis calomniateurs, qu'ils nous expliquent donc en même temps, comment il s'eſt pû faire qu'aucun de tous les Chrétiens & de tous les Paſteurs de l'Egliſe, qui vivoient du temps de ſaint Juſtin, & qui n'avoient pas été élevez comme luy dans l'école de Platon, ne ſe ſoit jamais apperçû de ce renverſement des idées de l'Ecriture, & de cette prétenduë corruption introduite par cet illuſtre Martyr dans le dogme capital de leur créance? Ne faut-il pas que ces Auteurs temeraires, s'ils veulent ſoûtenir leur prétention, ſuppoſent neceſſairement, que tous les Fidéles du deuxiéme ſiecle ne ſçavoient pas le premier article de leur foy, ni ce qu'ils avoient répondu à leur baptême, ni ce que ſignifioit cette invocation du Pere, du Fils, & du ſaint Eſprit, qu'ils avoient continuellement à la bouche, & qu'ils voyoient employée preſque dans tous les Myſteres & dans toutes les actions publiques & particulieres de leur Religion? Ne faut-il pas qu'ils ſuppoſent encore, que tous les Evêques & tous les Paſteurs de l'Egliſe étoient alors plongez dans la léthargie la plus profonde, ou dans l'indifference la plus criminelle; euxqui

comme tous leurs prédeceſſeurs ou leurs ſucceſſeurs durant ces premiers ſiecles, ont donné des preuves ſi éclatantes de leur vigilance à conſerver le dépôt précieux de la Foy, particulierement dans le point dont il s'agit, & de leur zele infatigable à le défendre contre toutes les hereſies qui s'élevoient de leur temps ?

Et certainement ſi ſaint Juſtin avoit alteré de quelque maniere que ce puiſſe être, la foy des premiers Chrétiens par le mélange de la Philoſophie Platonicienne, qui peut douter un ſeul moment, que ces ſaints & zelez Evêques ne l'euſſent traité avec la même rigueur, dont ils uſerent à l'égard de Cerinthe, de Marcion, de Baſilide, de Valentin, de Paul de Samoſates, & des autres hereſiarques, qu'ils retrancherent de la ſocieté des Fidéles pour cette même cauſe, & dont ils combattirent les erreurs avec tant de force & d'ardeur ? Qui doute que n'ayant pas épargné le Diſciple, je veux dire Tatien, quelque recommandable qu'il fût d'ailleurs pour ſon érudition, ils n'euſſent pas plus ménagé le Maître ſur un égarement, que toute la ſcience, toute la ſainteté imaginable, & le martyre même n'auroit pas été capable d'excuſer auprès d'eux ?

N'inſiſtons pas davantage ſur une verité ſi certaine & ſi évidente. Je ſuis perſuadé qu'il ne ſe trouvera perſonne, pour peu qu'il conſidere la

nature & l'importance des dogmes dont il s'agit, la connoiſſance diſtincte qu'en avoient tous les Fidéles dans les differentes parties de l'Univers, où ils ſe trouvoient dès-lors en très-grand nombre, leur attachement inviolable pour ces mêmes dogmes, qui étoient le fondement de toutes leurs eſperances, & enfin le zele ardent des Paſteurs & des Evêques pour conſerver ces dogmes, tels qu'ils les avoient reçûs des Apôtres, qui ne reconnoiſſe évidemment, que la corruption que les Sociniens prétendent avoir été introduite par ſaint Juſtin dans la créance de l'Egliſe, eſt une choſe abſolument impoſſible.

Diſons plûtôt, que puiſque cet illuſtre Martyr de Jeſus-Chriſt, loin d'être ſoupçonné par les Evêques de ſon temps, ou par leurs ſucceſſeurs, d'avoir alteré la foy Chrétienne ſur la Divinité éternelle du Fils de Dieu, ou ſur le Myſtere adorable de la Trinité, a toûjours été regardé dans l'Egliſe comme un des plus ardens défenſeurs de cette même foy; c'eſt une conſequence certaine, que lorſqu'il a ſoûtenu ces dogmes tels qu'il les avoit reçûs, & tels que nous les croyons encore aujourd'huy, il n'a fait qu'expoſer les ſentimens de tous les Fidéles de ſon ſiecle, de ceux qui l'avoient précédé & inſtruit dans la foy, & par conſequent la pure doctrine des Apôtres & de Jeſus-Chriſt même.

Enfin quand les Sociniens nous proposent l'attachement que saint Justin & les autres anciens Peres ont eu pour la Philosophie de Platon, comme la cause ou le principe de cette corruption, qu'ils supposent s'être glissée dans les dogmes principaux de nôtre Religion, à qui prétendent-ils faire illusion? Qui esperent-ils de pouvoir engager dans un piege aussi grossier que celuy-là? Croyent-ils qu'à force de repeter dans leurs livres, sans jamais le prouver, que les Peres ont été Platoniciens, & de s'écrier ridiculement en parlant d'eux (5): *Quels Auteurs, Bon Dieu! qui ne soufflent que le Platonisme, qui ne respirent que le Platonisme*; ils viendront à bout de détruire dans tous les esprits la connoissance certaine & évidente que la lecture des Peres de l'Eglise & de toute l'Histoire Ecclesiastique nous donne du contraire? Peuvent-ils ignorer qu'il n'y a presque personne dans le monde Chrétien, qui ne soit instruit que les Philosophes payens, & entre tous les autres, les Platoniciens ont été les plus grands ennemis que les SS. Peres ayent eu à combattre; & que la Philosophie payenne, dans quelque secte qu'on la considere, étoit alors aussi opposée à la Religion Chrétienne, que le Paganisme même, dont cette Philosophie faisoit la partie la plus considerable & la plus dangereuse? Et cela

(5) *Platonisme Dévoilé, I. Part. chap. XVI. page* 180.

ne ſuffit-il pas pour obliger tout le monde à rejetter avec mépris le prétendu Platoniſme des SS. Peres, comme une fauſſeté & une abſurdité manifeſte ?

Ils nous objectent l'attachement que l'on a eu dans les derniers ſiecles pour la Philoſophie d'Ariſtote, comme une preuve de celuy qu'ils attribuënt aux SS. Peres pour la Philoſophie de Platon. Mais quand il y auroit eu ſur ce ſujet une conformité parfaite entre les premiers & les derniers ſiecles, qu'en pourroient-ils conclure en faveur de leur paradoxe ? Eſt-ce une conſequence que les Peres de l'Egliſe ayant été élevez dans la Philoſophie de Platon, comme la plûpart des Docteurs des derniers ſiecles dans celle d'Ariſtote : que l'ayant ſuivie dans toutes les matieres purement philoſophiques : ayant encore, ſi l'on veut, fait ſervir ſa methode & quelques-uns de ſes termes à l'explication des dogmes de nôtre Religion ; ils ont auſſi composé de quelques-uns de ſes ſentimens, des articles de nôtre foy, & introduit dans l'Egliſe quelques-unes de ſes idées, comme des Myſteres revelez par Jeſus-Chriſt même ? Où ont-ils lû ? où ont-ils trouvé, que l'on ait porté juſqu'à ce point d'impieté & d'extravagance l'attachement que l'on a eu dans les derniers ſiecles pour la Philoſophie Peripateticienne ? Ne ſçavent-ils

pas

pas que toutes les fois qu'il s'eſt trouvé des eſprits trop hardis & trop remplis d'eux-mêmes(6), qui s'étant gâtez par leur attachement exceſſif à cette Philoſophie, ont entrepris d'introduire dans la Religion de nouvelles opinions, ou quelques ſubtilitez dangereuſes qu'ils y avoient puiſées ; toute l'Egliſe s'eſt incontinent ſoûlevée contre leur entrepriſe audacieuſe, & a foudroyé de ſes anathêmes leurs profanes nouveautez de paroles ?

Ainſi donc, quand il ſeroit certain que la Philoſophie de Platon auroit été en vogue dans les premiers ſiecles de l'Egliſe, comme celle d'Ariſtote dans les derniers, les ennemis de la Religion Chrétienne n'en pourroient tirer aucun avantage en faveur de leur impieté. Cependant comme ils ne produiſent rien de plus ſpecieux en apparence que ce préjugé, qu'ils ont trouvé preſque établi par tout ; & qu'ils le conſiderent comme une eſpece de premier principe, ſur lequel ils peuvent appuyer ſûrement leurs prétentions les plus temeraires ; je me ſuis attaché particulierement à l'examiner dans cet ouvrage ; & je croy en avoir tellement démontré la fauſſeté, auſſi-bien que celle des conſequences

(6) *Tels qu'Amauri condamné dans un Concile tenu à Paris ſous Philippe Auguſte en* 1204. *Abailard, dont les erreurs furent condamnées dans le Concile de Soiſſons en* 1120. *Gilbert de la Porrée, qui retracta les ſiennes dans le Concile de Reims en* 1148.

qu'ils prétendent en tirer, & des prétextes dont ils peuvent le colorer, que toutes les personnes raisonnables avoueront, que le prétendu Platonisme des SS. Peres, de quelque maniere qu'on puisse l'entendre, est une chimere & une absurdité manifeste.

Ce n'est point là neanmoins le seul but que je me suis proposé dans mon travail : j'ay esperé encore, qu'en exposant, comme j'ay fait, les sentimens des Peres de l'Eglise touchant la Philosophie payenne en general, & celle de Platon en particulier, cela serviroit à nous en donner une juste idée, & à détromper ceux qui l'estiment & qui la louënt trop, au préjudice de la verité, & souvent même de la Religion. A quoy bon en effet tous ces éloges outrez, que quelques-uns de nos Auteurs font de la Philosophie de Platon, de celle de Pythagore ou de Zénon (7), & , ce qui est plus étrange, de celle d Epicure même ? Pourquoy entreprendre de justifier ces Philosophes payens des égaremens dont ils sont si évidemment convaincus, & par leurs propres ouvrages, & par l'histoire de leur vie, & par les témoignages les plus au-

(7) *On peut voir sur ce sujet les Reflexions Morales de l'Empereur Marc Antonin avec la Préface ; la Vie de Pythagore, ses symboles & ses vers dorez ; la Vie & les Oeuvres de Platon traduites en François : Ouvrages d'un de nos plus habiles Traducteurs. On peut joindre La Motte le Vayer, de la Vertu des Payens, & les differentes Apologies que l'on a faites de nos jours de la Vie & de la Morale d'Epicure.*

thentiques de toute l'antiquité Chrétienne & profane ? A quoy ſert de s'efforcer inutilement à montrer, que leur morale contient ce qu'il y a de plus excellent & de plus ſublime dans celle du Chriſtianiſme, & à les égaler preſque eux-mêmes aux Chrétiens les plus parfaits & aux Saints du premier ordre ? A quoy, dis-je, tout cela peut-il ſervir, ſinon à jetter dans une erreur pernicieuſe quantité de gens peu éclairez, à diminuer en eux l'amour & l'admiration qu'ils doivent avoir pour la doctrine & la morale toute divine de la Religion Chrétienne ; & en les éloignant des veritables medecins de leur ame, les engager à s'attacher à d'autres qui ne peuvent que les tromper ?

C'eſt à peu près ce qu'a dit un des plus ſçavans hommes du ſeiziéme ſiecle (8), dont le témoignage ſur ce ſujet eſt d'autant plus conſiderable, qu'ayant été grand admirateur de la Philoſophie Stoïcienne, il reconnut enfin que la trop grande eſtime qu'il en avoit faite, pouvoit être pour luy-même & pour pluſieurs autres

(8) Juſtus Lipſius, Centuria I. Epiſt. ſelectarum, Epiſt. XCVII. ad Lævinum Torrentium. Veræ fidei & veræ lucis fulcrum illud defuit (Senecæ, Epicteto, Arriano) cui qui non innixus, neceſſum eſt in partem aliquam ruat. Et tamen hic quoque facile peccari ſentio, ſi quis eos nimius apud lubricam juventutem hanc miretur & laudet. Abſtrahat enim a veris & legitimis illis animorum medicis, alliget ad agyrtas iſtos. Quod cum aliis, tum mihi quoque deinceps cenſeo cavendum. Non enim ſatis, ne ipſe errem, ſed ne alteri erroris cauſa.

un dangereux écüeil. Il eſt vray cependant qu'il s'en faut beaucoup, qu'il ait porté les choſes auſſi loin en cette matiere, que quelques autres Ecrivains ont fait après luy.

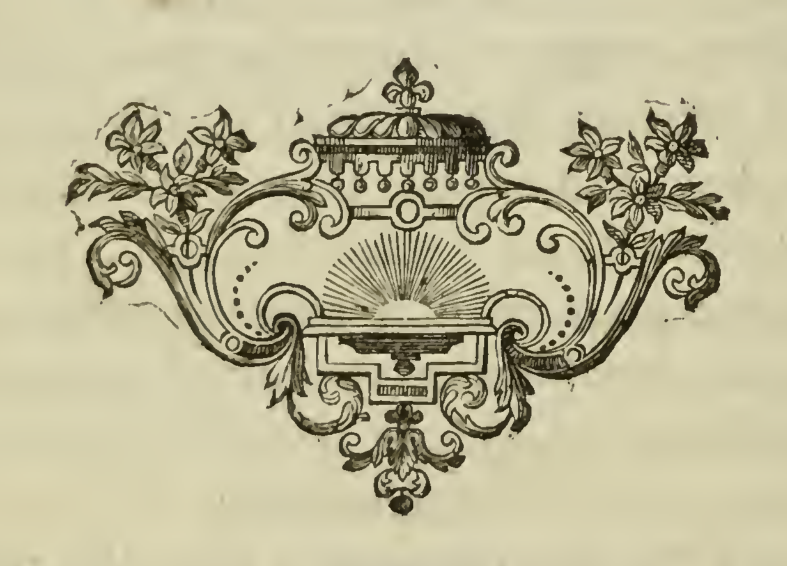
La conduite des Peres de l'Egliſe toûjours également droite & judicieuſe, a été certainement bien differente. Auſſi loin d'être ſujette à de pareils inconveniens, elle n'a pû, & ne peut encore produire que les meilleurs effets. Lorſqu'ils nous repreſentent avec autant de force que de verité les diſſenſions perpetuelles des Philoſophes payens ſur tous les dogmes de leur Philoſophie, l'inutilité de toutes leurs recherches, la foibleſſe de toutes leurs conjectures, l'abſurdité de la plûpart de leurs opinions, leurs contradictions, leur incertitude, leur ignorance, & enfin les erreurs & les égaremens prodigieux dans leſquels ils ſont tombez; on eſt forcé de reconnoître que l'eſprit humain, quelque grand, quelque ſubtil, & quelque penetrant qu'il puiſſe être, lorſqu'il eſt abandonné à luy-même, & qu'il n'a point de regle ſûre qui le dirige, n'eſt capable que de s'embarraſſer dans des doutes & des difficultez dont il ne peut ſe tirer, de s'égarer dans mille fauſſes idées, & d'enfanter les opinions les plus monſtrueuſes & les plus extravagantes. On voit de plus le beſoin extrême où il s'eſt trouvé, d'être inſtruit & éclairé par

la Revelation de Dieu, & celuy où il est encore d'un Interprete sûr & infaillible de cette même Revelation.

Enfin lorsque les SS. Peres opposent ces veritez admirables que Dieu nous a revelées, aux illusions & aux erreurs des Philosophes, & que par-là ils mettent dans le plus grand jour, & l'excellence toute divine de la Religion Chrétienne, & la foiblesse extrême de toute la Philosophie payenne, qui peut deliberer un moment sur le jugement qu'il doit porter de l'une & de l'autre? Qui peut se dispenser d'avoir autant de mépris pour celle-cy, que d'attachement, d'estime & d'admiration pour celle-là? Sur tout peut-on alors refuser au divin Auteur de nôtre foy, à la Sagesse increée & subsistante du Pere éternel, au Verbe de Dieu, qui s'est fait homme pour éclairer tous les hommes de ces grandes & salutaires veritez, l'amour & la reconnoissance infinie que nous luy devons tous pour un bienfait si inestimable?

Ce sont là les sentimens que les paroles vives & ardentes des Peres de l'Eglise produisent infailliblement dans le cœur de ceux qui les lisent dans leur source. Je suis obligé d'avoüer, que je leur ay fait perdre beaucoup de leur force dans les traductions que j'en ay faites. Cependant si je puis esperer,

que ces traductions, toutes imparfaites qu'elles sont, ne laisseront pas, avec le secours de la Grace, d'inspirer quelques bons sentimens à ceux qui les liront dans mon ouvrage, je croiray avoir obtenu la double fin que je m'y suis proposée: qui est de confondre l'impieté des ennemis de la Religion, & de contribuer en même temps à l'instruction & à l'édification des Fidéles.



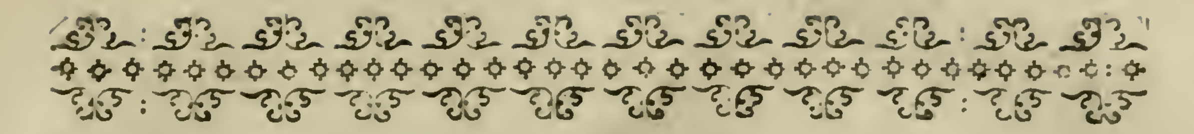


TABLE DES CHAPITRES

LIVRE PREMIER.

Que les Peres de l'Eglise n'ont pas été élevez dans la Philosophie Platonicienne.

LIVRE SECOND.

Que les Peres de l'Eglise n'ont point ſuivi la Philoſophie Platonicienne.

LIVRE TROISIÈME.

Que les Peres de l'Egliſe ont combattu la Philoſophie Platonicienne.

LIVRE QUATRIÉME.

Dans lequel on répond aux objections.

Fin de la Table des Chapitres.



DÉFENSE DES SAINTS PERES ACCUSEZ DE PLATONISME.

LIVRE PREMIER.

Que les Peres de l'Eglise n'ont pas été élevez dans la Philosophie Platonicienne.

AVANT-PROPOS.



IL N'Y A gueres d'opinions qui se soient répanduës davantage en assez peu de temps, que celle du Platonisme des Peres de l'Eglise ; & il n'y en a gueres aussi qui ayent été moins prouvées, ni qui soient appuyées sur des fondemens moins solides. On peut dire (1) que la plûpart de

Origine du pretendu Platonisme des SS. Peres.

(1) *Mr. le Clerc, pour ne point parler des autres, se fonde par tout*

ceux qui ont eu cette idée, ne l'ont priſe qu'en jugeant trop facilement des ſiecles paſſez, par celuy auquel ils vivoient ; & de la methode que les anciens Chrétiens ont ſuivie dans leurs études, par celle qu'ils ont vüe en uſage dans les ſiecles poſtérieurs. Ainſi, comme depuis environ le treiziéme ſiecle la Philoſophie d'Ariſtote a regné dans les Ecoles Chrétiennes ; que preſque tous les Docteurs Catholiques, qui ont paru depuis ce temps-là, ont été élevez dans cette Philoſophie, & qu'ils s'en ſont même ſervis utilement pour expliquer, ou pour défendre les dogmes de la Religion ; on a crû qu'il en avoit été de même de la Philoſophie de Platon dans les premiers ſiecles du Chriſtianiſme ; & que les Peres de l'Egliſe nourris & élevez dans cette Philoſophie qui regnoit de leur temps, avoient écrit & parlé ſuivant les principes & les ſentimens qu'ils y avoient puiſez.

Si on n'avoit étrangement abuſé dans ces derniers temps de ce préjugé ſi plauſible en apparence, & ſi commun aujourd'huy, il ne ſeroit peut-être pas fort neceſſaire d'en démontrer la fauſſeté ; puiſqu'il n'y a point d'homme raiſonnable, qui ne doive tomber d'accord, que l'on peut très-utilement ſe ſervir de la Philoſophie profane, pour expliquer les dogmes de la foy ; & que l'on ſçait d'ailleurs que les Proteſtans (2) qui ont declamé d'abord avec le plus

ſur ce préjugé. Voyez ſa Bibliotheque Univerſelle, Tome X. page 181. *Bibliotheque choiſie, Tome XII. page* 213. Ars Critica, pag. 11. §. 2. cap. 11. pag. 536. Epiſt. VIII. Critica, pag. 268.

(2) *Luther dès les premiers temps de ſa revolte, s'emporta avec ſa violence ordinaire contre la Philoſophie d'Ariſtote, & contre l'uſage*

d'emportement contre elle, & contre l'usage que les Docteurs Catholiques des derniers siecles en ont fait, ont été des premiers ensuite à en reconnoître l'utilité, à remettre en honneur la Philosophie d'Aristote dans leurs Ecoles, & à remplir les Bibliotheques d'une infinité d'explications & de Commentaires sur les Livres de ce Philosophe. (3) AVANT-PROPOS.

Abus étrange qu'on en a fait, & necessité qu'il y a de le refuter.

Mais il s'en faut bien que l'on s'en soit tenu là, ni que l'on se soit contenté de dire, que la Philosophie de Platon avoit regné dans les premiers siecles de l'Eglise, de la même maniere que celle d'Aristote a regné dans ceux qui les ont suivis; ou qu'en disant que les SS. Peres ont été Platoniciens, on ait prétendu ne rien dire autre chose, sinon qu'ils avoient été élevez dans la Philosophie de Platon, & qu'ils s'en étoient servis pour expliquer les dogmes de la foy, à-peu-près comme on s'est servi depuis de celle d'Aristote : On a poussé les choses bien plus loin,

que l'on en faisoit dans les Universitez. C'est ce que l'on voit sur tout dans ses Lettres. Melanclon au contraire la soûtint toûjours, & l'expliqua dans plusieurs de ses Ouvrages. Son exemple fut suivi par les plus habiles Protestans, qui l'enseignerent dans les Universitez. Au commencement du siecle passé, un certain Daniel Hoffman aidé de quelques autres Lutheriens rigides, fit ses efforts pour la bannir de l'Université d'Helmstat. Mais elle y fut maintenuë avec beaucoup d'ardeur par les autres Docteurs, & sur tout par Jean Casellius, qui reçût sur ce sujet des complimens des autres Universitez, & des plus habiles Lutheriens d'Allemagne. On peut voir là-dessus Johan. Angelius Werdenhagen, in Appendice ad Ψυχολογίαν Johannis Baptistæ Teutonici : *Ouvrage singulier par le fanatisme dont il est plein, & dont Werdenhagen paroît merveilleusement entêté.*

(3) *Voyez la Liste des Commentateurs d'Aristote, imprimée à la fin des Ouvrages de ce Philosophe, de l'Edition de Paris, en deux Tomes in fol. par les soins de Guillaume Du-Val. On trouvera dans cette Liste un grand nombre de Protestans; & il seroit aisé d'en ajoûter plusieurs autres.*

AVANT-PROPOS. & jusqu'à un excés qui doit faire horreur, non seulement à ceux qui s'interessent à l'honneur des Peres de l'Eglise ; mais encore à tous les Chrétiens en general, pour peu d'estime & d'amour qu'ils ayent pour leur Religion. En effet, l'on veut leur persuader (4) à la faveur de ce prétendu Platonisme des Peres de l'Eglise, que cette Religion sainte dont ils font profession, n'est qu'un affreux mélange de la doctrine de Jesus-Christ & de la Philosophie de Platon ; & qu'un grand nombre de dogmes qu'ils croyent leur avoir été révélez de Dieu même, ne viennent originairement que du Platonisme, dont les Peres de l'Eglise étoient entêtez, & dont ils avoient adopté les sentimens, par la conformité qu'ils croyoient y trouver avec l'Ecriture, & par l'estime prodigieuse dont ils étoient prévenus pour Platon.

(4) *C'est ce que soûtient l'Auteur du Platonisme Dévoilé, ou plûtôt ce qu'il suppose par tout. Mr. le Clerc est dans les mêmes sentimens, & voicy comme il s'exprime dans son Art Critique, premier volume, page 536.* Veteres Christiani, qui per aliquot sæcula Platonici fuerunt, cùm legerent Scripturam, ut ex ea Religionis Christianæ systema quoddam colligerent ; Platonicas suas notiones Scripturæ notionibus ubique miscuerunt, & quod in Scriptura non legebatur, quodque credi volebant, ex ea deduxerunt consectariis, non ex uno fonte derivatis, sed ex Platone æquè ac ex Prophetis. Cùm verò Occidentales Christiani Aristotelis scripta terere & admirari cœpissent; tum quoque cœperunt Peripatetica dogmata miscere cum Scripturæ decretis, atque ex illa mistura infinita consectaria deducere, quibus conflata est Scholastica Theologia. Et infra : Quod Scriptura de Deo ejusque natura nos docet, ex Platone interpretati erant Veteres, ex Aristotele verò Scholastici, nunc ex Cartesio multi interpretantur ; & ut præterita sæcula pro ibrida illa Theologia pugnarunt scriptis, anathematibus, legibus, edictis, quasi pro meris oraculis divinis : invenientur fortè olim qui pro Cartesiano Christianismo quasi pro aris & focis dimicent. *Ce discours n'a pas besoin de commentaires : on en voit clairement toute la malignité : nous en ferons voir encore dans la suite de cet Ouvrage la fausseté évidente par rapport aux Peres de l'Eglise.*

AVANT-PROPOS. *Qui sont les Auteurs de cette impieté, & jusqu'à quels excès ils l'ont portée.*

On n'ignore pas qui sont les Auteurs d'une entreprise si insensée & si pernicieuse. On sçait qu'elle vient des plus grands ennemis de Jesus-Christ & de sa Religion, qui n'osant attaquer ouvertement le Mystere adorable de la Trinité, la Consubstantialité du Verbe, l'Incarnation du Fils de Dieu, & plusieurs autres dogmes pareils qu'ils rejettent, se servent de ce nouveau biais, pour en détruire la créance dans l'esprit des Fideles.

Ils renouvellent l'extravagante calomnie des Payens, qui soûtenoient qu'il se trouvoit dans les Evangiles des maximes & des sentences empruntées de Platon.

Il s'en trouve même parmy ces ennemis cachez de la Religion, qui non contens de nous représenter continuellement les SS. Peres comme des gens entêtez du Platonisme, & appliquez à nous en transmettre toutes les idées, comme autant d'articles de foy; poussent leur temerité jusqu'à prétendre, que l'on en voit des traces bien marquées dans l'Ecriture Sainte, tant du vieux que du nouveau Testament; (5) que l'on y trouve en effet quantité de phrases Platoniciennes, & des sentimens qui ne peuvent avoir été tirez que de Platon, ou de quelqu'un de ses Sectateurs: par-là ils renouvellent la calomnie extravagante des Payens des premiers siecles, qui osoient avancer que Jesus-Christ & les Apôtres avoient beaucoup profité de Platon; & qu'un grand nombre de dogmes & de sentimens qu'ils

(5) *Bibliotheque Universelle, Tome X. pages* 400. 401. 402. 403. 404. *& suivantes. Je me suis attaché particulierement dans le IV. Livre de cet Ouvrage, à réfuter cet endroit de la Bibliotheque Universelle, parce qu'il paroît que Mr. le Clerc le regarde comme ce qu'il a fait de meilleur sur le prétendu Platonisme des SS. Peres, y renvoyant souvent dans ses autres Ouvrages, & l'ayant fait traduire en Anglois, aussi-bien que la vie de Clement d'Alexandrie, qui se trouve dans le même Tome, & que nous examinerons aussi en ce qui regarde nôtre sujet.*

AVANT-PROPOS.

ont enſeignez, avoient été pris des Livres de ce Philoſophe payen. Mais il y avoit ſans doute plus d'ignorance que de malice dans cette calomnie des Payens, comme les Peres de l'Egliſe l'ont fait voir; (6) au lieu qu'il y a certainement beaucoup plus de malice que d'ignorance dans ces Ecrivains pernicieux qui la renouvellent aujourd'huy ; puiſque quand bien même ils ne s'expliqueroient pas, on ne verroit que trop où ils en veulent venir, & dans quels paſſages de l'Ecriture ils trouvent ſur-tout ces idées & ces expreſſions Platoniciennes dont ils parlent.

Il n'y a point de Chrétiens qui ne doivent être indignez de ces calomnies ; mais il n'y en a point auſſi pour peu inſtruit qu'il ſoit, qui en puiſſe être ébranlé dans ſa foy.

Il faudroit être bien inſenſible aux interêts de la Religion Chrétienne, à l'honneur des Peres de l'Egliſe, & à celuy de Jeſus-Chriſt même, l'Auteur de nôtre foy, pour ne pas reſſentir les coups qu'on leur porte, & les outrages indignes qu'on leur fait, ſous prétexte de ce prétendu Platoniſme ; mais il eſt vray auſſi, qu'il faudroit être en même temps bien peu inſtruit de ce que c'eſt que le dépôt de la doctrine qui a été confié à l'Egliſe Catholique, & ignorer entierement qui eſt celuy qui veille continuellement à ſa conſervation, pour être ébranlé par tous ces vains diſcours, & pour avoir la moindre apprehenſion que quelque dogme étranger ne ſe ſoit gliſſé dans ce ſacré dépôt, & n'en ait alteré la pureté.

Comme ces calomnies ſont fondées ſur l'opinion que les SS. Peres ont été Platoniciens, il eſt neceſſaire de la réfuter.

Neanmoins comme il pourroit ſe trouver des gens peu inſtruits, & peu précautionnez contre les artifices de ces Ecrivains pernicieux, & que l'accuſa-

(6) Origenes l. VI. contra Celſum. Auguſtinus l. II. de Doctr. Chriſt. cap. XXVIII. & Epiſt. XXXIV. vet. edit. ad Paulinum. *Nous produirons leurs paroles au Livre IV.*

tion qu'ils osent intenter contre les SS. Peres, d'avoir corrompu la doctrine de Jesus-Christ, en y mêlant les idées de Platon, semble tirer quelque vraysemblance de ce préjugé où l'on est, qu'il en a été de ce Philosophe dans les premiers siecles, comme d'Aristote dans les derniers; je crois qu'il est important d'en démontrer la fausseté, & de faire connoître en même temps combien les Peres de l'Eglise étoient éloignez de tomber dans un égarement aussi étrange qu'est celuy dont on les accuse.

AVANT-PROPOS.

Division de cet Ouvrage, & dessein des quatre Livres qu'il renferme.

C'est ce que j'entreprens de faire avec le secours du Ciel, dans cet Ouvrage, que je diviseray en quatre Livres. Dans le premier je feray voir, que les SS. Peres n'ont pas été élevez dans la Philosophie de Platon, & qu'il est faux que cette Philosophie ait regné dans les premiers siecles de l'Eglise, comme celle d'Aristote dans les derniers.

Dans le second je montreray, que les mêmes SS. Peres n'ont jamais suivi la Philosophie Platonicienne, sur quelque matiere que ce puisse être; & qu'au contraire ils l'ont rejettée absolument & sans aucune exception.

Dans le troisiéme je feray voir, que non seulement ils l'ont rejettée & condamnée en general; mais encore qu'ils l'ont combattuë dans tous ses points principaux; qu'ils en ont réfuté toutes les erreurs avec beaucoup de force; & qu'enfin ils n'ont rien omis pour confondre Platon, & en donner du mépris à tout le monde.

Dans le quatriéme enfin, j'examineray tous les prétextes qui ont servi de fondemens à cette accu-

AVANT-PROPOS. sation de Platonisme, que l'on a intentée aux Peres de l'Eglise ; & je mettray en évidence la mauvaise foy avec laquelle les ennemis de la Divinité de Jesus-Christ & de sa Religion, ont abusé de quelques-uns de leurs passages, pour les calomnier indignement, & pour attaquer en leurs personnes le Mystere adorable de la Trinité.

Fruits que l'on espere en recueillir. Si je puis bien remplir ce dessein que je me suis proposé, & en prouver solidement toutes les parties, j'espere qu'il n'y aura plus lieu de soupçonner les Peres de l'Eglise d'avoir été attachez à la Philosophie de Platon, ou d'en avoir inconsiderément mêlé les idées & les sentimens avec la doctrine de Jesus-Christ. Je suis persuadé au contraire, que, pour peu d'attention que l'on apporte aux extraits de leurs Ouvrages que je produiray sur ce sujet, on avouëra que l'on ne peut pas se former une idée plus juste, plus parfaite & plus sublime que celle qu'ils avoient de l'excellence toute divine de la doctrine du Sauveur du monde, au-dessus de toutes les imaginations de Platon & des autres Philosophes de l'antiquité profane ; & qu'en même temps on re- » connoîtra avec eux & par leur moyen, la difference » infinie (7) qu'il y a entre les conjectures superbes » d'un petit nombre de Philosophes, & la publication » d'une doctrine qui guerit les ames, & qui a refor- » mé les mœurs de toutes les Nations du Monde.

(7) August. l. de vera Religione cap. IV. de Platonicis loquens : Ergo cedant ei à quo factum est, nec curiositate aut inani jactantia impediantur, quominus agnoscant quid intersit inter paucorum tumidas conjecturas, & manifestam salutem correptionemque populorum.

POUR

CHAP. I.
Division du premier Livre. Les SS Peres n'ont pû être élevez dans la Philosophie Platonicienne qu'en trois manieres que l'on propose, & dont l'on prétend montrer la fausseté.

POUR JUGER sainement de cette opinion si commune aujourd'huy, que les SS. Peres, ainsi que tous les anciens sçavans Chrétiens, ont été élevez dans la Philosophie de Platon ; je croy qu'il est à propos d'examiner d'abord, quelle doctrine on enseignoit dans les Ecoles Chrétiennes des premiers siecles ; ensuite, quelle étoit la méthode que les Chrétiens observoient, lorsqu'ils s'appliquoient en leur particulier à l'étude de la Philosophie ; & enfin considerer l'état où se trouvoient alors les Ecoles des Payens, & quelle secte de Philosophie y dominoit davantage.

En effet, si les Peres de l'Eglise ont été nourris dans la Philosophie Platonicienne, comme on le prétend, ce ne peut estre, que parce que cette Philosophie étoit enseignée dans les Ecoles Chrétiennes où ils étoient élevez ; ou parce que dans leurs études particulieres, ils s'attachoient à cette Philosophie, préferablement à toutes les autres ; ou enfin parce qu'elle regnoit dans les Ecoles Payennes, que plusieurs d'entr'eux avoient fréquentées avant que d'embrasser le Christianisme. Or je soûtiens, I. Que dans les premiers siecles de l'Eglise, la Philosophie Platonicienne n'a point été receüe dans les Ecoles Chrétiennes. II. Que rien n'est plus opposé à la méthode que les sçavans Chrétiens observoient, soit en enseignant, soit en étudiant la Philosophie, que cet attachement qu'on leur suppose pour celle de Platon en particulier. III. enfin, Qu'il est faux même que cette Philosophie ait regné dans les Ecoles payennes ; ou que la secte Platonicienne l'ait em-

porté au dessus des autres qui étoient alors en vogue dans le Paganisme.

On examine d'abord si l'on a enseigné la Philosophie Platonicienne dans les Ecoles Chrétiennes des premiers siecles Erreur de ceux qui le prétendent ou qui le supposent.

Et premierement, pour ce qui regarde les Ecoles Chrétiennes : Ce seroit en verité bien mal connoître l'état où se trouvoit l'Eglise dans ces premiers siecles, & le caractere des saints Evêques qui la gouvernoient, que de s'imaginer qu'ils voulussent établir des Ecoles dans leurs maisons Episcopales, ou dans l'enceinte de leur Eglise ; les entretenir, & y présider par eux-mêmes, ou par quelqu'un de leurs Prêtres les plus sçavans & les plus pieux, afin que l'on y enseignât la Philosophie Payenne. Non sans doute ; & il n'y a personne, pour peu instruit qu'il soit de la situation où se trouvoit alors le Christianisme, qui ne voye bien, que les besoins pressans de l'Eglise naissante, la fureur des persecutions, ausquelles les Fideles étoient continuellement exposez, & la necessité où ils étoient d'être confirmez dans leur foy, instruits dans la pieté, & encouragez au Martyre, demandoient de ces saints Evêques dont nous parlons, bien d'autres soins ; & des Fideles qui étoient élevez dans les Ecoles qu'ils avoient établies, des études bien differentes de celle de la Philosophie de Platon ou d'Aristote.

L'état où se trouvoit alors le Christianisme ne le permettoit pas.

Mais sans m'arrêter à toutes ces considerations que l'on peut faire ; je dis qu'il est indubitable par tout ce que l'Antiquité nous apprend de ces Ecoles Chrétiennes, qu'elles n'étoient établies que pour y enseigner les dogmes de la Religion, expliquer les Ecritures saintes, & élever les Cathecumenes & les Fideles dans la vertu & la pieté Chrétienne ; & que

Ces Ecoles n'étoient établies que pour y enseigner l'Ecriture Sainte. Preuves de cette ve-

c'étoit là l'employ & l'occupation de ceux qui sous l'autorité des Evêques, présidoient à ces Ecoles. Jugeons-en par celle d'Alexandrie, la plus ancienne & la plus illustre de toutes; & sur le modele de laquelle toutes les autres furent formées dans la suite. Elle avoit été établie dès le temps de l'Evangeliste saint Marc, premier Evêque de cette grande Ville, & gouvernée toûjours sous son autorité, & sous celle des Evêques ses successeurs, par des Docteurs Ecclesiastiques, ainsi que s'exprime saint Jerôme. (1)

rité, parce qui nous est rapporté de l'Ecole Chrétienne d'Alexandrie la plus ancienne & la plus fameuse de toutes.

Ces Docteurs Ecclesiastiques sont, comme l'on sçait, saint Pantene, Clement d'Alexandrie, Origene, saint Heracle, saint Denys d'Alexandrie, Pierius & les autres qui les suivirent dans cet employ, & qui tous ne se sont pas rendus moins recommandables par leur vertu éminente, que par leur profond sçavoir. Or quand on pourroit soupçonner ces grands hommes d'avoir enseigné la Philosophie profane dans l'Ecole Chrétienne d'Alexandrie, & que tous les ouvrages qu'ils nous ont laissez sur l'Ecriture Sainte, & sur toutes les autres matieres de la Religion & de la pieté Chrétienne, dignes fruits des études qu'ils faisoient, & ausquelles ils presidoient, ne détruiroient pas un pareil soupçon; ce qu'Eusebe

Qui sont ceux qui ont présidé à cette Ecole, & quels ouvrages ils nous ont laissez.

(1) Hieronymus l. de Script. Eccles. in Pantæno. Pantænus Stoicæ sectæ Philosophus juxta quandam veterem in Alexandria consuetudinem, ubi à Marco Evangelista semper Ecclesiastici fuere Doctores, tantæ prudentiæ & eruditionis tam in scripturis divinis quàm in sæculari litteratura fuit, ut, &c. .... Hujus multi quidem in sanctam scripturam extant commentarii, sed magis viva voce Ecclesiis profuit.

rapporte en particulier de l'illustre saint Pantene, ne nous permettroit pas de nous y arrêter un seul moment.

Ce que dit Eusebe de S. Pantene, de ses fonctions, & de celles de ses successeurs dans l'Ecole Chrétienne d'Alexandrie.

En effet, à propos de ce grand homme dont il parle, il nous fait connoître parfaitement, pourquoy l'Ecole d'Alexandrie avoit été établie; quelle doctrine on y enseignoit; & quel étoit l'employ de ceux qui en avoient la charge. Voicy ses paroles: (2 En ce temps-là, c'est à-dire, sous l'Empire de Commode, Pantene, cet homme si celebre par son érudition, gouvernoit l'Ecole des Fideles; car dès les premiers temps il y a eu une Ecole dans Alexandrie, pour y enseigner les saintes Lettres; & cette Ecole, qui subsiste encore aujourd'huy, a toûjours été gouvernée par des hommes également illustres par leur éloquence, & par leur capacité dans les sciences divines. Ensuite, parlant toûjours du même Pantene, il ajoûte un peu plus bas: (3) Ainsi donc cet excellent homme, aprés avoir travaillé si utilement pour la Religion, présida enfin à l'Ecole d'Alexandrie, dans laquelle, partie de vive voix, & partie par écrit, il exposa les trésors des dogmes sacrez.

Jamais la Philosophie de Platon, ni celle d'aucun au-

On voit assez si par *ces saintes Lettres, ces sciences divines, & ces dogmes sacrez*, qu'Eusebe nous assure avoir été enseignez dans l'Ecole d'Alexandrie, on

(2) Euseb. l. v. Eccles. Hist. cap x. Ἡγεῖτο δὲ τηνικαῦτα τῆς τῶν πιστῶν αὐτόθι διατριβῆς, τῶν ἀπὸ παιδείας ἀνὴρ ἐνδοξότατος, ὄνομα αὐτῷ Πάνταινος. ἐξ ἀρχαίου ἔθους διδασκαλείου τῶν ἱερῶν λόγων παρ' αὐτοῖς συνεστῶτος. ὃ καὶ εἰς ἡμᾶς παρατείνεται. καὶ πρὸς τῶν ἐν λόγῳ καὶ τῇ περὶ τα θεῖα σπουδῇ δυνατῶν συγκροτεῖσθαι παρειλήφαμεν.

(3) Idem ibid. in fine capitis. Ὅ γε μὴν Πάνταινος ἐπὶ πολλοῖς κατορθώμασι, τοῦ κατ' Ἀλεξάνδρειαν τελευτῶν ἡγεῖται διδασκαλείου· ζώσῃ φωνῇ καὶ διὰ συγγραμμάτων τοὺς τῶν θείων δογμάτων θησαυροὺς ὑπομνηματιζόμενος.

peut entendre la Philoſophie de Platon, ou de quelque autre Payen; ou plûtôt ſi ce ne ſeroit pas une manifeſte abſurdité que de le prétendre. Mais quand même Euſebe n'expliqueroit pas ſi clairement à quelles ſortes d'études l'Ecole d'Alexandrie étoit deſtinée, le nom ſeul d'Ecole des Catecheſes, qu'elle a toûjours porté, nous le feroit connoître parfaitement; puiſqu'on ne peut pas ſçavoir la ſignification de ce mot, ou ſe ſouvenir des ouvrages des SS. Peres qui portent le même nom, ſans reconoître en même temps que rien n'étoit plus éloigné de la ſainteté des dogmes que l'on enſeignoit dans cette Ecole, que toutes les matieres qui appartiennent à la Philoſophie Payenne.

tre Philoſophe payen n'a été enſeignée dans cette Ecole: ce qui ſe prouve encore par le nom qu'elle a toûjours porté d'Ecole des Catecheſes.

Si nous examinons de la même maniere ce que les anciens Auteurs nous rapportent de l'Ecole Chrétienne de Ceſarée, formée par Origene (4) ſur le modele de celle d'Alexandrie; de celle d'Edeſſe, dont parle Theodore, (5) ſurnommé le Lecteur; de celle de Niſibe loüée par (6) Junilius, & par Caſ-

Il faut neceſſairement reconnoître la même choſe des autres anciennes Ecoles Chrétiennes. comme de celle de Ceſarée de celle d'Edeſſe, de celle de Niſibe, & des autres.

(4) Euſebius Hiſt. Eccleſ. l. VI. cap. XXVII. & XXX.

(5) Theodorus Lector lib. II. Hiſtor. Eccleſ. Ἐν Ἐδέσῃ τῇ πόλει διδασκαλεῖον χριστιανικὸν ἦν Περσικῆς, ὥς φασι, διατριβῆς, &c. *Theodore ajoûte que le Neſtorianiſme s'étant gliſſé dans cette Ecole, infecta enſuite toute la Perſe.*

(6) Junilius in Præf. l. de Partibus divinæ Legis ad Primaſium. Ad hæc ego reſpondi vidiſſe me quendam Paulum nomine, Perſam genere, qui Syrorum ſchola in Niſibi urbe eſt edoctus, ubi divina Lex per Magiſtros publicos, ſicut apud nos in mundanis ſtudiis Grammatica & Rhetorica ordine ac regulariter traditur. Tunc diu quæſitus, ſi quid ex ejus dictis haberem, dixi quod legiſſem regulas quaſdam quibus ille diſcipulorum animos, priuſquam expoſitionis profunda patefaceret, volebat imbuere: ut ipſarum interim cauſarum quæ in divina Lege verſantur, intentionem ordinemque cognoſcerent: ne ſparſim & turbulente, ſed regulariter ſingula diſ-

ſiodore ; (7) & des autres pareilles qui ont été dans les ſiecles ſuivans ; nous verrons que la Philoſophie profane n'a jamais eu lieu dans toutes ces Ecoles ; & qu'elles n'ont été pareillement établies, que pour l'inſtruction des Fideles dans la doctrine & dans la pieté Chrétienne.

CHAP. II. *Loin qu'on ait enſeigné dans ces Ecoles*

J'AJOUTE de plus, que bien loin que l'on enſeignât la Philoſophie Payenne dans ces Ecoles, on s'y appliquoit au contraire ſouvent à en refuter les

cerent . . . . . Unde in duos breviſſimos libellos regularia hæc inſtituta collegi . . . . . Sunt & alia illius viri præclara monimenta. Nam & beati Pauli ad Romanos epiſtolam audivi ſubtilius, ut arbitror, exponentem ; quam ego ex ejus ore, ne memoria laberetur, excepi.

(7) Caſſiodorus Præf. l. De Inſtitutione Divin. Scriptur. Graviſſimo ſum, fateor, dolore percitus, quod Scripturis divinis Magiſtri publici deeſſent, cum mundani auctores uberrima procul dubio traditione pollerent. Niſus ſum cum beatiſſimo Agapito urbis Romæ, ut ſicut apud Alexandriam multo tempore fuiſſe traditur inſtitutum, nunc etiam in Niſibi civitate Syrorum Hebræis ſedulo fertur exponi, collatis expenſis in urbe Romana profeſſos Doctores ſcholæ potius acciperent Chriſtianæ, unde anima ſuſciperet æternam ſalutem, & caſto atque puriſſimo eloquio fidelium lingua comeretur. *Ce qu'Euſebe & ſaint Jerôme rapportent de ſaint Juſtin Martyr, qu'il demeura à Rome,* ἔχων τὰς διατριβάς, *peut être interpreté d'une eſpece d'Ecole, que ce ſaint Martyr établit dans cette capitale du monde. Mais on ne peut douter en même temps que ſaint Juſtin dans cette Ecole ou ces diſputes Philoſophiques, ne s'appliqua uniquement qu'à prouver la verité de la Religion Chrétienne, prêcher Jeſus-Chriſt, réfuter les Philoſophes payens, & en particulier Creſcent Philoſophe Cynique, dont il confondit la temerité, & fit voir à tout le monde l'ignorance & les calomnies. C'eſt ce que nous apprenons de luy-même dans ſa premiere Apologie, d'Euſebe au Livre IV. de ſon Hiſtoire, de ſaint Jerôme, & de Tatien. Ce dernier nous apprend que ce ſaint Martyr en prouvant la verité de nôtre Religion, s'appliquoit en même temps à montrer, que les Philoſophes payens étoient tous des impoſteurs & des hommes perdus de débauches.* Κηρύττων τὴν ἀλήθειαν, λίχνους τοὺς φιλοσόφους καὶ ἀπατεῶνας ἐξήλεγχεν. *Et c'eſt, comme le remarque le même Tatien, & Euſebe aprés luy, ce qui luy attira le glorieux Martyre qu'il ſouffrit.*

erreurs, & à en inspirer de l'horreur aux fideles. On ne pourra point douter de ce que je dis, si l'on fait attention, I. Que les Philosophes étant alors les plus dangereux ennemis du Christianisme, & regardez au moins sur le même pied, que nous considerons aujourd'huy les heretiques; Ces sçavans hommes qui présidoient aux Ecoles dont nous parlons, ne pouvoient en expliquant aux Fideles les Ecritures Saintes, se dispenser de refuter en même temps les erreurs de ces Philosophes. II. Que l'Ecriture parlant elle même souvent, tantôt contre les dangereuses illusions de la Philosophie profane; tantôt contre ceux qui ayant connu par son moyen les veritez les plus importantes, les avoient démenties par leur conduite, & s'étoient precipitez dans les desordres les plus honteux; & tantôt contre la fausse sagesse dont ils se glorifioient tous, & qu'elle traite de folie; les mêmes Docteurs se trouvoient obligez, en expliquant tous ces endroits de l'Ecriture, de faire sentir à leurs auditeurs la verité de ce qu'elle leur apprenoit sur ce sujet, en exposant à leurs yeux, & les erreurs de cette Philosophie, & les égaremens des Philosophes. III. Que comme entre ceux qu'ils instruisoient, ou qui venoient les entendre, il s'en trouvoit souvent qui avoient été élevez dans les erreurs de cette Philosophie Payenne, ces habiles Maîtres devoient s'appliquer avant toutes choses, à les en détromper, pour les rendre plus capables de recevoir ensuite les veritez saintes qu'ils vouloient leur apprendre.

La Philosophie profane, on s'y appliquoit à refuter ses erreurs, & à en donner de l'horreur aux Fideles, & aux Catechumenes.

Pour peu qu'on ait lû les ouvrages de ces grands hommes, ou ceux des autres Peres de l'Eglise, on

C'est dans cette vûe qu'Origene

S'appliqua à l'etude de la Philosophie Payenne, ainsi que S. Heracle qui luy succeda dans le gouvernement de l'Ecole d'Alexandrie, S. Pantene, S. Denys & les autres.

verra bien que je n'avance rien icy, qui ne soit fondé sur la conduite qu'ils ont tenuë constamment dans ces occasions, & dont ils ne nous ayent laissé dans leurs livres une infinité de preuves. Voicy ce que dit Origene sur ce sujet, en parlant du temps auquel il presidoit à l'Ecole d'Alexandrie : (8) M'étant
» appliqué tout entier à l'instruction des Fideles, com-
» me je vis qu'un grand nombre d'heretiques & de
» gens habiles dans les sciences du Paganisme, &
» sur tout dans la Philosophie, venoient pour m'en-
» tendre ; je crus que je devois m'instruire des dogmes
» de ces heretiques, & des sentimens de ces Philoso-
» phes. Je m'appliquay donc à cette étude, à l'exemple
» de Pantene, qui avant moy s'étoit rendu par ce
» moyen très-utile au salut de plusieurs, & qui n'a-
» voit pas acquis une capacité mediocre dans ce genre
» d'érudition. J'avois aussi alors devant les yeux l'exem-
» ple d'Heracle, qui est à present Prêtre de l'Eglise
» d'Alexandrie ; & qui avoit déja passé cinq années
» sous son Maître de Philosophie, avant que j'eusse
» commencé à l'entendre avec luy. Il avoit même
» pris dès lors l'habit de Philosophe, qu'il porte encore

(8) Origenes apud Euseb. l. VI. Hist. Eccles. cap. XIX. Ἐπεὶ δὲ ἀνακειμένῳ μοι τῷ λόγῳ, τῆς φήμης διατρεχούσης περὶ τῆς ἕξεως ἡμῶν προσῄεσαν, ὅτε μὲν αἱρετικοὶ, ὅτε δὲ οἱ ἀπὸ τῶν ἑλληνικῶν μαθημάτων, καὶ μάλιστα τῶν ἐν φιλοσοφίᾳ, ἔδοξεν ἐξετάσαι τά τε τῶν αἱρετικῶν δόγματα, καὶ τὰ τῶν φιλοσόφων περὶ ἀληθείας λέγειν ἐπαγγελλόμενα. τοῦτο δὲ πεποιήκαμεν, μιμησάμενοί τε τὸν πρὸ ἡμῶν πολλοὺς ὠφελήσαντα Πάνταινον, οὐκ ὀλίγην ἐν ἐκείνοις ἐσχηκότα παρασκευήν, καὶ τὸν νῦν ἐν τῷ πρεσβυτερίῳ καθεζόμενον Ἀλεξανδρέων Ἡρακλᾶν, ὅντινα εὗρον παρὰ τῷ διδασκάλῳ τῶν φιλοσόφων μαθημάτων, ἤδη πέντε ἔτεσιν αὐτῷ προσκαρτερήσαντα, πρὶν ἐμὲ ἄρξασθαι ἀκούειν ἐκείνων τῶν λόγων· διὸ καὶ πρότερον κοινῇ ἐσθῆτι χρώμενος, ἀποδυσάμενος καὶ φιλόσοφον ἀναλαβὼν σχῆμα, μέχρι τοῦ δεῦρο τηρεῖ, βιβλία τε Ἑλλήνων κατὰ δύναμιν οὐ παύεται φιλολογῶν.

à present,

à présent, en continuant toûjours à étudier les livres & les sciences du Paganisme.

L'étude de la Philosophie Payenne pour en combattre les erreurs, étoit sur tout necessaire dans les premiers siecles.

C'est ainsi que ces grands hommes, dans la vûë de procurer le salut des Payens & des heretiques, & d'en réfuter les erreurs avec plus de capacité, s'appliquoient à lire les livres, & à étudier les dogmes & des uns & des autres. Rien sans doute n'étoit plus loüable en eux que cette étude faite dans une vûë si sainte: on doit même ajoûter que rien n'étoit plus necessaire, vû les circonstances où ils se trouvoient, & les obligations que leur employ leur imposoit. Et si Origene, comme Eusebe (9) nous l'apprend, fut obligé de se justifier sur ce sujet, par la lettre d'où est tiré le passage que nous venons de rapporter; ce ne fut uniquement, comme on le luy a toûjours reproché, & que nous le dirons dans la suite, que parce qu'il s'étoit trop attaché à cette étude: & que quoyque son intention eût été fort bonne, en étudiant la Philosophie profane, & les livres des heretiques, il n'avoit pas neanmoins pris assez de précautions, pour se préserver des mauvais effets qu'une pareille lecture peut produire.

Origene s'y attacha trop: ce qui a été cause des erreurs dans lesquels il est tombé, des reproches & des censures qu'il s'est attirées dès son vivant: sur quoy il tâche de se justifier.

En effet, pour ce qui regarde Pantene & Heracle, qu'il produit icy pour sa défense, bien loin qu'on ait desaprouvé en eux cette étude qu'ils avoient faite de la Philosophie, & la grande capacité qu'ils y avoient acquise, comme dans toutes les autres sciences hu-

On n'a point fait de pareils reproches à S. Pantene, à S. Denys, ny aux

(9) Euseb. l. VI. Hist. Eccl. cap. XIX. de epistola illa Origenis loquens: Περὶ ἧς (Ὠριγένους περὶ τὰ τῶν Ἑλλήνων μαθήματα πολυπειρίας) πρός τινας μεμψαμένους αὐτῷ διὰ τὴν περὶ ἐκεῖνα σπουδὴν ἀπολογούμενος, ἐν ἐπιστολῇ τινι ταῦτα γράφει. Et statim relata illa Origenis epistola subjungit: Καὶ ταῦτα μὲν αὐτῷ περὶ τῆς Ἑλληνικῆς ἀσκήσεως ἀπολογουμένῳ εἴρηται.

autres qui se sont appliquez dans la même vuë à l'étude de la Philosophie Payenne.

maines; au contraire, ils n'en ont gueres été moins loüez, que de la sainteté de leur vie, & de la pureté de leur foy. (1) On ne peut même douter, que cette capacité si universelle, que saint Heracle avoit acquise dans toutes les sciences divines & humaines, n'ait beaucoup contribué à le faire monter sur le trône de l'Eglise d'Alexandrie; aprés avoir presidé si dignement, d'abord avec Origene, & ensuite seul, à l'Ecole des Catecheses de la même Ville. On sçait encore que ce fût par les mêmes voyes, & avec le même merite, que saint Denys son successeur, dans cet important employ, fut élevé aussi à la même dignité immediatement aprés luy. Mais pour venir au point dont il s'agit: quand ces habiles maîtres mettant en usage l'étude qu'ils avoient faite de la Philosophie profane, réfutoient ses erreurs, comme nous faisons aujourd'huy celles des heretiques; on voit assez que les fideles qui les entendoient, loin de concevoir de l'estime pour la Philosophie Payenne en general, ou pour celle de Platon en particulier, ne pouvoient au contraire qu'en concevoir beaucoup de mépris & d'horreur.

Tous en refutant les erreurs de la Philosophie Payenne, en inspiroient beaucoup d'horreur aux Fideles.

CHAP. III.

Des autres Ecoles d'Alexandrie, où

JE SUIS PERSUADÉ que l'on n'aura pas beaucoup de peine de m'accorder cette verité; & que l'on avoüera, qu'il faut chercher la source du pré-

(1) Vide supra Hieronymum de Pantæno. De Heracla ipsummet Origenem in epistola modo laudata, & Eusebium l. VI. Hist. Eccles. cap. XV. ubi Heraclam dicit, ἔν τε τοῖς θείοις σπουδαῖον, καὶ ἄλλως ὄντα λογιώτατον ἄνδρα καὶ φιλοσοφίας οὐκ ἄμοιρον. Et cap. XXI. de Chronologicis Africani libris loquens ait : Ἐν οἷς φησὶν ἑαυτὸν πορείαν στείλασθαι ἐπὶ τὴν Ἀλεξάνδρειαν, διὰ πολλὴν τοῦ Ἡρακλᾶ φήμην, ὃν ἐπὶ λόγοις φιλοσόφοις καὶ τοῖς ἄλλοις Ἑλλήνων μαθήμασιν εὖ μάλα διαπρέψαντα, τὴν ἐπισκοπὴν τῆς αὐτόθι ἐκκλησίας ἐγχειρισθῆναι ἐδηλώσαμεν.

tendu Platonisme des SS. Peres, ailleurs que dans l'Ecole des Catecheses d'Alexandrie, & dans les autres qui ont été formées sur le même modele dans la suite des temps. Mais j'avoüeray aussi de mon côté, que cette Ecole n'a pas été la seule d'Alexandrie; qu'il y en a eu d'autres dans cette même Ville, bien differentes à la verité de ces premieres, dont nous venons de parler, mais neanmoins où des Chrétiens mêmes ont enseigné publiquement la Philosophie. J'en trouve deux exemples fort illustres; celui du fameux Ammonius, (2) qui fut le maître d'Origene & d'Heracle dans cette même science; & celui d'Anatolius, (3) ensuite Evêque de Laodicée. Il est encore certain qu'Origene, (4) dans le temps

des Chrétiens mêmes ont enseigné la Philosophie.

Exemples d'Ammonius, d'Anatolius, & d'Origene.

(2) Porphyrius apud Euseb. lib. vi. Hist. Eccles. cap. xix. de Origene loquens : Ἀκροατὴς γὰρ οὗτος Ἀμμωνίου τοῦ πλείστην ἐν τοῖς καθ' ἡμᾶς χρόνοις ἐπίδοσιν ἐν φιλοσοφίᾳ ἐσχηκότος γεγονὼς, εἰς μὲν τὴν τῶν λόγων ἐμπειρίαν, πολλὴν παρὰ τοῦ διδασκάλου τὴν ὠφέλειαν ἐκτήσατο. *Porphyre ajoûte ensuite qu'Ammonius, cet illustre Philosophe Chrétien, avoit renoncé au Christianisme dans lequel il avoit été élevé ; mais Eusebe convainc Porphyre de mensonge, & soûtient qu'Ammonius a conservé inviolablement jusqu'au dernier soûpir la Foy Chrétienne.*

(3) Euseb. l. vii. Hist. Eccles. cap. xxxii. de Anatolio Eusebii in sede Laodicena successoris : Ἀνατόλιος αὐτῷ διάδοχος, ἀγαθὸς φασὶν ἀγαθοῦ, καθίσταται, γένος μὲν καὶ αὐτὸς Ἀλεξανδρεὺς, λόγων δ' ἕνεκα καὶ παιδείας τῆς Ἑλλήνων φιλοσοφίας τε, τὰ πρῶτα τῶν μάλιστα καθ' ἡμᾶς δοκιμωτάτων ἀπενηνεγμένος, ἅτε Ἀριθμητικῆς καὶ Γεωμετρίας, Ἀστρονομίας τε καὶ τῆς ἄλλης Διαλεκτικῆς, ἔτι τε φυσικῆς θεωρίας, Ῥητορικῶν τε αὖ μαθημάτων ἐληλακὼς εἰς ἄκρον. ὧν ἕνεκα καὶ τῆς ἐπ' Ἀλεξανδρείας Ἀριστοτέλους διαδοχῆς τὴν διατριβὴν, λόγος ἔχει πρὸς τῶν τῇδε πολιτῶν συστήσασθαι αὐτὸν ἀξιωθῆναι. μυρίας μὲν οὖν τοῦδε καὶ ἄλλας ἀριστείας ἐν τῇ κατ' Ἀλεξάνδρειαν τοῦ Πυρουχείου πολιορκίᾳ μνημονεύουσιν, ἅτε τῶν ἐν τέλει προνομίας ἐξαιρέτου πρὸς ἁπάντων ἠξιωμένου.

(4) Euseb. l. vi. Hist. Eccles. cap. xviii. de Origene agens : Εἰσῆγέ τε γὰρ ὅσους εὐφυῶς ἔχοντας ἑώρα καὶ ἐπὶ τὰ φιλόσοφα μαθήματα Γεωμετρίαν καὶ Ἀριθμητικὴν καὶ τὰ ἄλλα προπαιδεύματα παραδιδοὺς, εἴς τε τὰς αἱρέσεις τὰς παρὰ τοῖς φιλοσόφοις προάγων. Vide eumdem Euseb. ibid. cap. xxx.

même qu'il preſidoit aux Ecoles des Catecheſes à Alexandrie, & enſuite à Ceſarée, faiſoit des leçons particulieres de la Philoſophie & des autres ſciences profanes, à quelques uns de ſes diſciples, pour les rendre plus capables de ſervir utilement l'Egliſe; & à des Payens même, pour les attirer par là inſenſiblement à la connoiſſance de Jeſus-Chriſt.

La plûpart des anciens Ecrivains Chrétiens ont eu une grande connoiſſance des dogmes de de la Philoſophie Payenne, comme on le voit par leurs ouvrages: mais il ne s'enſuit pas delà qu'ils ſe ſoient attachez à aucune ſecte particuliere.

Enfin nous voyons par le catalogue des Ecrivains Eccleſiaſtiques de ſaint Jerôme, & par la plûpart des ouvrages qui nous reſtent de ces illuſtres Ecrivains; & entr'autres par ceux de Clement d'Alexandrie, de Tertullien, d'Euſebe & de Lactance, qu'ils avoient une grande connoiſſance de tous les dogmes de la Philoſophie Payenne; à laquelle on ne peut pas nier qu'ils ne s'appliquaſſent encore quelque fois en leur particulier, au milieu de leurs autres études plus ſaintes & plus importantes. Je reconnois donc avec plaiſir, que dès les premiers ſiecles de l'Egliſe, pluſieurs ſçavans Chrétiens ont enſeigné & étudié la Philoſophie profane, & qu'ils s'y ſont même rendus tres-habiles: il ne s'agit plus que de ſçavoir, quelle methode ils obſervoient dans cette étude; s'ils s'attachoient à quelque ſecte en particulier, & ſur tout ſi c'étoit à celle de Platon, comme on le prétend.

Si Anatolius s'eſt attaché à quelque ſecte, ce n'eſt point à celle de Platon, mais d'Ariſtote.

Et premierement, pour ce qui regarde Anatolius, qu'Euſebe nous repreſente, comme ayant été, ſans contredit, le plus ſçavant homme de ſon temps; s'il s'eſt attaché à quelque ſecte de Philoſophie, ce

& Gregorium Neocæſar. in Orat. eucharistica ad Origenem, de qua infra.

ne peut être qu'à celle d'Aristote, dont il tint l'Ecole depuis long-temps établie à Alexandrie, à laquelle il donna un nouvel éclat par son merite extraordinaire, & par les autres services importans qu'il rendit dans les temps les plus fâcheux à toute cette grande Ville.

Ammonius n'a été ni Platonicien, ni Aristotelicien.

Pour Ammonius, à qui les Chrétiens & les Payens ont rendu à l'envi les plus glorieux témoignages; je sçay que quelques sçavans, (5) sur un passage du fameux Rhéteur Longin, l'ont fait Philosophe Platonicien; & que d'autres (6) sur un pareil passage du même Auteur, l'ont fait Peripateticien: mais Eusebe & saint Jerôme (7) se contentent de nous dire, qu'il étoit fort éloquent & fort sçavant dans la Philosophie; sans nous marquer, qu'il fût attaché ni à Platon ni à Aristote. Aussi est-ce la verité, qu'il n'étoit attaché ni à l'un ni à l'autre de ces deux Philosophes; mais que choisissant ce qu'ils avoient de meilleur, & retranchant toutes leurs erreurs & toutes leurs questions inutiles, il s'étoit appliqué à tracer un nouveau plan de Philosophie, qui ne contenoit que des veritez certaines, telles que la Providence de Dieu, & l'immortalité de l'ame; sur lesquelles il

Methode de cet illustre Philosophe Chretien.

(5) Valesius in Annot. in Eusebii Hist. l. vi. pag. 220.

(6) Franc, Patricius, Discurs. Peripat. tom. 1. l. x. De Ammonio Christiano cognomento Sacca hunc locum epistolæ Longini à Porphyrio in Plotini vita relatæ intelligit: Sed inter Peripateticos, Ammonius atque Ptolemæus, disciplinarum ambo maxime omnium suo tempore pleni, præsertim Ammonius: nullus enim ad disciplinarum illius copiam prope accessisse videtur.

(7) Euseb. l. vi Hist. Ecclef. cap. xix. Hieronymus l. de Script. Eccl. Ammonius vir disertus & eruditus in Philosophia eodem tempore Alexandriæ clarus habitus est.

faisoit voir, que ces deux Philosophes étoient entierement d'accord. C'est là-dessus qu'un Philosophe Payen (8) ne sçauroit assez admirer la sagesse qu'il fit paroître dans cette entreprise, & l'habileté avec laquelle il l'executa.

Eloge qu'on fait Hieroclès, Philosophe Platonicien.

« Il sembloit, dit cet auteur, que les sectateurs de Platon & d'Aristote, ne s'étoient étudiez qu'à montrer que leurs maîtres avoient été contraires l'un à l'autre, sur les dogmes les plus importans de la Philosophie; de sorte qu'ils en étoient venus jusqu'à ce point d'audace, que de corrompre leurs écrits, pour mieux faire voir leur opposition : & ce desordre avoit regné dans les Ecoles jusqu'au temps d'Ammonius, instruit de Dieu. Mais ce grand homme ayant découvert la verité, comme par une espece dinspiration, & s'étant élevé au dessus de toutes ces vaines opi-

(8) Hierocles l. de Providentia apud Photium Cod. 214. & 261. Philosophi hujus Platonici verba sic in postremo loco excerpsit Photius. Ὅτι πολλοὶ τῶν ἀπὸ Πλάτωνος καὶ Ἀριστοτέλους συγκροτεῖν ἀλλήλοις τοὺς σφῶν διδασκάλους κατὰ τὰ καίρια, φησὶ, τῶν δογμάτων σπουδὴν καὶ μελέτην εἰσενηνοχότες, μέχρι τούτου φιλονεικίας καὶ τόλμης ἤλασαν, ὡς καὶ τὰ συγγράμματα τῶν οἰκείων νοθεῦσαι διδασκάλων, εἰς τὸ μᾶλλον ἐπιδεῖξαι τοὺς ἄνδρας ἀλλήλοις μαχομένους. καὶ διέμεινε τοῦτο τὸ πάθος ταῖς φιλοσόφοις διατριβαῖς ἐνσκῆψαν, ἕως Ἀμμωνίου τοῦ θεοδιδάκτου. οὗτος γὰρ πρῶτος ἐνθουσιάσας πρὸς τὸ τῆς φιλοσοφίας ἀληθινὸν, καὶ τὰς τῶν πολλῶν δόξας ὑπεριδὼν, τὰς πλεῖστον ὄνειδος φιλοσοφίᾳ προστριβομένας, εἶδε καλῶς τὰ ἑκατέρου, καὶ συνήγαγεν εἰς ἕνα καὶ τὸν αὐτὸν νοῦν, καὶ ἀστασίαστον τὴν φιλοσοφίαν παραδέδωκε πᾶσι τοῖς αὐτοῦ γνωρίμοις, μάλιστα δὲ τοῖς ἀρίστοις τῶν αὐτῷ συγγεγονότων Πλωτίνῳ καὶ Ὠριγένει, καὶ τοῖς ἑξῆς ἀπὸ τούτων. *Il faut que ce Philosophe Platonicien qui a été de la cabale de Syrianus, de Proclus & des autres Platoniciens du sixiéme siecle, n'ait point sçû qu'Ammonius eût été Chrétien, ou qu'il ait crû avec Porphyre qu'il avoit renoncé à sa foy, pour embrasser le Paganisme. Autrement j'aurois peine à comprendre comment il a pû luy donner d'aussi grandes loüanges que celles qu'il luy donne icy & ailleurs. Je douterois même si l'Ammonius dont il parle, ne seroit point different de l'Ammonius Chrétien, dont Eusebe & S. Jerôme ont fait mention.*

nions qui deshonoroient la Philosophie depuis si long-temps, penetra parfaitement le sens de ces deux Auteurs; fit voir qu'ils s'accordoient sur ces veritez importantes, & enseigna à ses disciples une Philosophie paisible & exempte de toutes disputes.

Quel a été le but qu'Ammonius s'est proposé dans son dessein, & quelle regle il a suivie.

Je ne sçay si ce Philosophe Payen, qui a loüé si dignement le celebre Ammonius, a compris le but que ce Philosophe Chrétien s'étoit proposé, en dégageant ainsi la Philosophie de toutes les opinions & de toutes les disputes dont les autres Philosophes l'avoient embroüillée. Cependant l'on ne peut gueres douter, que comme Ammonius n'a pû avoir pour guide dans une pareille entreprise, que les veritez revelées dans l'Ecriture Sainte, tant du vieux que du nouveau Testament, dont il fit voir dans un autre ouvrage l'harmonie parfaite, (9) ainsi que celle des saints Evangiles en particulier; aussi il n'a pû avoir d'autre dessein, en enseignant à ses disciples cette nouvelle Philosophie si tranquille & si épurée, que de les disposer par là à entrer plus facilement dans ces mêmes veritez revelées, & de preparer les voyes, qui devoient les conduire à la sublime Philosophie du Christianisme.

CHAP. IV.

De la methode d'Origene en ensei-

En effet, nous voyons qu'Origene son disciple suivit la même methode, & se proposa le même but. C'étoit sa maxime, que rien n'étoit plus perni-

(9) Hieronym. l. de Script. Eccles. de Ammonio : Inter multa ingenii sui & præclara monumenta etiam de consonantia Moysi & Jesu elegans opus composuit, & Evangelicos Canones excogitavit, quos postea secutus est Eusebius. Hunc falso accusat Porphyrius quod ex Christiano ethnicus fuerit, cum constet eum usque ad extremam vitam Christianum perseverasse.

gnant la Philosophie & les autres sciences profanes. Il défendoit sur tout de s'attacher à aucune secte, à aucun Auteur, ou à aucun de leurs dogmes en particulier.

cieux dans l'étude de la Philosophie profane, que de s'attacher à un Philosophe préferablement aux autres; & il ne recommandoit rien tant à ses disciples, que de ne point se laisser prevenir en faveur de quelqu'un d'eux en particulier, quelque grande que fut sa reputation; mais de les lire tous indifferemment; à moins qu'ils ne fussent ouvertement impies; & d'écouter leurs differens sentimens, sans en rejetter ni en admettre aucun. Nous ne pouvons pas avoir un témoignage plus beau ni plus authentique de cette methode qu'Origene observoit en enseignant la Philosophie, que celuy que saint Gregoire de Neocesarée luy rendit publiquement (1) dans cette belle haran-

(1) Gregor. Neocæs. in Orat. Panegyrica ad Origenem, tomo III. Biblioth. PP. Lugd. edit. pag. 333. Præter cæteram vero industriam ac studium, illud quo in Theologiæ doctrina & reverentia nobis instituendis est usus (Origenes,) quibus verbis eloqui possim, aut ipsos viri sensus penetrare, quo consilio & apparatu omnes de Deo sermones atque sententias ediscere nos vellet, sedulo cavens ne uspiam in re omnium maxime necessaria, hoc est, in primæ omnium Causæ cognitione periclitaremur. Philosophari itaque nos jubebat, ut omnia quotquot extant veterum tum Philosophorum tum Poëtarum scripta colligentes, nihil omnino rejiceremus, nihilque repudiaremus (necdum enim vim habere judicandi poteramus) præter ea quæ atheorum essent, qui à communi hominum sensu discedentes, Deum aut Providentiam esse negant: hæc enim ne digna quidem esse quæ legantur, ne qua forte re inquinaretur nobis animus, qui quum pietatem colere debeat, sermones audiat divino cultui repugnantes. Neque enim ii qui templa adeunt, religiosum putant quidquam omnino profanum contrectare. Horum itaque libros iis qui pietatem profiteantur, nullo in numero esse debere; cæteros omnes evolvi legique sic oportere, ut nec genus ullum nec librum sermonemve eruditum præferant, neque contra rejiciant, sive Græcum sive Barbarum; sed omnes audiant. Sapienter id prorsus & apposite, ne scilicet una quæpiam horum illorumve sententia, audita & in pretio habita, quamvis vera non sit, tanquam vera sola esset, si semel in animum nostrum irrepserit, decipiat, sibique nos vendicans sic afficiat, ut nec ab ea discedere, nec illam quasi lanam colore quopiam infectam eluere possimus.

gue

gue qu'il luy fit, pour le remercier des ſoins qu'il avoit pris de luy, & de ſon frere, durant le temps qu'ils avoient été ſes diſciples ; & de la grace qu'il leur avoit faite de les amener à la connoiſſance de Jeſus-Chriſt, en les inſtruiſant dans la Philoſophie & dans toutes les autres ſciences des Grecs.

Voicy comment s'exprime ce grand homme, en parlant de cette conduite ſi judicieuſe d'Origene. « De quels termes pourray-je me ſervir, pour expli- « quer avec combien de prudence & de ſageſſe il nous « faiſoit lire tous les livres & tous les diſcours qui par- « lent de Dieu & des choſes divines ; prenant garde « ſur tout que nous ne vinſſions à nous tromper dans le « point de tous le plus important ; je veux dire dans « la connoiſſance de la premiere Cauſe. Voicy donc « la conduite qu'il nous faiſoit garder dans l'étude de « la Philoſophie. Il nous ordonnoit de lire tous les « ouvrages, tant des anciens Philoſophes que des Poë- « tes, ſans rejetter aucun de leurs ſentimens ; parce « que nous n'étions pas encore en état d'en bien ju- « ger. Il exceptoit neanmoins les livres de ces im- « pies, qui s'éloignant du ſentiment general de tous « les autres hommes, nient l'exiſtence de Dieu ou ſa « providence : car pour ceux-là, qu'il ne jugeoit di- « gnes que de mépris, il ne nous permettoit pas de les « lire ; de peur que nos ames, à qui rien ne doit être « plus cher que la pieté, ne vinſſent à ſe ſoüiller, en « entendant des diſcours qui luy ſont ſi contraires. « Il diſoit donc, que ces ſortes de livres doivent être « en horreur à tous ceux qui font profeſſion de la ver- « tu ; pour tous les autres qui traitent des ſciences, de «

Excellent témoignage que luy rend ſur ce ſujet ſaint Gregoire de Neoceſarée ſon diſciple.

» quelque Auteur & de quelque nature qu'ils pûssent
» être, il disoit qu'il falloit les lire avec cette précau-
» tion, qui étoit de ne donner la préférence à aucun
» Auteur en particulier, soit grec, soit barbare, &
» de n'en rejetter aussi aucun, mais de les écouter
» tous également. Et certainement il nous donnoit là
» un avis très-sage; parce qu'il est à craindre, qu'en
» nous laissant prévenir pour un Auteur, ou pour
» quelqu'un de ses sentimens, en le recevant d'abord
» comme vray, quoy qu'il ne le soit pas, il ne vienne
» à se rendre tellement maître de nôtre esprit, qu'il
» ne soit plus en nôtre pouvoir de nous en défaire &
» d'en prendre un autre.

Reflexions de S. Gregoire sur cette methode d'Origene.

Saint Gregoire après avoir rapporté cette raison, pour laquelle Origene vouloit, qu'en lisant les Philosophes, on ne prît aucun de leurs sentimens, la confirme par deux reflexions (2). Il tire la premiere de la force de l'éloquence, & de la maniere artificieuse dont les livres de ces Philosophes sont écrits:

(2) Idem ibidem. Vehemens enim & volubilis res est hominum oratio, varia sophismatibus atque fallaciis: ut cum aures subierit, menti cito quæ velit ingerat atque insculpat, & quos semel occuparit, his ut ipsam pro vera colant, omnino persuadeat. Itaque hæret intus, quamvis falsa fallaxque sit, & instar præstigiatoris alicujus regnum obtinet, ipsius quem deceperit defensa protectaque præsidio. Prona rursus ad orationis fraudem recipiendam, præcepsque ad assensum humana mens & prompta, priusquam dijudicet omnesque in partes exploret, vel propter hebetudinem imbecillitatemque suam, vel ob orationis ipsius subtilitatem, ad exactum examen deficiens, temere seipsam falsis plerumque rationibus atque sententiis dedere, quæ & errent ipsæ, & in errorem quos invaserint impellant. Neque hoc tantum, sed si corrigere ipsam alia quæpiam oratio velit, haud eam jam admittat, neque aliud sibi persuaderi sinat, opinione hac obsessam tenente & tyranni implacabilis instar in ea dominante.

artifices qui ne manquent gueres de produire leur effet, en faisant prendre la fausseté revêtuë des apparences de la verité, pour la verité même. La seconde est tirée de la foiblesse de l'esprit, qui étant de luy-même fort sujet à se tromper, faute de lumiere, & naturellement peu disposé à soûtenir la fatigue d'un long examen, précipite ordinairement son jugement, & s'engage par là dans des erreurs, dont il ne peut plus revenir.

Il ajoûte (3) que c'est pour s'être ainsi laissez pré- « *Origine de* « *toutes les*

(3) Idem ibid. Quid enim? An aliud est quod pugnantes inter se adversasque sententias & Philosophorum contentiones invexit, dum alii aliorum placitis repugnant, alii alia mordicus retinent, alii alia potius consectantur? ..... Nemo enim facile adducitur, ut sententia mutata alienis assentiatur; atque adeo iis ipsis, quibus si ei persuasum fuisset studere, antequam inciperet philosophari, tum primum certo libenter assensus fuisset, quippe nondum animo aliis occupato, neque alia jam admitteret. .... Talem nobis egregii & disertissimi solertissimique Græci Philosophiam exhibuerunt: quæ primum quisque nactus est, impetu quodam ductus, hæc sola vera esse dicens, reliqua omnia aliorum Philosophorum nugas censet atque fallaciam: cum ipse nihilo melius sua confirmet quam cæteri omnes sua quisque defendunt, nec de gradu exire sententiamque aut vi aut persuasione mutare cogatur; nullam aliam, si verum fateri libet, habens præter ineptum ad hæc dogmata ac placita quæ vera credit impetum atque delectum; & ne incredibile quod dico videatur, nullam aliam præter cæcam judicii expertem fortunam, hæc unusquisque amans in quæ primum inciderit. . . . Et manent nihilominus sic illis irretiti, ut eos jam nemo facile eripere possit tanquam ex palustri & invadoso patentissimi campi lacu, qui semel ingressos nec gradum revocare, nec trajicere & evadere sinit; sed ad mortem usque sic constrictos tenet, aut tamquam ex alta densaque ac profunda silva, in quam viator quis quasi inde exiturus, & puro se campo redditurus, ingressus est, præ longitudine autem & densitate non potest .... aut tamquam denique ex labyrintho, ad quem cum unicus appareat aditus, nihil subdolum ex iis quæ sunt extra intus latere suspicans quispiam, qua patet janua ingreditur ..... Nullus porro est neque labyrinthus adeo ad explicandum difficilis & varius, neque silva quamvis densa & varia, neque campus aut

dissensions & de toutes les disputes des Philosophes payens.

» venir, que les Philosophes se sont divisez en tant
» de sectes differentes, & engagez dans tant de dis-
» putes, où on les voit tous les jours s'échauffer les
» uns contre les autres; sans qu'il soit jamais arrivé
» qu'un seul d'entre eux ait changé de sentiment, pour
» se rendre à celuy de son adversaire; quoy qu'ils fas-
» sent tous profession de rechercher sincerement la ve-
» rité. Cela vient, continuë-t-il, de ce que s'étant d'a-
» bord attachez à la secte que le hazard leur a offerte,
» ils en ont adopté aveuglément tous les sentimens, &
» se sont fortement persuadez dès-lors, que la verité
» étoit toute de leur côté, & que les autres sectes
» ne soûtenoient que des erreurs ou des impertinen-
» ces; quoique dans le fond, leurs propres opinions
» ne soient ni plus raisonnables, ni mieux établies
» que celles qu'ils combattent.

L'attachement qu'ils ont à leurs sectes & à leurs opinions particulieres, est la cause de tous leurs égaremens.

» Il dit encore, que l'amour qu'ils portent aux pré-
» jugez dans lesquels ils se sont une fois engagez, les
» aveugle tellement, qu'ils ne sont plus en état de dis-
» cerner ce qu'il peut y avoir de vray ou de faux dans
» leurs sentimens, ou dans ceux de leurs adversaires;
» incapables par consequent d'être jamais détrompez
» de leurs erreurs. Pour cet effet il les compare à un
homme, qui pour s'être engagé temerairement
dans une forêt épaisse, ou dans un labyrinthe; plus
il avance, plus il s'égare; & se voit enfin hors de
» toute esperance de pouvoir en sortir: ainsi, continuë
» ce grand homme, (4) de peur que la même chose

palus quæ illapsos atque ingressos sic retineat, ut oratio si qua eos occupet aliquorum istiusmodi Philosophorum.

(4) Nobis ergo ne id ipsum quod imperitæ multitudini eveniret,

ne nous arrivât, Origene ne nous permettoit pas de « nous attacher à aucune secte particuliere ; mais il « nous les faisoit parcourir toutes, voulant que nous « fussions instruits de tous les sentimens des Grecs. « Pour luy il marchoit devant nous, & nous condui- « soit, comme par la main, par toutes ces routes diffi- « ciles & dangereuses ; & comme il avoit une parfaite « connoissance de tous les differens dogmes des Philo- « sophes, il nous faisoit remarquer ce qui s'y trouvoit « de conforme à la verité, en même temps qu'il écar- « toit tout ce qu'ils contenoient de faux. Et c'est ce « qu'il avoit grand soin de faire, particulierement dans « les matieres qui touchent la pieté & la Religion, « sur lesquelles il ne nous permettoit pas de déferer en « quoy que ce fût, à l'autorité d'aucun de ces Philo- « sophes, quelque grande & quelque établie qu'elle « pût être ; mais il disoit, qu'en ces matieres, nous « ne devions nous rendre qu'à l'autorité de Dieu seul « & de ses Prophetes, ausquels il nous exhortoit de « nous attacher uniquement.

Origene ne permettoit pas à ses disciples de s'attacher à aucune secte de Philosophie, ni de déferer à l'autorité d'aucun Philosophe.

ad unicum nos Philosophicarum opinionum genus non admovebat, nec in eo consist re sinebat, sed per omnia ducebat, nullius nos Græcanici dogmatis rudes aut ignaros esse permittens. Ipse autem simul incedens præibat, manuque ducens tanquam in via . . . . . , ita quidquid apud singulos Philosophos utile ac verum erat deligens nobisque apponens ; quæ vero falsa secernens, tum alia, tum maxime quæ hominum propria sunt ad pietatem. Et horum quidem ut nihil attenderemus suadens, ne si ut sapientissimus quidem quispiam ab omnibus celebretur, sed ut uni Deo operam daremus ejusque Prophetis, &c. *Rien n'est plus beau ni plus utile que tout ce que dit icy saint Gregoire de la methode d'Origene, de la prévention en matiere de sentimens, & des dangers qui se trouvent dans la lecture des Philosophes payens, lorsque l'on s'attache à quelqu'un d'entr'eux. Il seroit à souhaiter que nous eussions une traduction plus correcte, plus elegante & plus claire d'un si excellent discours.*

Rien de plus sage que cette methode; rien aussi de plus opposé à l'opinion que les Peres ont été Platoniciens.

Voilà quelle étoit la methode qu'Origene observoit en enseignant la Philosophie profane à ses disciples. Peut-on rien se figurer de plus sage que cette cònduite? Mais en même temps peut-on rien trouver qui soit plus directement opposé à cet attachement que l'on suppose dans les sçavans Chrétiens de son temps pour la Philosophie de Platon?

Quel but Origene s'est proposé, en suivant cette methode: ç'a été de préparer les voyes au Christianisme. Ce qu'il dit sur ce sujet dans une lettre écrite à S. Gregoire de Neocesarée.

Si Origene suivit en cela l'exemple d'Ammonius, il ne le suivit pas moins dans le but qu'il se proposa, en enseignant la Philosophie suivant cette methode. Il dit luy-même dans une lettre (5) qu'il ècrivit au même saint Gregoire: Qu'il avoit toûjours prétendu » que la Religion seroit la fin unique qu'il se proposeroit » dans ses études, & à laquelle il rapporteroit tou- » tes ses autres connoissances: Que c'est dans cette vûë, » qu'en luy enseignant les differens sentimens des Phi- » losophes payens, il avoit eu soin qu'il n'en prît que » ce qui pourroit luy servir de préparation & de pré- » lude au Christianisme: Qu'il en avoit usé de mê- » me à l'égard de l'Astronomie & de la Geometrie, » dont il ne luy avoit appris que ce qui étoit neces-

(5) Origenes in epist. ad Gregor. Neocæsar. quæ extat in ejusdem Origenis Philocalia, cap. XIII. Ἀλλ' ἐγὼ τῇ πάσῃ τῆς εὐφυΐας δυνάμει σου ἐβουλόμην καταχρήσασθαί σε, τελικῶς μὲν εἰς Χριστιανισμὸν, ποιητικῶς δέ. διὰ τοῦτ' ἂν ηὐξάμην παραλαβεῖν σε καὶ φιλοσοφίας Ἑλλήνων τὰ οἱονεὶ εἰς Χριστιανισμὸν δυνάμενα γενέσθαι ἐγκύκλια μαθήματα, ἢ προπαιδεύματα, καὶ τὰ ἀπὸ Γεωμετρίας καὶ Ἀστρονομίας χρήσιμα ἐσόμενα εἰς τὴν τῶν ἱερῶν γραφῶν διήγησιν· ἵν' ὥσπερ φασὶ φιλοσόφων παῖδες περὶ Γεωμετρίας, καὶ Μουσικῆς, Γραμματικῆς τε, καὶ Ῥητορικῆς, καὶ Ἀστρονομίας, ὡς συνερίθων φιλοσοφίᾳ, τοῦθ' ἡμεῖς εἴπωμεν καὶ περὶ αὐτῆς φιλοσοφίας πρὸς Χριστιανισμόν. Καὶ τάχα τοιοῦτό τι αἰνίσσεται τὸ ἐν Ἐξόδῳ γεγραμμένον ἐκ προσώπου τοῦ Θεοῦ, ἵνα λεχθῇ τοῖς υἱοῖς Ἰσραὴλ, αἰτεῖν παρὰ γειτόνων καὶ συσκήνων σκεύη ἀργυρᾶ καὶ χρυσᾶ, καὶ ἱματισμόν, ἵνα σκυλεύσαντες τοὺς Αἰγυπτίους, εὕρωσιν ὕλην πρὸς τὴν κατασκευὴν τῶν παραλαμβανομένων εἰς τὴν πρὸς Θεὸν λατρείαν,

« saire pour l'intelligence de l'Ecriture sainte : Enfin, « que son sentiment avoit toûjours été, que ce que « les Philosophes payens disoient de la Geometrie, de « la Musique, de la Grammaire, de la Rhetorique & « de l'Astronomie, qu'elles sont les aides & les suivan- « tes de la Philosophie, les Chrétiens devoient le dire « de la Philosophie, & en faire le même usage par « rapport au Christianisme. Il ajoûte, qu'il sembloit « que Dieu nous eût voulu marquer cette verité dans « l'Exode, lorsqu'il commanda aux Israëlites, d'em- « prunter de leurs voisins des vases d'or & d'argent; « afin que de ces dépoüilles des Egyptiens, ils eussent « dequoy contribuer au culte du vray Dieu, & aux « ornemens de son Tabernacle.

Combien cette lettre a été estimée par S. Basile & S. Gregoire de Nazianze.

Au reste, il est à remarquer que cette lettre d'Origene à saint Gregoire Thaumaturge, a toûjours été si estimée dans l'antiquité Chrétienne, que saint Basile & saint Gregoire de Nazianze l'ont choisie entre toutes les autres, pour l'inserer dans le recüeil qu'ils ont fait des plus beaux endroits d'Origene ; & pour la proposer à tous les sçavans Chrétiens, comme une excellente regle de l'usage que l'on doit faire de la Philosophie profane par rapport à la Religion.

CHAP. V.

Du sentiment de Clement d'Alexandrie touchant l'usage que l'on doit faire de la Philosophie payenne ; & s'il a crû que l'on dût s'attacher à quel-

JE JOINS à Origene l'illustre Clement d'Alexandrie, qui fut son maître & son prédecesseur dans l'Ecole des Catecheses de la même Ville. On sçait que de tous les Peres de l'Eglise, il n'y en a point qui paroisse plus favorable à la Philosophie, & qui se soit plus appliqué à en prouver l'utilité : c'est à quoy il employe la meilleure partie du premier Livre de ses Stromes. Examinons donc ce qu'il dit sur ce

que secte en particulier.

sujet, & voyons s'il a crû, que dans cette étude on dût s'attacher à Platon, ou à quelque autre Philosophe en particulier.

Il parle sur ce sujet comme Origene.

Et d'abord, pour ce qui est de l'utilité de la Philosophie, & de l'usage qu'on en doit faire par rapport au Christianisme, il s'explique entierement comme Origene; de sorte que l'on croiroit que celuy-cy n'a fait que repeter les paroles de son maître. Il dit
» donc, (6) que la Philosophie est utile au Christia-
» nisme, en ce qu'elle luy sert de préparation & de
» prélude; & que comme la Musique, la Geometrie,
» la Grammaire, la Rhetorique, & les autres sciences
» pareilles, sont subordonnées à la Philosophie, qui
» est leur reine & leur maîtresse; on doit regarder sur
» le même pied la Philosophie elle-même, par rapport
» à la veritable sagesse, qui est le Christianisme. Il
» dit plus bas dans le même sens, (7) qu'il estime uti-
» lement sçavant celuy qui rapporte tout à la verité;
» & qui prenant de la Geometrie, de la Musique, de
» la Grammaire, & de la Philosophie, ce que ces scien-
» ces ont de bon & d'utile, s'en sert pour conserver sa
» foy contre tous les pieges qu'on peut luy tendre.

Il declare que par la Philosophie dont il parle, il n'entend ni

Clement d'Alexandrie rapporte encore d'autres utilitez de la Philosophie, en soûtenant que tout ce qu'elle a de bon ne peut venir que de Dieu même.

(6) Clemens Alexandr. Strom. l. 1. pag. 284. edit. Colon. Ἀλλ' ὡς τὰ ἐγκύκλια μαθήματα συμβάλλεται πρὸς φιλοσοφίαν τὴν δέσποιναν αὐτῶν, οὕτω καὶ φιλοσοφία αὐτὴ πρὸς σοφίας κτῆσιν συνεργεῖ.

(7) Idem ibid. pag. 291. Οὕτω κἀνταῦθα χρηστομαθῆ φημι, τὸν πάντα ἐπὶ τὴν ἀλήθειαν ἀναφέροντα· ὥστε καὶ ἀπὸ Γεωμετρίας, καὶ Μουσικῆς, καὶ ἀπὸ Γραμματικῆς, καὶ φιλοσοφίας αὐτῆς, δρεπόμενον τὸ χρήσιμον, ἀνεπιβούλευτον φυλάσσειν τὴν πίστιν.

Mais

Mais de quelle Philoſophie prétend-il parler ? A-t-il crû que l'on dût s'attacher à celle de Platon ? ou s'y eſt-il attaché luy-même préferablement à celle des autres Philoſophes? Voicy ce qui en decidera. (8) Au « reſte, dit-il, quand je parle de l'utilité de la Philo- « ſophie, & que je ſoûtiens qu'elle vient de Dieu, je « n'entends ni celle des Stoïciens en particulier, ni « celle de Platon, d'Epicure, ou d'Ariſtote ; mais je « comprens ſous ce nom tout ce que ces differentes « ſectes ont dit de vray, & de propre à nous conduire « à la veritable pieté. Toutes ces veritez, dis-je, pur- « gées de toutes les erreurs que ces ſectes y ont mêlées, « c'eſt ce que j'appelle Philoſophie : car à Dieu ne « plaiſe, que je le faſſe l'auteur de toutes les erreurs « dont ces Philoſophes ont corrompu la verité, en « s'abandonnant à la foibleſſe de leurs raiſonnemens « humains. C'étoit donc la methode des anciens Chré- « tiens, de ne s'attacher à aucune ſecte ni à aucun Philoſophe, dans l'étude qu'ils faiſoient de la Philoſophie ; mais de choiſir de tous indifferemment ce qu'ils avoient d'utile par rapport à la Religion. Methode, au reſte, qu'ils obſervoient autant dans la lecture des Poëtes, & des autres Auteurs payens, que dans celle des Philoſophes.

celle de Platon, ni celle de Zenon, ou d'Ariſtote ; mais tout ce « que ces differentes ſectes « ont dit de vray & « de conforme « au Chriſtianiſme.

En effet Clement d'Alexandrie a ſuivi conſtamment cette methode dans ſes Stromes ; où l'on voit

Il a recüeilli indifferemmẽt dans ſes Stro-

(8) Idem ibid. pag. 288. φιλοσοφίαν δὲ, οὐ τὴν Στωϊκὴν λέγω, οὐδὲ τὴν Πλατωνικὴν, ἢ τὴν Ἐπικούρειόν τε καὶ Ἀριστοτελικὴν, ἀλλ' ὅσα εἴρηται παρ' ἑκάστῃ τῶν αἱρέσεων τούτων καλῶς, δικαιοσύνην μετ' εὐσεβοῦς ἐπιστήμης ἐκδιδάσκοντα, τοῦτο σύμπαν τὸ ἐκλεκτικὸν φιλοσοφίαν φημί. ὅσα δὲ ἀνθρωπίνων λογισμῶν ἀποτεμόμενοι παρεχάραξαν, ταῦτα οὐκ ἄν ποτε θεῖα εἴποιμ' ἄν.

mes ce que les Philosophes, les Poëtes, & les autres Auteurs payens ont dit de bon.

qu'il ne se prévaut pas moins de tout ce que les Poëtes, & les autres Ecrivains payens ont dit de bon & de raisonnable, que de ce qui se trouve de semblable dans Platon & dans Aristote. Et ce qui guidoit les anciens Chrétiens dans ce choix, & leur apprenoit à distinguer sûrement ce qu'il y avoit de bon dans les ouvrages des payens, d'avec les erreurs dont ils sont pleins; c'étoit la lumiere de la foy, sans le secours de laquelle ils ne croyoient pas même que l'on pût entreprendre de les lire sans danger. Ils sçavoient que comme il n'y avoit point de secte de Philosophe, qui n'eût dit quelque chose de bon; il n'y en avoit point aussi, qui ne se fût étrangement égarée; & par consequent qu'il ne se falloit attacher à
„ aucune, mais profiter de toutes. Ces differentes sec-
„ tes, (9) dit le même Clement Alexandrin, se van-
„ toient toutes d'avoir chacune la verité toute entiere
„ de leur côté; mais la lumiere de l'Evangile nous a
„ fait voir que les Grecs & les Barbares qui ont tra-
„ vaillé à la recherche de la verité, n'en ont décou-
„ vert qu'une partie, les uns plus, les autres moins.
„ Si donc quelqu'un, continuë-t-il, ramassoit toutes
„ ces differentes veritez éparses de tous côtez, & les
„ reduisoit toutes en un seul corps, alors il pourroit
„ contempler la verité sans danger.

Un pareil recüeil de toutes les veritez qui se trouvent dans tous ces differens auteurs, lui a paru utile pour éviter le danger qu'il y auroit à les aller chercher dans leurs ouvrages, où elles sont mélées avec quantité d'erreurs.

(9) Clemens Alexand. l. Strom. pag. 298. Μιᾶς τοίνυν οὔσης τῆς ἀληθείας· τὸ γὰρ ψεῦδος μυρίας ἐκτροπὰς ἔχει· καθάπερ αἱ Βάκχαι τὰ τοῦ Πενθέως διαφορήσασαι μέλη. αἱ τῆς φιλοσοφίας τῆς τε βαρβάρου τῆς τε Ἑλληνικῆς αἱρέσεις, ἑκάστη ὅπερ ἔλαχεν ὡς πᾶσαν αὐχεῖ τὴν ἀλήθειαν· φωτὸς δ' οἶμαι ἀνατολῇ πάντα φωτίζεται. ξύμπαντες οὖν, Ἕλληνές τε καὶ βάρβαροι, ὅσοι τἀληθοῦς ὠρέχθησαν, οἱ μὲν οὐκ ὀλίγα, οἱ δὲ μέρος τι, εἴπερ ἄρα τοῦ τῆς ἀληθείας λόγου ἔχοντες ἀναδειχθεῖεν ..... ὁ δὲ τὰ διῃρημένα συνθεὶς αὖθις καὶ ἑνοποιήσας τέλειον τὸν λόγον, ἀκινδύνως εὖ ἴσθ' ὅτι κατόψεται τὴν ἀλήθειαν.

Chap. VI.

Du sentiment de Lactance sur le même sujet, & s'il a crû que l'on dût s'attacher à un Philosophe pr ferablement à tous les autres.

Lactance a eu une pensée toute semblable sur le mêlange du vray & du faux qui se trouvoit dans toutes les differentes sectes du Paganisme ; ce qui marque qu'il ne croyoit pas, non plus que tous les autres anciens Chrétiens, que l'on pût s'attacher à aucune en particulier. Il dit donc (1) que les Chrétiens combattent la Philosophie d'une autre maniere que les Academiciens, qui en rejettoient sans exception tous les dogmes. Pour nous, ajoûte-t-il, nous » enseignons qu'il n'y a point de secte parmy les Phi- » losophes, quelque vaine & quelque fausse qu'elle » soit, qui n'ait connu quelque verité. Mais parce qu'ils » se sont tous laissez emporter à l'envie de contredire » & de disputer ; & qu'ils ont voulu soûtenir, chacun » en particulier, tous les dogmes de leur secte, quoy » qu'il y en eût plusieurs de faux, & renverser genera- » lement tous ceux de leurs adversaires, quoy qu'il s'en » trouvât parmy eux de vrais ; non seulement la verité » qu'ils faisoient semblant de rechercher, leur est écha-

» Quelle difference il met entre les Chrétiens & les Academiciens par rapport à la Philosophie.

(1) Lactantius l. VII. Divin. Institut. cap. VII. pag. 500. edit. Basil. an. 1521. apud Andream Cratandrum. Facile est autem docere pæne universam veritatem per Philosophos & sectas esse divisam. Non enim sic Philosophiam nos evertimus, ut Academici solent, quibus ad omnia respondere propositum est : quod est potius calumniari & illudere. Sed docemus nullam sectam fuisse tam deviam, nec Philosophorum quemquam tam inanem, qui non viderit aliquid ex vero. Sed dum contradicendi studio insaniunt, dum sua etiam falsa defendunt, aliorum etiam vera subvertunt, non tantum illic veritas elapsa est, quam se quærere simulabant, sed ipsi etiam potissimum suo vitio perdiderunt. Quod si extitisset aliquis, qui veritatem sparsam per singulos, per sectasque diffusam colligeret in unum ac redigeret in corpus, is profecto non dissentiret à nobis. Sed hoc nemo facere nisi veri peritus ac sciens potest. Verum autem scire non nisi ejus est qui sit doctus à Deo. Nemo enim potest aliter repudiare quæ falsa sunt, eligere ac probare quæ vera ; sed si vel casu id effeceret, certissime philosopharetur.

Il croit comme Clement d'Alexandrie, qu'il seroit utile de recüeillir toutes les veritez qui se trouvent éparses dans les differentes sectes des Philosophes.

» pée; mais ils l'ont encore perduë par leur faute. Neanmoins s'il se trouvoit quelqu'un qui pût rassembler les veritez qui se trouvent répanduës dans toutes ces differentes sectes, celuy-là certainement ne s'éloigneroit pas de nos sentimens; mais il n'y a, continuë-t-il, qu'un homme qui connoît certainement la verité, qui puisse le faire, & personne ne peut connoître certainement la verité, s'il n'est enseigné de Dieu même: autrement il n'est pas possible de distinguer la verité de l'erreur. « On voit bien que Lactance par ces dernieres paroles entend un Chrétien, qui instruit par la revelation de Dieu, & examinant tout suivant cette regle infaillible, est seul capable de distinguer ce qu'il y a de vray ou de faux dans les differens dogmes de la Philosophie payenne.

Quelles sont ces veritez dont il parle.

En effet, c'est suivant cette regle, qu'il fait icy luy-même ce qu'il propose; (2) je veux dire un abregé

(2) Idem ibid. pag. 301. Factum esse mundum a Deo dixit Plato, Idem Prophetæ loquuntur .... Errant ergo qui omnia vel sua sponte nata esse dixerunt vel minutis corporibus conglobatis ..... Hominum causa mundum & omnia quæ in eo sunt esse facta, Stoïci loquuntur : idem nos divinæ litteræ docent. Erravit ergo Democritus qui vermiculorum modo putavit effusos esse de terra, nullo auctore nullaque ratione... Ad virtutem capessendam nasci homines Ariston disseruit : idem nos monemur ac discimus a Prophetis. Igitur falsus Aristippus qui hominum voluptati, id est malo, tanquam pecudem subjugavit. Immortales esse animas Pherecydes & Plato disputaverunt. Hæc vero propria est in nostra religione doctrina. Ergo Dicæarchus cum Democrito erravit, qui perire cum corpore ac dissolvi argumentatus est. Esse inferos Zenon Stoïcus docuit, & sedes piorum ab impiis esse discretas ..... Idem nobis Prophetæ palam faciunt. Ergo Epicurus erravit, qui poëtarum id esse figmentum putavit, & illas inferorum pœnas quæ feruntur, in hac esse vita interpretatus est. Totam igitur veritatem & omne divinæ religionis arcanum Philosophi attigerunt. Sed aliis refellentibus defendere id quod invenerant nequiverunt: quia singulis ratio non quadravit:

suivi & raisonné de ce qui se trouve de vray dans les differentes sectes des Philosophes touchant la création du monde, & la fin pour laquelle il a été créé; touchant celle de l'homme en particulier, l'immortalité de son ame, & les recompenses ou les châtimens qui luy sont destinez dans l'autre vie; aprés quoy il conclut, que les Philosophes ont bien connu toutes ces veritez, qui sont comme le fond du Christianisme; mais qu'ils n'ont pû les soûtenir contre les autres qui les attaquoient, parce qu'il ne s'en est trouvé aucun qui ait pû les connoître toutes, & en composer un systême suivi & parfait, ainsi qu'il vient de faire, éclairé par les lumieres de la foy.

Il ne prétend parler que de celles qui se peuvent connoître par les lumieres de la raison.

Il est visible que Lactance, dans ce passage, ne prétend parler que de ces mêmes veritez particulieres qu'il rapporte, & qu'il range en maniere de systême, lorsqu'il dit, que *s'il se trouvoit quelqu'un qui ramassât les veritez répanduës parmi toutes les sectes des Philosophes, & qu'il n'en fist qu'un seul corps de doctrine, il ne s'éloigneroit pas des sentimens des Chrétiens*, c'est-à-dire des sentimens que tiennent les Chrétiens sur ces mêmes veritez. Mais un Auteur fort connu dans le monde par la multitude de ses ouvrages, & encore plus par les erreurs Socinienes dont il les a remplis, ayant rapporté ce passage separé de ce qui le precede & de ce qui le suit, nous le propose, comme si Lactance avoit prétendu que tous les dogmes essentiels au Christianisme se trouvent dans les differentes

Abus qu'un Auteur récent fait de ses paroles pour insinuer le Socinianisme.

nec ea quæ vera senserant in summam redigere non potuerunt, sicut superius nos fecimus.

sectes des Philosophes ; & que qui rassembleroit tous ces differens dogmes, ou par hazard, ou aidé par la revelation, il en pourroit faire un corps de doctrine, qui ne différeroit en rien du Christianisme. D'où il s'ensuit que cet ancien Auteur auroit crû, ou que la Religion Chrétienne n'a point de dogmes qui n'ayent été connus, & qui ne puissent se connoître par les seules lumieres de la raison, ou que si elle en a encore d'autres qui ne peuvent être connus que par les lumieres de la foy, ces dogmes ne luy sont pas essentiels, & qu'on peut être Chrétien sans les croire.

Réfutation des chimeres qu'il debite à ce sujet.

L'Auteur nouveau dont nous parlons, loüe beaucoup ce dessein de Lactance, de ramasser tout ce qu'ont dit les Philosophes de conforme à l'Evangile ; mais c'est dans le sens qu'il luy prête, & que je viens d'exposer. Il dit donc (3) que *ce dessein est sans doute fort beau, & qu'il peut beaucoup servir à convaincre de la verité de la Religion Chrétienne ; mais que pour y bien réüssir, il faudroit entendre & la Philosophie & la Religion Chrétienne également bien, & se renfermer dans les articles clairs & indubitables, comme sont ceux qui regardent la pratique, & quelque peu,* ajoûte-t-il, *de speculatifs.*

Son but est de faire voir que beaucoup de dogmes & de mysteres que tous les Chrétiens croyent, n'appartiennent pas à la Religion.

En effet un abregé de la Religion Chrétienne formé sur ce plan seroit sans doute quelque chose de fort beau. On y verroit la Philosophie marcher de pair avec la revelation, ou même immediatement devant elle, & enseigner aux Chrétiens les dogmes qu'ils doivent croire. Et comme les Philosophes

(3) *Bibliotheque Universelle, tome X. page.189. 190.*

n'ont point connu le myſtere de la Trinité, la divinité éternelle du Fils de Dieu, la perſonne du Saint Eſprit, le peché originel, Jeſus-Chriſt vray Dieu & vray Homme, le prix infini de ſa ſatisfaction, & la juſtification de l'homme par ſes merites; les Chrétiens ſe trouveroient heureuſement renfermez dans quelque peu de dogmes ſpeculatifs, où ils trouveroient tout ce qu'ils ſont obligez de croire. Un pareil ouvrage ſeroit ſans doute fort bon; mais pour l'Egliſe prétenduë de Racovie; & les freres Polonois en ſeroient merveilleuſement confirmez dans les veritez qu'ils ont trouvé bon de croire de la Religion Chrétienne. Mais il eſt inutile que je m'applique à faire ſentir le venin des reflexions de cet Auteur moderne; on voit aſſez dans quelle ſource il les a puiſées. Il me ſuffit d'avoir montré qu'il a abuſé manifeſtement du paſſage de Lactance, en attribuant indéfiniment à tous les dogmes de la Religion Chrétienne, ce que cet ancien Auteur dit ſeulement de ceux qui ont pû être connus par les lumieres naturelles.

Autre maligne reflexion de cet Auteur, pour autoriſer le Toleranтiſme.

Il commet encore le même abus, lorſqu'il dit dans le même endroit, que *Lactance blâme enſuite ceux qui s'attachent à une ſecte, en ſorte qu'ils embraſſent tous ſes ſentimens, & qu'ils condamnent toutes les autres, prêts à diſputer contre toutes les doctrines qu'ils n'ont pas appriſes de leurs Maîtres.* C'eſt ainſi que cet Auteur en paraphraſant à ſa mode ce paſſage, où Lactance (4)

(4) Idem Lactant. ſtatim ante poſteriorem illum locum. Quare incredibilis eſt error illorum qui cum aliquam ſectam probaverint, eique ſe addixerint, cæteras damnant tanquam falſas & inanes: armant-

ne parle uniquement que des Philoſophes payens, le fait tomber également ſur les Chrétiens. Mais comme il y a une grande liaiſon, comme tout le monde ſçait, entre le Socinianiſme & le Tolerantiſme, il ne faut pas s'étonner qu'aprés avoir fait Lactance fauteur du premier, il travaille encore à le faire malgré luy protecteur du ſecond.

Chap. VII.

Pourquoy les anciens Chrétiens ont été fort éloignez de s'attacher à aucun Philoſophe payen, comme on a fait depuis.

Je reviens à mon ſujet, & je dis que ſi nous recherchons la raiſon pour laquelle les anciens Chrétiens, dans l'étude qu'ils faiſoient de la Philoſophie, ne s'attachoient à aucune ſecte ni à aucun Philoſophe en particulier, nous la trouverons dans les circonſtances du temps où ils vivoient; & cette raiſon eſt ſi évidente, qu'elle ſuffit ſeule pour décider la queſtion dont il s'agit, & pour convaincre tout homme raiſonnable, que les anciens Chrétiens n'ont été attachez, ni à la Philoſophie de Platon, ni à celle d'aucun autre Philoſophe en particulier. En effet, qui ne ſçait que la Philoſophie & les differentes ſectes qui la compoſoient, faiſoient partie du Paganiſme même; & qu'entre tous les payens, les Philoſophes étoient les plus grands & les plus dangereux ennemis que les SS. Peres euſſent à combattre? Comment donc auroient-ils pû s'attacher à quelqu'une de ces mêmes ſectes, ou faire profeſſion de ſuivre les ſentimens de quelqu'un de ces Philoſophes? N'auroient-ils pas paru en agiſſant ainſi,

C'eſt que toutes les differentes ſectes de Philoſophie faiſoient partie du Paganiſme, & étoient tres-opposées au Chriſtianiſme.

que ſe ad præliandum, nec quid defendere debeant ſcientes, nec quid refutare: incurſantque paſſim ſine delectu omnia quæ afferunt quicumque diſſentiunt. Ob has eorum pertinaciſſimas contentiones nulla extitit Philoſophia quæ ad verum propius accederet. Nam particulatim veritas ab his tota comprehenſa eſt.

avoir renoncé à leur foy, & faire profession du Paganisme même? Pouvoient-ils conserver le nom de Chrétiens, en prenant celuy de Platoniciens, de Stoïciens ou de Peripateticiens, puisque tous ceux qui portoient alors ces mêmes noms, étoient Payens, & reconnus dès-là pour tels? Non; les noms de Platonicien ou de Peripateticien, étoient alors encore plus incompatibles avec celuy de Chrétien, que le nom de Lutherien ou de Calviniste ne l'est à present avec celuy de Catholique; & les SS. Peres pouvoient encore moins s'attacher à quelqu'une de ces differentes sectes de la Philosophie payenne, qu'à celle des Gnostiques, des Valentiniens, & des autres Heretiques de leur temps; puisque la foy dont ils faisoient profession étoit encore plus opposée à ces differentes sectes payennes, qu'à celles de ces Heretiques.

Elles étoient alors plus opposées au Christianisme que les sectes de Luther & de Calvin ne le sont à present à la Religion Catholique.

Ainsi donc, quand on veut nous persuader que les Peres de l'Eglise en étudiant la Philosophie payenne, s'attachoient aux sentimens de Platon ou d'Aristote, c'est une chose aussi absurde pour le moins, que si on prétendoit qu'en lisant les livres des Heretiques de leur temps, ou en étudiant leurs dogmes, ils s'attachoient à quelqu'un de ces Heretiques, & faisoient profession de suivre ses sentimens. C'est une prétention aussi déraisonnable & aussi évidemment fausse, que si à l'occasion de ce que plusieurs Sçavans Catholiques de nôtre siecle ont lu les livres de Luther & de Calvin, pour combattre leurs heresies, on vouloit inferer de là qu'ils se sont attachez à l'un ou à l'autre de ces deux Here-

Il est aussi absurde d'accuser les SS. Peres d'avoir suivi quelque secte de la Philosophie payenne, que de les accuser d'avoir suivi quelqu'une de celles des Heretiques de leur temps.

ſiarques, & qu'ils ont été élevez dans leurs principes.

Objection tirée de la conduite que la plûpart des Chrétiens ont tenuë depuis en ſuivant la ſecte des Peripateticiens.

On m'objectera que rien n'empêchoit, que les Sçavans Chrétiens, en rejettant les erreurs des Philoſophes Payens, ne les ſuiviſſent en ce qu'ils avoient de bon & de conforme aux veritez du Chriſtianiſme, ou au moins dans les choſes qui luy ſont indifferentes, comme le ſont entre autres la plûpart des queſtions qui regardent la Phyſique generale ou particuliere. D'autant plus que nous voyons que c'eſt la conduite que les Sçavans Chrétiens ont ſuivie dans les derniers ſiecles, en s'attachant preſque tous ſur ces ſortes de matieres aux principes d'Ariſtote; quelques-uns à ceux de Platon; d'autres enfin à ceux de Democrite & d'Epicure. Voilà une objection fort plauſible en apparence; mais qui ne tire tout ce qu'elle peut avoir de force, que du peu d'attention que l'on fait à la difference des temps & des circonſtances où ſe ſont trouvez les anciens Chrétiens, d'avec celles où nous nous trouvons aujourd'huy.

Réfutation de cette objection par la difference des temps. Lorſque l'on a commencé à ſuivre Ariſtote, le Paganiſme étoit entierement détruit depuis pluſieurs ſiecles.

Difference infinie, puiſque lorſque l'on a commencé parmi les Chrétiens à ſuivre les principes d'Ariſtote, de Platon ou d'Epicure, le Paganiſme étoit entierement éteint, & que depuis long-temps il n'y avoit plus perſonne, qui ſous le nom & avec les armes de ces Philoſophes, combattît la Religion Chrétienne, & entreprît de s'oppoſer à ſon progrès. La qualité de Philoſophe Peripateticien ou Platonicien, n'étoit plus la même que celle de Payen; on pouvoit la prendre, ou même s'en

faire honneur, sans courir aucun risque d'être pris pour un infidele. Ces sectes enfin ne faisoient plus partie du Paganisme; & il n'y avoit plus le même danger, qu'en s'attachant aux principes de quelque Philosophe en particulier, on ne vînt aussi à s'affectionner à ses erreurs, ou à leur donner du crédit & de l'autorité dans le monde.

Au contraire, le Paganisme subsistoit encore du temps des Peres de l'Eglise. Les Philosophes en étoient les plus ardens deffenseurs, & les plus furieux ennemis du Christianisme.

Il en alloit bien autrement du temps des Peres de l'Eglise; & les choses y étoient dans une situation toute differente. Le Paganisme y subsistoit presque dans toute sa force, & les Philosophes en étoient les plus ardens défenseurs. Ils parcouroient le monde; (5) ils haranguoient les Villes; ils composoient des livres; se mêloient même de faire des Propheties (6) & des miracles, pour soûtenir leur Religion chancelante, & entretenir les peuples dans leurs erreurs inveterées. Ce n'est pas assez; ils attaquoient directement la Religion Chrétienne par les livres les plus envenimez (7) & les plus injurieux; ils la décrioient par les plus horribles calomnies; ils suscitoient les plus cruelles (8) persecutions à ceux qui en faisoient profession; ils les dénonçoient aux Empereurs & aux Magistrats, & les fai-

(5) *C'est ce qu'Apollone de Tyanes, Maxime de Tyr, Dion de Bithynie, & plusieurs autres ont fait.*

(6) *Porphyre, Plotin, Jamblique, & tous les autres Philosophes Platoniciens, comme nous le verrons dans la suite, se sont tous donnez pour autant de Prophetes & d'hommes miraculeux.*

(7) *Comme Celse, Porphyre, Hieroclès juge de Nicomedie, Julien l'Apostat, Proclus, &c.*

(8) *On attribuë la cause de la persecution excitée sous Marc Aurele, aux Philosophes fort puissans auprés de cet Empereur qui étoit Philosophe luy même.*

ſoient condamner à la mort: (9) en un mot, ils n'omettoient rien de tout ce que leur haine implacable pouvoit leur ſuggerer, pour exterminer par tout les Chrétiens & le Chriſtianiſme.

On n'a qu'à ſe mettre un moment à la place des SS. Peres, pour juger quels ſentimens ils ont eus de la Philoſophie payenne.

Toutes ces perſecutions des Philoſophes que nous liſons à preſent fort tranquillement dans l'Hiſtoire Eccleſiaſtique, & que nous ne regardons que d'une maniere aſſez indifferente, parce que les temps ſont entierement changez, les anciens Chrétiens les voyoient, les ſentoient, & en éprouvoient les plus rigoureux effets. Mettons-nous à leur place. Euſſions-nous été dans de pareilles circonſtances fort diſpoſez à adopter les ſentimens de ces Philoſophes, & à nous en declarer les ſectateurs? Euſſions-nous été prévenus en leur faveur d'une eſtime fort extraordinaire? Enfin euſſions-nous crû devoir aller puiſer dans leurs ouvrages nos ſentimens, ſoit en matiere de Religion, ſoit en matiere de ſcience? Au contraire, n'euſſions-nous pas regardé ces Philoſophes ſur le même pied que nous regardons aujourd'huy les Heretiques qui ont cauſé le plus de maux à l'Egliſe? & n'euſſions-nous point lû leurs ouvrages, au moins avec les mêmes ſentimens & les mêmes précautions que nous liſons ceux qui ont été compoſez par les Docteurs & les Maîtres de ces mêmes Heretiques?

CH. VIII. *Conduite des Peres de l'E-*

TELS ONT DÛ E'TRE les ſentimens des anciens Fideles, à l'égard des Philoſophes payens; tels auſſi

(9) *C'eſt ce que Creſcent Philoſophe Cynique a fait à l'égard de ſaint Juſtin Martyr.*

ont-ils été, comme on le voit par tous leurs ouvrages; & leur conduite sur ce point n'a jamais été contraire à leurs sentimens. Convaincus par mille experiences funestes, que les Philosophes étoient les plus dangereux ennemis du Christianisme, loin de s'attacher à leur doctrine sur quelque matiere que ce puisse être, ils ont toûjours fait profession de la rejetter & de la combattre, ainsi que nous l'allons voir de tous les Philosophes en general, & que nous le verrons dans la suite en particulier de Platon.

glise à l'égard de la Philosophie payenne. Ils ont toûjours fait profession de la rejetter & de la combattre.

Et premierement pour ce qui regarde ce que les Philosophes avoient dit de bon, & les veritez qui se trouvoient éparses dans leurs livres & leurs differentes sectes, les anciens Chrétiens avoient deux sentimens sur ce sujet. Le premier, que ces Philosophes avoient connu ces veritez par la lumiere de la raison, qui est une communication de celle de Dieu même. Le second, qu'ils avoient tiré ces veritez des livres de Moyse & des Prophetes; soit qu'ils les eussent lûs, soit qu'ils eussent appris d'ailleurs ce qu'ils contenoient. Mais de ces deux sentimens, celuy qu'ils s'appliquent à prouver avec le plus de soin, celuy qu'ils soûtiennent avec le plus d'ardeur dans tous leurs livres, c'est le second; parce que celuy-là étoit le plus capable de détromper les Payens de la haute estime dont ils étoient prévenus pour leurs Philosophes, qu'ils regardoient comme leurs plus habiles Theologiens.

Comment ils se sont comportez à l'égard de ce que les Philosophes avoient dit de bon.

Il n'y a rien que les SS. Peres n'ayent dit sur ce sujet contre ces Philosophes; ils les traitent dans

Ils les traitent à ce sujet de Plagiaires.

toutes les occasions de voleurs & de plagiaires : (1) ils font de grandes listes de leurs vols ; & pour les mettre dans une parfaite évidence, il produisent les endroits de l'Ecriture qu'ils ont pillez, & d'où ils ont tiré la connoissance de ces veritez & de ces sentimens plus raisonnables que l'on trouve quelquefois dans leurs livres. Et comme les Payens ne disconvenoient pas de la ressemblance qui se trouvoit entre ces sentimens de leurs Philosophes, & ce que Moyse & les Prophetes enseignent sur les mêmes veritez ; & qu'il ne s'agissoit plus que de sçavoir qui étoient les auteurs ou les copistes ; les Peres de l'Eglise leur traçoient des chronologies exactes, (2) par lesquelles ils leur faisoient voir plus clair que le jour, que Moyse avoit précedé de plusieurs siecles leurs plus anciens Auteurs ; d'où il s'ensuivoit, que tous les Philosophes Grecs les plus anciens n'avoient pû être que ses copistes & ses plagiaires : vice d'ailleurs qui leur étoit si commun à tous, qu'ils en avoient été convaincus par plusieurs de leurs Auteurs mêmes, qui avoient montré, que sur la plûpart des autres matieres, ils n'avoient fait que se piller les uns les autres. (3)

Ils le prouvent, en montrant que Moyse & les Prophetes sont beaucoup plus anciens que tous les Philosophes.

Les Peres de l'Eglise n'avoient garde

Ce sentiment dans lequel étoient les SS. Peres, ne marque pas sans doute, qu'ils fussent fort disposez

(1) *Voyez saint Justin, Tertullien, Clement d'Alexandrie, Eusebe, Theodoret, &c.*

(2) Tatianus adv. Græcos. Theophilus Antioch. l. III. ad Autolycum. Euseb. in Chronic. & l. X. Præp. Evang. Clemens Alexandr. Strom. lib. I.

(3) Clemens Alexandr. Strom. l. VI. Euseb. l. X. Præp. Evang. qui istud ipsum prolixo Porphyrii testimonio probat.

à s'attacher à ces Philosophes, même dans ce qu'ils pouvoient avoir de bon. On ne s'arrête pas au ruisseau, lorsque l'on peut puiser dans la source, & on n'est pas trop prévenu pour des Auteurs que l'on ne regarde que comme des copistes & des plagiaires. D'ailleurs il est visible que les Chrétiens ne s'appliquoient avec tant de soin à mettre en évidence ce défaut des Philosophes, que pour en détacher les Payens. Comment donc auroient-ils pû faire ce qu'ils ne pouvoient pas souffrir que les Payens fissent eux-mêmes?

de s'attacher aux ruisseaux, ayant chez eux la source où les Philosophes avoient puisé.

Mais ce qui les éloignoit encore plus de suivre de pareils maîtres sur ces sortes de veritez, c'est qu'ils étoient convaincus qu'en les tirant des livres de Moyse, ou en les empruntant des Hebreux, il s'en falloit bien qu'ils les eussent rapportées telles qu'ils les avoient prises, & qu'en les inserant dans leurs livres, & les mêlant dans leurs differens systêmes, ils les eussent conservées dans toute leur pureté. Au contraire, ils étoient persuadez, & la chose étoit d'ailleurs évidente, qu'ils les avoient alterées en mille manieres, & corrompuës par un grand nombre d'erreurs, (4) soit qu'ils les eussent mal comprises d'abord, soit qu'ils voulussent déguiser leurs larcins, soit enfin pour paroître avoir dit quelque chose de nouveau. Tous les Peres qui les accusent de ces sortes de vols, ne manquent pas de leur reprocher en même temps ce second défaut; ils ajoûtent, que sur ces mêmes

Ils étoient d'ailleurs convaincus que les Philosophes, en tirant ce qu'ils avoient dit de bon de la doctrine de Moyse, l'avoient corrompu par un grand nombre d'erreurs.

(4) *Cela sera prouvé fort au long dans le III. Livre de cet Ouvrage.*

veritez, ils n'ont jamais raisonné consequemment; & qu'ils se contredisent souvent de la maniere du monde la plus honteuse, en soûtenant des erreurs grossieres directement opposées à ces veritez.

Quel étoit l'usage que les SS. Peres faisoient de ces veritez alterées & corrompuës par ces Philosophes.

Aussi l'usage que les Peres de l'Eglise faisoient de ces sortes de témoignages que les Philosophes avoient rendus à quelques veritez du Christianisme, n'étoit pas par rapport à eux-mêmes ou aux autres Fideles, puisqu'ils croyoient ces mêmes veritez sur d'autres témoignages & d'autres principes bien differens; mais par rapport aux Payens, à qui ils les proposoient, afin de les convaincre par l'autorité de ceux mêmes qu'ils reconnoissoient pour leurs plus habiles maîtres. Ils se comportoient dans ces occasions de la même maniere que nous nous comportons tous les jours dans nos disputes avec les Protestans. Nous leur proposons souvent le témoignage que les Auteurs de leur prétenduë reforme ont rendu à la Religion Catholique, & à certaines veritez qu'elle enseigne; mais s'ensuit-il de là que nous suivions nous-mêmes ces Heresiarques sur ces veritez, ou que nous adoptions les explications qu'ils en ont données?

Ils se comportoient en cela à l'égard des Payens, comme nous nous comportons aujourd'huy à l'égard des Heretiques.

C'est ainsi que les SS. Peres en usoient par rapport aux veritez qui se trouvoient dans les livres des Philosophes payens. Etant convaincus que ces Philosophes en les rapportant, les avoient alterées & corrompuës, ils n'avoient garde d'en chercher l'explication ou l'intelligence dans leurs ouvrages; d'autant plus qu'ils avoient entre les mains l'Ecriture Sainte, qui leur apprenoit la maniere de s'exprimer

mer sur ces veritez, (5) comme elle leur en avoit appris le fonds.

CHAP. IX. *Conduite des SS. Peres à l'égard de la Physique & des autres matieres indifferentes agitées entre les Philosophes payens.*

POUR CE QUI regarde les choses indifferentes, ou qui n'ont qu'un rapport fort éloigné avec la Religion Chrétienne, telles que sont les questions de Physique & de Philosophie proprement dites, il semble d'abord que rien n'empêchoit les anciens Chrétiens de suivre sur ces matieres, ainsi qu'on a fait depuis, les sentimens de Platon, d'Aristote, ou de Zénon. Mais si l'on fait attention que les Philosophes qui avoient inventé des systêmes sur ces sortes de matieres, étoient en même temps les Theologiens du Paganisme ; & que dans les mêmes livres où ils expliquoient leurs differens sentimens sur les choses naturelles, ils exposoient aussi ceux qu'ils avoient touchant la Divinité, la Providence, l'immortalité de l'ame, & les autres pareilles veritez, qui sont le fondement de nôtre Religion, & sur lesquelles ils débitoient mille erreurs opposées à ces mêmes veritez : on reconnoîtra facilement, que les Sçavans Chrétiens de ces premiers siecles ne pouvoient, pour bien des raisons, s'attacher sur ces matieres philosophiques à aucun de ces Philosophes, & se déclarer pour sec-

Pourquoy ils ne pouvoient pas suivre les sentimens des Philosophes sur ces matieres.

(5) *Voici comment saint Hilaire s'exprime sur ce sujet* l. VII. de Trinit. Non relictus est hominum eloquiis de Dei rebus prælerquam Dei sermo. Omnia reliqua & arcta & conclusa & impedita sunt & obscura ; si quis aliis verbis demonstrare hoc, quam quibus a Deo dictum est, volet, aut ipse non intelligit, aut legentibus non intelligendum relinquit. *Nous ferons voir dans la suite par plusieurs faits, combien les SS. Peres étoient attentifs à ne s'éloigner jamais des expressions de l'Ecriture, & combien ils étoient éloignez d'adopter celles des Philosophes payens.*

Les SS Peres jugeoient toutes ces queſtiõs tres-incertaines & tres-inutiles.

tateurs d'aucun de leurs ſyſtêmes. Ils prenoient donc le parti d'écouter toutes leurs differentes opinions, ſans en admettre aucune; parce qu'entre autres raiſons qu'ils en apportent, ils les jugeoient toutes & fort inutiles & fort incertaines.

Preuve authentique de cette verité par l'ouvrage d'Euſebe de la Preparation Evangelique. Quel eſt le deſſein qu'il ſe propoſe dans cet ouvrage.

Nous ne pouvons point avoir de témoignage plus authentique ſur ce ſujet, ni qui ſoit moins ſuſpect, que celuy d'Euſebe, dans ſon grand ouvrage de la Préparation Evangelique. Ce ſçavant homme y expoſe les raiſons que les Chrétiens ont euës pour abandonner le Paganiſme, & toutes les differentes ſectes qui le compoſoient. Ainſi aprés avoir montré dans les premiers livres de ce grand ouvrage, avec combien de juſtice les Chrétiens n'avoient pas voulu s'en tenir ſur la Religion, aux fables extravagantes que les Poëtes avoient débitées touchant leurs Dieux; ni aux interpretations allegoriques que quelques Philoſophes avoient données à ces fables; ni enfin aux Loix particulieres des Etats & des Provinces, qui avoient reglé en differentes manieres le culte de ces mêmes Dieux, ou des autres divinitez qui leur étoient particulieres: il vient enſuite aux ſectes des Philoſophes, & il montre, pourquoy les mêmes Chrétiens n'en ont voulu ſuivre aucune; mais les ont toutes rejettées, pour s'attacher uniquement aux Auteurs ſacrez des ſaintes Ecritures.

Trois raiſons qu'il déduit fort au long, pour juſtifier, la conduite des Chrétiens, qui tous fai-

Il en produit particulierement trois raiſons, qu'il expoſe avec beaucoup d'étenduë & avec la plus profonde érudition, dans les derniers Livres de cet excellent ouvrage. La premiere, c'eſt par-

ce que ces divines Ecritures ſont la ſource de tout ce que les Philoſophes ont dit de plus raiſonnable touchant la Religion. La ſeconde, c'eſt qu'il n'y a pas un ſeul de ces Philoſophes, qui en s'écartant de cette unique ſource de toute verité, ne ſoit tombé dans les erreurs les plus groſſieres. La troiſiéme, c'eſt que bien éloignez de ce parfait accord qui ſe voit dans tous les Auteurs ſacrez, les Philoſophes au contraire n'ont convenu entre eux ſur aucun dogme ; mais ſe ſont tous réfutez & contredits les uns les autres avec un acharnement étrange : que par-là ils ſe ſont tous également rendus indignes de créance, non ſeulement ſur les dogmes qui regardent la Religion, mais encore ſur les autres de moindre importance, comme le ſont ceux qui appartiennent proprement à la Philoſophie.

ſoient profeſſion de rejetter abſolument toute la Philoſophie payenne.

C'eſt à la preuve de cette derniere verité, qu'Euſebe deſtine le XV. Livre de ſon ouvrage. Il dit d'abord, (6) « qu'il va mettre au jour les « beaux ſentimens de cette admirable Philoſophie « des Grecs, pour convaincre tout le monde de leur « inutilité, & pour faire voir ſur tout, que ſi les « Chrétiens les rejettent, ce n'eſt pas parce qu'ils les « ignorent, mais parce qu'appliquez à des choſes in-

Ce qu'Euſebe dit en particulier, pour juſtifier le mépris que les Chrétiens faiſoient de la Phyſique.

(6) Euſeb. l. xv. Præp. Evang. cap. 1. Ἧς εἰσέτι δεῦρο τὸν ὕστατον ἐπέχοντες λόγον, πεντεκαιδέκατον ὄντα τῆς ἐν χερσὶ πραγματείας τὸ λεῖπον τοῖς διεξωδευμένοις ἀποδώσομεν, τὰ σεμνὰ τῆς γενναίας τῶν Ἑλλήνων φιλοσοφίας ἔτι καὶ νῦν εἰς φῶς ἕλκοντες, πρὸ ὀφθαλμῶν τε τοῖς πᾶσι τὴν ἐν αὐτοῖς ἀχρηστομάθειαν ἀπογυμνοῦντες, καὶ πάντων γε πρότερον παριστῶντες, ὅτι μὴ ἀγνοίᾳ τῶν παρ' αὐτοῖς θαυμαζομένων, ὀλιγωρίᾳ δὲ τῆς ἐν αὐτοῖς ἀνωφελοῦς σχολῆς, ἥκιστα αὐτῶν πεφροντίκαμεν, τῇ τῶν κρειττόνων ἀσκήσει τὰς ἑαυτῶν ἀναθέντες ψυχάς.

» comparablement meilleures, ils méprisent une étu-
» de aussi vaine & aussi infructueuse que celle-là.

Il copie une partie du li- » Il ajoûte plus bas, (7) que Plutarque ayant re-

(7) Idem ibid. cap. XXXII. Ταῦτα δὲ πάντα διὰ μυρίων τοῖς περὶ ὧν ὁ λόγος κατεσκευασμένα, ἐπειδὴ συνελὼν ὁ Πλούταρχος, ἐν ὀλίγοις συνῆξε τὰς ἁπάντων ἀποφάσεις· ἡγοῦμαι οὐκ ἄχρηστον αὐτὰς παραθεῖναι εἰς τὴν εὔλογον αὐτῶν παραίτησιν. εἰ γὰρ αὐτοὶ πρὸς αὐτοὺς ἐναντίοι κατὰ διάμετρον ἔστησαν, μάχας τε καὶ πολέμους, πλέον δ' οὐδὲν καθ' ἑαυτῶν ἐξῆψαν, τὰ τῶν πέλας ἕκαστοι φιλοτιμίᾳ λόγων ἀπελέγξαντες· πῶς οὐκ ἂν εἰκότως ἡμῖν ἀσφαλῆ τὴν περὶ τούτων ἐποχὴν γεγονέναι πᾶς ὁστισοῦν ὁμολογήσειε; προσθήσω δὲ ἑξῆς τοῖς εἰρημένοις ὅσα καὶ περὶ τῶν προσγειοτέρων ἐπηπόρησαν· περὶ γῆς σχήματος καὶ περὶ θέσεως, καὶ ἐγκλίσεως αὐτῆς· καὶ ἔτι περὶ θαλάσσης· ὡς ἂν εἰδείης, ὅτι μὴ περὶ μόνων τῶν μετεώρων καὶ μεταρσίων οἱ γενναῖοι διέστησαν, ἀλλ' ὅτι καὶ ἐν τοῖς περιγείοις διαπεφωνήκασιν. ἵνα δὲ τῶν σοφῶν ἔτι μᾶλλον τὴν σοφίαν ἀποθαυμάσῃς, προσθήσω καὶ ὅσα περὶ ψυχῆς καὶ τοῦ ἐν αὐτῇ ἡγεμονικοῦ διεμαχήσαντο, οὐδὲ σφᾶς αὐτοὺς ἐπιγνόντες οἵας εἰσὶ φύσεως. *C'est ainsi qu'Eusebe se propose de montrer l'inutilité & la contrarieté de tous les sentimens des Philosophes en matiere de Physique, & de justifier la conduite des Chrétiens qui faisoient profession de les rejetter tous. Il copie ensuite une grande partie du second, du troisiéme & du quatriéme livre de Plutarque, qui renferment les differens sentimens des Philosophes sur le monde en general & sur toutes ses parties; sçavoir s'il est unique, s'il est animé, s'il est incorruptible, d'où il se nourrit, par où Dieu a commencé à le faire, quel ordre se trouve entre les élemens; pourquoy le monde est incliné vers la partie Australe: s'il y a des espaces au delà du monde: Quelle est sa partie droite & sa partie gauche. Quelle est la substance du Ciel. Ce que sont les Démons & les Heros. Ce que c'est que la matiere premiere. Quelles sont les Idées. Quel ordre & quel rang les Planetes ont entre elles. De leur mouvement. D'où toutes les étoiles tirent leur lumiere & leur nourriture. Ce que c'est que l'on appelle Castor & Pollux, ou le feu saint Elme. Des Eclipses du soleil & de la lune. Des differens aspects de celle-cy. Combien elle est éloignée du soleil & de la terre. Du temps que les Planetes employent à faire leurs revolutions. De la terre, de sa figure, de sa situation, & de ses tremblemens. De la mer. De l'ame & de ses parties. Immediatement auparavant Eusebe avoit déja copié ce que Plutarque rapporte des sentimens des mêmes Philosophes, sur le soleil, la lune, les planetes & les étoiles. Et dans son XIV. livre, il avoit exposé de la même maniere & en copiant le même Auteur, les opinions des Philosophes touchant les Principes. L'on voit manifestement par là que les Peres de l'Eglise & les anciens Chrétiens, loin de suivre aucune secte de*

cüeilli dans un volume les differentes opinions des Philosophes touchant toutes ces questions de Physique, il a crû devoir en inserer une partie dans son Livre, afin que l'on voye combien elles meritent d'être méprisées. Car s'il est évident, continuë-t-il, que les Philosophes, loin de s'accorder sur aucune de ces questions, sont diametralement opposez entre eux, & que dans l'envie de se réfuter les uns les autres, ils n'ont fait autre chose qu'exciter des combats & des disputes perpetuelles, n'avouëra-t-on pas que nous avons pris le parti le plus sûr, qui est de suspendre nôtre jugement sur toutes ces questions?

« vre de Plutarque, Des differens sentimens des Philosophes, pour montrer l'incertitude & la vanité de toutes ces opinions.

Enfin après avoir encore exposé, en copiant toûjours le Livre de Plutarque, les differentes opinions des Philosophes touchant la terre, sa figure, sa situation, son mouvement, ainsi que sur la mer & sur la cause de son amertume, sur les differentes parties de l'ame, & le lieu particulier où elle réside; il conclut (8) en disant : Eh bien, ne recon- «

Il montre pourquoy les Chrétiens n'ont voulu prendre aucun parti dans toutes ces Questions.

Philosophie ou aucun sentiment des Philosophes sur les matieres de Physique, ou sur quelque autre matiere que ce puisse être, faisoient profession de les rejetter & de les mépriser tous.

(8) Euseb. l. xv. Præp. Evang. cap. LXI. Τοσαῦτα μὲν δὴ καὶ τὰ περὶ τῶνδε. Ἆρ' οὖν οὐκ ἐν δίκῃ σοι δοκοῦμεν κρίσει καὶ λογισμῷ τῆς τούτων ἁπάντων ἀνωφελοῦς καὶ πολυπλανοῦς ματαιοπονίας ἀνακεχωρηκέναι; καὶ τῶν μὲν εἰρημένων μηδὲν πολυπραγμονεῖν· (μηδὲ γὰρ ὁρᾶν ἐξ αὐτῶν τὸ λυσιτελὲς, καὶ ἦν ὅθεν συντεῖνον πρὸς ὠφέλειαν, καὶ ἀγαθοῦ κ ἧπον ἀνθρώποις.) μόνης δὲ τῆς ἀμφὶ τὸν πάντων δημιουργὸν Θεὸν εὐσεβείας ἔχεσθαι, καὶ διὰ σώφρονος βίου τῆς τε ἄλλης κατ' ἀρετὴν θεοφιλοῦς πολιτείας ἀπεριέργως ζῆν σπουδάζειν τῷ ἐπὶ πάντων Θεῷ; Ἀλλ' εἰ καὶ νῦν, βα κενία καὶ φθόνῳ τὴν ἀληθῆ μαρτυρίαν ἡμῖν προσθέσθαι δι' οἰκείας φωνῆς, φράσειέ σε πάλιν ὁ πάντων Ἑλλήνων σοφώτατος Σωκράτης, τὰς ὑπὲρ ἡμῶν ψήφους φιλαλήθως ἐξενηνεγμένος. τοὺς γοῦν μετεωρολέσχας ἐκείνους μωραίνοντας ἀπεδείκνυεν, καὶ μηδὲν μαινομένων διαφέρειν ἤλεγχεν. ἀπελέγχων αὐτοὺς διαφέρ-

» noiſſez-vous pas à préſent avec combien de raiſon
» & de juſtice nous nous ſommes éloignez de ces
» opinions inutiles & erronées ; & pourquoy nous
» ne voulons pas nous engager dans toutes ces queſ-
» tions, d'où il eſt viſible qu'on ne peut tirer aucun
» avantage ; & cela, dans le deſſein de nous atta-
» cher uniquement à la pieté envers Dieu, & de fai-
» re tous nos efforts pour luy plaire, en menant une
» vie ſainte & vertueuſe ? Que ſi l'envie ou la ma-
» lignité vous empêche d'approuver en cela nôtre
» conduite, Socrate qui a été eſtimé le plus ſage des
» Grecs, portera témoignage en nôtre faveur. Il trai-
» toit en effet d'inſenſez tous ceux qui s'amuſoient
» à de pareilles études ; non ſeulement parce qu'ils
» aſpiroient à des connoiſſances qu'il leur étoit im-
» poſſible d'acquerir ; mais encore, parce qu'ils per-
» doient inutilement leur temps & leur travail dans
» des choſes qui n'étoient d'aucun uſage ni d'aucune
» utilité pour la vie.

Il juſtifie la conduite des Chrétiens à cet égard par l'autorité de Socrate.

C'eſt par ce témoignage de Socrate, & par quelques autres pareils, auſquels il ajoûte ſes reflexions, qu'Euſebe finit ſon grand ouvrage de la Préparation Evangelique. Il eſt évident par là, que tous les anciens Chrétiens, au nom deſquels Euſebe parle dans cet ouvrage, étoient fort éloignez de s'attacher à aucun des ſentimens des Phi-

δλω, ὐ μόνον ὡς ἀνεφίκτων ὀρεγομένους, ἀλλὰ καὶ περὶ ἄχρηστα καὶ ἀνωφελῆ τῷ βίῳ κατατριβομένους. *Ces ſentimens d'Euſebe qui parle au nom de tous les Chrétiens, & cette forte cenſure qu'il fait de la Philoſophie profane, marquent clairement que l'on étoit fort éloigné dans les premiers ſiecles de l'Egliſe de l'enſeigner dans les Ecoles Chrétiennes, ainſi que l'on a fait depuis.*

losophes sur les matieres même les plus indifferentes, telles que sont celles qui regardent la Physique generale ou particuliere.

Sentiment de Theodoret sur le même sujet, conforme à celuy d'Eusebe.

Theodoret écrivant contre les Payens, ne parle pas avec moins de mépris qu'Eusebe, de toute la Physique des anciens Philosophes. Il ne fait grace à aucun des systêmes qu'ils avoient inventez sur ce sujet, & traite ouvertement le but qu'ils s'y étoient proposé, d'entreprise également impossible & inutile. Nous vous avons fait voir, dit-il (9) en par- « lant aux Payens, ce qu'il falloit croire de Dieu & « des natures intelligentes, telles que les Anges & les « démons, sur quoy nous avons réfuté, & les fables « infames de vos Poëtes, & les extravagantes allego- « ries de vos Philosophes. A présent, parce que ces « mêmes Philosophes, en expliquant leurs sentimens « sur les corps naturels & sensibles, loin d'avoir trou- « vé la verité & de s'accorder entre eux, se sont, « comme des gens qui combattent dans une nuit obs- « cure, élevez les uns contre les autres, & déchirez « mutuellement par leurs disputes & leurs dissen- « sions, je croy qu'il est bon que je rapporte icy « leurs sentimens sur ces matieres, en y opposant «

(9) Theodoret. de Græc. affect. curat. sermone IV. de Materia & mundo. Τίνα δὲ χρὴ δοξάζειν τῆς οὐσίας περὶ τῆς θείας, καὶ ὁποῖα προσήκει φρονεῖν περὶ τῶν ἀοράτων μὲν, γεννητῶν δὲ φύσεων, ἐδείξαμεν· καὶ τὸ τῆς ποιητικῆς μυθολογίας ἀπογυμνώσαντες αἶσχος, καὶ τὴν τερατώδη τῶν φιλοσόφων ἀλληγορίαν ἐλέγξαντες. ἐπειδὴ δὲ καὶ τῆς ὁρατῆς περὶ κτίσεως, οὔτε ἀληθῆ, οὔτε μὴν ξύνῳδά γε ἀλλήλοις ἐδόξασαν, ἀλλ' εἰς πολλὰς καθάπερ ἐν νυκτομαχίᾳ διεκρίθησαν μοίρας, ἀλλήλοις ὡς πολεμίοις κατεπεμβαίνοντες, προσῆκον οἶμαι καὶ τὰς τούτων ἐν μέσῳ προθεῖναι δόξας, καὶ τῆς θείας γραφῆς παραθεῖναι τὰ δόγματα, καὶ δεῖξαι δὲ ἄντικρυς, ὡς λογισμοὶ ἀνθρώπων δειλοὶ, καὶ ἐπισφαλεῖς αἱ ἐπίνοιαι αὐτῶν.

„ les dogmes des Ecritures saintes ; afin que tout le „ monde connoisse combien les raisonnemens des „ hommes sont foibles, & leurs pensées incertaines, „ ainsi que le dit un de nos Sages.

Ce qu'il dit de tous les differens sentimens de Physique des anciens Philosophes.

Theodoret rapporte ensuite fort au long (1) les sentimens de Xenophane, de Parmenide, d'Epicure, de Platon, d'Aristote, de Zénon, & des autres Philosophes, sur les principes, sur la matiere, sur le monde, sur les étoiles & les planetes, leur grandeur, leur figure, leur nombre & leur distan- „ ce. Après quoy il ajoûte, Que tous ces Philoso- „ phes semblent avoir ignoré ce que dit un Poëte, „ qu'il ne faut pas perdre son temps à rechercher ce „ qui ne sert à rien : Qu'en effet toutes leurs recher- „ ches n'étoient d'aucune utilité, quand même ils au- „ roient pû trouver ce qu'ils cherchoient ; mais que „ cela étant de plus entierement impossible, on doit „ les comparer pour ce sujet, à ceux qui écrivent sur „ l'eau, ou qui prétendent en puiser avec un crible.

Il juge toutes leurs recherches sur ces matieres également impossibles & inutiles.

(1) Theodoret. ibid. pag. 531. tomo IV. edit. Paris. Καὶ τί δεῖ λέγειν ὅσα ἐκεῖνοι σχημάτων πέρι καὶ ἐκλείψεων καὶ διαστημάτων μυθολογοῦσιν ; οὐ γὰρ μόνον ὅσον ἀλλήλων διεστήκασι λέγουσιν, ἀλλὰ καὶ ὅσον τῆς γῆς ἀφεστήκασι. καὶ τετρακοσίας ἀριθμοῦσι, καὶ μέντοι καὶ πλείους, σταδίων μυριάδας· τὰς μὲν ἀπὸ γῆς μέχρι σελήνης· τὰς δὲ ἐκεῖθεν μέχρις ἡλίου. Καὶ οὐκ αἰσχύνονται, τῆς μὲν θαλάττης ἀγνοοῦντες τὸ βάθος, ἔνθα καὶ ὁρμιὰν καθεῖναι δύνανται καὶ ἱμονιάν, τὸ δὲ τοῦ ἀέρος καὶ τοῦ αἰθέρος μέτρον σαφῶς εἰδέναι φιλοτιμούμενοι, καὶ οὐδὲ τὸ ἀκερδὲς τοῦ πράγματος ἐνθυμούμενοι, οὐδὲ τῆς Αἰσχύλου παραινέσεως ἐπαΐοντες,

Τὰ μηδὲν ὠφελοῦντα, μὴ ζήτει μάτην.

τούτων δὲ ἕκαστον εἰ καὶ εὑρετὸν ἦν, ἀνόητον παντάπασιν ἦν. ἐπειδὴ δὲ καὶ ἀνέφικτος ἀνθρώποις ἡ εὕρεσις, ἀτεχνῶς ἐοίκασι τοῖς καθ' ὕδατος γράφουσιν, ἢ κοσκίνῳ ὕδωρ ἀντλοῦσι. καὶ οὗτοι γὰρ δή, κἀκεῖνοι, καὶ μάταιον ἀναδέχονται πόνον, καὶ εἰς οὐδὲν δέον τὴν σχολὴν ἀναλίσκουσι. τοῦτο δὴ ξυνορῶν ὁ Σωκράτης μετεωρολόγοις καὶ φυσιολόγοις ἐρρῶσθαι φράσας τὴν ἠθικὴν διδασκαλίαν ἠσπάσατο.

Il s'autorise

Il s'autoriſe enſuite, comme Euſebe, du témoignage de Socrate, qui, au rapport de Xenophon, traitoit d'entrepriſe inutile, impoſſible & inſenſée, celle des Philoſophes qui s'imaginoient pouvoir découvrir les cauſes des effets naturels.

Chap. X.

Sentiment de Lactance ſur le même ſujet.

Il ſoûtient que toute la Philoſophie ne ſert de rien pour connoitre la verité.

LACTANCE, dans la réfutation qu'il fait dans les premiers Livres de ſes Inſtitutions, de toutes les parties du Paganiſme, n'épargne pas plus les Philoſophes qu'Euſebe & Theodoret. D'abord il fait voir que toute la Philoſophie eſt inutile, parce qu'entre autres raiſons qu'il en apporte, il dit (2) « que ſi on pouvoit trouver la verité par ſon moyen, « depuis ſi long-temps que tant d'excellens eſprits « s'y ſont appliquez, on l'auroit enfin découverte; « mais que les Philoſophes n'ayant pû par toute leur « application & leurs efforts, la connoître; c'eſt une « preuve qu'elle ne s'y trouve pas, & que l'on ne « peut la trouver par ſon moyen. «

Il examine en particulier la Morale, &

Il vient enſuite à examiner en particulier la Phyſique & la Morale, (3) & aprés avoir expoſé

(2) Lactant. Divin. Inſtit. l. III. cap. II. Ego vero ne ſtudioſos quidem ſapientiæ philoſophos eſſe concesserim, quia illo ſtudio ad ſapientiam non pervenitur. Nam ſi facultas inveniendæ veritatis huic ſtudio ſubjaceret, & ſi eſſet id ſtudium tanquam iter ad ſapientiam, aliquando eſſet inventa. Cum vero tot temporibus, tot ingeniis in ejus inquiſitione contritis, non ſit comprehenſa, apparet nullam eſſe ibi ſapientiam. Non ergo ſapientiæ ſtudent qui philoſophantur, ſed ipſi ſtudere ſe putant; quia illud quod quærunt, ubi, aut quale ſit, neſciunt. Capitis hujus epigraphe eſt. Quod ipſo nomine Philoſophiæ convincitur, quam inanis fuerit gentiliter Philoſophantium occupatio.

(3) Idem ibid. cap. VII. ubi agit de Morali Philoſophia: Videamus ergo utrumne conſentiant; aut quid nobis afferant, quo rectius in vita degatur. Non neceſſe eſt omnia circuire, unum eligamus, ac potiſſimum quod eſt ſummum ac principale, in quo totius ſapientiæ cardo verſatur. Epicurus ſummum bonum in voluptate animi eſſe cenſet,

en montre encore l'inutilité.

par rapport à celle-cy, les differentes opinions des Philosophes sur le souverain bien, il dit : Au mi- » lieu de cette diversité, quel sentiment suivrons- » nous ? à quel Philosophe donnerons-nous la préfe- » rence, puisqu'ils ont tous une autorité égale ? Si » nous sommes capables de choisir, la Philosophie » nous devient par-là inutile, puisque pouvant juger » des sentimens des Sages, dès-là nous sommes sa- » ges nous-mêmes. Si nous faisons ce choix, pour » pouvoir arriver à la sagesse, comment avant que » d'avoir commencé à l'apprendre, pouvons-nous » nous mêler de porter nôtre jugement sur la sagesse » même, d'autant plus que si nous le prétendions, » les Academiciens nous en empêcheroient, & nous » défendroient de croire à aucun de ces Philoso- » phes, sans neanmoins nous dire eux-mêmes à quoy » nous devons nous en tenir ?

Il traite en-

Pour ce qui est de la Physique, voicy comment

Aristippus, &c. Hæ sunt fere omnium sententiæ. In tanta diversitate quem sequimur ? cui credimus ? par est omnibus authoritas. Si eligere possumus quod est melius, jam non est philosophia nobis necessaria, quia sapientes jam sumus, qui de sapientum sententiis judicemus. Cum vero discendæ sapientiæ causa veniamus, quî possumus judicare, qui nondum sapere cœperimus ? maxime cum præsto adsit Academicus qui nos pallio retrahat aut vetet cuiquam credere : nec tamen afferat ipse quod sequamur. Tum cap. VIII. Quid ergo superest nisi ut omissis litigatoribus furiosis ac pertinacibus, veniamus ad Judicem illum, scilicet datorem simplicis & quietæ sapientiæ, qui non tantum formare nos ac inducere in viam possit, verum etiam de controversiis istorum ferre sententiam. *Lactance réfute ensuite tous les sentimens des Philosophes sur le souverain bien, & fait voir qu'il n'y a point de morale vraye & certaine que celle que la Religion Chrétienne enseigne. Les anciens Chrétiens étoient donc fort éloignez d'enseigner dans leurs Ecoles ou de suivre la morale de la Philosophie de Platon ou d'Aristote.*

il en parle : (4) Vouloir, dit-il, rechercher les causes des effets naturels, ou prétendre les sçavoir ; par exemple, si le soleil n'est pas plus grand qu'il ne nous le paroît, ou s'il l'est beaucoup plus que toute la terre ; si le disque de la lune est convexe ou concave ; si les étoiles sont attachées au ciel, ou si elles ont un cours libre au milieu de l'air ; quelle est l'étenduë du ciel, & de quelle matiere il est ; s'il est immobile, ou s'il se meut avec une incroyable vîtesse ; quelle est la profondeur de la terre, & ce qui la tient suspenduë au milieu de l'univers : vouloir, dis-je, comprendre tout cela à force de raisonnemens & de conjectures, c'est en verité la même chose, que si nous entreprenions de parler d'une ville fort éloignée que nous n'aurions jamais vûë, & que nous ne connoîtrions que de nom. N'y auroit-il pas de la folie de vouloir connoître certainement ce qu'il nous est impossible de sça-

core plus mal la Physique, & condamne de temerité & de folie ceux qui prétendent par son moyen connoître la verité.

(4) Lactant. Divin. Inst. l. III. cap. III. Causas naturalium rerum disquirere, aut scire velle, sol utrumne tantus quantus videtur, an multis partibus major sit quam omnis hæc terra. Item luna globosa sit, an concava, & stellæ utrumne cohæreant cœlo, an per aërem libero cursu ferantur : cœlum ipsum qua magnitudine, qua materia constet : utrum quietum sit, an immobile, an incredibili celeritate volvatur : quanta sit terræ crassitudo, aut quibus fundamentis librata & suspensa sit : Hæc, inquam, disputando & conjecturis velle comprehendere, tale est profecto, quale si disserere velimus qualem esse arbitramur cujuspiam remotissimæ gentis urbem quam nunquam vidimus, cujusque nihil aliud quam nomen audivimus. Si nobis in ea re scientiam vindicemus, quæ non potest sciri, nonne insanire videmur, qui id affirmare audeamus, in quo revinci possimus ? Quanto magis qui naturalia, quæ sciri ab homine non possunt, si scire se putant, furiosi dementesque sunt judicandi. Recte ergo Socrates & eum secuti Academici scientiam sustulerunt, quæ non disputantis, sed divinantis est.

» voir, & d'oser assurer une chose sur laquelle on » pourroit facilement nous convaincre de faux ? A » combien plus forte raison doit-on condamner la » temerité de ceux qui croyent sçavoir les choses » naturelles, puisqu'il est impossible à l'homme de » les connoître ? C'est donc avec justice que Socrate » & les Academiciens ont rejetté cette science, qui » ne consiste toute qu'en conjectures.

Il montre que toute la Physique ne consiste que dans des conjectures tres-incertaines ; & qu'il n'est point d'un homme sage de s'attacher à aucun Philosophe sur ces

Lactance continuë, en faisant voir par la même comparaison d'un homme qui feroit la description de la situation, des murailles, des édifices, des ruës & des temples d'une ville qu'il ne connoîtroit que de nom, combien toutes ces conjectures, en quoy il croit que toute la Physique consiste, sont vaines, incertaines, & faciles à réfuter. Enfin, dans le chapitre suivant (5) il fait voir, qu'un

(5) Idem ibid. cap. IV. Quid quod non tantum ab his duobus evertitur (Philosophia) qui Philosophiæ principes fuerunt, sed ab omnibus, ut jam videatur jampridem suis armis esse confecta ? In multas sectas Philosophia divisa est, & omnes varia sentiunt. In qua ponimus veritatem ? In omnibus certe non potest, designemus quamlibet. Nempe in cæteris omnibus sapientia non erit, transeamus ad singulas. Eodem modo quidquid uni dabimus, cæteris auferemus. Unaquæque enim secta omnes alias evertit, ut se suaque confirmet. Nec ulla alteri sapere concedit, ne desipere fateatur : sed sicut alias tollit, sic ipsa quoque ab aliis tollitur omnibus. Nihilominus enim Philosophi sunt, qui eam stultitiæ accusant. Quamcunque laudaveris veramque dixeris, a Philosophis vituperatur ut falsa. Credemusne uni se suamque doctrinam laudanti, an multis unius alterius ignorantiam culpantibus ? Rectius ergo sit necesse est quod plurimi sentiunt, quam quod unus .... Pereunt igitur universi hoc modo, & tanquam Sparti illi Poëtarum, sic se invicem jugulant, ut nemo ex omnibus restet. Quod & fit quia gladium habent, scutum non habent. Si ergo singulæ sectæ multarum sectarum judicio stultitiæ convincuntur, omnes igitur vanæ atque inanes reperiuntur. Ita se ipsam Philosophia consumit & conficit. *Lactance aprés avoir ainsi rejetté toutes les sectes des Philosophes dogmatistes, réfute ensuite celle des Academiciens qui doutoient de tout,*

homme sage ne peut s'attacher à aucune secte de Philosophie sur ces matieres, non plus que sur toutes les autres ; parce qu'il n'y en a aucune que toutes les autres ne condamnent ; & qu'après tout, ce que plusieurs sectes assurent, est plus croyable que ce qu'une seule dit, pour se loüer elle-même, & se donner la préference sur les autres. Qu'ainsi on se trouve dans la necessité, ou de les croire toutes, ou de n'en croire aucune ; ce qui est le meilleur parti. On peut juger par ces sentimens de Lactance, si conformes à ceux d'Eusebe & de Theodoret, si les anciens Chrétiens étoient disposez à suivre les sentimens de quelque secte de Philosophie, même sur les matieres qui ont le moins de rapport à la Religion.

matieres, non plus que sur toutes les autres, dont on dispute en Philosophie.

Mais il n'y a rien de plus agreable sur ce sujet, que ce que dit Hermias (6) dans un petit, mais

Raillerie in-

& fait voir que les unes & les autres se sont trompées également, & ont donné dans les deux extrémitez opposées. Par-là & par tout ce qu'il ajoûte dans ce troisiéme livre, il est évident qu'il a combattu toute la Philosophie payenne dans toutes ses sectes & dans toutes ses parties. Aussi un certain Antonius Raudensis, qui a fait une censure des livres de cet ancien Auteur Chrétien, qui se trouve dans la plûpart des anciennes éditions, ne manque pas d'accuser Lactance, comme d'une erreur considerable, d'avoir condamné toute la Philosophie. Mais ce Theologien qui n'étoit rien moins qu'un bon Critique, n'a rien compris dans le dessein de Lactance, ni même dans la plûpart de ses sentimens qu'il censure à tort & à travers.

(6) Hermias advers. Philosophos, ad calcem operum Justini Martyris, edit. Colon. Παῦλος ὁ μακάριος ἀπόστολος τοῖς τὴν Ἑλλάδα τὴν Λακωνικὴν παροικοῦσι Κορινθίοις γράφων, ὦ ἀγαπητοί, ἀπεφήνατο λέγων· ἡ σοφία τοῦ κόσμου τούτου μωρία παρὰ τῷ Θεῷ, οὐκ ἀσκόπως εἰπών. δοκεῖ γάρ μοι τὴν ἀρχὴν εἰληφέναι ἀπὸ τῆς τῶν ἀγγέλων ἀποστασίας, δι' ἣν αἰτίαν οὐδὲ σύμφωνα οὐδὲ ὁμόλογα οἱ φιλόσοφοι πρὸς ἀλλήλους λέγοντες, ἐκτίθενται τὰ δόγματα. Οἱ μὲν γὰρ φασὶν αὐτῶν ψυχὴν εἶναι τὸ πῦρ, οἷον Δημόκριτος, τὸν ἀέρα οἱ Στωϊκοί· οἱ δὲ τὸν νοῦν. οἱ δὲ τὴν κίνησιν, Ἡράκλειτος, &c.

genieuse que fait Hermias de tous les differens sentimens des Philosophes touchant les principes des corps naturels.

très-élegant & très-ingenieux ouvrage qu'il a fait, pour se mocquer de tous ces differens sentimens des Philosophes. Il prend pour sujet de son discours, ce que dit l'Apôtre saint Paul, que la sagesse de ce monde est folie devant Dieu ; & il le prouve d'abord par les folles imaginations, que ces sages du monde, c'est-à-dire les Philosophes, ont débitées touchant la nature de l'ame. Delà il passe aux sentimens qu'ils ont eus touchant les principes de toutes choses, & sur lesquels ils ne sont pas moins contraires les uns aux autres.

Sentiment d'Anaxagore.

„ Si je suis Anaxagore, (7) dit-il, il m'apprendra

(7) Idem infra. Πάνυ γοῦν περὶ τὰς ἀρχὰς τῆς φύσεως ἀνθίστανται ἀλλήλοις. Ὅταν μὲν Ἀναξαγόρας παραλάβῃ με, ταῦτα παιδεύει· ἀρχὴ πάντων ὁ νοῦς, καὶ οὗτος αἴτιος καὶ κύριος τῶν ὅλων, καὶ παρέχει τάξιν τοῖς ἀτάκτοις, καὶ κίνησιν τοῖς ἀκινήτοις, καὶ διάκρισιν τοῖς μεμιγμένοις, καὶ κόσμον τοῖς ἀκόσμοις. Ταῦτα λέγων Ἀναξαγόρας ἐστί μοι φίλος, καὶ τῷ δόγματι πείθομαι. Ἀλλ' ἀνθίστανται τούτῳ Μέλισσος καὶ Παρμενίδης. ὅγε μὴν Παρμενίδης καὶ ποιητικῆς, ἔπεσιν ἀνακηρύσσει τὴν οὐσίαν ἓν εἶναι καὶ ἀΐδιον καὶ ἄπειρον καὶ ἀκίνητον καὶ πάντῃ ὅμοιον. Πάλιν οὖν εἰς τοῦτο τὸ δόγμα οὐκ οἶδ' ὅπως μεταβάλλομαι, ὁ Παρμενίδης τὸν Ἀναξαγόραν τῆς ἐμῆς ἐξήλασεν. ἐπειδὰν δὲ ἡγήσωμαι δόγμα ἔχειν ἀκίνητον, Ἀναξιμένης ὑπολαβὼν ἀντικέκραγεν· ἀλλὰ ἐγώ σοι φημὶ, τὸ πᾶν ἐστὶν ἀὴρ, καὶ οὗτος πυκνούμενος καὶ συνιστάμενος ὕδωρ καὶ ἀὴρ γίνεται· ἀραιούμενος δὲ καὶ διαχεόμενος, αἰθὴρ καὶ πῦρ. εἰς δὲ τὴν αὐτοῦ φύσιν ἐπανιὼν, ἀὴρ ἀραιός. εἰ δὲ καὶ πυκνωθῇ, φῇ, ἐξαλλάσσεται. καὶ πάλιν αὐτῷ τοῦτο μεθαρμόζομαι, καὶ τὸν Ἀναξιμένην φιλῶ. Ὁ δὲ Ἐμπεδοκλῆς ἄντικρυς ἕστηκεν ἐμβριμώμενος καὶ ἀπὸ τῆς Αἴτνης μέγα βοῶν· ἀρχαὶ τῶν πάντων ἔχθρα καὶ φιλία, ἡ μὲν συνάγουσα, ἡ δὲ διακρίνουσα· καὶ τὸ νεῖκος αὐτῶν ποιεῖ τὰ πάντα. ὁρίζομαι δὲ αὐτὰ καὶ ὅμοια καὶ ἀνόμοια, καὶ ἄπειρα, καὶ πέρας ἔχοντα, καὶ ἀΐδια καὶ γινόμενα. Εὖγε ὦ Ἐμπεδόκλεις, ἕπομαί σοι καὶ μέχρι τῶν κρατήρων τοῦ πυρός. Ἀλλ' ἐπὶ θάτερα Πρωταγόρας ἑστηκὼς ἀνθέλκει με φάσκων, ὅρος καὶ κρίσις τῶν πραγμάτων ὁ ἄνθρωπος, καὶ τὰ μὲν ὑποπίπτοντα ταῖς αἰσθήσεσιν ἐστὶ πράγματα, τὰ δὲ μὴ ὑποπίπτοντα οὐκ ἔστιν ἐν τοῖς εἴδεσι τῆς οὐσίας. Τούτῳ τῷ λόγῳ κολακευόμενος ὑπὸ Πρωταγόρου, τέρπομαι, ὅτι τὸ πᾶν ἢ τὸ πλεῖστον τῷ ἀνθρώπῳ μένει. Ἀλλαχόθεν δέ μοι Θαλῆς τὴν ἀλήθειαν νεύει, ὁριζόμενος ὕδωρ τοῦ παντὸς ἀρχὴν, καὶ ἐκ τοῦ ὑγροῦ τὰ πάντα συνίσταται, καὶ εἰς ὑγρὸν ἀναλύεται, καὶ ἡ γῆ ἐπὶ ὕδατος ὀχεῖται. διὰ τί τοίνυν μὴ πείθω Θαλῇ τῷ πρεσβυτέρῳ τῶν Ἰώνων ; ἀλλ' ὁ πολίτης αὐτοῦ Ἀναξίμανδρος τοῦ ὑγροῦ πρεσβυτέραν ἀρχὴν

que c'est un être spirituel & intelligent, qui a « donné commencement à l'univers, & qui en a ar- « rangé toutes les parties ; lorsqu'il me dit cela, je « l'estime, & me soûmets à son sentiment ; mais voi- « cy Melissus & Parmenide, dont le dernier dans ses « beaux vers m'apprend que cet univers est éternel, « infini, immobile & toûjours semblable à luy-mê- « me ; & je ne sçay comment il arrive qu'il me fait « entrer dans son sentiment. Parmenide chasse donc « Anaxagore de mon esprit. Lorsque je crois être « fort affermi dans cette opinion, Anaximene en me « criant aux oreilles : Et moy, dit-il, je vous soû- « tiens, que tout cet univers n'est autre chose que « l'air, qui étant épaissi, fait l'eau ; étant rarefié, fait « le feu ; & qui retournant en son premier état, de- « vient comme il étoit auparavant de l'air pur. Je « commence donc à entrer dans les idées d'Anaxi- « mene, & je m'affectionne à luy. Là-dessus, Empe- « docle se presente à moy tout en colere, & du mi- « lieu des fournaises du Mont Etna (8) me crie, que «

De Parmenide.

D'Anaximene.

D'Empedocle.

εἶναι λέγει τὴν ἀΐδιον κίνησιν, καὶ ταύτῃ τὰ μὲν γεννᾶσθαι, τὰ δὲ φθείρεσθαι. καὶ δὴ τοίνυν πιστὸς Ἀναξίμανδρος ἔστω, καὶ μὴν οὐκ εὐδοκιμεῖ Ἀρχέλαος, ἀποφαινόμενος τῶν ὅλων ἀρχὰς θερμὸν καὶ ψυχρόν ; Ἀλλὰ καὶ τούτῳ πάλιν ὁ μεγαλόφωνος Πλάτων οὐχ ὁμολογεῖ, λέγων ἀρχὰς εἶναι Θεὸν καὶ ὕλην καὶ παράδειγμα. Νῦν μὲν καὶ δὴ πέπεισμαι. πῶς γὰρ οὐ μέλλω πιστεύειν φιλοσόφῳ τῷ τοῦ Διὸς ἅρμα πεποιηκότι ; Κατόπιν δὲ αὐτοῦ μαθητὴς Ἀριστοτέλης ἕστηκε, ζηλοτυπῶν τὸν διδάσκαλον τῆς ἁρματοποιΐας. οὗτος ἀρχὰς ἄλλας ὁρίζεται, τὸ ποιεῖν καὶ τὸ πάσχειν. καὶ τὸ μὲν ποιοῦν ἀπαθὲς εἶναι, τὸν αἰθέρα· τὸ δὲ πάσχον ἔχειν ποιότητας τέσσαρας, ξηρότητα, ὑγρότητα, θερμότητα, ψυχρότητα. τῇ γὰρ τούτων εἰς ἄλληλα μεταβολῇ πάντα γίνεται καὶ φθείρεται. Κεκμήκαμεν ἤδη μεταμελόμενοι ἄνω καὶ κάτω τοῖς δόγμασι, πλὴν ἔτι γε τῆς Ἀριστοτέλους γνώμης στήσομαι, καὶ μηκέτι μοι μηδεὶς λόγος ὀχλείτω. Ἀλλὰ τί δὴ τὰ πάθοιμ' ἄν ; νευροκοποῦσι γάρ μου τὴν ψυχὴν ἀρχαιότεροι τούτων γέροντες. Φερεκύδης μὲν, &c.

(8) *Hermias suppose icy ce que l'on a crû dans l'Antiquité, qu'Empe-*

» l'inimitié & l'amitié ſont les principes de toutes
» choſes ; celle-cy, en les aſſemblant ; celle-là, en les
» ſéparant ; & que leur oppoſition mutuelle eſt la
» cauſe de tous les effets : au reſte je dis, ajoûte-t-il,
» qu'ils ſont ſemblables & diſſemblables, infinis & fi-
» nis, éternels & neanmoins produits dans le temps.
» Vous dites des merveilles, ô Empedocle, je vous
» ſuivrois volontiers juſques dans vos fournaiſes, ſi
» Protagore en me tirant d'un autre côté, ne m'ar-
» rêtoit en diſant, que l'homme eſt le terme & la

De Protagore.

docle s'étoit jetté dans les fournaiſes du Mont Etna, afin qu'ayant diſparu tout à coup, on le prît pour une divinité :

Deus immortalis haberi
Dum cupit Empedocles, ardentem frigidus Ætnam
Inſiluit. Horat. in fine Artis Poët.

Les autres anciens Chrétiens n'ont pas manqué de ſe mocquer de la méme maniere de la vanité préſomptueuſe de ce Philoſophe. Ἐμπεδοκλέους γὰρ τὸ ἀλαζονικὸν αἱ κατὰ τὴν Σικελίαν τοῦ πυρὸς ἀναφυσήσεις ἀπέδειξαν, ὅτι μὴ θεὸς ὤν, τοῦθ' ὅπερ ἔλεγεν εἶναι κατεψεύδετο. *Ce ſont les paroles de Tatien. Lactance le joint aux autres Philoſophes, qui par un crime déteſtable ſe ſont donnez à eux-mêmes la mort.* Multi ergo ex iis qui æternas eſſe animas ſuſpicabantur, tanquam in cœlum migraturi eſſent, ſibi ipſis manus intulerunt : ut Cleanthes & Chryſippus, ut Zeno & Empedocles, qui ſe in ardentis Ætnæ ſpecum intempeſta nocte dejecit, ut cum repente non apparuiſſet, abiiſſe ad deos crederentur. Ex Romanis Cato, qui fuit in omni ſua vita Socraticæ vanitatis imitator. Nam Democritus in alia fuit perſuaſione : ſed tamen

Sponte ſua leto caput obvius obtulit ipſe.

Quo nihil ſceleratius fieri poteſt. Nam ſi homicida nefarius eſt qui hominis extinctor eſt, eidem ſceleri obſtrictus eſt, qui ſe necat, quia hominem necat. *Comme ce fut après avoir lû le Phédre de Platon, que Caton ſe donna la mort, ainſi que Cleombrotus d'Ambracie avoit fait avant luy, Lactance reprend enſuite ce Philoſophe, & ne paroît pas tout à fait auſſi charmé de ſon Dialogue de l'Immortalité de l'ame, que quelques Chrétiens de ces derniers ſiecles.* Execrabilis prorſus ac fugienda doctrina, ſi abigit homines a vita. Quod ſi ſciſſet Plato, atque docuiſſet, a quo, & quomodo, & quibus, & quæ ob facta, & quo tempore immortalitas tribuatur ; nec Cleombrotum impegiſſet in mortem voluntariam, nec Catonem, ſed eos ad vitam & ad juſtitiam potius erudiſſet.

regle

regle de tout : que ce qui tombe ſous ſes ſens eſt
réel ; que ce qui n'y tombe pas, n'eſt rien. Gagné
par ce diſcours d'Anaxagore, je me réjoüis que
l'univers & la plûpart des choſes qu'il contient,
demeurent ainſi à l'homme. Thalès d'un autre cô- *De Thalès.*
té me fait ſigne, qu'il va me découvrir la verité,
en m'apprenant que l'Eau eſt le principe de toutes
choſes, que tout eſt formé par l'humide, & que
c'eſt dans ce même humide que tout ſe reſout. Et
pourquoy ne croirois-je pas Thalès ? N'eſt-il pas le
plus ancien de tous les Philoſophes de la ſecte Io-
nique ? Neanmoins Anaximandre ſon compatriote *D'Anaximandre.*
m'avertit, que le mouvement eſt anterieurement
à tout, le principe de toutes choſes ; puiſqu'il eſt
la cauſe de la production des unes, & de la cor-
ruption des autres. Au reſte, c'eſt un homme fort
digne d'être crû qu'Anaximandre. Mais Arche- *D'Archelaüs.*
laüs, qui donne pour principes le chaud & le
froid, n'eſt-il pas auſſi fort croyable ? Neanmoins
Platon, ce beau parleur, n'eſt pas de ſon avis, *De Platon.*
puiſqu'il apporte pour principes Dieu, la matiere
& l'idée. A ce coup je me rends ; car comment ne
me ſoûmettrois-je pas à ce Philoſophe, qui a conſ-
truit un char (9) ſi magnifique à Jupiter ? J'en-
tends neanmoins derriere moy Ariſtote ſon diſci- *D'Ariſtote.*

(9) *Hermias fait icy alluſion à ce fameux paſſage du Phédre de Platon :* Ὁ μὲν δὴ μέγας ἡγεμὼν ἐν οὐρανῷ Ζεὺς, πτηνὸν ἅρμα ἐλαύνων, πρῶτος πορεύεται διακοσμῶν πάντα καὶ ἐπιμελούμενος· τῷ δ' ἕπεται στρατιὰ θεῶν τε καὶ δαιμόνων, κατὰ ἕνδεκα μέρη κεκοσμημένη, &c. *Il y auroit pluſieurs remarques à faire ſur les ſentimens des anciens Philoſophes, qu'Hermias expoſe icy, & en particulier ſur celuy qu'il attribuë à Ariſtote ; mais cela ne regarde point nôtre ſujet, & nous meneroit trop loin.*

» ple, qui jaloux de cette gloire de son maître, me » suggere d'autres principes, sçavoir l'acte & le sujet : que le premier est incapable de recevoir aucune qualité ; mais que le second en reçoit quatre, le sec, l'humide, le chaud & le froid ; & que » c'est par le changement de ces quatre qualitez qui » se succedent les unes aux autres, que tout est produit & détruit. Je suis fatigué de tant d'opinions » qui m'entraînent depuis si long-temps haut & bas; » je veux donc m'arrêter à celle d'Aristote, aucune autre ne me troublera plus. Mais que feray-je ? d'autres » Philosophes plus anciens ne me laissent pas l'esprit » tranquille, Pherecyde, Leucippe, Democrite, &c.

Pourquoy Hermias a entrepris d'exposer tous ces differens sentimens des Philosophes.

C'est sur ce ton qu'Hermias (1) continuë à se mocquer des sentimens de ces Philosophes sur les principes de la Physique. De-là il passe à ceux des Epicuriens, des Stoïciens, des Academiciens, des Pythagoriciens ; & n'en laisse aucun, dont il ne fasse sentir avec beaucoup d'esprit tout le ridicule. Enfin il conclut son discours, en disant,

(1) *On ne sçait pas bien qui est cet Hermias Auteur de ce discours, ni en quel temps il a vécu. Quelques-uns le mettent au quatriéme siecle, d'autres au cinquiéme, & croyent qu'il n'est point different de l'Historien Sozomene, qui porte aussi le nom d'Hermias. Mais le sçavant M. Cave dans la seconde Partie de son Histoire des Ecrivains Ecclesiastiques, montre parfaitement que ce sentiment n'est point soûtenable, & qu'il faut placer nôtre Hermias au second siecle entre les autres Défenseurs de la Religion Chrétienne contre les Philosophes payens, tels que Tatien, Theophile d'Antioche, saint Justin, Athenagore, &c. On peut ajoûter aux preuves qu'il en apporte ce que dit icy Hermias dès le commencement de son ouvrage, qu'il croit que la Philosophie payenne doit son origine aux Anges deserteurs, c'est-à-dire aux démons. Or Clement Alexandrin nous assure que de son temps il y avoit plusieurs sçavans Chrétiens qui étoient dans ce sentiment, & qui le soûtenoient fortement.*

(2) qu'il a expoſé toutes ces choſes, afin que l'on voye la contrarieté qui ſe trouve dans les ſentimens des Philoſophes, l'abyſme infini des vaines recherches où ils ſe perdent, enfin l'inutilité & l'impoſſibilité même de la fin qu'ils s'y propoſent.

Je ſuis perſuadé, que ſi l'on fait attention à ces ouvrages des anciens Chrétiens, & à tous les autres qu'ils ont compoſez contre les Payens, & où ils parlent tous de la même maniere contre les differentes ſectes des Philoſophes, contre l'inutilité & la fauſſeté de leur Phyſique, de leur Morale & de toute leur Philoſophie ; bien loin de les ſoupçonner de s'être attachez à quelqu'une de ces ſectes ſur quelque matiere de Philoſophie ou de Theologie que ce puiſſe être, on les ſoupçonnera plûtôt d'avoir donné dans l'extrémité oppoſée, & d'avoir condamné trop durement & trop univerſellement, & la Phyſique en particulier, & toute la Philoſophie en general.

Loin de ſoupçonner les anciens Chrétiens d'avoir été attachez à quelque ſecte de Philoſophie, on pourroit les accuſer d'avoir donné dans l'extrémité oppoſée.

Mais ſi l'on fait attention aux circonſtances du temps où ils vivoient, & qu'il ne faut jamais perdre de vûë dans la queſtion dont il s'agit : ſi l'on ſe ſouvient que la Philoſophie faiſoit la plus conſiderable partie de la Theologie payenne qu'ils combattoient, & que la plûpart de ſes principes, (3) ſoit de Phyſique, ſoit de Morale, étoient directement oppoſez aux veritez du Chriſtianiſme ;

Raiſon ſenſible, qui les juſtifie pleinement ſur le mépris qu'ils ont fait de toute la Philoſophie payenne.

(2) Idem Hermias ibid. in fine. Ταῦτα μὲν τοίνυν διεξῆλθον, βουλόμενος δεῖξαι τὴν ἐν τοῖς δόγμασιν οὖσαν αὐτῶν ἐναντιότητα, καὶ ὡς εἰς ἄπειρον αὐτοῖς καὶ ἀόριστον πρόεισιν ἡ ζήτησις τῶν πραγμάτων, καὶ τὸ τέλος αὐτῶν ἀτέκμαρτον καὶ ἄχρηστον, ἔργῳ μηδενὶ προδήλῳ καὶ λόγῳ σαφεῖ βεβαιούμενον.

(3) *Par exemple pour la Phyſique, celuy-cy commun à tous les Philoſo-*

non ſeulement on ne ſera point ſurpris de cette conduite des Peres de l'Egliſe, mais on reconnoîtra de plus, qu'elle étoit également ſage & neceſſaire, & qu'ils ne pouvoient pas ſe diſpenſer d'agir & de parler comme ils ont fait. Mais il me ſuffit à préſent d'avoir montré que les anciens Chrétiens, dans l'étude qu'ils faiſoient de la Philoſophie, ne s'attachoient à aucun Philoſophe, ni à aucune ſecte de Philoſophie, non pas même ſur les matieres les plus indifferentes à la Religion ; & que par conſequent il faut chercher ailleurs la ſource du prétendu Platoniſme dont on les accuſe.

CHAP. XI. *On examine ſi la Philoſophie Platonicienne a regné dans les Ecoles des Payens.*

RESTE DONC à examiner ſi nous la trouverons dans les Ecoles payennes. A la verité, comme pluſieurs des anciens Sçavans Chrétiens, avant que d'embraſſer le Chriſtianiſme, avoient été élevez dans ces Ecoles ; s'il étoit vray que la Philoſophie Platonicienne y eût regné, on pourroit ſoupçonner qu'après leur converſion ils en auroient conſervé les idées, & qu'ils auroient enſuite compris & expliqué ſuivant ces idées les myſteres du Chriſtianiſme. Voyons donc ce qui en eſt.

Et premierement pour détruire une bonne partie de ces ſoupçons, il n'y a qu'à ſe remettre devant les yeux l'état où ſe trouvoit alors la Philoſophie payenne, & faire reflexion que toutes les dif-

phes, que rien ne ſe fait de rien : Ex nihilo nihil. *Et cet autre pour la Morale, qu'il faut vivre ſelon la nature :* Propoſitum noſtrum eſt ſecundum naturam vivere. Seneca, epiſt. v. & alibi paſſim. *Lactance réfuta ce principe en faiſant voir qu'il porte les hommes à vivre en bêtes :* Belluarum igitur nobis more vivendum eſt. Nam quæ abeſſe debent ab homine, in his omnibus deprehenduntur ; voluptates appetunt, metuunt, fallunt, inſidiantur, occîdunt, & quod ad rem ma-

ferentes sectes qui la partageoient, subsistoient encore : qu'ainsi, si les Platoniciens avoient leurs Ecoles, où ils enseignoient la Philosophie de Platon, les Stoïciens, les Peripateticiens, les Epicuriens, les Academiciens, les Pyrrhoniens avoient aussi les leurs, où ils enseignoient leurs principes & leurs sentimens, qui étoient fort opposez, comme l'on sçait, à ceux des Platoniciens ; d'où il s'ensuit, qu'en comparant les Ecoles des seuls Platoniciens à celles de tous ces autres Philosophes joints ensemble, il est clair qu'elles ont été les moins nombreuses ; & que par consequent, entre les Chrétiens qui avoient été élevez dans ces Ecoles, le plus petit nombre a été sans doute de ceux qui ont été élevez dans celles des Platoniciens.

Il y a eu beaucoup plus d'Ecoles de toutes les autres sectes prises ensemble, que de celle de Platon.

Consequence de cette verité indubitable.

En effet, de s'imaginer que les Payens en general, ou ceux qui devoient ensuite embrasser le Christianisme, fussent tous déterminez à abandonner toutes les autres Ecoles, pour suivre uniquement celle des Platoniciens, ce seroit la plus chimerique & la plus fausse de toutes les suppositions ; puisque l'on sçait, comme le disent non seulement les SS. Peres, (4) mais encore les Auteurs profanes, (5) que ce n'étoit pas le choix, mais le ha-

Ce n'étoit pas par choix & par raison, mais par occasion & par caprice, que les Payens suivoient une secte plutôt qu'une autre.

xime attinet, Deum nesciunt. Quid ergo me docet (Zeno) ut vivam secundum naturam, quia ipsa in deterius prona est, & quibusdam blandimentis lenioribus in vitia præcipitat ?

(4) Justin. in Dial. cum Tryphone, fere statim ab initio. Συμβέβηκε τοῖς πρώτοις ἁψαμένοις αὐτῆς (φιλοσοφίας) καὶ διὰ τοῦτο ἐνδόξοις γενομένοις, ἀκολουθῆσαι τοὺς ἔπειτα, μηδὲν ἐξετάσαντας ἀληθείας πέρι, καταπλαγέντας δὲ μόνον τὴν καρτερίαν αὐτῶν καὶ τὴν ἐγκράτειαν καὶ τὸ ξένον τῶν λόγων, ταῦτα ἀληθῆ νομίσαι, ἃ παρὰ τοῦ διδασκάλου ἕκαστος ἔμαθεν· εἶτα καὶ αὐτοὺς τοῖς ἔπειτα παραδόντας τοιαῦτα ἄττα καὶ ἄλλα τούτοις προσεοικότα, τοῦτο κληθῆναι τοὔνομα, ὅπερ ἐκαλεῖτο ὁ πατὴρ τοῦ λόγου.

(5) Cicero in Lucullo, sive l. IV. Acad. Quæst. Nam cæteri primum

zard & l'occaſion, qui portoit la Jeuneſſe payenne, qui ſe ſentoit de l'inclination pour la Philoſophie, à embraſſer une ſecte plûtôt qu'une autre. Chaque Philoſophe vantoit la ſienne, & la préferoit ſans façon à toutes les autres ; & pour juger s'il avoit raiſon, avant que de s'engager à le ſuivre, il auroit fallu examiner toutes les autres ſectes, écouter tous les autres Philoſophes, & apprendre leurs differens ſentimens : ce qui n'étoit pas poſſible ; & quand il l'auroit été, on ne s'en ſeroit trouvé que plus incertain ſur le choix que l'on devoit faire. On s'attachoit donc au premier Philoſophe qui ſe preſentoit, & qui avoit quelque réputation. Ainſi comme les Platoniciens ſeuls, quelque fameux & quelque nombreux qu'on puiſſe les ſuppoſer, n'étoient pas à comparer à tous les autres enſemble, le nombre auſſi de ceux qui les ſuivoient, ne pouvoit être que le plus petit, comparé à tous ceux qui embraſſoient les autres ſectes.

Il s'enſuit de là que les Platoniciens n'ont jamais été comparables en nombre à tous les autres Philoſophes joints enſemble.

Secondement, je prétends de plus, que dans les premiers ſiecles du Chriſtianiſme, les Platoniciens ont été non ſeulement les moins nombreux par rapport à tous les autres Philoſophes en general, mais encore par rapport à la plûpart des autres ſectes priſes en particulier. En effet, il eſt certain que lorſque le Chriſtianiſme a commencé à s'établir dans le monde, il y avoit déja long-temps qu'il n'y

Dans les trois premiers ſiecles du Chriſtianiſme les Platoniciens ont été les moins nombreux par rapport à la plûpart des autres ſectes conſiderées en particulier.

ante tenentur adſtricti, quam quid eſſet optimum judicare potuerunt. Deinde infirmiſſimo tempore ætatis aut obſecuti amico cuidam, aut una alicujus quem primum audierunt, oratione capti de rebus incognitis judicant, & ad quamcumque diſciplinam quaſi tempeſtate delati, ad eam tanquam ad ſaxum adhæreſcunt.

avoit plus de sectes ni d'écoles parmi les Payens, où l'on fit profession de soûtenir ou d'enseigner les dogmes de la Philosophie de Platon. Elle étoit absolument tombée en ruïne, & par les divisions frequentes qui étoient survenuës entre ceux qui s'en étoient dits les sectateurs, & par le peu d'attachement qu'ils avoient eu tous pour la doctrine de leur maître.

On prétend que cette décadence de la Philosophie Platonicienne commença incontinent aprés la mort de Platon même, (6) & que Speusippe, Xenocrate, & Polemon, qui luy succederent, ne firent point difficulté de s'éloigner de ses sentimens, & de les corrompre par le mêlange de plusieurs dogmes étrangers.

Presque incontinent après la mort de Platon, ses successeurs dans l'Academie abandonnerent & corrompirent les dogmes de sa Philosophie.

Quoy qu'il en soit, l'Academie changea entierement de face sous Arcesilas, successeur & disciple de Polemon; qui bien loin d'enseigner les dogmes de la Philosophie de Platon, soûtint & enseigna au contraire, qu'il n'en avoit jamais tenu ni enseigné, & qu'il avoit douté de tout à l'exemple de Socrate son maître (7). De-là ces principes

Arcesilas fit entierement changer de face à toute l'Academie, qui fit profession dés-lors de ne soûtenir aucun dogme, & de douter de tout.

(6) Numenius Pythagoricus l. de Academicorum à Platone divortio apud Euseb. l. xiv. Præp. Evang. cap. v. Ἐπὶ μὲν τοίνυν Σπεύσιππον τὸν Πλάτωνος μὲν ἀδελφιδοῦν, Ξενοκράτην δὲ τὸν διάδοχον τοῦ Σπευσίππου, Πολέμωνα δὲ τὸν ἐκδεξάμενον τὴν σχολὴν παρὰ Ξενοκράτους, ἀεὶ τὸ ἦθος διετείνετο τῶν δογμάτων σχεδόν τε ταυτόν, ἕνεκά γε τῆς μήπω ἐποχῆς ταυτησὶ τῆς πολυθρυλλήτου τε καὶ εἰ δή τινων τοιούτων ἄλλων. Ἐπεὶ εἴς γε τὰ ἄλλα πολλαχῆ τὰ μὲν παραλύοντες, τὰ δὲ στρεβλοῦντες, οὐκ ἐνέμειναν τῇ πρώτῃ διαδοχῇ. ἀρξάμενοι δὲ ἀπ' ἐκείνου, καὶ θᾶττον καὶ βράδιον διΐσταντο προαιρέσει, ἢ ἀγνοίᾳ, τὰ δὲ δή τινι αἰτίᾳ ἄλλῃ, οὐκ ἂν φιλοτίμῳ ἴσως.

(7) Cicero l. iv. Et ab his aïebas removendum Socratem & Platonem. Cur? an de ullis certius possum dicere? Vixisse cum his equidem vi-

qu'il établit, qu'il falloit ſuſpendre ſon jugement ſur tout, (8) parce qu'on ne pouvoit rien comprendre, ni rien ſçavoir : Que s'il y avoit des raiſons pour aſſurer une choſe, il y en avoit d'auſſi

deor, ita multi ſermones perſcripti ſunt, e quibus dubitari non poſſit quin Socrati nihil ſit viſum ſciri poſſe. Excepit unum tantum, ſcire ſe, nihil ſe ſcire : nihil amplius. Quid dicam de Platone, qui certe tam multis libris hæc perſecutus non eſſet, niſi probaviſſet ? Ironiam enim alterius, perpetuam præſertim, nulla fuit ratio perſequi. *C'eſt ainſi que les Academiciens ſoûtenoient que Platon n'avoit tenu ni enſeigné aucun dogme, mais qu'il avoit douté de tout à l'exemple de Socrate. Il s'en faut peu que Sextus Empiricus n'en faſſe un Pyrrhonien parfait. Il croit neanmoins avec quelques autres Philoſophes qu'il cite, que Platon n'eſt Sceptique qu'en partie.* An autem ſit pure Scepticus (Plato) fuſius in noſtris hypomnematis diſſerimus. Nunc autem ſummatim rerum capita perſtringentes, ſecundum Permedotum & Oneſidemum diſputamus (hi enim potiſſimum huic factioni præfuerunt) dicentes Platonem, quum de Ideis pronuntiat, aut Providentiam eſſe, aut vitam cum virtute conjunctam præferendam eſſe vitæ quæ ſit cum vitiis conjuncta : ſive is tanquam exiſtentibus aſſentitur, dogmatice pronuntiat : ſive tanquam probabilioribus aſſentitur, quia alterum alteri præfert ad fidem obtinendam aut non obtinendam, a Sceptica forma diſcedit. Nam etiam hoc a nobis eſſe alienum, ex iis quæ antea diximus, patet. Etiamſi autem quædam Scepticorum more pronuntiet, quum (ut aiunt) ſe exercet, non ideo erit Scepticus. Nam qui de uno aliquo dogmatice pronuntiat, aut phantaſiam phantaſiæ præfert ullo modo ad fidem impetrandam de aliqua re incerta, dogmaticum ſequitur characterem. Sext. Empiric. Pyrrhon. Hypoth. l. 1. interp. Henrico Stephano.

(8) Cicero l. 1. Academ. Quæſt. Arceſilas negabat eſſe quidquam quod ſciri poſſet, ne illud quidem ipſum quod Socrates ſibi reliquiſſet. Sic omnia latere cenſebat in occulto, neque eſſe quidquam quod cerni aut intelligi poſſit : quibus de cauſis nihil oportere neque profiteri neque affirmare quemquam, neque aſſertione approbare, cohibereque ſemper & ab omni lapſu continere temeritatem..... Huic rationi quod erat conſentaneum faciebat, ut contra omnium ſententias dies jam pleroſque deduceret, ut cum in eadem re paria contrariis in partibus momenta rationum invenirentur, facilius ab utraque parte aſſertio ſuſtineretur. Hanc Academiam novam appellabant quæ mihi vetus videtur, ſiquidem Platonem ex illa vetere numeramus, cujus in libris nihil affirmatur, & in utramque partem multa diſſeruntur, de omnibus quæritur, nihil certi dicitur,

fortes

ſortes pour la nier ; & qu'il ne falloit pas plus croire à l'experience des ſens qu'aux raiſonnemens ; parce que les uns & les autres étoient également trompeurs & défectueux. De-là enfin cette profeſſion ouverte que tous les Academiciens firent dès-lors, & qu'ils ont faite toûjours depuis, de douter de tous les dogmes de la Philoſophie, d'en ſoûtenir également le pour & le contre, & de combattre de toutes leurs forces ceux qui entreprenoient d'en établir.

Troiſiéme changement arrivé dans l'Academie, dont Carneades & Clitomachus furent les auteurs.

Cette ſeconde Academie, qui fit abſolument diſparoître les dogmes de Platon, que la premiere avoit un peu plus reſpectez, fut ſuivie d'une troiſiéme, dont Carneades fut l'auteur (9). Il ne s'éloigna d'Arceſilas, qu'en ce qu'il ſoûtenoit, que quoique tout fût incomprehenſible, tout neanmoins n'étoit pas incertain ; & que dans l'uſage de la vie on pouvoit s'en tenir à ce qui paroiſſoit plus probable : du reſte, ennemi declaré de tout dogme en matiere de Philoſophie, il combattoit & renverſoit avec d'autant plus de force ceux des autres Philoſophes, qu'il ſembloit d'abord s'éloigner moins d'eux qu'Arceſilas, & leur accorder quelque choſe.

(9) Numenius apud Euſeb. l. XIV. Præp. Evang. cap. VII. Μεθ' οὓς Καρνεάδης ὑποδεξάμενος τὴν διατριβὴν, τρίτην συνεστήσατο Ἀκαδημίαν. λόγων μὲν οὖν ἀγωγῇ ἐχρήσατο, ᾗ καὶ ὁ Ἀρκεσίλαος. Καὶ γὰρ αὐτὸς ἐπετήδευε τὴν εἰς ἑκάτερα ἐπιχείρησιν, καὶ πάντα ἀνεσκεύαζε τὰ ὑπὸ τῶν ἄλλων λεγόμενα. μόνῳ δ' ἐν τῷ περὶ τῆς ἐποχῆς λόγῳ πρὸς αὐτὸν διέστη, φὰς ἀδύνατον εἶναι ἄνθρωπον ὄντα περὶ ἁπάντων ἐπέχειν. διαφορὰν δὲ εἶναι ἀδήλου καὶ ἀκαταλήπτου· καὶ πάντα μὲν εἶναι ἀκατάληπτα, οὐ πάντα δὲ ἄδηλα. Vide eundem cap VIII. ſeq. Ciceronem l IV. Acad. Quæſt. Sextum Empiricum Pyrrhon. Hypoth. l. I.

Quatriéme & cinquiéme diviſion arrivée dans l'Academie, qui s'éloigna toûjours de plus en plus des dogmes de Platon.

Aprés ces deux diviſions de l'Academie, il en ſurvint encore deux autres preſque en même temps. (1) Philon, le maître de Ciceron, fut le chef de la premiere ; & Antiochus, contemporain de l'un & de l'autre, fut auteur de la ſeconde, que l'on appelle la cinquiéme Academie, plus éloignée encore que toutes les autres de la Philoſophie de Platon ; puiſqu'Antiochus, dans le deſir qu'il eut de donner ſon nom à ſes diſciples, (2) en leur faiſant perdre celuy d'Academiciens, broüilla tout par la nouveauté & le mêlange de ſes opinions, partie Academiciennes, & partie Stoïciennes.

La Philoſophie Platonicienne ſe trouvoit abſolument ruinée à la naiſſance du Chriſtianiſme.

Toutes ces diviſions ruïnerent entierement non ſeulement la Philoſophie de Platon, qui avoit été étouffée preſque dés ſa naiſſance ; mais encore l'Academie elle-même : de telle ſorte que Seneque (3)

(1) De Philone & Antiocho quartæ & quintæ Academiæ auctoribus. Vide Euſeb. lib. XIV. Præp. Evang. cap. IV. Numenium apud eundem ibid. cap. IX. Ciceronem paſſim l. IV. Acad. Quæſt.

(2) Cicero ibid. Quamvis igitur fuerit acutus (Antiochus) ut fuit, tamen inconſtantia levatur auctoritas..... eadem dicit quæ Stoïci : pœnituit illum ita ſenſiſſe. Cur non ſe tranſtulit ad alios & maxime ad Stoïcos ? eorum enim erat propria iſta defenſio..... Nunquam a Philone diſſenſit, niſi poſteaquam ipſe cœpit qui ſe audirent habere. Unde autem ſubito vetus Academia revocata eſt ? Nominis dignitatem videtur, cum a re ipſa deſciſceret, retinere voluiſſe : quod erant qui illum gloriæ cauſa facere dicerent, ſperare etiam fore ut ii qui ſe ſequerentur, Antiochii vocarentur. Sextus Empir. Pyrrhon. Hypoth. l. I. Philo autem ait, quantum ad Stoïcum criterium, id eſt phantaſiam comprehenſivam, res eſſe incomprehenſibiles, quantum autem ad naturam rerum, comprehenſibiles. Quin etiam Antiochus Stoïcam ſectam tranſtulit in Academiam, adeo ut de eo dictum ſit ipſum in Academia philoſophari Stoïca. Oſtendebat enim apud Platonem eſſe Stoïcorum dogmata.

(3) Seneca Nat. Quæſt. l. VII. cap. XXXII. Itaque tot familiæ Philoſophorum ſine ſucceſſore deficiunt. Academici & veteres & minores nullum antiſtitem reliquerunt.

nous assure que de son temps, c'est-à-dire, un peu après la naissance du Christianisme, il ne se trouvoit plus aucun Philosophe de reputation, qui soûtînt les sentimens de l'ancienne ou de la nouvelle Academie.

On n'entend point parler des Philosophes Platoniciens sous les premiers Empereurs Romains, jusqu'au regne des Antonins.

En effet, on ne voit point dans les Auteurs qui ont écrit sous les premiers Empereurs Romains, (4) qu'il y soit fait mention d'aucun Philosophe Academicien ou Platonicien. On ne commence à entendre parler de ceux-cy que sous le regne des Antonins; encore ne peut-on sçavoir, si on excepte le seul Apulée, dont nous avons les ouvrages, quels ont été leurs sentimens, ni s'ils se sont plus attachez à l'ancienne qu'à la nouvelle Academie.

Plotin est à proprement parler l'au-

Plotin qui vivoit sous l'empire de Galien, a été proprement le premier (5) qui ait entrepris de ré-

(4) *On peut voir entre les autres Strabon, Tacite & Suetone, qui parlant presque de tous les autres Philosophes, & sur tout des Stoïciens, ne disent mot des Platoniciens. Il ne paroît pas que de leur temps il y eût des Philosophes qui portassent ce nom, ou s'il y en a eu, il faut qu'ils ayent été en bien petit nombre. Je n'ay point trouvé de plus ancien Auteur que Lucien, qui ait fait mention de Philosophes Platoniciens. Sextus Empiricus qui a vécu à peu prés dans le même temps, ne les met pas au nombre des Philosophes Dogmatistes qu'il prétend combattre. Il ne met dans ce rang que les Peripateticiens, les Epicuriens & les Stoïciens. Il n'y a donc pû avoir dans les premiers siecles du Christianisme, qu'un tres-petit nombre de Platoniciens.*

(5) *Saint Augustin semble ne reconnoître point de plus anciens Philosophes Platoniciens que Plotin, Porphyre, Jamblique & Apulée; tous les autres qui se disoient sectateurs de Platon ayant été Academiciens.* Post mortem vero Platonis, cum Speusippus sororis ejus filius, & Xenocrates dilectus ejus discipulus, in scholam ejus quæ Academia vocabatur, eidem successissent, atque ob hoc & ipsi & eorum successores Academici appellarentur, recentiores tamen Philosophi nobilissimi, quibus Plato sectandus placuit, noluerunt se dici Peri-

teur, ou au moins le restaurateur de la Philosophie Platonicienne.

tablir la Philosophie Platonicienne, & de la tirer de l'obscurité & de la confusion où elle étoit depuis tant de siecles. En effet, aprés y avoir changé, corrigé & ajoûté ce qu'il jugea à propos, pour luy donner plus de vogue, il en établit une école à Rome, d'où s'il est sorti quelques Philosophes qui se sont faits ensuite Chrétiens, comme saint Augustin (6) nous en assure; il en est sorti plusieurs autres qui se sont beaucoup plus signalez par leur haine implacable contre le Christianisme, & par le commerce qu'ils ont eu avec les démons, à l'exemple de leur maître.

Quels ont été les Platoniciens qui sont sortis de son Ecole.

Malgré tous les efforts de Plotin, les Platoniciens furent en tres-petit nombre.

Quelque effort neanmoins que fît Plotin, pour donner la vogue au Platonisme, il n'en multiplia pas beaucoup les sectateurs: car voicy comme Eusebe qui a écrit aprés luy, & qui connoissoit par-

pateticos aut Academicos, sed Platonicos. Ex quibus sunt valde nobilitati Græci Plotinus, Jamblichus, Porphyrius, in utraque autem lingua Apuleïus Afer extitit Platonicus nobilis. Aug. l. VIII. de Civ. cap. XII. *Il fait entendre encore plus clairement la même chose sur la fin du livre III. contre les Academiciens, où décrivant toute la succession des Philosophes Platoniciens ou Academiciens, & les differens changemens arrivez dans leur secte, tels que nous les avons rapportez, jusqu'à son entiere décadence: de Ciceron qu'il nomme le dernier, il passe incontinent à Plotin, sans faire mention d'aucun autre, quoy qu'il connût parfaitement Apulée, & qu'il n'ignorât pas sans doute ce qu'Aulugelle rapporte de Statilius Taurus. Mais c'est que ceux qui se dirent Platoniciens ou Academiciens dans cet intervalle furent sans suite, sans succession, sans écoles, sans dogmes arrêtez, & de plus en fort petit nombre.*

(6) Aug. epist. ad Dioscorum in fine: Tunc Plotini schola Romæ floruit, habuitque condiscipulos multos acutissimos & solertissimos viros. Sed aliqui eorum magicarum artium curiositate depravati sunt; aliqui Dominum Jesum Christum ipsius veritatis atque sapientiæ incommutabilis quam conabantur attingere, cognoscentes gestare personam, in ejus militiam transierunt. Vide eundem, cap. III. libri de vera Religione.

faitement son Ecole, parle touchant ceux qui se sont portez pour sectateurs de la Philosophie de Platon, depuis qu'elle a commencé de paroître dans le monde, jusqu'au temps auquel il écrivoit ses Livres de la Préparation Evangelique ; je veux dire, jusqu'à l'Empire du grand Constantin.

Témoignage d'Eusebe sur ce sujet.

Considerons, dit-il, (7) quels ont été les successeurs de Platon. On rapporte que ce Philosophe ayant établi son Ecole dans l'Academie, fut de-là appellé le premier de tous Academicien ; & que la Philosophie qu'il y enseigna, en tira aussi le nom d'Academicienne. Speusippe son neveu, ensuite Xenocrate & Polemon luy succederent. Ceux-cy commencerent à corrompre la Philosophie de leur maître, en y mêlant des dogmes étrangers : de sorte que l'on vit bien-tôt tous ces beaux Dialogues de Platon, de même que tous les dogmes de sa Philosophie, tomber & mourir avec luy. En effet, la division s'étant mise dès-lors entre ceux qui embrasserent ses sentimens, elle n'a point cessé depuis, & subsiste encore à present entre ses sec-

(7) Eusebius l. XIV. Præp. Evang. cap. IV. Καὶ τοὺς αὐτοῦ δὲ τοῦ Πλάτωνος διαδόχους φέρε τῷ λόγῳ θεωρήσωμεν. Πλάτωνά φασιν ἐν Ἀκαδημίᾳ συστησάμενον τὴν διατριβὴν, πρῶτον Ἀκαδημαϊκὸν κληθῆναι, καὶ τὴν ὀνομασθεῖσαν Ἀκαδημαϊκὴν φιλοσοφίαν συστήσασθαι. Μετὰ δὲ Πλάτωνα Σπεύσιππον τὸν ἐξ ἀδελφῆς Πλάτωνος τῆς Πωτώνης. εἶτα Ξενοκράτην, ἔπειτα Πολέμωνα τὴν διατριβὴν ὑποδέξασθαι. τούτους δὲ ἀφ' ἑστίας ἀρξαμένους εὐθὺς τὰ Πλατωνικά φασι παραλύειν, στρεβλοῦντας τὰ τοῦ διδασκάλου φανέντα ξένων εἰσαγωγαῖς δογμάτων. ὥστε θᾶττον ἢ εἰς μακρὸν ἐλπίζειν τὴν τῶν θαυμαστῶν ἐκείνων διαλόγων ἰσχὺν ἀποσβῆναι, ἅμα τε τῇ τοῦ ἀνδρὸς τελευτῇ καὶ τὴν τῶν δογμάτων διαδοχὴν συναποτελευτῆσαι. μάχης ἐντεῦθεν καὶ στάσεως ἀπὸ τῶνδε ἀρξαμένης, οὔποτε καὶ εἰς δεῦρο διαλειπούσης τοὺς τὰ αὐτοῦ φίλα ζηλοῦν ἀσπαζομένους, οὐδένας μὲν ὄντας, πλὴν εἰ μὴ εἷς του ἢ δεύτερος ἐν ὅλῳ τῷ βίῳ, ἢ καί τινες ἄλλοι κομιδῇ βραχεῖς τὸν ἀριθμόν· οὐδ' αὐτοὶ πάμπαν ἀλλότριοι ἐπιπλάστου σοφιστείας.

» tateurs. Il eſt vray qu'il ne s'en trouve plus depuis long-temps, ſi ce n'eſt peut-être un ou deux, ou tout au plus quelques-uns en très-petit nombre; encore ont-ils corrompu comme tous les autres & ſophiſtiqué en pluſieurs points, la Philoſophie de leur maître.

Les Platoniciens nouveaux ont alteré & corrompu la Philoſophie de Platon.

Telle fut la malheureuſe deſtinée de la Philoſophie de Platon: abandonnée & renverſée même entierement par les Academiciens qui en devoient être les plus zelez défenſeurs, elle ſe trouva dans les premiers ſiecles du Chriſtianiſme, preſque ſans ſectateurs & ſans écoles.

Philoſophie Platonicienne preſque ſans Ecoles & ſans ſectateurs dans les trois premiers ſiecles du Chriſtianiſme.

CHAP. XII.

Etat floriſſant des autres ſectes de la Philoſophie payenne, & ſur tout des Peripateticiens, des Stoïciens, & des Epicuriens mêmes.

IL N'EN FUT PAS ainſi des autres ſectes: au contraire, autant que l'Academicienne ſe ruïna elle-même par ſes diviſions, autant celles des Stoïciens, des Peripateticiens & des Epicuriens mêmes, ſe ſoûtinrent & ſe multiplierent, par l'attachement que chacune de ces ſectes conſerva toûjours pour les dogmes de celuy qu'elle reconnoiſſoit pour ſon chef. Auſſi voyons-nous que les Auteurs profanes, dans le temps qu'ils ne diſent mot des Platoniciens ou des Academiciens, parlent beaucoup de ces autres Philoſophes, & en citent un grand nombre qui s'étoient rendus fameux. On ne trouve point, par exemple, que Strabon faſſe mention dans ſes Livres d'aucun Platonicien ou d'aucun Academicien de ſon temps, ſans doute parce qu'il n'y en avoit plus, comme nous l'avons déja appris de Seneque. Au lieu qu'il cite un grand nombre de Peripateticiens, qu'il connoiſſoit particulierement, & quelques Stoïciens des plus illuſtres.

Pour ce qui est des Epicuriens, (8) on peut voir ce qu'en dit Numenius, Philosophe Pythagoricien, & la honte qu'il fait aux sectateurs de Platon, de s'être ruïnez eux-mêmes par leurs divisions perpetuelles, tandis que ceux-cy avec une aussi mauvaise cause que celle qu'ils soûtenoient, se sont conservez par leur union, & par le respect qu'ils ont eu pour la doctrine de leur maître : respect que Platon meritoit sans doute beaucoup mieux qu'Epicure.

Témoignage de Numenius touchant les Epicuriens, & la ruine entiere de la Philosophie de Platon.

Mais quoique les Peripateticiens & les Epicuriens même ayent été dans ces premiers siecles du Christianisme beaûcoup plus nombreux sans comparaison que les Academiciens ou les Platoniciens, il s'en faut bien neanmoins que les uns & les autres ayent égalé les Stoïciens. Jamais secte ne se rendit plus considerable que celle-cy ; soit par le merveilleux de ses maximes, qui sembloient faire beaucoup d'honneur à la vertu ; soit par la regularité apparente, & l'austerité affectée de ceux qui en faisoient profession.

Dans les premiers siecles du Christianisme les Stoïciens ont été les plus considerables & les plus nombreux de tous les Philosophes.

Quoy qu'il en soit, il est certain que tout ce qui

Sous les pre-

(8) Numenius apud Euseb. l. xiv. Pr. Ev. cap. v. Καί γάρ με δάκνει, ὅτι μὴ πᾶν ἔπαθόν τε καὶ ἔδρων, σώζοντες τῷ Πλάτωνι κατὰ πάντα πάντη πᾶσαν ὁμοδοξίαν· καίτοι ἄξιος ἦν αὐτοῖς ὁ Πλάτων, οὐκ ἀμείνων μὲν Πυθαγόρου τοῦ μεγάλου, οὐ μέντοι ἴσως οὐδὲ φλαυρότερος ἐκείνου· ᾧ συνακολουθοῦντες σεφθέντες τε οἱ γνώριμοι, ἐγένοντο πολυτιμητίζεσθαι αἰτιώτατοι τὸν Πυθαγόραν. Τοῦτο δὲ οἱ Ἐπικούρειοι, οὐκ ὤφελον μὲν, μαθόντες δ' οὖν, ἐν οὐδενὶ μὲν ὤφθησαν Ἐπικούρῳ ἐναντία θέμενοι οὐδαμῶς, ὁμολογήσαντες δὲ εἶναι σοφῷ συνδεδογμένοι, καὶ αὐτοὶ διὰ τοῦτο ἀπέλαυσαν τῆς προσρήσεως εἰκότως. Ὑπῆρξέ τε ἐκ τούτου ἐπὶ πλεῖστον τοῖς μετέπειτα Ἐπικουρείοις, μηδ' αὐτοῖς εἰπεῖν πω ἐναντίον, οὔτε ἀλλήλοις οὔτε Ἐπικούρῳ, μηδὲν εἰς μηδὲν ὅτου καὶ μνησθῆναι ἄξιον. ἀλλ' ἔστιν αὐτοῖς παρανόμημα, μᾶλλον δὲ ἀσέβημα, καὶ κατέγνωσται τὸ καινοτομηθέν.

miers Empereurs, les plus illuſtres d'entre les Romains étoient Stoïciens.

ſe trouvoit de perſonnes illuſtres parmi les Romains ſous les premiers Empereurs, ſe faiſoient honneur d'embraſſer cette ſecte. Seneque & Athenodore, qui avoient été les précepteurs de Neron, & enſuite Epictete, luy avoient donné une grande vogue, qui s'étoit encore accruë de beaucoup, par les grands noms de Thraſeas Pætus, d'Helvidius Priſcus, de Rubellius Plautus, ſi celebres par les éloges (9) qu'en ont fait tous les Auteurs de ces temps-là.

Les Stoïciens devenus ſuſpects à cauſe de leur nombre & de leur autorité, ſont chaſſez de Rome & de toute l'Italie.

Mais ſans entrer dans le détail de tous les Stoïciens qui ſe rendirent alors fameux, il ſuffit de dire qu'ils devinrent ſi conſiderables, & par leur grand nombre, & par leur autorité, qu'ils ſe rendirent enfin ſuſpects aux Empereurs mêmes, & que ce fut à leur occaſion (1) que Veſpaſien d'abord, & enſuite Domitien, firent rendre par le Sénat ce celebre arrêt, par lequel tous les Philoſophes, à l'exception du ſeul Muſonius Stoïcien, furent contraints de ſortir de Rome & de toute l'Italie.

Ils y rentrent bien-tôt aprés, & y devien-

Ils y rentrerent neanmoins bien-tôt aprés, & les Stoïciens y furent encore en plus grand nombre

(9) Tacit. l. xvi. Annal. Plinius junior in epiſt. Epictetus apud Arrianum, &c.

(1) Dio Nicænus, ſive potius Xiphilinus in Veſpaſiano. Ὡς δ' οὖν καὶ ἄλλοι πολλοὶ ἐκ τῶν Στωϊκῶν καλουμένων λόγων προαχθέντες, μεθ' ὧν καὶ Δημήτριος ὁ κυνικὸς, συχνὰ καὶ οὐκ ἐπιτήδεια τοῖς παροῦσι δημοσίᾳ, τῷ τῆς φιλοσοφίας προσχήματι καταχρώμενοι διελέγοντο, κἀκ τούτου καὶ ὑποδιέφερόν τινας, ἔπεισεν ὁ Μουκιανὸς τὸν Οὐεσπασιανὸν πάντας τοὺς τοιούτους ἐκ τῆς πόλεως ἐκβαλεῖν, εἰπὼν ὀργῇ μᾶλλον ἢ φιλολογίᾳ τινὶ πολλὰ κατ' αὐτῶν. καὶ πάντας αὐτίκα τοὺς φιλοσόφους ὁ Οὐεσπασιανὸς, πλὴν τοῦ Μουσωνίου, ἐκ τῆς Ῥώμης ἐξέβαλε. Adde Suetonium in Domitiano.

bre, & plus considerez qu'ils ne l'avoient été auparavant ; sur-tout, lorsque Marc Aurele ayant embrassé luy-même leur secte, l'eût fait monter avec luy, pour parler ainsi, jusques sur le thrône des Cesars. Par-là les Stoïciens se multiplierent tellement dans tout l'Empire, que Sextus Empiricus, Philosophe Pyrrhonien, (2) avoue que de son temps ils l'emportoient de beaucoup en nombre sur toutes les autres sectes. Saint Augustin (3) leur rend le même témoignage en parlant d'eux, & ajoûte, que comme ils surpassoient en nombre les autres Philosophes, ils leur étoient aussi de beaucoup superieurs par la subtilité de leurs raisonnemens : en quoy l'on sçait en effet que les Stoïciens ont sur-tout excellé.

...vent encore plus considerables par la profession declarée que l'Empereur Marc Aurele fait de leur secte.

Sextus Empiricus & S. Augustin témoignent que de leurs temps les Stoïciens l'emportoient en nombre sur tous les autres Philosophes.

Par ce petit exposé que je viens de faire de la situation où se sont trouvées les principales sectes de la Philosophie-payenne, on peut juger combien on se mécompte, lorsqu'on prétend que la secte Platonicienne l'a emporté sur toutes les autres, & qu'elle a regné dans les Ecoles payennes durant les premiers siecles de l'Eglise. Je pourrois encore faire voir la fausseté de cette idée, en par-

Conclusion de cette exposition que l'on vient de faire de l'état où les sectes de la Philosophie payenne se sont trouvées dans les premiers siecles du Christianisme. On se

(2) Sextus Empir. advers. Mathemat. pag. 265. edit. Lat. Paris. an. 1569. Esto ergo, ita enim ponamus iis qui in unaquaque philosophantur hæresi, esse plures qui in Philosophia Stoïcam sectantur hæresim. *C'est une supposition que fait icy ce Philosophe Pyrrhonien, mais ce qui montre qu'elle est vraye, c'est que de tous les Philosophes dogmatistes qu'il prétend réfuter, il n'y en a point qu'il cite plus souvent, & contre lesquels il paroisse plus animé que les Stoïciens.*

(3) August. epist. LVI. vet. edit. quæ est ad Dioscorum : Inter hos qui ita sentiunt apud Græcos Philosophos, & numero & disputandi subtilitate Stoïci prævaluerunt.

trompe quand on dit que la Philosophie Platonicienne a regné dans ces premiers temps.

courant les principales villes, comme Athenes & Alexandrie, où l'on sçait qu'il y a eu des Ecoles de la Philosophie payenne ; & nous verrions qu'il n'y est parlé de Philosophes Platoniciens que fort tard : & que s'il s'est trouvé dans ces villes des Philosophes qui ayent enseigné cette Philosophie, il s'en est trouvé en beaucoup plus grand nombre & bien plus constamment, qui faisoient profession d'enseigner celle de Zenon, d'Epicure & d'Aristote.

CH. XIII. *De quelles Ecoles la plûpart des anciens sçavans Chrétiens sont sortis.*

MAIS QU'EST-IL besoin de toutes ces recherches, pour montrer qu'entre les Chrétiens sçavans, qui avant que d'embrasser le Christianisme, ont fréquenté les Ecoles payennes, il n'y en a pû avoir qu'un très-petit nombre qui ayent été élevez dans celles des Platoniciens ? Nous avons l'histoire d'Eusebe, qui nous instruit souvent des particularitez de leurs premieres études : nous avons le Catalogue des Ecrivains Ecclesiastiques de saint Jerôme, où il nous apprend quelle profession ils avoient fait pour la plûpart, avant que d'embrasser la Religion Chrétienne. Que l'on parcoure donc ces ouvrages, sur-tout celuy de saint Jerôme, dont la meilleure partie a été tirée de l'histoire d'Eusebe ; & l'on verra qu'il est sorti aussi peu de Chrétiens des Ecoles de Philosophie, qu'il en est sorti en grand nombre & des plus illustres, des Ecoles de Rhetorique (4). Encore n'est-ce pas une chose certaine, si ceux que l'on nous apprend

On voit par l'histoire d'Eusebe & par le Catalogue des hommes illustres de S. Jerôme, qu'il est sorti un plus grand nombre de sçavans Chrétiens des Ecoles de Rhétorique, que de celles de Philosophie.

(4) *Tels que saint Cyprien, Tatien, Malchion, Arnobe, Lactance & saint Augustin.*

dans ce Catalogue, ou que nous sçavons d'ailleurs avoir été Philosophes, ont appris la Philosophie dans ces Ecoles payennes, puisqu'ils l'ont pû apprendre par eux-mêmes, sans fréquenter ces Ecoles ; & que l'on sçait d'ailleurs que par la Philosophie dont ils se declarent sectateurs dans leurs ouvrages, on doit entendre le Christianisme, dont ils faisoient profession, & qu'ils reconnoissoient tous pour la seule veritable Philosophie. Quoy qu'il en soit, le nombre de ces Philosophes est fort petit ; on n'y declare point la secte dont ils faisoient profession, si ce n'est du seul Pantene, qui avoit été Philosophe Stoïcien ; & il n'en est aucun des autres, si l'on en excepte le seul saint Justin, que l'on puisse montrer être sorti des Ecoles Platoniciennes, ou avoir eu pour maître quelque Philosophe de cette secte.

Et certainement je ne m'en étonne pas. Les Ecoles de Philosophie de ce temps-là étoient, à proprement parler, le centre de l'impieté & du Paganisme ; non seulement parce que la Philosophie elle-même contenoit les principaux & les plus pernicieux dogmes du Paganisme, mais encore parce que ceux qui l'enseignoient, étoient les plus entêtez des Payens, & les plus envenimez contre le Christianisme. Transportez de la plus furieuse jalousie, à la vûë des progrès merveilleux de la Religion Chrétienne, & de la décadence de leurs superstitions, ils avoient bien plus de soin d'inspirer leurs sentimens à leurs disciples, & de les animer contre les Chrétiens, que de leur apprendre la

Les Ecoles des Philosophes de ce temps-là étoient comme le centre de l'impieté & de l'idolatrie.

Philoſophie de Platon, de Zénon ou d'Ariſtote.

Sur tout celle des Platoniciens qui ont été les plus ſuperſtitieux des Philoſophes, & les plus emportez contre la Religion Chrétienne.

C'étoient-là les diſpoſitions de tous les Philoſophes de ce temps-là, & le but principal qu'ils ſe propoſoient dans leurs Ecoles; mais il faut avoüer, que ceux qui ſe diſoient Platoniciens, & qui avoient établi des Ecoles, ſous prétexte de rétablir la Philoſophie de Platon, ſe ſont ſignalez entre tous les autres par cette haine implacable qu'ils ont euë, & qu'ils ont inſpirée à leurs diſciples, contre la Religion Chrétienne.

Preuves de cette verité.

Pour preuve de ce que je dis, il ſuffit de ſe ſouvenir que Porphyre eſt ſorti de l'Ecole de Plotin; Jamblique, de celle de Porphyre; & de celle de Jamblique, un Sopatre, un Edeſius, un Maxime, (5) tous fameux par leur impieté & leurs emportemens contre le Chriſtianiſme. On ſçait que c'eſt de celle de Proclus, (6) digne imitateur de l'impieté de Porphyre, qu'eſt ſorti dans le ſixiéme ſiecle un Marin de Naples, un Iſidore de Gaze, & un Ammonius, (7) qui de ſon côté n'avoit établi

(5) De Plotino vide Porphyrium in ejus vita. De Porphyrio, Jamblicho, Sopatro, Ædeſio, Maximo, Eunapium.

(6) Suidas in Proclo Lycio. Οὗτός ἐστι Πρόκλος, ὁ δεύτερος μετὰ Πορφύριον κατὰ Χριστιανῶν τὴν μιαρὰν καὶ ἐφύβριστον αὐτοῦ γλῶσσαν κινήσας· πρὸς ὃν ἔγραψεν Ἰωάννης ὁ ἐπικληθεὶς Φιλόπονος, πάνυ θαυμασίως ὑπαντήσας κατὰ τῶν ιη. Ἐπιχειρημάτων αὐτοῦ, καὶ δείξας αὐτὸν κἀν τοῖς Ἑλληνικοῖς, ἐφ' οἷς μέγα ἐφρόνει, ἀμαθῆ καὶ ἀνόητον.

(7) Zacharias Mityl. init Diſputationis de Mundi æternitate, adverſus Philoſophos. A. Ἀλλά μοι φράζε, ὦ δαιμόνιε, ὅπως ἔχει ὁ τῶν Πλάτωνος καὶ Ἀριστοτέλους δοξασμάτων ἐξηγητής· ὁ τὰς Ἀθήνας μὲν καταλιπών, ἥκων δὲ παρὰ Πρόκλου (φιλοσόφου) μᾶλλον δὲ ἀφιλοσόφου τε καὶ ἀσόφου· καὶ νῦν βρενθυόμενος εἶναι σοφὸς παρὰ τὴν Ἀλεξάνδρου.... B. Ἀμμωνίου πέρι πυνθάνεσθαι μοι δοκεῖς, ὦ μακάριε. τοῦτον γὰρ αὐτὸν λόγοις εἴωθας ἀποσκώπτειν. A. Καὶ γὰρ οὕτως ἔχει. φράζε δὴ οὖν ὅπως αὐτῷ τὸ φροντιστήριον ἔχει, καὶ ὁ τῶν ἀκροατῶν σύλλογος, καὶ οἱ φοιτῶσιν ἐς αὐτοῦ τανῦν νέοι τινὲς

une Ecole à Alexandrie, que pour y corrompre la jeunesse, & soûtenir le Paganisme.

Rien de plus capable d'éloigner du Christianisme que de telles Ecoles.

De telles Ecoles étoient sans doute bien plus propres à corrompre l'esprit de ceux qui les fréquentoient, & à les entretenir dans l'erreur, qu'à leur donner du goût pour la verité, & du penchant pour la Religion Chrétienne.

Les anciens Chrétiens éloignoient autant qu'ils pouvoient de ces Ecoles ceux qu'ils vouloient attirer à la veritable Religion.

Aussi voyons-nous que les anciens Chrétiens en éloignoient autant qu'ils pouvoient, ceux qu'ils tâchoient d'attirer à la connoissance de Dieu, & du veritable culte par lequel seul il veut être honoré. Ils étoient persuadez que la Philosophie, telle qu'on l'enseignoit dans ces Ecoles, étoit un des plus grands obstacles à la Religion Chrétienne; & qu'un esprit prévenu de ses dogmes & de ses sophismes, étoit moins propre qu'aucun autre à recevoir la parole de Dieu.

Témoignage d'Origene sur ce sujet.

C'est ce que nous apprenons d'Origene. Car sur ce que Celse objectoit aux Chrétiens, qu'ils ne s'adressoient qu'aux simples & aux idiots, pour les attirer au Christianisme, & qu'ils leur persuadoient de ne point écouter leurs Sages; parce qu'étant trompez par leur fausse sagesse, & engagez eux-mêmes dans l'erreur, ils n'avoient que du mépris & de l'aversion pour la doctrine Chrétienne: Origene luy répond, (8) que si par le

ἀγαθοί τε καὶ καλοὶ, καὶ τὴν ψυχὴν ἄπυλοι. καὶ γάρ με δέος ἴσχει ἀκήειεν ἀγωνιῶντα μὴ ἐμπλήσῃ τῆς αὐτοῦ ἀδολεσχίας τοὺς νέους. δεινὸς γὰρ ὁ ἀνὴρ διαφθεῖραι νέων ψυχὰς, ἀφιστῶν Θεοῦ καὶ ἀληθείας.

(8) Origenes l. III. contra Cellum pag. 155. edit. Spenceri. Ἐὰν δὲ παρὰ τὸν τῆς σοφίας ὅρον, τὸν ὅ, τι ποτ᾽ οὖν δογματίζοντα μετά τινων σοφισμάτων λέγῃ σοφόν· φήσομεν ὅτι ἀληθῶς ὁ κατὰ τὴν ὑπό σου λεγομένην

„ nom de Sages, Celse entend les Philosophes, qui
„ n'établissent leurs dogmes que sur leurs raisonne-
„ mens, il avouë que ces sortes de Sages, seduits par
„ l'apparence de leurs faux dogmes, & embarrassez
„ dans leurs vains sophismes, ont beaucoup d'éloi-
„ gnement de la parole de Dieu. Mais comme rien
„ n'est plus opposé à la veritable sagesse, que la
„ science de ces faux Dogmatistes, & que l'illusion
„ des sophismes qui les trompent; que l'on doit re-
„ connoître avec luy, que toute leur prétenduë sa-
„ gesse n'est dans le fond qu'une ignorance très-
„ grossiere.

Pourquoy les anciens Chrétiens détournoient ceux qu'ils vouloient attirer au Christianisme, de fréquenter les Ecoles des Philosophes.

Ensuite pour répondre à ce que Celse objectoit que les Chrétiens en détournant des Ecoles des Philosophes ceux qu'ils vouloient attirer au Christianisme, se comportoient comme les medecins ignorans, qui de peur que l'on ne vienne à découvrir leur ignorance, défendent à leurs malades de consulter d'autres medecins qu'eux; Origene adressant la parole à Celse même, luy répond ainsi:
„ (9) Quels sont ces medecins dont vous parlez, &

σοφίαν ποιὸς ἀποτρέπεται τοὺς λόγους τοῦ Θεοῦ, πλανώμενος ὑπὸ τῶν πιθανοτήτων καὶ σοφισμάτων, καὶ παραποδιζόμενος ὑπ᾽ αὐτῶν. Καὶ ἐπεὶ κατὰ τὸν ἡμέτερον λόγον, οὐκ ἔστι σοφία πονηρίας ἐπιστήμη, πονηρίας δὲ (ἵν᾽ οὕτως ὀνομάσω) ἐπιστήμη ἐστὶν ἐν τοῖς ψευδοδοξοῦσι καὶ ὑπὸ σοφισμάτων ἠπατημένοις. διὰ τοῦτο ἀμαθίαν εἴποιμι μᾶλλον ἢ σοφίαν ἐν τοῖς τοιούτοις.

(9) Idem ibid. pag. 156. Ἐπεὶ δὲ μετὰ ταῦτα παραπλήσιόν φησι ποιεῖν τὸν τὰ Χριστιανισμοῦ διδάσκοντα τῷ ὑπισχνουμένῳ μὲν ὑγιῆ ποιεῖν τὰ σώματα, ἀποτρέποντι δὲ τοῦ προσέχειν τοῖς ἐπιστήμοσιν ἰατροῖς, τῷ ἐλέγχεσθαι ὑπ᾽ αὐτῶν τὴν ἰδιωτείαν αὐτοῦ. Καὶ πρὸς ταῦτα ἐροῦμεν, τίνας φὴς ἰατροὺς, ἀφ᾽ ὧν ἀποτρέπομεν τοὺς ἰδιώτας; οὐ γὰρ δὴ ὑπολαμβάνεις τοῖς φιλοσοφοῦσι προσάγειν ἡμᾶς τὴν εἰς τὸν λόγον προτροπὴν, ἵν᾽ ἐκείνους νομίσῃς εἶναι ἰατροὺς, ἀφ᾽ ὧν ἀποτρέπομεν οὓς ἐπὶ τὸν θεῖον καλοῦμεν λόγον. ἤτοι οὖν οὐκ ἀποκρινεῖται μὴ ἔχων λέγειν τοὺς ἰατρούς· ἢ ἀνάγκη αὐτὸν καταφεύγειν ἐπὶ

dont vous dites que nous éloignons les simples? Car puisque vous ne croyez pas que nous nous adressions aux sectateurs des Philosophes, vous ne pouvez pas entendre sous le nom de medecins les Philosophes mêmes; ni dire que nous éloignions d'eux leurs disciples, pour les instruire de la parole de Dieu. Ou Celse donc, continuë-t-il, sera obligé de se taire, sans pouvoir montrer quels sont ces medecins sçavans, dont il parle, ou il ne pourra nous produire que ces ignorans qui croyent & qui débitent par-tout le dogme insensé de la pluralité des Dieux, ou d'autres pareils aussi ridicules; mais quelque parti qu'il prenne, nous luy ferons voir qu'il a eu tort de faire mention de ces sçavans medecins, dont il dit que nous détournons les ignorans.

Pourquoy les anciens Chrétiens éloignoient les jeunes gens des Ecoles des Epicuriens.

Certainement, lorsque nous éloignons les hommes d'Epicure & des Epicuriens, on ne peut nier que nous ne leur rendions un très-bon office; puisque nous les guérissons par-là d'une très-dangereuse maladie, où les medecins de Celse les font tomber, en leur enseignant qu'il n'y a point de Providen-

τοὺς ἰδιώτας, οἳ καὶ αὐτοὶ περιηχοῦσιν ἀνδραποδωδῶς τὰ περὶ πολλῶν θεῶν, καὶ ὅσα ἄλλα λέγοιεν ἂν ἰδιῶται. ἑκατέρως οὖν ἐλεγχθήσεται μάτην παραλαβὼν ἐν τῷ λόγῳ τὸν ἀποτρέποντα τῶν ἐπιστημόνων ἰατρῶν. Ἵνα δὲ καὶ ἀπὸ τῆς Ἐπικούρου φιλοσοφίας καὶ τῶν κατ' Ἐπίκουρον νομιζομένοις Ἐπικουρείοις ἰατρῶν ἀποτρέπωμεν τοὺς ἐν ἐκείνοις ἀπατωμένους, πῶς οὐ εὐλογώτατα ποιήσωμεν, ἀφιστάντες νόσου χαλεπῆς, ἣν ἐνεποίησαν οἱ Κέλσου ἰατροὶ τῆς κατὰ τὴν ἀναίρεσιν τῆς προνοίας, καὶ εἰσαγωγὴν τῆς ἡδονῆς ὡς ἀγαθοῦ. Ἀλλ' ἔστω ἰατρῶν ἡμᾶς ἄλλων φιλοσόφων ἀφιστάνειν τούτους, οὓς προτρέπομεν ἐπὶ τὸν ἡμέτερον λόγον, τῶν ἀπὸ τοῦ Περιπάτου, ἀναιρούντων τὴν πρὸς ἡμᾶς πρόνοιαν καὶ τὴν σχέσιν πρὸς ἀνθρώπους τοῦ θείου. πῶς οὐχὶ εὐσεβεῖς μὲν ἡμεῖς κατασκευάσομεν καὶ θεραπεύσομεν τοὺς προστετραμμένους πείθοντες αὐτοὺς ἀνακεῖσθαι τῷ ἐπὶ πᾶσι Θεῷ; &c.

„ ce, & que le souverain bien consiste dans la vo-
„ lupté.

Pourquoy de celles des Peripateticiens.

„ Je veux bien luy avoüer aussi que nous détour-
„ nons ceux que nous invitons à embrasser nôtre Re-
„ ligion, d'écouter les Peripateticiens, qui nient que
„ la Providence s'étende jusqu'à nous, & que Dieu
„ se mêle en aucune maniere des affaires des hom-
„ mes. Et en agissant ainsi, ne faisons-nous pas une
„ très-bonne œuvre, puisque nous les guérissons des
„ playes dangereuses, que les discours de ces mau-
„ vais medecins, qui se disent Philosophes, leur
„ avoient faites; en leur persuadant au contraire,
„ qu'ils doivent reconnoître en tout la Providence
„ de Dieu, & se soûmettre entierement à sa con-
„ duite?

Pourquoy de celles des Stoïciens.

„ Accordons-luy de plus, que nous les éloignons
„ encore des Stoïciens, qui introduisent un Dieu
„ corruptible, & sujet à toute sorte d'alterations &
„ de changemens, & qui disent qu'un jour tout sera
„ anéanti, à l'exception de Dieu seul. Par-là en dé-
„ livrant des plus grands maux ceux qui suivent
„ nôtre conseil, nous les disposons à s'attacher à la
„ veritable pieté envers Dieu, & à concevoir de
„ l'admiration pour le divin Auteur de la foy des
„ Chrétiens, qui a répandu par toute la terre la doc-
„ trine salutaire qui convertit & qui guérit les ames.

Pourquoy enfin de celles des Pythagoriciens & des Platoniciens.

„ Ajoûtons enfin, que quand nous employons les
„ mêmes remedes, pour guérir ceux que des mede-
„ cins ignorans (tels que les Pythagoriciens & les
„ Platoniciens) ont fait tomber dans le dogme ab-
„ surde de la Metempsychose, en leur enseignant

que

que l'ame raisonnable passe tantôt dans le corps « des bêtes, & tantôt dans des corps incapables mê- « me de sentiment ; nous les rendons sans contredit « beaucoup meilleurs ; d'autant plus que nous leur « apprenons en même temps, non pas que les mé- « chans sont punis par la privation de toute raison « & de tout sentiment ; mais qu'il y a des remedes « en cette vie, des peines & des travaux propres à « expier les fautes des pecheurs, & à les faire retour- « ner vers Dieu. «

Ch XIV. *Raisons generales qui obligeoient les Chrétiens de détourner les jeunes gens des Ecoles des Philosophes. Il n'y avoit aucune secte qui n'enseignât les erreurs les plus pernicieuses.*

Voila ce que les anciens Chrétiens pensoient des Ecoles de la Philosophie payenne, & le soin qu'ils prenoient d'en éloigner ceux qu'ils vouloient attirer à la connoissance de Jesus-Christ. Il est visible que la Philosophie étant ce qu'elle étoit alors, je veux dire, remplie des erreurs les plus pernicieuses du Paganisme, ils devoient en user ainsi ; & que nous-mêmes nous ne manquerions pas d'agir de la même maniere dans une pareille occasion. C'est même ce que nous faisons tous les jours à l'égard des Heretiques, que nous voulons faire rentrer dans l'Eglise, d'où ils sont sortis ; nous jugeons avec raison, que ceux qui ont été élevez dans leurs Ecoles, nourris dans les sophismes & les erreurs de leur fausse Theologie, ont plus d'opposition que les autres à reconnoître la verité ; & la premiere démarche que nous faisons, & que nous devons faire, en travaillant à leur conversion, c'est de les éloigner de ces Docteurs du mensonge qui les séduisent. Or la Philosophie payenne, dans quelque secte qu'on la considere, étant dans les

premiers ſiecles de l'Egliſe encore plus oppoſée au Chriſtianiſme par l'impieté de ſes dogmes, que l'hereſie ne l'eſt à preſent à la veritable foy par ſes erreurs ; devons-nous nous étonner ſi les Saints Peres la conſideroient comme un grand obſtacle à l'établiſſement de nôtre Religion, & s'ils faiſoient tous leurs efforts, pour en éloigner ceux à qui ils vouloient la faire connoître ?

Les mœurs des Philoſophes étoient extraordinairement corrompuës.

Ajoûtons à cela que rien n'étoit alors plus corrompu que les mœurs de ceux qui l'enſeignoient. Peripateticiens, Stoïciens, ou Platoniciens, & encore plus, comme l'on ſçait, ces derniers que tous les autres, étoient plongez dans les plus grands & les plus affreux deſordres ; & ne cherchoient qu'à y engager leurs diſciples avec eux.

Les Philoſophes ne cherchoient qu'à engager leurs diſciples dans leurs infames deſordres.

C'eſt une ſeconde raiſon que produit Origene, pour juſtifier contre Celſe la conduite des Chrétiens, qui tâchoient d'éloigner tout le monde de s'attacher à des maîtres ſi vicieux & ſi corrompus. Que ſi, comme il le témoigne dans le même endroit (1), on avoit pû luy montrer des Philoſophes exempts de ces defauts, & qui avec les autres ſciences, qui ſervent de prélude à la Philoſophie, eûſſent enſeigné celle-
» cy dans toute ſa pureté ; alors, ajoûte-t-il, nous ne
» détournerions pas les jeunes gens de s'attacher à de

(1) Origenes ibid. pag. 246. Εἰ δὲ παραστήσεις μοι διδασκάλους πρὸς φιλοσοφίαν προπαιδεύοντας καὶ ἐν φιλοσοφίᾳ γυμνάζοντας, οὐκ ἀποτρέψομεν ἀπὸ τούτων τοὺς νέους, πειράσομαι δὲ προγυμνασαμένους αὐτοὺς ὡς ἐν ἐγκυκλίοις μαθήμασι καὶ τοῖς φιλοσοφουμένοις ἀναβιβάσαι ἐπὶ τὸ σεμνὸν καὶ ὑψηλὸν τῆς λεληθυίας τοὺς πολλοὺς Χριστιανῶν μεγαλοφωνίας, περὶ τῶν μεγίστων καὶ ἀναγκαιοτάτων διαλαμβανόντων, καὶ ἀποδεικνύντων καὶ παριστάντων αὐτὰ πεφιλοσοφῆσθαι παρὰ τοῖς τοῦ Θεοῦ προφήταις καὶ τοῖς τοῦ Ἰησοῦ ἀποστόλοις.

« pareils maîtres : mais après qu'ils auroient été exercez dans leurs écoles, tant dans ces ſciences, que dans la Philoſophie même ; j'entreprendrois ſans difficulté de les pouſſer plus loin, & de les élever juſqu'à la ſublime doctrine du Chriſtianiſme, en les inſtruiſant des veritez les plus importantes & les plus neceſſaires, qui ſont expoſées dans les Livres des Prophetes inſpirez de Dieu, & dans ceux des Apôtres de Jeſus-Chriſt. » Mais comme il n'étoit pas poſſible de trouver parmi les Payens de pareils maîtres, ni aucune ſecte de Philoſophie, qui ne fût mêlée des plus pernicieuſes erreurs ; Origene fut obligé de faire luy-même, comme nous l'avons vû, ce qu'il dit icy ; & d'enſeigner à quelques-uns de ſes diſciples une nouvelle Philoſophie, bien differente de toutes les autres, pour les préparer par-là à la connoiſſance des veritez ſublimes du Chriſtianiſme.

Pour empêcher les jeunes gens de ſe corompre l'eſprit & le cœur, auprès des Philoſophes payens, Origene prit la reſolution d'enſeigner luy-même la Philoſophie, mais en ſuivant une methode toute particuliere.

Au reſte, quoique je ne croye pas que l'on puiſſe douter de ce que dit icy Origene des mœurs corrompuës des Philoſophes, qui obligeoient les Chrétiens d'éloigner de leurs Ecoles tous ceux qu'ils pouvoient ; il ſera bon neanmoins de rapporter encore ſur ce ſujet le témoignage de Lactance, parce qu'il le confirme par l'aveu des plus illuſtres d'entre les Payens mêmes. « Qui eſt celuy, dit-il (2), qui ne voye que

Nouvelle preuve tirée de Lactance, qui montre combien les mœurs des Philoſophes étoient corrompuës.

(2) Lactantius l. III. Divin. Inſtit. cap. XV. Quis eſt tandem qui non videat eos homines (Philoſophos) virtutis, qua ipſi egent, non eſſe Doctores. Nam ſi quis mores eorum diligenter inquirat, inveniet iracundos, cupidos, libidinoſos, arrogantes, protervos, & ſub obtentu ſapientiæ ſua vitia cælantes, domi facientes ea quæ in ſcholis arguiſſent. Fortaſſe, mentior accuſandi gratia : nonne id ipſum Tullius & fatetur & queritur ? Quotus, inquit, quiſque Philoſophorum invenitur, qui ſit ita moratus, ita animo & vita conſtitutus, ut ratio

» les Philosophes ne peuvent point enseigner aux au-
» tres la vertu, puisqu'ils en manquent eux-mêmes?
» Car si l'on examine leurs mœurs avec soin, on trou-
» vera qu'ils sont tous emportez, avares, débauchez,
» arrogans, insolens, cachant leurs vices sous le beau
» nom de la sagesse dont ils font profession, & s'aban-
» donnant en secret à tous les desordres qu'ils condam-
» nent en public. On croira peut-être que je les ca-
» lomnie, pour les décrier; mais Ciceron ne s'en
» plaint-il pas luy-même? Où est le Philosophe, dit-il,
» dont la vie & les mœurs soient telles que la raison le
» demande; qui fasse de la Philosophie la regle de sa
» conduite, & non pas seulement une vaine parade de
» science; qui pratique enfin ce qu'il dit, & qui obéïsse

Lactance confirme son sentiment par le témoignage de Ciceron.

postulat; qui disciplinam rerum, non ostentationem sapientiæ, sed legem vitæ putet; qui obtemperet ipse sibi, & decretis pareat suis? Videre autem licet alios tanta levitate & jactatione, ut his fuerit non didicisse melius: alios pecuniæ cupidos, alios gloriæ, multos libidinum servos, ut cum eorum vita & vitiis mirabiliter pugnet oratio. Nepósque Cornelius ad eundem Ciceronem ita scribit: Tantum abest ut ego magistram esse putem vitæ philosophiam, beatæque vitæ perfectricem, ut nullis magis existimem opus esse magistris vivendi quam plerisque qui in ea disputanda versantur. Video enim magnam partem eorum qui in schola de pudore & continentia præcipiant argutissime, eosdem in omnium libidinum cupiditatibus vivere. *Cornelius Nepos, semble en parlant ainsi, avoir eu en vûë de réfuter ce que dit Ciceron dans le V. livre de ses Questions Tusculanes:* O vitæ philosophia dux, ô virtutis indagatrix, expultrixque vitiorum..... Tu inventrix legum, tu magistra morum & disciplinæ fuisti. *Mais Lactance réfute plus au long & avec autant de solidité que d'éloquence ce même éloge de la Philosophie, dans le Chapitre XIV. de ce même livre, en opposant à Ciceron sa propre conduite & ses sentimens, par où il luy fait voir que selon son propre témoignage la Philosophie profane n'est que vanité & ignorance, & qu'elle ne sert de rien pour regler la vie & les mœurs. Lactance parle ainsi, comme il le fait entendre d'abord, afin de justifier les Chrétiens qui rejettoient toute cette Philosophie profane, pour s'attacher uniquement à la veritable sagesse, c'est à dire, à la Religion & à la pieté Chrétienne.*

à ses propres maximes ? Ne les voit-on pas au con- « traire, les uns si vains & si entêtez de leur sçavoir, « qu'il vaudroit beaucoup mieux qu'ils n'eussent jamais « rien appris ; les autres si âpres à l'argent, si passion- « nez pour la gloire, & si esclaves des plaisirs les plus « honteux, que l'on ne peut pas se figurer une plus « grande opposition que celle qui se trouve entre leurs « discours & leur vie ? «

Et par celuy de Cornelius Nepos.

Lactance ajoûte à ce témoignage de Ciceron celuy de Cornelius Nepos : Je suis si éloigné de croire, dit « ce judicieux Auteur, que la Philosophie serve à cor- « riger les mœurs & à regler la vie, que je suis per- « suadé au contraire, que de tous les hommes il n'y « en a point qui ayent plus besoin d'être reglez & cor- « rigez que ceux qui en font profession ; car je vois « que la plûpart de ceux qui disputent avec le plus de « subtilité dans leurs Ecoles, de la pudeur & de la « continence, sont ceux qui vivent dans les plus hon- « teuses débauches. «

Ce que dit Seneque sur le même sujet.

La plûpart des Philosophes, dit Seneque cité en- « core par Lactance (3), sont très-éloquens contre « eux-mêmes ; on diroit, lorsqu'on les entend décla- « mer contre l'avarice, l'impureté, l'ambition, qu'ils « font eux-mêmes leur propre portrait, tant ce qu'ils « disent contre ces vices, tombe à plomb sur eux. Il « faut donc les considerer comme ces boëtes des mede- «

(3) Idem Lactantius ibid. Item Seneca in Exhortationibus : Plerique, inquit, Philosophorum tales sunt diserti in convitium suum : quos si audias in avaritiam, in libidinem, in ambitionem perorantes, indicium sui putes professos : adeo redundant in ipsos maledicta in publicum missa : quos non aliter intueri decet, quam medicos, quorum tituli remedia habent, pixides venena.

» cins, qui par leur inſcription promettent des reme-
» des, & qui ne contiennent en effet que des poiſons.

Maximes pernicieuſes de Seneque rapportées & refutées par Lactance.

» Il y en a même, continuë Lactance (4), qui bien
» loin d'être touchez de honte pour leurs deſordres,
» entreprennent de les autoriſer, & les ſoûtiennent
» par leurs maximes. Le Sage, dit Seneque, fera mê-
» me les choſes qu'il deſapprouve, afin d'arriver à
» d'autres plus importantes; il n'abandonnera pas ab-
» ſolument les bonnes mœurs, mais il les accommo-
» dera au temps; de ſorte que ce que les autres font
» pour la gloire, ou pour le plaiſir, luy le fera pour
» venir à bout de ce qu'il prétend. Il ajoûte un peu
» aprés: Tout ce que font les débauchez & les igno-
» rans, le Sage le fera auſſi, mais non pas de la mê-
» me maniere, ni dans la même vûë. Comme ſi l'in-

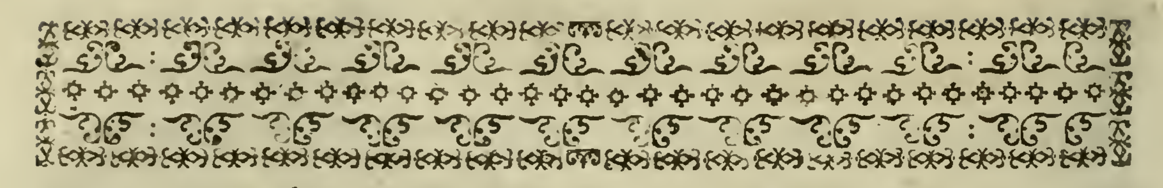
(4) Idem ibid. Quoſdam vero nec pudor vitiorum tenet, ſed patrocinia turpitudini ſuæ fingunt: ut etiam honeſte peccare videantur. Faciet ſapiens, inquit idem Seneca, etiam quæ non probabit, ut etiam ad majora tranſitum inveniat, nec relinquet bonos mores, ſed tempori aptabit, ut quibus alii utuntur in gloriam aut voluptatem, utatur rei agendæ cauſa. Deinde paulo poſt: Omnia quæ luxurioſi faciunt, quæque imperiti, faciet & ſapiens, ſed non eodem modo eodemque propoſito. Atqui nihil intereſt quo animo facias quod feciſſe vitioſum eſt: quia facta cernuntur, animus videtur. *Lactance aprés avoir parlé des deſordres de quelques Philoſophes conformes à ces belles maximes, conclut contre toute la Philoſophie en general, en diſant:* Nullum igitur in hac diſciplina magiſterium virtutis eſt, cum etiam illi qui honeſtiora præcipiunt, aut non faciunt ipſi quæ ſuadent, aut ſi faciunt, quod raro accidit, non diſciplina eos ad rectum, ſed natura perducat; quæ ſæpius etiam indoctos impellit ad laudem. *Je pourrois rapporter un grand nombre d'autres paſſages des Peres de l'Egliſe, qui ont parlé comme Lactance des deſordres des Philoſophes payens, & des pernicieuſes maximes de leur Philoſophie: & rien ne me ſeroit plus aiſé que de confirmer ce qu'ils ont dit ſur ce ſujet, par des preuves tirées de l'hiſtoire de la vie de ces Philoſophes, & des ouvrages qu'ils nous ont laiſſez, n'y en ayant pas un qui ne porte des marques bien ſenſibles de leur aveuglement.*

tention, dit Lactance, pouvoit excuser ce qui est mauvais par soy-même..... Je laisse ce qu'ajoûte le même Auteur, & par où il acheve de montrer combien il étoit pernicieux de confier l'éducation des jeunes gens à des maîtres si corrompus, & dans leurs mœurs, & dans leurs maximes.

On voit par-là ce que les Chrétiens pensoient des Philosophes payens, & de leurs Ecoles ; & en même temps la confirmation de ce que j'ay avancé, qu'elles étoient bien plus propres à engager profondément ceux qui les fréquentoient, dans toutes les erreurs & les desordres du Paganisme, & à les éloigner absolument du Christianisme, qu'à les disposer à en reconnoître la verité, & à goûter la pureté & la sainteté de sa morale. Mais quand il s'en trouveroit, comme il y en a eu en effet, que Dieu auroit tirez du milieu de cette corruption, pour les appeller à la connoissance de son Evangile, on ne pourroit les soupçonner que très-injustement, d'avoir retenu les idées ou les sentimens de la Philosophie payenne en general, & en particulier de celle de Platon ; puisqu'en embrassant le Christianisme ils faisoient tous profession de la rejettter absolument & sans aucune reserve, pour s'attacher uniquement à la sublime Philosophie des Prophetes & des Apôtres ; & c'est ce que nous allons voir dans le Livre suivant.

Conclusion tirée de ces témoignages. Il n'y a pû avoir qu'un petit nombre de Chrétiens qui soient sortis des Ecoles des Philosophes.

Fin du premier Livre.



DÉFENSE DES SAINTS PERES ACCUSEZ DE PLATONISME.

LIVRE SECOND.

Que les Peres de l'Eglise n'ont point suivi la Philosophie Platonicienne.

CHAP. I. *Courte récapitulation de ce qui a été dit dans le Livre précedent, & conclusion que l'on en doit tirer.*

JE NE SÇAY si je me trompe ; mais il me paroît, qu'en examinant avec quelque attention ce que j'ay dit dans la premiere Partie de cet Ouvrage, on trouvera que la question dont il s'agit, est presque entierement décidée. En effet, s'il est vray, comme je croy l'avoir montré, que la Philosophie Platonicienne n'ait regné ni dans les Ecoles Chrétiennes, ni dans les Ecoles payennes des premiers siecles de l'Eglise ; & que les SS. Peres, dans la necessité où ils se sont trouvez de lire les Livres des Philosophes payens, ayent été très-éloignez de s'attacher à aucun de leurs sentimens, sur les matieres même les plus indifferentes à la Religion ; il me semble qu'il s'ensuit

s'ensuit de-là assez clairement, qu'ils n'ont pas été Platoniciens ; & qu'en expliquant les dogmes de nôtre Religion, ils n'ont pû suivre les idées de la Philosophie Platonicienne, dans laquelle ils n'avoient pas été élevez, & qu'ils ne jugeoient pas même à propos de suivre dans les questions de Physique les moins importantes.

Le prétendu Platonisme des SS. Peres n'est établi que sur le préjugé que la Philosophie Platonicienne avoit regné dans les premiers siecles de l'Eglise.

Je puis tirer d'autant plus sûrement cette conclusion, que la plûpart de ceux qui ont accusé les Saints Peres de Platonisme, ne l'ont fait que sur le préjugé que la Philosophie de Platon avoit regné dans les premiers siecles de l'Eglise, comme celle d'Aristote dans les derniers. Si donc ce préjugé est évidemment faux, ainsi que je l'ay fait voir, on ne peut se dispenser de reconnoître que l'accusation ne l'est pas moins, & qu'étant appuyée sur un si mauvais fondement, elle doit tomber avec luy, & demeurer ensevelie sous ses ruïnes.

Il y a eu quelques anciens Chrétiens qui avant que d'embrasser la Foy, ont été Platoniciens ; mais on ne peut tirer de-là aucune consequence contre les autres anciens Chrétiens.

Il est vray qu'en montrant que la Philosophie Platonicienne n'avoit pas regné dans les Ecoles Chrétiennes, je n'ay pas dit qu'elle en ait été entierement excluë, ou qu'il n'y ait point eu de Chrétiens qui ayent été élevez dans cette Philosophie. J'ay reconnu au contraire avec saint Augustin, que quelques Chrétiens étoient sortis de l'Ecole Platonicienne de Plotin ; & sur-tout que saint Justin Martyr, plus ancien que ces Chrétiens, avoit fait profession (1) de

(1) *Synesius Evêque de Ptolemaïde, qui vivoit au V. siecle, a été aussi Platonicien avant que d'être Chrétien ; mais les ouvrages que nous avons de luy, à l'exception de ses Hymnes & de quelques-unes de ses lettres, sont tout profanes, & ont été composez avant sa conversion & son Episcopat. Zacharie de Mitylene & Enée de Gaze au*

cette ſecte, avant que d'embraſſer le Chriſtianiſme. Mais ſans m'arrêter à faire remarquer, que ces Platoniciens dont parle ſaint Auguſtin, nous ſont entierement inconnus, & qu'on ne peut pas les mettre au rang des SS. Peres dont il s'agit ; on voit aſſez, que quand on pourroit en ajoûter encore pluſieurs autres, tous ces Platoniciens convertis, comparez à tous les ſçavans Chrétiens qui avoient été élevez dans des principes bien differens, ſeront toûjours ſans contredit le plus petit nombre ; & que ce ſeroit la plus grande de toutes les chimeres, que de prétendre qu'ils auroient pû communiquer leurs idées Platoniciennes à toute l'Egliſe des premiers ſiecles.

Quand il y en auroit eu encore un plus grand nombre, on ne pourroit point les ſoupçonner d'avoir ſuivi après leur converſion la Philoſophie Platonicienne. Pourquoy cela?

Si neanmoins il reſtoit quelques ſcrupules là-deſſus, particulierement à l'occaſion de ſaint Juſtin, j'ay en main dequoy les lever tous, & juſtifier pleinement ce petit nombre de Platoniciens convertis, & tous les autres Chrétiens ſçavans, que l'on pourroit ſoupçonner d'avoir ſuivi, comme eux, la Philoſophie Platonicienne. C'eſt en faiſant voir, qu'en embraſſant le Chriſtianiſme ils ont renoncé abſolument à cette Philoſophie ; & qu'en ſe conformant aux ſentimens de toute l'Egliſe dans laquelle ils entroient, & à l'éloignement que tous les Chrétiens avoient de s'attacher à aucune ſecte de Philoſophie, ils ont été très-éloignez de ſuivre celle de Platon en particulier ſur les matieres mêmes les plus indifferentes.

ſixiéme ſiecle, paroiſſent auſſi avoir étudié la Philoſophie Platonicienne, le premier ſous Ammonius diſciple de Proclus, & le ſecond ſous Hieroclès ; mais ç'a été pour la combattre & la réfuter, comme ils ont fait avec une force & une ardeur admirable, ainſi que nous le verrons dans la ſuite.

Ainsi, comme je ne prétends pas seulement défendre saint Justin, mais generalement tous les Peres de l'Eglise des premiers siecles, de quelque maniere que l'on puisse prétendre qu'ils ont été Platoniciens, je produiray indifferemment leurs témoignages sur le sujet dont il s'agit. Par-là je confirmeray ce que j'ay avancé dans la premiere Partie, de leurs sentimens touchant la Philosophie payenne en general ; & en voyant ce qu'ils ont pensé en particulier de celle de Platon, on reconnoîtra toûjours de plus en plus, combien le préjugé de leur prétendu Platonisme, de quelque côté qu'on le regarde, est faux & insoûtenable.

Tous les Peres de l'Eglise & tous les anciens Chrétiens sans exception, ont fait profession de rejetter la Philosophie de Platon ; parce qu'elle faisoit partie du Paganisme, dont tous les Fideles avoient une horreur extrême.

Il faut seulement se souvenir icy avant toutes choses, de ce que j'ay déja dit, que du temps des Peres de l'Eglise la Philosophie payenne, & toutes les sectes qui la composoient, faisoient partie du Paganisme même ; & qu'elle en étoit la Theologie la plus specieuse & la plus considerable. Comme c'est-là le grand principe sur lequel je m'appuye dans tout cet ouvrage ; & que j'apprehende toûjours que l'idée que nous avons aujourd'huy de la Philosophie, qui est bien differente de ce qu'elle ètoit autrefois, n'empêche qu'on ne le penetre bien, & qu'on n'en voye toutes les consequences ; je crois devoir icy l'établir en peu de mots sur le témoignage de quelques Anciens, tant Payens que Chrétiens.

CHAP. II.

Preuve que la Philosophie payenne en general, & la Platoniciennε

Je dis donc que les Payens divisoient toute leur fausse Theologie en trois genres ; sçavoir, la Theologie fabuleuse ; la Theologie naturelle ; & la Theologie civile. C'est la division que Varron en

en particulier, faisoient partie du Paganisme. Division de toute la Theologie payenne, établie par Varron.

avoit faite en son Livre des choses divines, ainsi que nous l'apprenons de saint Augustin (2). Il ajoûtoit » que la Theologie fabuleuse étoit celle des Poëtes; » la naturelle, celle des Philosophes; & la civile, » celle des Peuples. Ensuite portant son jugement sur » ces trois genres de Theologie, il dit: Que dans le » premier il y a beaucoup de choses inventées à plai- » sir contre la dignité & la nature des Dieux immor- » tels; comme, qu'une divinité est née de la tête de » Jupiter; une autre, de sa cuisse; une autre, de quel- » ques gouttes de sang: Que des Dieux ont dérobé,

Jugement de Varron sur la premiere espece de la Theologie payenne, qu'il appelle fabuleuse.

(2) August. l. VI. de Civit. Dei, cap. V. Deinde illud quale est, quod (Varro) tria genera Theologiæ dicit esse, id est rationis quæ de diis explicatur, eorumque unum mythicon appellari, alterum physicon, tertium civile..... Deinde ait: Mythicon appellant, quo maxime utuntur Poëtæ: Physicon, quo Philosophi: civile, quo populi. Primum, inquit, quod dixi, in eo sunt multa contra dignitatem & naturam immortalium ficta. In hoc enim est, ut Deus alius ex capite, alius ex femore sit, alius ex guttis sanguinis natus: in hoc ut dii furati sint, ut adulteraverint, ut servierint homini. Denique in hoc omnia diis attribuuntur, quæ non modo in hominem, sed etiam quæ in contemptissimum hominem cadere possunt...... Secundum genus est, inquit, quod demonstravi, de quo multos libros Philosophi reliquerunt. In quibus est, dii qui sint, ubi, quod genus, quale, ex quonam tempore, an a sempiterno fuerint, an ex igne sint, ut credit Heraclitus: an ex numeris, ut Pythagoras; an ex atomis, ut Epicurus. Sic alia quæ facilius intra parietes in schola, quam extra in foro ferre possunt aures. Nihil in hoc genere culpavit, quod physicon vocavit, & ad Philosophos pertinet: tantum quod eorum inter se controversias commemoravit, per quos facta est dissidentium multitudo sectarum..... Tertium genus est, inquit, quod in urbibus cives, maxime sacerdotes nosse atque administrare debent. In quo est quo deos publice colere, quæ sacra & sacrificia facere quemque par sit. Adhuc quod sequitur attendamus: Prima, inquit, Theologia maxime accommodata est ad theatrum: secunda ad mundum: tertia ad urbem. Quis non videat cui palmam dederit? Utique secundæ, quam supra dixit esse Philosophorum. Hanc enim pertinere testatur ad mundum, quo isti nihil esse excellentius opinantur in rebus.

commis des adulteres, servi des hommes en qualité « de valets ; & qu'enfin dans ce genre de Theologie « on attribuë aux Dieux tous les desordres, non seu- « lement des hommes, mais encore des plus vils & « des plus méprisables de tous les hommes. Sur le se- « cond, il dit que c'est celuy dont les Philosophes ont « laissé plusieurs Livres ; & qu'ils y traitent, qui sont « les Dieux ; où ils sont ; de quelle nature & de quelle « qualité ; depuis quel temps ils sont, & si c'est de « toute éternité. S'ils ont pris naissance du feu, com- « me le croit Heraclite ; ou des nombres, comme le « dit Pythagore ; ou des atomes, comme le veut Epi- « cure ; & semblables questions, qu'il est plus conve- « nable, ajoûte-t-il, de traiter dans une Ecole qu'en « public. Sur le troisiéme genre il dit : Que c'est celuy « dont les citoyens des Villes, & sur-tout les Prêtres, « doivent être instruits ; & qu'il consiste à sçavoir « quels Dieux doivent être adorez publiquement, & « les ceremonies ou les sacrifices à quoy chacun est « obligé. Enfin il conclut, que le premier genre de « Theologie convient particulierement au theatre, le « second au monde, & le troisiéme aux villes. «

Sur la seconde espece, qui est la Philosophique.

Sur la troisiéme, qui est la Civile.

On voit par-là en quoy consistent les trois genres de la Theologie payenne, & que c'est au second, je veux dire, à la Theologie des Philosophes, que Varron donnoit la préference ; puisque, selon la remarque de saint Augustin, il n'y trouve rien à redire, & qu'il témoigne qu'il appartient au monde : la plûpart des Philosophes ne connoissant rien de plus excellent que le monde, dont même les Platoniciens & les Stoïciens faisoient un Dieu.

Varron donnoit la préference à la Theologie Philosophique.

Division de Scévola conforme à celle de Varron.

Saint Augustin nous apprend encore (3), que Sçévola, ce sçavant Pontife des Superstitions Romaines, suivant la même division, avoit dit que » trois sortes de Dieux avoient été introduits, les uns » par les Poëtes, les autres par les Philosophes, & les » autres par les Magistrats des Villes. Il ajoûtoit, » que la premiere espece de Dieux étoit extravagante, » parce qu'on leur attribuoit beaucoup de choses in- » dignes d'eux; & que la seconde n'étoit pas propre » pour les Etats, parce qu'elle contenoit beaucoup de » choses superfluës, & quelques-unes même dont la » connoissance pouvoit nuire aux peuples; parce qu'a- » joûtoit-il, on leur apprend dans cette Theologie, » qu'Hercule, Esculape, Castor & Pollux ne sont pas » des Dieux; & parce que les Docteurs, c'est-à-dire » les Philosophes auteurs de cette seconde espece de » Theologie, montrent que ces Dieux ont été des » hommes, & qu'ils sont morts comme tels.

Scévola condamne la Theologie des Poëtes & des Philosophes, & donne la préference à la Théologie Civile.

Ainsi Sçévola, contraire sur ce point à Varron, donnoit la préference à la Theologie politique ou civile; sans doute, parce qu'en qualité de Pontife il en faisoit profession, & présidoit à tous les sacrifices & à toutes les ceremonies qu'elle prescrivoit;

(3) Idem August. l. IV. de Civit. cap. XXVII. Relatum est in litteris, doctissimum pontificem Scævolam disputasse tria genera tradita deorum: unum a Poetis, alterum a Philosophis, tertium a principibus civitatis. Primum genus nugatorium dicit esse, quod multa de diis dicantur indigna: secundum non congruere civitatibus, quod habeant aliqua supervacua, aliqua etiam quæ obsit populis nosse..... Quæ sunt autem illa quæ prolata in multitudine nocent? Hæc, inquit, non esse deos, Herculem, Æsculapium, Castorem, Pollucem. Proditur enim a doctis, quod homines fuerint, & humana conditione defecerint.

au lieu que Varron étant Philosophe, n'avoit aucun interêt à la soûtenir, & devoit naturellement être plus porté à préferer la Theologie Philosophique.

Division de Plutarque conforme aux deux précedentes.

Plutarque (4) enfin dans son Livre des Sentimens des Philosophes, établit la méme division, en disant, que ceux qui ont introduit le culte des " Dieux, l'ont divisé en trois especes differentes. Que " la premiere est physique ou naturelle ; que la secon- " de est fabuleuse ; & que la troisiéme enfin tire son " nom & son autorité des Loix. Que les Philosophes " enseignent la premiere espece de Theologie ; les " Poëtes, la seconde ; & que chaque ville particuliere " regle la troisiéme. "

Plutarque a soûtenu toutes les trois especes de la Theologie payenne. Il paroit neanmoins donner la préference à la Theologie Philosophique.

Quoique Plutarque, comme on le voit par ses ouvrages, ait soûtenu toutes ces differentes especes de Theologie, on ne peut pas douter neanmoins, qu'il n'ait donné, en qualité de Philosophe, la préference à la Theologie Philosophique. Ç'a été méme pour l'enseigner & en instruire tout le monde, qu'il a composé son ouvrage des Sentimens des Philosophes, où il rapporte indifferemment ce qu'ils ont pensé touchant toutes les choses divines & humaines; autant celles qui appartiennent à la Physique proprement dite, que celles qui regardent la connoissance de Dieu, sa nature, sa providence, & les autres semblables ; parce qu'elles composoient toutes

(4) Plutarchus, de Placitis Philosoph. l. 1. cap. VI. Διόπερ οἱ τὸν τῶν θεῶν παραδόντες σεβασμὸν, διὰ τριῶν ἡμῖν ἐξέθηκαν εἰδῶν, πρῶτον μὲν τοῦ φυσικοῦ, δεύτερον δὲ τοῦ μυθικοῦ, τρίτον δὲ τοῦ τὴν μαρτυρίαν ἐκ τῶν νόμων εἰληφότος διικνοῦσι. διδάσκεται δὲ τὸ μὲν φυσικὸν ὑπὸ τῶν φιλοσόφων, τὸ δὲ μυθικὸν ὑπὸ τῶν ποιητῶν, τὸ δὲ νομικὸν ἀφ' ἑκάστης ἀεὶ πόλεως συνίσταται.

ensemble ce qui s'appelloit la Theologie Philosophique.

Les Peres de l'Eglise ont suivi cette même division en combattant la Theologie payenne.

A ces témoignages des Payens je pourrois joindre celuy des Chrétiens ; comme de Tertullien, de saint Justin, d'Eusebe, & de quelques autres, qui établissent, ou qui suivent la même division de la Theologie payenne ; mais ceux que j'ay rapportez, suffisent pour faire connoître, que la Philosophie étoit une espece de cette Theologie, & même l'espece la plus considerable ; parce que tous ceux qui se piquoient de science & d'esprit, s'attachoient à celle-là, & suivoient en matiere de Religion les sentimens de Zenon, de Platon, d'Aristote ou d'Epicure, suivant les differentes sectes de Philosophie dans lesquelles ils étoient engagez ; quoique dans la pratique ils n'osassent point s'éloigner du culte public établi par les Loix.

Ils ont dû combattre la Theologie Philosophique autant & plus que la Civile, ou la Poëtique.

Cela étant, il est visible que les Peres de l'Eglise & tous les Chrétiens, bien loin de pouvoir suivre quelque secte particuliere de cette Philosophie payenne, soit qu'ils y eussent été élevez, ou non, ne pouvoient trop s'en éloigner ; qu'ils devoient la rejetter absolument, & la combattre autant & plus que la Theologie Poëtique, ou la Theologie Civile. On voit de plus, qu'ils ne pouvoient pas même suivre dans les matieres purement Philosophiques aucune de ces sectes, à cause de la liaison qui se trouvoit entre ces matieres & les autres qui étoient propres de la Theologie payenne ; avec lesquelles, outre qu'elles venoient d'un même Auteur, elles ne faisoient qu'un même corps : que l'horreur même qu'ils avoient

avoient du Paganisme, & de tout ce qui y avoit quelque rapport, ne leur permettoit pas de faire cette distinction entre les sentimens de ces Philosophes : qu'ils ne devoient pas même la faire ; de peur qu'en marquant par-là de l'estime pour quelques opinions de ces Philosophes, ils ne confirmassent les Payens dans celle qu'ils avoient, & pour ces Philosophes, & pour toute leur fausse Theologie ; & n'exposassent en même temps les Fideles, en excitant leur curiosité pour cette dangereuse Philosophie, au peril de corrompre la pureté de leur foy, & de la perdre même entierement, en donnant contre un écüeil où la plûpart des Heretiques de ce temps-là avoient fait naufrage.

Ils ont dû rejetter & combattre encore plus la Philosophie Platonicienne que toutes les autres.

On voit enfin par la même raison, que les Peres de l'Eglise devoient être encore plus éloignez de suivre la Philosophie de Platon, sur quelque matiere que ce pût être, que celle d'aucun autre Philosophe ; dautant que, quoy qu'elle eût moins de sectateurs que celle de Zénon, d'Epicure & d'Aristote, comme je l'ay fait voir, il n'y avoit guéres neanmoins de Philosophes des autres sectes, qui ne se couvrissent du nom & de l'autorité de Platon, surtout lorsqu'il s'agissoit de défendre le Paganisme ; & que generalement parlant, les Payens étoient entêtez d'une estime si extraordinaire pour ce Philosophe, quoy qu'ils ne connussent souvent que de nom, qu'ils le regardoient tous comme le plus sublime de leurs Theologiens, & même comme une espece de divinité (5). C'est, dis-je, pour toutes

(5) August. l. 11. de Civit. cap. XIV. Hunc Platonem Labeo inter Se-

ces raiſons que les Peres de l'Egliſe devoient être éloignez de ſuivre ce fameux Theologien du Paganiſme beaucoup plus qu'aucun autre, & qu'ils devoient au contraire travailler de toutes leurs forces à luy faire perdre cette grande autorité qu'il s'étoit acquiſe parmi les Payens. Voyons à preſent s'ils l'ont fait.

CHAP. III. *Preuves que les SS. Peres ont rejetté & combattu toute la Philoſophie payenne, comme faiſant partie du Paganiſme, & particulierement celle de Platon. Témoignage de S. Juſtin ſur ce ſujet.*

JE COMMENCE par ſaint Juſtin, qui eſt le ſeul des Peres de l'Egliſe des premiers ſiecles, que l'on puiſſe montrer avoir été élevé dans la Philoſophie Platonicienne. Examinons donc s'il y a la moindre apparence de ſoupçonner, qu'après ſa converſion à la foy Chrétienne, il ſoit demeuré attaché à cette Philoſophie, ou qu'il en ait ſuivi les ſentimens. Mais bien loin de-là; dès ſon premier ouvrage qu'il adreſſe aux Gentils (6), & où il combat toute la Theologie payenne, ſuivant cette diviſion que nous venons d'établir; après avoir montré l'extravagance & l'impieté de celle des Poëtes, il dit de

mideos commemorandum putavit, ſicut Herculem, ſicut Romulum. Semideos autem heroibus anteponit, ſed utroſque inter numina collocat.

(6) Juſtinus Martyr, Cohort. ad Græcos. Ταῦτα καὶ τοιαῦτα περὶ θεῶν ἐδίδαξεν ὑμᾶς Ὅμηρος, καὶ οὐχ Ὅμηρος μόνον, ἀλλὰ καὶ Ἡσίοδος, ὥστε εἰ μὲν πιστεύετε τοῖς κορυφαιοτάτοις ὑμῶν ποιηταῖς, τοῖς καὶ γενεαλογήσασι τοὺς θεοὺς ὑμῶν, ἀνάγκη ὑμᾶς ἢ τοιούτους αὐτοὺς εἶναι νομίζειν, ἢ μηδ᾽ ὅλως θεοὺς αὐτοὺς εἶναι πιστεύειν. εἰ δὲ τοὺς ποιητὰς παραιτεῖσθε λέγειν, ἐπειδὴ μύθους τε αὐτοῖς πλάττειν ἐξεῖναι φατὲ, καὶ πολλὰ πόρρω τῆς ἀληθείας περὶ θεῶν μυθωδῶς διεξιέναι, τίνας ἑτέρους τῆς θεοσεβείας ὑμῶν διδασκάλους ἔχειν οἴεσθε; .... τοὺς σοφοὺς πάντως δήπου καὶ φιλοσόφους λέξετε· ἐπὶ τούτους γὰρ ὥσπερ ἐπὶ τεῖχος ὀχυρὸν καταφεύγειν εἰώθατε, ἐπειδάν τις ὑμῖν τὰς τῶν ποιητῶν περὶ θεῶν ἀπαγγέλλῃ δόξας. οὐκοῦν ἐπειδήπερ ἀπὸ τῶν παλαιῶν καὶ πρώτων ἄρξασθαι προσήκει, ἐντεῦθεν ἀρξάμενος τὴν ἑκάστου δόξαν ἐκθήσομαι, πολλῷ γελοιοτέραν τῆς τῶν ποιητῶν θεολογίας.

celle des Philosophes : Qu'il va faire voir qu'elle « est beaucoup plus ridicule que celle des Poëtes. Ce « début n'est pas assurément d'un homme fort entêté de la Philosophie en general, ou de celle de Platon en particulier. Il soûtient neanmoins ce qu'il avance, en exposant (7) quelle est la confusion & l'opposition étrange qui se trouve dans les opinions des Philosophes touchant les principes de la Physique; d'où il conclut, que des gens qui n'ont pû même « s'accorder sur ces sortes de matieres, doivent être « dès-là reconnus absolument indignes d'être écoutez « sur celles de la Religion. «

Il s'attache ensuite (8) en particulier à Platon *S. Justin s'at-*

(7) Idem ibid. paulo inferius. Ὁρᾶτε τοίνυν τὴν ἀξίαν τῶν παρ' ὑμῖν νομισθέντων γεγενῆσθαι σοφῶν, οὓς διδασκάλους ὑμῖν τῆς θεοσεβείας γεγενῆσθαι φατέ. τῶν μὲν, ὕδωρ ἀποφηναμένων ἀρχὴν ἁπάντων εἶναι· τῶν δὲ, ἀέρα· τῶν δὲ, πῦρ· τῶν δὲ ἄλλο τι τῶν προειρημένων. Καὶ πάντων τούτων πιθανοῖς τισι λόγοις πρὸς κατασκευὴν τῶν μὴ καλῶς δοξάντων αὐτοῖς χρωμένων, καὶ τὸ ἴδιον δόγμα προτιμότερον ἐπιχειρούντων δεικνύναι. Ταῦθ' ὑπ' αὐτῶν εἴρηται. πῶς οὖν ἀσφαλὲς, ὦ ἄνδρες Ἕλληνες, τοὺς σώζεσθαι βουλομένους, παρὰ τούτων οἴεσθαι δύνασθαι τὴν ἀληθῆ θεοσέβειαν μανθάνειν, τῶν μηδ' ἑαυτοὺς πεῖσαι δυνηθέντων τὸ μὴ πρὸς ἀλλήλους στασιάζειν, μηδ' ἐναντίοι τῆς ἀλλήλων φαίνεσθαι δόξης; *On voit par ces paroles de saint Justin, qu'il étoit fort éloigné de suivre les Philosophes payens, non seulement sur les matieres qui appartiennent à la Religion, mais encore sur celles qui regardent la Philosophie proprement dite ; puisqu'il produit leur ignorance & leurs dissensions sur les principes de la Physique, comme une preuve certaine qu'ils ne doivent pas être écoutez sur les matieres de la Religion.*

(8) Idem Justinus ibid. Ἀλλ' ἴσως οἱ τῆς ἀρχαίας καὶ παλαιᾶς ἐκείνης ἀποστῆναι μὴ βουλόμενοι πλάνης, οὔ φασι παρὰ τῶν εἰρημένων, ἀλλὰ παρὰ τῶν ἐνδοξοτάτων καὶ τελειοτάτων ἐν ἀρετῇ νομισθέντων εἶναι παρ' αὐτοῖς φιλοσόφων, τὸν περὶ τῆς θεοσεβείας παρειληφέναι λόγον, Πλάτωνος καὶ Ἀριστοτέλους. Τούτους γὰρ τὴν τελείαν καὶ ἀληθῆ φασὶ μεμαθηκέναι θεοσέβειαν..... δεύτερον δὲ οἶμαι δεῖν καὶ τὰς τούτων ἐξετάσαι δόξας. εἰσόμεθα γὰρ εἰ μὴ καὶ τούτων ἑκάτερος τἀναντία θατέρῳ φαίνεται λέγων. εἰ δὲ καὶ τούτους μὴ συμφωνήσαντας ἀλλήλοις εὕροιμεν, ῥᾴδιον οἶμαι καὶ τὴν τούτων ἄγνοιαν γινώσκειν σαφῶς.

cache particulierement à Platon & à Aristote, pour réfuter leur Philosophie.

& à Aristote, comme aux deux plus grands Theologiens du Paganisme, & qui passoient parmi tous les Payens, comme saint Justin l'assure icy, pour ceux qui avoient mieux entendu la Religion, & en avoient formé les systêmes les plus parfaits. Mais nôtre illustre Martyr employant contre ces deux Philosophes le même raisonnement qu'il vient de faire contre tous les autres, & les ménageant en-
» core moins, entreprend de faire voir leur ignoran-
» ce, c'est le terme dont il se sert, autant sur les ma-
» tieres de Physique que sur celles de la Religion.

Il se moque de Platon sur ce qu'il dit, que Dieu habite dans une substãce de feu.

» Platon, dit-il (9) en se moquant agreablement
» de luy, comme s'il fût descendu tout récemment du
» Ciel, & qu'il eût vû & sçû exactement tout ce qui
» s'y passe, nous assure que le Dieu suprême y ha-
» bite dans une substance de feu. Aristote au con-
» traire dans l'Abregé de sa Philosophie, qu'il adresse
» à Alexandre, rejette ouvertement ce sentiment de
» Platon, & composant de sa façon un cinquiéme éle-

(9) Idem Just. ibid. Πλάτων μὲν γὰρ, ὡς ἄνωθεν κατεληλυθὼς, καὶ τὰ ἐν οὐρανοῖς ἅπαντα ἀκριβῶς μεμαθηκὼς καὶ ἑωρακὼς, τὸν ἀνωτάτω Θεὸν ἐν τῇ πυρώδει οὐσίᾳ εἶναι λέγει. Ἀριστοτέλης δὲ ἐν τῷ πρὸς Ἀλέξανδρον τὸν Μακεδόνα λόγῳ σύντομόν τινα τῆς ἑαυτοῦ φιλοσοφίας ἐκτιθέμενος ὅρον, σαφῶς καὶ φανερῶς τὴν Πλάτωνος ἀναιρεῖ δόξαν, οὐκ ἐν τῇ πυρώδει οὐσίᾳ τὸν Θεὸν εἶναι λέγων, ἀλλὰ πέμπτον αἰθέριόν τε καὶ ἀμετάβλητον ἀναπλάττων σῶμα, ἐν τούτῳ αὐτὸν εἶναι φησί. γέγραφε γοῦν οὕτως· οὐχ ὡς ἔνιοι τῶν περὶ τὸ θεῖον πλημμελούντων ἐν τῇ πυρώδει οὐσίᾳ τὸν Θεὸν εἶναι φασίν. εἶτα ὥσπερ μὴ ἀρκούμενος ἐπὶ τῇ κατὰ Πλάτωνος βλασφημίᾳ, καὶ τὸν ὑπ᾽ αὐτοῦ τῆς πολιτείας ἐκβληθέντα ὡς ψεύστην καὶ τρίτον τῶν ἀπὸ τῆς ἀληθείας εἰδώλων, ὡς αὐτὸς ἔφη, μιμητὴν ὄντα Ὅμηρον, εἰς ἀπόδειξιν τῶν ὑπ᾽ αὐτοῦ περὶ τοῦ αἰθερίου σώματος λεγομένων καλεῖ μάρτυρα. γέγραφε γὰρ, οὕτω γοῦν καὶ Ὅμηρος ἔφη,

Ζεὺς δ᾽ ἔλαχ᾽ οὐρανὸν εὐρὺν ἐν αἰθέρι καὶ νεφέλῃσι,

βουλόμενος ἐκ τῆς Ὁμήρου μαρτυρίας ἀξιόπιστον τὴν ἑαυτοῦ δεικνύναι δόξαν.

ment, je ne ſçay quelle ſubſtance étherée & inalte- «
rable, dit que c'eſt-là où Dieu ſe trouve. Car voicy «
en effet comme il parle : Nous ne ſommes pas de «
ceux qui s'égarant dans les idées qu'ils ſe forment «
de la divinité, diſent que Dieu eſt renfermé dans «
une ſubſtance de feu. Et non content d'avoir ainſi «
outragé Platon, il produit comme un témoignage «
authentique & démonſtratif de ce qu'il dit touchant «
cette ſubſtance étherée qu'il admet, l'authorité d'Ho- «
mere que Platon a chaſſé de ſa République, comme «
un menteur impudent & un diſeur de fables. «

Il rejette la Philoſophie de Platon & celle d'Ariſtote, à cauſe de leur oppoſition, & de leur diſſenſion perpetuelle.

Que penſer de ce diſcours de ſaint Juſtin? Eſt-ce là le ſtyle d'un homme fort prévenu en faveur de Platon & d'Ariſtote? Mais continuons de l'écouter.
Il eſt aiſé, dit-il (1), de vous faire connoître que «
ces deux Philoſophes qui ſont parmi vous dans une «
ſi haute eſtime, ne ſe ſont pas mieux accordez ſur «
tout le reſte. Platon apporte trois principes de tous «
les corps naturels, Dieu, la matiere & l'idée; Dieu, «
comme l'auteur de tout; la matiere, comme le ſujet «
ſur lequel il a travaillé; l'idée, comme le modele «

(1) Idem Juſtinus infra. Ὅτι τοίνυν οἱ σφόδρα θαυμαστοὶ καθ' ἡμᾶς σοφοὶ οὐδ' ἐν τοῖς ἄλλοις συμφωνοῦντες φαίνονται, καὶ ἀπὸ τούτων γνῶναι ῥᾴδιον. τοῦ γὰρ Πλάτωνος τρεῖς ἀρχὰς τοῦ παντὸς εἶναι λέγοντος, Θεὸν, καὶ ὕλην, καὶ εἶδος· Θεὸν μὲν τὸν πάντων ποιητήν· ὕλην δὲ τὴν ὑποκειμένην τῇ πρώτῃ τῶν γινομένων γενέσει, καὶ τὴν πρόφασιν αὐτῷ τῆς δημιουργίας παρέχουσαν· εἶδος δὲ, τὸ ἑκάστου τῶν γινομένων παράδειγμα. Ἀριστοτέλης τοῦ μὲν εἴδους ὡς ἀρχῆς οὐδαμῶς μέμνηται· δύο δὲ ἀρχὰς, Θεὸν καὶ ὕλην εἶναί φησι. Καὶ αὖθις τοῦ Πλάτωνος ἐν τῇ πρώτῃ τοῦ ἀνωτάτω τοῦ οὐρανοῦ ἀπλανεῖ σφαίρᾳ τόν τε πρῶτον θεὸν καὶ τὰς ἰδέας εἶναι λέγοντος, Ἀριστοτέλης μετὰ τὸν πρῶτον θεὸν, οὐ τὰς ἰδέας, ἀλλά τινας νοητοὺς θεοὺς εἶναι λέγει. Οὕτω μὲν οὖν περὶ τῶν ἐν οὐρανοῖς περὶ ἀλλήλους διαφέρονται πραγμάτων· ὥς τε εἰδέναι προσήκει, ὅτι οἱ μηδὲ τὰ παρ' ἡμῖν ἐπίγεια γνῶναι δυνηθέντες, οὐκ ἀξιόπιστοι φανήσονται περὶ τῶν ἐν οὐρανοῖς διηγούμενοι.

» qu'il s'est proposé, & sur lequel il a formé tout ce
» qui existe. Aristote au contraire rejettant l'idée, ne
» reconnoît que deux principes, Dieu & la matiere.
» Enfin Platon ayant jugé à propos de placer le pre-
» mier Dieu & les idées sur la premiere sphere du
» Ciel, Aristote s'y oppose, & déplace les idées, pour
» joindre au premier Dieu sur cette sphere je ne sçay
» quels autres Dieux intelligibles. C'est ainsi que ces
» Philosophes sont opposez entre eux touchant les
» choses du Ciel : en quoy il n'y a personne qui ne
» doive tomber d'accord, que des gens qui ont igno-
» ré les choses d'icy-bas, & qui n'ont jamais pû con-
» venir sur une seule d'entre elles, ne soient beau-
» coup plus indignes d'être crûs, lorsqu'ils veulent
» nous raconter ce qui se passe dans le Ciel.

S. Justin juge Platon & Aristote également indignes de créance sur toutes les matieres qu'ils ont traitées dans leur Philosophie.

Voilà l'argument de saint Justin, qui est en même temps celuy de tous les autres SS. Peres, par lequel on voit qu'il jugeoit Platon également indigne de créance sur toutes les choses du Ciel & de la terre, & aussi ignorant en Theologie qu'en Philosophie. En quoy donc peut-on prétendre qu'il l'ait suivi? Quoy? il juge Platon indigne d'être crû par les Payens sur les matieres les plus indifferentes de la Philosophie, & il l'auroit suivi luy-même dans l'explication des mysteres ou des dogmes du Christianisme? Quelle absurdité! Mais voyons ce
» qu'il ajoûte, pour établir son raisonnement. En effet,
» dit-il (2), il est évident que ces Philosophes ne

(2) Idem ibid. ὅτι τοίνυν οὐδὲ ὁ περὶ τῆς ἐνταῦθα ἀνθρωπίνης ψυχῆς αὐτοῖς συμφωνήσει λόγος, δῆλον ἀπὸ τῶν ὑφ' ἑκατέρου αὐτῶν περὶ αὐτῆς λεχθέντων. Πλάτων μὲν γὰρ τριμερῆ αὐτὴν εἶναι φησι, καὶ τὸ μὲν λογικὸν αὐτῆς, τὸ δὲ θυμικὸν, τὸ δὲ ἐπιθυμητικὸν εἶναι λέγει. Ἀριστοτέλης δὲ, οὐ κοινοτέραν

s'accordent pas même dans les sentimens qu'ils ont « de l'ame. Platon la divise en trois parties ; la raisonnable, l'irascible, & la concupiscible. Aristote au « contraire ne veut point reconnoître ces deux dernieres parties de l'ame, mais la renferme toute dans « la raison. Platon crie tant qu'il peut, que l'ame est « immortelle ; Aristote au contraire, en luy donnant « le nom d'Entelechie, luy ôte l'immortalité, & veut « absolument qu'elle soit mortelle : celuy-là la met « dans un mouvement perpetuel ; celuy-cy, quoy qu'il « la fasse le principe de tous les mouvemens, n'en « reconnoît aucun en elle. On voit donc que sur « cette matiere, comme sur toutes les autres, ces deux « Philosophes sont absolument opposez l'un à l'autre. «

Il rejette leurs sentimẽs les plus indifferens.

C'est pour cette raison que saint Justin declare ces deux Philosophes également indignes de créance sur les sentimens même les plus indifferens, ou au moins les plus susceptibles d'une interpretation favorable. Car qu'y a-t-il, par exemple, de plus indifferent, que de distinguer dans l'ame ces trois parties, la raisonnable, l'irascible, la concupiscible ? Tous nos livres d'à-present & nos discours ne sont-ils pas pleins de cette distinction, & de cette autre, qui vient de la même source, & que nous prenons dans le même sens, lorsque nous distinguons dans

τὴν ψυχὴν εἶναί φησιν, ἐν ᾧ περιείληπται καὶ τὰ φθαρτὰ μόρια, ἀλλὰ τὸ λογικὸν μόνον. Καὶ ὁ μὲν Πλάτων, ψυχὴ πᾶσα ἀθάνατος, κέκραγε λέγων. Ἀριστοτέλης δὲ ἐντελέχειαν αὐτὴν ὀνομάζων, οὐκ ἀθάνατον, ἀλλὰ θνητὴν αὐτὴν εἶναι βούλεται. καὶ ὁ μὲν ἀεικίνητον αὐτὴν εἶναι λέγει· Ἀριστοτέλης δὲ ἀκίνητον αὐτὴν εἶναί φησιν, ἁπάσης κινήσεως προηγουμένην. ἀλλ᾽ ἐν τούτοις μὲν ὑπεναντία φρονοῦντες ἀλλήλοις ἐλέγχονται· εἰ δέ τις ἀκριβῶς τὰ κατ᾽ αὐτοὺς σκοπεῖν ἐθέλει, οὐδὲ ταῖς ἑαυτῶν δόξαις ἐμμένειν προήρηνται.

l'ame, la partie superieure, & la partie inferieure?

Il juge Platon indigne d'être crû sur l'immortalité de l'ame; & pourquoy?

Il ne faut pas s'étonner au reste que saint Justin rejette cette distinction de Platon, puisqu'au sujet de l'immortalité de l'ame qu'il a soûtenuë, il ne le croit pas plus digne d'être écouté qu'Aristote qui l'a niée. Pourquoy cela? C'est parce qu'il n'avoit appuyé ce dogme, non plus que toutes ses autres opinions, que sur des raisonnemens humains & sur des conjectures la plûpart fausses. Ainsi comme il n'avoit rien en cela qui pût le faire préferer à Aristote, qui avoit inventé & établi ses opinions de la même maniere; il n'avoit pas aussi plus d'autorité, & ne meritoit pas plus d'être suivi que luy; ou pour mieux dire, ils étoient tous deux par cette raison également incapables de persuader leurs sentimens.

Platon & Aristote n'ont fondé toute leur Philosophie que

C'est le principe general par lequel saint Justin prescrit contre l'autorité de ces deux Philosophes. » Vous assurez, dit-il (3), aux Payens, que Platon

(3) Idem Just paulo superius. Ἐγὼ δὲ πρῶτον μὲν ἡδέως ἂν πυθοίμην τῶν ταῦτα λεγόντων παρὰ τίνων αὐτοὺς μεμαθηκότας εἰδέναι φασι. ἀδύνατον γὰρ τοὺς τὰ οὕτω μεγάλα καὶ θεῖα μὴ παρά τινων εἰδότων μεμαθηκότας, ἢ αὐτοὺς εἰδέναι, ἢ ἑτέρους δύνασθαι διδάσκειν ὀρθῶς. *Saint Justin avoit dit un peu plus haut la même chose, en parlant de tous les Theologiens du Paganisme, qu'ils n'ont pû connoître des veritez aussi relevées que celles de la Religion, parce qu'ils ne les ont point apprises de gens qui en eussent une connoissance certaine, mais qu'ils ont tiré tout ce qu'ils ont dit sur ce sujet, de leur esprit & de leur imagination:* Πῶς ταύτην αὐτοὺς μεμαθηκέναι φατέ; ἀδύνατον γὰρ τοὺς μὴ πρότερον παρὰ τῶν εἰδότων μεμαθηκότας, τὰ οὕτω μεγάλα καὶ θεῖα πράγματα γινώσκειν. *C'est pour cette raison que Lactance dit que tous les dogmes & tous les préceptes des Philosophes n'ont point une autorité suffisante pour être crûs, parce qu'ils n'ont que des hommes pour auteurs.* Nihil ponderis habent ista præcepta, quia sunt humana, & auctoritate majori, id est divina, illa carent. Nemo igitur credit: quia tam se hominem putat

& Aristote

& Ariſtote ont connu parfaitement la ſcience de la veritable Religion ; mais ſouffrez d'abord que je vous demande de qui ils l'ont appriſe ; car il eſt impoſſible que n'ayant pas appris des choſes ſi grandes & ſi divines, de ceux qui les ſçavent, ils ayent pû les connoître par eux-mêmes, & les enſeigner enſuite aux autres, comme il faut. Saint Juſtin étoit donc fort éloigné d'aller chercher à s'inſtruire auprès de Platon & d'Ariſtote ſur ce qu'il devoit penſer touchant l'immortalité de l'ame, & les autres dogmes qui appartiennent à la Religion ; puiſqu'il aſſure qu'il eſt impoſſible qu'ils les ayent connus par eux-mêmes, & qu'ils ſont incapables d'en inſtruire les autres comme il faut.

« ſur des conjectures & « des raiſonnemens humains.

Mais pourquoy confondre toûjours Platon avec Ariſtote, & les traiter également d'ignorans & de gens indignes d'être crûs ſur tous les points de leur doctrine ? Platon ne meritoit-il pas un traitement plus doux, & quelque ſorte de diſtinction, ſur-tout de la part de ſaint Juſtin, qui avoit été Platonicien, & qui devoit par conſequent conſerver encore quelque reſte de conſideration pour ſon ancien maître? Sans doute ; & voicy la diſtinction qu'il met entre

S. Juſtin fait voir que Platon s'eſt contredit luy-même.

eſſe qui audit, quam eſt ille qui præcipit : præterea nihil apud eos certi eſt, nihil quod à ſcientia veniat. Sed cum omnia conjecturis agantur, multa etiam diverſa & varia proferantur, ſtultiſſimi eſt hominis præceptis eorum velle parêre, quæ utrum vera ſint, an falſa, dubitabitur. Et ideo nemo paret, quia nemo vult ad incertum laborare. *On voit aſſez que le but des Peres de l'Egliſe eſt de faire connoître par-là l'excellence des dogmes & des préceptes de la Religion Chrétienne, qui ſont tous fondez ſur l'autorité de Dieu même. Cela paroîtra encore mieux par ce que nous rapporterons de ſaint Juſtin un peu plus bas.*

luy & Ariſtote ; c'eſt qu'après avoir montré qu'ils ſont tous deux indignes d'être écoutez ſur quelque matiere que ce puiſſe être, parce qu'ils ne ſont jamais d'accord entre eux ; il s'attache en particulier à faire voir que Platon ne s'eſt pas ſeulement accordé avec luy-même : defaut eſſentiel, & que ſaint Juſtin ne pouvoit reconnoître dans ce Philoſophe, ſans le rejetter abſolument. Tantôt, dit-il (4), » Platon admet trois principes de toutes choſes, Dieu, » la matiere, & l'idée ; & tantôt il en admet quatre, » en ajoûtant à ces trois premieres l'ame du monde. » Dans un endroit il dit, que la matiere eſt éternelle; » dans un autre il enſeigne, qu'elle ne l'eſt pas ; icy » il fait de l'idée un principe diſtingué, & dit qu'elle » ſubſiſte par elle-même ; ailleurs il ne la fait ſubſiſter » que dans les penſées de Dieu. Enfin ayant dit d'abord, que toutes les choſes qui ſont produites, ſont » ſujettes à corruption, il dit après, qu'il y en a qui » peuvent être indiſſolubles & incorruptibles.

Pourquoy Platon &

» D'où vient donc, ajoûte-t-il (5) en joignant en-

(4) Idem Juſtinus ibid. ὁ γοῦν Πλάτων ποτὲ μὲν τρεῖς ἀρχὰς τοῦ παντὸς εἶναι λέγει, Θεὸν καὶ ὕλην καὶ εἶδος· ποτὲ δὲ τέσσαρας· προστίθησι γὰρ καὶ τὴν καθόλου ψυχήν. Καὶ αὖθις τὴν ὕλην ἀγέννητον πρότερον εἰρηκὼς, ὕστερον γεννητὴν αὐτὴν εἶναι λέγει. καὶ τῷ εἴδει δὲ ἀρχὴν ἰδίαν πρότερον δεδωκὼς, καὶ καθ' ἑαυτὸ ὑπῶσθαι ἀποφήσας, ὕστερον ἐν τοῖς νοήμασιν αὐτὸ τοῦτ' εἶναι λέγει. ἔτι μὲν τοίγε καὶ πᾶν τὸ γινόμενον, φθαρτὸν πρότερον ἀποφηνάμενος εἶναι, ὕστερον ἔνια τῶν γινομένων ἄλυτα καὶ ἄφθαρτα δύνασθαι εἶναι φησί. *S. Cyrille dans ſes livres contre Julien produit les mêmes contradictions de Platon, & les explique preſque dans les mêmes termes*

(5) Idem Juſtinus ibid. Τί τοίνυν αἴτιον τοῦ μὲν πρὸς ἀλλήλους μόνον, ἀλλὰ καὶ πρὸς ἑαυτοὺς στασιάζειν τοὺς παρ' ὑμῖν νομισθέντας γεγενῆσθαι σοφούς; τὸ μὴ βεβουλῆσθαι δηλονότι παρὰ τῶν εἰδότων μανθάνειν, ἀλλ' ἑαυτοὺς οἴεσθαι τῇ ἀνθρωπίνῃ αὐτῶν ἐννοίᾳ τὰ ἐν οὐρανοῖς δύνασθαι γινώσκειν σαφῶς· καίτοι μηδὲ τὰ ἐπὶ τῆς γῆς γνῶναι δυνηθέντες. *Si l'orgueil & l'attachemen*

core Aristote à Platon, & les combattant tous deux par son principe general, d'où vient que ces deux Philosophes, dont vous vantez si fort la sagesse, se sont si mal accordez, non seulement entre eux, mais encore avec eux-mêmes? C'est qu'ils n'ont pas voulu apprendre la verité de ceux qui la sçavoient, mais ils ont crû pouvoir par leurs raisonnemens s'élever jusqu'à la connoissance des choses celestes, quoy qu'ils n'ayent pû même parvenir à connoître celles de la terre. Enfin après avoir encore rapporté quelques opinions des autres Philosophes touchant la nature de l'ame, il conclut d'eux tous (6), qu'on ne peut les loüer que d'une chose, qui est d'avoir montré évidemment par leurs dissensions & leurs contradictions perpetuelles, qu'ils se sont tous égarez, & qu'ils n'ont rien dit de vray (7).

Aristote se sont si mal accordez. & ce que l'on doit conclure de leurs continuelles dissensions.

de ces Philosophes à leur sens propre, a été la cause de leurs erreurs & de leurs contradictions, on peut dire qu'il l'est encore de toutes celles que l'on voit aujourd'huy dans le monde sur les matieres de la Religion. Au reste, ce que dit icy saint Justin, suppose que Platon & Aristote ont pû s'instruire des veritez contenuës dans les divines Ecritures. Cela est indubitable de Platon, comme nous le prouverons sur la fin de cet ouvrage. Pour ce qui est d'Aristote, Clearchus l'un de ses sectateurs luy a fait dire dans un Dialogue, qu'il avoit eu des conferences avec un Juif de Jerusalem, dans le temps qu'il étoit en Asie. Voyez Eusebe l. IX. de la Prép. Evang. chap. V.

(6) Idem Justinus ibid. Καὶ ὅλως ἄτακτός τις καὶ ἀσύμφωνος ἡ παρ' αὐτοῖς κεκράτηκε δόξα, ἐπὶ μόνῳ τοῖς ὀρθῶς κρίνειν δυναμένοις ἔπαινος ἀξία φαινομένη, ὅτι πλανωμένους καὶ μὴ τἀληθῆ λέγοντας ἀλλήλους ἐλέγχειν πεφιλοτίμηνται.

(7) *Cet argument de saint Justin, qu'il tire de l'opposition perpetuelle qui se trouve entre Platon & Aristote, est commun à la plûpart des autres Peres de l'Eglise, qui en ruïnant par-là l'autorité des deux plus fameux Theologiens du Paganisme, renversoient le Paganisme même, & faisoient voir évidemment combien tous ses dogmes étoient mal concertez. Je ne doute nullement que ce n'ait été pour répondre à cet argument invincible des SS. Peres, que les Platoniciens posterieurs au Christianisme, se sont efforcez de faire voir par plusieurs ouvra-*

CHAP. IV.
Quels maitres ſaint Juſtin faiſoit profeſſion de ſuivre ſur toutes les matieres qui appartiennent à la Religion.

OÙ ALLER DONC pour trouver la verité ? Quels maîtres ſuivoit S. Juſtin, pour s'inſtruire ſur toutes ſortes de matieres, puiſqu'il étoit perſuadé que les Philoſophes payens s'étoient tous égarez, & n'avoient rien dit de vray ? Il nous l'a déja fait aſſez entendre, & il va nous le declarer encore plus certainement par ce qui ſuit : » Puis donc, dit-il (8), en

ges, que la Philoſophie de Platon & celle d'Ariſtote étoit abſolument la même, & que ces deux Philoſophes s'accordoient parfaitement dans leurs ſentimens. Porphyre avoit composé ſept livres ſur ce ſujet. Hieroclès ſoûtenoit la même choſe dans le VI. de ceux qu'il avoit compoſez ſur la Deſtinée & la Providence, & s'emportoit fort contre ceux qui avançoient le contraire. Il ne faiſoit point même difficulté de traiter de livres ſuppoſez, ceux d'Ariſtote qui paroiſſent les plus oppoſez aux ſentimens de Platon. Miſerable reſſource d'une cauſe deſeſperée. Mais c'eſt qu'il étoit de la derniere importance à ces Philoſophes protecteurs du Paganiſme, & ennemis jurez du Chriſtianiſme, de réünir leurs deux plus fameux Theologiens, pour les oppoſer avec plus de ſuccès aux Chrétiens, ou au moins pour parer les coups que ceux-cy leur portoient, à l'occaſion des diſſenſions perpetuelles de leurs chefs & de leurs maîtres. On peut voir Photius dans ſa Bibliotheque ſur ce que j'ay dit d'Hieroclès ; & pour apprendre que ce Philoſophe ne fut pas moins ennemi des Chrétiens que Porphyre, on peut lire chez le même Photius, ce que Damaſcius dans la vie d'Iſidore de Gaze, & Suidas qui l'a copiée, rapportent du ſupplice dont il fut puni à Conſtantinople, pour les excès qu'il avoit commis contre eux, & contre la Religion.

(8) Idem ibid. Οὐκοῦν ἐπειδήπερ οὐδὲν ἀληθὲς περὶ θεοσεβείας παρὰ τῶν ὑμετέρων διδασκάλων μανθάνειν ἐστὶ δυνατὸν, ἱκανὴν ὑμῖν ἀπόδειξιν τῆς ἑαυτῶν ἀγνοίας διὰ τῆς πρὸς ἀλλήλους στάσεως παρεσχηκότων, ἀκόλουθον ἡγοῦμαι ἀνελθεῖν ἐπὶ τοὺς ἡμετέρους προγόνους, τοὺς καὶ τοὺς χρόνους τῶν παρ' ὑμῖν διδασκάλων πολλῷ προειληφότας, καὶ μηδὲν ἀπὸ τῆς ἰδίας αὐτῶν φαντασίας διδάξαντας ἡμᾶς, μηδὲ πρὸς ἀλλήλους διενεχθέντας, ἢ τὰ ἀλλήλων ἀνατρέπειν πειρωμένους, ἀλλ' ἀφιλονείκως καὶ ἀστασιάστως τὴν παρὰ Θεοῦ δεξαμένους γνῶσιν καὶ ταύτην διδάσκοντας ἡμᾶς. οὔτε γὰρ φύσει, οὔτε ἀνθρωπίνῃ ἐννοίᾳ οὕτω μεγάλα καὶ θεῖα γινώσκειν ἀνθρώποις δυνατὸν, ἀλλὰ τῇ ἄνωθεν ἐπὶ τοὺς ἁγίους ἄνδρας τηνικαῦτα κατελθούσῃ δωρεᾷ, οἷς οὐ λόγων ἐδέησε τέχνης, οὐδὲ τοῦ ἐριστικῶς τε καὶ φιλονείκως εἰπεῖν, ἀλλὰ καθαροὺς ἑαυτοὺς τῇ τοῦ θείου πνεύματος παρασχεῖν ἐνεργείᾳ, ἵν' αὐτὸ τὸ θεῖον ἐξ οὐρανοῦ κατιὸν πλῆκτρον, ὥσπερ ὀργάνῳ κιθάρας τινὸς ἢ λύρας, τοῖς δικαίοις ἀνδράσι χρώμενον, τὴν τῶν θείων ἡμῖν καὶ οὐρανίων ἀποκαλύψῃ γνῶσιν. διὰ τοῦτο τοίνυν ὥσπερ ἐξ

parlant toûjours aux Payens, qu'il n'est pas possible d'apprendre quoy que ce soit de vray touchant les matieres de la Religion, de tous ces Philosophes, que vous regardez comme vos docteurs ; & que par leurs contradictions, ils vous ont tous donné des marques évidentes de leur ignorance ; il faut necessairement recourir à ceux que nous autres Chrétiens reconnoissons pour nos maîtres, & qui sont plus anciens que les vôtres de plusieurs siecles. Ils ne nous ont rien appris qu'ils ayent inventé eux-mêmes, & jamais ils ne se sont contredits les uns les autres ; mais loin de toutes dissensions & de toutes disputes, ils nous ont communiqué simplement les veritez que Dieu même leur avoit revelées ; n'étant pas possible autrement que des hommes puissent connoître par la force de leur esprit des choses si grandes & si divines. L'inspiration celeste est donc descenduë sur ces

Difference entre les Prophetes, & les Philosophes.

ἑνὸς στόματος καὶ μιᾶς γλώττης καὶ περὶ Θεοῦ, καὶ περὶ κόσμου κτίσεως, καὶ περὶ πλάσεως ἀνθρώπου, καὶ περὶ ἀνθρωπίνης ψυχῆς ἀθανασίας, καὶ τῆς μετὰ τὸν βίον τοῦτον μελλούσης ἔσεσθαι κρίσεως, καὶ περὶ πάντων ὧν ἀναγκαῖον ἡμῖν ἐστιν εἰδέναι, ἀκολούθως καὶ συμφώνως ἀλλήλοις ἐδίδαξαν ἡμᾶς, καὶ ταῦτα ἐν διαφόροις τόποις τε καὶ χρόνοις τὴν θείαν ἡμῖν διδασκαλίαν παρεσχηκότες. *Les Peres de l'Eglise opposent souvent cet. accord admirable de tous les Auteurs sacrez, aux contradictions & aux dissensions perpetuelles des Philosophes. Rien ne montre mieux en effet la fausseté & la vanité des dogmes de ceux-cy ; & la verité toute divine de la doctrine de ceux-là.* Philosophorum doctissimi Plato, & Aristoteles, & Epicurus, & Zenon, ipsi sibi repugnantia & contraria dixerunt. Hæc est enim mendaciorum natura, ut cohærere non possint. Illorum autem Traditio (Apostolorum) quia vera est, quadrat utique, ac tota sibi consentit, & ideo persuadet, quia constanti ratione suffulta est. Lactant. l. v. cap. III. *Cette parfaite conformité des Auteurs sacrez vient, comme le dit S. Justin, de ce qu'ils étoient tous inspirez par un même Esprit.* Ὁρᾶν ὅτι πῶς φίλα καὶ σύμφωνα ἐλάλησαν πάντες οἱ προφῆται, ἑνὶ καὶ τῷ αὐτῷ πνεύματι ἐκφωνήσαντες περί τε μοναρχίας Θεοῦ, καὶ τῆς τοῦ κόσμου γενέσεως, καὶ τῆς ἀνθρώπου ποιήσεως. Theophil. ad Autol. l. II. versus finem.

» saints hommes, qui par consequent n'ont eu besoin
» ni d'études, ni de recherches, mais seulement d'une
» grande pureté de cœur ; afin de recevoir en eux l'o-
» peration de l'Esprit saint, qui les touchant & les
» animant comme un habile musicien fait un luth ou
» une guitarre, nous a revelé par leur moyen ces ve-
» ritez divines. C'est pourquoy, comme s'ils eussent
» parlé par une même bouche & avec une même lan-
» gue, ils nous ont enseigné tout d'une voix & avec la
» plus parfaite uniformité, ce qu'il faut croire de Dieu,
» de la création du monde, de celle de l'homme, de
» l'immortalité de l'ame, du jugement qui se doit faire
» après cette vie : en un mot, ils nous ont appris tou-
» tes les veritez dont il est necessaire que nous soyons
» instruits. Et cette uniformité avec laquelle ils nous
» ont appris toutes ces choses, est d'autant plus admi-
» rable, qu'ils ont été éloignez les uns des autres, &
» de temps & de lieux.

Conclusion de ces Passages de S. Justin. Ils font voir, qu'après sa conversion il a été très-éloigné de suivre Platon.

Voilà quels étoient les maîtres que saint Justin faisoit profession de suivre sur toutes les matieres qui appartenoient à la Religion. Car qui pourra croire que les proposant aux Payens mêmes, & leur faisant voir par les raisons les plus convaincantes la necessité où ils sont d'abandonner Platon & tous leurs autres Philosophes, pour s'attacher uniquement aux Prophetes & aux Apôtres inspirez de Dieu, il ait suivi luy-même une autre conduite ? Qui pourra croire qu'il ait conservé de l'attachement pour les sentimens de ce même Platon, dont il vient de reconnoître si hautement les contradictions & l'ignorance même sur toutes sortes de matieres ? Certai-

nement quand on suit un Philosophe, ou que l'on a de l'estime pour ses sentimens, ce n'est pas ainsi qu'on en parle : mais c'est que saint Justin, de même que tous les autres anciens Chrétiens, regardoit la Philosophie de Platon, comme faisant partie du Paganisme : c'est qu'en se faisant Chrétien il y avoit renoncé absolument, & qu'il travailloit à en détromper ceux qui y étoient attachez : c'est enfin, parce qu'il étoit convaincu qu'il n'y avoit point d'autre veritable Philosophie que celle des Apôtres & des Prophetes.

Autre témoignage de saint Justin, tiré de son Dialogue avec Tryphon. Il ne reconnoit point d'autre Philosophie que celle qui est contenuë dans les saintes Ecritures.

C'est ce qu'il nous apprend encore plus clairement dans son Dialogue avec Tryphon. J'en rapporteray icy quelques passages, sans crainte de paroître trop long ; car outre qu'ils sont parfaitement beaux, on voit assez les raisons que j'ay de m'étendre un peu plus sur saint Justin, que sur les autres Peres de l'Eglise. Tryphon (9) luy ayant donc demandé, presque dès l'entrée de son entretien avec luy, de quelle sorte de Philosophie il faisoit profession : saint

(9) Iustinus in Dialog. cum Tryphone Judæo. Σὺ δὲ πῶς, ἔφη, περὶ τούτων φρονεῖς, καὶ τίνα γνώμην περὶ θεοῦ ἔχεις, καὶ τίς ἡ σὴ φιλοσοφία; εἰπὲ ἡμῖν. Ἐγώ σοι, ἔφην, ἐρῶ, ὅ γέ μοι καταφαίνεται. ἔστι γὰρ τῷ ὄντι φιλοσοφία μέγιστον κτῆμα καὶ τιμιώτατον θεῷ, ᾧ τε προσάγει καὶ συνίστησιν ἡμᾶς μόνη. καὶ ὅσιοι ὡς ἀληθῶς οὗτοί εἰσιν, οἱ φιλοσοφίᾳ τὸν νοῦν προσεσχηκότες. τί ποτε δέ ἐστι φιλοσοφία, καὶ οὗ χάριν κατεπέμφθη εἰς τοὺς ἀνθρώπους, τοὺς πολλοὺς λέληθεν. οὐ γὰρ ἂν Πλατωνικοὶ ἦσαν, οὐδὲ Στωϊκοὶ, οὐδὲ Περιπατητικοὶ, οὐδὲ Θεωρητικοὶ, οὐδὲ Πυθαγορικοὶ, μιᾶς οὔσης ταύτης ἐπιστήμης. οὗ δὲ χάριν πολύκρανος ἐγενήθη θέλω εἰπεῖν. συνέβη τοῖς πρώτοις ἁψαμένοις αὐτῆς, καὶ διὰ τοῦτο ἐνδόξοις γενομένοις, ἀκολουθῆσαι τοὺς ἔπειτα, μηδὲν ἐξετάσαντας ἀληθείας πέρι, καταπλαγέντας δὲ μόνον τὴν καρτερίαν αὐτῶν καὶ τὴν ἐγκράτειαν, καὶ τὸ ξένον τῶν λόγων, ταῦτα ἀληθῆ νομίσαι ἃ παρὰ τοῦ διδασκάλου ἕκαστος ἔμαθεν. εἶτα καὶ αὐτοὺς τοῖς ἔπειτα παραδόντας τοιαῦτα ἄττα καὶ ἄλλα τούτοις προσεοικότα, τοῦτο κληθῆναι τοὔνομα, ὅπερ ἐκαλεῖτο ὁ πατὴρ τοῦ λόγου. *Il est aisé de voir par ces paroles de saint Justin,*

Juſtin luy répond, qu'aprés avoir fait l'experience de toutes, il n'a trouvé veritable que celle qui eſt contenuë dans les Livres des Apôtres & des Prophetes. Il commence donc par rejetter d'abord toutes
» les autres, diſant : Que ſi l'on connoiſſoit bien ce
» que c'eſt que la Philoſophie, quelle eſt ſa fin, &
» pourquoy Dieu l'a donnée aux hommes, on ne ver-
» roit parmi eux, ni Platoniciens, ni Stoïciens, ni Pe-
» ripateticiens ; parce qu'il n'y a qu'une ſeule veri-
» table Philoſophie, & que s'il ſe trouve tant de ſec-
» tes differentes qui en prennent le nom, cela vient
» de ce que chaque Philoſophe s'attache aux opinions
» de ſon maître, & s'efforce de les tranſmettre à ceux
» qui le ſuivent, ſans ſe mettre en peine de recher-
» cher la verité.

S. Juſtin en rapportant ce qui luy étoit arrivé autrefois, lorſqu'il voulut s'appliquer à la Philoſophie ſe mocque agreablement de toutes les ſectes des Philoſophes.

Il fait voir enſuite la fauſſeté de toutes ces ſectes en particulier, en rapportant ce qui luy étoit arrivé autrefois, lorſqu'il commença de s'appliquer à la Philoſophie, dans l'eſperance qu'il avoit de connoître Dieu par ſon moyen ; & il eſt vray qu'il n'y a rien de plus agreable que ce qu'il rapporte des differens Philoſophes, qu'il ſuivit les uns aprés les autres, pour trouver ce qu'il cherchoit.

Il s'attache d'abord

» Je m'attachay d'abord, dit-il (1), à un Stoïcien ;

qu'il ne reconnoiſſoit point d'autre veritable Philoſophie que la Religion Chrétienne : mais on le verra encore mieux dans la ſuite.

(1) Idem Juſtinus ibid. Ἐγώ τε κατ' ἀρχὰς οὕτω ποθῶν καὶ αὐτὸς συμβαλεῖν, τούτων ἑνὶ ἐπέδωκα ἐμαυτὸν, Στωϊκῷ τινι· καὶ διατρέψας ἱκανὸν μετ' αὐτοῦ χρόνον, ἐπεὶ οὐδὲν πλέον ἐγίνετό μοι περὶ θεοῦ. (οὐδὲ γὰρ αὐτὸς ἠπίστατο, οὐδὲ ἀναγκαίαν ἔλεγε ταύτην εἶναι τὴν μάθησιν) τούτου μὲν ἀπηλλάγην, ἐπ' ἄλλον δὲ ἧκα Περιπατητικὸν καλούμενον, δριμὺν, ὡς ᾤετο. καί με ἀναχόμενος ἕως τὰς πρώτας ἡμέρας, ἠξίου με ἔπειτα μισθὸν ὁρίσαι, ὡς μοὶ ἀνωφελὴς ἡ συνουσία γίγνοιτο ἡμῖν. καὶ αὐτὸν ἐγὼ διὰ ταύτην τὴν αἰτίαν κατέ-

& après avoir demeuré assez long-temps avec luy ; comme je vis qu'il ne m'apprenoit rien de Dieu ; car luy-même ne le connoissoit pas, & ne croyoit pas que cette connoissance fut necessaire ; je le quittay, & je m'adressay à un Peripateticien qui se croyoit fort subtil. Celuy-cy après m'avoir souffert quelques jours avec luy, me pria de marquer la somme que je devois luy donner ; afin, disoit-il, que nous ne perdions pas inutilement nôtre temps, vous & moy. Sur cela je l'abandonnay, ne le jugeant pas même digne du nom de Philosophe.

à un Stoïcien, & ensuite à un Peripateticien & ce qui l'obligea de les quitter l'un & l'autre.

Cependant (2) pressé toûjours du desir de con-

Il s'adressa

λιπεῖν, μηδὲ φιλόσοφον οἰηθεὶς ὅλως. *Saint Justin nous fait icy connoître admirablement le caractere de tous ces Philosophes, & très-conformément à ce que les Auteurs profanes nous en apprennent. Les Stoïciens s'appliquoient sur-tout à la Dialectique, & se mettoient assez peu en peine de tout le reste. Les Peripateticiens passoient pour des gens qui aimoient l'argent & les autres biens de la fortune, qu'ils mettoient au rang des veritables biens, & sans lesquels ils ne croyoient pas que le Sage pût être parfaitement heureux : sentiment que les Stoïciens ne pouvoient souffrir.*

(2) Idem Justinus ibid. Τῆς δὲ ψυχῆς ἔτι μου σπαργώσης ἀκοῦσαι τὸ ἴδιον καὶ τὸ ἐξαίρετον τῆς φιλοσοφίας, προσῆλθον εὐδοκιμοῦντι μάλιστα Πυθαγορείῳ, ἀνδρὶ πολὺ ἐπὶ τῇ σοφίᾳ φρονοῦντι. κἄπειτα, ὡς διελέχθην αὐτῷ, βουλόμενος ἀκροατὴς αὐτοῦ καὶ συνουσιαστὴς γενέσθαι, τί δαί ; ὡμίλησας, ἔφη, μουσικῇ, καὶ ἀστρονομίᾳ, καὶ γεωμετρίᾳ ; ἢ δοκεῖς κατόψεσθαί τι τῶν εἰς εὐδαιμονίαν συντελούντων, εἰ μὴ ταῦτα πρῶτον διδαχθείης, ἃ τὴν ψυχὴν ἀπὸ τῶν αἰσθητῶν περισπάσει, καὶ τοῖς νοητοῖς αὐτὴν παρασκευάσει χρησίμην, ὥστε αὐτὸ κατιδεῖν τὸ καλὸν, καὶ αὐτὸ ὅ ἐστιν ἀγαθόν ; πολλά τε ἐπαινέσας ταῦτα τὰ μαθήματα, καὶ ἀναγκαῖα εἰπὼν, ἀπέπεμπέ με, ἐπεὶ αὐτῷ ὡμολόγησα μὴ εἰδέναι. ἐδυσφόρουν οὖν, ὡς τὸ εἰκὸς, ἀποτυχὼν τῆς ἐλπίδος, καὶ μᾶλλον ᾗ ἐπίστασθαί τι αὐτὸν ᾤμην. πάλιν τε τὸν χρόνον σκοπῶν ὃν ἔμελλον ἐκτρίβειν περὶ ἐκεῖνα τὰ μαθήματα, οὐκ ἠνειχόμην εἰς μακρὰν ἀποτιθέμενος. *On sçait que les Pythagoriciens s'appliquoient sur tout à la Musique, à l'Astronomie, à l'Arithmetique & à la Geometrie, & qu'ils ne croyoient pas que sans le secours de ces sciences on pût s'élever à la connoissance des choses intelligibles, ni devenir bon Philosophe. Platon les a suivis en cela, comme en beaucoup d'autres choses. C'est pourquoy par une inscription qu'il avoit fait mettre sur la porte*

à un Pythagoricien, qui le renvoye à l'étude des Mathematiques.

» noître Dieu, qui eſt le grand principe & le premier » dogme de toute la Philoſophie, j'allay trouver un » Pythagoricien, homme de grande reputation, & fort » enflé de ſa ſageſſe; luy ayant expoſé le deſſein qui » m'amenoit. Quoy? me dit-il, êtes-vous verſé dans » la Muſique, l'Aſtronomie & la Geometrie? Croyez- » vous ſans ce ſecours, pouvoir atteindre à la beati- » tude? Ne faut-il pas qu'avant que vous puiſſiez con- » templer le Beau & le Bon, vous ayez accoûtumé » vôtre ame à s'élever des choſes ſenſibles vers les in- » telligibles? Ainſi, après avoir fait une éloge magnifi- » que de ces ſciences, & m'en avoir declaré la ne- » ceſſité, il me renvoya, parce que je luy avoüay que » je les ignorois. J'eus du chagrin de me voir déchû de » mon eſperance, d'autant plus que je croyois que ce » Philoſophe ſçavoit quelque choſe; mais conſiderant » le temps qu'il m'auroit fallu donner à l'étude de ces » ſciences, je ne pouvois me reſoudre à ſupporter un » ſi long retardement.

Il s'attache

» Ne ſçachant preſque plus quel parti prendre (3),

de l'Academie, il en défendoit l'entrée à tous ceux qui n'étoient pas Geometres. Les Peres de l'Egliſe ſe ſont mocquez avec raiſon de la vanité avec laquelle ces Philoſophes faiſoient parade de leur habileté dans ces ſciences. Nous verrons plus bas ce que ſaint Baſile & Euſebe en ont dit. Hermias dit encore mille choſes agreables ſur ce ſujet, qui meritent d'être lûës.

(3) Idem Juſtinus ibid. Ἐν ἀμηχανίᾳ δέ μου ὄντος, ἔδοξέ μοι καὶ τοῖς Πλατωνικοῖς ἐντυχεῖν· πολὺ γὰρ καὶ τούτων ἦν κλέος. Καὶ δὴ νεωστὶ ἐπιδημήσαντι τῇ ἡμετέρᾳ πόλει συνετῷ ἀνδρὶ, καὶ προὔχοντι ἐν τοῖς Πλατωνικοῖς, συνδιέτριβον ὡς τὰ μάλιστα, καὶ προέκοπτον, καὶ πλεῖστον ὅσον ἑκάστης ἡμέρας ἐπεδίδουν. Καί με ἥρει σφόδρα ἡ τῶν ἀσωμάτων νόησις; καὶ ἡ θεωρία τῶν ἰδεῶν ἀνεπτέρου μοι τὴν φρόνησιν, ὀλίγου τε ἐντὸς χρόνου ᾤμην σοφὸς γεγενέναι, καὶ ὑπὸ βλακείας ἤλπιζον αὐτίκα κατόψεσθαι τὸν Θεόν. τοῦτο γὰρ τέλος τῆς Πλάτωνος φιλοσοφίας. *Saint Juſtin n'eſt point le ſeul qui ſe ſoit mocqué des Idées de Platon; nous verrons dans la ſuite que Tertullien,*

la pensée me vint de m'adresser aux Platoniciens, « j'allay donc trouver l'un d'entre eux, qui demeuroit « depuis quelque temps dans la Ville où j'étois, & qui « passoit pour fort habile. Je demeuray en effet long- « temps avec luy, je profitay même, & de jour en jour « il me sembloit que je faisois un merveilleux progrès. « Sur-tout l'intelligence des choses spirituelles me ra- « vissoit. En contemplant les Idées, il me sembloit « que mon esprit fût comme enlevé & porté sur des « aîles. Je me croyois déja arrivé à la veritable sagesse, « & je ne doutois pas, tant j'étois simple, que je « ne dusse bien-tôt voir Dieu ; car tel est le but de la « Philosophie Platonicienne. «

enfin à un Platonicien & s'imagine avoir trouvé ce qu'il cherchoit depuis si long-temps.

S. Justin après s'être ainsi moqué agreablement de toutes les sectes de la Philosophie payenne, & sur-tout de celle de Platon, rapporte ensuite l'entretien qu'il eut avec un Chrétien inconnu ; qui l'ayant desabusé de ses erreurs & de ses chimeres Platoniciennes, luy montra quels maîtres il devoit suivre, s'il vouloit connoître la verité. Il y a plusieurs siecles, « luy dit-il (4), & long-temps avant que ces gens que «

Comment il fut desabusé de son erreur.

Caractere des Prophetes ausquels

saint Ambroise, saint Gregoire de Nazianze, saint Cyrille en ont fait de même. Je ne dis rien des Auteurs profanes, qui nous ont fait le même caractere de tous ces Philosophes dont saint Justin parle icy. On peut voir entre autres Lucien dans son dialogue intitulé : Vitarum Auctio.

(4) Justinus ibid. Ἐγένοντό τινες πρὸ πολλοῦ χρόνου πάντων τούτων τῶν νομιζομένων φιλοσόφων παλαιότεροι, μακάριοι, καὶ δίκαιοι, καὶ θεοφιλεῖς, θείῳ πνεύματι λαλήσαντες, καὶ τὰ μέλλοντα θεσπίσαντες, ἃ δὴ νῦν γίνεται. (προφήτας δὲ αὐτοὺς καλοῦσι.) οὗτοι μόνοι τὸ ἀληθὲς καὶ εἶδον καὶ ἐξεῖπον ἀνθρώποις, μήτ' εὐλαβηθέντες μήτε δυσωπηθέντες τινά, μὴ ἡττημένοι δόξης, ἀλλὰ μόνα ταῦτα εἰπόντες ἃ ἤκουσαν καὶ ἃ εἶδον, ἁγίῳ πληρωθέντες πνεύματι. συγγράμματα δὲ αὐτῶν ἔτι καὶ νῦν διαμένει, καὶ ἔστιν ἐντυχόντα τούτοις πλεῖστον ὠφεληθῆναι, καὶ περὶ ἀρχῶν, καὶ περὶ τέλους, καὶ ὧν χρὴ εἰδέναι

on luy conseilla de s'attacher uniquement pour connoître la verité.

„ l'on appelle Philoſophes euſſent paru, que vivoient
„ ſur la terre des hommes heureux, juſtes & amis de
„ Dieu, qui ont parlé par l'inſpiration de l'eſprit divin,
„ & qui ont prédit les choſes à venir telles que nous
„ les voyons à preſent. On les nomme Prophetes. Ces
„ hommes extraordinaires ont connu ſeuls la verité de
„ toutes choſes, & l'ont annoncée ſans crainte & ſans

τὸν φιλόσοφον, πιστεύσαντα ἐκείνοις. οὐ γὰρ μετὰ ἀποδείξεως πεποίηνται τότε τοὺς λόγους, ἅτε ἀνωτέρω πάσης ἀποδείξεως ὄντες ἀξιόπιστοι μάρτυρες τῆς ἀληθείας· τὰ δὲ ἀποβάντα καὶ ἀποβαίνοντα ἐξαναγκάζει συντίθεσθαι τοῖς λελαλημένοις δι' αὐτῶν. Καίτοιγε καὶ διὰ τὰς δυνάμεις ἃς ἐπιτέλουν πιστεύεσθαι δίκαιοι ἦσαν. Ἐπειδὴ καὶ τὸν ποιητὴν τῶν ὅλων Θεὸν καὶ πατέρα ἐδόξαζον, καὶ τὸν παρ' αὐτοῦ Χριστὸν υἱὸν αὐτοῦ κατήγγελον. ὅπερ οἱ ἀπὸ τοῦ πλάνου καὶ ἀκαθάρτου πνεύματος ἐμπιπλάμενοι ψευδοπροφῆται οὔτε ἐποίησαν, οὔτε ποιοῦσιν, ἀλλὰ δυνάμεις τινὰς ἐνεργεῖν εἰς κατάπληξιν τῶν ἀνθρώπων τολμῶσι, καὶ τὰ τῆς πλάνης πνεύματα καὶ δαιμόνια δοξολογοῦσιν. Εὔχου δέ σοι πρὸ πάντων φωτὸς ἀνοιχθῆναι πύλας. οὐ γὰρ συνοπτὰ οὐδὲ συννοητὰ πᾶσιν ἐστὶν, εἰ μή τῳ Θεὸς δῷ συνιέναι, καὶ ὁ Χριστὸς αὐτοῦ. Ταῦτα καὶ ἔτι ἄλλα πολλὰ εἰπὼν ἐκεῖνος, ἃ νῦν καιρὸς οὐκ ἔστι λέγειν, ᾤχετο, κελεύσας διώκειν αὐτά. καὶ οὐκ ἔτι αὐτὸν εἶδον. ἐμοῦ δὲ παραχρῆμα πῦρ ἐν τῇ ψυχῇ ἀνήφθη, καὶ ἔρως ἔχει με τῶν προφητῶν, καὶ τῶν ἀνδρῶν ἐκείνων οἵ εἰσι Χριστοῦ φίλοι. διαλογιζόμενός τε πρὸς ἐμαυτὸν τοὺς λόγους αὐτοῦ, ταύτην μόνην εὕρισκον φιλοσοφίαν ἀσφαλῆ τε καὶ σύμφορον. οὕτως δὴ καὶ διὰ ταῦτα φιλόσοφος ἐγώ. *Rien n'eſt plus beau que ce que dit icy ſaint Juſtin des Auteurs des livres ſacrez, par oppoſition aux Philoſophes & aux Theologiens du Paganiſme. Theophile d'Antioche oppoſe de la même maniere les Prophetes à ces faux Theologiens, qu'il dit avoir été inſpirez par les démons, s'être contredits ſur les points les plus importans, & avoir abſolument ignoré la verité. Voicy comme il parle au contraire des Auteurs des livres ſacrez :* Οἱ δὲ τοῦ Θεοῦ ἄνθρωποι, πνευματοφόροι Πνεύματος ἁγίου, καὶ προφῆται γενόμενοι, ὑπ' αὐτοῦ τοῦ Θεοῦ ἐμπνευσθέντες, καὶ σοφισθέντες ἐγένοντο θεοδίδακτοι, καὶ ὅσιοι, καὶ δίκαιοι. διὸ καὶ κατηξιώθησαν τὴν ἀντιμισθίαν ταύτην λαβεῖν ὄργανα Θεοῦ γενόμενοι, καὶ χωρήσαντες σοφίαν τὴν παρ' αὐτοῦ, δι' ἧς σοφίας εἶπον καὶ τὰ περὶ τῆς κτίσεως τοῦ κόσμου καὶ τῶν λοιπῶν ἁπάντων. Καὶ γὰρ περὶ λοιμῶν, καὶ λιμῶν, καὶ πολέμων προεῖπον, καὶ οὐκ εἷς ἢ δύο, ἀλλὰ πλείονες κατὰ χρόνους καὶ καιροὺς ἐγενήθησαν παρὰ Ἑβραίοις. . . . καὶ πάντες φίλα ἀλλήλοις, καὶ σύμφωνα εἰρήκασι, τά τε πρὸ αὐτῶν γεγενημένα, καὶ τὰ κατ' αὐτοὺς γεγονότα, καὶ τὰ καθ' ἡμᾶς νυνὶ τελειούμενα. διὸ καὶ πεπείσμεθα καὶ περὶ τῶν μελλόντων οὕτως ἔσεσθαι καθὼς καὶ τὰ πρῶτα ἀπήρτισται.

respect humain, ne recherchant point leur propre « gloire ; mais disant simplement ce qu'ils avoient en- « tendu, & ce qu'ils avoient vû, lorsqu'ils étoient rem- « plis de l'Esprit saint. Leurs ouvrages subsistent enco- « re aujourd'huy, & on peut s'y instruire très-utilement « de tout ce qui regarde les Principes, la Beatitude & « tous les autres dogmes qu'un Philosophe doit sçavoir ; « pourvû neanmoins qu'on ajoûte foy à leurs paroles, « car ils n'ont point employé dans leurs discours d'ar- « gumens ni de démonstrations, parce qu'ils ont une au- « torité fort superieure à toutes sortes de démonstra- « tions, & qu'ils sont par eux-mêmes des témoins indubi- « tables de la verité. En effet, les évenemens qui sont « arrivez, & qui arrivent encore tous les jours comme « ils les ont prédits, sont des raisons necessaires, qui « obligent indispensablement qu'on les croye sur tout « ce qu'ils ont dit. D'ailleurs le grand nombre de pro- « diges & de miracles qu'ils ont operez, fait voir qu'ils « meritent par eux-mêmes la créance la plus parfaite. « Au reste, ils n'ont travaillé uniquement qu'à glori- « fier Dieu l'Auteur & le Pere de l'univers, & à faire « connoître Jesus-Christ son Fils, qu'il a envoyé ; & c'est « ce que ne font pas & que n'ont jamais fait les faux « Prophetes qui ne sont remplis que d'un esprit impur « & menteur, & dont tous les faux prodiges n'abou- « tissent qu'à surprendre les hommes, & à établir le « culte des demons. Pour vous, avant que de prendre « en main les Livres de ces Saints Personnages, ayez « soin de demander par vos prieres les lumieres qui « vous sont necessaires pour les entendre, parce qu'ils « ne sont pas clairs ni intelligibles à tout le monde, «

Ils enseignent toutes les veritez qu'un Philosophe doit connoitre.

Ils ont une autorité superieure à toutes les démonstrations ; & pourquoy ?

Ce qu'il faut faire avant que d'entreprendre de les lire, pour les bien entendre.

» mais seulement à ceux à qui Dieu & Jesus-Christ
» son Fils en donnent l'intelligence.

S. Justin reconnoit qu'il n'y a point de veritable Philosophie que celle des Ecritures saintes. Il ne se crût Philosophe que lorsqu'il fut Chrétien.

» Cet homme, dit S. Justin, m'ayant dit ces choses, &
» plusieurs autres pareilles, qu'il seroit trop long de
» rapporter; & m'ayant ordonné d'y faire une serieuse
» attention, disparut, sans que depuis je l'aye vû.
» Incontinent je sentis mon cœur embrazé d'une ardeur
» & d'un amour extraordinaire pour ces Prophetes,
» & ces saints hommes qui sont amis de Jesus-Christ;
» & repassant dans mon esprit le discours de cét in-
» connu, je fus convaincu que la Philosophie dont il
» m'avoit parlé étoit la seule qui fut sûre & utile; & c'est
» par son moyen que je suis devenu enfin Philosophe.
S. Justin ne se crut donc Philosophe que lorsqu'il se vit Chrétien; loin d'être attaché à la Philosophie Platonicienne, il ne la jugeoit pas même digne de ce nom; en un mot il ne reconnoissoit de veritable Philosophie que celle de l'Ecriture Sainte; en quoy nous verrons dans la suite, qu'il a été suivi par les autres Peres de l'Eglise, qui ont parlé tous de la même maniere sur ce sujet.

Conclusion de ces Passages ils montrent que le prétendu Platonisme de S. Justin est une calomnie évidente.

Pour le present, il suffit d'avoir montré que cet illustre Philosophe Chrétien ayant renoncé absolument à la Philosophie Platonicienne; s'en étant moqué en tant de manieres differentes; s'étant appliqué à en relever les erreurs & les contradictions sur toutes sortes de matieres; l'ayant rejettée & combatuë, comme faisant partie du Paganisme; ayant enfin declaré qu'il ne reconnoissoit point d'autres maîtres que les Prophetes & les Apôtres; c'est la derniere de toutes les injustices, & le plus chimerique de tous les

paradoxes, que de prétendre qu'aprés sa conversion au Christianisme, il soit demeuré attaché aux sentimens de cette Philosophie payenne, ou qu'il en ait suivi les idées, en expliquant les Mysteres de la Religion Chrétienne. Il est évident que la Philosophie Platonicienne faisant partie du Paganisme, & en étant la Theologie la plus specieuse, comme nous l'avons montré; c'est la même chose que si l'on accusoit ce sçavant & illustre Martyr, d'avoir été attaché aux idées & aux sentimens du Paganisme, aprés avoir fait profession du Christianisme.

Il est aussi absurde d'accuser S. Justin de Platonisme aprés sa conversion, que de Paganisme.

Que si cette accusation avoit la moindre apparence, on pourroit beaucoup plus accuser S. Paul d'être demeuré aprés sa conversion, attaché aux ceremonies de la Loy de Moyse & aux traditions Judaïques; puisqu'il y avoit été élevé, & qu'il en avoit été l'un des plus zelez défenseurs. On pourroit avec les Pelagiens accuser S. Augustin d'avoir conservé aprés son Baptême & son Episcopat les idées & les sentimens du Manicheïsme, dans les erreurs duquel il avoit été auparavant malheureusement engagé. En un mot, on pourroit former la même accusation contre tous les Chrétiens & tous les Catholiques de tous les siecles, qui sont sortis, ou d'entre les Juifs, ou d'entre les Payens, ou enfin d'entre les Heretiques; & les soupçonner tous, d'avoir eu encore aprés leur conversion, de l'attachement pour leurs premiers sentimens, & de n'avoir pû entierement se défaire des idées & des préjugez de leur jeunesse. Que si une pareille accusation seroit regardée par toutes les personnes raisonnables comme la plus injuste &

Autres absurditez qui s'ensuivroient de cette accusation.

la plus extravagante de toutes les calomnies ; que devons-nous penser de celle que l'on intente sous le même pretexte à S. Justin.

Pourquoy les Sociniens ont entrepris de faire passer S. Justin pour Platonicien.

Je dis sous le même pretexte, car il n'y a personne qui ignore que la vraye raison, qui porte aujourd'huy les Sociniens à faire sonner si haut le prétendu Platonisme de S. Jùstin, est la même que celle qui portoit les Pelagiens à répandre par tout la calomnie du Manicheïsme prétendu de S. Augustin. C'est la douleur qu'ils ont de voir leur impieté confonduë par cet illustre Martyr; & le dogme de la divinité éternelle du Fils de Dieu clairement établi & expliqué dans ses sçavans ouvrages. Voilà le veritable motif; le Platonisme n'est qu'un pretexte, & une voye détournée, dont ils se servent pour ruiner ce dogme capital de la Religion Chrétienne, en ruinant l'autorité de ceux qui nous l'ont transmis, & en voulant nous persuader qu'ils ne l'ont tiré que de la Philosophie de Platon. Mais qu'ils cherchent d'autres pretextes, s'ils veulent. Celuy-là est trop grossier pour tromper personne, & ils n'empêcheront jamais, par toutes les fausses couleurs, dont ils pourront le revêtir, que le Platonisme de S. Justin ne soit traité comme le Manicheïsme prétendu de S. Augustin.

CHAP. V.

Les autres Peres de l'Eglise ont pareillement rejetté la Philosophie Platonicienne, comme faisant partie du Paganisme.

EXAMINONS à present ce que les autres Peres de l'Eglise ont pensé de la Philosophie Platonicienne; & nous verrons qu'à l'exemple de S. Justin, ils l'ont tous rejettée absolument, comme faisant partie du Paganisme, & que par consequent ils ont été aussi éloignez de la suivre, que le Paganisme même.

En

En effet Tertullien (5) entreprenant de combattre toute la fausse Theologie des Payens, dans les livres qu'il leur adresse, établit d'abord la division que Varron en avoit faite. Si j'interroge Varron, dit-il, qui sont ceux qui sont les Auteurs de vôtre Religion? il me répondra que ce sont, ou les Philosophes, ou les Peuples, ou les Poëtes. Car il divise vôtre Theologie en trois especes differentes: la Physique, dont les Philosophes disputent; la Fabuleuse, qui se trouve dans vos Poëtes; la Civile, que les Peuples ont adoptée. Puis donc que les Philosophes ont établi leur Theologie sur des conjectures; les

Témoignage de Tertullien, qui pour combattre toute la Theologie payenne, suit la division que Varron en a faite.

(5) Tertull. l. II. ad Nationes: Quare secundum vestros commentarios, quos ex omni Theologiæ genere cepistis, gradum conferens, quoniam major in hujusmodi penes vos auctoritas litterarum, quam rerum est, elegi ad compendium Varronis opera, qui rerum divinarum ex omnibus retro digestis commentatus, idoneum se nobis scopum exposuit. Hunc si interrogem qui insinuatores deorum? aut Philosophos designat, aut populos, aut Poëtas. Triplici enim genere deorum censum distinxit: unum esse Physicum, quod Philosophi retractant: aliud Mythicum, quod inter Poëtas volutetur: tertium Gentile, quod populi sibi quique adoptaverunt. Igitur cum Philosophi Physicum conjecturis concinnarint, Poëtæ Mythicum de fabulis traxerint, populi Gentile ultro præsumpserint, ubinam veritas collocanda? In conjecturis? sed incerta conceptio est; in fabulis? sed fœda relatio est; in adoptionibus? sed passiva & municipalis adoptatio est. Denique apud Philosophos incerta, quia varia; apud Poëtas omnia indigna, quia turpia; apud populos passiva omnia, quia voluntaria. Porro divinitas, si veram retractes, ea definitione est, ut istud neque argumentationibus incertis colligatur, neque fabulis indignis contaminetur, neque adoptionibus passivis judicetur, &c. Paulo inferius: Platonici quidem curantem rerum, & arbitrum, & judicem: Epicurei otiosum & inexercitum, &, ut ita dixerim, neminem. Positum vero extra mundum Stoici, intra mundum Platonici. Quem non penitus admiserant, neque nosse potuerunt, neque timere, nec inde sapere, exorbitantes scilicet ab initio sapientiæ, id est, metu in Deum. Extant testimonia tam ignoratæ quam dubitatæ inter Philosophos divinitatis.

„ Poëtes ſur leurs fables ; les Peuples, ſur leurs capri-
„ ces : laquelle de ces trois Theologies croirons-nous
„ veritable ? La premiere eſt incertaine ; l'autre eſt rem-
„ plie d'infamie ; la troiſiéme eſt arbitraire, & n'eſt
„ fondée que ſur les differentes fantaiſies des Peuples.

Ce qu'il dit en particulier contre la Theologie des Philoſophes, & contre Platon.

Mais pour me borner à ce que dit Tertullien de la Theologie des Philoſophes ; il montre que n'étant appuyée, comme il vient de le dire, que ſur des con-
„ jectures, elle eſt fauſſe ; parce que la veritable doit
„ être établie ſur des principes certains, & qu'il eſt
„ preſque auſſi honteux & auſſi criminel de douter
„ de la divinité que de la nier. Qu'au reſte la ſageſſe
„ des Philoſophes n'eſt ſageſſe que de nom ; que la
„ varieté des opinions qui ſe trouvent parmi eux, &
„ qui ne vient que de l'ignorance de la verité où ils
„ ont été, en montre la vanité.

„ Les Platoniciens, dit-il, reconnoiſſent un Dieu
„ qui a ſoin de toutes choſes, & qui en eſt l'arbitre
„ & le juge, les Epicuriens le croyent oiſif, ou plûtôt
„ ils n'en reconnoiſſent point du tout. Les Stoïciens le
„ placent au-delà du monde, les Platoniciens le ren-
„ ferment dans le monde même. Les uns & les autres
„ ne le croyant pas tel qu'il eſt ; il eſt viſible qu'ils ne
„ l'ont point connu, & par conſequent, qu'ils n'ont
„ pû parvenir à la veritable ſageſſe, dont ils ont ignoré
„ le premier principe. On a autant de preuves qu'ils
„ ont ignoré Dieu, que l'on en a qui montrent, qu'ils
„ en ont douté.

Tertullien a combattu les Platoniciens beaucoup plus que tous les

Il ſeroit trop long de rapporter tout ce que le même Tertullien dit dans ce livre & dans les autres contre la Philoſophie payenne, & ſur-tout contre la

Platonicienne, que l'on sçait assez qu'il a combattuë fortement dans tous les Heretiques de son temps, ainsi que nous le dirons dans la suite. Il suffit à present de remarquer, que puisqu'il la combat icy, comme faisant partie du Paganisme, & que de plus il refuse même aux Platoniciens la connoissance de Dieu que plusieurs autres Peres ne font point difficulté de leur accorder, il a été fort éloigné de les suivre, ou d'adopter leurs idées sur quelque matiere de Religion que ce puisse être.

autres Philosophes; & pourquoy?

Témoignage de Theophile d'Antioche sur le même sujet.

Theophile d'Antioche (6) écrivant à Autolycus, pour le détromper de ses erreurs, & luy faire connoître la verité de nôtre Religion; après avoir refuté les égaremens de la Theologie Civile, vient ensuite à celle des Philosophes & des Poëtes. Platon, dit-il, & ceux de sa secte, reconnoissent bien que Dieu est sans principe & sans commencement, & qu'il est le Pere & l'Auteur de l'univers; mais ils reconnoissent en même temps que la matiere est éternelle, & qu'elle n'a point eu de commencement non plus que Dieu. Mais si cela est, il est donc faux que Dieu soit l'Auteur de toutes choses, même suivant les Platoniciens; il n'est donc point seul & unique; puisque si la matiere est éternelle, elle n'est point differente de Dieu même. De ce raisonnement que

Ce qu'il dit contre Platon & les Platoniciens.

(6) Theophil. Antioch. l. II. ad Autolycum. Πλάτων δὲ καὶ οἱ τῆς αἱρέσεως αὐτοῦ Θεὸν μὲν ὁμολογοῦσιν ἀγέννητον, καὶ πατέρα, καὶ ποιητὴν τῶν ὅλων εἶναι· εἶτα ὑποτίθενται Θεοῦ, καὶ ὕλην ἀγέννητον, καὶ ταύτην φασὶ συνηκμακέναι τῷ Θεῷ. εἰ δὲ Θεὸς ἀγέννητος, καὶ ὕλη ἀγέννητος, οὐκέτι ὁ Θεὸς ποιητὴς τῶν ὅλων ἐστὶ, κατὰ τοὺς Πλατωνικούς. οὐδὲ μὴν μοναρχία Θεοῦ δείκνυται, ὅσον τὸ κατ' αὐτούς. Et infra: Ὥστε ἀσύμφωνός ἐστιν ἡ γνώμη κατὰ τοὺς φιλοσόφους καὶ συγγραφεῖς.

Theophile d'Antioche pousse encore plus loin, il conclut que les opinions de Platon, de même que celles des autres Philosophes, se contredisent manifestement.

Il soûtient que tous les Philosophes, ainsi que ceux qui les écoutent, s'égarent; que l'on ne trouve point dans leurs livres la moindre étincelle de verité; ou que si l'on en trouve quelqu'une, elle est mêlée d'erreur.

Plus bas (7) après avoir refuté la Theologie des » Poëtes, il dit d'eux & des Philosophes, Que non seu- » lement ils se trompent tous; mais encore que ceux » qui les écoutent, tombent dans les erreurs les plus » extravagantes. Ensuite (8) après avoir opposé à la » vanité de la Philosophie payenne, l'excellence de » celle qui est contenuë dans les premiers chapitres » de la Genese, il dit que les Philosophes ont voulu » l'imiter, & qu'ils en ont pris occasion de raisonner » sur la création du monde, sur la nature de l'homme » & sur les autres matieres semblables, mais que loin » d'avoir approché de cette divine Philosophie, il ne se » trouve pas même dans tous leurs livres une seule » étincelle de verité.

Enfin (9) parlant encore plus en general de tous

(7) Idem ibid. Ὥστε καὶ πάντα τρόπον ἐμπαίζονται οἱ συγγραφεῖς πάντες, καὶ ποιηταὶ, καὶ φιλόσοφοι λεγόμενοι, ἔτι μὴν καὶ οἱ προσέχοντες αὐτοῖς.

(8) Idem infra pag 91. ad calcem operum Justini, edit. Colon. Πολλοὶ μὲν οὖν τῶν συγγραφέων ἐμιμήσαντο, καὶ ἠθέλησαν περὶ τούτων διήγησιν ποιήσασθαι, καίτοι λαβόντες ἐντεῦθεν τὰς ἀφορμὰς, ἤτοι περὶ κόσμου κτίσεως, ἢ περὶ φύσεως ἀνθρώπου, καὶ οὐδὲ τὸ τυχὸν ἔναυσμα ἄξιόν τι τῆς ἀληθείας ἐξεῖπον.

(9) Idem Theophilus ibid. Δοκεῖ δὲ τὰ ὑπὸ τῶν φιλοσόφων, ἢ συγγραφέων, καὶ ποιητῶν εἰρημένα, ἀξιόπιστα μὲν εἶναι παρὰ τὸ φράσει κεκαλλιωπίσθαι. μωρὸς δὲ, καὶ κενὸς ὁ λόγος αὐτῶν δείκνυται, ὅτι πολλὴ μὲν πληθὺς τῆς φλυαρείας αὐτῶν ἐστι. τὸ τυχὸν δὲ τῆς ἀληθείας ἐν αὐτοῖς οὐχ εὑρίσκεται. Καὶ γὰρ εἴ τι δοκεῖ ἀληθὲς δι' αὐτῶν ἐκπεφωνῆσθαι, σύγκρασιν ἔχει τῇ πλάνῃ. καθάπερ γὰρ φάρμακόν τι δηλητήριον συγκραθὲν μέλιτι, ἢ οἴνῳ, ἢ ἑτέρῳ τινὶ, τὸ πᾶν ποιεῖ βλαβερὸν, καὶ ἄχρηστον· οὕτως καὶ ἡ ἐν αὐτοῖς πολυλογία εὑρίσκεται ματαιοπονία, καὶ βλάβη μᾶλλον τοῖς πειθομένοις αὐτῇ. *Nous verrons dans la suite que presque tous les Peres de l'Eglise ont parlé de la même maniere de la Philosophie payenne, & en particulier*

les Auteurs payens, Poëtes, Historiens & Philosophes qui s'étoient mêlez de faire les Theologiens: il dit qu'à la verité ce qu'ils ont écrit a quelque apparence, à cause de l'élegance & de la politesse de leurs discours; mais qu'à cela prés, le fond de leur doctrine & tous leurs raisonnemens sont faux & extravagans; que l'on trouve dans leurs livres beaucoup de babil, mais pas la moindre petite verité, & que lorsqu'on s'imagine en appercevoir quelqu'une, on découvre incontinent qu'elle est mêlée de faussetez. Qu'ainsi il est de leurs livres comme d'un poison dilayé dans du vin ou du miel; & que les erreurs dont ils sont remplis, en rendent l'éloquence non seulement inutile, mais encore pernicieuse. C'est ainsi que Theophile d'Antioche parle de toute la Philosophie payenne. Jugeons de là s'il y a quelque apparence qu'il ait été fort entêté de celle de Platon, & qu'il en ait adopté les sentimens ou les expressions.

CHAP. VI.
Lactance combat la Philosophie payenne de la même maniere & de celle de Platon, en soûtenant qu'elle ne contenoit que des inutilitez & des erreurs revêtuës de belles paroles.

C'EST EN SUIVANT la même division de la Theologie payenne, que Lactance (1) entreprend de la refuter dans les Livres de ses Institutions divines: car aprés avoir montré dans les deux premiers

(1) Lactantius l. III. Divin. Instit. cap. I. Cum enim sit nobis divinis litteris traditum, cogitationes omnium Philosophorum stultas esse, idipsum re & argumentis docendum est: ne quis honesto sapientiæ nomine inductus, aut inanis eloquentiæ splendore deceptus, humanis malit quam divinis credere, quæ quidem tradita sunt breviter & nude. *Il paroît que Lactance fait allusion à ces paroles du Pseaume 93. v. 11. où on lisoit autrefois selon l'ancienne version:* Cognovit Dominus cogitationes sapientium, quia sunt stultæ. *Nous avons déja vû qu'Hermias a pris pareillement pour sujet du discours qu'il a fait contre les*

par la même raison. Dessein qu'il se propose dans le III. livre de ses Institutions.

l'impieté & l'extravagance de la Theologie Poëtique & de la Theologie Civile ; il vient dans le troisiéme » à la Philosophique , & dit d'abord ; Que l'Ecriture » Sainte nous apprennant que toutes les pensées des » Philosophes sont folles, il est à propos d'en convain- » cre tout le monde par preuves de fait & par raisons, » de peur qu'il ne se trouve quelqu'un qui attiré par le » beau nom de sagesse, que les Philosophes se don- » nent , ou ébloüi par le faux éclat de leur éloquence, » ne donne plus de créance à des discours humains , » qu'aux veritez divines qui sont exposées simplement » & sans art dans les Ecritures Saintes. Voilà le dessein de Lactance , & il faut avoüer qu'il le remplit parfaitement , & qu'il est difficile de renverser mieux de fond en comble toute la Philosophie payenne qu'il le fait.

Il montre que la Philosophie n'est point l'étude de la sagesse.

Il commence par luy disputer son nom (2) , en faisant voir que c'est à faux qu'elle le porte , & qu'elle n'est pas , comme on le prétend , l'étude ou l'amour de la sagesse. De-là il examine toutes les Parties qui

Il en combat toutes les parties , la Physique , la Morale , & la Logique.

la composent (3) , la Physique , la Morale & la Logique ; & fait voir l'incertitude de la premiere dans tous ses sentimens , les erreurs de la seconde , &

Philosophes , ces paroles de l'Apôtre saint Paul : Sapientia hujus mundi , stultitia est apud Deum. *Il seroit aisé de faire voir que les Peres de l'Eglise ont toûjours appliqué ces paroles , & les autres semblables , qui se trouvent dans l'Ecriture, aux Philosophes payens.*

(2) Idem Lactant. ibid. cap. II. Ordiamur itaque a communi Philosophiæ nomine , ut ipso capite destructo , facilior nobis aditus pateat ad exscindendum omne corpus , si tamen potest corpus vocari, cujus partes ac membra discordent , nec ulla compage inter se cohæreant, &c.

(3) *Lactance combat toute la Physique dans le III. IV. V. & VI. chapitres du même livre. Et la Morale dans les suivans VII. VIII. IX. X. &c.*

l'inutilité de la troisiéme. Comme j'ay déja rapporté quelque chose de ce qu'il dit sur les deux premieres ; je ne produiray icy que ce qu'il dit sur la troisiéme.

Ce qu'il dit contre la Logique.

Reste donc, dit-il (4), cette troisiéme partie de « la Philosophie que l'on appelle Logique, & qui ren- « ferme l'Art de la Dialectique & du discours ; mais la « science des veritez divines se passe aisément de cet « art, parce que la veritable sagesse doit être dans le « cœur, & non pas sur la langue, & qu'il importe fort « peu quelle sorte de discours elle employe : nous de- « mandons des actions, & non pas des paroles, d'au- « tant plus qu'il ne s'agit pas icy du Grammairien ou « de l'Orateur, dont toute la science se réduit à sçavoir « parler ; mais du sage, dont la doctrine n'a point « d'autre but que de sçavoir vivre. «

Sentiment de saint Cyprien conforme à ce que dit icy Lactance.

Je ne sçay si on se contentera de ce raisonnement de Lactance ; mais je sçay bien que saint Cyprien (5) raisonne à peu prés de la même maniere, lorsqu'il oppose la Philosophie Chrétienne à la Philosophie payenne, & qu'il dit que celle-cy consiste toute en paroles, & celle-là toute en actions ; que les Philo-

(4) Idem Lactant. ibid. cap. XIII. Supereſt illa pars tertia Philosophiæ, quam vocant Logicam, id est, rationalem, in qua tota dialectica, & omnis loquendi ratio continetur. Hanc divina eruditio non desiderat, quia non in lingua, sed in corde sapientia est, nec interest quali utatur sermone. Res enim, non verba quæruntur. Et nos non de Grammatico, aut oratore, quorum scientia est quomodo loqui deceat: sed de sapiente disserimus, cujus doctrina est quomodo vivere oporteat.

(5) Cyprianus lib. de Bono Patientiæ. Nos autem qui Philosophi non verbis, sed factis sumus, nec vestitu sapientiam, sed veritate præferimus, qui virtutum conscientiam magis quam jactantiam novimus ; qui non loquimur magna, sed vivimus.

» ſophes ont l'apparence de la ſageſſe, & les Chrétiens
» la verité; que ceux-là ont la vertu ſur la langue, &
» que les Chrétiens l'ont dans le cœur; & qu'enfin les
» premiers diſent de belles & de grandes paroles, mais
» que les Chrétiens font de belles & de grandes actions.
Quoy qu'il en ſoit, il ſuffit icy de ſçavoir ce que Lactance a penſé de la Logique, & la raiſon qu'il a euë d'en parler comme il a fait.

Concluſion que tire Lactance aprés avoir montré l'inutilité de la Logique, de la Morale & de la Phyſique.

» Puis donc, continuë-t-il (6), que la Phyſique &
» la Logique ne ſont point neceſſaires, & qu'elles ne
» contribuent en rien à la beatitude, il ne reſte plus
» que la Morale où l'on puiſſe trouver la verité de la
» Philoſophie; mais puiſque j'ay fait voir que les Phi-
» loſophes ſe ſont encore égarez ſur ce point, pour
» n'avoir jamais pû comprendre en quoy conſiſtoit le
» ſouverain bien, il faut conclure de-là que toute la
» Philoſophie eſt également fauſſe & inutile, parce
» qu'elle ne conduit point à la vertu, & qu'elle ne ſert
» de rien pour perfectionner l'homme ni par raport à
» ſes devoirs, ni par raport à ſa raiſon.

Il fait voir la fauſſeté des loüanges que Ciceron & Seneque ont don-

Lactance paſſe de-là (7) aux loüanges que Ciceron & Seneque ont donné à la Philoſophie, & fait voir qu'elles ſont toutes fauſſes; enfin aprés avoir

(6) Lactant. ibid. Quod ſi neque Phyſica illa ratio neceſſaria eſt, neque hæc Logica, quia beatos facere non poſſunt: reſtat ut in ſola Ethica totius Philoſophiæ vis contineatur, ad quam ſe abjectis omnibus Socrates contuliſſe dicitur. In qua etiam parte quoniam Philoſophos erraſſe docui, qui ſummum bonum, cujus capiendi gratia generati ſunt, non comprehenderunt, apparet falſam & inanem eſſe philoſophiam, quia nec inſtruit ad juſtitiæ munera, nec officium hominis rationemque confirmat. Sciant igitur errare ſe, qui philoſophiam putant eſſe ſapientiam.

(7) Lactantius ibid. cap. XIII. & XIV.

refuté

refuté toute la Philosophie payenne, il entreprend encore de montrer les égaremens particuliers des Philosophes grands & petits; entre lesquels il n'oublie pas ceux de Platon (8), & particulierement cette communauté insensée (9) qu'il avoit prétendu établir dans sa Republique. Lactance la refute avec beaucoup de force & d'éloquence, en faisant voir premierement, que si elle avoit lieu toute la societé du genre humain periroit: Secondement, qu'elle seroit la source de toutes sortes de crimes, & la ruine entiere de toutes les vertus. Enfin il conclut (1) en disant, « qu'il a montré autant qu'il a pû que tous les « Philosophes se sont extrémement éloignez de la ve- « rité, & qu'ils ont inutilement employez tout leur « esprit à de vaines études; ce qu'il a été obligé de faire « voir, de peur qu'après avoir refuté les autres parties « du Paganisme, il ne prit envie à quelqu'un de s'a- « dresser à ces Philosophes, dans l'esperance d'appren-

...nées à la Philosophie.

Il expose en particulier les égaremens de Platon.

Il conclut qu'il ne faut point chercher ailleurs la verité, que dans la Religion Chrétienne.

(8) Idem ibid. cap. XVII. XVIII. XIX. XX.

(9) Idem ibid. cap. XXI. cujus hæc est epigraphe: Quod Plato didicerit a Socrate ea, quæ si obtineret, humani generis periret societas. Et cap. XXII Quod dogma Platonis non erat nisi criminis fons & fomes, & virtutum omnium exterminium.

(1) Idem Lactant. l. III. cap. ult. Docui, quantum mea mediocritas tulit, longe devium Philosophos iter a veritate tenuisse... Sed huc necessario divertendum fuit, ut ostenderem tot & tanta ingenia in rebus falsis esse consumpta; ne quis forte a pravis religionibus exclusis, ad eos se conferre vellet, tanquam certi aliquid reperturus. Una igitur spes homini, una salus in hac doctrina quam defendimus, posita est. Omnis sapientia hominis in hoc uno est, ut Deum cognoscat & colat. Hoc nostrum dogma, hæc sententia est. Quanta itaque voce possum testificor, proclamo, denuntio. Hoc est illud quod Philosophi omnes in tota sua vita quæsierunt, nec unquam tamen investigare, comprehendere, tenere valuerunt; quia aut pravam Religionem tenuerunt, aut totam penitus sustulerunt. Facessant igitur illi omnes, qui humanam vitam non instruunt, sed turbant, &c.

» dre par leur moyen quelque choſe de certain. Ainſi
» donc, continuë-t-il, toute la reſſource de l'homme,
» ſon eſperance & ſon ſalut ſe trouvent uniquement
» dans la doctrine dont nous faiſons profeſſion : toute
» ſa ſageſſe conſiſte à connoître & à ſervir Dieu ; c'eſt
» là le dogme & le ſentiment des Chrétiens, & c'eſt
» en même temps ce que les Philoſophes ont cherché
» durant toute leur vie, & ce qu'ils n'ont jamais pû
» trouver.

Il ne reconnoiſſoit point d'autre Philoſophie que le Chriſtianiſme

Lactance donc & tous les autres Chrétiens au nom deſquels il parle, rejettoient toute la Philoſophie payenne, & n'en reconnoiſſoient point d'autre que le Chriſtianiſme. C'eſt ce que le même Auteur enſeigne encore plus clairement en deux mots dans le
» même livre ; lorſqu'il dit (2) : Nous rejettons toute
» la Philoſophie, parce qu'elle n'eſt qu'une invention
» des hommes ; mais nous ſoûtenons la veritable ſa-
» geſſe, parce qu'elle eſt fondée ſur la revelation de
» Dieu même ; & nous declarons hautement que tout
» le monde eſt obligé de l'embraſſer. Puis donc que les anciens Chrétiens rejettoient toute la Philoſophie payenne, ſans en excepter ni la Phyſique, ni la Morale, ni la Logique, en quoy peut-on les ſoupçonner d'avoir ſuivi la Philoſophie Platonicienne ?

CH. VII.
Euſebe & S. Auguſtin ont employé des volumes entiers à réfuter

CE QUE J'AY rapporté juſqu'à preſent de Lactance, de Tertullien, de Theophile d'Antioche & de ſaint Juſtin, eſt ſans doute bien conſiderable pour la déciſion de la cauſe dont il s'agit ; puiſque ce ne

(2) Lactant. l. III. Divin. Inſt. cap. XVI. Nos ab hac calumnia immunes ac liberi ſumus, qui Philoſophiam tollimus, quia humanæ cogitationis inventio eſt : Sophiam defendimus, quia divina Traditio eſt, eamque ab omnibus ſuſcipi oportere teſtamur.

sont point des passages seulement, mais des Livres entiers, dont j'ay fait l'abregé. Neanmoins ce que je vais produire de saint Augustin & d'Eusebe, l'est encore plus; parce qu'ils ont employé de gros volumes, qui comprennent plusieurs Livres, à la refutation de toute la Theologie payenne, & en particulier de la Philosophie Platonicienne, qui en étoit l'espece la plus dangereuse & la plus seduisante.

La Philosophie, & en particulier celle de Platon, comme étant l'espece la plus dangereuse de toute la Theologie payenne.

En effet, c'est le but que Saint Augustin s'est proposé dans les dix premiers Livres de la Cité de Dieu: car ayant entrepris dans tout ce grand & sçavant ouvrage d'établir la verité de la Religion Chrétienne, qu'il appelle la Cité de Dieu, sur les ruines du Paganisme, qu'il appelle la Cité du monde & du demon, il en a employé toute la premiere Partie, qui comprend ces dix Livres dont je parle, à montrer l'impieté &. la fausseté de la Theologie payenne.

C'est le but que S. Augustin s'est proposé dans ses livres de la Cité de Dieu.

Pour cet effet il suit la division que Varron en avoit faite en trois especes differentes; & aprés avoir combattu dans les sept premiers Livres la Theologie Poëtique & la Civile, il commence dans le huitiéme, à combattre la Philosophique, qui en étoit la troisiéme espece. Mais comme entre toutes les differentes sectes de la Philosophie, la Platonicienne étoit la plus specieuse de toutes; parce que la plûpart des autres Philosophes ne reconnoissant presque rien au-delà du monde & de l'ame du monde, ceux qui se disoient Platoniciens du temps de saint Augustin reconnoissoient que Dieu étoit au-dessus, & qu'il pouvoit rendre heureuse l'ame raisonnable & intellec-

Il suit dans ses livres la division de Varron.

tuelle par la participation de ſa lumiere incorporelle & immuable : c'eſt pour cette raiſon que ſaint Auguſtin s'attache à ces Philoſophes, préferablement à tous les autres, pour refuter leurs pernicieuſes erreurs ; & c'eſt ce qu'il fait particulierement dans ces trois Livres, le 8. le 9. & le 10. & même dans ceux qui ſuivent, où on le voit ſouvent revenir à la charge contre ces dangereux ennemis du Chriſtianiſme, comme dans la plûpart de ſes autres ouvrages.

Il s'attache particulierement à réfuter la Philoſophie Platonicienne.

Les erreurs principales ſur leſquelles il les confond dans ces Livres dont nous parlons, & par leſquelles il fait voir l'impieté de leur Theologie, ſont I. Qu'ils ont cru qu'il falloit adorer pluſieurs Dieux (3), & qu'on devoit leur offrir à tous des ſacrifices. II. Que les demons étoient eux-mêmes des Dieux (4), & qu'ils meritoient par cette raiſon tous les honneurs divins. III. Que pour ſe rendre favorables les Dieux ſuperieurs (5) à qui ils donnoient la qualité de bons au-deſſus des autres, il falloit ſe ſervir des demons, comme d'autant d'interceſſeurs & de Patrons. IV. Que ces mêmes demons (6) étoient les interpretes & les mediateurs entre ces Dieux ſuperieurs & les hommes. V. Que les ames des hommes (7) devenoient enfin demons après cette vie. VI. Que la Théurgie (8) ou l'Art d'évoquer les demons, étoit neceſſaire, & que c'étoit un excellent moyen pour purifier l'ame.

Quelles ſont les erreurs principales de cette Philoſophie qu'il réfute.

(3) Auguſt. l. VIII. de Civit. cap. XII. & ſeqq.
(4) Idem ibid. cap. XV. XVI. XVII.
(5) Idem ibid. cap. XVIII. & XIX.
(6) Idem ibid. cap. XXI. & l. IX. pluribus cap.
(7) Idem l. IX. cap. XI.
(8) Idem ibid. l. X. cap. X.

VII. Que les ames des hommes (9) passoient dans les corps des bêtes, ainsi que Platon l'enseigne, ou au moins dans d'autres corps humains, comme Porphyre en corrigeant son maître l'a enseigné. VIII. Que l'ame humaine (1) étoit coëternelle à Dieu. IX. Qu'après certaines revolutions de siecles (2), les mêmes évenemens, avec les mêmes circonstances de lieux, d'actions & de personnes, arrivoient toûjours, & arriveroient éternellement. X. Que les ames humaines (3), après avoir obtenu la souveraine felicité, devoient après certain temps, retourner sur la terre à toutes leurs anciennes miseres. XI. Que les Anges (4), & non pas Dieu, avoient formé le corps de l'homme. XII. Qu'il étoit impossible (5) que des corps corruptibles & terrestres, comme ceux des hommes, pussent devenir incorruptibles & immortels. Voilà quelques-unes des erreurs & des impietez Platoniciennes, que saint Augustin refute dans ces Livres de la Cité de Dieu, avec une force & une éloquence admirable.

Réfutation de quelques objections.

Cela étant, je ne comprends pas comment on peut soupçonner ce grand Docteur de l'Eglise, d'avoir donné dans les idées & dans les sentimens des Platoniciens. Si c'est parce qu'il les a combattus, & que pour les combattre, il a dû être instruit de leurs sen-

(9) Idem Aug. l. x. de Civit. cap. xxx.
(1) Idem ibid. cap. xxxi.
(2) Idem l. xii. cap. xiii.
(3) Idem l. xii. cap. xx.
(4) Idem ibid, cap xxvi.
(5) Idem ibid. l. xiii. cap. xvii. xviii. & l. xxii. cap. iv. v. xi. xii. xxv. & seqq.

timens ; accusons-le donc en même temps, par la même raison, d'avoir donné dans les sentimens des Ariens, des Donatistes & des Pelagiens qu'il a combattus, & dont il avoit lû les Livres, & étudié les sentimens avec beaucoup de soin. Mais c'est qu'il a loüé les Platoniciens, qu'il les a préferez à tous les autres Philosophes, & qu'il témoigne en plus d'un endroit, qu'ils ont le plus approché du Christianisme. Quoy? parce que je reconnois que les Lutheriens approchent beaucoup plus de la verité de la Religion Catholique, que les Calvinistes ; peut-on m'accuser de suivre leurs sentimens, & de donner dans leurs idées?

Pourquoy S. Augustin préfere les Platoniciens aux autres Philosophes. C'est parce qu'ils approchent de plus près de la verité, quoy qu'ils en soient encore fort éloignez.

Mais écoutons saint Augustin luy-même (6), qui nous explique clairement pourquoy & comment il donne la préference aux Platoniciens au-dessus des autres Philosophes. » Nous disputons, dit-il, avec eux, » parce qu'ils croyent comme nous que Dieu est incor» porel, & qu'il a créé tout ce qui n'est pas ce qu'il est » luy-même, & parce que ce seroit une chose trop indi» gne d'admettre les autres dans une dispute de Religion » pareille à celle-cy. Mais, continuë-t-il, si les Platoni» ciens surpassent les autres Philosophes en excellence » & en autorité, ce n'est que parce qu'ils approchent » de plus près de la verité; quoiqu'ils en soient encore » extrémement éloignez.

(6) Aug l. XI. cap. V. de Civit. Dei. Cum his enim agimus, qui & Deum incorporeum, & omnium naturarum, quæ non sunt quod ipse, creatorem nobiscum sentiunt. Alios autem nimis indignum est ad istam disputationem religionis admittere, qui multis diis sacrorum obsequium deferendum putant. Isti Philosophi cæteros nobilitate atque auctoritate vicerunt, non ob aliud, nisi quia longo quidem intervallo, verumtamen reliquis propinquiores sunt veritati.

Il explique ailleurs (7) encore plus clairement sa pensée, lorsque parlant des mêmes Platoniciens, il dit : Quelques Philosophes de ce siecle, qui ont été de grands & de sçavans hommes, & beaucoup meilleurs que tous les autres, ont cru que l'ame étoit immortelle : & non seulement ils l'ont crû, mais ils l'ont encore soûtenu du mieux qu'ils ont pû : les Livres qu'ils ont composez sur ce sujet existent encore aujourd'huy, & on les lit. Au reste, continuë-t-il, quand je dis que ces Philosophes ont été les meilleurs, c'est en les comparant à d'autres plus mauvais ; parce qu'il s'en est trouvé, qui ont dit, que tout mouroit avec l'homme, & qu'il n'y avoit point d'autre vie à attendre après celle-cy. Il est certain que les Platoniciens doivent leur être préferez ; & quoiqu'ils se soient égarez eux-mêmes en beaucoup de choses, neanmoins sur ce point, en quoy ils ont été préferables aux autres, il faut avoüer qu'ils se sont approchez davantage de la verité.

Il ne les estime meilleurs que par comparaison à d'autres plus mauvais.

Voilà ce que saint Augustin pensoit des Platoniciens, & à quoy se reduisent toutes les loüanges qu'il leur donne. S'il les croit avoir été meilleurs que les autres, c'est qu'ils ont été un peu moins mauvais

Une pareille préference ne fait pas beaucoup d'honneur à ces Philosophes.

(7) Idem Aug. serm. de temp. cxxxix. qui est iv. de die sancto Paschæ, secundum vet. edit. Froben. Philosophi sæculi hujus, qui magni fuerunt, & docti, & cæteris meliores, animam humanam immortalem esse senserunt, nec solum senserunt, sed quantis potuerunt argumentationibus defenderunt, & ipsas defensiones conscriptas posteris reliquerunt. Sunt libri, leguntur. Ideo illos Philosophos dixi aliis fuisse meliores in comparatione pejorum, qui fuerunt Philosophi qui dixerent, homini cum mortuus fuerit, nullam vitam postea remanere. Talibus illi utique præponendi sunt. Et in quo illi meliores erant, quamvis in multis a veritate deviantes, tamen in quo erant illis superiores, veritati fuerant propinquantes.

que ceux qui l'étoient ſouverainement. S'il dit qu'ils ſe ſont le plus approché de la verité, c'eſt qu'ils en ont été un peu moins éloignez que ceux qui étoient dans le dernier de tous les égaremens. Je ne vois pas que de pareilles loüanges faſſent beaucoup d'honneur à ces Philoſophes, ni qu'elles marquent que ſaint Auguſtin ait été fort prévenu en leur faveur. Mais écoutons ce qu'il dit enſuite.

S. Auguſtin applique à la Philoſophie de Platon ce que l'Ecriture dit, que la ſageſſe de ce monde eſt une folie.

Après avoir expliqué le dogme de l'immortalité de l'ame, tel que les Platoniciens l'enſeignoïent, je veux dire avec l'erreur extravagante de la Metempſychoſe ; il ajoûte (8) : » Voilà ce qu'ont enſeigné de » grands Philoſophes de ce monde, dont nôtre Ecriture » parle, lorſqu'elle dit que Dieu a montré que la ſa» geſſe de ce monde étoit une folie.

A qui il compare les Platoniciens.

Cette loüange n'eſt plus équivoque, elle eſt claire, » & n'a pas beſoin d'explication. Jeſus-Chriſt, conti» nuë-t-il (9), qui eſt la ſageſſe de Dieu, eſt venu pour » nous inſtruire de la verité. Le Ciel tonne, que les » grenoüilles ſe taiſent. Il n'y a que ce que la verité » dit, qui ſoit vray. La comparaiſon eſt familiere, mais elle fait bien ſentir l'idée que ſaint Auguſtin avoit des Platoniciens & de leur doctrine ; lorſqu'il s'agit de les comparer, non plus avec d'autres Philoſophes

(8) Idem Aug. ibid. infra. Hoc dixerunt valde magni Philoſophi mundi hujus, de quibus dicit Scriptura noſtra : Stultam fecit Deus ſapientiam hujus mundi.

(9) Idem infra : Venit Dominus Chriſtus, Sapientia Dei. Cœlum tonat, ranæ taceant. Quod dixit veritas, verum eſt. Concludit denique : Ergo, Chariſſimi, qui propoſui vobis hodie quid dicant etiam Philoſophi mundi hujus, quorum Deus ſapientiam tanquam veram ſtultitiam reprobavit, craſtino, adjuvante Domino, exponere poterimus.

plus

plus mauvais qu'eux, mais avec le divin Auteur & le consommateur de nôtre foy.

Il dit que leurs opinions sont de grandes folies de quelques grands hommes.

Dans le discours suivant (1), où il parle encore des sentimens des mêmes Philosophes, touchant les allées & les venuës qu'ils faisoient faire à l'ame, de la terre au Ciel, & du Ciel sur la terre, pour y animer successivement de nouveaux corps; (car après avoir fait l'ame immortelle, ces Philosophes ne sçavoient plus où la placer, & ils en étoient étrangement embarassez;) il ajoûte: « Rejettons toutes ces « opinions, & moquons-nous en, parce qu'elles sont « fausses; ou plûtôt ayons de la douleur de voir qu'on « les estime comme quelque chose de grand. Elles le « sont en effet, mais c'est parce qu'elles sont de fort « grandes folies de quelques grands hommes.

Il condamne quelques loüanges assez mediocres qu'il leur avoit données.

Après cela je ne crois pas que l'on puisse soupçonner saint Augustin, d'avoir été fort entêté des Platoniciens, ni fort disposé à adopter leurs idées, lorsqu'il s'agissoit d'expliquer les dogmes de nôtre Religion. Neanmoins afin que l'on connoisse combien il a été scrupuleux sur ce sujet, je produiray deux passages de ses retractations. Le premier est celuy que j'ay déja rapporté ailleurs, & dans lequel il desapprouve les loüanges qu'il avoit données à Platon & à ses sectateurs dans ses Livres contre les Academiciens, en disant (2): « Qu'il ne de-

(1) Idem Aug. serm. seq. qui est CXLIII. de temp. Abjiciamus hæc, & vel rideamus, quia falsa sunt, vel doleamus, quia magna existimantur: sunt enim ista, Fratres mei, magna magnorum deliramenta doctorum.

(2) August. l. 1. Retract. cap. 1. Laus quoque ipsa, qua Platonem, vel Platonicos, sive Academicos Philosophos tantum extuli, quantum

» voit pas les donner à des impies, contre les égaremens desquels il est necessaire de deffendre la Religion. Ces loüanges neanmoins étoient assez mediocres, & n'alloient, pour la plûpart qu'à dire que ces Philosophes avoient trouvé beaucoup de veritez, mais qu'ils les avoient cachées, parce que leur siecle n'étoit pas disposé à les recevoir; sentiment particulier que saint Augustin avoit, & que l'on trouve encore exposé assez au long dans sa Lettre à Dioscore. Mais pourquoy desapprouver ce sentiment & ces loüanges? C'est que cet illustre Docteur craignoit que l'on ne prit de-là occasion d'estimer la doctrine de ces Philosophes, & qu'en recherchant ces veritez dans leurs Livres, on ne tombât dans leurs erreurs: c'est qu'il craignoit que de l'estime pour les personnes, on ne passât à l'approbation de leur perni-

Pourquoy il desapprouve ces loüanges.

impios homines non oportuit, non immerito mihi displicuit; præsertim contra quorum errores magnos defendenda est Christiana doctrina. *La retractation que fait icy saint Augustin, se rapporte au chapitre XVII. du livre III. contre les Academiciens, où saint Augustin expose ce sentiment particulier qu'il a eu, que ces Philosophes avoient caché leurs sentimens, & particulierement celuy des deux Mondes: l'un intelligible, où se trouve la verité même; & l'autre sensible, qui ne contient que des images, des vraisemblances & des opinions.* Sat est enim, *dit-il*, ad id quod volo, Platonem sensisse duos esse mundos: unum intelligibilem, in quo ipsa veritas habitaret; istum autem sensibilem, quem manifestum est nos visu tactuque sentire. Itaque illum verum, hunc verisimilem, & ad illius imaginem factum.... Hæc & alia hujusmodi mihi videntur inter successores ejus quantum poterant esse servata, & pro mysteriis custodita, &c. *Saint Augustin paroît donc retracter ce sentiment avec les loüanges qu'il donne aux Platoniciens ou aux Academiciens. Mais sans cela, il fait assez entendre dans ce même ouvrage, qu'il ne le croyoit pas trop certain, & qu'il ne le donnoit que comme une conjecture. Car voicy comme il conclut.* Hoc mihi de Academicis interim probabiliter, ut potui, persuasi. Quod si falsum est, nihil ad me, cui satis est jam non arbitrari non posse ab homine inveniri veritatem.

cieuſe doctrine, comme il n'arrive que trop ſouvent; ou enfin que l'on ne crût, comme il le dit luy-même dans la retractation qu'il fait encore des loüanges qu'il avoit données à Pythagore (3), qu'il approuvât luy-même leurs ſentimens, quoique remplis d'erreurs capitales.

Combien S. Auguſtin étoit éloigné d'adopter des expreſſions Platoniciennes.

Dans le ſecond paſſage il dit en parlant encore des Platoniciens, qu'il eſt fâché (4) d'avoir dit que « ces Philoſophes avoient brillé par leur vertu, puiſ- « qu'il eſt certain qu'ils n'ont point eu de veritable « pieté; & de ce qu'il paroît avoir approuvé la divi- « ſion qu'ils avoient introduite de deux mondes, l'un « ſenſible & l'autre intelligible; non pas, ajoûte-t-il, « que Platon ſe ſoit trompé en admettant un monde « intelligible; mais parce que cette expreſſion n'eſt « point en uſage dans l'Egliſe. Et certainement nous « n'aurions eu garde de nous en ſervir, ſi dans le « temps que nous avons écrit ce Livre, (*de Ordine*) « nous euſſions été ſuffiſamment verſé dans la ſcience «

(3) Idem Aug. ibid. cap. III. Nec illud placet mihi quod Pythagoræ Philoſopho tantum laudis dedi, ut qui legit, vel audit, poſſit putare me credidiſſe nullos errores in Pythagorica eſſe doctrina, cum ſint plures iidemque capitales. *Ces erreurs ſont particulierement, comme l'on ſçait, celles de la Metempſychoſe adoptées par Platon, & refutées par ſaint Auguſtin dans pluſieurs de ſes ouvrages.*

(4) Idem ibid. paulo ſuperius: Verum & in his libris (de Ordine) diſplicet mihi ſæpe interpoſitum fortunæ vocabulum..... & quod Philoſophos non vera pietate præditos, dixi virtutis luce fulſiſſe, & & quod duos mundos, unum ſenſibilem, alterum intelligibilem, non ex Platonis, vel ex Platonicorum perſona, ſed ex mea ſic commendari, tanquam hoc etiam Dominus ſignificare voluerit..... Nec Plato quidem in hoc erravit, quia eſſe mundum intelligibilem dixit, ſi non vocabulum, quod Eccleſiaſticæ conſuetudini in re illa non uſitatum eſt, ſed ipſam rem velimus attendere..... Nec tamen iſto nomine nos uteremur, ſi jam ſatis eſſemus litteris Eccleſiaſticis eruditi.

„ Eccleſiaſtique. Que répondront à cela ceux qui s'imaginent, que les ouvrages de ſaint Auguſtin ſont tous remplis d'idées & d'expreſſions Platoniciennes ? Quoy ? cet illuſtre Docteur condamne une expreſſion auſſi innocente & auſſi commune aujourd'huy que l'eſt celle-là ; il la condamne, dis-je, préciſément, parce qu'elle vient de Platon, & qu'elle n'eſt pas dans l'uſage de l'Egliſe : & on croira, que dans d'autres occaſions plus importantes, il ſe ſera éloigné des expreſſions Eccleſiaſtiques, & qu'il aura adopté celles de Platon ?

Il étoit extrêmement attentif à ne s'éloigner jamais

Ce que dit ce ſaint Docteur dans le même livre (5), à l'occaſion des mots de fortune, & d'augure, & de celuy d'Ames pour ſignifier les Anges, ne marque

(5) Idem Aug. ibid. Diſplicet mihi ſæpe interpoſitum fortunæ vocabulum. Et cap. 2. ejuſdem libri Retract. de voce, Omen, agens. Hoc licet non ſerio, ſed joco dictum ſit, nollem tamen eo verbo uti. Omen quippe me legiſſe non recolo, ſive in ſacris litteris noſtris, ſive in ſermone cujuſquam Eccleſiaſtici Diſputatoris, quamvis abominatio inde ſit dicta, quæ in divinis libris aſſidue reperitur. Rurſus cap. XI. ejuſdem libri. Spiritus Angelicos ſancta Scriptura nomine animarum ſignificare non ſolet : proinde vero in eo quod circa finem hujus libri (de Muſica) dixi : Rationales & intellectuales numeri beatarum animarum atque ſanctarum legem ipſam Dei, ſine qua folium de arbore non cadit, &c. Non video quemadmodum vocabulum Animarum ſecundum Scripturas ſanctas poſſit oſtendi, quandoquidem non niſi Angelos ſanctos intelligi volui, quos habere animas nuſquam me legiſſe in divinis eloquiis Canonicis recolo. *On trouve dans ce même premier livre des Retractations de ſaint Auguſtin un grand nombre d'autres preuves de l'attention qu'a euë ce ſaint Docteur, de ne rien ſouffrir dans ſes ouvrages, qui s'éloignât des expreſſions reçûës dans l'Egliſe, ou qui parût approcher de celles des Platoniciens, ou de quelqu'un de leurs ſentimens. On peut voir ſur ce dernier point ce qu'il dit dans le chap. IV.* In eo quod ibi (in Soliloquiis) dictum eſt : penitus eſſe iſta ſenſibilia fugienda, cavendum fuit ne putaremur illam Porphyrii falſi Philoſophi tenere ſententiam, qua dixit omne corpus fugiendum. *Et ce qui ſuit touchant la Reminiſcence.*

pas moins clairement, combien il étoit éloigné de souffrir, ou d'employer dans ses ouvrages quelque expression inusitée dans le langage de l'Eglise. Son attention là-dessus paroît extréme, & certainement beaucoup plus grande qu'elle ne l'est à present dans nos Ecrivains les plus exacts & les plus delicats sur le choix de leurs termes.

du langage de l'Eglise.

Nous en avons encore un illustre exemple dans ses Livres de la Cité de Dieu, où il fait difficulté de se servir du mot de Heros (6), en parlant des Saints Martyrs, par la seule raison que le langage de l'Eglise ne le souffroit pas ; quoique ce nom, comme il le fait voir, leur convienne bien mieux qu'aux divinitez prétenduës, à qui les Payens, & particulierement les Platoniciens, le donnoient ; mais, comme il ajoûte un peu aprés, à propos des trois Dieux principaux, que les Platoniciens de son temps admettoient : « Les expressions des Philosophes sont fort libres (7), & ils ne craignent point de blesser les oreilles pieuses, lorsqu'ils parlent des choses diffici-

Il rejette le mot de Heros, en parlant des Martyrs, parce que ce terme n'étoit pas en usage dans l'Eglise.

Difference des Philosophes & des Chrétiens sur le choix.

(6) August. l. x. de Civit. cap. xxi. Hos (Martyres) multo elegantius, si Ecclesiastica loquendi consuetudo pateretur, nostros heroas vocaremus : hoc enim nomen a Junone dicitur tractum, quod græce Juno Ἥρα appellatur ..... Sed a contrario Martyres nostri heroës nuncuparentur, si, ut dixi, usus Ecclesiastici sermonis admitteret, non quod eis esset cum dæmonibus in aëre societas, sed quod eosdem dæmones, id est aëreas vincerent potestates, & in eis ipsam, quidquid putatur significare, Junonem..... Non omnino, si dici usitate posset, heroës nostri supplicibus donis, sed virtutibus divinis Heram superant.

(7) Idem Aug. ibid. cap. xxiii. Liberis enim verbis loquuntur Philosophi, nec in rebus ad intelligendum difficillimis offensionem religiosarum aurium pertimescunt. Nobis autem ad certam regulam loqui fas est, ne verborum licentia etiam de rebus quæ his significantur, impiam gignat opinionem.

de leurs expressions.

les à comprendre ; mais pour nous, c'est-à-dire les
» Chrétiens, il ne nous est pas permis de nous écarter
» du langage de l'Eglise, qui est nôtre regle ; de peur
» que la liberté des expressions ne produise dans l'es-
» prit de ceux qui les entendent des opinions impies,
» sur les choses mêmes que nous voulons expliquer par
» nos paroles.

Les SS. Peres étoient ennemis de toutes les profanes nouveautez de paroles.

Telle étoit la Regle que les SS. Peres observoient inviolablement ; non contents de penser bien, & d'être orthodoxes dans tous leurs sentimens, ils étoient encore attentifs sur le choix de leurs expressions ; & ils ne pouvoient en admettre (7) ni en souffrir aucune, qui ne fût conforme au langage

(7) *Nous avons dans saint Basile un exemple bien remarquable de cette horreur que les SS. Peres avoient d'admettre les termes des Philosophes payens. Car Eunomius ayant dit simplement, pour expliquer son opinion, que les privations sont posterieures aux habitudes, voicy de quelle maniere saint Basile luy répond sur ce sujet*, l. 1. adv. Eun. pag. 708. edit. Græco-lat. Paris. Ταῦτα δὲ ὅτι ἐκ τῆς τοῦ κόσμου σοφίας περιλαλεῖ, ὑφ' ἧς ἐκτραχηλισθεὶς ταῖς τοιαύταις τῶν λόγων ἐνέπεσε καινοτομίαις, οὐ χαλεπὸν ἐπιδεῖξαι. Ἀριστοτέλους γάρ εἰσιν, ὡς οἱ ἀνεγνωκότες εἴποιεν ἄν, ἐν ταῖς ἐπιγραφομέναις αὐτοῦ κατηγορίαις οἱ περὶ ἕξεως καὶ στερήσεως λόγοι, δευτέρας εἶναι λέγοντος τῶν ἕξεων τὰς στερήσεις. Ἡμῖν δὲ ἐξήρκει δεῖξασιν αὐτὸν οὐκ ἐκ τῆς διδασκαλίας τοῦ πνεύματος, ἀλλ' ἐκ τῆς σοφίας τῶν ἀρχόντων τοῦ αἰῶνος τούτου λαλοῦντα, τὸ τοῦ ψαλμοῦ πρὸς αὐτὸν ἐπιφθέγξασθαι· ὅτι διηγήσαντό μοι παράνομοι ἀδολεσχίας, ἀλλ' οὐχ ὡς ὁ νόμος σου κύριε. καὶ μαθόντας ὅτι οὐκ ἐκ τῶν θείων καὶ ἀληθινῶν διδαγμάτων τοῦ κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ ἐστι τὰ λεγόμενα, τῆς αὐτοῦ φωνῆς ὑπομνησθῆναι, ὅτι ὅταν λαλῇ τὸ ψεῦδος ἐκ τῶν ἰδίων λαλεῖ. καὶ τούτῳ τῷ τρόπῳ τοὺς πολλοὺς τῶν λόγων ἑαυτοῖς συντεμεῖν, ἐντεῦθεν πᾶσι καταφανεῖς ποιήσαντας, ὅτι οὐδεμία ἡμῖν πρὸς αὐτοὺς κοινωνία· τίς γὰρ συμφώνησις Χριστῷ πρὸς Βελίαρ; ἢ τίς μερὶς πιστῷ μετὰ ἀπίστου; *On ne peut rien dire de plus fort contre la Philosophie payenne, ni qui marque mieux combien les SS. Peres étoient éloignez, d'en emprunter quoy que ce fût, lorsqu'il s'agissoit de traiter des matieres de nôtre Religion. Au reste, saint Basile n'est point le seul qui ait attribué au démon la Philosophie payenne. Nous avons déja vû qu'Hermias avec plusieurs autres, dont Clement d'Alexandrie fait mention, ont eu la même pen-*

Ecclesiastique. Ennemis declarez de toutes les profanes nouveautez de paroles, même de celles qui pouvoient avoir un tres-bon sens, ils étoient fort éloignez d'adopter celles des Philosophes payens, d'autant plus que par-là, ils ne se seroient pas seulement écartez du langage de l'Eglise, contre la regle qu'ils s'étoient prescrite; mais ils auroient paru encore s'approcher du Paganisme, dont ils avoient une horreur extrême. Mais quand on n'entend pas quelqu'un de leurs sentimens, ou que quelqu'une de leurs expressions nous paroît obscure & extraordinaire; ce qui peut arriver par bien des raisons; c'est une chose fort commode que d'avoir leur prétendu Platonisme tout prêt, sur qui on puisse en rejetter la faute. Combien neanmoins seroit-il plus raisonnable, d'observer à leur égard cette regle qu'un Auteur judicieux (8) de l'Antiquité veut que l'on observe même à l'égard des Poëtes & des Orateurs profanes, qui est d'être fort reservé & fort « circonspect, lorsqu'il s'agit de porter son jugement « sur ce qui paroît ou obscur ou moins exact dans les « ouvrages de ces grands hommes; de peur que, com- « me il arrive à la plûpart, on ne condamne en eux « ce qu'on n'entend pas. «

Pourquoy souvent on accuse de Platonisme les sentimens ou les expressions des SS. Peres.

sée; & nous verrons dans la suite que saint Jean Chrysostome & saint Cyrille ne s'en éloignent pas. Nous entendrons même Julien l'Apostat faire sur ce sujet des reproches aux Chrétiens de son temps.

(8) Quintilianus, Institut. Orator. l. x. cap. 1. Modeste tamen & circumspecto judicio de tantis viris pronuntiandum est, ne quod plerisque accidit, damnent quæ non intelligunt. Ac si necesse est in alteram errare partem, omnia eorum legentibus placere, quam multa displicere maluerim.

CHAP. VIII.

Sentiment d'Eusebe touchant la Philosophie payëne, & en particulier celle de Platon.

JE VIENS ENFIN à Eusebe qui a suivi la même division de la Theologie payenne, pour la combattre dans tout son grand ouvrage de la Préparation Evangelique. Et pour ne point repeter icy ce que j'ay dit dans le premier Livre, où j'ay fait voir, qu'il a rejetté generalement la Philosophie, même sur les matieres les plus indifferentes de la Physique; je produiray seulement ce qu'il dit de la Philosophie de Platon en particulier.

Son témoignage est d'autant moins suspect, qu'il a été Arien, & par consequent attaché à Platon.

Son témoignage est d'autant moins suspect, qu'ayant toûjours été dans les sentimens des Ariens devant & après le Concile de Nicée, on ne peut point l'accuser d'avoir été prévenu contre ce Philosophe, dont tous les Ariens s'accommodoient fort; ainsi que les Peres de l'Eglise nous l'apprennent.

Pourquoy neanmoins il n'a pas laissé de combattre fortement ce Philosophe dans ses livres de la Préparation Evangelique.

Neanmoins quelque affection particuliere qu'eût Eusebe en qualité d'Arien, pour Platon; comme il faisoit profession dans son ouvrage de la Préparation Evangelique, d'exposer les raisons que les Chrétiens avoient eües de rejetter la Philosophie Platonicienne, de même que toutes les autres sectes de la Philosophie payenne; il a été obligé de se conformer, du moins à l'exterieur, au sentiment general de toute l'Eglise, & de rejetter avec elle toute cette Philosophie profane. On peut dire aussi, que quoiqu'il donne dans cet ouvrage même des marques de ses erreurs & de son amour pour Platon; il n'étoit pas encore, quand il l'a composé, aussi avant engagé dans tous les sentimens des Ariens, qu'il l'a été depuis; lorsqu'Arius ayant levé l'étendard de son impieté, il s'est porté pour l'un de ses plus ardens Protecteurs.

D'ailleurs

D'ailleurs quand Eusebe auroit été êncore plus attaché à la Philosophie Platonicienne, il n'avoit garde de l'avoüer, non plus que tous les autres Ariens, qui s'en défendoient fortement. On voit même dans un autre de ses ouvrages (9), qu'il se met en colere contre Marcel d'Ancyre qui reprochoit cet attachement à Origene; parce qu'Eusebe & tous les autres Ariens prétendant qu'Origene avoit été dans leur sentiment, ils ne pouvoient souffrir qu'on l'accusât de l'avoir tiré de Platon; dautant que rien n'étoit plus capable d'en donner de l'horreur à tout le monde, & de ruiner absolument l'autorité d'Origene.

Les SS. Peres accusoient les Ariens d'être Platoniciens; mais ceux-cy s'en défendoient de toutes leurs forces.

Quoiqu'il en soit, il me suffit qu'Eusebe, quelque secret attachement qu'il ait eu pour la Philosophie Platonicienne, n'ait pû se dispenser de la rejetter dans ses Livres de la Préparation Evangelique, aussi absolument & avec autant de force qu'aucun Pere de l'Eglise ait pû faire. Il en apporte particulierement deux raisons, qu'il expose & qu'il prouve avec beaucoup d'étenduë & d'érudition dans le XI. le XII. le XIII. & le XIV. livre de son grand ouvrage. La premiere est que Platon, comme tous les autres Philosophes Grecs, étant beaucoup plus nouveaux que Moyse & les autres Propheres des Hebreux, & ayant même tiré d'eux tout ce qu'il a dit de plus raisonnable, les Payens ont tort de trouver mauvais que les Chrétiens ayent abandonné ce Philosophe, pour aller à la source même où il a puisé, & pour suivre des maîtres beaucoup plus anciens &

Raisõs qu'Eusebe apporte, pour justifier la profession que faisoient tous les Chrétiens de rejetter absolumẽt la Philosophie de Platon. Il tire la premiere, de ce que tout ce qu'il y a de bon dans cette Philosophie, vient originairement de la doctrine des Hebreux.

(9) Eusebius l. 1. adv. Marcellum Ancyr. pag. 23. edit. Colon.

plus respectables. C'est par où Eusebe commence son onziéme Livre.

Abregé des preuves qu'il produit sur ce sujet.

» J'ay fait voir, dit-il (1), par le témoignage même
» des Payens, que les Grecs, à l'exception seule de
» leur beau langage & de leur éloquence, n'ont rien
» trouvé ni inventé dans la Philosophie, ni dans les
» sciences ; mais qu'ils ont tout pris & pillé de ceux
» qu'ils appellent barbares, & particulierement des
» Hebreux, des livres desquels ils ont eu connoissance.
» Et ce que je dis de leurs vols est d'autant plus croya-
» ble qu'ils n'ont pû même s'empêcher de se piller les
» uns les autres, comme je l'ay prouvé par le témoi-
» gnage de leurs propres auteurs. J'ay fait voir de
» plus par des preuves certaines de Chronologie,
» combien ils sont jeunes & recens, comparez à la
» venerable antiquité des Hebreux. Il ajoûte que pour
» terminer cette question, & mettre la verité de ce

(1) Idem Euseb. l. XI. Præp. Evang. in Procemio : Ὁ μὲν δὴ τοῦ μετὰ χεῖρας προάγων τῆς Εὐαγγελικῆς Προπαρασκευῆς δέκατος ὢν τόμος, οὐκ ἐμαῖς φωναῖς, ταῖς δ' ἔξωθεν συνίστη μαρτυρίαις, τὸ μὴ ἀπεικὸς εἶναι τοὺς Ἕλληνας μηδὲν οἴκοθεν σοφὸν ἐπενηνεγμένους, εἰ μὴ ὅτι μόνην τὴν ἐν λόγοις δεινότητά τε καὶ εὐγλωττίαν, τὰ πάντα δὲ παρὰ Βαρβάρων ἐσκευωρημένους· μηδὲ τὰ Ἑβραίων ἀγνοῆσαι λόγια, καὶ τούτων δὲ ἐν μέρει καθάψασθαι. ὅτι μηδὲ τῆς τῶν σφετέρων ἐν συγγράμμασι φιλοτιμίας, καθαρὰς ἐφυλάξαντο κλοπῆς τὰς χεῖρας. κλέπτας γὰρ αὐτοὺς οὐχ ὁ παρ' ἡμῶν, ὡς ἔφην, λόγος, ὁ δ' ἐξ αὐτῶν παρεστήσατο. οὐ μὴν ἀλλὰ καὶ σφόδρα νέους ὁμοῦ τήν τε φρόνησιν καὶ τὴν ἡλικίαν αὐτοὺς, παρὰ πλεῖστον ὅσον τῆς Ἑβραϊκῆς λειπομένους ἀρχαιολογίας, ἐν ταυτῷ διὰ τῆς τῶν χρόνων παραθέσεως ἔγνωμεν. ταῦτα μὲν οὖν ὁ περὶ τούτου. Ὁ δέ γε παρὼν ἐπείγεται λοιπὸν ἤδη, ὥσπερ τι χρέος, τὴν ἐπαγγελμένην ὑπόσχεσιν ἀποδοῦναι, καὶ τὴν μὲν ἔν τισιν, εἰ καὶ μὴ ἐν πᾶσι, τοῖς δογματικοῖς θεωρήμασι πρὸς τὰ Ἑβραίων λόγια συμφωνίαν τῶν παρ' Ἕλλησι φιλοσόφων ἐκφᾶναι. ὧν τοὺς πλείστους παραιτησάμενος, τὸν κορυφαῖον ἁπάντων ἀνακαλεῖται, μόνῳ χρῆσθαι ἀντὶ πάντων ἡγούμενος γνώμονι χρήσασθαι τοῦ προβλήματος Πλάτωνι. ἐπεὶ καὶ οὗτος μόνος ἔοικε τῇ δόξῃ τοὺς πάντας ὑπερακοντίσας, αὐτάρκης ἡμῖν ἔσεσθαι πρὸς τὴν τοῦ ζητουμένου σύστασιν.

qu'il avance dans une entiere évidence, il va exposer la conformité qui se trouve en plusieurs points entre la Philosophie du plus illustre de tous les Philosophes Grecs, c'est-à-dire de Platon, avec les Oracles des Hebreux, parce que, comme il l'a dit auparavant (2), pour être convaincu que ce Philosophe a tiré de ces Oracles ce qu'il y a de plus raisonnable dans ses livres, il n'y aura plus après cela, qu'à faire reflexion au temps auquel il a vécu, & à comparer l'antiquité des Theologiens Hebreux avec la nouveauté de tous les Philosophes Grecs.

Avertissement necessaire sur cette matiere, dont Eusebe veut que l'on se souvienne toûjours.

Il dit encore (3) que dans ce parallele qu'il va faire de la Philosophie Platonicienne avec celle des Hebreux, il veut que l'on se souvienne toûjours, que Platon pour avoir dit beaucoup de choses veritables, n'a pas neanmoins réüssi également bien par tout, comme il le fera voir en son temps; non pas pour décrier ce Philosophe, mais pour justifier la conduite des Chrétiens & la profession ouverte qu'ils font tous d'avoir préferé la Philosophie des Hebreux à celle des Grecs.

Quand Eusebe soûtient que les Chrétiens

Il faut remarquer au reste que quand Eusebe parle icy de la Philosophie des Hebreux, & qu'il

(2) Idem Euseb. cap. ult. libri præcedentis. Εἰ δὴ ἐπὶ τοῖς γαροῦν ὁ Πλάτων, εἴτε μετ' αὐτὸν δειχθεῖεν τὰ σύμφωνα Ἑβραίοις περιλαβηκότες, ὥρα σκοπεῖν τὸν χρόνον καθ' ὃν οὗτος γέγονε· τῶν δὲ παρ' Ἑβραίοις Θεολόγων τε καὶ Προφητῶν τὴν παλαιότητα, τῇ πάντων τῶν Ἑλληνικῶν φιλοσόφων ἀντιπαραβάλλειν ἡλικίᾳ.

(3) Idem in fine Procemii libri XI. Τετηρήσθω δέ μοι, τὸ μὴ πάντ' ἐπιτυχῶς εἰρῆσθαι τῷ ἀνδρὶ (Πλάτωνι), εἰ καὶ τὰ πλεῖστα αὐτῷ σὺν ἀληθείᾳ ἐκπεφώνηται. ὃ δὴ καὶ αὐτὸ κατὰ τὸν δέοντα καιρὸν παραστήσομεν, οὐκ αὐτοῦ διαβολῆς, ἀπολογίας δὲ ἡμετέρας χάριν, δι' ἣν τὴν βάρβαρον φιλοσοφίαν τῆς Ἑλληνικῆς ὁμολογοῦμεν προτετιμηκέναι.

ont eu raison de rejetter la Philosophie des Grecs, il n'excepte rien de cette Philosophie.

produit les raisons que les Chrétiens ont eues de la préferer à celle des Grecs, il n'entend pas seulement, ainsi qu'on le pourroit croire, ce que nous appellerions aujourd'huy Theologie; mais encore la Philosophie proprement dite, divisée selon ses trois parties de Physique, ou de Physiologie, de Morale & de Logique.

Il soûtient d'abord que Platon a tiré des Hebreux la division de sa Philosophie en ses trois parties de Physique, de Morale & de Logique.

En effet, la premiere chose qu'Eusebe soûtient (4) que Platon a prise, ou au moins imitée des Hebreux; c'est cette division de la Philosophie en ses trois parties; & il n'omet rien pour prouver ensuite, qu'elles se trouvent toutes trois beaucoup mieux traitées dans les Livres saints, que dans ceux de Platon. » Premierement, dit-il, Platon ayant divisé » toute la Philosophie en trois parties, la Physique, » la Morale, & la Logique, & ayant ensuite divisé » la Physique en celle qui considere les êtres corpo- » rels & sensibles, & celle qui contemple les êtres » spirituels ou intelligibles; vous trouverez que les » Hebreux ont connu ces trois differentes parties de » la Philosophie, & qu'ils en ont traité long-temps » avant que Platon vint au monde.

Il montre l'excellence de la Morale & de la Logique des Hebreux au

C'est ce qu'il montre ensuite (5), en exposant d'abord l'excellence de leur Morale au-dessus de celle des Philosophes Grecs, & en rapportant ce que

(4) Idem cap. I. libri ejusdem XI. Εἰς τρία διελόντος μέρη τοῦ Πλάτωνος τὸν πάντα τῆς φιλοσοφίας λόγον, εἰς φυσικὸν, ἠθικὸν, λογικόν. εἶτ' αὖ πάλιν τὸν φυσικὸν διελομένου εἴς τε τὴν τῶν αἰσθητῶν θεωρίαν καὶ τὴν τῶν ἀσωμάτων κατανόησιν· εὕροις ἂν καὶ παρ' Ἑβραίοις τὸ τριμερὲς τοῦτο τῆς διδασκαλίας εἶδος, ὅτι δὴ καὶ παρ' αὐτοῖς τὰ ὅμοια πρόσθεν ἢ Πλάτωνα γενέσθαι πεφιλοσόφηται.

(5) Euseb. cap. IV. l. XI.

Moyse, les Prophetes & Salomon en ont écrit. Il passe de-là à la Logique (6), dont il montre qu'ils se sont servis, non pas comme les Grecs, pour inventer des sophismes & des argumens captieux; « mais uniquement pour bien comprendre les veritez, « que leurs Sages éclairez de Dieu même, leur avoient « apprises. Il ajoûte que l'on trouve beaucoup de « choses qui appartiennent à cette science, dans les « Proverbes de Salomon & dans les Prophetes, sans « parler de leurs poësies & de leurs autres discours « qui peuvent être rapportez à la Dialectique. Mais « comme Platon faisoit consister une bonne partie de sa Dialectique dans l'art de bien imposer à chaque chose son nom, & d'en bien tirer l'Etymologie; de quoy il a composé un de ses plus longs Dialogues (7): Eusebe montre parfaitement que Platon sur ce point-là même, est fort au-dessous des Hebreux; & que la plûpart des Etymologies qu'il donne étant forcées & imaginaires; celles au contraire qui se trouvent dans les Ecritures, sont très-naturelles, très-vrayes, & très-conformes à la nature de la chose dont il s'agit.

dessus de celles de Platon & des autres Philosophes.

Enfin, pour ce qui est de la Physique proprement dite, il fait voir (8) que les Prophetes en ont eu une connoissance certaine & parfaite; parce qu'ils l'ont apprise par la revelation de Dieu même; au lieu que tout ce que les Philosophes en ont dit,

Excellence de la Physique de l'Ecriture sainte au dessus de celle de Platon, prouvée encore par Eusebe.

(6) Idem ibid. cap. v. & vi.

(7) Plato in Cratylo.

(8) Euseb. l. xi. cap. vii. viii. ix. & seqq. usque ad finem libri xi. tum l. xii. per totum, & l. xiii. In his Ethica & Politica Platonis fuse confert cum Scripturæ sacræ legibus & præceptis.

ne ſont que de vaines opinions & de foibles conjectures de l'eſprit humain. Qu'au reſte Moyſe, Salomon & les Prophetes ont répandu dans leurs écrits un grand nombre de ces connoiſſances qui regardent la nature des choſes naturelles, quoiqu'ils ne les ayent pas toûjours expliquées avec la même étenduë qu'ils ont fait celles qui regardent les êtres ſpirituels, & les importantes veritez qui en dépendent; & c'eſt ſur cette partie la plus importante de toute la Phyſique, qu'Euſebe continuë enſuite le parallele qu'il fait de la Philoſophie de l'Ecriture ſainte avec celle de Platon.

On voit par ce deſſein d'Euſebe, que les Chrétiens faiſoient profeſſion de rejetter toute la Philoſophie des Grecs, ſans exception de quoy que ce fut.

On voit par-là, que quand Euſebe & tous les anciens Chrétiens, au nom deſquels il parle, aſſurent qu'ils rejettent la Philoſophie payenne, ils la rejettent abſolument & ſans aucune exception ni de Phyſique, ni de Morale, ni de Logique; & qu'ils faiſoient profeſſion de ne reconnoître & de ne ſuivre aucune autre Philoſophie ſur toutes ſortes de matieres, que celle de l'Ecriture Sainte. C'eſt ce que nous avons déja vû plus d'une fois, & que nous verrons encore mieux dans la ſuite.

CHAP. IX.

Seconde raiſon produite par Euſebe, pour juſtifier la conduite des Chrétiens à l'égard de la Philoſophie payenne, & en particulier de celle de Platon.

LA SECONDE raiſon qu'apporte Euſebe pour juſtifier les Chrétiens ſur cette préference qu'ils avoient donnée à la Philoſophie des Hebreux; & par laquelle il fait voir la neceſſité où ils ſe ſont trouvez, de rejetter abſolument celle de Platon; conſiſte dans l'expoſition qu'il fait des erreurs mon-
» ſtrueuſes dont elle eſt remplie. Les Livres des He-
» breux, dit-il (9), qui renferment les veritez que

(9) Idem Euſeb. l. XIII. Præp. Evang. cap. XIV. Τὰ Ἑϐραίων λόγια θεῖα

Dieu a revelées, & qui ont Dieu même pour Auteur, « comme il est évident par l'accomplissement parfait « des Propheties qui s'y trouvent: Ces Livres, dis-je, « sont infiniment éloignez de toutes sortes d'erreurs. « Car les paroles de Dieu sont pures, elles ressemblent « à de l'argent éprouvé par le feu, purifié & rafiné « parfaitement: mais il s'en faut bien qu'il en soit de « même des discours de Platon, ou de quelque autre « Philosophe que ce puisse être; puisque n'ayant suivi « dans la recherche qu'ils ont faite de la nature de « tous les êtres, que des raisonnemens humains & de «

Les erreurs monstrueuses de cette Philosophie.

πρόπια καὶ χρησμοὺς, θειοτέρας ἢ κατ᾽ ἄνθρωπον δυνάμεως περιέχοντα, Θεόν τε αὐθέντην ἐπιγραφόμενα, καὶ πιστούμενά γε τὴν ἐπαγγελίαν, διά τε τῆς τῶν μελλόντων προρρήσεως, διά τε τῶν συμφώνων τοῖς θεσπίσμασιν ἀποτελεσμάτων, πάσης λέγεται διεψευσμένης διανοίας ἐκτὸς τυγχάνειν. Τὰ γοῦν θεῖα λόγια ἁγνά, καὶ ἀργύριον πεπυρωμένον, δοκίμιον τῇ γῇ, κεκαθαρμένον ἑπταπλασίως ἀνείρηται. Ἀλλ᾽ οὐ καὶ τὰ Πλάτωνος τοιαῦτα, οὐδὲ μὴν ἑτέρου τοῦ τῶν ἐν ἀνθρώποις σοφῶν, οἳ θνητῆς διανοίας ὄμμασι, ἐπικήροις τε στοχασμοῖς καὶ εἰκασίαις, ὄναρ ὥσπερ, ἀλλ᾽ οὐχ ὕπαρ, τῆς τῶν ὄντων φύσεως ἐπὶ φαντασίαν ἐλθόντες, πολὺ τὸ κρᾶμα τοῦ ψεύδους τῷ τῆς φύσεως ἀληθεῖ συνεπλήνεγκαντο, ὡς μὴ ἀνευρεῖν ἀπάτης καθαρὸν ἐν αὐτοῖς μάθημα. Αὐτίκα γοῦν βραχύ τι τῆς φιλαυτίας εἰ ἐθελήσαις ὑφεῖναι, καὶ φῶς αὐτὸ δυνάμει λογικῆς οὐσίας ἐπιθεωρῆσαι· γνοίης ἂν τὸν θαυμάσιον φιλόσοφον αὐτὸν ἐκεῖνον, τὸν δὴ μόνον πάντων Ἑλλήνων ἀληθείας προθύρων ψαύσαντα, ὕλῃ φθαρτῇ, καὶ ξοάνοις βαναύσων χερσὶν εἰς ἀνδρείκελον σχῆμα κατεσκευασμένοις τὴν τῶν θεῶν προσηγορίαν καταισχύνοντα, καὶ μετὰ τὸ μέγα τῆς μεγαλοφωνίας ὕψος, δι᾽ ἧς τὸν Πατέρα καὶ Δημιουργὸν εἰδέναι τοῦδε τοῦ παντὸς διετείνατο, ἄνωθέν ποθεν ἐξ ὑπερκοσμίων ἁψίδων, εἰς τὸν κατωτάτω βυθὸν τῆς θεομισοῦς εἰδωλολατρείας, τῷ δήμῳ τῶν Ἀθηναίων συνωθούμενον. *Eusebe produit ensuite trois preuves de cette idolâtrie de Platon. La premiere est, qu'il n'a pas eu honte de dire que Socrate étoit descendu au port de Pirée, pour y adorer Diane, & y celebrer sa fête. C'est en effet par où Platon commence son premier Dialogue de la République. La seconde est, qu'il avouë que Socrate ordonna en mourant que l'on sacrifiât un Coq à Esculape. C'est par-là, comme tout le monde sçait, que Platon termine son Dialogue de l'Immortalité de l'ame. La troisiéme enfin est, qu'il reconnoît pour un Dieu le démon qui préside à l'oracle de Delphes. C'est ce que Platon fait en plusieurs endroits de ses ouvrages, mais sur-tout dans ses Loix.*

Eusebe compare la Philosophie de Platon aux réveries d'un homme endormi, & il assure qu'il n'y a aucun de ses dogmes qui soit exempt d'erreur.

Idolâtrie grossiere de Platon.

foibles conjectures; ils ne s'en sont formez, comme s'ils eussent été plus endormis qu'éveillez, que des idées phantastiques, semblables aux songes, & mêlées d'un grand nombre de faussetez & d'erreurs; de sorte qu'il n'est pas possible de trouver un seul de leurs dogmes qui en soit exempt. Et sans aller plus loin, si vous voulez examiner les choses sans prévention, & en suivant les lumieres de la droite raison, vous reconnoîtrez que ce fameux Philosophe, qui seul de tous les Grecs semble avoir touché aux portes de la verité, a neanmoins deshonoré indignement le nom de Dieu, en le donnant à une matiere corruptible, & à des statuës formées de main d'ouvriers; & qu'après ces sublimes & magnifiques expressions, par lesquelles il semble vouloir nous persuader qu'il a connu le Pere & l'Auteur de cet Univers; il s'est précipité dans le plus profond abysme de l'idolâtrie, dont on le voit pratiquer toutes les impietez, mêlé & confondu avec la foule du peuple d'Athenes.

Quelle conclusion Eusebe tire des erreurs de la Philosophie de Platon. Les Chrétiens n'ont pû se dispenser de rejetter une Philosophie si insensée.

C'est par ce début, qu'Eusebe commence à faire le dénombrement des principales erreurs de Platon, qu'il refute, en leur opposant les veritez de l'Ecriture Sainte. Après quoy il conclut toûjours ce qu'il prétend prouver, que les Chrétiens ont donc raison de rejetter absolument cette Philosophie impie & erronée de Platon, pour s'attacher uniquement aux saintes & divines Ecritures. C'est ainsi qu'après avoir montré que Platon avoit admis toutes les fausses divinitez des Poëtes, il dit (1): „ C'est donc une necessité

(1) Euseb. l. XIII. Præp. Evang. cap. XLV. in fine. Ἀλλὰ γὰρ τούτων δὴ

pour

pour nous d'abandonner la Philosophie de cet homme, que la crainte de la mort a fait donner dans une si lâche complaisance pour le peuple d'Athenes ; & d'embrasser au contraire les oracles des Hebreux, qui sont par tout excellemment purs, exempts d'erreurs, & qui contiennent la seule veritable pieté.

Après avoir encore exposé d'autres erreurs de Platon, il conclut de la même maniere (2) : C'est « donc avec raison que nous avons préféré la doctrine « infiniment pure & sainte des Hebreux à cette Philo- « sophie insensée ; car qu'est-il besoin que je m'étende « davantage en produisant les autres erreurs de Platon, « puisque l'on peut aisément conjecturer par celles-cy « quelles sont les autres que je passe sous silence ? Que « l'on ne croye pas neanmoins que j'aye entrepris d'en « parler, pour décrier ce Philosophe ; puisque dans le « fond je l'admire beaucoup, & que je le considere « comme celuy de tous les Grecs qui a approché le plus « de nos sentimens. Mais lorsqu'il s'agit de le comparer à Moyse & aux autres Prophetes des Hebreux, « on ne doit pas trouver mauvais que je fasse connoî- «

Autre conclusion d'Eusebe, & ce qu'il pensoit de Platon.

χάειν ἀπολειπτέος μὲν ἡμῖν οὗτος, δέει θανάτου τὸν Ἀθηναίων δῆμον καθυποκεινάμενος· τιμητέος δὲ Μωσῆς τάτε Ἑβραίων λόγια καθαρᾶς ἐξεχόμενα δόλου τῆς μόνης ἀληθοῦς καὶ ἀπλανοῦς εὐσεβείας.

(2) Idem ibid. cap. XVIII. in fine Ταῦτα τῆς Ἑβραίων εὐσεβείας, τὰ ὡς ἀληθῶς ἀκηρατάτε καὶ θεῖα μαθήματα, πρὸ τῆς τετυφωμένης φιλοσοφίας τετιμήκαμεν. Τί με δεῖ μηκύνειν καὶ τἄλλα τοῦ Πλάτωνος εἰς φῶς ἀγαγεῖν, ἐκ τῶνδε παρὸν καὶ τὰ ἐμοὶ νῦν σεσιγημένα τεκμαίρεσθαι; οὐ μὴν διαβολῆς ἕνεκα ταῦτα φάναι προήχθην, ἐπεὶ καὶ σφόδρα ἔγωγε ἄγαμαι τὸν ἄνδρα. καὶ, πάντων μᾶλλον Ἑλλήνων φίλον ἡγοῦμαι καὶ τιμῶ, τὰ ἐμοὶ φίλα καὶ συγγενῆ, εἰ καὶ μὴ τὰ ἴσα δήλου, πεφρονηκότα· Μωσέως δὲ ἐν παραθέσει καὶ τῶν παρ' Ἑβραίοις Προφητῶν, τὸ ἐλλιπὲς ἐπιδεικνὺς αὐτοῦ τῆς διανοίας. Καὶ ὅτι παρ' αὐτὸν τὸ καταμέμφεσθαι παρεσκευασμένου, μυρί' ἄττα καταιτιᾶσθαι, εἴτε τὰ σεμνὰ καὶ σοφὰ αὐτῷ περὶ γυναικῶν ἐν Πολιτείᾳ διατεταγμένα, ἢ εἴτε τὰ περὶ ἔρωτος ἐκθέσμου σεμνολογούμενα ἐν Φαίδρῳ.

» tre combien il leur eſt inferieur. Et certainement ſi
» on vouloit entreprendre de le refuter, on trouveroit
» une infinité d'autres égaremens encore plus honteux,
» dans leſquels il eſt tombé. Enfin Euſebe conclut tout
» ce qui regarde Platon par ces paroles (3) : Puis donc
» que nous avons produit fort au long les raiſons pour
» leſquelles nous n'avons point voulu ſuivre la Philo-
» ſophie de Platon, il eſt temps d'examiner toutes les
» autres ſectes de la Philoſophie Grecque, ſuivant le
» deſſein que nous nous ſommes propoſé.

Euſebe rejette encore toutes les autres ſectes de la Philoſophie payëne, parce qu'elles ſont toutes contraires les unes aux autres.

C'eſt ce qu'il fait dans les deux Livres de ſon grand ouvrage, où joignant encore Platon à tous les autres Philoſophes, il les rejette, & fait voir que les Chrétiens ont eu raiſon de les rejetter ſur toutes les parties de la Philoſophie ; & cela par une preuve generale qui les regarde tous ſans exception, & qui combat également tous leurs ſentimens, ſoit de Morale, ſoit de Phyſique, ou de Metaphyſique. C'eſt que bien loin de s'accorder en ces matieres ſur aucune queſtion, ils ſe ſont combattus les uns les autres, & refutez fortement ; par où ils ont fait voir que toute leur Philoſophie étoit vaine, & qu'elle ne conſiſtoit toute que dans des opinions qui n'avoient aucune ſolidité.

Il ſe mo-

» Je produiray d'abord, dit-il (4), les Philoſophes

(3) Idem l. XIII. cap. XXI. in fine. Ἀλλὰ γὰρ τούτων ὧδε διεξωδευμένων ἀποδοθείσης τε αἰτίας, δι᾽ ἣν οὐ κατὰ Πλάτωνα φιλοσοφεῖν ἐγνώκαμεν, ὥρα καὶ τὰ τῆς λοιπῆς ὑποσχέσεως εἰς πέρας ἀγαγεῖν, καὶ τάς γε ἄλλας αἱρέσεις τῆς Ἑλληνικῆς ἐπιθεωρῆσαι φιλοσοφίας.

(4) Idem Euſeb. l. XIV. Præp. Evang. cap. II. Ἡγοῦμαι δὲ δεῖν πρώτιστα πάντων, ἄνωθεν ἀπὸ τῆς πρώτης καταβολῆς τῶν παρ᾽ Ἕλλησι φιλοσόφων ἀπάρξασθαι, καὶ τοὺς πρόσθεν ἢ Πλάτωνα γενέσθαι, φυσικοὺς ἐπικληθέντας φιλοσόφους, καταμαθεῖν τίνες ποτὲ γεγόνασι, καὶ ὁποίων ἔτυχεν ἡ κατ᾽ αὐτοὺς

que l'on appelle Phyſiciens plus anciens que Platon ; « *que de leurs*
je paſſeray de-là aux ſectateurs de Platon même, & « *diſſenſions*
je feray voir combien de diſputes & de diſſenſions « *& de leurs*
ſe ſont élevées parmi eux. Je viendray enſuite aux « *diſputes*
factions differentes & aux diſputes des autres Philo- « *perpetuelles*
ſophes, je les feray paroître tous ſur la ſcene, où «
nous verrons ces braves champions ſe battre vigou- «
reuſement, & ſe charger mutuellement de mille «
coups. En effet nous verrons d'abord comment Platon «
s'eſt moqué de tous les Philoſophes qui l'avoient pré- «
cedé ; & comment ceux qui ſont venus enſuite ſe ſont «
mocquez à leur tour des Platoniciens ; de quelle «
maniere ceux-cy ont refuté les ſubtilitez d'Ariſtote, «
& avec quelle force ceux qui ſe glorifient d'être les «
ſectateurs d'Ariſtote ont détruit les opinions de leurs «
adverſaires. Les Stoïciens paroîtront enſuite tour- «
nez en ridicules avec leurs vetilles, par d'autres Phi- «
loſophes. En un mot nous les verrons tous chargez «
de pouſſiere, lutter les uns contre les autres, ſe «
battre de la main ou de la langue, ou plûtôt de la «
plume & de l'écritoire, & ſe percer par leurs ſyllo- «

φιλοσοφίας πρεσβυτάτων τοῦ λόγου. Εἶτ' ἐπὶ τὴν τοῦ Πλάτωνος παρελθεῖν διαδοχήν, καὶ τίνες ποτ' ἦσαν καὶ οἵδε, τάς τε πρὸς ἀλλήλους λογομαχίας αὐτῶν ἐπισκέψασθαι. ἐπιθεωρῆσαι δὲ καὶ τῶν ἄλλων αἱρέσεων τὰς διαστάσεις, τῶν τε δοξῶν τὰς ἀντικαταστάσεις, ἐν αἷς πυκτεύοντας τοὺς γενναίους, καὶ φιλοτίμως διαπληκτιζομένους, ὥσπερ ἐπὶ σκηνῆς τοῖς θεαταῖς παραδείξω. Αὐτίκα γοῦν μάλα θεασόμεθα, ὅπως μὲν ὁ Πλάτων τοὺς πρὸ αὐτοῦ πρώτους ἔσκωπτεν, ὅπως δὲ τοὺς Πλάτωνος οἰκείους τε καὶ διαδόχους ἄλλοι. Καὶ αὖ πάλιν ὅπως οἱ Πλάτωνος ἑταῖροι τὰ σοφὰ τῆς Ἀριστοτέλους πολυνοίας ἀπήλεγχον.... πάντας τε πανταχόθεν κατὰ τῶν πέλας κονιομένους καὶ μάχην καὶ πάλην ἀνδρειότατα συνισταμένους, ὡς διὰ χειρῶν ἤδη καὶ γλώττης, ἢ μᾶλλον διὰ καλάμου καὶ μέλανος, τὸν κατ' ἀλλήλων αὐτοὺς πόλεμον ἐπιτειχίζεσθαι, μονονουχὶ βάλλοντας καὶ βαλλομένους τοῖς διὰ λόγων δόρασί τε καὶ παντευχίαις, &c.

» giſmes, comme d'autant de traits & de javelots. . . . . .
» Au reſte, conclut-il, ſi je fais voir par-là les con-
» tradictions & l'inutilité de toutes leurs opinions, ce
» n'eſt pas que je ſois ennemi du nom Grec ou des
» ſciences; il s'en faut bien; mais c'eſt uniquement pour
» faire voir, que c'eſt avec beaucoup de raiſon, &
» non ſans être bien inſtruits de tout ce qui regarde
» la Philoſophie des Grecs, que nous luy avons pré-
» feré les divins Oracles des Hebreux.

Il leur oppoſe à toutes l'antiquité, la certitude, & la pureté inalterable de la Philoſophie des Hebreux.

Euſebe fait enſuite l'éloge de cette divine Philoſophie des Hebreux (5) par oppoſition à l'incertitude de celle des Grecs & aux changemens perpe-
» tuels qu'elle a ſoufferts. Il fait voir que cette divine
» Philoſophie eſt preſque auſſi ancienne que le monde;
» que les premiers hommes ont eu ſoin de la tranſmet-
» tre, comme le plus précieux thréſor, à leur poſterité;
» & qu'il ne s'eſt jamais trouvé perſonne parmi les
» Hebreux dans toute la ſuite des ſiecles, qui ait oſé
» y faire le moindre changement, ou en alterer la
» pureté par de nouvelles opinions: Que Moyſe même
» en établiſſant parmi les Juifs une nouvelle forme de
» Republique, n'en a point changé le moindre dogme:
» Que les Prophetes qui ſont venus pluſieurs ſiecles
» après luy, n'ont jamais dit un ſeul mot qui fut con-
» traire à ce que Moyſe & les Patriarches qui l'avoient
» précedé en avoient enſeigné; & qu'enfin la doctrine
» des Chrétiens qui vient de la même ſource, & qui
» s'eſt répanduë par un miracle de la puiſſance de Dieu
» par toute la terre habitable, luy eſt parfaitement
» conforme, ou pour mieux dire qu'elle eſt entiere-

(5) Idem ibid. cap. III.

ment la même ; de sorte que cette divine Philosophie confirmée par le témoignage unanime de tous les siecles, & conservée dans toute la pureté & l'integrité qu'elle a euë dès sa naissance, fleurit & regne à present par tout le monde, superieure à tous ses adversaires, & victorieuse de tous les efforts qu'ils ont faits pour la détruire.

Ch. X. *Eusebe retourne à la charge contre la Philosophie payenne & contre celle de Platon, en prouvant surtout l'inutilité de la plûpart des Questions qui s'y traitent.*

Eusebe expose (6) ensuite fort au long les revolutions differentes que la Philosophie de Platon a souffert, l'alteration ou plûtôt l'aneantissement entier de ses dogmes, & les divisions perpetuelles qui se sont mises parmi ses sectateurs ; & après avoir rapporté (7) le témoignage de Porphyre qui tombe d'accord que l'on ne trouvoit parmi les Philosophes, que divisions, que disputes, que conjectures & qu'erreurs ; & que suivant un oracle (8), il n'y avoit que les barbares, & particulierement les Hebreux, qui eussent en partage la veritable Philosophie ; il conclut (9) : Qui donc pourra trouver mauvais que nous

(6) Idem ibid. cap. v. vi. vii. viii. ix.
(7) Idem ibid. cap. x.
(8) *L'oracle dont Porphyre fait mention, est celuy qu'Eusebe rapporte dans le IX livre de la Préparation : en voicy les deux derniers vers.*

Πολλὰς ϗ Φοίνικες ὁδοὺς μακάρων ἐδάησαν,
Ἀσσύριοι, Λυδοί τε, ϗ Ἑβραίων γένος ἀνδρῶν.

Porphyre pour expliquer cet oracle, ajoûtoit : Χαλκόδετος γὰρ ἡ πρὸς θεοὺς ὁδὸς, αἰπεινή τε ϗ τραχεῖα, ἧς πολλὰς ἀτραποὺς βάρβαροι μὲν ἐξεῦρον, Ἕλληνες δὲ ἐπλανήθησαν, οἱ δὲ κρατοῦντες ἤδη ϗ διέφθειραν. τὴν δὲ εὕρεσιν Αἰγυπτίοις ὁ θεὸς ἐμαρτύρησε, Φοίνιξί τε ϗ Χαλδαίοις· Ἀσσύριοι γὰρ οὗτοι· Λυδοῖς τε ϗ Ἑβραίοις. *Porphyre rapportoit encore sur le même sujet deux autres oracles, dont voicy le premier, qui a été cité souvent par les SS. Peres contre les Payens.*

Μοῦνοι Χαλδαῖοι σοφίαν λάχον, ἠδ' ἄρ' Ἑβραῖοι,
Αὐτογένεθλον ἄνακτα σεβαζόμενοι θεὸν ἁγνῶς.

(9) Euseb. l. xiv. Præp. Evang. cap. x. Ταῦτα ὁ φιλόσοφος, μᾶλλον δὲ ὁ

» ayons laiſſé les Grecs dans leurs égaremens, pour » ſuivre les Hebreux; puiſque les divinitez mêmes que » ceux-là adorent, rendent témoignage que ceux-cy » ſeuls ont connu la verité. Car que pouvons-nous » eſperer d'apprendre de leurs Philoſophes? Quelle uti- » lité pouvons-nous retirer de leur doctrine, puiſ- » qu'elle n'eſt fondée que ſur des conjectures & des » vrai-ſemblances? Quel fruit de toutes leurs diſputes, » puiſqu'elles ne conſiſtent que dans une multitude de » paroles, qui ſe détruiſent les unes les autres; comme » nous venons d'entendre qu'ils en tombent d'accord » eux-mêmes? Il eſt donc clair, que ce n'eſt pas par » inconſideration, mais par l'effet d'un juſte diſcerne- » ment, que nous avons mépriſé leur doctrine, & que » nous avons embraſſé celle des Hebreux; non pas » parce que le demon luy a rendu témoignage, dans » cet oracle cité par Porphyre; mais parce qu'il eſt » évident que tout ce qu'elle contient vient de Dieu. » Mais afin, continuë Euſebe, que vous voyez de vos » yeux l'inutilité de toutes les diſputes de ces grands » Philoſophes, & la varieté étrange de leurs opinions » ſur les principes de toutes choſes, ſur les Dieux mê- » mes, & ſur toutes les parties de l'univers, je vais

αὐτοῦ Θεός. Ἆρ' οὖν ἄξιον μετὰ ταῦθ' ἡμῖν ἐπιμέμψασθαι, ὅτι δὴ τοὺς πεπλανημένους Ἕλληνας καταλείψαντες, τὰ Ἑβραίων εἱλόμεθα τῶν ἐπ' ἀληθείας καταλήψει μεμαρτυρημένων; Τί δὲ χρὴ παρὰ Φιλοσόφων μαθήσεσθαι προσδοκᾶν; ἢ ποία ἐλπὶς τῆς ἐξ αὐτῶν ὠφελείας, εἰ δὴ τὰ λεγόμενα παρ' αὐτοῖς ἐκ στοχασμῶν καὶ εἰκασμῶν τὸ πλέον τὰς ἀρχὰς ἔχοντα τῆς πίστεως τυγχάνει; λογομαχίας δὲ τίς ὁ καρπὸς, εἰ δὴ πάντες οἱ τῶν Φιλοσόφων λόγοι εὐανάτρεπτοι καθεστήκασι, διὰ τὴν ἐν πᾶσιν εὑρεσιλογίαν; ταῦτα γὰρ οὐ παρ' ἡμῶν ἀρτίως, ἀλλὰ παρ' αὐτῶν εἰρημένα ἠκούετο. Διόπερ εὖ μοι δοκοῦμεν καὶ μετὰ κρίσεως ἐξητασμένης, οὐχὶ δ' ἀλόγως, ὡς ἄν τις τούτων, καταπεφρονηκέναι· τὰ δὲ παρ' Ἑβραίοις ἠγαπηκέναι, οὐχ ὅτι πρὸς τοῦ Δαίμονος μεμαρτύρηται, ἀλλ' ὅτι τῆς ἐνθέου ἀρετῆς τε καὶ δυνάμεως μέτοχα ὄντα ἀποδείκνυται.

vous rapporter leurs propres paroles. «.

C'est ce que fait Eusebe dans tout le reste de son ouvrage, c'est-à-dire dans le 14. & le 15. Livre de sa Préparation. Sur quoy il y a deux choses à remarquer : La premiere, qu'il rejette absolument & sans exception, les sentimens des Philosophes sur toutes les matieres de la Physique generale & particuliere, qu'il expose dans le plus grand détail, en copiant le livre où Plutarque les a tous renfermez. La seconde, que dans l'exposition qu'il fait de ces differens sentimens de Philosophes, qu'il dit que tous les Chrétiens ont eu raison de rejetter & de mépriser, à cause de leur incertitude & de leur contrarieté ; bien loin d'excepter ceux de Platon qui s'y trouvent renfermez, il semble menager ce Philosophe beaucoup moins qu'aucun autre.

Eusebe expose fort au long l'inutilité de la Physique generale & particuliere de la Philosophie.

Dans cette exposition il paroit menager moins Platon qu'aucun autre Philosophe.

En effet, c'est à luy sur tout & à ses sectateurs qu'il en veut, lorsqu'il se mocque si agreablement de ces Philosophes, qui ne cessoient de vanter leur habileté dans les Mathematiques, & qui assuroient que sans le secours de l'Astronomie, de l'Arithmetique, de la Geometrie & de la Musique, il n'étoit pas possible d'atteindre à l'intelligence des êtres spirituels. A les entendre, dit-il (1), se glorifier de la con- «

Il se mocque de ce que Platon & les Platoniciens disoient de la necessité d'être Mathematicien pour être bon Philosophe.

(1) Idem ibid. Πρῶτον δ' ἐπειδὴ περιφέρουσιν ἄνω καὶ κάτω θρυλλοῦντες τὰ μαθήματα, δεῖν ἐξ ἅπαντος φάσκοντες τοὺς μέλλοντας ἐν πείρᾳ τῆς τοῦ ἀληθοῦς καταλήψεως γίγνεσθαι, μετελθεῖν Ἀστρονομίαν, Ἀριθμητικήν, Γεωμετρίαν, Μουσικήν, αὐτὰ δὴ τὰ παρὰ βαρβάρων εἰς αὐτοὺς ἥκειν ἀποδειχθέντα. τούτων γὰρ ἄνευ μὴ δύνασθαι λόγιον ἄνδρα καὶ φιλόσοφον ἀποτελεσθῆναι, ἀλλ' οὐδὲ τῆς τῶν ὄντων ἀληθείας ψαῦσαι, μὴ τούτων ἐν ψυχῇ τῆς γνώσεως προϋποτυπωθείσης. εἶτ' ἐπανατεινάμενοι τῇ μαθήσει τῶν εἰρημένων, ἐπ' αὐτοῦ μονονουχὶ τοῦ αἰθέρος βαίνειν μετέωροι ἀρθέντες οἴονται, ὡς δὴ τὸν Θεὸν αὐτοῖς ἐν τοῖς ἀριθμοῖς περιφέροντες, ἡμᾶς τι, ὅτι μὴ τὰ ὅμοια ζη-

» noissance qu'ils ont dans ces sciences, vous diriez
» qu'ils ne touchent plus à la terre, mais que s'étant
» élevez jusqu'à Dieu même par le moyen de leurs nom-
» bres, & s'en étant mis en possession, ils se prome-
» nent à l'aise dans la plus haute région du Ciel. Pour
» nous, parce que nous ne nous piquons pas beaucoup
» de ces sciences, ils nous regardent en pitié, comme
» si nous ne differions en rien des bêtes, & soûtien-
» nent qu'il n'est pas possible que nous puissions arriver
» jamais à la connoissance de Dieu ni d'aucune autre
» verité importante.

Il refute Platon sur ce sujet par l'autorité de Socrate.

Il fait voir ensuite combien ils se trompent, lorsqu'ils assurent que sans le secours des Mathematiques, on ne peut arriver à la veritable sagesse; & il confirme (2) ce qu'il avance, par le témoignage de Socrate, qui au raport de Xenophon ne faisoit pas grand cas de ces sciences, & en détournoit ses disciples comme d'une étude vaine & superfluë. Enfin il produit une Lettre du même Xenophon, qui condamne encore par l'autorité de Socrate ceux qui s'appliquoient à la Physique. Or tout le monde sçait que cette Lettre tombe à plomb sur Platon, qui y est désigné parfaitement, ainsi qu'Eusebe a soin de

λῶμεν, βοσκημάτων κατ' ὐδὲν διαφέρειν ἡγῶνται· ταύτῃ δέ φασι μηδὲ Θεὸν, μηδέ τε τῶν σεμνῶν ἡμᾶς δυνάσθαι εἰδέναι.

(2) Idem Euseb. cap. XI. ejusdem libri, qui relato Xenophontis testimonio ex lib. Rerum Memorabilium Socratis, addit: Ταῦτα Ξενοφῶν ἐν Ἀπομνημονεύμασιν. ἐν ἐπιστολῇ δὲ ὁ αὐτὸς τῇ πρὸς Αἰσχίνην, περὶ Πλάτωνος, καὶ τῶν αὐχούντων τὴν τοῦ παντὸς φυσιολογίαν τοιαῦτα γράφει. Qua epistola rursus partim descripta, addit Eusebius: Ταῦτα Ξενοφῶν, τὸν Πλάτωνα αἰνιττόμενος. *C'est dans cette lettre que Xenophon reproche à Platon d'avoir aimé la doctrine des Egyptiens & la monstrueuse sagesse de Pythagore, & enfin d'avoir été attiré en Sicile par la bonne table de Denys le Tyran.*

le re-

le remarquer. C'est ainsi qu'Eusebe en se conformant aux sentimens de tous les Chrétiens, qu'il expose dans ses Livres de la Préparation, rejette Platon, sans faire grace à aucune partie de sa Philosophie, ni même à aucune de ses opinions sur les matieres les plus indifferentes.

Conclusions tirées de tous les témoignages que l'on vient d'exposer, contre le prétendu Platonisme des SS. Peres.

Il est donc évident par toutes ces autoritez que je viens de produire, & dont je pourrois encore facilement augmenter le nombre : I. Que les Peres de l'Eglise ont rejetté toute la Philosophie payenne & en particulier celle de Platon, parce qu'elle faisoit partie du Paganisme même, qu'ils combattoient. II. Qu'en la rejettant en cette qualité, ils n'ont pas même excepté ce qu'elle pouvoit avoir de bon & d'indifferent. III. Que pour ce qui est de ces choses indifferentes, telles que sont la plûpart de celles qui regardent la Physique, ils les ont encore rejettées par cette raison particuliere, que tout ce que Platon en avoit dit, aussi-bien que tous les autres Philosophes, étoit incertain & même inutile. IV. Que pour les choses bonnes ou vrayes qu'elle contenoit, ils étoient persuadez qu'elles avoient été tirées des Livres Saints, & que les Philosophes y avoient mêlé plusieurs erreurs ; d'où ils concluoient qu'il falloit les abandonner, pour aller à la source même. V. Que loin d'adopter les expressions de Platon sur les matieres de la Religion, ils rejettoient encore celles qui paroissent les plus indifferentes ; parce qu'elles n'étoient pas conformes au langage Ecclesiastique, dont ils craignoient de s'éloigner. VI. Enfin qu'ils ne reconnoissoient point d'autre Philosophie, que celle de l'Ecri-

ture Sainte ; & qu'ils faiſoient profeſſion de n'en point ſuivre d'autre ſur toutes ſortes de matieres. Cela étant, je crois qu'il n'y a perſonne, pour peu d'attention qu'il veüille faire ſur ce témoignage des PP. de l'Egliſe ; qui ne doive reconnoître, que de toutes les idées que l'on pouvoit s'en former, il n'y en a point de plus fauſſe ni de plus oppoſée à leurs veritables ſentimens, que celle de leur prétendu Platoniſme.

CHAP. XI. *Faits évidens qui montrent que les SS. Peres n'ont point ſuivi la Philoſophie de Platon ſur aucune matiere.*

NE NOUS EN TENONS pas là neanmoins, & pour aller au-devant de tous les ſoupçons même les plus injuſtes & les plus temeraires ; faiſons voir par des faits certains & indubitables, que leur conduite a été parfaitement conforme à leurs ſentimens, & qu'ils ne ſe ſont jamais éloignez dans la pratique, de cette profeſſion ouverte & declarée qu'ils faiſoient tous, de rejetter la Philoſophie Platonicienne, pour s'attacher uniquement à l'Ecriture ſainte. Quelle preuve plus ſenſible & plus évidente peut-on deſirer ſur ce ſujet, que les Commentaires qu'ils ont faits ſur l'ouvrage des ſix jours, ou ſur les premiers chapitres de la Geneſe, qui ont une ſi grande liaiſon avec les matieres que l'on traite en Philoſophie, & dans l'explication deſquels il ſemble que l'on ne puiſſe preſque ſe diſpenſer d'adopter les ſentimens de quelque Philoſophe ?

La plûpart des Interpretes ont ſuivi dans l'explication des premiers chapitres de la Geneſe, les ſentimens de la Philoſophie

En effet nous voyons que depuis que la Philoſophie d'Ariſtote a regné dans les Ecoles Chrétiennes, la plûpart des Commentateurs ont expliqué ces chapitres en ſuivant les ſentimens de ce Philoſophe, ſur la nature & les qualitez du ciel & des corps celeſtes, & ſur pluſieurs autres points ſemblables ; &

qu'entre ceux qui ont préferé dans ces derniers temps les sentimens de Descartes à ceux d'Aristote, il s'en est trouvé qui se sont efforcez d'expliquer ces mêmes chapitres, suivant les hypotheses de leur maître ; & qui ont prétendu même, qu'elles y convenoient bien mieux, que toutes celles des autres Philosophes.

dans laquelle ils avoient été élevez.

Si donc les Peres de l'Eglise avoient suivi la Philosophie Platonicienne, ou qu'ils y eussent été élevez ; qui doute, qu'ils n'en eussent donné des marques dans cette occasion, & que dans l'explication de ces chapitres, ils n'eussent suivi les sentimens de Platon, par tout où ils pouvoient s'accorder avec les paroles de l'Ecriture ? Il semble même qu'ils le devoient faire, & ne rien negliger, pour montrer que ce que l'Ecriture enseigne, étoit parfaitement conforme aux dogmes de ce Philosophe. Cela n'auroit pas peu servi à gagner les Payens, & à leur applanir les difficultez insurmontables qu'ils trouvoient dans ce que Moyse établit touchant la création du monde. Au moins, il est bien certain, que c'est par un motif à peu près semblable que la plûpart des Commentateurs nouveaux, ont suivi dans l'explication de ces chapitres, les sentimens de la Philosophie d'Aristote. Comme ils étoient persuadez de leur verité & de leur certitude ; ils ont crû qu'il étoit important de faire voir, que Moyse n'avoit rien dit qui n'y fût parfaitement conforme.

Si les SS Peres avoient été élevez dans la Philosophie Platonicienne ou qu'ils l'eussent suivie, ils n'auroient pas manqué d'expliquer ces mêmes chapitres suivant les sentimens de cette Philosophie.

Les Peres de l'Eglise ne pouvoient donc gueres par la même raison se dispenser d'agir de la même maniere ; mais d'autres raisons plus fortes les en ont empêchez. Le profond mépris qu'ils faisoient de toute

Raisons qui les en ont detournez.

la Philoſophie profane ; l'horreur qu'ils avoient de tout ce qui ſembloit avoir quelque rapport avec le Paganiſme ; la haute idée qu'ils avoient conçûë de la pureté & de la divinité des Ecritures ſaintes ; la profeſſion qu'ils faiſoient de s'y attacher inviolablement, comme à l'unique ſource de toutes les veritez , & la crainte qu'ils avoient d'en ſoüiller la pureté par le mélange des opinions & des conjectures humaines ; toutes ces raiſons , dis-je, les ont obligez de tenir une conduite bien differente.

Loin de ſuivre les ſentimens de Platon dans leurs Commentaires ſur l'Hexameron, la premiere choſe qu'ils font, c'eſt de les rejetter.

En effet loin de ſuivre les ſentimens de Platon, ou de quelque autre Philoſophe que ce puiſſe être, la premiere choſe qu'ils font dans leurs Commentaires , c'eſt de les rejetter tous , & particulierement ceux de Platon ; d'en faire connoître l'incertitude & la vanité ; de les combattre dans toutes les occaſions qui ſe preſentent ; & de s'attacher ſi ſcrupuleuſement aux paroles du texte ſacré , en même temps qu'ils s'éloignent des ſentimens des Philoſophes , qu'on les a accuſez d'avoir porté trop loin & leur attachement aux paroles de l'Ecriture , & leur éloignement pour les ſentimens de la Philoſophie profane.

Preuves de cette verité tirées de S. Baſile, de S. Ambroiſe & les autres plus anciens.

Il faudroit copier icy une bonne partie des ouvrages que ſaint Baſile, ſaint Ambroiſe , ſaint Jean Chryſoſtome , ſans parler des autres , ont faits ſur l'Hexameron , & dans leſquels on ne peut douter qu'ils n'ayent ſuivi les autres Peres plus anciens, qui avoient travaillé ſur le même ſujet ; comme l'illuſtre Evêque S.Hippolyte (3) contemporain d'Origene, Candidus,

(3) Hieronym. l. de Script. Eccleſ. in Hippolyto , Candido , Appione, Rhodone.

Appion, & le sçavant Rhodon, encore plus anciens: on verroit combien ils ont été tous éloignez de suivre les sentimens de Platon sur les questions de Physique, même sur celles qui paroissoient les mieux établies & les plus certaines. On sçait de plus que S. Hippolyte outre son Hexameron, avoit fait encore un autre ouvrage (4), dans lequel il refutoit le Timée de Platon; c'est-à-dire toute la Physique generale & particuliere de ce Philosophe. Mais si nous avons perdu la plûpart des ouvrages de ce saint & sçavant Evêque, nous avons ceux de saint Basile & de saint Ambroise (5), qui peuvent nous tenir lieu de tous les autres.

Produisons donc quelques passages de saint Basile, *Témoignage*

(4) *C'est ce que l'on apprend d'une ancienne Inscription rapportée par Gruter, dans laquelle entre les autres ouvrages de saint Hippolyte qui y sont marquez par leurs titres, on lit :* Πρὸς Πλάτωνα ἢ καὶ περὶ τοῦ παντός. *Voyez là-dessus le sçavant Mr. Cave dans l'une & l'autre partie de son Histoire Litteraire, où il prétend avec raison, que cet ouvrage de saint Hippolyte contre Platon, est celuy qui est rapporté dans la Bibliotheque de Photius sous le nom de Josephe. Saint Hippolyte y combattoit Platon de la même maniere que la plûpart des autres Peres ont fait; c'est-à-dire, en montrant qu'il se contredisoit perpetuellement luy-même. Il y ajoûtoit aussi une réfutation des erreurs & des mensonges d'Alcinoüs, sur l'Ame, la Matiere, & la Resurrection. Voicy les paroles de Photius :* Δείκνυσι δὲ ἐν αὐτοῖς πρὸς ἑαυτὸν στασιάζοντα Πλάτωνα. ἐλέγχει δὲ καὶ περὶ ψυχῆς, καὶ ὕλης, καὶ ἀναστάσεως Ἀλκίνου ἀλόγως καὶ ψευδῶς εἰπόντα. *Cet Alcinoüs ne peut être que celuy dont nous avons un Abregé de la Philosophie de Platon, dont Eusebe dans le chap. XXIII. du livre XI. de la Prép. Evang. cite un endroit considerable sous le nom de Didyme, qu'il appelle ailleurs Arius Didymus, & qui paroît être celuy dont Suidas fait mention en l'appellant Atteius Didymus, Philosophe Academicien.*

(5) *Saint Jerôme nous apprend que saint Ambroise dans son Hexameron a tiré beaucoup de choses de celuy de saint Hippolyte, de même que de celuy de saint Basile.* Epist. ad Pammachium & Oceanum, de erroribus Origenis.

de S. Basile sur ce sujet. Il se declare d'abord contre tous les Philosophes en general.

dont l'ouvrage a toûjours passé pour le plus sçavant & le plus éloquent que nous ayons sur cette matiere. » Que diray-je d'abord, dit ce Pere (6), & par où » commenceray-je l'exposition de ces admirables pa- » roles : au commencement Dieu créa le ciel & la » terre ? refuteray-je les inepties des Philosophes profa- » nes, ou exalteray-je le bonheur que nous avons d'être » instruits de la verité ? Il est vray que ces Philosophes » ont beaucoup raisonné & beaucoup écrit sur la na- » ture ; mais ils n'ont pas avancé une seule opinion qui » fût certaine : les derniers ayant toûjours renversé les » sentimens de ceux qui les avoient précedez ; de sorte » que rien ne nous seroit plus facile, que de les refu- » ter tous ; d'autant plus qu'ils nous fournissent eux- » mêmes des armes pour les combattre.

Il refute

» Plus bas parlant de Platon & des Platoniciens (7) ;

(6) Basilius Hom. 1. in Hexaëmeron. Τί πρῶτον εἴπω ; πόθεν ἄρξομαι τῆς ἐξηγήσεως ; ἐλέγξω τῶν ἔξω τὴν ματαιότητα ; ἢ ἀνυμνήσω τὴν ἡμετέραν ἀλήθειαν ; Πολλὰ περὶ φύσεως ἐπραγματεύσαντο οἱ τῶν Ἑλλήνων σοφοὶ, καὶ οὐδὲ εἷς παρ' αὐτοῖς λόγος ἕστηκεν ἀκίνητος καὶ ἀσάλευτος, ἀεὶ τοῦ δευτέρου τὸν πρὸ αὐτοῦ καταβάλλοντος. ὥστε ἡμῖν μηδὲν ἔργον εἶναι τὰ ἐκείνων ἐλέγχειν. ἀρκοῦσι γὰρ ἀλλήλοις πρὸς τὴν οἰκείαν ἀνατροπήν. οἱ γὰρ Θεὸν ἀγνοήσαντες, &c.

(7) Idem ibid. pag. 4. edit. Paris. Γεωμετρίαι γὰρ καὶ ἀριθμητικαὶ μέθοδοι, καὶ αἱ περὶ τῶν στερεῶν πραγματεῖαι, καὶ ἡ πολυθρύλλητος ἀστρονομία, ἡ πολυάσχολος ματαιότης, πρὸς ποῖον καταστρέφουσι τέλος ; εἴπερ οἱ περὶ ταῦτα ἐσπουδακότες συναΐδιον εἶναι τῷ κτίστῃ τῶν ὅλων Θεῷ, καὶ τὸν ὁρώμενον τοῦτον κόσμον διενοήθησαν, πρὸς τὴν αὐτὴν δόξαν ἀγαγόντες τὸν περιγεγραμμένον καὶ σῶμα ἔχοντα ὑλικὸν, τῇ ἀπεριλήπτῳ καὶ ἀοράτῳ φύσει ; μηδὲ τοσοῦτον δυνηθέντες ἐννοῆσαι, ὅτι οὗ τὰ μέρη φθοραῖς καὶ ἀλλοιώσεσιν ὑπόκειται, τούτου καὶ τὸ ὅλον ἀνάγκη ποτὲ τὰ αὐτὰ παθήματα τοῖς οἰκείοις μέρεσιν ὑποστῆναι. ἀλλὰ τοσοῦτον ἐματαιώθησαν τοῖς διαλογισμοῖς αὐτῶν, καὶ ἐσκοτίσθη ἡ ἀσύνετος αὐτῶν καρδία, &c. *Zacharie de Mitylene se sert du même argument contre les Platoniciens de son temps, c'est-à-dire contre Ammonius & les autres. Saint Basile continuë, & confond ces mêmes Philosophes, de*

De quoy leur ont servi, dit-il, leurs Theoremes de Geometrie, leurs supputations d'Arithmetique, leurs dimensions des Solides, & cette vaine & inutile étude de l'Astronomie, dont ils vantent tant la connoissance; puisque tout leur travail, & toute l'application qu'ils ont donnée à ces sciences, n'a abouti qu'à cette erreur grossiere, de croire que le monde étoit coëternel à Dieu qui est son Auteur? Par là ils ont égalé à cet Etre infini & invisible un corps fini & materiel, & luy ont accordé les mêmes prérogatives; sans faire attention, que toutes les parties du monde étant corruptibles & sujettes à une infinité de changemens & d'alterations, c'est une necessité que le tout le soit aussi. Mais c'est ainsi qu'ils se sont égarez dans leurs vains raisonnemens, que leur cœur insensé a été rempli de tenebres, & que tout sages qu'ils se disoient, ils sont devenus fous jusqu'à ce point, que de dire, les uns que le Ciel avoit été avec Dieu de toute éternité; & les autres, qu'il étoit Dieu luy-même; qu'il seroit sans fin comme il avoit été sans commencement, & qu'il étoit une cause & un principe des parties qui composent l'univers. Ainsi toute la sagesse mondaine & la science qu'ils ont euë, ne servira qu'à leur attirer un jour une condamnation plus terrible; en ce qu'ayant été si éclairez sur des bagatelles, ils se sont aveuglez volontairement sur les veritez les plus importantes.

ensuite les Platoniciens. & se mocque de leur Methode Geometrique.

Il leur applique les paroles de l'Apôtre S. Paul.

ce que se vantant de mesurer le Ciel & la terre, & de marquer jusqu'à la derniere précision le cours & le mouvement des Planetes, ils n'ont point connu neanmoins les veritez les plus évidentes.

Refute encore une autre de leurs erreurs.

Plus bas (8) il refute encore les mêmes Platoniciens, qui pour expliquer de quelle sorte le monde étoit coëternel à Dieu, quoique Dieu en fut l'Autheur, disoient qu'il en étoit la cause necessaire, comme le corps l'est de l'ombre ; & la lumiere, de l'éclat qui en sort. Saint Ambroise (9) & l'Autheur donné par Leon Atlatius (1) sous le nom d'Eustathius d'Antioche, se declarent d'abord de la même maniere dans leurs Hexamerons contre Platon & tous les autres Philosophes.

S. Ambroise & Eustathius se declarent de la même maniere contre Platon & les autres Philosophes.

CH. XII.

Les SS Peres dans leurs Hexamerons rejettent non seulement les erreurs de Platon, mais encore ceux de ses sentimens qui pouvoient s'accorder avec l'Ecriture.

IL N'EST PAS peut-être surprenant que les SS. Peres rejettent les opinions de ces Philosophes, lorsqu'elles sont visiblement contraires aux veritez de l'Ecriture sainte ; mais ce qui l'est beaucoup plus, & ce qui marque parfaitement combien ils étoient éloignez d'adopter les sentimens de ces Philosophes ; c'est que dans les matieres où ils pouvoient les suivre, & où la Philosophie pouvoit s'accorder fort bien avec l'Ecriture, ils ne l'ayent pas fait ; mais qu'ils s'en soient tenus exactement aux paroles de celles-cy, méprisant tous les raisonnemens humains de l'autre.

(8) Idem Basilius infra pag. 8. Καὶ καθότι πολλοὶ τῶν φαντασθέντων συνυπάρχειν ἐξ ἀϊδίου τῷ Θεῷ τὸν κόσμον οὐχὶ γεγενῆσθαι παρ' αὐτοῦ συνεχώρησαν, ἀλλ' οἱονεὶ ἀποσκίασμα τῆς δυνάμεως αὐτοῦ ὄντα αὐτομάτως παρυποστῆναι· καὶ αἴτιον μὲν αὐτοῦ ὁμολογοῦσι τὸν Θεὸν, αἴτιον δὲ ἀπροαιρέτως, ὡς τῆς σκιᾶς τὸ σῶμα, καὶ τῆς λαμπηδόνος τὸ ἀπαυγάζον· τὴν ἐν τοιαύτῃ ἀπάτῃ ἐπανορθούμενος ὁ Προφήτης τῇ ἀκριβείᾳ ταύτῃ τῶν ῥημάτων ἐχρήσατο εἰπὼν, Ἐν ἀρχῇ ἐποίησεν ὁ Θεός. *Saint Augustin, Enée de Gaze, & Zacharie de Mitylene se sont proposé cette même explication des Platoniciens, & l'ont réfutée dans leurs ouvrages, ainsi que nous le verrons dans le Livre suivant.*

(9) Ambros. l. 1. in Hexaëmeron, cap. 1. & seqq.

(1) Eustathius, Comment. in Hexaëm. tomo XXVII. Bibliothecæ PP.

C'est

C'est ce qui paroît sur-tout dans deux occasions. La premiere est lorsqu'il s'agit d'expliquer quelles sont les eaux que Moyse nous apprend être au-dessus du firmament. Car quoiqu'ils sçussent parfaitement toutes les difficultez qu'il y a de placer des eaux naturelles & veritables, dans un lieu si élevé, & si peu propre en apparence à les contenir; comme on le voit entre autres, par tout ce que S. Basile (2) s'oppose à luy-même sur ce sujet: Quoiqu'ils n'ignorassent point les differentes explications que l'on pouvoit donner aux paroles dont l'Ecriture se sert, & en particulier celle que la plûpart des nouveaux interpretes ont jugé à propos de suivre, comme plus conforme à ce que la Philosophie enseigne, ainsi qu'on le voit encore par saint Augustin (3) qui les rapporte; neanmoins, méprisant toutes ces difficultez que les Philosophes, & sur tout les Platoniciens avoient coûtume de leur opposer, ils s'en sont tenus toûjours exactement à l'explication la plus naturelle & la plus litterale; par la raison, que l'autorité de l'Ecriture, dont ils craignoient de s'éloigner en quoy que ce fût, est beaucoup plus grande, comme dit le même saint Augustin (4), que toute la capacité de l'esprit humain.

Premiere preuve de cette verité, tirée de leur sentiment, touchant les eaux qui sont au-dessus du firmament.

L'autre occasion est encore plus remarquable, & fait voir encore mieux le respect infini que les SS. Peres avoient pour les paroles de l'Ecriture, & leur

Seconde preuve tirée de leur sentiment sur la figure du monde.

(2) Basilius, hom. III. pag. 29.

(3) August. l. II. de Genesi ad litteram, cap. IV.

(4) Idem ibid. Quo quo modo autem, & qualeslibet aquæ ibi sint, esse eas ibi minime dubitemus: major est quippe Scripturæ hujus auctoritas, quam omnis humani ingenii capacitas.

éloignement extrême pour tous les ſentimens de la Philoſophie profane. Ils ſçavoient parfaitement ce que les Philoſophes enſeignoient touchant la rondeur du ciel ou du monde. Ils n'ignoroient pas ſur-tout ce que Platon (5) pour le prouver, dit fort gravement, qu'un animal qui contient tous les autres animaux, & qui eſt le plus parfait & le plus heureux de tous (car ſelon ſon ſentiment le monde étoit non ſeulement un animal, mais encore un Dieu) doit auſſi avoir la figure la plus belle, la plus parfaite & la plus capable de toutes. Il eſt vray que cette raiſon de Platon eſt pitoyable; mais enfin ſon ſentiment de la rondeur du monde n'en eſt pas moins certain ni moins receu par la plûpart des autres Philoſophes, qui le prouvent beaucoup mieux. Il n'a rien d'ailleurs qui ne convienne avec les paroles de l'Ecriture, & même, comme le remarque ſaint Auguſtin (6),

(5) Plato in Timæo. Καὶ σχῆμα δὲ ἔδωκεν αὐτῷ τὸ πρέπον καὶ συγγενές. τῷ γὰρ τὰ παντ' ἐν αὐτῷ ζῶα περιέχειν μέλλοντι ζώῳ, πρέπον ἂν εἴη σχῆμα τὸ περιειληφὸς ἐν αὐτῷ πάντα ὁπόσα σχήματα. διὸ καὶ σφαιροειδές, ἐκ μέσου πάντη πρὸς τὰς τελευτὰς ἴσον ἀπέχον καὶ κυκλοτερὲς αὐτὸ ἐτορνεύσατο πάντων τελεώτατον ὁμοιότατόν τε αὐτὸ ἑαυτῷ σχημάτων.

(6) Auguſt. l. II. de Geneſi ad litteram, cap IX. Quæri etiam ſolet quæ forma & figura cœli eſſe credenda ſit ſecundum Scripturas noſtras. Multi enim multum diſputant de his rebus, quas majore prudentia noſtri Auctores omiſerunt, ad beatam vitam non profuturas diſcentibus, & occupantes, quod pejus eſt, multum prolixa, & rebus ſalubribus impendenda temporum ſpatia. Quid enim ad me pertinet utrum cœlum, ſicut ſphæra, undique concludat terram in media mundi mole libratam, an eam ex una parte deſuper velut diſcus operiat.... Sed ait aliquis: Quomodo non eſt contrarium his qui figuram ſphæræ cœlo tribuunt, quod ſcriptum eſt in libris noſtris: Qui extendit cœlum ſicut pellem? Sit ſane contrarium, ſi falſum eſt quod illi dicunt. Hoc enim verum eſt, quod divina dicit auctoritas, potius quam illud quod humana infirmitas conjicit.... Et illa quidem apud nos cameræ ſimilitudo, etiam ſecundum litteram accepta, non impe-

avec celles qui ſemblent dire que le ciel a la figure d'une voûte ou d'un hémiſphere (7).

Rien n'empêchoit donc les Peres de l'Egliſe de ſuivre ce ſentiment, & ils l'auroient fait ſans doute, s'ils avoient été Platoniciens ou Ariſtoteliciens, ou plûtôt s'ils avoient eu un peu moins d'éloignement de toute la Philoſophie profane. Ecoutons neanmoins ce qu'ils diſent ſur ce ſujet, & voyons quel parti ils prennent. Saint Baſile (8) & ſaint Ambroiſe (9) ſe contentent de dire que pour ce qui re-

Les SS. Peres pouvoient ſuivre ſur cette queſtion le ſentiment de Platon ou d'Ariſtote. Ils s'en tiennent neanmoins préciſément aux paroles de l'Ecriture.

dit eos qui ſphæram dicunt: Bene quippe creditur ſecundum eam partem quæ ſuper nos eſt, de cœli figura Scripturam loqui voluiſſe. Si ergo ſphæra non eſt, ex una parte camera eſt, ex qua parte cœlum terram contegit: ſi autem ſphæra eſt, undique camera eſt.

(7) *Ce ſentiment des anciens Peres, que le ciel avoit la forme d'une voûte, ou d'un hemiſphere, étoit fondé ſur ces paroles du Prophete Iſaïe, chap. XL. verſet 22. ſelon la verſion des Septante.* Ὁ στήσας ὡς καμάραν τὸν οὐρανὸν, καὶ διατείνας ὡς σκηνὴν κατοικεῖν.

(8) Baſilius, Hom. 1. in Hexaëmeron. Ἀλλὰ περὶ μὲν τῆς οὐσίας τοῦ οὐρανοῦ ἀρκούμεθα τοῖς παρὰ τοῦ Ἠσαΐου εἰρημένοις. ὃς ἐν ἰδιωτικοῖς ῥήμασι, ἱκανὴν ἡμῖν τῆς φύσεως αὐτοῦ τὴν διάνοιαν ἐνεποίησεν εἰπών. Ὁ στερεώσας τὸν οὐρανὸν ὡσεὶ καπνόν. τοῦτ᾽ ἔστι λεπτὴν φύσιν, καὶ οὐ στερεὰν, οὐδὲ παχεῖαν εἰς τὴν τοῦ οὐρανοῦ σύστασιν ὑποστήσας. Καὶ περὶ τοῦ σχήματος δὲ ἱκανὰ ἡμῖν τὰ παρ᾽ αὐτοῦ εἰπόντος ἐν δοξολογίᾳ Θεοῦ. Ὁ στήσας τὸν οὐρανὸν ὡσεὶ καμάραν. Τὰ αὐτὰ δὲ ταῦτα καὶ περὶ τῆς γῆς συμβουλεύωμεν ἑαυτοῖς μὴ πολυπραγμονεῖν αὐτῆς τὴν οὐσίαν ἥ τίς ποτέ ἐστι, μηδὲ κατατρίβεσθαι τοῖς λογισμοῖς αὐτὸ τὸ ὑποκείμενον ἐκζητοῦντας, &c. *Avant que de parler ainſi, ſaint Baſile a commencé comme ſaint Auguſtin, par montrer la vanité de toutes ces recherches philoſophiques, qui dérobent beaucoup de temps, & qui ne ſervent de rien pour le ſalut, ni pour l'édification de l'Egliſe.*

(9) Ambroſ. cap. VI. l. 1. in Hexaëmeron. Quæ pluribus colligere poſſemus, ſi quid ad ædificationem Eccleſiæ iſta proficere videremus. Sed quia his occupari infructuoſum negotium eſt, ad illa magis intendamus animum, in quibus vitæ ſit profectus æternæ. De qualitate igitur & ſubſtantia cœli ſatis eſt ea promere, quæ in Eſaïæ ſcriptis reperimus, qui mediocribus & uſitatis ſermonibus qualitatem naturæ cœleſtis expreſſit, dicens, quod firmaverit cœlum ſicut fumum, ſubtilem ejus naturam nec ſolidam cupiens declarare. Ad ſpeciem quo-

garde la figure du ciel, il leur suffit que le Prophete Isaïe le compare à une voûte. Saint Chrysostome (1) luy donne la même figure sur un passage de l'Apôtre saint Paul, & s'éleve avec force contre les Philosophes qui disent qu'elle est ronde. L'Auteur des Questions & des Réponses aux Orthodoxes (2), prétend,

que ejus abundat quod ipse de cœli firmamento locutus est, quia fecit Deus cœlum sicut cameram, quod intra cœli ambitum universa claudantur, quæ vel in mari geruntur, vel terris. *On s'apperçoit aisément que saint Ambroise dans ces paroles n'a fait presque que traduire celles de saint Basile, comme il fait encore aprés en plusieurs occasions. Mais ce qu'il est beaucoup plus important de remarquer, c'est le mépris que les SS. Peres font paroître de toutes ces matieres philosophiques, dans lesquelles ils auroient pû entrer. On voit de plus, qu'en s'en tenant aux paroles de l'Ecriture pour ce qui regarde la substance du ciel, ils en ont parlé fort juste, en le croyant d'une matiere fluide & non solide; au lieu que les Interpretes plus récens, qui ont voulu accommoder à l'Ecriture les sentimens d'Aristote, en faisant les cieux solides, ont soûtenu une opinion qui passe aujourd'huy pour fausse.*

(1) Chrysost. Hom. XIV. in Epist. ad Hebræos. Ποῦ τοίνυν εἰσὶν οἱ λέγοντες κινεῖσθαι τὸν οὐρανόν; Ποῦ εἰσιν οἱ σφαιροειδῆ αὐτὸν εἶναι ἀποφαινόμενοι; ἀμφότερα γὰρ ταῦτα ἀνήρηται ἐνταῦθα. Locus Apostoli, quem explicat Chrysostomus, habetur cap. VIII. Epist. ad Hebr. v. 2. Sanctorum minister & tabernaculi veri, quod fixit Dominus, & non homo.

Idem Chrysost. Hom. XII. ad Pop. Ant. Ἀλλ' οὐρανὸς μὲν ἀκίνητος ἕστηκε, καθάπερ ὁ Προφήτης φησὶν, Ὁ στήσας τὸν οὐρανὸν ὡσεὶ καμάραν, καὶ διατείνας αὐτὸν ὡσεὶ σκηνὴν ἐπὶ τῆς γῆς.

(2) Auctor Quæst. & Respons. ad Orthodoxos apud Justinum, Quæst. CXXX. Εἰ δὲ τοῦ μὲν σφαῖραν εἶναι τὸν οὐρανὸν, καὶ σφαιρικῶς κινεῖσθαι ἀδυνάτου ὄντος, τοῦ δὲ ὡς καμάραν εἶναι αὐτὸν δυνατοῦ δεικνυμένου. οὐδεμία ἄρα ἡ τῶν Χριστιανῶν ἐπὶ τῇ ἀγνοίᾳ κατάγνωσις. περὶ δὲ τοῦ τόπου ἐκ τῶν καθ' ἡμᾶς στοχαζόμεθα περὶ αὐτοῦ, ὅτι ὥσπερ παρ' ἡμῖν, ὅταν ᾖ περιφερές τι σῶμα ὁμαλόν τε καὶ κοῖλον, πανταχόθεν ἰσοπεριμέτρητον, ἐὰν πωμαθῇ ἐπὶ τὰ ὕδατα, βαστάζεται ὑπὸ τῶν ὑδάτων· τούτῳ τρόπῳ βαστάζεται ὁ οὐρανὸς ὑπὸ τῶν ὑδάτων. Ὁ τανύσας φησὶ τὸν οὐρανὸν ὡς καμάραν. τῷ τῆς καμάρας ὀνόματι, τὸ περιφερὲς ἐδήλωσε τοῦ σώματος τοῦ οὐρανοῦ. βαστάζει οὖν τὸν μὲν οὐρανὸν τὰ ὕδατα, τὰ δὲ ὕδατα ἡ γῆ, τὴν δὲ γῆν τὸ θεῖον πρόσταγμα. Ὁ κρεμάσας φησὶ τὴν γῆν ἐπ' οὐδενός.

que ce sentiment des Philosophes est impossible, & soûtient l'autre comme enseigné par l'Ecriture dans le passage du Prophete Isaïe, & comme étant celuy de tous les Chrétiens. Procope de Gaze (3) le soûtient de même, & rejette l'autre comme absolument contraire à l'Ecriture. Saint Cesaire (4) frere de saint Gregoire de Nazianze, Diodore de Tarse (5), & un autre Auteur anonyme (6) rapporté par Pho-

(3) Procopius in Comment. in Genesim, ubi iisdem fere verbis ac Chrysostomus invehitur adversus Philosophos. Ποῦ τοίνυν οἱ λέγοντες δινεῖσθαι τὸν οὐρανὸν καὶ σφαιροειδῆ τοῦτον ἀποφαινόμενοι, &c.

(4) Cæsarius in Dialogo I. Interrogat. 70. ad locum Psalmi 19. Καὶ αὐτὸς ὡς νυμφίος ἐκπορευόμενος ἐκ παστοῦ αὐτοῦ, ἀγαλλιάσεται ὡς γίγας δραμεῖν ὁδὸν αὐτοῦ, ἀπ' ἄκρου τοῦ οὐρανοῦ ἡ ἔξοδος αὐτοῦ. Ἰδοὺ ἄκρον καὶ ἔξοδος, οὐ σφαῖρα δὲ καὶ ἄνοδος κυλιστική, ὡς δοκεῖ τοῖς εἰκαιολόγοις. καὶ τὸ κατάντημα, καὶ ἄκρον, οὐ κάθοδος καὶ ὑπόδυσις. Et infra Interrogat. 98. Σφαῖρά ἐστιν ὁ οὐρανὸς, ἢ ἡμισφαίριον κυλιόμενον τὸν ἥλιον, ὑπὸ τὴν γῆν φέρον, ἢ ἄλλως αὐτῷ τὸν δρόμον παραχωροῦν; Ἀπόκρισις. Ἅμφω τῷ ὑψηλῷ Ἡσαΐᾳ στοιχήσωμεν διαῤῥήδην βοῶντι, ὁ στήσας τὸν οὐρανὸν ὡσεὶ καμάραν, καὶ διατείνας αὐτὸν ὡς σκηνήν. τὸ ἑστὼς οὖν οὐ κυλινδεῖται· τὸ διατεθὲν οὐχ ὑποφέρεται. ἀρχὴν τοίνυν ἔχει οὐρανὸς καὶ πέρας, &c. Et Interrogat. 99. Πῶς οὖν δύνει ὁ ἥλιος, εἰ μὴ ὑπὸ γῆν φέρεται; καὶ τίς τόπος ὁ τὰς ἀκτῖνας αὐτοῦ σκιάζων; Ἀπόκρισις. Ὠκυποδήσας τὰ οὐράνια τέρματα καὶ ὑπό τινα τοῖχον, τὸ βόρειον γενόμενον κλίμα, &c. *Saint Cesaire explique dans cette réponse & dans la suivante le mouvement diurne & annuel du soleil, suivant le systême qu'il a établi de la figure du ciel semblable à une voûte ou à un hemisphere, & il parle sur ce sujet à peu près comme Severien de Gabales, dont nous expliquerons le sentiment. Au reste, quelques sçavans doutent si saint Cesaire, frere de saint Gregoire de Nazianze, est veritablement l'auteur de ces Dialogues imprimez sous son nom: mais cette question ne fait rien à nôtre sujet.*

(5) Photius in Biblioth. cod. 223. pag. 345. edit. Hœschel. ubi de Theodori, ut vocat, Episcopi Tarsensis libro contra Fatum agit. Τὸ σφαιρικὸν δὲ οὐ βούλεται συγχωρεῖν τῷ οὐρανῷ· διότι νομίζει τὴν εἱμαρμένην ἐκ τῆς τοιαύτης εἰσάγεσθαι φύσεως· καίτοι οὐδεμία τούτου ἀπόδειξις ἐκβιάζεται. οὐ γὰρ εἴγε σφαιρικὸς ὁ οὐρανὸς, ἐκ τούτου τῆς εἱμαρμένης ἐξ ἀνάγκης συνίσταται.

(6) Idem Photius cod. 36. pag. 9. agens de libro, cui titulus erat: Christianorum liber. Octateuchi Expositio. Ὑπὲρ ὧν δὲ δόγματα

tius l'enſeignent auſſi. Saint Auguſtin (7) & ſaint Jean Damaſcene (8) propoſent les deux ſentimens, ſans rien decider ni pour l'un ni pour l'autre. Lactance (9) pouſſant les choſes plus loin, traite d'inſenſez les Philoſophes qui enſeignent qu'il y a des Antipodes, & que le monde eſt rond, ajoûtant que c'eſt ſans doute pour ſe divertir ou pour faire montre de leur bel eſprit, qu'ils entreprennent de ſoûtenir les plus grands menſonges. Severien de Gabales (1), contemporain de ſaint Jean Chryſoſtome,

Lactance & Severien de Gabales donnent dans l'extremité oppoſée.

ἀνίσταται, ἐστὶ ταῦτα. ὅτι ὁ οὐρανὸς οὐκ ἔστι σφαιρικὸς, οὐδὲ ἡ γῆ. ἀλλ' ὁ μὲν ὡσεὶ καμάρα, ἡ δὲ ἑτερομήκης. καὶ κεκόλληται τὰ πέρατα τοῦ οὐρανοῦ πρὸς τὰ πέρατα τῆς γῆς, &c.

(7) Auguſt. l. II. de Geneſi ad litteram, cap. IX. loco ſupra relato.

(8) Damaſcenus, Orthodoxæ Fidei l. II. cap. VI.

(9) Lactant. l. III. Divin. Inſt. cap. XXIV. Quæ igitur illos ad antipodas ratio perduxit? Videbant ſiderum curſus in occaſum meantium, ſolem atque lunam in eamdem partem ſemper occidere, atque oriri ſemper ab eadem. Cum autem non perſpicerent quæ machinatio curſus eorum temperaret; nec quomodo ab occaſu ad orientem remanent: cœlum autem ipſum in omnes partes putarent eſſe devexum, quod ſic videri immenſam latitudinem neceſſe eſt, exiſtimaverunt rotundum eſſe mundum ſicut pilam, &c. Et infra. Quid dicam de iis neſcio, qui cum ſemel aberraverint, conſtanter in ſtultitia perſeverant, & vanis vana defendunt, niſi quod eos interdum puto joci cauſa philoſophari, aut prudentes & ſcios mendacia defendenda ſuſcipere, quaſi ut ingenia ſua in malis rebus exerceant, vel oſtentent.

(1) Severianus Gabal. Orat. III. de Creatione mundi, in Auctario Biblioth. Græcorum PP. Combefis, pag. 236. Ἐποίησε τὸν οὐρανὸν, οὐχ ὡς σφαῖραν, ὡς φιλοσοφοῦσιν οἱ ματαιολόγοι. ἀλλ' ὡς φησιν ὁ Προφήτης, Ὁ στήσας τὸν οὐρανὸν ὡς καμάραν, καὶ διατείνας αὐτὸν ὡς σκηνήν. οὐδεὶς ὑμῶν ἀπεβὴς πεισθῆναι τοῖς ματαιολόγοις. οἱ Προφῆται λέγουσιν ὅτι ἀρχὴν ἔχει καὶ τέλος ὁ οὐρανός. διὰ τοῦτο καὶ ὁ ἥλιος οὐκ ἀναβαίνει, ἀλλ' ἔρχεται. λέγει ἡ γραφὴ, ὁ ἥλιος ἐξῆλθεν ἐπὶ τὴν γῆν. .... Et infra: Ζητοῦμεν δὲ ποῦ δύνει ὁ ἥλιος, καὶ ποῦ τρέχει τὴν νύκτα; κατὰ τοὺς ἔξω, ὑπὸ τὴν γῆν· καθ' ἡμᾶς δὲ τοὺς σκηνὴν λέγοντας τὸν οὐρανὸν τί; προσέχετε, παρακαλῶ, ... ἥλιος ἀνατέλλει· καὶ μέλλων δύνειν, οὐχ ὑπὸ γῆν δύνει, ἀλλ' ἐξελθὼν εἰς τὰ πέρατα τοῦ οὐρανοῦ, τρέχει εἰς τὰ βόρεια μέρη, ὥσπερ ὑπό τινα τοῖχον κρυπτόμενος, μὴ συγχωρούντων

parle à peu près sur le même ton, en avertissant ses auditeurs, de ne pas se laisser aller à l'impieté de croire ces conteurs de fables, qui disent que le ciel est rond; mais de s'en tenir aux paroles du Prophete, qui le compare à une voûte. Il va même jusqu'à prétendre expliquer le cours du soleil suivant ce nouveau systême; en le faisant passer lorsqu'il retourne de l'occident à l'orient, non pas sous la terre, mais le long de l'horison du côté du septentrion.

Pourquoy les anciens Chrétiens ont suivi un sentiment si extraordinaire. Le Pere Petau reconnoît que cela vient de l'aversion extrême qu'ils avoient de la Philosophie profane.

Il a tort sans doute ainsi que Lactance; mais d'où vient que la plûpart des anciens Chrétiens ont donné dans ce sentiment si extraordinaire & si peu conforme aux raisons & aux experiences de la Philosophie? N'en cherchons point d'autre cause que cet éloignement extrême qu'ils avoient de suivre, en quoy que ce fût, les sentimens des Philosophes payens. Le sçavant Pere Petau le reconnoît (2); & neanmoins il est un de ceux de l'autorité de qui on se prévaut davantage pour prouver le prétendu Platonisme des Peres de l'Eglise; comment cela s'accorde-t-il? Peut-on accuser les SS. Peres d'avoir été Platoniciens dans l'explication des mysteres de nôtre Religion, en même temps qu'on est obligé de reconnoître, que dans les matieres les plus indifferentes, ils ont porté trop loin l'aversion qu'ils avoient de

τῶν ὑδάτων φαίνωσι αὐτοῦ τὸν δρόμον ϗ τρέχει κατὰ τὰ βόρεια μέρη, ϗ καταλαμβάνει τὴν ἀνατολήν.

(2) Petavius, Theologic. Dogm. tom. III. l. I. de Opificio sex dierum, cap XII. Complures tamen antiquorum Patrum, quibus humanæ inventa sapientiæ, & Philosophorum placita suspecta erant, hac illis in re contradixerunt, rati aliter se divinis ex libris compertum habere: ac fornicis potius aut hemisphærii figura constare cœlum, quam globosa & perfecta rotunditate.

Platon & de toute la Philosophie payenne?

CH. XIII.

Autres sentimens de Platon que les SS. Peres pouvoient suivre dans leurs Hexamerons, & qu'ils ont neanmoins rejettez.

QUE DIRAY-JE des autres occasions où ils pouvoient en toute liberté suivre les sentimens de Platon & des autres Philosophes; & où bien loin de le faire, ils les ont rejettez avec mépris, & s'en sont mocquez » ouvertement? Les Sages de ce monde, dit saint Ba- » sile (3) dans son premier discours sur l'Hexameron, » nous ont laissé un grand nombre de traitez remplis » de beaucoup de verbiage sur la nature du ciel. Quel- » ques-uns veulent qu'il soit composé des quatre éle- » mens, dautant qu'il est palpable & visible. C'est comme l'on sçait le sentiment de Platon (4), ainsi qu'il l'explique luy-même dans son Timée. D'autres, » continuë ce Pere, rejettant ce sentiment comme im- » probable, ont introduit une cinquiéme essence de » leur invention, dont ils font la nature des corps ce- » lestes. Personne n'ignore que c'est-là le sentiment d'A-

S. Basile se mocque des sentimens diferens de Platon & d'Aristote sur la nature du ciel

ristote. Eh bien quel parti prend saint Basile? Se declare-t-il pour Platon ou pour Aristote? Non; il les méprise tous deux également; & aprés s'être moqué de leurs dissensions, il dit, qu'il ne veut sçavoir sur

(3) Basilius, Hom. 1. in Hexaëm. Πολυφωνόταται πραγματεῖαι τοῖς σοφοῖς τοῦ κόσμου περὶ τῆς οὐρανίου φύσεως καταβέβληνται. καὶ οἱ μὲν σύνθετον αὐτὸν ἐκ τῶν τεσσάρων στοιχείων εἰρήκασιν, ὡς ἁπτὸν ὄντα, καὶ ὁρατὸν, καὶ μετέχοντα γῆς μὲν διὰ τὴν ἀντιτυπίαν, πυρὸς δὲ, διὰ τὸ καθορᾶσθαι, τῶν δὲ λοιπῶν διὰ τὴν μίξιν. Οἱ δὲ, τοῦτον ὡς ἀπίθανον παρωσάμενοι τὸν λόγον, πέμπτην τινὰ σώματος φύσιν εἰς οὐρανοῦ σύστασιν οἴκοθεν καὶ παρ' ἑαυτῶν ἀποσχεδιάσαντες ἐπεισήγαγον. καὶ ἔστι τι παρ' αὐτοῖς τὸ αἰθέριον σῶμα, ὃ μήτε πῦρ, φασὶ, μήτε ἀὴρ, &c.

(4) Plato in Timæo. Σωματοειδὲς δὴ καὶ ὁρατὸν, ἁπτόν τε δεῖ τὸ γενόμενον εἶναι. χωρισθὲν δὲ τοῦ πυρὸς οὐδὲν ἄν ποτε ὁρατὸν γένοιτο· οὐδὲ ἁπτὸν ἄνευ τινὸς στερεοῦ· στερεὸν δὲ οὐκ ἄνευ γῆς. ὅθεν ἐκ πυρὸς καὶ γῆς τὸ τοῦ παντὸς ἀρχόμενος συνιστάναι σῶμα ὁ Θεὸς ἐποίει, &c. Adde Alcinoüm, l. de Dogm. Plat.

ce sujet que ce que Moyse luy en apprend : Si nous entreprenions, dit-il (5), de parler là-dessus, nous tomberions dans toutes les mêmes puérilitez où ces Philosophes sont tombez. C'est pourquoy laissons-les disputer, & se chamailler tant qu'ils voudront sur cette question ; & sans y entrer, attachons-nous uniquement à Moyse qui nous apprend que Dieu a fait le ciel & la terre.

& des corps celestes.

Saint Basile retombe encore sur Platon dans sa troisiéme homelie (6), mais toûjours sans luy faire l'honneur de le nommer. C'est à propos de la question qu'il se propose : sçavoir si le ciel & le firmament dont il est parlé dès le commencement de la Genese sont deux cieux differens. Il dit donc, que les Philosophes qui ont raisonné sur le ciel, aimeroient mieux qu'on leur arrachât la langue, plûtôt que de convenir qu'il y a plusieurs cieux ; qu'ils tiennent pour une chose indubitable, qu'il n'y en peut avoir qu'un, par la raison que toute la matiere a été employée à faire

Il se mocque encore de Platon sur la question ; sçavoir s'il y a plusieurs cieux.

(5) Basil. Hom. 1 in Hexaëmeron, sub finem. Ἄλλος δέ τις τῶν σφριγώντων κατὰ πιθανολογίας ἐπαναστὰς πάλιν τούτοις, ταῦτα μὲν διέχεεν καὶ διέλυσεν, οἰκείαν δὲ παρ' ἑαυτοῦ ἀντεισήγαγε δόξαν, περὶ ὧν νῦν λέγειν ἐπιχειροῦντες, εἰς τὴν ὁμοίαν αὐτοῖς ἀδολεσχίαν ἐμπεσούμεθα. ἀλλ' ἡμεῖς ἐκείνους ὑπ' ἀλλήλων ἐάσαντες καταβάλλεσθαι, αὐτοὶ τοῦ περὶ τῆς οὐσίας ἀφέμενοι λόγου πεισθέντες Μωϋσεῖ, ὅτι ἐποίησεν ὁ Θεὸς τὸν οὐρανὸν καὶ τὴν γῆν· τὸν ἀριστοτέχνην τῶν σοφῶς καὶ ἐντέχνως γινομένων δοξάσωμεν.

(6) Idem Basilius Hom. III. in Hexaëm. paulo post initium. Δεύτερόν ἐστιν ἐξετάσαι εἰ ἕτερον παρὰ τὸν ἐν ἀρχῇ πεποιημένον οὐρανὸν τὸ στερέωμα τοῦτο, ὃ καὶ αὐτὸ ἐπεκλήθη οὐρανός, καὶ εἰ ὅλως οὐρανοὶ δύο. ὅπερ οἱ τὰ περὶ οὐρανοῦ φιλοσοφήσαντες ἕλοιντ' ἂν μᾶλλον τὰς γλώσσας προέσθαι, ἢ ὡς ἀληθὲς παραδέξασθαι. ἕνα γὰρ ὑποτίθενται οὐρανὸν, καὶ οὐκ ἔχειν αὐτοῦ φύσιν, δεύτερον, ἢ τρίτον, ἢ πολλοστὸν προσγενέσθαι, πάσης τῆς οὐσίας τοῦ οὐρανίου σώματος εἰς τὴν τοῦ ἑνὸς σύστασιν ἀπαναλωθείσης, ὡς οἴονται.

» celuy que nous voyons, & qu'il n'en est plus resté pour
» en faire d'autres. C'est en effet la raison que Pla-
» ton (7) & les Platoniciens (8) en apportent. Voilà,
» dit saint Basile (9), quelles sont les réveries & les
» folles imaginations de ces Philosophes qui croyent
» que la matiere est éternelle, & qui la font venir je
» ne sçay d'où, pour fournir à Dieu les moyens de
» produire toutes les creatures. C'est cette fable insen-
» sée qui les a entraînez dans cette autre erreur, qui
» en est la suite. Mais demandons par grace à ces fa-
» meux sages de la Grece, de vouloir bien terminer
» leurs disputes, avant que d'entreprendre de nous
» railler sur nos sentimens. Après qu'ils en seront ve-
» nus à bout; ce sera alors que nous nous mocquerons
» plus que jamais de leurs démonstrations geometri-
» ques, & de toutes ces badineries de lignes & de figu-
» res, par le moyen desquelles ils prétendent nous con-
» vaincre, qu'il est impossible qu'il y ait deux cieux.
» Pour nous, ajoûte-t-il (1) un peu plus bas, non

(7) Plato in Timæo, pag. 33. edit. Serrani. Πρὸς δὲ τούτοις, ἓν, ἅτε οὐχ ὑπολελειμμένων ἐξ ὧν ἄλλο τοιοῦτ᾽ ἂν γένοιτο.

(8) Apuleïus, de Dogmate Platonis : Hinc unum esse mundum, & in eo omnia : nec relictum esse locum, neque elementa superesse, ex quibus alterius mundi corpus possit esse. Alcinoüs : Τῷ δὲ μηδὲν ἔξωθεν ὑπολείπεσθαι, καὶ μονογενῆ τὸν κόσμον ἐποίησεν.

(9) Idem Basilius ibid. Ταῦτα μὲν οὖν οἱ ὕλην ἀγέννητον ἐπεισάγοντες τῷ δημιουργῷ φαντάζονται, ἐκ τῆς πρώτης μυθοποιΐας πρὸς τὸ ἀκόλουθον ψεῦδος ὑποφερόμενοι. Ἡμεῖς δὲ ἀξιοῦμεν τοὺς τῶν Ἑλλήνων σοφοὺς, μὴ πρότερον ἡμᾶς καταχλευάζειν πρὶν τὰ πρὸς ἀλλήλους διαθῶνται.... τότε μᾶλλον καταγελασόμεθα τῆς γραμμικῆς καὶ ἐντέχνου αὐτῶν φλυαρίας....

(1) Idem infra. Ὥστε καταγέλαστος αὐτοῖς ὁ τοῦ ἀδυνάτου λόγος. Ἡμεῖς δὲ τοσοῦτον ἀπέχομεν τοῦ δευτέρῳ ἀπιστεῖν, ὥστε καὶ τὸν τρίτον ἐπιζητοῦμεν, οὗ τῆς θέας ὁ μακάριος Παῦλος ἠξιώθη.... οὐ δή ποτε δὲ ταῦτα παραδοξότερα τῶν ἑπτὰ κύκλων, καθ᾽ ὧν οἱ ἑπτὰ ἀστέρες σχεδὸν

seulement nous ne doutons pas qu'il n'y en ait deux, mais nous cherchons encore ce troisiéme ciel, où l'Apôtre saint Paul merita d'être élevé ; & nous ne le croyons pas moins certainement, que nous croyons qu'il y a sept Spheres où ces sept Planettes connuës de tout le monde font leurs courses. Au reste ces mêmes Philosophes nous assurent que ces Cieux ou ces Spheres des Planetes sont aussi parfaitement emboitées, que le pourroient être ces petits tonneaux qui

S. Basile se mocque encore des Platoniciens, à l'occasion de la pré-

περὶ ἃ πάντων συμφώνως ὁμολογοῦνται φέρεσθαι, οὓς καὶ ἐνηρμόσθαι φασὶν ἑτέρῳ τὸν ἕτερον κατὰ τὴν εἰκόνα τῶν καδίσκων τῶν εἰς ἀλλήλους ἐμβεβηκότων. τούτους δὲ τὴν ἐναντίαν τῷ παντὶ φερομένους, παραχιζομένους τοῦ αἰθέρος αὐτοῖς ἐνηχόν τινα καὶ ἐναρμόνιον ἀποδιδόναι φθέγγον, ὥστε πᾶσαν τὴν ἐν μελῳδίαις ἡδονὴν ὑπερβάλλειν. εἶτα ἐπειδὰν τὴν διὰ τῆς αἰσθήσεως πίστιν οἱ ταῦτα λέγοντες ἀπαιτῶνται, τί φασιν; ὅτι διὰ τὴν ἐξ ἀρχῆς συνήθειαν πρὸς τὸν ψόφον ἐκ πρώτης γενέσεως συνεθισθέντες αὐτῷ, ἐκ πολλῆς τῆς περὶ τὸ ἀκούειν μελέτης τὴν αἴσθησιν ἀφῃρήμεθα· ὥσπερ οἱ ἐν τοῖς χαλκείοις συνεχῶς τὰ ὦτα κατακρουόμενοι. Ὧν τὸ σεσοφισμένον καὶ σαθρὸν διελέγχειν, οὕτως ἐναργῶς ἐκ πρώτης ἀκοῆς πᾶσι καταφαινόμενον, οὐκ ἔστιν ἀνδρὸς οὔτε χρόνου εἰδότος φείδεσθαι, οὔτε τῆς συνέσεως τῶν ἀκουόντων στοχαζομένου. *L'opinion ridicule, dont se mocque icy saint Basile, Ciceron l'a adoptée fort serieusement dans le Songe de Scipion, comme il a fait la plûpart des autres sentimens de Platon touchant le monde, le retour des ames, &c. Il ne sera pas inutile de rapporter icy ses paroles, elles donneront du jour à celles de saint Basile :* Quis hic, inquam, quis est, qui complet aures meas, tantus & tam dulcis sonus ? Hic est, inquit ille, qui intervallis conjunctus imparibus, sed tamen pro rata portione distinctis, impulsu & motu ipsorum orbium efficitur, qui acuta cum gravibus temperans æquabiliter, concentus efficit. Nec enim silentio tanti motus incitari possunt : & natura fert, ut extrema ex altera parte graviter, ex altera autem acute sonent. Quam ob causam summus ille cœli stelliferi cursus, cujus conversio est incitatior, acuto & excitato movetur sono, gravissimo autem hic lunaris & infimus. . . . Illi autem octo cursus, in quibus eadem vis est duorum, septem efficiunt distinctos intervallis sonos. . . . Hoc sonitu completæ aures hominum obsurduerunt. Nec est ullus hebetior sensus in nobis, sicut, ubi Nilus ad illa quæ Catadupa nominantur, præcipitat ex altissimis montibus, ea gens quæ illum locum accolit, propter magnitudinem sonitûs sensu audiendi caret.

tēduë harmonie des globes celestes.

» se mettent les uns dans les autres ; & qu'il arrive
» de-là, que tandis que ces Spheres tournent par un
» mouvement contraire à celuy du Ciel, elles forment
» en écartant l'air, le son le plus doux & la plus char-
» mante harmonie que l'on puisse entendre : & quand
» on leur demande, pourquoy donc on ne l'entend pas ?
» ils répondent que l'habitude nous en a ôté le senti-
» ment ; & que nous sommes sourds à cet égard, à
» peu près comme ceux qui sont accoûtumez d'enten-
» dre un grand bruit, y sont devenus enfin insensibles.
» Mais ce seroit fort mal ménager son temps, & se
» défier trop des lumieres de ses auditeurs, que de re-
» futer des fables si mal concertées, & qu'il suffit de
» rapporter, pour en connoître d'abord l'extravagante
» imposture. C'est ainsi que saint Basile, après avoir méprisé le sentiment de Platon, touchant la nature des Cieux ; sentiment qu'il pouvoit adopter, comme quelques interpretes ont fait depuis celuy d'Aristote, qu'il méprise également ; se mocque encore des prétenduës démonstrations de geometrie, dont les Platoniciens, à l'exemple de leur maître, se servoient, pour établir, ou pour expliquer leurs opinions. Il n'oublie pas non plus, comme l'on voit, l'opinion ridicule qu'ils avoient touchant la délicieuse harmonie des Spheres celestes ; opinion que Platon avoit prise de Pythagore, de même que la plûpart de ses autres erreurs.

Les Peres de l'Eglise dans tous leurs sentimens se sont inviolablemēt attachez aux

Je serois trop long si je voulois rapporter tous les autres endroits des ouvrages des SS. Peres, où ils ont eu occasion de suivre quelques sentimens de la Philosophie Platonicienne, & où bien loin de les admet-

ſtre, ils s'en ſont mocquez, & les ont combattus fortement; faiſant toûjours profeſſion ouverte de s'en tenir préciſément, ſur ces matieres Philoſophiques, comme ſur toutes les autres, aux paroles de l'Ecriture. C'étoit une Loy qu'ils s'étoient preſcrite, & qu'ils obſervoient très-religieuſement, de ne rien admettre, ni même de rien imaginer (2) au-delà de ce qu'elle leur apprenoit; & après avoir exposé les ſentimens les plus certains de la Philoſophie dont ils étoient parfaitement inſtruits, on les voit en revenir à l'Ecriture, en diſant (3) que la ſimplicité de la Foy vaut mieux, & qu'elle doit avoir beaucoup plus d'autorité que toutes les raiſons de l'eſprit humain.

paroles de l'Ecriture.

On ne peut même diſconvenir que cette crainte ſcrupuleuſe de s'éloigner des paroles du texte ſacré, jointe à l'horreur qu'ils avoient de toute la Philoſophie profane, ne les ait quelquefois porté trop loin. Outre ce que nous en avons déja dit, on peut encore conſulter le catalogue des héréſies de ſaint Philaſtrius (4), Evêque de Breſſe ami & contemporain de ſaint Ambroiſe: on y trouvera pluſieurs ſentimens de la Philoſophie, qui nous paroiſſent à preſent très-indifferents; & quelques-uns mêmes, qui

Quelquefois la crainte de s'en éloigner, jointe à l'averſion qu'ils avoient de la Philoſophie profane, en a porté quelques-uns trop loin.

(2) Baſil. ibid. *Δεδιδαγμένοι παρὰ τῆς γραφῆς μηδὲν ἐπιτρέπειν ἡμῶν τῷ νῷ πέρα τῶν συγκεχωρημένων φαντάζεσθαι.*

(3) Idem Baſil. Hom. 1. *Τούτων ἂν μὲν δοκῇ τι πιθανὸν εἶναι τῶν εἰρημένων, ἐπὶ τὴν οὕτω ταῦτα διαταξαμένην τοῦ Θεοῦ σοφίαν μετάγες τὸ θαῦμα..... εἰ δὲ μὴ, ἀλλὰ τό γε ἁπλοῦν τῆς πίστεως ἰσχυρότερον ἔστω τῶν λογικῶν ἀποδείξεων. Saint Baſile parle ainſi, apres avoir exposé les raiſons qui montrent que la terre occupe le centre de l'univers.*

(4) Philaſtrius Brixienſis, in Catalogo Hæreſeon.

ſont veritables, mis au nombre des héréſies. On accuſe ce ſaint Evêque, d'avoir manqué en cela de diſcernement; mais c'eſt que tout ce qui venoit du Paganiſme paroiſſoit ſuſpect & dangereux à ces ſaints Evêques, ſur-tout dans le temps où ils vivoient; & qu'ils croyoient ne pouvoir, à l'exemple de l'Apôtre, inſpirer trop d'éloignement & d'averſion aux fidelles, de la Philoſophie payenne, qui avoit été la ſource de la plûpart des héréſies de leur temps; en quoy certainement on ne peut aſſez loüer leur vigilance, & le ſoin extrême qu'ils avoient de conſerver dans toute ſa pureté le dépôt précieux de la Foy. J'oſe dire même que dans une matiere auſſi importante que celle-là, il me paroît beau de pecher par un excès de précaution. Et qu'importe après tout que nous ſoyons inſtruits de quelques veritez de plus ou de moins, ſur des matieres de Phyſique & d'Aſtronomie, pourvû que nôtre Foy ſoit pure & entiere? N'eſt-il pas évident, comme le dit Euſebe (5) pour confondre l'orgüeil des Platoniciens, qu'une infinité de Philoſophes avec toutes ces connoiſſances ſe ſont perdus, & ſont tombez dans les égaremens les plus honteux; & que ſans elles au contraire, une infinité de gens ſe ſont élevez à la vertu la plus parfaite, & ſont devenus, pour me ſervir des termes

Raiſon de cette conduite.

(5) Euſeb. l. xiv. Præp. Evang. cap. x. in fine. Φέρε τοῦτο πρῶτον οὐκ ὀρθῶς ἔχον ἀπευθύνωμεν, τὸν ἀληθῆ λόγον ἀντὶ φωτὸς αὐτοῖς παραβάλλοντες. Οἱ δὲ, μυρίους μὲν Ἕλληνας, μυρία δὲ καὶ Βαρβάρων γένη, τοὺς μὲν σὺν τοῖς εἰρημένοις μαθήμασιν οὔτε Θεὸν, οὔτε σώφρονα βίον, οὔθ' ὅλως τι τῶν βελτίστων καὶ συμφερόντων ἐπιγνόντας ἀποδείξει· τοὺς δὲ τῶν μαθημάτων ἐκτὸς πάντων εὐσεβεστάτους καὶ φιλοσοφωτάτους γεγονέναι.

d'Eusebe, de très-excellens Philosophes.

Ajoûtons encore qu'il nous est avantageux, que les SS. Peres ayent porté jusqu'à cet excès, & leur attachement scrupuleux pour toutes les paroles de l'Ecriture, & l'horreur qu'ils avoient de la Philosophie payenne; puisqu'entre autres avantages, ils nous fournissent par-là une preuve sensible & manifeste s'il en fut jamais, de la calomnie du prétendu Platonisme dont on les accuse aujourd'huy.

Elle nous fournit une preuve évidente que les Peres de l'Eglise n'ont pas été Platoniciens.

A CES FAITS qui montrent si clairement que les SS. Peres n'ont jamais suivi la Philosophie de Platon, ni d'aucun autre Philosophe payen, j'ajoûte une autre sorte de preuve, qui donnera encore plus de jour à cette verité. Je l'établis sur le témoignage des Payens mêmes, & sur les reproches qu'ils faisoient aux Chrétiens, de ce qu'ils rejettoient toute la Philosophie des Grecs, pour s'attacher à celle des Barbares: car c'est ainsi qu'ils appelloient les Apôtres & les Prophetes, Auteurs des Livres sacrez de l'Ecriture sainte.

CH. XIV.

Nouvelle preuve tirée des reproches que les Payens faisoient aux Chrétiens d'avoir rejetté toute la Philosophie, & des réponses que les Chrétiens leur faisoient à ce sujet.

Ces reproches dont les Chrétiens faisoient gloire, & ausquels ils ne répondoient, qu'en avoüant le fait dans toute son étenduë, & en produisant les raisons qu'ils avoient de rejetter ainsi toute la Philosophie payenne, & en particulier celle de Platon, font voir clairement, si je ne me trompe, qu'en la rejettant, ils n'en exceptoient rien, non pas même les choses bonnes ou indifferentes qu'elle pouvoit contenir; puisque s'ils en avoient excepté quelques dogmes, par exemple, ceux qui avoient quelque conformité avec le Christianisme, ils n'auroient pas manqué

Ces reproches & ces réponses montrent que les Chrétiens rejettoient absolument la Philosophie de Platon sans en rien excepter.

ſans doute de le declarer dans une pareille occaſion, comme toutes ſortes de raiſons les y engageoient.

Quels ſont ces reproches.

Ecoutons d'abord quels ſont ces reproches des Payens : nous les trouvons ſurtout dans Tatien, dans Origene, dans Euſebe, & dans ſaint Cyrille d'Ale-
» xandrie. Cet homme, diſoient-ils, en parlant de
» Tatien (6), oſe en mépriſant tous nos plus fameux
» Philoſophes faire profeſſion des dogmes des Barbares. Celſe (7) ne trouve rien de plus indigne que cette préference que les Chrétiens donnoient aux Apôtres & aux Prophetes, au-deſſus des plus illuſtres Philoſophes Grecs, & ſur-tout de Platon ; dans les Livres duquel il prétend que l'on trouve des ſentimens bien plus élevez, & une doctrine bien plus parfaite que dans tous ceux de l'Ecriture. Euſebe témoigne (8) qu'il n'a compoſé ſes Livres de la Prépa-
» ration Evangelique, que pour répondre aux Payens,
» qui demandoient ordinairement aux Chrétiens,
» qu'eſt-ce qu'ils avoient trouvé de ſi rare & de ſi
» beau dans les Livres des Barbares, pour les préferer,
» comme ils avoient fait, à toute la Philoſophie des
» Grecs.

Enfin Julien l'Apoſtat (9) dès l'entrée de l'ouvrage

(6) Tatianus, Orat. contra Græcos. Τατιανὸς ὑπὲρ τοὺς Ἕλληνας, ὑπὲρ τὸ ἄπειρον τῶν φιλοσοφούντων πλῆθος καινοτομεῖ τὰ βαρβάρων δόγματα.

(7) Origenes l. v. adv. Celſum.

(8) Euſeb. l. xiv. Præp. Evang. in Procœmio. Τοῦτο δέ μοι πᾶν ὁ τῆς παρούσης Προπαρασκευῆς δείξειν πεφιλοτίμηται λόγος, εἰς ἀπόκρισιν ὁμοῦ καὶ ἀπολογίαν τῶν δὴ πευσομένων, τί δὴ ἄρα καλὸν ἢ σεμνὸν ἰδόντες ἐν τοῖς βαρβάρων γράμμασι τῖς πατρῴας καὶ εὐγενοῦς φιλοσοφίας, τῆς Ἑλλήνων λέγω, προκρίνειν αὐτὰ διανενοήμεθα.

(9) Julianus Imp. apud Cyrillum, l. II. Καί μοι ἐπανέρεσθαι (ἄξιον)

vrage qu'il a composé contre les Chrétiens, & dont saint Cyrille en le refutant, nous a conservé la meilleure partie, demande aux Chrétiens : pourquoy ils « ont préferé la doctrine dont ils faisoient profession, « à celle des Grecs ; c'est-à-dire, le Christianisme au « Paganisme. Ensuite pour montrer combien ils ont tort en cela, il oppose, ainsi que Celse, la Philosophie de Platon, comme la plus illustre de toutes les sectes du Paganisme, à la doctrine de Moyse ; & s'efforce de montrer, que ce Philosophe a beaucoup mieux parlé de Dieu, de la production de l'univers, & de la nature de l'homme, que ce grand Legislateur, qu'il traite par tout avec le dernier mépris. Enfin aprés avoir bien prouvé, à ce qu'il prétend, l'excellence de Platon au-dessus de Moyse ; il ajoûte encore (1) en insultant aux Chrétiens : Pourquoy- « donc avez-vous abandonnée la doctrine éloquente « des Grecs, pour vous attacher à des discours in- « sensez ? «

Réponses que les anciens Chrétiens auroient faites à ces reproches, s'ils eussent suivi en quelque chose la

Que répondoient les anciens Chrétiens à tous ces reproches ? S'ils avoient suivi la Philosophie de Platon, en quoy que ce fut, ne l'auroient-ils pas avoüé dans cette occasion ? N'auroient-ils pas dit : Vous avez tort de croire que nous ayons entierement aban-

τοὺς ἤτε Ἕλληνας, ἤτε Ἰουδαίους, ἀλλὰ τῆς Γαλιλαίων ὄντας αἱρέσεως, ἀνθ' ὅτου περὶ τῶν ἡμετέρων εἵλοντο τὰ παρ' ἐκείνοις.

(1) Idem apud Cyrillum, l. v. Παντάπασι δὲ συνασπίζων (Ἰουλιανὸς) τοῖς λόγοις τοῦ Πλάτωνος, καὶ τῶν ἱερῶν γραμμάτων τιθεὶς ἐν ἀμείνοσι τὰ παρ' αὐτῷ ῥαψῳδούμενα, γράφεται πάλιν ἡμᾶς· ἀνθ' ὅτου δὴ λέγων, τῆς Ἑλληνικῆς εὐεπείας ἀποστήσαντες τοῖς τῆς ἀληθείας λόγοις προσκεχωρήκατε. *Il ne me paroit pas croyable que Julien l'Apostat ait donné à la doctrine des Chrétiens le nom de discours de verité : j'ay donc traduit comme si j'avois lû,* εὐηθείας,

Philoſophie Platoniciennes.

donné vos Philoſophes. Il eſt vray que nous rejettons leurs erreurs ; mais nous les ſuivons dans ce qu'ils ont dit de conforme aux divines Ecritures; nous nous ſervons même utilement de leurs expreſſions, lorſqu'il s'agit d'expliquer nos myſteres ; & dans toutes les matieres purement Philoſophiques, nous ne croyons point pouvoir ſuivre de meilleurs maîtres. Un Philoſophe Peripateticien des derniers ſiecles auroit pû peut-être parler ainſi ; mais les Peres de l'Egliſe qui avoient bien d'autres ſentimens de la Philoſophie payenne, que l'on n'en a eu depuis que le Paganiſme a été abſolument éteint, s'exprimoient auſſi ſur ce ſujet d'une maniere bien differente.

Quelques anciens Chrétiens avoient tant d'horreur de la Philoſophie profane, qu'ils en attribuoient l'invention aux demons.

S'ils n'étoient pas tous du nombre de ces anciens Chrétiens qui regardoient toute cette Philoſophie payenne comme une invention & une production du malin eſprit ; ainſi que Clement d'Alexandrie (2) nous apprend, qu'il y en avoit de ſon temps, qui la traitoient ainſi : Si comme Origene l'aſſure (3) de luy-même, ils n'étoient pas de ceux qui condamnoient juſqu'aux bonnes choſes qu'elle contenoit ; auſſi étoient-ils fort éloignez de s'en declarer les ſectateurs ſur quelque matiere que ce pût être. S'il

Les anciens Chrétiens ne ſuivoiēt

» ſe trouve quelque Philoſophe, dit ſaint Auguſtin (4),

(2) Clemens Alexandr. l. 1. Stromaton, pag. 278. edit. Colon. *Οἱ δὲ καὶ πρὸς κακοῦ ἂν τὴν φιλοσοφίαν εἰσδεδυκέναι τὸν βίον νομίζουσιν, ἐπὶ λύμῃ τῶν ἀνθρώπων, πρός τινος εὑρετοῦ πονηροῦ.* Verum pag. 292. hanc ſententiam refellit, tum alibi, tum l. VI. pag. 693. his verbis : *Πῶς οὖν οὐκ ἄτοπον τὴν ἀταξίαν καὶ τὴν ἀδικίαν προσνέμοντας τῷ διαβόλῳ, ἐναρέτου πράγματος, τοῦτον τῆς φιλοσοφίας, δωτῆρα ποιεῖν.*

(3) Origenes adverſus Celſum, l. VII. pag. 363.

(4) Auguſt. in Pſal. CXL. Propterea ſi inventus fuerit aliquis eorum hoc dixiſſe, quod dixit & Chriſtus, gratulamur illi, non ſequimur illum.

qui dise la même chose que Jesus-Christ, nous l'en felicitons, mais nous ne le suivons pas; il est vray, ajoûte-t-il encore un peu plus bas, que ces Philosophes ont parlé quelquefois assez éloquemment; mais Jesus-Christ a parlé veritablement. Autre chose est de les loüer comme de grands parleurs, & autre chose est de les loüer comme ayant dit la verité. Et Minutius Felix (5), après avoir exposé quelques sentimens de Platon & des Stoïciens assez conformes à ce que l'Ecriture nous enseigne touchant la consommation du monde, dit expressément; Vous voyez comme les Philosophes disent les mêmes choses que nous, non pas que nous ayons suivi leurs traces, mais ils ont puisé dans nos Prophetes la verité qu'ils ont déguisée. C'est ainsi que Platon & Pythagore n'ont rapporté qu'à demi l'opinion touchant l'état de l'homme après cette vie, encore ont-ils corrompu ce qu'ils en ont dit.

aucun Philosophe payen en quoy que ce fût.

Voilà les sentimens les plus favorables que les Peres ayent eûs des Philosophes, ils les ont estimez pour leur éloquence, ils les ont loüez quelquefois, mais comme ils auroient pû loüer & comme nous loüions les plus méchans de tous les heretiques. Car enfin il n'y en a pas de si mauvais qui ne dise quel-

Pourquoy; quelque estime qu'ils puissent avoir pour eux & pour leur éloquence, ils n'avoient garde de les suivre.

Et infra. Prævaluerunt verba mea verbis eorum. Dicta sunt ab eis quædam diserte, sed a me vera. Aliud est laudare loquacem, aliud laudare veracem.

(5) Minutius Felix in Octav. Animadvertis Philosophos eadem disputare quæ dicimus, non quod nos simus eorum vestigia subsecuti, sed quod illi de divinis prædicationibus Prophetarum umbram interpolatæ veritatis imitati sint. Sic etiam conditionem renascendi sapientium clariores, Pythagoras primus, & præcipuus Plato, corrupta & dimidiata fide tradiderunt.

que chose de bon. Mais les Peres de l'Eglise, en les loüant ainsi, n'étoient pas moins éloignez de les suivre, ou d'adopter leurs sentimens sur ces bonnes choses, qu'ils l'étoient, & que nous le sommes encore, de suivre ces mêmes heretiques. Pourquoy? parce qu'ils suivoient un autre maître devant qui tous ces Philosophes n'étoient rien. Ecoutons encore saint Augustin dans le même endroit (6): Vous me citez Aristote, dit ce Pere, mais approchez ce Philosophe de Jesus-Christ; & il sera aneanti. Voulez-vous sçavoir qui est Aristote? le voicy: Jesus-Christ parle, & Aristote tremble dans les enfers. Mais Pythagore a dit cecy, Platon a dit cela; comparez-les l'un & l'autre à Jesus-Christ; comparez leur autorité à celle de l'Evangile, comparez ces orgüeilleux, à l'humble crucifié; & ils seront confondus. Disons-leur: Vous avez écrit vos opinions dans le cœur de quelques superbes; mais Jesus-Christ a planté sa croix dans le cœur des Rois; enfin il est mort, & il est ressuscité; pour vous, vous êtes morts; & je ne veux pas chercher à present comment vous ressusciterez un jour. Ces Philosophes qui sont les maîtres des Gentils n'ont donc d'autorité, que jusqu'à ce

Excellent passage de S. Augustin sur ce sujet.

(6) August. in Psal. cxl. Dixit hoc Aristoteles: Adjunge illum Petræ, & absorptus est. Quis est Aristoteles, audiant: Dixit Christus, & apud inferos contremiscit. Dixit hoc Pythagoras, dixit hoc Plato. Adjunge illos Petræ; compara auctoritatem illorum, auctoritati Evangelicæ; compara inflatos Crucifixo. Dicamus eis: Vos litteras vestras conscripsistis in cordibus superborum; ille crucem suam fixit in cordibus Regum. Postremo mortuus est & resurrexit; mortui estis, & nolo quærere quemadmodum resurgatis. Ergo absumpti sunt juxta Petram istam judices eorum. Tamdiu videntur aliquid dicere, donec comparentur Petræ. Propterea si inventus fuerit, &c. ut supra.

qu'on les compare à Jesus-Christ; ainsi s'il s'en trou- «
ve qui ait dit quelque chose de semblable à ce que «
Jesus-Christ dit, nous l'en loüons, mais nous ne le «
suivons pas. «

Ch. XV. Réponses des Chrétiens aux reproches que les Payens leur faisoient, d'avoir absolument renoncé à la Philosophie profane.

Venons a present aux réponses que les anciens Chrétiens & les Peres de l'Eglise donnoient à ces reproches des Payens que nous venons d'exposer; elles feront voir qu'ils n'étoient pas moins éloignez que saint Augustin, de suivre, en quoy que ce fût, les sentimens de la Philosophie payenne, à laquelle ils avoient renoncé.

Réponse de Tatien.

Enfin Tatien (7) répondant à ces reproches que les Payens luy faisoient; avoüe, qu'aprés avoir parcouru une grande partie du monde pour s'instruire de la veritable Philosophie, aprés avoir étudié toutes les differentes sectes qui étoient parmi les Payens, & en avoir reconnu par luy-même les égaremens, il y a absolument renoncé. C'est pourquoy, dit-il, ayant dit adieu à la «
présomptueuse vanité des Romains, aux froids dis- «
cours des Atheniens, & à tous les dogmes mal con- «
certez de leur Philosophie, j'ay embrassé celle des «
Barbares. Il parle, comme l'on voit, absolument & «
sans aucune exception, en opposant la Philosophie des Prophetes & des Apôtres à celle des Grecs; parce qu'ayant renoncé entierement à celle-cy, il n'en reconnoissoit & n'en suivoit point d'autre que celle de l'Ecriture sainte. Il renouvelle la même protesta-

(7) Tatianus, Orat. adv. Græcos. Ταῦτα μὲν οὖν ἐν παρ' ἄλλοις μαθὼν ἐξεθέμην πολλὴν ἐπιφοιτήσας γῆν, καὶ τοῦτο μὲν σοφιστεύσας τὰ ὑμέτερα. . . . . διόπερ χαίρειν εἰπὼν καὶ τῇ Ῥωμαίων μεγαλαυχίᾳ, καὶ τῇ Ἀθηναίων ψυχρολογίᾳ, δόγμασιν ἀσυναρτήτοις, τῆς καθ' ἡμᾶς βαρβάρου φιλοσοφίας ἀντεποιησάμην.

tion (8) en finissant son ouvrage. Voilà, dit-il, ô Grecs! le discours que j'ay composé en vôtre faveur; moy Tatien sectateur de la Philosophie des Barbares, Assyrien de nation, nourri d'abord & instruit dans vos sciences, & ensuite dans celle dont je fais profession à present.

Raisons qu'il a euës pour préferer la Philosophie des Hebreux à celle des Grecs.

Il n'oublie pas (9) les raisons qu'il a euës d'abandonner ainsi la Philosophie des Grecs, pour suivre celle des Ecritures saintes; il dit que l'antiquité de ces Ecritures, qui surpasse de beaucoup celle de toute la Philosophie Grecque; leur style simple & naïf, l'éloignement de toute affectation qui paroît dans ceux qui en sont les Auteurs, la clarté avec laquelle elles exposent les principes de toutes choses, les Propheties dont elles sont remplies; l'excellence des preceptes qu'elles contiennent; la maniere admirable dont elles rapportent tout à un seul principe & à un seul Auteur: que tous ces caracteres, dis-je, l'ont convaincu, qu'elles étoient toutes divines, & qu'elles seules pouvoient luy découvrir la verité qu'il recherchoit.

Tatien se

Je pourrois ajoûter que la maniere extraordi-

(8) Idem ibid. in fine. Ταῦτα ὑμῖν, ὦ ἄνδρες Ἕλληνες, ὁ κατὰ βαρβάρες φιλοσόφων Τατιανὸς συνέταξα· γεννηθεὶς μὲν ἐν τῇ τῶν Ἀσυρείων γῇ, παιδευθεὶς δὲ πρῶτον μὲν τὰ ὑμέτερα, δεύτερον δὲ ἅτινα νῦν κρύπτειν ἐπαγγέλλομαι.

(9) Idem ibid. pag. 169. ad calcem operum Justini, edit. Colon. Κατ' ἐμαυτὸν γενόμενος ἐζήτουν, ὅτῳ τρόπῳ τἀληθὲς ἐξευρεῖν δύναμαι. περινοοῦντι δέ μοι τὰ σπουδαῖα, συνέβη γραφαῖς τισὶν ἐντυχεῖν βαρβαρικαῖς, πρεσβυτέραις μὲν, ὡς πρὸς τὰ Ἑλλήνων δόγματα, θειοτέραις δὲ ὡς πρὸς τὴν ἐκείνων πλάνην. καί μοι πεισθῆναι ταύταις συνέβη, διὰ δὲ τῶν λέξεων τὸ ἄτυφον, καὶ τῶν εἰπόντων τὸ ἀνεπιτήδευτον, καὶ τῆς τοῦ παντὸς ποιήσεως τὸ εὐκατάληπτον, καὶ τῶν μελλόντων τὸ προγνωστικὸν, καὶ τῶν παραγγελμάτων τὸ ἐξαίσιον, καὶ τῶν ὅλων τὸ μοναρχικόν.

nairement forte & piquante, dont Tatien se declare dans tout son ouvrage (1) contre les Philosophes Grecs, & ce qu'il entreprend de prouver, pour abattre leur orgüeil, qu'ils n'avoient rien parmi eux en matiere de science, qu'ils n'eussent tiré des Barbares, marque bien qu'il avoit absolument rompu avec eux, & qu'il n'étoit pas d'humeur de suivre en

declare avec beaucoup de force dans son ouvrage, contre tous les Philosophes.

(1) *Rapportons-en quelques traits. D'abord il se declare contre toute la Philosophie en general, à laquelle il dit que les Chrétiens ont renoncé, parce qu'elle ne contient que des bagatelles & des niaiseries, & que les Philosophes ne sont que de vains discoureurs.* Τούτου χάριν ἀπεταξάμεθα τῇ παρ' ἡμῖν σοφίᾳ, κἂν εἰ πάνυ σεμνός τις ἐν αὐτῇ. κατὰ γὰρ τὸν Κωμικὸν,

Ταῦτ' ἔστιν Ἐπιφυλλίδες, καὶ στωμύλματα,
Χελιδόνων μουσεῖα, λωβηταὶ τέχνης,
Λαρυγγιῶσί τε οἱ ταύτης ἐφιέμενοι
Καὶ κοράκων ἀφίενται φωνήν.

Ensuite il se mocque de tous les Philosophes les uns après les autres, & reproche en particulier à Platon, que c'est à cause de sa gourmandise qu'il a été chassé par Denys de Syracuse, & vendu comme un esclave. Πλάτων φιλοσοφῶν ὑπὸ Διονυσίου διὰ γαστριμαργίαν ἐπιπράσκετο. *Les Peres de l'Eglise, comme entre autres saint Jean Chrysostome & saint Cyrille, n'ont pas manqué de faire le même reproche à ce Philosophe. Voicy ce que dit saint Cyrille sur ce sujet au livre II. contre Julien.* Ὁποῖος γε μὴν ὁ Πλάτων ἦν, κἂν εἰ μή τις λέγοι, διαβεβαιώσειεν ἂν ἡ ἐξ Ἀθηνῶν ἐπὶ Σικελίαν ἄφοδος. οὐ γὰρ ἀρεσθέντα τοῖς παρ' αὐτοῦ θωπείαις τὸν Διονύσιον, ἀποδόσθαι φασὶν αὐτὸν, ὡς ἀπελευθέρῳ πως πάντως πενίαν ἐπιθέντα τὴν ἀνδραπόδῳ πρεπωδεστάτην. *Mais pour revenir à Tatien, il dit plus bas des Philosophes, qu'il ne voit pas pour quelle raison quelques-uns d'entre eux reçoivent six cens écus de pension de l'Empereur; si ce n'est pour ne paroître pas inutilement nourrir leur grande barbe, n'étant rien moins d'ailleurs que Philosophes. Il ajoute encore plus bas: Qu'est-ce que vos Philosophes font parmi vous de si grand & de si merveilleux? Rien; sinon, qu'ils portent un manteau qui ne leur couvre qu'une épaule; qu'ils entretiennent de grands cheveux, qu'ils nourrissent une barbe fort longue, qu'ils portent les ongles grands comme les griffes des bêtes; & que se vantant de n'avoir besoin de personne, ils ont recours neanmoins aux corroyeurs, pour faire leurs besaces; aux tailleurs, pour leurs habits; aux tourneurs, pour leur bâton; aux gens riches & aux cuisiniers, pour satisfaire leur gourmandise.*

quoy que ce fût leurs sentimens, ni de retourner à des ruisseaux bourbeux, après avoir trouvé la source infiniment pure des Ecritures saintes. Heureux, s'il ne s'en fût pas écarté dans la suite, pour suivre ses propres imaginations, & celles des Valentiniens, ausquelles il se laissa séduire.

Réponse d'Origene à Celse.

Origene répondant à Celse (2) qui renvoyoit les Chrétiens aux sages de la Grece, & sur tout à Platon qu'il prétendoit être un maître préferable à tous ceux que les Chrétiens suivoient; dit avec cette douceur admirable qui paroît dans tout son ouvrage :
» que si Celse avoit nommé ces sages à qui il renvoye
» les Chrétiens, il feroit voir que ce sont des aveu-
» gles qu'il donne aux Chrétiens pour guides, & qui
» ne sont capables que de les faire tomber, ou que
» s'ils ne sont pas tout-à-fait aveugles, il est au moins
» certain qu'ils se sont égarez dans la plûpart de leurs
» dogmes. Pour ce qui est de Platon en particulier,
» qu'il laissoit à juger, quelle comparaison il y avoit
» à faire entre ce Philosophe, qui ayant connu l'Au-

(2) Origenes l. VII. contra Celsum, pag. 359. edit. Spenceri. *Τίνι δὲ καὶ ἕπεσθαι ἡμᾶς ὁ Κέλσος βούλεται, ὡς οὐκ ἀπορήσοντας παλαιῶν ἡγεμόνων καὶ ἱερῶν ἀνδρῶν, κατανοητέον. ἀναπέμπει ἡμᾶς ἐπὶ ἐνθέους (ὥς λέγει) ποιητὰς, καὶ σοφοὺς, καὶ φιλοσόφους, μὴ τιθεὶς αὐτοῖς ὀνόματα.... εἰ δ᾽ ἐτίθει τὰ ὀνόματα ἑκάστου τούτων· καὶ ἀγωνίζεσθαι εὔλογον ἡμῖν ἐφαίνετο, ὅτι τυφλώττοντας περὶ τὴν ἀλήθειαν ὁδηγοὺς ἡμῖν δίδωσιν, ἵνα σφάλωμεν· ἢ, εἰ καὶ μὴ πάνυ τυφλώττοντας, περὶ πολλά γε τῆς ἀληθείας δόγματα ἐσφαλμένους.* Et infra : *Εἶτα μετὰ ταῦτα ὡς ἐπὶ ἐναργέστερον διδάσκαλον τῶν θεολογίας πραγμάτων ἀναπέμπει ἡμᾶς ἐπὶ τὸν Πλάτωνα, παρατιθέμενος αὐτοῦ τὰς ἀπὸ τοῦ Τιμαίου λέξεις.... μεγαλοφυῶς μὲν καὶ οὐκ εὐκαταφρονήτως τὴν ἐκκειμένην λέξιν ὁ Πλάτων προφέρεται. Ὅρα δὲ εἰ μὴ φιλανθρωπότερον ὁ θεῖος λόγος εἰσάγει τὸν ἐν ἀρχῇ πρὸς τὸν Θεὸν, Θεὸν Λόγον γινόμενον σάρκα· ἵνα εἰς πάντας δυνατὸς ᾖ φθάνειν ὁ λόγος, ὃν καὶ τὸν εὑρόντα εἰς πάντας ἀδύνατον λέγειν φησὶν ὁ Πλάτων.*

teur

teur de cet univers, jugeoit qu'il étoit impossible de « le faire connoître à tout le monde ; & l'Ecriture « sainte qui nous apprend que le Verbe divin, qui a « été en Dieu son Pere dès le commencement, s'est « fait chair, pour répandre par tout, comme il a fait, « cette premiere verité, dont Platon jugeoit que les « hommes étoient absolument incapables. «

Réponse d'Eusebe contenuë fort au long dans ses Livres de la Prépar. Evang.

Abregé de ce qu'il y dit contre la Philosophie de Platon.

Nous avons déja rapporté les raisons qu'Eusebe produit, pour justifier les Chrétiens du reproche, que les Payens leur faisoient, d'avoir absolument renoncé à toute la Philosophie des Grecs. Il suffit de dire icy en abregé, que ces raisons combattent toute cette Philosophie profane, & particulierement celle de Platon sans aucune exception de quoy que ce puisse être ; puisque pour les bonnes choses qu'elle contient, il fait voir qu'elles sont prises des Livres des Hebreux, où elles se trouvent bien plus parfaitement & sans aucun mélange d'erreur ; que pour les choses indifferentes, comme le sont celles qui regardent la Physique, ce sont des opinions inutiles, incertaines & contredites par tous les autres Philosophes ; & qu'enfin tout le reste de cette Philosophie profane ne consiste que dans les erreurs les plus grossieres. Il ajoûte (3) pour conclusion, qu'à la « verité, lorsqu'il compare Platon & les autres Philo- « *Pourquoy*

(3) Eusebius l. xiv. Præp. Evang. in Proœmio. Οὐ μὲν δὴ τινὶ τῶν ἀνδρῶν ἀπεχθόμενος, ὧν γε καὶ μέγα θαῦμ' ἔχειν ὁμολογῶ, ὅταν δὴ τοῖς ἄλλοις ὥσπερ ἀνθρώποις, παραβάλλω τοὺς ἄνδρας. ἐπὰν δὲ τοῖς Ἑβραίων Θεολόγοις τε καὶ Προφήταις, Θεῷ τε τῷ διὰ τούτων καὶ μελλόντων προρρήσεις καὶ θαυμάτων ἐπιδείξεις πεποιημένοις, ἀτὰρ δὴ καὶ μαθημάτων εὐσεβῶν, δογμάτων τε ἀληθῶν διδασκαλίαν καταβεβλημένοις· οὐκέτ' οἶμαί τινα δεῖν εὐλόγως ἐμμέμψασθαι, εἰ Θεὸν περὶ ἀνθρώπων, καὶ ἀλη-

les Chrétiens ont abandonné les Philosophes Grecs pour suivre les Prophetes & les Apôtres.

» sophes à d'autres hommes leurs semblables, il les » estime tous beaucoup; mais que lorsqu'il s'agit de » les comparer aux Theologiens & aux Prophetes des » Hebreux, ou plûtôt à Dieu même, qui a parlé par » leur bouche, & qui par leur ministere a prédit » l'avenir, opéré tant de merveilles, & répandu par » tout le monde la connoissance de la veritable Reli- » gion & de la veritable doctrine; il est persuadé que » personne ne peut être assez injuste, pour trouver » mauvais, que les Chrétiens ayent préferé Dieu, à » des hommes; & la verité même, aux foibles con- » jectures des Philosophes.

Ch. XVI.

Réponse de S. Cyrille aux reproches de Julien l'Apostat.

Enfin Saint Cyrille (4) pour répondre aux reproches de Julien l'Apostat, & luy faire connoître avec combien de raison les Chrétiens rejettoient toute la Philosophie payenne, employe la même preuve qu'Eusebe, S. Justin & tous les autres plus anciens Peres de l'Eglise. C'est en exposant les

Il rejette toute

θείαν αὐτὴν περὶ θνητῶν λογισμῶν τε καὶ στοχασμῶν τιμώμεθα. Vide eumdem Eusebium cap. XVIII. libri XIII. speciatim de Platone paria sentientem.

(4) Cyrillus Alexandr. l. II. adverſ. Julianum. Τεθαύμακε δὲ τῶν παρ' Ἕλλησι σοφῶν τὰς ἐπὶ τούτῳ δόξας, μάλιστα δὲ τῶν ἄλλων εὐφημίαις καὶ κρότοις τὴν Πλάτωνος στεφανοῖ. ἐγὼ δὲ, ὅτι μὲν οὐ μετρίως σοβαρεύεται, κἂν τούτῳ δὴ πάλιν παρήσω λέγειν· ὅτι δὲ εἰκαίως ἐπὶ ταῖς Ἑλλήνων εὑρεσιεπείαις ἀνασπᾷ τὴν ὀφρὺν, ὡς ἂν οἷός τε ὦ, πειράσομαι διέπειν. χρῆναι δὲ οἶμαι παραθεῖναι πάλιν, ἐκ τῶν παρ' αὐτοῖς βιβλίων ἀπολεξάμενον τὴν ἑκάστου δόξαν, ἣν ἔχειν ἠξίουν περὶ τῆς τοῦ κόσμου κατασκευῆς, εἶτα τὴν Μωσέως κοσμογένειαν ἀντυπενεγκεῖν. ὀφθήσεται γὰρ οὕτω τοῖς ἐντευξομένοις καὶ τῆς ἐκείνων στενολεσχίας ὁ λῆρος, καὶ τῶν Μωσέως γραμμάτων τὸ ἀκραιφνὲς εἰς ἀλήθειαν. Πλούταρχος τοίνυν, ἀνὴρ τῶν παρ' αὐτοῖς οὐκ ἄσημος γεγονὼς, &c. Tum descriptis e Plutarchi libro variis Philosophorum de Mundo opinionibus, subdit Cyrillus : Ἀκούετε, ὦ ἄνδρες, καὶ συνίετε λοιπὸν πόσος ἐν τούτοις ὁ λῆρος..... ἁπαξαπλῶς κατίδοι τις ἂν, οἱονεὶ μεθύοντα τῇδέ τε καὶ κἀκεῖσε διαπεπλεγμένον τὸν ἐφ' ἑκάστῳ λόγον αὐτοῖς.

incertitudes & les contradictions perpetuelles de cette Philosophie ; non seulement sur les matieres qui appartiennent à la Theologie ; mais encore sur celles qui sont propres de la Physique, & qui n'ont point de rapport à la Religion. C'est pourquoy il copie, à l'exemple d'Eusebe, une partie du Livre de Plutarque, qui contient tous ces differens sentimens des Philosophes, & les traite tous de discours badins, inconsiderez, temeraires, & semblables à ceux de gens, à qui les fumées du vin ont troublé le cerveau.

la Philosophie payenne à cause de son incertitude & de ses contradictions.

Mais, ajoûte-t-il (5), puisque Julien a jugé à propos de distinguer Platon des autres Philosophes, & de s'attacher particulierement à ses opinions, j'avoüeray en effet que Platon & Pythagore ont

« *Il s'attache en particulier à celle de Platon, & la rejette absolument*

(5) Idem Cyrillus ibid. Ἐπειδὴ δὲ τὸν Πλάτωνα τῶν ἄλλων ἐκκεκρικώς, ταῖς αὐτοῦ μάλιστα δόξαις ἐμφιλοχωρεῖ, φαίην ἂν ὅτι Πλάτων τε καὶ Πυθαγόρας δοξάζουσι μέν πως ἐπιεικέστερον περί τε Θεοῦ καὶ κόσμου. συνειλόχασι δὲ τὴν εἰς τοῦτο παίδευσιν εἴτουν ἐπιστήμην Αἰγυπτίοις ἐμβεβληκότες, παρ' οἷς δὴ πολὺς ὁ περὶ τοῦ πανσόφου Μωσέως λόγος ἦν, καὶ τῶν παρ' αὐτοῦ δογμάτων τὸ θαῦμα ἐτετίμητο, πλὴν αὐτόν τε φασὶν ἑαυτῷ τὸν Πλάτωνα τἀναντία δοξάσαι, καὶ τὸν αὐτοῦ φοιτήσαντα τὸν Ἀριστοτέλη, μὴ τὰ αὐτοῦ μᾶλλον ἑλέσθαι φρονεῖν, ἀντιφέρεσθαι δὲ καὶ ἀντεξάγειν αὐτῷ. φησὶ μὲν γὰρ ὁ Πορφύριος δοξάσαι τὸν Πλάτωνα, &c. Et infra. Καὶ πάλιν ὁ μὲν δὴ δεινὸς καὶ διαβόητος Πλάτων τρεῖς ἀρχὰς εἶναι τοῦ παντὸς διορίζεται, Θεόν, καὶ ὕλην, καὶ εἶδος· καὶ Θεὸν μὲν εἶναί φησι τὸν ποιητήν· ὕλην δέ, τὸ ὑποκείμενον· εἶδος δέ, τὸ ἑκάστου τῶν γινομένων παράδειγμα. Ἀνθίσταται δὲ πάλιν Ἀριστοτέλης αὐτῷ, καὶ οὐ συμβαίνει καθάπαξ· τὸ γὰρ εἶδος, ἀρχὴν ἢ φρονεῖν ἢ λέγειν οὐκ ἀξιοῖ, δύο δὲ εἶναί φησι τὰς ἀρχάς, Θεὸν καὶ ὕλην, &c. Et infra : Τίσιν οὖν ἄρα προσνενευκότες οἱ τῆς ἀληθείας ἐρευνηταὶ τὴν ἀμώμητον καὶ ἀπλανεστάτην διατέμοιεν τρίβον ; τίνα τῶν ὠνομασμένων, τοῦ ψευδοεπεῖν ἀπαλλάξομεν ; τίνι τὴν ψῆφον τοῦ καὶ μηδένα διαπλάσαι τρόπον, ἀποισόμεν ἄξιον ; μᾶλλον δὲ πῶς ἂν εἴη ἀξιόχρεως πρός γε τὸ δεῖν ἀναπεῖσαί τινας, οἵγε τοσοῦτον διημαρτήκασι τἀληθοῦς, ὡς μὴ μόνον ἀλλήλων, ἀλλὰ καὶ ταῖς σφῶν αὐτῶν ἀντιφέρεσθαι δόξαις ; ἐπειδὴ δὲ ταῦτα καὶ καταπέπηγεν ὁ πάνσοφος Ἰουλιανός, καὶ, &c.

par la même raison.

» parlé en quelque façon plus passablement que les
» autres de Dieu & du monde ; parce qu'ayant été en
» Egypte, ils y ont entendu parler de Moyse & de ses
» dogmes, qui y étoient très-celebres ; neanmoins il
» n'est pas moins vray, que ce Philosophe s'est souvent
» contredit luy-même, & qu'Aristote son disciple,
» non seulement n'a pas suivi ses sentimens, mais les
» a encore refutez de toutes ses forces. En effet Por-
» phyre nous apprend que Platon a enseigné que le
» ciel est un corps composé des quatre élemens, ce
» qu'il prouve par le nom qu'on luy donne. Mais
» Aristote est d'un avis bien different ; car rejettant
» ce sentiment, il a inventé un cinquiéme élement
» tout different des quatre autres, qu'il donne au ciel
» pour substance. Platon soûtient que le monde est
» animé, intelligent, & gouverné par une Providence ;
» qu'il a été produit, & qu'il peut être détruit. Aristote
» son Disciple nie tout cela ; & dit au contraire, que
» le monde n'est ni animé, ni intelligent, ni gouverné
» par la Providence ; qu'il n'a pas été produit ; qu'il
» n'a point eu de commencement, & qu'il n'aura point
» de fin. De plus ce Philosophe si vanté établit trois
» principes de l'univers, Dieu, la matiere & l'idée ;
» Dieu, comme l'Auteur ; la matiere, comme le sujet
» sur lequel il a travaillé ; l'idée, comme le modele
» qu'il a consulté pour produire toutes les creatures.
» Aristote s'éleve encore contre luy là-dessus, car il a
» juré de ne convenir jamais avec son maître sur un
» seul point. Il rejette donc l'idée, & ne peut souffrir
» qu'on en fasse un principe, n'en reconnoissant que
» deux, Dieu & la matiere. Platon ayant établi ces

Aristote opposé en tout à Platon.

trois principes, ne laisse pas d'en ajoûter un quatriéme, qu'il appelle l'ame du monde. De plus, aprés avoir dit que la matiere a été sans commencement, il dit ensuite qu'elle a été produite. Enfin après avoir dit que l'idée quelle qu'elle puisse être subsiste par elle-même, il dit ailleurs en se contredisant manifestement qu'elle subsiste seulement dans les pensées de Dieu, & qu'elle n'a par elle-même ni essence propre ni substance. Que conclut saint Cyrille de ces divisions de Platon & d'Aristote? qu'ils sont tous deux également indignes de créance, sur tous les points de leur Philosophie. A qui donc de ces deux Philosophes, ajoûte-t-il, ceux qui recherchent la verité, pourront-ils donner la préference? Lequel des deux declarerons-nous n'avoir point dit faux? Auquel accorderons-nous de ne s'être point trompez? Ou plûtôt comment ne seroient-ils pas tous deux également indignes d'être crus; puisqu'ils se sont éloignez de la verité jusqu'au point, non seulement de ne pouvoir s'accorder entre eux; mais encore, de ne s'accorder pas seulement avec eux-mêmes. Julien qui se vante de tout sçavoir, le voit bien, & il en doit être confondu.

Platon & Aristote également indignes de créance sur tous les points de leur Philosophie.

Il faut que j'avouë icy un scrupule que j'ay; & qui m'est déja venu plus d'une fois, en copiant ces sortes de passages des SS. Peres, où Aristote est aussi peu menagé que Platon. J'apprehende que cela ne fasse de la peine à ceux qui estiment beaucoup ce Philosophe, qui est en effet très-estimable, & qui suivent, ou ces sentimens en Philosophie, ou son excellente methode en Theologie: car on n'aime

La maniere dont S. Cyrille & tous les autres Peres de l'Eglise parlent de Platon, marque visiblement qu'ils n'ont point été Platoniciens.

point du tout à entendre parler mal de ceux que l'on estime, ou dont l'on suit les sentimens. Mais cela même prouve ce que je prétends; car puisque saint Cyrille & les autres Peres de l'Eglise n'ont point eu de peine d'entendre méprifer Platon, non plus qu'Aristote, & qu'ils n'ont rien omis au contraire pour leur faire perdre toute l'autorité qu'ils avoient, n'est-ce pas une marque bien sensible qu'ils n'ont été ni Platoniciens, ni Peripateticiens? N'est-ce pas même une preuve, qu'il n'y avoit personne parmi les anciens Fidelles, qui fût attaché à ces Philosophes?

Les anciens Chrétiens ne reconnoissoient point d'autre Philosophie que le Christianisme.

Mais écoutons un autre reproche de Julien l'Apostat; il confirmera parfaitement ce que nous avons dit jusqu'à present, que les anciens Chrétiens ne suivoient & ne reconnoissoient point d'autre Philosophie que celle de l'Ecriture sainte, dans laquelle ils trouvoient tout ce qui leur étoit necessaire, pour devenir de vrais & de parfaits Philosophes. On a pû voir que c'étoit-là en effet leur sentiment, & par le nom même de Philosophes & de Philosophie qu'ils donnent constamment à la doctrine du Christianisme, & à ceux qui en font profession; & par l'opposition perpetuelle qu'ils font de cette sainte & divine Philosophie à celle des Grecs, à qui ils ne veulent pas accorder ce nom, ou qu'ils montrent le porter faussement. On l'a pû voir sur-tout, par les preuves qu'ils apportent, que tout ce qu'il y a de bon dans la Philosophie des Grecs vient originairement de celle des Hebreux, & par le soin qu'ils se donnent de montrer, comme Eusebe le fait fort au long, que l'on trouve dans cette divine Philosophie, toutes les par-

ties dans lesquelles les Grecs divisoient la leur ; je veux dire la Logique, la Morale, & la Physique, soit celle qui traite des êtres spirituels, ou celle qui traite de la nature des corps sensibles & materiels.

Ce que Julien l'Apostat oppose à ce sentiment en faveur de la Philosophie profane.

Julien l'Apostat fait tout ce qu'il peut pour refuter ce sentiment des Peres de l'Eglise, ou du moins pour montrer, que toutes ces sciences se trouvoient bien plus parfaitement dans la Philosophie des Grecs, que dans celle de l'Ecriture sainte. Il paroît sur-tout irrité contre Eusebe (6), sur ce qu'il soûtient que les Livres saints contiennent une fort bonne Logique, & même, comme il le prouve, préférable à celle de Platon. Julien ne luy oppose rien neanmoins qui détruise son sentiment ; mais se jettant ridiculement à l'écart, il prétend que la medecine n'a jamais été cultivée chez les Hebreux, comme elle la été chez les Grecs. Mais quel rapport y a-t-il entre la Medecine & la Logique ? Pour ce qui est de la Mo-

(6) Julianus apud Cyrillum, l. VII. pag. 222. edit. Paris. Καίτοι βούλεται ὁ μοχθηρὸς Εὐσέβιος, εἶναί τινα καὶ παρ' αὐτοῖς ἑξάμετρα, καὶ φιλοτιμεῖται λογικὴν εἶναι πραγματείαν παρὰ τοῖς Ἑβραίοις, ἧς τοὔνομα ἀκήκοε παρὰ τοῖς Ἕλλησι. ποῖον ἰατρικῆς εἶδος ἀνεφάνη παρὰ τοῖς Ἑβραίοις, ὥσπερ ἐν Ἕλλησι τῆς Ἱπποκράτους καὶ τινων ἄλλων μετ' ἐκεῖνον αἱρέσεων. *Ce reproche de Julien se rapporte à ce que dit Eusebe, l. XI. de la Prép. Evang. chap. V. & VI. où il fait voir que la Logique des Hebreux est préferable à celle de Platon, & des autres Philosophes Grecs. Pour ce que Julien ajoûte touchant Hippocrate & la Medecine, saint Cyrille y répond trois choses. La premiere, qu'il ne s'agit point de la Medecine, mais de la Religion. La seconde, qu'il y a eu aussi parmi les Hebreux de très-habiles Medecins. La troisiéme, qu'outre ces Medecins, il y a eu parmi eux un grand nombre de Prophetes & de saints Personnages, qui avoient reçû de Dieu le pouvoir de guerir toutes sortes de maladies, & de ressusciter même les morts.*

rale, il prétend qu'il n'y a point de comparaison à faire (7) entre les Proverbes de Salomon, & les Parénéses d'Isocrate, ou les Poëmes de Phocylide & de Théognis. Pour ce qui est enfin de la Physique, il s'efforce de montrer que celle de Platon l'emporte de beaucoup sur celle de Moyse. Nous avons vû ce que saint Cyrille a répondu sur ce dernier point, & je passe ce qu'il dit sur les autres pour venir à l'objection de Julien dont il s'agit, & qui est une suite de ce sentiment des SS. Peres que nous venons d'exposer.

Nouvelle objection qu'il fait aux Chrétiens à ce sujet.

» Pourquoy-donc, dit cet Apostat (8), étudiez-
» vous les sciences des Grecs, puisque vous dites que
» vos Ecritures suffisent pour vous rendre habiles en
» tout? Vous devriez certainement vous en abstenir,
» bien plus que des viandes immolées aux idoles; puis-
» que ces viandes, comme l'enseigne vôtre Apôtre,
» ne peuvent vous nuire; au lieu que cette étude vous

(7) Idem Julianus ibid. pag. 224. Ὁ σοφώτατος Σαλωμὼν παρόμοιός ἐστι τῷ παρ' Ἕλλησι Φωκυλίδῃ, ἢ Θεόγνιδι, ἢ Ἰσοκράτει; εἰ γοῦν παραβάλοις τὰς Ἰσοκράτους παραινέσεις ταῖς ἐκείνου παροιμίαις, εὕροις ἂν εὖ οἶδα τὸν τοῦ Θεοδώρου κρείττονα τοῦ σοφωτάτου βασιλέως. *Saint Cyrille répond que les Poëmes de Phocylide & de Theognis ne sont pas mauvais pour amuser des enfans; que les Parénéses d'Isocrate peuvent être utiles aux jeunes gens, mais que les jeunes & les vieux trouvent également dans les Proverbes de Salomon d'excellens preceptes pour regler leur conduite, & vivre d'une maniere conforme aux loix divines & humaines.*

(8) Idem Julianus ibid. pag. 229. Τοῦ χάριν ὑμεῖς τῶν παρ' Ἕλλησι παρεσθίετε μαθημάτων, εἴπερ αὐτάρκης ὑμῖν ἐστιν ἡ τῶν ὑμετέρων γραφῶν ἀνάγνωσις. καίτοι κρεῖττον ἐκείνων εἴργειν τοὺς ἀνθρώπους, ἢ τῆς τῶν ἱεροθύτων ἐδωδῆς, &c. Et infra : Εἶτα οὕτως ἐστὶ δυστυχεῖς καὶ ἀνόητοι, ὥστε νομίζειν θείους μὲν ἐκείνους λόγους, ὑφ' ὧν οὐδεὶς ἂν γένοιτο φρονιμώτερος, οὐδὲ ἀνδρειότερος, οὐδ' ἑαυτοῦ κρείττων. ὑφ' ὧν δὲ ἔνεστιν ἀνδρείαν, φρόνησιν, δικαιοσύνην προσλαβεῖν, τούτους ἀποδίδοτε τῷ σατανᾷ, καὶ τοῖς τῷ σατανᾷ λατρεύουσιν.

enleve

enleve tous les jours ce que vous avez de meilleur « parmi vos sectateurs, qui vous quittent, lorsqu'ils « ont lû nos Livres. Vous feriez donc bien mieux de « les défendre que les viandes immolées. Ensuite après « avoir dit que, s'ils ne le font pas, cela vient de ce qu'ils sont convaincus que l'étude de la Philosophie & des autres sciences des Grecs, est bien plus propre pour cultiver l'esprit, & former de grands hommes en tout genre, que celle de l'Ecriture sainte ; il ajoûte : Et neanmoins vous êtes si miserables & si in- « sensez que de croire vos Ecritures divines, quoique « personne ne soit jamais devenu par leur moyen ni « plus sage, ni plus courageux, ni meilleur ; & d'at- « tribuer au contraire à Satan & à ses suppôts celles « qui donnent le courage, la sagesse & la justice. «

Ch. XVII. *Réponse de S. Cyrille, qui fait voir l'usage que les Chrétiens faisoient de Livres des payës Philosophes ou autres.*

Voila une nouvelle preuve qui montre que les anciens Chrétiens avoient une si grande aversion de la Philosophie payenne, qu'il s'en trouvoit parmi eux qui en attribuoient l'invention au demon. Mais saint Cyrille (9) après avoir vengé en passant, la majesté de Dieu & de ses saintes Ecritures, contre les blasphêmes de Julien, qu'il compare pour ce sujet à

(9) Cyrillus ibid. Ἄκουε οὐρανὲ, καὶ ἐνωτίζου γῆ· ἰδοὺ γὰρ, ἰδοὺ τὸ Ῥαψάκου πάλιν τῆς τοῦ Θεοῦ δόξης κατευρύνεται στόμα, καὶ ἀδικίαν εἰς τὸ ὕψος λαλεῖ, καὶ γέγραπται, καὶ τῆς καθ' ἡμᾶς γλωσσαλγίας οὐδὲν, ὡς ἔοικεν, ἡγεῖται τὸ ἄμεινον. Ἀπόχρη μὲν οὖν ἡ θεόπνευστος γραφὴ, καὶ πρός γε τὸ δεῖν ἀποφῆναι σοφοὺς, καὶ δοκιμωτάτους, καὶ διαρκεστάτην ἔχοντας σύνεσιν τοὺς ἐντεθραμμένους αὐτῇ, δεδεήμεθα δὲ πρὸς τοῦτο τὸ σύμπαν οὐδενὸς τῶν ἔξωθεν διδασκάλων. ἐπειδὴ δέ ἐστι γλυκὺ τὸ πάντα εἰδέναι, ταύτῃ τοι καὶ μάλα ἐμφρόνως καὶ τὰς τῶν Ἑλλήνων πολυπραγμονοῦμεν δόξας, ἃς δὴ καὶ ἀφ' ἑκάστῳ συνειλόχασι τῶν πραγμάτων, περί γε τῶν ἄλλων ἐπὶ Θεῷ· εἶτα γέλωτος αὐτοὺς ἀξιομὴν πεποιήμεθα, μονοὺς μὲν ὄντως τὸν ἀριθμὸν κρείττονας Θεοὺς τιμᾶν ἠρημένους, τὸν ἀκαθάρτων δαιμονίων σέβοντας πληθὺν, καὶ αὖθις τάχα που τοῖς αὐτὰ προσκυνοῦσιν ἠγνοημένην..... παρεστιόντες τοίνυν, καθὰ φησὶν.

l'impie Rabſace, dont il eſt parlé dans le quatriéme
livre des Rois ; ſe contente de ſoûtenir ſimplement
» qu'en effet les divines Ecritures ſuffiſent, pour éle-
» ver ceux qui y ſont nourris, à la plus haute ſageſſe ;
» & qu'après elles, on n'a que faire d'avoir recours à
» des maîtres étrangers : Que neanmoins comme il eſt
» bon de tout ſçavoir, les Chrétiens ont raiſon de
» chercher à s'inſtruire des ſentimens des Payens, ſur
» toutes ſortes de matieres ; mais particulierement ſur
» celles qui ont rapport à Dieu : Qu'ils en prennent
» occaſion de ſe mocquer de l'extravagante ſuperſti-
» tion qui leur fait reconnoître & adorer un nombre
» preſque infini de divinitez, ou plûtôt de demons,
» ſans parler du Ciel, du Soleil, de la Lune & des
» Etoiles qu'ils mettent auſſi au rang des Dieux, en
» confondant tout : & qu'enfin les mêmes Chrétiens
» apprennent encore par cette étude, ce qu'ils doivent
» penſer des plus grands Theologiens du Paganiſme,
» qui racontent eux-mêmes de ſi grandes infamies de
» leurs Dieux, qu'on ne peut les entendre ſans en
» avoir l'imagination ſoüillée. Ainſi donc, continuë
» ſaint Cyrille, nous liſons les Livres des Payens, &
» en voyant les pernicieuſes erreurs dont ils ſont rem-
» plis, nous en admirons davantage les ſaintes & di-
» vines Ecritures inſpirées de Dieu ; car qu'y a-t-il par
» tout ailleurs de bon & d'utile que l'on ne trouve en
» elles ? Saint Cyrille fait enſuite le plus bel éloge de
l'Ecriture ſainte, de l'excellence de ſes dogmes, de

Les divines Ecritures ſuffiſent aux Chrétiens pour les élever à la plus haute ſageſſe.

Elles contiennent tout ce qui ſe trouve de bon par tout ailleurs.

αὐτὸς, τῶν παρ' Ἕλλησι μαθημάτων, εἶτα τὸ βλάβος εὑρίσκοντες ἐν αὐτοῖς, τότε δὴ τότε καὶ ἔτι μειζόνως τοὺς ἱεροὺς τε καὶ θείους κατατεθήπαμεν λόγους· φημὶ δὴ τὴν θεόπνευστον γραφήν. τί γὰρ τῶν ὀνησιφόρων οὐκ εἴρηται παρ' αὐτῆς; πρῶτον μὲν γὰρ, &c.

la pureté de sa Morale, & de la sainteté des Prophetes par l'organe desquels Dieu nous l'a donnée. Il montre sur-tout, que rien n'a manqué à Moyse (1) le premier de ces Prophetes, de tout ce que l'on peut desirer dans un Sage accompli; & il défie les Payens de produire un seul d'entre eux, qui ne luy ait été de beaucoup inferieur en tout; jusques-là qu'il faut qu'ils avoüent, que s'ils sçavent quelque chose, c'est à luy qu'ils en ont l'obligation, puisque leurs Lettres mêmes, leur Ecriture, & enfin toute leur Grammaire, vient originairement de luy. « Que Julien, conclut-il, apprenne de-là, à rabattre de sa « fierté, & qu'il n'entreprenne plus de nous demander « pourquoy nous nous mêlons d'étudier les sciences des « Grecs, puisque nous soûtenons que nos Ecritures nous « suffisent. «

Moyse a été un sage & un Philosophe parfait, les Grecs luy doivent tout ce qu'ils sçavent.

On peut juger par cette réponse de saint Cyrille, combien les anciens Chrétiens étoient persuadez que l'Ecriture sainte contenoit tout ce qui leur étoit necessaire de sçavoir, & même tout ce qui pouvoit se

Sentiment de S. Augustin conforme à celuy de S. Cyrille, sur l'excellence des

(1) Idem infra. Εἶμι δὲ δὴ καὶ ἐπ' αὐτὸν ἤδη τὸν ἱεροφάντην Μωσέα. εἶτα τίς ἐκείνου σοφώτερος, ἤγουν ἔγγυς καὶ παρὰ βραχὺ παρελθὼν διδασκέτω. ἦν μὲν οὖν τὴν γλῶσσαν Ἑβραῖος, τό γε μὴν εἰς θεωρίας καὶ τοὺς εἰς λόγους ἐντεχνὲς οὐκ ἀθαυμάστως ἔχων. Εὐπόλεμος γοῦν ὁ ἱστορικὸς τοὺς ἐπ' αὐτῷ λόγους συντιθεὶς, ἐν τῷ περὶ τῶν ἐν τῇ Ἰουδαίᾳ βασιλέων φησὶν ἐναργῶς, Μωσέα δὴ πρῶτον γενέσθαι σοφὸν, καὶ γραμματικὴν τοῖς Ἰουδαίοις παραδοῦναι, τὴν τὸ τηνικάδε τάχα που νενομισμένην. Φοίνικας δὲ παρ' αὐτῶν καταπτήσασθαί τε τὴν ἐπιστήμην, ἅτε δὴ καὶ ὁμόρους ὄντας Ἰουδαίοις, παραδοῦναι δὲ τοῖς Ἑλλήνων παισὶ, Κάδμου δηλονότι παρ' αὐτοῖς γεγονότος, καὶ αὐτὰ δὲ διδάξαντος τὰ πρῶτα στοιχεῖα...... ὁ τοίνυν καὶ αὐτὴ τῶν πρώτων στοιχείων ἐπιστήμη παρ' Ἑβραίων ἥκει τοῖς Ἕλλησι μεταλαβόντος τοῦ Κάδμου, κάτω συρέτω τὴν ὀφρὺν, ὁ φάναι τολμήσας Ἰουλιανὸς, τοῦ χάριν ὑμεῖς τῶν παρ' Ἕλλησι παρεσθίετε μαθημάτων, εἴπερ αὐτάρκης ὑμῖν ἐστὶν ἡ τῶν ὑμετέρων γραφῶν ἀνάγνωσις;

divines Ecritures. trouver ailleurs de bon & d'utile. On trouve ce même sentiment dans saint Augustin (2) qui soûtient que toute la science que l'on peut tirer des Livres des Gentils, n'est rien en comparaison de celle que l'on
» trouve dans l'Ecriture; car, dit-il, tout ce que l'on
» peut apprendre ailleurs, s'il est bon, s'y trouve; s'il
» est mauvais, il y est condamné; & après que l'on y
» aura trouvé tout ce que l'on peut apprendre ailleurs
» d'utile, on y trouvera de plus une infinité d'autres
» connoissances que l'on ne rencontre nulle part; &
» qui ne se trouvent que dans la profondeur & la sim-
» plicité également admirables de ces divins Livres.

Les Chrétiens n'estimoient que le langage des livres du paganisme, & rejettoiēt tout le reste.

Ne quittons pas encore saint Cyrille, qui en répondant à une nouvelle objection, va nous fournir une nouvelle preuve, que les SS. Peres n'ont point suivi d'autre Philosophie, que celle de l'Ecriture sainte. Cette objection regarde le style des Livres sacrez :
» Quelqu'un me dira peut-être, dit saint Cyrille (3),

(2) August. l. II. de Doctr. Christ. cap. XLII. Quantum autem minor est auri, argenti, vestisque copia, quam de Ægypto secum ille populus abstulit, in comparatione divitiarum quas postea Jerosolymæ consecutus est, quæ maxime in Salomone rege ostenduntur, tanta fit cuncta scientia, quæ quidem est utilis, collecta de libris gentium, si divinarum Scripturarum scientiæ comparetur. Nam quidquid homo extra didicerit, si noxium est, ibi damnatur; si utile, ibi invenitur. Et cum ibi quisque invenerit omnia quæ utiliter alibi didicit, multo abundantius ibi inveniet ea quæ nusquam omnino alibi, sed in illarum tantummodo Scripturarum mirabili altitudine & mirabili humilitate discuntur.

(3) Idem Cyrillus ibid. pag. 232. Ἀλλ' ἴσως ἐρεῖ τις, ἡ μὲν θεία γραφὴ κοινήν τε καὶ ἀγελαίαν, καὶ ἅπασι κατημαξευμένην ἔχει τὴν λέξιν· εὐστομεῖ δὲ τὰ Ἑλλήνων, καὶ καταπλουτεῖ τὸ ἐπίχαρι, καὶ πρός γε τούτῳ τὸ εὐεπές. Φαμὲν οὖν ὅτι γλώττῃ μὲν Ἑβραίων ἐλαλήθη τὰ Προφητῶν, καὶ αὐτὰ δὲ τὰ Μωσέως, ἵνα καὶ ὑπάρχῃ γνώριμα μικροῖς καὶ μεγάλοις, μετεποιήθη χρησίμως εἰς τὸ τῆς γλώττης εὔτριβες, καὶ δυσέφικτον ἐχούσης παντελῶς οὐδέν. εἰ δὲ πολὺ τὸ εὔκοσμον τὰ Ἑλλήνων ἔχει, καὶ τὸ

que l'Ecriture ſainte n'eſt conçûë qu'en termes vulgaires, & que les Livres des Grecs au contraire ſont écrits avec beaucoup d'élegance & d'agrémens. Nous répondons, continuë-t-il, que Moyſe & les autres Prophetes des Hebreux ont écrit dans leur Langue d'un ſtyle ſimple, parce qu'ils ont voulu rendre leurs Livres plus connus, plus utiles & plus proportionnez à la capacité de tout le monde ; & ſi le ſtyle des Livres des Grecs eſt plus agreable & plus travaillé, ce qu'ils contiennent n'en eſt pas moins abſurde ni moins éloigné de toute verité ; puiſqu'il n'y en a point qui n'enſeigne la pluralité des Dieux. Or tout homme ſage doit eſtimer, non pas un Auteur qui n'a que de l'éloquence & de la politeſſe dans ſon diſcours ; mais celuy qui, quoique moins éloquent, peut luy enſeigner les veritables ſentimens que l'on doit avoir de Dieu, le former à toutes ſortes de vertus, & luy en faciliter la pratique ; c'eſt le fruit que l'on retire de la lecture des divines Ecritures : il n'y a perſonne qui n'en devienne meilleur pour luy-méme & plus utile aux autres ; mais pour ce qui eſt des Livres Grecs, il n'y a que l'élegance du diſcours, que l'on puiſſe y apprendre, il ne faut en rien attendre davantage ni pour la ſageſſe ni pour la vertu.

Ce que ſont tous les livres des Auteurs payës, comparez à ceux de l'Ecriture ſainte.

ἀπόλεκτον εἰς ἠχώ, ἀλλ' ἐν ἐκβολῇ τοῦ κρείττονος γεγονότα φαίνεται, καὶ τῆς ἀληθείας ἡμαρτηκότα. μυρίους γὰρ μυθολογοῦσι θεούς, τὸν ἕνα δὲ φύσει καὶ ἀληθῶς εἰσάπαν ἠγνοηκότες. ἐπαινέσαι δ' ἄν τις εἶγε σωφρονεῖν οὐ τὸν εὐστομεῖν μὲν εἰδότα καὶ κεκομψευμένων ῥημάτων ἐπιστήμονα, &c. Et infra : Οὐκοῦν ἀπὸ μὲν τῆς θεοπνεύστου γραφῆς ἑαυτοῦ βελτίων ἂν γένοιτο πᾶς τις ὤν, καὶ μὴν καὶ ἑτέροις οὐκ ἀσυντελὴς εἰς ὄνησιν. ἀπὸ δέ γε τῶν Ἑλληνικῶν μαθημάτων καλλιεπήσας μόνον, κερδανεῖ πρὸς τούτῳ τὸ σύμπαν οὐδὲν εἴς γε τὸ εἶναι σεπτὸς καὶ ἐπιεικὴς, ἐγκρατείας τε καὶ σεμνότητος ἐραστής.

» Ainsi, conclut S. Cyrille (4), en lisant les Livres des » Grecs, nous en loüons le langage, mais nous en re» jettons les sentimens, pour nous attacher aux divi» nes Ecritures, où brille l'éclat de la pure verité, où » l'on trouve la connoissance exacte de tous les dog» mes, & toute sorte d'excellens preceptes qui peuvent » rendre un homme parfait, & l'orner de toutes les » vertus. Il ajoûte encore un peu plus bas, que c'est » dans les Livres de l'Ecriture que tous les Chrétiens » se forment à la vertu, & qu'ils ne se servent des Li» vres profanes que pour s'exercer dans la Langue » Grecque (5), que l'on ne peut pas dire être une in-

Les Chrétiens se forment à la vertu & à la sageße dans les livres de

(4) Idem infra pag. 233. Περιεργαζόμενοι δὲ τὰς Ἑλλήνων συγγραφάς, τὴν μὲν τῶν λέξεων ἐπαινοῦμεν συνθήκην, καὶ τὸ εὔρυθμον εἰς λόγους, ἀπανιστάμενοι δὲ τῶν ἐν αὐταῖς δογμάτων, ταῖς ἁγίαις μᾶλλον προσκεκλίμεθα γραφαῖς. ἐναστράπτει γὰρ αὐταῖς τῆς ἀληθείας τὸ κάλλος, καὶ δογματικῆς ἀκριβείας ἐνσεσώρευται γνῶσις, καὶ πᾶν εἶδος ὑποθηκῶν ἀγαθῶν, δι' ὧν ἂν γένοιτό τις ἁπάσης εὐθὺς ἐπίμεστος ἀρετῆς, καὶ τοῖς ἐξ ἀγαθουργίας αὐχήμασιν εὖ μάλα διαπρεπής. Et infra pag 234. in fine: Ἀπὸ μὲν τοίνυν τῶν ἱερῶν γραμμάτων τῆς θεοπνεύστου γραφῆς πάντα τρόπον ἀρετῆς πεπαιδεύμεθα. Χρώμεθα δὲ τοῖς Ἑλλήνων λόγοις οἷον τι προγύμνασμα τῆς ἀληθοῦς παιδείας τὸ χρῆμα ποιούμενοι, καὶ ἐπείπερ τὴν Ἑβραίων φωνὴν οὐκ ἠσκήμεθα, ταῖς τῶν ἀσεβῶν δογμάτων ἐπαγγελίαις ὑπηγάγομεν τὴν ἀττίδα. θεόσδοτος γὰρ, ὡς ἔφην, μετὰ τῶν ἄλλων ἡ γλῶσσα, καὶ οὐ τῆς Ἑλλήνων δεισιδαιμονίας εὕρημα φαίη τις ἂν αὐτήν.

(5) *L'Historien Socrate, qui dans le III. livre de son Histoire Ecclesiastique parle de l'utilité que l'on peut retirer de la lecture des livres des Payens, contre ceux qui l'estimoient pernicieuse au Christianisme, n'en reconnoît pareillement que ces deux usages. Le premier, pour se perfectionner dans l'art de bien dire. Le second, pour réfuter les erreurs des Payens, & les combattre par leurs propres armes. Il confirme ce qu'il avance, par l'exemple & la conduite des plus anciens Docteurs de l'Eglise, qui, selon luy, en ont toûjours usé de la sorte.* Καὶ τί δεῖ περὶ τούτων μηκύνειν τὸν λόγον; καὶ ἀνέκαθεν ὡς ἐκ τινος μὴ κεκωλυμένης συνηθείας, οἱ κατὰ τὰς ἐκκλησίας διδάσκαλοι, δείκνυνται ἄχρι γήρως τὰ Ἑλλήνων ἀσκούμενοι· τοῦτο μὲν εὐγλωττίας χάριν καὶ γυμνασίας τοῦ νοῦ, τοῦτο δὲ, καὶ πρὸς τὴν αὐτῶν ἐκείνων κατάγνωσιν, περὶ ὧν ἀπεσφάλησαν. Socrat. Hist. Eccles. l. III. cap. XVI.

vention de la superstition payenne, mais plûtôt un don de Dieu.

« l'Ecriture, & ne lisent « ceux des payens, que pour s'exercer dans la Langue Grecque.

On peut voir par cette réponse de saint Cyrille, ce qu'il pensoit des Philosophes & des autres Auteurs payens, & combien il étoit éloigné de croire que l'on pût suivre les sentimens des premiers, sur quelque matiere que ce puisse être; puisqu'il ne reconnoît de bon dans leurs Livres que le langage, & qu'il semble condamner tout le reste; à cela près, qu'il est persuadé avec beaucoup de raison, que rien n'est plus capable d'augmenter l'amour, l'admiration, le respect & l'attachement inviolable des Chrétiens pour l'Ecriture sainte, que lorsqu'ils viennent à comparer la pureté & la sainteté de ses dogmes, avec les erreurs & les égaremens étranges dont tous les Livres des Philosophes payens sont remplis.

On peut se prévaloir de ce qu'il y a d'utile dans les livres des payens pour l'employer au service de Dieu & de la Religion.

Je sçay neanmoins que luy-même n'a pas borné précisément à cela l'avantage que l'on peut tirer de leurs ouvrages; je sçay que luy & les autres Peres de l'Eglise, y ont reconnu plusieurs choses utiles dont les Chrétiens pouvoient se prévaloir sans scrupule, en les enlevant au Paganisme (6), comme

A ces deux usages près, qu'il faut même entendre avec quelque restriction, il est certain que l'on a eu toûjours dans l'Eglise, tandis que le Paganisme a subsisté, beaucoup d'éloignement des livres des Payens, & qu'il se trouve même des canons qui en ont défendu la lecture, sur tout aux Ecclesiastiques.

(6) Origenes in Epist. ad Gregor. Neocæs. Clemens Alexandr. quibus adde August. l. II. de Doctr. Christ. cap. XI. Philosophi autem qui vocantur, si qua forte vera & fidei nostræ accommoda dixerunt, maxime Platonici, non solum formidanda non sunt, sed ab eis tanquam injustis possessoribus, in usum nostrum vindicanda. Sicut enim Ægyptii non solum idola habebant, & onera gravia, quæ populus Israël detestaretur & fugeret, sed etiam vasa atque ornamenta de

autrefois les Israëlites enleverent les vases d'or & d'argent des Egyptiens, pour les employer au culte du vray Dieu ; c'est ce que j'ay déja fait voir dans la premiere partie de cet ouvrage, & que je repete icy avec plaisir. Mais je suis bien seur que quelque utilité que les Peres ayent crû que l'on pouvoit tirer de la Philosophie payenne ; on ne trouvera jamais rien dans leurs ouvrages ni dans tous leurs sentimens, qui marque qu'ils ayent fait à peu prés le même usage de la Philosophie en general, ou de celle de Platon en particulier, que l'on a fait depuis de celle d'Aristote.

CH. XVIII. *Nouvelle preuve sensible, qui fait voir que les SS. Peres loin d'être attachez à Platon*

EN VEUT-ON une preuve, qui paroîtra peut-être encore plus sensible que toutes celles que j'ay apportées jusqu'à present ? On sçait que les Heretiques d'abord, & ensuite quelques Critiques trop outrez, ayant desapprouvé l'attachement que l'on a eu dans

auro & argento, & vestem, quæ ille populus exiens de Ægypto sibi potius tanquam ad usum meliorem clanculo vindicavit, non auctoritate propria, sed præcepto Dei, ipsis Ægyptiis nescienter commodantibus ea quibus non bene utebantur : Sic doctrinæ omnes gentilium, non solum simulata & superstitiosa figmenta, gravesque sarcinas supervacanei laboris habent, quæ unusquisque nostrûm, duce Christo, de societate gentilium exiens, debet abominari atque devitare ; sed etiam liberales disciplinas, usui veritatis aptiores, & quædam morum præcepta utilissima, deque ipso uno Deo colendo nonnulla vera inveniantur apud eos, quod eorum tanquam aurum & argentum, quod non ipsi instituerunt, sed de quibusdam quasi metallis divinæ providentiæ, quæ ubique infusa est, eruerunt, & quo perverse atque injuriose ad obsequia dæmonum abutuntur, cum ab eorum misera societate sese animo separat, debet ab eis auferre Christianus ad usum prædicandi Evangelii. Et infra. Nam quid aliud fecerunt multi boni fideles nostri ? Nonne aspicimus quanto auro, & argento, & veste suffarcinatus exierit de Ægypto, Cyprianus doctor suavissimus & Martyr beatissimus, quanto Lactantius, quanto Victorinus, Optatus, Hilarius ? &c.

les

les Ecoles pour la Philosophie d'Aristote ; il s'est trouvé aussi de sçavans hommes en grand nombre, qui l'ont justifié parfaitement. Les raisons qu'ils produisent sont en effet très-bonnes ; & on ne peut y rien opposer, que ce que l'on peut dire également contre les meilleurs usages ; dont il est certain, que l'on peut abuser. Mais lorsqu'il s'agit de confirmer par l'autorité des SS. Peres cet usage de la Philosophie d'Aristote, qu'ils soûtiennent par de si bonnes raisons ; ils sont plus embarassez : les autoritez qu'ils produisent sont en très-petit nombre, &, pour dire la verité, elles ne sont pas concluantes, par rapport au point dont il s'agit. On peut voir sur ce sujet Melchior Canus (7) dans ses lieux Theologiques, & le sçavant Pere Petau (8) dans l'excellente Preface, qu'il a mise à la tête de ses dogmes Theologiques. Volusien disoit de saint Augustin (9) que ce qu'il ignoroit de la Loy Chrétienne manquoit à cette Loy, mais on peut dire de cet illustre Auteur dont nous venons de parler, qu'il n'a presque ignoré des sentimens des Peres de l'Eglise, que ce qui ne se trouve pas dans leurs ouvrages. Ce sçavant homme neanmoins, qui possedoit si parfaitement les SS. Peres, ne produit, à proprement parler, que le seul Clement Alexandrin qui paroisse favorable à la Philosophie payenne, & qui parle des avantages que l'on en peut retirer. Mais outre que tout ce que dit cet ancien Auteur de l'usage que l'on peut faire de cette

ont été très-contraires à toute la Philosophie payenne. Ceux qui ont entrepris de justifier l'usage que l'on a fait dans les derniers siecles de la Philosophie d'Aristote, ne trouvent rien dans les Peres de l'Eglise qui l'autorise.

Preuves de cette verité par Melchior Canus & le P. Petau.

On ne produit presque en faveur de la Philosophie payenne, que le seul Clement d'Alexandrie : mais cet ancien Pere ne parle de

(7) Melchior Canus, de Locis Theologicis, l. x.
(8) Dionys. Petavius, in Prolegomenis Dogm. Theolog. cap. III.
(9) Volusianus, in Ep. ad Aug. Cum ad antistitem Augustinum venitur, legi deest quidquid contigerit ignorari.

rien moins que a un uſage pareil à celuy que l'on a fait de la Philoſophie d'Ariſtote.

Philoſophie, eſt fort éloigné de celuy que l'on a fait de celle d'Ariſtote ; c'eſt qu'il eſt indubitable qu'il n'entend point du tout parler d'aucune Philoſophie en particulier ; il exclut au contraire poſitivement, dès le commencement de ſon ouvrage, celle de Platon, autant que celle d'Ariſtote ou de quelque autre Philoſophe que ce puiſſe être : & s'il reconnoît avec les autres Peres de l'Egliſe, qu'ils ont dit quelquefois d'aſſez bonnes choſes que l'on peut recüeillir & mettre en œuvre, il eſt celuy de tous qui a prouvé avec le plus de ſoin & d'étenduë qu'elles ne venoient pas d'eux, & qu'ils les avoient gâtées & corrompuës par les erreurs qu'ils y avoient mêlées. D'où l'on peut voir que cet illuſtre & ancien Ecrivain ne differe en rien du ſentiment des autres Peres de l'Egliſe, & qu'il eſt auſſi éloigné qu'eux du prétendu Platoniſme dont on les accuſe.

On trouve en abondance des autoritez des SS. Peres qui paroiſſent condamner toute la Philoſophie.

En effet pour revenir à nôtre preuve, lorſque ces Auteurs dont nous parlons s'oppoſent à eux-mêmes les autoritez des SS. Peres qui ſemblent condamner, & toute la Philoſophie en general, & en particulier celle de Platon ou d'Ariſtote, ils en trouvent en abondance & en produiſent facilement de tous les ſiecles. Le même Pere Petau (1) met dans ce rang, generalement tous ceux des SS. Peres, qui ont combattu

(1) Petavius, in Prolegom. Dogm. Theol. cap. III. Ac primum univerſe illi omnes appellandi ſunt, qui contra antiquiores Hæreticos, horum æquales tempore diſputarunt. Qui hoc ſæpe ſunt queſti, corruptam ab iis eſſe Chriſtianæ ſimplicitatem integritatemque fidei, qui philoſophorum in ſcholis eruditi, eorum laqueos & argutias in illam intuliſſent. Eadem enim & in Theologiam, quæ ex fide oritur, labes & querela redundat. De Platonis philoſophia major & antiquior eſt expoſtulatio Chriſtianorum Patrum, quod ſuperiores fere

contre les hereſies qui ſe ſont élevées durant les cinq ou ſix premiers ſiecles de l'Egliſe, & en rapporte des témoignages, particulierement contre la Philoſophie d'Ariſtote; parce qu'il prétendoit ſur tout juſtifier l'uſage que les ſiecles poſterieurs ont fait de cette Philoſophie contre les injuſtes cenſures & les dégoûts malfondez de quelques critiques.

Mais puiſque tous les Peres qui ont combattu les hereſies des premiers ſiecles, paroiſſent condamner la Philoſophie; qui ſont ceux qui auront pû la loüer ou l'approuver? Sont-ce ceux qui ont défendu la Religion Chrétienne, & combattu contre le Paganiſme? le Pere Petau étoit trop habile pour ignorer, que ceux-cy étoient encore plus contraires & plus oppoſez à la Philoſophie payenne que tous les autres; & ce que nous avons rapporté juſqu'à preſent, le montre, à ce qu'il me ſemble, fort évidemment. Sont-ceux qui ont écrit des Lettres de pieté & d'exhortation aux Fidelles, comme ſaint Polycarpe, ſaint Ignace le Martyr, ou quelqu'un des autres Auteurs des temps Apoſtoliques? Mais on ne peut pas même le ſoupçonner; car qu'y a-t-il de plus éloigné de toutes les idées profanes de la Philoſophie payenne, que ces admirables ouvrages, qui ne reſpirent par tout que la ſainteté & la ſimplicité Evangeliques? Où ſont donc les Peres de l'Egliſe qui ont été favorables à la Philoſophie payenne; car je penſe que les voilà tous; & qu'on n'en trouvera point qui ne ſoit compris entre ceux que je viens de nommer? N'eſt-ce donc

omnes hæreſes a Platonicis inventæ excultæque ſunt, aut ex eorum confuſæ fabulis indidem originem repetunt.

point là encore une preuve bien sensible & bien certaine, que non seulement le prétendu Platonisme des Peres de l'Eglise, est une chimere; mais encore qu'ils ont été très-opposez à toute la Philosophie payenne en general ?

Explication que l'on donne aux autoritez des SS. Peres qui condamnent la Philosophie profane. Ces explications ne sont point solides.

Il est vray que le Pere Petau (2) donne deux explications, ou deux réponses à ces autoritez des SS. Peres, qui semblent condamner & la Philosophie en general, & celle d'Aristote en particulier. La premiere consiste à dire, qu'ils n'en ont condamné que l'abus; lorsqu'on luy donne le pas au-dessus de l'Ecriture & de la Theologie, qu'elle ne doit que suivre. Cet abus est sans doute fort grand; mais je souhaiterois voir dans les Peres de l'Eglise quelque chose qui marquât, que c'est-là seulement ce qu'ils condamnent dans la Philosophie; & c'est ce que je ne trouve pas. La seconde réponse nous veut faire entendre de même, qu'en parlant comme ils ont fait, ils n'ont prétendu condamner que les chicanes & les fausses subtilitez de la Dialectique, dont les Sophistes tant Payens qu'Heretiques, se servoient pour attaquer la Religion. Je desirerois dans cette seconde réponse la même chose que dans la premiere; c'est-à-dire de l'avoir soûtenuë par quelques passages des SS. Peres, qui marquassent cette restriction. Il est certain qu'ils ont condamné ces chicanes & ces so-

(2) Idem Petavius ibid. cap. IV. §. XII. & XVI. *J'aurois pû joindre au Pere Petau quelques autres Theologiens, qui ont entrepris à son exemple, de répondre aux autoritez des SS. Peres, qui semblent condamner toute la Philosophie, sur tout par rapport à la Religion. Mais ceux de ces Auteurs nouveaux que j'ay lûs sur ce sujet, n'ont presque fait que copier ce grand homme, & n'ont rien ajoûté à ses réponses.*

phismes de la Dialectique : mais qu'ils s'en soient tenus là, c'est ce qu'on ne voit pas dans la maniere dont ils s'expriment. Nous avons vû au contraire, qu'ils ne se contentent pas de rejetter toute la Philosophie en general ; mais que descendant dans le détail, ils ne font grace ni à la Logique, ni à la Morale, ni à la Physique, ni même aux sentimens les plus indifferens de celle-cy sur le ciel, sur la terre, sur les météores, sur la mer ; en un mot sur tout ce qu'elle enseigne de plus curieux. Comment cette conduite peut-elle s'accorder avec les deux réponses que nous venons d'examiner ?

Veritables raisons qui ont obligé les SS. Peres de parler comme ils ont fait, contre toute la Philosophie profane en general, & en particulier contre celle de Platon & d'Aristote.

Revenons donc à celle que nous avons déja indiquée : elle est, si je ne me trompe, le veritable dénoüement de cette difficulté. Les Peres de l'Eglise écrivoient dans le temps où le Paganisme subsistoit encore ; la Philosophie faisoit partie de ce Paganisme, & en étoit la Theologie la plus specieuse ; presque tous ses principes, soit de Morale, soit de Physique, étoient directement opposez aux veritez du Christianisme ; l'estime que les Payens avoient pour cette fausse Theologie, étoit un des plus grands obstacles à leur conversion ; elle étoit en même temps un dangereux écüeil pour les Chrétiens : en un mot rien de plus contraire au Christianisme que l'étoit la Philosophie du temps des Peres de l'Eglise ; comment donc auroient-ils pû la loüer ? comment auroient-ils pû adopter celle de Platon, d'Aristote ou de Zenon ? Il est visible au contraire qu'ils devoient la rejetter absolument, & sans exception d'aucune des sectes, dans lesquelles elle étoit partagée, ni d'aucune de ses

parties ; ils devoient la combattre, & employer tous leurs efforts pour luy ôter toute l'autorité qu'elle avoit ; & c'eſt ce qu'ils ont fait, en produiſant ſes erreurs, en montrant que les bonnes choſes qu'elle contenoit, étoient des vols faits à l'Ecriture ſainte, & que les queſtions les plus indifferentes qu'elle traitoit, étoient inutiles.

La difference des temps eſt cauſe de la difference de la conduite que l'on a tenuë à l'égard de la Philoſophie payenne.

Telle eſt la conduite que les Peres de l'Egliſe ont dû tenir, telle eſt celle que nous euſſions tenuë nous-mêmes, ſi nous nous fuſſions trouvez dans les mêmes circonſtances. Mais le Paganiſme étant abſolument éteint & aboli ; n'y ayant plus depuis long-temps de Philoſophes, qui ſous le nom, & avec les armes d'Ariſtote & de Platon, entrepriſſent d'établir leurs erreurs ; n'y ayant plus de danger qu'en ſuivant leur methode, ou en adoptant quelques-uns de leurs principes & de leurs ſentimens, on ne vînt à s'engager dans les ſuperſtitions du Paganiſme ; en un mot la Religion Chrétienne ayant abſolument triomphé de la Philoſophie payenne : il luy a été permis de profiter de ſes dépoüilles, avec une pleine & entiere liberté ; & d'examiner ſi elle n'en pouvoit pas convertir quelque partie à ſes uſages. Ainſi la Philoſophie d'Ariſtote ayant paru, comme elle l'eſt en effet, beaucoup plus ſolide, plus methodique & plus utile que celle de Platon ; & de fort grands hommes, entre les mains de qui elle tomba dans le treiziéme ſiecle, l'ayant renduë Chrétienne en la purifiant de toutes ſes erreurs, & en la ſoûmettant aux regles de la Foy, elle fut generalement ſuivie dans les écoles Chrétiennes, qui ſe multiplierent preſque à l'infini,

Philoſophie d'Ariſtote preferée à celle de Platon, & reçûë generalement dans toutes les Ecoles Chrétiennes des derniers ſiecles.

& qui en retirerent toutes de très-grands avantages.

Il est vray neanmoins que cet attachement que l'on a eu dans les écoles pour la Philosophie d'Aristote a été sujet à quelques inconveniens, & qu'il s'est trouvé des particuliers qui s'y sont tellement abandonnez au-delà de toutes mesures, qu'ils en sont tombez dans les plus grands égaremens; mais encore une fois, quelles sont les choses, je dis les plus excellentes & les plus saintes, dont on ne puisse abuser? Et dans les premiers siecles de l'Eglise, où les Fideles avoient tant d'horreur de la Philosophie payenne & où ils étoient si éloignez de s'attacher à Aristote ou à Platon, ne s'est-il pas trouvé un très-grand nombre d'esprits présomptueux ou peu précautionnez, qui se sont malheureusement perdus par l'étude & la lecture des livres de ces mêmes Philosophes?

Quelques particuliers ont porté trop loin l'attachement qu'ils ont eu pour cette Philosophie.

Ch. XIX.

Derniere preuve qui montre que les SS. Peres n'ont pas suivi la Philosophie Platonicienne. Les reproches qu'ils ont faits aux heretiques de la suivre & d'en avoir tiré leurs erreurs.

Je parle, comme l'on voit, des heretiques, à qui les SS. Peres ont toûjours reproché leur attachement pour la Philosophie payenne, & particulierement pour celle de Platon; & c'est de-là que je tire une derniere preuve, qui fait voir clairement, qu'ils ont été eux-mêmes très-éloignez de s'y attacher. En effet, convaincus comme ils l'étoient, que cette Philosophie profane avoit été l'écüeil funeste où la plûpart des heretiques de leurs temps avoient fait naufrage: persuadez que c'étoit d'elle qu'ils avoient tiré leurs erreurs, & les dangereux sophismes avec lesquels ils les soûtenoient: vivement touchez des maux que tant d'heresies qui se succedoient perpetuellement les unes aux autres, causoient à l'Eglise;

pouvoient-ils aimer la ſource d'où elles procedoient? N'en avoient-ils pas autant & plus d'horreur que de ces hereſies mêmes?

Conduite des Peres de l'Egliſe en reprochant aux Heretiques leur Platoniſme, conforme à celle que nous ſuivons encore pour cõfondre leurs erreurs.

D'ailleurs examinons comment ils ſe comportent en combattant ces heretiques. Souvent ils les refutent conjointement avec Platon, mais ſouvent auſſi ils ſe contentent de dire ſimplement qu'ils ne font que copier ce Philoſophe, qu'ils ſuivent ſes ſentimens, que les raiſonnemens & les expreſſions même dont ils ſe ſervent ont été tirez de ſes ouvrages, ſans ſe mettre en peine de les refuter plus au long; parce que cela ſeul ſuffiſoit pour les refuter, & en donner autant d'horreur que du Paganiſme, dont le Platoniſme faiſoit partie. Nous nous comportons de la même maniere, lorſque nous refutons les heretiques de nos jours; nous nous contentons ſouvent de faire voir qu'ils ne font que renouveller les erreurs d'un Vigilance, d'un Jovinien, & des autres hereſiarques du temps paſſé; & cela ſuffit pour convaincre toutes les perſonnes raiſonnables de leur égarement. Mais en agiſſant ainſi, peut-on nous ſoupçonner nous-mêmes de ſuivre ces anciens hereſiarques, ou d'adopter leurs opinions? Qui ne voit au contraire que nous ne pouvons mieux marquer que par cette conduite, l'horreur que nous avons & des uns & des autres? Puis donc que les Peres de l'Egliſe en ont uſé de même, par rapport à la Philoſophie de Platon, & qu'ils ont regardé la conformité que les hereſies de leur temps avoient avec elle, comme la choſe la plus capable d'en donner de l'horreur & de confondre les heretiques; comment peut-on les ſoupçonner d'avoir

d'avoir été attachez à cette Philosophie ? N'est-ce point au contraire une preuve manifeste qu'ils n'en ont pas eu moins d'horreur, que de ces heresies mêmes ?

Les Peres qui ont précedé le Concile de Nicée ont tous reproché aux Heretiques de leur temps qu'ils avoient tiré leurs erreurs de Platon.

Je ne crois pas qu'il soit necessaire que j'accumule icy un grand nombre de passages des Peres de l'Eglise, qui font ces sortes de reproches aux heretiques de leur temps, & qui combattent leurs heresies, en montrant qu'elles viennent originairement de la Philosophie de Platon. Le sçavant Pere Petau (3) nous délivre de cette peine ; puisqu'il reconnoît que c'est la plainte generale de tous les Peres de l'Eglise qui ont vêcu avant le Concile de Nicée ; & qu'en effet les heretiques contre lesquels ils combattoient, comme les Valentiniens, les Marcionites, les Manichéens & les autres pareils, n'avoient point tiré d'ailleurs les erreurs monstrueuses qu'ils ont enfantées. Je me contenteray donc de rapporter quelques endroits de Tertullien, qui nous feront connoître parfaitement l'horreur que l'on avoit dans l'ancienne Eglise de cet égarement des heretiques, & de toute la Philosophie payenne.

Temoignages de Tertullien sur ce sujet.

D'abord en recherchant dans son Livre des prescriptions (4), quelles sont les causes des heresies, il

(3) Petavius, cap. III. Prolegomenon in opus Dogm. Theolog. Et vero res per se loquitur, ac priscarum omnium hæresium, quæ primis sæculis tribus exortæ sunt, historia ipsa testatur, Simonianos, Valentinianos, Marcionitas, Manichæos, ac cæteros, non aliunde quam ex commentis Platonis subornatos esse ad illa fabricanda monstra & dedecora Christiani nominis : quæ cum apud oppugnatores eorum sanctos illos Patres legimus, ingenti horrore percellimur.

(4) Tertull. l. de Præscript. adversus hæreses, cap. VII. Hæ sunt doctrinæ hominum & dæmoniorum, prurientibus auribus natæ de inge-

La Philosophie profane est selon luy une des sources des Heresies.

produit pour la premiere de toutes, l'attachement des Heretiques pour la Philosophie payenne. Il dit que » ces doctrines humaines & diaboliques, qu'une cu- » riosité insatiable a fait naître, sont une production » de la sagesse du siecle, que nôtre Seigneur traite de » folie, & qu'il a confonduë par ce qui paroît folie aux » yeux du monde; qu'elles sont l'ouvrage de cette sa- » gesse profane, qui entreprend temerairement de rai- » sonner de Dieu & de ses dispositions; & qu'enfin » c'est la Philosophie qui a introduit les heresies. C'est » de-là, dit-il, que nous sont venus les Eons, & je ne » sçay quelles formes & quelles idées; ainsi que cette » Trinité d'hommes dont parle Valentin. Il avoit été » Platonicien. C'est de-là que nous est venu le Dieu » de Marcion avec sa tranquillité; cet Heretique avoit » pris ce dogme des Stoïciens. Ceux qui disent que » l'ame est mortelle, ont cette erreur des Epicuriens; » & ceux qui nient la resurrection, ont eu pour maî- » tres tous les Philosophes ensemble. Ensuite (5) après

nio sapientiæ sæculi, quam Dominus stultitiam vocans, stulta mundi in confusionem etiam Philosophiæ ipsius elegit. Ea est enim materia sapientiæ sæcularis, temeraria interpres divinæ naturæ & dispositionis. Ipsæ denique hæreses a Philosophia subornantur. Inde Æones & formæ nescio quæ, & trinitas hominis apud Valentinum: Platonicus fuerat. *Il me paroît que cette trinité de l'homme n'est rien autre chose que la division de l'ame raisonnable en trois parties differentes, que Valentin avoit prise de Platon avec les Idées du même Philosophe, dont cet Heresiarque avoit formé l'extravagant systême de ses Eons. D'autres expliquent autrement cette trinité.*

(5) Idem Tertull. ibid. Hinc illæ fabulæ, & genealogiæ indeterminabiles, & quæstiones infructuosæ, & sermones serpentes sicut cancer, a quibus nos Apostolus refrænans, nominatim Philosophiam testatur caveri oportere, scribens ad Colossenses: Videte ne quis vos circumveniat per Philosophiam & inanem seductionem.... Fuerat Athenis, & istam sapientiam humanam, affectatricem & interpolatricem ve-

avoir prescrit contre cet égarement des Heretiques, & en general contre la Philosophie, par l'autorité de l'Apôtre, qui avertit les Fidelles de ne s'y pas laisser seduire, il ajoûte : Qu'y a-t-il donc de commun entre « Athenes, & Jerusalem ; entre l'Academie, & l'Eglise ; « entre les Heretiques, & les Fidelles ? Pour nous, « nous avons été élevez, non pas dans le Portique de « Zenon, mais dans celuy de Salomon, qui nous a ap- « pris à chercher Dieu avec simplicité : que ceux qui « ont voulu introduire un Christianisme Stoïcien, ou « Platonicien, ou enfin Dialecticien, voyent ce qu'ils ont « à faire. Tertullien ne pouvoit mieux marquer que « par ces paroles, l'horreur que les anciens Fidelles avoient du Platonisme & du Philosophisme ; & la difference qu'il y avoit entre eux, & les Heretiques. Les Fidelles suivoient l'Eglise & l'Ecriture marquée par Jerusalem : les anciens Heretiques étoient attachez à l'Academie & à Athenes, c'est-à-dire au Platonisme & à la Philosophie : Voilà le propre caractere des uns & des autres.

Selon Tertullien il n'y a rien de commun entre l'Academie, & l'Eglise; entre un Platonicien, & un Chrétien.

Le même Tertullien (6) écrivant contre Hermogene, qui soûtenoit avec les Platoniciens & les Stoïciens, que la matiere étoit éternelle, luy reproche

Tertullien dans son Traité de l'Ame, refute les erreurs des He-

ritatis, de congressionibus noverat, ipsam quoque in suas hæreses multipartitam varietate sectarum invicem repugnantium. Quid ergo Athenis & Hierosolymis ? Quid Academiæ & Ecclesiæ ? Quid hæreticis & Christianis ? Nostra institutio de porticu Salomonis est, qui & ipse tradiderat : Dominum in simplicitate cordis esse quærendum. Viderint qui Stoïcum, & Platonicum, & Dialecticum Christianismum protulerunt.

(6) Idem Tertull. in l. adv. Hermogenem : A Christianis enim conversus ad Philosophos (Hermogenes) de Ecclesia in Academiam & Porticum, inde sumpsit a Stoïcis materiam cum Deo ponere.

retiques en refusant celles de Platon par ce que ceux là les avoient tirées de celuy-cy.

pareillement qu'il n'est tombé dans cette erreur, que pour avoir passé du Christianisme au Philosophisme, de l'Eglise dans l'Academie & le Portique. Enfin dans son Traité de l'Ame (7), il dispute sur-tout contre Platon, parce que c'étoit de ce Philosophe que les Heretiques avoient tiré la plûpart de leurs erreurs sur cette matiere. Ainsi après avoir d'abord rejetté l'autorité de Socrate, qui dans sa prison avoit discouru de l'immortalité de l'ame, comme celle d'un homme qui n'a pû connoître la verité, & dont l'esprit familier qu'on luy attribuë n'a pû être qu'un veritable demon; il vient à Platon son disciple, qu'il montre avoir donné lieu aux réveries des Gnostiques & des Valentiniens, touchant l'origine & la nature de l'ame.

Erreurs de Platon sur la nature de l'ame, adop-

» En verité, dit-il à ce sujet (8), je suis fâché que » la Philosophie de Platon soit devenuë l'assaisonne- » ment de toutes les heresies; car c'est luy qui dans

(7) Idem Tert. l. de Anima. Sane Socrates facilius diverso spiritu agebatur; siquidem aïunt dæmonium illi a puero adhæsisse, pessimum revera pædagogum, & si post deos & cum deis dæmonia deputantur penes Poëtas & Philosophos. Nondum enim Christianæ potestatis documenta processerant, quæ vim istam perniciosissimam, nec unquam bonam, antiqui erroris artificem, omnis veritatis avocatricem, sola traducit. Quod si idcirco sapientissimus Socrates secundum Pythii quoque dæmonis suffragium, scilicet negotium navantis socio suo, quanto dignior atque constantior Christianæ sapientiæ assertio, cujus afflatu tota vis dæmonum cedit.

(8) Idem infra pag. 325. edit. Rigalt. Doleo bona fide Platonem omnium hæreticorum condimentarium factum. Illius est enim & in Phædone, quod animæ hinc euntes sint illuc, & inde huc. Item in Timæo, quod genimina Dei delegata sibi mortalium genitura, accepto initio animæ immortali, mortale ei circumgelaverint corpus. Tum quod mundus hic retro in superioribus cum Deo egisse in commercio Idearum, & inde huc transvenire, & hic quæ retro novit de exemplaribus, recensere, novum elaboravit argumentum, μαθήσεις

son Phédon enseigne, que les ames vont de la terre au ciel, & que du ciel elles retournent sur la terre. C'est luy qui dans son Timée dit, que les divinitez inferieures que Dieu a faites, ayant receu de luy le commandement de faire l'homme, après avoir tiré son ame du principe immortel, luy ont fabriqué un corps mortel; c'est luy encore qui enseigne, que ce monde est l'image de je ne sçay quel autre monde, & que l'ame y ayant vécu dans la compagnie de Dieu & avec les Idées, est venuë icy bas, & qu'elle se ressouvient de ce qu'elle a vû autrefois dans ces exemplaires éternels de toutes choses; & c'est de là qu'il a introduit le dogme que nous n'apprenons rien de nouveau, & que nous ne faisons que nous ressouvenir de ce que nous avons sçû autrefois, parce que l'ame ayant oublié en entrant dans le corps tout ce qu'elle a sçu, les choses visibles qui se presentent à elle, luy en rappellent insensiblement la memoire. Puis donc, continuë-t-il, que ce sont là les sources d'où les Heretiques ont tiré leurs erreurs, ce sera les refuter suffisamment que de renverser toutes ces opinions de Platon. C'est ce que Tertullien fait ensuite avec toute la force qui luy est ordinaire.

tées par les Heretiques.

Saint Irenée (9) refute de la même maniere les Valentiniens, en faisant voir que dans la plûpart de

Platonisme reproché aux Valentiniens

ἀναμνήσεις, id est, discentias reminiscentias esse. Venientes enim inde huc animas oblivisci eorum in quibus fuerint: dehinc ex his visibilibus edoctas recordari. Cum igitur hujusmodi argumento illa insinuentur a Platone, quæ hæretici mutuantur, satis hæreticos repercutiam, si argumentum Platonis elidam.

(9) Irenæus l. II. advers. Hæres. cap. XIX. Quod autem dicunt (Valentiniani) imagines esse, hæc eorum quæ sunt manifestissime Democriti & Platonis sententiam edisserunt..... Hoc autem quod ex

par S. Irenée; & par Theodoret, aux Gnoſtiques, aux Manichéens & aux Carpocratiens.

leurs ſentimens, ils n'ont fait que copier Platon & les autres Philoſophes; & pour faire plus de honte à ces Heretiques, il montre même (1) que Platon eſt en quelques endroits plus raiſonnable & plus religieux (2) qu'ils ne le ſont. Theodoret fait le même reproche aux Gnoſtiques & aux Manichéens (3), qu'il montre avoir tiré de Platon l'opinion qu'ils ont euë, que cette vie n'étoit qu'une punition des crimes que l'ame avoit commis autrefois; & il ajoûte que c'étoit encore dans la doctrine de ce Philoſophe, que Carpocrate, Epiphane, Prodicus & les Caïniſtes avoient trouvé des pretextes pour autoriſer toutes les impudicitez monſtrueuſes auſquelles ils s'abandonnoient.

ſubjecta materia dicunt Fabricatorem feciſſe mundum, & Anaxagoras, & Empedocles, & Plato primi ante hos dixerunt, &c.

(1) Idem, l. III. cap. XLV. & XLVI. Quibus religioſior Plato oſtenditur, qui eundem Deum & juſtum & bonum confeſſus eſt. . . . . Et iterum factorem & fabricatorem hujus univerſitatis bonum oſtendit.

(2) *C'eſt ainſi que Theodoret montre que les Manichéens ſurpaſſent en impieté Socrate, Platon, Ariſtote & Galien, puiſque ceux-cy admirent la ſageſſe avec laquelle le Créateur a formé toutes les parties du corps humain; au lieu que ces Heretiques en prennent occaſion de blaſphemer, en attribuant cet admirable ouvrage à un mauvais Principe. Theodoret ajoûte qu'il parle ainſi, non pas pour défendre ces Philoſophes, mais pour faire voir que ces Heretiques ſont plus méchans & plus impies que les Philoſophes & les démons mêmes.* Καὶ ταῦτα φημὶ, οὐχ ὑπὲρ τῆς πολυθέου πλάνης τῶν καλουμένων Φιλοσόφων ἀπολογούμενος, ἀλλὰ δεικνὺς τοὺς ἐπὶ τῇ Χριστοῦ προσηγορίᾳ σεμνυνομένους, οὐ μόνον τῶν φιλοσόφων, ἀλλὰ καὶ τῶν δαιμόνων δυσσεβεστέρους. *On voit aſſez par là quelle idée les anciens Peres avoient des Philoſophes payens.* Theodoret. l. v. Hæret. Fabul. cap. IX.

(3) Theodoretus, l. v. Hæreticarum Fabul. cap. XX. Ἠκολούθησε δὲ οὕτω πως καὶ ὁ Πλάτων τῷδε τῷ μύθῳ. ἐντεῦθεν ὁ Μάνης, καὶ πρόγε τούτου ὁ τῶν καλουμένων Γνωστικῶν δυσσεβὴς ὁρμαθὸς τὰς ἀφορμὰς εἰληφότες, ταύτην ἔφασαν εἶναι κόλασιν. Οἱ δὲ παμμίαροι Καρποκράτης, καὶ Ἐπιφάνης, καὶ Πρόδικος, καὶ οἱ Καϊνοὶ τὸν συώδη βίον νομοθετοῦντες, εἰ-

Si les Peres ont fait ces reproches aux Heretiques des trois premiers siecles, ils les ont fait encore à ceux qui sont venus ensuite, & particulierement aux Ariens, comme on le voit entre autres par saint Jerôme (4), & saint Gregoire de Nazianze (5). Enfin

Les Peres de l'Eglise ont reproché aux Ariens leur attachement pour Platon.

πον εἰς σώματα μεταπέμπεσθαι τὰς ψυχὰς, ὥστε διὰ λατρείας, καὶ πάσης ἀκολασίας τῶν κοσμοποιῶν ἀγγέλων ἕκαστον θεραπεῦσαι.

(4) Hieronym. Dial. adv. Luciferianos, de Arianis loquens: Subtilis est hæresis, & ideo simplices animæ facile decipiuntur. Deceptio tam laïci quam Episcopi communis est: at Episcopus errare non potuit. Revera de Platonis & Aristophanis sinu in Episcopatum alleguntur. Quotus enim quisque est qui non apprime in his eruditus sit? Denique ex litteratis quicumque ordinantur, id habent curæ, non quomodo Scripturarum medullas ebibant, sed quomodo aures populi declamationum flosculis mulceant. Accedit ad hoc, quod Ariana hæresis magis cum sapientia sæculi facit, & argumentationum rivos de Aristotelis fontibus mutuatur. *Ce que dit icy saint Jerôme des Evêques Arriens, est confirmé par l'exemple que l'Historien Socrate rapporte de George, un des principaux chefs des Arriens, qui lisoit perpetuellement Platon & Aristote.* Καὶ μὴν καὶ τὰ Ἀριστοτέλους καὶ Πλάτωνος ἀεὶ μετὰ χεῖρας εἶχεν ὁ Γεώργιος. *Socrate prend de-là occasion d'exaggerer l'impieté de cet Heretique, qui enseignoit que le Fils de Dieu avoit eu un commencement, Platon n'ayant rien dit de pareil du second & du troisiéme Principe qu'il admettoit.* Θαυμάσαι οὖν μοι ἔπεισι πῶς οὗτοι οἱ ἄνδρες τῇ Ἀρειανῶν θρησκείᾳ παραμένουσιν, ὧν ὁ μὲν (Γεώργιος) τὸν Πλάτωνα ἀεὶ μετὰ χεῖρας εἶχεν· ὁ δὲ (Τιμόθεος) τὸν Ὠριγένην ἀνέπνεεν· οὐδὲ γὰρ Πλάτων τὸ δεύτερον καὶ τὸ τρίτον αἴτιον, ὡς αὐτὸς ὀνομάζειν εἰώθεν, ἀρχὴν ὑπάρξεως εἰληφέναι φησί· καὶ Ὠριγένης συναΐδιον πανταχοῦ ὁμολογεῖ τὸν υἱὸν τῷ πατρί. *Socrate se comporte icy comme les autres Ecrivains Ecclesiastiques, qui pour confondre les Heretiques, montrent quelquefois que leur impieté surpasse même celle des Payens. C'est ce que nous avons vû dans saint Irenée, & dans l'Auteur de l'ouvrage intitulé* Ὠριγένους Φιλοσοφούμενα. *L'Auteur de la Bibliotheque Universelle abuse étrangement de ce passage de Socrate, tome XVI. page 339. Mais ce que nous dirons de luy dans le IV. livre de cet ouvrage, suffira pour détruire toutes ses illusions dangereuses.*

(5) Gregor. Nazianz. orat. XXVI. Καὶ οὐκ οἶδε λόγων στροφὰς ῥήσεις τε σοφῶν, καὶ αἰνίγματα, καὶ τὰς Πύῤῥωνος ἐνστάσεις, ἢ ἐξέξεις, ἢ ἀντιθέσεις, καὶ τῶν Χρυσίππου συλλογισμῶν τὰς διαλύσεις, ἢ τῶν Ἀριστοτέλους τεχνῶν τὴν κακοτεχνίαν, ἢ τῆς Πλάτωνος εὐγλωττίας τὰ γοητεύματα,

les SS. Peres étoient si persuadez, que les Philosophes generalement parlant, étoient comme Tertullien (6) le dit souvent, les Patriarches des Heretiques, qu'entreprenant de refuter toutes ces heresies, ils croyoient devoir avant toutes choses exposer les opinions des Philosophes payens, comme étant la source empoisonnée d'où toutes ces erreurs avoient été tirées. C'est ce que l'on voit sur tout dans saint Epiphane (7), & dans l'Auteur d'un ouvrage sur le même sujet (8), que quelques-uns attribuent au même saint Epiphane, & d'autres à Origene.

Entreprenant de combattre toutes les Heresies, ils exposent d'abord les opinions & les erreurs des Philosophes payens, comme étant la source de toutes ces Heresies.

CH. XX.

Des erreurs d'Origene & des tempêtes excitées contre luy à ce sujet.

Cette conduite des Peres de l'Eglise ne pouvoit manquer de donner aux Fidelles une horreur extrême de la Philosopie payenne en general, & de celle de Platon en particulier : neanmoins l'exemple d'Ori-

οἱ κακῶς εἰς τὴν Ἐκκλησίαν ἡμῶν εἰσέφρησαν, ὥσπερ Αἰγυπτιακαί τινες μάστιγες. Personne ne doute que par ces dernieres paroles saint Gregoire de Nazianze n'entende les Arriens.

(6) Tertull. l. adv. Hermog. & alibi : Hæreticorum Patriarchæ, Philosophi.

(7) Epiphanius, l. 1. adversus hæreses.

(8) Origenis Philosophica, in Thesauro Antiquit. Græc. Gronovii, tomo x. *Voicy comme l'Auteur de cet ouvrage parle de la raison qui l'oblige de rapporter toutes les opinions des Philosophes payens, pour faire voir la source d'où les Heretiques ont tiré leurs erreurs.* Ἵνα οὖν καθὼς φθάντες εἴπωμεν, ἀθέους αὐτοὺς ἐπεδείξωμεν καὶ κατὰ γνώμην, καὶ κατὰ τρόπον, καὶ κατὰ ἔργον, ὅθεντε τὰ ἐπιχειρήματα αὐτοῖς γεγένηται, καὶ ὅτι μηδὲν ἐξ ἁγίων γραφῶν λαβόντες ταῦτα ἐπεχείρησαν, ἢ τινὸς ἁγίου διαδοχὴν φυλάξαντες ἐπὶ ταῦτα ὥρμησαν· ἀλλ᾽ ἔστιν αὐτοῖς τὰ δοξαζόμενα ἀρχὴν μὲν ἐκ τῆς Ἑλλήνων σοφίας λαβόντα, ἐκ δογμάτων φιλοσοφουμένων, καὶ μυστηρίων ἐπικεχειρημένων, καὶ ἀστρολόγων ῥεμβομένων. Δοκεῖ οὖν πρότερον ἐκθεμένους τὰ δόξαντα τοῖς τῶν Ἑλλήνων φιλοσόφοις ἐπιδεῖξαι τοῖς ἐντυγχάνουσιν ὄντα τούτων παλαιότερα, καὶ πρὸς τὸ θεῖον σεμνότερα. ἔπειτα συμβαλεῖν ἑκάστην αἵρεσιν ἑκάστῳ, ὡς τούτοις τοῖς ἐπιχειρήμασιν ἐπιλαβόμενος ὁ πρωτοστατήσας τῆς αἱρέσεως ἐπλεονέκτησε, λαβόμενος τὰς ἀρχὰς ἐκ τούτων, ἐπὶ τὰ χείρονα ὁρμηθεὶς δόγμα συνεστήσατο.

gene

gene qui ſe perdit pour s'y être trop attaché ; & les furieuſes tempêtes qui s'élevérent contre luy à ce ſujet, dûrent faire encore une plus grande impreſſion ſur leur eſprit.

Rien ne marque mieux l'horreur que l'on a eüe dans l'ancienne Egliſe de la Philoſophie profane, & en particulier de celle de Platon.

Ce grand homme ayant eu le malheur de ſe laiſſer prévenir de quelques opinions de Platon, particulierement touchant l'origine de l'ame ; & ayant crû pouvoir les produire dans ſes ouvrages, avec d'autant plus de liberté, qu'il n'y avoit encore rien de decidé ſur ce ſujet, vit incontinent toute l'Egliſe revoltée contre luy, & contre la nouveauté de ſes opinions Platoniciennes. Il fut accuſé d'avoir corrompu la ſaine doctrine par le mêlange des ſentimens de la Philoſophie payenne, & frappé enſuite des plus terribles anathêmes dans un Synode particulier d'Egypte, auquel toutes les autres provinces du monde Chrétien ſe joignirent. Il eſt vray que quelques-unes crurent que ſa faute ne meritoit pas un ſi rigoureux châtiment ; & que l'on devoit avoir plus d'égard pour un homme qui avoit rendu de ſi grands & de ſi importans ſervices à la Religion.

C'eſt pour s'être trop attaché à la Philoſophie profane, qu'il s'eſt attiré la condamnation de ſon Evêque, & enſuite de toute l'Egliſe.

Quoy qu'il en ſoit, on ne peut douter, que ce n'ait été là une des raiſons pour leſquelles Origene fut ſi ſévérement traité par ſon Evêque Demetrius ; & c'eſt ce que l'on peut apprendre par deux Lettres qu'il écrivit en ce temps-là pour ſa défenſe. Dans la premiere (9), il tâchoit de ſe juſtifier ſur le trop grand attachement qu'il avoit eu pour la Philoſophie

(9) Origenes apud Euſebium, l. VI. Hiſt. Eccleſ. cap. XIX. Ταῦτα μὲν οὖν εἰς παράστασιν ἐγκείσθω τῆς τε τοῦ ψευδηγόρου συκοφαντίας, καὶ τῆς Ὠριγένους καὶ περὶ τὰ Ἑλλήνων μαθήματα πολυπειρίας, περὶ ἧς πρός τινας μεμψαμένους αὐτῷ διὰ τὴν περὶ ἐκεῖνα σπουδὴν ἀπολογούμενος ἐν

payenne; parce qu'on le luy reprochoit comme la source des erreurs dans lesquelles il étoit tombé; & dans la seconde (1), qu'il écrivit au pape saint Fabien, il reconnoissoit, qu'en effet il luy étoit échapé plusieurs opinions mal conçûës qui ne devoient pas être produites au jour, mais que le trop grand empressement de son ami Ambroise, ne luy avoit pas permis de retrancher de ses ouvrages.

Il semble avoir reconnu luy-même que la lecture des Philosophes payens luy avoit été préjudiciable.

On voit encore dans la Lettre où il donne de si excellens avis à son Disciple saint Gregoire de Neocesarée, touchant l'étude de la Philosophie profane, qu'il parle comme un homme convaincu par sa propre experience, que cette étude luy avoit été nuisible, & qu'elle l'avoit engagé dans toutes ces opinions, qui luy avoient attiré un si rigoureux traitement. En effet il luy dit (2), que l'Ecriture condam-
» nant ceux des Israëlites qui retournoient en Egypte,

ἐπιστολῇ τινι ταῦτα γράφει. Ἐπεὶ δὲ ἀνακειμένῳ μοι τῷ λόγῳ, & reliqua ut supra. Quibus Eusebius subjungit : Καὶ ταῦτα μὲν αὐτῷ περὶ τῆς Ἑλληνικῆς ἀσκήσεως ἀπολογουμένῳ (Ὠριγένει) εἴρηται.

(1) Hieronym. in epist. ad Pammachium & Oceanum : Ipse Origenes in epistola quam scribit ad Fabianum Romanæ urbis Episcopum, pœnitentiam agit, cur talia scripserit, & causas temeritatis in Ambrosium refert, quod secreto edita in publicum protulerit.

(2) Origenes in epist. ad Gregor. Neocæs. cap. XIII. Philocal. Οἶδε μέν τοι ἡ θεία γραφὴ πρὸς κακοῦ γεγονέναι τὸ ἀπὸ τῆς γῆς τῶν υἱῶν Ἰσραὴλ εἰς Αἴγυπτον καταβεβηκέναι· αἰνισσομένη ὅτι τισὶ πρὸς κακοῦ γίνεται τὸ παροικῆσαι τοῖς Αἰγυπτίοις, τουτέστι τοῖς τοῦ κόσμου μαθήμασι, μετὰ τὸ ἐντραφῆναι τῷ νόμῳ τοῦ Θεοῦ, καὶ Ἰσραηλιτικῇ εἰς αὐτὸν θεραπείᾳ. Ἄδερ γοῦν ὁ Ἰδουμαῖος, &c. Et infra : Κἀγὼ δὲ τῇ πείρᾳ μαθὼν εἴποιμ' ἂν σοι, ὅτι σπάνιος μὲν ὁ τὰ χρήσιμα τῆς Αἰγύπτου λαβὼν, καὶ ἐξελθὼν ταύτης, καὶ κατασκευάσας τὰ πρὸς τὴν λατρείαν τοῦ Θεοῦ· πολὺς δὲ ὁ τοῦ Ἰδουμαίου Ἄδερ ἀδελφός. οὗτοι δέ εἰσιν οἱ ἀπό τινος Ἑλληνικῆς εὐτρεχείας αἱρετικὰ γεννήσαντες νοήματα, καὶ οἱονεὶ δαμάλεις χρυσᾶς κατασκευάσαντες ἐν Βαιθὴλ, ὃ ἑρμηνεύεται οἶκος Θεοῦ.

semble marquer par-là qu'il y a du danger pour plusieurs de s'appliquer à la Philosophie payenne, après avoir receu la Loy de Dieu, & fait profession de la veritable pieté. Il ajoûte qu'il sçait par sa propre experience, qu'il se trouve peu de personnes, qui après être retournez en Egypte, c'est-à-dire à l'étude des sciences profanes, en soient sortis heureusement; & ayent employé, comme ils devoient, au culte de Dieu les avantages qu'ils en avoient tirez; mais qu'il y en a beaucoup, qui ressemblent à l'Iduméen Adad, dont il est parlé dans le troisiéme livre des Rois, qui ayant pris alliance en Egypte, & étant de retour dans la terre d'Israël, divisa le Peuple de Dieu, & le porta à l'idolâtrie; de même, que plusieurs pour s'être trop attachez aux sciences des Grecs, ont produit des opinions heretiques, & ont expliqué l'Ecriture selon leurs fictions & leurs imaginations particulieres.

Il paroît même dans une de ses homelies (3) sur

Il compare la

(3) Idem, Hom. VII. in Josue. Multus decor est in verbis, & multa in Philosophorum vel Rhetorum sermonibus pulchritudo: qui omnes de civitate sunt Hiericho, id est, hujus mundi homines. Si ergo invenias apud Philosophos perversa dogmata, luculenti sermonis assertionibus decorata, ista est lingua aurea. Sed vide ne te decipiat fulgor operis, ne te rapiat sermonis aurei pulchritudo: memento quia Jesus anathema jussit esse omne aurum, quod in Hiericho fuerit inventum. Si Poëtam legeris modulatis versibus & præfulgido carmine deos deasque texentem, ne delecteris eloquentiæ suavitate. Lingua aurea est: si eam sustuleris, & posueris in tabernaculo tuo, si introduxeris in cor tuum ea quæ ab illis asseruntur, pollues omnem Ecclesiam Domini. Hoc fecit infelix Valentinus & Basilides, hoc fecit & Marcion, hæretici furati sunt isti linguas aureas de Hiericho, & Philosophorum nobis non rectas in Ecclesias introducere conati sunt sectas, & polluere omnem Ecclesiam Domini. Sed nos præcedens Patrum sequamur exemplum, discutiamus diligentius ne quis absconditam in

Philosophie profane au butin de Jericho, auquel Josué défendit sous peine de mort, de toucher.

Josué, qu'il fait allusion aux malheurs qui luy étoient arrivez en consequence de ces opinions dangereuses, qu'il avoit tirées de Platon. C'est lorsqu'il parle de ce lingot d'or, qu'Achan se reserva du saccagement de Jericho, contre l'ordre exprès de Dieu & de Josué; » on trouve, dit-il, dans les livres des Philosophes & » des Orateurs profanes beaucoup d'éloquence & d'a- » grémens, mais tous ces gens sont de Jericho, c'est- » à-dire du monde. Si donc vous trouvez dans ces Au- » teurs des sentimens tout brillans de la plus vive élo- » quence, souvenez-vous que c'est-là le lingot d'or de » Jericho; prenez garde que son éclat ne vous éblouïs- » se, & que vous ne vous laissiez séduire par tous ces » beaux discours: Jesus a défendu sous peine d'ana- » thême, que l'on prit rien de tout ce qui se trouve dans » Jericho. Si vous prenez ce lingot, & que vous le ca- » chiez dans vôtre tente; c'est-à-dire, si vous donnez » entrée dans vôtre cœur à toutes ces opinions profa- » nes, vous soüillerez l'Eglise de Dieu. C'est ce que » Valentin, Basilide & Marcion, ces malheureux here- » tiques, ont fait: ils ont pris le lingot d'or de Jeri- » cho, en tâchant d'introduire dans l'Eglise les opi- » nions des Philosophes, & par-là ils l'ont soüillée. » Pour nous suivons l'exemple de nos Peres: exami- » nons serieusement, si quelqu'un ne cache pas chez » luy quelque partie du butin de Jericho, & retran- » chons du milieu de nous ce desordre: car si nous ne » le faisons pas, Dieu luy-même nous confondra, &

Les Heretiques ont tâché d'introduire dans l'Eglise les opinions des Philosophes payens, mais ils ont été anathematisez & confondus.

tabernaculo suo habeat Hierichontiam linguam, & abjiciamus malum ex nobis ipsis: quia etiam si nos cessamus, arguet Deus, ita ut ipse sponte confiteatur & dicat: Furatus sum linguam auream & dextralia pura.

découvrira nôtre larcin. C'est ainsi qu'Origene semble avoüer luy-même sa faute, & se condamner, en condamnant ceux qui ont tâché d'introduire dans l'Eglise les opinions des Philosophes payens.

Mais soit qu'Origene ait reconnu luy-même, qu'il avoit eu trop d'attachement pour la Philosophie profane, comme cela est fort croyable par tout ce que nous venons de rapporter, soit qu'il ne l'ait pas reconnu; il est certain, que les Peres de l'Eglise le luy ont toûjours reproché avec beaucoup de force. C'est ce que l'on voit encore dans saint Jerôme (4), saint Epiphane (5), saint Methodius (6), Marcel d'Ancyre (7), & dans les actes du cinquiéme Con-

Les Peres de l'Eglise ont reproché constamment à Origene son trop grand attachement pour la Philosophie de Platon: & ses erreurs ont été condamnées dans le V. Concile general, comme autant d'im-

(4) Hieronym. epist. ad Pammachium, adv. Joan. Hierosol. de erroribus Origenis loquens. Non est istius temporis contra dogma gentilium, & ex parte Platonicum, scribere. Et infra: Pertrahuntur in medium vestra mysteria, & de gentilium fabulis dogma contextum, Christianis auribus publicatur. Hoc quod vos miramini, olim in Platone contempsimus.

Idem In epist. ad Pammachium & Oceanum. Quod autem perjuriorum atque mendacii inter se orgiis fœderentur: sextus Stromateon (Origenis) liber, in quo ex Platonis sententia nostrum dogma componit, planissime docet.

(5) Epiphanius, Hæresi LXV. quæ est Origenianorum. Τὴν ψυχὴν τὴν ἀνθρωπείαν λέγει (Ὠριγένης) προϋπάρχειν, ἀγγέλους δὲ ταύτας εἶναι καὶ δυνάμεις ἄνω, ἐν ἁμαρτίαις δὲ ἀμπλακησάσας, καὶ τούτου ἕνεκεν εἰς τιμωρίαν εἰς τοῦτο τὸ σῶμα κατακεκλεισμένας.... τὴν παλαιὰν Ἑλλήνων μυθώδη ὑπόνοιαν φανταζόμενος. *On voit assez que ces fables payennes, que saint Epiphane reproche à Origene, sont celles de Platon. Il les luy reproche encore plus bas dans les termes les plus forts. Enfin, en finissant la réfutation qu'il fait de ces erreurs, il fait voir qu'Origene n'y est tombé que pour s'être trop rempli de la Philosophie & des sciences profanes.*

(6) Methodius Episcopus & Martyr, apud Photium, cod. 125. Ὠριγένης τὴν ψυχὴν μόνην ἔλεγεν ἄνθρωπον ὡς ὁ Πλάτων.

(7) Marcellus Ancyranus apud Eusebium, lib. 1. adversus eundem Marcellum. Καὶ ἔτι, εἰ δεῖ τἀληθὲς περὶ Ὠριγένους εἰπεῖν, τοῦτο προσήκει λέγειν, ὅτι ἄρτι τῶν τῆς φιλοσοφίας ἀποστὰς μαθημάτων, καὶ ἔτι

pietez Payennes & Platoniciennes,

cile (8) general, où ſes erreurs furent condamnées (9), comme autant d'impietez Platoniciennes & Payennes. Ainſi plus Origene a été conſiderable par ſon merite extraordinaire, plus les troubles que ſes erreurs ont cauſez dans l'Egliſe ont été grands, plus la condamnation en a été ſolemnelle; plus auſſi elle confirme ce que nous avons dit juſqu'à preſent

θείοις ὁμιλῆσαι προσελόμενος λόγοις, περὶ τῆς ἀκριβοῦς τῶν γραφῶν καταλήψεως, διὰ τὸ πολὺ καὶ φιλότιμον τῆς ἔξωθεν παιδεύσεως, θᾶττον τοῦ δέοντος ἀρξάμενος ὑπογράφειν, ὑπὸ τῶν τῆς φιλοσοφίας παρήχθη λόγων, καὶ τινὰ δι' αὐτοὺς οὐ καλῶς γέγραφε. δῆλον δὲ ἐστι γὰρ τῶν τοῦ Πλάτωνος μεμνημένος δογμάτων, καὶ τῆς τῶν ἀρχῶν παρ' αὐτῷ διαφορᾶς, περὶ ἀρχῶν γέγραφε βιβλίον. καὶ ταύτην τῷ συγγράμματι τὴν ἐπιγραφὴν ἔθετο. δεῖγμα δὲ τοῦτο μέγιστον τὸ, μηδὲ ἄλλοθέν ποθεν τὴν ἀρχὴν τῶν λέξεων αὐτὸν ἢ τὴν ἐπιγραφὴν τοῦ βιβλίου ποιήσασθαι, ἀλλ' ἀπὸ τῶν τῷ Πλάτωνι ῥηθέντων ῥημάτων. γέγραφε γὰρ ἀρχόμενος οὕτως. οἱ πεπιστευκότες καὶ πεπιστευμένοι. τοῦτο τὸ ῥητὸν οὕτως εἰρημένον, εὕροις ἂν ἐν τῷ Γοργίᾳ Πλάτωνος.

(8) Concil. Conſtant. II. can. XI. cui addendus Imperatoris Juſtiniani Tractatus adverſ. Origenis errores, in quo hæc leguntur: Ταῖς γὰρ τῶν Ἑλλήνων μυθολογίαις ἐντραφεὶς (Ὠριγένης), καὶ ταύτας ἐπεκτεῖναι βουλόμενος ἐσχηματίσατο τὰς θείας δῆθεν ἑρμηνεύειν γραφάς.... τί γὰρ ἕτερον παρὰ τὰ τῷ Πλάτωνι εἰρημένα τῷ τὴν Ἑλληνικὴν μανίαν πλατύναντι Ὠριγένης ἐξέθετο; Et infra: Οὐ γὰρ ἐφρόνησεν ὡς Χριστιανὸς, ἀλλὰ ταῖς Ἑλλήνων ἀκολουθήσας φλυαρίαις πεπλάνηται. His ſimilia de Origene in eodem Tractatu quam plurima leguntur.

(9) *On doute ſi les erreurs d'Origene ont été condamnées dans le V. Concile Oecumenique même, ou ſeulement dans un Concile particulier, tenu quelques années auparavant ſous Mennas. Quoy qu'il en ſoit, il eſt certain que ce Concile particulier fut confirmé dans le Concile Oecumenique, que les actes de l'un & de l'autre furent joints enſemble dans un même volume, qu'ils ont toûjours été conſiderez dans l'Egliſe comme ayant la même autorité, & que les anciens Auteurs par cette raiſon, ont toûjours attribué au V. Concile General la condamnation des erreurs d'Origene, qu'ils regardent tous aprés le Concile, comme de malheureuſes productions de la Philoſophie payenne & Platonicienne. Voicy comme Photius en parle dans ſa lettre à Michel Prince de Bulgarie:* Ἔτι δὲ κατεδίκασε (ἡ ἁγία καὶ οἰκουμενικὴ πέμπτη σύνοδος) καὶ ἀνεθεμάτισεν Ὠριγένην, Δίδυμον, Εὐάγριον, παλαιὰ τῶν πιστῶν ἀρρωστήματα, ἄνδρας τὴν Ἑλληνικὴν μυθολογίαν ἐν τῇ τοῦ Θεοῦ ἐκκλησίᾳ παρεισενεγκεῖν φιλονεικήσαντας.

de l'horreur que toute l'ancienne Eglise a euë de la Philosophie payenne, & sur tout de celle de Platon.

Puis donc que les Peres de l'Eglise ont toûjours regardé la Philosophie Platonicienne, comme faisant partie du Paganisme, & en étant la Theologie la plus specieuse, & qu'ils l'ont rejettée en cette qualité sans aucune exception : puisqu'ayant pû suivre quelques-uns de ses sentimens sur des matieres indifferentes à la Religion, & ayant eu plusieurs occasions de le faire, ils en ont été toûjours si éloignez, qu'ils ont paru avoir excedé, jusqu'à condamner absolument toute la Philosophie : puisqu'enfin ils ont regardé particulierement celle de Platon, comme la source de toutes les heresies qui s'étoient élevées de leurs temps, & qu'ils ont reproché aux Heretiques l'attachement qu'ils avoient pour elle, comme un de leurs plus grands égaremens : je crois que l'on doit necessairement reconnoître qu'ils ont été eux-mêmes très-eloignez de la suivre, ou d'adopter ses sentimens en quelque matiere que ce puisse être ; & que par consequent rien n'est plus faux, ni plus insoûtenable que le prétendu Platonisme dont on les accuse.

Conclusion tirée de la plûpart des preuves produites dans ce second Livre.

Fin du second Livre.

DÉFENSE
DES
SAINTS PERES
ACCUSEZ DE PLATONISME.

LIVRE TROISIE'ME.

Que les Peres de l'Eglise ont combattu la Philosophie Platonicienne.

CHAP. I. *Dessein de ce troisieme Livre. On entreprend de faire voir que les SS. Peres, loin de suivre la Philosophie Platonicienne, l'ont combattuë avec beaucoup d'ardeur.*

CEUX QUI SONT affectionnez à un Auteur, ou qui suivent ses sentimens, sont naturellement portez à le défendre, ou à l'excuser sur les erreurs qu'on luy impute. C'est une suite de l'estime qu'ils ont conçûë, & qui n'auroit rien dans le fond que de loüable, si en se laissant aller à cette inclination si naturelle, on n'oublioit souvent un peu trop ce qu'on doit à la verité & à la bonne foy. Depuis qu'Aristote a été communément suivi dans les écoles, personne n'ignore combien de volumes on a composez, pour le justifier des erreurs capitales, dont l'antiquité l'avoit accusé, sur la Providence de Dieu & sur l'immortalité de l'ame. Platon, quoy qu'incomparablement

comparablement moins suivi, n'a pas manqué neanmoins de zelez partisans, qui ont pris de temps en temps sa défense; & sans parler des plus anciens, nous avons de nos jours un celebre Traducteur, qui le justifie presque sur toutes ses erreurs, soit de Physique, soit de Morale; & qui nous le donne comme un Philosophe veritablement divin, & dans les ouvrages duquel on ne trouve par tout que des leçons de toutes les vertus. Enfin Epicure luy-même, quelque décrié qu'il ait été dans tous les siecles, n'a-t-il pas trouvé dans celuy-cy des défenseurs, qui ont entrepris de répondre à tous les chefs d'accusation, qui l'avoient fait si justement condamner & sur ses mœurs & sur sa doctrine? D'où vient cela? c'est que quelques-uns de ces Apologistes suivoient les principes de ce Philosophe sur la Physique, & que d'autres s'accommodoient fort pour la pratique de ses sentimens sur la Morale; & que les uns & les autres en faisant l'Apologie de ce Philosophe, travailloient en même temps à leur propre justification.

Si les SS. Peres avoient été affectionnez à Platon, ils auroient tâché de le justifier sur ses erreurs; mais bien loin de là, ils se sont appliquez à les relever, & à donner du mépris de sa Philosophie, & de sa personne même.

Si donc les Peres de l'Eglise avoient été affectionnez à Platon, ou qu'ils eussent suivi en quoy que ce fût sa Philosophie, n'auroient-ils pas tenu la même conduite, dans ce qu'elle a de raisonnable? N'auroient-il pas au moins excusé ou dissimulé les erreurs de ce Philosophe, autant que la verité leur auroit pû permettre? Mais si loin de dissimuler ou d'excuser les erreurs de Platon, ils les ont exposées dans toute leur difformité; s'ils les ont combattuës avec toute l'ardeur dont ils étoient capables; si loin même de faire honneur à ce Philosophe des bonnes choses

qu'il a dites, ils ont fait voir qu'il les avoit pillées & corrompuës ; si enfin ils n'ont rien omis pour ruiner son autorité, donner du mépris de sa personne, & décrier toute sa Philosophie ; ne faudra-t-il pas reconnoître necessairement, que loin d'avoir été attachez à Platon, ils ont été ses plus grands & ses plus redoutables adversaires ? Adversaires en effet si redoutables, que ce Philosophe si vanté dans tout le Paganisme, malgré toute l'autorité qu'il s'étoit acquise depuis si long-temps, malgré tous les efforts de ses sectateurs, malgré, si je l'ose dire, toutes les forces de l'enfer ausquelles ils eurent recours pour le soûtenir, se vit enfin obligé de succomber sous leurs coups. Disons mieux, & reconnoissons que cette glorieuse victoire que la Religion Chrétienne remporta sur Platon, & sur toute la Philosophie payenne, ne doit être attribuée qu'au pouvoir tout divin de Jesus-Christ, ainsi que les Peres de l'Eglise eux-mêmes le reconnoissent, & que nous le dirons dans la suite.

Premiere erreur de Platon sur les Etres spirituels. Son Polytheïsme.

Mais avant que de parler de la Victoire, examinons quelques circonstances du combat, & commençons par les erreurs que les Peres de l'Eglise ont reprochées à Platon & à ses sectateurs. La premiere & la plus criminelle de toutes est sans contredit la pluralité des Dieux & l'idolâtrie. Il est certain que Platon a eu quelque connoissance du vray Dieu, soit qu'il ait tiré cette connoissance de la tradition ou des Livres des Hebreux ; soit qu'il l'ait euë par les lumieres de la raison, & la vûë de toutes les creatures, qui annoncent leur Createur d'une voix

si intelligible ; soit enfin qu'il se soit servi de l'un & de l'autre de ces deux moyens, comme il est plus croyable, & que les Peres de l'Eglise nous l'apprennent. Mais il n'est pas moins certain qu'en même temps qu'il a reconnu le vray Dieu, & qu'il en a parlé même en quelques endroits de ses ouvrages d'une maniere fort conforme aux paroles de l'Ecriture; par un aveuglement qu'on a peine à comprendre, il en a reconnu une infinité d'autres, & même en beaucoup plus grand nombre que le commun des Payens les plus superstitieux. Car outre ceux qu'il a trouvé établis par l'usage & l'autorité des Loix, & qu'il a admis constamment ; il en a forgé d'autres qui luy sont propres, & qui font partie du systême de sa Philosophe.

Ses sectateurs (1) après luy divisent cette multi- *Combien de*

(1) Apuleïus, de Deo Socratis. Plato omnem naturam rerum, quod ejus ad animalia pertineat, trifariam divisit : censuitque summos deos, summum, medium, infimum..... proinde ut majestas postulabat, Diis immortalibus cœlum dicavit : quos quidem deos cœlites partim visu usurpamus, alios intellectu vestigamus. Ac visu quidem cernimus,

Vos, ô clarissima mundi
Lumina, labentem cœlo quæ ducitis annum.

Nec modo ista præcipua : Solem diei opificem, Lunamque Solis æmulam.... verum etiam septem Stellas, quæ vulgo Vagæ ab imperitis nuncupantur, quæ tamen indeflexo, & certo & stato cursu meatus longe ordinatissimos divinis vicibus æternos efficiunt.... In eodem visibilium deorum numero, qui cum Platone sentis locato : Arcturum, Geminos, Leonem, aliosque itidem radiantes deos, quibus cœli chorum comptum & coronatum suda tempestate visimus..... Est aliud genus deorum, quod natura visibus nostris denegavit, nec non tamen intellectu eos rimabundi contemplamur, acie mentis acrius contemplante. Quorum in numero sunt illi duodecim numero, situ nominum in duos versus ab Ennio coarctati,

Juno, Vesta, Minerva, Ceres, Diana, Venus, Mars,
Mercurius, Jovis, Neptunus, Vulcanus, Apollo.

Sortes de Divinitez Platon a admises.

tude innombrable de Dieux, en ceux qui ſont viſibles, & ceux qui ne le ſont pas. Les viſibles ſont, le monde, qui ſelon Platon, eſt non ſeulement un animal doüé de raiſon & d'intelligence, mais encore le plus grand des Dieux viſibles; enſuite, les parties du monde les plus conſiderables, telles que le Ciel, le Soleil, la Lune, les Planettes & toutes les Etoiles. Les inviſibles ſont les Dieux de la Fable, Jupiter, Neptune, Apollon, Mars, Mercure, Venus, & tous les autres, dont Platon, ſubſtituant aux ſottiſes que les Poëtes en racontoient, ſes propres égaremens, fait des ſubſtances éternelles ſouverainement bonnes, heureuſes, & parfaites. Il les place dans l'endroit le plus élevé du ciel, & met à leur tête celuy qu'il reconnoît pour le Pere & le ſouverain maître de l'univers, & dont il dit que la majeſté eſt ſi grande, qu'il eſt très-difficile de la comprendre, & encore plus d'en parler.

Difference entre les Dieux ſuperieurs & inferieurs de Platon.

Au reſte ces Dieux inviſibles ſont ſi élevez au-deſſus des hommes, & par le lieu qu'ils habitent, & par l'excellence de leur nature, que les hommes ne peuvent avoir aucun commerce avec eux, ni leur faire entendre leurs prieres, ni obtenir d'eux immediatement quoy que ce puiſſe être. Pour remedier à cet inconvenient (2), Platon met dans les airs une

Cæterique id genus, quorum nomina quidem ſunt noſtris auribus jamdiu cognita..... Quos deos Plato exiſtimat naturas incorporales, animales, neque fine ullo, neque exordio, ſed prorſus ac retro æviternos, corporis contagione ſua quidem natura remotos, ingenio ad ſummam beatitudinem perfecto, &c. De iiſdem Diis, tam viſibilibus quam inviſibilibus, vide ipſummet Platonem in Epinomide, in Timæo, & in Legibus.

(2) Idem Apuleïus ibid. Cæterum ſunt quædam divinæ mediæ poteſ-

infinité d'autres Dieux inferieurs, qu'il appelle demons; & qu'il fait les ministres ou les interpretes de ces Divinitez superieures par rapport aux hommes. Ceux-cy ont soin de tout ce qui se passe dans le monde, chacun dans son département; ils portent aux Dieux superieurs les prieres des hommes, & en rapportent des dons & des graces; ils président sous leur autorité aux oracles, aux auspices & à toutes les autres sortes de divinations; ils sont les auteurs de tous les miracles & de tous les prodiges qui arrivent; enfin les Dieux superieurs ne peuvent rien par rapport aux hommes, ni les hommes par rapport aux Dieux, que par le ministere de ces demons, qui sont pour cet effet d'une nature mitoyenne, & placez entre les uns & les autres. Enfin Platon (3) met encore d'autres Dieux dans les eaux; car, selon luy, tous les élemens & toutes les parties de l'univers en

tates, inter summum æthera & infimas terras in isto interfitæ aëris spatio, per quas & desideria nostra & merita ad deos commeant. Hos græco nomine δαίμονας nuncupant: inter terricolas cœlicolasque rectores, hinc precum, inde donorum: qui ultro citroque portant hinc petitiones, inde suppetias: ceu quidam utrimque interpretes & salutigeri. Per hos eosdem, ut Plato in Symposio autumat, cuncta denuntiata, & magorum varia miracula, omnesque præsagiorum species reguntur. Eorum quippe de numero præditi curant singula, proinde ut est eorum cuique tributa provincia, vel somniis confirmandis, vel extis fissiculandis, vel præpetibus gubernandis, &c.

(3) Plato in Epinom. interprete Ficino. Visibiles itaque Deos maximos, summopereque honorandos, acutissimeque undique cuncta videntes, ac primos, naturam astrorum, & quæ cum astris facta sentimus, fatendum. Deinceps vero sub his dæmones, genus aëreum, in tertia mediaque regione, qui interpretationis causa sunt, collocatos, orationibus colere, gratia laudabilis intercessionis, interpretationibusque debemus. . . . . Quintum vero, quod ex aqua est, recte semideum vocabimus. Id nonnunquam cernitur, nonnunquam aspectui nostro se subtrahit, & cum videtur, tenui visu perceptum, admirationem affert, &c.

ſont remplies ; il appelle ceux-cy des demi-dieux ; il prétend qu'ils ſe rendent quelquefois viſibles, & il leur donne, comme aux demons, le pouvoir d'envoyer des ſonges, & de faire une infinité d'autres merveilles.

Comment les Peres de l'Egliſe ont refuté ce Polythéiſme inſenſé de Platon.

Voilà quel eſt le Polythéïſme que Platon enſeigne dans ſes Livres : Polythéïſme que tous ſes ſectateurs ont ſuivi, & que les Peres de l'Egliſe ont combattu par tout ; comme entr'autres (4) ſaint Juſtin, Origene (5), Euſebe (6), Theodoret (7), & ſaint Auguſtin (8). Il eſt vray que la plûpart ne peuvent comprendre, comment ce Philoſophe ayant eu connoiſſance de la doctrine des Hebreux, & ayant parlé de Dieu en quelques endroits de ſes ouvrages d'une maniere qui eſt ſi conforme à cette doctrine ; a pû enſuite tomber dans un égarement ſi prodigieux, que d'admettre & de ſoûtenir cette multitude innombrable de Dieux, & particulierement ceux des Poëtes, dont il rejette ailleurs les fables ſcandaleuſes. C'eſt pourquoy ils croyent avec beaucoup de vrayſemblance, qu'il n'a agi de la ſorte, que pour ſe conformer aux uſages & aux opinions reçûës dans tout le Paganiſme, auſquelles il n'a pas oſé s'oppoſer. Mais c'eſt-là deſſus qu'ils l'accuſent (9) en même

(4) Juſtinus Martyr, in Cohort. ad Græcos.
(5) Origenes, l. vi. adv. Celſum.
(6) Euſeb. l. xiii. Præp. Evang. cap. xiv. & xviii.
(7) Theodoret. l. de Cur. Græc. affect. ſerm. i. ii. iii. & alibi paſſim.
(8) Auguſt. l. viii ix. & ſeqq. de Civitate Dei.
(9) Origenes, l. vi. contra Celſum. Πλάτων ὁ τοῦ Ἀρίστωνος τὰ περὶ τοῦ πρώτου ἀγαθοῦ διασημαινέτω ἔν τινι τῶν Ἐπιστολῶν καὶ φασκέτω, Μηδαμῶς εἶναι ῥητὸν τὸ πρῶτον ἀγαθὸν, ἀλλ' ἐκ πολλῆς συνουσίας ἐγγινόμενον καὶ ἐξαίφνης οἷον ἀπὸ πυρὸς πηδήσαντος, ἐξαπτεῖν φῶς ἐν τῇ ψυχῇ

temps de la plus lâche complaisance & de la prévarication la plus honteuse. C'est à cette occasion, qu'ils

χρὴ ὧν καὶ ἡμεῖς ἀκούσαντες συγκατατιθέμεθα ὡς καλῶς λεγομένων· ὁ Θεὸς γὰρ αὐτοῖς ταῦτα καὶ ὅσα καλῶς λέλεκται, ἐφανέρωσε. διὰ τοῦτο δὴ καὶ τοὺς τὰ ἀληθῆ περὶ Θεοῦ ὑπολαβόντας, καὶ μὴ τὴν ἀξίαν τῆς περὶ αὐτοῦ ἀληθείας θεοσέβειαν ἀσκήσαντας, φαμὲν ὑποκεῖσθαι ταῖς τῶν ἁμαρτανόντων κολάσεων. αὐταῖς γὰρ λέξεσί φησι περὶ τῶν τοιούτων ὁ Παῦλος, ὅτι ἀποκαλύπτεται ὀργὴ Θεοῦ ἀπ' οὐρανοῦ ἐπὶ πᾶσαν ἀσέβειαν. Tum relato integro illo Pauli ad Romanos loco, subjungit : Καὶ ἀλήθειαν γοῦν κατέχουσιν, ὡς καὶ ὁ ἡμέτερος μαρτυρεῖ λόγος, οἱ φρονοῦντες ὅτι ῥητὸν οὐδαμῶς ἐστι τὸ πρῶτον ἀγαθὸν..... ἀλλ' οἱ τοιαῦτα περὶ τοῦ πρώτου ἀγαθοῦ γράψαντες καταβαίνουσιν εἰς Περαιέα προσευξόμενοι ὡς Θεῷ τῇ Ἀρτέμιδι, καὶ ὀψόμενοι τὴν ὑπὸ Ἑλλήνων ἐπιτελουμένην πανήγυριν, καὶ τηλικαῦτά γε φιλοσοφήσαντες περὶ τῆς ψυχῆς καὶ τὴν διαγωγὴν τῆς καλῶς βεβιωκυίας διεξελθόντες, καταλιπόντες τὸ μέγεθος ὧν αὐτοῖς ὁ Θεὸς ἐφανέρωσεν, εὐτελῆ φρονοῦσι καὶ μικρά, ἀλεκτρυόνα τῷ Ἀσκληπιῷ ἀποδιδόντες, καὶ τὰ ἀόρατα τοῦ Θεοῦ, καὶ τὰς Ἰδέας φαντασθέντες..... οὐδὲν ἧττον ἐματαιώθησαν ἐν τοῖς διαλογισμοῖς αὐτῶν, καὶ ὡς ἀσυνέτως αὐτῶν ἡ καρδία ἐν σκότῳ καὶ ἀγνοίᾳ καλινδεῖται τῇ περὶ τοῦ θεραπεύειν τὸ θεῖον, &c. *Dans le livre suivant Origene accuse encore Socrate d'idolâtrie, lorsqu'il dit que si l'oracle de Delphes le déclara le plus sage des hommes de son temps, ce ne fut pas tant à cause de sa sagesse, qu'à cause des sacrifices qu'il luy offroit, comme à tous les autres démons. Le démon de Socrate, & celuy qui présidoit à Delphes, s'entendoient parfaitement entre eux, & se rendoient mutuellement, selon la remarque de Tertullien, toute sorte de services & de bons témoignages. Socrate avoit continuellement recours à cet Oracle, & y adressoit ses meilleurs amis, comme entre autres Xenophon, suivant ce que celuy-cy nous l'apprend luy-même dans sa Retraite des Dix-mille. Au reste, les autres Peres de l'Eglise ont parlé comme Origene, du Coq que Socrate en mourant ordonna que l'on payât à Esculape. Tous l'ont regardé comme un sacrifice voué & offert à cette fausse divinité par ce Philosophe, & approuvé formellement par son disciple. C'est ainsi qu'Eusebe, Theodoret, Tertullien, Lactance, saint Jean Chrysostome en parlent: & c'est inutilement que Mr. Dacier prétend qu'il faut prendre ces paroles de Socrate d'une maniere allegorique. Rapportons d'abord ces passages des SS. Peres : ils serviront autant à la condamnation de Platon que de Socrate, puisque, comme l'on sçait, ces deux Philosophes ne sont qu'un, & que leurs interêts sont absolument les mêmes. D'ailleurs, ces passages nous apprendront comment les Peres de l'Eglise ont parlé de l'un & de l'autre, & quels sentimens ils en ont eus: chose importante à sçavoir dans la question dont il s'agit. Voicy donc ce que dit Lactance au sujet de l'idolâtrie de Socrate, & du Coq qu'il*

font voir avec plus d'évidence, les contradictions manifestes, dans lesquelles il est tombé, & la ne-

ordonna en mourant que l'on offrît pour luy à Esculape : Quis jam superstitiones Ægyptiorum audeat reprehendere, quas Socrates Athenis auctoritate confirmavit sua? Illud vero nonne summæ vanitatis, quod ante mortem familiares suos rogavit, ut Æsculapio gallum quem voverat, pro se sacrarent? Timuit videlicet, ne apud Rhadamanthum receptorem voti reus fieret ab Æsculapio. Dementissimum hominem putarem, si morbo affectus perisset : cum vero hoc sanus fecerit, est ipse insanus, qui eum putet esse sapientem. En cujus temporibus natum esse se homo sapiens gratuletur. Lact. l. III. cap. XX. in fine. *Ces dernieres paroles tombent sur Platon, qui remercioit les Dieux de ce qu'il étoit né du temps de Socrate. Tertullien ne se mocque pas moins que Lactance du sacrifice de ce Philosophe :* Socratis vox est, si dæmonium permittat. Idem & cum aliquid de veritate sapiebat, deos negans, Æsculapio tamen gallinacium prosecari jam in fine jubebat. Credo ob honorem patris ejus, quia Socratem Apollo sapientissimum omnium cecinit. O Apollinem inconsideratum! sapientiæ testimonium reddidit ei viro, qui negabat deos esse. Tertull. Apol. cap. XLVI. *Saint Jean Chrysostome parlant de l'idolatrie de Socrate & de Platon, la prouve par ce même fait si connu.* Καὶ γὰρ οὗτοι τοὺς τοιαῦτα ἐφευρόντας Αἰγυπτίους διδασκάλους ἔχουσι. καὶ Πλάτων ὁ δοκῶν εἶναι τῶν ἄλλων σεμνότερος ἐγκαλλωπίζεται τούτοις, καὶ ὁ τούτου διδάσκαλος περὶ τὰ εἴδωλα ταῦτα ἐπτόηται. τὸν γοῦν ἀλεκτρυόνα ὁ κελεύων τῷ Ἀσκληπιῷ θύειν οὗτός ἐστιν. Hom. III. in cap. I. ad Rom. *Eusebe joint ce fait à plusieurs autres pareils, qui montrent également l'aveuglement du maître & du disciple. Car parlant de Platon, il dit qu'après s'être élevé jusqu'à la connoissance du souverain Auteur de l'univers ; il est tombé dans le plus profond abysme de l'idolâtrie :* Ὡς μὴ διατρέπεσθαι, τὸν Σωκράτην καταβῆναι φάντα εἰς Πυραῖα προσευξόμενον τῇ θεῷ, καὶ τὴν βάρβαρον ἑορτὴν τοὺς πολίτας τότε πρῶτον ἐπιτελοῦντας θεασόμενον, καὶ τὸν ἀλεκτρυόνα τῷ Ἀσκληπιῷ θῦσαι ὁμολογοῦντα προστάξαι, τόν τε πάτριον Ἑλλήνων ἐξηγητὴν, τὸν ἐγκαθήμενον ἐν Δελφοῖς δαίμονα θειάζοντα. *Je finiray par ces beaux vers de Prudence.*

Consule barbati deliramenta Platonis,
Consule & hircosos Cynicos, quos somniat, & quos
Texit Aristoteles torta vertigine nervos.
Hos omnes quamvis anceps labyrinthus & error
Circumflexus agat, quamvis promittere & ipsi
Gallinam soleant aut gallum, Clinicus ut se
Dignetur præstare Deus morientibus æquum.
Quum ventum tamen ad normam rationis & artis,
Turbidulos sensus & litigiosa fragosis

cessité

cessité qu'il y a de le rejetter absolument (1). C'est enfin à cette occasion qu'ils luy appliquent les paro-

> Argumenta modis concludunt numen in unum.
>
> Prudent. Apotheosi contra Sabellianos.

Mr. Dacier dans sa note sur cet endroit du Phédon, page 325. tâche de justifier son interpretation allegorique par l'autorité de Theodoret, dont il dit qu'il a mieux jugé de ce passage que Lactance & que Tertullien : que non seulement il ne l'a pas condamné, mais qu'il a insinué encore que c'étoit une figure. Rien de tout cela ne paroît dans le paßage de Theodoret qu'il cite. Cet illustre & ancien Pere prouve aux Payens par l'autorité de leurs propres Auteurs, l'impieté des sacrifices qu'ils immoloient à leurs idoles ; & il dit à ce sujet, qu'il croit que quand Socrate ordonna que l'on offrît un Coq à Esculape, il ne le fit que pour se justifier du crime que Melitus luy avoit imputé, de ne point reconnoître les divinitez du païs, puisqu'il sçavoit, comme il le declare ailleurs, que Dieu n'a besoin de rien. Theodoret est icy manifestement dans les mêmes sentimens que quelques-uns des Peres que nous avons citez, & qui sont persuadez, que quand Socrate & Platon ont idolâtré, ils l'ont fait contre les lumieres de leur raison, & les sentimens de leur propre conscience. Est-ce là ne point condamner le sacrifice du Coq promis à Esculape? Est-ce insinuer que ce n'étoit qu'une figure? Voicy les paroles de Theodoret sur la fin de son VII. Discours aux Grecs, page 590. Ἐγὼ δὲ οἶμαι καὶ Σωκράτην τὸν Σωφρονίσκου τὸν ἀλεκτρυόνα θῦσαι κελεῦσαι, ἵνα τὴν κατ' αὐτοῦ γεγενημένην διαλέγξῃ γραφήν. ἐγράψαντο γὰρ αὐτὸν Ἄνυτός τε καὶ Μέλιτος, ὡς εἶναι θεοὺς οὐ νομίζοντα. ὅτι γὰρ ἀνενδεὲς τὸ θεῖον ἠπίστατο, σαφῶς ἐν ἑτέροις δεδήλωκεν. *Je ne dis rien de l'interpretation allegorique de Mr. Dacier : je laisse à juger à tous ceux qui la liront dans son livre, si elle est fort naturelle, & s'il est croyable que Socrate dans le dernier moment de sa vie, ait été fort disposé à parler par symboles & par énigmes, sur tout à son ami Criton, qui n'y auroit rien compris, non plus que la plûpart des autres hommes.*

(1) Justinus Martyr, in Cohort. ad Græcos. Πλάτων ἀποδεξάμενος μὲν, ὡς ἔοικε, τὴν περὶ ἑνὸς καὶ μόνου Θεοῦ, Μωσέως καὶ τῶν ἄλλων Προφητῶν διδασκαλίαν, ἣν ἐν Αἰγύπτῳ γενόμενος ἔγνω, διὰ δὲ τὰ συμβεβηκότα Σωκράτει δεδιὼς μὴ πως καὶ αὐτὸς Ἄνυτόν τινα ἢ καὶ Μέλιτον καθ' αὑτοῦ γενέσθαι παρασκευάσῃ κατηγοροῦντα αὐτοῦ παρ' Ἀθηναίοις καὶ λέγοντα· Πλάτων ἀδικεῖ, καὶ περιεργάζεται, θεοὺς, οὓς ἡ πόλις νομίζει, οὐ νομίζων, φόβῳ τῆς κωνείου ποικίλον τινὰ καὶ ἐσχηματισμένον τὸν περὶ θεῶν γυμνάζει λόγον· εἶναί τε θεοὺς τοῖς βουλομένοις, καὶ μὴ εἶναι οἷς τἀναντία δοκεῖ, τῷ λόγῳ κατασκευάζων· ὡς ἔσται ῥᾴδιον ἀπ' αὐτῶν τῶν ὑπ' αὐτοῦ λεχθέντων γνῶναι.

Theophilus Antioch. l. III. ad Autolycum. Τί ὠφέλησεν.... Σωκράτην

les de saint Paul, qui regardent en effet beaucoup plus Platon que tous les autres Philosophes, dont l'Apôtre dit en general, qu'ayant connu Dieu, ils ne l'ont
» pas glorifié comme Dieu; mais qu'ils se sont égarez
» dans la vanité de leurs sentimens, & que leur esprit
» insensé a été couvert de tenebres : qu'en se disant
» sages, ils sont devenus fous; qu'ils ont transferé la
» gloire de Dieu incorruptible à la figure de l'homme
» corruptible; & qu'enfin ils ont changé la verité de
» Dieu en mensonge, & adoré la creature plûtôt que
» le Createur.

C'est en vain que l'on pretend excuser Platon sur

Le celebre Traducteur (2) dont j'ay parlé s'éloignant entierement du sentiment des SS. Peres sur l'idolâtrie de Platon, veut nous persuader au contraire, que ce

τὸ ὀμνύειν τὸν κύνα, καὶ τὸν χῆνα, καὶ τὴν πλάτανον, καὶ τὸν κεραυνωθέντα Ἀσκληπιὸν, καὶ τὰ δαιμόνια ἃ ἐπεκαλεῖτο; πρὸς τί δὲ τὸ ἑκὼν ἀπέθνησκεν; τίνα καὶ ὁποῖον μισθὸν μετὰ θάνατον ἀπολαβεῖν ἐλπίζων; τί δὲ ὠφέλησε Πλάτωνα ἡ κατ' αὐτὸν παιδεία; ἢ τοὺς λοιποὺς φιλοσόφους τὰ δόγματα αὐτῶν; ἵνα μὴ τὸν ἀριθμὸν αὐτῶν καταλέγω πολλῶν ὄντων. ταῦτα δὲ φαμὲν εἰς τὸ ἐπιδεῖξαι τὴν ἀνωφελῆ καὶ ἄθεον διάνοιαν αὐτῶν. δόξης γὰρ κενῆς καὶ ματαίου πάντες οὗτοι ἐρασθέντες, οὔτε αὐτὸ τὸ ἀληθὲς ἔγνωσαν, οὔτε μὴν ἄλλους ἐπὶ τὴν ἀλήθειαν προετρέψαντο. Καὶ γὰρ ἃ ἔφασαν αὐτὰ ἐλέγχει αὐτοὺς, ἢ ἀσύμφωνα εἰρήκασι, καὶ τὰ ἴδια δόγματα οἱ πλείους αὐτῶν κατέλυσαν. οὐ γὰρ ἀλλήλους μόνον ἀνέτρεψαν, ἀλλ' ἤδη τινες καὶ τὰ ἑαυτῶν δόγματα ἄκυρα ἐποίησαν. ὥστε ἡ δόξα αὐτῶν εἰς ἀτιμίαν καὶ μωρίαν ἐχώρησεν. ὑπὸ γὰρ τῶν συνετῶν καταγινώσκονται. ἤτοι γὰρ περὶ θεῶν ἔφασαν αὐτοὶ, ὕστερον ἀθεότητα ἐδίδαξαν, &c. *Je pourrois ajoûter plusieurs autres témoignages des SS. Peres touchant l'idolâtrie de Socrate & de Platon, leurs contradictions, & leur honteuse prévarication. Outre ceux que nous avons déja rapportez plus haut, nous en produirons encore plusieurs dans la suite, Sur tout nous verrons que les SS. Peres ont toûjours appliqué à Platon en particulier la condamnation terrible que l'Apôtre saint Paul a faite dans son Epître aux Romains, de tous les Philosophes payens en general, & de tous leurs affreux desordres.*

(2) *Mr. Dacier, dans l'Epître Dedicatoire de la Traduction des œuvres de Platon; ce qu'il repete dans le même sens, dans le Discours sur Platon, & dans la vie de ce Philosophe.*

Philosophe *a combattu la pluralité des Dieux, & qu'il n'a rien oublié de tout ce qui pouvoit guerir l'aveuglement des Payens sur ce sujet, & les porter à reconnoître un seul Dieu.* C'est pourquoy il suppose (3) que tout le Polythéïsme de Platon, se réduit à ce qu'il a donné le nom de Dieu aux creatures ; & pour le justifier encore là-dessus, il ajoûte ; *qu'il n'a rien fait en cela que ce que nous voyons dans l'Ecriture sainte, où les hommes & les Anges sont appellez Dieux.* Je suis fâché de ne pouvoir approuver ce que dit icy ce sçavant homme. La comparaison qu'il fait de la conduite de l'Ecriture sainte avec celle de Platon me paroît odieuse, & de plus évidemment fausse. Ce qui le montre clairement, c'est que jamais ni Juif, ni Chrétien, ni même Payen, ne s'est trompé sur le nom de Dieu que l'Ecriture donne quelquefois aux Anges & aux hommes ; parce qu'il est évident qu'elle ne leur donne en aucun endroit l'essence ou les attributs de la divinité ; au lieu qu'il n'y a jamais eu de Platonicien dans toute l'antiquité, qui n'ait été convaincu par la lecture de Platon, que ce Philosophe a donné & le nom & les attributs de Dieu à toutes ces creatures qu'il a divinisées ; & qui en qualité de Platonicien n'ait été un vray & parfait idolâtre. Mais ce qui tranche absolument la difficulté, & qui fait encore voir plus clairement la fausseté de cette comparaison ; c'est que, comme saint Augustin le remarque (4), Platon or- *cette erreur capitale.*

(3) *Vie de Platon, à la tête de la traduction de ses œuvres, édition d'Amsterdam* 1700. *pag.* 225.

(4) August. l. VIII. de Civit. cap. XII. Ex quibus (Platonicis) sunt valde nobilitati Græci, Plotinus, Jamblichus, Porphyrius, in utraque autem lingua, id est Græca & Latina, Apuleïus Afer extitit Platoni-

donne dans ses loix que l'on offre des sacrifices à toutes ces fausses divinitez qu'il reconnoît, au lieu que l'Ecriture défend dans les termes les plus exprès, que l'on sacrifie jamais à d'autres qu'à Dieu seul.

On ne peut pas nier le Polythéïsme de Platon, sans donner le démenti à toute l'Antiquité sacrée & profane.

Voilà comme il est vray que Platon a travaillé à guérir l'aveuglement des Payens, & à établir l'unité d'un seul Dieu. En verité j'ay peine à comprendre, comment on peut avancer de pareils paradoxes. Il faut compter pour bien peu de chose le témoignage de tous les Peres de l'Eglise, qui, comme nous l'avons fait voir, ont toûjours regardé la Philosophie de Platon, comme faisant partie du Paganisme, & en étant la Theologie la plus odieuse. Il faut rejetter tous les Platoniciens qui ont exposé les dogmes de leur maître, & qui ont compté le Ciel, les Planetes, les Etoiles, les demons & les Dieux de la fable entre ceux que Platon reconnoissoit. Il faut se mocquer de toute l'histoire, qui nous apprend que les Platoniciens ont été les plus superstitieux de tous les Payens. Il faut enfin supposer que personne n'a lû ou ne lira les ouvrages de Platon; puisqu'il n'y a pas un seul de ses Dialogues, où il ne donne des marques de son égarement sur ce sujet; & que dans les plus considerables, bien loin de travailler à guerir l'aveu-

cus nobilis. Sed hi omnes, & cæteri ejusmodi, & ipse Plato, diis plurimis esse sacra facienda putaverunt. *Ce que dit icy saint Augustin de Platon, est évident par ce que ce Philosophe enseigne dans sa République & dans ses Loix, & particulierement dans l'Epinomis.*

(5) Vide eundem Aug. l. x. de Civit. Dei, cap. iv. & seqq. ubi sæpe Platonicis opponit illud Sacræ Scripturæ testimonium: Sacrificans diis eradicabitur, nisi Domino soli.

glement des Payens, il n'omet rien de tout ce qui peut les plonger encore plus avant dans toutes les erreurs du Paganisme. D'ailleurs où est le Payen qu'il a détrompé? Peut-on en produire un seul qu'il ait retiré des superstitions de l'idolâtrie? Ne les pratiquoit-il pas luy-même? Ne sacrifioit-il pas à l'exemple de son maître (6) Socrate, à toutes les fausses divinitez d'Athenes, ainsi que les Peres de l'Eglise le reprochent constamment à l'un & à l'autre, avec d'autant plus de force, qu'ils les accusent en même temps d'avoir agi contre leur propre conscience, & d'avoir trahi lâchement les interêts de la verité qu'ils connoissoient.

MAIS DE TOUTES les superstitions payennes que Platon a soutenuës & enseignées, & par sa doctrine, & par ses exemples; il n'y en a point dont il paroisse avoir été plus entêté que de la divination. Il n'en parle par tout qu'en homme persuadé qu'elle étoit un des plus grands dons des Dieux; il n'y en a aucune sorte qu'il n'admette avec respect, l'enthousiasme, les songes, le vol des oyseaux, les entrailles des animaux, il les soûtient toutes; mais entre les

CHAP. II. *Entêtement de Platon pour la divination.*

(6) *Les disciples de Socrate, dans les Apologies qu'ils ont faites pour leur Maître, soûtiennent que Melitus & Anitus ont calomnié ce Philosophe, lorsqu'ils l'ont accusé de ne pas reconnoître les divinitez d'Athenes: qu'on l'a toûjours vû sacrifier avec tous les autres dans les temples & sur les autels communs de la ville, aux fêtes & aux ceremonies publiques. Voicy comment Xenophon le fait parler sur ce sujet:* Ἀλλ᾽ ἐγώ, ὦ ἄνδρες, τοῦτο μὲν πρῶτον θαυμάζω Μέλιτον, ὅτῳ ποτὲ γνοὺς λέγει, ὡς ἐγὼ οὓς ἡ πόλις νομίζει θεοὺς οὐ νομίζω· ἐπεὶ θύοντά γε με ἐν ταῖς κοιναῖς ἑορταῖς, καὶ ἐπὶ τῶν δημοσίων βωμῶν, καὶ οἱ ἄλλοι οἱ παρατυγχάνοντες ἑώρων, καὶ αὐτὸς Μέλιτος εἰ ἐβούλετο. *Comment peut-on contre de pareilles autoritez excuser Socrate d'idolâtrie, & dire au contraire que toute sa vie il a combattu les fausses religions?*

oracles, il celebre surtout & divinise (7), pour parler avec Eusebe, le Demon qui présidoit à celuy de Delphes. Il se prévaut de son autorité dans toutes les rencontres, particulierement lorsqu'il s'agit de relever la gloire de son maître (8); & il ordonne dans ses Loix (9), que l'on ait recours à luy sur toutes les matieres qui concernent la Religion, comme au souverain interprete de la volonté des Dieux. On sçait enfin combien il fait valoir par tout le genie qui inspiroit Socrate (1). Il en fait un Dieu: quelques Chrétiens se contentent d'en faire un Ange; quoiqu'il n'ait été, selon les Peres de l'Eglise (2), & n'ait pû être en effet qu'un veritable demon.

(7) Euseb. l. XIII. Præp. Evang. cap. XIV.
(8) Plato in Apologia Socratis.
(9) Idem Dial. XI. de Legibus.
(1) Idem in Theage, in Apolog. in I. Alcibiade, &c.
(2) Cyprianus de Idol. vanitate. Lactant. divin. Institut. l. II. cap. XV. Minut. Felix in Octavio. Tertull. Apolog. cap. XX. & XLVI. & initio libri de Anima. *Tous ces Peres mettent le démon de Socrate au rang de ces malins Esprits que les Chrétiens chassoient tous les jours de ceux qui en étoient possedez, ou obsedez. Je ne rapporteray icy que les paroles de Tertullien, tirées de son livre de l'Ame:* Sane Socrates facilius diverso spiritu agebatur; siquidem aiunt dæmonium illi a puero adhæsisse, pessimum revera pædagogum, & si post deos & cum deis dæmonia deputantur penes Poëtas & Philosophos. Nondum enim Christianæ pietatis documenta processerant, quæ vim istam perniciosissimam, nec unquam bonam, antiqui erroris artificem, omnis veritatis avocatricem, sola traducit. Quod si idcirco sapientissimus Socrates secundum Pythii quoque dæmonis suffragium, scilicet negotium navantis socio suo, quanto dignior atque constantior Christianæ sapientiæ assertio, cujus afflatu tota vis dæmonum cedit? *On peut ajoûter saint Augustin au livre VIII. de la Cité de Dieu, chap. XIV. En un mot aucun Pere de l'Eglise n'a jamais parlé autrement du demon de Socrate. Cependant Mr. Dacier dans l'argument de l'Apologie de ce Philosophe chez Platon, soûtient que ce demon n'a pû être qu'un bon Genie, c'est-à-dire un Ange. Une marque certaine, dit-il,* » *que Socrate a été veritablement conduit par un bon genie, c'est qu'il*

Faut-il s'étonner après cela que tous les Platoniciens posterieurs au Christianisme, ayent été si prodigieusement adonnez à cette curiosité sacrilege, qui, comme saint Augustin le leur reproche si souvent, les portoit à consulter les demons, & à rechercher par toutes sortes de moyens de se les rendre favorables? Dans le fond ils ne pouvoient pas s'en dispenser; outre les exemples de leur maître, les principes de sa Philosophie les y obligeoient en quelque maniere.

Platoniciens posterieurs au Christianisme prodigieusement adonnez à la magie.

a été toute sa vie pieux, temperant & juste, qu'il a toûjours pris le bon parti en tout &c. Je ne m'appliqueray pas à refuter l'éloge extraordinaire que Mr. Dacier fait icy & ailleurs de Socrate, & qui surpasse sans contredit celuy qu'il pourroit faire du meilleur de tous les Chrétiens. Je le prieray seulement de lire ce que dit saint Cyrille, au livre VI. page 185. *de son ouvrage contre Julien, & Theodoret dans son discours XII. page* 673. *& je suis sûr qu'il tombera d'accord que l'on ne peut pas prouver par des témoignages plus authentiques, que Socrate étoit coupable de la plus honteuse intemperance, & que saint Cyrille a eu raison d'avancer, que ce Philosophe, pour ce qui est de ses mœurs, ne valoit gueres mieux que le dernier de la populace payenne. Sur ce que Mr. Dacier, pour expliquer pourquoy cet Ange ou ce bon Genie ne servoit qu'à détourner Socrate, & jamais à le pousser, ajoûte ensuite en refutant les chimeres de Marsile Ficin, qu'il y a plus de raison à dire naturellement, que Socrate étant très-vertueux, & toûjours très-porté à embrasser tout ce qui luy paroissoit honnête...... n'avoit besoin que d'être retenu & détourné quand sa raison alloit l'engager à faire ou un faux jugement, ou une fausse démarche: je prendray la liberté de luy demander sur ce sujet, pourquoy donc ce bon Genie ne détourna point Socrate, lorsqu'il alla au Pirée pour y adorer Diane, lorsqu'il conseilla à Xenophon d'aller consulter l'Oracle de Delphes, lorsqu'il vit pour la premiere fois Xantippe, & qu'il frequenta encore depuis certains lieux publics de débauches, où un Philosophe comme luy, quand il n'auroit pas eu deux femmes, ne devoit jamais mettre le pied; enfin lorsqu'en mourant, il ordonna à son ami Criton de payer le Coq qu'il devoit à Esculape. En verité il est étonnant que l'on accorde à un Payen tel que Socrate, un privilege aussi singulier que l'est celuy d'être instruit ou averti en toutes occasions d'une maniere sensible, par un Ange ou par une voix divine: grace que Dieu n'accorde que très-rarement à ses plus grands Saints.*

Principe de Platon qui les y a engagez.

En effet la fin que la Philoſophie Platonicienne ſe propoſe, c'eſt d'aller à Dieu & de s'unir à luy; fin excellente, s'il en fut jamais; mais par malheur pour Platon & pour les Platoniciens, ils l'entendoient fort mal, & s'égaroient infiniment du chemin qui y conduit. Ce Dieu, ou pour parler plus juſte, ces Dieux à qui ils prétendoient s'unir, c'étoient ceux qu'ils appelloient les Dieux viſibles, ſçavoir, le Ciel materiel, le Soleil, les Etoiles, & enſuite les inviſibles, qu'ils plaçoient dans l'endroit le plus élevé du Ciel materiel, & à la tête deſquels ils mettoient le Pere & l'Auteur de tous ces Dieux tant viſibles qu'inviſibles, corporels ou intelligibles. Mais comme tous ces Dieux, ainſi que Platon l'enſeigne (3), ne pouvoient avoir aucun commerce avec les hommes, à cauſe de l'excellence de leur nature; ni même entendre leurs prieres, à cauſe de la diſtance des lieux; il falloit neceſſairement avoir recours aux demons, qui étoient établis les mediateurs entre les uns & les autres; & dont l'employ étoit d'inſtruire les Dieux ſuperieurs de tout ce qui ſe paſſoit parmi les hommes. Il falloit ſe les rendre favorables par des ſacrifi-

(3) Plato in Convivio. Πᾶν τὸ δαιμόνιον μεταξύ ἐστι θεοῦ τε καὶ θνητοῦ.... ἑρμηνεῦον καὶ διαπορθμεῦον θεοῖς τὰ παρ' ἀνθρώπων, καὶ ἀνθρώποις τὰ παρὰ θεῶν· τῶν μὲν τὰς δεήσεις καὶ θυσίας, τῶν δὲ τὰς ἐπιτάξεις τε καὶ ἀμοιβὰς τῶν θυσιῶν. ἐν μέσῳ δὲ ὂν ἀμφοτέρων συμπληροῖ, ὥστε τὸ πᾶν αὐτὸ αὑτῷ συνδεδέσθαι. διὰ τούτου καὶ ἡ μαντικὴ πᾶσα χωρεῖ, καὶ ἡ τῶν ἱερέων τέχνη τῶν τε περὶ τὰς θυσίας, καὶ τὰς τελετὰς, καὶ τὰς ἐπῳδὰς, καὶ τὴν μαντείαν πᾶσαν καὶ γοητείαν. Θεὸς δὲ ἀνθρώπῳ οὐ μίγνυται, ἀλλὰ διὰ τούτου πᾶσά ἐστιν ἡ ὁμιλία καὶ ὁ διάλεκτος θεοῖς πρὸς ἀνθρώπους, καὶ ἐγρηγορόσι καὶ καθεύδουσι. καὶ ἡ μὲν περὶ τὰ τοιαῦτα σοφὸς, δαιμόνιος ἀνήρ. Platoni adde Apuleïum, l. de Deo Socratis, & Auguſtinum l. VIII. IX. & X. de Civit. ambos illos Philoſophos refellentem.

ces,

ces, pour arriver par leur moyen à l'amitié des Dieux celestes, & obtenir la souveraine felicité de l'ame.

Voilà la doctrine de Platon, par laquelle on voit, que tout Platonicien qui desiroit s'élever à sa derniere fin, & joüir de la souveraine béatitude, selon les fausses idées que sa Philosophie luy en donnoit, devoit avoir necessairement beaucoup de commerce avec les demons.

Ce que dit S. Augustin pour refuter ce principe.

Il seroit trop long de rapporter icy tout ce que dit saint Augustin pour combattre ces impietez Platoniciennes ; c'est à quoy il employe une bonne partie de son VIII. Livre de la Cité de Dieu ; mais il s'applique particulierement à faire sentir la fausseté de ce principe de Platon, Que les Dieux ne communiquent point avec les hommes (4) : sur quoy ce Philosophe fondoit la necessité qu'il y avoit de reconnoître les demons qui habitent dans les airs, pour mediateurs entre les uns & les autres. Voilà certainement, dit saint Augustin, une admirable sainteté de ces Dieux ; ils ne communiquent point avec les hommes qui les prient humblement ; & ils communiquent avec les demons qui sont superbes & arrogans. Ils ne communiquent point avec les hommes qui ont recours à la divinité ; & ils communiquent

(4) August. l. VIII. de Civit. Dei, cap. XX. At enim urgens causa & arctissima cogit dæmones medios inter deos & homines agere, ut ab hominibus afferant desiderata, & ad eos referant impetrata. Quænam tandem causa est ista, & quanta necessitas ? quia nullus, inquiunt, Deus miscetur hominibus. Præclara igitur sanctitas Dei, qui non misceatur homini pœnitenti, & misceatur dæmoni arroganti. Non miscetur homini confugienti ad divinitatem, & miscetur dæmoni fingenti divinitatem. Non miscetur homini petenti indulgentiam, & miscetur dæmoni suadenti nequitiam, &c.

» avec les demons qui usurpent la divinité : ils ne com-
» muniquent point avec les hommes qui demandent
» pardon de leurs crimes ; & ils communiquent avec
» les demons qui conseillent les crimes. Tout ce que dit ensuite saint Augustin (5) pour refuter les mauvaises raisons que les Platoniciens employoient pour justifier ce principe de Platon, ainsi que tous leurs autres égaremens touchant les demons, leurs qualitez, leurs emplois & leur culte abominable, n'est pas moins beau ni moins fort ; mais comme je veux être court, je suis obligé de passer tout cela pour ajoûter ce que dit un Platonicien chez le même saint Augustin.

Sentiment

C'est Longinien (6), qui interrogé par ce saint

(5) Idem cap. sequenti : Sed nimirum tantæ hujus absurditatis & indignitatis est magna necessitas, quod scilicet deos æthereos humana curantes, quid terrestres homines agerent, utique lateret, nisi dæmones aërei nuntiarent : quoniam æther longe a terra est alteque suspensus : aër vero ætheri terræque contiguus. O mirabilem sapientiam ! Quid aliud de diis isti sentiunt, quos omnes optimos volunt, nisi eos & humana curare, ne cultu videantur indigni, & propter elementorum distantiam humana nescire, ut credantur dæmones necessarii, & ob hoc etiam ipsi putentur colendi, per quos dii possint & quid in rebus humanis agatur addiscere, & ubi oportet hominibus subvenire ?

(6) Longinianus apud August. ep. XXI. vet. edit. Quid traditum sancte atque antiquitus teneam atque custodiam, ut potuero, paucis edicam. Via est in Deum melior, qua vir bonus, piis, puris, justis, castis, veris dictis factisque suis, sine ulla temporum mutatorum captata jactatione probatus, & deorum comitatu vallatus, Dei utique potestatibus emeritus, id est, ejus unius, & universi, & incomprehensi, & ineffabilis infatigabilisque Creatoris impletus virtutibus : quod, ut verum est, Angelos dicitis, vel quid alterum post Deum, vel cum Deo, aut a Deo, aut in Deum intentione animi mentisque ire festinat : via est, inquam, qua purgati antiquorum sacrorum piis præceptis, expiationibusque purissimis, & observationibus decocti, anima & corpore constantes deproperant. *Il n'est pas inutile de remarquer que ce Platonicien, comme tous ceux de sa secte depuis Plotin,*

Docteur, qui desiroit de le convertir, quel étoit son sentiment touchant la voye qui conduit à Dieu, luy répondit suivant le principe de Platon dont nous parlons; Que selon luy, la meilleure & la plus seure « voye pour aller à Dieu, étoit celle par laquelle un « homme de bien, muni & escorté des Dieux inferieurs « qu'il a long-temps servis, s'efforçoit d'aller à luy, en « se purifiant par la pratique des ceremonies anciennes, « des sacrifices & des expiations, & par les observan- « ces les plus pures & les plus saintes: Qu'au reste ces « Dieux inferieurs qui étoient les vertus & les puissan- « ces de Dieu, n'étoient rien autre chose que ce que « les Chrétiens appelloient des Anges. C'est ainsi que « les Platoniciens croyoient que pour aller à Dieu, il étoit necessaire de se faire escorter par les Dieux inferieurs, c'est-à-dire par les demons; & qu'il falloit pour cet effet se les rendre favorables, en les servant avec beaucoup de fidelité. Ce que ce Philosophe ajoûte des expiations par lesquelles il est necessaire de se purifier, pour arriver par le moyen des demons jusqu'aux Dieux celestes, est une suite d'un autre

d'un Platonicien touchant la necessité de se faire escorter par les demons pour aller à Dieu.

ne faisoit point difficulté de lire & d'estimer les livres saints de l'ancien Testament, & qu'il en méloit confusément la doctrine avec celle de Platon, du prétendu Orphée, & du faux Trismegiste, qu'il regardoit comme des Auteurs tout divins. Voicy ses paroles, qui ne sont gueres moins remplies de Phébus & d'entousiasme, que celles que nous venons de voir: Quæstionibus siquidem abundet, quod ex parte vel jamdudum inter nos convenerit, vel nunc identidem litteris magis magisque conveniat præceptis, non dicam tantum Socraticis, nec tuis, Romanorum vir vere optime, Propheticis, aut paucis Hierosolymiticis, sed etiam Orpheïcis, atque Ageticis & Trismegisticis, longe ante illis antiquioribus, & pæne rudibus adhuc sæculis, diis auctoribus enatis, & toti orbi terræ certis limitibus partiti trifariam divinitus ostensis.

principe de la Philoſophie Platonicienne, qui ne portoit pas moins à la pratique de la magie & du culte des demons, que celuy que nous venons d'expliquer.

Second principe de Platon, qui a engagé ſes ſectateurs dans toutes les impietez de la magie.

Platon enſeignoit (7) que les ames n'étoient enfermées dans les corps, qu'en punition de je ne ſçay quelles fautes qu'elles avoient commiſes, lorſqu'étant dans le Ciel, jointes aux aſtres, où elles avoient été placées d'abord aprés leur production, elles contemploient au milieu des revolutions de ces globes, qui les entraînoient avec eux, les Dieux celeſtes & intelligibles, les Idées ou les exemplaires de toutes les choſes créées, & enfin la face de tout l'univers; car c'étoit-là en quoy conſiſtoit le Paradis de Platon: Que les ames en tombant dans ces corps, qui ſont comme leurs priſons & leurs ſepulcres, s'y derangeoient extrémement, & contractoient une infinité de mauvaiſes inclinations & de ſoüillures: Qu'ainſi pour retourner au lieu d'où elles venoient, pour ſe réünir à l'aſtre auquel elles avoient été jointes, & recouvrer la ſouveraine felicité qu'elles avoient perduë, il falloit neceſſairement qu'elles ſe purifiaſſent de toutes ces mauvaiſes inclinations, & de toutes les ſoüillures qu'elles avoient contractées: Que cela ne ſe pouvoit faire que de trois manieres, par l'étude de la Philoſophie, par les myſteres auſquels on ſe faiſoit initier, ou enfin par la pratique de la Théurgie ou du culte des Dieux inferieurs.

(7) Plato in Phædro, Phædone, Timæo, & alibi, cui adde Proclum in eundem Timæum, Jamblichum in Myſter. & quæ habet Aug. l. x. de Civ. ex libro Porphyrii De Regreſſu animæ, & adverſus eundem.

Je veux croire que Platon n'a approuvé que la premiere de ces trois ſortes d'expiations, quoiqu'il parle avec beaucoup d'emphaſe de celle qui ſe faiſoit par les myſteres (8), & que l'on ne puiſſe gueres douter d'ailleurs qu'il ne ſe ſoit fait initier luy-même, comme tous les autres Philoſophes d'Athenes (9), aux myſteres d'Eleuſine. Quoy qu'il en ſoit, il eſt certain que la plûpart des Platoniciens poſterieurs au Chriſtianiſme ne ſe ſont pas contentez de cette ſorte de purification de l'ame, qui ſe fait par la Philoſophie; ſoit qu'elle leur parut la plus difficile & la plus incertaine; ſoit que pour acquerir une pureté plus parfaite, & s'aſſurer davantage de leur retour à l'aſtre qui leur étoit propre, ils ayent voulu ajoûter les deux autres ſortes d'expiations, ſur tout la derniere qui conſiſte dans la Théurgie, à laquelle les principes de la Philoſophie de Platon, comme nous avons vû, les engageoient neceſſairement.

Auſſi Porphyre (1), dans la petite Preface qu'il a miſe à la tête de ſon Livre de la Philoſophie par

Sentiment de Porphyre touchant la puri-

(8) Plato in Phædone: Τὸ δ' ἀληθὲς, τῷ ὄντι ἡ κάθαρσίς τις τῶν τοιούτων πάντων, καὶ ἡ σωφροσύνη, καὶ ἡ δικαιοσύνη, καὶ ἡ ἀνδρεία, καὶ αὐτὴ ἡ φρόνησις μὴ καθαρμός τις ᾖ· καὶ κινδυνεύωσι, καὶ οἱ τὰς τελετὰς ἡμῖν οὗτοι καταστήσαντες οὐ φαῦλοί τινες εἶναι, ἀλλὰ τῷ ὄντι πάλαι αἰνίττεσθαι ὅτι ὃς ἂν ἀμύητος καὶ ἀτέλεστος εἰς ᾅδου ἀφίκηται, ἐν βορβόρῳ κείσεται· ὁ δὲ κεκαθαρμένος, τε καὶ τετελεσμένος, ἐκεῖσε ἀφικόμενος, μετὰ θεῶν οἰκήσει. εἰσὶ γὰρ δὴ (φασὶν οἱ περὶ τὰς τελετὰς) ναρθηκοφόροι μὲν πολλοὶ, βάκχοι δέ γε παῦροι. οὗτοι δ' εἰσὶ κατὰ τὴν ἐμὴν δόξαν, οὐκ ἄλλοι ἢ οἱ πεφιλοσοφηκότες ὀρθῶς.

(9) Vide Lucianum in Demonactis vita.

(1) Porphyrius in Proœmio libri de Philoſophia ex Oraculis. Ἕξει δὲ ἡ παροῦσα συναγωγὴ, πολλῶν μὲν τῶν κατὰ φιλοσοφίαν δογμάτων ἀναγραφὴν, ὡς οἱ θεοὶ τἀληθὲς ἔχειν ἐθέσπισαν· ἐπ' ὀλίγον δὲ καὶ τῆς χρηστικῆς ἁψόμεθα πραγματείας, ἥ τις πρός τε τὴν θεωρίαν ὀνήσει καὶ τὴν ὅλην κάθαρσιν τοῦ βίου.

fication de l'ame par le moyen de la Théurgie.

les oracles, où il enseignoit toutes les pratiques de la Théurgie; pour en faire connoître l'excellence, & en recommander l'usage, ne manque pas de dire, qu'elles sont d'une grande utilité pour l'entiere purification de l'ame; & dans un autre Livre qu'il avoit composé, du Retour de l'ame, il enseignoit la même » chose (2), avec cette difference neanmoins, qu'il » nioit que la pratique de la Théurgie pût purifier la » partie intellectuelle de l'ame, qui seule comprend la » verité des choses intelligibles; mais que pour celle » qu'il appelle spirituelle, & qui reçoit les images des » choses corporelles; elle en étoit parfaitement puri- » fiée, & que les sacrifices magiques de la Théurgie la » rendoient capable de recevoir les Esprits & les Anges, » pour parvenir à la vision des Dieux: Qu'ainsi l'ame » qui n'avoit été purifiée que de cette maniere, retour- » noit bien à la verité au Ciel, où elle trouvoit sa de-

(2) August. l. x. de Civit. cap. ix. Porphyrius quandam quasi purgationem animæ per theurgiam, cunctanter tamen & pudibunda quodammodo disputatione promittit; reversionem vero ad Deum hanc artem præstare cuiquam negat, ut videas eum inter vitium sacrilegæ curiositatis, & Philosophiæ professionem sententiis alternantibus fluctuare. Nunc enim hanc artem tanquam fallacem, & in ipsa actione periculosam, & legibus prohibitam, cavendam monet: nunc autem velut ejus laudatoribus cedens, utilem dicit esse mundandæ parti animæ, non quidem intellectuali, qua rerum intelligibilium percipitur veritas, nullas habentium similitudines corporum: sed spiritali, qua corporalium rerum capiuntur imagines. Hanc enim dicit per quasdam consecrationes theurgicas, quas teletas vocant, idoneam fieri atque aptam susceptioni Spirituum & Angelorum ad videndos deos. Vide eundem Aug. cap. xxvii. ejusdem libri.

Idem ibid. cap. xxiii. Dicit etiam Porphyrius, divinis oraculis fuisse responsum, non nos purgari lunæ teletis atque solis; ut hinc ostenderetur nullorum deorum teletis hominem posse purgari. Cujus enim teletæ purgant, si lunæ solisque non purgant, quos inter cœlestes deos præcipuos habent?

meure entre les Dieux celestes, c'est-à-dire entre les «
astres; mais qu'elle ne pouvoit s'élever jusqu'au Dieu «
suprême, qui étoit, selon les Platoniciens, au-dessus «
du Ciel, dans l'endroit le plus élevé de toutes les «
spheres. Porphyre apportoit encore plusieurs autres «
restrictions, qui marquent qu'il se défioit un peu de tous ces effets merveilleux, que les autres Platoniciens attribuoient à la Théurgie pour l'entiere purification de l'ame; & c'est ce que l'on voit encore dans sa lettre à Anebon, où il expose les doutes & les difficultez qu'il a sur ce sujet, comme sur celuy des oracles & de la divination.

Sentiment de Jamblique sur ce sujet.

Mais Jamblique (3) ce zelé défenseur de la magie Platonicienne, dont il possedoit en perfection tous les secrets, ne pouvoit souffrir que l'on doutât le moins du monde de cette vertu toute divine de la Théurgie. Il soûtient donc contre Porphyre, qu'elle «
purifie l'ame dans toutes ses parties; qu'elle la déli- «
vre de tous ses liens; qu'elle la nettoye parfaitement «

(3) Jamblichus de Myst. sect. x. cap. v. Ἡ δ' ἱερατικὴ καὶ θεουργικὴ τῆς εὐδαιμονίας δόσις καλεῖται μὲν θύρα πρός τε τὸν δημιουργὸν τῶν ὅλων, ἢ τόπος ἢ αὐλὴ τοῦ ἀγαθοῦ· δύναμιν δ' ἔχει πρώτην μὲν ἁγνείας τῆς ψυχῆς πολὺ τελειοτέραν τῆς τοῦ σώματος ἁγνείας· ἔπειτα κατάρτησιν τῆς διανοίας εἰς μετουσίαν καὶ θέαν τοῦ ἀγαθοῦ, καὶ τῶν ἐναντίων πάντων ἀπαλλαγήν· μετὰ δὲ ταῦτα, πρὸς τοὺς τῶν ἀγαθῶν δοτῆρας θεοὺς ἕνωσιν. Ἐπειδὰν δὲ κατ' ἰδίαν ταῖς μοίραις τοῦ παντὸς συνάψῃ, καὶ ταῖς διηκούσαις δι' αὐτῶν ὅλαις θείαις δυνάμεσι· τότε τῷ ὅλῳ δημιουργῷ τὴν ψυχὴν προσάγει καὶ παρακατατίθεται· καὶ ἐκτὸς πάσης ὕλης αὐτὴν ποιεῖ, μόνῳ τῷ ἀϊδίῳ λόγῳ συνενωμένην. οἷον ὃ λέγω τῇ αὐτογόνῳ καὶ αὐτοκινήτῳ, καὶ τῇ ἀνεχούσῃ πάντα, καὶ τῇ νοερᾷ, καὶ τῇ διακοσμητικῇ τῶν ὅλων, καὶ τῇ πρὸς ἀλήθειαν αὐτὴν νοητὴν ἀναγωγῇ, καὶ τῇ αὐτοτελεῖ, καὶ τῇ ποιητικῇ, , ταῖς ἄλλαις δημιουργικαῖς δυνάμεσι τοῦ Θεοῦ κατ' ἰδίαν συνάπτει. ὡς ἐν ταῖς ἐνεργείαις αὐτῶν, καὶ ταῖς νοήσεσι, καὶ ταῖς δημιουργικαῖς τελέως ἵστασθαι τὴν θεουργικὴν ψυχήν. καὶ τότε δὴ ἐν ὅλῳ τῷ δημιουργικῷ Θεῷ τὴν ψυχὴν ἐντίθησι. *Y eut-il jamais discours plus empoullé, plus fanatique, & plus impie que celuy-là?*

» de toutes les soüillures du corps & de la matiere ;
» qu'elle l'unit à toutes les puissances divines, & qu'elle
» la place enfin jusques dans le sein du souverain Au-
» teur de l'univers. C'est ce qu'il s'efforce de prouver en vray Fanatique, avec les termes les plus empoullez & les plus obscurs de son jargon Théurgique, dans son livre des Mysteres, qui est à mon gré, quoique d'autres en jugent autrement, un chef-d'œuvre d'extravagance & d'impieté.

S. Augustin combat toute la Théurgie Platonicienne.

Saint Augustin s'est attaché particulierement à Porphyre pour relever ses égaremens sur cette matiere ; ce qu'il dit neanmoins contre ce Philosophe, renverse absolument toute la Théurgie Platonicienne en general, & en fait connoître parfaitement les illusions & les impietez abominables. Il montre (4) que cette prétenduë operation divine n'est rien autre
» chose, que la magie la plus criminelle, condamnée
» par toutes les loix divines & humaines ; que les effets
» merveilleux que Porphyre en rapporte, lorsqu'il
» assure que ceux qui se purifient par les enchantemens
» & les sacrifices magiques qu'elle prescrit, voyent des

(4) August. l. x. de Civit. cap. x. O theurgia præclara ! ô animæ prædicanda purgatio ! ubi plus imperat immunda invidentia, quam impetrat pura beneficentia : imo vero malignorum spirituum cavenda & detestanda fallacia, & salutaris audienda doctrina. Quod enim qui has sordidas purgationes sacrilegis ritibus operantur, quasdam mirabiliter pulchras, sicut iste (Porphyrius) commemorat, vel Angelorum imagines, vel Deorum, tanquam purgato spiritu vident : si tamen vel tale aliquid vident, illud est quod Apostolus dicit : Quoniam Satanas transfigurat se velut Angelum lucis. Ejus enim sunt illa phantasmata, qui miseras animas multorum falsorumque deorum fallacibus sacris cupiens irretire, & a vero Dei cultu, quo solo mundantur & sanantur, avertere : sicut de Proteo dictum est, Formas se vertit in omnes, hostiliter insequens, fallaciter subveniens, utrobique nocens.

Dieux

Dieux & des Anges d'une beauté raviſſante : que ces effets, dis-je, s'ils ſont vrais, ne ſont que des illuſions de l'Eſprit de tenebres, qui ſe transforme en Ange de lumieres; que les demons ne cherchent par toutes ces illuſions qu'à s'attirer les adorations & les ſacrifices qui ne ſont dûs qu'au ſeul vray Dieu ; que Jeſus-Chriſt enfin eſt le ſeul qui nous purifie de nos pechez par ſon Incarnation, & le ſeul capable de délivrer l'ame de toutes ſes miſeres, & de la conduire à la ſouveraine felicité. Rien n'eſt ſi beau que tout ce que S. Auguſtin (5) dit ſur ce ſujet, en oppoſant par tout les veritez de la Foy aux erreurs & aux impietez de la Philoſophie Platonicienne ; rien de plus éloquent ſur tout que le diſcours qu'il adreſſe à Porphyre (6), & en ſa perſonne à tous les Philoſophes Platoniciens, pour les porter à renoncer à leurs égaremens, & à reconnoître avec humilité le myſtere adorable de l'Incarnation du Fils de Dieu, dont leur orgüeil les éloignoit extrémement.

CHAP. III. *Troiſiéme raiſon qui a engagé les Platoniciens poſterieurs au*

ON VOIT DONC par quels principes les Platoniciens poſterieurs au Chriſtianiſme s'étoient livrez au culte des demons, & engagez dans toutes les pratiques déteſtables de la magie ; mais à ces deux pre-

(5) Idem Auguſt. ibid. cap. XXIV. Sed ſubditus Porphyrius invidis poteſtatibus, de quibus & erubeſcebat, & eas libere redarguere formidabat, noluit intelligere Dominum Jeſum Chriſtum eſſe principium, cujus incarnatione purgamur : eum quippe in ipſa carne contempſit, quam propter ſacrificium noſtræ purgationis aſſumpſit; magnum ſcilicet ſacramentum ea ſuperbia non intelligens, quam ſua ille humilitate dejecit verus benignuſque Mediator, &c. quibus adde cap. XXV.

(6) Idem Auguſt. ibid. cap. XXVI. XXVII. XXVIII. XXIX. Quid adhuc trepidas, ô Philoſophe, adverſus poteſtates, & veris virtutibus, & veri Dei muneribus invidas, habere liberam vocem, &c.

Chriſtianiſme dans la pratique de la magie: leur jalouſie furieuſe contre la Religion Chrétienne.

miers, il faut ajoûter un troiſiéme, que je crois avoir été le plus puiſſant de tous ſur leur eſprit, & celuy qui les a obligez de mettre en œuvre les deux autres; c'eſt la jalouſie furieuſe dont ils étoient tranſportez à la vûë des progrès étonnans de la Religion Chrétienne, & l'envie demeſurée qu'ils avoient de faire des prodiges & des merveilles, pour donner à leur Platoniſme un air de divinité, capable de retenir les peuples dans leurs anciennes erreurs, & de les empêcher de ſe rendre aux veritables miracles du Chriſtianiſme. En effet on ne voit pas que les ſectateurs de Platon, qui ont vêcu avant Jeſus-Chriſt, ayent donné dans les égaremens de la Théurgie; qu'ils ayent voulu ſe faire paſſer pour des hommes miraculeux, & leur Philoſophie pour une Philoſophie & une Religion toute divine; on ſçait au contraire, qu'ils donnoient dans l'extremité oppoſée, en doutant de tous les dogmes de la Religion & de la Philoſophie, de l'exiſtence même des Dieux & de leur providence; & qu'ils combattoient fortement tous les autres Philoſophes qui ſoûtenoient ces dogmes. Mais aprés la naiſſance du Sauveur du monde, on les voit abſolument changer de conduite & de ſentimens, ſe declarer les protecteurs de toutes les ſuperſtitions & de tous les faux miracles du Paganiſme, compoſer des Livres pour les ſoûtenir & les remettre en honneur, & chercher par tous les moyens imaginables à en faire de nouveaux.

Ils ont voulu oppoſer des miracles à ceux de la Religion Chrétienne.

Quand on n'auroit point d'ailleurs des preuves indubitables de la haine furieuſe dont ils étoient animez contre le Chriſtianiſme, qui pourroit douter du

motif qui obligea tous ces nouveaux Platoniciens à prendre une conduite si opposée à celle de leurs prédecesseurs, & qui de Philosophes en fit autant de fanatiques & de magiciens ? Les miracles de Jesus-Christ & des Apôtres, suivis de la conversion de presque tout l'univers ; & ensuite ceux que les Chrétiens faisoient tous les jours à leurs yeux, les désoloient & les remplissoient de la plus furieuse jalousie. Que faire pour s'y opposer ? Il falloit rétablir ceux de Pythagore, d'Aristée, d'Abaris, d'Apollone de Tyane, & toutes les fables qu'on en avoit racontées autrefois, & qui étoient presque absolument oubliées : il falloit soûtenir les anciens oracles, & faire valoir toutes les merveilles de la divination, comme les preuves les plus sensibles de la puissance des Dieux que l'on adoroit dans le Paganisme : il falloit enfin tenter, si on ne pourroit point faire de nouveaux prodiges, & employer pour cet effet la magie, quoy que défenduë par toutes les Loix. C'est-là tout ce que les Platoniciens pouvoient faire, pour obscurcir, s'il étoit possible, les miracles du Christianisme ; & c'est aussi ce qu'ils ont fait.

Celse oppose aux miracles de Jesus-Christ ceux d'Esculape, d'Apollon, d'Aristée, d'Abaris & de Cleomede.

Il y a plaisir en verité de voir l'Epicurien Celse (7) contrefaisant par tout le Platonicien, opposer serieusement en cette qualité aux miracles de Jesus-Christ & de Moyse, les merveilleuses cures d'Esculape, & les prédictions d'Apollon ; & trouver sur tout fort mauvais, que Jesus-Christ fût reconnu constamment pour Dieu ; tandis qu'Aristée, Abaris & Cleomede étoient absolument oubliez, quoiqu'ils eussent fait

(7) Origenes l. III. adv. Celsum, pag. 224. & seqq.

Quels ont été ces pretendus miracles. les plus beaux miracles. En effet le premier avoit apparu à Cyzique, quelque temps après que s'étant enfermé dans la boutique d'un Foullon à Proconnese, on l'avoit cru mort. Le second voloit par les airs aussi vîte que la fléche qu'il tiroit, & qui l'entraînoit par tout avec elle. Le troisiéme enfin n'avoit pas été trouvé dans un coffre, où il s'étoit enfermé pour éviter ceux qui le poursuivoient. Ce sont-là les miracles que Celse juge dignes d'être opposez à ceux de Jesus-Christ; & qui luy font trouver mauvais qu'on ne regarde pas comme des Dieux ceux qui les ont faits; d'autant plus que l'Oracle de Delphes avoit declaré qu'Aristée & Cleomede devoient être honorez comme tels à cause de ces prodiges; ainsi que Celse l'assure du premier, & qu'on le sçait d'ailleurs du dernier.

Réponse d'Origene à ces fables ridicules de Celse. Mais s'il est plaisant de voir Celse avancer serieusement de pareilles inepties; il seroit infiniment utile d'entendre les réponses pleines de force & de sagesse, qu'Origene y oppose: les marques ausquelles il veut qu'on distingue les vrais miracles d'avec les faux; ceux qui viennent de l'imposture de la magie, d'avec ceux qui ont Dieu même pour auteur: & sur tout ce qu'il ajoûte des effets admirables qu'ont produits ceux du Sauveur du monde pour la conversion & la sanctification de tout l'univers; au lieu que les fables ridicules que Celse vante si fort, n'ont eu aucune suite, ni produit aucun bon effet; & qu'au contraire on s'en est mocqué par tout, autant que des imposteurs à qui on les attribuoit.

Impostures de Pythagore, soûtenuës par Aussi Porphyre & Jamblique, les ont-ils abandonnez; & s'ils en parlent dans leurs Livres, ce n'est

qu'en passant & par forme d'épisodes ; mais leur heros, leur idole, celuy qu'ils opposent à Jesus-Christ, c'est Pythagore (8), ils en font un Dieu descendu tout exprès du Ciel pour sauver les mortels, & qui ne s'est revêtu d'une forme humaine, que pour ménager leur foiblesse, qui autrement n'auroit pû soûtenir l'éclat d'une si grande majesté. Quel témoignage en apportent-ils ? celuy de Pythagore (9) luy-même, qui pour en convaincre Abaris qui l'étoit venu trouver du fond du septentrion, à l'aide de son javelot

Porphyre & par Jamblique.

(8) Jamblichus l. de vita Pythagoræ, cap. II. interprete Clar. Obrechto. Cæterum nemini, qui quidem ex ipsa viri nativitate & multiplici animi sapientia conjecturam fecerit, dubium erit quin anima Pythagoræ Apollinis subdita imperio, vel perpetim ejusdem Dei assecla, vel alio proximiori commercio, ad homines delapsa sit. Et infra : Hinc evenit ut multi eum Dei filium esse merito asseverarent. Rursus: Jamque multi de juvene proverbium Samii comati, passim divulgaverant, eumque sparsis in vulgus laudibus deum fecerant. Et cap. VI. Pythagoram ut bonum quemdam dæmonem hominibusque amicissimum, jam in Deorum referebant numerum. Quidam enim illum celebrabant Pythium, alii Hyperboreum Apollinem, nonnulli Pæonem : erant qui censebant dæmonem esse ex iis qui lunam incolunt, alii alium ex Diis Olympicis ferebant, qui mortalem vitam emendaturus, ejusque commodis consulturus, isti sæculo humana forma apparuerit, ut mortalibus beatitudinis & philosophiæ salutare lumen donaret : quo munere nec venit, nec veniet ullum aliud majus quam quod dii per hunc ipsum Pythagoram dederunt. *Il seroit trop long de rapporter les autres endroits où Jamblique prétend faire passer Pythagore pour Dieu, ou pour le Fils de Dieu : il est aisé de voir que c'est là le but qu'il s'est proposé dans son ouvrage.*

(9) Idem ib. c. XIX. Transiens autem per Italiam (Abaris) visum sibi Pythagoram, Deo cujus ipse erat sacerdos, assimilavit : persuasus non alium, ac ne hominem quidem, illi similem, sed ipsum vere Apollinem esse. . . . . Pythagoras autem . . . . . tanquam qui revera Deus ille foret, Abaridi seorsum ab arbitris abducto aureum suum femur ostendit, ut argumento esset, neutiquam illum animi falsum fuisse.... Adjecit insuper se ad curandos demerendosque mortales advenisse, ac propterea etiam formam hominis induisse, ne supereminenti majestate velut re nova turbati, disciplinam suam fugerent.

ou de sa fléche, luy montra en secret sa cuisse d'or; ce qu'il fit encore une autre fois en presence de tout le monde, dans les jeux Olympiques (1): peut-on desirer une preuve plus convaincante que celle-là? Elle n'est pas neanmoins l'unique: Pythagore seul entre tous les hommes entendoit la charmante harmonie des Spheres celestes (2), luy seul sçavoit tous les differens corps que son ame avoit animez, avant qu'elle vînt dans le sien, & donnoit en particulier des preuves indubitables qu'il avoit été autrefois Euphorbe vainqueur de Patrocle dans la guerre de Troye. De plus passant le fleuve Nessus en compagnie de ses disciples, il parla au fleuve, & le fleuve ne manqua pas de le salüer d'une voix très-claire & très-intelligible. Il empêcha un jour un bœuf de manger des fêves, en luy parlant à l'oreille (3). Il

(1) Idem ibid. cap. XXVIII. Fidem autem suis opinionibus inde fieri censent, quod qui primus earum auctor extitit, non vulgaris homo fuerit, sed Deus..... aïunt enim ipsum fuisse Apollinem Hyperboreum: hujus vero rei indicia haberi, quod in ludis surgens femur aureum ostenderit.

(2) Idem ibid cap. XV. Atque ipse solus ut apparebat, auditu & intellectu percipiebat universalem sphærarum, & astrorum per eas motorum harmoniam & consonantiam, quæ carmen aliquanto perfectius quam quod apud mortales fieri solet, & sine satietate audiendum resonabant, & per dissimiles varieque diversos stridores celeritatibus, magnitudinibus, & rectionibus, certa quadam musices ratione compositis, conversionem & circumactionem gratissimam simul, & variis modis pulcherrimam efficiebant. Et infra: Sibi enim soli inter omnes qui terram incolunt, datum existimabat, ut intelligeret exaudiretque sonos vocis a mundo editæ. De cæteris prodigiis Pythagoræ adscriptis vide eundem Jamblichum.

(3) *Ecoutons de quelle maniere saint Jean Chrysostome se mocque de tous ces prétendus miracles de Pythagore, & de sa doctrine non moins extravagante.* » *Pythagore, dit-il, s'étant établi dans la grande Grece,* » *la remplit de mille sortes de prestiges, qu'il y exerça. Car qu'est-ce au-* » *tre chose, de parler aux bœufs, comme on dit qu'il a fait? Que ç'ait*

parut en méme temps en deux differentes Villes fort éloignées, il chassa deux serpens, il mania un aigle, il prédit la mort d'un ours : enfin il fit tant d'autres merveilles, qu'au sentiment de ses disciples, on ne pouvoit pas se dispenser de le reconnoître pour un Dieu.

été là en effet une imposture & une vraye charlatanerie, il est aisé de s'en convaincre. Loin d'être utile aux hommes en raisonnant ainsi avec les bêtes, n'est-il pas clair qu'il leur a causé beaucoup de mal? S'il avoit envie de débiter des discours de Philosophie, ne devoit-il pas s'adresser à ceux qui en étoient capables? Cet imposteur neanmoins s'entretenoit, dit-on, avec les aigles & les bœufs. Il ne prétendoit pas sans doute les rendre raisonnables ; puisque cela luy étoit impossible. Que prétendoit-il donc? tromper les sots par ses impostures. De plus, au lieu d'apprendre aux hommes quelque chose d'utile, il leur apprenoit que c'étoit la même chose de manger des féves, & de manger ceux qui leur avoient donné la vie. Il persuada encore à ses disciples, qu'il avoit été luy-même tantôt arbre, tantôt fille, & tantôt poisson. Faut-il donc s'étonner que ces impostures & ces fables extravagantes se soient dissipées, sans qu'il en reste la moindre trace? Πυθαγόρας δὲ τὴν μεγίστην Ἑλλάδα καταλαβὼν, καὶ γοητείας ἐπιδείξας εἴδη μυρία. τὸ γὰρ βουσὶ διαλέγεσθαι (καὶ γὰρ καὶ τοῦτό φασιν αὐτὸν πεποιηκέναι) οὐδὲν ἕτερον, ἢ γοητεία ἦν. καὶ δῆλον μάλιστα ἐκεῖθεν. ὁ γὰρ τοῖς ἀλόγοις οὕτω διαλεγόμενος, τὸ τῶν ἀνθρώπων οὐδὲν ὠφέλησε γένος, ἀλλὰ καὶ τὰ μέγιστα ἔβλαψε. Καίτοιγε ἐπιτηδειοτέρα πρὸς φιλοσοφίας λόγους ἡ φύσις ἡ τῶν ἀνθρώπων ἦν. ἀλλ' ὅμως ἐκεῖνος ἀετοῖς μὲν καὶ βουσὶ διελέγετο, καθάπερ φασὶ, γοητεύων. οὐδὲ γὰρ τὴν ἄλογον λογικὴν ἐποίησε φύσιν (οὐδὲ γὰρ δυνατὸν ἀνθρώπῳ τοῦτο) ἀλλὰ μαγγανείαις τοὺς ἀνοήτους ἠπάτα· καὶ ἀνθρώπους ἀφεὶς διδάξαι τι τῶν χρησίμων, ἐπαίδευσεν ὅτι ἴσον ἦν, κυάμους φαγεῖν, καὶ τὰς τῶν γεννησαμένων κεφαλάς· καὶ τοὺς συνόντας ἔπειθεν, ὅτι δὴ ἡ τοῦ διδασκάλου ψυχὴ, ποτὲ μὲν θάμνος ἐγίνετο, ποτὲ δὲ κόρη, ποτὲ δὲ ἰχθύς. ἆρ' οὐκ εἰκότως πάντα ἐσβέσθη ἐκεῖνα καὶ ἠφανίσθη τέλεον; εἰκότως καὶ κατὰ λόγον. Chrysost. Hom. 11. in Joann. cui adde Cyrillum l. III. contra Julianum, pag. 87. *Saint Cyrille montre en cet endroit, que quand le fleuve Nessus, qu'il appelle Caucasus, en suivant Porphyre, salüa Pythagore ; ce fut le démon, qui de concert avec ce Philosophe, grand magicien, forma cette voix :* Χαῖρε Πυθαγόρα. οὐκοῦν δαιμόνιον ἐφθέγξατο, καὶ τῆς Πυθαγόρου γοητείας ἐπίδειξις ἦν, τὸ προσφωνῆσαι δοκεῖν τὸν ποταμὸν αὐτῷ. *Saint Cyrille produit ensuite l'autorité de Clement d'Alexandrie, qui soûtient qu'on ne peut pas excuser Pythagore de magie.*

A quoy toutes ces impostures, & les efforts que les Platoniciens ont faits pour les soûtenir, ont enfin abouti.

Voilà la divinité que Jamblique & Porphyre ont cru pouvoir opposer à Jesus-Christ, & dont ils se sont avisez aprés plusieurs siecles de se faire, si j'ose parler ainsi, les deux Evangelistes ; avec le même succés que d'autres devant & aprés eux, ont produit sur la scene Apollone de Tyane (4) &

(4) De Apollonio Tyaneo vide Philostratum in ejus vita, & Hieroclem apud Eusebium. *Quelques-uns trouvent que la réponse d'Eusebe à Hieroclès sur la comparaison extravagante que ce Philosophe avoit faite d'Apollone à Jesus-Christ, est aßez séche, & qu'il auroit pû luy donner plus de force & plus d'étenduë ; mais il me paroît qu'Eusebe a eu grande raison d'agir comme il a fait, & de ne s'attacher uniquement qu'à faire voir les inepties & les contradictions de Philostrate. Qui des Chrétiens auroit pû souffrir qu'il mît en parallele les actions toutes divines du Sauveur du monde, avec les impostures d'Apollone ou les fables ridicules de Philostrate ? Saint Jean Chrysostome, pour avoir été obligé en parlant de la doctrine & des miracles de Jesus-Christ, de faire mention de Pythagore, de Platon, de Zénon, & d'Apollone de Tyane, en fait excuse à ses auditeurs, & les prie de ne pas considerer cela comme une injure faite à Jesus-Christ. D'ailleurs, Eusebe dès le commencement de son ouvrage, en dit assez pour faire voir combien il auroit pû s'étendre sur toutes les preuves de la divinité de Jesus-Christ, s'il avoit jugé à propos de le faire. Voicy ce qu'il en dit en peu de mots, mais qui renferment une infinité de choses :* Φέρε, διαπυθώμεθα οὐχ ὅς τις θειότερος γεγόνοι, οὐδ' ὁποῖος θαυμασιώτερά τε καὶ πλείω διεπράξατο παράδοξα· οὐδ' ὡς μόνος παρὰ τοῖς ἀνέκαθεν πρὸ μυρίων ὅσων γενομένων Ἑβραίων σοφοῖς, ὁ Σωτὴρ ἡμῶν καὶ Κύριος Ἰησοῦς Χριστὸς ἥξειν ἐς ἀνθρώπους κατὰ θείαν ἐπίπνοιαν προεπεφήτευτο· οὐδ' ὡς πλείους ἐπὶ τὸν τῆς θείας διδασκαλίας αὐτοῦ λόγον προὐτρέψατο· οὐδ' ὡς γνησίους καὶ ὄντως ἀληθεῖς ἐκτήσατο φοιτητάς, μονονουχὶ καὶ ὑπεραποθνήσκειν ἑτοίμως τῶν λόγων αὐτοῦ παρεσκευασμένους· οὐδ' ὡς μόνος σώφρονος βίου διδασκαλεῖον, καὶ ἐς τὸν μετέπειτα χρόνον ξυνεστήσατο· οὐδ' ὡς τῇ ἰδίᾳ θεότητί τε καὶ ἀρετῇ πᾶσαν ἔσωσε τὴν οἰκουμένην, καὶ εἰσέτι καὶ νῦν μυρία πλήθη πανταχόθεν ἐπὶ τὴν θείαν ἑαυτοῦ διδασκαλίαν ἐπαγόμενος· οὐδ' ὡς τῶν πώποτε μόνος πρὸς ἁπάντων σχεδὸν εἰπεῖν ἀνθρώπων, ἀρχόντων τε καὶ ἀρχομένων, πλείστοις ἔτεσιν ἤδη πολεμούμενος, κρείττων καὶ πολὺ δυνατώτερος τῶν πικρῶς ἐλαυνόντων ἀπίστων ἀποδέδεικται, θείᾳ καὶ ἀρρήτῳ δυνάμει, τοὺς μὲν κατὰ καιρὸν ἐπανισταμένους αὐτοῦ, τῇ θείᾳ διδασκαλίᾳ μετιὼν ῥᾳδίως· τὸν δὲ παγέντα πρὸς αὐτὸν καὶ παραδοθέντα θεῖον λόγον ἐς ἄπειρον αἰῶνα καθ' ὅλης κρατύνων οἰκουμένης· οὐδ' ὡς εἰσέτι καὶ νῦν τῆς ἐνθέου δυνάμεως τὴν ἀρετὴν ἐπιδείκνυται, μοχθηρούς τινας καὶ φαύλους δαίμονας ψυχῆς ἀνθρώπων

Apulée,

Apulée (5), l'un Pythagoricien, & l'autre Platonicien, & tous deux infames imposteurs & magiciens. Qu'est-il arrivé? c'est qu'on s'est mocqué également des uns & des autres; & que toutes ces idoles, que les Platoniciens avoient élevées avec tant d'efforts, pour les opposer au vray Dieu, sont tombées par terre, & ont été brisées en mille pieces. Voulez-vous une « preuve, dit saint Chrysostome (6), que tout ce que «

Ce que dit S. Jean Chrysosto-

καὶ σώμασιν ἐφεδρεύοντας ἀπελαύνων, διὰ μόνης τῆς ἀῤῥήτου προσηγορίας αὐτοῦ, ὡς αὐτῇ πείρᾳ κατειλήφαμεν. ταῦτα γὰρ περὶ τοῦ Ἀπολλωνίου ζητεῖν, μὴ καὶ τὸ ἐρωτᾶν ἀνόητον. μόνην δὲ ἐπισκεψώμεθα τὴν τοῦ Φιλοστράτου γραφὴν, δι᾽ ἧς εὐθυνοῦμεν ὡς οὐχ ὅτι γε ἐν φιλοσόφοις, ἀλλ᾽ οὐδ᾽ ἐν ἐπιεικέσι καὶ μετρίοις ἀνδράσιν ἄξιον ἐγκρίνειν, οὐχ ὅπως τῷ Σωτῆρι ἡμῶν Χριστῷ παρατιθέναι τὸν Ἀπολλώνιον. *Voilà la raison qu'Eusebe a eue de s'attacher uniquement à la prétenduë histoire de Philostrate: c'est parce qu'il auroit été absurde & insensé de chercher dans Apollone même, quoy que ce fût de tous ces merveilleux effets de la puissance de Jesus-Christ.*

(5) De Apuleïo vide epist. Marcellini ad Augustinum, & ejusdem Aug. respons. *Saint Augustin répond à peu près comme Eusebe; c'est-à-dire, en méprisant cette comparaison insensée d'Apollone & d'Apulée à Nôtre-Seigneur.* Quis autem vel risu dignum non putet, quod Apollonium & Apuleïum, cæterosque magicarum artium peritissimos conferre cum Christo, vel etiam præferre conantur, quanquam tolerabilius ferendum sit, quando istos ei potius comparant quam deos suos..... Apuleïus enim, ut de illo potissimum loquamur, qui nobis Afris Afer est notior, non dico ad regnum, sed nec ad aliquam quidem judiciariam potestatem Reipublicæ, cum omnibus suis magicis artibus potuit pervenire. Honesto patriæ suæ loco natus, & liberaliter educatus, magnaque præditus eloquentia. An forte ista ut Philosophus voluntate contempsit, qui sacerdos provinciæ pro magno fuit ut munera ederet, veneratoresque vestiret, & pro statua sibi apud Coënses locanda, ex qua civitate habebat uxorem, adversus contradictionem quorumdam civium litigaret? Quod posteros ne lateret, ejusdem litis orationem scriptam memoriæ commendavit. Quod ergo ad istam terrenam pertinet felicitatem, fuit magnus ille quoad potuit, Unde apparet eum nihil amplius fuisse, non quia noluit, sed quia non potuit, &c.

(6) Chrysost. l. III. adv. Judæos. Πόσοι δόγματα ἐζήτησαν εἰσαγαγεῖν παρ᾽ Ἕλλησι καὶ πολιτείαν ἐνστήσασθαι ξένην, οἷον Ζήνων, Πλάτων,

me ſur ce ſujet.

» l'on a dit d'Apollone de Tyane, eſt faux ; c'eſt qu'il » n'en eſt plus parlé, & que toutes les fables qu'on en » debitoit ſe ſont diſſipées.

Comparaiſons impies des Payens refutées par Euſebe & S. Auguſtin.

On peut voir avec quel mépris, & en même temps avec quelle force, Euſebe & ſaint Auguſtin ont répondu à toutes les comparaiſons auſſi impies qu'extravagantes, que les Philoſophes payens faiſoient de ces ſortes d'impoſteurs avec Jeſus-Chriſt ; & l'on apprendra combien ce que dit encore ſaint Chryſoſtome (7) eſt vray, que les Chrétiens loin d'apprehender ces ſortes de Livres écrits contre la Religion par les Philoſophes, s'en ſont mocquez, & ont marché deſſus comme ſur les plus vils & les plus mépriſables de tous les inſectes. Si ces Livres ſont mépriſables pour le fonds, ils le ſont encore ſouvent pour la forme.

Ce que c'eſt que l'ouvrage de Jamblique.

Celuy de Jamblique (8) entr'autres n'eſt qu'un miſerable centon plein de repetitions ridicules ; & tout

Σωκράτης, Διαγόρας, Πυθαγόρας, καὶ ἕτεροι μυρίοι; ἀλλ' ὅμως τοσοῦτον ἀπέχον περιγενέσθαι, ὡς μηδὲ ἐξ ὀνόματος εἶναι τοῖς πολλοῖς γνώριμοι. ὁ δὲ Χριστὸς οὐκ ἔγραψε πολιτείαν μόνον· ἀλλὰ καὶ πανταχοῦ τῆς οἰκουμένης αὐτὴν κατεφύτευσε. Πόσα λέγεται Ἀπολλώνιος ὁ ἐκ Τυάνων πεποιηκέναι; ἀλλ' ἵνα μάθῃς ὅτι ψεῦδος πάντα ἐκεῖνα ἦν καὶ φαντασία καὶ ἀληθὲς οὐδέν· ἐσβέσται, καὶ τέλος ἔλαβεν. Καὶ μηδεὶς ὕβριν εἶναι νομιζέτω τοῦ Χριστοῦ· ὅτι ἐν τοῖς περὶ αὐτοῦ λόγοις, Πυθαγόρα, καὶ Πλάτωνος, Ζήνωνος, καὶ τοῦ Τυανέως μεμνήμεθα. οὐ γὰρ ἐξ οἰκείας τοῦτο ποιοῦμεν γνώμης· ἀλλὰ τῇ ἀσθενείᾳ τῶν Ἰουδαίων συγκαταβαίνοντες.

(7) Idem Chryſ. l. de S. Babyla, & contra Gentiles. Εἰ γὰρ ἐπάνω ὄφεων, καὶ σκορπίων, καὶ πάσης τοῦ διαβόλου τῆς τυραννίδος πατεῖν ἡμῖν ἐπιτέτακται, πολλῷ μᾶλλον ἐπάνω σκωλήκων καὶ κανθάρων. Τοσοῦτον γὰρ τὸ μέσον τῆς τούτων (βιβλίων) βλάβης, πρὸς τὴν ἐκείνου τοῦ πονηροῦ δαίμονος ἐπιβουλήν.

(8) *Le ſçavant Mr. Obrecht avoit marqué ces repetitions dans ſon édition de la Vie de Pythagore par Jamblique, que la mort ne luy a pas permis d'achever. D'autres ont remarqué que dans cette même Vie Jamblique a copié en pluſieurs endroits Porphyre, ou Porphyre, Jamblique. De vingt & un chapitres dont le ſecond livre de cet ou-*

composé de pieces & de lambeaux tirez de Platon, d'Aristote, & de quelques autres Livres des anciens Philosophes que nous n'avons plus. Mais tout étoit bon à cet Auteur, pourvû que de quelque maniere que ce pût être, il vint à bout par le moyen de ses fables & de ses rapsodies, de donner aux ignorans une grande idée des prétendus miracles & de la doctrine monstrueuse de Pythagore.

De la vie & de la doctrine de Pythagore.

Mais il ne s'en est pas tenu là, non plus que Porphyre, ils ont encore travaillé l'un & l'autre à faire valoir tous les faux prodiges de la divination & de la Théurgie. Porphyre (9), dans son Livre de la Philosophie par les oracles; où comme nous avons dit ailleurs, il en apprenoit tous les secrets, & les appuyoit sur l'autorité des Dieux mêmes, en y mêlant mille blasphêmes contre Jesus-Christ & contre les Chrétiens: Jamblique (1) dans son Livre des Mysteres, qui n'a point d'autre but, que de montrer l'excellence toute divine de ces arts diaboliques, & d'en soûtenir toutes les extravagances. Proclus Platonicien (2) du sixiéme siecle marcha sur ses traces; car ayant entrepris d'établir dans Athenes même, la Philosophie de Platon, dont il se dit le successeur &

Porphyre, Jamblique, Proclus, grãds défenseurs de la Magie Platonicenne.

vrage est composé, il n'y a que les quatre premiers & le dernier, que l'on puisse dire être veritablement de Jamblique: il a pris tout ce qu'il dit dans les autres, de Platon & de quelques autres Auteurs anciens, dont il a cousu bout à bout differens endroits. C'est de quoy les habiles gens s'appercevront aisément.

(9) Eusebius l. IV. Præp. Evang. cap. VII. & seqq. August. l. XIX. de Civit. cap. XXIII.

(1) Jamblichus l. de Mysteriis.

(2) Proclus in Excerptis Marsilii Ficini, inter ejus opera, pag. 1908. in editione Henricpetrina Basil.

l'heritier ; il travailla ſur tout par ſes ouvrages à donner un nouveau luſtre à la divination & à la Théurgie, que tous les Platoniciens regardoient comme la partie la plus excellente & la plus divine de toute leur Philoſophie. C'eſt ce qu'il fait dans la plûpart de ſes Commentaires, où l'on voit ſur tout par le curieux détail où il entre touchant les proprietez, les differences & toutes les operations des demons, combien il étoit habile dans tous ces arts.

CHAP. IV. *Des prétendus miracles operez par les Platoniciens poſterieurs au Chriſtianiſme & rapportez par eux-mêmes.*

QUE POUVOIENT faire davantage les Platoniciens pour relever leur Philoſophie, & la mettre en état de le diſputer à la Religion Chrétienne ? Ils devoient montrer que ceux qui en faiſoient profeſſion étoient eux-mêmes des hommes tout divins, des faiſeurs de miracles, des gens qui converſoient familierement avec les Dieux, & qui en recevoient les graces & les lumieres les plus extraordinaires. C'eſt à quoy ils n'ont pas manqué ; & ſi nous voulons les en croire, il n'y a point de Platonicien qui n'ait fait les plus beaux miracles, & qui n'ait eu les talens les plus merveilleux.

Prétendus miracles de Plotin rapportez par Porphyre ſon diſciple.

Plotin ce premier reſtaurateur de la Philoſophie de Platon, dans qui l'on croyoit même que l'ame de ce Philoſophe étoit paſſée, & qui avoit entrepris d'établir ſes loix & ſes dogmes par toute la terre, en commençant par une Ville qui ſeroit appellée Platonopolis (3) : Plotin, dis-je, au rapport de Porphyre,

(3) Porphyrius in vita Plotini, interprete Marſilio Ficino : Gallienus Imperator, uxorque ejus Salonina, Plotinum honorabant maximeque colebant. Hic igitur eorum benevolentia fretus, oravit ut dirutam quandam olim in Campania civitatem, philoſophis aptam inſtaurarent, regionemque circumfuſam cultæ civitati donarent, concederent;

évoqua avec l'aide d'un Egyptien (4) son propre demon, & fut surpris de voir que c'étoit un Dieu du premier ordre. Dès-là il commença à se regarder comme un homme tout divin, & fort élevé au-dessus des Dieux inferieurs. C'est pourquoy Amelius son disciple (5), l'ayant invité à un sacrifice Théurgique, où les Dieux devoient apparoître, il répondit gravement, que c'étoit à eux de venir à luy, & non pas à luy de les aller chercher. Il découvrit aussi le vol qu'un valet avoit fait d'un colier de perles; il prédit qu'un de ses disciples ne vivroit pas long-temps. Il connut la funeste resolution que Porphyre troublé des vapeurs de sa mélancholie avoit prise de se faire

que civitatem habitaturis Platonis legibus gubernari, atque ipsam civitatem Platonopolim appellari: pollicebatur se illuc habitatum una cum amicis omnibus profecturum. Quod facile Philosophus ad votum impetravisset, nisi quidam Imperatoris familiares invidia, vel indignatione, vel alia quadam iniqua de causa acriter obstitissent.

(4) Idem Porphyrius ibid. Ægyptius quidam sacerdos Romam profectus, perque amicum quemdam Plotino subito notus, quum exoptaret suam Romæ sapientiam ostentare, suasit Plotino ut secum accederet, familiarem sibi dæmonem eo advocante protinus inspecturus; cui facile Plotinus est obsequutus. Acta vero est in æde Isidis dæmonis invocatio: solum namque hunc locum Romæ purum ait Ægyptium invenisse; sed quum in aspectum proprium ipse dæmon accerseretur, pro dæmone deus accessit, qui sane non esset in genere dæmonum. Sic ergo repente Ægyptius exclamavit: Beatus es, ô Plotine, qui habeas pro dæmone deum, neque ex inferiori genere sis ducem sortitus familiarem. Narrabat vero non licuisse tunc quicquam interrogare, neque diutius videre præsentem: quippe cum communis quidam ibi contemplator amicus, aves quas manu tenebat custodiæ gratia, suffocasset, sive invidia ductus, sive metu perterritus. Quum igitur ex divinorum ordine dæmonum familiarem sibi Plotinus haberet, &c.

(5) Ibidem infra. Præterea cum Amelius sacrorum observator esset, atque per calendas sacra faceret, & quandoque Plotinum rogaret illuc secum accedere: illos, inquit Plotinus, decet ad me, non me ad illos accedere. Qua vero mente tam excelsa de se loqueretur, neque intelligere ipsi potuimus, neque ausi sumus interrogare.

mourir. Il voyoit les Dieux & converſoit avec eux ſi familierement, que Porphyre croit qu'il n'a écrit que par leur inſpiration. Il ajoûte, pour preuve de ce commerce, que dans le moment qu'il expira, on vit un dragon (6) ſortir de deſſous ſon lit, & paſſer en fuyant au travers de la muraille. Enfin ce fut un homme ſi divin, qu'Apollon même, après ſa mort, fit une hymne à ſa loüange (7), où il declare entr'autres choſes, que Plotin a été receu dans l'aſſemblée des Dieux immortels, où il joüit de tous les

(6) Ibidem. Cum vero morti Plotinus appropinquaret, quemadmodum nobis Euſtochius retulit, qui Puteolis habitabat, ac ferme tardius ad eum acceſſerat: Adhuc te, inquit, expecto, atque equidem jam annitor quod in nobis divinum eſt, ad divinum ipſum quod viget in mundo redigere; ſpiritumque his verbis emiſit. Interea draco ſub lecto in quo jacebat ille, pererrans, mox in parietis foramen ſe prorſus occuluit.

(7) Idem Porphyrius ibid. Apollinem ſane cum interrogaſſet Amelius, quonam Plotini animus emigraſſet, qui & Socratem virorum omnium ſapientiſſimum judicaverat, quanta rurſus & qualia de Plotino cecinit, audi: Immortalem aggredior reſonare carminis hymnum ob amicum ſuavem mellitiſſimos contexens vocalis citharæ modos aureo pectine. Sed & Muſas advoco, ut communi voce concinant..... Genie, vir prius, at nunc genii conſortio diviniori accedens, ſolutus humanæ neceſſitatis vinculo..... At nunc ubi ſolutus involucro es, & animæ genialis ſignum deſeruiſti, ad concilium geniale contendis, quod amœnis interſpirat auris: ubi amicitia eſt, ubi cupido viſu mollis puræ plenus lætitiæ..... ubi agitant Minos & Rhadamantus fratres: ubi juſtus Æacus: ubi Plato, ſacra vis: ubi pulcher Pythagoras, & quicumque chorum ſtatuerunt amoris immortalis, quicumque genus commune cum beatiſſimis geniis ſortiti ſunt: ubi animus inter menſas lætitiæ ſemper hilareſcit. Ah beate! quam multis exanthlatis laboribus ad caſtos genios abiiſti, ad vitam ſtabiliſſimam provectus, &c. *Y eut-il jamais rien de plus fanatique & de plus inſenſé que cette hymne chantée par Apollon à la gloire de Plotin, & que tous ces prétendus miracles attribuez au même Plotin par Porphyre? Voilà neanmoins ce que ce Philoſophe rapporte ſerieuſement de ſon maître: voilà ce qu'il admire. Qui ne reconnoîtroit l'impoſture groſſiere de toutes ces fables, & le but que tous ces Platoniciens ſe ſont propoſé, ſoit en les inventant, ſoit en les rapportant?*

plaisirs & de tous les honneurs de la divinité, avec Minos & Rhadamante, Platon & Pythagore.

Prétendus miracles de Porphyre inferieurs à ceux de Plotin, & pourquoy.

Porphyre son disciple qui a écrit toutes ces merveilles, ne paroîtpas avoir été un homme tout-à-fait si miraculeux; les Platoniciens n'en racontent pas à beaucoup près tant de prodiges: aussi avoit-il varié beaucoup sur les principaux dogmes du Platonisme; & après avoir fait valoir de son mieux la divination & la Théurgie, il les avoit attaquées malignement dans la suite, sous un nom emprunté. Neanmoins Eunape (8) ne laisse pas de remarquer que Porphyre, suivant son propre témoignage, avoit receu autrefois un oracle fort considerable, & qu'il avoit chassé un demon d'un bain dont il s'étoit emparé.

Jamblique selon les Platoniciens a été un homme tout divin & tout miraculeux.

Jamblique devoit être un bien plus grand homme, puisqu'il avoit si bien soûtenu contre Porphyre l'excellence & les merveilles de la Théurgie. Aussi, au rapport d'Eunape, lorsqu'il étoit en comtemplation (9), on le voyoit quelquefois élevé en l'air de

(8) Eunapius in vita Porphyrii. Is (Porphyrius) alicubi aït, Oraculum minime vulgare aut triviale sibi fuisse editum: in eodemque libro recenset illud, multisque verbis edisserit, quantum operæ ac studii in ejusmodi res conferendum sit: addit etiam se pepulisse, atque e balneo quodam dæmonem ab indigenis Causathan nominatum ejecisse.

(9) Idem Eunapius in vita Jamblichi præfixa libro de Myst. edit. Galei. Τί δῆτα μόνος, ὦ διδάσκαλε θειότατε, καθ' ἑαυτόν τινα πράττεις, οὐ μεταδιδοὺς τῆς τελεωτέρας σοφίας ἡμῖν; καί τοίγε ἐκφέρεται πρὸς ἡμᾶς λόγος ὑπὸ τῶν σῶν ἀνδραπόδων, ὡς εὐχόμενος τοῖς θεοῖς, μετεωρίζῃ μὲν ἀπὸ τῆς γῆς πλέον ἢ δέκα πήχεις εἰκάζεσθαι· τὸ σῶμα δέ σοι καὶ ἡ ἐσθὴς εἰς χρυσοειδές τι κάλλος ἀμείβεται. παυομένῳ δὲ τῆς εὐχῆς σῶμά τε γίνεται καὶ τῷ πρὶν εὔχεσθαι ὅμοιον. *A cette demande de ses disciples, Jamblique sourit modestement, & leur promit que dans la suite il ne les priveroit pas d'un si admirable spectacle. Au reste, rien n'est plus certain que cette merveille qu'Eunape rapporte; car il l'a-*

dix coudées, & tout son corps & ses habits briller de la plus vive lumiere. Un jour étant avec ses disciples ; chose surprenante ! il sentit, ou il découvrit de fort loin un cadavre, qui étoit dans le chemin par où il devoit passer ; & se trouvant encore avec eux aux bains de Gadares en Syrie, il en fit sortir en murmurant tout bas quelques paroles, de petits amours infiniment jolis qui vinrent l'embrasser, & qu'il renvoya ensuite au fond de l'eau.

Edese disciple de Jamblique se faisoit rendre des oracles quand il vouloit.

Edese son disciple n'étoit pas moins admirable. Il se faisoit rendre des oracles par les Dieux qui luy apparoissoient en dormant, toutes & quantes fois qu'il le vouloit ; & cela par le moyen d'une petite priere, avec laquelle il étoit sûr de les évoquer. Lorsqu'il l'avoit recitée, le Dieu descendoit infailliblement, & luy rendoit des oracles en vers hexametres ; & comme une fois il les eut oubliez en s'éveillant, son valet luy fit appercevoir qu'il les portoit écrits sur le dos de sa main, qu'il baisa par cette raison avec beaucoup de respect & de religion.

Solipatre femme d'Eustathius a été une Platonicienne toute divine.

Eustathius autre disciple de Jamblique, tout grand homme qu'il étoit, avoit une femme qui le surpassoit de beaucoup : elle s'appelloit Solipatre ; c'étoit une Platonicienne toute divine. Aussi avoit-elle été élevée par deux divinitez qui luy étoient apparuës sous

voit apprise de la propre bouche de Chrysanthe disciple d'Edese, lequel avoit été l'un de ceux qui avoient fait cet obligeant reproche à Jamblique. Il seroit trop long de décrire toutes les autres merveilles qui sont rapportées dans cette Vie, & dans celle d'Edese, de Chrysanthe & de Maxime. On peut les voir dans Eunapius même, qui a connu fort particulierement tous ces Platoniciens, & qui les exalte par tout comme des hommes divins, autant qu'il se déchaîne contre les Chrétiens.

la forme

la forme de deux vieillards, & qui luy avoient communiqué les dons les plus rares & les plus extraordinaires. Elle racontoit les choses qui s'étoient passées dans les pays les plus éloignez, comme si elle les eût vûës. Elle prédisoit de la même maniere celles qui devoient arriver. Avant que d'être mariée, elle fit l'horoscope des trois enfans qu'elle devoit avoir d'Eustathius, & l'assura luy-même qu'après sa mort, il auroit pour demeure le globe de la Lune. C'étoit assez peu pour le mary d'une telle femme : Eustathius ne pouvoit gueres être moins élevé dans le Ciel de Platon : aussi ajoûta-t-elle, pour le consoler sans doute d'être si mal partagé, qu'il y monteroit avec une facilité merveilleuse ; Que pour elle, le bonheur qui l'attendoit n'étoit pas moins grand, ni l'endroit où elle devoit être placée dans le Ciel, moins élevé. Elle parloit ainsi par modestie ; car il est bien clair, que vû son éducation & ses actions miraculeuses, elle devoit avoir tout au moins le Soleil ou Saturne pour son bienheureux séjour.

Elle prédit à son mary qu'il iroit aprés sa mort dans le Ciel de la Lune.

Maxime & Chrysanthe eurent Edese pour maître, & ne se rendirent pas moins recommandables par leurs actions merveilleuses. Maxime, pour donner des preuves de son pouvoir, étant un jour dans le Temple d'Hecate, vint à bout avec un grain d'encens, & quelques petites paroles, de faire rire le Simulacre de la Déesse ; & comme ceux qui l'accompagnoient paroissoient surpris de cette merveille, il leur dit qu'ils ne devoient pas s'étonner pour si peu de chose, qu'il alloit faire enflammer la torche que ce même Simulacre tenoit à la main : ce qui arriva

Merveilles operées par Maxime maître & confident de Julien l'Apostat.

en effet avant même qu'il eut achevé de parler. Julien l'Apoſtat ayant appris ces merveilles d'Euſebe de Carie, qui en avoit été témoin, & qui les regardoit avec raiſon, comme autant de preſtiges, il ne luy en fallut pas davantage pour s'attacher à Maxime, & pour en faire dès ce moment ſon maître dans la Philoſophie Platonicienne, & ſon confident le plus intime.

Julien appelle auprès de ſoy Maxime & Chryſante. Conſtance merveilleuſe de Maxime.

D'abord après ſon avenement à l'Empire, il l'appella auprès de luy avec Chryſanthe; ceux-cy avant que de partir, voulurent apprendre des Dieux quel ſeroit le ſuccès de leur voyage. Ils n'en receurent que de funeſtes préſages, qui étonnerent Chryſanthe, & luy firent prendre la reſolution de demeurer; mais Maxime, dont la conſtance étoit à l'épreuve de tout, luy reprocha qu'il avoit oublié les preceptes de la Philoſophie dans laquelle ils avoient été élevez; qu'un homme qui en étoit bien inſtruit, ſçavoit qu'il ne falloit pas ſe rendre ſi aiſément, mais employer tout pour faire violence aux Dieux, & les obliger malgré eux de répondre d'une maniere favorable. Maxime avoit raiſon, c'étoit-là un des ſecrets les plus importans de la Théurgie Platonicienne. Chérémon, au rapport de Porphyre (1), perſonnage fort habile en ces ſortes

Secret admirable de la Théurgie Platonicienne.

(1) Porphyr. in epiſt. ad Anebonem Ægyptium. Τὸ γὰρ λέγειν, ὅτι τὸν οὐρανὸν προσαράξει, καὶ τὰ κρυπτὰ τῆς Ἴσιδος ἐκφανεῖ, καὶ τὸ ἐν Ἀβύδῳ ἀπόρρητον δείξει, καὶ τὴν βᾶριν στήσει, καὶ τὰ μέλη τοῦ Ὀσίριδος διασκεδάσει Τυφῶνι, τίνα οὐχ ὑπερβολὴν ἐμπληξίας μὲν τῷ ἀπειλοῦντι, ἃ μήτε οἶδε, μήτε δύναται, καταλείπει; ταπεινότητος δὲ τοῖς δεδοικόσιν· οὕτω κενὸν φόβον καὶ πλάσματα, ὡς κομιδῇ παῖδες ἀνόητοι; καίτοι καὶ Χαιρήμων ὁ ἱερογραμματεὺς ἀναγράφει ταῦτα, ὡς καὶ παρ' Αἰγυπτίοις θρυλλούμενα. καὶ ταῦτά φασιν εἶναι καὶ τὰ τοιαῦτα βιαστικώτατα. Auguſt. l. x. de Civit. cap. xi. Dicit etiam (Porphyrius) Chæremo-

de mysteres, ou plûtôt, comme dit saint Augustin, en ces sortes de sacrileges, avoit écrit qu'il falloit menacer les Dieux, que s'ils ne faisoient ce qu'on leur commandoit, on renverseroit le Ciel, on découvriroit les mysteres d'Isis, on mettroit en pieces les membres d'Osiris, & que rien n'étoit plus puissant pour obtenir d'eux tout ce qu'on desiroit.

Maxime & Julien, combien adonnez à la magie la plus detestable.

Ce fut sans doute par le moyen de quelque imprecation pareille, que Maxime étant venu à bout de ce qu'il prétendoit, partit fort satisfait, & se rendit auprès de l'Empereur, avec lequel il mit en pratique tous les plus beaux secrets de la divination & de la Théurgie. On sçait combien cet Empereur, qui étoit un parfait Platonicien, exalte dans ses Livres (2) tous ces beaux arts, qu'il regardoit comme des dons extraordinaires des Dieux; & la fureur avec laquelle

nem quemdam talium sacrorum, vel potius sacrilegiorum peritum, ea quæ apud Ægyptios sunt celebrata rumoribus, vel de Iside, vel de Osiride marito ejus, maximam vim habere cogendi deos ut faciant imperata, quando ille qui carminibus cogit ea se prodere vel avertere, comminatur. *On peut voir dans Eusebe ce que le même Porphyre a dit sur ce sujet dans son livre, De la Philosophie par les Oracles, qu'il a composé avant qu'il eût commencé à douter des effets admirables de la Théurgie. Il y apporte des Oracles des Dieux, qui avoüent qu'ils ont été contraints de venir & de répondre. Au reste, je crois que tous les habiles gens reconnoîtront aisément que tous ces noms Egyptiens de Chérémon, d'Anebon, d'Abammon, ne sont que des noms empruntez, sous lesquels Jamblique, Porphyre, & quelques autres Platoniciens se cachoient, pour parler plus hardiment des secrets de leur Théurgie; & que quand Jamblique en particulier a donné à son livre le nom de Mysteres des Egyptiens, en citant souvent ces Egyptiens, & entre autres Mercure Trismegiste, il n'a prétendu que jetter de la poudre aux yeux de ses lecteurs peu attentifs, & donner un air plus mysterieux & plus divin à la doctrine également impie & extravagante qu'il y étale.*

(2) Julianus Imp. apud Cyrillum l. vi.

il s'y adonna (3). Ce n'étoit par tout que sacrifices, qu'enchantemens, qu'évocations des demons, que recherches de l'avenir dans les entrailles des animaux & des hommes mêmes, le tout suivant les principes de la Philosophie de Platon; car pour ce qui regarde encore ce dernier point, Platon enseignoit (4) que le foye n'avoit point d'autre usage, que de servir à la divination; que l'ame qui étoit toute divine de sa nature, ou les Dieux au défaut de l'ame, y imprimoient toutes les images des choses qui devoient arriver, & que c'étoit pour cela que les Dieux l'avoient fait d'une substance dure, & d'une superficie polie; à peu près comme la glace d'un miroir.

Suivant quel principe de Platon, les Platoniciens recherchoient l'avenir dans les entrailles des hommes.

Mais pour revenir à Maxime & aux autres Platoniciens, après avoir exercé leur art avec beaucoup d'éclat sous Julien l'Apostat, ayant voulu continuer ensuite sous Valens, & découvrir même par ses regles & ses pratiques, qui devoit être son successeur; ils furent arrêtez, & condamnez (5) comme des magiciens, à avoir le cou coupé; & tous leurs Livres de Théurgie, dont on fit la plus exacte recherche, furent jettez au feu comme ils le meritoient.

Maxime condamné à mort comme magicien, sous l'Empire de Valens.

C'étoit fait de la Philosophie Platonicienne, elle étoit anéantie pour toûjours, si Proclus ne fut venu à son secours, & n'eut entrepris d'en être le second restaurateur. Habile comme il l'étoit dans la Théurgie, ainsi que ses ouvrages le font voir, on ne peut pas douter qu'il n'ait fait une infinité de merveilles, aussi-bien

Proclus & ses disciples rétablissent la Théurgie Platonicienne, & font par son moyen une infinité de beaux miracles.

(3) Gregor. Nazianz. orat. III. in Julianum. Theodoretus l. III, Hist. Eccles. cap. XXVI. & XXXII.

(4) Plato in Timæo, pag. 72. edit. Serrani.

(5) Ammianus Marcellinus Hist. l. XXX.

que Marin de Naplouse, Isidore, Hierocles, Ammonius, & les autres Platoniciens qui furent de son temps. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à lire ce qui nous reste de leur vie dans celle (6) d'Isidore écrite par Damascius; on verra qu'ils ne le cedoient en rien aux Plotins, aux Porphyres, aux Jambliques, & à tous les autres Platoniciens les plus entêtez de la magie; & en même temps les plus declarez ennemis de la Religion Chrétienne.

Réfutation de toutes ces impostures Platoniciennes, & ce qu'en dit S. Augustin.

Je ne m'arrêteray pas à rapporter tout ce que les Peres de l'Eglise ont dit pour faire voir l'illusion de tous ces faux prodiges, dont les Platoniciens se glorifioient, & par lesquels ils s'efforçoient de se donner à eux-mêmes & à leur Philosophie un air de divi-

(6) Photius in Bibl. cod. 181. & 242. *Photius nous apprend d'abord que Damascius dans cette Vie d'Isidore s'étoit proposé pour but de faire passer tous les Philosophes dont il parle pour autant d'hommes divins, & qui avoient les talens les plus merveilleux; en travaillant neanmoins en même temps à faire voir qu'il l'emportoit luy-même de beaucoup au dessus d'eux tous. Voicy ce que dit Photius dans le premier endroit que j'ay cité. Il parle de Damascius.* Ἔστι δὲ τὴν μὲν περὶ τὰ θεῖα δόξαν εἰς ἄκρον δυσσεβής, καινῶν δὲ καὶ γραοπρεπῶν μυθαρίων, αὐτόν τε τὸν νοῦν καὶ τοὺς λόγους πεπληρωμένος. διὸ καὶ τῆς ἱερᾶς ἡμῶν, εἰ καὶ δειλιώσῃ καὶ λαθραιοτέρᾳ κακοφροσύνῃ, ὅμως οὐκ ὀλιγάκις καθυλακτῶν εὐσεβείας· πάντων δ' οὕτως ἐξαίρει τοῖς λόγοις, καὶ κρείττους ἢ κατ' ἀνθρώπων φύσιν θειάζει γεγονέναι ταῖς τῶν ἐπιστημῶν τελεωτάταις θεωρίαις καὶ τῷ τάχει τῆς διανοίας, τούτων ἑκάστου κρείττω ἑαυτὸν ἀποκαθιστῶν, οὐκ ἔστιν ὅτου μὴ κατέψατο, ἐφ' ἑκάστου τῶν θαυμαζομένων μὴ ἐνδεέστερον ἔχει..... οὕτως ἐκείνων ἕκαστον εἰς ἄνω φέρων ἐξαίρει, καταστρέφων καὶ ῥίπτων χαμαί, τὸ κράτος ἑαυτῷ κατὰ πάντων καὶ ἐπὶ πᾶσι λεληθότως ἀναρτᾷ. *Ensuite dans les extraits que Photius produit plus bas de cet ouvrage de Damascius, on voit quelles sont ces fables que Damascius racontoit de tous ces Philosophes. Elles sont si ridicules & si extravagantes, que l'on est obligé de reconnoître ce que dit Photius en les écrivant : qu'il n'y a que l'impie Damascius qui ait été capable de les rapporter & de les croire.* Τοῦτο τερατευσάμενος περὶ τοῦ ἐρεβίνθου ὁ συγγραφεὺς τῆς κεφαλῆς, καὶ ἄλλα μυρία περὶ αὐτῆς ἄξια Δαμασκίῳ τῷ δυσσεβεῖ καὶ γράφειν καὶ πιστεύειν προστερατεύεται.

nité capable d'obſcurcir l'éclat de la Religion Chrétienne, & de contrebalancer ſes veritables miracles. Perſonne ne peut douter que ſi ce qu'ils rapportent d'eux-mêmes avec tant d'affectation eſt veritable, & ſi ce ne ſont pas ſouvent autant de fables & de menſonges inventez par malice ; on ne doive attribuer au demon toutes ces prétenduës merveilles. C'eſt ce que ſaint Auguſtin fait voir fort au long (7), en montrant la difference des veritables miracles que Dieu ou ſes ſaints Anges operent, d'avec ces preſtiges des demons ; & en combattant par tout les erreurs de Platon ſur ces malins eſprits, à qui ſeuls il attribuoit le pouvoir de faire des miracles. Je ne diray rien non plus des autres erreurs qu'Euſebe (8) reproche à ce Philoſophe touchant la maniere dont il expliquoit la production de ces intelligences mauvaiſes qu'il admettoit, & les abſurditez manifeſtes qu'il montre s'enſuivre neceſſairement ; ſoit qu'il prétende qu'elles ſont une émanation ou un écoulement de la ſubſtance de Dieu même ; ſoit qu'il les tire de la matiere, qu'il fait le principe du mal ; ſoit enfin qu'il diſe qu'elles ſont éternelles, comme cette matiere qu'il reconnoiſſoit avec Dieu & l'idée pour le principe de toutes choſes. Je paſſe, dis-je, toutes ces erreurs ſous ſilence, pour venir avec Euſebe à celles dans leſquelles il eſt tombé touchant la nature de l'ame, erreurs les plus extravagantes de toutes, & qui ont été refutées unanimement par les SS. Peres, avec tout le mépris & l'horreur qu'elles meritent.

Erreur de Platon touchant la production des demons, refutée par Euſebe.

(7) Auguſt. l. x. de Civit. cap. x. xii. xvi. xvii. xviii.
(8) Euſebius l. xiii. Præp. Evang. cap. xv.

Chap. V.
Des erreurs de Platon touchant l'ame.
Il enſeigne qu'elle eſt cō« poſée de 2. parties, l'u« ne ſpirituelle, l'au« tre corporelle.

Eusebe montre d'abord (9) que Platon a cru l'ame compoſée de deux parties ; l'une ſpirituelle, & l'autre corporelle ; & il le prouve par un paſſage du Timée, où Platon expliquant la production de l'ame, dit en effet, que Dieu pour la former, unit & mêla enſemble quelques parties de cette ſubſtance qui eſt indiviſible & toûjours la même, & quelques autres de celle, qui eſt diviſible, changeante, & qui eſt propre des corps. C'eſt de là qu'il tiroit la difference qu'il met entre la partie ſuperieure de l'ame, & celle qu'il nomme, & que l'on a appellée après luy, mais dans un ſens different, la partie inferieure ; celle-là eſt intelligente & raiſonnable, parce qu'elle eſt de cette ſubſtance qui eſt ſpirituelle & indiviſible ; & celle-cy eſt animale & ſujette aux paſſions, parce qu'elle eſt de cette ſubſtance diviſible & corporelle. Euſebe pour refuter cette erreur, produit un extrait de l'ouvrage d'un Platonicien (1), qui combat ſon maître ſur ce point ; en faiſant voir que cette compoſition de l'ame de deux parties ſi differentes & ſi oppoſées, détruit abſolument ſon immortalité.

(9) Idem Euſeb. ibid. cap. xvi. Ἑβραίοις ὁμοίως τὴν ψυχὴν ἀθάνατον ὑποθέμενος (Πλάτων) καὶ τῷ Θεῷ ὁμοίαν αὐτὴν εἰπών, οὐκέτ' ἀκολούθως αὖθις, ποτὲ μὲν αὐτῆς τὴν οὐσίαν σύνθετον εἶναί φησιν, ὡς ἂν μέρος μέν τι ἐπαγομένης τῆς ἀμερίστου καὶ ἀεὶ κατὰ τὰ αὐτὰ ἐχούσης αἰτίας, μέρος δὲ καὶ τῆς περὶ τὰ σώματα μεριστῆς φύσεως. λέγει δ' οὖν αὖθις ῥήμασιν ἐν Τιμαίῳ, καὶ τὰ ἑξῆς.

(1) Idem Euſeb. ibid. cap. xvii. ubi Severi Platonici adverſus Platonis errorem de duabus animi partibus, diſputationem refert his verbis: Περὶ δὲ τῆς κατὰ Πλάτωνα ψυχῆς, ἣν φησιν ἐξ ἀπαθοῦς καὶ παθητικῆς οὐσίας συστῆναι ὑπὸ τοῦ Θεοῦ, ὡς ἐκ λευκοῦ καὶ μέλανος τῶν μέσων τι χρωμάτων, ἐκεῖνα ἔχομεν εἰπεῖν. Ὅτι ἀνάγκη, χρόνῳ διαστάσεως αὐτῶν γινομένης ἀφανισθῆναι αὐτήν, ὡς τὴν τοῦ μέσου χρώματος σύστασιν ἐπὶ τὰ οἰκεῖα ἑκάστου ἐξ ὧν συνέστη, ἐν χρόνῳ φύσει χωριζομένου. εἰ δὲ τοῦτο, φθαρτὴν ἀποφανοῦμεν, ἀλλ' οὐκ ἀθάνατον τὴν ψυχήν, &c.

Il enſeigne qu'elle paſſe dans differens corps. Syſtême de Platon ſur cette Metempſychoſe.

Mais c'eſt peu de choſe que cette erreur, quelque grande qu'elle ſoit, ſi on la compare à celle de la Metempſychoſe, que Platon a enſeignée. Euſebe (2) produit trois Dialogues de ce Philoſophe, où il l'établit fort au long; & voicy à peu près ce qu'il dit dans ſon Timée ſur ce point (3). Dieu ayant formé les ames de ces deux differentes ſubſtances, dont nous venons de parler, il les diſtribua dans tous les aſtres, afin que dans la compagnie de ces divinitez celeſtes, elles contemplaſſent la nature de tout l'univers, & joüiſſent de la ſouveraine felicité; mais en même temps il leur fit connoître les Loix neceſſaires & fatales auſquelles elles étoient ſoûmiſes.

Loix fatales auſquelles les ames ſelon

Ces Loix, que les Platoniciens mettent au nombre de dix (4), conſiſtent particulierement en ce

(2) Euſeb. l. XIII. Præp. Evang. cap. XVI. ubi Platonis excerpta profert de metempſychoſi ex Phædone, Phædro, & Legibus.

(3) Plato in Timæo, pag. 41. edit. Serrani. Ξυστήσας δὲ τὸ πᾶν, διεῖλε ψυχὰς ἰσαρίθμους τοῖς ἄστροις, ἔνειμέ θ' ἑκάστην πρὸς ἕκαστον, καὶ ἐμβιβάσας ὡς εἰς ὄχημα τὴν τοῦ παντὸς φύσιν ἔδειξε, νόμους τε τοὺς εἱμαρμένους εἶπεν αὐταῖς. Ὅτι γένεσις πρώτη μὲν ἔσοιτο τεταγμένη μία πᾶσιν, ἵνα μή τις ἐλαττοῖτο ὑπ' αὐτοῦ. δέοι δὲ σπαρείσας αὐτὰς εἰς τὰ προσήκοντα ἑκάστοις ἕκαστα ὄργανα χρόνων φῦναι ζῶον τὸ θεοσεβέστατον..... Καὶ ὁ μὲν εὖ τὸν προσήκοντα βιοὺς χρόνον, πάλιν εἰς τὴν τοῦ συννόμου πορευθεὶς οἴκησιν ἄστρου βίον εὐδαίμονα ἕξει· σφαλεὶς δὲ τούτων εἰς γυναικὸς φύσιν ἐν τῇ δευτέρᾳ γενέσει μεταβάλλει. χιλιοστῷ δὲ ἔτει ἀμφότεραι ἀφικνούμεναι ἐπὶ κλήρωσιν καὶ αἵρεσιν τοῦ δευτέρου βίου, αἱροῦνται ὃν ἂν ἐθέλῃ βίον ἑκάστη. ἔνθα καὶ εἰς θηρίου βίον ἀνθρωπίνη ψυχὴ ἀφικνεῖται. μὴ παυόμενος δὲ ἐν τούτοις ἔτι κακίας τρόπον ὃν κακυνοῖτο, κατὰ τὴν ὁμοιότητα τῆς τοῦ τρόπου γενέσεως, εἴς τινα τοιαύτην ἀεὶ μεταβαλεῖ θηρίου φύσιν, ἀλλάττων τε οὐ πρότερον πόνων λήξει, πρὶν τῇ ταυτοῦ καὶ ὁμοίου περιόδῳ τῇ ἐν αὐτῷ ξυνεπισπώμενος τὸν πολὺν ὄχλον, καὶ ὕστερον προσφύντα ἐκ πυρὸς, καὶ ὕδατος, καὶ ἀέρος, καὶ γῆς, θορυβώδη καὶ ἄλογον ὄντα λόγῳ κρατήσας, εἰς τὸ τῆς πρώτης καὶ ἀρίστης ἀφίκοιτο εἶδος ἕξεως.

(4) Proclus l. VI. in Timæum, pag. 331. edit. Græcæ Baſilienſis apud

que

que ces ames doivent toutes descendre sur la terre pour y animer des corps d'hommes : Que celles qui auront bien vécu dans cet état, retourneront à l'astre auquel elles avoient été jointes d'abord ; pour y joüir de la même beatitude dont elles joüissoient auparavant : Que celles au contraire qui n'auront pas bien vécu, passeront dans des corps de femmes, en punition de leurs fautes : Que mille ans après, les unes & les autres feront un second choix de la vie qu'elles veulent mener ; & que soit qu'elles choisissent des corps d'hommes ou d'animaux ; si elles se comportent mal, elles seront punies plus griévement, en passant continuellement dans les corps des bêtes ausquelles elles se seront renduës semblables par leurs vices ; & qu'enfin elles ne trouveront jamais de fin à leurs maux, jusqu'à ce qu'ayant surmonté les mauvaises inclinations du corps, elles ayent vécu d'une maniere parfaitement conforme à la raison.

Platon, sont soûmises.

Pour expliquer ensuite plus particulierement les raisons, ou les convenances de cette Metempsychose, Platon dit plus bas dans le même dialo-

Elles passent dans des corps plus ou moins imparfaits, selon la vie plus

Joan. Balderum. *Comme les paroles de Proclus exposent clairement le sentiment de Platon, je les rapporteray icy.* Ἔτι οὖν καὶ οἱ νόμοι περὶ τῶν ψυχῶν οἱ εἱμαρμένοι πάντες, οἱ εἰρημένοι δέκα. Δεῖ σπαρῆναι τὰς ψυχάς. Δεῖ μίαν εἶναι πάσαις κάθοδον κοινὴν ἐν ἑκάστῃ περιόδῳ. Δεῖ κατιοῦσαν ἐν τῇ πρώτῃ γενέσει τὴν ψυχὴν εἰς τὸ θεοσεβὲς κατιέναι ζῶον. Δεῖ τὴν κατιοῦσαν εἰς ἀνθρωπίνην φύσιν εἰς ἀνδρὸς ἰέναι πρῶτον γονήν. Δεῖ τὴν ἐν σώματι ψυχὴν μετεισὰς φῦναι καὶ ἐνύλους ζωάς. Δεῖ τὴν μὲν κρατοῦσαν τῆς ἐνύλου ζωῆς δικαίαν εἶναι, τὴν δὲ κρατουμένην ὑπ' αὐτῆς ἄδικον. Δεῖ τὸν δίκαιον εἰς τὸ σύννομον ἄστρον ἀνατρέχειν. Δεῖ τὸν ἁμαρτόντα κατιέναι πάλιν εἰς γυναικὸς φύσιν ἐν δευτέρᾳ γενέσει. Δεῖ τὸν ἐν τῇ δευτέρᾳ γενέσει σφαλέντα καὶ τὴν τρίτην ἀπιστᾶσαν εἰς θήρειον μεταβάλλειν φύσιν. Καὶ ἔτι πᾶσι νόμος δημιουργικὸς δέκατος· μία σωτηρία τῆς ψυχῆς παύουσα τὸν κύκλον τῆς ἐν τῇ γενέσει τῆς πλάνης, ἡ τὴν πρὸς ταυτοῦ καὶ ὁμοίου περίοδον ἀνάγουσα ζωή.

eu moins criminelle qu'elles ont menée d'abord.

gue (5), que les ames qui paſſent dans des corps de femmes, ſont celles des hommes qui ont été injuſtes & timides ; que celles qui paſſent dans ceux des oiſeaux, ſont les ames de ceux, qui, quoique d'ailleurs aſſez innocens, ont été legers, inconſiderez, & qui dans tous leurs raiſonnemens n'ont ſuivi que le rapport de leurs yeux. Que ceux qui n'ont fait preſque aucun uſage de leur raiſon, mais ſe ſont abandonnez aux paſſions les plus brutales ; que ceux-là, dis-je, ſont changez en animaux à quatre pieds : & qu'enfin les plus ſtupides, les plus ignorans, & les plus criminels de tous, ſont changez en poiſſons ; qui ſont dans leur genre les plus imparfaits de tous les animaux.

Punition du vice, & recompenſe de la vertu, ſelon Platon.

Il enſeigne encore la même choſe dans ſon Phedon (6), le plus ſerieux & le plus important de ſes dialogues, où il dit que ceux qui ſe ſont livrez ſans pudeur aux plaiſirs infames, paſſent dans des corps d'aſnes ou d'autres ſemblables animaux ; que ceux qui ont été injuſtes, violens & raviſſeurs du bien d'autruy, entrent dans des corps de loups, d'eperviers & de faucons ; mais que les plus heureux de tous & les mieux partagez, ceux qui ont aimé la temperance & la juſtice, vont dans des corps d'animaux politiques & doux, tels que ſont les abeilles, les guêpes, & les fourmis, ou qu'elles retournent même dans des corps humains ſemblables à ceux qu'elles ont quittez.

Aprés combien de temps, ſelon ce Philo-

Mais pour donner encore plus de jour à ce ſyſtême de Platon, il faut ajoûter ce qu'il dit dans ſon Phe-

(5) Plato in Timæo, pag. 90. edit. Serrani, tom. III.
(6) Idem in Phædone, pag. 81. I. tomi, ejuſdem edit.

dre (7), que l'ame ne retourne jamais dans l'état heureux où elle a été d'abord après sa production, c'est-à-dire à l'astre d'où elle est partie, qu'après dix mille ans ; à l'exception neanmoins des ames des Philosophes, & de quelques autres dont il parle, & qu'on n'oseroit nommer ; car il prétend que celles-cy retournent après trois mille ans à ce premier état, pourvû neanmoins qu'elles ayent trois fois choisi constamment ce genre de vie, & en ayent bien rempli tous les devoirs ; que toutes les autres ames, après avoir quitté leurs corps, sont jugées ; que les unes vont dans les enfers, pour y être punies & purifiées ; & que les autres qui ont été trouvées plus innocentes, sont élevées incontinent dans quelque endroit du Ciel où elles joüissent d'une felicité proportionnée à la vie qu'elles ont menée : mais qu'après mille ans, elles retournent toutes à choisir un genre de vie selon leur inclination ; que c'est alors que les unes passent dans le corps des animaux, quoique dans la vie précedente, elles ayent été hommes, & que les autres passent dans des corps humains, quoiqu'auparavant elles ayent été dans ceux des bêtes.

sophe, l'ame retourne au Ciel pour se réünir à son astre.

Retour des Ames sur la terre après mille ans.

Enfin dans ses Livres de la Republique (8) pour expliquer, comment après ces mille ans les ames font choix d'une nouvelle vie selon leurs inclinations ; il dit sur le rapport d'Erus Armenius, qui avoit vû dans les enfers toutes les merveilles de cette Metempsychose, que l'ame d'Orphée choisit d'entrer dans le corps d'un cygne ; que celle de Thamy-

Comment après ces mille ans les Ames font choix d'une nouvelle vie & pourquoy elles ne se souviennent pas de ce qu'elles ont fait dans les précedentes.

(7) Idem in Phædro, tomo III. pag. 248.
(8) Idem l. x. de Republ. tomo II. pag. 620.

ris passa dans le corps d'un rossignol ; qu'entre les oiseaux qui chantent, il en avoit vû plusieurs, entr'autres un cygne, qui avoit desiré d'être homme ; qu'Ajax voulut être Lion ; Agamemnon, Aigle ; Atalante, Athlete ; qu'Epée, ce fameux Machiniste, voulut être une femme habile à manier le fuzeau & l'aiguille ; que l'ame de Thersite avoit passé dans le corps d'un singe ; & qu'Ulysse se ressouvenant de tous les travaux qu'il avoit soufferts autrefois, avoit préferé la vie simple & obscure d'un particulier à toutes les autres. Qu'après cela la Parque Lachesis avoit assigné à chacune de ces ames, son démon propre ; & qu'elles avoient été toutes obligées de boire du fleuve d'oubli, afin qu'elles perdissent le souvenir de tout ce qui leur étoit arrivé auparavant.

CHAP. VI. *Metempsychose de Platon refutée par les SS. Peres, & premierement par Eusebe.*

Ces extraits suffisent pour faire connoître l'extravagant systême de la Metempsychose de Platon. Eusebe après l'avoir exposé, se contente de dire pour le refuter, qu'il est faux (9), » qu'il n'a rien de commun avec la saine doctrine des Hebreux, & qu'il est » clair que Platon ne l'a tiré que des fables des Egyp- » tiens. Il ajoûte, que ce Philosophe se contredit luy-même manifestement sur ce sujet, puisqu'ailleurs il

(9) Euseb. l. XIII. Præp Evang. cap. XVI. Τοσαῦτα περὶ ψυχῆς ὁ Πλάτων εἰπὼν δῆλός ἐστιν αἰγυπτιάζων τῷ δόγματι. οὐ γὰρ Ἑβραίων ὁ λόγος, ὅτι μηδὲ ἀληθείᾳ φίλος. τοῦτο δ' οὐ καιρὸς ἀπελέγχειν, ὅτι μηδ' αὐτὸς δι' ἀποδείξεων ἐνεχείρησε τῷ προβλήματι. *Eusebe dès le commencement de ce même chapitre, avoit exageré l'absurdité de ce dogme de Platon.* Τοτὲ δὲ ἄλλο τι χεῖρον προστίθησιν αὐτῇ (τῇ ψυχῇ) τὸ ἀτόπημα, τὴν θείαν ἐκείνην καὶ οὐράνιον, τὴν ἀσώματον, καὶ λογικὴν, τὴν Θεῷ ὁμοίαν, καὶ δι' ἀρετῆς μέγεθος τὰς οὐρανίους ὑπερπαίουσαν ἀψῖδας, ἄνωθέν ποθεν ἐκ τῶν ὑπερκοσμίων ἐπὶ ὄνους, καὶ λύκους, καὶ μύρμηκας, καὶ μελίττας κατιέναι φάσκων, καὶ τούτῳ πιστεύειν ἡμᾶς παρακαλῶν τῷ λόγῳ, ἄνευ τινὸς ἀποδείξεως.

enseigne que les ames des impies d'abord après leur mort vont dans les enfers pour y être punies éternellement ; au lieu qu'icy il dit, qu'elles passent dans d'autres corps qu'elles se choisissent suivant leur inclination.

Theodoret en montre l'extravagance & l'absurdité.

Theodoret convainc Platon de la même contradiction (1), en se mocquant de la ridiculité de ce dogme ; & particulierement de ce qu'il donne à ceux qui ont été justes & temperans, des corps de guêpes & d'abeilles, comme des recompenses ; & après avoir rapporté le troisiéme passage que nous avons produit, il est aisé, dit-il (2), de voir quelle est l'absurdité de ce discours ; où ce Philosophe a-t-il pris, qu'après dix mille ans les ames retournoient chacune dans leur premier lieu ? Pour ce qu'il ajoûte, continuë-t-il, ce sont des choses si indignes, que les plus débauchez auroient eu honte de les dire ; car quoy ? il joint aux Philosophes, les plus infames de tous les hommes ; & prétend qu'ils auront les uns &

(1) Theodoret. serm. XI. adv. Græcos. *Τὰς δὲ μετενσωματώσεις ἃς ἐκ τῶν Πυθαγόρου δογμάτων ἐκεῖνος ὑφείλετο, παντάπασιν, ὦ ἄνδρες, φευκτέον. κομιδῇ γάρ τοι ἐκεῖνα τὰ δόγματα καταγέλαστα· περὶ γὰρ δὴ τῶν ψυχῶν τῶν εἰς τὰ σώματα καταπεμπομένων, ἐν τῷ Φαίδωνι ἔφη, ὡς ἐνδύονται αὗται ὥσπερ εἰκὸς, εἰς τὰ τοιαῦτα ἤθη, οἷα ἄττα ἂν καὶ μεμελετηκυῖαι τυγχάνωσιν ἐν τῷδε τῷ βίῳ.... Καὶ ἵνα μὴ πάντα λέγων μηκύνω τὸν λόγον, ἔστιν εὑρεῖν αὐτὸν λέγοντα, τῶν τὴν πολιτικὴν ἀρετὴν ἠσκηκότων τὰς ψυχὰς, εἰς μελίττας μετενσωματουμένας, καὶ σφῆκας, καὶ μύρμηκας, καὶ εἴς γε τὸ ἀνθρώπειον γένος. ταῦτα δὲ οὐ μόνον γέλωτος ἄξια, ἀλλὰ καὶ οἷς ἤδη εἴρηκεν ἄντικρυς ἐναντία.*

(2) Idem infra relato Platonis loco ex Phædro. *Καὶ τούτων δὲ τὴν ἀτοπίαν τῶν λόγων καταμαθεῖν εὐπετές. τίς γάρ που αὐτὸν τὰς τῶν ἐτῶν ἐδίδαξε μυριάδας, καὶ ὅτι μυρίων διεληλυθότων ἐτῶν, τότε τῶν ψυχῶν ἑκάστη εἰς τὸν ἴδιον ἐπανέρχεται χῶρον. τὰ δὲ μεταξὺ τούτων, οὐδὲ τοῖς ἄγαν ἀσελγέσιν ἁρμόττει λέγειν, μή πού γε φιλοσόφῳ. τοῖς γὰρ τὴν ἀκραιφνῆ φιλοσοφίαν κατωρθωκόσι, τοὺς ἀκολάστους καὶ παιδεραστὰς ξυνέζευξε, καὶ τούτους κἀκείνους τῶν αὐτῶν ἄθλων ἔφησεν ἀπολαύσεσθαι.*

» les autres les mêmes recompenses de leurs actions.

Discours animé de S. Jean Chrysostome

Mais rien n'est plus vif ni plus animé, que ce que dit saint Jean Chrysostome sur ce sujet (3).

(3) Chrysost. hom. IV. in Acta Apost. Βούλει δείξω τίς ἐστι Πέτρος, τίς δὲ Πλάτων; τὰ γὰρ ἤθη τέως αὐτῶν, εἰ δοκεῖ, ἐξετάσωμεν, καὶ ἴδωμεν τίσιν ἐπεχείρησαν ἑκάτεροι. οὗτος μὲν οὖν πάντα τὸν χρόνον ἀνήλωσε περὶ δόγματα στρεφόμενος μάταια καὶ περιττά. τί γὰρ ὄφελος ἐκ τοῦ μαθεῖν, ὅτι μυῖα ἡ ψυχὴ τοῦ φιλοσόφου γίνεται; ὄντως μυῖα. οὐκ εἰς μυῖαν μετέπιπτεν, ἀλλ' ἐπέβαινε τῇ ἐν Πλάτωνος οἰκούσῃ ψυχῇ. ποίας γὰρ ταῦτα οὐ ματαιολογίας; πόθεν τοιαῦτα ληρεῖν ἐπεβάλετο; εἰρωνείας μεστὸς ἦν ὁ ἀνὴρ, ζηλοτυπίας τῆς πρὸς ἅπαντας, ὥσπερ φιλονεικῶν μήτε οἴκοθεν, μήτε παρ' ἑτέρου χρήσιμόν τι εἰσαγαγεῖν. οὕτω παρὰ μὲν ἑτέρου τὴν μετεμψύχωσιν ἐδέξατο, παρὰ δὲ ἑαυτοῦ τὴν πολιτείαν εἰσήγαγεν, ἔνθα τὰ πολλῆς αἰσχρότητος γέμοντα ἐνομοθέτησε. κοιναί, φησιν, αἱ γυναῖκες ἔστωσαν, καὶ γεγυμνωμέναι παρθένοι, καὶ ἐπ' ὄψεσι τῶν ἐραστῶν παλαιέτωσαν, καὶ κοινοὶ πατέρες ἔστωσαν, καὶ οἱ τικτόμενοι παῖδες. ποίαν οὐχ ὑπερβάλλει ταῦτα ἄνοιαν; ἀλλὰ τὰ μὲν ἐκείνου τοιαῦτα..... Καὶ ὅρα πῶς ποικίλως ἐβάκχευσεν (ὁ διάβολος) ἐν ταῖς ἐκείνων ψυχαῖς. οἱ μὲν γὰρ κορυφαῖοι αὐτῶν ἔφησαν τὴν ἡμετέραν ψυχὴν εἰς μυίας, καὶ κύνας, καὶ ἄλογα μεθίστασθαι..... Τάχα ἀπιστεῖτε τοῖς λεγομένοις. εἰκότως, ἅτε τοῖς ὑγιέσιν ἐντεθραμμένοι δόγμασιν. ἐπεὶ καὶ εἴ τις τραφείη ταύτῃ τῇ τροφῇ, ἀπιστήσειεν ἄν, ὅτι ἔστιν ἄνθρωπος κόπρου γινόμενος ἡδέως. ἀλλ' ὅταν λέγωμεν αὐτοῖς, ὅτι μῦθοι ταῦτα καὶ ἀνοίας μεστά, οὐκ ἐνοήσατε, φασι. μηδὲ νοήσωμέν ποτε τὸν τοιοῦτον ὑμῶν γέλωτα. σφόδρα γε. οὐ γὰρ φρενὸς βαθείας δεῖ, ἵνα μάθωμεν τί βούλεται ἡ τοσαύτη ἀσέβεια, καὶ σύγχυσις. μὴ κορακιστὶ φθέγγεσθε, ὦ ἀνόητοι, καθάπερ τὰ παιδία. παῖδες γὰρ ὄντως ἐστὲ καθάπερ ἐκεῖνα. *En examinant ce passage qui est assez obscur & peu correct au commencement, j'ay crû que saint Chrysostome s'objectoit à luy-même l'opinion de quelques Platoniciens, dont nous parlerons dans la suite; & c'est dans ce sens que je l'ay traduit. Je vois bien neanmoins qu'on peut le traduire plus litteralement en disant: Elle est mouche veritablement, non pas qu'elle se change en mouche, mais parce que cette mouche s'est attachée à l'ame de Platon: car de combien de sottises ses discours ne sont-ils pas remplis? Il paroît qu'il se sert d'une maniere de parler, qui a quelque rapport à ce que nous disons quelquefois: Je ne sçay quelle mouche l'a piqué, ou qu'il fait allusion au dieu des mouches Beelzebub; c'est à dire, au démon qu'il dit plus haut avoir inspiré à Platon sa Metempsychose. Je n'ay pas traduit non plus litteralement ce qu'il dit sur la fin: Insensez que vous êtes, ne parlez pas en corbeaux. Generalement parlant, je me suis toûjours plus attaché au sens qu'à la lettre, parce qu'il ne s'agit pas icy de traduire mot à mot, & que souvent*

Voulez-vous, dit-il, que je vous fasse connoître quel homme c'étoit que Platon ? Examinons ses mœurs, voyons ce qu'il a fait. Il ne s'est appliqué toute sa vie qu'à imaginer les dogmes les plus vains & les plus inutiles. Car que sert de sçavoir que l'ame d'un Philosophe après sa mort, devient mouche ? Elle le devient en effet, disent-ils, non qu'elle se change en mouche, mais c'est que cette mouche s'attache à l'ame qui habitoit dans Platon : quelles sottises ! Mais comment ce Philosophe a-t-il pû donner dans de pareilles chimeres ? c'étoit un homme plein de vanité & de jalousie contre tout le monde ; ainsi, comme s'il n'avoit eu dessein que de ramasser de tout côté, & d'inventer luy-même les choses les plus inutiles ; il a pris de Pythagore la transmigration des ames, & s'est imaginé de sa tête une Republique, qu'il a toute composée de loix infames ; j'ordonne, dit-il, que les femmes soient communes, que les filles s'exercent à la lutte à la vûë des jeunes gens ; je veux que les peres & les enfans soient communs : y eut-il jamais extravagance pareille ? Voilà neanmoins quelle est la doctrine de Platon.

contre Platon & les Platoniciens, au sujet de cette erreur extravagante.

Caractere de Platon.

Loix infames de sa Republique

Voyez, ajoûte-t-il un peu plus bas, en combien de manieres le demon s'est joüé de l'esprit de tous ces Philosophes ; puisque les plus considerables d'entr'eux ont enseigné que nôtre ame passe dans des corps de mouches, de chiens, & d'autres animaux. Ensuite après avoir exposé quelques autres sentimens

S. Jean Chrysostome attribuë au demon l'invention de la Metemsychose.

Pourquoy les Chretiens ont peine

on ne le pourroit faire avec grace. On trouvera encore que les Peres parlent toûjours plus fortement dans leurs textes contre Platon & les Platoniciens, que je n'ay fait en les traduisant ; & c'est une des raisons que j'ay euës pour les rapporter tout au long.

à croire que les anciens Philosophes ayent soûtenu des erreurs si extravagantes.

Ce que disoient quelques Platoniciens pour couvrir l'absurdité de leur Metempsychose.

ridicules de ces mêmes Philosophes & de Platon, il » dit: Peut-être ne croiriez-vous pas ce que je dis; & je » ne m'en étonne pas. Vous avez été élevez dans les ve- » ritez de la Foy; un homme accoûtumé à se nourrir de » bonnes viandes, ne peut croire qu'il se trouve des » gens qui se nourrissent d'ordures. Mais quand nous » disons à ces Philosophes que ce sont-là des fables plei- » nes d'extravagances: Vous ne les entendez pas, disent- » ils: Dieu veüille en effet que nous ne les entendions » jamais; assurément il faut une grande subtilité, pour » comprendre ce que veulent dire toutes ces impietez » & ces absurditez étranges que vous avancez. Insen- » sez que vous êtes, ne cesserez-vous jamais de badi- » ner comme des enfans? En verité vous êtes aussi en- » fans que les enfans mêmes.

Dogmes de Platon semblables à des sepulchres blanchis.

» Il dit encore ailleurs (4) qu'entre tous les égare- » mens de Platon & de Pythagore, il n'y en a point » de plus honteux, que ceux où ils sont tombez au » sujet de l'ame; puisqu'ils ont assuré que celles des » hommes, devenoient insectes, moucherons, ar- » brisseaux; & que Dieu luy-même étoit Ame, avec

(4) Idem Chrysost. hom. 11. in Joan. pag. 560. edit. Savil. Τούτων γὰρ ἕνεκα ἐζήτησαν μὲν οἱ περὶ Πλάτωνα καὶ Πυθαγόραν. τῶν γὰρ ἄλλων οὐδὲ ἁπλῶς μνημονευτέον φιλοσόφων ἡμῖν· οὕτω καταγέλαστοι ἐντεῦθεν μεθ' ὑπερβολῆς γεγόνασιν ἅπαντες. οἱ δὲ τῶν ἄλλων θαυμασθέντες πλέον παρ' αὐτοῖς, καὶ πιστευθέντες εἶναι κορυφαῖοι τῆς ἐπιστήμης ἐκείνης, οὗτοι μάλιστα τῶν ἄλλων εἰσί. οἱ καὶ πολιτείας μὲν ἕνεκεν καὶ δογμάτων συνθέντες τινὰ ἔγραψαν, καὶ ἐν ἅπασι παίδων αἰσχρότερον κατεγελάσθησαν. τάς τε γὰρ γυναῖκας κοινὰς ἅπασι ποιοῦντες, καὶ τὸν βίον αὐτὸν ἀνατρέποντες, καὶ τὸ σεμνὸν διαφθείροντες τοῦ γάμου, καὶ ἕτερα τοιαῦτα καταγέλαστα νομοθετοῦντες, οὕτω τὸν βίον αὐτὸν πάντα ἀνάλωσαν. δογμάτων δὲ ἕνεκεν τῶν περὶ ψυχῆς, οὐδὲ ὑπερβολὴν τινα κατέλιπον αἰσχύνης λοιπὸν, μυίας, καὶ κώνωπας, καὶ θάμνους, τὰς τῶν ἀνθρώπων λέγοντες γίνεσθαι ψυχὰς, καὶ τὸν Θεὸν αὐτὸν ψυχὴν εἶναι φάσκοντες. καὶ ἕτερα ἄττα τινὰ τοιαῦτα ἀσχημονοῦντες.

une

une infinité d'autres indignitez pareilles. Ensuite parlant en particulier de Platon, il dit (5) que les dogmes de ce Philosophe, surtout ceux qui regardent la nature de l'ame, sont semblables à des sepulchres blanchis au-dehors, & qui ne contiennent au-dedans que de la pourriture & de la corruption. Dépoüillez, dit-il, les dogmes de Platon de la beauté de l'élocution qui les couvre, vous les trouverez remplis d'abominations; car donnant dans toutes les extrémitez, & ne sçachant ce que c'est que de garder un juste milieu; tantôt il releve l'ame au-delà de toutes bornes, en disant qu'elle est de l'essence de Dieu même; & tantôt aprés l'avoir relevée avec tant d'excès & d'impieté, il la deshonore indignement, en la faisant passer dans le corps des animaux les plus immondes & les plus méprisables.

Platon sur la matiere de l'ame, donne dans les extremitez les plus opposées.

Saint Irenée (6) refute cette même erreur que les

Raisonnement

(5) Idem infra pag. 562. Καὶ καθάπερ τῶν τάφων τοὺς ἔξωθεν κεκονιαμένους ἂν ἀπαμφιάσῃς, ἰχῶρος, καὶ δυσωδίας, καὶ διεφθορότων ὄψει γέμοντας ὀστῶν. οὕτω καὶ τὰ τοῦ φιλοσόφου (Πλάτωνος) δόγματα, ἂν τῆς κατὰ τὴν λέξιν ἀπογυμνώσῃς ὥρας, πολλῆς ὄψει τῆς βδελυγμίας πεπληρωμένα, καὶ μάλιστα ὅταν περὶ ψυχῆς φιλοσοφῇ ἀμέτρως τιμᾶν τε αὐτὴν καὶ βλασφημοῦν. τοῦτο γὰρ ἡ διαβολικὴ παγὶς μηδαμοῦ τὴν συμμετρείαν τηρεῖν, ἀλλὰ τοῖς ἐφ' ἑκάτερα πλεονασμοῖς πρὸς δυσφημίαν ἐξάγειν τοὺς ἁλισκομένους αὐτῇ. νῦν μὲν γὰρ αὐτὴν τῆς τοῦ Θεοῦ φησιν οὐσίας εἶναι, νῦν δὲ αὐτὴν οὕτως ἀμέτρως καὶ ἀσεβῶς ἐπάρας, μεθ' ἑτέρας καθυβρίζει πάλιν ὑπερβολῆς, εἰς χοίρους καὶ ὄνους εἰσάγων, καὶ τὰ ἔτι τούτων ἀτιμότερα ζῶα.

(6) Irenæus l. II. adv. Hæref. cap. LIX. & LX. Ad hæc Plato vetus ille adveniens, is qui & primus sententiam hanc introduxit, cum excusare non posset, oblivionis induxit poculum potasse, per hoc aporiam hujusmodi effugere, ostensionem quidem nullam faciens, dogmatice autem respondens, quoniam introeuntes animæ in hanc vitam, ab eo qui est super introitum dæmone, priusquam in corpora intrent, potantur oblivione, & latuit semetipsum in alteram majorem incidens aporiam. Si enim oblivionis poculum potata est, postea quam ebibi-

de S. Irenée contre la metempsychose de Platon.

Valentiniens avoient prise de Platon ; & il la refute par cette raison, que si les ames passoient ainsi d'un corps dans un autre, elles se ressouviendroient de ce qu'elles ont fait dans les premiers qu'elles ont animez. » Car si elles se souviennent, dit-il, de ce qu'elles » ont vû en songe, quoique ce songe ait passé fort vîte; » à plus forte raison devroient-elles se souvenir de ce » qu'elles ont fait durant un si long espace de temps, & » pendant des siecles entiers. Platon, ajoûte-t-il, qui » a introduit cette metempsychose, ne pouvant répon- » dre à cette difficulté, a cru pouvoir l'éviter, en avan- » çant dogmatiquement, quoique sans la moindre » preuve ; que le demon qui préside au retour des » ames sur la terre, les faisoit boire du fleuve d'oubli. » Mais il n'a pas vû, que pensant éviter par là une ab- » surdité, il s'engageoit dans une autre plus grande. » Car si les ames sont abreuvées du fleuve d'oubli, & » qu'il arrive par-là qu'elles perdent le souvenir de tout » ce qui leur est arrivé autrefois : d'où sçavez-vous » cela même, ô Platon, que vôtre ame avant que d'en- » trer dans vôtre corps, a bû de ce fleuve d'oubli ? Mais » si vous vous souvenez de ce demon qui vous a fait » boire, & de vôtre retour sur la terre, vous devez aussi » vous souvenir de tout le reste. Or vous ne vous en sou- » venez pas ; donc ce demon & ce fleuve d'oubli dont » vous parlez, ne sont que des fables mal concertées.

tum est, omnium factorum obliterare memoriam, hoc ipsum unde scis, ô Plato, cum sit nunc in corpore anima tua, quoniam priusquam in corpus introeat, a dæmone potata est oblivionis medicamentum? Si enim dæmonem & poculum & introitum reminisceris, & reliqua oportet cognoscas. Si autem illa ignoras, neque dæmon verus, neque artificiose compositum oblivionis poculum.

Hermias (7) ayant entrepris de se mocquer des dogmes de tous les Philosophes payens, n'a eu garde d'oublier celuy de la metempsychose. Il dit donc, en parlant des differens sentimens des Philosophes sur la nature de l'ame : Les uns la font immortelle ; « d'autres disent qu'elle est mortelle ; ceux-cy la font « subsister durant quelque temps : ceux-là la font passer « dans le corps des bêtes. Il y en a qui disent, qu'elle « se resout en atomes ; d'autres disent qu'elle anime « consecutivement trois differens corps. Quelques-uns « luy donnent trois mille ans pour achever toutes ses « courses & ses differentes revolutions ; & ces gens qui « ne peuvent se promettre cent ans de vie seulement, « ne font point de difficulté de nous en promettre trois « mille. Qu'est-ce que tout cela ? Est-ce imposture ? « Est-ce folie ? Est-ce fureur ? Est-ce extravagance ? « C'est à mon avis tout cela ensemble. «

Raillerie ingenieuse d'Hermias au sujet de la metempsychose & des autres opiniôs des Philosophes sur l'ame.

Il dit encore un peu plus bas très-agreablement :

(7) Hermias in Gentil. Philosoph. Irrisione : Τὴν δὲ φύσιν αὐτῆς (τῆς ψυχῆς) οἱ μὲν ἀθάνατόν φασιν, οἱ δὲ θνητήν, οἱ δὲ πρὸς ὀλίγον ἐπιδιαμένουσαν, οἱ δὲ ἀποθηριοῦσιν αὐτήν, οἱ δὲ εἰς ἀτόμους διαλύουσιν, οἱ δὲ τριῶν σωματοῦσιν, οἱ δὲ τρισχιλίων ἐτῶν περιόδους αὐτῇ ὁρίζουσιν. καὶ γὰρ οἱ μηδὲ ἑκατὸν ἔτη ζῶντες, περὶ τρισχιλίων ἐτῶν ἀπαγγέλλονται. Ταῦτα οὖν τί χρὴ καλεῖν ; ὡς μὲν ἐμοὶ δοκεῖ, τερατείαν, ἢ ἄνοιαν, ἢ μανίαν, ἢ στάσιν, ἢ ὁμοῦ πάντα ; ..... Ὁμολογῶ γὰρ ἄχθεσθαι τῇ παλιρροίᾳ τῶν πραγμάτων. νῦν μὲν ἀθάνατός εἰμι, καὶ γέγηθα· νῦν δ' αὖ θνητὸς γίνομαι, καὶ δακρύω· ἄρτι δὲ εἰς ἀτόμους διαλύομαι, ὕδωρ γίνομαι, καὶ ἀὴρ γίνομαι, πῦρ γίνομαι· εἶτα μετ' ὀλίγον, οὔτε ἀήρ, οὔτε πῦρ, θηρίον με ποιεῖ, ἰχθύν με ποιεῖ. πάλαι οὖν ἀδελφοὺς ἔχω δελφῖνας. ὅταν δὲ ἐμαυτὸν ἴδω, φοβοῦμαι τὸ σῶμα, καὶ οὐκ οἶδα ὅπως αὐτὸ καλέσω, ἄνθρωπον, ἢ κύνα, ἢ λύκον, ἢ ταῦρον, ἢ ὄρνιν, ἢ ὄφιν, ἢ δράκοντα, ἢ χίμαιραν. εἰς πάντα γὰρ τὰ θηρία ὑπὸ τῶν φιλοσοφούντων μεταβάλλομαι, χερσαῖα, ἔνυδρα, πτηνά, πολύμορφα, ἄγρια, τιθασά, ἄφωνα, εὔφωνα, ἄλογα, λογικά· νήχομαι, ἵπταμαι, ἕρπω, θέω, καθίζω. ἔστι δὲ ὁ Ἐμπεδοκλῆς, καὶ θάμνον με ποιεῖ.

„ J'avoüë que je n'aime pas tous ces changemens. Tantôt, ſuivant l'opinion de ces Philoſophes, je ſuis immortel, & je m'en réjoüis ; & tantôt je ſuis ſujet à la mort, & cela me chagrine. On me reſout en atomes, & je paſſe dans les élemens, dans l'eau, dans l'air, dans le feu ; un moment après je ne ſuis plus ni air ni feu ; on me fait bête ; on me fait poiſſon ; on me donne les dauphins pour freres. J'ay peur de moy-même quand je me conſidere, & je ne ſçay plus ſi je ſuis homme ou chien, loup ou taureau, ſerpent ou oiſeau, dragon ou chimere ; car ces admirables Philoſophes me changent en toutes ſortes d'animaux terreſtres, aquatiques, feroces, domeſtiques, en ceux qui volent, qui chantent, qui ſont muets, brutes, raiſonnables. Je nage, je vole, je me traîne, je cours, je m'aſſied. Ne ſe trouve-t-il pas même un Empedocle qui me fait arbuſte ? Tel eſt le diſcours d'Hermias.

Mais je ſerois infini ſi je voulois rapporter tout ce que les Peres de l'Egliſe ont dit pour refuter ou pour ſe mocquer de cette extravagante Metempſychoſe. Il ſuffit de dire que de tous ceux qui ont écrit contre les Payens, ou qui ont fait quelques traitez ſur l'ame, il n'y en a point qui ne l'ayent combattuë en differentes manieres (8), en l'attribuant toûjours conſtamment à Platon.

(8) *Saint Gregoire de Nazianze, entre les autres opinions de Platon, dont il ſe mocque en paſſant, n'oublie pas cette metempſychoſe.* Βαλλε μοι Πλάτων τὰς ἰδέας, καὶ τὰς μετενσωματώσεις, καὶ περιόδους τῶν ἡμετέρων ψυχῶν, καὶ τὰς ἀναμνήσεις, καὶ τοὺς οὐ καλοὺς διὰ τῶν καλῶν σωμάτων ἐπὶ ψυχὴν ἔρωτας. Orat. 33. *Tertullien la réfute dans ſon livre de l'Ame aſſez au long, quoy qu'il promette de ne le*

CH. VII.

Comment quelques Platoniciens nouveaux ont taché d'adoucir & d'interpreter favorablement leur metempsychose.

AU RESTE, cette erreur est si ridicule que quelques-uns des Platoniciens posterieurs au Christianisme en ont eu honte; & voyant bien qu'un dogme aussi monstrueux que celuy-là, étoit un obstacle invincible à l'établissement de leur Platonisme, & donnoit aux Chrétiens un sujet perpetuel de se mocquer d'eux, & de les tourner en ridicule, ils n'ont rien omis pour l'adoucir, & l'expliquer d'une maniere favorable. Ainsi Porphyre, comme nous l'apprenons de saint Augustin (9), entreprit d'abord de le corriger; en enseignant que les ames, sortant des corps des hommes, ne passoient point dans ceux des bêtes, mais seulement dans d'autres corps d'hommes. Il est « très-certain, dit ce saint Docteur, que Platon a écrit « que les ames des hommes retournoient après la mort, «

Explication de Porphyre refutée par S. Augustin. & par Enée de Gaze.

faire qu'en passant, de peur de ne paroître pas assez serieux : Licebit raptim, ne plus ridere quam docere cogamur. *C'est dans le même sens qu'il dit dans son Apologetique, en parlant de cette même metempsychose :* Multis etiam jocis & otio opus erit, si velimus ad hanc partem lascivire, quis in quam bestiam reformari videretur. *Minutius Felix dit en deux mots, que cette opinion est plus digne d'un bouffon que d'un Philosophe :* Non Philosophi sane studio, sed mimico vitio digna ista sententia est. *Lactance en dit autant, & nous apprend pourquoy les Peres se sont mocquez de cet égarement de Platon beaucoup plus qu'ils ne l'ont réfuté serieusement :* Quæ sententia deliri hominis quoniam ridicula, & mimo dignior quam schola fuit, ne refelli quidem serio debuit. Quod qui facit, videtur vereri ne quis id credat. l. VII. Divin Inst. cap. XII.

(9) August. l. x. de Civit. cap. XXX. Platonem animas hominum post mortem revolvi usque ad corpora bestiarum scripsisse certissimum est. Hanc sententiam Plato doctor tenuit, & Platonis discipulo Porphyrio tamen jure displicuit (alii legunt, Plotinus tenuit, & Plotini discipulo, &c.) In hominum sane non sua quæ dimiserant, sed in alia nova corpora redire humanas animas arbitratus est. Puduit scilicet illud credere, ne mater fortasse filium in mulum revoluta vectaret; & non puduit hoc credere, ne revoluta mater in puellam filio forsitan nuberet.

» dans les corps des bêtes. Platon & Plotin ont tenu » cette opinion ; & neanmoins c'eſt avec raiſon que » Porphyre, quoique diſciple de Plotin, l'a condamnée. » Il a donc crû ſeulement, que les ames des hommes » paſſoient dans d'autres corps d'hommes, differens de » ceux qu'ils avoient quittez. Il a eu honte de croire, » en ſuivant le ſentiment de Platon, qu'il pouvoit ar- » river qu'une mere portât ſon propre enfant, étant » devenuë mule ; & il n'a point eu honte de croire, » qu'une mere devenuë fille, pouvoit épouſer ſon fils. On peut voir cette même explication de Porphyre, qui fut auſſi celle de Jamblique, refutée plus au long par Enée de Gaze (1) dans le très-beau & très-élegant Dialogue qu'il a compoſé, De l'immortalité de l'ame, où il combat les réveries de Platon & des Platoniciens, & établit en même temps les veritez

(1) Æneas Gazæus in Theophraſto : Ὁ δὲ δὴ Πλάτων..... τὰς τῶν ἀνδρῶν ἔφη ψυχὰς ἐν τῷδε τῷ βίῳ θηλυνομένας εἰς γυναῖκας ἀναβιῶναι. κακίας δὲ ἐμπιπλαμένας εἰς θηρία καταβαίνειν...... τὴν δὲ πρὸς Φαίδωνα Σωκράτους συνουσίαν διεξιὼν, τοὺς ὑπὸ πλεονεξίας ἐπαιρομένους καὶ πρὸς ἁρπαγὰς ἑτοίμους, εἰς ἰκτίνους καὶ λύκους μεταβάλλει, &c. Et infra : Πλωτῖνος γοῦν καὶ Ἁρποκρατίων ἀμέλει, καὶ Βοηθὸς, καὶ Νουμήνιος τὸν τοῦ Πλάτωνος ἴκτινον παραλαβόντες, ἴκτινον παραδεδώκασι, καὶ τὸν λύκον λύκον, καὶ ὄνον τὸν ὄνον, καὶ ὁ πίθηκος αὖθις οὐκ ἄλλο ἢ τοῦτο, καὶ ὁ κύκνος οὐκ ἄλλο ἢ κύκνος νομίζεται..... ἐπιγνόμενοι δὲ Πορφύριός τε καὶ Ἰάμβλιχος, καὶ τοὺς περὶ αὐτῶν σοφίᾳ περιφρονοῦντες, καὶ ἐρυθριῶντες τὸν Πλάτωνος ὄνον, καὶ λύκον, καὶ ἰκτῖνον, καὶ κατανοήσαντες ὡς ἄλλη μὲν λογικῆς ψυχῆς ἡ οὐσία, ἄλλη δ' ἀλόγου..... οὐκ εἰς ὄνον φασὶν, ἀλλ' ὀνώδη ἄνθρωπον ἀναβιῶναι τὸν ἄνθρωπον· οὐδ' εἰς λέοντα, ἀλλ' εἰς λεοντώδη ἄνθρωπον. Et infra : Οὔτε Συριανὸς, οὔτε ὁ Πρόκλος αὖθις συνέπονται, ἀλλ' ἴδιόν τι καὶ καινὸν εὑρήκασι..... τὴν πρὸς ἁρπαγὴν παρεσκευασμένην ψυχὴν οὐκ εἰς ἰκτῖνον μεταβάλλουσιν. ἄλογον γὰρ εἰς ἄλογον τὴν λογικὴν μετατίθεσθαι· οὐδ' εἰς ἰκτινώδη ἄνθρωπον ἐκπέμπουσιν· ἄτοπον γὰρ εἰ πλεονεξίας αἰτία γίγνεται κόλασις. ἀλλὰ τὸν μὲν ἰκτῖνον λέγουσι τὴν ἑαυτοῦ ψυχὴν ἔχειν τὴν ἄλογον, τὴν δὲ ἀνθρωπείαν ταυτῇ συνδεδέσθαι, καὶ παραμένειν καὶ συμπέτεσθαι. καὶ οὗτος τῆς τιμωρίας ὁ τρόπος.

que la Religion Chrétienne enseigne sur ce dogme. Après avoir rapporté cette explication que Porphyre & Jamblique avoit donnée au sentiment de Platon & des anciens Platoniciens, tels que Plotin, Harpocration, Boethe, & Numenius; Enée produit aussi celle que Syrianus & Proclus les plus nouveaux avoient imaginé. Ceux-cy, comme il le rapporte, & comme on le voit encore dans les Commentaires de Proclus (2) sur le Timée, ne faisoient pas passer, comme Platon, l'ame d'un homme qui avoit été injuste & avide du bien d'autruy, dans le corps d'un épervier, ou d'un milan, parce qu'ils jugeoient avec beaucoup de raison, qu'il étoit impossible qu'une ame raisonnable animât le corps d'une bête qui ne l'est pas. Ils ne la faisoient pas passer non plus, comme Jamblique & Porphyre, dans le corps d'un autre homme, encore plus porté à l'injustice & à la rapine, parce qu'il étoit absurde que la punition de l'injustice devint une occasion & une cause necessaire d'une plus

Nouvelle explication de Syrianus & de Proclus.

(2) Proclus l. VI. in Timæum pag. 329. edit. Græcæ Basil. *Τὴν εἰς τὰ ἄλογα ζῶα κάθοδον τῶν ψυχῶν ὅπως λέγεται, ζητεῖν εἰώθασι, καὶ αἱ μὲν ἀνθρώπων ὁμοιώσεις πρὸς θηρία νομίζουσιν εἶναι, τοὺς λεγομένους θηριώδεις βίους. οὐ γὰρ εἶναι δυνατὸν θηρίου γενέσθαι ψυχὴν, οὐσίαν λογικήν. οἱ δὲ αὐτόθεν καὶ ταύτην εἰς τὰ ἄλογα συγχωροῦσιν εἰσκρίνεσθαι. τὸ γὰρ εἶναι πάσας ὁμοειδεῖς τὰς ψυχὰς ὥστε καὶ λύκους, καὶ παρδάλεις, τὸ πνεύμονας γίγνεσθαι ταύτας. Ὁ δὲ ἀληθὴς λόγος, εἰσκρίνεσθαι μὲν εἰς θηρία φησὶ τὴν ἀνθρωπίνην ψυχὴν, ἔχοντα δὲ τὴν οἰκείαν ζωὴν, καὶ ἐπὶ ταύτῃ τὴν εἰσκριθεῖσαν ψυχὴν, οἷον ἐποχουμένην, καὶ τῇ πρὸς αὐτὴν συμπαθείᾳ δεδεμένην. καὶ τοῦτο δέδεικται μὲν ἡμῖν ἐν ταῖς εἰς Φαῖδρον συνουσίαις διὰ πολλῶν λόγων, καὶ ὅτι μόνος ὁ τρόπος οὗτός ἐστι τῆς εἰσκρίσεως. On voit par-là les trois differentes manieres dont les Platoniciens ont expliqué la metempsychose de leur maître. Elles sont toutes trois ridicules & absurdes; mais la troisiéme, qui est celle que Proclus juge la seule veritable, l'emporte en extravagance sur les deux autres.*

grande injuſtice. Pour éviter donc ces inconveniens, ils diſoient que le milan avoit ſon ame propre, c'eſt-à-dire, materielle & privée de raiſon, & qu'il reſtoit toûjours milan; mais que l'ame de cet homme injuſte étoit attachée à cet oiſeau, qu'elle y demeuroit ſuſpenduë, & étoit entraînée par tout avec luy; & que c'étoit-là en quoy conſiſtoit la punition de ſon injuſtice.

Ce que dit Enée de Gaze pour la refuter.

» Cette explication eſt nouvelle, dit le ſçavant & » pieux Auteur (3) qui la rapporte; mais elle eſt beau-» coup plus ridicule que toutes les autres. Si bien donc, » continuë-t-il, qu'Ulyſſe ſera ainſi attaché à une four-» mi pour avoir été induſtrieux comme elle; Hector » à une guêpe, parce qu'elle porte une eſpece de caſ-» que, & qu'elle aime à combattre; Cleon à une gre-» noüille, pour luy avoir reſſemblé par ſes criail-» leries, & par ſon impudence. Nous n'avons pas ſçû » juſqu'à preſent, que les fourmis, les guêpes & les » grenoüilles fuſſent ainſi doubles; & qu'outre leur » ame propre, elles entraînaſſent encore celles des » hommes avec elles. Qui ne ſe mocqueroit de pareil-» les fables (4)? Ne faut-il pas avoir perdu le ſens pour

(3) Æneas Gazæus tomo x. Biblioth. PP. edit. Pariſ. pag. 625. Καινότερον μὲν τὸ εὕρημα, ἀλλ' ἔτι μᾶλλον καταγέλαστον, εἰ μύρμηκι μὲν Ὀδυσσεὺς συνέπεται, οἰκονόμω γὰρ ἄμφω, καὶ πολλοὺς πόνους ἀνατλῆναι δυναμένω. Σφηκὶ δὲ ὁ Ἕκτωρ συνδέδεται, κορυθαιόλω γὰρ ἄμφω καὶ μαχιμωτάτω. ὁ δὲ δὴ βάτραχος καὶ Κλέων ἕν· θαμὰ γὰρ βοῶσιν ἀμφότεροι καὶ καθ' ἃ τὸν ὑπέρβολον ἕλκει. ἀναίδεια γὰρ ἑκατέρου τὸ γνώρισμα. Καὶ διπλοῦς τις ὢν μύρμηξ, ὁ σφὴξ, ὁ βάτραχος ἡμᾶς διελάνθανεν.

(4) Idem infra: Οὐ καταγέλαστος ἡ μυθολογία ὑπὸ ἀλαζονείας μηδὲν ἐπαισθάνεσθαι; νέφε γὰρ εἰ ψαρῶν ἀγέλην ἢ γεράνων κλαγγηδὸν πετομένων κατίδοις, ἴσως ἂν φαίης τοὺς ἐπὶ σκηνῆς διαπράττοντας, καὶ ὑβρίσαντας, καὶ θρυβέντας, ἢ ἀσελγαίνοντας τελευτήσαντας, τούτοις τοῖς ὀρνέοις συνδε-

les

les avancer? Quand nous verrons donc desormais une bande d'étourneaux ou de gruës, voler dans les airs avec grand bruit, nous croirons qu'une infinité d'hommes morts autrefois, volent aprés ces oiseaux, & font avec eux tout ce grand bruit. Mais si on vient à les prendre & à les tuer, les ames humaines qui sont attachées à ces oiseaux, ne trouveront-elles pas par-là leur délivrance? O Atheniens, s'écrie-t'il un peu plus bas, à quelles folies vous laissez-vous aller? Est-il possible que vous donniez créance à des gens qui vous amusent par de pareilles fables?

C'est ainsi que quelques Platoniciens nouveaux pour couvrir la honte de leur maître, & l'absurdité de sa Metempsychose, apportoient des explications encore plus absurdes & plus extravagantes que la Metempsychose même. Tous les autres plus anciens, comme le remarque encore Enée de Gaze, avoient enseigné ce dogme tel qu'ils l'avoient receu de Platon; & chez eux le milan de ce Philosophe n'étoit rien autre chose qu'un veritable milan, un loup étoit un loup, un asne étoit un asne; & ils étoient persuadez que les ames humaines passoient veritablement dans tous ces animaux.

δέεσθαι, καὶ συμπαράττειν, καὶ βοᾷν ὅσαπερ ἐκεῖνα, καὶ πανταχοῦ συνέπεσθαι. εἰ δὲ ἁλόντα τὰ ὄρνεα θύοιτο, τῶν δεσμῶν γίνεται φυγὴ ἡ τῶν ὀρνίθων σφαγή. λύονται γὰρ ἀφανιζομένης τῆς ψυχῆς, ᾗ συνεδέθησαν. οὐ γὰρ ἀθάνατον τὴν ἄλογον ψυχὴν εἶναι φήσουσιν. τί δὲ εἰ ταῖς ἀφύαις συνδεθεῖεν, ἰσαριθμοῖ δὲ καὶ τῶν ἀσπαλιευτῶν ἡ σαγήνη, ἀλλό τι ἢ λυθεῖσαι τῆς τιμωρίας καταγελάσουσιν; .... Ποῖ φέρεσθε, ὦ Ἀθηναῖοι, οἱ τῷ μυθολογοῦντι πειθόμενοι; *Il paroît par ces dernieres paroles, que Proclus debitoit à Athenes ses rêveries Platoniciennes, dans le temps qu'Enée de Gaze composoit cet excellent Dialogue pour les résuter.*

Explication nouvelle de la Metempsycho-se de Platon, produite par Mr. Dacier.

Je ne sçay si Mr. Dacier croit mieux entendre Platon, non seulement que tous ces Platoniciens tant anciens que nouveaux; mais mieux encore que tous les SS. Peres, qui n'ont jamais douté que cette Metempsychose ne fut une des principales erreurs de ce Philosophe. Quoy qu'il en soit, il ne veut pas même reconnoître que Platon ait enseigné la revolution des ames humaines dans d'autres corps humains; quoique Porphyre & Proclus n'ayent pas osé le nier; mais il prétend (5), que toute cette Metemsychose n'est qu'une maniere mysterieuse & poëtique dont Platon s'est servi, pour enseigner une doctrine utile pour les mœurs: *Que son but est de porter l'homme à rendre toûjours à son Createur le culte qui luy est dû, & à ne rien faire qui le rende indigne de ce grand avantage d'avoir été formé par les mains de Dieu; & que c'est pour cette raison qu'il luy represente, que non seulement il degenere en femme, lorsqu'il est injuste, timide & voluptueux, mais encore qu'il retombe dans la condition des animaux.* Et aprés avoir expliqué de cette maniere allegorique le reste de ce passage du Timée, que nous avons rapporté plus haut; il ajoûte: *Voilà quelle étoit cette sorte de Metempsychose dont parle Platon; & je ne doute pas que ce ne fut là le sentiment de Pythagore & des Egyptiens, qu'on a rendu ridicule, en le prenant à la lettre fort injustement.*

Refutation de cette explication Elle est opposée au sentiment de tous les Payés en general, &

Si ce que dit icy Mr. Dacier est vray, tous les Platoniciens ont donc été fort injustes à l'égard de leur maître, quoiqu'ils l'ayent adoré comme une divinité; puisqu'il n'y en a point qui n'ayent pris à la lettre,

(5) *Vie de Platon, à la tête de ses œuvres, édition d'Amsterdam, pag.* 215.

des Platoniciens en particulier. Mais surtout à celuy des Peres de l'Eglise.

au moins en partie, cette Metempsychose de Platon (6). Les Nations entieres qui ont suivi ces dogmes, & qui en ont fait un article de leur créance; comme il s'en trouve encore dans les Indes, soit qu'ils l'ayent receu de Platon, de Pythagore, ou des Egyptiens, seront coupables de la même injustice; puisqu'il est certain qu'elles ont cru, & qu'elles croyent encore que leur ame après leur mort passe veritablement dans le corps des animaux; tous les Chrétiens auront été aussi fort injustes, même quelques-uns de ceux qui de nos jours ont poussé le plus loin leurs préventions en faveur de ce Philosophe, puisque tous l'ont accusé de cet égarement, à l'exception de quelques Traducteurs visiblement passionnez, tels que Marsile Ficin. Enfin il faudra accuser les Peres de l'Eglise de la même injustice, puisque tous ont pris à la lettre cette Metempsychose de Pla-

(6) *On peut ajoûter à tous les autres Platoniciens qui ont soûtenu la metempsychose, & que nous avons nommez, après Enée de Gaze, deux autres Platoniciens qui ont porté le nom d'Hieroclès, si neanmoins ils sont differens. Le premier est celuy dont parle le même Enée de Gaze un peu après le dernier passage que nous avons cité de luy. Cet Auteur, pour prouver la metempsychose par la Reminiscence, qui en est une suite, produisoit une fable également scandaleuse & impertinente, dont Enée se mocque avec beaucoup de raison. L'autre est l'auteur du Traité de la Providence & de la Destinée, rapporté par Photius, & que nous avons cité dans le premier livre de cet ouvrage. Il étoit touchant la metempsychose, du sentiment de Porphyre & de Jamblique, & appuyoit presque tout son ouvrage sur cette erreur grossiere. Voicy ce qu'en dit Photius, page 284. de l'édition d'Hæschelius :* Ὁ πλεῖστος δὲ αὐτῷ καὶ μέγας ἀγὼν, ἡ τῶν ἀνθρωπίνων ψυχῶν ἐστὶ πρεσβιωτὴ καὶ μετενσωμάτωσις. τὸν γὰρ ἐξ ἀλόγων ζώων, ἢ εἰς ἄλογα μεταγγισμὸν οὐκ ἀναδεχόμενος, τὴν δὲ ἐξ ἀνθρώπων εἰς ἀνθρώπους μεταβολὴν ἀποδιαλεγόμενος. ταύτην δὲ τὴν ἐπιστροφὴν καὶ ματαίαν ὑπόληψιν ἄνω καὶ κάτω περιστρέφει. δι' αὐτῆς μὲν ὡς οἴεται, τὴν τοῦ Θεοῦ πρόνοιαν κρατύνων, δι' αὐτῆς δὲ τὸ ἐφ' ἡμῖν καὶ αὐτεξούσιον κατασκευάζων, &c.

ton & de Pythagore, qu'ils l'ont refutée, & qu'en la refutant, ils l'ont renduë aussi ridicule qu'elle l'est en effet.

Principe de M. Dacier, qui l'oblige de reconnoître que Platon a enseigné le dogme de la Metempsychose.

Mais ne pressons pas trop ce sçavant homme sur ce sujet, contentons-nous de luy remettre devant les yeux ce qu'il dit plus bas en parlant des trois Personnes adorables de la Trinité, qu'il prétend que Platon a connuës : Il dit qu'il est persuadé *qu'il y auroit de la temerité, ou plûtôt de l'impieté, à entendre d'une autre maniere les passages de ce Philosophe, après ce que tant de Peres de l'Eglise & tant d'Ecrivains Ecclesiastiques ont decidé* (7). Nous verrons dans la suite, si les Peres ont decidé aussi certainement qu'il le prétend, que Platon a connu ces trois divines Personnes. A present prions-le de se souvenir, que les mêmes Peres de l'Eglise ont decidé beaucoup plus clairement, que Platon avoit enseigné la Metempsychose; & ajoûtons luy, qu'il est de sa droiture d'admettre sur ce sujet le principe qu'il a établi luy-même; & en même temps de sa pieté, de ne pas s'éloigner de la déference & du respect qu'il a pour les sentimens de ces grands hommes dont il parle.

CH. VIII. *Du retour des ames du ciel en terre, imaginé par Platon. En quoy cette erreur consiste.*

Il le fera sans doute, & comme ce principe est general, il doit le suivre par rapport à toutes les autres erreurs que les SS. Peres ont reprochées à Platon, & sur lesquelles il tâche encore de le justifier. Telle est celle du retour des ames. Car Platon après les avoir fait passer dans differens corps d'hommes & de bêtes, les unes plus, & les autres moins; après les avoir même fait passer par les enfers pour

(7) *Vie de Platon, page 244.*

y expier leurs fautes, & s'y purifier de toutes leurs soüillures, les faisoit ensuite aller dans le Ciel, & les plaçoit entre les étoiles pour y être heureuses. Il ne les y tenoit pas neanmoins toûjours; mais supposant qu'elles s'ennuyoient enfin dans cet heureux séjour, & qu'elles desiroient de retourner sur la terre pour y animer de nouveaux corps; il les faisoit descendre du Ciel, & les replongeoit dans toutes leurs anciennes miseres, en les obligeant de repasser tout de nouveau dans plusieurs corps les uns après les autres, & dans les enfers mêmes, pour retourner ensuite au Ciel; d'où il leur faisoit recommencer une infinité de fois toutes ces courses & ces differentes revolutions.

Refutation de ce que dit M. Dacier pour la justifier. S. Augustin l'explique autrement & la condamne en plusieurs endroits de ses ouvrages.

Monsieur Dacier dit (8) qu'à son avis Platon *concevoit qu'une ame venoit animer plusieurs fois le même corps; & qu'ainsi c'étoit plûtôt une resurrection repetée plusieurs fois qu'une Metempsychose.* Cette resurrection repetée si souvent ne vaut gueres mieux que la Metempsychose; quoy qu'il en soit, saint Augustin (9) a jugé tout autrement de cette erreur de Platon; car il a été persuadé que c'étoit dans des corps differens des premiers, que Platon avoit enseigné que les ames retournoient. Il ne croit pas que ce soit là une resurrection repetée plusieurs fois; mais il dit en

(8) *Là-même, page* 218.

(9) August. l. x. de Civit. cap. xxx. & l. xii. cap. xx. & alibi sæpius. Prior locus sic habet: Quanto creditur honestius quod sancti & veraces Angeli docuerunt: quod Prophetæ Dei spiritu acti locuti sunt: quod ipse, quem venturum Salvatorem præmissi nuntii prædixerunt: quod missi Apostoli, qui orbem terrarum Evangelio repleverunt: Quanto, inquam, honestius creditur, reverti semel animas ad corpora propria, quam reverti toties ad diversa.

» parlant de Platon & des Platoniciens : Qu'il leur se-
» roit bien plus honnête de croire ce que les saints
» Anges, ce que les Prophetes inspirez de Dieu, ce
» que Jesus-Christ luy-même qui a été prédit par ces
» Prophetes, ce qu'enfin les Apôtres qui ont rempli
» tout l'univers de la prédication de l'Evangile, ont
» enseigné, que les ames retourneront une seule fois
» dans leur propre corps, que non pas de croire, comme
» ils font, que les ames retournent tant de fois dans
» tant de corps differens.

Porphyre a corrigé cette erreur de Platon. S. Augustin continuë de la refuter.

Il est vray que saint Augustin (1) ajoûte que Porphyre a corrigé en cela la doctrine des autres Platoniciens ; soit comme il le dit ailleurs (2), qu'il ait été frappé de l'extravagance de cette opinion, ou qu'il en ait été détrompé par la connoissance qu'il
» avoit du Christianisme. C'est avec raison, dit-il,
» que Porphyre a condamné cette opinion ; puisque

(1) Idem ibid. Verumtamen, ut dixi, ex magna parte in hac opinione correctus est Porphyrius, ut saltem in solos homines humanas animas præcipitari posse sentiret.... Dicit etiam, Deum ad hoc animam mundo dedisse, ut materiæ corporalis cognoscens mala ad patrem recurreret, nec aliquando jam talium polluta contagione teneretur...., Qua sententia profecto abstulit quod esse Platonicum maxime perhibetur, ut mortuos ex vivis, ita vivos ex mortuis semper fieri....., Merito displicuit hoc Porphyrio, quoniam revera credere stultum est, ex illa vita, quæ beatissima esse non poterit, nisi de sua fuerit æternitate certissima, desiderare animas corporum corruptibilium labem, & inde ad ista remeare ; tanquam hoc agat summa purgatio, ut inquinatio requiratur. Si enim quod perfecte mundantur, hoc efficit, ut omnium obliviscantur malorum : malorum autem oblivio facit corporum desiderium, ubi rursus implicentur malis : profecto erit infelicitatis causa, summa felicitas, & stultitiæ causa perfectio sapientiæ, & immunditiæ causa, summa munditia.

(2) Idem Aug. l. XII. de Civit. cap. XX. Si enim de istis circuitibus, & sine cessatione alternantibus itionibus & reditionibus animarum, Porphyrius Platonicus suorum opinionem sequi noluit, sive ipsius rei vanitate permotus, sive jam Christiana tempora reveritus, &c.

« c'eſt une folie de croire que les ames deſirent de « quitter une vie où elles ne pourront être heureuſes, « que parce qu'elles ſeront aſſurées qu'elle ſera éter- « nelle ; pour retourner en ce monde, & rentrer dans « des corps corruptibles, comme ſi elles n'avoient été « purifiées que pour leur donner envie de ſe ſoüiller « de nouveau. Car ſi cette purification parfaite qu'el- « les reçoivent, leur fait oublier tous leurs maux paſſez, « & que cet oubli ſoit cauſe qu'elles deſirent de ren- « trer dans des corps, pour y en ſouffrir de nouveaux ; « il eſt indubitable que la ſouveraine felicité ſera la « cauſe de leur malheur, & que la parfaite ſageſſe & « la ſouveraine pureté produiront en elles l'impureté « & la folie. Ce que dit icy ſaint Auguſtin ſuppoſe ce que Platon (3) & les Platoniciens enſeignoient, comme nous l'avons déja dit, que l'ame avant que de retourner dans cette vie oublioit tout ce qu'elle avoit fait ou ſouffert auparavant.

Ce qu'il dit contre cette même erreur des Platoniciens, dans quelques unes de ſes homelies.

Mais pour revenir à ſaint Auguſtin, il refute toutes ces erreurs, non ſeulement dans ſes Livres de la Cité de Dieu, mais encore dans quelques-unes de ſes homelies (4). Là il le fait avec beaucoup de force,

(3) Plato l. x. de Republ. loco ſupra relato, & Virgilius citatus ab Auguſt. ibidem. Falſum eſſe oſtendit (Porphyrius) quod Platonice videtur dixiſſe Virgilius, in campos Elyſios purgatas animas, quo nomine tanquam per fabulam videntur ſignificari gaudia beatorum, ad fluvium Lethæum evocari, hoc eſt ad oblivionem præteritorum :
Scilicet immemores ſupera ut convexa reviſant,
Rurſus & incipiant in corpora velle reverti.

(4) Auguſt. ſerm. IV. feria ſecunda Paſchæ, qui eſt CXLIII. de tempore. Retuli heri vobis ſuſpiciones illorum (Platonicorum). Exeunt animæ malæ, inquiunt, & quia immundæ ſunt, continuo in alia corpora revolvuntur. Exeunt animæ ſapientium atque juſtorum, & quia bene vixerunt, volant ad cœlum. Age, bene inveniſtis illis locum, volan-

de gravité & d'étenduë; en opposant toûjours, selon sa coûtume, les veritez saintes de nôtre foy à toutes ces chimeres Platoniciennes ; icy en proportionnant ses discours à la capacité de ses auditeurs, il joint à la force & à la gravité beaucoup d'agrémens, & une certaine simplicité qui fait plaisir.

Aprés avoir appliqué aux Platoniciens le fameux passage de saint Paul aux Romains, & expliqué par quels degrez ces Philosophes étoient parvenus à la connoissance de Dieu, & s'étoient ensuite égarez » dans leurs vains raisonnemens, il dit: hier je vous » rapportay leurs opinions touchant l'état de l'ame après » cette vie. Les ames, disent-ils, de ceux qui ont mal » vêcu, passent incontinent dans d'autres corps; celles » des hommes sages & justes, & qui ont bien vêcu, » s'envolent au Ciel. Voilà qui va bien ; vous avez » trouvé fort à propos où les placer. Supposons donc » qu'en effet elles sont arrivées au Ciel en volant. Qu'y » feront-elles? Elles s'y reposeront avec les Dieux; les » Etoiles seront leur demeure. En verité vous ne leur » donnez pas là un trop mauvais logement : laissez-les

tes ad cœlum pervenerunt. Et quid ibi? Ibi erunt, inquiunt, & requiescent cum diis, sedes eorum erunt stellæ. Non malum habitaculum illis invenistis, vel ibi illas dimittite, nolite illas dejicere. Sed, inquiunt, post tempora longa, facta penitus oblivione veterum miseriarum, incipiunt velle reverti ad corpora, & delectabit eas venire: & rursus veniunt, ad ista patienda, ad ista toleranda, ad obliviscendum Deum, ad blasphemandum Deum, ad sequendas corporis voluptates, ad pugnas contra libidines? Veniunt ad istas miserias? Unde & quo? Dic mihi quare? Quia obliviscuntur. Obliviscuntur & delectationem carnis? Hoc solum mali sui meminerunt, unde ruerunt. Veniunt. Quare? Quia delectat eos rursus in corporibus habitare. Unde delectat eos, nisi per memoriam, quia ibi aliquando habitaverunt? Dele totam memoriam, & forte residuam facies sapientiam.

y donc, & ne les en chaſſez pas ; mais, diſent-ils, il arrive qu'ayant oublié toutes leurs anciennes miſeres, elles deſirent de retourner dans des corps, & qu'elles y retournent en effet avec plaiſir. Quoy ? elles retournent pour ſouffrir une ſeconde fois tous ces maux, pour oublier Dieu, pour blaſphemer Dieu, pour s'abandonner aux plaiſirs du corps, pour lutter encore contre la cupidité ? Elles retournent à toutes ces miſeres ? & comment cela ſe peut-il ? c'eſt qu'elles oublient. Elles oublient donc qu'elles ont autrefois habité dans des corps : non, c'eſt la ſeule choſe dont elles ſe ſouviennent, & qui eſt la cauſe de leur chute. Elles retournent, pourquoy ? parce qu'elles deſirent tout de nouveau d'animer des corps. D'où leur vient ce deſir ; ſinon par le ſouvenir qu'elles ont d'y avoir demeuré autrefois ? Otez-leur abſolument tout ſouvenir, & par-là peut-être vous les rendrez ſages.

Voilà donc, dit-il (5), un peu plus bas, voilà, ô Philoſophes, où aboutit toute vôtre doctrine touchant les ames : Vous dites qu'étant purifiées elles parviennent à une ſouveraine pureté, que cette pureté parfaite leur fait tout oublier, & que par l'oubli de toutes leurs miſeres elles retournent à ces mêmes miſeres. Dites-moy, de grace, quand toutes ces choſes ſeroient auſſi vrayes qu'elles ſont fauſſes, parce qu'elles ſont indignes, ne vaudroit-il pas bien mieux les ignorer ?

(5) Idem infra : Ad hoc, Philoſophi, perduxiſtis, ut purgentur animæ, perveniant ad ſummam munditiam, & per ipſam munditiam obliviſcantur omnia, & per obliviones miſeriarum redeant ad miſerias corporum. Dicite, obſecro, nonne etiam hæc, ſi vera eſſent, inquam, quæ ſine dubio falſa, quia fœda ſunt, nonne melius neſcirentur ?

» Il ajoûte encore en parlant à ſes auditeurs (6) :
» Ecoutez quelque choſe de pis ou de plus ridicule. Si
» j'interroge ce Philoſophe ; Pythagore, par exemple,
» Platon ou Porphyre : pourquoy vous appliquez-vous
» à la Philoſophie ? Dans l'eſperance, répondra-t-il,
» d'obtenir la béatitude. Quand l'obtiendrez-vous ?
» Lorſque j'auray quitté ce corps. Icy donc vous êtes
» malheureux, mais vous avez l'eſperance d'être heu-
» reux. Là vous ſerez heureux, mais vôtre felicité ſera
» jointe avec la crainte d'une vie malheureuſe, vous
» ſerez donc heureux & malheureux en même temps.
» Rejettons, mes freres, toutes ces opinions ; mocquons-
» nous en, parce qu'elles ſont fauſſes, ou portons com-
» paſſion à ceux qui les eſtiment grandes. Elles ſont
» grandes en effet ; mais c'eſt parce qu'elles ſont de
» grands égaremens de quelques grands hommes.

Il faudroit traduire toute cette homelie, parce qu'elle fait voir parfaitement, non ſeulement combien ce retour des ames, que Platon avoit imaginé, eſt ridicule ; mais encore, combien l'opinion de Porphyre, qui avoit prétendu corriger ce dogme, eſt fauſſe & inſoûtenable ſuivant ſes principes. Mais je ſuis obligé de couper court ſur ce ſujet, ainſi que

(6) Et infra : Audite aliud pejus, aliud dolendum, vel potius irridendum. Hic ſapiens, hic Philoſophus ; hoc eſt interrogatus verbi gratia Pythagoras, Plato, Porphyrius, & neſcio quis alius ipſorum. Quare philoſopharis ? Propter, inquit, beatam vitam. Quando habebis iſtam beatam vitam ? Cum hoc corpus, inquit, reliquero in terra. Modo ergo miſera vita geritur, ſed ſpes eſt beatæ vitæ : ibi beata vita geritur, ſed ſpes eſt miſeræ vitæ. Ergo ſi ſpes noſtræ infelicitatis eſt felix, & felicitas infelix. Abjiciamus hæc, & vel rideamus, quia falſa ſunt ; vel doleamus, quia magna exiſtimantur. Sunt enim iſta, fratres mei, magnorum deliramenta doctorum. Quanto melius tenemus magnorum ſacramenta doctorum ?

sur plusieurs autres erreurs qui en dépendent, ou qui y ont rapport, & que les Peres de l'Eglise ont refutées en même temps.

De la reminiscence de Platon. En quoy consiste cette erreur, d'où ce Philosophe l'a tirée, & quel usage il en a fait.

Tel est le dogme de la réminiscence (7), que Platon établissoit comme une preuve certaine de la préexistence de l'ame, de ses differens retours, & enfin de son immortalité. Car quoiqu'il crut qu'en entrant dans le corps, elle oubliât tout ce qu'elle avoit vû autrefois, lorsqu'étant dans le Ciel attachée à son astre, elle contemploit les Idées où les exemplaires de toutes choses ; quoiqu'il ajoûtât, comme nous l'avons vû, qu'avant que de commencer une nouvelle vie, le demon qui présidoit à son retour, avoit soin de luy faire boire du fleuve d'oubli, afin de luy faire perdre le souvenir de ce qu'elle avoit été auparavant : neanmoins il ajoûtoit qu'elle n'oublioit pas si absolument tout ce qu'elle avoit vû, & tout ce qu'elle avoit été, qu'elle n'en conservât encore des traces, qui excitées par les objets, l'étude & l'application, la faisoient ressouvenir de ses premieres connoissances.

Selon luy, on n'apprenoit rien de nouveau, on ne faisoit que se souvenir de ce qu'on avoit sçû autrefois:

Il prétendoit sur tout que toutes les sciences speculatives s'apprenoient ainsi ; & qu'elles étoient beaucoup moins de nouvelles connoissances que nous acquerions, que des reminiscences de ce que nous avions sçû autrefois ; lorsque nos ames étoient dans la compagnie des Dieux celestes. Pour ce qui est des differens corps qu'elles avoient animez, depuis ce temps-là, & de ce qu'elles y avoient fait ; il n'étoit pas donné à tout le monde, selon les Platoniciens,

(7) Plato in Phædone, Menone, &c.

Prérogative que les Platoniciens accordoient à leurs Heros.

de s'en souvenir. C'étoit une prérogative reservée à quelques hommes tout divins, comme à Pythagore, à Empedocle, à Apollone de Tyane, dont ils ne faisoient point difficulté de produire serieusement les mensonges & les impostures extravagantes, comme de fort bonnes preuves de cette prétenduë reminiscence. On peut voir comment Tertullien (8), Lactance, saint Augustin, & Enée de Gaze refutent toutes ces chimeres: ausquelles on peut ajoûter celle que

Les Peres de l'Eglise ont refuté toutes ces erreurs.

(8) Tertullianus l. de Anima. Lactantius l. III. Divin. Inst. cap. XVIII. August. l. XIII. de Trinit. cap. XV. Æneas Gazæus in Theophrasto. Unum profero Augustini locum : Unde Plato, ille Philosophus nobilis, persuadere conatus est vixisse hic animas hominum, & antequam ista corpora gererent, & hinc esse quod ea quæ discuntur, reminiscuntur potius cognita, quam cognoscuntur nova. Retulit enim puerum quemdam (in Dialogo cui titulus Meno, sive de Virtute) nescio quæ de Geometria interrogatum sic respondisse, tanquam esset illius peritissimus disciplinæ. Gradatim quippe & artificiose interrogatus, videbat quod videndum erat, dicebatque quod viderat. Sed si recordatio hæc esset rerum antea cognitarum, non utique omnes, cum illo modo interrogarentur, hoc possent. Non enim omnes in priore vita Geometræ fuerunt..... Denique cur de solis rebus intelligibilibus id fieri potest, ut bene interrogatus quisque respondeat ?.... Cur hoc facere de rebus sensibilibus nullus potest, nisi quas iste vidit in corpore constitutus, aut eis quæ noverant indicantibus credidit, seu litteris cujusque, seu verbis ? Non enim acquiescendum est eis qui Samium Pythagoram ferunt recordatum fuisse talia nonnulla, quæ fuerat expertus cum hic alio jam fuisset in corpore..... quas falsas fuisse memorias, quales plerumque experimur in somnis..... & eo modo affectas esse illorum mentes, etiam vigilantium, instinctu spirituum malignorum atque fallacium, quibus curæ est de revolutionibus animarum falsam opinionem ad decipiendos homines firmare, &c. *Ces raisonnemens de saint Augustin suffisent pour renverser cette Reminiscence Platonicienne. Au reste, Lactance traite de rêveries & de mensonges grossiers de Pythagore, ce que saint Augustin attribuë aux illusions du malin Esprit :* Nisi forte, *dit-il*, credemus inepto illi seni, qui se in priori vita Euphorbum fuisse mentitus est. Hic, credo, quod erat ignobili genere natus, familiam sibi ex Homeri carminibus adoptavit. O miram & singularem Pythagoræ memoriam ! O miseram oblivionem omnium nostrûm, qui nesciamus quid ante fuerimus, sed

le même saint Augustin (9) reprend dans Plotin & les autres Platoniciens, qui enseignoient que les ames pouvoient devenir demons aprés cette vie. Pour moy laissant ces erreurs & plusieurs autres pareilles qui regardent l'ame & les Estres spirituels, je passe, pour abreger, à celles qui regardent les Estres corporels, qui sont la seconde partie de la Physique de Platon.

Chap. IX. *Des erreurs de Platon concernant la Physique.*

Principes de ce Philosophe. Il fait la Matiere & l'Idée eternelles.

Ce Philosophe établissoit (1) trois differens principes des substances corporelles; Dieu, la Matiere & l'Idée; & il faisoit les deux derniers éternels, comme le premier. C'est sur quoy les Peres de l'Eglise l'ont combattu unanimement, tantôt en refutant directement cette erreur, par laquelle il égaloit à Dieu la Matiere & l'Idée; tantôt en l'accusant d'avoir varié, & de s'être contredit luy-même sur ce sujet, comme sur une infinité d'autres.

Platon, dit Theophile d'Antioche (2), & ses sec- « *Par quel-*

fortasse vel errore aliquo, vel gratia sit effectum, ut ille solus Lethæum gurgitem non attigerit, nec oblivionis aquam gustaverit. Videlicet senex vanus (sicut otiosæ aniculæ solent) fabulas tanquam infantibus credulis finxit. Quod si bene sensisset de iis quibus hæc locutus est, si homines eos existimasset, nunquam sibi tam petulanter mentiendi licentiam vendicasset: sed ridenda hominis levissimi vanitas.

(9) August. l. IX de Civit. Dei, cap. XI.

(1) Plato in Timæo. Apuleïus l. de Dogmate Platonis. Chalcidius in Timæum. Alcinoüs, &c.

(2) Theophilus Antioch. l. II. ad Autol. Πλάτων δὲ καὶ οἱ τῆς αἱρέσεως αὐτοῦ, Θεὸν μὲν ὁμολογοῦσιν ἀγέννητον, καὶ πατέρα, καὶ ποιητὴν τῶν ὅλων εἶναι· εἶτα ὑποτίθενται Θεὸν, καὶ ὕλην ἀγέννητον, καὶ ταύτην φασὶ συνηκμακέναι τῷ Θεῷ. Εἰ δὲ Θεὸς ἀγέννητος, καὶ ὕλη ἀγέννητος, οὐκέτι ὁ Θεὸς ποιητὴς τῶν ὅλων ἐστὶ, κατὰ τοὺς Πλατωνικούς. οὐδὲ μὴν μοναρχία Θεοῦ δείκνυται, ὅσον τὸ κατ' αὐτούς. ἔτι δὲ ὥσπερ ὁ Θεὸς ἀγέννητος ὢν, καὶ ἀναλλοίωτός ἐστιν, οὕτως εἰ καὶ ἡ ὕλη ἀγέννητος ἦν, καὶ ἀναλλοίωτος καὶ ἰσόθεος ἦν. τὸ γὰρ γεννητὸν, τρεπτὸν καὶ ἀλλοιωτόν· τὸ δὲ ἀγέννητον, ἄτρεπτον καὶ ἀναλλοίωτον. Τί δὲ μέγα εἰ ὁ Θεὸς ἐξ ὑποκειμένης ὕλης

les raisons Theophile a Antioche refute Platon sur l'éternité de la matiere.

» tateurs enseignent que Dieu est éternel, en ajoûtant » qu'il est le Pere & l'Auteur de toutes choses ; mais » ils disent en même temps, que la matiere sur laquelle » il a travaillé, est éternelle aussi, sans principe, & » coëxistente à Dieu même. Mais, continuë-t-il, pour » refuter cette erreur, si Dieu & la Matiere sont éga- » lement sans principe & sans commencement, il s'en- » suit, selon les Platoniciens, que Dieu n'est point l'Au- » teur de toutes choses, & qu'il n'est pas unique. De » plus, parce que Dieu est sans principe, il est aussi » incapable de changement & d'alteration ; ainsi si la » matiere est aussi sans principe, elle sera pareillement » incapable d'alteration ; elle sera donc égale à Dieu. » D'ailleurs quelle merveille, que Dieu ait fait le monde » d'une matiere préexistente. Parmi les hommes, les » plus simples artisans ne font-ils pas la même chose ? » De la matiere qu'ils prennent d'ailleurs, & qu'on leur » fournit, n'en font-ils pas toutes sortes d'ouvrages ? » La puissance de Dieu consiste donc en ce qu'il fait » tout ce qu'il veut de ce qui n'est pas. Car comme il » n'appartient qu'à luy de donner la vie, l'ame & le » mouvement ; & que l'on reconnoît en cela, combien » sa puissance est superieure à celle des hommes, qui ne » peuvent rien de pareil ; on reconnoit aussi cette même

ἐποίει τὸν κόσμον ; καὶ γὰρ τεχνίτης ἄνθρωπος ἐπὰν ὕλην λάβῃ ἀπό τινος, ἐξ αὐτῆς ὅσα βούλεται ποιεῖ. Θεοῦ δὲ ἡ δύναμις ἐν τούτῳ φανεροῦται, ἵνα ἐξ οὐκ ὄντων ποιῇ ὅσα βούλεται· καθάπερ καὶ τὸ ψυχὴν δοῦναι καὶ κίνησιν, οὐχ ἑτέρου τινός ἐστιν, ἀλλ' ἢ μόνου Θεοῦ. Καὶ γὰρ ἄνθρωπος εἰκόνα μὲν ποιεῖ· λόγον δὲ, καὶ πνοὴν, ἢ αἴσθησιν οὐ δύναται δοῦναι τῷ ὑπ' αὐτοῦ γινομένῳ. Θεὸς δὲ τούτου πλεῖον τοῦτο κέκτηται, τὸ ποιεῖν λογικὸν ἔμπνουν αἰσθητικόν. ὥσπερ οὖν ἐν τούτοις πᾶσιν δυνατώτερός ἐστιν ὁ Θεὸς τοῦ ἀνθρώπου· οὕτω καὶ τὸ ἐξ οὐκ ὄντων ποιεῖν καὶ πεποιηκέναι τὰ ὄντα καὶ ὅσα βούλεται, καθὼς βούλεται.

puissance de Dieu, en ce qu'il a tiré du néant tout «
ce qui est, & qu'il peut en tirer tout ce qu'il veut, «
comme bon luy semble. «

Les autres Peres de l'Eglise ont refuté la même erreur de Platon, quelques-uns avec plus d'étenduë, d'autres seulement en passant. Nouvelle erreur de Platon sur l'origine du mal.

Les autres Peres de l'Eglise ont refuté cette erreur de Platon par les mêmes raisonnemens que Theophile d'Antioche, mais ils leur donnent la plûpart beaucoup plus d'étenduë, & en ajoûtent encore d'autres, comme on peut voir dans ce qui nous reste là-dessus de saint Denys d'Alexandrie (3), d'Origene & de Maxime, citez par Eusebe; ausquels on peut ajoûter Tertullien (4), Lactance (5), saint Athanase (6), Enée de Gaze (7), & Zacharie de Mitylene (8). Quelques-uns, comme saint Irenée (9), saint Justin (1), saint Ambroise (2), saint Basile (3), & saint Jean Chrysostome (4), se sont contentez de rejetter cette erreur en passant, & de s'en mocquer. Tous l'ont attribuée constamment à Platon. Il y en a qui exceptent Theodoret; mais ce sçavant Evêque ne s'éloigne pas du sentiment des autres Peres sur ce sujet (5). Car après avoir rapporté un passage

(3) Dionys. Alexandr. l. advers. Sabellium, Origenes Comment. in Genesim, Maximus l. de Materia, relati ab Eusebio l. VII. Præp. Ev. cap. XIX. XX. XXII.
(4) Tertull. l. adv. Hermog.
(5) Lactant. l. II. cap. IX.
(6) Athanas. l. de Incarn. Verbi Dei.
(7) Æneas Gazæus in Theophrasto, sive de Animorum immort.
(8) Zacharias Mitylen. de mundi Opificio contra Philosophos.
(9) Irenæus l. II. adv. Hæreses, cap. XIX.
(1) Justin. cohort. ad Græcos.
(2) Ambros. l. I. in Hexaëmeron.
(3) Basilius Hom. I.
(4) Chrysost. Hom. XXXVIII. in Acta Apost.
(5) Theodoret. Serm. IV. advers. Græcos, de Materia & Mundo: Ταῦτα γάρ ἐστιν ἅπερ ἐν τοῖς περὶ τῆς κτίσεως λόγοις τοῦ φιλοσόφου μεμφόμεθα

de la Republique de Platon, où ce Philoſophe ſemble dire, que Dieu a donné l'eſtre & la ſubſtance à toutes les choſes qui exiſtent; il l'accuſe un peu après de s'être contredit honteuſement, & d'avoir crû non ſeulement que la Matiere exiſtoit de toute éternité avec Dieu, mais encore, qu'elle étoit d'une nature ſi maligne, que Dieu même en la mettant en œuvre, n'avoit pû corriger ſon défaut, & que c'étoit-là l'origine de tout ce qui étoit de mal dans le ciel & ſur la terre. Nouvelle erreur que l'on ſçait avoir été la ſource de l'impieté des Manichéens, & que les Peres pour la plûpart ont combattuë dans Platon, conjointement avec l'éternité de la matiere.

Preuves que Platon a enſeigné l'éternité de la Matiere.

J'ajoûte que pour ce qui eſt de cette éternité, on ne peut pas douter que Platon ne l'ait enſeignée; car outre qu'il la ſuppoſe très-clairement dans ſon Timée; outre le témoignage unanime des SS. Peres qui la luy attribuent conſtamment; il eſt certain que tous les Platoniciens l'ont ſoûtenuë fortement, comme un

ξυνυπάρχειν γὰρ τῷ Θεῷ τὴν ὕλην καὶ οὗτος ἔφησε, καθὰ καὶ Πυθαγόρας, καὶ Ἀριστοτέλης, καὶ οἱ τῆς ποικίλης στοᾶς ἐπώνυμοι. Καὶ τὴν ὕλην δὲ ἔστιν ὁπότε πονηρὰν ὀνομάζει. ἀκούομεν γὰρ αὐτοῦ περὶ τοῦ κόσμου λέγοντος· Παρὰ μὲν τοῦ ξυνθέντος πάντα καλὰ κέκτηται· παρὰ δὲ τῆς ἔμπροσθεν ἕξεως ὅσα χαλεπὰ καὶ ἄδικα ἐν οὐρανῷ γίνεται, ταῦτα ἐξ ἐκείνης αὐτός τε ἔχει, καὶ τοῖς ζώοις ἐναπεργάζεται. Ce paſſage eſt tiré du Timée de Platon : Theodoret en ajoûte encore un ſecond, après quoy voicy comme il cenſure cette mauvaiſe doctrine : Τούτοις νεμεσᾷν πάντα οἶμαι ἄνθρωπον ὑγιᾶ γε τὸν νοῦν ἔχοντα. διαβάλλει γὰρ ἄντικρυς τῆς ὕλης τὴν φύσιν· καὶ οὕτως αὐτῆς ἰσχυρὰν ἄγαν καὶ ἄτλητον λέγει τὴν κακίαν, ὡς μηδὲ τὸν ποιητὴν δυνηθῆναι ταύτην ἐπὶ τὸ κρεῖττον μεταβαλεῖν. διέμεινε γὰρ τῇ καχεξίᾳ χρωμένη· ἣ παρὰ τοῦ Θεοῦ δεξαμένη τὸ εἶδος, τὴν προτέραν οὐκ ἐξέβαλε τὴν πονηρίαν. οὗ δὴ χάριν, οὐ μόνον ἐν γῇ, ἀλλὰ καὶ ἐν οὐρανῷ τὰ χαλεπὰ καὶ ἄδικα δρᾷ, καὶ τοῖς ζώοις ἐναπεργάζεται. ταῦτα τῶν ἤδη πρόσθεν εἰρημένων ἀνάξια, καὶ τῆς ὑψηγορίας ἐκείνης καὶ θεολογίας ἀλλότρια, καὶ τῶν χαμαιπετῶν τε καὶ περιγείων ἔκγονα λογισμῶν, &c.

des

des principaux points de la doctrine de leur maître, & c'est ce que l'on voit entr'autres dans Apulée (6), dans Chalcidius (7), dans Alcinoüs (8), & sur tout dans Proclus (9), qui la suppose & la soûtient par tout, comme un principe indubitable.

Réponse à ce que dit M. Dacier, pour justifier ce Philosophe sur cette erreur.

M. Dacier (1) ne veut pas neanmoins reconnoître que Platon ait crû la matiere éternelle. Il dit qu'*un Philosophe qui établit en tant d'endroits l'unité de Dieu, ne peut être tombé dans une erreur si grossiere.* Mais il est certain, comme je l'ay fait voir, que loin que Platon établisse dans ses livres l'unité de Dieu, il en établit au contraire la multiplicité la plus extravagante. D'ailleurs ne seroit-ce pas une chose étrange que Platon établissant en tant d'endroits l'unité de Dieu, aucun Platonicien ne s'en fût apperçû, & qu'ils eussent tous fait profession de reconnoître une infinité de Dieux? Mais continuë ce sçavant homme, *si la matiere étoit éternelle, elle seroit donc Dieu.* Il est vray; & c'est, comme nous l'avons vû, l'argument que les Peres de l'Eglise employent pour refuter cet égarement de Platon. *Quand ce Philosophe*, ajoute-t-il, *a*

Faux-fuyant

(6) Apuleïus l. de Dogm. Platonis. Initia rerum esse tria arbitratur Plato, Deum, & Materiam, rerumque Formas, quas ἰδέας idem vocat; inabsolutas, informes, nulla specie vel qualitatis significatione distinctas..... Materiam vero improcreabilem incorruptamque commemorat, non ignem, neque aquam, nec aliud de principiis & absolutis elementis esse: sed ex omnibus primam figurarum capacem fictionique subjectam, adhuc rudem & figurationis qualitate viduatam. Deus artifex conformat universam.

(7) Chalcid. Comment. in Timæum, 406. & 408. edit. Meursianæ.

(8) Alcinoüs de Dogmate Platonis.

(9) Proclus in Timæum, & in l. quem pro mundi æternitate scripserat, quemque Joan. Philoponus consutavit. *Proclus dans cet ouvrage produisoit l'éternité de la matiere, pour établir celle du monde.*

(1) *Vie de Platon, page* 178.

de quelques Platoniciens nouveaux inutilement adopté.

appellé la matiere éternelle, il n'a pas voulu faire entendre qu'elle subsistoit visiblement de toute éternité; mais qu'elle subsistoit intelligiblement dans l'idée éternelle de Dieu.

C'est-là un faux-fuyant dont les Platoniciens se servoient quelquefois, lorsque pressez par les Chrétiens, ils ne sçavoient plus que dire pour excuser leur maître, comme on le voit dans Zacharie de Mitylene (2), qui s'en mocque.

Pour y répondre nous-mêmes, nous disons qu'il est vray que Platon enseigne que la matiere premiere, avant que de recevoir sa forme de l'ouvrier qui l'a mise en œuvre, étoit invisible; mais il prétend que pour être invisible, elle n'en subsistoit pas moins réellement. N'y a-t-il donc, dans son sentiment, & dans celuy de tous les Philosophes, que les choses visibles qui subsistent réellement? Et ce qui fait voir que Platon ne croyoit pas qu'elle subsistât seulement intelligiblement dans l'idée de Dieu; c'est qu'il décrit au long (3) l'agitation, le desordre & la confusion où elle étoit avant que l'Auteur de l'univers l'employât à son ouvrage. Etoit-elle ainsi confuse & agitée dans l'idée de Dieu? Y avoit-elle cette malignité que Platon prétendoit n'avoir pû être corrigée par

(2) Zacharias Mityl. Disput. de Mundi Opificio, tomo XI. Biblioth. Patrum, edit. Paris. pag. 352. *Il faut remarquer que Zacharie de Mitylene rapporte dans cet ouvrage ses disputes avec Ammonius & Gessius, deux Platoniciens de son temps. Ammonius est connu, & nous en avons déja parlé. Il est fait mention de Gessius dans les extraits de la Vie d'Isidore, qui se trouvent dans la Bibliotheque de Photius. Damascius nous y apprend que Gessius étoit fort habile non seulement dans la Medecine, mais encore dans la Philosophie Platonicienne. Il le met au rang de ces Platoniciens admirables, dont il raconte tant de merveilles, ou plûtôt tant d'impietez & de sottises.*

(3) Plato in Timæo.

Dieu même, & d'où il tiroit avec tous ses sectateurs, l'origine du mal; pour n'être pas obligé de dire que Dieu en étoit l'Auteur?

Monsieur Dacier rapporte encore une autre réponse : c'est que *Platon ne peut avoir pensé que la matiere fût éternelle, puisqu'il assure que l'ame est plus ancienne que le corps.* Mais ce corps avec sa forme, sa figure & ses qualitez, est sans doute fort different de la matiere premiere, telle que Platon la supposoit. *Autre excuse de M. Dacier rejettée.*

Pour ce qu'il ajoûte que *l'ame étant plus ancienne que le corps, le corps est donc créé;* ce n'est pas une consequence, puisque le corps a pû être formé d'une matiere préexistente, ainsi que Platon & les Platoniciens l'ont crû. En effet ni eux ni les autres Philosophes payens n'ont point connu de création proprement dite ; & quand Platon appelle Dieu, le Pere & l'Auteur du monde, par ce nom de Pere, il n'a point entendu ce que nous entendons par celuy de Createur, qui est fort different; quoique M. Dacier croye que chez Platon, Pere & Createur soient deux termes qui signifient la même chose. *Platon ni les autres Philosophes payens n'ont point connu de création proprement dite.*

Mais pourquoy m'arrêter à faire voir que les erreurs que les SS. Peres ont combattuës dans Platon, sont veritablement de luy; puisque, quand même on pourroit en justifier ce Philosophe, & montrer que les Peres l'ont critiqué trop severement, j'en tirerois avantage pour ma cause. Cette critique ne seroit-elle pas une preuve très-manifeste de l'aversion extrême qu'ils avoient de la Philosophie Platonicienne? Cela est vray, & il n'y a personne qui ne sente la force de cette preuve, & les avantages que j'en pour- *Les Peres de l'Eglise n'ont accusé Platon d'aucune erreur qu'il n'ait enseignée. Quand on pourroit montrer le contraire, la fausseté de leur prétendu Platonisme n'en seroit que plus évidente.*

rois tirer ; mais je préfere la verité à tous ces avantages, & je ſuis convaincu, que quoique les Peres ayent eu beaucoup d'averſion de la Philoſophie de Platon ; & qu'ils l'ayent combattuë dans toutes les occaſions, avec beaucoup d'ardeur, ils ont été neanmoins très-éloignez de luy attribuer des erreurs qu'elle n'auroit pas euës veritablement, & que les Platoniciens qui vivoient de leur temps n'auroient pas ſoûtenuës. Je vois que dans ces derniers ſiecles, on a reproché à Platon certaines erreurs, qui ne ſont dans le fonds que des Apologues & des Allegories, dont il enveloppe quelques-uns de ſes ſentimens ; mais je ne trouve rien de pareil dans les Peres de l'Egliſe. Ils diſtinguent parfaitement ce qui n'eſt qu'Allegorie dans Platon, de ſes veritables erreurs ; & ils ne luy font point de procès là-deſſus mal à propos.

CHAP. X. *Des Idées, troiſiéme principe de Platon. Pluſieurs Auteurs ont entrepris de le juſtifier contre Ariſtote, qui s'en mocque. Quelques Platoniciens nouveaux ont auſſi tâché d'expliquer ces Idées dans un bon ſens.*

VENONS au troiſiéme principe de Platon, auquel il donnoit le nom d'Idées, ajoûtant qu'elles étoient les cauſes exemplaires de toutes choſes. Je ſçay qu'un grand nombre d'Auteurs ont prétendu que Platon n'a point cru que ces Idées fuſſent differentes de celles de Dieu même ; & qu'ils l'ont juſtifié avec beaucoup d'ardeur contre Ariſtote, qui l'accuſe d'en avoir fait des ſubſtances univerſelles, ſeparées & ſubſiſtantes par elles-mêmes. Je ſçay encore que quelques Platoniciens poſterieurs au Chriſtianiſme, tels que Plotin, qui ſe ſont particulierement appliquez à corriger & à reformer leur Platoniſme, pour l'oppoſer avec plus de ſuccès au Chriſtianiſme, ont expliqué ces Idées de leur Maître autant qu'ils ont pû dans un ſens qui ſemble n'avoir rien que de bon.

Ce que S. Augustin en dit.

C'est sans doute la raison pourquoy saint Augustin (4) qui avoit beaucoup lû Plotin & Porphyre, semble ne trouver rien à redire dans ce sentiment de Platon, si ce n'est lorsqu'il dit, que ce seroit un sa- « crilege de s'imaginer, que Dieu en créant l'univers « se fût proposé pour modele quelque chose hors de « luy; en quoy l'on peut croire avec raison qu'il a eu « en vûë de combattre l'erreur de ce Philosophe. Il avertit encore que si Platon a le premier inventé le « nom d'Idées, il ne faut pas s'imaginer qu'il ait aussi « connu le premier ce qui est signifié par ce nom. «

Pourquoy Eusebe ne les rejette pas positivement.

En effet Eusebe (5) s'applique à faire voir que Platon a tiré cette connoissance des livres ou de la doctrine des Hebreux; mais il n'ajoûte rien par où il paroisse qu'il desapprouve l'usage qu'il en a fait; soit qu'il ait pris ces Idées de Platon dans le bon sens que quelques Platoniciens leur donnoient, soit qu'il y ait trouvé quelque chose de favorable à son Arianisme, comme un sçavant (6) homme l'en soupçonne; soit enfin, comme il est plus croyable, que ne s'agissant dans le livre où il en parle, que des vols de Platon; il s'en soit tenu pour ce sentiment, ainsi que pour tous les autres qu'il produit dans le même

(4) August l. 83. Quæstionum, Quæst. XLVI. Ideas Plato primus appellasse perhibetur : non tamen si hoc nomen, antequam ipse institueret, non erat, ideo vel res ipsæ non erant quas ideas vocavit, vel a nullo erant intellectæ : sed alio fortasse atque alio nomine ab aliis atque aliis nuncupatæ sunt. Et infra : Has autem rationes (ideas) ubi arbitrandum est esse, nisi in ipsa mente Creatoris? Non enim extra se quicquam positum intuebatur, ut secundum id constitueret, quod constituebat. Nam hoc opinari sacrilegum est.

(5) Euseb. l. XI. Præp. Evang. cap. XXIII.

(6) Petavius tomo I. Dogm. Theolog. l. IV. cap. IX.

endroit, à ce qu'il a dit d'abord, avant que de faire voir qu'ils ont été tirez des Hebreux (7): qu'il ne faut
„ pas croire que Platon pour avoir dit plusieurs bon-
„ nes choses en suivant la doctrine des Hebreux, n'y
„ ait pas mêlé beaucoup d'erreurs. Ce qu'il repete en-
„ core plus bas, en ajoûtant, qu'en effet il n'y a pas un
„ seul point de la doctrine de ce Philosophe qui soit
„ exempt de ce pernicieux mêlange.

La plûpart des Peres de l'Eglise les ont combattuës, en les prenant dans le sens d'Aristote.

Quoy qu'il en soit, il est certain que la plûpart des Peres de l'Eglise, ont combattu ces Idées de Platon, en les prenant dans le sens qu'Aristote leur donne, & en adoptant même souvent en propres termes la censure qu'il en fait. Il est vray qu'ils ajoûtent quelquefois que Platon s'est contredit sur ce sujet, comme sur plusieurs autres points de sa doctrine.

S Justin s'en est mocqué.

Je ne rapporteray point icy les passages de saint Justin & de saint Cyrille que j'ay déja produits ailleurs: je diray seulement qu'il est visible que saint Justin étoit persuadé que Platon en quelques endroits de ses ouvrages parloit des Idées comme d'autant de substances separées, puisqu'il dit (8) que ce Philoso-

(7) Euseb. l. XI. Prop. Evang. in Procemio ejusdem libri, & l. XIII. cap. XIV. *Outre ce que nous avons dit dans le second livre de cet ouvrage, du but qu'Eusebe s'est proposé dans le parallele qu'il fait de la doctrine des livres saints avec celle de Platon, dans l'onze, douze & treiziéme livre de sa Préparation: nous apporterons encore au livre suivant des preuves qui feront voir qu'il a été très-éloigné d'approuver en tout les sentimens de Platon qu'il expose dans ce parallele.*

(8) Justinus Cohort. ad Græcos: Καὶ αὖθις τοῦ Πλάτωνος ἐν τῇ πρώτῃ τοῦ ἀνωτάτω τοῦ οὐρανοῦ ἀπλανεῖ σφαίρᾳ τόν τε πρῶτον Θεὸν καὶ τὰς Ἰδέας εἶναι λέγοντος, Ἀριστοτέλης μὲν τὸν πρῶτον Θεὸν, οὐ τὰς ἰδέας, ἀλλά τινας νοητοὺς θεοὺς εἶναι λέγει. *L'Auteur Anonyme de la Vie de Pythagore, qui se trouve dans la Bibliotheque de Photius, page 712. de l'édition d'Hœschelius, exposoit de la même maniere le sentiment de Pla-*

phe les plaçoit avec Dieu sur la sphere la plus élevée du Ciel.

Pour saint Cyrille (9), quelques pages après ce S. Cyrille les

ton & d'Aristote touchant les dieux intelligibles de celuy-cy, & les Idées de celuy-là, qu'ils plaçoient l'un & l'autre sur la plus haute sphere du Ciel. Voicy ce qu'en dit Photius : Ὅτι δώδεκα τάξεις ἐν τῷ οὐρανῷ φησὶν εἶναι, καὶ πρώτην καὶ ἐξωτάτην τὴν ἀπλανῆ σφαῖραν· ἐν ᾗ ἐστὶν ὅ, τε πρῶτος Θεὸς, καὶ οἱ νοητοὶ θεοὶ, ὡς Ἀριστοτέλει δοκεῖ, κατὰ δὲ Πλάτωνα αἱ ἰδέαι. *Au reste, on ne peut gueres douter que l'Auteur de cette Vie de Pythagore n'ait été un Platonicien du même caractere à peu près que Porphyre & Jamblique.*

(9) Cyrillus Alexandr. l. II. contra Julian. pag. 66. edit. Paris. tom. VI. operum ejusdem Cyrilli. Ἀλλ' εὖ γε δὴ τοῦτο, ὅτι τὰ πάντα συγχεῖ, φύρει τε ἀλλήλαις τῶν πραγμάτων τὰς φύσεις, κατιδεῖν ἐστὶ τοῖς ἐθέλουσι, καὶ μάλα ῥαδίως. πρῶτον μὲν γὰρ τοὺς ἐμφανεστέρους τῶν θεῶν εἰκόνας εἶναι φησὶ τῶν ἀφανεστέρων, ἃ καὶ νοητὰ καὶ αἰσθητὰ καλεῖν ἐδόκει τῷ Πλάτωνι, δοξαστὰ μετ' αἰσθήσεως ὀνομάζοντι τὰ ὁρώμενα. ἔοικε δὲ διὰ τούτων ὁ γενναῖος ἡμῖν Ἰουλιανὸς τὰς Ἰδέας βούλεσθαι καταδηλοῦν, ἃς ποτὲ μὲν οὐσίας καὶ ὑφεστάναι καθ' ἑαυτὰς διϊσχυρίζεται Πλάτων, ποτὲ δὲ καὶ ἐννοίας εἶναι Θεοῦ διορίζεται. πλὴν ὅπως περ ἂν ἔχοι καὶ τοῖς αὐτοῦ μαθηταῖς ἀπαράδεκτον εἶναι φασὶ τὸν ἐπὶ τῷδε λόγον οἱ ταῦτα τεχνῖται. τὰ γὰρ εἴδη χαιρέτω, φησὶν ὁ Ἀριστοτέλης. τερετίσματα γάρ ἐστι, καὶ εἰ ἔστιν, οὐδὲν πρὸς τὸν λόγον. ἀνθ' ὅτου δὴ οὖν αὐτὸς ἐμπεδοῦν ἀξιοῖ, καὶ ὡς ἀκατάσκωπτον δόξαν εἰσκομίζειν ἐπιχειρεῖ, τὸ καὶ τοῖς αὐτοῦ διδασκάλοις οὐκ εὖ ἔχειν ὑπειλημμένον. *Voicy les paroles de Julien, ausquelles saint Cyrille répond :* Θεοὺς ὀνομάζει Πλάτων τοὺς ἐμφανεῖς, ἥλιον καὶ σελήνην, ἄστρα καὶ οὐρανὸν, ἀλλ' οὗτοι τῶν ἀφανῶν εἰσὶν εἰκόνες. Ὁ φαινόμενος τοῖς ὀφθαλμοῖς ἥλιος, τοῦ νοητοῦ καὶ μὴ φαινομένου· καὶ πάλιν· ἡ φαινομένη τοῖς ὀφθαλμοῖς ἡμῶν σελήνη, καὶ τῶν ἄστρων ἕκαστον, εἰκόνες εἰσὶ τῶν νοητῶν. ἐκείνους οὖν τοὺς ἀφανεῖς θεοὺς ἐνυπάρχοντας, καὶ συνυπάρχοντας, καὶ ἐξ αὐτοῦ τοῦ δημιουργοῦ γεννηθέντας, καὶ προελθόντας ὁ Πλάτων οἶδεν. εἰκότως οὖν φησὶν ὁ δημιουργὸς ὁ παρ' αὐτῷ, θεοὶ, πρὸς τοὺς ἀφανεῖς λέγων, θεῶν, τῶν ἐμφανῶν δηλονότι. κοινὸς δὲ ἀμφοτέρων δημιουργὸς οὗτός ἐστιν ὁ τεχνησάμενος οὐρανὸν, καὶ γῆν, καὶ θάλασσαν, καὶ ἄστρα γεννήσας ἐν τοῖς νοητοῖς, τὰ τούτων ἀρχέτυπα. *On voit par ces paroles de Julien l'Apostat, que les Idées de Platon n'étoient pas seulement des substances séparées & differentes de Dieu, mais encore qu'elles étoient elles-mêmes tout autant de divinitez de son monde archetype, & reconnuës pour telles par Julien l'Apostat son disciple. Aussi voyons-nous entre ses autres ouvrages une hymne à la loüange du soleil ; dans laquelle il s'adresse sur tout au soleil intelligible, qu'il reconnoît pour une divinité encore plus grande que le visible.*

prend dans le même sens, & adopte la censure qu'Aristote en a faite.

passage dont je viens de parler, il reprend Julien l'Apostat, de ce que, suivant les imaginations de son maître, il prétendoit que le soleil, la lune, les astres & le ciel, ces dieux visibles, n'étoient que les simulacres des autres dieux invisibles qui sont dans Dieu, qui coëxistent avec luy, & qui ont été produits & en-
» gendrez de luy. On voit, dit saint Cyrille, que Julien
» entend par-là les Idées de Platon, que ce Philosophe
» dit être tantôt des Essences subsistantes par elles-mê-
» mes; & tantôt les notions de Dieu. Quoy qu'il en soit,
» ajoûte-t'il, les habiles gens sçavent que les disciples
» même de Platon se sont mocquez de ce sentiment de
» leur maître. Laissons-là, dit Aristote, ces Idées; elles
» ne sont que de vaines chansons, & quand elles n'en
» seroient pas, elles ne serviroient de rien. Avec quel
» front Julien ose-t-il donc nous debiter serieusement
» un sentiment, dont ceux mêmes qu'il reconnoît pour
» ses maîtres se mocquent ouvertement?

Tertullien & S. Irenée les expliquent de la même maniere.

» Platon, dit Tertullien (1), veut qu'il y ait certai-
» nes substances invisibles, incorporelles, suréminen-
» tes, divines & éternelles, qu'il appelle Idées; c'est-
» à-dire, des formes exemplaires de toutes les choses
» particulieres que nous voyons; Que ces Idées sont les
» veritez, & que toutes les choses visibles ne sont que
» les images de ces veritez. Pour ce que les Valenti-
» niens ajoûtent, dit saint Irenée (2), que toutes les

(1) Tertull. l. de Anima pag. 312. edit. Rigalt. Vult Plato esse quasdam substantias invisibiles, incorporales, supermundiales, divinas, & æternas, quas appellat ideas, id est, formas, exempla & causas naturalium istorum manifestorum & subjacentium corporalibus sensibus: & illas quidem esse veritates, hæc autem imagines earum. Relucent-ne jam hæretica semina Gnosticorum & Valentinianorum?

(2) Irenæus l. 1. adversf. Hæref. cap. XIX. Quod autem dicunt (Valen-

choses

choſes ſenſibles ne ſont que les images de celles qui « exiſtent veritablement ; il eſt évident qu'ils ne font « que rapporter le ſentiment de Platon ; car ce Philo- « ſophe diſtingue trois principes, Dieu, la Matiere & « l'Idée ; & ces heretiques diſant comme luy, que tout « ce que nous voyons icy bas, ne ſont que des images « de ce qui eſt là-haut, changent ſeulement le nom « d'Idées en celuy d'Eons, & ſe donnent pour inven- « teurs de ce monde Archetype que Platon a imaginé. «

S. Ambroiſe les combat avec l'éternité

Saint Ambroiſe (3) commence ſon Hexameron par la refutation du ſyſtême de Platon touchant les

tiniani) imagines eſſe hæc, eorum quæ ſunt, rurſus manifeſtiſſime Democriti & Platonis ſententiam ediſſerant. Democritus enim primus ait multas & varias ab univerſitate figuras expreſſas deſcendiſſe in hunc mundum. Plato vero rurſus Materiam dicit, & Exemplum, & Deum, quos iſti ſequentes figuras illius & exemplum, imagines eorum quæ ſunt ſurſum vocaverunt, & per demutationem nominis ſemetipſos inventores & factores hujus mundi, imaginariæ fictionis glorian tes.

(3) Ambroſ. l. 1. Hexaëmeron, cap. 1. Tantumne opinionis aſſumpſiſſe homines, ut aliqui eorum tria principia conſtituerent omnium, Deum, & Exemplar, & Materiam, ſicut Plato diſcipulique ejus, & ea incorrupta & increata, ac ſine initio eſſe aſſeverarent : Deumque non tanquam creatorem materiæ, ſed tanquam artificem ad exemplar, hoc eſt Ideam, intendentem feciſſe mundum de materia, quam vocant hylen, quæ gignendi cauſas rebus omnibus dediſſe aſſeratur : ipſum quoque mundum incorruptum, nec creatum, aut factum exiſtimarent. Et cap. 11. Unde divino ſpiritu prævidens ſanctus Moyſes hos hominum errores fore, & forte jam cœpiſſe, in exordio ſermonis ſui ſic aït : In principio fecit Deus cœlum & terram. Initium rerum, auctorem mundi, creationem materiæ comprehendens, ut Deum cognoſcerent ante initium mundi eſſe .... & ipſum eſſe creatorem mundi, non idea quadam duce imitatorem materiæ, ex qua non ad arbitrium ſuum, ſed ad ſpeciem propoſitam ſua opera formaret. *On peut ajoûter aux Peres de l'Egliſe, qui ont combattu les Idées de Platon, ſaint Gregoire de Nazianze, qui, comme nous l'avons vû, les rejette avec les autres erreurs de Platon :* Βαλλε μοι Πλατωνος τὰς ἰδέας. *Et Zacharie de Mitylene, qui eut ſur ce ſujet une diſpute avec Ammonius, & qui luy oppoſa, comme ſaint Cyrille à Julien l'Apoſtat, la raille-*

de la Matiere dès le commencement de son Hexameron.

Idées & l'éternité de la Matiere : Est-il possible, dit-il, que les hommes s'entêtent tellement des opinions les plus frivoles, qu'il s'en trouve qui admettent trois principes, Dieu, l'Exemplaire & la Matiere ? C'est ce que Platon & ses disciples ont fait, en assurant que ces trois principes sont incorruptibles, increéz & sans commencement, & que Dieu à qui ils ôtent la qualité de Createur, a fait le monde de cette matiere préexistente, qui luy a fourni ce qui étoit necessaire pour la production de toutes choses ; & qu'il les a ainsi produites, en se proposant l'Idée pour exemplaire, comme les artisans ont coûtume de se proposer un modele pour faire leurs ouvrages. Il ajoûte dans le chapitre suivant, que Moyse prévoyant par un esprit prophetique les erreurs de ces Philosophes, qui peut-être avoient déja cours de son temps, a commencé le livre de la Genese par ces paroles : Au commencement Dieu a créé le Ciel & la terre ; pour apprendre aux hommes que Dieu avoit créé toutes choses, & la Matiere même ; & qu'il ne l'avoit pas seulement figurée en prenant les Idées pour mo-

rie qu'Aristote a faite de ces Idées ; ce qui déconcerta tellement ce Philosophe, qui, comme la plûpart des autres Platoniciens posterieurs au Christianisme, ne se couvroit pas moins de l'autorité d'Aristote que de celle de Platon, qu'il n'eut rien à répondre, & détourna ailleurs la dispute. ὁ περὶ τῶν Ἰδέων λόγος ἐξαπιναίως παρεῤῥύη. ἔλεγον δὲ ἐγὼ τὸν Ἀριστοτέλη μὴ τίθεσθαι τῷ λόγῳ· ἀλλὰ καὶ πρὸς Πλάτωνα τούτου πέρι διαμάχεσθαι· καθάπερ καὶ ἑτέρων πλείστων περὶ δοξασμάτων. μὴ γὰρ δὴ συμφέρεσθαι ἄμφω τὼ ἄνδρε, περὶ αὐτὰ μάλιστα τὰ κυριώτατα καὶ συνεκτικώτατα τῶν δοξασμάτων· καὶ τοῦ, ἐῤῥέτωσαν Ἰδέαι, τερετίσματα γάρ ἐστιν, ἐμεμνήμην πρὸς τοῦ Σταγειρίτου ῥηθέντος. ὁ δὲ ἐπειρᾶτο συγκαλύπτειν τὴν μάχην, &c. *Au reste, il me seroit facile de produire un grand nombre d'anciens Auteurs profanes, qui ont pris les Idées de Platon dans le même sens que les SS. Peres & qu'Aristote, mais cela ne me paroît pas necessaire.*

dele, & en se reglant sur elles, & non pas sur son « bon plaisir, comme ces Philosophes le prétendoient. «

La maniere dont M. Dacier les explique après Alcinoüs, fait voir que les Idées que Platon reconnoissoit, sont fort differentes des notions éternelles de Dieu.

C'est ainsi que les SS. Peres ont combattu les Idées de Platon, comme autant de natures universelles, separées, divines & éternelles que ce Philosophe avoit introduites; & sur lesquelles comme sur autant de modeles, il prétendoit que Dieu s'étoit reglé pour former ses ouvrages. Je ne trouve point mauvais que M. Dacier ait entrepris de justifier Platon sur ce sujet, puisque plusieurs autres l'ont fait avant luy, & qu'il soûtienne avec eux contre Aristote, que les Idées que ce Philosophe admet, ne sont rien autre chose que les Idées éternelles de Dieu. Mais il ne devoit donc pas ajoûter (4), qu'*il faut se souvenir que ces Idées sont universelles & non pas particulieres; c'est-à-dire, qu'elles comprennent les especes, comme l'homme; & non pas les individus, comme Alexandre.* Car si cela est, il s'ensuit que les Idées que Platon introduisoit sont très-differentes des Idées de Dieu; puisqu'il est indubitable, que Dieu n'a pas seulement les idées ou les notions de toutes les especes, mais encore celles de tous les individus. Cet habile Traducteur semble n'avoir pas fait attention que cette restriction qu'il ajoûte, & qu'il a tirée d'Alcinoüs, est une suite, & même une preuve de l'erreur que les Peres de l'Eglise & Aristote ont reprochée à Platon; & que d'un autre côté, elle aboutit encore à une autre erreur de ce Philosophe, qui restreignoit la Providence de Dieu aux substances celestes & aux Idées (5), & qui don-

(4) *Vie de Platon, page* 188.
(5) Nemesius l. de Natura hominis, cap. XLIV. Πλάτων μὲν ἓν κ̀ τὰ

noit le ſoin de tous les individus qui ſont ſur la terre, & de tous les évenemens particuliers qui s'y paſſent, aux divinitez inferieures ou aux demons, ainſi que nous l'avons déja remarqué.

CHAP. XI. *De l'éternité du monde. Il eſt douteux ſi Platon l'a enſeignée, mais il eſt certain que les Platoniciens l'ont ſoûtenuë*

PLATON ayant enſeigné que Dieu avoit formé le monde d'une matiere éternelle, en ſe propoſant l'Idée pour modele, il ne ſeroit pas ſurprenant qu'il eût prétendu auſſi que le monde même fût de toute éternité; puiſqu'un grand nombre de Philoſophes ont crû, & croyent encore, qu'il l'a pû être; quoiqu'ils reconnoiſſent ſuivant ce que la Foy & la raiſon nous enſeignent, qu'il a été créé dans le temps. Neanmoins comme je ne trouve pas que les Peres de l'Egliſe ayent attribué cette erreur à Platon auſſi unanimement que l'éternité de la Matiere & des Idées, je ne l'en accuſeray pas non plus; me contentant de laiſſer la choſe pour douteuſe, & de dire avec les mêmes SS. Peres (6), que rien n'eſt ſi ordinaire à Platon que de

καθόλου καὶ τὰ καθ' ἕκαστα πρόνοιαν διοικεῖν βούλεται, διαιρῶν τὸν τῆς προνοίας λόγον εἰς τρία. πρῶτον μὲν γὰρ εἶναι τὴν τοῦ πρώτου Θεοῦ· προνοεῖν δὲ τοῦτον προηγουμένως μὲν τῶν Ἰδέων, ἔπειτα δὲ ξύμπαντος τοῦ καθόλου κόσμου, οἷον οὐρανοῦ, καὶ ἀστέρων, καὶ πάντων τῶν καθόλου..... τῆς δὲ γενέσεως τῶν ἀτίμων ζώων τε, καὶ φυτῶν, καὶ πάντων τῶν ἐν γενέσει, καὶ φθορᾷ, τοὺς δευτέρους θεοὺς τοὺς τὸν οὐρανὸν περιπολοῦντας, προνοεῖν..... τῆς δὲ διεξαγωγῆς, καὶ τοῦ τέλους τῶν πρακτέων, καὶ τῆς τεύξεως τῆς κατὰ τὸν βίον..... τὴν τρίτην εἶναι πρόνοιαν Πλάτων ἀποφαίνεται. περιΐστασθαι δὲ ταύτης τινὰς τεταγμένους δαίμονας περὶ τὴν γῆν, φύλακας τῶν ἀνθρωπίνων πράξεων. *Nemeſius réfute enſuite cette erreur, en montrant qu'elle ôte la liberté, & qu'elle introduit la deſtinée & la neceſſité. Voyez ſaint Thomas, 1. part. Qu. XXII. art. III. qui l'expoſe & la réfute auſſi.*

(6) Chryſoſt. hom. 11. in Joan. rejecta Pythagoræ & Platonis metempſychoſi, aliiſque erroribus. Καὶ οὐ τοῦτο μόνον ἐστὶ τὸ κατηγορίας ἄξιον· ἀλλὰ καὶ ὁ πολὺς αὐτῶν τῶν λόγων εὔριπος. καθάπερ γὰρ ἐν εὐρίπῳ τῇδε κἀκεῖσε περιφερόμενοι, οὕτως οὐδέποτε ἐπὶ τῶν αὐτῶν ἑστήκασιν, ἅτε ἀπὸ τῶν ἀδήλων καὶ ἐπισφαλῶν λογισμῶν πάντα φθεγγόμενοι.

varier & de se contredire, en suivant l'incertitude de ses raisonnemens qui l'entraînent, comme les flots d'une mer agitée, tantôt d'un côté & tantôt d'un autre.

Mais s'il est douteux que Platon ait crû le monde éternel; il est certain au moins, que les Platoniciens en ont été persuadez, & qu'ils ont soûtenu fortement cette erreur. Car sans parler d'Apulée (7), d'Alcinoüs & des autres qui l'enseignent clairement, Proclus dans ses commentaires (8) sur le Timée & dans le livre qu'il avoit composé exprès sur ce sujet, & qui a été refuté par Philoponus, a employé un grand nombre de mauvaises raisons pour l'établir, comme un des principaux dogmes de la Philosophie de Platon. Les Platoniciens ajoûtoient encore que l'ame du monde, celles des hommes mêmes, & tous les dieux visibles & invisibles, qui sont dans le monde, étoient aussi de toute éternité, quoiqu'ils eussent été faits par le premier des Dieux.

Qui sont ces Platoniciens, qui ont soutenu que le mõde étoit de toute éternité.

Pour sauver la contradiction qui paroît en cecy, & expliquer comment Platon avoit pû dire que tous ces Estres avoient été faits, sans neanmoins déroger à leur éternité, ils avoient inventé plusieurs ex-

Comment ils expliquoient ce dogme. Explication de Porphyre & des autres Pla-

(7) Apuleïus l. de Dogm. Platonis. Et hunc quidem mundum nunc sine initio esse dicit: alias originem habere, natumque esse. Nullum autem ejus exordium atque initium esse, ideo quod semper fuerit: nativum vero videri, quod ex his totius natura & substantia constet, quæ nascendi sortitæ sunt qualitatem. *Alcinoüs explique de même le sentiment de Platon:* Ὅταν δὲ λέγῃ γενητὸν εἶναι τὸν κόσμον οὐχ οὕτως ἀκουστέον αὐτοῦ, ὡς ὄντος ποτὲ χρόνου ἐν ᾧ οὐκ ἦν κόσμος· ἀλλὰ διότι ἀεὶ ἐν γενέσει ἐστὶ, καὶ ἐμφαίνει τῆς αὐτοῦ ὑποστάσεως ἀρχικώτερόν τι αἴτιον, καὶ τὴν ψυχὴν δὲ ἀεὶ οὖσαν τοῦ κόσμου οὐχὶ ποιεῖ ὁ Θεὸς· ἀλλὰ κατακοσμεῖ.

(8) Proclus comment. in Timæum, pag. 87. edit. Græcæ Basil.

…toniciens de son temps.

plications aussi subtiles en apparence que peu solides en effet. La premiere (9) est, que Platon en disant que tous ces Estres avoient été faits, n'avoit prétendu marquer qu'un commencement de cause, & » non pas un commencement de temps. Car de même, » disoient-ils, que si le pied d'un homme avoit été de » toute éternité dans la poussiere, le vestige en seroit » éternel, & l'on ne pourroit pas dire que le pied fut » avant le vestige, bien qu'on ne pût nier qu'il ne l'eût » fait; ainsi le monde & les Dieux qui ont été faits » dans le monde ont toûjours été, parce que celuy » qui les a faits a toûjours été; & neanmoins ils ont » été faits. C'étoit-là l'explication de Porphyre & des autres Platoniciens de son temps, comme nous l'apprenons de saint Augustin qui la rapporte.

Explication des Platoniciens du sixiéme siecle.

D'autres Platoniciens du sixiéme siecle, apportoient pour preuve ou pour exemple de cette même explication, l'ombre du corps, qui quoique formée par le corps même, ne luy est pas neanmoins posterieure par rapport au temps, mais existe conjointement avec luy. Comme une erreur en attire ordinairement une autre, ils n'avoient donné dans celle que nous venons d'exposer, que parce qu'ils étoient

(9) August. l. x. de Civit. cap. xxi. Quanquam & de mundo, & de his quos in mundo deos à Deo factos scribit Plato, apertissime dicat eos esse cœpisse, & habere initium, finem tamen non habituros..... Verum id quomodo intelligant (Platonici) invenerunt, non esse hoc videlicet temporis, sed substitutionis initium. Sicut enim, inquiunt, si pes ex æternitate semper fuisset in pulvere, semper ei subesset vestigium: quod tamen vestigium a calcante factum nemo dubitaret, nec alterum altero prius esset, quamvis alterum ab altero factum esset: sic, inquiunt, & mundus, atque in illo dii creati, & semper fuerunt, semper existente qui fecit, & tamen facti sunt.

persuadez, selon ce que Platon leur avoit appris, que le monde ne finiroit jamais, & qu'ils ne pouvoient concevoir comment ce qui ne devoit jamais finir, pouvoit avoir commencé dans le temps. Ils croyoient bien, en suivant encore leur maître, que Dieu pouvoit absolument détruire le monde; mais ils ne croyoient pas qu'il fût de sa bonté ni de sa sagesse, de détruire un si bel ouvrage.

S. Augustin refute l'explication de Porphyre.

Saint Augustin combat (1) sur ce sujet Porphyre par un argument qui regarde ce Philosophe personnellement. Comme il avoit abandonné son maître sur les differens retours de l'ame au ciel & du ciel sur la terre; & qu'il enseignoit au contraire, que l'ame étant une fois purifiée de tous ses vices, & réünie au Pere, elle seroit délivrée pour jamais des maux de ce monde; saint Augustin tourne contre luy ce sentiment; & dit, que puisque la béatitude « de l'ame commence dans le temps, comme Platon « luy-même en tombe d'accord, & que neanmoins elle « ne laissera pas de durer toûjours, comme Porphyre « l'assure; il est faux que rien ne puisse durer toujours « que ce qui n'a point commencé dans le temps. «

Enée de Gaze

Enée de Gaze & Zacharie de Mitylene employent

(1) August. ibid. Nunquid ergo si anima semper fuit, etiam miseria ejus semper fuisse dicenda est? Porro si aliquid in illa quod ex æterno non fuit, esse cœpit ex tempore, cur non fieri potuit, ut ipsa esset ex tempore, quæ antea non fuisset. Deinde beatitudo quoque ejus post experimentum malorum firmior & sine fine mansura, sicut iste (Porphyrius) confitetur, procul dubio cœpit ex tempore, & tamen semper erit, cum antea non fuerit. Illa igitur omnis argumentatio dissoluta est, quæ putatur nihil esse posse sine fine temporis, nisi quod initium non habet temporis. Inventa est enim animæ beatitudo, quæ cum initium temporis habuerit, finem temporis non habebit.

& Zacharie de Mitylene refutent fort au long les explications des Platoniciens de leur temps.

leurs beaux & ſçavans dialogues preſque tout entiers à refuter ces mêmes erreurs, & les mauvaiſes raiſons que les Platoniciens de leur temps apportoient pour les ſoûtenir. Ils ſe mocquent ſurtout de cette comparaiſon de l'ombre du corps qu'ils produiſoient, pour expliquer comment le monde pouvoit être coëternel à Dieu, quoiqu'il en eût été formé. Ils font voir, entre autres raiſons, que ces Philoſophes ôtent à Dieu par-là la qualité d'Auteur de l'univers; puiſqu'ils ſoûtiennent que le monde procede auſſi neceſſairement de Dieu, que l'ombre procede du corps. Sur ce qu'ils s'imaginoient qu'il étoit indigne de la bonté & de la ſageſſe de Dieu, qu'un ouvrage auſſi beau que le monde ne durât pas toûjours, ils leur demandent, ſi chaque homme pris en particulier n'eſt pas un bel ouvrage du Createur? Comment donc il ſe peut faire, qu'il ne dure pas toûjours, & qu'il ſoit ſujet à la mort? Ils ajoûtent enfin que toutes les parties du monde étant corruptibles, il s'enſuit neceſſairement que le monde l'eſt auſſi.

Abregé des raiſons par leſquelles Zacharie de Mitylene

" Ces Philoſophes, dit Zacharie de Mitylene (2), " en faiſant l'abregé de tout ce qu'il a dit dans la pre- " miere partie de ſon Dialogue; lorſqu'ils ſoûtiennent

(2) Zacharias Mityl. Diſput. de mundi opificio : Ἐκεῖνοι συναΐδιον τῷ δημιουργῷ τόνδε τὸν κόσμον, μὴ ἐῶντες τὸν Θεὸν πάντων τῶν ὄντων κατὰ πάντα καὶ ἐν πᾶσι προέχειν καὶ διαφέρειν· ἀλλὰ πρὸς τὴν αὐτὴν δόξαν ἀνάγουσι τὸν περιγεγραμμένον καὶ σῶμα ἔχοντα ὑλικὸν τῇ ἀπεριλήπτῳ καὶ ἀσωμάτῳ φύσει..... θεολογοῦσί τε τοῦτον, καὶ τὰ τούτου μέρη, ἀμαθαίνοντες καὶ ἀγροικιζόμενοι· προνοίᾳ καὶ βουλήσει δημιουργὸν εἶναι τὸν Θεὸν οὐ συγχωροῦσιν· ἀπαραίρετον αὐτὸν αἰτίαν τοῦ κόσμου διὰ τοῦ πολυθρυλλήτου παραδείγματος ὑποτοπάζοντες. πάλιν δ' αὖ τοῖς ἰδίοις κατὰ τὴν παροιμίαν ἑάλωσαν πτεροῖς· τὸν πρὸς ἀγαθοῦ γὰρ γεγονότα καὶ καλῶς ἁρμοσθέντα μὴ φθείρεσθαι δεῖν λέγοντες, περὶ τῶν κατὰ μέρος ἀνθρώπων ἐρωτώμενοι, δι' οὓς μάλιστα τόδε τὸ πᾶν γέγονεν, ὅπως γίνονται

que

que le monde eſt coëternel à Dieu, luy ôtent la pré- « *combat l'erreur de ces Platoniciens.*
éminence que Dieu doit avoir ſur toutes choſes, & «
égalent un Eſtre fini & materiel, à ce qui eſt infini «
& incorporel; ce qui eſt compoſé & diſſoluble, à ce «
qui eſt incorruptible, immortel & toûjours le même. «
Enfin ils ſont aſſez aveugles & aſſez ſtupides, pour «
faire du monde & des principales parties qui le com- «
poſent, tout autant de Dieux, en même temps qu'ils «
ôtent au veritable Dieu ſa providence & ſa liberté, «
en voulant avec leur comparaiſon de l'ombre ſi ſou- «
vent repetée, qu'il ſoit une cauſe neceſſaire du «
monde. De plus lorſqu'ils ſoûtiennent que le monde «
doit ſubſiſter toûjours, parce qu'il eſt un des plus «
beaux ouvrages de Dieu, ils s'enferrent eux-mêmes «
ridiculement: car interrogez comment il ſe peut faire «
que tous les hommes pris en particulier, quoiqu'ils «
ſoient de ſi beaux ouvrages du Createur, ſoient ſu- «
jets à la mort & à la corruption; ils ne ſçavent que «
répondre, & demeurent muets comme des poiſſons. «
Enfin avoüant que le monde n'a pas de luy-même «
cette incorruptibilité qu'ils luy attribuent; & tom- «
bant d'accord que ſi Dieu ne le conſervoit, il peri- «
roit avec tout ce qu'il renferme; ils ne laiſſent pas «
de ſoûtenir, que le ſoleil, la lune, toutes les plane- «
tes & le Ciel même ſont des Dieux, & de les recon- «
noître pour auteurs de tous les individus, & de tous les «
évenemens particuliers qui arrivent dans le monde. «

καὶ φθείρονται πρὸς ἀγαθοῦ τοῦ Θεοῦ γεγονότες καὶ καλῶς ἁρμοσθέντες, ὡς ἀγαθοῦ Θεοῦ δημιουργήματα, πεπήγασι καὶ ἰχθύων, καὶ λίθων ἀφωνότεροι γίνονται..... ταῦτα μὲν ἐκείνων τὰ δοξάσματα· μᾶλλον δὲ τὰ περὶ τοῦ παντὸς θυμώδη διηγήματα, καὶ ἀναπλάσματα, καὶ ἡ αὐτονομία τῆς πλάνης.

» Par-là en admettant toutes ces divinitez imaginai-
» res, ils deshonorent le nom de Dieu, & soûmettent
» son essence, qui est infiniment pure & inalterable,
» au changement & à la corruption. Telles sont, con-
» clut-il, les opinions, ou plûtôt les fables insensées, &
» les erreurs étranges que ces Philosophes debitent
» touchant le monde. Enée de Gaze après avoir refuté
» de la même maniere cette incorruptibilité que les
» Platoniciens donnoient au monde, les instruit en-
» suite du renouvellement que Dieu en fera un jour,
» après l'avoir détruit, & sur tout de l'incorruptibilité
» & de l'immortalité qu'il accordera au corps humain.

Ch. XII. De la Resurrection des corps. Erreurs des Platoniciens sur ce dogme. Fables ridicules qu'ils debitoient touchant les differens corps que l'ame prenoit, selon les differens élemens où elle se trouvoit.

C'ÉTOIT-LÀ un des dogmes de la Religion Chrétienne ausquels les Platoniciens étoient le plus opposez. Ils ne pouvoient comprendre, comment l'ame pût être heureuse avec son corps; ni comment le corps pût devenir immortel & impassible comme elle; ni enfin comment le corps, après son entiere dissolution, pût ressusciter le même en substance. Tout cela, dis-je, leur paroissoit incroyable, dans le même temps que, suivant leur Philosophie, ils croyoient sur ces mêmes points, les plus grandes absurditez. Telle est celle qu'Enée de Gaze leur oppose d'abord (3), & par laquelle ils croyoient que

(3) Æneas Gazæus in Theophr. Ποικίλων σωμάτων φορτίον λέγεις τὴν ψυχὴν περιφέρειν. Καὶ ὥσπερ τὰ μικρὰ ζῶα τοῖς ἀραχνίοις ἐμπεσόντα εὐθὺς περιβάλλεται καὶ τεθήραται· οὕτως, ὡς ἔοικεν, ἡ ἀνθρωπεία ψυχὴ προσπελάζουσα σώματι, κἂν διάφορα ᾖ, ταχέως ἐνδύεται καὶ ἁλίσκεται· κἂν τὸν οὐρανὸν διαβαίνῃ, οὐράνιον τὸ σῶμα παρεσπάσατο· εἰ δὲ διὰ τῶν ἄστρων, ἀστροειδές· εἰ δὲ διὰ αἰθέρος ἡ πάροδος, αἰθερίῳ σώματι περιστοιχίζεται· κἂν εἰς ἀέρα καταβῇ, τῷ ἀερώδει περιαιρεῖται. εἰ δ' ἐπὶ τῆς γῆς ὀφθείη, γήϊνον αὐτῇ τὸ σῶμα συμπήγνυται. εἰ τοίνυν τῶν ἄλλων στοιχείων οὕτω ῥαδίως ἐμπίπλαται, τί κωλύει κἂν εἰς πῦρ ἐμπέσοι, πυρίνῳ σώματι περιλάμπεσθαι; κἂν ὑπὸ θαλάττης κατακλύζοιτο, ὑδάτιον ἀνιμᾶσθαι τὸ σῶμα;

l'ame quittant son corps, en prenoit un autre de la nature de l'élement dans lequel elle passoit: qu'ainsi passant par l'air, elle prenoit un corps d'air, & que s'élevant jusqu'aux astres, elle se revêtoit d'un autre corps qui étoit de la même nature que ces astres. Ils luy faisoient prendre de la même maniere tous ces differens corps selon les differens endroits par où elle passoit, lorsqu'elle descendoit du ciel pour animer de nouveaux corps sur la terre, comme on le voit dans Proclus (4); parce qu'ils ne pouvoient croire que sans cette espece d'apprentissage, elle pût se faire d'abord à un corps pesant & terrestre. Qui empêche, « dit Enée de Gaze, pour se mocquer de cette opinion « ridicule; que puisque l'ame prend ainsi des corps de « la nature des élemens où elle se trouve; un corps « étherée, lorsqu'elle passe par l'éther; un corps aërien, « lorsqu'elle passe par l'air; & un corps terrestre, lors- « qu'elle est sur la terre: qui empêche, dis-je, qu'elle « ne prenne un corps de feu, si elle vient à tomber « dans le feu; & un corps d'eau, lorsqu'elle viendra à « être submergée dans la mer? «

S. Augustin refute les mauvaises raisons par lesquelles les Platoniens combattoient la resurrection du corps.

Mais aucun ancien n'a mieux refuté toutes les erreurs & toutes les objections des Platoniciens touchant la Resurrection du corps, ni avec plus d'étenduë que saint Augustin. Pour leur faire comprendre que le corps tel qu'il sera après la resurrection, loin de nuire à la béatitude de l'ame, comme ils se l'ima-

(4) Proclus l. VI. in Timæum pag. 330. Κατιοῦσαι γὰρ αἱ ψυχαὶ προσλαμβάνουσιν ἀπὸ τῶν στοιχείων, ἄλλους καὶ ἄλλους χιτῶνας ἀερίους, καὶ ἐνυδρίους, καὶ χθονίους, ἐπειθ' οὕτω τελευταῖον, εἰς τὸν ὄγκον τὸν παχὺν τοῦτον εἰσκρίνονται. καὶ πῶς γὰρ ἔμελλον ἀμέσως ἀπὸ τῶν αὔλων πνευμάτων εἰς τόδε τὸ σῶμα χωρεῖν;

ginoient, contribuera au contraire à son bonheur ;
» il leur oppose un sentiment de leur maître. Platon,
» dit-il (5), declarant nettement, que les Dieux qui
» ont été créez par le Dieu souverain, ont des corps
» immortels, & l'introduisant luy-même qui leur pro-
» met comme une grande faveur, qu'ils demeureront
» éternellement avec leurs corps, sans qu'aucune mort
» les en puisse jamais separer : Pourquoy, pour calom-
» nier la Foy Chrétienne, feignent-ils de ne pas sça-
» voir ce qu'ils sçavent, & ne se soucient point de par-
» ler contre leurs propres sentimens, pourvû qu'ils
» nous contredisent ?

Il montre que les Platoniciens se contredisent, & il se mocque de leur vanité ridicule.

Ensuite aprés avoir rapporté du Timée de Platon, le passage dont il s'agit ; & ce que le même Philosophe enseigne touchant l'univers, dont il fait un grand & vaste animal, & touchant les astres, ausquels il donne comme à l'univers entier, des ames intellectuelles &
» bien-heureuses ; il ajoûte (6) : J'ay cru devoir rap-

(5) August. l. XIII. de Civit. cap. XVI. Cum apertissime Plato deos à summo Deo factos habere immortalia corpora prædicit, eisque ipsum Deum a quo facti sunt, inducat pro magno beneficio pollicentem, quod in æternum cum suis corporibus permanebunt, nec ab eis ulla morte solventur, quid est quod isti ad exagitandam Christianam fidem, fingunt se nescire quod sciunt, aut etiam sibi repugnantes adversum seipsos dicere malunt, dum nobis non desinant contradicere.

(6) Idem infra : Hoc tantum contra istos commemorandum putavi, qui se Platonicos vocari vel esse gloriantur, cujus superbia nominis erubescunt esse Christiani, ne commune illis cum vulgo vocabulum vilem faciat palliatorum tanto magis inflatam, quanto magis exiguam paucitatem : & quærentes quid in doctrina Christiana reprehendant, exagitant æternitatem corporum, tanquam hæc sint inter se contraria, ut & beatitudinem quæramus animæ, & eam semper esse velimus in corpore velut ærumnoso vinculo colligatam : cum eorum auctor & magister Plato donum a Deo summo diis factis ab illo dicat esse concessum, ne aliquando moriantur, id est, a corporibus quibus eos connexuit, dissolvantur.

porter cecy contre ceux qui se glorifient d'être Platoniciens, & à qui ce nom donne tant de vanité, qu'ils ont honte d'être Chrétiens; de peur que leur manteau philosophique n'en soit deshonoré, & que leur troupe d'autant plus orgüeilleuse qu'elle est petite, n'en soit avilie, si elle étoit confonduë avec le peuple. Ce sont ces gens, qui cherchant à censurer nôtre doctrine, se mocquent de l'éternité des corps, comme s'il y avoit de la contradiction à vouloir que l'ame soit bien-heureuse, & qu'elle soit éternellement unie à son corps; tandis que Platon leur maître, dit que Dieu a accordé comme une grace particuliere, aux Dieux qu'il a faits, de ne point mourir, c'est-à-dire de n'être jamais separez de leurs corps.

Il les combat par leurs propres principes, & par l'opinion qu'ils avoient du monde & des astres qui étoient leurs Dieux visibles.

Il dit encore dans le chapitre suivant (7): Si l'ame pour être heureuse doit fuïr toutes sortes de corps, comme ils l'assurent; que leurs Dieux quittent donc les corps des astres, où ils sont attachez; que leur Jupiter, qu'ils disent être l'ame du monde, s'éloigne du ciel & de la terre; ou si cela n'est pas possible, qu'ils les estiment donc malheureux. Mais ils ne veulent ni l'un ni l'autre, & n'osent, ni dire que leurs Dieux quittent leurs corps, de peur qu'ils ne semblent adorer des divinitez mortelles; ni les priver de

(7) Idem cap. XVII. Nam si animæ, ut beata sit, corpus est omne fugiendum, fugiant dii eorum de globis siderum, fugiat Jupiter de cœlo & terra, aut si non possunt, miseri judicentur. Sed neutrum isti volunt, qui neque a corporibus separationem audent dare diis suis, ne illos mortales colere videantur, nec beatitudinis privationem, ne infelices eos esse fateantur. Non ergo ad beatitudinem consequendam omnia fugienda sunt corpora, sed corruptibilia, molesta, gravia, moribunda.

» la felicité, de peur d'avoüer qu'ils sont malheureux.
» Il n'est donc pas necessaire, pour être heureux, d'être
» separé de toutes sortes de corps; mais seulement de
» ceux qui sont corruptibles, mortels, pesans & in-
» commodes.

Il les combat encore par l'autorité de leur Maître, dont il produit de nouvelles erreurs.

Enfin pour ce qu'ils ajoûtoient, que c'étoit une necessité que les corps terrestres demeurassent sur la terre où ils étoient attachez par leur poids naturel; & qu'il n'étoit pas possible qu'ils pûssent demeurer dans le Ciel, parce que cela étoit contraire aux loix de la nature, qui a assigné à chaque corps son lieu propre, suivant les differens degrés de sa pesanteur, ou de sa legereté: saint Augustin les combat encore là-dessus (8) par leurs propres principes, & produit
» en même temps une nouvelle erreur de Platon. Si les
» moindres Dieux, dit-il, à qui Platon a donné la
» commission de créer l'homme, avec les animaux ter-
» restres, (c'est l'erreur que ce Philosophe enseigne
» dans son Timée) ont pû, comme il dit, ôter au feu
» la vertu de brûler, sans luy ôter celle de luire par
» les yeux: douterons-nous que le Dieu souverain, à
» qui ce Philosophe donne le pouvoir d'empêcher que
» les choses qui ont pris naissance, ne perissent, & que

(8) Idem cap. XVIII. Illud dico, si dii minores, quibus inter animalia terrestria cætera, etiam hominem faciendum commisit Plato, potuerunt, sicut dicit, ab igne removere urendi qualitatem, lucendi relinquere, quæ per oculos emicaret, itáne Deo summo concedere dubitabimus, cujus ille voluntati potestatique ne moriantur concessit, quæ orta sint & tam diversa, tam dissimilia, id est, corporea & incorporea sibimet connexa, nulla possint dissolutione sejungi, ut de carne hominis, cui donat immortalitatem, corruptionem auferat, naturam relinquat, congruentiam figuræ membrorumque detineat, detrahat ponderis tarditatem?

celles qui sont composées de parties aussi differentes « que le corps & l'esprit, ne se démentent, ne puisse « ôter la corruption & la pesanteur à la chair, qu'il « rendra immortelle, sans détruire sa nature, ni la « configuration de ses membres? «

On peut voir ce que le même saint Augustin ajoûte dans la troisiéme de ses homelies sur la Resurrection, contre les objections de ces Platoniciens, & dans son XXII. livre de la Cité de Dieu. Pour ce qui regarde cette erreur grossiere de Platon, qui enseignoit que le corps de l'homme & des animaux n'avoit pas été formé de Dieu, mais par les divinitez inferieures; il la réfute dans le XII. livre du même ouvrage (9).

(9) Idem l. XII. de Civit. cap. XXVI. Ita sane Plato minores & a summo Deo factos deos, effectores esse voluit animalium cæterorum, ut immortalem partem ab ipso sumerent, ipsi vero mortalem attexerent. Proinde animarum nostrarum eos curatores esse noluit, sed corporum. Unde quoniam Porphyrius propter animæ purgationem dicit omne corpus fugiendum, simulque cum suo Platone aliisque Platonicis sentit eos qui immoderate ac inhoneste vixerint, propter luendas pœnas ad corpora redire mortalia, Plato quidem etiam bestiarum, Porphyrius tantummodo ad hominum: sequitur eos, ut dicant deos istos, quos a nobis volunt quasi parentes & conditores nostros coli, nihil esse aliud quam fabros compedum carcerumque nostrorum, nec institutores, sed inclusores alligatoresque nostros ergastulis ærumnosis & gravissimis vinculis. Aut ergo desinant Platonici pœnas animarum ex istis corporibus comminari, aut eos nobis deos colendos non prædicent, quorum in nobis operationem ut quantum possumus, fugiamus & evadamus, hortantur, cum tamen sit utrumque falsissimum, &c. *Saint Cyrille réfute aussi cette erreur de Platon dans son second livre contre Julien, & fait voir que ce Philosophe n'a pû attribuer la formation de l'homme & des animaux aux divinitez inferieures, sans faire injure à Dieu, qu'il accuse par-là ou de paresse, ou de negligence des choses humaines, & sans ruiner entierement les fondemens du culte que les hommes luy doivent:* Τί γὰρ ὅλως καθ' ἑαυτὸν ἐπιτετηκὼς ὁ τῶν ὅλων δημιουργὸς, ἑτέροις θεοῖς ἐνεχείρισε τὸ χρῆναι ποιεῖν περὶ τὴν τῶν τριῶν γενῶν δημιουργίαν; ὀκνήσας ἄρα, φαῖεν ἄν, ἢ λόγον τὰ καθ' ἡμᾶς ἀξιώσας οὐδένα, εἶεν δ' ἄν, ὥς γε οἶμαι, ταυτὶ τῆς ἀπωτάτω πάντων

Mais je serois infini, si je voulois m'étendre sur toutes les erreurs de Platon & des Platoniciens, qui ont été réfutées par ce saint Docteur, & par les autres Peres de l'Eglise.

Retour perpetuel des mêmes personnes & des mêmes

Je ne puis neanmoins passer entierement sous silence celle que le même saint Augustin (1), après Origene (2), reprend en eux; & par laquelle ces

οὐσίας ἀλλότρια παντελῶς. εἰ γὰρ ἐστιν ἀγαθὸς ὁ δημιουργὸς, πῶς ἂν αὐτῷ καὶ ὄκνος ἐγγένοιτό τις περί τινος ὅλως; Et infra: Τιμᾶσθαι δὴ οὖν πρὸς ἡμῶν ἐθέλει Θεὸς, καὶ δι' εὐαγοῦς πολιτείας ἀποσημήνασθαι πρὸς αὐτὸν νοερῶς, ταῖς ἰδίαις ψυχαῖς τὸ αὐτοῦ κάλλος ἐγγράφοντας. εἶτα πῶς, εἰπέ μοι, ταυτὶ παρ' ἡμῶν αἰτεῖ, μονονουχὶ παραῤῥίψας ἡμᾶς ἑτέροις δημιουργοῖς, καὶ ἵν' οὕτως εἴπω, τῆς τοῖς ἄλλοις ἅπασι κτίσμασι δεδωρημένης αὐτουργίας ἀποστερῶν; προσνοεῖ δὲ ὅλως ἀνθ' ὅτου τῶν ἐπὶ τῆς γῆς, καίτοι κατά γε τῷ Πλάτωνι δοκοῦν, ἄθυρμα θεοῖς δοθέντων ἑτέροις;

(1) Idem August. l. XII. de Civit. cap. XIII. Hanc autem se Philosophi mundi hujus (Platonici) non aliter putaverunt posse, vel debere dissolvere, nisi ut circumitus temporum inducerent, quibus eadem semper fuisse renovata atque repetita in rerum natura, atque ita deinceps fore sine cessatione asseverarent volumina venientium prætereuntiumque seculorum; sive in mundo permanente isti circumitus fierent; sive certis intervallis oriens & occidens mundus, eadem semper quasi nova, ea quæ transacta & quæ ventura sunt exhiberet. A quo ludibrio prorsus immortalem animam, etiam cum sapientiam perceperit, liberare non possunt, euntem sine cessatione ad falsam beatitudinem, & ad veram miseriam sine cessatione redeuntem..... Absit autem a recta fide, ut his Salomonis verbis (quid est quod fuit? ipsum quod erit) illos circumitus significatos esse credamus, quibus illi putant sic eadem temporum temporaliumque rerum volumina repeti, ut, verbi gratia, sicut in isto seculo Plato Philosophus in urbe Atheniensi, in ea schola quæ Academia dicta est, discipulos docuit, ita per innumerabilia retro secula, multum prolixis quidem intervallis, sed tamen certis, & idem Plato, & eadem civitas, eademque schola, iidemque discipuli repetiti, & per innumerabilia deinde secula repetendi sint.

(2) Origenes l. v. contra Celsum: Καὶ τί με δεῖ καταλέγειν τὸ περὶ τῶν τοιούτων δόγμα τοῖς ἀπὸ τῆς στοᾶς πεφιλοσοφήμενον, καὶ μὴ γελώμενον ὑπὸ Κέλσου, ἀλλὰ τάχα καὶ σεμνυνόμενον· ἐπεὶ δοκεῖ αὐτῷ ὁ Ζήνων τοῦ Ἰησοῦ εἶναι σοφώτερος; καὶ οἱ ἀπὸ Πυθαγόρου δὲ καὶ Πλάτωνος, εἰ καὶ δοκοῦσι τὸ ἄφθαρτον τηρεῖν τὸν κόσμον, ἀλλὰ παραπλησίοις γε προσπίπτουσι. τῶν γὰρ ἀστέρων κατά τινας περιόδους τεταγμένας, τοὺς αὐτοὺς

Philosophes

Philosophes prétendoient, que suivant certaines révolutions des astres, toutes choses retournoient absolument, & se trouvoient dans le même état & dans la même situation où elles avoient été autrefois : Qu'ainsi il étoit necessaire que les astres se trouvant au même point où ils s'étoient trouvez du temps de Socrate, le même Socrate revînt au monde, qu'il fit toutes les mêmes actions qu'il avoit faites, qu'il souffrît les mêmes accusations d'Anytus & de Melitus, & qu'il fût encore condamné par les mêmes Juges ; & que comme Platon avoit enseigné la Philosophie dans une école d'Athenes, appellée l'Aca-

évenemens. enseigné par Platon, & réfuté par Origene & par S. Augustin.

σχηματισμοὺς καὶ σχέσεις πρὸς ἀλλήλους λαμβανόντων, πάντα τὰ ἐπὶ γῆς ὁμοίως ἔχειν φασὶ τοῖς ὅτε τὸ αὐτὸ σχῆμα τῆς σχέσεως τῶν ἀστέρων περιεῖχεν ὁ κόσμος. ἀνάγκη τοίνυν κατὰ τοῦτον τὸν λόγον, τῶν ἀστέρων ἐκ μακρᾶς περιόδου ἐλθόντων ἐπὶ τὴν αὐτὴν σχέσιν πρὸς ἀλλήλους, ὁποίαν εἶχον ἐπὶ Σωκράτους, πάλιν Σωκράτη γενέσθαι ἐκ τῶν αὐτῶν, καὶ τὰ αὐτὰ παθεῖν, κατηγορούμενον ὑπὸ Ἀνύτου καὶ Μελίτου, καὶ καταδικαζόμενον ὑπὸ τῆς ἐξ Ἀρείου πάγου βουλῆς. *Quoy qu'Origene condamne icy assez clairement cette folle imagination des Platoniciens, il a été neanmoins accusé d'avoir donné dans une erreur à peu près semblable. Voyez saint Jerôme dans sa lettre* ad Avitum. *Il paroît même que c'est d'Origene que parle saint Augustin dans le chapitre que je viens de citer, lorsqu'il dit :* Nam quidam & illud quod legitur in libro Salomonis, qui vocatur Ecclesiastes : Quid est quod fuit? ipsum quod erit. Et quid est quod factum est? ipsum quod fiet..... propter hos circumitus in eadem redeuntes & in eadem cuncta revocantes dictum intelligi volunt, quod ille (Salomon) aut de his rebus dixit, de quibus superius loquebatur, hoc est, de generationibus aliis euntibus, aliis venientibus, de Solis anfractibus, de torrentium lapsibus, aut certe de omnium rerum generibus quæ oriuntur atque occidunt. *Il est vray neanmoins qu'Origene, selon le témoignage même de saint Jerôme, ne donnoit ce qu'il disoit sur ce sujet dans le livre des Principes, que comme des doutes & des soupçons. Quoy qu'il en soit, c'étoit là une de ces idées d'Origene, dont il s'étoit trop rempli dans la lecture des Philosophes profanes, & que l'Eglise a toûjours condamnées en luy : voicy comme saint Jerôme en parle dans le même endroit :* Cum hæc dicat, nonne manifestissime gentium sequitur errorem, & philosophorum deliramenta simplicitati ingerit Christianæ?

demie, il devoit encore l'y enseigner avec toutes les mêmes circonstances, comme il avoit déja fait une infinité de fois dans cette multitude infinie de siecles qui avoient précédé. Sur quoy S. Augustin (3), qui traite cette opinion d'extravagante, telle qu'elle
» est, ajoûte que ce qui est dit dans le Pseaume : Que
» les impies vont en tournant dans des circuits ; con-
» vient parfaitement aux Platoniciens ; non parce qu'ils
» doivent repasser par tous ces circuits & ces differen-
» tes revolutions qu'ils s'imaginent ; mais parce qu'ils
» s'égarent dans un circuit & un labyrinthe d'erreurs.

Voilà quelques-unes des erreurs principales que les SS. Peres ont combattuës dans la Physique universelle de Platon, soit celle qui regarde les substances spirituelles, soit celle qui traite des principes des corps naturels. Je n'ajoûteray rien icy de ce qu'ils ont pensé de sa Physique particuliere : on a pû voir dans la premiere & la seconde partie de cet ouvrage le mépris qu'ils en ont fait.

CH. XIII. *Erreurs de Platon sur la*

PASSONS DONC à sa Morale, & voyons ce que les Peres en ont dit. Mais que peut-on atten-

(3) August. loco supra citato : Satis autem istis existimo convenire quod sequitur : In circumitu impii ambulant, non quia per circulos quos opinantur, eorum vita est recursura, sed quia modo talis est erroris eorum via, id est, falsa doctrina. *On voit par tout ce que que nous avons rapporté jusqu'à present de saint Augustin contre les Platoniciens, qu'il est celuy de tous les Peres de l'Eglise, qui ait combattu ces Philosophes avec le plus de force & le plus d'étenduë. Des dix premiers livres de la Cité de Dieu, il y en a cinq qui sont entierement & directement contre eux. Il les combat encore perpetuellement dans les suivans, & dans un grand nombre de ses autres ouvrages. Si on est Lutherien pour avoir réfuté Luther, Socinien pour avoir combattu Socin, payen pour avoir renversé de fond en comble le Paganisme, il n'y a nul doute que saint Augustin n'ait été un grand Platonicien.*

dre (4) en matiere de Morale, d'un Philosophe qui n'a point sçu en quoy consistoit la veritable béatitude, & qui n'a eu que les idées les plus folles & les plus extravagantes touchant le bonheur ou le malheur éternel de l'ame ? Que peut-on attendre d'un homme, qui n'a point connu le peché originel, ni ses funestes effets ; & qui dans cette ignorance établit la perfection & l'essence de sa morale à vivre conformément à la nature ? Que peut-on attendre d'un payen, qui, s'il a connu Dieu, ne l'a point glorifié comme Dieu, mais qui s'égarant pitoyablement dans ses vains raisonnemens & dans sa con-

Morale, refutées par les SS Peres. Platon en a ignoré profondément tous les principes.

(4) *Saint Eucher s'exprime à peu près de la même maniere, en parlant en general de tous les Philosophes. Ses paroles m'ont paru si belles, que je ne feray point de difficulté de les rapporter icy telles que je les ay trouvé traduites. Elles sont tirées de sa lettre à Valerien.* « *Vous connoîtrez en peu de temps, dit ce grand homme, combien les maximes de nôtre Religion meritent d'être préferées à toutes les connoissances des Philosophes. Car dans tous leurs dogmes il n'y a qu'une ombre de vertu, ou qu'une fausse sagesse : mais dans la Morale & la loy du Christianisme vous n'y trouverez qu'une justice consommée, qu'une verité toute solide. De sorte que l'on peut dire veritablement, que ces sages Payens ont eu seulement le nom de Philosophes, mais que les Chrétiens en ont l'esprit, les sentimens & la vie. Quels préceptes & quelles regles de bien vivre ces hommes-là peuvent-ils donner, puisqu'ils ignorent les principes essentiels de la bonne vie, & qu'ils ne connoissent point la fin pour laquelle on doit agir? N'ayant point la connoissance de Dieu, & s'éloignant de la voye de la justice aussi-tôt qu'ils commencent d'y vouloir entrer, & dès les commencemens & les premiers principes de leur Morale, il est necessaire que dans la suite ils soient toûjours dans l'erreur & l'égarement. D'où il arrive par une consequence infaillible, que la fin de toute leur Philosophie n'est que vanité, & que leur plus raisonnable sagesse ne se termine qu'à une vaine ostentation. S'ils donnent quelques enseignemens loüables & justes, c'est avec un esprit de présomption & d'orgüeil, & pour se faire estimer & loüer eux-mêmes, &c.* » *Nous avons déja vû, & nous verrons encore dans la suite, que les autres Peres de l'Eglise plus anciens ont parlé de la même maniere de Platon & de sa Philosophie.*

duite, a transferé l'honneur dû au ſeul veritable Dieu, à une foule innombrable de fauſſes divinitez? Que peut-on enfin attendre d'un Philoſophe, que Dieu, à cauſe de cette impieté, a livré à un ſens reprouvé; dont le cœur inſenſé a été couvert de tenebres; qui ſe diſant ſage eſt devenu fou; & qui a donné les marques les plus honteuſes de cette folie, de cet aveuglement & de ce ſens reprouvé, par les loix infames & les maximes déteſtables dont il a rempli ſa morale?

Les erreurs de Platon en matiere de morale ſont ſi étranges & ſi infames, qu'on ne peut pas les expoſer ſans bleſſer la pudeur.

Il n'y a point de Chrétien, il n'y a point d'homme, pour peu de pudeur qu'il luy reſte, qui puiſſe en ſoûtenir le détail ou l'expoſition; ce qui fait voir, dit ſaint Jean Chryſoſtome (5), que tout y eſt diabolique, & contraire à la nature. J'ay honte moy-même d'y penſer, & encore plus d'être obligé d'en parler; mais la neceſſité où je me trouve de défendre les SS. Peres, & de faire connoître leurs ſentimens, ne me permet pas de paſſer entierement ſous ſilence, comme je le ſouhaiterois, ce qu'ils n'ont point fait difficulté de rapporter, & ce qu'ils ont combattu avec le plus de zele & d'ardeur. Pour ſortir

(5) Chryſoſt. hom. in Matth. Οὐ καθάπερ Πλάτων ὁ τὴν καταγέλαστον ἐκείνην πολιτείαν συνθεὶς, καὶ Ζήνων, καὶ εἴ τις ἕτερος πολιτείαν συνέγραψεν, ἢ νόμους συνέθηκε, καὶ γὰρ αὐτόθεν ἅπαντες ἐδείκνυντο ὄντι, ὅτι πνεῦμα πονηρὸν καὶ δαίμων τις ἄγριος πολεμῶν ἡμῶν τῇ φύσει, καὶ σωφροσύνης ἐχθρὸς, καὶ εὐταξίας πολέμιος, πάντα ἄνω καὶ κάτω ποιῶν, ἐνήχησεν αὐτῶν τῇ ψυχῇ. ὅταν γὰρ κοινὰς πᾶπ τὰς γυναῖκας ποιῶσι, καὶ παρθένους γυμνώσαντες ἐπὶ τῆς παλαίστρας ἄγωσιν ἐπὶ θέαν ἀνθρώπων, καὶ λαθραίους κατασκευάζωσι γάμους, πάντα ὁμοῦ τὰ πράγματα μιγνύντες καὶ συνταράττοντες, καὶ τοὺς ὅρους τῆς φύσεως ἀνατρέποντες, τί ἕτερόν ἐστιν εἰπεῖν; ὅτι γὰρ δαιμόνων ἐκεῖνα ἅπαντα εὑρήματα, καὶ παρὰ φύσιν τὰ λεγόμενα, καὶ αὐτὴ μαρτυρήσειεν ἂν ἡμῖν ἡ φύσις, οὐκ ἀνεχομένη τῶν εἰρημένων.

neanmoins le plus vîte que je pourray d'un si mauvais pas, & respecter autant que je le dois, la pudeur & la vertu ; je ne feray qu'exposer simplement la censure que fait le saint & sçavant Theodoret de ces égaremens étranges de Platon, en retranchant tout le reste.

Abregé de la Censure que Theodoret en a faite. Ce qu'il dit sur les exercices indécens que Platon prescrit aux femmes.

Cet ancien & illustre Evêque, pour montrer combien la plûpart des loix que Platon établit dans sa Republique sont insensées, & combien elles sont opposées à la pureté & à la sainteté de celles du Christianisme ; commence d'abord (6) par les exercices indécens, que ce Philosophe prescrit aux fem-

(6) Theodoret. serm. IX. ad Græcos. Πλάτων δὲ τῶν φιλοσόφων ὁ ἄριστος, νόμους γεγραφὼς, οὐδὲ Ἀθηναίους ἔπεισε τοὺς οἰκείους πολίτας, καὶ τὰς τούτων ὑποθήκας τὴν πολιτείαν ῥυθμίσαι. καὶ μάλα γε εἰκότως. μάλα γάρ εἰσι καταγέλαστοι. καὶ ἵνα μή τις ὑπολάβῃ με συκοφαντεῖν τὸν φιλόσοφον, ἀκούσατε, ὦ ἄνδρες, ὧν ἐκεῖνος νομοθέτηκε. κελεύσας γὰρ καὶ τὰς γυναῖκας οὐ μόνον τὰς νέας, ἀλλὰ καὶ τὰς γεγηρακυίας γυμνάζεσθαι. εἶτα γελῶντας τοὺς προσδιαλεγομένους ἰδὼν ὑπολαβὼν ἔφη.... *Theodoret produit ensuite deux passages de Platon, qui contiennent ces exercices indécens que ce Philosophe prescrit aux femmes ; après quoy il ajoûte :* Καὶ τίς οὐκ ἂν εἰκότως τούτων ἀκούων γελάσειεν ; ἡ μὲν γὰρ φύσις ἀπένειμεν ἑκατέρῳ γένει τὰ πρόσφορα· γυναιξὶ μὲν ταλασίαν, ἀνδράσι δὲ γεωργίαν καὶ πολεμικὴν ἐμπειρίαν. ταύτῃ γὰρ δήπου τῇ διαιρέσει καὶ Ὅμηρος κέχρηται. πεποίηκε γὰρ ἐν τοῖς ἔπεσι τῇ Ἀνδρομάχῃ τὸν Ἕκτορα λέγοντα·

Ἀλλ' εἰς οἶκον ἰοῦσα, τὰ σαυτῆς ἔργα κόμιζε,
Ἱστόν τ' ἠλακάτην τ'· καὶ ἀμφιπόλοισι κέλευε
Ἔργον ἐποίχεσθαι, πόλεμος δ' ἄνδρεσσι μελήσει.

ὁ δὲ φιλόσοφος, οὐδὲ τῶν ποιητῶν δέγεται διαίρεσιν· ἀλλὰ καὶ γυμνάζεσθαι τὰς γυναῖκας γυμνὰς καὶ ἱππεύειν ἐκέλευσε. *Saint Jean Chrysostome dit fort agreablement sur le même sujet :* Ἀλλ' ὁ κορυφαῖος τῶν φιλοσόφων, ὡς ἐδόκει, καὶ ὅπλα ταῖς γυναιξὶ περιτίθησι, καὶ κράνη, καὶ κνημῖδας, &c. *Et Lactance :* Quoniam videbat (Plato) in cæteris animalibus officia marium fœminarumque non esse divisa, existimavit oportere & mulieres militare, & consiliis publicis interesse, magistratus gerere. Itaque his arma & equos assignavit ; consequens est ut lanam & telam viris, & infantium gestationes. Nec vidit impossibilia esse, quæ diceret, ex eo quod adhuc in orbe terræ, neque tam stulta, neque tam vana ulla gens extiterit, quæ hoc modo viveret.

mes. Sur quoy il luy reproche d'avoir ignoré la difference que la nature a miſe entre les deux ſexes, & le partage qu'elle a aſſigné à chacun d'eux, des exercices & des occupations qui luy ſont convenables. Il le renvoye à Homere pour l'apprendre, & il luy fait confuſion, d'avoir confondu ridiculement ce que ce Poëte a ſçû parfaitement bien diſtinguer.

Sur les nuditez qu'il autoriſe.

Il releve enſuite (7) une autre loy du même Philoſophe, encore plus contraire à la bienſéance & à la pudeur; & il l'accuſe de dépoüiller par-là les femmes de la vertu la plus convenable à leur ſexe, & de leur enſeigner ouvertement l'impudence. Il le confond par la ſage réponſe d'une Princeſſe, dont l'Hiſtoire ancienne parle avec éloge, & qui aſſuroit qu'une femme ne pouvoit quitter ſes habits, ſans renoncer en même temps à toute pudeur.

Sur les loix

Theodoret paſſe de-là (8) à un autre excès de

(7) Idem Theodoret. ibid. Καὶ τὰ ἑξῆς δὲ ξυνομολογεῖ τοῖς προτέροις. λέγει δὲ οὕτως· τὴν δὲ τοῦ τῶν γάμων χρόνου ξυμμετρείαν δικαστὴς σκοπῶν κελεύετω, γυμνοὺς μὲν τοὺς ἄῤῥενας, γυμνὰς δὲ ὀμφαλοῦ μεχρὶ θεώμενος τὰς γυναῖκας. ὁ δὲ ταῦτα νομοθετῶν, οὐδὲ τῶν τῆς Κανδαύλου γυναικὸς λόγων ἐμνήσθη. ἐκείνη γάρ τοι τοῦ ἀνδρὸς γυμνὸν οἱ δεῖξαι τὸ σῶμα κελεύσαντος, μάλα ἔφη σοφρόνως, ὅτι ἀποδυομένη τὸν χιτῶνα, ξυναποδύεται καὶ τὴν αἰδῶ ἡ γυνή. τοιγαροῦν ὁ φιλόσοφος τὰς νυμφευομένας γυμνοῖ τῆς αἰδοῦς καὶ ἀναίδειαν ἐκδιδάσκει.

(8) Idem ibid. Κἀν τῷ δεκάτῳ δὲ τῶν Νόμων τὰ παραπλήσια γέγραφεν (ὁ Πλάτων.) τῆς γὰρ τοιαύτης, φησὶ, σπουδῆς ἕνεκα, χρὴ καὶ τὰς παιδείας ποιεῖσθαι. χορεύοντάς τε καὶ χορευούσας, κόρους τε καὶ κόρας, καὶ ἅμα δὴ θεωροῦντας καὶ θεωρουμένους..... Ἐγὼ δὲ τὴν μὲν ἐντεῦθεν φυομένην λώβην ὁρῶ, κέρδος δὲ οὐδὲν ξυν ταύτῃ φυόμενον. οὐ γάρ που μόνον εἰς ἀναίδειαν ἐπαιδοτελοῦντο γυμνούμεναι καὶ γυμνουμένους ἄνδρας θεώμεναι; ἀλλὰ καὶ πολλὰς ἀλλήλους ἀφορμὰς προὐξένουν ἀκολασίας. τῶν γὰρ δὴ γυμνῶν σωμάτων ἡ θεωρία καὶ τοὺς ἄνδρας καὶ τὰς γυναῖκας εἰς ἔρωτας ἐκτόπους ἠρέθιζεν. ἀλλ᾽ ἵνα μὴ παντελῶς τὴν ἐκ τῶνδε νόμων φυομένην ἀπογυμνοῦντες βλάβην, λοιδορεῖσθαι τῷ φιλοσόφῳ δόξωμεν, οὐκ ἐλέγχειν, ἐπὶ τοὺς παγκάλους τῶν γάμων μεταβῶμεν νόμους, μετρίους τοὺς ἐλέγχους ποιούμενοι.

Platon encore plus grand & plus indigne ; & il fait voir, qu'il ne peut être que la source d'une infinité de desordres & de crimes honteux. Mais, dit-il, comme nous pourrions sembler vouloir insulter à ce Philosophe, plûtôt que le reprendre de ses erreurs, si nous exposions toutes les suites pernicieuses de ses loix ; passons à celles qu'il a établies touchant les mariages, & contentons-nous d'en faire une censure moderée. Ensuite (9) après avoir exposé le dogme insensé de Platon sur la communauté des femmes & des enfans, & l'avoir prouvé par les passages les plus clairs & les plus indubitables de ce Philosophe ; il dit : Qu'il admire l'impudence de ceux qui ont voulu donner une interpretation favorable à ces passages, comme si ce Philosophe n'avoit prétendu établir qu'une union & une amitié honnête. Pour les confondre, il leur remet devant les yeux les paroles expresses de Platon, qui mettent en évidence toute la turpitude & l'infamie de son dogme. Mais c'est, ajoûte-t'il, que ces gens rougissant de cet égarement honteux de leur maître, ils ont voulu le cacher ; sans faire attention à ce qu'il dit luy-même, que si nôtre ami nous est cher, la verité doit nous l'être encore davantage.

que Platon a établies pour les mariages.

Sur la communauté insensée qu'il ordonne.

C'est-là tout ce que Theodoret dit contre cette

(9) Idem infra : Ὅτε μὲν οὖν ὁ φιλόσοφος κοινὰς εἶναι τὰς γυναῖκας ἐκέλευσε, μακρῶν οὐ δεῖ λόγων εἰς ἔλεγχον. αὐτὸς γάρ τοι διαῤῥήδην νενομοθέτηκε. Κοινῇ γὰρ, ἔφη, οἰκοῦντες, καὶ κοινῇ ἐσιτούμενοι, καὶ γυμναζόμενοι ὑπὸ τῆς ἐμφύτου ἐπιθυμίας πρὸς τὴν ἀλλήλων μῖξιν ἀχθήσονται.... Ἐγὼ δὲ τῶν νῦν τὰ Πλάτωνος ἑρμηνεύειν ἐθελόντων, μᾶλλον δὲ παρερμηνεύειν πειρωμένων, θαυμάζω τὴν ἀναίδειαν. φασὶ γὰρ τοῦτον μὴ ξυνουσίαν νενομοθετηκέναι κοινὴν, ἀλλὰ φιλικὴν κοινωνίαν· καὶ οὐκ αἰσχύνονται λέγοντες..... ἀλλ' ἴσως ἐρυθριῶντες ἐπὶ ταῖς καταγελάστοις τοῦ

Ce que saint Jean Chrysostome & Lac-

erreur de Platon ; mais saint Jean Chrysostome (1) & Lactance (2) ne la traitent pas si doucement. Le

φιλοσόφου νόμοις, ξυγκαλύπτειν πειρῶνται τοῦ διδασκάλου τὴν ἁμαρτάδα. ἀλλ' ἔδει γε τῶν ἐκείνου λόγων ἀναμνησθῆναι· ὅτι φίλος μὲν ὁ ἀνὴρ, φίλη δὲ ἡ ἀλήθεια· ἀμφοῖν δὲ ὄντοιν φίλοιν, φίλτερον ἡ ἀλήθεια.

(1) Chrysost. hom. II. in Joan. loco supra relato. Item hom. I. in Matth. loco pariter supra descripto.

(2) Lactant. l. III. Divin. Instit. cap. XXI & XXII. Quo ergo illum (Platonem) communitas ista perduxit? Matrimonia quoque, inquit, communia esse debebunt : scilicet ut ad eandem mulierem multi viri tanquam canes confluant, & is utique obtineat, qui viribus vicerit. Aut si sapientes sunt, ut philosophi, expectent ut vicibus tanquam lupanar habeant. O miram Platonis æquitatem ! Ubi est igitur virtus castitatis? ubi fides conjugalis? quæ si tollas, omnis justitia sublata est. At idem dixit beatas civitates futuras fuisse, si aut philosophi regnarent, aut reges philosopharentur. Huic ergo tam justo, tam æquo viro regnum dares, qui aliis sustulisset sua, aliis condonasset aliena? prostituisset pudicitiam mulierum? quæ nullus unquam non modo rex, sed ne tyrannus quidem fecit. Quam vero intulit rationem turpissimi hujus consilii? Sic inquit : Civitas concors erit, & mutui amoris constricta vinculis, si omnes omnium fuerint & mariti, & patres, & uxores, & liberi. Quæ ista confusio generis humani est? Quomodo servari potest charitas, ubi nihil est certum quod ametur? &c. Et cap. XXII. Rerum proprietas & vitiorum & virtutum materiam continet : communitas autem nihil aliud quam vitiorum licentiam. Nam vere qui multas mulieres habent, nihil aliud dici possunt quam luxuriosi & nepotes. Item mulieres quæ a multis habentur, non utique adulteræ, quia certum matrimonium nullum est, sed prostitutæ ac meretrices sint necesse est. Redegit ergo humanam vitam ad similitudinem, non dico mutorum, sed pecudum ac belluarum. Nam volucres pene omnes faciunt matrimonia, & paria junguntur, & nidos suos tanquam genitales toros concordi mente defendunt, & fœtus suos, quia certi sunt, amant, & si alienos objeceris, abigunt. At homo sapiens contra morem hominum contraque naturam stultiora sibi quæ sequeretur elegit. *Theophile d'Antioche s'éleve avec encore plus de force contre cet égarement de Platon ; car après avoir exposé quelques sentimens des Stoïciens, qui n'étoient pas moins détestables, voicy comme il parle :* Ὢ τῆς ἀθέου διδασκαλίας τῶν τὰ τοιαῦτα ἀναγραψάντων, μᾶλλον δὲ διδαξάντων. ὢ τῆς ἀσεβείας καὶ ἀθεότητος αὐτῶν· ὢ τῆς διανοίας τῶν οὕτως ἀκριβῶς φιλοσοφησάντων, καὶ φιλοσοφίαν ἐπαγγελλομένων. οὐ γὰρ ταῦτα δογματίσαντες τὸν κόσμον ἀσεβείας ἐνέπλησαν; καὶ γὰρ περὶ ἀθέσμου πράξεως σχεδὸν πᾶσιν συμπεφώνηκεν, τοῖς περὶ τὸν χρόνον τῆς φιλοσοφίας πεπλανημένοις. καὶ πρῶτός γε Πλάτων ὁ δοκῶν ἐν αὐτοῖς σεμνότερον

premier

premier avec cette admirable éloquence, qu'il ne *tance disent*
fait jamais à mon gré briller avec plus d'éclat, *sur le même sujet.*
que lorsqu'il entreprend de confondre les Philosophes payens, & de faire connoître l'excellence toute divine du Christianisme. Saint Jean Chrysostome, dis-je, fait voir que ce dogme de Platon surpasse en extravagance tout ce que l'on peut s'imaginer de plus fou & de plus insensé: Que les Poëtes dans la licence effrenée de leurs fables, n'ont jamais rien avancé de si infame: Que ce Philosophe en établissant cette loy, n'a eu devant les yeux que le brutal emportement des bêtes les plus impudentes; & qu'enfin une erreur si monstrueuse, qui renverse de fond en comble tout ce qu'il y a de plus inviolable & de plus sacré, n'a pû luy être suggerée que par le demon.

Lactance montre pareillement que ce dogme de Platon est la source de tous les crimes, & le renversement de toutes les vertus: Qu'il deshonore également les deux sexes; & qu'il réduit les hommes à la condition des bêtes les plus brutes: Qu'il est honteux qu'un Philosophe ait pû donner dans un tel excés condamné par la raison & par la nature même: Qu'en effet la plûpart des animaux instruits par la nature tiennent une conduite beaucoup plus raisonnable, que celle que Platon prescrit dans sa Republique.

πεφιλοσοφηκέναι, διαῤῥήδην ἐν τῇ πρώτῃ βίβλῳ τῶν πολιτειῶν ἐπιγεγραμμένῃ, τρόπῳ τινὶ νομοθετεῖν χρῆν εἶναι. κοινὰς ἁπάντων τὰς γυναῖκας, χρώμενος παραδείγματι τοῦ Διὸς καὶ Κρητῶν νομοθέτῃ, ὅπως διὰ προφάσεως παιδοποιία πολλὴ γίνεται ἐκ τῶν ἀρίστων, καὶ ὡς δῆθεν τοὺς λυπουμένους διὰ ἀρίστων ὁμιλιῶν, χρῆν παραμυθεῖσθαι.

Egaremens de Platon encore plus étrãges & plus inoüis.

Mais revenons à Theodoret que nous avons choisi pour nôtre guide au milieu de ces égaremens de Platon. A ceux qu'il a déja exposez, il en ajoûte encore deux autres, qu'il juge dignes (3) non pas de risée, comme les précedens; mais de larmes, & même du feu, auquel on devroit, selon luy, condamner les livres de ce Philosophe où ils se trouvent. En effet

(3) Theodoretus serm. IX. ad Græcos, pag. 618. tom. IV. edit. Græco-lat. Paris. Τὰ δὲ ἑξῆς, οὐ γέλωτος, ἀλλὰ καὶ θρήνων ἄξια, καὶ πυρὸς τοὺς παγκάλους ἀναλίσκοντος νόμους. λέγει γὰρ ταῦτα· Ὅταν δὲ αἱ γυναῖκες, οἵ τε ἄνδρες τοῦ γεννᾶν ἐκβῶσι τὴν ἡλικίαν, ἀφήσομέν που ἐλευθέρους αὐτοὺς ξυγγίγνεσθαι, ὡς ἂν ἐθέλωσι· διακελευσάμενοι προθυμεῖσθαι μάλιστα, μὴ εἰς φῶς ἐκφέρειν κύημα μηδέν. ἐὰν δέ τις βιάσηται, οὕτω τιθέναι, ὡς οὐκ οὔσης τροφῆς τῷ τοιούτῳ. Τίς Ἔχετος ἢ Φάλαρις τοιαῦτα νενομοθέτηκε; τίς δὲ τοιαύτας μιαιφονίας, ὡς ἔννομά γε δρῶν, τετόλμηκε πώποτε; διακελευσάμενος γὰρ μὴ ἐκφέρειν εἰς φῶς, ἀμβλωθριδίοις δήπου διαφθείρειν φαρμάκοις τὰ βρέφη παρεγγυᾷ· τὰ δέ γε καὶ τοῦ δηλητηρίου φαρμάκου περιγινόμενα καὶ τικτόμενα, οὕτω τιθέναι, ὡς μηδὲ τῆς τυχούσης ἀπολαῦσαι κηδεμονίας, ἀλλ' ἢ λιμῷ ἢ κρυμῷ διαφθαρῆναι, ἢ θηρίων γενέσθαι βοράν. ποίαν ταῦτα ὠμότητος ὑπερβολὴν καταλείπει; τοιαῦτα μὲν δὴ περὶ γάμου καὶ παιδοποιΐας ἐνομοθέτησεν. ὁποῖα δὲ καὶ περὶ τῆς ἄλλης ἀκολασίας διέξεισιν εὐπετὲς τῷ βουλομένῳ καταμαθεῖν. τοὺς γὰρ παρὰ τὴν φύσιν ἀσελγεῖν ἀσπαζομένους, καὶ τῇδε μακαρίους ὑπείληφε, καὶ ἐκδημήσαντας ἐντεῦθεν, εὐδαίμονας ἔσεσθαι εἴρηκεν. οὐ μικρὸν γάρ, φασιν, ἆθλον τῆς ἐρωτικῆς φέρονται..... τούτοις δὲ ἐπιλέγει ταῦτα· Ὦ παῖ, καὶ οὕτω σοι θεῖα δωρήσεται ἡ παρ' ἐραστοῦ φιλία. Καὶ ταῦτα οὐ περὶ τῶν σωφρόνως, ἀλλὰ περὶ τῶν ἀκολάστως ἐρώντων ἔφη· καὶ ῥᾴδιον ἐκ τῶν ἐκείνου διαλόγων ταῦτα μαθεῖν. τοιοῦτον δὲ νόμον οὔτε Νέρων ὁ Ῥωμαίων αἰσχρότατος βασιλεὺς, οὔτε Σαρδανάπαλος ὁ Ἀσσύριος, ὁ ἐν ἡδοναῖς καὶ τρυφαῖς διαβιοὺς, οὔτε ἔγραψεν οὔτε ἐπῄνεσε πώποτε. Ἐγὼ γὰρ, οἶμαι, καὶ τοὺς λίαν ταῖς ἡδυπαθείαις δουλεύοντας, οὐκ ἐπαινεῖν τὸ πάθος, ἀλλὰ δουλεύειν τῷ χρόνῳ, τὸ ἔθος ἕξιν ἐργαζαμένους. *C'est de ce dernier excès de Platon que parle saint Gregoire de Nazianze, lorsqu'il dit :* Βάλλε μοι Πλάτωνος τὰς Ἰδέας..... καὶ τοὺς οὐ καλοὺς διὰ τῶν καλῶν σωμάτων ἐπὶ ψυχὴν ἔρωτας. *Et saint Jean Chrys.* l. de S. Babyla & contra Gentiles, pag. 665. edit. Græco-lat. Paris. tomo I. Καὶ τὸν τῆς Ἀκαδημίας δὲ ἄρξαντα, καὶ τὸν ἐκείνου διδάσκαλον, καὶ τοὺς ἔτι τούτων μᾶλλον θαυμαζομένους, τούτων (Ἀριστοτέλους καὶ Ζήνωνος) αἰσχροτέρους ἀνέδειξα ἄν, καὶ τὴν παιδεραστίαν, ἣν σεμνὸν εἶναι τίθενται καὶ φιλοσοφίας μέρος, ἐξεκάλυψα πάσης ἀπαμφιάσας τῆς ἀλληγορίας.

le premier ordonne une cruauté si barbare, qu'il ne s'est jamais trouvé de tyrans, ainsi que ce Pere l'assure, qui comme Platon en ait fait une loy; ni de scelerat qui n'ait eu horreur de la commettre. Le second est encore plus affreux, en ce que ce Philosophe loüë & autorise le crime le plus énorme qui fut jamais. Theodoret après l'avoir exposé, en rapportant à son ordinaire les propres termes de Platon, qu'il soûtient ne pouvoir être pris dans un autre sens; ajoûte, que Neron, quoique le plus infame des « Empereurs Romains, ni Sardanapale même, ce monstre de débauches, n'ont jamais porté leurs honteux « excès, aussi loin que ce Philosophe: Qu'en effet ceux « qui tombent dans ces crimes si monstrueux qu'il autorise, ne le font que pour satisfaire leurs passions « brutales, dont ils se sont rendus les esclaves; mais « qu'enfin ils ne portent point ordinairement leur impudence jusqu'à les loüer, & à les regarder comme « des actions de vertu, dignes d'être recompensées en « cette vie & en l'autre: ce que Platon neanmoins a « fait. «

Platon trop indulgent à l'égard des homicides.

Je laisse ce que Theodoret (4) ajoûte ensuite, avec Eusebe (5), touchant les homicides, à l'égard desquels le même Philosophe s'est montré indulgent au-delà de toute mesure: J'omets de la même maniere plusieurs autres erreurs qui se trouvent dans sa morale; parce qu'après avoir parlé de ces égaremens honteux

(4) Theodoret. eodem serm. ix. ad Græcos.

(5) Euseb. l. xiii. Præp. Evang. cap. xxi. *Eusebe expose dans les chapitres précedens les mêmes égaremens de Platon, que nous venons de voir réfutez par Theodoret.*

dans lesquels il est tombé, il n'y a plus rien à ajoûter.

Ch. XIV. *Examen des loüanges que M. Dacier donne à la morale de Platon.*

Cela estant, j'avouë que je ne comprends pas, comment le sçavant Traducteur dont j'ay déja parlé plusieurs fois, a pu donner à la morale de Platon des éloges aussi faux & aussi outrez que ceux qu'il luy donne. Il prétend (6), qu'*on n'y trouve par tout que des leçons de verité, de pudeur, de chasteté, de temperance, de modestie, de patience, de douceur & d'humilité*, ajoûtant qu'*il n'y a presque rien qui ne soit digne du Christianisme.* Comment ces éloges s'accordent-t-ils avec ce que nous venons d'entendre de la morale de Platon, & qui n'a pû être ignoré par cet habile Traducteur? S'il disoit seulement qu'entre un grand nombre d'erreurs & d'égaremens, qui se trouvent dans la morale de Platon, on rencontre quelquefois des sentimens assez raisonnables, quelques maximes assez belles, sur tout dans la bouche d'un payen; il n'y auroit rien à redire. Cela seroit vray, & il parleroit sur ce sujet comme quelques Peres de l'Eglise, qui font honneur à Platon dans certaines occasions, aussi-bien qu'à tous les autres Philosophes, & aux Poëtes mêmes, de ce qu'ils trouvent du bon dans leurs ouvrages. Mais d'assurer, comme il fait, qu'on ne trouve par tout dans la morale de ce Philosophe, que des leçons de vertu, & qu'il n'y a presque rien qui ne soit digne du Christianisme: j'ose le dire, c'est exaggerer, c'est outrer la matiere, c'est avoir une trop haute idée de la morale payenne, & une trop petite de celle du Christianisme.

(6) *Vie de Platon, page* 139.

Ce n'est point-là l'idée que l'Apôtre saint Paul nous donne de l'une & de l'autre, mais sur tout de la premiere, lorsque dans son Epître aux Romains, il nous parle des égaremens prodigieux des Philosophes payens, qu'il nous represente comme des gens livrez à un sens reprouvé, & dont le cœur & l'esprit étoient également couverts des plus affreuses tenebres ; en quoy on ne peut douter, qu'il n'ait eu en vûë Platon & les Platoniciens, beaucoup plus que tous les autres Philosophes. Ce n'est point-là non plus l'idée que les Peres de l'Eglise en ont euë ; puisqu'en suivant l'Apôtre saint Paul, dont ils appliquent continuellement les paroles aux mêmes Philosophes, ils opposent sans cesse l'excellence & la sainteté de la morale du Christianisme, à la corruption de celle de Platon & des autres Philosophes.

Ces loüanges sont fort opposées à ce que l'Apôtre S. Paul dit de l'aveuglement & des desordres affreux des Philosophes.

Mais pour détruire absolument la proposition de cet habile homme, & le faire convenir luy-même de l'hyperbole qu'elle contient ; combien pourroisje luy produire icy d'extraits des ouvrages de Platon, où ce Philosophe, loin de donner des leçons de verité, de pudeur, de chasteté & de temperance, en donne de toutes contraires ? Neanmoins pour demeurer toûjours dans le silence que je me suis prescrit sur la plûpart des égaremens de Platon, dont il seroit à souhaiter qu'on n'eût jamais entendu parler ; je me contenteray de le faire ressouvenir du Dialogue de ce Philosophe, intitulé le Banquet. Il n'a eu garde d'entreprendre de le traduire, non plus que le Phedre, & quelques autres semblables ; en quoy on ne peut que le loüer de sa sagesse & de sa prudence.

Preuves que ces loüanges données à la morale de Platon sont au moins hyperboliques.

Dialogue de Platon intitulé le Banquet, rempli de discours & de sentimens scandaleux.

Mais a-t-il pû le lire sans rougir, & sans être indigné de l'effronterie avec laquelle Platon y fait parler Aristophane & Alcibiade ? Ces deux interlocuteurs y donnent-ils des leçons de pudeur & de chasteté ? Pausanias autre personnage de ce Dialogue, en donne-t'il de verité ? Tous les autres, & Socrate luy-même, en donnent-ils de temperance ?

Jugement que S. Cyrille en a porté.

» Platon, dit saint Cyrille (7), a eu honte de pa- » roître auteur des maximes qu'il debite dans ce Dia- » logue ; c'est pourquoy il les attribuë à d'autres qu'il » fait parler. Mais qui peut douter qu'il ne les ap- » prouve, puisqu'il ne dit pas un seul mot, par lequel » il paroisse qu'il les condamne ? O la bonne & l'utile » morale, s'écrie-t-il ensuite, que celle de ce Philoso- » phe ! Qu'elle est propre pour reprimer les passions » des jeunes gens, & pour leur inspirer l'amour de la » sagesse & de la temperance ! Ils y apprennent entre » autres maximes, que les dieux sont propices à tous » leurs desirs les plus honteux & les plus criminels ; & » qu'il leur est permis de tout entreprendre, & même » de se parjurer, pour en venir plus facilement à » bout.

(7) Cyrillus contra Julianum l. VI. pag. 167. edit. Gr. Lat. Paris. Αἰσχύνεται μὲν οὖν (ὁ Πλάτων) κατὰ τὸ εἰκὸς, καὶ τοῖς ἑαυτοῦ λόγοις ἐπερυθριᾷ καὶ ἑτέρων εἶναι φησὶν αὐτοὺς, ἐπαινεῖ δὲ ὅτι τὸ χρῆμα, πῶς ἐστιν ἀμφιβαλεῖν ; ἐπιτετίμηκε γὰρ τοὺς ὧδε φρονεῖν ἑλομένους οὐδαμῶς. ὦ φιλοσόφων μαθημάτων ! ὡς πολὺ λίαν ἔνεστιν αὐτοῖς τὸ ὀνησίφορον, ἀνακόπτουσι τῶν νέων τὰς ἡδονὰς, τὸν σώφρονα καὶ ἐπιεικῆ διαζῆν ἀναπείθουσι βίον· εἰ δὴ συνιεῖεν ὅτι καὶ θεοὶ συγγνώμονες τοῖς ἐρῶσιν εἰσὶ, κἂν εἰ γένοιντό πως, ἢ γυναικῶν, ἢ παίδων ἄδικοί τε καὶ ἀκρατεῖς ἐρασταὶ, πάντη τε καὶ πάντως ἀνεῖται σφίσι τὸ ἐξεῖναι μετ' ἐξουσίας, εἴπερ ἕλοιτο καὶ ψευδομοτεῖν. *Saint Cyrille rapporte immediatement auparavant le passage du Banquet de Platon dont il s'agit, avec un autre qui est tiré du Philebe, & qui autorise le même desordre.*

Socrate, dit Theodoret (8), avertit quelque part « qu'il faut éviter soigneusement tout ce qui peut nous «

Ce qu'en dit Theodoret, ainsi

(8) Theodoret. serm. XII. ad Græcos. Καὶ ὁ Σωκράτης δὲ φυλάττεσθαι ἐκέλευσε τὰ ἀναπείθοντα, μὴ πεινῶντας ἐσθίειν, καὶ μὴ διψῶντας πίνειν· καὶ τὰ βλέμματα καὶ τὰ φιλήματα τῶν καλῶν, ὡς χαλεπώτερον σκορπίων καὶ φαλαγγίων ἰὸν ἐνιέναι πεφυκότα. ἀλλὰ ταῦτα τὰ ῥήματα ἦν, ἄλλως ἔργων γεγυμνωμένα. εἰς γὰρ δὴ τὰ γυμνάσια, τῶν νέων εἵνεκα καὶ καλῶν, εἰώθει φοιτᾶν, καὶ τοὺς ὀφθαλμοὺς εἱστία τῇ κακῇ θεωρίᾳ. καὶ μαρτυρεῖ Φίληβος, καὶ Φαῖδρος, καὶ Ἀντερασταὶ, καὶ Χαρμίδης, καὶ ἄλλοι πολλοὶ διάλογοι, τοιαῦτα ἔχοντες διηγήματα. ἃ δὲ Ἀλκιβιάδης ἐν τῷ Συμποσίῳ περὶ Σωκράτους ἔφη, Πλάτων μὲν ἔγραψεν, ἐγὼ δὲ φειδοῖ τοῦ Σωκράτους, εἰπεῖν οὐκ ἀνέξομαι. τοσαύτην ἔχουσιν ἀτοπίαν καὶ παροινίαν Σωκράτους, καὶ λώβην τοῖς ὀξυῤῥόποις περὶ τὸ πλάζειν οἱ λόγοι ἐκεῖνοι ἐν ἐκείνῳ τῷ διαλόγῳ. καὶ ἑσπερίσαι αὐτὸν καὶ διανυκτερεῦσαι πίνοντα ἔφη, καὶ τῶν ἄλλων ἀπειρηκότων ἤδη, καὶ τὸν ὕπνον ἀσπασαμένων, ἐγρηγορότα μεῖναι πίνοντα, καὶ μεταξὺ διαλεγόμενον ἐννοσίφορον μὲν οὐδὲν, ἃ δὲ Ἀλκιβιάδῃ, καὶ Ἀριστοφάνει, καὶ τοῖς ἄλλοις ἥρμοττε κωμασταῖς. *Voilà le jugement que saint Cyrille & Theodoret ont porté du Dialogue de Platon, intitulé : Le Banquet ; jugement le plus conforme à la verité qui fut jamais. M. Dacier, page* 121. *de la Vie de Platon, en a une idée toute differente. Il entreprend même de justifier ce Dialogue contre Athenée, qu'il dit avoir eu en vûë de le décrier. Comme la réponse qu'il fait à cet Auteur payen, retombe sur les Peres de l'Eglise, dont nous venons de parler, je crois devoir l'examiner en deux mots. Il dit donc qu'Athenée se décrie plus par-là luy-même, qu'il ne décrie ce Dialogue. Car outre qu'il découvre, continuë-t-il, la corruption de son cœur, il fait voir qu'il n'a pas connu la beauté & le but de ce Dialogue, qui ne tend qu'à nous dégager de l'amour des beautez terrestres, pour nous porter à aimer la souveraine beauté, qui est Dieu. Il est étrange en verité que saint Cyrille, Theodoret, saint Gregoire de Nazianze, saint Jean Chrysostome, ni aucun des autres Peres de l'Eglise, ne se soient jamais apperçû du but que M. Dacier attribuë à ce Dialogue, & qu'ils ayent crû au contraire qu'il n'étoit propre qu'à inspirer & à autoriser les passions les plus criminelles. Il ajoûte qu'il croit que personne ne balancera sur le choix entre le jugement d'Athenée & celuy d'Origene, qui dans sa belle Préface sur le Cantique des Cantiques, parle du Banquet de Platon en des termes qui sont, selon le même M. Dacier, une apologie qui foudroye Athenée, qu'Origene avoit sans doute devant les yeux. Quand Origene auroit excusé, ou interpreté allegoriquement ce Dialogue de Platon, nous ne nous en étonnerions pas ; mais il n'en est rien. Cet ouvrage sur le Cantique des Cantiques, avec cette Préface dont parle M. Dacier, n'est point d'Origene, comme tous les habiles gens en convien-*

que du deréglement des mœurs de Socrate.

» porter au plaisir : mais ce ne sont-là que de vaines » paroles, qu'il démentoit par ses actions. Car ce » Philosophe avoit accoûtumé de frequenter les lieux » où les jeunes gens s'exerçoient ; afin de repaître ses » yeux des objets les plus dangereux. Le Philebe, le » Phedre, les Rivaux, Charmides & les autres Dia- » logues de Platon en sont de bonnes preuves. Pour ce » qui est, continuë-t-il, de ce qu'Alcibiade raconte de » Socrate dans le Banquet ; Platon n'a point eu honte » de l'écrire, mais moy pour épargner Socrate, je n'ay » garde de le rapporter. Ses discours ne font que trop » voir le déréglement de ses mœurs, & ne peuvent » être pour les foibles qu'une occasion dangereuse » de tomber dans les plus grands desordres. Je diray

nent, & comme il est évident par le passage même dont il s'agit, où l'Auteur fait connoître clairement qu'il n'est point grec, mais latin. D'ailleurs cet Auteur, quel qu'il puisse être, ne nie point que ces Dialogues ou ces livres des Grecs dont il parle en general, ne contiennent des choses dangereuses. Car voicy ce qu'il dit sur ce sujet suivant la traduction de M. Dacier. » *Il ne faut donc pas s'étonner si parmi nous* » *(que l'on remarque ces paroles qui font voir que cet Auteur est Latin,* » *& d'un siecle même fort inferieur à celuy d'Origene) où il y a d'autant* » *plus d'ignorans qu'il y a plus de simples, un traité de l'Amour est dan-* » *gereux puisque parmi les Grecs qui sont si sçavans & si habiles, il* » *s'en est pourtant trouvé qui ont mal pris ces Dialogues, & tout autre-* » *ment qu'ils n'ont été écrits, & qui à l'occasion de ce qu'on y dit de* » *l'amour, sont tombez dans le précipice, soit qu'ils ayent veritable-* » *ment trouvé dans ces écrits des choses qui les ont incitez à pecher, ou* » *que la corruption de leur cœur les ait empêché de les entendre. Et qu'y a-t-il de plus évident que dans ces Dialogues de Platon, de Xenophon, & de Plutarque, dont il parle sans doute, il y a quantité de choses qui incitent au mal ? Je n'en diray pas davantage là-dessus ; car j'espere que M. Dacier ne nous obligera pas de faire ce que dit S. Jean Chrysostome :* Καὶ τὸν τῆς Ἀκαδημίας ἄρξαντα, καὶ τὸν ἐκείνου διδάσκαλον ..... τούτων αἰσχροτέρους ἀνέδειξα ἄν, καὶ τὴν παιδεραστίαν, ἣν σεμνὸν εἶναί τίθενται καὶ φιλοσοφίας μέρος, ἐξεκάλυψα πάσης ἀπαμφιάσας τῆς ἀλληγορίας.

seulement

ſeulement, qu'il eſt rapporté dans ce Dialogue, que Socrate paſſa toute la nuit en débauche, & que tandis que tous les autres accablez du vin qu'ils avoient bû, ne ſongeoient qu'à dormir, luy ſeul parfaitement éveillé continuoit à boire, & à s'entretenir avec Ariſtophane & Alcibiade, non pas de diſcours utiles, mais tels que l'on peut attendre de gens diſſolus & à demi-yvres.

Chap. XV. *Si Platon a connu l'humilité, & s'il en a donné des leçons.*

VOILA LES LEÇONS de verité, de temperance, de pudeur, & de modeſtie, que Platon donne dans ce Dialogue. Ajoûtons un mot de l'humilité, dont il eſt encore plus nouveau d'entendre dire que ce Philoſophe a donné des leçons, que de la chaſteté & de la pudeur, qu'il a deshonorées & violées indignement dans tant d'endroits de ſes ouvrages. J'avois toûjours crû juſques icy, que c'étoit le Sauveur du monde qui le premier de tous nous avoit donné des leçons de cette admirable vertu, & par ſes paroles, & encore plus par ſes exemples. C'eſt ce qu'Origene & ſaint Auguſtin entre les autres Peres de l'Egliſe, m'avoient appris. Ce dogme de l'humilité eſt quelque choſe de ſi grand, dit Origene (9), qu'il nous a été enſeigné, non par un maître ordinaire, mais par Jeſus-Chriſt luy-même nôtre Sauveur, lorſqu'il a dit : Apprenez de moy que je ſuis doux & humble de cœur, & vous trouverez le repos de vos ames. Immediatement auparavant,

C'eſt le Sauveur du monde qui nous a fait connoître cette vertu. Ce que dit Origene ſur ce ſujet.

(9) Origenes l. VI. contra Celſum, pag. 286. Καὶ οὕτω μέγα δόγμα τὸ περὶ ταπεινοφροσύνης ἐστὶν, ὡς μὴ τὸν τυχόντα διδάσκαλον ἔχειν περὶ αὐτοῦ, ἀλλ' αὐτὸν λέγει τὸν τηλικοῦτον ἡμῶν Σωτῆρα, Μάθετε ἀπ' ἐμοῦ ὅτι πρᾶός εἰμι, καὶ ταπεινὸς τῇ καρδίᾳ, καὶ εὑρήσετε ἀνάπαυσιν ταῖς ψυχαῖς ὑμῶν.

Origene avoit apporté pour modele de cette vertu, l'exemple du même Sauveur, qui étant égal à Dieu, s'étoit anéanti luy-même, en prenant la forme de serviteur; & s'étoit humilié, en se rendant obéïssant jusqu'à la mort, & même jusqu'à la mort de la croix.

S. Augustin assure qu'on ne trouve rien de cette vertu dans tous les livres des Philosophes payës, & que c'est Jesus-Christ qui nous l'a fait connoître.

Saint Augustin (1) expliquant le Pseaume XXXI. est bien éloigné de croire que Platon ait donné des leçons d'humilité avant Jesus-Christ; puisqu'il soûtient que Platon & les Platoniciens, non plus que tous les autres Philosophes, n'ont jamais connu cette vertu, & qu'on n'en trouve rien dans tous leurs livres. Cette vertu, dit-il, qui apprend à confesser ses » pechez, à humilier son cœur, à ne présumer point » de soy, à n'attribuer rien à ses propres forces; cette » vertu, dis-je, ne se trouve point dans les livres des » étrangers. Elle ne se trouve, ni dans ceux des Epi- » curiens, ni dans ceux des Stoïciens, ni dans ceux des » Manichéens, ni enfin dans ceux des Platoniciens. » Par-tout même où l'on trouve les meilleurs preceptes » pour les mœurs, cette vertu d'humilité neanmoins » ne s'y trouve pas. Elle ne tire son origine que de

(1) August. enarr. in Psal. xxxi. Hæc aqua confessionis peccatorum, hæc aqua humiliationis cordis, hæc aqua vitæ salutaris, abjicientis se, nihil de se præsumentis, nihil suæ potentiæ superbe tribuentis: Hæc aqua in nullis alienigenarum libris est, non in Epicureis, non in Stoïcis, non in Manichæis, non in Platonicis. Ubicumque etiam inveniuntur optima præcepta morum & disciplinæ, humilitas tamen ista non invenitur. Via humilitatis hujus aliunde non manat, a Christo venit. Hæc via ab illo est, qui cum esset altus, humilis venit. Quid enim aliud docuit humiliando se factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis? Quid aliud docuit solvendo quod non debebat, ut nos a debito liberaret? Quid aliud docuit baptizatus, qui peccatum non fecit, crucifixus qui reatum non habebat? Quid aliud docuit, nisi hanc humilitatem?

Jesus-Christ : c'est de luy qu'elle vient : c'est luy qui « nous l'a apprise, lorsqu'étant grand, il s'est fait petit « pour venir à nous. Car que nous a-t-il appris autre « chose, lorsqu'il s'est humilié en se rendant obéïssant « jusqu'à la mort, & jusqu'à la mort de la croix ? Que « nous a-t-il appris autre chose, lorsqu'il a payé ce qu'il « ne devoit point, pour nous acquitter de nos dettes ? « N'est-ce point ce qu'il nous a appris encore, en se « faisant baptiser, quoy qu'il n'eût point de peché à « effacer ; en mourant sur la croix, quoy qu'il n'eût « point de crime à expier ? Enfin toute sa vie, toute sa « doctrine, toutes ses actions ne nous apprennent-elles « pas cette vertu d'humilité ? «

Loin de trouver des leçons d'humilité dans les livres de Platon, on n'y trouve que des leçons d'orgueil & de vanité.

N'enlevons donc pas à Jesus-Christ la gloire de nous avoir enseigné le premier cette vertu ; & à nous l'avantage de l'avoir apprise d'un tel maître, qui seul étoit capable de nous l'apprendre, & de nous la faire aimer. Ne la cherchons pas inutilement dans les livres d'un Philosophe payen, où loin d'en trouver quelques vestiges, l'on ne trouve au contraire, selon saint Jean Chrysostome (2), que des leçons

(2) Chrysost. hom. XXXVI. in Acta Apost. Ὅτι γὰρ χρημάτων οὐ δεῖ καταφρονεῖν Πλάτων ἔπεισε, τοσαύτην περιουσίαν, καὶ πλῆθος χρημάτων, καὶ δακτυλίους χρυσοῦς καὶ φιάλας περιποιησάμενος. ὅτι δὲ δόξης οὐ χρὴ καταφρονεῖν τῆς παρὰ τῶν πολλῶν, Σωκράτης αὐτὸς κἂν μυρία φιλοσοφῇ περὶ τούτου, δείκνυσι· πάντα γὰρ πρὸς δόξαν ὁρῶν ἐποίει· καὶ εἴγε τῶν ἐκείνου λόγων ἔμπειροι ἦτε, πολὺν ἂν τὸν ὑπὲρ τούτων ἐκίνησα λόγων, καὶ ἔδειξα πολλὴν παρ' αὐτῶν τὴν εἰρωνείαν (εἴγε εἷς ὁ μαθητὴς αὐτοῦ λέγει πείθεσθαι χρὴ) καὶ πῶς ἀπὸ κενοδοξίας πάντα αὐτῷ τὰ γράμματα τὴν ὑπόθεσιν ἔχει. *Ce que dit icy saint Jean Chrysostome des richesses de Platon, est fort contraire à ce que quelques Platoniciens comme Apulée & quelques autres admirateurs de ce Philosophe, nous disent de sa pauvreté & du mépris qu'il faisoit des richesses. Mais saint Jean Chrysostome a pour garand de ce qu'il avance le testament.*

& des exemples d'un orgüeil & d'une vanité raffinée.

Ce que dit ſaint Jean Chryſoſtome ſur ce ſujet.

» Que Platon, dit ce Pere, n'ait point mépriſé les ri-
» cheſſes, celles qu'il poſſedoit, ces vaſes & ces an-
» neaux d'or qu'il avoit, en ſont de bonnes preuves.

même de Platon, où ſans parler de deux fonds de terre qu'il legue au fils d'Adimantus, il luy donne encore trois mines d'argent, deux coupes ou vaſes d'argent, l'une peſant cent ſoixante-cinq dragmes, & l'autre, quarante-cinq : un anneau, & un pendant d'oreille d'or. Diogene Laërce, qui nous a conſervé ce teſtament, nous dit encore clairement, que Platon étoit riche, & qu'il avoit reçû plus de quatre-vingt talens de Denys de Syracuſe. Au reſte, non ſeulement ſaint Jean Chryſoſtome ſoûtient que Platon, Zenon, & les autres Philoſophes
» *n'ont point connu l'humilité ; mais il ſoûtient encore qu'ils n'ont pas*
» *eu même les premieres idées des autres vertus Chrétiennes, telles que la*
» *virginité, la pauvreté volontaire, le jeûne, &c. loin d'entreprendre*
» *d'en perſuader aux autres la pratique. Qu'il s'en faut bien que leur*
» *morale, comme celle du Chriſtianiſme, enſeigne à reprimer les mauvais*
» *deſirs, les regards trop libres, les paroles offenſantes, le ris immoderé.*
» *Qu'enfin ils n'ont jamais eu aucun de ces grands ſentimens de Dieu,*
» *que le Chriſtianiſme a répandus par-tout :* Παρθενίας μὲν γὰρ ἐκεῖνοι (Πλάτων καὶ Ζήνων) οὐδὲ ὄναρ οὐδὲ ὄνομα ἐφαντάσθησαν, οὐδὲ ἀκτημοσύνης, οὐδὲ νηστείας, οὐδέ τινος ἄλλου τῶν ὑψηλῶν. οἱ δὲ παρ' ἡμῖν οὐκ ἐπιθυμίαν ἐξορίζουσι μόνον, οὐδὲ πρᾶξιν κολάζουσιν, ἀλλὰ καὶ ὄψιν ἀκόλαστον καὶ ῥήματα ὑβριστικὰ, καὶ γέλωτα ἄτακτον, καὶ σχῆμα, καὶ βάδισμα, καὶ κραυγὴν, καὶ μέχρι τῶν μικροτάτων προάγουσι τὴν ἀκρίβειαν, καὶ τὴν οἰκουμένην ἅπασαν τοῦ τῆς παρθενίας ἐνέπλησαν φυτοῦ. καὶ περὶ Θεοῦ δὲ ταῦτα φιλοσοφεῖν πείθουσι καὶ τῶν ἐν οὐρανοῖς πραγμάτων, ἃ μηδεὶς μηδέποτε ἐκείνων μηδὲ εἰς νοῦν λαβεῖν ἴσχυσε. πῶς γὰρ οἱ κνωδάλων καὶ θηρίων χαμαὶ ἑρπόντων καὶ ἑτέρων ἀτιμοτέρων εἰκόνας θεοποιήσαντες; *Saint Chryſoſtome ajoûte, qu'auſſi n'eſt-il plus fait mention de la morale de Platon, ni de ſa République ; au lieu que la morale & les loix du Chriſtianiſme fleuriſſent de plus en plus. Qu'au reſte, il ne faut pas s'étonner que les loix de Platon ſoient tombées abſolument ; puiſque c'étoit le démon qui les avoit ſuggerées à ce Philoſophe, & que c'eſt delà que l'on y trouve tant de choſes obſcénes, obſcures, & abſurdes.* Ἀλλ' ὅμως καὶ ἐδέχθη καὶ ἐπιστεύθη τὰ ὑψηλὰ ταῦτα δόγματα, καὶ καθ' ἑκάστην ἀνθεῖ τὴν ἡμέραν καὶ ἐπιδίδωσι· τὰ δὲ ἐκείνων οἴχεται καὶ ἀπόλωλεν, ἀραχνίων εὐκολώτερον ἀφανισθέντα. καὶ μάλα εἰκότως. δαίμονες γὰρ ταῦτα διηγόρευον. διὸ καὶ μετὰ τῆς ἀσελγείας καὶ πολλὴν ἔχει τὸν ζόφον, καὶ πλέον τὸ ἄτοπον. Chryſoſt. hom. 1. in Matth. *On voit par-là de plus en plus, quelle idée ſaint Jean Chryſoſtome & les autres Peres de l'Egliſe avoient de la Philoſophie payenne & Platonicienne.*

Qu'il ait aimé la vaine gloire, Socrate qui ne faiſoit "
rien que dans cette vûë, nous le montre clairement. "
Au reſte, ſi les diſcours de ce Philoſophe vous étoient "
connus, je vous entretiendrois plus au long ſur ce "
ſujet, & je vous ferois voir que ſelon le témoigna- "
ge même de ſon diſciple, l'ironie luy étoit ordinaire, "
& que ſes entretiens étoient tous remplis de vaine "
gloire. "

L'ironie de Socrate n'étoit qu'un orgüeil diſſimulé.

En effet, cette ironie ſi familiere à Socrate, approuvée & ſuivie avec tant d'affectation par ſon diſciple, qu'eſt-ce autre choſe qu'une vanité déguiſée & qu'un orgüeil raffiné? Socrate (3) parloit toûjours tout autrement qu'il ne penſoit. A l'entendre, il étoit fort au deſſous de tous les ſophiſtes & de tous les Philoſophes de ſon temps: il les refutoit neanmoins, & ſe mocquoit d'eux perpetuellement. Il ne ceſſoit de dire, qu'il ne ſçavoit rien; mais on voyoit bien qu'il étoit perſuadé du contraire; & perſonne ne s'y méprenoit. En un mot, il étoit de ceux dont parle l'Ecriture, lorſqu'elle dit, qu'il y en a qui s'humilient malignement, & que tout leur interieur eſt rempli de fraude. Quoy de plus oppoſé à l'humilité, que cette ſorte d'ironie maligne? L'homme veritablement humble ne dit que ce qu'il penſe; & lorſqu'il parle de ſon ignorance ou de ſes defauts, c'eſt qu'il en eſt perſuadé, & qu'il deſire ſincerement que tout le monde en ſoit perſuadé comme luy.

Parole de

Mais examinons ſur quoy M. Dacier prétend que

(3) Cicero l. IV. Acad. Quæſt. Cum aliud diceret atque ſentiret (Socrates) libenter uti ſolitus eſt ea diſſimulatione, quam Græci εἰρωνείαν vocant.

Platon, qui a persuadé M. Dacier que ce Philosophe avoit connu l'humilité.

Platon a connu l'humilité. Il nous produit un passage de ce Philosophe (4), où se trouve le mot grec dont les Ecrivains sacrez se sont servis pour signifier un homme humble. Je pourrois facilement luy faire voir, que les Payens ont toûjours pris ce mot dans un sens tout different, & ordinairement pour marquer un defaut, & non pas une vertu. Mais pour ne point entrer dans une dispute de Grammaire, je diray seulement, que l'Epicurien (5) Celse a produit

Celse a eu

(4) *Vie de Platon, page 153. Platon, dit M. Dacier, employe icy (l. IV. des Loix) le même terme dont les Ecrivains sacrez se sont servis pour exprimer celuy qui est humble d'esprit,* ταπεινός. *Les Payens connoissoient donc non seulement le nom de cette vertu, mais la vertu même. M. Dacier ne s'accorde pas icy avec ce qu'il dit dans sa Préface sur les Reflexions morales de l'Empereur Marc Antonin ; car il y avouë en propres termes, que ni l'Academie, ni le Portique n'ont jamais eu de mot, qui signifie proprement ce que nous appellons humilité. Qu'étoit-il besoin qu'il encherît icy sur ce qu'il dit là à la loüange de la Morale payenne ? N'étoit-ce pas assez qu'il eût entrepris de faire voir que cette Morale contenoit ce qu'il y a de plus excellent & de plus parfait dans celle du Christianisme ? N'étoit-ce pas assez qu'il eût dit des Stoïciens, qu'il n'y a rien de plus parfait que leurs maximes, & qu'après l'Ecriture sainte rien ne merite davantage d'être entre les mains des hommes, qui veulent suivre la justice, & faire un bon usage de leur raison ? N'étoit-ce pas assez qu'il eût dit de Socrate, que quand on juge de luy par les veritez qu'il a connuës, on ne se contente pas de dire qu'il étoit grand Philosophe ; qu'on est presque tenté d'assurer qu'il étoit Prophete, & que Dieu luy avoit revelé des mysteres qui devoient être accomplis dans les derniers temps ? Combien tous ces éloges sont-ils outrez ? combien sont-ils préjudiciables à l'estime que nous devons faire des ouvrages des SS. Peres, & de ceux des autres Auteurs Chrétiens qui nous instruisent des maximes de la Morale du Christianisme ? Avec quelle facilité enfin pourrois-je réfuter toutes ces idées, & découvrir l'impieté & la brutalité même de la Morale de ces Philosophes ?*

(5) Origenes l. VI. contra Celsum, pag. 285. Εἶτα μετὰ ταῦτα ὁ Κέλσος, ὡς περιηχηθεὶς τὰ περὶ ταπεινοφροσύνης, καὶ μὴ ἐπιμελῶς αὐτὴν νοήσας, βούλεται μὲν τὴν παρ' ἡμῖν κακολογεῖν. οἴεται δὲ αὐτὴν παράκουσμα εἶναι τῶν Πλάτωνος λόγων, ὅς φησί που ἐν τοῖς νόμοις, Ὁ μὲν δὴ Θεὸς, ὥσπερ καὶ ὁ παλαιὸς λόγος, ἀρχήν τε, καὶ τελευτὴν, καὶ μέσα

autrefois le même passage, pour appuyer la même prétention, & le reproche qu'il faisoit aux Chrétiens d'avoir appris de Platon ce qu'ils enseignoient de l'humilité. Il est croyable que M. Dacier ne l'a point sçû; car autrement auroit-il voulu adopter l'imagination de cet ennemi declaré du Christianisme? Et la réponse qu'Origene luy fait au même endroit, ne l'auroit-elle point convaincu que ni Platon, ni Celse n'ont jamais connu cette vertu? *autrefois la même idée.*

En effet, ce grand homme (6) fait voir à cet Epi- *Réponse d'O-*

τῶν ὄντων ἁπάντων ἔχων, εὐθεῖαν περαίνει κατὰ φύσιν περιπορευόμενος. τῷ δ' ἀεὶ ξυνέπεται δίκη τῶν ἀπολειπομένων τοῦ θείου νόμου τιμωρός· ἧς ὁ μὲν εὐδαιμονήσειν μέλλων ἐχόμενος ξυνέπεται ταπεινὸς καὶ κεκοσμημένος. *Celse, comme le dit Origene, avoit bien entendu parler confusément de l'humilité dont les Chrétiens faisoient profession; mais il ne la connoissoit pas: delà le mépris qu'il en fait, & l'idée par laquelle il se figure que les Chrétiens l'ont apprise de Platon, en prenant de travers ses paroles.*

(6) Idem ibid. Ἅμα δὲ δηλοῦται διὰ τούτων, ὅτι οὐ πάντως ὁ ταπεινοφρονῶν ἀσχημόνως καὶ ἀπαισίως ταπεινοῦται χαμαιπετὴς ἐπὶ τῶν γονάτων καὶ πρηνὴς ἐρριμμένος, ἐσθῆτα δυστήνων ἀμφισκόμενος, καὶ κόνιν ἐπαμώμενος. ὁ γὰρ κατὰ τὸν προφήτην ταπεινοφρονῶν, πορευόμενος ἐν μεγάλοις καὶ θαυμασίοις, τοῖς ὑπὲρ αὐτὸν, τοῖς ἀληθῶς μεγάλοις δόγμασι, καὶ τοῖς θαυμασίοις νοήμασι, ταπεινοῖ ἑαυτὸν ὑπὸ τὴν κραταιὰν χεῖρα τοῦ Θεοῦ. Εἰ δέ τινες, διὰ τὴν ἰδιότητα μὴ τρανώσαντες τὸ περὶ τῆς ταπεινοφροσύνης δόγμα, τοιαῦτα ποιοῦσιν· οὐ τὸν λόγον αἰτιατέον, ἀλλὰ τῇ ἰδιωτείᾳ τῶν προθεμένων μὲν τὰ κρείττονα, διὰ δὲ τὸν ἰδιωτισμὸν ἀποτυγχανόντων, συγγνωστέον. μᾶλλον γὰρ τοῦ κατὰ Πλάτωνα ταπεινοῦ καὶ κεκοσμημένου ταπεινὸς καὶ κεκοσμημένος ἐστὶν, ὁ κεκοσμημένος μὲν διὰ τὸ πορεύεσθαι ἐν μεγάλοις καὶ θαυμασίοις ὑπὲρ αὐτόν· ταπεινὸς δὲ, ἐπεὶ καὶ ἐν τούτοις ὢν, ταπεινοῦται ἑκὼν· οὐχ ὑπὸ τὸν τυχόντα, ἀλλ' ὑπὸ τὴν κραταιὰν χεῖρα τοῦ Θεοῦ, διὰ τοῦ διδασκάλου τῶν τοιούτων μαθητῶν Ἰησοῦ. ὃς οὐχ ἁρπαγμὸν ἡγήσατο τὸ εἶναι ἴσα Θεῷ, ἀλλ' ἑαυτὸν ἐκένωσε μορφὴν δούλου λαβὼν, καὶ σχήματι εὑρεθεὶς ὡς ἄνθρωπος, ἐταπείνωσεν ἑαυτὸν, γενόμενος ὑπήκοος μέχρι θανάτου, θανάτου δὲ τοῦ σταυροῦ. *Ce discours d'Origene, qui est un peu obscur à cause de l'allusion qu'il fait aux paroles du Pseaume 130. v. 1. 2. 3. se reduit à dire que la veritable humilité ne consiste pas dans l'exterieur, mais dans les sentimens du cœur; qu'elle est d'autant plus excellente, que l'humble possede d'ailleurs de hautes & de sublimes connoissances, telles que sont*

rigene à l'objection de Celse.

„ curien, que l'humilité ne consiste pas, comme il se „ l'imaginoit, dans les dehors d'un exterieur composé, „ ni dans certaines postures de corps que l'on peut pren- „ dre ; comme de se mettre à genoux, se prosterner „ par terre, se couvrir la tête de cendres ; mais dans les „ sentimens d'un cœur soûmis & humilié sous la puis- „ sante main de Dieu ; & que s'il se trouvoit des Chré- „ tiens peu instruits, qui fissent consister toute leur hu- „ milité dans ces pratiques & ces manieres exterieures, „ il ne falloit point s'en prendre à la doctrine dont ils „ faisoient profession ; mais pardonner à leur simpli- „ cité & à leur foiblesse, qui ne pouvant atteindre à „ ce qu'il y a d'essentiel dans cette vertu, s'en tenoit „ à ces sortes de pratiques. Qu'au reste, il n'y avoit „ point de comparaison à faire entre cet homme mo- „ deste & composé de Platon, & un Chrétien, qui „ s'élevant au dessus de luy-même, & s'appliquant con- „ tinuellement à ce qu'il y a de plus sublime dans la „ vertu & dans la sagesse, s'humilie volontairement, „ non pas sous la conduite d'un homme, mais sous la „ puissante main de Dieu.

L'homme humble de Platon n'a tout au plus que l'exterieur de l'humilité.

On voit par cette réponse d'Origene, autant que par l'objection de Celse, que l'homme humble de Platon n'a tout au plus que l'exterieur de l'humilité, & rien du tout de l'interieur, en quoy sur tout elle consiste ; & que toute sa vertu se borne à suivre la

celles que le Christianisme enseigne, & qu'il s'humilie, non pas sous l'homme, & pour l'amour de l'homme, mais sous la puissante main de Dieu, suivant l'exemple & pour l'amour de Jesus-Christ, qui étant Dieu, s'est anéanti en prenant la forme d'un esclave, & s'est humilié en se rendant obéissant à son Pere jusqu'à la mort de la croix ; & qu'enfin un Chrétien qui est dans ces dispositions, est sans doute un peu different de l'humble dont parle Platon. ...

justice,

justice, c'est-à-dire, à obéïr aux magistrats & à se conformer aux loix de son pays (7), qui est la seule chose que ce Philosophe prétend dans ce qu'il dit là, & dans tout ce qu'il ajoûte ensuite. Or que l'on pense un moment aux loix que Platon luy-même établit, & dans l'observation desquelles il fait consister l'humilité qu'il connoît; & après cela, qu'on nous vante en luy cette vertu, & qu'on la compare à l'humilité chrétienne: c'est-à-dire les tenebres à la lumiere, Belial à Jesus-Christ.

Platon n'a pas eu les premieres notions de l'humilité.

Mais montrons encore plus évidemment, que Platon n'a pas eu seulement les premieres & les plus simples idées de cette vertu. Nous venons de voir dans saint Augustin, qu'un de ses premiers effets, c'est de nous apprendre à reconnoître nos fautes, à les confesser & à en demander pardon à Dieu, en nous humiliant, comme dit Origene, sous sa main toute-puissante. Or que l'on me montre dans tous les ouvrages de Platon un seul endroit, par où l'on puisse conjecturer qu'il a reconnu ses égaremens, & qu'il en a demandé pardon à Dieu, en s'humiliant sous sa main toute-puissante; & je consens après cela, de tomber d'accord qu'il a connu l'humilité. Mais n'est-ce pas une chimere que de prétendre trouver quelque sentiment pareil dans un Philosophe payen, tout

(7) *Platon oppose dans la suite à cet humble dont il parle, un homme qui enyvré de ses richesses, de ses honneurs, ou de sa beauté, refuse de se soûmettre aux magistrats & aux loix, & qui se joignant à d'autres jeunes gens qui luy ressemblent, bouleverse tout dans la République, dont il cause la ruine avec la sienne propre & celle de sa famille. Cela fait voir que par cet humble dont il parle, il n'entend qu'un homme, que la crainte des châtimens rend obeïssant & soûmis aux loix. C'est uniquement à quoy tend tout son discours.*

bouffi d'orgüeil, tout rempli de tenebres; qui, quoy qu'il ait connu le veritable Dieu, ne l'a neanmoins jamais glorifié comme tel; & qui dans cet endroit même où il parle de cet homme prétendu humble, luy ordonne de ſacrifier regulierement (8) aux divinitez celeſtes & terreſtres, aux démons, aux heros, & aux ſtatuës mêmes conſacrées à toutes ces fauſſes divinitez?

Loüanges exceſſives données à Platon & à ſes ouvrages.

Je m'arrête peut-être un peu trop ſur ce ſujet; mais en verité, c'eſt que j'ay de la peine de voir que malgré l'autorité de l'Apôtre ſaint Paul (9), & celle de

(8) Plato l. IV. de Legibus, pag. 716. tom. II. edit. Serrani. Νοήσωμεν δὲ τούτοις ἑπόμενον εἶναι τὸν τοιόνδε λόγον, ἁπάντων κάλλιστον καὶ ἀληθέστατον, οἶμαι, λόγων· ὡς τῷ μὲν ἀγαθῷ θύειν καὶ προσομιλεῖν δὴ τοῖς θεοῖς, καὶ εὐχαῖς, καὶ ἀναθήμασι, καὶ ξυμπάσῃ θεραπείᾳ θεῶν, κάλλιστον, καὶ ἄριστον, καὶ ἀνυσιμώτατον πρὸς τὸν εὐδαίμονα βίον, καὶ δὴ καὶ διαφερόντως πρέπον. τῷ δὲ κακῷ τούτων τἀναντία πέφυκεν. *Cet homme de bien, dont parle icy Platon, eſt le même que ce prétendu humble, dont il a parlé immediatement auparavant. Il explique un peu après quels ſont ces dieux, à qui il veut que l'humble ou l'homme de bien ſacrifie:* Πρῶτον μὲν φαμὲν τιμὰς τὰς μετ' ὀλυμπίους τε καὶ τοὺς τὴν πόλιν ἔχοντας θεοὺς, τοῖς χθονίοις ἄν τις θεοῖς ἄρτια, καὶ δεύτερα, καὶ ἀριστερὰ νέμων, ὀρθότατα τοῦ τῆς εὐσεβείας σκοποῦ τυγχάνοι· τοῖς δὲ τούτων ἄνωθεν, τὰ περιττὰ καὶ ἀντίφωνα τοῖς ἔμπροσθεν ῥηθεῖσι νῦν δή. μετὰ θεοὺς δὲ τούσδε, καὶ τοῖς δαίμοσιν ὅγ' ἔμφρων ὀργιάζοιτ' ἄν· ἥρωσι δὲ μετὰ τούτους. ἐπακολουθεῖ δ' αὐτοῖς ἱδρύματα ἴδια πατρῴων θεῶν κατὰ νόμον ὀργιαζόμενα.

(9) Ad Rom. cap. I. v. 18. & ſeqq. *Les Peres de l'Egliſe ont appliqué conſtamment aux Platoniciens tout ce que dit l'Apôtre ſaint Paul dans ce chapitre. Nous l'avons déja vû ſouvent, & nous le verrons encore dans la ſuite. Auſſi eſt-il certain qu'il n'y a point de Philoſophes payens, que cette foudroyante cenſure de l'Apôtre deſigne plus clairement, que Platon & ſes ſectateurs. Remarquons ſeulement en paſſant qu'entre les autres vices déteſtables que ſaint Paul reprend en eux, l'orgüeil n'eſt pas oublié.* Καὶ καθὼς οὐκ ἐδοκίμασαν τὸν Θεὸν ἔχειν ἐν ἐπιγνώσει, παρέδωκεν αὐτοὺς ὁ Θεὸς εἰς ἀδόκιμον νοῦν, ποιεῖν τὰ μὴ καθήκοντα. πεπληρωμένους πάσῃ ἀδικίᾳ, πορνείᾳ, πονηρίᾳ, πλεονεξίᾳ, κακίᾳ· μεστοὺς φθόνου, φόνου, ἔριδος, δόλου, κακοηθείας· ψιθυριστὰς, καταλάλους, θεοστυγεῖς, ὑβριστὰς, ὑπερηφάνους, ἀλαζόνας. *Il n'y a pas une ſeule de*

tous les Peres de l'Eglise, on nous représente des Philosophes payens convaincus par leurs propres ouvrages & par toute l'histoire de leur vie, des plus grands égaremens & des crimes les plus abominables, comme des Chrétiens parfaits & des Saints du premier ordre. J'ay peine d'entendre dire (1), qu'*après les Ecrits des Saints, il n'y a rien de si capable de r'animer une raison qui n'est pas encore éteinte, rien de si sublime & de si divin* que les ouvrages de Platon. Il me paroît que c'est relever même ce Philosophe au dessus des Auteurs sacrez, que de dire (2) : Que *la plûpart des veritez divines, qui ont été annoncées par les Prophetes, & qui sont enseignées dans l'Evangile, se trouvent prouvées dans ses écrits avec tant de force & tant d'évidence, que l'opiniâtreté la plus ingenieuse ne sçauroit leur rien opposer.* Quoy qu'il en soit, on va voir que les Peres de l'Eglise en ont jugé bien autrement : que loin de croire qu'aucune des veritez qui ont été annoncées par les Prophetes, se trouve bien prouvée ou bien exposée dans les Ecrits de ce Philosophe, ils ont soûtenu au contraire, qu'il avoit alteré & corrompu par une infinité de fables & d'erreurs ce qu'il en avoit appris ; & que Platon luy-même, que l'on range presque avec les Prophetes & les Apôtres, ne doit être placé que beaucoup au dessous du dernier de tous les Chrétiens.

Mais pour ne point perdre de vûë nôtre but prin- *Conclusion.*

ces accusations que l'on ne puisse prouver par des faits & des témoignages tirez des ouvrages des Platoniciens mêmes, & des autres Auteurs profanes.

(1) *Dès le commencement de l'Epître dédicatoire des œuvres de Platon.*

(2) *Là-même.*

contre le prétendu Platonisme des SS. Peres, tirées de la refutation qu'ils ont faite des erreurs de ce même Platonisme.

cipal, avant que d'aller plus loin, arrêtons-nous icy un moment pour faire deux reflexions au sujet des erreurs de Platon, que nous avons exposées jusqu'à present. La premiere est, que les Peres de l'Eglise s'étant appliquez avec tant de zele à refuter les erreurs de la Theologie, de la Physique & de la Morale de ce Philosophe, & souvent avec des termes si durs & si pleins de mépris pour toute sa Philosophie & pour sa personne même; on ne peut pas avoir des preuves plus certaines ni plus évidentes de la fausseté de l'accusation qu'on leur intente aujourd'huy, d'avoir été Platoniciens. La seconde est, que quoy qu'ils ayent refuté aussi les erreurs des autres Philosophes, & en particulier celles d'Aristote, il s'en faut bien neanmoins qu'ils l'ayent fait, ni si souvent, ni si universellement, ni enfin avec tant de force & d'étenduë. Or ce que l'on trouve de temps en temps dans leurs écrits contre ce Philosophe, a convaincu tout le monde qu'ils n'avoient pas été Aristoteliciens ou Peripateticiens; il faut donc par consequent, & à plus forte raison reconnoître, qu'ils ont été beaucoup moins Platoniciens.

CH. XV. *Quels sentimens les Peres de l'Eglise ont eu sur les bonnes choses qui se trouvent dans les livres de Platon. Ils ont été persuadez que Platon les avoit prises des livres saints, de quelque ma-*

VENONS A PRESENT aux bonnes choses que Platon a dites, & à ces sentimens plus raisonnables, par lesquels il a paru s'éloigner moins que les autres Philosophes, des dogmes du Christianisme; & voyons comment les Peres de l'Eglise se sont comportez à cet égard. Nous avons déja dit, que loin de les luy attribuer, ils l'ont accusé ordinairement de les avoir pris des livres saints; soit que ce qui en avoit été traduit en langue Grecque, avant la version des Sep-

tante, fût tombé entre ses mains; soit qu'il eût été instruit de ce qu'ils contenoient, dans le voyage qu'il fit en Egypte, où il eut le moyen de conferer avec les Sçavans du pays, & avec des Juifs mêmes; soit enfin qu'il n'en eût appris que ce que la renommée en publioit sur des bruits incertains & mêlez de quantité de fables : de la même maniere que plusieurs autres anciens Auteurs payens, tant Grecs que Latins, paroissent avoir appris ce qu'ils ont dit dans leurs livres de l'Histoire & de la Religion des Juifs. Quoy qu'il en soit de la voye dont Platon a pû parvenir à la connoissance qu'il a euë des dogmes de l'Ecriture, & sur laquelle les SS. Peres ne décident rien; il est certain qu'ils s'accordent tous sans exception pour le fait; & que la plûpart le prouvent fort au long; comme entre autres saint Justin, Clement d'Alexandrie, Origene, Eusebe, Theodoret, & saint Cyrille.

niere qu'il en ait eu connoissance.

Comme la chose est fort connuë, & qu'il n'y a presque personne qui n'en soit instruit, je ne m'arrêteray pas à rapporter sur ce sujet leurs passages, dont le détail & l'explication nous meneroient trop loin. Je me contenteray de réfuter à la fin de cet ouvrage ce que l'on oppose à ce sentiment unanime des Peres de l'Eglise. Mais ce que je croy beaucoup plus necessaire de bien faire connoître à present, & à quoy il me semble que l'on ne fait pas assez d'attention, c'est qu'en même temps que les SS. Peres accusent & convainquent Platon d'avoir tiré beaucoup de choses de la doctrine des Hebreux, ils l'accusent aussi de les avoir corrompuës par les erreurs qu'il y a mêlees.

Ils l'accusent en même temps d'avoir corrompu par ses erreurs toutes ces veritez dérobées.

En effet, si ce Philosophe a tiré de là la connois-

On ne peut

pas douter de la verité de cette accusation.

ſance qu'il a euë du veritable Dieu, ou la maniere dont il en a parlé, en diſant preſque dans les mêmes termes que Moyſe, qu'il eſt celuy qui eſt toûjours, & qui n'a point eu de commencement; il eſt indubitable qu'il a corrompu cette verité capitale par cette multitude de divinitez chimeriques qu'il admet, & auſquelles il veut que l'on ſacrifie. S'il a tiré de la même ſource, que Dieu étoit le pere & l'auteur de l'univers, il y a ajoûté cette erreur groſſiere, qu'il l'avoit formé d'une matiere préexiſtente & éternelle comme luy. S'il a connu par ce moyen l'immortalité de l'ame, il y a ajoûté de ſon fond toutes les rêveries de la Metempſychoſe. S'il a parlé d'un jugement qu'il faut ſubir après cette vie, & des peines qui ſont préparées à ceux qui ſe trouveront coupables; il a mêlé & confondu ces veritez avec toutes les fables que les Poëtes debitoient de leur Minos & de leur Rhadamanthe. En un mot, il ne ſe trouve pas un ſeul point de ſa doctrine, par où il paroiſſe dire quelque choſe d'approchant de celle des Hebreux, qu'il n'ait défiguré, alteré & corrompu de la même maniere par un grand nombre de fables & d'erreurs.

D'où vient que Platon a ainſi corrompu ce qu'il a pris de la doctrine des Hebreux.

Si l'on en demande la raiſon, les Peres en apportent pluſieurs. Ils diſent qu'il l'a fait en partie par crainte, pour éviter les dangers dont il étoit menacé, s'il paroiſſoit s'éloigner trop des ſentimens reçûs dans ſon pays: partie par ignorance, & pour avoir pris de travers ce qu'il avoit lû, ou ce qu'on luy avoit dit: partie enfin par vanité, pour déguiſer ſes vols, dire quelque choſe de luy-même, & n'être pas un

simple copiste des sentimens d'autruy. Mais il est important de les écouter eux-mêmes sur ce sujet. Ils parlent quelquefois en general, sans nommer expressément Platon ; mais on ne peut douter qu'ils n'ayent en vûë ce Philosophe beaucoup plus que tous les autres.

Témoignages des SS. Peres, qui marquent qu'ils ont accusé constamment Platon de ces corruptions.

Commençons par Clement d'Alexandrie (3), dont une des principales fins qu'il s'est proposées dans son grand ouvrage des Stromes, a été de montrer que Platon & tous les Philosophes Grecs n'avoient été presque en tout que les plagiaires & les corrupteurs de Moyse & des Prophetes. Il y a, dit cet ancien Auteur, dans la Philosophie payenne, qui a été dérobée à peu près comme le feu du ciel le fut autrefois par Promethée, quelques étincelles, d'où l'on peut tirer de la lumiere, quelques traces de sagesse, & quelques sentimens de Dieu, que les Philosophes qui ont vécu avant la naissance de Jesus-Christ, & que l'on peut regarder comme autant de voleurs & de larrons, ont pris des Prophetes Hebreux. Mais comme ils n'ont point sçû que c'étoit là des parties de la verité, ils ne les ont point traitées comme ils devoient. Car se les appropriant comme leurs autres dogmes, ils en ont corrompu les unes entierement, & ont sophistiqué les autres mal à propos par ce

Paroles de Clement d'Alexandrie.

(3) Clemens Alexandr. l. 1. Strom. Ἔστιν οὖν κἀν φιλοσοφίᾳ τῇ κλαπείσῃ, καθάπερ ὑπὸ Προμηθέως, πῦρ ὀλίγον εἰς φῶς ἐπιτήδειον χρησίμως ζωπυρούμενον, ἴχνος τι σοφίας, καὶ κίνησις παρὰ Θεοῦ. ταῦτα δ᾽ ἂν εἶεν κλέπται καὶ λῃσταὶ οἱ παρ᾽ Ἕλλησι φιλόσοφοι, οἱ πρὸ τῆς τοῦ Κυρίου παρουσίας παρὰ τῶν Ἑβραϊκῶν προφητῶν μέρη τῆς ἀληθείας, οὐ κατ᾽ ἐπίγνωσιν λαβόντες· ἀλλ᾽ ὡς ἴδια σφετερισάμενοι δόγματα, καὶ τὰ μὲν παραχαράξαντες· τὰ δὲ ὑπὸ περιεργίας ἀμαθῶς σοφισάμενοι· τὰ δὲ καὶ ἐξευρόντες· ἴσως γὰρ καὶ πνεῦμα αἰσθήσεως ἐσχήκασιν.

„ qu'ils y ont ajoûté. Ce n'eſt pas qu'ils n'ayent trouvé auſſi quelque choſe d'eux-mêmes, car après tout „ ils ne manquoient pas de ſens, ni de raiſon.

Il parle de la même maniere dès le commencement „ du ſecond (4) livre de ſon ouvrage. Puiſque l'Ecri- „ ture nous aſſure, dit-il, que les Grecs ont volé la „ Philoſophie des Barbares, il faut à preſent le faire „ voir en peu de mots. Nous montrerons donc que „ non ſeulement ils ont contrefait ce qui eſt rapporté „ de plus merveilleux dans nos Hiſtoires, mais nous „ les convaincrons encore, qu'ayant pillé nos princi- „ paux dogmes, ils les ont entierement corrompus.

Enfin dans ſon ſixiéme livre (5), après avoir dit

(4) Idem initio libri II. Ἑξῆς δ' ἂν εἴη διαλαβεῖν, ἐπεὶ κλέπτας τῆς βαρβάρου φιλοσοφίας Ἕλληνας εἶναι προσεῖπεν ἡ γραφή, ὅπως τοῦτο δι' ὀλίγων δειχθήσεται. οὐ γὰρ μόνον τὰ παράδοξα τῶν παρ' ἡμῖν ἱστορουμένων ἀπομιμουμένους ἀναγράφειν αὐτοὺς παραστήσομεν. πρὸς δὲ τὰ κυριώτατα τῶν δογμάτων σκευωρουμένους παραχαράσσοντας πρεσβυτέρων οὔσων τῶν παρ' ἡμῖν γραφῶν, ὡς ἀπεδείξαμεν, διελέγξομεν. *Ce que dit icy Clement d'Alexandrie, que l'Ecriture nous apprend que les Grecs ont pillé la Philoſophie des Hebreux, eſt appuyé ſur cette parole de Jeſus-Chriſt en ſaint Jean, chap. X. v.* 8. Omnes quotquot venerunt, fures ſunt & latrones.

(5) Idem l. VI. pag. 642. edit. Colon. Φιλόσοφοι δὲ λέγονται παρ' ἡμῖν μὲν οἱ σοφίας ἐρῶντες τῆς πάντων δημιουργοῦ καὶ διδασκάλου, τουτέστι γνώσεως τοῦ υἱοῦ τοῦ Θεοῦ· παρ' Ἕλλησι δὲ οἱ τῶν περὶ ἀρετῆς λόγων ἀντιλαμβανόμενοι. εἴη δ' ἂν φιλοσοφία, τὰ παρ' ἑκάστῃ τῶν αἱρέσεων, τῶν κατὰ φιλοσοφίαν λέγω, ἀδιάβλητα δόγματα μετὰ τοῦ ὁμολογουμένου βίου εἰς μίαν ἀθροισθέντα ἐκλογήν· ἃ καὶ αὐτὰ ἐκ τῆς βαρβάρου κλαπέντα θεοδωρήτου χάριτος Ἑλληνικῷ κεκόσμηται λόγῳ· τῶν μὲν γὰρ κλέπται· ὧν δὲ καὶ παρήκουσαν· ἐν δὲ τοῖς ἄλλοις ἃ μὲν κινούμενοι εἰρήκασιν, ἀλλ' οὐ τελείως ἐξειργάζαντο· τὰ δὲ ἀνθρωπίνῳ στοχασμῷ τε καὶ ἐπιλογισμῷ, ἐν οἷς καὶ παραπίπτουσιν. ἐπιβάλλειν δ' οἴονται τῇ ἀληθείᾳ, οὕτοι μὲν τελείως· ὡς δὲ ἡμεῖς αὐτοὺς καταλαμβανόμεθα, μερικῶς. πλέον γ' οὖν τοῦ κόσμου τούτου ἐκ ἴσασιν οὐδέν. *Clement d'Alexandrie ſoûtient dans ce paſſage, que tout ce qu'il y a de bon dans toutes les differentes ſectes des Philoſophes payens, vient originairement de la doctrine des Hebreux, que ces Philoſophes ont alterée & corrompuë en differentes*

que

que tout ce qu'il y a de bon dans les dogmes de la Philosophie Grecque a été pris de celle des Hebreux, il ajoûte : Ils en ont donc volé les uns qu'ils ont mal « entendus. Pour les autres, tantôt ils en disent quel- « que chose, mais jamais rien d'achevé : tantôt, ne « suivant que leurs conjectures & leurs raisonnemens « humains, ils font les plus lourdes chûtes. Ils s'ima- « ginent neanmoins avoir atteint la verité en perfec- « tion ; mais selon nous, ils ne l'ont connuë qu'impar- « faitement. Car dans le fond leurs connoissances ne « s'étendent pas au-delà du monde. «

Témoignage d'Origene.

Origene (6) répondant à Celse, qui accusoit les Chrétiens d'avoir pris de Platon ce qu'ils disoient d'une terre bienheureuse qu'ils attendoient aprés cette vie ; & luy ayant fait voir, que c'étoit des Prophetes, & non pas de Platon, qu'ils avoient appris ce qu'ils en croyoient, ajoûte : Ceux, dit-il, qui « en vivant comme les Prophetes, s'occupent conti- « nuellement à l'intelligence des saintes Ecritures, ex- «

manieres. Il nous apprend de plus, quelle est la difference qui se trouve entre un Philosophe Chrétien & un Philosophe payen. On donne, « dit-il, chez les Chrétiens le nom de Philosophes à ceux qui s'appliquent « particulierement à connoître & à aimer Jesus-Christ, qui est la sou- « veraine sagesse, qui a tout fait, & qui instruit tout le monde : chez « les Payens, ceux-là sont appellez Philosophes, qui discourent & qui « disputent de la vertu. «

(6) Origenes l. VII. contra Celsum, pag. 351. edit. Spenceri : Τὰς δὲ προφητείας ἀφ' ὧν στοχαζόμεθα καὶ τὸν Πλάτωνα εἰληφέναι, οἱ συνήθως τοῖς προφήταις καὶ ἐνθέως βιώσαντες, καὶ πάντα τὸν χρόνον ἀναθέντες τῇ ἐξετάσει τῶν ἱερῶν γραμμάτων, τοῖς ἐπιτηδείοις διὰ βίου καθαρότητα καὶ τὴν περὶ τὰ θεῖα φιλομάθειαν παραστήτωσαν. ἡμῖν δὲ προκείμενον ἦν δεῖξαι, ὅτι ἡμεῖς μὲν οὐκ ἀπὸ Ἑλλήνων ἢ Πλάτωνος τὰ περὶ τῆς ἁγίας γῆς εἰλήφαμεν· ἐκεῖνοι δὲ, νεώτεροι γενόμενοι οὐ μόνον τοῦ ἀρχαιοτάτου Μωϋσέως, ἀλλὰ καὶ τῶν πλείστων προφητῶν, ἤτοι παρακηκόασι τινῶν αἰνιττομένων περὶ τῶν τοιούτων· ἢ καὶ ταῖς ἱεραῖς ἐντυχόντες γραφαῖς, παραποιήσαντες αὐτὰ, τοιαῦτά τινα περὶ τῆς κρείττονος εἰρήκασι γῆς.

» pliqueront à ceux qui s'en rendent dignes par la » pureté de leur vie & par leur application aux choſes » divines, ces propheties, d'où nous conjecturons que » Platon a tiré ce qu'il dit. Pour nous il nous ſuffit de » montrer que nous n'avons pas emprunté de ce Phi- » loſophe, ni des autres, ce que nous croyons de cette » ſainte & bienheureuſe terre; mais que c'eſt eux au » contraire, qui étant beaucoup poſterieurs, non ſeu- » lement à Moyſe, mais encore à la plûpart des Pro- » phetes, ont pris d'eux ce qu'ils ont dit de cette terre; » ſoit qu'ils ayent mal compris ce qu'ils en ont oüy » dire d'une maniere énigmatique; ſoit qu'ayant lû » eux-mêmes les Ecritures ſaintes, ils en ayent cor- » rompu le ſens. Origene repete à peu près la même choſe en pluſieurs autres endroits de ſon ouvrage, particulierement à l'occaſion (7) du paradis terreſtre, dont il paroît que Platon a eu quelque connoiſſance confuſe.

De S. Juſtin. Saint Juſtin dit plus d'une fois (8), que c'eſt la

(7) Idem Origenes l. IV. pag. 190. Τοῦτον δὲ τὸν παρὰ Πλάτωνι μῦθον ἐξεθέμην διὰ τὸν παρ' αὐτῷ τοῦ Διὸς κῆπον παραπλήσιόν τε ἔχειν δοκοῦντα τῷ παραδείσῳ τοῦ Θεοῦ, καὶ τὴν Πενίαν τῷ ἐκεῖ Ὄφει παραβαλλομένην, καὶ τὸν ὑπὸ τῆς Πενίας ἐπιβουλευόμενον Πῶρον, τῷ ἀνθρώπῳ ἐπιβουλευομένῳ ὑπὸ τῆς Ὄφεως. οὐ πάνυ δὲ δῆλον; πότερον κατὰ συντυχίαν ἐπιπέπτωκε τούτοις ὁ Πλάτων· ἢ, ὡς οἴονται τινες, ἐν τῇ εἰς Αἴγυπτον ἀποδημίᾳ συντυχὼν καὶ τοῖς τὰ Ἰουδαίων φιλοσοφοῦσι, καὶ μαθών τινα παρ' αὐτῶν· τὰ μέν τινα τετήρηκε, τὰ δὲ παρεποίησε, φυλαξάμενος προσκόψαι τοῖς Ἕλλησιν ἐκ τοῦ πάντη τὰ τῆς Ἰουδαίων τηρῆσαι φιλοσοφίας, διαβεβλημένων παρὰ τοῖς πολλοῖς διὰ τὸ ξενίζον τῶν νόμων, καὶ τὴν ἰδιότροπον κατ' αὐτοὺς πολιτείαν. Vide eundem Origenem, pag. 168. ejuſdem libri.

(8) Juſtinus Cohort. ad Græcos, pag. 20. Πλάτων ἀποδεξάμενος μὲν, ὡς ἔοικεν, τὴν περὶ ἑνὸς καὶ μόνου Θεοῦ Μωσέως καὶ τῶν ἄλλων Προφητῶν διδασκαλίαν, ἣν ἐν Αἰγύπτῳ γενόμενος ἔγνω, διὰ δὲ τὰ συμβεβηκότα Σωκράτει δεδιὼς μήπως καὶ αὐτὸς Ἄνυτόν τινα ἢ καὶ Μέλιτον καθ' ἑαυτοῦ γενέσθαι παρασκευάσῃ κατηγοροῦντα αὐτοῦ παρ' Ἀθηναίοις.... φόβῳ

crainte d'être traité comme Socrate, qui a empêché Platon de rapporter dans toute leur pureté les dogmes qu'il avoit tirez des saintes Ecritures, & il ajoûte en particulier (9), que pour avoir mal compris ce « que l'Ecriture enseigne, que l'homme a été fait à « l'image & à la ressemblance de Dieu, & ce qu'elle « dit du modele qui fut montré à Moyse sur la mon- « tagne, ce Philosophe a imaginé ces idées & ces for- « mes éternelles, sur le modele desquelles il a cru que « l'homme & toutes les autres creatures avoient été « formées. «

Tertullien (1) attribuë presque également à la *De Tertullien.*

τοῦ κωνείου ποικίλον τινὰ καὶ ἐσχηματισμένον τὸν περὶ Θεῶν γυμνάζει λόγον, εἶναί τε θεοὺς τοῖς βουλομένοις, καὶ μὴ εἶναι, οἷς τἀναντία δοκεῖ, τῷ λόγῳ κατασκευάζων.

(9) Idem infra, pag. 28. Καὶ Πλάτων δὲ μετὰ τὸν Θεὸν καὶ τὴν ὕλην, τὸ εἶδος τρίτην ἀρχὴν εἶναι λέγων, οὐκ ἄλλοθέν ποθεν, ἀλλὰ παρὰ Μωσέως μεμαθηκὼς ῥητῶν, οὐ διδαχθεὶς δὲ τηνικαῦτα παρὰ τῶν εἰδότων, ὅτι οὐδὲν ἐκτὸς μυστικῆς θεωρείας τῶν ὑπὸ Μωσέως εἰρημένων, σαφῶς γινώσκειν ἐστὶ δυνατόν..... τούτοις οὖν ἐντυχὼν Πλάτων, καὶ οὐ μετὰ τῆς πρεπούσης θεωρείας δεξάμενος τὰ γεγραμμένα ῥητά, ᾠήθη εἶδός τι χωριστὸν προϋπάρχειν τοῦ αἰσθητοῦ, ὃ καὶ παράδειγμα τῶν γινομένων ὀνομάζει πολλάκις. *S. Justin rapporte ensuite plusieurs autres fautes pareilles, qu'il croit que Platon a faites, pour avoir mal entendu les livres saints.*

(1) Tertull. Apolog. cap. 47. Adhuc enim mihi proficit antiquitas præstructa divinæ litteraturæ, quo facile credatur thesaurum eam fuisse posteriori cuique sapientiæ..... Quis Poëtarum, quis sophistarum, qui non de Prophetarum fonte potaverit? Inde igitur & Philosophi sitim ingenii sui rigaverunt..... Sed homines gloriæ (ut diximus) & eloquentiæ solius libidinosi, si quid in sanctis offenderunt digestis, exinde regestum pro instituto curiositatis ad propria verterunt; neque satis credentes divina esse, quo minus interpolarent; neque satis intelligentes, ut adhuc tam subnubila, etiam ipsis Judæis obumbrata, quorum propria videbantur. Nam etsi qua simplicitas erat veritatis, eo magis scrupulositas humana nutabat, per quod in incertum miscuerunt etiam quod invenerunt certum, &c. Vide ejusdem l. II. ad Nationes paulo post init.

» vanité & à l'ignorance des Philosophes cette con-
» duite qu'ils ont tenuë. Des gens, dit-il, passionnez
» pour la vaine gloire & pour l'éloquence, se sont ap-
» proprié les dogmes qu'ils ont trouvez dans les sain-
» tes Ecritures; & parce qu'ils n'étoient pas persuadez
» de la divinité de ces dogmes, ils n'ont point fait diffi-
» culté de les corrompre. Il repete à peu près la même
chose dans les livres qu'il adresse aux Gentils, en
» ajoutant, que par cette alteration que les Philoso-
» phes ont faite des dogmes de l'Ecriture, ils ont rendu
» incertain ce qu'ils avoient trouvé de certain : que
» d'une verité ils ont fait des questions & des disputes
» à l'infini, & qu'enfin jamais ils n'ont rapporté les
» choses telles qu'ils les avoient trouvées. Et dans son
Traité de l'Ame, où il fait sur tout profession de
combattre les erreurs de Platon sur la même matiere :
» Si vous croyez, dit-il (2), que les Philosophes pous-
» sez par leur curiosité ont lû les Prophetes, nous
» trouverons neanmoins, qu'il y a beaucoup plus de
» difference entre eux & les Prophetes, que de rapport.
» Car ce qu'ils disent de vray & de conforme aux Pro-
» phetes, ils le corrompent par ce qu'ils y ajoûtent du

(2) Idem l. de Anima, cap 2: Postremo si etiam ad ipsos Prophetas adisse credibile est indagatorem quemque sapientiæ ex negotio curiositatis, tamen plus diversitatis invenias inter Philosophos quam societatis, cum & in ipsa societate diversitas eorum deprehendatur. Siquidem vera quæque & consonantia Prophetis, aut aliunde commendant, aut aliorsum subornant, cum maxima injuria veritatis, quam efficiunt aut adjuvari falsis, aut patrocinari. Hoc itaque commiserit nos & Philosophos, in ista præsertim materia, quod interdum communes sententias propriis argumentationibus vestiant, contrariis alicubi regulæ nostræ, interdum sententias proprias communibus argumentationibus muniant, consentaneis alicubi regulæ illorum : ut prope sit exclusa veritas a Philosophia per veneficia in illam sua, &c.

leur, au grand préjudice de la verité, qu'ils prouvent « par des erreurs, ou qu'ils font servir à établir d'autres « erreurs. Et c'est ainsi, ajoûte-t-il, que les Philoso- « phes ont presque entierement détruit la verité par « leurs attentats, & ce qui nous oblige de dégager les « sentimens qui nous sont communs avec eux de leurs « fausses preuves, & nos preuves de leurs faux senti- « mens. Tertullien parle de l'immortalité de l'ame, que « Platon prouvoit par une erreur, qui est celle de la Riminiscence, & dont il se servoit pour établir une autre erreur, qui est celle de la Metempsychose.

De Tatien.

Tatien dit en peu de mots (3), qu'un grand nom- « bre de Sophistes, c'est ainsi qu'il appelle les Philoso- « phes, ont corrompu ce qu'ils ont pris de Moyse & des « autres Prophetes : Premierement, afin de paroître « Auteurs & non pas Copistes : Secondement, afin de « cacher leur ignorance, & donner au moins de belles « paroles au lieu des veritez qu'ils n'avoient pû com- « prendre, & qu'ils ont alterées par leurs fables. «

De Minutius Felix.

Vous voyez, dit Minutius Felix (4), que les « Philosophes disent les mêmes choses que nous, non «

(3) Tatianus orat. contra Græcos, ad calcem operum Justini, pag. 173. Καὶ χρὴ τῷ πρεσβεύοντι κατὰ τὴν ἡλικίαν πιστεύειν, ἤπερ τοῖς ἀπὸ τῆς πηγῆς ἀρυσαμένοις Ἕλλησιν, ἐν κατ' ἐπίγνωσιν τὰ ἐκείνου (Μωϋσέως) δόγματα· πολλοὶ γὰρ οἱ κατ' αὐτοὺς σοφισταὶ κεκρημένοι περιεργίᾳ, τὰ ὅσα περὶ τῶν κατὰ Μωσέα, καὶ τῶν ὁμοίως αὐτῷ φιλοσοφούντων ἔγνωσαν, ἃ καὶ παραχαράττειν ἐπειράθησαν. πρῶτον μὲν, ἵνα τι λέγειν ἴδιον νομίζωνται, δεύτερον δὲ ὅπως τὰ ὅσα μὴ συνίεσαν, διά τινος ἐπιπλάστου ῥητολογίας παρακαλύψαντες, ταῖς μυθολογίαις τὴν ἀλήθειαν παραπρεσβεύωσι.

(4) Minutius Felix in Octavio. Animadvertis Philosophos eadem disputare quæ dicimus, non quod nos simus eorum vestigia subsecuti, sed quod illi de divinis prædicationibus Prophetarum umbram interpolatæ veritatis imitati sint. Sic etiam conditionem renascendi sapientium clariores, Pythagoras primus, & præcipuus Plato, corrupta &

» pas que nous ayons suivi leurs traces, mais ce sont
» eux qui ont tiré de nos Prophetes ces veritez qu'ils
» ont corrompuës, & dont ils ne nous donnent qu'une
» vaine ombre. C'est ainsi que Platon & Pythagore
» n'ont rapporté que d'une maniere très-imparfaite &
» très-corrompuë, ce qu'ils avoient appris de l'immor-
» talité de l'ame & de la Resurrection. Car ils disent
» que les ames seules subsistent après cette vie, &
» qu'elles passent continuellement dans de nouveaux
» corps. Et pour corrompre encore davantage la ve-
» rité, ils ajoûtent, que les ames des hommes entrent
» dans des corps de bêtes. Opinion bien plus conve-
» nable à un bouffon qui veut faire rire, qu'à un Philo-
» sophe qui parle serieusement.

D'Eusebe. Nous avons déja remarqué qu'Eusebe (5), après avoir fait une liste fort longue & fort étenduë des larcins que Platon a faits dans les livres saints ; ajoûte, que malgré cette connoissance qu'il en a euë, on ne trouve pas un seul point de sa doctrine exempt d'erreur ; & que semblable à un homme qui rêve en dormant, il a mêlé à la verité, comme les autres Philosophes, mille conjectures & mille imaginations remplies de faussetez & de mensonges. Ce qui fait voir clairement qu'Eusebe dans le parallele qu'il fait des sentimens de Platon avec ceux de l'Ecriture, a été

dimidiata fide tradiderunt. Nam corporibus dissolutis solas animas volunt & perpetuo manere, & in alia nova corpora sæpius commeare. Addunt istis & illa ad retorquendam veritatem, in pecudes, aves, belluas, hominum animas redire. Non Philosophi sane studio, sed mimico vitio digna ista sententia est.

(5) Euseb. l. XI. Præp. Evang. in Proœmio, & l. XIII. cap. XIV. locis supra relatis, l. II. cap. IX.

persuadé, comme tous les autres Peres, qu'il y avoit entr'eux beaucoup plus de diversité que de rapport; ou qu'il n'y avoit pas plus de conformité, qu'il s'en trouve entre la verité & un songe : chose d'ailleurs évidente par ce parallele même.

De Theodoret.

Theodoret (6) qui suit ordinairement beaucoup Eusebe, dans ses livres contre les Payens, aprés avoir rapporté quelques passages de Platon, où ce Philosophe parle assez bien de Dieu, ajoûte : Au reste ce Philosophe qui s'exprime icy si correctement, soit qu'il craignît les Atheniens, soit qu'il fût en effet dans l'ignorance sur ce point, introduit ailleurs plusieurs Dieux, par où il cause à ses lecteurs un grand préjudice. Il dit ensuite aux Payens ce que l'on pourroit peut-être dire encore à quelques Chrétiens. Pourquoy donc, mes chers amis, aimez-vous à boire une eau si trouble & si bourbeuse : Que n'allez-vous à la source pure & claire, où ce Philosophe a puisé ses sentimens plus raisonnables, qu'il a corrompus par la terre & la fange qu'il y a mélée ? Ne sçavez-vous pas que Moyse ce grand Legislateur des Hebreux, est beaucoup plus ancien que tous vos Historiens, vos Poëtes & vos Philosophes ? Il avoit déja dit un peu plus haut (7),

(6) Theodoret. serm. 11. ad Græcos. Ἀλλ' ὅγε (Πλάτων) ἐν τούτοις ἀκριβῶς οὕτω θεολογήσας, ἐν ἄλλοις, ἢ τοὺς πολλοὺς ὀρρωδήσας, ἢ τῷ ὄντι γε ἀγνοήσας, πολλῶν ἐποιήσατο μνήμην θεῶν, καὶ πολλὴν ἐργάζεται τοῖς ἐντυγχάνουσι λώβην. ἀνθ' ὅτου δῆτ' ἦν, ὦ φίλοι, τὸ θολερὸν καὶ γεῶδες ἀρυόμεθα νᾶμα, καὶ μὴ τὴν πηγὴν ἐκείνην ζητοῦμεν τὴν διαυγῆ καὶ διαφανῆ, ἐξ ἧς οὗτος λαβὼν τῆς θεολογίας τὰς ἀφορμὰς, τὸ ἰλυῶδες αὐτῇ καὶ γεῶδες ἀνέμιξεν; ἢ ἀγνοεῖτε ὅτι Μωϋσῆς τῶν Ἰουδαίων ὁ νομοθέτης, πάντων ἐστὶ τῶν ὑμετέρων ποιητῶν, καὶ ξυγγραφέων, καὶ φιλοσόφων πρεσβύτατος;

(7) Idem paulo superius, pag. 491. Ἀλλ' ὅμως καὶ ταῦτα παρ' Αἰγυπτίων μεμαθηκὼς (Ὀρφεὺς), οἱ παρ' Ἑβραίων μαθήματά τινα τῆς ἀλη-

» que Platon avoit imité Orphée, en ce qu'il avoit » mêlé comme luy plusieurs erreurs aux veritez qu'il » avoit apprises en Egypte, & que l'un & l'autre avoient » séduits par-là une infinité de gens; en leur presentant » une coupe remplie de poison, & frottée seulement » d'un peu de miel.

Enfin dans son discours XI. après avoir rapporté quelques passages de Platon, qui font voir que ce Philosophe a eu quelque idée confuse du jugement & de l'enfer, il dit que Platon a tiré cette connoissance des oracles des Prophetes par le moyen des Juifs, avec lesquels il a demeuré en Egypte. C'est de-là, ajoûte-t-il (8), qu'ayant tiré plusieurs choses, & y en ayant mêlé quantité d'autres, tirées des fables des Grecs, il a composé des unes & des autres ce que nous avons de luy sur ce sujet.

Témoignage de S. Cyrille.

Je finis tous ces témoignages que je viens de produire, par celuy de saint Cyrille (9). » Puisque les

θείας παρέλαβον, παρέμιξε τοῦ πλάνου τῇ θεολογίᾳ τινά, ... καὶ οἷον τινὶ μέλιτι περιχρίσας τὴν κύλικα, τὸ δηλητήριον πόμα τοῖς ἐξαπατωμένοις προσφέρει. ταυτὸ δὲ τοῦτο καὶ ὁ Πλάτων πεποίηκεν.

(8) Idem serm. XI. pag. 649. Ἄλλα δὲ τοιαῦτα πλεῖστα ἔστι παρὰ τοῖς προφήταις εὑρεῖν. ὁ δὲ φιλόσοφος, τὰ μὲν ἐκεῖθεν λαβών, τὰ δὲ ἐκ τῶν Ἑλληνικῶν ἀναμίξας μύθων, τοὺς περὶ τούτων ἐποιήσατο λόγους. Vide eundem Theodoretum serm. II. pag. 498.

(9) Cyrillus Alexandr. l. I. contra Julianum. Ἐπειδήπερ Ἑλλήνων παῖδες ἐπί γε τοῖς σφῶν αὐτῶν διδασκάλοις φρονοῦσι μέγα, καὶ καταπτοεῖν οἴονταί τινας Ἀναξιμάνδρους ἡμῖν καὶ Ἐμπεδοκλεῖς, Πρωταγόρας τε καὶ Πλάτωνας ὀνομάζοντες· προσεπάγοντες δὲ τούτοις καὶ τοὺς ἑτέρους, οἳ τῶν ἀνοσίων αὐτοῖς δογμάτων γεγόνασιν εὑρεταί, καὶ ἵν' οὕτως εἴπω, τῆς ἀμαθείας πηγαί. Φέρε, λέγωμεν ὅτι διαφόροις μὲν δόξαις ἀντεγειρομένους ὥσπερ ἀλλήλοις καταθρῆσαι τις ἂν αὐτούς, ἀσύμβατον δὲ καὶ ἐφ' ἑκάστῳ τῶν ὄντων τὴν ἀπολογίαν εἰσφέροντας. εἶτα πρὸς τούτῳ καταδεικνύωμεν Μωσέα μὲν ἐν χρόνῳ τὰ πρεσβεῖα λαχόντα, καὶ δόξαν ὀρθὴν καὶ ἀπλανεστάτην περὶ τῆς ἀρρήτου καὶ ἀνωτάτω πασῶν οὐσίας εἰσκεκομικότα, καὶ κοσμοποιΐας ἄριστα μνημονεύσαντα, καὶ νόμων τῶν εἰς εὐ-

Grecs,

Grecs, dit ce Pere, se glorifient avec tant de faste « de leurs Docteurs, & qu'en nous citant à tout pro- « pos je ne sçay quels Anaximandres & quels Platons, « avec Empedocle & Protagore, & d'autres sembla- « bles qui sont les auteurs de leurs dogmes impies, ou « plûtôt de leur ignorance, ils s'imaginent nous éton- « ner par tous ces grands noms; montrons-leur d'abord « que ces Philosophes se sont combattus les uns les « autres, sans pouvoir jamais s'accorder sur un seul « point. Ensuite faisons voir que Moyse qui l'emporte « de beaucoup par son antiquité sur tous ces Philoso- « phes, est le seul qui ait parlé dignement, & sans la « moindre erreur, de Dieu & de la création du monde; « le seul qui ait établi des loix saintes & parfaites. « Montrons enfin que ces prétendus sages qui sont « venu long-temps après Moyse, ont pillé ses dogmes, « & les ont inserez dans leurs Ecrits; quoiqu'ils n'ayent « pû même les voler sans les corrompre, ni donner « par-là à leurs opinions la moindre apparence de rai- « son, ni aucune vray-semblance. Il ajoûte encore « plus bas (10), qu'aux veritez qu'ils ont dérobées, ils « y ont toûjours mélé des faussetez, & qu'ils ont fait « à peu près comme ceux qui mettroient de la bouë «

σέβειαν καὶ δικαιοσύνην οὐκ ἀθαύμαστον βραβευθῶ, τοὺς δὲ παρ' αὐτοῖς ὀνομασμένους σοφοὺς, γεγονότας μὲν ὑστάτους καὶ νεωτάτους, κεκλοφότας δὲ τὰ ἐκείνου, καὶ τοῖς ἰδίοις λόγοις ἐγκαταχώσαντας, εἰ καὶ μὴ εἰς ἅπαν ὑγιῶς, ἰσχῦσαι τε μόλις καὶ δόξαν ἁρπάσαι σεμνοπρεπῆ, καί τι τῶν ἀληθῶν ἐοικέναι λέγειν.

(10) Idem infra, pag. 14. Ἐντεῦθεν οἶμαι καταθρισαίτι ῥᾷον καὶ ἀληθὲς εἰπεῖν, ὅτι τῶν Μωσέως δογμάτων οὐκ ἀμοιρήσαντες παντελῶς, οὔτε μὴν ἀνήκοοι γεγονότες τῆς ἐνούσης αὐτοῖς θεοσεβείας καὶ ἀκιβδήλου σοφίας, παρα-τρύζουσιν ἔθ' ὅτε τὸ ἀληθὲς ἐπιπλέκοντες αὐτῷ τὸ ψεῦδος· καὶ οἷον εὐοσμοτάτῳ μύρῳ βόρβορον ἀναφύροντες.

» dans un parfum exquis. Enfin il dit ailleurs (1), que
» ceux d'entre les Philoſophes qui ont eu connoiſſance
» de la doctrine de Moyſe dans les voyages qu'ils ont
» faits en Egypte, ont approché plus près que les autres
» de la verité ; mais qu'ils n'ont pas eu les yeux de l'eſ-
» prit aſſez clairs & aſſez purs pour la connoître, &
» qu'ainſi l'on peut avec beaucoup de raiſon les com-
» parer à ces gens qui ſont loûches, & qui voyent
» tout de travers.

Reflexions ſur ces témoignages.

Toutes ces autoritez que je viens de produire, & que je pourrois multiplier facilement, montrent clairement deux choſes : La premiere, que les Peres de l'Egliſe ont été fort éloignez de croire que Platon eût bien compris ou bien rapporté ce qu'il avoit tiré des Livres ſaints, de quelque maniere qu'il en ait eu connoiſſance ; & que par conſequent ceux-là ſe trompent beaucoup, qui ſous pretexte de cette connoiſſance que ce Philoſophe a euë, croyent trouver par tout une conformité admirable entre les ſentimens de ce Philoſophe, & ceux de l'Ecriture (2).

(1) Rurſus ſub finem ejuſdem libri : Ἐισὶ δὲ οἱ Μωσαϊκῶν οὐκ ἀμοιρήσαντες λόγων, διὰ τὸ μέχρις Αἰγύπτου φιλομαθείας χάριν παρελθεῖν, οὗτοι ἄμεινόν πως, ἢ οἱ λοιποὶ πεφρονήκασιν, ἐγγὺς μὲν γεγονότες τῆς ἀληθείας, οὐ μὴν ἀθόλωτον παντελῶς ἐσχηκότες τῆς διανοίας τὸν ὀφθαλμὸν, οὓς ἂν οἰμαί τις καὶ παραβλῶπας εἰπὼν, οὐκ ἂν τοῦ εἰκότος ἁμάρτοι λογισμοῦ.

(2) *Theodoret parlant de la difference qui eſt entre la doctrine des Chrétiens, & celle des Philoſophes & des autres Theologiens du Paganiſme, ne trouve point de comparaiſons aſſez fortes pour la faire ſentir.*
» *Il dit donc que celle-cy eſt autant éloignée & differente de celle-là, que*
» *la terre, ou plûtôt l'enfer, dit-il en ſe reprenant, eſt éloigné du Ciel. Voicy ſes paroles tirées de ſon ſecond diſcours aux Gentils, page 502.* Κορνοῦτος δὲ ὁ φιλόσοφος τὴν Ἑλληνικὴν θεολογίαν ξυντέθεικε· Πλούταρχος δὲ καὶ Ἀέτιος, τὰς τῶν φιλοσόφων ἐκπαιδεύουσι δόξας. τὸν αὐτὸν καὶ ὁ Πορφύριος ἀνεδέξατο πόνον, τὸν ἑκάστου βίον ταῖς δόξαις προσει-

La seconde qui fait proprement au sujet que je traite à present, est qu'il n'est pas possible de combattre plus parfaitement & plus universellement ce Philosophe, que les Peres de l'Eglise l'ont fait; puisque non contents de refuter ses erreurs, ils ne l'épargnent pas même sur les bonnes choses qu'il paroît dire; & font voir non seulement qu'il les a pillées, mais encore qu'il les a mal comprises, alterées & corrompuës en mille manieres differentes.

On ne peut pas combattre la Philosophie de Platon plus absolument que les SS. Peres l'ont fait.

CH. XVI.

Ce que les SS. Peres ont pensé de Platon & de sa Philosophie par rapport aux effets qu'elle a produits.

ILS NE S'EN SONT pas tenus là cependant, mais après avoir combattu la Philosophie Platonicienne en elle-même, & dans tout ce qu'elle contient, ils l'ont combattuë encore dans ses effets, & dans son principe, c'est-à-dire dans Platon luy-même. Ils font voir que ce Philosophe si vanté, est au fond bien peu de chose; qu'avec toute son éloquence il n'a jamais pû persuader personne; & que toute sa Philosophie n'a jamais produit aucun bon effet. Ils luy opposent ordinairement à cette occasion, les succès merveilleux du Christianisme, la connoissance des veritez les plus sublimes & les plus importantes, qu'il a répanduë par toute la terre, la pureté de mœurs & la sainteté de vie à laquelle il a élevé une multitude innombrable de personnes de toutes sortes d'états & de conditions. Par-là en même temps qu'ils relevent la gloire de la Religion Chrétienne, & qu'ils font

θεσμιός. Τούτοις ὑμᾶς, ὦ ἄνδρες, ἀξιῶ τὰ ἡμέτερα παραθεῖναι, καὶ μαθεῖν ὡς οὐ μόνον, καὶ τὸν ποιητὴν, ἐπὶ οὐρανὸς ἐπὶ ἀπὸ γαίης, τοσοῦτον ἀφέστηκεν, ἀλλ' ὅθεν ὁ καλούμενος πάντα εἰς οὐρανόν. *Theodoret ne connoissoit pas moins la Philosophie payenne, que ceux qui trouvent une si grande conformité entre celle de Platon ou de Zenon, & la doctrine Chrétienne; mais c'est que ce sçavant & pieux Evêque connoissoit un peu mieux que tous ces Auteurs l'excellence de nôtre Religion.*

connoître son excellence toute divine au-dessus de toute la Philosophie payenne, ils font sentir en perfection la foiblesse & l'inutilité de celle de Platon ; le peu d'estime qu'ils faisoient de ce Philosophe, en comparaison du moindre de tous les Chrétiens, & la veritable idée que nous devons en avoir nous-mêmes. Je suis fâché de ne pouvoir donner une juste étenduë à toutes les choses admirables que les SS. Peres disent sur ce sujet : elles demanderoient un livre entier ; & je me vois obligé de finir bien-tôt celuy-cy. Contentons-nous donc de quelques-unes de leurs reflexions, qui nous conduiront à celles qu'ils font sur la maniere dont le Christianisme a triomphé du Platonisme, & de toute la Philosophie payenne.

Platon ne merite pas d'être comparé à un Chrétien.

Commençons par ce qui regarde Platon luy-même. C'est le plus illustre de tous les Philosophes, c'est un heros, c'est un demi-dieu, selon les Payens ; & selon quelques Chrétiens, c'est un Philosophe tout divin, c'est une espece de Prophete ; mais selon les Peres de l'Eglise, & dans la verité, qu'est-ce ? C'est un homme qui ne merite pas d'être comparé au moindre de tous les Chrétiens. » Un sçavant Romain, dit » saint Augustin (3), juge que Platon doit être compté » entre les demi-dieux : Pour nous nous sommes fort

(3) August. l. 11. de Civit. Dei, cap. XIV. Platonem Labeo inter Semideos commemorandum putavit, sicut Herculem, sicut Romulum. Semideos autem Heroïbus anteponit, sed utrosque inter numina collocat..... Nos quidem Platonem nec deum, nec semideum perhibemus, nec ulli sancto Angelo summi Dei, nec veridico Prophetæ, nec Apostolo alicui, nec cuilibet Christi Martyri, nec cuiquam Christiano homini comparamus : cujus nostræ sententiæ ratio, Deo prosperante, suo loco explicabitur.

éloignez de croire, que ce Philosophe doive être regardé comme un Dieu, ou comme un demi-dieu. Nous ne le comparons pas même à aucun ange du vrai Dieu, ni à aucun Prophete, ni à aucun Apôtre, ni à aucun Martyr de Jesus-Christ, non pas même à aucun Chrétien.

Pourquoi le dernier de tous les Chretiens l'emporte de beaucoup sur Platon.

Les Peres apportent plusieurs raisons qui montrent cette inferiorité de Platon au-dessous du moindre des Chrétiens. Celle à laquelle saint Augustin paroît faire plus d'attention (4), c'est qu'il n'y a point de Chrétien, quelque ignorant qu'il soit dans la Philosophie, qui ne sçache, que c'est de Dieu que nous tenons la nature par laquelle nous avons été créez à son image, la doctrine par laquelle nous le con-

(4) Idem August. l. VIII. de Civit. cap. IX. Quamvis enim homo Christianus litteris tantùm Ecclesiasticis eruditus, Platonicorum forte nomen ignoret..... non tamen ita surdus est in rebus humanis, ut nesciat philosophos vel studium sapientiæ, vel ipsam sapientiam profiteri. Cavet eos tamen qui secundum elementa hujus mundi philosophantur, non secundum Deum, à quo ipse factus est mundus. Admonetur enim præcepto Apostolico, fideliterque audit quod dictum est : Cavete ne quis vos decipiat per philosophiam & inanem seductionem secundum elementa mundi. Deinde ne omnes tales esse arbitretur, audit ab eodem Apostolo dici de quibusdam : Quia quod notum est Dei, manifestum est in illis. Deus enim illis manifestavit.... Novit sane etiam ipsos in quibus errant cavere. Ubi enim dictum est quod per ea quæ facta sunt, Deus illis manifestavit..... ibi etiam dictum est non illos ipsum Deum recte coluisse, quia & aliis rebus quibus non oportebat, divinos honores illi uni tantum debitos detulerunt : Quoniam cognoscentes Deum, non sicut Deum glorificaverunt, aut gratias egerunt, sed evanuerunt in cogitationibus suis, & obscuratum est insipiens cor eorum. Dicentes enim se sapientes esse, stulti facti sunt, &c. Et infra : Nec si litteras eorum Christianus ignorans verbis quæ non didicit in disputatione non utitur..... ideo nescit ab uno vero Deo atque optimo & naturam nobis esse, qua facti ad ejus imaginem sumus, & doctrinam qua eum nosque noverimus, & gratiam qua illi cohærendo beati sumus, &c.

noissons, & la grace qui nous unit à luy pour nous rendre heureux ; & ſur tout qui ne ſoit convaincu que c'eſt luy ſeul qu'il faut ſervir pour arriver à cette felicité, au lieu que Platon a cru qu'il falloit pour cela adorer pluſieurs Dieux. C'eſt encore ſelon le même ſaint Auguſtin, parce qu'il n'y a point de Chrétien, qui ſuivant l'avertiſſement de l'Apôtre, ne ſçache fort bien juger de toute la Philoſophie payenne, & reconnoître les erreurs dans leſquels Platon eſt tombé. Origene (5) produit à peu près la même raiſon, en faiſant voir que Platon, après avoir connu Dieu, n'a pas laiſſé d'adorer les Idoles : au lieu que le Chrétien le plus ignorant, loin de tomber dans un pareil égarement, s'éleve en eſprit au-deſſus de toutes les choſes ſenſibles ; afin d'offrir à Dieu ſes prieres, & ob-

(5) Origenes l. VII. adv. Celſum, pag. 362. Ὁρῶν δ', οἶμαι, ὁ Θεὸς καὶ τὴν ἀλαζονείαν, ἢ τὴν πρὸς τοὺς ἄλλους ὑπεροψίαν τῶν μεγάλα μὲν φρονούντων ἐπὶ τῷ ἐγνωκέναι τὸν Θεὸν καὶ ἀπὸ φιλοσοφίας τὰ θεῖα μεμαθηκέναι, παραπλησίως δὲ τοῖς ἀπαιδευτοτάτοις ἐπὶ τὰ ἀγάλματα καὶ τοὺς νεὼς αὐτῶν, καὶ τὰ θρυλλούμενα μυστήρια ἄγοντας, ἐξελέξατο τὰ μωρὰ τοῦ κόσμου, τοὺς ἐν Χριστιανοῖς ἁπλουστάτους, καὶ πολλῶν φιλοσόφων μετριώτερον καὶ καθαρώτερον βιοῦντας, ἵνα καταισχύνῃ τοὺς σοφοὺς, οὐκ αἰδουμένους ἐν τῷ τοῖς ἀψύχοις προσομιλεῖν ὡς θεοῖς, ἢ θεῶν εἰκόσι. .... Χριστιανὸς δὲ καὶ ὁ ἰδιώτης πάντα μὲν τόπον τοῦ κόσμου πέπεισται εἶναι μέρος τοῦ ὅλου, ναοῦ τοῦ Θεοῦ ὄντος τοῦ παντὸς κόσμου· ἐν παντὶ δὲ τόπῳ εὐχόμενος, μύσας τοὺς τῆς αἰσθήσεως ὀφθαλμοὺς, καὶ ἐγείρας τοὺς τῆς ψυχῆς ὑπεραναβαίνει τὸν ὅλον κόσμον. .. ἀναπέμπει οὐ περὶ τῶν τυχόντων τὴν εὐχὴν τῷ Θεῷ· ἔμαθε γὰρ ἀπὸ τοῦ Ἰησοῦ μηδὲν μικρὸν, τουτέστιν αἰσθητὸν ζητεῖν, ἀλλὰ μόνα τὰ μεγάλα καὶ ἀληθῶς θεῖα, ὅσα συμβάλλεται διδόμενα ὑπὸ τοῦ Θεοῦ πρὸς τὸ ὁδεῦσαι ἐπὶ τὴν παρ' αὐτῷ διὰ τοῦ υἱοῦ αὐτοῦ Λόγου ὄντως Θεοῦ μακαριότητα. *Quoy qu'Origene ne nomme pas icy expreſſément Platon, ni les Platoniciens, on ne peut douter neanmoins qu'il ne les ait en vûë plus que tous les autres Philoſophes. Il le fait entendre encore plus clairement dans la ſuite, où il produit de nouvelles preuves de cette excellence des plus ſimples d'entre les Chrétiens au deſſus de Platon & des Platoniciens. Voyez ſur tout la page 364. & 365.*

tenir de luy la veritable felicité, par la médiation de ſon fils & de ſon verbe, qui eſt Dieu comme luy. C'eſt ſelon Theodoret (6), parce qu'il n'y a point de Chrétiens, même parmi les plus groſſiers, qui ne connoiſſe l'Adorable Trinité ; & qui pour ce qui regarde la création du monde & l'immortalité de l'ame, n'en ſçache beaucoup plus qu'Ariſtote & Platon. C'eſt enfin, ſelon Tertullien (7), parce qu'il n'y a

(6) Theodoret. ſerm. v. ad Græcos. *Καὶ ἔστιν εὑρεῖν καὶ σκαπανέας, καὶ βοηλάτας, καὶ φυτουργούς, περὶ τῆς θείας διαλεγομένους Τριάδος, καὶ περὶ τῆς τῶν ὅλων δημιουργίας, καὶ τὴν ἀνθρωπείαν φύσιν εἰδότας Ἀριστοτέλους πολλῷ μᾶλλον καὶ Πλάτωνος. Καὶ μέν τοι καὶ ἀρετῆς ἐπιμελουμένους, καὶ κακίαν ἐκκλίνοντας, καὶ τὰ κολαστήρια δεδιότας τὰ προσδοκώμενα, καὶ τὸ θεῖον δικαστήριον ἀνενδοιάστως προσμένοντας, καὶ τῆς αἰωνίου πέρι καὶ ἀνωλέθρου φιλοσοφοῦντας ζωῆς, καὶ τῶν οὐρανῶν ἕνεκα βασιλείας πάντα πόνον ἀσπασίως αἱρουμένους.*

(7) Tertull. in Apolog. cap. 46. Deum quilibet opifex Chriſtianus & invenit, & oſtendit, & exinde totum quod in Deo quæritur re quoque aſſignat : licet Plato affirmet factitatorem univerſitatis neque inveniri facilem, & inventum enarrari in omnes difficilem. *Tertullien continuë, & oppoſant la pureté de mœurs & la ſainteté des Chrétiens aux déreglemens de tous les Philoſophes, il fait voir combien les plus grands & les plus celebres entre ceux-cy ſont inferieurs aux moins conſiderables d'entre ceux-là.* Cæterum ſi de pudicitia provocemur, lego partem ſententiæ Atticæ in Socratem : corruptor adoleſcentium pronuntiatur : Chriſtianus ad ſexum nec fœminæ mutat.... Audio & quemdam Speuſippum de Platonis ſchola in adulterio periiſſe : Chriſtianus uxori ſuæ ſoli maſculus naſcitur. Democritus excæcando ſeipſum, quod mulieres ſine concupiſcentia aſpicere non poſſet, & doleret ſi non eſſet potitus, incontinentiam emendatione profitetur : at Chriſtianus ſalvis oculis feminas non videt, animo adverſus libidinem cæcus eſt. Si de probitate defendam, ecce lutulentis pedibus Diogenes ſuperbos Platonis toros alia ſuperbia deculcat : Chriſtianus nec in pauperem ſuperbit..... Si de animi æquitate congrediar, Lycurgus apocarteresin optavit, quod leges ejus Lacones emendaſſent : Chriſtianus etiam damnatus gratias agit. Si de fide comparem, Anaxagoras depoſitum denegavit hoſpitibus : Chriſtianus & extra fidelis vocatur. Si de ſimplicitate conſiſtam, Ariſtoteles familiarem ſuum Hermiam turpiter loco excedere fecit : Chriſtianus nec inimicum ſuum lædit. Idem Ariſtoteles tam turpiter Alexandro regendo potius adulatur,

point d'artisans Chrétiens qui ne trouve Dieu facilement, & qui n'en parle hardiment à tout le monde; au lieu que Platon jugeoit qu'il étoit difficile de le trouver, & encore plus difficile d'entreprendre de le faire connoître aux autres.

Sentimens de S Jean Chrysostome sur ce sujet.

Mais entre tous les Peres de l'Eglise, il n'y en a point qui prouve avec plus d'étenduë que saint Jean Chrysostome (8), cette excellence des moins con-

quam Plato Dionysio ventris gratia venditatur. Aristippus in purpura sub magna gravitatis specie nepotatur, & Hippias, dum civitati insidias disponit, occiditur: hoc pro suis omni atrocitate dissipatis nemo unquam tentavit Christianus..... Adeo quid simile Philosophus, & Christianus? Græciæ discipulus, & Cœli? famæ negotiator, & salutis? verborum, & factorum operator? rerum ædificator, & distructor? interpolator erroris, & integrator veritatis? furator ejus, & custos? *La beauté de ce passage en excusera sans doute la longueur; & comme je ne m'ennuye pas à en transcrire de pareils, j'espere qu'on ne s'ennuyera pas non plus à les lire.*

(8) Chrysost. Hom. XIX. ad Pop. Ant. Οἵγε τῶν ἔξωθεν φιλόσοφοι τῶν ἐν τῇ σκηνῇ καὶ ταῖς τῶν μίμων παιδιαῖς οὐδὲν ἄμεινον διάκεινται. τοῦ τρίβωνος δὲ, τοῦ πώγωνος, καὶ τῆς στολῆς οὐδὲν πλέον ἔχοντες ἐπιδείξασθαι. οὗτοι δὲ τοὐναντίον ἅπαν βακτηρίᾳ, καὶ πώγωνι, καὶ τῇ ἄλλῃ σκευῇ πολλὰ χαίρειν εἰπόντες τὴν ψυχὴν ἑαυτῶν κατεκόσμησαν τοῖς τῆς ἀληθοῦς φιλοσοφίας δόγμασιν. οὐχὶ τοῖς δόγμασι δὲ μόνοις, ἀλλὰ καὶ τοῖς ἔργοις αὐτοῖς. Κἂν ἔρῃ τινὰ τούτων τῶν ἐν ἀγροικίᾳ ζώντων, καὶ ἐν σκαπάνῃ καὶ ἐν ἀρότρῳ δαπανηθέντων, ὑπὲρ τῶν δογμάτων ὑπὲρ ὧν μυρία περιελθόντες οἱ τῶν ἔξωθεν φιλόσοφοι, καὶ πολλοὺς ἀναλώσαντες λόγους οὐδὲν ἠδυνήθησαν ὑγιὲς εἰπεῖν, μετὰ ἀκριβείας ἀποκρίνεταί σοι πάντα ἐκ πολλῆς τῆς σοφίας. καὶ οὐ τοῦτό ἐστι τὸ θαυμαστὸν μόνον, ἀλλ' ὅτι καὶ διὰ τῶν ἔργων βεβαιοῦνται τὴν διὰ τῶν δογμάτων πίστιν. Et paulo post: Κἂν ἕνα αὐτῶν λαβὼν φιλόσοφόν τινα τῶν ἔξωθεν ἀγάγῃς εἰς μέσον νῦν (μᾶλλον δὲ νῦν οὐδένα ἐστὶν εὑρεῖν) ἂν δέ τινα τούτων λαβὼν, καὶ τὰ βιβλία τῶν πάλαι παρ' αὐτοῖς φιλοσοφησάντων ἀναπτύξας ἐπέλθῃς. καὶ τί μὲν οὗτοι ἀποκρίνονται νῦν, τί δὲ ἐκεῖνοι τότε ἐφιλοσόφησαν παράλληλα θεὶς ἐξετάσῃς, ὄψει πόση μὲν ἡ τούτων σοφία, πόση δὲ ἐκείνων ἄνοια. Ὅταν γὰρ οἱ μὲν αὐτῶν μηδὲ προνοίας λέγωσιν ἀπολαύειν τὰ ὄντα, μηδὲ ὑπὸ Θεοῦ γεγενῆσθαι τὴν κτίσιν, μήτε τὴν ἀρετὴν αὐτὴν ἑαυτῇ αὐτάρκη εἶναι, ἀλλὰ δεῖσθαι χρημάτων, καὶ συγγενείας, καὶ τῆς ἔξωθεν περιφανείας, καὶ ἕτερα πολλῷ τούτων καταγελαστότερα. οὗτοι δὲ καὶ περὶ προνοίας, καὶ περὶ δικαστηρίων τῶν μετὰ ταῦτα, καὶ περὶ τῆς τοῦ Θεοῦ δημιουργίας τῆς ἐξ οὐκ ὄντων πάντα παραγαγούσης, καὶ περὶ τῶν ἄλλων ἁπάντων φιλοσοφῶσι τῆς ἔξω-

siderables

siderables d'entre les Chrétiens, audessus de Platon & de tous les autres Philosophes. Si vous interrogez, dit-il, quelques-uns de ces Chrétiens qui ont passé toute leur vie à labourer la terre, des mêmes dogmes sur lesquels les Philosophes payens ont fait tant de questions, & composé tant de livres, sans pouvoir rien dire de raisonnable ; ils vous répondront incontinent sur tout avec beaucoup d'exactitude & de sagesse. Et ce qui est encore plus admirable, c'est qu'ils confirment leur foy par leurs œuvres. Car non seulement ils sont convaincus que nôtre ame est immortelle, & que nous devons un jour rendre compte à Dieu de toutes nos actions, & paroître devant son redoutable tribunal ; mais on les voit encore regler leur conduite sur ces veritez ; & peu touchez de tout le faste du siecle, ne desirer rien de tout ce qui paroît de plus éclatant parmi les hommes. Interrogez ensuite quelqu'un de ces Philosophes ; mais où en trouver à present ? Parcourez donc les livres que les plus anciens d'entr'eux ont écrits ; & comparez ce qu'ils ont dit sur ces mêmes veritez, avec ce que nos Chrétiens de la campagne répondent ; & vous verrez quelle est la sagesse de ceux-cy, & l'extravagance de ceux-là. En effet ces Philosophes ont soûtenu que Dieu ne gouvernoit pas tout par sa providence, qu'il n'avoit pas créé le monde, que la vertu n'étoit point suffisante à elle-même (9), mais qu'elle avoit besoin

θεν ὅλως μὴ μετασχόντες παιδεύσεως· τίς οὐκ ἂν αὐτόθεν μάθοι τὴν τοῦ Χριστοῦ δύναμιν, ἣ τοὺς ἀγραμμάτους καὶ ἰδιώτας τῶν μέγα ἐπὶ σοφίᾳ κομπαζόντων τοσούτῳ σοφωτέρους ἀπέδειξεν, ὅσῳ τῶν μικρῶν παιδίων τοὺς ἐμφρονας ἄνδρας ὑπερέχοντας ἔστιν ἰδεῖν;

(9) *C'étoit le sentiment de Platon autant que celuy d'Aristote, comme*

» des richeſſes, de la nobleſſe, de l'éclat exterieur, » & d'autres ſentimens encore plus dignes de riſée. Nos » Chrétiens au contraire ſont convaincus, que la pro- » vidence de Dieu s'étend ſur tout : Qu'il y a dans » l'autre vie un jugement à ſubir : Que Dieu a tiré du » néant toutes les creatures. En un mot vous les verrez » raiſonner en parfaits Philoſophes ſur toutes ces ve- » ritez, & pluſieurs autres ſemblables : Et cela ſans » avoir étudié ni avoir aucune teinture des ſciences. » Qui en voyant cette merveille n'admireroit la puiſ- » ſance de Jeſus-Chriſt, d'avoir ainſi rendu les hom- » mes les plus ſimples & les plus ignorans, autant ſupe- » rieurs en ſageſſe au-deſſus de tous les Philoſophes, que » des hommes d'âge & d'experience le ſont au-deſſus » des enfans ?

Les Philo » Voulez-vous ſçavoir, dit-il encore ailleurs (1),

on le peut voir dans Diogene Laërce. Les autres erreurs auſquelles ſaint Jean Chryſoſtome oppoſe les veritez dont tous les Chrétiens ſont convaincus, ne regardent pas moins Platon, que la plûpart des autres Philoſophes payens.

(1) Chryſoſt. Hom. in illud: Paulus vocatus, &c. Τούτους ἐξελέξατο, φησὶν, ὁ Θεὸς, ἵνα καταισχύνῃ τοὺς σοφούς. καὶ πῶς, εἰπέ μοι, διὰ τούτων ἐκεῖνοι καταισχύνονται; διὰ τῆς τῶν πραγμάτων πείρας. Ὅταν γὰρ τὴν χήραν τὴν ἔξω καθημένην καὶ προσαιτοῦσαν, πολλάκις δὲ καὶ τὸ σῶμα ἀνάπηρον οὖσαν ἐξετάσῃς περὶ ἀθανασίας ψυχῆς, περὶ σωμάτων ἀναστάσεως, περὶ προνοίας Θεοῦ, περὶ τῆς κατ᾽ ἀξίαν ἀντιδόσεως, περὶ τῶν εὐθυνῶν τῶν ἐκεῖ, περὶ τοῦ φοβεροῦ δικαστηρίου, περὶ τῶν ἀποκειμένων τοῖς κατορθοῦσιν ἀγαθῶν, περὶ τῶν ἠπειλημένων τοῖς ἁμαρτάνουσι τιμωριῶν, περὶ τῶν ἄλλων ἁπάντων. εἶτα μετὰ ἀκριβείας ἀποκείνεται καὶ πληροφορίας πολλῆς· ὁ δὲ φιλόσοφος, καὶ μέγα ἐπὶ κόμῃ καὶ βακτηρίᾳ φρονῶν, μετὰ τοὺς πολλοὺς καὶ μακροὺς τῶν λόγων διαύλους, μετὰ τὰς πολλὰς καὶ ἀκαίρους ἀδολεσχίας, μηδὲ χᾶναι δύναται, μηδὲ διᾶραι στόμα περὶ τούτων ἔχει. τότε γνώσῃ καλῶς, πῶς ἐξελέξατο τὰ μωρὰ τοῦ κόσμου ὁ Θεὸς, ἵνα καταισχύνῃ τοὺς σοφούς. ἅπερ γὰρ ἐκεῖνοι δι᾽ ἀπόνοιαν καὶ ὑπερηφανίαν οὐκ ἠδυνήθησαν εὑρεῖν..... ταῦτα οἱ πτωχοὶ καὶ ἀπερριμμένοι καὶ τῆς ἔξωθεν ἀπεστερημένοι παιδεύσεως, μετὰ ἀκριβείας ἔμαθον ἅπαντα, τῆς ἐκ τῶν οὐρανῶν ἐξαρτήσαντες ἑαυτοὺς δι-

combien il est vray que Dieu a choisi les plus simples pour confondre les plus sages ? Vous pouvez le voir par vôtre propre experience. Adressez-vous à cette pauvre femme veuve qui demande l'aumône, &

Sophes les plus sages confondus par les plus simples des Chrétiens.

δασκαλίας. Je ne sçaurois m'empêcher de rapporter icy ce que dit sur le même sujet Athenagore dans son Apologie pour les Chrétiens. Rien n'est plus beau, & ne fait mieux voir l'excellence de la morale de Jesus-Christ au dessus de la Philosophie payenne, & combien par consequent les plus simples d'entre les Chrétiens, qui mettent en pratique cette morale toute divine, l'emportent au dessus de tous les Philosophes de l'antiquité. Il parle aux Empereurs Marc-Aurele & Commode, & pour leur montrer que les Chrétiens, loin d'être impies, comme on les en accusoit, pratiquent la morale la plus pure & la plus sainte, il leur propose cette maxime de Jesus-Christ : Pour moy je vous dis : Aimez vos ennemis, benissez ceux qui vous maudissent, faites du bien à ceux qui vous haïssent. Après quoy il continuë ainsi : Permettez-moy, Princes, d'élever icy ma voix, & de me faire entendre par tout avec liberté : ce qui me doit être d'autant plus permis, que je parle devant des Empereurs qui sont Philosophes. Qui sont ceux qui observent une morale si parfaite ? Sont-ce ces gens qui s'appliquent à resoudre des syllogismes, à apporter des distinctions, à examiner des definitions ? Sont-ce ceux qui enseignent ce que c'est que terme équivoque ou synonyme, categorie ou axiome, sujet ou attribut d'une proposition, & qui se vantent de rendre heureux par cette connoissance ceux qui les écoutent ? Ces gens ont-ils le cœur aßez pur & l'ame aßez belle, pour aimer leurs ennemis, au lieu de les haïr ; pour rendre des paroles obligeantes à ceux qui leur disent des injures, & pour prier en faveur de ceux qui veulent leur ôter la vie ? N'est-il pas évident qu'ils font tous les jours le contraire ; qu'ils ne s'occupent que de mauvais desseins, & qu'ils ne cherchent continuellement qu'à faire du mal aux autres : faisant consister toute leur Philosophie & leur sagesse dans leurs paroles, & nullement dans leurs actions ? Parmi nous au contraire les personnes les plus simples, les artisans & les femmes même font voir l'excellence de nôtre doctrine, non pas par leurs beaux discours, mais par leurs actions. En effet, ils ne s'appliquent pas à arranger des paroles, mais à faire de bonnes œuvres, à ne point maltraiter ceux qui les maltraitent, à souffrir patiemment les injures qu'on leur fait, à donner volontiers à ceux qui leur demandent, & à aimer leur prochain comme eux-mêmes. Nous avons déja vû ce que saint Cyprien, conformément à cet excellent discours d'Athenagore, a dit des Chrétiens, en les opposant aux Philosophes payens : Nos Philosophi non verbis, sed factis sumus, nec vestitu sapientiam, sed veritate præferimus. . . . non

» que vous voyez percluë de ſes membres ; & interro-
» gez-là ſur la Reſurrection , ſur la providence de Dieu,
» ſur la juſtice avec laquelle il rend à chacun ſelon ſes
» œuvres , ſur le compte que nous devons luy rendre
» de toutes nos actions , ſur les récompenſes qu'il pré-
» pare à ceux qui auront bien vêcu , ſur les châtimens
» dont il menace les pecheurs , & ainſi de tout le reſte,
» & vous verrez qu'elle vous répondra exactement ſur
» tout avec beaucoup d'aſſurance. Interrogez enſuite
» un de ces Philoſophes qui font vanité des longs che-
» veux & du bâton qu'ils portent ; & vous verrez qu'a-
» prés bien du babil , il ne pourra dire quoy que ce
» ſoit de raiſonnable , ni même ouvrir la bouche ſur
» ces mêmes dogmes. Alors vous comprendrez la ve-
» rité de ces paroles : Que Dieu a choiſi ce qui paroît
» folie , pour confondre la ſageſſe du monde. En effet
» ce que ces ſages n'ont pû trouver à cauſe de leur
» orgüeil , de leur éloignement de Dieu ; & pour n'a-
» voir voulu ſuivre que leurs foibles raiſonnemens ;
» les perſonnes les plus pauvres , les plus mépriſables
» & les plus ignorantes l'ont appris par leur ſoûmiſſion
» à la Foy.

CH. XVII. *Inutilité de la Philoſophie de Platon. Ce Philoſophe n'a*

MAIS PLATON , pour ne rien dire des autres Philoſophes , n'a-t-il point connu la providence , l'immortalité de l'ame & quelques autres veritez ?

loquimur magna , ſed vivimus. *Et ce que dit Tertullien :* Adeo quid ſimile, Philoſophus , & Chriſtianus ? Græciæ diſcipulus , & Cœli ? famæ negotiator , & ſalutis ? verborum , & factorum operator ? *Saint Juſtin dit de même :* Οὐκ ἐν λόγοις , ἀλλ' ἐν ἔργοις τὰ τῆς ἡμετέρας θεοσεβείας πράγματα. *Voyez de plus Clement d'Alexandrie au l. 1. de ſes Stromes , Lactance dans ce que nous en avons rapporté au III. livre , &c.*

Ce seroit parler plus exactement, de dire qu'il les a entre-vûës, qu'il en a douté, & qu'il les a corrompuës ; mais je veux qu'il les ait connuës parfaitement. A qui les a-t-il pû persuader ? Combien Platon s'est-il tourmenté, dit encore saint Jean Chrysostome (2), pour montrer que l'ame étoit immortelle ; & neanmoins il est mort sans avoir rien dit de certain sur ce sujet, & sans avoir persuadé personne. Mais la Croix de Jesus-Christ, par le ministere de quelques hommes sans étude & sans science, a persuadé toute la terre des veritez les plus importantes, qui regardent la connoissance de Dieu, le veritable culte qu'on doit luy rendre, la pureté de la Morale Evangelique, les recompenses & les châtimens de l'autre vie ; & a rendu tous les hommes, jusqu'aux plus grossiers & aux plus ignorans, de veritables Philosophes.

pû persuader personne de ses dogmes. La Croix de Jesus-Christ a persuadé toute la terre des veritez les plus importantes

Il ajoûte encore plus bas (3) : Ce que tous les Phi-

La Croix

(2) Chrysost. Hom. IV. in Epist. I. ad Corinth. Οἱ γὰρ οὐκ ἴσχυσαν φιλόσοφοι διὰ τῶν συλλογισμῶν ποιῆσαι, τοῦτο ἡ δοκοῦσα εἶναι μωρία κατώρθωσε. τίς οὖν σοφώτερος; ὁ τοὺς πολλοὺς πείθων, ἢ ὁ ὀλίγους, μᾶλλον δὲ οὐδένα; ὁ περὶ μεγίστων πείθων, ἢ ὁ περὶ τῶν μὴ δεόντων; Πόσα ἔκαμε Πλάτων καὶ οἱ κατ' αὐτὸν περὶ γραμμῆς, καὶ γωνίας, στιγμῆς καὶ ἀριθμῶν, ἀρτίων καὶ περιττῶν, καὶ ἴσων ἀλλήλοις καὶ ἀνίσων, καὶ τῶν τοιούτων διαλεγόμενοι ἡμῖν ἀραχνίων (καὶ γὰρ τῶν ὑφασμάτων ἐκείνων ἀχρηστότερα ταῦτα πρὸς βίον) καὶ οὐ μέγαν ἢ μικρὸν ἐντεῦθεν ὠφελήσας, οὕτω τὸν βίον κατέλυσε; πόσα ἔκαμε δεῖξαι ἐπιχειρῶν ὡς ἀθάνατος ἡ ψυχὴ, καὶ οὐδὲν σαφὲς εἰπὼν, οὐδὲ πείσας τινὰ τῶν ἀκουόντων οὕτως ἀπέληξεν; ὁ δὲ σταυρὸς διὰ ἰδιωτῶν ἔπεισε, καὶ τὴν οἰκουμένην ἅπασαν ἔπεισε, καὶ οὐχ ὑπὲρ τῶν τυχόντων πραγμάτων, ἀλλὰ περὶ Θεοῦ διαλεχθεὶς, καὶ τῆς κατ' ἀλήθειαν εὐσεβείας, καὶ τῆς εὐαγγελικῆς πολιτείας, καὶ τῆς τῶν μελλόντων κρίσεως· καὶ πάντας ἐποίησε φιλοσόφους, τοὺς ἀγροίκους, τοὺς ἰδιώτας.

(3) Idem ibid. in Ethico. Ἃ γὰρ ἴσχυσαν κατορθῶσαι τῇ τοῦ Θεοῦ χάριτι τελῶναι καὶ ἁλιεῖς, ταῦτα φιλόσοφοι, καὶ ῥήτορες, καὶ τύραννοι, καὶ πᾶσα ἁπλῶς ἡ οἰκουμένη μυρία περιδραμοῦσα οὐδὲ φαντασθῆναι ἴσχυσαν. τί γὰρ οὐκ εἰσήγαγεν ὁ σταυρός; τὸν περὶ ἀθανασίας ψυχῆς λόγον, τὸν περὶ τῆς

de Jesus-Christ a appris aux hommes à mépriser les choses perissables, & à n'estimer que les éternelles.

» losophes, tous les Rheteurs, tous les Roys, en un mot
» tous les hommes n'ont pû faire ; quelques pauvres
» pêcheurs l'ont fait. Car quelles merveilles la croix
» de Jesus-Christ n'a-t-elle pas operées ? N'est-ce pas
» elle qui a persuadé tous les hommes de l'immortalité
» de l'ame & de la Resurrection des corps ? N'est-ce
» pas elle qui leur a appris à mépriser les choses peris-
» sables, & à n'estimer que celles qui sont éternelles ?
» N'est-ce pas elle qui leur a appris à mener une vie
» angelique, & qui leur a inspiré une force & une
» constance admirable ?

Ce n'est pas une veritable cõstance ni un veritable mépris de la mort, que celuy que Socrate a fait paroître.

» Vous me direz qu'il s'est trouvé aussi des Philo-
» sophes qui ont méprisé la mort. Qui sont-ils, je vous
» prie ? Est-ce celuy qui a été condamné à boire de la
» ciguë ? Mais voulez-vous que je vous fasse voir une
» multitude infinie de Chrétiens, qui ont marqué sans

ἀναστάσεως τῶν σωμάτων, τὸ περὶ τῆς ὑπεροψίας τῶν παρόντων, τὸ περὶ τῆς ἐπιθυμίας τῶν μελλόντων· καὶ ἀγγέλους τοὺς ἀνθρώπους ἐποίησε, καὶ πάντες πανταχοῦ φιλοσοφοῦσι, καὶ πᾶσαν ἀνδρείαν ἐπιδείκνυνται. Ἀλλὰ καὶ παρ' αὐτοῖς, φησι, πολλοὶ θανάτου καταφρονοῦντες γεγόνασι· τίνες, εἰπέ μοι; ἆρα ὁ τὸ κώνειον πιών; ἀλλ' εἰ βούλει τοιούτους μυρίους ἀπὸ τῆς ἐκκλησίας παράσχωμαι. εἰ γὰρ ἐνῆν, διωγμοῦ καταλαβόντος, κώνειον πιόντας ἀπελθεῖν, πάντες ἂν ἐκείνου λαμπρότεροι γεγόνασιν. ἄλλως δὲ ἐκεῖνος οὐχὶ κύριος ὢν τοῦ μὴ πιεῖν ἢ πιεῖν, ἔπιεν· ἀλλὰ καὶ ἄκοντα καὶ ἑκόντα ἔδει τοῦτο παθεῖν, ὅπερ οὐκ ἦν ἀνδρείας, ἀλλὰ ἀνάγκης λοιπόν. Καὶ γὰρ καὶ λῃσταὶ καὶ ἀνδροφόνοι ὑπὸ τῇ ψήφῳ γινόμενοι τῶν δικαζόντων χαλεπώτερα ἔπαθον. παρ' ἡμῖν δὲ τοὐναντίον ἅπαν. οὐ γὰρ ἄκοντες οἱ μάρτυρες ὑπέμειναν, ἀλλ' ἑκόντες καὶ κύριοι τοῦ μὴ παθεῖν ὄντες, ἀδάμαντος παντὸς στερροτέραν ἐπιδεικνύντες τὴν ἀνδρείαν. οὐ τοίνυν τοῦτο θαυμαστὸν, εἰ κώνειον ἔπιεν ἐκεῖνος, καὶ μηκέτι κύριος ὢν τοῦ μὴ πιεῖν, καὶ πρὸς ἔσχατον γῆρας ἐληλακώς. καὶ γὰρ ἔλεγεν ἐτῶν ἑβδομήκοντα εἶναι, ὅτε κατεφρόνησε ζωῆς· εἴγε καὶ τοῦτο καταφρονῆσαί ἐστιν· οὐ γὰρ ἔγωγε ἂν εἴποιμι, μᾶλλον δὲ οὐδὲ ἄλλος οὐδείς. *Tout le reste de ce passage de S. Jean Chrysostome n'est pas moins beau, & ne tourne pas moins à la honte de Socrate & des autres Philosophes payens, qu'à la gloire de nos Martyrs, mais il seroit trop long de le rapporter.*

comparaison beaucoup plus de constance que ce Philosophe ? Vrayment si dans le temps des persecutions, il ne se fût agi que de boire de la ciguë, il n'y auroit point eu de Chrétiens, qui ne se fût rendu beaucoup plus recommandable que luy par son courage. Faites reflexion d'ailleurs qu'il ne luy étoit pas libre de la boire ou de ne la pas boire ; bon gré mal gré, il falloit necessairement qu'il en passât par là. Ce n'étoit point vertu, ni constance en luy ; c'étoit necessité. Combien y a-t-il eu de voleurs & d'assassins, qui condamnez comme luy par la Justice, ont souffert courageusement une mort bien plus cruelle ? Il n'en a pas été ainsi de nos Martyrs : ce n'est point par necessité ni par contrainte qu'ils ont souffert la mort ; mais ils l'ont fait librement & volontairement, en témoignant toûjours une constance invincible dans leur resolution. Ce n'est donc pas une grande merveille que ce Philosophe ait bû de la ciguë, puisqu'il y étoit contraint, & que d'ailleurs il étoit déja fort vieux. Car on dit qu'il avoit soixante & dix ans lorsqu'il a paru mépriser la vie ; si neanmoins on peut dire que c'est là la mépriser : car pour moy je ne le crois pas, & je pense qu'il n'y a personne qui ne soit de mon sentiment.

Ajoûtons ce que le même saint Docteur (4) dit *les Philosophes*

(4) Idem Chrysost Hom. xix. ad Pop. Ant. Αἰσχυνέσθωσαν τοίνυν οἱ Ἕλληνες, ἐγκαλυπτέσθωσαν δὲ καὶ καταδυέσθωσαν ἐπὶ τοῖς αὐτῶν φιλοσόφοις, καὶ τῇ πάσης μωρίας ἀθλιωτέρα αὐτῶν σοφίᾳ. Οἱ μὲν γὰρ παρ' αὐτοῖς φιλόσοφοι κατὰ τὸν καιρὸν, ἐν ἔξων ὀλίγης μόλις καὶ σφόδρα εὐπειθμήτες ἴσχυσαν τὰ αὐτῶν διδάξαι δόγματα, καὶ κινδύνου μικροῦ καταλαβόντος καὶ τούτους ἀπώλεσαν. οἱ δὲ τοῦ Χριστοῦ μαθηταὶ, οἱ ἁλιεῖς καὶ τελῶναι, οἱ σκηνοποιοὶ ἐν ὀλίγοις ἔτεσι τὴν οἰκουμένην ἅπασαν πρὸς τὴν ἀλήθειαν ἐπανήγαγον, καὶ μυρίων ἐξ ἐκείνου γινομένων κινδύνων, οὐ μόνον οὐκ

perdoient leurs disciples au premier danger qui les menaçoit ; la mort & les supplices ont multiplié ceux des Apôtres

» encore ailleurs : Que les Gentils soient couverts de » confusion, qu'ils se retirent, qu'ils se cachent au » sujet de leurs Philosophes & de leur prétenduë sa- » gesse ; qui n'est dans le fond que foiblesse & que mi- » sere. A peine ces Philosophes ont pû durant leur vie » persuader leurs dogmes à un petit nombre de disci- » ples ; encore les perdoient-ils au premier danger qui » les menaçoit. Au lieu que les disciples de Jesus- » Christ, qui n'étoient que de pauvres pêcheurs, des » Publicains, des faiseurs de tentes, ont en peu d'an- » nées fait connoître & recevoir la verité à toute la » terre. Et loin qu'une infinité de souffrances qu'ils ont » essuyées, ait arrêté le cours de leur prédication ; au » contraire, elle en est devenuë de jour en jour plus » florissante ; de sorte qu'il n'y a pas jusqu'aux hommes

ἐσβέσθη τὸ κήρυγμα, ἀλλὰ καὶ ἀνθεῖ, καὶ πρὸς τὸ μεῖζον ἐπιδίδωσι καὶ φιλοσοφεῖν ἐδίδαξαν ἀνθρώπους ἰδιώτας, καὶ γηπόνους, καὶ θρέμμασιν ὁμιλοῦντας. *Ailleurs saint Jean Chrysostome remarque que Platon étoit riche, consideré, puissant, & que malgré tout cela neanmoins il n'a pû établir ses opinions.* Hom. 33. in Matth. Ποῦ νῦν Πλάτων ; ποῦ Πυθαγόρας ; ποῦ τῶν Στωϊκῶν ὁ ὁρμαθὸς ; Καὶ γὰρ πολλῆς ἀπολαύσας ἐκεῖνος τιμῆς, οὕτως ἠλέγχετο ὡς καὶ ἀπεμποληθῆναι καὶ μηδὲν ὧν ἐβούλετο κατορθῶσαι, οὐδὲ ἀφ' ἑνὸς τυράννου, ἀλλὰ δὲ τοὺς μαθητὰς προδοὺς ἐλεεινῶς τὸν βίον κατέλυσε. *Ce Tyran que Platon ne pût persuader, & dont au contraire il fut si maltraité, est, comme l'on sçait, Denys de Syracuse. Ces disciples que le même Philosophe fut obligé d'abandonner à leur mauvaise fortune, c'est Dion & ses amis. S. Jean Chrysostome continuë :* Καὶ τοίγε οὐδέποτε τοιοῦτον οὐδὲν ἐκείνοις συνέπεσεν, ἀλλὰ καὶ λαμπροὶ διὰ τὴν φιλοσοφίαν τὴν ἔξωθεν εἶναι ἐδόκουν, καὶ τὰς ἐπιστολὰς ἀνέθεσαν δημοσίᾳ Ἀθηναῖοι τὰς Πλάτωνος παρὰ Δίωνος πεμφθείσας, καὶ ἐν ἀδείᾳ τὸν πάντα διῆγον χρόνον, καὶ χρήμασιν ἐπλούτουν οὐκ ὀλίγοις. οὕτω γοῦν ὁ μὲν Ἀρίστιππος πόρνας ἠγόραζε πολυτελεῖς. ὁ δὲ διαθήκας ἔγραφεν οὐ τὸν τυχόντα κλῆρον καταλιμπάνων. *On peut voir sur ces particularitez de la Vie de Platon, dont saint Jean Chrysostome fait icy mention, Plutarque & Diogene Laërce. Nous avons déja parlé du Testament de ce Philosophe.*

les

les plus ignorans de la campagne qui ne soient devenus de vrais Philosophes. « «

Où trouvera-t-on, dit Theodoret (5) en s'adres- « *Jamais au-*

(5) Theodoret. serm. v. ad Græcos. Εἰ δὲ οὐκ ἀληθῆ λέγω, εἴπατε, ὦ ἄνδρες..... τίνες τῆς Στωϊκῆς αἱρέσεως προεστατεύουσι, τίνες τοῦ Σταγειρίτου τὴν διδασκαλίαν κρατύνουσι, τίνες κατὰ τοὺς Πλάτωνος πολιτεύονται νόμους, τίνες τὴν ἐπ' ἐκείνου ξυγγραφεῖσαν πολιτείαν ἠσπάσαντο· ἀλλὰ τούτων μὲν τῶν δογμάτων οὐδένα διδάσκαλον ἡμῖν ἐπιδεῖξαι δυνήσεσθε. Ἡμεῖς δὲ τῶν Ἀποστολικῶν καὶ Προφητικῶν δογμάτων τὸ κράτος ἐναργῶς ἐπιδείκνυμεν. πᾶσα γὰρ ἡ ὑφήλιος τῶνδε τῶν λόγων ἀνάπλεως. Καὶ ἡ Ἑβραίων φωνὴ οὐ μόνον εἰς τὴν Ἑλλήνων μετεβλήθη, ἀλλὰ καὶ εἰς τὴν Ῥωμαίων, καὶ Αἰγυπτίων, καὶ Περσῶν, καὶ Ἰνδῶν, καὶ Ἀρμενίων, καὶ Σκυθῶν, καὶ Σαυροματῶν, καὶ συλλήβδην εἰπεῖν, εἰς πάσας τὰς γλώττας αἷς ἅπαντα τὰ ἔθνη κεχρημένα διατελεῖ. Καὶ ὁ μὲν σοφώτατος Πλάτων περὶ τῆς ἀθανασίας τῆς ψυχῆς παμπόλλους λόγους διεξελθὼν, οὐδ' Ἀριστοτέλη τὸν φοιτητὴν ἔπεισε τόνδε στέρξαι τὸν ὅρον· οἱ δὲ ἡμέτεροι ἁλιεῖς, καὶ τελῶναι, καὶ σκυτοτόμοι, καὶ Ἕλληνας ἔπεισαν, καὶ Ῥωμαίους, καὶ Αἰγυπτίους, καὶ ἁπαξαπλῶς ἅπαν ἔθνος ἀνθρώπων..... Καὶ ἔστιν ἰδεῖν ταῦτα εἰδότας τὰ δόγματα, οὐ μόνους γε τῆς ἐκκλησίας τους διδασκάλους, ἀλλὰ καὶ σκυτοτόμους, καὶ χαλκοτύπους, καὶ ταλασιουργοὺς, καὶ τοὺς ἄλλους ἀποχειροβιώτους· καὶ γυναῖκας ὡσαύτως, οὐ μόνον τὰς λόγων μετεσχηκυίας, ἀλλὰ καὶ χερνήτιδας καὶ ἀκεστρίδας, καὶ μέντοι καὶ θεραπαίνας. *Theodoret dit encore ailleurs, que Platon n'a pû porter les Atheniens, qui étoient ses concitoyens, à se gouverner selon les loix qu'il établit dans sa République. Dequoy, ajoûte-t-il, il ne faut pas être surpris, puisque ces loix sont tres-ridicules.* Πλάτων δὲ τῶν φιλοσόφων ὁ ἄριστος νόμους γεγραφὼς, οὐδὲ Ἀθηναίους ἔπεισε τοὺς οἰκείους πολίτας, κατὰ τὰς τούτων ὑποθήκας τὴν πολιτείαν ῥυθμίσαι. καὶ μάλα γε εἰκότως· μάλα γάρ εἰσι καταγέλαστοι. *Il ajoûte plus bas qu'il n'a pû les persuader même à un seul homme.* Ἀλλ' ὁ μὲν φιλόσοφος τούσδε νόμους ξυνέγραψε, καὶ οὐδένα πέπεικε τῶν ἀνθρώπων, οὐ πολίτην, οὐ ξένον· οὐκ ἀστὸν, οὐ χωριτικόν· οὐχ Ἕλληνα, οὐ βάρβαρον· οὐ δοῦλον, οὐκ ἐλεύθερον· οὐκ ἄνδρα, οὐ γυναῖκα· οὐ νέον, οὐ πρεσβύτην· οὐ λόγοις ἐντεθραμμένον, οὐ λόγων ἀμύητον, κατὰ τούσδε βιῶναι τοὺς νόμους. *Il oppose dans ce même discours à ce Philosophe, & à tous les autres Legislateurs du Paganisme les plus celebres, le succès étonnant avec lequel les Apôtres ont persuadé toutes les nations de la terre de se soûmettre aux loix de Jesus-Christ crucifié, malgré les efforts des Empereurs, qui ont mis tout en œuvre pour les abolir.* Οἱ δὲ ἡμέτεροι ἁλιεῖς, καὶ οἱ τελῶναι, καὶ ὁ σκυτοτόμος, ἅπασιν ἀνθρώποις τοὺς εὐαγγελικοὺς προσενηνόχασι νόμους. καὶ οὐ μόνον Ῥωμαίους, καὶ τοὺς ὑπὸ τούτοις τελοῦντας, ἀλλὰ καὶ τὰ Σκυθικὰ, καὶ τὰ Σαυροματικὰ ἔθνη, καὶ Ἰνδοὺς, καὶ Αἰθίοπας, καὶ Πέρσας, καὶ Σῆρας, καὶ Ὑρκανοὺς, καὶ Βακτριανοὺς, καὶ Βρεττανοὺς, καὶ Κίμβρους, καὶ Γερμανοὺς, καὶ

cune ville ne s'est gouvernée selon les loix de Platon.

Les Apôtres ont fait observer les loix de Jesus Christ par toute la terre.

sant aux payens, des villes qui se gouvernent selon les loix de Platon, & qui observent cette forme de Republique qu'il a exposée dans ses écrits? Certainement vous ne pourrez jamais nous en montrer. Pour nous, nous vous faisons voir évidemment que la doctrine des Apôtres & des Prophetes a été accompagnée d'une vertu toute divine, puisqu'elle a penetré dans toutes les nations qui sont sous le ciel, & que leurs livres écrits en Hebreux, ont été traduits, non seulement dans la langue des Grecs; mais encore dans celle des Romains & des Egyptiens, des Perses & des Indiens, des Scythes & des Sarmates; & pour le dire en un mot dans toutes les langues du monde. Platon le plus sage de vos Philosophes, après avoir tant écrit, pour prouver l'immortalité de l'ame, n'a pû même persuader ce dogme à son disciple Aristote; mais nos Pêcheurs, nôtre faiseur de tentes, nôtre Publicain, ont persuadé les Grecs, les Romains, les Egyptiens, en un mot tous les peuples de la terre, de cette verité & de plusieurs autres semblables. Et ce qui est de plus admirable, c'est que ce ne sont pas seulement ceux qui sont sçavans parmi nous, qui en sont convaincus; mais encore les plus simples artisans & les femmes les plus ignorantes.

Platon n'a pû persuader son dogme de l'immortalité de l'Ame à Aristote qui étoit son disciple: Les Apôtres ont convaincu de cette verité tous les peuples du monde.

ἁπαξαπλῶς πᾶν ἔθνος καὶ γένος ἀνθρώπων, δέξασθαι τοῦ σταυρωθέντος τοὺς νόμους ἀνέπεισαν· οὐχ ὅπλοις χρησάμενοι, καὶ πολλαῖς μυριάσι λογάδων, οὐδὲ τῇ τῆς Περσικῆς ὠμότητος χρώμενοι βίᾳ, ἀλλὰ πείθοντες καὶ δεικνύντες ὀνησιφόρους τοὺς νόμους· καὶ οὐδὲ δίχα κινδύνων τοῦτο ποιοῦντες, ἀλλὰ πολλὰς μὲν κατὰ πόλιν ὑπομένοντες παροινίας, πολλὰς δὲ καὶ παρὰ τῶν τυχόντων δεχόμενοι μάστιγας, καὶ στρεβλούμενοι, καὶ καθειργόμενοι, καὶ πᾶσαν ἰδέαν κολαστηρίων δεχόμενοι. *Tout ce que Theodoret ajoûte ensuite, n'est pas moins éloquent, ni moins digne de ce grand & miraculeux évenement. Il se trouve dans son neuviéme discours aux Gentils.*

Pour ce qui est de la sagesse des Grecs, dit saint « Athanase (6), je ne crois pas qu'il soit necessaire « que je m'étende beaucoup là-dessus. Il est évident, « & tout le monde voit cette merveille de ses yeux, « que ces grands Philosophes, qui ont tant écrit sur « l'immortalité de l'ame, & touchant la vertu ; n'ont « jamais pû persuader un petit nombre de personnes « des lieux les plus voisins de ceux où ils demeuroient : « & que Jesus-Christ au contraire, par quelques dis- « cours fort simples, & par le moyen de quelques hom- « mes, qui n'avoient aucune éloquence, a persuadé « une multitude innombrable de personnes dans tou- « tes les parties du monde, & leur a appris à mépriser « la mort, & à ne penser qu'à l'éternité ; à negliger « toutes les choses perissables, & à n'estimer que celles « qui sont éternelles ; à compter pour rien toute la « gloire que l'on peut acquerir icy-bas, & à n'aspirer « qu'à celle du Ciel. «

Ce que dit S. Athanase sur le même sujet.

Qu'ils nous expliquent, dit saint Isidore de Da- « miette (7), en parlant des Gentils, qui se mocquoient «

Platon n'a pû persuader Denys

(6) Athanas. l. de Incarn. Verbi Dei. Περὶ δὲ τῆς Ἑλληνικῆς σοφίας καὶ τῆς τῶν φιλοσόφων μεγαλοφωνίας, νομίζω μηδένα τοῦ παρ' ἡμῶν δεῖσθαι λόγου, ἐπ' ὄψει πάντων ὄντος τοῦ θαύματος· ὅτι τοσαῦτα γραψάντων τῶν παρ' Ἕλλησι σοφῶν, καὶ μὴ δυνηθέντων πεῖσαι κἂν ὀλίγους ἐκ τῶν πλησίων τόπων περὶ ἀθανασίας καὶ τοῦ κατ' ἀρετὴν βίου, μόνος ὁ Χριστὸς δι' εὐτελῶν ῥημάτων, καὶ δι' ἀνθρώπων οὐ κατὰ τὴν γλῶσσαν σοφῶν, κατὰ πᾶσαν τὴν οἰκουμένην παμπληθεῖς ἐκκλησίας ἔπεισεν ἀνθρώπων, &c.

(7) Isidorus Pelus. l. IV. ep. XXVIII. Πῶς γὰρ ἔπεισεν ἡ ἀγροικιζομένη τὴν εὐγλωττίαν ; εἰπάτωσαν οἱ σοφοὶ πῶς βαρβαρίζουσα κατάκρας καὶ σολοικίζουσα νενίκηκε τὴν ἀττικίζουσαν πλάνην ; πῶς Πλάτων μὲν τῶν ἔξωθεν φιλοσόφων ὁ κορυφαῖος, οὐδ' ἑνὸς περιεγένετο τυράννου. αὕτη δὲ γῆν καὶ θάλασσαν ὑπηγάγετο ; *Ce que dit icy d'abord saint Isidore de Damiette, me fait souvenir de ce que Theodoret dit dans le même sens, que quelques hommes d'un langage barbare ont vaincu toute l'éloquence*

Tyran de Syracuse : L'Ecriture a soûmis toute la terre à son autorité.

de la simplicité des Ecritures saintes: Qu'ils nous expliquent comment cette Ecriture toute remplie qu'elle est selon eux, de barbarismes & de solecismes, a pû vaincre toute l'éloquence de la Grece & d'Athenes? Comment il s'est pû faire que Platon le plus éloquent de leurs Philosophes, n'ait pû venir à bout de persuader un seul tyran; & que cette Ecriture au contraire ait soûmis toute la terre à son autorité? Saint Isidore de Damiette parle de Denys Tyran de Syracuse, que Platon ne pût jamais persuader par toute son éloquence. Mais saint Jean Chrysostome ajoûte (8), ce qui est vray, que loin de le persuader, il courut risque de s'en faire tuer; mais qu'ayant évité la mort, il ne pût éviter de perdre la liberté; & que s'il ne se fût trouvé un barbare plus humain que ce Prince, ce pauvre Philosophe étoit en danger de rester esclave toute sa vie dans un pays étranger.

Ch. XVIII. *Pourquoy*

LES PERES DE L'EGLISE ne se contentent

de la Grece ; que les solecismes de quelques pauvres Pescheurs ont détruit & renversé tous les syllogismes d'Athenes : Ὁρῶντες βαρβαροφώνους ἀνθρώπους τὴν Ἑλληνικὴν εὐγλωττίαν νενικηκότας..... καὶ τοὺς ἁλιευτικοὺς σολοικισμοὺς, τοὺς Ἀττικοὺς καταλελυκότας ξυλλογισμούς.

(8) Chrysost. Hom. IV. in I. ad Corinth. Πλάτων γὰρ ὁ πολιτείαν τινὰ καινοτομῆσαι βουληθεὶς, μᾶλλον δὲ μέρος πολιτείας, καὶ οὐ τὰ τῶν θεῶν μεταθεὶς νόμιμα, ἀλλ' ἁπλῶς πράξεις εἰσαγαγὼν ἑτέρας ἀνθ' ἑτέρων, ἐκινδύνευσε Σικελίας ἐκπεσὼν ἀποθανεῖν. ἐπειδὴ δὲ τοῦτο οὐ γέγονε, τῆς ἐλευθερίας ἐξέπεσεν αὐτῆς, καὶ εἰ μὴ βάρβαρός τις τοῦ Σικελίας τυράννου γέγονεν ἡμερώτερος, οὐδὲν ἐκώλυε διαπαντὸς δουλεύειν τὸν φιλόσοφον ἐν ἀλλοτρίᾳ. *Ce Barbare qui racheta Platon, est Anniceris de Cyrene, dont Lactance parle ainsi :* Platonem quidem redemisse Anniceris quidam traditur sestertiis octo. Itaque insectatus est conviciis redemptorem Seneca, quod Platonem parvo æstimaverit. Furiosus, ut mihi quidem videtur, qui homini fuerit iratus, quod non multum pecuniæ perdidit. Scilicet aurum appendere debuit, tanquam pro mortuo Hectore : aut tantum ingerere nummorum, quantum venditor non poposcit ?

pas de faire voir par des preuves ſenſibles, que la Philoſophie de Platon n'a jamais perſuadé perſonne, ni produit aucun bon effet ; ils en recherchent encore les raiſons & en apportent pluſieurs, qui aſſurément ne font pas beaucoup d'honneur à ce Philoſophe. C'étoit un homme, diſent-ils, qui n'avoit en tête que la vanité, & qui ne cherchoit pas à dire des choſes utiles, mais ſeulement à faire parade de ſon éloquence. De là ce verbiage, cette ennuyeuſe prolixité & cette obſcurité que l'on trouve dans ſes ouvrages, & qui les rendroit inutiles, quand même ils contiendroient quelque choſe d'utile. *Platon n'a jamais perſuadé perſonne. Raiſons qu'en apportent les Peres de l'Egliſe.*

Qu'y a-t-il donc, dit ſaint Jean Chryſoſtome (9), « de plus ridicule que les livres de la Republique de « Platon ; dans leſquels, outre les égaremens étranges « dont ils ſont remplis, & dont nous venons de parler, « ce Philoſophe employe je ne ſçay combien de longs « diſcours à rechercher & à expliquer ce que c'eſt que « le Juſte, & où aprés avoir debité ſur ce ſujet une mul- « titude infinie de paroles, au bout du compte il ne dit « *La prolixité & l'obſcurité des diſcours de Platon les rendent inutiles.*

(9) Chryſoſt. Hom. 1. in Matth. Τί γὰρ ἂν γένοιτο καταγελαστότερον τῆς πολιτείας ἐκείνης, ἐν ᾗ μετὰ τῶν εἰρημένων μυρίους ἀναλώσας στίχους ὁ φιλόσοφος, ὥστε δυνηθῆναι δεῖξαι τί ποτέ ἐστι τὸ δίκαιον, μετὰ τῆς μακρηγορίας καὶ ἀσαφείας πολλῆς τὰ εἰρημένα ἐνέπλησεν; ὅπερ εἰ καί τι συμφέρον εἶχε, σφόδρα ἄχρηστον ἔμελλεν εἶναι τῷ τῶν ἀνθρώπων βίῳ. εἰ γὰρ ὁ γεωργὸς, καὶ ὁ χαλκοτύπος, καὶ ὁ οἰκοδόμος, καὶ ὁ κυβερνήτης, καὶ ἕκαστος ἀπὸ τῆς τῶν χειρῶν τρεφόμενος ἐργασίας, μέλλοι τῆς τέχνης μὲν ἀφίστασθαι καὶ τῶν δικαίων πόνων, ἀναλίσκειν δὲ ἔτη τόσα καὶ τόσα, ὥστε μαθεῖν τί ποτέ ἐστι τὸ δίκαιον, καὶ πρὶν ἢ μαθεῖν, πολλάκις φθάσει λιμῷ διαφθαρεὶς, καὶ ἀπολεῖται, διὰ τὸ δίκαιον τοῦτο, μήτε τῶν ἄλλων τῶν χρησίμων μηδὲν μαθὼν, καὶ βιαίῳ θανάτῳ καταλύσας τὸν βίον. ἀλλ' οὐ τὰ ἡμέτερα τοιαῦτα· ἀλλὰ τὸ δίκαιον, καὶ τὸ ἄριστον, καὶ τὸ συμφέρον, καὶ πᾶσαν τὴν ἄλλην ἀρετὴν ἐν βραχέσι καὶ σαφέσι συλλαβὼν ῥήμασιν ἐδίδαξεν ἡμᾶς ὁ Χριστός· ποτὲ μὲν λέγων, ὅτι ἐν δυσὶν ἐντολαῖς ὁ νόμος καὶ οἱ προφῆται κρέμανται. καὶ τὰ ἑξῆς.

» rien de clair, & remplit tout d'obſcurité; de ſorte que » quand ces livres ſeroient utiles par eux-mêmes, ils » deviendroient par cela ſeul entierement inutiles. » En effet pour qu'un laboureur, un artiſan, un nau» tonnier, ou quelque autre de ceux qui vivent du tra» vail de leurs mains, pût y apprendre en quoy con» ſiſte ce Juſte, il faudroit neceſſairement qu'il quit» tât ſon travail, & qu'il employât je ne ſçay combien » d'années à cette étude. De-là qu'arriveroit-il? c'eſt » qu'avant que d'avoir pû apprendre quoy que ce fût, il » mourroit de faim; & que pour vouloir connoître ce » que c'eſt que ce Juſte, il ne ſçauroit rien de ce qu'il » doit ſçavoir, & que de plus il ſeroit en danger de » perir malheureuſement.

La plus grande partie des hōmes n'y peuvent rien apprendre.

» Les choſes en vont bien autrement parmi nous. » Car Jeſus-Chriſt a renfermé dans les paroles les plus » courtes & les plus intelligibles tout ce qui regarde » nos devoirs de juſtice à l'égard de Dieu & du pro» chain; lorſqu'il nous dit, que toute la loy & les Pro» phetes conſiſtent en deux commandemens; ſçavoir » dans l'amour de Dieu, & dans celuy du prochain; & » ailleurs, lorſqu'il dit encore: Faites aux autres ce » que vous voulez qu'on vous faſſe à vous-même; car » voilà à quoy ſe réduit tout ce qui eſt contenu dans » la loy & les Prophetes. On voit combien ces paroles » ſont claires & préciſes; & qu'il n'y a pas juſqu'aux » laboureurs, aux femmes & aux enfans, quelques » ſtupides qu'ils ſoient, qui ne puiſſent les retenir & » les comprendre très-facilement, comme l'experience » nous le fait voir.

Briéveté & clarté admirable de la loy de Jeſus-Chriſt.

Saint Iſidore de Damiette a tiré de ſaint Jean

Tous les li-

Chrysostome la plûpart des reflexions qu'il fait sur le même sujet. Toutes les instructions, dit ce Pere (1), « que Jesus-Christ nous donne pour nôtre conduite « & nôtre perfection, sont si courtes & si abregées, « qu'elles se réduisent à ces paroles : Faites aux hom- « mes ce que vous voudriez qu'ils vous fissent à vous- « mêmes ; c'est-là en quoy consiste la loy & les Pro- « phetes. Que sont, continuë-t-il, tous les livres de « Platon, & tous ceux des Auteurs & des Legislateurs « payens, si on les compare à la force, à la brièveté « & à la clarté admirable qui se trouvent dans ces pa- « roles ? Je les en fais juges eux-mêmes, ces gens qui « se mocquent de la simplicité de nos Ecritures. Com- « bien de Dialogues Platon n'a-t-il pas employez à « examiner ce que c'est que le Juste, sans avoir pû ja- « mais rien dire de clair sur ce sujet, ni persuader per- « sonne ? Combien Aristote n'a-t-il pas écrit pour ré- « futer Platon, & pour tourner ses dogmes en ridicule ? « A quoy tout cela a-t-il servi, sinon à exciter mille « disputes & mille chicanes ? Avec quelle force les Stoï- « ciens ne se sont-ils pas élevez à leur tour contre « Aristote ? Quel fruit ont produit leurs ouvrages ? Ne « sont-ils pas tombez avec tous leurs dogmes ? «

…vres de Platon & ceux de tous les Auteurs & de tous les Legislateurs payens n'ont rien de cõparable à la force, & à la clarté des maximes de l'Evangile.

(1) Isidorus Pelus. l. IV. epist. 91. Εἰς τοσαύτην τὴν συντομίαν ἡ θεία συνετμήθη παίδευσις, ὡς τὸ ἑκάστου θέλημα ὅρον εἶναι τῆς ἀρετῆς ἀποφαίνεσθαι. πάντα γάρ φησιν, ὅσα ἂν θέλητε ἵνα ποιῶσιν ὑμῖν οἱ ἄνθρωποι, καὶ ὑμεῖς ποιεῖτε αὐτοῖς ὁμοίως. οὗτος γάρ ἐστιν ὁ νόμος καὶ οἱ προφῆται. τί πρὸς ταύτην τὴν ἀρετὴν, καὶ τὴν συντομίαν, καὶ τὴν σαφήνειαν οἱ Πλατωνικοὶ διάλογοι ;.... πόσους διαλόγους συνέγραψεν ὁ ἐλλογιμώτατος Πλάτων, δεῖξαι ἐθέλων τί τὸ δίκαιον, καὶ μηδὲν σαφὲς φράσας, μηδὲ πείσας τινὰς, ἀλλὰ καὶ αὐτῆς τῆς ἐλευθερίας ἐκπεσὼν ἐτελεύτησε ; πόσα συνέγραψεν Ἀριστοτέλης ἐναντιούμενος Πλάτωνι, καὶ τὰ δόγματα αὐτοῦ κωμῳδῶν ; ἀλλ' οὐδὲ αὐτός τι ἤνυσε, πλὴν τοῦ μάχην λόγων τῷ βίῳ ἐμφῦσαι, &c.

Les Philoſophes payẽs dans tous leurs ouvrages n'õt cherché uniquement qu'à ſe faire admirer, & point du tout à ſe rendre utiles.

» Que les payens, ajoûte-t-il, comparent tout ce » que leurs Philoſophes ont jamais écrit, à l'excellence » de nos divins Oracles, & qu'ils ceſſent enfin de s'en- » têter de niaiſeries. Qu'ils admirent plûtôt la ſimpli- » cité du ſtile de nos Auteurs ſacrez, & la fin qu'ils » s'y ſont propoſée, qui eſt de ſe rendre utiles, & non » pas de ſe faire admirer par leur éloquence. Les payens, » dit-il encore ailleurs (2), mépriſent nos divines » Ecritures, parce qu'elles ſont expoſées, non pas dans » un ſtile fleuri & étudié, mais ſimple & uni; mais » nous, nous condamnons la vanité de leurs Philoſo-

(2) Idem ibid. ep. 67. Διὸ καὶ τὴν θείαν αἰτιῶνται γραφὴν μὴ τῷ περιττῷ καὶ κεκαλλωπισμένῳ χρωμένην λόγῳ, ἀλλὰ τῷ ταπεινῷ καὶ πεζῷ. ἀλλ' ἡμεῖς μὲν αὐτοῖς ἀντεγκαλῶμεν τῆς φιλαυτίας, ὅτι δόξης ὀρεχθέντες, τῶν ἄλλων ἥκιστα ἐφρόντισαν..... ἡ γραφὴ τὴν ἀλήθειαν πεζῷ λόγῳ ἡρμήνευσεν, ἵνα καὶ ἰδιῶται καὶ σοφοὶ, καὶ παῖδες καὶ γυναῖκες μάθοιεν. ἐκ μὲν γὰρ τούτου οἱ μὲν σοφοὶ οὐδὲν παραβλάπτονται· ἐκ δ' ἐκείνου τὸ πλέον τῆς οἰκουμένης μέρος παρεβλάβη, &c. *Ce que dit icy ſaint Iſidore de Damiette, paroît encore tiré de ſaint Jean Chryſoſtome, qui reproche non ſeulement à Platon, mais encore à tous les Philoſophes en general, & à tous les autres Auteurs profanes, de n'avoir cherché en écrivant qu'à ſe faire eſtimer, & point du tout à ſe rendre utiles. Il leur oppoſe à ce ſujet la conduite des Auteurs ſacrez, qui ont eu un but tout oppoſé.* Οὐ γὰρ πρὸς κενοδοξίαν καθάπερ οἱ ἔξωθεν, ἀλλὰ πρὸς τὴν σωτηρίαν τῶν ἀκουόντων ταῦτα πάντα συνέθηκαν οἱ παρὰ τὴν ἀρχὴν καταξιωθέντες τῆς τοῦ πνεύματος χάριτος. Οἱ μὲν γὰρ ἔξωθεν φιλόσοφοι καὶ συγγραφεῖς οὐ τὸ κοινῇ συμφέρον ζητοῦντες, ἀλλ' ὅπως αὐτοὶ θαυμασθεῖεν μόνον σκοποῦντες, εἴ τι καὶ χρήσιμον εἶπον, καὶ τοῦτο καθάπερ ἐν ζόφῳ τινὶ τῇ τῆς συνηθείας ἀσαφείᾳ κατέκρυψαν· οἱ δὲ Ἀπόστολοι καὶ οἱ Προφῆται τοὐναντίον ἅπαν ἐποίησαν. σαφῆ γὰρ καὶ δῆλα τὰ παρ' ἑαυτῶν κατέστησαν ἅπασιν, ἅτε κοινοὶ τῆς οἰκουμένης ὄντες διδάσκαλοι. Chryſoſt. Hom III. de Lazaro. *On peut ajoûter, que l'on trouve à peu près la même difference entre les Auteurs profanes & les Peres de l'Egliſe. On voit que la plûpart de ceux-là n'ont en tête que la vanité, & le deſir de ſe faire admirer; & que ceux-cy au contraire n'ont en vûë que l'utilité & le ſalut de leurs lecteurs ou de leurs auditeurs. C'eſt ce qui eſt ſur tout ſenſible dans ſaint Jean Chryſoſtome, ainſi que Photius l'a remarqué.*

phes,

phes (3), qui touchez uniquement du deſir de faire « admirer leur éloquence, ſe ſont mis fort peu en peine « de tout le reſte. Il eſt vray que l'Ecriture ſainte ex- « poſe la verité dans un ſtyle ſimple, mais c'eſt pour « profiter également aux ſçavans & aux ignorans, aux « femmes & aux enfans. Si les choſes étoient autre- « ment, la plus grande partie du monde y perdroit « infiniment. «

Origene prouve (4) excellemment cette même *Ce que dit*

(3) *Saint Jean Chryſoſtome parlant du ſtile des ſaints Evangiles, dit, qu'on n'y trouve point ces mots affectez, ces tours de phraſes, & cette élocution étudiée que l'on voit dans les Auteurs profanes, & ſur tout dans Platon; mais que l'on y trouve une force toute divine, qui ne ſe rencontre point par tout ailleurs: Que cette affectation de beaux termes & de belles phraſes ne convient qu'à des ſophiſtes, ou plûtôt à des enfans: Que Platon le reconnoît luy-même, lorſque dans l'Apologie de Socrate il luy fait dire, qu'il n'employera pour ſe défendre que les termes les plus communs & les plus ſimples, & non pas des diſcours polis, étudiez & ornez, comme ceux de ſes accuſateurs; parce qu'il ne luy convient pas à ſon âge de parler comme un enfant qui s'exerceroit à l'éloquence. Sur quoy ſaint Jean Chryſoſtome dit fort à propos: Voyez, je vous prie, la plaiſante conduite de Platon: ce qu'il fait icy « rejetter à ſon maître, comme une choſe honteuſe, indigne d'un Philo- « ſophe, & propre ſeulement d'un enfant: c'eſt juſtement à quoy il s'eſt « appliqué plus que perſonne. Tant il eſt vray qu'il ne recherchoit en « tout que la vaine gloire.* Καὶ ὅρα τὸν πολὺν καταγέλωτα. ὃ γὰρ, ὡς « αἰσχρὸν, καὶ φιλοσοφίας ἀνάξιον, καὶ μειρακίων ἔργον, ἐποίησεν αὐτὸν φεύγοντα, τοῦτο μάλιστα πάντων αὐτὸς ἐπετήδευσεν. οὕτω πανταχοῦ φιλοτιμίας ἦσαν μόνης. Chryſoſt. Hom. 11. in Joan pag. 561. edit. Savil.

(4) Origenes l. VI. contra Celſum, ſtatim ab initio. Φαμὲν οὖν ὅτι, εἴπερ τὸ προκείμενόν ἐστι τοῖς πρεσβεύουσι τὰ τῆς ἀληθείας, πλείους ὅση δύναμις ὠφελεῖν, καὶ προσάγειν ὡς οἷόν τέ ἐστιν, αὐτῇ διὰ φιλανθρωπίαν πάνθ' ὁντινοῦν, οὐ μόνον ἐντρεχῆ, ἀλλὰ καὶ ἰδιώτην.... δῆλον ἐστιν ὅτι χαρακτῆρες ἐν τῷ λέγειν φροντιστέον αὐτῷ κοινωφελοῦς καὶ δυναμένου πάντ' ἐπαγαγέσθαι ἀκοήν..... ἐπεὶ οἱ καθ' ἡμᾶς προφῆται, Ἰησοῦς τε, καὶ οἱ ἀπόστολοι αὐτοῦ, ἐνεῖδον τρόπῳ ἀπαγγελίας οὐ τὰ ἀληθῆ μόνον περιεχούσης, ἀλλὰ καὶ δυναμένης ἐπάξασθαι τοὺς πολλούς. ἕως προτραπέντες καὶ εἰσαχθέντες ἕκαστος κατὰ δύναμιν ἀναλαβῶσιν ἐπὶ τὰ ἐν ταῖς δοκούσαις εἶναι εὐτελέσι λέξεσιν ἀπορρήτως εἰρημένα. Καὶ εἰ χρή γε τολμήσαντα εἰπεῖν, ὀλίγους μὲν ὤνησεν (εἴγε ὤνησεν) ἡ περικαλλὴς καὶ ἐπι-

Origene à ce sujet. Il préfere les discours d'Epictete à ceux de Platon.

verité contre Celse, qui opposoit sans cesse l'éloquence de son Platon, à la simplicité des divines Ecritures. Il luy fait voir que tous ceux qui font profession d'enseigner la verité, devant prendre les moyens les plus propres pour la faire connoître à toutes sortes de personnes, doivent par consequent employer le stile le plus simple & le plus uni; parce qu'il est le plus proportionné à la capacité de tout le monde. Que c'est à quoy les Apôtres ont été particulierement attentifs; parce qu'ils avoient pour but d'attirer tous les hommes à la connoissance de la verité, & à la pratique de la vertu; comme ils ont fait avec un succès si étonnant. Que Platon au contraire avec toute son éloquence, n'a été utile qu'à un très-petit nombre de personnes; si neanmoins, ajoûte-t-il, on peut dire qu'il leur ait été utile en quelque chose. Il ne fait pas même difficulté de luy préferer à ce sujet Epictete, dont les discours, pour être plus simples, sont aussi beaucoup plus profitables.

Ch. XIX. De l'éloquence de Platon. Les Peres de l'Eglise la relevêt beaucoup, & pourquoy?

On ne peut pas au moins, me dira quelqu'un, ôter à Platon d'avoir écrit fort éloquemment. Cela est vray. Les Peres de l'Eglise, comme nous l'avons vû, en tombent d'accord. On peut dire même qu'ils n'omettent rien pour en persuader tout le monde; mais c'est afin de relever davantage le triomphe que la Religion Chrétienne a remporté sur ce Philo-

τετηδευμένη Πλάτωνος, καὶ τῶν παραπλησίως φρασάντων, λέξις· πλείονας δὲ ἡ τῶν εὐτελέστερον ἅμα καὶ πραγματικῶς καὶ ἐστοχασμένως τῶν πολλῶν διδαξάντων καὶ γραψάντων. ἔστι γοῦν ἰδεῖν τὸν μὲν Πλάτωνα ἐν χερσὶ τῶν δοκούντων εἶναι φιλολόγων μόνον, τὸν δὲ Ἐπίκτητον, καὶ ὑπὸ τῶν τυχόντων καὶ ῥοπὴν πρὸς τὸ ὠφελεῖσθαι ἐχόντων αἰσθομένων τῆς ἀπὸ τῶν λόγων αὐτοῦ βελτιώσεως.

sophe, en faisant voir, que malgré toute son éloquence, & la grande autorité qu'il s'étoit acquise dans tout le paganisme, il avoit été vaincu & exterminé avec toute la Philosophie payenne, par quelques pauvres Pêcheurs, gens ignorans, sans science & sans éloquence; aussi méprisables, selon le monde, que Platon & ses disciples étoient illustres, puissans & considerables.

Que personne, dit saint Jean Chrysostome (5), ne soûtienne que saint Paul a été éloquent; mais relevant autant qu'il est possible, la science & l'éloquence de ceux des Philosophes que les payens ad-

S. Jean Chrysostome desapprouve fort la conduite d'un Chrétien, qui

(5) Chrysost. Hom. III. in I. ad Corinth. Ὅταν οὖν Ἕλληνες κατηγορήσωσι τῶν μαθητῶν ὡς ἰδιωτῶν, πλέον ἡμεῖς ἐκείνων κατηγορῶμεν αὐτῶν. μηδὲ λεγέτω τις ὅτι σοφὸς ἦν ὁ Παῦλος· ἀλλ' ἐπαίροντες ἐπὶ σοφίᾳ τοὺς μεγάλους παρ' ἐκείνοις καὶ ἐπὶ εὐγλωττίᾳ θαυμασθέντας, τοὺς παρ' ἡμῖν ἅπαντας λέγωμεν ἰδιώτας γεγονέναι..... οὕτω γὰρ ἔσται λαμπρὰ τὰ νικητήρια. Ταῦτα δὲ εἶπον, ἐπειδή τινος ἤκουσά ποτε Χριστιανοῦ πρὸς Ἕλληνα καταγελάστως διαλεγομένου, καὶ ἀμφοτέρων ἐν τῇ πρὸς ἀλλήλους μάχῃ τὰ ἑαυτῶν καταλυόντων. ἃ γὰρ ἔδει τὸν Χριστιανὸν εἰπεῖν, ταῦτα ὁ Ἕλλην ἔλεγε· καὶ ἃ τὸν Ἕλληνα εἰκὸς ἦν εἰπεῖν, ταῦτα ὁ Χριστιανὸς προσέβαλλετο. περὶ Παύλου γὰρ καὶ Πλάτωνος ζητήσεως οὔσης, ὁ μὲν Ἕλλην ἐπείρατο δεικνύναι, ὅτι ὁ Παῦλος ἦν ἀμαθὴς καὶ ἰδιώτης· ὁ δὲ Χριστιανὸς ὑπὸ ἀφελείας ἐσπούδαζε κατασκευάζειν, ὅτι Πλάτωνος λογιώτερος ἦν ὁ Παῦλος. οὕτω δὲ τοῦ Ἕλληνος ἐγίνετο τὰ νικητήρια, τούτου κρατοῦντος τοῦ λόγου. Εἰ γὰρ Πλάτωνος ἐλλογιμώτερος ἦν ὁ Παῦλος, πολλοὺς εἰκὸς ἀντιλέγειν, ὅτι οὐ τῇ χάριτι, ἀλλὰ τῇ εὐγλωττίᾳ περιεγένετο, ὥστε ὑπὲρ τοῦ Ἕλληνος ἦν τὸ λεγόμενον ὑπὸ τοῦ Χριστιανοῦ. ὁ δὲ ἔλεγεν ὁ Ἕλλην, ὑπὲρ τοῦ Χριστιανοῦ ἦν. εἰ γὰρ Παῦλος ἀπαίδευτος ἦν, ἐκράτησε δὲ Πλάτωνος, ὅπερ ἔλεγον, λαμπρὰ γέγονεν ἡ νίκη. τοὺς γὰρ ἐκείνου μαθητὰς ἅπαντας λαβὼν ὁ ἀμαθὴς ἔπεισε, καὶ πρὸς ἑαυτὸν ἤγαγεν. ὅθεν δῆλον ὅτι οὐκ ἐν σοφίᾳ ἀνθρωπίνῃ τὸ κήρυγμα γέγονεν, ἀλλὰ Θεοῦ χάριτι. ἵν' οὖν μὴ ταῦτα πάσχωμεν, μηδὲ καταγελώμεθα οὕτω διαλεγόμενοι πρὸς Ἕλληνας, ἐπειδὰν ἡμῖν πρὸς αὐτοὺς ἀγὼν ἦν, κατηγορῶμεν τῶν Ἀποστόλων ὡς ἀμαθῶν. ἡ γὰρ κατηγορία αὕτη, ἐγκώμιον. καὶ ὅταν εἴπωσιν ἐκεῖνοι, ὅτι ἀγροῖκοι ἦσαν οἱ Ἀπόστολοι, προσθῶμεν καὶ ἡμεῖς, καὶ εἴπωμεν ὅτι καὶ ἀμαθεῖς, καὶ ἀγράμματοι, καὶ πένητες, καὶ εὐτελεῖς, καὶ ἀσύνετοι, καὶ ἀφανεῖς. οὐκ ἔστι βλασφημία τῶν Ἀποστόλων ταῦτα, ἀλλὰ καὶ δόξα, &c.

dans une diſpute avec un Payen ſoûtenoit que S. Paul avoit été plus éloquent que Platon.

» mirent le plus, avoüons que les Apôtres ont été en
» cela infiniment au-deſſous d'eux. Par là nous com-
» battrons les payens avec bien plus de force, & nôtre
» victoire en ſera plus éclatante. Je vous dis cela,
» continuë-t-il, parce que j'ay entendu autrefois un
» Chrétien & un Payen qui diſputoient enſemble ri-
» diculement: tous deux ſoûtenant ce qui faiſoit le plus
» contre eux. En effet le Payen diſoit ce que le Chré-
» tien devoit dire; & le Chrétien oppoſoit au Payen
» ce que celuy-cy devoit luy oppoſer. Il s'agiſſoit de
» ſaint Paul & de Platon. Le Payen ſoûtenoit que Pla-
» ton avoit été plus éloquent que ſaint Paul, & le
» Chrétien par ſimplicité ſoûtenoit au contraire, que
» ſaint Paul avoit été beaucoup plus éloquent que Pla-
» ton. Par là il eſt viſible que tout l'avantage de la
» diſpute reſtoit au Payen. Car s'il eſt vray que ſaint
» Paul ait été plus éloquent que Platon, il s'enſuit,
» que ce n'eſt pas par la vertu & la puiſſance de la
» grace, qu'il l'a ſurmonté; mais ſeulement par la force
» de ſon éloquence. Ainſi ce que le Chrétien diſoit là
» faiſoit pour le Payen; mais ce que diſoit le Payen de
» ſon côté, n'étoit pas moins favorable à la cauſe du
» Chrétien. Car ſi ſaint Paul n'a pas été verſé dans les
» ſciences ni dans l'éloquence; & que neanmoins il
» n'ait pas laiſſé de ſurmonter Platon, n'eſt-ce point
» là la plus éclatante de toutes les victoires? N'eſt-ce
» pas une choſe tout-à-fait admirable, qu'un homme
» ſans ſcience & ſans éloquence ait convaincu les diſci-
» ples de ce Philoſophe, qui étoient tous fort ſçavans
» & fort éloquens? Ne voit-on pas évidemment par là,
» que l'établiſſement de la Religion Chrétienne n'eſt

point l'ouvrage de la sagesse humaine, mais uni- «
quement celuy de la vertu toute-puissante de Dieu? «
Ainsi donc, lorsque nous disputons contre les Payens, «
ne faisons point difficulté d'avoüer que les Apôtres «
étoient des gens sans étude & sans science. En par- «
lant ainsi, nous ne faisons point injure aux Apôtres, «
au contraire nous faisons leur éloge. Et quand les «
Payens nous objecteront que les Apôtres étoient des «
gens grossiers; encherissons là-dessus, & ajoûtons «
qu'ils étoient encore ignorans, pauvres, inconnus, «
abjets, méprisables. Encore une fois ce n'est point «
là rabaisser les Apôtres, c'est les relever, c'est ce qui «
fait leur gloire. Quoy en effet de plus glorieux, «
qu'étant tels, ils ayent vaincu tout ce qu'il y avoit de «
plus grand & de plus illustre dans le monde; tous «
les Philosophes, tous les Rois, & toutes les Puissan- «
ces de la terre, avec toute leur éloquence, leur «
gloire & leurs richesses; & qu'ils en soient venus à «
bout avec la même facilité que s'ils n'avoient eu à «
combattre que des gens infiniment au-dessous d'eux. «
C'est ce qui fait voir admirablement la vertu toute- «
puissante de la Croix de Jesus-Christ, & qu'une pa- «
reille victoire ne peut être attribuée à aucune puis- «
sance humaine, mais que tout y est l'effet de la grace «
& de la puissance de Dieu. «

Ce que saint Jean Chrysostome fait icy à l'occasion de saint Paul, que ce Chrétien peu éclairé dont il parle, soûtenoit avoir été plus éloquent que Platon, il le fait encore ailleurs en parlant de saint Pierre (6), de saint Jean (7), & des autres Apô-

(6) Idem Chrysost. Hom. IV. in Acta Apost.
(7) Idem Hom. II. in Joann.

tres (8), prenant par tout plaisir à abattre Platon & les Platoniciens sous leurs pieds. Je ne produiray icy qu'une partie de ce qu'il dit à l'occasion du discours que fit saint Pierre le jour de la Pentecôte.

Victoire des Apôtres sur

» Ce qu'il y a de plus admirable, dit-il (9), c'est

(8) Idem Hom. I. in Matth. & alibi sæpe.

(9) Chrysost. Hom. IV. in Acta Apost. Καὶ τὸ θαυμαστὸν, ὅτι γυμνῷ τῷ σώματι παρετάξαντο πρὸς ὡπλισμένους, πρὸς ἄρχοντας κατὰ αὐτῶν ἔχοντας ἐξουσίαν, ἄπειροι, ἄγλωττοι, καὶ ἰδιωτικώτερον διακείμενοι πρὸς γόητας, πρὸς πλάνους, πρὸς σοφιστῶν, πρὸς ῥητόρων, πρὸς φιλοσόφων πλῆθος, τῶν καταστρεπέντων ἐν Ἀκαδημίᾳ καὶ περιπάτοις, ἐνίσταντό τε καὶ ἀπεμάχοντο. καὶ ὁ περὶ λίμνας ἠσχολημένος οὕτως αὐτῶν ἐκράτησεν, ὡς οὐδὲ εἰ πρὸς ἰχθῦς ἀγλώττους ὁ ἀγὼν ἦν αὐτῷ. καθάπερ γὰρ ὄντως ἁλιεὺς ἰχθύων ἀφωνοτέρων, οὕτω περιεγένετο. καὶ ὁ μὲν πολλὰ ληρήσας Πλάτων, σεσίγηκεν· οὗτος δὲ φθέγγεται, οὐχὶ παρ' οἰκείοις μόνοις, ἀλλὰ καὶ παρὰ Πάρθοις, παρὰ Μήδοις, παρὰ Ἐλαμίταις, καὶ ἐν Ἰνδίᾳ καὶ πανταχοῦ γῆς, καὶ εἰς τὰ πέρατα τῆς οἰκουμένης. Ποῦ νῦν τῆς Ἑλλάδος ὁ τῦφος; ποῦ τῶν Ἀθηνῶν τὸ ὄνομα; ποῦ τῶν φιλοσόφων ὁ λῆρος; ὁ ἀπὸ Γαλιλαίας, ὁ ἀπὸ Βηθσαϊδὰ, ὁ ἄγροικος πάντων ἐκείνων περιεγένετο. οὐκ αἰσχύνεσθε, εἰπέ μοι, ἐπὶ τῷ ὀνόματι τῆς πατρίδος τοῦ νενικηκότος ὑμᾶς; ἂν δὲ καὶ τὸ ὄνομα αὐτοῦ ἀκούσητε, ὅτι Κηφᾶς ἐλέγετο, πολλῷ μᾶλλον ἐγκαλύψεσθε. τοῦτο γὰρ ὑμᾶς, τοῦτο ἀπολώλεκεν, ὅτι τοῦτο ὄνειδος εἶναι νομίζετε· καὶ εὐγλωττίαν, ἐγκώμιον. *Saint Chry-*
» *sostome ajoûte, que c'est cet orgüeil qui les a portez à quitter le droit*
» *chemin, pour s'engager dans des routes écartées, âpres & difficiles,*
» *& qui les ont absolument éloignez du Royaume du Ciel. Cecy a quelque*
rapport avec ce que dit souvent saint Augustin des Philosophes, &
» *sur tout des Platoniciens, qu'ils ont perdu par leur orgüeil ce qu'ils*
» *avoient trouvé par leur curiosité :* Quod curiositate invenerunt, su-
» perbia perdiderunt. *Qu'ils ont apperçû comme du haut d'une monta-*
» *gne aride le sejour de la paix, sans jamais trouver le chemin qui y*
» *conduit ; qu'ils se sont égarez dans des routes écartées, où ils se sont*
» *trouvez assiegez de toutes parts par les Anges deserteurs, & exposez*
» *à leurs piéges. Voyez le VII. livre des Confessions, la lettre à Dioscore, &c. Mais pour revenir à saint Jean Chrysostome, il se plaît par tout à relever le triomphe que la Religion Chrétienne a remporté sur la Philosophie payenne & Platonicienne. Rien n'est plus beau que ce qu'il dit encore sur ce sujet dans sa seconde Homelie sur saint Jean. J'en rapporteray seulement icy quelques traits.* Ἐκεῖνοι δὲ (Πλάτων καὶ Πυθαγόρας) ὥσπερ οἱ τῶν μὲν βασιλέων οὐδὲ ὄναρ ἐπιβῆναι καταξιωθέντες, ἔξω δὲ ἐπ' ἀγορᾶς μετὰ τῶν ἄλλων διατρίβοντες ἀνθρώπων, καὶ ἀπὸ τῆς ἰδίας διανοίας καταστοχαζόμενοι τῶν ἀοράτων, τὸν πολὺν ἐπλανήθησαν πλάνον, καὶ καθάπερ τυφλοὶ καὶ μεθύοντες καὶ ἐν αὐτῇ τῇ πλάνῃ ἀλλή-

Platon & sur toute la Philosophie Grecque.

que des gens sans science & sans éloquence, destituez de toutes sortes de secours humains, ayent entrepris de combattre toute cette multitude de magiciens, de fourbes, de sophistes, de Rheteurs & de Philosophes, qui avoient vieilli dans l'Academie & le Lycée; & qu'ils soient venus à bout de les vaincre. Oüy cet homme qui toute sa vie ne s'étoit mélé que de pêcher dans un lac, les a tous surmontez avec une facilité merveilleuse. En habile pêcheur, il les a tous pris dans ses filets, comme des poissons; & les a rendus plus muets que les poissons mêmes. Ainsi Platon, ce grand causeur, ne dit plus mot; tandis que Pierre parle, & qu'il se fait entendre, non seulement parmi ceux de sa nation; mais encore chez les Parthes, chez les Medes, chez les Indiens; en un mot chez tous les peuples de la terre, & jusqu'aux

λοις περιεστέῤῥηξαν, καὶ οὐκ ἀλλήλοις μόνον, ἀλλὰ καὶ ἑαυτοῖς, πολλαχοῦ περὶ τῶν αὐτῶν ἀεὶ μετατιθέμενοι. *Cela est vray, sur tout par rapport à Platon, comme les SS. Peres le disent si souvent. Saint Chrysostome continuë, & parlant de l'Apôtre & Evangeliste saint Jean, il dit:* Ὁ δὲ ἀγράμματος οὗτος, ὁ ἰδιώτης, ὁ ἀπὸ Βηθσαϊδά, ὁ Ζεβεδαίου παῖς, (κἂν μυριάκις καταγελῶσιν Ἕλληνες τῆς τῶν ὀνομάτων ἀγροικίας, οὐδὲν ἧττον μετὰ πλείονος αὐτὰ τῆς παῤῥησίας ἐρῶ. ὅσῳ γὰρ ἂν τὸ ἔθνος αὐτοῖς βάρβαρον φαίνηται, καὶ τῆς Ἑλληνικῆς ἀπέχων παιδεύσεως, τοσούτῳ λαμπρότερα τὰ ἡμέτερα φαίνεται.....) οὗτος δὴ οὖν βάρβαρος τῇ μὲν τοῦ Εὐαγγελίου συγγραφῇ τὴν οἰκουμένην κατέλαβεν ἅπασαν· τῷ δὲ σώματι μέσην κατέσχε τὴν Ἀσίαν, ἔνθα τὸ παλαιὸν ἐφιλοσόφουν οἱ τῆς Ἑλληνικῆς συμμορίας ἅπαντες, κἀκεῖθεν τοῖς δαίμοσιν ὢν φοβερὸς ἐν μέσῳ τῶν ἐχθρῶν διαλάμπων, καὶ τὸν ζόφον αὐτῶν σβεννὺς, καὶ τὴν ἀκρόπολιν τῶν δαιμόνων καταλύων· τῇ δὲ ψυχῇ πρὸς τὸν χῶρον ἀνεχώρησεν ἐκεῖνον τὸν ἁρμόττοντα τῷ τὰ τοιαῦτα ἐργαζομένῳ. Καὶ τὰ μὲν Ἑλλήνων ἐσβέσθη ἅπαντα καὶ ἠφάνισται, τὰ δὲ τούτου καθ' ἑκάστην λαμπρότερα γίνεται. ἐξ ὅτου γὰρ καὶ οὗτος καὶ οἱ λοιποὶ ἁλιεῖς, ἐξ ἐκείνου τὰ μὲν Πυθαγόρου σεσίγηται, καὶ τὰ Πλάτωνος δοκοῦντα πρότερον κρατεῖν· καὶ οὐδὲ ἐξ ὀνόματος αὐτοὺς ἴσασιν οἱ πολλοί. καίτοι Πλάτων καὶ τυράννοις συνεγίνετο μετακληθεὶς, ὥς φασι, καὶ πολλοὺς εἶχεν ἑταίρους, καὶ εἰς Σικελίαν ἔπλευσε, &c.

extremitez du monde. Où est à present le faste de la Grece ? Qu'est devenu le fameux nom d'Athenes ? Où sont à present tous ces grands parleurs de Philosophes ? Ce pauvre pêcheur de Galilée, cet homme de Bethsaïde, les a tous fait taire. N'avez-vous pas de la confusion, dites-moy, quand vous entendez le nom du pays de celuy qui vous a vaincus ? Que sera-ce donc, quand vous sçaurez qu'il s'appelloit Cephas ? A ce mot vous irez sans doute vous cacher de honte. Voilà, voilà ce qui vous a perdu ; l'entêtement pour la beauté du langage. Vous avez toûjours regardé la politesse du discours comme vôtre plus grande gloire ; & le défaut de cette politesse, comme une honte & une infamie.

Vains efforts des Philosophes, & sur tout des Platoniciens contre la Religion Chrétienne.

Achevons ce qui regarde le triomphe que la Religion Chrétienne a remporté sur Platon & ses disciples, par ce que dit le même saint Docteur, à l'occasion des efforts que les Philosophes ont faits aussi de leur côté pour la combattre. On sçait qu'entre tous ces Philosophes, les Platoniciens se sont sur tout signalez, comme Porphyre, Julien l'Apostat, & Proclus. Mais à quoy ont abouti tous leurs efforts ? Quels succés ont eu tous les livres qu'ils ont composez contre les Chrétiens ?

Les Chrétiens se sont

Ces Philosophes, dit saint Jean Chrysostome (1),

(1) Chrysost. libro de S. Babyla & contra Gentiles. Οἱ δὲ φιλόσοφοι, καὶ δεινοὶ ῥήτορες δόξαν πολλὴν, οἱ μὲν ἐπὶ σεμνότητι, οἱ δὲ ἐπὶ λόγων δυνάμει παρὰ τοῖς πολλοῖς ἔχοντες μετὰ τὴν πρὸς ἡμᾶς μάχην καταγέλαστοι γεγόνασι, καὶ παίδων ληρούντων ἁπλῶς οὐδὲν διαφέρειν ἔδοξαν. ἀπὸ γὰρ ἐθνῶν καὶ δήμων τοσούτων, οὐ σοφόν τινα, οὐκ ἄσοφον, οὐκ ἄνδρα, οὐ γυναῖκα, ἀλλ᾽ οὐδὲ παιδίον μικρὸν μεταπεῖσαι ἴσχυσαν, ἀλλὰ τοσοῦτός ἐστι τῶν ὑπ᾽ αὐτῶν γεγραμμένων ὁ γέλως, ὥστε ἀφανισθῆναι καὶ τὰ βιβλία πάλαι, καὶ ἅμα τῷ δειχθῆναι, καὶ ἀπολέσθαι τὰ πολλά. εἰ δέ

& ces

& ces habiles sophistes, qui s'étoient acquis une si grande autorité, les uns par l'austerité apparente de leurs mœurs, & les autres par leur éloquence, ayant entrepris de nous combattre, ont paru si foibles & si ridicules, qu'on auroit pû les prendre pour des enfans qui badinoient. En effet de tant de peuples & de nations qui composent le Christianisme, jamais

moquez des livres que ces Philosophes ont composez contre la Religion Chretienne:

που τι καὶ εὑρεθείη διασωθὲν, παρὰ Χριστιανοῖς τοῦτο σωζόμενον εὕροι τις ἄν. τοσοῦτον ἀπέχομεν βλάβην τινὰ παρὰ τῆς ἐκείνων ὑποπτεύειν ἐπιβουλῆς. οὕτω καταγελῶμεν τῆς πολλῆς τῶν μηχανημάτων αὐτῶν περιεργίας. οὔτε γὰρ εἰ τὰ σώματα ἀδαμάντινα καὶ ἄφθαρτα ἦν ἡμῖν, σκορπίους καὶ ὄφεις, καὶ πῦρ ταῖς χερσὶν ἐπισφίγγοντες ἐδείσαμεν ἄν, ἀλλὰ καὶ ἐπιδειξάμεθα· οὔτε ἐπειδὴ τὰς ψυχὰς ἡμῖν, καὶ τὴν πίστιν τοιαύτην κατεσκεύασεν ὁ Χριστὸς, τὰ φάρμακα τῶν ἐχθρῶν ἔχοντες δεδοίκαμεν. εἰ γὰρ ἐπάνω ὄφεων, καὶ σκορπίων, καὶ πάσης τοῦ διαβόλου τῆς τυραννίδος πατεῖν ἡμῖν ἐπιτέτακται, πολλῷ μᾶλλον ἐπάνω σκωλήκων καὶ κανθάρων. τοσοῦτον γὰρ τὸ μέσον τῆς τούτων βλάβης, πρὸς τὴν ἐκείνου τοῦ πονηροῦ δαίμονος ἐπιβουλήν. *Voilà ce que dit saint Jean Chrysostome du mépris profond que les Chrétiens faisoient des livres que les Philosophes payens avoient écrits contre eux. Lactance nous dit à peu près la même chose de ceux que ce Philosophe de Nicomedie, dont il parle en premier lieu, avoit composez contre les mêmes Chrétiens.* Ubi autem religionis ejus, contra quam perorabat, infirmare voluit rationem, ineptus, vanus, ridiculus apparuit: quia gravis ille consultor utilitatis alienæ, non modo quid oppugnaret, sed etiam quid loqueretur nesciebat. Nam si qui nostrorum affuerunt, quamvis temporis gratia conticescerent, animo tamen derisere: utpote cum viderent hominem profitentem se illuminaturum alios, cum ipse cæcus esset; reducturum alios ab errore, cum ipse ignoraret ubi pedes suos poneret; eruditurum alios ad veritatem, cujus ille ne scintillam quidem unam vidisset aliquando..... Verum hic pro sua inanitate contemptus est, qui & gratiam quam speravit, non est adeptus, & gloria quam captavit, in culpam reprehensionemque conversa est. *Au reste, ce qu'ajoûte saint Jean Chrysostome, que s'il se trouve encore de ces ouvrages contre la Religion Chrétienne, ce sont les Chrétiens mêmes qui les ont garantis du naufrage: cela, dis-je, est évident par ce qui nous reste des livres de Celse & de Julien l'Apostat, qui se seroient perdus entierement, si Origene & saint Cyrille ne nous en avoient conservé une bonne partie. Nous retrouverions encore sans doute de la même maniere ceux de Porphyre, si nous avions les ouvrages de Methodius, d'Apollinaire de Laodicée, & d'Eusebe, qui les ont réfutez.*

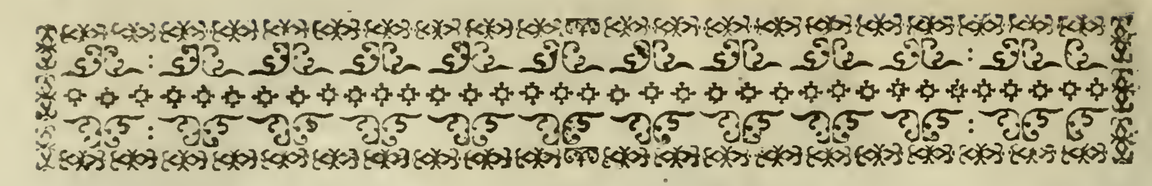
» ils n'ont pû faire changer de sentiment à qui que ce
» soit, homme ou femme, sçavant ou ignorant, non
» pas même à un enfant. On s'est tellement mocqué
» de tout ce qu'ils ont écrit contre nous, que leurs li-
» vres depuis long-temps sont ensevelis dans un pro-
» fond oubli, & que quelques-uns même sont tombez
» absolument, presque aussi-tôt qu'ils ont vû le jour.
» Que s'il s'en trouve encore quelqu'un à present, c'est
» chez les Chrétiens qu'il se trouve, ce sont eux qui
» l'ont garanti du naufrage. Tant il est vray que loin
» d'apprehender les pieges qu'ils nous ont tendus, nous
» les méprisons, & que nous nous mocquons de tous
» leurs vains efforts. Et de même que si nous avions un
» corps de diamant, nous ne craindrions pas de manier
» du feu, au contraire nous en ferions gloire : ainsi dès
» que nos ames sont établies dans la foy & dans la grace
» de Jesus-Christ, nous ne craignons point le venin
» que nos ennemis ont répandu contre nous. Et quoy !
» n'avons-nous pas receu le pouvoir de marcher sur
» les serpens, sur les scorpions, & sur toute la malice
» du demon ? A combien plus forte raison pouvons-
» nous donc marcher avec confiance sur de vils in-
» sectes, sur des vers de terre ? Car que sont autre chose
» tous les livres que les payens ont écrits contre nous,
» comparez à la malice du demon ?

Conclusion de ce troisiéme Livre.

C'est ainsi que les Peres de l'Eglise ont combattu la Philosophie Platonicienne. C'est ainsi qu'ils en ont triomphé, ou plûtôt qu'ils ont publié le triomphe que la Religion Chrétienne en a remporté. Concluons donc de tout ce que nous avons exposé sur ce sujet dans ce troisiéme livre : Que puisque les SS.

Peres ont refuté avec tant de force les erreurs de Platon ; puisqu'ils ne l'ont pas même épargné sur ce qu'il a dit de plus raisonnable, & qu'ils ont fait voir qu'il l'avoit dérobé, & ensuite corrompu : puisqu'enfin ils n'ont negligé aucune occasion de l'humilier & de le confondre, & qu'en tout cela ils l'ont traité avec beaucoup plus de severité, qu'ils n'ont jamais fait ni Aristote, ni Zenon, ni Epicure même : Concluons, dis-je, de-là, qu'il est plus absurde de les soupçonner d'avoir été Platoniciens, qu'il ne le seroit, si on les accusoit d'avoir été Aristoteliciens, Stoïciens ou même Epicuriens ; & qu'enfin loin d'avoir été attachez à Platon ou à sa Philosophie, rien n'est si vray ni si certain, qu'ils ont été au contraire ses plus grands & ses plus terribles adversaires. Il ne nous reste plus qu'à répondre à quelques objections ; & c'est ce que nous allons faire dans le livre suivant.

Fin du troisiéme Livre.



DÉFENSE DES SAINTS PERES ACCUSEZ DE PLATONISME.

LIVRE QUATRIÉME.

Dans lequel on répond aux objections.

CHAP. I. *Foiblesse des prétextes sur lesquels le prétendu Platonisme des SS. Peres est appuyé.*

Quoique plusieurs Auteurs l'avancent, ou le supposent, personne ne l'a prouvé, ni examiné.

PLUS JE REFLECHIS sur le prétendu Platonisme dont on accuse les Peres de l'Eglise, plus je suis surpris de la facilité avec laquelle on a reçû une imagination si mal fondée, plus je suis étonné des excès étranges jusqu'où on a souffert que certains Auteurs ayent osé la porter. En effet, de toute cette multitude d'Ecrivains grands & petits, Catholiques ou Heretiques, qui l'ont debitée, il n'y en a aucun qui ait entrepris de la prouver. Tous l'avancent, ou la supposent comme une verité dont on ne peut pas douter : les ennemis de Jesus-Christ & de sa Religion en abusent, pour nous rendre suspects nos plus adorables Mysteres, & personne ne s'avise d'examiner surquoy cette opinion est appuyée. Quoy de plus surprenant dans un siecle comme celuy-cy, où l'on

se pique tant de critique & de discernement ? La critique n'est-elle donc d'usage que lorsqu'il s'agit de contester à la Religion quelqu'une de ses preuves ou de ses traditions, & aux Peres de l'Eglise leurs ouvrages & leur autorité ?

Cependant comme il n'est pas possible qu'une opinion si commune n'ait au defaut de preuves & de raisons, au moins quelques prétextes & quelques legers fondemens, puisque les fables mêmes les plus extravagantes n'en manquent pas ; examinons en quoy ils consistent ; voyons ce qui a pû donner occasion à tant d'Auteurs, d'avancer que les SS. Peres avoient été Platoniciens ; & aux ennemis de la Religion Chrétienne la hardiesse de fonder là-dessus les dernieres ressources de leur impieté. *Quels sont ces prétextes.*

Je reduits à quatre points principaux ce qui regarde l'origine & le progrès de ce sentiment, & les prétextes sur lesquels il s'est établi, suivant ce que j'en ay pû recüeillir des principaux auteurs qui l'ont avancé.

I. La plûpart, comme je l'ay dit au commencement de cet ouvrage, n'ont pris cette idée, que parce qu'ils ont jugé des premiers temps de l'Eglise par ce qui s'est fait dans les derniers, & qu'ayant vû la Philosophie d'Aristote en usage dans le Christianisme depuis plusieurs siecles, ils ont crû que les Peres de l'Eglise & les anciens Chrétiens n'avoient pû se dispenser de suivre aussi quelque Philosophie particuliere, & que cette Philosophie ne pouvoit etre que celle de Platon. *Premier prétexte.*

II. Les loüanges que quelques SS. Peres ont don- *Second prétexte.*

nées à ce Philosophe & à sa Philosophie, ont pû les confirmer dans ce sentiment.

Troisiéme prétexte.

III. Rien pourtant à mon avis n'a contribué davantage à répandre par tout cette opinion, que la conduite de quelques fameux Auteurs, qui s'étant trouvez embarrassez de quelques expressions particulieres des mêmes SS. Peres touchant le mystere de la Trinité, en ont rejetté la faute sur la Philosophie de Platon, en supposant, comme tous les autres, qu'elle avoit été celle de toute l'antiquité Chrétienne.

Abus étrange que les ennemis de la Religion ont fait de ces prétextes.

IV. Enfin, les ennemis de la Divinité de Jesus-Christ survenant là-dessus, & se prévalant de l'autorité de ces illustres Auteurs, en sont venus jusqu'à ce point d'impieté, que d'oser soûtenir, que le mystere même de la Trinité n'étoit qu'un Platonisme grossier, adopté mal à propos par les SS. Peres, excessivement prévenus & remplis des idées de la Philosophie Platonicienne, dans laquelle ils avoient été nourris. Voilà en peu de mots l'histoire de la naissance & du progrès du prétendu Platonisme des Peres de l'Eglise. Voilà les prétextes & les fondemens sur lesquels il est appuyé. Voyons à present ce que nous avons à y répondre. La chose ne nous doit pas être difficile, après tout ce que nous avons dit dans les trois premiers livres de cet ouvrage.

Réponse au préjugé tiré de la Philosophie d'Aristote.

Et premierement, pour ce qui regarde ce préjugé, qu'il en a été de la Philosophie de Platon dans les premiers siecles, comme de celle d'Aristote dans les derniers, & que celle-là a été suivie par les SS. Peres, comme celle-cy par les Docteurs & les Theologiens de l'Ecole, je n'ay rien à ajoûter à ce que j'ay

dit pour en faire voir la fausseté : je croy l'avoir démontrée évidemment, en exposant la necessité indispensable où les Peres de l'Eglise se sont trouvez de tenir à cet égard une conduite toute opposée à celle que l'on a suivie depuis, lorsque le Paganisme a été absolument détruit.

Combien la conduite des SS. Peres à l'égard de la Philosophie de Platon a été differente de celle que l'on a tenue depuis par rapport à celle d'Aristote.

Et pour recüeillir icy en peu de mots ce que j'ay dit sur ce sujet, on sçait que la Philosophie d'Aristote a été enseignée dans toutes les Ecoles Chrétiennes des derniers siecles ; & j'ay fait voir au contraire qu'on ne pouvoit pas en produire une seule des premiers, où celle de Platon eût été reçûë. On s'est attaché dans ces derniers temps dont nous parlons, aux sentimens d'Aristote sur toutes les matieres qui appartiennent à la Philosophie, préferablement à ceux de tous les autres Philosophes, & en particulier de Platon ; & j'ay prouvé au contraire, que rien n'étoit plus opposé à la methode que les anciens Chrétiens observoient dans leurs études, que cet attachement à quelque Philosophe particulier, quel qu'il pût être. On a employé utilement, soit pour l'explication de quelques endroits de l'Ecriture qui regardent la Physique, soit pour l'exposition de quelques dogmes de la Religion, la methode & les principes d'Aristote ; & j'ay montré au contraire que loin que les SS. Peres ayent suivi ou adopté quoy que ce soit des principes ou des sentimens de Platon dans tout ce qui concerne la Religion, ils ne l'ont pas même suivi sur les matieres les plus indifferentes de la Philosophie. Enfin on s'est appliqué avec beaucoup de soin à justifier Aristote de ses erreurs : on en a fait

une infinité d'éloges : on l'a cité avec honneur dans toutes ſortes de livres, & juſques dans les chaires. On a fait une multitude innombrable de commentaires ſur ſes ouvrages ; & nous avons vû au contraire que les Peres de l'Egliſe ont rejetté abſolument toutes les parties de la Philoſophie de Platon ; qu'ils en ont réfuté par tout les erreurs avec un zele & une ardeur extrême : qu'ils ſe ſont appliquez à en donner beaucoup de mépris aux Fideles dans tous leurs livres & dans tous leurs diſcours ; & qu'enfin ils n'ont omis aucune occaſion d'humilier ce Philoſophe, de ſe moquer de luy, & de le confondre.

Les SS. Peres ont combattu Platon avec plus d'ardeur qu'ils n'ont combattu Ariſtote, Epicure, & la plûpart des Heretiques de leur temps.

Où eſt donc le Platoniſme des Peres de l'Egliſe ? où eſt cet attachement & cette eſtime extraordinaire qu'on leur ſuppoſe pour la Philoſophie de Platon ? quelles marques en ont-ils données, ou plûtôt qu'ont-ils pû faire davantage pour convaincre tout le monde du mépris & de l'éloignement qu'ils en avoient ? Qu'ont-ils fait de plus, qu'ont-ils fait d'approchant même contre Ariſtote ou contre Epicure, dont on ne les a jamais ſoupçonnez d'avoir ſuivi les ſentimens ? Qu'ont-ils fait, ou qu'ont-ils pû faire davantage contre les plus méchans & les plus dangereux Heretiques de leur temps, dont on ne doute pas qu'ils n'ayent eu une extrême horreur ? Et certainement, ſi on s'aviſoit de les accuſer aujourd'huy d'avoir été Marcionites, Valentiniens, Gnoſtiques ou Arriens, ne ſe mocqueroit-on pas d''une pareille accuſation ? ne la regarderoit-on pas comme une calomnie auſſi extravagante qu'impie ? Pourquoy ? parce que l'on ſçait que loin d'avoir adopté quoy que ce fût de ces Heretiques,

retiques, ils les ont rejettez, ils les ont combattus avec une ardeur extrême. Puis donc qu'il est évident qu'ils n'ont pas témoigné moins de zele ni moins d'ardeur à combattre Platon & les Platoniciens, qui en qualité de Philosophes payens, ne leur étoient ni moins odieux, ni moins opposez que les plus impies & les plus dangereux des Heretiques, quelle idée doit-on avoir de leur prétendu Platonisme ? Ne doit-on pas le regarder comme une calomnie insensée, fondée sur une chimere qui tombe dès que l'on distingue les temps, & que l'on ne confond plus les premiers siecles de l'Eglise avec les derniers : ceux où le Paganisme subsistoit encore, sur tout par le moyen de la Philosophie Platonicienne, qui a été jusqu'à l'extrémité son plus grand appuy ; & ceux qui ont suivi son entiere destruction, & la ruïne totale de la Philosophie payenne.

La ruïne du prétendu Platonisme des SS. Peres entraine celle des prétentions impies des Sociniens.

Mais si c'est une chimere insoûtenable que le prétendu Platonisme des SS. Peres, que doit-on penser de toutes les prétentions, ou de tous les systêmes que l'on a établis sur cette idée ? Que doit-on penser sur tout de celuy des ennemis de la Divinité de Jesus-Christ, qui comptant sur cette chimere, comme sur une verité indubitable, en ont fait le fondement de leurs blasphêmes contre nos plus adorables mysteres ? N'est-ce pas une consequence necessaire, que le principe sur lequel ils se sont appuyez, étant détruit, le fondement de leurs prétentions impies étant ruïné, tout ce qu'ils ont établi sur ce principe & sur ce fondement, doit aussi tomber entierement par terre ?

CHAP. II.

Examen des loüanges données à Platon ou à sa Philosophie par les SS. Peres.

NOUS NE NOUS contenterons pas neanmoins de les avoir combattus, en renversant leur principe; nous les combattrons encore d'une autre maniere dans la suite, lorsque nous examinerons dans elles-mêmes ces sortes de prétentions & d'impietez qu'ils n'ont pas eu honte d'avancer. Icy pour suivre l'ordre que nous nous sommes proposé, voyons quelles sont les loüanges que les SS. Peres ont données à Platon ou à sa Philosophie, & si l'on peut en conclure qu'ils ont eu pour elle ou pour son auteur une estime fort extraordinaire.

Ces loüanges ne sont rien en comparaison des censures que les saints Peres ont faites de cette Philosophie.

Je pourrois d'abord opposer à ces loüanges toutes les vigoureuses censures que les SS. Peres ont faites de ce Philosophe: tout ce qu'ils ont dit de plus dur & de plus fort contre luy & contre sa Philosophie, pour en donner de l'horreur aux Fideles, & pour couvrir de confusion ces orgüeilleux Philosophes qu'ils avoient à combattre. Il n'y a personne qui ne voye combien je pourrois m'étendre sur ce sujet, quel recüeil & quelle liste je pourrois faire de ces censures & de ces termes pleins de force & d'autorité, dont les SS. Peres se sont servis, en parlant de Platon & de sa Philosophie. Ce n'est pas neanmoins mon dessein d'entrer dans aucun détail sur ce sujet. Outre que la chose seroit presque infinie, ces censures & ces termes séparez des endroits où ils se trouvent, n'auroient plus la même force, & ne paroîtroient peut-être pas convenir assez à la dignité des Peres de l'Eglise, qui ne les ont jamais employez que très-à-propos, & ordinairement après avoir exposé les raisons qui les ont obligez de s'en servir.

Pourquoy on ne rapporte pas toutes ces censures en détail.

Idée generale de la maniere dont les saints Peres ont traité la Philosophie de Platon.

Je me contenteray donc de faire ressouvenir en general de ce qu'on a vû si souvent dans les trois livres précedens, que les SS. Peres convainquent perpetuellement Platon de contradictions manifestes, d'ignorances grossieres, d'erreurs capitales, d'égaremens honteux, de folie même & d'extravagance (1); Qu'ils ne trouvent rien dans ses livres, qui ne soit ou dérobé, ou inutile, ou pernicieux, au langage près, qu'ils accusent encore souvent d'être ampoullé, obscur, embarrassé & trop diffus : Et qu'enfin ils luy appliquent continuellement ce que l'Apôtre saint Paul a dit des Philosophes en general ; « qu'ils se sont égarez dans leurs vains raisonnemens, que leur cœur insensé a été rempli de tenebres, & qu'ils sont devenus fous en s'attribuant le nom de sages. » Car voilà la regle suivant laquelle les SS. Peres ont toûjours

(1) *Ces termes durs & pleins de mépris, dont les SS. Peres se sont servis en parlant de Platon, marquent non seulement qu'ils n'étoient eux-mêmes rien moins que Platoniciens, mais encore qu'il ne se trouvoit personne parmi les anciens Fideles de leur temps, qui eût une grande estime pour ce Philosophe. En effet, quand j'aurois beaucoup de mépris pour Aristote, ce qui n'est pas assurément, je me donnerois bien de garde neanmoins de parler de luy à present comme les Peres de l'Eglise ont fait de Platon, parce que je respecterois le jugement qu'un grand nombre de sçavans Chrétiens font de ce Philosophe, & la haute estime qu'ils en ont conçûë. Les anciens Chrétiens auroient eu sans doute les mêmes égards, s'il y en avoit eu parmi eux qui eussent fait profession d'estimer beaucoup Platon, & de suivre sa Philosophie. J'ajoûte que de tous ceux qui dans ces derniers siecles se sont élevez contre Aristote & sa Philosophie, pour donner cours à celle de Platon, d'Epicure ou de Descartes, je n'en ay vû aucun qui ait ménagé aussi peu ce Philosophe, que les Peres de l'Eglise ont fait Platon. Aprés tout ce que nous avons dit dans les trois livres précedens, il est aisé d'en trouver la raison. C'est que les SS. Peres consideroient la Philosophie de Platon comme la partie la plus specieuse & la plus dangereuse du Paganisme, telle qu'elle étoit en effet.*

jugé & parlé de Platon, & ſuivant laquelle nous en devons juger & parler avec eux.

Quelle ſorte de loüanges ils luy donnent ordinairemẽt.

Après cela, dont on trouvera dans mon livre preſque autant de preuves que j'y ay produit de paſſages des SS. Peres, on peut juger quel fond on doit faire ſur quelques-unes de leurs paroles détachées, que l'on étale comme autant de loüanges extraordinaires données à Platon; quoique ſouvent elles ne ſoient rien moins que cela. En effet, ſi on les examine, en les rapprochant des endroits de leurs ouvrages d'où elles ont été détachées, on voit qu'ils ne parlent que ſelon l'idée des Payens, dont ils ſe mocquent dans le fond; ou que ce ſont de ces loüanges communes qu'ils donnent à tous les autres Auteurs profanes, & aux Poëtes mêmes, lorſqu'ils ſe ſervent de leur autorité contre les Payens; ou enfin que ſi elles regardent Platon en particulier, c'eſt afin de faire connoître la raiſon qu'ils ont euë, de s'attacher à ce Philoſophe préferablement à tous les autres, pour réfuter ſes erreurs, & combattre en ſa perſonne ce que le Paganiſme avoit de plus ſpecieux & de plus ébloüiſſant.

Quels ſont les Peres de l'Egliſe qui paroiſſent avoir eſtimé le plus la Philoſophie de Platon.

Diſons neanmoins quelque choſe de plus particulier ſur ce ſujet, & pour répondre préciſément à nos adverſaires, voyons qui ſont ceux des SS. Peres qu'ils accuſent le plus d'avoir été trop prévenus d'eſtime pour Platon & pour la Philoſophie payenne. Saint Clement d'Alexandrie, ſaint Juſtin Martyr & ſaint Auguſtin ſont ceux qui ſont le plus en butte à leurs traits, & qu'ils calomnient à ce ſujet le plus indignement.

M. le Clerc, dans sa Bibliotheque (2) Universelle, & dans la premiere de ses Lettres (3) Critiques, n'omet rien pour nous representer le premier beaucoup moins comme un Chrétien, que comme un Philosophe payen. Si ce dessein est nouveau, s'il est inoüi, les moyens qu'il employe pour en venir à bout, ne le sont pas moins. Comme nous avons beaucoup de choses à démêler avec cet Auteur dans toute la suite de ce quatriéme livre, & qu'il n'en est aucun qui soit plus entêté du prétendu Platonisme des SS. Peres, ni qui l'ait porté à de plus dangereux excès, il est à propos de rapporter un peu plus au long ce qu'il dit de saint Clement d'Alexandrie; afin que nous connoissions mieux quelle est sa methode, lorsqu'il expose les sentimens des SS. Peres.

Quelle idée M. le Clerc tâche de nous donner de S. Clement d'Alexandrie.

D'abord il s'applique à rechercher quels sont les maîtres que saint Clement d'Alexandrie a eu, & dont cet illustre Pere parle dans le premier livre de ses Stromes, parce qu'*il est de grande importance*, dit-il, *de sçavoir quel maître un Auteur a eu, pour entendre bien ses sentimens. Car alors comme aujourd'huy, les disciples s'attachoient particulierement à la methode de leurs maîtres, & expliquoient la religion, autant qu'ils pouvoient, selon les principes de la Philosophie qu'ils en avoient apprise. C'est ainsi*, continuë-t-il, *que les Theologiens de l'école, qui étoient Peripateticiens, ont expliqué depuis la Theologie par les principes d'Aristote, & que dans les lieux où la Philosophie de Descartes est reçûë, on traite la Theologie à la Cartesienne.*

Réfutation de toutes ces fausses idées. Ce qu'il dit d'abord des Maitres de S. Clement d'Alexandrie, & ce qu'il prétend en conclure.

(2) *Bibliotheque Universelle, tome dixieme, mois d'Aoust 1688. dans la Vie de Clement d'Alexandrie, qui se trouve à la page 178.*

(3) Joannis Clerici Epistolæ Criticæ & Ecclesiasticæ, Epistola 1. adversus Guillelmum Caveum scripta.

Voilà le préjugé dont nous avons fait voir dans cet ouvrage la fausseté évidente par rapport aux Peres de l'Eglise, & dont M. le Clerc abuse icy, comme dans la plûpart de ses autres ouvrages, pour nous persuader que la Foy a été corrompuë dès les premiers siecles par le mélange de la Philosophie Platonicienne. Mais quand même nous n'aurions pas démontré la fausseté de ce préjugé, à quoy sert-il icy de le produire, puisque saint Clement d'Alexandrie nous fait connoître parfaitement le caractere de ses maîtres, les études ausquelles ils s'appliquoient, & l'attachement qu'ils avoient, non pas pour la Philosophie payenne, mais pour la doctrine de Jesus-Christ, & les Traditions des Apôtres?

Les maitres de Clement d'Alexandrie n'ont eu d'attachement que pour la doctrine de Jesus-Christ, & les Traditions des Apôtres.

En effet, saint Clement d'Alexandrie dit du dernier de ses maîtres (4), qu'il estime le premier en merite, & que l'on croit avoir été l'illustre Panténe: » Que c'étoit, comme dit le proverbe, une veritable » abeille de Sicile; qu'il recüeilloit, pour parler ainsi, » les fleurs répanduës dans les prairies des écrits des » Prophetes & des Apôtres, par le moyen desquelles » il remplissoit d'une connoissance pure les ames de » ceux qui l'écoutoient. N'est-ce point là le caractere d'un veritable Philosophe Chrétien, d'un fidele disciple des Prophetes & des Apôtres? Y a-t-il lieu de soupçonner que sous un maître si appliqué à l'étude des divines Ecritures, & si soigneux de répandre

(4) Clemens Alexandr Strom. l. 1. pag. 274. edit. Colon. Ὑστάτῳ δὲ περιτυχών· δυνάμει δὲ οὗτος πρῶτος ἦν· ἀνεπαυσάμην ἐν Αἰγύπτῳ θηράσας λεληθότα· Σικελικὴ τῷ ὄντι ἡ μέλιττα· Προφητικοῦ τε καὶ Ἀποστολικοῦ λειμῶνος τὰ ἄνθη δρεπόμενος, ἀκήρατόν τι Γνώσεως χρῆμα ταῖς τῶν ἀκροωμένων ἐνεγέννησε ψυχαῖς.

dans l'ame de ses disciples la doctrine salutaire qu'il y puisoit tous les jours, Clement d'Alexandrie ne se soit trop rempli d'estime pour la Philosophie payenne, & n'en ait mêlé les erreurs avec les veritez de l'Evangile? Et ce qu'il dit icy de son saint & illustre maître, ne prouve-t-il pas encore ce que nous avons fait voir dans le premier livre de cet ouvrage, que le sçavant Panténe ne s'appliqua jamais dans l'Ecole d'Alexandrie qu'il gouverna, non plus que tous ses successeurs dans cet employ, qu'à expliquer les veritez de l'Ecriture sainte?

Quelle a été la Philosophie que saint Clement d'Alexandrie a apprise de son maître saint Panténe.

Voila donc quelle est la Philosophie que Clement d'Alexandrie y a apprise, & dans laquelle il a été nourri, avec tous les autres Chrétiens qui ont été élevez comme luy dans cette Ecole. Mais continuons, & voyons ce qu'il ajoûte du même Panténe, & de ses autres maîtres (5): Ces gens, dit-il, ayant con- «
servé la veritable tradition de la bienheureuse doc- «
trine qu'ils avoient reçûë des Apôtres saint Pierre, «
saint Jacques, saint Jean & saint Paul, comme des «
enfans qui retiennent ce qu'ils ont appris de leurs «
peres, quoy qu'il y en ait peu qui leur ressemblent, «
ont vécu jusqu'à nous par la volonté de Dieu, pour «

(5) Idem Clemens ibid. Ἀλλ' οἱ μὲν τὴν ἀληθῆ τῆς μακαρίας σώζοντες διδασκαλίας παράδοσιν, εὐθὺς ἀπὸ Πέτρου τε καὶ Ἰακώβου, Ἰωάννου τε καὶ Παύλου, τῶν ἁγίων Ἀποστόλων, παῖς παρὰ Πατρὸς ἐκδεχόμενος· ὀλίγοι δὲ οἱ πατράσιν ὅμοιοι· ἧκον δὴ σὺν Θεῷ καὶ εἰς ἡμᾶς τὰ προγονικὰ ἐκεῖνα καὶ Ἀποστολικὰ καταθησόμενοι σπέρματα. *Clement d'Alexandrie ajoûte, que son dessein dans l'ouvrage qu'il entreprend, est «
de mettre par écrit, mais d'une maniere un peu envelopée, ces tradi- «
tions des Apôtres, de peur qu'elles ne se perdent, ou ne s'obscurcissent «
avec le temps; & qu'il ne doute pas que ses maîtres ne luy en sçachent «
bon gré, quoique tout ce qu'il en peut rapporter, doive être beaucoup «
au dessous de ce qu'il a eu le bonheur d'entendre.* «

„ répandre en nos cœurs la semence qu'ils avoient re-
„ çûë des Apôtres leurs prédecesseurs. Je ne vois rien là encore qui ne soit fort opposé aux idées de M. le Clerc. Des gens si fidellement attachez à la doctrine & à la tradition des Apôtres, & si zelez pour la transmettre dans toute sa pureté à leurs successeurs, ne peuvent être soupçonnez de Platonisme ou de Philosophisme.

Illusion de M. le Clerc, pour nous persuader que saint Clement d'Alexandrie & l'un de ses maîtres ont été de la secte Ionique.

Sur quoy donc M. le Clerc prétend-il nous persuader le contraire? Le voicy. C'est que Clement d'Alexandrie nous apprend que l'un de ses maîtres, qu'il avoit vû en Grece, étoit *de la secte Ionique*; car c'est ainsi qu'il plaît à nôtre Auteur de traduire le mot Ἰωνικός : en soûtenant qu'il ne peut pas être pris pour un nom propre, comme quelques sçavans, à ce qu'il dit, l'ont crû, mais pour celuy de la secte à laquelle le premier maître de Clement étoit particulierement attaché : c'est-à-dire, à celle de Thalès & d'Anaximandre, quoy qu'elle ait été entierement éteinte long-temps même avant la naissance du Christianisme. N'importe, M. le Clerc prétend qu'*il n'est pas incroyable qu'un Philosophe de cette secte ait embrassé le Christianisme, & ait été le premier maître de Clement d'Alexandrie*, afin d'avoir lieu d'accuser cet ancien & sçavant Pere de l'Eglise, d'avoir mêlé quantité de dogmes de la Philosophie payenne avec ceux de la Religion Chrétienne.

Réfutation de cette illusion.

Mais pour ruïner les fondemens d'une pareille imagination, & toutes les consequences que M. le Clerc en prétend tirer; comment a-t-il pû ne pas s'appercevoir que le mot Ἰωνικὸς, ne peut être pris

dans

dans cet endroit que pour le nom du pays d'où étoit ce premier maître de Clement d'Alexandrie, ſçavoir de l'Ionie, province de l'Aſie mineure. Il dit que ce mot ne peut être pris pour un nom d'homme, parce qu'*il n'y a point d'apparence que Clement, qui ne dit point les noms des autres qu'il reconnoît pour ſes maîtres, nommât celuy-cy*. Cela eſt fort bien ; mais y a-t-il plus d'apparence que Clement, qui ne dit pas un mot de ce que ſes autres maîtres avoient été avant qu'ils fuſſent Chrétiens, & qui ne les fait connoître que par l'attachement qu'ils avoient tous pour la doctrine & les traditions des Apôtres, ait voulu faire connoître celuy-là par le nom d'une ſecte payenne, qui ne ſubſiſtoit plus? N'eſt-il pas évident au contraire, qu'ayant marqué exactement le pays de tous les autres, en diſant que (6) l'un étoit de la Céléſyrie ; l'autre, d'Egypte ; le troiſiéme, d'Aſſyrie ; le quatriéme, de la Paleſtine & d'origine Juïve : lorſqu'il a dit du premier, qu'il étoit Ionien ou Ionique, il a voulu certainement marquer auſſi ſon pays, en faiſant connoître qu'il étoit de cette partie de l'Aſie mineure,

(6) Clemens Alexandr. ibid. Τούτων ὁ μὲν ἐπὶ τῆς Ἑλλάδος, ὁ Ἰωνικός· οἱ δὲ ἐπὶ τῆς μεγάλης Ἑλλάδος τῆς κοίλης θάτερος αὐτῶν Συρίας ἦν· ὁ δὲ ἀπ' Αἰγύπτου· ἄλλοι δὲ, ἀνὰ τὴν Ἀνατολήν· καὶ ταύτης ὁ μὲν, τῆς τῶν Ἀσσυρίων· ὁ δὲ ἐν Παλαιστίνῃ Ἑβραῖος ἀνέκαθεν. *Quoique le nom d'Ionien appartienne proprement à ceux qui ſont originaires d'Ionie, province de l'Aſie mineure, ſur tout ſi l'on fait attention au temps auquel Clement d'Alexandrie vivoit ; il eſt vray neanmoins qu'il peut marquer encore un homme originaire de la Grece proprement dite, puiſque la plûpart des Grecs, par exemple les Atheniens, étoient Ioniens, & que ceux d'Aſie etoient une ancienne colonie des Ioniens de la Grece. Voyez là-deſſus Thucydide dans ſon Hiſtoire, & Etienne de Byzance au mot* Ἰωνία. *Quoy qu'il en ſoit, l'un & l'autre de ces deux ſentimens ſont également oppoſez à l'idée de M. le Clerc.*

qui s'appelle Ionie. Le mot dont il s'agit est si clairement déterminé par-là, qu'il faut être visiblement passionné, pour le prendre dans un autre sens, & sur tout pour y trouver le nom d'une secte payenne, qui étoit éteinte depuis long-temps. M. le Clerc ne voit pas que cette envie prodigieuse qu'il a de metamorphoser les Peres de l'Eglise en autant de Philosophes payens, l'engage dans mille fausses démarches, & le fait tourner, pour ainsi dire, à tous vens.

Chap. III. *Conduite surprenante de M. le Clerc à l'égard de S. Clement d'Alexandrie. Il en fait un Philosophe de trois differentes sectes payënes.*

En effet à le voir employer toute sa critique pour prouver que par le nom Ἰωνικὸς, on doit entendre la secte Ionique, & montrer ensuite que Clement d'Alexandrie a parlé avec estime de Thalés & d'Anaximandre, on diroit qu'il veut que Clement d'Alexandrie se soit attaché à cette secte. Vient-il ensuite à parler de Panténe qui avoit été Stoïcien, il change alors de dessein, Clement n'est plus de la secte Ionique, mais de celle des Stoïciens dont il trouve que Clement d'Alexandrie a suivi la methode & aimé les paradoxes. Cependant le même Clement assure positivement que quand il parle de la Philosophie, il n'entend ni celle des Stoïciens, ni celle des Platoniciens, ni celle des Epicuriens ou des Peripateticiens, mais seulement ce que ces Philosophes ont dit de vray. Que faire contre une declaration si précise, & qui montre si parfaitement que Clement d'Alexandrie n'a été attaché à aucune secte de la Philosophie payenne? Tout autre que M. le Clerc en seroit embarrassé; mais son esprit fécond en expediens, lorsqu'il s'agit de nous rendre suspect la doctrine des SS. Peres, luy fait trouver icy la secte des Eclectiques, dont un certain Potamon fut autrefois l'inventeur.

Voilà donc enfin de quelle secte Clement d'Alexandrie a fait profession. D'abord sectateur de Thalés, ensuite de Zénon, puis enfin de Potamon ; il n'importe pas beaucoup à M. le Clerc, pourvû qu'on luy accorde que Clement d'Alexandrie étoit à peine Chrétien, & qu'il a mêlé confusément les dogmes de tous les Philosophes payens avec ceux de Jesus-Christ. *Il prenoit*, dit-il, *de toutes les sectes* (7) *ce qu'il trouvoit à propos. C'étoit sa coûtume*, dit-il (8) ail-

Il l'accuse d'avoir pris de toutes les sectes payennes ce qu'il jugeoit à propos & d'avoir soûtenu un grand nombre de leurs erreurs.

(7) *Bibliotheque Universelle, tome X. page 195. Pour luy (Clement d'Alexandrie) quoy qu'il fist profession de suivre la methode des Eclectiques, & de prendre de toutes les sectes ce qu'il trouvoit à propos. M. le Clerc repete la même chose en differentes manieres dans cette même Vie de saint Clement.*

(8) Idem in Epist. 1. Critica, pag. 17. Similia sensisse si dicatur Clemens, nihil statuetur, quod non belle consentiat cum perpetua ejus consuetudine exscribendi dogmata philosophica, quæ ei cum doctrina Christiana non plane ἀσύστατα videbantur. *Rien ne fait mieux voir combien Clement d'Alexandrie étoit éloigné de suivre les Philosophes payens, ou de mêler leurs dogmes avec ceux de Jesus-Christ, que ce qu'il dit dans son Avertissement aux Gentils, où il leur declare,* « *que depuis que le Fils de Dieu est descendu du Ciel sur la terre, pour* « *nous instruire, il ne faut plus écouter d'autre maître, ni de doctrine* « *humaine : qu'il est inutile d'aller pour cet effet à Athenes, dans la* « *Grece, ou dans l'Ionie. Que ce divin Maître nous enseigne par tout,* « *& qu'il a rempli toute la terre de sa doctrine salutaire, de ses bien-* « *faits, de ses enseignemens, de sa puissance, & de ses miracles ; de* « *sorte qu'à present il n'y a point d'endroit dans l'Univers où il ne se* « *fasse entendre, & qui ne doive nous tenir lieu d'Athenes & de toute* « *la Grece. Les paroles de cet ancien Pere de l'Eglise sont si belles, si chrétiennes, & si remplies des plus vifs sentimens d'amour & de reconnoissance pour le Fils de Dieu, & pour le bienfait inestimable de son Incarnation, que je ne puis m'empêcher de les rapporter icy.* Τάχει μὲν δὴ ἀνυπερβλήτῳ, εὐνοίᾳ τε εὐπροσίτῳ ἡ δύναμις ἡ θεϊκὴ ἐπιλάμψασα τὴν γῆν σωτηρίου σπέρματος ἐνέπλησε τὸ πᾶν. οὐ γὰρ ἂν οὕτως ἐν ὀλίγῳ χρόνῳ τοσοῦτον ἔργον, ἄνευ θείας κηδεμονίας ἐξήνυσεν ὁ Κύριος, ὄψει καταφρονούμενος, ἔργῳ προσκυνούμενος, ὁ καθάρσιος, καὶ σωτήριος, καὶ μειλίχιος ὁ θεῖος Λόγος, ὁ φανερώτατος ὄντως Θεὸς, ὁ τῷ δεσπότῃ τῶν ὅλων ἐξισωθείς· ὅτι ἦν υἱὸς αὐτοῦ, καὶ ὁ Λόγος ἦν ἐν τῷ Θεῷ. οὐδ᾽ ὅτε τὸ πρῶτον προεκηρύχθη ἀπιστηθεὶς, οὐδ᾽ ὅτε τὸ ἀνθρώπου προσωπεῖον ἀναλαβὼν, καὶ σαρκὶ

leurs, *de tranſcrire les dogmes des Philoſophes qui luy paroiſſoient avoir quelque rapport avec la doctrine Chrétienne.* C'eſt même ſur ce principe qu'il ſoûtient (9) contre M. Cave, que Clement d'Alexandrie a cru la matiere éternelle, qu'il a admis les Idées de Platon, & qu'il a enſeigné qu'avant Adam il y avoit eu une infinité de mondes. C'eſt là-deſſus enfin qu'il luy attribuë un grand nombre d'autres erreurs, qu'il expoſe avec grand ſoin tant dans le dixiéme tome de ſa Bibliotheque univerſelle, que dans la premiere de ſes Lettres critiques.

ἀναπλασάμενος τὸ σωτήριον δρᾶμα τῆς ἀνθρωπότητος ὑπεκρίνετο, ἀγνοηθείς· γνήσιος γὰρ ἦν ἀγωνιστὴς, καὶ τοῦ πλάσματος συναγωνιστής. *Voilà les paroles les plus belles & les plus expreſſives que l'on puiſſe trouver pour la divinité de Jeſus-Chriſt : celles qui ſuivent, & qui regardent ſur tout le bienfait ineſtimable de l'Incarnation du même Fils de Dieu, ne ſont pas moins belles.* Τάχιστα δὲ εἰς πάντας ἀνθρώπους διαδοθεὶς, θᾶττον ἡλίου ἐξ αὐτῆς ἀνατείλας τῆς πατρικῆς βουλήσεως, ῥᾷστα ἡμῖν ἐπέλαμψε τὸν Θεόν. ὅθεν τε ἦν αὐτὸς, καὶ ὃς ἦν, δι' ὧν ἐδίδαξεν καὶ ἐνεδείξατο παραστησάμενος, ὁ σπονδοφόρος, καὶ διαλλακτὴς, καὶ Σωτὴρ ἡμῶν Λόγος, πηγὴ ζωοποιὸς, εἰρηνικὴ, ἐπὶ πᾶν τὸ πρόσωπον τῆς γῆς χεόμενος· δι' ὃν, ὡς ἔπος εἰπεῖν, τὰ πάντα ἤδη πέλαγος γέγονεν ἀγαθῶν. *Mais depuis que le Fils de Dieu a répandu dans tout le monde avec une infinité d'autres biens, les lumieres de ſa doctrine celeſte, peut-on s'amuſer à écouter encore les Philoſophes? Voicy ce qu'en penſe Clement.* Διό μοι δοκεῖ, ἐπεὶ αὐτὸς ἧκεν ὡς ἡμᾶς οὐρανόθεν ὁ Λόγος, ἡμᾶς ἐπ' ἀνθρωπίνην ἰέναι μὴ χρῆναι διδασκαλίαν, ἔτι Ἀθήνας καὶ τὴν ἄλλην Ἑλλάδα, πρὸς δὲ καὶ Ἰωνίαν πολυπραγμονοῦντας. εἰ γὰρ ἡμῖν ὁ Διδάσκαλος, ὁ πληρώσας τὰ πάντα δυνάμεσιν ἁγίαις, δημιουργίᾳ, σωτηρίᾳ, εὐεργεσίᾳ, νομοθεσίᾳ, προφητείᾳ, διδασκαλίᾳ· πάντα νῦν ὁ Διδάσκαλος κατηχεῖ, καὶ τὸ πᾶν ἤδη Ἀθῆναι καὶ Ἑλλὰς γέγονεν τῷ λόγῳ. *Clement d'Alexandrie ajoûte un peu plus bas, que la Philoſophie que les Diſciples de Jeſus Chriſt ont enſeignée, eſt ſi ſublime & ſi parfaite, que les plus grands Philoſophes de l'antiquité n'en ont pas eu ſeulement les premieres idées. Un homme qui parle ainſi, & qui montre la neceſſité qu'il y a d'abandonner tous les Philoſophes profanes, pour écouter Jeſus-Chriſt ſeul, peut-il être ſoupçonné d'avoir ſuivi ces mêmes Philoſophes, & d'avoir mêlé leurs dogmes avec ceux de la Religion Chrétienne?*

(9) Epiſt. 1. Critica, pag. 12.

Mais comment prouve-t-il que Clement d'Alexandrie a soûtenu ces erreurs? Rien ne luy est plus facile. Il produit les opinions des Philosophes que cet illustre & ancien Auteur a rapportées dans ses Stromes, pour montrer qu'elles venoient originairement des Ecritures mal entenduës par ces Philosophes : il produit, dis-je, ces opinions, & il les attribuë sans façon à Clement d'Alexandrie, comme si c'étoit ses propres & veritables sentimens. Cela n'est-il pas commode ? & ne faut-il pas avoüer que M. le Clerc a un talent tout particulier, pour expliquer les SS. Peres ? Tous les autres n'y entendent rien. Au moins il est bien certain que personne jusques à present ne s'étoit avisé de cet admirable secret de critique qu'il employe si heureusement. Avec cette nouvelle methode combien de rares découvertes n'a-t-il pas faites, & ne peut-il pas faire encore dans les ouvrages des SS. Peres ? Car comme la plûpart s'appliquent avec soin à découvrir ces sortes de vols que les Philosophes, les Poëtes & les autres Auteurs payens ont faits dans les livres sacrez, & qu'ils rapportent toutes leurs opinions, leurs erreurs & leurs fables, où ils trouvent quelques traces & quelques vestiges de ces vols, ainsi qu'un grand nombre de sçavans ont fait encore de nos jours; M. le Clerc en leur attribuant à tous de la même maniere toutes ces erreurs & toutes ces fables qu'ils rapportent, ne peut-il pas les metamorphoser tous en Poëtes ou en Philosophes payens, comme il le jugera à propos ? Ne peut-il pas prouver clairement par-là, qu'ils ont soûtenu les opinions les plus ridicules & les plus extravagantes, qu'ils ont con-

Methode admirable dont il se sert pour prouver que Clement d'Alexandrie a soûtenu ces erreurs.

fonduës avec la doctrine de Jesus-Christ, & que par consequent il faut se donner bien de garde de les écouter, comme de fideles témoins de ce qu'on a cru dans les premiers siecles touchant la Divinité éternelle de Jesus-Christ, le Mystere de la Trinité, l'Incarnation du Verbe & les autres semblables dogmes de la Religion Chrétienne.

Preuves de cette methode ou plûtôt de cette injustice de M. le Clerc.

Si je ne donnois des preuves de cette conduite étonnante de M. le Clerc, personne pourroit-il m'en croire sur ma parole, & soupçonner cet Auteur d'une injustice & d'une mauvaise foy pareille? Je n'iray pas bien loin pour en trouver: ses deux ouvrages que je viens de citer m'en fournissent un grand nombre. La plûpart des erreurs qu'il y attribuë à Clement d'Alexandrie sont du caractere que j'ay dit, & des productions de cette nouvelle methode. Je m'attache à la premiere qui regarde l'éternité de la matiere. M. le Clerc prouve que Clement d'Alexandrie l'a soûtenuë, par deux passages tirez du cinquiéme livre de ses Stromes. Allons chercher ces deux passages dans les endroits d'où il les a tirez, pour reconnoître l'abus prodigieux qu'il en fait.

Explication de deux passages d'Clement d'Alexandrie, dont M. le Clerc abuse.

Clement d'Alexandrie dans la page même où se trouve le premier de ces deux passages, commence par ces paroles à faire connoître le dessein qu'il a eu en les rapportant (1). Achevons, dit-il, ce qui reste, &
» exposons d'une maniere encore plus claire les vols
» que les Grecs ont faits dans la Philosophie des Bar-

(1) Clemens Alexandr. l. v. Strom. pag. 591. Τὸ δὴ ἑξῆς ἀποδοτέον καὶ τὴν ἐκ τῆς βαρβάρου φιλοσοφίας Ἑλληνικὴν κλοπὴν, σαφέστερον ἤδη παραστατέον.

bares. On voit que Clement parle de ces sortes de « vols que les Payens avoient faits dans les livres saints, en gâtant & en corrompant ce qu'ils en avoient tiré, faute de les bien entendre. C'est ce qu'il assure en plusieurs autres endroits que nous avons déja rapportez (2), & ce qui est évident par les exemples qu'il produit icy.

En effet, pour premier exemple de ces vols, il produit les sentimens des Stoïciens touchant l'essence & la nature de Dieu. Les Stoïciens, dit-il (3), assu- « rent que Dieu, de même que l'ame, est composé de « corps & d'esprit. Vous trouverez tout cela, continuë- « t-il, dans les Ecritures. Comment cela ? C'est que « l'Ecriture par une figure qui luy est ordinaire, parle souvent de Dieu comme s'il avoit un corps, & que les Stoïciens ont pris cela à la lettre, ainsi que les Anthropomorphites ont fait depuis; au lieu de s'attacher au sens qui est caché sous cette figure. C'est ce que Clement d'Alexandrie marque clairement, lorsqu'il ajoûte: Car il ne s'agit pas icy, continuë-t-il, « du sens allegorique que la veritable doctrine nous «

(2) *Livre troisiéme de cet ouvrage, chap. XV.*

(3) Idem Clemens ibid. Φασὶ γὰρ σῶμα εἶναι τὸν Θεὸν οἱ Στωϊκοὶ, καὶ πνεῦμα κατ' οὐσίαν, ὥσπερ ἀμέλει καὶ τὴν ψυχήν. πάντα ταῦτα ἄντικρυς εὑρήσεις ἐν ταῖς γραφαῖς. μὴ γάρ μοι τὰς ἀλληγορίας αὐτῶν ἐπισκόπει τὰ νῦν, ὡς ἡ γνωστικὴ παραδίδωσιν ἀλήθεια, εἰ ἄλλο τι δηλοῦσι, καθάπερ οἱ σοφοὶ παλαισταὶ, ἄλλο μηνύουσιν. ἀλλ' οἱ μὲν διήκειν διὰ πάσης τῆς οὐσίας τὸν Θεόν φασιν· ἡμεῖς δὲ ποιητὴν μόνον αὐτὸν καλοῦμεν καὶ λόγῳ ποιητήν. παρήγαγεν δὲ αὐτοὺς τὸ ἐν τῇ Σοφίᾳ εἰρημένον· Διήκει δὲ καὶ χωρεῖ διὰ πάντων, διὰ τὴν καθαρότητα· ἐπεὶ μὴ συνῆκαν λέγεσθαι ταῦτα ἐπὶ τῆς Σοφίας πρωτοκτίστου τοῦ Θεοῦ. ναί φασιν· ἀλλὰ ὕλην ὑποτίθενται οἱ φιλόσοφοι ἐν ταῖς ἀρχαῖς· εἴτε Στωϊκοὶ, καὶ Πλάτων, καὶ Πυθαγόρας, ἀλλὰ καὶ Ἀριστοτέλης ὁ Περιπατητικός· οὐχὶ δὲ μίαν ἀρχήν.

» apprend être caché ſous ces paroles de l'Ecriture,
» qui ſouvent, à la maniere des habiles luteurs, mar-
» que une choſe, & en prétend une autre. Mais ces
» Philoſophes, ajoûte-t-il, diſent que Dieu penetre
» dans toute la nature; pour nous, nous diſons qu'il
» l'a créée, & qu'il l'a créée par ſa parole. Ce qui les a
» trompez, c'eſt ce qui eſt dit dans le livre de la Sageſſe:
» Qu'elle penetre par tout à cauſe de ſa pureté: n'ayant
» pas compris qu'il s'agit là de la ſageſſe éternelle de
» Dieu. Soit, me dira quelqu'un, mais enfin les Philo-
» ſophes, & non ſeulement les Stoïciens, Platon &
» Pythagore, mais encore Ariſtote le Peripateticien,
» ne reconnoiſſent pas un ſeul principe, puiſqu'ils met-
» tent la matiere dans le même rang. Voilà le paſſage que M. le Clerc produit pour prouver que Clement d'Alexandrie a crû l'éternité de la matiere.

Le premier paſſage cité par M. le Clerc prouve le contraire de ce qu'il prétend.

Mais comment peut-il luy attribuer cette erreur? Ne vient-il pas d'entendre cet ancien Auteur aſſurer poſitivement que Dieu a tout créé par ſa parole? Cette objection même que Clement ſe propoſe, ne montre-t-elle pas qu'il ne reconnoiſſoit qu'un ſeul principe qui a tout fait? Il ne croyoit donc pas l'éternité de la matiere, puiſqu'en la croyant il auroit admis deux principes, Dieu & la matiere; de même que ces Philoſophes dont il parle, & dont il ne s'objecte l'opinion ſur ce ſujet, que parce qu'elle paroît contraire à ce qu'il vient d'avancer, qu'ils ont tiré la plûpart de leurs ſentimens de l'Ecriture: l'Ecriture ne parlant jamais que d'un ſeul principe de toutes choſes, qui eſt Dieu. Clement d'Alexandrie répond donc à cette objection, en diſant, que ſi l'on examine bien ce que

ces

ces Philosophes disent de la matiere, on verra que dans le fond ils ne peuvent pas avoir cru qu'elle fût un principe. Je prie, dit-il (4), ceux qui me font cette objection de faire attention à ce que ces Philosophes disent de cette matiere, qu'elle n'a ni qualité ni figure, & à ce que Platon ajoûte fort mysterieusement, qu'elle n'est rien de déterminé, ou qu'elle est ce qui n'est pas: car, continuë-t-il, que Platon n'ait reconnu qu'un seul veritable principe, on peut le prouver par la maniere dont il parle dans son Timée: voicy ses propres paroles: Tel est nôtre sentiment. Pour ce qui est du principe, ou des principes de l'univers, il faut à present omettre ce que nous en pensons, non pas pour autre raison que parce qu'il est difficile, en suivant la methode que nous nous sommes icy prescrite, d'exposer quelle est nôtre pensée sur ce sujet. Quoy qu'il en soit, continuë Clement d'Alexandrie, ce sont ces paroles de Moyse: la terre étoit invisible & informe; qui leur a donné occasion d'introduire cette matiere.

Sur quoy M. le Clerc pretend que Clement d'Alexandrie a cru l'éternité de la matiere.

On voit toûjours que cet ancien Auteur dans l'exposition qu'il fait des opinions des Philosophes touchant la matiere, ne prétend rien autre chose, sinon qu'elles venoient originairement de l'Ecriture qu'ils

(4) Idem Clemens ibid. Ἰστωσαν οὖν τὴν καλουμένην ὕλην ἄποιον καὶ ἀσχημάτιστον λεγομένην πρὸς αὐτῶν· καὶ τολμηρότερον ἤδη μὴ ὂν πρὸς τοῦ Πλάτωνος εἰρῆσθαι, καὶ μή τι μυστικώτατα μίαν τὴν ὄντως οὖσαν ἀρχὴν εἰδὼς ἐν τῷ Τιμαίῳ αὐταῖς φησι λέξεσιν. Νῦν δ' οὖν τὸ παρ' ἡμῖν ὧδε ἐχέτω· τὴν μὲν περὶ πάντων εἴτε ἀρχὴν, εἴτε ἀρχὰς, εἴτε ὅπῃ δοκεῖ τούτων πέρι, τὸ νῦν οὐ ῥητέον, δι' ἄλλο μὲν οὐδὲν, διὰ δὲ τὸ χαλεπὸν εἶναι κατὰ τὸν παρόντα τρόπον τῆς διεξόδου δηλῶσαι τὰ δοκοῦντα. Ἄλλως τε ἡ λέξις ἡ προφητικὴ ἐκείνη, Ἡ δὲ γῆ ἦν ἀόρατος, καὶ ἀκατασκεύαστος, ἀφορμὰς αὐτοῖς ὑλικῆς οὐσίας παρέχηται.

Raisonnement pitoyable qu'il fait à ce sujet.

avoient mal entenduë. Comment donc M. le Clerc peut-il conclure de là que Clement d'Alexandrie a cru que la matiere étoit éternelle ? *C'est*, dit-il (5), *parce qu'il ne le nie pas.* L'excellente preuve ! Il s'agissoit bien là de disputer contre ces Philosophes touchant l'éternité de la matiere ; il s'agissoit uniquement de montrer qu'ils avoient pillé l'Ecriture, & qu'ils avoient mal compris ce qu'ils en avoient pris. De plus, il est faux que Clement ne nie pas dans cet endroit que la matiere soit éternelle. C'est le nier clairement, que de soûtenir, comme il fait, que la matiere ne peut pas être regardée comme principe, puisque ni les Peres ni les Philosophes ne reconnoissoient point de principes qui ne fût éternel. D'ailleurs il

(5) Epist. 1. Critica, pag. 12. Ac sane notum est hosce Philosophos (Stoïcos Platonem, Pythagoram, Aristotelem) materiam Deo constituisse *συναΐδιον*. Nec negat Clemens, sed respondet materiam qualitatibus omnibus destitutam statui, ut intelligatur id principium Deo minime æquiparari posse. *Cette réponse est fausse, & injustement attribuée à Clement d'Alexandrie, comme si cet Auteur reconnoissoit l'éternité de la matiere à cela près que pour le reste il ne la croyoit pas comparable à Dieu. Ce que prétend Clement d'Alexandrie, est de répondre à l'objection qu'il s'est faite, que l'on ne peut croire que ces Philosophes dont il s'agit, ayent tiré leur opinion touchant la matiere, de l'Ecriture sainte, puisque l'Ecriture ne reconnoît point comme ces Philosophes, que la matiere soit éternelle, & qu'elle enseigne positivement le contraire. A quoy Clement répond, qu'il y a apparence que ces Philosophes n'ont pas trop été persuadez dans le fond que cette matiere fût éternelle, & un second Principe : ce qu'il prouve par ce que ces Philosophes ont dit de cette matiere, & sur tout parce que Platon paroît incertain sur ce sujet dans son Timée, parlant tantôt d'un seul Principe éternel, & tantôt de plusieurs. Clement ajoûte, que quoy qu'on en puisse dire, il est clair qu'ils ont mal compris les paroles de l'Ecriture, d'où il croit qu'ils ont tiré leur opinion. Voilà indubitablement le veritable sens des paroles de Clement d'Alexandrie, que M. le Clerc n'a pas entendu, ou qu'il a voulu corrompre, pour attribuer à ce Pere de l'Eglise une erreur grossiere.*

eſt viſible que Clement d'Alexandrie reconnoît que ces Philoſophes ſe ſont trompez, lorſque ſur ces paroles de Moyſe, La terre étoit inviſible & informe, ils ont pris occaſion d'introduire leurs opinions touchant la matiere qu'ils ont cru certainement éternelle, comme tout le monde en convient.

Autre preuve de la foibleſſe & de la fauſſeté de ce raiſonnement.

Mais voyons ce que Clement ajoûte incontinent aprés avoir dit que les opinions de ces Philoſophes touchant l'éternité de la matiere venoient originairement de l'Ecriture qu'ils avoient fort mal entenduë : Et Epicure, dit-il (6), s'eſt perſuadé pareillement que tout arrivoit au hazard, parce qu'il n'a point compris le veritable ſens de ces paroles : Vanité des vanitez, & tout n'eſt que vanité. De même Ariſtote a tiré ſon opinion, Que la providence ne s'étend pas au-delà du ciel de la lune, du Pſeaume où il eſt dit : Seigneur, vôtre miſericorde eſt au ciel, & vôtre verité s'étend juſques aux nuées. Raiſonnons icy comme M. le Clerc : Clement d'Alexandrie ne nie pas & ne condamne pas icy les opinions d'Epicure & d'Ariſtote touchant la providence : donc il a cru avec Epicure que tout arrivoit au hazard, & avec Ariſtote que la providence ne s'étendoit qu'aux cho-

(6) Clemens Alexandr. ibid. l. v. pag. eadem 591. Ναὶ μὴν Ἐπικούρῳ μὲν ἡ τοῦ αὐτομάτου παρείσδυσις, οὐ παρακολουθήσαντι τοῦ ῥητοῦ, γέγονεν ἐντεῦθεν, Ματαιότης ματαιοτήτων, καὶ τὰ πάντα ματαιότης. Ἀριστοτέλει δὲ ἡ μέχρι σελήνης ἐπῆλθε καταγαγεῖν τὴν πρόνοιαν ἐκ τοῦδε τοῦ ψαλμοῦ· Κύριε ἐν τῷ οὐρανῷ τὸ ἔλεός σου, καὶ ἡ ἀλήθειά σου ἕως τῶν νεφελῶν. *Clement d'Alexandrie ajoûte, qu'il ne faut point s'étonner que tous ces Philoſophes dont il a parlé, ayent pris ainſi de travers les paroles de l'Ecriture, parce que l'intelligence en étoit reſervée à la venuë du Fils de Dieu.* Οὐδέπω γὰρ ἀπεκεκάλυπτο ἡ τῶν προφητικῶν δήλωσις μυστηρίων πρὸ τῆς τοῦ Κυρίου παρουσίας.

ses celestes & jusqu'au ciel de la lune. Qui ne se moqueroit d'un pareil raisonnement ? Qui ne reconnoîtroit l'injustice criante qu'il y auroit à attribuer à Clement d'Alexandrie de pareilles erreurs, sur ce qu'il les produit pour prouver les vols & les corruptions que les Philosophes ont faites des divines Ecritures ? Mais si c'est une calomnie insensée, que d'avancer sur ce passage, que Clement d'Alexandrie n'a point reconnu de providence, ç'en est une également folle & insensée, que d'assurer sur un passage tout semblable & tiré du même endroit, que cet ancien Pere a cru avec les Stoïciens que la matiere étoit éternelle.

Second passage cité par M. le Clerc, pour prouver que Clement d'Alexandrie a cru la matiere éternelle.

Le second passage que M. le Clerc produit de Clement d'Alexandrie est tiré du même endroit, & il en abuse avec la même malignité & la même injustice. Disons-en encore un mot. Clement continuant l'exposition qu'il fait des vols des Philosophes, montre icy qu'Empedocle & Heraclite ont eu quelque connoissance de ce que l'Ecriture enseigne touchant la fin du monde par le feu, & ensuite de son rétablissement. Je ne
» dois pas, dit-il, omettre Empedocle (7) : car ce Physicien
» a parlé de telle sorte du rétablissement de toutes cho-
» ses, qu'il assure même qu'elles seront changées en
» feu. Heraclite est visiblement dans la même pensée,
» puisqu'il reconnoît deux mondes dont l'un est éternel,
» & l'autre perissable à la verité, mais seulement quant

(7) Clemens Alexandr. ibid. l. v. Strom. pag. 599. Οὐ παραπέμπομαι καὶ τὸν Ἐμπεδοκλέα, ὃς φυσικῶς οὕτως τῆς τῶν πάντων ἀναλήψεως μέμνηται, ὡς ἐσομένης ποτὲ εἰς τὴν τοῦ πυρὸς οὐσίαν μεταβολῆς. Σαφέστατα Ἡράκλειτος ὁ Ἐφέσιος ταύτης ἐστὶ τῆς δόξης, τὸν μέν τινα κόσμον ἀΐδιον εἶναι δοκιμάσας· τὸν δέ τινα, φθειρόμενον τὸν κατὰ τὴν διακόσμησιν εἰδώς· οὐχ ἕτερον ὄντα ἐκείνου πως ἔχοντος, &c.

« à sa forme exterieure, car en le considerant sous un autre rapport, il ne le croit pas different de l'autre. Au reste qu'il croye éternel ce monde qui est toûjours le même & qui contient tout, il le declare nettement par ces paroles : Personne, dit-il, ni des Dieux ni des hommes n'a créé ce monde qui comprend tout, mais il a toûjours été, il est, & il sera toûjours. C'est un feu éternel, & qui s'enflamme tantôt plus & tantôt moins. Mais, continuë Clement, que le même Heraclite ait cru que ce monde a eu un commencement, & qu'il soit corruptible, vous le comprendrez par ce qui suit. Voicy, dit-il, le changement qui arrive dans ce feu éternel. Premierement il se change en eau, & la moitié de cette eau se change partie en terre, & partie en exhalaisons. »

M. le Clerc abuse de ce passage de la même maniere que du premier.

Ne voilà-t-il pas un passage fort clair & fort exprès pour prouver que Clement d'Alexandrie a cru l'éternité de la matiere ? Aussi est-il en partie d'Heraclite, qui fut surnommé par excellence l'obscur ou le tenebreux. M. le Clerc a cru pouvoir se cacher dans cette obscurité pour lancer ses traits avec plus d'assurance contre Clement d'Alexandrie, mais nous l'en tirerons facilement, & nous mettrons en évidence l'injustice de sa conduite. Il prétend qu'Heraclite enseigne dans ce passage, que la matiere est éternelle. Je le veux croire. Ce passage est si obscur, & même si corrompu dans le texte grec, qu'on peut facilement y trouver tout ce que l'on veut. Mais sur quoy prétend-il que Clement d'Alexandrie approuve ce sentiment d'Heraclite ? *C'est*, dit-il encore (8), *parce qu'il*

(8) Epist. Critica 1. pag. 13. In eodem libro minime improbat (Cle-

ne le desapprouve pas. Voilà sa raison ordinaire, & qui l'oblige d'attribuer aux Peres de l'Eglise tous les sentimens & toutes les opinions (9) qu'ils rapportent. Malheur à tous ceux qui ont entrepris après eux, & qui entreprendront encore de rapporter les opinions des Philosophes, & les fables des Poëtes qui paroissent conserver quelques traces des veritez contenuës dans l'Ecriture, M. le Clerc ne manquera pas par la même raison de leur attribuer toutes ces opinions, & de les accuser d'avoir cru toutes ces fables, quelque impies & quelque extravagantes qu'elles soient. Qui sera desormais à couvert des calomnies de cet Auteur?

Fausseté évidente de son raisonnement.

Clement, dit-il, ne desaprouve pas le sentiment d'Heraclite touchant l'éternité de la matiere, mais il ne desapprouve pas non plus ce que dit ce Philosophe dans le même endroit, que le feu est le principe

mens Alexandr.) sententiam Heracliti Ephesii, quam hisce verbis describit: Σαφέστατα, &c

(9) *Clement Alexandrin rapporte incontinent après ce passage d'Heraclite, le sentiment des Stoïciens touchant la destruction du monde par le feu, qu'il dit être conforme à celuy d'Heraclite. Il ajoûte ce que ces mêmes Philosophes disoient du monde, de l'homme, & de l'ame, qu'ils croyoient subsister encore quelque temps après le corps, mais non pas toûjours:* Παραπλήσια τούτῳ (Ἡρακλείτῳ) καὶ οἱ ἐλλογιμώτατοι τῶν Στωϊκῶν δογματίζουσι περί τε ἐκπυρώσεως διαλαμβάνοντες, καὶ κόσμου διοικήσεως, καὶ τοῦ ἰδίως ποιοῦ κόσμου τε καὶ ἀνθρώπου, καὶ τῆς τῶν ἡμετέρων ψυχῶν ἐπιδιαμονῆς. *Clement ne desapprouve pas plus les opinions des Stoïciens, que le sentiment d'Heraclite. Donc selon le raisonnement de M. le Clerc, Clement ne croyoit pas l'immortalité de l'ame. Je ne sçay comment M. le Clerc n'a pas encore attribué cette erreur à Clement d'Alexandrie. Il ne luy manquoit plus que cela pour en faire un payen dans toutes les formes. Je dis la même chose du sentiment des Stoïciens touchant la destruction du monde par le feu, & son rétablissement dans le même état, & avec les mêmes hommes & les mêmes évenemens qui retournoient toûjours: opinion ridicule, dont les anciens Chrétiens se sont mocquez, comme entre autres Tatien & Origene.*

de toutes choses, parce que tout vient du feu, & que tout se réduit en feu. Clement d'Alexandrie étoit-il encore de ce sentiment ? Il ne desapprouve pas non plus tous les autres sentimens des Philosophes qu'il rapporte dans la même vûë que celuy d'Heraclite, les suivoit-il tous, quelque contraires & quelque opposez qu'ils fussent ? Non seulement il ne desapprouve pas, mais il parle encore avec estime, selon M. le Clerc, de Thalés & d'Anaximandre, de la secte desquels, selon le même Auteur, il avoit eu un maître. Etoit-il encore du sentiment de ces Philosophes, & soûtenoit-il avec le premier que l'eau étoit le principe de toutes choses ? Assuroit-il avec Epicure que tout arrivoit au hazard ; avec Aristote que la providence ne s'étendoit que jusqu'au ciel de la lune ? Opinions qu'il rapporte encore dans le même endroit sans les desaprouver. En verité il est étonnant que M. le Clerc ose en imposer si grossierement aux Peres de l'Eglise. A-t-il donc cru que personne après luy ne liroit leurs ouvrages ? A-t-il esperé que personne ne découvriroit l'injustice monstrueuse qu'il leur fait, en leur attribuant des opinions qu'ils ne font que rapporter, pour montrer que les Philosophes payens ont volé & corrompu les livres saints ? Mais il me suffit d'avoir découvert le secret de cette admirable methode dont il se sert pour attribuer aux SS. Peres une infinité d'erreurs. Après cela ni sa vie de Clement d'Alexandrie ni sa premiere lettre critique ne pourront plus tromper personne. On verra qu'il y employe presque par tout la même methode & le même artifice, pour calomnier cet illustre & ancien Auteur. Nous en produi-

rons encore dans la ſuite un grand nombre d'exemples. Commençons par ce qu'il dit touchant les loüanges données à Platon par le même Clement d'Alexandrie. C'eſt de quoy il s'agit icy particulierement.

Chap. IV. Loüanges données à Platon par Clement d'Alexandrie. Selon M. le Clerc il luy attribuë une eſpece de prophetie.

M. le Clerc prétend (1) que Clement d'Alexandrie attribuë à Platon une eſpece de prophetie. On ne pourroit gueres donner à ce Philoſophe une plus grande loüange ſi l'on prenoit ce mot à la rigueur : & s'il étoit vray que Clement eût regardé en effet Platon comme un Prophete, il faudroit avoüer qu'il a été d'un ſentiment bien different des autres SS. Peres, qui, comme nous l'avons vû, loin de croire Platon une eſpece de Prophete, l'ont toûjours mis fort au-deſſous du dernier de tous les Chrétiens. D'autres à la verité, comme ſaint Jean Chryſoſtome, l'ont cru quelquefois inſpiré, mais par le demon ; parce qu'ils n'ont pû concevoir autrement, comment ce Philoſophe avoit pû avancer tant d'erreurs pernicieuſes, tant de loix & de maximes déteſtables.

Clement d'Alexandrie loin de croire Platon une eſpece de Prophete, l'a toûjours regardé comme un plagiaire & un corrupteur des Prophetes.

Mais examinons ſur quoy nôtre Auteur prétend, que Clement d'Alexandrie a donné cet éloge à Platon : nous ſommes trop inſtruits des ſecrets de ſa nouvelle methode pour ne nous pas défier un peu de la ſincerité avec laquelle il cite les paſſages des SS. Peres, & ſur tout ceux de Clement d'Alexandrie. En effet il faut remarquer d'abord que les deux paſſages qu'il cite, pour montrer que cet ancien Pere a attribué une eſpece de prophetie à Platon, ſont tirez du même livre & du même endroit dont nous venons de parler,

(1) *Vie de Clement d'Alexandrie, tome X. de la Biblioth. Univerſelle, pages 203. & 219.*

& où

& où ce ſçavant Pere de l'Egliſe fait particulierement profeſſion de produire les vols & les corruptions que les anciens Philoſophes & les autres Auteurs payens ont faits dans les livres ſacrez. En faut-il davantage pour être convaincu que Clement d'Alexandrie, loin de croire Platon une eſpece de Prophete, ne l'a jamais conſideré que comme un plagiaire & un corrupteur des Prophetes? Quelle injuſtice de faire attention à un mot ou deux qu'il dit là, de les relever & de les propoſer comme s'ils contenoient ſes veritables ſentimens; & de fermer cependant les yeux au but qu'il ſe propoſe dans tout ce qu'il dit au même endroit, & dans la meilleure partie de tout ſon grand ouvrage, où il prouve & où il repete une infinité de fois que Platon & les autres anciens Philoſophes n'ont tous été que des voleurs, des plagiaires & des corrupteurs des veritez contenuës dans les livres ſaints.

Premier paſſage cité par M. le Clerc.

Rapportons cependant ces deux paſſages dont il s'agit: voicy le premier que cite nôtre Auteur. Clement, aprés avoir dit, que ce n'eſt peut-être que des Hebreux que les Grecs ont appris que le ſeptiéme jour étoit ſaint, ajoûte (2): « Quoy n'eſt-ce pas auſſi « conformément à l'Ecriture qui dit: Faiſons mourir « le Juſte, parce qu'il nous eſt inutile, que Platon pro-

(2) Clemens Alexandr. l. v. Strom. pag. 601. ejuſdem edit. Colon. Τί δ' οὐχὶ παραπλήσια τῇ λεγούσῃ γραφῇ, Ἄρωμεν ἀφ' ἡμῶν τὸν δίκαιον, ὅτι δύσχρηστος ἡμῖν ἐστιν, ὁ Πλάτων μονονουχὶ προφητεύων τὴν σωτήριον οἰκονομίαν, ἐν τῷ δευτέρῳ τῆς Πολιτείας, ὧδέ φησιν· Οὕτω δὲ διακείμενος ὁ δίκαιος μαστιγωθήσεται, στρεβλώσεται, δεθήσεται· ἐκκοπήσεται τὼ ὀφθαλμώ· τελευτῶν, πάντα κακὰ παθὼν ἀνασκινδυλευθήσεται· ὅ τε Σωκρατικὸς Ἀντισθένης, παραφράζων τὴν προφητικὴν ἐκείνην φωνὴν, Τίνι με ὁμοιώσατε; λέγει Κύριος· οὐδενὶ ἐοικέναι φησί· διόπερ αὐτὸν οὐδεὶς ἐκμαθεῖν ἐξ εἰκόνος δύναται.

„ phetisant presque l'œconomie salutaire, dit dans le „ second livre de la Republique, qu'un homme juste „ dans ses dispositions sera foüetté, mis à la torture, „ & chargé de chaînes : qu'on luy crevera les yeux, & „ qu'après luy avoir fait souffrir toutes sortes de sup- „ plices, on l'attachera à un gibet ; & Antisthene „ „ ajoûte-t-il, paraphrasant aussi cette parole de l'Ecri- „ ture : A qui m'avez-vous rendu semblable, dit le „ Seigneur ? enseigne que rien n'est semblable à Dieu, „ & que personne ne peut le connoître tel qu'il est, „ par quelque image ou par quelque representation que „ ce puisse être.

Réfutation du sens qu'il luy donne.

Je laisse à juger à tout homme raisonnable, si ce que Clement d'Alexandrie dit icy de Platon, suffit pour dire absolument, qu'il luy attribuë une espece de prophetie. Qui ne voit au contraire qu'il ne prétend rien dire, sinon que ce Philosophe a paraphrasé ce passage de l'Ecriture, qui contient en effet une Prophetie de Jesus-Christ : Faisons mourir le Juste, parce qu'il nous est inutile ; & qu'en paraphrasant cette prophetie, on peut dire en quelque maniere qu'il a presque prophetisé (3) luy-même : d'autant

(3) *Clement d'Alexandrie dit icy à peu près la même chose que dans son Avertissement aux Gentils, où après avoir rapporté un passage, dans lequel Platon parle bien de Dieu, il luy demande comment il s'est pû faire qu'il ait parlé ou prophetisé si heureusement sur le veritable culte de Dieu ; & il répond qu'il a tiré cette connoissance des Hebreux. Voicy ses paroles :* Πόθεν, ὦ Πλάτων, ἀλήθειαν αἰνίττῃ; πόθεν ἡ τῶν λόγων ἄφθονος χορηγία τὴν θεοσέβειαν μαντεύεται;.... οἶδά σου τοὺς διδασκάλους, κἂν ἀποκρύπτειν ἐθέλῃς. γεωμετρίαν παρ' Αἰγυπτίων μανθάνεις. ἀστρονομίαν παρὰ Βαβυλωνίων..... νόμους δὲ τοὺς ὅσοι ἀληθεῖς, καὶ δόξαν τὴν τοῦ Θεοῦ παρ' αὐτῶν ὠφέλησαι τῶν Ἑβραίων. *Platon n'est donc prophete, selon Clement d'Alexandrie, qu'en tant qu'il a pillé les Prophetes des Hebreux. Et comment luy attri-*

plus que dans sa paraphrase, il a dit sans le sçavoir plusieurs choses qui peuvent s'appliquer au Sauveur du monde? Que si pour avoir dit que Platon en paraphrasant ces paroles a presque prophetisé, nous croyons que Clement d'Alexandrie a regardé serieusement ce Philosophe comme une espece de Prophete, nous pourrons croire aussi qu'il a regardé Homere de la même maniere, puisqu'il dit dans le même endroit (4) que ce Poëte en suivant un autre passage de l'Ecriture, a parlé dans ses vers de Dieu & du Fils de Dieu par un effet de prophetie ou de divination fort heureuse. Nous dirons encore qu'il a consideré l'Epicurien Metrodore, comme une espece de Prophete & de Divinité, parce qu'il dit dans le même endroit & sur un sujet pareil, que ce Philosophe payen a parlé divinement & en homme inspiré Qui a jamais pris à la rigueur de semblables termes, sur tout lorsque l'Auteur qui s'en sert marque clairement par tout son ouvrage, combien il est opposé à ce sens rigoureux qu'on pourroit leur donner? Suffira-t-il desormais qu'un Auteur ait dit en parlant d'un autre, qu'il a presque prophetisé, qu'il a parlé divinement, & en homme inspiré, pour l'accuser incontinent d'avoir attribué une espece de prophetie & de divinité à celuy dont il parle?

buëroit-il une autre espece de prophetie, puisqu'il ne luy accorde pas même d'avoir connu Dieu par ses propres lumieres, mais seulement en profitant de celles des Hebreux?

(4) Idem ibid. pag. 604. Ἤδη δὲ καὶ Ὅμηρος φαίνεται πατέρα καὶ υἱὸν διὰ τούτων, ὡς ἔτυχεν μαντείας εὐστόχου λέγων. Et infra pag. 614. Μητρόδωρός τε καίτοι Ἐπικούρειος γενόμενος, ἐνθέως ταῦτά γε εἰρηκώς· Μέμνησο, &c.

Second passage de Clement d'Alexandrie.

Venons au second passage qui se trouve dans le même endroit : Car c'est-là la source féconde d'où M. le Clerc a tiré la plûpart des accusations dont il tâche de noircir Clement d'Alexandrie. Cet ancien Auteur après avoir dit en suivant toûjours son dessein, que les Poëtes & les Philosophes Grecs ont tiré de l'Ecriture ce qu'ils disent des châtimens de l'autre vie, le prouve par deux passages de Platon, dont le second est celuy dont il s'agit. Quoy? dit-il (5): Platon
» n'a-t-il point connu les fleuves de feu & ces gouffres
» horribles de la terre que les Barbares appellent Gêne,
» & qu'il a nommée prophetiquement Tartare? N'a-t-
» il pas fait mention du Cocyte, de l'Acheron & du
» Pyriphlegethon, & d'autres semblables châtimens
» qu'il introduit pour la correction des coupables?

Ce passage est corrompu; au lieu de prophetiquement, il faut lire poëtiquement.

Je ne sçay comment M. le Clerc ne soûtient pas encore à l'occasion de ces paroles de Clement d'Alexandrie que cet ancien Auteur a adopté & transcrit les fables d'Homere & de Platon touchant le Tartare, le Cocyte & l'Acheron, puisqu'il en parle icy sans les desaprouver. Mais pour venir au point dont il s'agit, si nôtre Auteur étoit moins passionné, & plus habile Critique qu'il n'est, n'auroit-il pas vû que Clement d'Alexandrie n'a pû dire que Platon avoit nommé prophetiquement Tartare, ce que l'Ecriture sainte appelle Gêne. Le Tartare étoit fort connu & fort celebre chez tous les Poëtes, long-temps avant

(5) Clemens Alexandr. ibid. l. v. pag. 592. Τί δέ; οὐκ οἶδεν ὁ Πλάτων καὶ πυρὸς ποταμοὺς, καὶ τῆς γῆς τὸ βάθος, τὴν πρὸς τῶν βαρβάρων γέενναν καλουμένην, Τάρταρον προφητικῶς ὀνομάζων; Κωκυτόν τε, καὶ Ἀχέροντα, καὶ Πυριφλεγέθοντα, καὶ τοιαῦτά τινα εἰς τὴν παίδευσιν σωφρονίζοντα παρεισάγων κολαστήρια;

Platon ; & pour appeller de ce nom ce que l'Ecriture appelle Gêne, il est bien visible que ce Philosophe n'a eu que faire d'un esprit prophetique ; il suffisoit qu'il sçût la fable, & qu'il se souvint de son Homere. N'en déplaise donc à M. le Clerc, nous ôterons ce mot, prophetiquement, du passage de Clement, pour luy substituer celuy de poëtiquement, que le sens de la phrase exige necessairement.

Cependant comme il ne suffit pas toûjours pour faire de pareilles corrections dans les ouvrages des anciens, d'avoir le sens de la phrase & la raison de son côté ; mais qu'il est encore besoin d'être soûtenu de quelque manuscrit ou de quelque autorité, je produiray à nôtre Critique celle d'Eusebe (6) qu'il ne rejettera pas sans doute. Il doit sçavoir qu'Eusebe a décrit dans son ouvrage de la Préparation, ce morceau presque entier de celuy de Clement, non pas pour prouver que cet ancien Auteur a cru l'éternité de la matiere ou les Idées de Platon. Eusebe n'étoit point capable d'une ignorance ou d'une injustice pareille : il sçavoit trop que l'unique but que Clement d'Alexandrie se propose, est de montrer que les Philosophes & les autres Auteurs payens n'ont été que des plagiaires & des corrupteurs des livres saints : & c'est aussi uniquement pour prouver la même chose qu'il a jugé à propos de transcrire & d'inserer dans son ouvrage, ce long extrait de celuy de Clement.

C'est ainsi qu'Eusebe a lû ce passage.

(6) Euseb. l. XIII. Præp. Evang. cap. XIII. in quo supra relatum Clementis locum ita describit : Τί δαί ; οὐχὶ οἶδεν Πλάτων καὶ πυρὸς ποταμοὺς, καὶ τῆς γῆς τὸ βάθος, τὴν πρὸς τῶν βαρβάρων γέενναν καλουμένην, Τάρταρον ποιητικῶς ὀνομάζων.

Euſebe donc décrivant le paſſage dont nous parlons, y a lû comme nous, le mot, poëtiquement, au lieu de celuy de prophetiquement, qui ne peut être qu'une faute de copiſte. Il faut donc lire neceſſairement avec
» luy : Platon n'a-t-il point connu les fleuves de feu &
» ces gouffres horribles de la terre que les Barbares ap-
» pellent Gêne, & qu'il a nommée poëtiquement Tar-
» tare ? Mocquons-nous par conſequent de cet eſprit prophetique de Platon ; qui n'eſt qu'une chimere de celuy de M. le Clerc, & rendons à ce Philoſophe ſon eſprit poëtique, dont il donne en effet tant de marques dans ſes ouvrages.

CHAP. V. *Des loüanges données à Platon par S Juſtin Martyr*

Aprés Clement d'Alexandrie, voyons ſi ſaint Juſtin Martyr n'aura point donné quelques loüanges extraordinaires à Platon. Cela ne ſeroit pas fort ſurprenant, puiſqu'avant ſa converſion, il avoit été Platonicien ; mais qu'en pourroit-on conclure ? Seroit-ce une conſequence, que puiſqu'il a loüé Platon, il faut neceſſairement qu'il luy ait été encore attaché aprés ſa converſion, juſqu'à ſuivre ſes ſentimens en matiere de Religion ? Les Philoſophes anciens, quoiqu'ils fuſſent de ſectes fort oppoſées loüoient ordinairement beaucoup Platon. Les Peripateticiens d'aujourd'huy font encore ſouvent la même choſe. Auroit-on raiſon de conclure de-là qu'ils ſont Platoniciens, & qu'ils ſuivent en Philoſophie les ſentimens de Platon ? Et ce que je dis icy par rapport à ſaint Juſtin, je le dis encore de tous les Peres de l'Egliſe. Quand ils auroient tous donné beaucoup de loüanges à Platon, on voit aſſez qu'il n'y auroit pas grand fond à faire ſur de pareilles loüanges, & qu'on ne pourroit

On peut loüer un Auteur ſans ſuivre ſes ſentimens.

en tirer aucune consequence legitime, pour prouver leur prétendu Platonisme. Ce seroit en verité une chose fort étrange, s'il ne m'étoit pas permis de loüer des Auteurs payens ou heretiques dans ce qu'ils ont de bon & de loüable, sans me rendre incontinent suspect de suivre leurs erreurs en matiere de Religion.

Saint Justin est un des Peres de l'Eglise qui ont le plus maltraité Platon.

Quoy qu'il en soit, la verité est, que les SS. Peres ont été infiniment reservez sur ce point, beaucoup plus même que nous ne le sommes à present; & que loin de dire des choses qui pussent tourner à l'honneur de Platon, ils se sont tous appliquez, par la raison que nous en avons dite si souvent, à le rabaisser autant qu'ils ont pû, & à en inspirer du mépris à tout le monde. Nous l'avons prouvé de tous les Peres en general; & pour ce qui est de saint Justin en particulier, nous pouvons nous souvenir des contradictions perpetuelles qu'il reproche à ce Philosophe, de l'ignorance dont il l'accuse, de la maniere dont il se mocque de ses opinions sur la nature de Dieu & sur les Idées, & enfin de la profession ouverte & declarée qu'il fait de rejetter tous ses sentimens.

M. le Clerc ne laisse pas de soutenir que saint Justin a été Platonicien.

Malgré tout cela M. le Clerc avec son bon ami l'Auteur du Platonisme Dévoilé accusent saint Justin d'avoir été Platonicien beaucoup plus que Chrétien, & même le premier des Peres Platoniciens; c'est-à-dire suivant leur extravagante impieté, celuy qui le premier de tous a tiré des livres de Platon mal conçûs le Mystere adorable de la Trinité. L'Auteur du Platonisme croit cela si évident, qu'il ne juge pas necessaire d'en apporter des preuves. M. le Clerc qui

est moins hardi & moins emporté, mais plus fin & plus dissimulé, en produit deux, qu'il ne donne d'abord que comme des témoignages de l'estime que saint Justin faisoit de Platon. C'est sur ce pied que nous les examinerons icy. Les voicy tels qu'il les expose dans sa vie d'Eusebe (7), qui est du même caractere, & encore plus maligne, que celle de Clement d'Alexandrie.

Passages produits par M. le Clerc pour prouver le prétendu Platonisme de saint Justin.

Justin Martyr, ce sont ses paroles, *dans sa premiere* (8) *Apologie dit que Jesus-Christ étoit connu en partie par Socrate. Car la raison étoit & est encore la même qui est en chaque homme. C'est elle qui a prédit l'avenir par les Prophetes, & qui étant devenuë sujette aux mêmes infirmitez que nous, nous a instruits par elle-même.* C'est ainsi que M. le Clerc a traduit ce passage de saint Justin,

(7) *Vie d'Eusebe, dans le X. tome de la Bibliotheque Universelle, page* 403.

(8) Justin. Martyr, Apolog. 1. pag. 48. edit. Colon. Σωκράτει μὲν γὰρ οὐδεὶς ἐπιστεύθη ὑπὲρ τούτου τοῦ δόγματος ἀποθνήσκειν· Χριστῷ δὲ τῷ καὶ ὑπὸ Σωκράτους ἀπὸ μέρους γνωσθέντι, (λόγος γὰρ ἦν καὶ ἔστιν ὁ ἐν παντὶ ὤν, καὶ διὰ τῶν προφητῶν προειπὼν τὰ μέλλοντα γίνεσθαι, καὶ δι' ἑαυτοῦ ὁμοιοπαθοῦς γενομένου, καὶ διδάξαντος ταῦτα,) οὐ φιλόσοφοι, οὐδὲ φιλολόγοι μόνον ἐπείσθησαν, ἀλλὰ καὶ χειροτέχναι, καὶ παντελῶς ἰδιῶται, καὶ δόξης, καὶ φόβου, καὶ θανάτου καταφρονήσαντες. *S. Justin parle de Dieu, Pere & Auteur de l'Univers, que Platon, dont il produit les paroles que nous avons rapportées plus d'une fois, a connu par la raison & par ses lumieres naturelles, mais qu'il n'a pû faire connoître qu'à un tres-petit nombre de Philosophes, lesquels encore n'ont jamais été tellement persuadez de cette premiere verité, qu'ils ayent voulu exposer leur vie pour la soûtenir; au lieu que les Chrétiens les plus simples & les plus ignorans en ont été tellement convaincus par la puissance de Jesus-Christ, qu'ils l'ont soûtenuë aux dépens de leurs biens & de leur vie, qu'ils ont sacrifiez avec joye pour une si bonne cause:* Ὅθεν καὶ τὸ ὄφλημα ἀποδιδόντες, εὐχαριστοῦμεν. *C'est ce que saint Justin dit un peu plus bas, comme nous avons déja entendu dire à Tertullien:* Christianus etiam damnatus gratias agit.

en ajoûtant qu'*il dit encore que les dogmes de Platon ne sont pas éloignez de ceux de Jesus-Christ*. De-là & de quelques autres témoignages pareils de quelques-uns des SS. Peres, nôtre Auteur conclut, *que plusieurs d'entre les Peres des trois premiers siecles ont cru que le sentiment de Platon* touchant le Mystere de la Trinité, *&* *celuy des Apôtres étoit le même*. Je vois parfaitement toute la malignité renfermée dans cette conclusion : Nous la ferons connoître en temps & lieu ; mais assurément je ne vois pas comment M. le Clerc peut tirer cette conclusion des deux passages de saint Justin que nous venons de rapporter. Je ne vois pas même, quoy qu'il en puisse dire, que ces deux passages contiennent un éloge fort extraordinaire de Socrate & de Platon.

Examen de ces passages. S. Justin n'y donne rien à Platon que ce qu'il accorde aux autres Philosophes & aux Poetes mêmes.

En effet si nous les examinons en les rapprochant, selon nôtre methode, des endroits d'où ils ont été tirez, nous verrons que saint Justin n'accorde rien à Socrate ou à Platon, que ce qu'il donne à tous les autres Philosophes & aux Poëtes mêmes ; en un mot ce qu'il ne peut refuser à tous les hommes : je veux dire, la raison qui les distingue des bêtes, & dont saint Justin prétend seulement que quelques Philosophes & quelques Poëtes ont fait un meilleur usage que le commun des payens. Est-ce là donner une loüange fort singuliere & fort extraordinaire à Platon ou à Socrate ?

Preuves de cette verité. Ce que saint Justin a pretendu, quand il a

Rapportons ce que dit ce saint Martyr un peu avant ce premier passage cité par nôtre Auteur : il nous en donnera luy-même l'explication. Il paroit donc, dit-il en parlant aux Empereurs en faveur de

dit que Jesus Christ a été connu en partie par Socrate.

» la Religion Chrétienne (9), que la doctrine dont
» nous faisons profession est fort superieure à toutes les
» doctrines des hommes ; parce que Jesus-Christ qui
» est en tout la parfaite & la souveraine raison, nous
» a instruit luy-même. Car tout ce que les Philosophes
» ou les Legislateurs ont jamais dit ou trouvé de bon,
» c'est pour avoir participé à cette raison, c'est par
» leurs recherches & leurs speculations qu'ils l'ont
» trouvé. Mais parce qu'ils n'ont pas connu toute la
» Raison, qui est Jesus-Christ, c'est de-là qu'il leur est
» arrivé souvent de se contredire les uns les autres.
Ainsi selon saint Justin qui ne parle pas autrement icy que nous parlons nous-mêmes tous les jours, Jesus-Christ étant Dieu & la sagesse éternelle de son Pere, est aussi la souveraine Raison ; & la raison qui est & qui a toûjours été en chaque homme, est un don & une communication de cette Raison souveraine. Par-là il est aisé de voir ce qu'il entend, quand il dit, que Jesus-Christ a été connu en partie par Socrate : Il ne prétend rien autre chose sinon, que ce Philosophe a connu & suivi en partie la droite raison, &

(9) Idem Justinus ibid. paulo superius, pag. eadem 48. Μεγαλειότερα μὲν οὖν πάσης ἀνθρωπείου διδασκαλίας φαίνεται τὰ ἡμέτερα· διὰ τοῦτο λογικὸν τὸ ὅλον τὸν φανέντα δι' ἡμᾶς Χριστὸν γεγονέναι, καὶ σῶμα, καὶ λόγον, καὶ ψυχήν. ὅσα γὰρ καλῶς ἀεὶ ἐφθέγξαντο καὶ εὗρον οἱ φιλοσοφήσαντες καὶ νομοθετήσαντες, κατὰ λόγου μέρος εὑρέσεως καὶ θεωρίας ἐστὶ πονηθέντα αὐτοῖς. ἐπειδὴ δὲ οὐ πάντα τὰ τοῦ λόγου ἐγνώρισαν, ὅς ἐστι Χριστός, καὶ ἐναντία αὑτοῖς πολλάκις εἶπον. *Les Philosophes & les Legislateurs les plus estimez du Paganisme ont connu en partie la raison, & l'ont suivie dans tout ce qu'ils ont dit de bon. Les Chrétiens la connoissent & la suivent dans toute sa perfection, parce qu'ils connoissent Jesus-Christ, qui est la Raison souveraine & la Sagesse subsistante de Dieu, & parce qu'ils suivent en tout sa doctrine. Et voilà pourquoy le Christianisme l'emporte infiniment au dessus de toutes les doctrines humaines. C'est ce que saint Justin dit excellemment dans ce passage.*

qu'en la suivant, il a découvert par son étude & son travail plusieurs veritez importantes.

Mais Socrate ou Platon est-il le seul qui ait connu ainsi en partie Jesus-Christ, en connoissant & en suivant la droite raison? Non; nous venons de voir que saint Justin donne le même avantage à tous les Philosophes en general & à tous les Legislateurs qui ont dit ou trouvé quelque chose de bon. Il le donne encore un peu plus haut aux Stoïciens (1), dont il louë la morale, & même à quelques Poëtes, en ajoûtant que c'est pour avoir suivi dans plusieurs de leurs sentimens les lumieres de cette raison qui se trouve dans tous les hommes, qu'ils ont été haïs & persecutez. D'où il conclut qu'il ne faut pas s'étonner, si les demons ont procuré que les Chrétiens fussent encore plus haïs & plus maltraitez, puisqu'ils ne suivent pas

S. Justin accorde le même avantage à tous les Philosophes & à tous les Legislateurs en general, & en particulier aux Stoïciens & à quelques Poëtes.

(1) Idem Justinus paulo superius, pag. 46. Καὶ τοὺς ἀπὸ τῶν Στωϊκῶν δὲ δογμάτων, ἐπειδὴ κἂν τὸν ἠθικὸν λόγον κόσμιοι γεγόνασιν, ὡς καὶ ἔν τισιν οἱ ποιηταὶ, διὰ τὸ ἔμφυτον παντὶ γένει ἀνθρώπων σπέρμα τοῦ λόγου, μεμισῆσθαι καὶ πεφονεῦσθαι οἴδαμεν. Ἡράκλειτον μὲν ὡς προέφημεν, καὶ Μουσώνιον δὲ ἐν τοῖς καθ' ἡμᾶς καὶ ἄλλους οἴδαμεν. ὡς γὰρ ἐσημάναμεν, πάντας τοὺς κἂν ὁπωσδήποτε κατὰ λόγον βιοῦν σπουδάζοντας, καὶ κακίαν φεύγειν, μισεῖσθαι ἀεὶ ἐνήργησαν οἱ δαίμονες. οὐδὲν δὲ θαυμαστὸν, εἰ τοὺς κατὰ σπερματικοῦ λόγου μέρος, ἀλλὰ κατὰ τὴν τοῦ παντὸς λόγου, ὅ ἐστι Χριστοῦ, γνῶσιν καὶ θεωρίαν, πολὺ μᾶλλον μισεῖσθαι οἱ δαίμονες ἐλεγχόμενοι ἐνεργοῦσιν. *Il est donc vray que saint Justin ne donne rien à Platon, qu'il n'accorde à la plupart des Stoïciens, à quelques Poëtes, & en particulier à Heraclite & à Musonius. Tous ces Payens ont dit d'assez bonnes choses, & se sont comportez sagement, tandis qu'ils ont suivi les lumieres de la raison qui se trouve dans tous les hommes. Ils ont connu par-là quelques parties de la verité, par exemple, l'existence d'un seul Dieu, l'immortalité de l'ame, les châtimens & les récompenses de l'autre vie. Mais il n'appartient qu'aux Chrétiens de connoître entierement & parfaitement la verité, parce qu'ils ont le bonheur de connoître Jesus-Christ, & de suivre sa doctrine.*

seulement les lumieres de cette raison naturelle, mais qui connoissent encore & suivent en tout la souveraine Raison, qui est Jesus-Christ. M. le Clerc a donc grand tort de nous produire le premier des deux passages qu'il cite, comme une preuve de l'estime extraordinaire de saint Justin pour Platon; puisque cet illustre Martyr n'attribuë rien à ce Philosophe payen, qu'il n'accorde en même temps aux autres Philosophes, aux Legislateurs & aux Poëtes mêmes: & que l'éloge qu'il fait d'eux tous se reduit à dire qu'ils ont connu quelques veritez en suivant les lumieres de la raison qui se trouve dans tous les hommes.

Mauvaise foy avec laquelle M. le Clerc rapporte le second passage de S. Justin.

L'abus que nôtre Auteur fait du second passage de saint Justin est encore plus visible. Il en retranche des paroles essentielles, qu'il ne devoit pas omettre, s'il eût voulu agir de bonne foy. Saint Justin dit qu'ayant été témoin, dans le temps qu'il étoit encore Platonicien, de la constance que les Chrétiens faisoient paroître au milieu des plus cruels supplices, il jugea qu'il n'étoit pas possible qu'ils ne fussent d'une vie très-pure & très-innocente, & que cette reflexion contribua beaucoup à le déterminer à quitter ses erreurs & à embrasser le Christianisme: » J'avouë, dit-il, » que j'ay desiré avec ardeur & travaillé de toutes mes » forces à devenir Chrétien, non pas, ajoûte-t-il, » comme si les dogmes de Platon étoient éloignez en » tout de la doctrine de Jesus-Christ, mais c'est qu'ils » ne luy sont pas entierement conformes, non plus que » ceux des autres Auteurs payens, Stoïciens, Poëtes » ou autres semblables. Ce sont ces dernieres paroles que M. le Clerc ne devoit pas omettre, & qui font

voir clairement, que saint Justin n'estimoit gueres plus Platon, que les Stoïciens, les Poëtes & les autres Auteurs payens, puisqu'il les met tous dans le même rang, & qu'il en parle de la même maniere. Or saint Justin après sa conversion loin d'être attaché aux dogmes des Stoïciens, des Poëtes & des autres Theologiens ou Ecrivains du paganisme, y avoit renoncé pour embrasser le Christianisme, comme personne n'en doute, & comme il le témoigne icy luy-même fort nettement : Il avoit donc renoncé de la même maniere à ceux de Platon, qu'il ne jugeoit pas plus conformes au Christianisme que ceux des Stoïciens & des Poëtes.

Ce que prétend S. Justin quand il dit que les dogmes de Platon ne sont pas éloignez de ceux de Jesus-Christ.

Mais dans quel sens dit-il, que les dogmes de tous ces Auteurs payens, pour n'être pas entierement conformes à la doctrine de Jesus-Christ, n'en sont pas neanmoins éloignez en tout? Il suit toûjours le principe qu'il a établi. C'est, dit-il (2), que tandis que « chacun de ces Auteurs a écouté les lumieres de la « raison qui luy a été communiquée, il a parlé juste ; « & que ceux qui se sont comportez autrement, & qui « ont eu des sentimens opposez, n'ont point eu de veritable « science ni de connoissance certaine, mais se «

(2) Idem Justin. ibid. pag. 51. *Χριστιανὸς εὑρεθῆναι καὶ εὐχόμενος, καὶ παμμάχως ἀγωνιζόμενος ὁμολογῶ· οὐχ ὅτι ἀλλότριά ἐστι τὰ Πλάτωνος διδάγματα τοῦ Χριστοῦ, ἀλλ' ὅτι οὐκ ἔστι πάντη ὅμοια, ὥσπερ οὐδὲ τὰ τῶν ἄλλων Στωϊκῶν τε, καὶ Ποιητῶν, καὶ συγγραφέων. Ἕκαστος γάρ τις ἀπὸ μέρους τοῦ σπερματικοῦ θείου λόγου τὸ συγγενὲς ὁρῶν, καλῶς ἐφθέγξατο· οἱ δὲ τἀναντία αὑτοῖς ἐν κυριωτέροις εἰρηκότες, οὐκ ἐπιστήμην τὴν ἄποπτον, καὶ γνῶσιν τὴν ἀνέλεγκτον φαίνονται ἐσχηκέναι. ὅσα οὖν παρὰ πᾶσι καλῶς εἴρηται, ἡμῶν τῶν Χριστιανῶν ἐστί. τὸν γὰρ ἀπὸ ἀγεννήτου καὶ ἀρρήτου Θεοῦ Λόγον μετὰ τὸν Θεὸν προσκυνοῦμεν καὶ ἀγαπῶμεν· ἐπειδὴ καὶ δι' ἡμᾶς ἄνθρωπος γέγονεν, ὅπως καὶ τῶν παθῶν τῶν ἡμετέρων συμμέτοχος γενόμενος, καὶ ἴασιν ποιήσηται.*

„ ſont égarez dans des opinions qu'il eſt aiſé de refu-
„ ter. C'eſt pourquoy, conclut-il, tout ce qui a été dit
„ de bon & de raiſonnable par quelque Auteur que ce
„ ſoit, nous appartient à nous autres Chrétiens, parce
„ qu'après Dieu qui eſt ineffable & ſans principe, nous
„ adorons & nous aimons le Verbe qui procede de luy,
„ qui s'eſt fait homme pour nous, & qui s'eſt rendu
„ participant de nos foibleſſes pour nous guérir.

Il ajoûte encore plus bas (3) dans le même ſens :
„ Que tous les Auteurs quels qu'ils ſoient, ont pû con-

(3) Idem ſtatim infra : Οἱ γὰρ συγγραφεῖς πάντες, διὰ τῆς ἐνούσης ἐμφύτου λόγου σπορᾶς, ἀμυδρῶς ἐδύναντο ὁρᾶν τὰ ὄντα. ἕτερον γάρ ἐστι σπέρμα τινὸς καὶ μίμημα κατὰ δύναμιν δοθὲν, καὶ ἕτερον αὐτὸ, οὗ κατὰ χάριν τὴν ἀπ' ἐκείνου ἡ μετουσία καὶ μίμησις γίνεται. *C'eſt à peu près dans le même ſens qu'Origene a dit que Dieu a donné à tous les hommes comme les ſemences & les principes des veritez que Jeſus-Chriſt & les Prophetes nous ont revelées.* Διόπερ οὐδὲν θαυμαστὸν, τὸν αὐτὸν Θεὸν, ἅπερ ἐδίδαξε διὰ τῶν Προφητῶν καὶ τοῦ Σωτῆρος, ἐγκατεσπαρκέναι ταῖς ἁπάντων ἀνθρώπων ψυχαῖς. ἵν' ἀναπολόγητος ἐν τῇ θείᾳ κρίσει πᾶς ἄνθρωπος ᾖ. *Il parle des lumieres de la raiſon. Mais autre choſe eſt, comme dit ſaint Juſtin, d'avoir les ſemences, l'image & une petite participation de la verité ; & autre choſe eſt d'avoir la verité même, qui eſt Jeſus-Chriſt. Je me ſuis un peu étendu ſur ces paſſages de ſaint Juſtin, qui ſont les plus beaux du monde & les plus touchans, parce que M. le Clerc n'eſt pas le ſeul qui les ait mal entendus, ou qui en ait abuſé. La même raiſon m'oblige d'ajoûter encore icy, qu'il eſt aiſé de voir ce que prétend le même ſaint Juſtin dans ſa ſeconde Apologie, lorſqu'il dit que Socrate, Heraclite, & ceux qui leur ont été ſemblables, ont été Chrétiens ; c'eſt parce qu'ils ont ſuivi en beaucoup de choſes les lumieres de la raiſon humaine, qui eſt une participation de la Raiſon ſouveraine & du Verbe éternel, qui eſt Jeſus-Chriſt ; comme au contraire on peut dire que ceux qui ont vécu d'une maniere oppoſée aux lumieres de cette même raiſon, qui eſt dans tous les hommes, ont été auſſi les ennemis de Jeſus-Chriſt, ou du Verbe ; parce que pecher contre la raiſon, c'eſt pecher contre Dieu même, qui eſt la ſouveraine raiſon. Les paroles de ſaint Juſtin font voir clairement la verité de cette explication.* Τὸν Χριστὸν πρωτότοκον τοῦ Θεοῦ εἶναι ἐδιδάχθημεν, καὶ προεμηνύσαμεν λόγον ὄντα, οὗ πᾶν γένος ἀνθρώπων μετέσχε· καὶ οἱ μετὰ λόγου βιώσαντες Χριστιανοί εἰσι, κἂν ἄθεοι ἐνομίσθησαν· οἷον ἐν Ἕλλησι μὲν

noître la verité quoique d'une maniere obscure, à «
cause des semences de la raison qu'ils ont en eux, «
mais qu'autre chose est d'avoir quelques semences de «
la raison, & autre chose d'avoir la raison méme : «
voulant marquer par-là ce qu'il a déja dit plus haut : que la Doctrine Chrétienne l'emporte infiniment sur toutes les doctrines humaines, parce que celle-là a pour Auteur Jesus-Christ qui est la souveraine Raison, la Raison éternelle & subsistante de son Pere ; & que celles-cy n'ont pour Auteurs que des hommes, qui n'ont eu en partage que quelques étincelles, quelque petite communication de cette Raison souveraine & éternelle.

Il est aisé de reconnoître par tout ce que nous venons de dire, que M. le Clerc a rapporté très-infidellement les deux passages de saint Justin qu'il cite, qu'il a eu tort de les produire comme des preuves de l'estime singuliere de ce saint Martyr pour Platon, & beaucoup plus encore d'en conclure, comme il a fait, que cet illustre & sçavant Pere de l'Eglise a cru, que le sentiment de Platon & celuy des Apôtres touchant la sainte Trinité ou la Divinité du Verbe étoit le même. Car quel trace & quel vestige voit-on icy de cette créance qu'il attribuë à saint Justin ? Mais nous découvrirons encore mieux dans la suite l'injustice de sa conduite à cet égard.

VENONS A PRESENT à saint Augustin, qui me paroît être le seul que l'on puisse m'objecter avec

CHAP. VI.
Des loüanges données à Pla-

Σωκράτης καὶ Ἡράκλειτος, καὶ οἱ ὅμοιοι αὐτοῖς· ἐν βαρβάροις δὲ Ἀβραὰμ, καὶ Ἀνανίας, καὶ Ἀζαρίας, καὶ Μισαὴλ, καὶ Ἠλίας, καὶ ἄλλοι πολλοί.... ὥς τε καὶ οἱ προγενόμενοι ἄνευ λόγου βιώσαντες, ἄχρηστοι καὶ ἐχθροὶ τῷ Χριστῷ ἦσαν, καὶ φονεῖς τῶν μετὰ λόγου βιούντων.

ton par S. Augustin. Saint Augustin paroit en quelques endroits plus favorable à Platon que les autres Peres de l'Eglise plus anciens.

quelque apparence sur le sujet dont il s'agit. Je trouve en effet quelque difference entre sa conduite, & celle des autres SS. Peres qui l'ont précedez, par rapport à Platon & aux Platoniciens. Rien ne se presente à moy dans les plus anciens, qui ne marque un zele ardent à combattre ces Philosophes, à les humilier & à les confondre. Ils ne pardonnent rien à Platon, ils employent contre luy les termes les plus durs, ils s'appliquent sans cesse à relever ses contradictions & ses erreurs, enfin ils ne l'épargnent sur quoy que ce soit. A les entendre pour la plûpart, ce Philosophe n'a jamais rien dit qui vaille. On ne trouvera presque dans ses ouvrages que des erreurs grossieres ou des vols dont il n'a sçû profiter: à peine luy laissent-ils l'avantage d'avoir écrit éloquemment. Il n'en est pas tout-à-fait ainsi de saint Augustin. En plusieurs occasions il parle avantageusement de Platon & des anciens Platoniciens ou Academiciens. Il ne fait point de difficulté de les loüer sur leur conduite. On trouve même dans ses ouvrages quelques sentimens favorables à ces Philosophes, qui luy sont particuliers, & que l'on ne trouve point par tout ailleurs (4).

(4) *J'entends par-là le sentiment qu'a eu ce saint Docteur touchant les Academiciens, qu'il croit n'avoir entrepris de disputer contre toutes sortes de dogmes, comme s'ils eußent crû que tout étoit incertain & douteux, que pour tenir cachez ceux qu'ils avoient reçûs de Platon, & dont ils ne jugeoient pas que leur siecle fût capable. Il expose ce sentiment particulierement sur la fin du troisiéme livre contre les Academiciens, & dans sa lettre à Dioscore. Mais dans sa lettre à Hermogenien, qui est la premiere de la nouvelle édition, il dit qu'on ne doit peut-être donner cela que comme une conjecture, & non pas comme une opinion arrêtée. Il paroît même avoir rejetté ce sentiment dans ses Retractations, en condamnant les loüanges qu'il donne sur ce sujet & dans le même endroit à Platon & aux Academiciens. Enfin il fait*

Raison de cette difference. Du temps de S. Augustin la Philosophie payenne étoit presque aneantie.

La raison de cette difference est une suite de celle que j'ay produite plusieurs fois, & sur laquelle j'ay appuyé une bonne partie de cet ouvrage. Elle doit être tirée de la difference du temps & des circonstances, où saint Augustin, & les autres Peres de l'Eglise plus anciens se sont trouvez. Du temps de saint Augustin le paganisme étoit presque aneanti ; & comme il le dit luy-même (5), il ne se trouvoit plus qu'un très-petit nombre de Philosophes, & qui ne l'étoient même que par le manteau. Enfin, comme il le dit encore (6), de toutes les sectes qui s'élevoient alors contre l'Eglise de Jesus-Christ, il n'y en avoit pas une seule qui osât se presenter au combat, qu'en se couvrant du nom même de Jesus-Christ. Rien n'empêchoit donc saint Augustin de traiter Platon & les Platoniciens un peu plus doucement que la plûpart des autres SS. Peres n'ont fait. D'autant plus que Dieu s'étoit servi de la lecture qu'il avoit faite de quelques ouvrages de ces Philosophes, pour le retirer de ses erreurs, & le conduire à la connoissance de la verité.

assez connoître qu'il ne comptoit pas beaucoup là-dessus, puisque dans ce troisiéme livre, même contre les Academiciens, il dit : Hoc mihi de Academicis interim probabiliter, ut potui, persuasi. Quod si falsum est, nihil ad me, cui satis est jam non arbitrari, non posse ab homine inveniri veritatem.

(5) August. Epist. ad Hermogenianum. Hoc autem sæculo cum jam nullos videamus Philosophos, nisi forte amiculo corporis, quos quidem haud censuerim dignos tam venerabili nomine, &c.

(6) Idem Epist. ad Dioscorum. Quos (Epicureos & Stoicos) jam certe nostra ætate sic obmutuisse conspicimus, ut vix jam in scholis Rhetorum commemoretur tantum quæ fuerint illorum sententiæ : certamini tamen etiam de loquacissimis Græcorum gymnasiis eradicata atque compressi sunt ; ita ut si qua nunc erroris secta contra veritatem, hoc est contra Ecclesiam Christi emerserit, nisi nomine cooperta Christiano, ad pugnandum prosilire non audeat.

Les Peres de l'Eglise plus anciens n'avoient point de plus dangereux ennemis à combattre que les Philosophes, & sur tout les Platoniciens.

Les Peres de l'Eglise plus anciens, loin d'avoir les mêmes raisons de ménager Platon & les Platoniciens, en avoient de toutes contraires. Ils étoient tous les jours aux mains avec ces Philosophes, les plus violens & les plus dangereux ennemis que le Christianisme eût alors, avec les Celse, les Porphyre, les Jamblique, les Hieroclés, les Julien, qui étoient Platoniciens ou qui se couvroient du nom & de l'autorité de Platon pour combattre avec plus d'avantage la Religion Chrétienne, & pour soûtenir le Paganisme qui étoit encore fort puissant, & dont ces Philosophes étoient les plus ardens défenseurs. Les Peres ne pouvoient donc se dispenser d'employer, comme ils ont fait, tous leurs efforts, pour abattre l'autorité de Platon, pour mettre en évidence ses plus honteux égaremens, & pour le rendre enfin également meprisable aux yeux des Chrétiens & des Payens. Voilà, si je ne me trompe, la raison de la petite difference que je crois avoir remarquée entre la conduite de saint Augustin & celle des autres Peres de l'Eglise plus anciens. Je dis de la petite difference; car on a pû voir par tout ce que j'ay produit jusqu'à present des ouvrages de ce grand Docteur de l'Eglise Latine, qu'elle ne peut pas être fort grande, & qu'il n'est pas moins chimerique de le soupçonner d'avoir été Platonicien pour toutes les loüanges qu'il a données à Platon & à sa Philosophie, qu'il l'est d'en accuser les autres Peres de l'Eglise qui ont le plus maltraité ce Philosophe.

Examen des loüanges que S. Augustin donne à Platon dans ses

En effet examinons quelles sont ces loüanges que saint Augustin a données à Platon, & quelle consequence on en peut tirer en faveur de son prétendu

Platonisme. M'objectera-t-on celles qui se trouvent dans le huitiéme livre de la Cité de Dieu? Mais qui ne sçait qu'il ne les donne à Platon que par comparaison aux autres Philosophes payens, sur lesquels il dit avec raison qu'il l'emporte, par la connoissance qu'il a euë de Dieu, & par la maniere dont il en a parlé? Est-ce donc une grande loüange de dire que ce Philosophe a vû un peu plus clair que ceux qui étoient entierement aveugles, & qu'il a mieux parlé de Dieu, par la connoissance qu'il a euë des livres saints, que ceux qui ont debité sur cette premiere verité les erreurs les plus grossieres?

livres de la Cité de Dieu. Il ne les luy donne que par comparaison aux autres Philosophes payens, & pour montrer qu'il a eu raison de choisir les Platoniciẽs entre tous les autres pour refuter leurs erreurs.

Mais pourquoy saint Augustin donne-t-il cette loüange à Platon? N'est-ce pas afin de faire voir (7) qu'il a eu raison de choisir ce Philosophe & ses sectateurs pour traiter avec eux la question, sçavoir s'il falloit reconnoître & servir plusieurs Dieux comme ils le soûtenoient; & parce que, comme il l'ajoûte (8), il auroit été trop indigne d'admettre les autres Philosophes à une pareille dispute? Ne les convainc-t-il pas en effet dans ce même livre & dans les suivans de ce Polythéïsme affreux qu'ils admettoient? Ne leur reproche-t-il pas par tout dans les termes les plus forts le prodigieux attachement qu'ils avoient pour le culte des démons & pour toutes les superstitions les plus

(7) Idem Aug. l. VIII. de Civit. Dei, cap. XI. Nunc non immerito me Platonicos Philosophos elegisse, cum quibus agam..... Utrum propter felicitatem, quæ post mortem futura est, uni Deo an pluribus sacra facere oporteat.

(8) Idem ibid. l. XI. cap. V. Cum his enim agimus, qui & Deum incorporeum & omnium naturarum, quæ non sunt quod ipse, creatorem nobiscum sentiunt; alios enim nimis indignum est ad istam disputationem religionis admittere.

déteſtables de la magie? Ne declare-t-il pas que Platon luy-même malgré cette connoiſſance qu'il a euë du vray Dieu, n'a pas laiſſé d'en admettre une infinité d'autres, & d'ordonner qu'on leur offrît à tous des ſacrifices? N'eſt-ce pas dans ce même livre, comme par tout ailleurs, qu'il applique à ce Philoſophe les paroles (9) de l'Apôtre ſaint Paul aux Romains, qui contiennent tout ce que l'on peut dire de plus fort, & de plus capable de donner de l'horreur des égaremens de ce Philoſophe? N'eſt-ce pas dans ce même ouvrage (1) où il donne des preuves ſi poſitives de l'éloignement qu'il avoit de ſe ſervir des manieres de parler de Platon & des Platoniciens, & du ſoin extrême qu'il prenoit de ne s'écarter jamais en quoy que ce fût, du langage de l'Egliſe? Enfin où eſt le Pere de l'Egliſe qui ait refuté plus fortement & plus amplement les erreurs de la Philoſophie Platonicienne, que ſaint Auguſtin le fait dans tout cet ouvrage? Peut-on après cela tirer en conſequence les loüanges qu'il y donne d'abord à Platon & aux Platoniciens, & les regarder comme une marque de l'attachement qu'il avoit pour eux, ou de la profeſſion qu'il faiſoit de ſuivre leurs ſentimens?

(9) Idem Aug. ibid. cap. IX Novit etiam (homo Chriſtianus litteris tantum Eccleſiaſticis eruditus) ipſos (Platonicos) in quibus errant, cavere. Ubi enim dictum eſt quod per ea quæ facta ſunt, Deus illis manifeſtavit intellecta inviſibilia ſua, ibi etiam dictum eſt non illos ipſum Deum recte coluiſſe, quia & aliis rebus quibus non oportebat, divinos honores illi uni tantum debitos detulerunt. Quoniam cognoſcentes Deum, non ſicut Deum glorificaverunt, aut gratias egerunt, ſed evanuerunt in cogitationibus ſuis, & obſcuratum eſt inſipiens cor eorum. Dicentes enim ſe ſapientes eſſe, ſtulti facti ſunt, &c.

(1) Idem Auguſt. l. X. de Civit. cap. XXI. & XXIII. locis ſupra relatis.

Passage de S. Augustin objecté par M. le Clerc.

M. le Clerc (2) toûjours attentif à ramasser de tous côtez ce qui peut servir de loin ou de près, à établir le prétendu Platonisme des SS. Peres, objecte un passage du même saint Docteur, tiré de son livre de la veritable Religion (3), & il nous le propose entre les autres, comme une preuve que *plusieurs d'entre les Peres de l'Eglise ont cru que le sentiment de Platon & celuy des Apôtres* touchant le mystere de la Trinité *étoit le même.* C'est après avoir exposé si infidellement, comme nous l'avons montré, celuy de saint Justin : Que les dogmes de Platon ne sont pas éloignez de ceux de Jesus-Christ : à quoy il ajoûte : *Et c'est ce qui a fait dire à saint Augustin, que si les anciens Platoniciens étoient tels qu'on les décrivoit, & s'ils venoient à ressusciter, ils embrasseroient sans peine le Christianisme, en changeant quelque peu de mots & de dogmes : ce que la plûpart des Platoniciens nouveaux & de son temps avoient fait.*

Réfutation des consequences qu'il prétend en tirer.

Premierement, comment peut-il conclure de là comme il fait, que saint Augustin a cru que le sentiment de Platon & des Apôtres étoit le même ? Quel

(2) *Biblioth. Univ. tome X. page* 403.

(3) August. l. de vera Relig. cap. IV. Itaque si hanc vitam illi viri (veteres Platonici, sive Academici) nobiscum rursum agere potuissent, viderent profecto cujus auctoritate facilius consuleretur hominibus : & paucis mutatis verbis atque sententiis Christiani fierent, sicut plerique recentiorum nostrorumque temporum Platonici fecerunt. Aut si hoc non faterentur in superbia & invidia remanentes, nescio utrum possent ad ea ipsa quæ appetenda & desideranda esse dixerant, cum istis sordibus viscoque revolare. Nam tertio vitio curiositatis in percunctandis dæmonibus, quo isti maxime cum quibus nunc agitur, pagani a Christiana salute revocantur, quia nimis puerile est, nescio utrum tales illi præpedirentur viri. *Il faut remarquer ces trois vices, dont saint Augustin convainc par tout les Platoniciens, sur tout les nouveaux, tels que Plotin, Porphyre, & les autres : l'Orgueil, l'Envie, la Magie, qui les éloignoient infiniment du Christianisme.*

rapport y a-t-il entre ce passage & cette conclusion qu'il en tire ? Secondement ne voit-il pas, que quand saint Augustin dit des Platoniciens, soit dans ce livre, soit dans sa lettre à Dioscore, que les anciens Platoniciens pour embrasser le Christianisme n'auroient eu à changer que quelque peu de dogmes, il ne parle ainsi de ces Philosophes, que par comparaison aux autres, qui auroient dû changer presque tous leurs sentimens & tous leurs dogmes pour se faire Chrétiens ? Il est vray que les Platoniciens approchoient davantage des sentimens des Chrétiens que les autres Philosophes : mais pour en approcher davantage que les Stoïciens ou les Epicuriens, ils ne laissoient pas, comme dit le même saint Augustin (4), d'en être encore fort éloignez. Et qu'y a-t-il de plus évident que cette verité, pour peu d'attention que l'on fasse à toutes les erreurs que le même saint Docteur reprend dans ces Philosophes, & que nous avons exposées après luy ? Sont-elles donc si peu considerables, ou en si petit nombre ? Combien en avons-nous rapporté des seuls livres de la Cité de Dieu ? & combien en pourrions-nous encore produire des autres ouvrages de ce saint Docteur où il s'attache à les combattre ?

(4) Idem l. XI. de Civit. cap. V. Isti Philosophi cæteros nobilitate atque auctoritate vicerunt, non ob aliud, nisi quia longo quidem intervallo, verumtamen reliquis propinquiores sunt veritati. Idem Aug. serm. CXXXIX. de Temp. Ideo istos Philosophos (Platonicos) aliis fuisse meliores, in comparatione pejorum, quia fuerunt Philosophi qui dicerent, homini, cum mortuus fuerit, nullam vitam postea remanere. Talibus illi utique præponendi sunt, & in quo illi meliores erant, quamvis in multis a veritate deviantes, tamen in quo erant istis superiores, veritati fuerant propinquantes.

Et dans ce livre de la veritable Religion (5) & immediatement avant le passage dont il s'agit, ne traite-t-il pas toute la Philosophie Platonicienne, de conjectures superbes d'un petit nombre de Philosophes? Et immediatement aprés ne dit-il pas encore d'eux (6), comme de tous les autres, que quelques sentimens « qu'ils ayent pû avoir dans leur vanité, il paroît clai- « rement qu'on ne doit point chercher la Religion « parmi des gens qui recevant les mêmes ceremonies « que tout le reste du peuple, publioient neanmoins « sans cesse dans leurs écoles des opinions toutes diffe- « rentes & même contraires de la nature des Dieux & « du souverain Dieu, aux yeux du même peuple? Enfin si cela ne suffit pas, le même saint Docteur n'a-t-il pas suffisamment pourvû à l'abus qu'il prévoyoit que l'on pourroit faire des loüanges qu'il a données à Platon & aux Platoniciens dans quelques endroits de ses

Comment S. Augustin traite dans ce même livre toute la Philosophie de Platon.

(5) Idem l. de vera Relig. cap. III. Quid adhuc oscitamus crapulam hesternam, & in mortuis pecudibus divina eloquia perscrutamur? Si quando autem ad disputationem venitur, Platonico nomine ora crepantia, quam pectus vero plenum magis habere gestimus. Et statim cap. IV. de iisdem Platonicis loquens. Ergo cedant ei (nimirum Christo) a quo factum est, nec curiositate aut inani jactantia impediantur, quo minus agnoscant quid intersit inter paucorum tumidas conjecturas, & manifestam salutem correptionemque populorum.

(6) Idem August. ibid. Sed quoquo modo se habeat Philosophorum (Platonicorum) jactantia, illud cuivis intelligere facile est, religionem ab eis non esse quærendam, qui eadem sacra suscipiebant cum populis, & de suorum deorum natura & summo bono diversas contrariasque sententias in scholis suis eadem teste multitudine resonabant. *Icy saint Augustin, comme tous les autres Peres, ne distingue point la Religion de la Philosophie. Il assure même que tous les Chrétiens sont persuadez qu'il n'y a point d'autre veritable Philosophie que la Religion Chrétienne.* Creditur & docetur, quod est humanæ salutis caput, non aliam esse philosophiam, id est, sapientiæ studium, & aliam religionem. Ibid.

ouvrages, lorſqu'il dit dans celuy de ſes Retracta-
» tions (7), qu'il ne devoit pas les donner à des im-
» pies contre les erreurs deſquels il faut ſoigneuſement
» défendre la Religion Chrétienne.

Chap. VII. *Expoſition de ce que dit S. Auguſtin dans le VIII. livre de ſes Confeſſions touchant les Platoniciens.*

Ajoutons neanmoins quelque choſe du livre de ſes Confeſſions : c'eſt celuy de tous où ſaint Auguſtin paroît loüer & eſtimer davantage les Platoniciens. Rien n'eſt plus beau en effet que tout ce qu'il dit dans cet admirable ouvrage, des veritez qu'il trouva dans les livres de quelques-uns de ces Philoſophes, & des reflexions qu'il fit à leur occaſion. Rapportons-en quelques-unes de l'excellente traduction de M. du Bois, qui outre qu'elles nous feront connoître parfaitement ce que ſaint Auguſtin penſoit des Platoniciens, confirmeront encore pluſieurs choſes que nous en avons dites, & prépareront les voyes à d'autres que nous dirons dans la ſuite. Ce qui eſt de certain, c'eſt qu'elles ne pourront manquer d'édifier beaucoup toutes les perſonnes qui aiment la pieté & la Religion.

Saint Auguſtin trouve dans les livres des Platoniciens tout le commencement de l'Evangile de S. Jean, que ces Philoſophes avoient pillé.

» Comme vous aviez reſolu, dit ce ſaint Docteur (8)
» en s'adreſſant à Dieu, de me faire connoître com-
» bien vous êtes oppoſé aux orgüeilleux, & que ce
» n'eſt qu'aux humbles que vous donnez vôtre grace,
» & combien grande eſt la miſericorde que vous avez
» faite aux hommes, lorſque pour leur ouvrir la voye
» de l'humilité, vous avez voulu que vôtre Verbe ſe

(7) Idem l. I. Retract. cap. I. Laus quoque ipſa, qua Platonem, vel Platonicos, ſive Academicos Philoſophos tantum extuli, quantum impios homines non oportuit, non immerito mihi diſplicuit, præſertim contra quorum errores magnos defendenda eſt Chriſtiana doctrina.

(8) Idem l. VII. Confeſ. cap. IX.

fit

fit chair, & qu'il habitât parmi nous ; vous me fites «
tomber entre les mains, par le moyen d'un certain «
homme enflé d'un orgüeil outré, quelques ouvrages «
des Platoniciens traduits de grec en latin. Je les lûs, «
& j'y trouvay toutes ces grandes veritez : Que dès le «
commencement étoit le Verbe : Que le Verbe étoit «
en Dieu, & que le Verbe étoit Dieu : Que cela «
étoit en Dieu dès le commencement : Que toutes «
choſes ont été faites par le Verbe : Que de tout ce «
qui a été fait, il n'y a rien qui ait été fait ſans luy : «
Qu'en luy eſt la vie, & que les tenebres ne l'ont «
point compriſe : Qu'encore que l'ame de l'homme «
rende témoignage à la lumiere, ce n'eſt point elle «
qui eſt la lumiere, mais le Verbe de Dieu : Que ce «
Verbe de Dieu & Dieu luy-même eſt la veritable lu- «
miere, dont tous les hommes qui viennent au monde, «
ſont éclairez : Qu'il étoit dans le monde, que le mon- «
de a été fait par luy, & que le monde ne l'a pas «
connu. Voilà ce que ſaint Auguſtin aſſûre avoir trou- «
vé dans quelques ouvrages des Platoniciens, non pas en propres termes, mais dans le même ſens, & appuyé de pluſieurs ſortes de preuves. Il n'y a perſonne qui ne voye que tout cela n'eſt rien autre choſe que le commencement de l'Evangile de ſaint Jean, que quelques Platoniciens poſterieurs au Chriſtianiſme avoient pillé, à peu près comme Platon leur maître avoit fait pluſieurs endroits des livres de Moyſe & des Prophetes.

Les Platoniciens nouveaux ont emprunté une infinité de

En effet nous avons quantité de preuves, que ces Platoniciens nouveaux ont fait un grand nombre de ſemblables vols, tant dans l'ancien que dans le nou-

choses du Christianisme. Preuves de cette verité.

veau Testament ; qu'ils ont pris des dogmes de la Religion Chrétienne tout ce qu'ils ont crû pouvoir convenir & donner du relief à leur Philosophie ; & qu'ils ont enfin reformé sur les lumieres qu'ils en avoient tirées, plusieurs de leurs sentimens, qu'ils voyoient bien ne pouvoir plus se soûtenir dans le grand jour que la prédication de l'Evangile avoit répandu de toutes parts. C'est ainsi que Porphyre, comme nous l'avons déja remarqué après saint Augustin (9), avoit corrigé son Maître sur la metempsychose, & sur les revolutions perpetuelles que Platon faisoit faire aux ames du ciel en terre & de la terre au ciel, par la honte qu'il avoit euë de soûtenir de pareilles rêveries à la face du Christianisme. C'est ainsi, comme le même saint Docteur le remarque (1), qu'Apu-

(9) Idem August. l. XII. de Civit. cap. XX. De istis circumitibus & sine cessatione alternantibus itionibus & reditionibus animarum, Porphyrius Platonicus suorum opinionem sequi noluit, sive rei ipsius vanitate permotus, sive jam tempora Christiana reveritus. Idem ibid. l. XIII. cap. XIX. De quo Platonico dogmate jam in libris superioribus diximus Christiano tempore erubuisse Porphyrium. Rursus serm. de Tempore CXLIII. Porphyrius Philosophus, fidei Christianæ acerrimus inimicus, quia jam Christianis temporibus fuit, sed tamen ab istis deliramentis erubescendo, a Christianis ex aliqua parte correptus.

(1) Idem Aug. l. VIII. de Civit. cap. XIV. Aut ergo fallitur Apuleïus, & non ex isto genere numinum habuit amicum Socrates, aut contraria inter se sentit Plato, modo dæmones honorando, modo eorum delicias a civitate bene morata removendo, aut non est Socrati amicitia dæmonis gratulanda, de qua usque adeo & ipse Apuleïus erubuit, ut de Deo Socratis prænotaret librum, quem secundum suam disputationem ..... non appellare de Deo, sed de dæmone Socratis debuit. Maluit autem hoc in ipsa disputatione quam in titulo libri ponere. Ita enim per sanam doctrinam, quæ humanis rebus illuxit, omnes vel pæne omnes dæmonum nomen exhorrent : ut quisquis ante disputationem Apuleïi, qua dæmonum dignitas commendatur, titulum libri, De Dæmone Socratis, legeret, nequaquam illum hominem sanum fuisse sentiret. *Saint Augustin ajoûte plus bas (liv. IX. chap. XIX.) que*

lée n'osa jamais intituler, du Démon de Socrate, le livre qu'il a fait sur ce sujet; parce que la Religion Chrétienne ayant donné à tout le monde une juste horreur des malins Esprits qui portent ce nom, Apulée se seroit fait siffler avec le Philosophe qu'il prétendoit loüer, s'il avoit donné un pareil titre à son livre. C'est par la même raison que Platon ayant toûjours donné le nom de démons à toutes ces divinitez inferieures qu'il mettoit au dessous des Dieux celestes; Porphyre (2), Jamblique, Proclus, & les autres ju-

depuis le Christianisme, qui ne connoît que de mauvais démons, les Payens mêmes n'osoient plus prendre ce nom en bonne part. Nos autem, sicut Scriptura loquitur, secundum quam Christiani sumus, Angelos quidem partim bonos, partim malos, nunquam vero bonos dæmones legimus. Sed ubicumque illarum litterarum hoc nomen positum reperitur, sive dæmones, sive dæmonia dicantur, non nisi maligni significantur spiritus. Et hanc loquendi consuetudinem in tantum populi usquequaque secuti sunt, ut eorum etiam qui Pagani appellantur, & deos suos ac dæmones colendos esse contendunt, nullus fere sit tam litteratus & doctus, qui audeat in laude vel servo suo dicere, Dæmonem habes; sed quilibet hoc dicere voluerit, non se aliter accipi, quam maledicere voluisse, dubitare non possit. *Malgré tout cela, il s'est trouvé au siecle passé quelques sçavans Chrétiens plus attachez au langage des anciens Payens que les Payens mêmes, qui ont crû faire un grand éloge de Scaliger, en l'appellant,* Dæmonium hominis.

(2) Porphyr. Epist. ad Anebonem. Jamblichus l. de Myster. sect. II. cap. VII. Proclus in Excerptis apud Ficinum. *Voicy ce que le même Marsile Ficin dit de ces sortes de vols des Platoniciens :* Divino enim Christianorum lumine usi sunt Platonici ad divinum Platonem interpretandum. Hinc est quod magnus Basilius & Augustinus probant Platonicos Joannis Evangelistæ mysteria sibi usurpavisse. Ego certe reperi præcipua Numenii, Philonis, Plotini, Jamblichi, Proculi mysteria ab Joanne, Paulo, Hierotheo, Dionysio Areopagita accepta fuisse. Quidquid enim de mente divina, Angelisque, & cæteris ad Theologiam spectantibus, magnificum dixêre, manifeste ab illis usurpaverunt. *Je n'approuve point tout ce que dit icy cet Auteur etrangement entêté par tout de son Platon, jusqu'à égaler presque sa doctrine à celle du Christianisme, en luy accordant à peu pres la même divinité. Il a poussé quelquefois les choses si loin sur ce sujet, qu'on ne peut les*

gerent à propos d'emprunter de la Religion Chrétienne les noms d'Anges, d'Archanges & de Principautez, pour les donner à quelques-unes de ces prétenduës divinitez, entre leſquelles même ils s'aviſerent d'établir une eſpece d'ordre & de Hierarchie, à l'imitation de celle que les Chrétiens reconnoiſſoient dans les Anges. C'eſt ainſi que Numenius (3), comme le témoigne Origene, avoit rempli la plûpart de ſes livres de pluſieurs choſes qu'il avoit tirées des ſaintes Ecritures, quoy qu'il ne les eût gueres mieux entenduës que Platon, qu'il appelloit, comme tout le monde ſçait, le Moyſe Grec, pour juſtifier ſans doute ſa conduite par l'exemple que ce Philoſophe luy en avoit donné. C'eſt delà encore que l'on trouve dans Chalcidius (4), non ſeulement Moyſe & Salo-

lire ſans indignation. Ce qu'il dit neanmoins des vols des Platoniciens, eſt certain, ſi l'on en excepte ce qu'il ajoûte de Jerothée & de ſaint Denys Areopagite. Car je ne vois pas que les Platoniciens ayent tiré des ouvrages attribuez à cet illuſtre Martyr, ce qu'ils ont dit des Anges, des Archanges, & des Principautez. Ces noms & les autres que l'Egliſe donne aux Eſprits celeſtes, ſe trouvent dans l'Ecriture que les Platoniciens liſoient certainement. On les trouve enſuite dans ſaint Irenée & Origene, plus anciens que Plotin & ſes diſciples.

(3) Origenes l. IV. adv. Celſum. Ἐγὼ δὲ οἶδα καὶ Νουμήνιον τὸν Πυθαγόρειον, ἄνδρα πολλῷ κρεῖττον διηγησάμενον Πλάτωνα..... πολλαχοῦ τῶν συγγραμμάτων αὐτοῦ ἐκτιθέμενον τὰ Μωϋσέως καὶ τῶν Προφητῶν, καὶ οὐκ ἀπιθάνως αὐτὰ τροπολογοῦντα, ὥσπερ ἐν τῷ καλουμένῳ Ἔποπι, καὶ ἐν τοῖς Περὶ ἀριθμῶν, καὶ ἐν τοῖς Περὶ τόπου. ἐν δὲ τῷ τρίτῳ Περὶ τἀγαθοῦ, καὶ περὶ Ἰησοῦ ἱστορίαν τινά, τὸ ὄνομα αὐτοῦ οὐ λέγων, καὶ τροπολογεῖ αὐτήν. πότερον δὲ ἐπιτετευγμένως ἢ ἀποτετευγμένως, ἄλλου καιροῦ ἐστιν εἰπεῖν. ἐκτίθεται καὶ τὴν περὶ Μωϋσέως, καὶ Ἰαννοῦ, καὶ Ἰαμβροῦ ἱστορίαν· ἀλλ' οὐκ ἐν ἐκείνῃ σεμνυνόμεθα.

(4) Chalcidius Comment. in Timæum Moyſi & Moſaïcæ doctrinæ mentionem cum laude facit pag. 155. 245. 372. 375 & 400. editionum Septuag. Aquilæ & Symmachi, necnon Origenis Comment. pag. 372. Salomonis Proverbiorum, pag. 373. Stellæ quæ Magis Evangelicis apparuit, pag. 219. editionis Meurſianæ Lugd. Batav. anno 1617. Po-

mon citez souvent, mais encore la Version des Septante, celles d'Aquila, de Symmaque & de Theodotion, les ouvrages d'Origene, & enfin l'Evangile même de saint Matthieu touchant l'étoile qui apparut aux Mages.

Mais pour revenir à l'Evangile de saint Jean, outre ce que saint Augustin nous assure icy, qu'il en avoit trouvé presque tout le commencement qui regarde la generation éternelle du Verbe, dans les livres de ces Platoniciens nouveaux dont il parle, il nous apprend encore ailleurs (5), sur le témoignage

Ils admiroient sur tout le commencemét de l'Evangile de saint Jean. Ce que l'un d'eux en disoit ordinairemét.

stremum illum locum ascribo. Est quoque alia sanctior & venerabilior historia, quæ perhibet ortu stellæ cujusdam, non morbos mortesque denuntiatas, sed descensum Dei venerabilis ad humanæ conservationis rerumque mortalium gratiam. Quam stellam cum nocturno itinere suspexissent Chaldæorum profecto sapientes viri, & consideratione rerum cœlestium satis exercitati, quæsisse dicuntur recentem ortum Dei: repertaque illa majestate puerili, veneratos esse, & vota Deo tanto convenientia nuncupasse, quæ tibi multo melius sunt comperta quam cæteris. *Il parle & il dedie son livre à Osius, que l'on croit avoir été le fameux Evêque de Cordouë. Au reste, Chalcidius me paroît le plus sage & le plus raisonnable des Platoniciens posterieurs au Christianisme. Il parle par tout avec respect de l'Ecriture sainte. Il s'en faut bien neanmoins qu'il ait été Chrétien, lorsqu'il a composé son livre. Car outre qu'il fait assez entendre dans l'endroit que nous venons de rapporter, qu'il ne l'étoit pas, il enseigne clairement la plûpart des erreurs de Platon, comme l'éternité de la matiere, celle du monde, la metempsychose, &c. Il donne aussi à quelques uns des démons de Platon le nom de saints Anges, en ajoûtant que c'est ainsi que les Hebreux les appellent: il tâche neanmoins de retenir celuy de démon autant qu'il peut, & de diminuer l'horreur que le Christianisme y avoit attachee, ainsi que nous l'apprend saint Augustin. Voicy les paroles de ce Philosophe:* Nec nos terreat nomen promiscue bonis & improbis positum, quoniam nec Angelorum quidem terret, cum Angeli partim Dei sint ministri, & qui ita sunt, sancti vocantur: partim adversæ potestatis satellites, ut optime nosti. *C'est ainsi qu'il faut lire, & non pas,* nostri. *Il parle comme dans le premier passage, à Osius.*

(5) August. l. x. de Civit. Dei, cap. xxix. Quod initium sancti Evangelii, cui nomen est secundum Joannem, quidam Platonicus, sicut a

de ſaint Simplicien, qui fut le ſucceſſeur de ſaint Ambroiſe dans l'Evêché de Milan, que ces mêmes Philoſophes avoient tant d'admiration pour les premieres paroles du même Evangile : Au commencement étoit le Verbe, & le Verbe étoit en Dieu, & le Verbe étoit Dieu ; que l'un de ces Platoniciens avoit accoûtumé de dire, qu'il falloit les écrire en lettres d'or dans les lieux les plus éminens des Egliſes. Sur quoy ſaint Auguſtin ajoûte, que ces ſuperbes dédaignoient neanmoins de prendre pour maître ce même Dieu & ce même Verbe qu'ils admiroient, par la raiſon que ce Verbe s'eſt fait chair, & qu'il a habité parmi nous. Que par-là ces miſerables ne ſe contentoient pas d'être malades, mais qu'ils ſe glorifioient encore de leur maladie, & qu'ils avoient honte du medecin qui ſeul pouvoit les guerir. Qu'enfin l'enflure & l'élevation de leur orgüeil ne ſerviroit qu'à les faire tomber de plus haut. C'eſt ainſi que ſaint Auguſtin nous parle des Platoniciens, & qu'il nous les dépeint toûjours, ainſi que nous le verrons encore dans la ſuite, comme les plus ſuperbes de tous les hommes, & les plus éloignez par conſequent du Chriſtianiſme.

Reflexion de S. Auguſtin à ce ſujet.

Saint Baſile aſſure, comme S. Auguſtin,

Ce ſaint Docteur au reſte n'eſt pas le ſeul qui nous apprenne que les Platoniciens nouveaux admiroient

ſancto ſene Simpliciano, qui poſtea Mediolanenſi Eccleſiæ præſedit Epiſcopus, ſolebamus audire, aureis litteris conſcribendum, & per omnes Eccleſias in locis eminentiſſimis proponendum eſſe dicebat. Sed ideo viluit ſuperbis Deus ille magiſter, quia Verbum caro factum eſt, & habitavit in nobis : ut parum ſit miſeris quod ægrotant, niſi ſe in ipſa ægritudine extollant, & de medicina qua ſanari poterant, erubeſcant. Non enim hoc faciunt ut erigantur, ſed ut cadendo gravius affligantur.

fort le commencement de l'Evangile de saint Jean, & qu'ils n'avoient point fait difficulté de le copier, & de l'inserer dans leurs livres. Saint Basile, Eusebe, Theodoret & saint Cyrille nous apprennent la méme chose. Je sçay, dit saint Basile (6), que plusieurs de « ceux même qui sont hors des voyes de la verité, & « que la sagesse du monde dont ils font profession, a « remplis de faste & d'orgüeil, ont admiré ces paro- « les : Au commencement étoit le Verbe, & le Verbe « étoit en Dieu ; & qu'ils ont eu l'audace de les inserer « dans leurs ouvrages. C'est ainsi que le démon, qui « est un larron, prend ce qui nous appartient, & qu'il « le transporte à ses faux prophetes. «

que les Platoniciens avoiet eu la hardiesse d'inserer dans leurs ouvrages le commencement du même Evangile.

(6) Basilius hom. xvi. in verba illa : In principio erat Verbum. Αὐτοῦ γε μὴν τοῦ εὐαγγελικοῦ κηρύγματος ὁ μεγαλοφωνότατος, καὶ πάσης μὲν ἀκοῆς μείζονα, πάσης δὲ διανοίας ὑψηλότερα φθεγξάμενος Ἰωάννης ἐστὶν, ὁ υἱὸς τῆς βροντῆς· οὗ τὸ προοίμιον τῆς εὐαγγελικῆς συγγραφῆς ἄρτι ἀναγινώσκειν ἠκούσαμεν, ἐν ἀρχῇ ἦν ὁ Λόγος, καὶ ὁ Λόγος ἦν πρὸς τὸν Θεὸν, καὶ Θεὸς ἦν ὁ Λόγος. Ταῦτα οἶδα πολλοὺς καὶ τῶν ἔξω τοῦ λόγου τῆς ἀληθείας, μέγα φρονούντων ἐπὶ σοφίᾳ κοσμικῇ, καὶ θαυμάσαντας καὶ τοῖς ἑαυτῶν συντάγμασιν ἐγκαταλέξαι τολμήσαντας. κλέπτης γὰρ ὁ διάβολος, καὶ τὰ ἡμέτερα ἐκφερομυθῶν πρὸς τοὺς ἑαυτοῦ ὑποφήτας. εἰ οὖν ἡ σαρκικὴ σοφία τοσοῦτον ἐθαύμαζε τῶν ῥημάτων τὴν δύναμιν, τί ποιήσωμεν ἡμεῖς οἱ μαθηταὶ τοῦ πνεύματος; &c. *En joignant saint Basile à saint Augustin, à saint Cyrille, à Eusebe, à Theodoret, voilà sans doute bien des témoins oculaires & de la plus grande autorité, qui déposent contre les vols que les Platoniciens nouveaux ont faits du commencement de l'Evangile selon saint Jean. Si l'on trouve donc dans Plotin, Porphyre, ou quelque autre, quelque terme ou quelque sentiment qui approche de ceux des Chrétiens ou des Peres de l'Eglise touchant le Verbe, hésitera-t-on un seul moment, si les SS. Peres ont copié les Platoniciens, comme il plaist aux ennemis de nôtre Religion de le supposer ; ou si les Platoniciens ont pillé les SS. Peres & les divines Ecritures, en les corrompant pour les ajuster à leur Philosophie, comme cela est évident ? Remarquons au reste, que saint Basile, comme saint Chrysostome & plusieurs autres, persiste toujours à regarder la Philosophie profane comme une invention du demon, & les Philosophes comme les organes & les faux Prophetes de ce malin Esprit.*

Euſebe, Theodoret & ſaint Cyrille nous font connoître l'un de ces plagiaires.

Pour ce qui eſt d'Euſebe, de Theodoret, & de ſaint Cyrille (7), ils ne ſe contentent pas de nous parler ainſi en general, ils nous découvrent encore l'un de ces faux prophetes du démon, l'un de ces plagiaires de l'Evangile de ſaint Jean, qu'ils ont pris, pour ainſi dire, ſur le fait. C'eſt Amelius, diſciple de Plo-
» tin, dont voicy les paroles. C'eſt donc là, dit ce Phi-
» loſophe, ce Verbe qui étant éternel a fait toutes cho-
» ſes? Car c'eſt ainſi qu'Heraclite parleroit, & comme
» certainement l'enſeigne ce Barbare, qui en recon-
» noiſſant ce Verbe pour Principe, dit qu'il étoit avec
» Dieu, & qu'il étoit Dieu luy-même: Que tout abſo-
» lument a été fait par luy, & que tout ce qui a été fait
» a eu en luy l'être, la vie & l'exiſtence. Il ajoûte de
» plus, que ce Verbe eſt deſcendu dans un corps, qu'il

(7) Euſeb. l. XI. Præp. Evang. cap. XIX. Theodoret. ſerm. II. ad Græcos. Cyrill. Alex l. VIII. in Julian. Amelii verba hæc ſunt: Καὶ οὗτος ἄρα ἦν ὁ Λόγος καθ' ὃν αἰεὶ ὄντα τὰ γινόμενα ἐγίνετο· ὡς ἂν καὶ Ἡράκλειτος ἀξιώσειε, καὶ νὴ Δί' ὃν ὁ βάρβαρος ἀξιοῖ ἐν τῇ τῆς ἀρχῆς τάξει τε καὶ ἀξίᾳ καθεστηκότα πρὸς Θεὸν εἶναι, καὶ Θεὸν εἶναι· δι' οὗ πάνθ' ἁπλῶς γεγενῆσθαι· ἐν ᾧ τὸ γενόμενον ζῶν, καὶ ζωὴν, καὶ ὂν πεφυκέναι· καὶ εἰς τὰ σώματα πίπτειν καὶ σάρκα ἐνδυσάμενον, φαντάζεσθαι ἄνθρωπον, μετὰ καὶ τοῦ τηνικαῦτα δεικνύειν τῆς φύσεως τὸ μεγαλεῖον· ἀμέλει καὶ ἀναλυθέντα πάλιν ἀποθεοῦσθαι, καὶ Θεὸν εἶναι οἷος ἦν πρὸ τοῦ εἰς τὸ σῶμα, καὶ τὴν
» σάρκα, καὶ τὸν ἄνθρωπον καταχθῆναι. *Qui ne voit, dit Euſebe incon-*
» *tinent aprés avoir rapporté ce paſſage, que tout cela a été tiré évi-*
» *demment de la Theologie des Hebreux, & que celuy que ce Philoſo-*
» *phe appelle barbare, n'eſt autre que Jean Evangeliſte de nôtre Sau-*
» *veur, Hebreu de nation, qui dès le commencement de ſon livre parlant*
» *de la Divinité du Verbe, a dit: Au commencement étoit le Verbe, &*
» *le Verbe étoit en Dieu, & le Verbe étoit Dieu, &c.* *Il ne ſera pas au reſte inutile de remarquer en paſſant, que cet Amelius eſt celuy qui invita ſon maître Plotin à un ſacrifice théurgique, par lequel il devoit, ſelon la coûtume, évoquer les démons: & que ce fut encore luy qui reçût d'Apollon ce fameux oracle qui met Plotin au rang des Dieux, & qui a été rapporté tout au long, & enrichi d'un commentaire magnifique par Porphyre.*

s'est revêtu de chair, & qu'il a paru homme en faisant voir neanmoins toûjours la majesté de sa nature. Qu'enfin étant mort il est retourné à être Dieu, & qu'il est Dieu en effet, tel qu'il étoit avant que de descendre dans ce corps, cette chair & cet homme. Il est évident, comme les Peres que j'ay citez le soûtiennent, que ce discours d'Amelius n'est qu'une paraphrase du commencement de l'Evangile de saint Jean, & que ce Barbare dont parle ce Platonicien, n'est autre que saint Jean luy-même. Rien n'est donc si vray, que loin que les Peres de l'Eglise ayent adopté les sentimens de Platon & des Platoniciens, ce sont les Platoniciens au contraire qui ont pris tout ce qu'ils ont pû des Chrétiens & des Evangiles mêmes, comme Platon leur maître a fait de la doctrine de Moyse & des Prophetes.

Réfutation d'une note de Joannes Phe-

Après cela que prétend *Joannes Phereponus* (8), lorsque dans les notes scandaleuses qu'il a faites sur

(8) Joannes Phereponus in Animadv. in Confess. August. l. VII. cap. IX. ad hæc verba : Ibi legi quod in principio erat Verbum, &c. Similitudine verborum aliquot & sententiarum deceptus Augustinus, ut & multi Græci scriptores, cum doctrina Christiana miscuit Platonismum, qui merus erat hac in parte Arianismus, ut ostendit Joan Clericus Epist. Critica VII. & VIII. *C'est ainsi que M. le Clerc se cite luy-même, pour tromper les ignorans : mais il auroit bien mieux fait de citer quelque passage de saint Augustin, pour prouver ce qu'il avance calomnieusement, que ce saint Docteur a mêlé le Platonisme avec la doctrine de Jesus-Christ. Les SS. Peres ne pourront-ils donc jamais parler des vols que les Platoniciens ont faits dans les livres sacrez, sans que M. le Clerc leur attribuë incontinent d'avoir adopté toutes les imaginations & les erreurs de ces Philosophes? Saint Augustin connoissoit il si peu l'impieté Arienne, qu'il a combattuë si fortement & si sçavamment, pour qu'il se soit laissé tromper sur ce sujet par les Platoniciens, & qu'il ait eu besoin que M. le Clerc après plus de mille ans travaillât à le détromper, & à détromper avec luy tout le monde Chrétien?*

reponus injurieuse à saint Augustin.

les ouvrages de saint Augustin, il dit sur cet endroit de ses Confessions que nous venons de rapporter, que ce Pere s'est laissé tromper par la ressemblance des paroles de ces Philosophes Platoniciens dont il parle, avec celle de l'Evangeliste saint Jean ? Prétend-il que saint Augustin s'est trompé, lorsqu'il a cru que ces Philosophes avoient tiré de cet Evangeliste ce qu'ils disoient dans leurs livres du Verbe ? Mais qu'y a-t-il de plus évident, puisque ces Philosophes rapportent les propres paroles de cet Evangeliste, & qu'ils le citent luy-même, comme on le voit dans ce que les SS. Peres rapportent d'Amelius ? Veut-il dire que ce saint Docteur s'est trompé, lorsqu'il a cru qu'il n'y avoit aucune difference entre ce que ces Platoniciens pensoient & disoient du Verbe, & ce que la Foy nous en apprend ? Mais quelle preuve apporte-t-il de cette créance qu'il attribuë à saint Augustin ? Il n'en produit & n'en peut produire aucune ; & nous, nous en avons mille du contraire. En effet outre ce que le même saint Docteur ajoûte incontinent (9), qu'il n'a rien trouvé dans les livres de ces Philosophes de l'Incarnation du Verbe, quoi-

(9) August. l. VII. Confess. cap. IX. Sed quia Verbum caro factum est, & habitavit in nobis, non ibi legi. Indagavi quippe in illis litteris, varie dictum & multis modis, quod sit Filius in forma Patris, non rapinam arbitratus esse æqualis Deo, quia naturaliter id ipsum est. Sed quia semetipsum exinanivit formam servi accipiens, in similitudinem hominum factus, & habitu inventus ut homo, humiliavit se factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis, propter quod Deus eum exaltavit a mortuis, & donavit ei nomen quod est super omne nomen, ut in nomine Jesu omne genu flectatur, cœlestium, terrestrium, & inferorum, & omnis lingua confiteatur quia Dominus Jesus in gloria est Dei Patris, non habent illi libri. Quod enim ante omnia tempora, & supra omnia tempora incommutabiliter manet

qu'exprimée aussi clairement que tout le reste dans le commencement de l'Evangile qu'ils avoient copié, parce que comme il le dit ailleurs (1), de tous les mysteres de la Religion Chrétienne, il n'y en avoit point dont l'impieté des Platoniciens eût plus d'aver-

unigenitus Filius tuus coæternus tibi, & quia de plenitudine ejus accipiunt animæ ut beatæ sint, & quia participatione manentis in se sapientiæ renovantur ut sapientes sint, est ibi. Quod autem secundum tempus pro impiis mortuus est, & Filio unico tuo non pepercisti, sed pro nobis omnibus tradidisti eum, non est ibi.

(1) Idem Aug. l. x. de Civ. cap. xxix. cujus hæc epigraphe : De Incarnatione Domini nostri Jesu Christi, quam confiteri Platonicorum erubescit impietas. Prædicas (alloquitur Porphyrium) Patrem & ejus Filium, quem vocas paternum intellectum, seu mentem, & horum medium, quem putamus te dicere Spiritum sanctum, & more vestro appellas tres Deos. Ubi etsi verbis indisciplinatis utimini, videtis tamen qualitercumque, & quasi per quædam tenuis imaginationis umbracula, quo nitendum sit; sed Incarnationem incommutabilis Filii Dei, qua salvamur, ut ad illa quæ credimus, vel ex quantulacumque parte intelligimus, pervenire possimus, non vultis agnoscere. Itaque videtis utcumque, etsi de longinquo, etsi acie caligante, patriam in qua manendum est ; sed viam qua eundum est, non tenetis. *Tout ce que dit icy saint Augustin, est admirable, & confond évidemment la calomnie de* Joannes Phereponus. *On voit au moins que ce saint Docteur sçavoit fort bien distinguer la verité d'avec l'ombre, & les dogmes de nôtre sainte Religion d'avec les vols & les corruptions que les Platoniciens nouveaux en avoient faits. On ne peut douter sur tout que Porphyre n'ait été un de ces principaux corrupteurs. On sçait combien il avoit lû les livres des Chrétiens, & combien de choses il avoit ajoûtées, reformées & confonduës dans sa Philosophie Platonicienne sur les lumieres qu'il en avoit tirées. Il avoit même été Chrétien, ainsi que saint Augustin l'insinuë en plusieurs endroits, & que l'historien Socrate l'assure. Au reste saint Augustin produit dans le même chapitre la veritable raison, pour laquelle Porphyre & les autres Platoniciens qui luy ressembloient, avoient tant d'horreur du Christianisme. Il sera bon de la rapporter :* Quid causæ est cur propter opiniones vestras, quas vos ipsi oppugnatis, Christiani esse nolitis, nisi quia Christus humiliter venit, & vos superbi estis? .... Quid est quod, ut beati simus, omne corpus fugiendum esse opinamini, ut fidem Christianam quasi rationabiliter fugere videamini, nisi quia illud est, quod iterum dico, Christus est humilis, vos superbi? An

» sion que de celuy-là; ne dit-il pas encore dans ses livres
» de la Cité de Dieu (2), que ces mêmes Philosophes,
» lorsqu'ils parloient dans leurs livres de Dieu le Pere
» & de Dieu le Fils, en faisoient deux Dieux ou deux
» principes differens, au lieu que les Chrétiens quoi-
» qu'ils disent & qu'ils croyent que le Pere est Dieu,
» que le Fils & le Saint Esprit le sont aussi; ne disent
» & ne croyent pas neanmoins que ce soit deux Dieux
» ni trois, mais un seul? Qui peut douter d'ailleurs que ces Philosophes ne comprissent & n'interpretassent toûjours selon leurs idées Platoniciennes, c'est-à-dire très-mal, ce qu'ils lisoient ou ce qu'ils copioient ainsi des Evangiles & de toute l'Ecriture?

forte corrigi pudet? Et hoc vitium non nisi superborum est. Pudet videlicet doctos homines ex discipulis Platonis fieri discipulos Christi, qui piscatorem suo spiritu docuit sapere ac dicere: In principio erat Verbum, &c.

(2) Idem Aug. ibid. cap. XXIII. Dicit enim (Porphyrius) Deum Patrem, & Deum Filium, quem græce appellat paternum intellectum, vel paternam mentem. De Spiritu autem sancto aut nihil, aut non aperte aliquid dicit: quamvis quem alium dicat horum, non intelligo.... Et nimirum hoc dicit ut potuit, sive ut voluit, quod nos Spiritum sanctum nec Patris tantum, nec Filii tantum, sed utriusque Spiritum dicimus. *C'est ainsi que Porphyre a tâché de contrefaire comme il a voulu, ou comme il a pû, le dogme de la Trinité des Chrétiens. Voicy la censure que saint Augustin porte de ce dogme contrefait, & la difference qu'il met encore entre ce phantôme, & la verité sur laquelle il a été tiré:* Liberis enim verbis loquuntur Philosophi, nec in rebus ad intelligendum difficillimis offensionem religiosarum aurium pertimescunt: nobis autem ad certam regulam loqui fas est, ne verborum licentia etiam de rebus quæ his significantur, impiam gignat opinionem. Nos itaque non dicimus duo, vel tria principia, cum de Deo loquimur: sicut nec duos Deos, vel tres nobis licitum est dicere: quamvis de unoquoque loquentes, vel de Patre, vel de Filio, vel de Spiritu sancto, etiam singulum quemque Deum esse fateamur. *Nous parlerons encore un peu plus bas de ce passage, dont* Joannes Phereponus *a abusé étrangement, comme d'un grand nombre d'autres du même saint Docteur.*

Et c'est de quoy l'on peut facilement s'appercevoir dans ce passage même d'Amelius que nous avons rapporté.

CH. VIII. *Continuation de ce que S. Augustin dit dans ses Confessions touchant les Platoniciens. Il leur reproche leur orgueil, leur folie & leur aveuglement.*

MAIS LAISSONS-LA ces chimeres de *Joannes Phereponus*, & écoutons ce qu'ajoûte saint Augustin, qui après avoir dit qu'il n'a rien trouvé dans les Platoniciens dont il parle de l'Incarnation du Verbe, dit en parlant de ce Mystere (3), & en s'adressant toûjours à Dieu. « C'est-là ce que vous avez caché aux « sages, mais que vous avez revelé aux humbles & aux « petits, afin qu'ils vinssent à luy, & que ce divin Sau- « veur leur faisant part de la douceur & de l'humilité « de son cœur, les délivrât des fardeaux qui les acca- « blent, & des peines qui les consument. Car il fait « entrer les humbles dans les sentiers de la justice, & « il leur enseigne ses voyes; & lorsqu'il nous voit dans « l'humiliation & la douleur de l'avoir offensé, il nous « remet tous nos pechez. Mais pour ces sages du sie- « cle (c'est-à-dire les Platoniciens) qui se laissant enfler « à l'orgüeil que leur inspire la sublimité prétenduë de « leurs connoissances, ne daignent pas écouter ce Maî- « tre celeste, quand il dit à tous les hommes: Appre- « nez de moy que je suis doux & humble de cœur, & « vous trouverez le repos de vos ames: Ils ont beau « connoître Dieu, ils ne le glorifient point comme il « le merite, & ne luy rendent point les graces qui luy « sont dûës: ils ne font que s'égarer & se perdre dans « la vanité de leurs pensées. Leur cœur insensé se rem- « plit de tenebres, & à force de se croire sages, ils « vont jusqu'au comble de la folie. Un homme qui «

(3) Idem August. l. VII. Confess. cap. IX.

parle ainsi des Platoniciens, qui leur reproche continuellement après l'Apôtre saint Paul leur orgüeil, leur aveuglement, leur folie, peut-il être soupçonné d'estimer beaucoup ces Philosophes ? Peut-on le croire fort disposé à adopter leurs idées & à les suivre dans leurs égaremens ?

S. Augustin s'appliqua à profiter de ce qu'il trouva de bon dans les livres de ces Platoniciens, mais on ne peut rien conclure de là en faveur de son prétendu Platonisme.

Il est vray que saint Augustin (4) parlant ensuite des erreurs grossieres qu'il trouva dans ces livres, & qu'il appelle des mets d'Egypte, des viandes empoisonnées dont il ne voulut point tâter, ajoûte qu'il ne s'attacha qu'à piller l'or des Egyptiens, selon le commandement que Dieu en fit autrefois aux Israëlites ; c'est-à-dire, à profiter de ce qu'il y avoit de sagesse & de verité dans ces mêmes livres. Mais ce seroit abuser étrangement de ces paroles de saint Augustin que d'en conclure qu'il étoit prévenu d'une estime extraordinaire pour ces Philosophes, & qu'après sa conversion il étoit fort disposé à adopter leurs sentimens ou leurs expressions sur les dogmes ou les mysteres de nôtre Religion. Car outre que ce saint Docteur explique luy-même en quoy consiste le profit qu'il tira de ces livres par rapport à l'état où il se trouvoit alors, & que ce qu'il en dit éloigne absolument tous ces soupçons chimeriques : c'est que l'on pourroit conclure par la même raison qu'il étoit

(4) Idem ibid. Intendi in aurum quod ab Ægypto voluisti ut auferret populus tuus, quoniam tuum erat ubicumque erat. Et dixisti Atheniensibus per Apostolum tuum, quod in te vivimus, & movemur, & sumus, sicut & quidam secundum eos dixerunt. *C'est le Poëte Aratus que l'Apôtre saint Paul a cité aux Atheniens sur ce sujet, comme personne ne l'ignore. Saint Augustin parle generalement de tous les Auteurs payens dans le passage suivant.*

disposé à suivre de la même maniere les sentimens & les expressions de tous les auteurs payens (5) & des Poëtes même, puisqu'il dit de leurs livres autant que de ceux des Platoniciens, qu'il s'y trouve aussi de l'or que l'on peut piller, & que cet or appartient à Dieu quelque part qu'il soit.

Il parle sur ce sujet conformément aux sentimens des autres Peres de l'Eglise plus anciens.

Qui ne voit que saint Augustin parle icy conformément au sentiment des autres Peres plus anciens, que nous avons exposé dans le premier livre de cet ouvrage ; & qui vouloient, qu'en lisant les livres des Auteurs profanes, sur tout des Philosophes, on s'étudiât à profiter de tous, sans s'attacher à aucun ; mais qui n'approuvoient cette étude que dans ceux qui n'avoient pas encore lû les divines Ecritures, ni fait profession de la sublime & seule veritable Philosophie du Christianisme ? Car, comme nous l'avons vû, ils trouvoient bon qu'en sortant de l'Egypte, c'est-à-dire du Paganisme, on se chargeât tant que l'on pourroit des dépoüilles des Egyptiens, pour les employer au culte & au service du vray Dieu ; mais ils jugeoient qu'il étoit dangereux de retourner en Egypte, après en être sorti ; c'est-à-dire de s'appliquer à la lecture

(5) August. l. II. de Doctr. Christ. cap. XL. Doctrinæ omnes Gentilium non solum simulata & superstitiosa figmenta, gravesque sarcinas supervacanei laboris habent, quæ unusquisque nostrûm duce Christo de societate Gentilium exiens debet abominari & vitare, sed etiam liberales disciplinas usu veritatis aptiores, & quædam morum præcepta utilissima continent ; deque ipso uno Deo colendo nonnulla vera inveniuntur apud eos, quod eorum tanquam aurum & argentum, quod non ipsi instituerunt, sed de quibusdam quasi metallis divinæ providentiæ, quæ ubique infusa est, eruerunt, & quo perverse atque injuriose ad obsequia dæmonum abutuntur, cum ab eorum misera societate sese animo separat, debet ab eis auferre Christianus ad usum justum prædicandi Evangelii.

des Philosophes & des autres Auteurs payens, après avoir goûté les veritez toutes celestes de l'Ecriture sainte. C'est ce que saint Augustin nous fait icy entendre fort clairement : car s'il nous apprend qu'avant sa conversion il tira quelque avantage de la lecture de ces Platoniciens, il ne reconnoît pas moins d'un autre côté, qu'il en ressentit de mauvais effets, & qu'il en auroit encore ressenti de plus mauvais s'il se fût appliqué à cette lecture après avoir lû l'Ecriture sainte. Voicy comme il parle (6).

Mauvais effets que la lecture des livres des Platoniciens produisit alors dans le cœur de S. Augustin.

» Cependant j'aimois à étaller ce que j'avois décou- » vert, comme si j'eusse été déja bien sçavant, & si je » n'avois cherché en Jesus-Christ mon Sauveur la voye » qui conduit à vous, toutes mes connoissances n'au- » roient servi qu'à me perdre. Car au lieu de pleurer » mes pechez dont les miseres qui m'accabloient, & » qui en étoient la juste punition, m'auroit dû rendre » le poids si sensible, je commençois à vouloir paroî- » tre sçavant & à m'enfler de ma science ; & dès-là » combien étois-je encore éloigné de la charité qui » édifie, & qui commence par le fondement de l'humi- » lité, c'est-à-dire par Jesus-Christ ; & comment de » pareils livres auroient-ils pû me l'inspirer ? On voit par-là quel effet la lecture de ces Platoniciens produisit dans le cœur de saint Augustin, & combien il étoit persuadé, comme tous les autres Peres de l'Eglise, que le vice dominant de ces Philosophes étoit l'orgüeil, que tous leurs livres & leurs discours en étoient remplis, & n'étoient capables que de l'inspirer. Mais continuons à écouter saint Augustin : les

(6) Idem Aug. cap. xx. l. VII. Confess.

passages que j'en rapporte sont un peu longs, mais ils sont si beaux & si pleins d'onction, qu'ils ne peuvent pas nous ennuyer : ils nous apprendront a umoins à connoître la Religion Chrétienne par rapport à la Philosophie profane.

Difference des sentimens que les Ecritures saintes inspirent, & de ceux que donnent les livres des Platoniciens.

Ce saint Docteur après avoir parlé des sentimens de vanité que la lecture de ces livres Platoniciens produisit en luy, recherche ensuite pourquoy Dieu permit, qu'il s'appliqua à cette lecture, avant que de s'attacher à celle de l'Ecriture. Je crois, dit-il (7), «
que si vous avez permis que je m'appliquasse à cette «
lecture avant de venir à celle de l'Ecriture sainte, «
c'est afin que je me souvinsse toute ma vie, quels «
sentimens j'y avois pris, & quelle étoit au sortir de «
là la disposition de mon cœur; & qu'après que vous «
luy auriez donné cette douceur & cette humilité que «
vos saintes Ecritures inspirent, & que vôtre main «
secourable auroit traité & gueri les playes de mon «
ame, je comprisse combien il y a de difference entre «
ceux qui se plaisent dans leur science & qui présument de leurs propres forces, & ceux qui connoissant «
leurs miseres & leurs foiblesses en gémissent devant «
vous; entre ceux qui voyent où il faudroit aller, «
mais qui ne voyent pas par où l'on y va; & ceux qui «
marchant dans la voye qui conduit au sejour de la «
béatitude, sçavent par où on arrive, non seulement «
à la connoître, mais encore à la posseder. Voilà «
quelle est la difference que saint Augustin met entre les Platoniciens & les Chrétiens. Voyons ensuite comment il parle du danger qu'il y auroit eu pour

Caracteres des Chrétiens & des Platoniciens entierement opposez.

(7) Idem ibid. cap. xxi.

luy de lire ces Philoſophes, après avoir lû l'Ecriture ſainte.

S Auguſtin eſtime qu'il y auroit eu du danger pour luy à lire les livres des Platoniciens après l'Ecriture ſainte.

» Si j'euſſe commencé, continuë-t-il, par vos Ecri-
» tures à m'inſtruire de la verité & à goûter les dou-
» ceurs que ces divins livres font trouver en vous, à
» ceux qui ſe les ont rendus familiers; & qu'enſuite ces
» autres livres me fuſſent tombez entre les mains, peut-
» être que ceux-cy m'euſſent tiré hors de la ſituation
» où met la veritable pieté; ou que ſi une telle lecture
» ne m'avoit point fait perdre cette heureuſe diſpoſi-
» tion de cœur, que l'on prend dans vos ſaintes Ecri-
» tures, j'aurois cru qu'elle ſe peut prendre tout de
» même dans ces autres livres, & qu'ils pourroient ſuffi-
» re pour cela. On peut juger par-là ſi ſaint Auguſtin étoit fort diſpoſé à s'appliquer ſans neceſſité à la lecture des Platoniciens après ſa converſion, ſa Prêtriſe & ſon Epiſcopat. Que dirons-nous donc de ceux qui veulent nous perſuader, qu'il étoit tellement prévenu en leur faveur, qu'il ne faiſoit point de difficulté de copier leurs ſentimens & leurs expreſſions, & de les mêler inconſiderément avec les dogmes & les expreſſions de l'Ecriture? De tous les ſoupçons que l'on peut former, y en eut-il jamais de plus abſurde que celuy-là? J'ay honte, je l'avouë, d'avoir employé juſqu'à preſent tant de preuves & de raiſons pour le réfuter. Quelque attention aux ouvrages des SS. Peres, au mépris qu'ils y font paroître pour toute la Philoſophie prophane, aux marques éclatantes qu'ils y donnent de leur amour & de leur attachement pour l'Ecriture, à la haute idée qu'ils avoient de l'excellence toute divine du Chriſtianiſme: quelque connoiſſance

de l'histoire de leur vie, de leurs études, de leurs occupations, du caractere de leur esprit & de la situation où ils se sont trouvez, tandis que le paganisme a subsisté : quelqu'une, dis-je, de ces considerations devroit suffire pour détruire absolument un pareil soupçon.

Finissons ce qui regarde saint Augustin par la comparaison qu'il fait des livres des Platoniciens avec ceux de l'Ecriture. Voilà, dit-il, ce qu'on ne voit pas dans les livres de ces Philosophes. On n'y trouve ni ces sentimens tendres de pieté que vos Ecritures inspirent, ni ces larmes que fait répandre la douleur de vous avoir offensé, ni le sacrifice que vous aimez & qui n'est autre qu'un cœur contrit & humilié. On n'y entend parler, ni des conseils de vôtre misericorde pour le salut de vôtre peuple, ni de cette bienheureuse societé qui compose la celeste Jerusalem vôtre sainte Epouse, ni de ces prémices de vôtre Esprit que vous donnez dès icy bas, comme un gage qui nous assure que vous nous en donnerez un jour la plenitude, ni du calice qui contient le prix de nôtre Redemption. On n'y entend point retentir ces divines paroles : N'est-il pas juste que mon ame demeure soûmise & assujettie à son Dieu, puisque ce n'est que de luy qu'elle attend son salut, qu'il est mon Dieu, mon Sauveur, mon appuy & mon soûtien, & que sa protection est ce qui fera que je ne seray jamais ébranlé ? Enfin on n'y entend point la voix de celuy qui nous crie : Venez à moy vous tous qui êtes dans les travaux & dans les peines. Aussi ces faux Sages (c'est toûjours des Platoniciens dont il parle) dédaigneroient-

On ne trouve dans les livres des Platoniciens aucun sentiment de pieté, ni de douleur de ses pechez, ni d'humilité, &c.

» ils d'apprendre de luy qu'il eſt doux & humble de
» cœur ? Car c'eſt-là ce que vous avez caché aux Sages
» du ſiecle, & que vous ne revelez qu'aux humbles.
Voilà quels ſont les ſentimens de ſaint Auguſtin, & la maniere dont il parle des Platoniciens. On peut juger facilement combien tout cela eſt oppoſé à l'eſtime & à l'attachement qu'on luy ſuppoſe pour ces Philoſophes & pour leur Philoſophie. On voit de plus combien ce ſaint Docteur étoit éloigné de croire que ces Philoſophes euſſent jamais connu la vertu d'humilité, & combien ce qu'il dit icy confirme ce que nous avons rapporté de luy ailleurs ſur ce ſujet.

CHAP. IX. *Reponſe à l'autorité de quelques Auteurs recens, qui ont cru que les Peres de l'Egliſe avoient été Platoniciens.*

SI NOUS n'avons pas eu grande peine de faire voir que les SS. Peres que l'on accuſe le plus d'avoir été prévenus d'eſtime pour la Philoſophie Platonicienne, n'ont rien dit qui puiſſe donner un pretexte ſuffiſant à cette accuſation, il nous ſera beaucoup plus facile encore de répondre à l'autorité de quelques Auteurs recens, que les ennemis de la Religion nous objectent continuellement, comme ayant reconnu dans les Peres des trois premiers ſiecles ce même Platoniſme, que nous avons montré n'être qu'une chimere.

Et premierement, quelle force peut avoir icy le témoignage de ces Auteurs recens, quelque ſçavans & quelque illuſtres qu'ils puiſſent être ? S'agit-il d'une queſtion qui doive ou qui puiſſe être decidée par l'autorité ſeule de quelques Auteurs du dix-ſeptiéme ſiecle, ou par des témoignages, des preuves & des faits tirez de ces mêmes Peres des premiers ſiecles, que l'on accuſe d'avoir été Platoniciens ? Qui ne ſçait que ſur un pareil ſujet, comme ſur tous ceux qui

regardent l'antiquité, un Auteur nouveau n'est croyable qu'à proportion des preuves qu'il produit pour soûtenir son sentiment? Or quelles preuves ces Auteurs ont-ils produites pour montrer que les SS. Peres avoient été attachez à la Philosophie Platonicienne? Je n'en ay trouvé aucune dans leurs livres, où ils ne parlent de ce préjugé qu'en passant & en assez peu de mots.

L'un en exposant les erreurs d'Origene (8) qu'il montre avec beaucoup d'érudition devoir être attribuées au trop grand attachement que cet ancien Auteur a eu pour la Philosophie Platonicienne, ajoûte simplement : *Que la plûpart des anciens Peres, soit qu'ils ayent vêcu devant ou aprés Origene, sur tout ceux qui ont précedé le Concile de Nicée, ont suivi à la verité les sentimens de Platon, mais qu'ils n'ont pris de luy que ce qui étoit conforme aux sentimens de l'Eglise, au lieu qu'Origene semble avoir voulu transporter dans l'Eglise toute l'Academie.*

On ne peut tirer en consequence l'exemple d'Origene contre les Peres de l'Eglise, puisque ceux cy luy ont toujours reproché le

Il est vray, & nous l'avons déja dit, qu'Origene a eu trop d'attachement pour la Philosophie profane, & en particulier pour celle de Platon, & que c'est-là la source de plusieurs erreurs dans lesquelles il est tombé. Mais c'est aussi le reproche que toute l'antiquité Chrétienne luy a fait, & la cause de toutes les

(8) Origeniana, l. II. cap. III. § XVII. Platonis quidem disciplinam affectati sunt vetusti Patres quamplurimi, partim vetustiores Origene, partim eodem recentiores, quicumque præsertim Nicænum Concilium antecesserunt. At ea solum ab illo mutuati sunt, quæ decretis Ecclesiæ consentiebant; Origenes vero totam Academiam visus est in Ecclesiam transtulisse: licet fateatur alicubi Philosophiam neque in omnibus legi Dei contrariam esse, neque in omnibus consonam.

trop d'attachement qu'il a eu pour la Philosophie profane. Au contraire ses malheurs sont une preuve bien sensible de l'horreur que l'on a toûjours euë dans l'Eglise, d'une pareille faute.

disgraces qu'il a essuyées. C'est sur ce pied que ses erreurs ont été condamnées dès son vivant même, & par toute l'Eglise après sa mort. C'est enfin ce qu'il paroît avoir condamné luy-même ainsi que nous l'avons fait voir. Mais parce qu'Origene s'est trop attaché à la Philosophie Platonicienne, est-ce une preuve, est-ce une consequence, que les autres Peres de l'Eglise qui l'ont précedé ou qui l'ont suivi, s'y soient attachez aussi? Au contraire, l'apologie qu'Origene fut obligé de faire de sa conduite sur ce sujet, les reproches & les disgraces qu'il s'attira par-là, les censures & les anathêmes dont il se vit flétrir malgré son merite extraordinaire, & les grands services qu'il avoit rendus à l'Eglise, ne sont-ce pas des preuves bien certaines de l'horreur que l'on avoit dans l'Eglise de cette Philosophie profane à laquelle il s'étoit trop attaché, quoiqu'avec la meilleure intention que l'on puisse avoir? Tout cela ne fût-il pas encore dans les siecles suivans une terrible leçon pour ceux qui auroient été tentez de suivre son exemple, & un motif infiniment puissant pour éloigner tous les Fideles de cette même Philosophie qui avoit été cause de la perte de ce grand homme? On ne peut donc tirer en consequence l'exemple d'Origene pour prouver que les SS. Peres qui ont précedé le Concile de Nicée ont suivi la Philosophie Platonicienne, & beaucoup moins encore pour montrer qu'ils l'ont suivie jusqu'au point de mêler les sentimens de cette Philosophie profane avec les dogmes de nôtre Religion. Il est évident que l'illustre & sçavant Auteur dont nous parlons, n'a jamais eu une pareille idée; & que c'est

abuser visiblement de ses paroles, que de les prendre dans ce sens qu'elles n'ont pas, & qu'elles paroissent même exclure positivement.

Quels ont été les veritables sentimens du P. Petau, sur le Platonisme des SS. Peres. Il faut les chercher dans la preface du II tome de ses dogmes.

Mais les ennemis de nôtre Religion qui ne cessent de s'en prévaloir, pour nous rendre suspects nos plus adorables Mysteres, abusent encore avec plus d'injustice & de mauvaise foy de ce que le sçavant Pere Petau a dit, à l'occasion de quelques expressions particulieres, dont quelques-uns de ces anciens Peres se sont servis, en parlant du Mystere de la Trinité. En effet ce grand homme (9) ayant mis à la tête du second tome de ses Dogmes Theologiques une longue & sçavante preface, dans laquelle il explique clairement ce qu'il a prétendu dans le corps de son ouvrage, lorsqu'il a dit (1), que la plûpart des anciens Peres sembloient avoir pensé ou parlé du Mystere de la Trinité à la maniere des Platoniciens ; & ayant prouvé dans le même endroit (2) par les témoignages les plus exprès de ces mêmes Peres & de quantité d'autres, la constante & perpetuelle Tradition de ce même dogme conformément à ce que la Foy nous en apprend ; malgré toutes ces précautions qu'il a prises pour faire connoître ses veritables sentimens, les ennemis de la Religion ne cessent neanmoins de nous l'opposer, comme un homme persuadé du pretendu

(9) Petav. Præf. in tom. II. Theolog. Dogm.

(1) Idem l. 1. de Trinit. cap. III. Nunc de cæteris qui vel perpetuo catholici fuerunt, vel inter eos aliquando floruerunt, prima esse debet inquisitio ; ut plerosque quos dixi, constet de sanctissima Trinitate Platonico pæne more sensisse, vel loquendi genere ipso non nihil ad eum implicatos videri posse. Quod posterius ad sanctos potissimum atque omni veneratione dignos attinet, quos neque culpare debeo, &c.

(2) Idem in Præfat. ejusdem tomi II. capita III. IV. V.

Platonisme des SS. Peres, jusques dans ses consequences les plus absurdes. Quoy de plus injuste que cette conduite? Est-il donc permis, lorsqu'il s'agit de connoître ou de rapporter les sentimens d'un Auteur, de ne faire aucune attention à une Preface ou plûtôt à un Traité, où il fait profession de les expliquer avec le plus de soin & d'étenduë? A Dieu ne plaise, que nous en agissions de même à l'égard de ce grand homme, ou de quelque autre Auteur que ce puisse être: Nous sommes bien plus disposez à le défendre contre ces calomniateurs, & pour cela nous n'avons qu'à exposer ce qu'il dit dans cette Preface.

Il y prouve que les SS. Peres des trois premiers siecles ont enseigné le dogme de la Trinité dans toute sa pureté, & qu'ils n'ont point été Platoniciens, quoiqu'ils se soient quelquefois servis des termes de ces Philosophes pour

En effet aprés avoir produit plusieurs témoignages de saint Justin, d'Athenagore, & de Theophile d'Antioche, par lesquels on voit évidemment qu'ils ont cru & enseigné expressément le dogme de la Trinité, tel que la Foy nous le propose; il dit de ces mêmes Peres, & de Tatien (3), qu'ils ont soûtenu ce dogme dans toute sa pureté, & que s'accordant tous si parfaitement pour le fond, quelque difference qui paroisse dans leurs expressions, on peut avec certitude prouver par leur autorité la Tradition perpetuelle de

(3) Idem Præfat. cap. III. De hoc vero (Theophilo Antiochensi) idem quod de Athenagora & Justino, atque etiam Tatiano, secundi omnibus sæculi scriptoribus, asseverandum est; eos omnes dogmatis caput & substantiam ipsam sine ulla labe tenuisse, atque ex tam concordi de tribus in divinitate sententia, quoquo tandem ea genere locutionis expresserint, vim occultæ & ab Apostolis transfusæ traditionis colligi. Ac mihi videntur illi, cum adversus Gentiles doctos & Philosophiæ deditos pro Christiana fide disceptarent, quo eam vendibiliorem facerent, ac magis persuaderent, minus accurate & subtiliter illius intima & arcana commisisse libris istis, quos emanare in vulgus cuperent: atque ad Platonis decreta, eamque quam illi combiberant, Theologiæ formulam, Christianum istud conformasse mysterium, &c.

ce

ſe proportionner à la capacité des payẽs, qui y étoient accoûtumez.

ce dogme depuis les Apôtres : Que s'ils ont parlé moins exactement dans certaines occaſions, c'eſt parce qu'en diſputant contre les Philoſophes & les autres ſçavans payens, ils vouloient leur faciliter la créance de ce Myſtere, en le leur repreſentant ſous les termes & les idées de la Philoſophie Platonicienne, auſquelles ces ſçavans étoient accoûtumez : Qu'en cela ils ſe ſont comportez comme on a toûjours fait à l'égard des Catechumenes & des autres que l'on veut inſtruire des myſteres de nôtre Religion : Qu'on s'applique d'abord à leur en donner une idée generale, tirée autant qu'il eſt poſſible, des notions les plus communes, & des ſentimens les plus connus : Que l'Apôtre ſaint Paul en a agi de cette maniere à l'égard des Atheniens, lorſque pour s'accommoder à leurs idées, il leur a annoncé le veritable Dieu, ſous le nom du Dieu inconnu qu'ils adoroient, quoique ſaint Paul fût fort éloigné de croire, que le Dieu des Chrétiens fût l'un de ces Dieux inconnus adorez dans le pays d'Athenes : Nous diſons, ajoûte-t-il (4), la « même choſe de ces anciens Peres dont nous venons « de parler, que quoiqu'ils ayent propoſé aux Payens « le Myſtere de la Trinité, en ſe ſervant quelquefois «

(4) Idem ibid. Ita prorſus de illis quos nominavi, Chriſtianæ legis magiſtris & doctoribus exiſtimamus, quamvis Trinitatis myſterium ſic apud Gentiles interpretati fuerint, ut quædam de eo Platonico pæne more diſputaverint ; non hanc tamen interiorem fuiſſe mentem ac ſententiam ipſorum : ſed declarandi ſolum, & ut captus erat audientium, aut eorum ſcripta verſantium, eum modum interpretationis adhibuiſſe. Quæ ratio in rudibus non modo Catechumenis, ſed etiam Chriſtianis inſtituendis hodieque valet, ut cum illis paulo reconditiora dogmata tradantur, ita uti capere poſſunt, & rerum uſitatarum argumentis ac ſimilitudinibus explicentur.

» des manieres de parler des Platoniciens, ils ne l'ont » fait neanmoins que pour se proportionner à la capa- » cité de ceux qui les écoutoient ou qui lisoient leurs » livres, & non pas pour avoir été dans les mêmes sen- » timens, & avoir eu les mêmes idées que ces Philoso- » phes. C'est ce que nous faisons encore, continuë-t- » il, lorsque nous expliquons aux Catechumenes ou au » peuple Chrétien, les mysteres de nôtre Religion les » plus difficiles & les plus obscurs, nous employons les » comparaisons les plus sensibles & les plus communes » pour leur en faciliter l'intelligence.

Preuve que les SS. Peres n'ont pas suivi les idées des Platoniciens, quoiqu'ils se soient servis quelquefois de leurs témoignages contre les Payens.

Pour confirmer ensuite ce qu'il vient de dire, qu'il ne faut pas croire que les Peres de l'Eglise, pour avoir cité quelquefois Platon & les Platoniciens, & employé leurs manieres de parler, ayent été pour cela dans les mêmes sentimens : le Pere Petau produit une preuve, dont nous nous sommes déja servis plus d'une fois, & qui met la chose dans une parfaite évidence. C'est que les SS. Peres pour montrer aux Payens que la foy d'un Dieu en trois personnes n'a rien d'incroyable, produisent également le témoignage des Poëtes & des autres Auteurs profanes qui ont dit quelque chose d'approchant, comme ceux des Platoniciens. Peut-on les soupçonner neanmoins d'avoir eu les mêmes idées que ces Poëtes sur cet auguste Mystere, ou d'avoir cru que ce que ces Payens eu ont dit fût la même chose que ce que la Foy nous en apprend? Qui ne voit combien cette imagination seroit absurde? Il est donc visible par la même raison, que les Peres de l'Eglise, pour avoir quelquefois cité aux Payens le témoignage de Platon & des Platoniciens sur quelques veritez de

nôtre Religion, n'ont pas pour tout cela adopté les idées de ces Philosophes sur ces veritez, ni cru en aucune maniere que leurs sentimens fussent les mémes que ceux des Chrétiens. Voilà neanmoins sur quoy les ennemis de la Religion les ont fait Platoniciens. Ils pourront avec la même facilité les faire encore Stoïciens, Epicuriens, Peripateticiens, Poëtes & Payens, quand ils le jugeront à propos.

L'exemple que le Pere Petau apporte de cette sage conduite des SS. Peres, dont nous venons de parler, confirme parfaitement ce qu'il en a dit. Il est tiré de saint Athanase, que l'on ne soupçonna jamais d'avoir pensé ou parlé comme les Platoniciens sur le Mystere de la Trinité ; & que l'on sçait au contraire l'avoir toûjours expliqué aussi correctement, qu'il l'a défendu courageusement contre l'impieté des Ariens. Cet illustre Pere neanmoins dans son livre de l'Incarnation du Verbe, où il dispute contre les Payens (5), leur *Exemple tiré de S. Athanase.*

(5) *Saint Athanase montre précisément dans cet endroit que les Payens ont tort de regarder l'Incarnation du Verbe comme une chose impossible, ou absurde, puisque quelques-uns de leurs Philosophes soûtenoient que Dieu, ou le Verbe de Dieu qu'ils admettoient, se trouvoit réellement dans tous les corps, & dans toutes les differentes parties de l'Univers. C'étoit le sentiment des Platoniciens & des Stoïciens, que Virgile a exprimé dans ces vers du IV. livre des Georgiques :*

Deum namque ire per omnes
Terrasque, tractusque maris, cælumque profundum.

Et dans ceux-cy du sixiéme de l'Eneide :

Principio cælum, ac terras, camposque liquentes,
Lucentemque globum lunæ, Titaniaque astra
Spiritus intus agit, totamque infusa per artus
Mens agitat molem, & magno se corpore miscet.

Mais ce n'est point là parler à la Platonicienne du Mystere de la Trinité, ni le representer aux Payens sous les termes & les idées ausquelles ils étoient accoutumez : c'est simplement un argument que l'on appelle ad hominem, *tiré du sentiment de ces Philosophes, pour leur faire*

propoſe ce que la Foy nous enſeigne ſur ce Myſtere à peu près ſous les mêmes idées que les Platoniciens s'étoient formées du Pere, du Verbe, & de l'ame du monde dont parle leur maître. D'où vient cela ? C'eſt que S. Athanaſe dans le livre dont nous parlons, proportionne ſon diſcours à ceux qu'il prétend inſtruire ; & qu'en s'accommodant à leurs idées, autant qu'il luy eſt poſſible, il veut par-là les conduire inſenſiblement à la connoiſſance de ce grand Myſtere des Chrétiens. Il ſçavoit qu'autre choſe eſt d'expliquer les Myſteres de la Foy à des ignorans ou à des Payens, qui n'en ont aucune idée, & autre choſe d'expliquer ces mêmes Myſteres à des Fideles, ou de les défendre contre les ſophiſmes des Heretiques.

On attribuë ſouvent aux Peres de l'Egliſe des ſentimens qu'ils n'ont jamais eus ; parce qu'on ne fait pas attention au but qu'ils ſe propoſent dans leurs ouvrages, ni aux perſonnes à qui ils parlẽt.

Ce ſont en effet deux miniſteres bien differens, & qui demandent par conſequent dans ceux qui en ſont chargez une conduite fort differente. Et c'eſt parce qu'on les confond dans les SS. Peres, ou par malice, ou faute d'attention, qu'on leur attribuë tous les jours tant d'erreurs, ou tant de ſentimens particuliers qu'ils n'ont jamais eus. On veut qu'ils parlent aux Payens des Myſteres de nôtre Religion de la même maniere & dans les mêmes termes qu'ils en

voir, comme j'ay dit, qu'étant dans ce ſentiment, ils ont tort de traiter d'abſurde, ou d'impoſſible, l'union du Verbe de Dieu avec la nature humaine. Les paroles de ſaint Athanaſe font voir clairement ce que je dis : Εἰ τοίνυν ἐν τῷ κόσμῳ σώματι ὄντι ὁ τοῦ Θεοῦ Λόγος ἐστὶ, καὶ ἐν ὅλοις καὶ τοῖς κατὰ μέρος αὐτῶν πᾶσιν ἐπιβέβηκε· τί θαυμαστὸν ἢ τί ἄτοπον, εἰ καὶ ἐν ἀνθρώπῳ φαμὲν αὐτὸν ἐπιβεβηκέναι; εἰ γὰρ ἄτοπον ὅλως ἐν σώματι αὐτὸν γεγενῆσθαι· ἄτοπον ἂν εἴη καὶ ἐν τῷ παντὶ τοῦτον ἐπιβεβηκέναι, καὶ τὰ πάντα τῇ προνοίᾳ ἑαυτοῦ φωτίζειν καὶ κινεῖν· σῶμα γάρ ἐστι καὶ τὸ ὅλον, &c. Athanaſ. l. de Incarn. Verbi Dei, pag. 83. novæ edit. PP. Benedict.

parloient au milieu de l'assemblée des Fideles ; & qu'ils en disputent avec ceux-cy avec la méme attention & la même subtilité qu'ils pourroient faire en combattant les Heretiques. Et si par rapport aux uns ou aux autres, ils omettent la moindre circonstance : s'ils se servent de quelques termes qui ne sont plus en usage : s'ils employent quelques comparaisons qui ne nous paroissent pas justes en tout : on fait attention à ces omissions, on recüeille soigneusement ces termes inusitez, on prend en toute rigueur ces comparaisons, & on ne manque pas de leur en faire un procès. Enfin si en parlant aux Payens, ils leur citent les témoignages de leurs Philosophes & de leurs Poëtes, pour les prendre par leurs propres principes, & les amener plus doucement à la connoissance de la verité : on les accuse d'avoir été dans tous les mêmes sentimens que ces Auteurs Payens, de n'avoir point eu d'autres idées de nos Mysteres que celles qu'ils puisoient dans leurs livres ; ou au moins d'avoir confondu ces idées avec celles qu'ils prenoient dans les divines Ecritures. Quoy de plus injuste que cette conduite ?

Pour bien connoître les Peres de l'Eglise il faut distinguer leurs differens ouvrages.

Mais si on ne veut point faire attention à ce que demandoient d'eux les personnes à qui ils parloient, les circonstances où ils se trouvoient, le dessein & le but qu'ils se proposoient dans certains ouvrages ; on devroit au moins jetter les yeux sur d'autres qu'ils ont composez, & où ils se comportent d'une maniere fort differente, parce que le but de ces ouvrages, les personnes pour qui particulierement ils les composoient, & toutes les autres circonstances étoient en

effet fort differentes. Alors on jugeroit bien plus ſainement des uns & des autres, on admireroit la ſageſſe de leurs Auteurs, & on ne pourroit plus ſe tromper ſur leurs veritables ſentimens. Le Pere Petau vient de nous apprendre à connoître les veritables ſentimens de ſaint Athanaſe touchant le Myſtere de la Trinité, en nous apprenant à diſtinguer ſes ouvrages: Veut-on faire la même choſe par rapport aux autres Peres de l'Egliſe? Veut-on connoître par exemple Clement d'Alexandrie, & diſſiper en un moment toutes les fauſſes idées que M. le Clerc s'efforce de nous en donner, en nous le repreſentant comme un homme qui copioit perpetuellement les dogmes des Philoſophes payens, & qui étoit beaucoup plus Stoïcien ou Platonicien qu'il n'étoit Chrétien? On n'a qu'à lire ſon Pedagogue, qu'il a composé pour inſtruire les Chrétiens ſur leurs devoirs, ou l'excellent Traité qu'il a fait, Du bon uſage des richeſſes (6): alors on connoîtra combien ce grand homme étoit rempli de la ſcience des divines Ecritures, combien ſes ſentimens étoient purs, & ſes maximes ſaintes & Chrétiennes. Et ce que je dis de Clement d'Alexandrie, je le dis de tous les autres Peres de l'Egliſe. Je les vois tous ſi attachez à l'Ecriture ſainte, la poſſeder ſi parfaitement, y conformer avec tant de ſoin leurs ſentimens & leurs expreſſions mêmes: Je les vois tous ſi penetrez de l'excellence de la Religion Chrétienne, & ſi convaincus des égaremens des Philoſophes payens, que je n'ay beſoin pour mon particulier d'au-

(6) In 1. parte Auctarii Biblioth. PP. Combefis, Clementis Alexandrini lib. Τίς ὁ σωζόμενος πλούσιος.

cune autre preuve de la calomnie qu'on leur fait, en les accusant d'avoir été attachez à la Philosophie Platonicienne.

On voit donc par l'exposition que je viens de faire des veritables sentimens du Pere Petau, combien il a été éloigné de croire que les SS. Peres eussent suivi sur le Mystere de la Trinité les idées de la Philosophie Platonicienne. Et comment l'auroit-il cru, puisque, comme nous l'avons déja remarqué, il fait voir que les mêmes Peres par l'éloignement qu'ils avoient pour tous les Philosophes, avoient rejetté & combattu leurs sentimens les plus certains, sur des matieres de Physique, pour s'attacher uniquement à l'Ecriture.

Le Pere Petau n'a point cru que les Peres des trois premiers siecles eussent suivi les idées de la Philosophie Platonicienne sur le Mystere de la Trinité.

Au reste, quoique j'approuve fort tout ce que dit ce sçavant homme dans sa préface sur le sujet dont il s'agit, il y a neanmoins une chose dont je ne puis convenir avec luy : c'est en ce qu'il suppose toûjours qu'il y a de la ressemblance entre la maniere dont les anciens Peres qu'il cite dans le corps de son ouvrage, se sont exprimez sur la divinité du Verbe & le mystere de la Trinité, & celle dont les Platoniciens se servoient pour expliquer leurs imaginations sur le Pere & le Verbe dont Platon a parlé. J'avouë pour moy que je n'y en vois aucune : car pour nous en tenir à la maniere dont le Pere Petau luy-même explique le sentiment de ces anciens dans le corps de son ouvrage, il dit (7) : Qu'ils croyoient, qu'il n'y

Chap. X. *Reflexions sur le sentiment du Pere Petau que l'on vient d'exposer. On ne peut tomber d'accord avec luy, qu'il se trouve des expressions Platonicien-nes dans les passages des Peres de l'Eglise dont il parle.*

(7) Petav. l. 1. de Trinit. cap. v. num. viii. Igitur nonnullis veterum illa de Divinitate ac personarum in ea diversitate insederat opinio, unum esse summum, ingenitum, neque aspectabilem Deum (qui λόγον) id est Verbum, vel Sermonem, quem ἐνδιάθετον, intus inclusum tene-

» avoit qu'un seul Dieu, invisible & non engendré,
» qui avoit produit hors de soy le Verbe qui étoit en luy;
» & qu'il l'avoit produit comme une parole vocale &
» sonnante, qui ne passe pourtant pas, ainsi qu'un son
» qui s'évanoüit & se dissipe; mais qui demeure comme
» une chose subsistante & solide, afin qu'étant tel il
» créât tous les êtres: Et qu'enfin le Pere & le Dieu
» suprême produisit ainsi cette Parole ou ce Verbe,
» quand il voulut créer l'Univers, afin de l'avoir pour
» aide & pour compagnon dans la production de tous
» ses ouvrages. Voilà comme le Pere Petau expose le sentiment de ces anciens touchant la generation du Verbe.

On ne voit aucun rapport entre les expressions de ces anciens Peres, & celles des Platoniciens.

Sur quoy, sans examiner si cette exposition est exacte, je soûtiens premierement qu'en l'admettant telle qu'elle est, on ne trouvera point que Platon ni les Platoniciens ayent jamais rien dit de semblable de la generation du Verbe, ni qu'ils ayent employé sur ce sujet cette comparaison de la Parole interne & externe. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à parcourir l'exposition que le même Auteur (8) a faite

bat, ex sese foras produxerit vocalem & sonantem, nec tamen vocis instar sonique transeuntem ac dissipabilem, sed ejusmodi ut velut corporatus ac subsistens cætera deinceps efficeret. Tum autem a supremo Deo ac Patre productum esse dixerunt, cum hanc rerum universitatem moliri statuit, ut illum velut administrum adhiberet. *Je suis convaincu que cette exposition du sentiment de quelques anciens Peres, est entierement fausse, comme le Pere Petau l'a reconnu suffisamment luy-même dans sa Préface, & dans l'Addition qu'il a faite, pour être mise à la fin de ce V. chapitre: mais je suis persuadé de plus, qu'elle ne contient rien qui ressente le Platonisme. Au reste, j'ay ajoûté les deux mots* (qui Λόγον) *qui manquent dans mon livre.*

(8) Idem Petavius cap. 1. ejusdem l. 1. de Trinit. *Nous exposerons plus bas la plûpart des imaginations des Platoniciens sur leurs trois dieux principaux. Nous les avons tirées de la même source que le Pere*

dans

dans le premier chapitre de son ouvrage, des imaginations differentes de ces Philosophes touchant le Verbe de Platon, & de cette espece de Trinité qu'ils s'étoient avisez d'établir à l'imitation de celle des Chrétiens ; on n'y verra rien qui ait rapport à ces manieres de parler, ou à cette comparaison du Verbe interne & externe, dont ces anciens Peres se sont servis.

Ces anciens Peres n'ont pû rien emprunter des Platoniciens sur cette matiere.

Secondement ces anciens Peres sont sur tout, comme le dit le même Auteur, Athenagore, Tatien, Theophile, Tertullien & Lactance. Or les quatre premiers étant anterieurs à Plotin & à ses disciples, que l'on doit reconnoître pour inventeurs de toutes ces imaginations & de toutes ces idées Platoniciennes, ils n'ont pû adopter ni leurs sentimens, ni leurs expressions, quand même ils auroient été disposez à le faire, & qu'ils n'auroient pas donné, comme Lactance, mille preuves du contraire.

C'est uniquement de l'Ecriture sainte qu'ils ont tiré leurs sentimens, leurs expressions & leurs comparaisons sur cette matiere.

Troisiémement je soûtiens, que ces anciens Peres n'ont point pris ailleurs que dans l'Ecriture ces sentimens qu'ils ont eus, & les termes mêmes ou les comparaisons dont ils se sont servis pour les expliquer. Cela paroît non seulement par ce que nous avons dit de leur aversion pour toute la Philosophie payenne, & de leur attachement inviolable pour l'Ecriture sainte, où ils puisoient tous leurs sentimens, sur les matieres même les plus indifferentes, & du langage de laquelle ils ne s'écartoient jamais, lorsqu'il s'agissoit

Petau, c'est-à-dire de Proclus, qui les produit dans son Commentaire sur le Timée. Et l'on jugera si ces imaginations payennes & Platoniciennes ont la moindre ressemblance avec le sentiment des Peres, ou avec les expressions & les comparaisons dont ils se servent.

de Religion : mais encore beaucoup plus, parce que dans les endroits mêmes où ils expoſent ces ſentimens dont nous parlons, ils employent les propres termes de l'Ecriture, & en citent les paſſages qui les ont obligez de s'exprimer comme ils ont fait. C'eſt ce que l'on voit dans les extraits mêmes que le Pere Petau a produits de leurs ouvrages.

Il n'y a rien que d'orthodoxe dans les ſentimens de ces anciens Peres.

Quatriémement je dis que comme il n'y a rien dans toutes leurs paroles qui reſſente le Platoniſme ; il n'y a rien auſſi dans le fond, qui n'ait un très-bon ſens, & qui ne ſoit très-orthodoxe ; ainſi que le même Pere Petau le ſoûtient dans ſa Préface. En effet, ſi on examine leurs paroles avec attention, on verra qu'ils enſeignent tous l'éternité & la conſubſtantialité du Verbe, lorſqu'ils diſent que le Verbe étoit dans ſon Pere comme ſa Sageſſe ou ſa Parole interne : & qu'en ajoûtant que ſon Pere le produiſit au dehors lorſqu'il voulut créer l'univers, comme ſa Parole ou ſon Verbe externe, ils ne veulent rien dire autre choſe, ſinon que le Fils de Dieu ſortit du ſein de ſon Pere, pour ſe manifeſter par la création du monde, de la même maniere qu'ils diſent encore, & que nous diſons après eux, qu'il en ſortit pluſieurs ſiecles après, pour ſe manifeſter par ſon Incarnation. Nous ne trouvons point de difficulté dans cette expreſſion metaphorique, lorſque nous parlons de l'Incarnation ; pourquoy y en trouverions-nous, lorſque ces Anciens parlent de la création ? Ne s'expriment-ils pas tous comme l'Ecriture (9), lorſqu'elle dit de la Sageſſe éternelle, par

(9) Eccleſiaſtici XXIV. 5. Ego ex ore Altiſſimi prodivi primogenita ante omnem creaturam. *C'eſt delà que toute l'Egliſe parle encore ainſi*

qui tout a été fait, qu'Elle est sortie de la Bouche du Tres-haut? Et ce qu'ils disent du Verbe proferé ou poussé au dehors, n'est-il pas tiré des premieres paroles du Pseaume XLIV. que l'Eglise a toûjours expliqué & entendu du Fils de Dieu (1)?

Je pourrois m'étendre (2) davantage sur ce sujet;

du Fils de Dieu: O Sapientia, quæ ex ore Altissimi prodiisti, attingens à fine usque ad finem fortiter, suaviterque disponens omnia. *Je me souviens toûjours avec plaisir de ces beaux vers de Prudence, qui expriment parfaitement le sentiment orthodoxe des plus anciens Peres de l'Eglise dont nous parlons. Ils sont pour la fête de Noël.*

Emerge dulcis pusio,
Quem matris edit castitas
Parens & expers conjugis:
Mediator & duplex genus.
Ex ore quamlibet Patris
Sis ortus, & verbo editus,
Tamen paterno in pectore
Sophia callebas prius.
Quæ prompta cælum condidit,
Noctem, diemque & sidera.
Virtute Verbi effecta sunt
Hæc cuncta: nam Verbum Deus.
Sed ordinatis sæculis,
Rerumque digesto statu,
Fundator ipse & artifex
Permansit in Patris sinu.
Donec rotata annalium
Transvolverentur millia,
Atque ipse peccantem diu
Dignatus orbem viseret.

(1) Psalm. XLIV. ℣. 1. Eructavit cor meum verbum bonum. Septuag. Ἐξηρεύξατο ἡ καρδία μου λόγον ἀγαθόν. *C'est le mot même dont quelques-uns de ces anciens Peres, & entre autres Theophile d'Antioche, se sont servis.*

(2) *Une des raisons qui m'empêchent de m'étendre davantage sur ce sujet, c'est que quoique je n'aye point lû les ouvrages du celebre Georges Bullus, je sçay neanmoins qu'il a traité cette matiere avec beaucoup d'érudition, & qu'il n'a rien laissé à desirer pour l'entiere & parfaite explication du sentiment des SS. Peres touchant la Generation éternelle du Fils de Dieu.*

mais il me suffit d'avoir montré que les passages citez par le Pere Petau n'ont rien de commun avec les imaginations ou les manieres de parler des Platoniciens ; que les Peres n'ont suivi dans les sentimens qu'ils y expriment, que l'autorité & les expressions mêmes de l'Ecriture ; & qu'enfin c'est avec beaucoup d'injustice que les ennemis de nôtre Religion nous opposent continuellement le sçavant Pere Petau, comme s'il avoit été persuadé du prétendu Platonisme des anciens Peres touchant le mystere de la Trinité.

CHAP. XI. *Réfutation du paradoxe impie des Sociniens contre le Mystere de la Trinité.*

IL N'Y A PAS lieu neanmoins de s'en étonner, puisqu'ils se comportent avec encore plus de mauvaise foy & d'injustice à l'égard des Peres de l'Eglise mêmes. Aveuglez par la passion furieuse qui les anime contre le Mystere adorable dont nous venons de parler, & dont les SS. Peres nous ont par une Tradition constante & perpetuelle transmis le dogme, qu'ils avoient reçû des Apôtres, & puisé dans les Ecritures ; il n'y a point de calomnies qu'ils n'inventent pour ruïner leur autorité ; point de mauvais sens & d'interpretations malignes, qu'ils n'employent pour éluder ou pour corrompre leurs passages les plus clairs ; point d'artifices enfin & de détours qu'ils ne mettent en usage, pour nous persuader que les SS. Peres ne nous ont debité sur ce Mystere que les idées de Platon ; & que ce Mystere même qui est le fondement de nôtre Religion, n'est rien autre chose qu'un Platonisme grossier.

Conduite differente de deux Auteurs reces qui l'ont debite, & pour-

C'est ce que prétend tout ouvertement l'Auteur de l'impie & extravagant ouvrage, qui porte pour titre : Le Platonisme dévoilé. M. le Clerc va au mê-

me but que ce Socinien déclaré, mais d'une maniere plus cachée & plus adroite. Celuy-là est un furieux, qui confond tout, suppose tout, & ne prouve rien, ou qui ne donne pour preuves que des emportemens & des injures grossieres contre les SS. Peres. Celuy-cy est plus moderé en apparence; il se cache, il se déguise, & ne marche que par des voyes détournées. Il tâche de prouver, ou au moins de rendre vray-semblable ce qu'il avance, ou plûtôt ce qu'il insinuë. Pour cet effet il produit des passages des SS. Peres, qu'il tourne & qu'il interprete d'une maniere qui pourroit assurément tromper des gens peu attentifs. C'est ce qui m'a obligé de le préferer par tout à son ami, dont l'ouvrage confus, grossier & emporté ne fera jamais beaucoup de tort à la Religion (3).

Pourquoy on préfere M. le Clerc, à l'Auteur du Platonisme Devoilé.

Continuons donc à examiner ce que dit M. le Clerc, & voyons comment il s'y prend, pour nous insinuer adroitement que le Mystere de la Trinité n'est rien autre chose qu'une idée de Platon, adoptée mal-à-propos par les Peres de l'Eglise. D'abord il renouvelle l'extravagante calomnie des Payens, qui dans les premiers siecles de l'Eglise, ont osé avancer que les Auteurs des livres sacrez du vieux Testament, & ensuite Jesus-Christ même & les Apôtres avoient emprunté beaucoup de choses de Platon. M. le Clerc (4)

Systéme de cet Auteur sur le Platonisme de Jesus-Christ, des Apôtres, & des SS. Peres.

(3) *J'ay deliberé si je produirois icy quelques extraits de cet Auteur, pour convaincre tout le monde de ses emportemens & de sa grossiereté : mais j'ay crû que je manquerois au respect que je dois à mes Lecteurs, si j'offrois à leurs yeux des choses si indignes. Ceux qui ont ce méchant livre, pourront consulter, s'ils le jugent à propos, le chap. XVII de la I. Partie, page 185. Cet endroit suffira pour juger de tout le reste.*

(4) *Bibliotheque Universelle, tome X. pag 402. Jesus-Christ s'appelle* « *dans S. Jean Paraclet, chap. XIV. 16. lorsqu'il promet à ses Apôtres* «

conformément à cette idée la plus insensée & la plus chimerique qui fût jamais, prétend que l'on trouve dans le vieux & le nouveau Testament, & sur tout dans ce que Jesus-Christ dit de luy-même en plusieurs endroits de l'Evangile, quantité de phrases Platoniciennes. Origene (5) s'est mocqué de l'Epicurien

» *de leur envoyer un autre Paraclet. Il dit aussi qu'il est le veritable*
» *pain, par opposition à la manne qui n'en pouvoit être qu'une ombre.*
» *Et saint Paul dit que la pierre du desert étoit Christ.* 1. *Cor. X.* 4.
» *Ces manieres de parler que l'on trouve dans saint Jean : être le vray*
» *pain, la veritable vigne..... ces manieres de parler, dis-je, étoient*
» *particulieres aux Platoniciens..... On pourroit donner plusieurs au-*
» *tres exemples de phrases Platoniciennes que l'on trouve dans le nou-*
» *veau Testament.*

(5) Origenes contra Celsum, l. VI. pag. 279. Οἵτινες (προφῆται καὶ Μωϋσῆς) οὐχ᾿ (ὡς οἴεται Κέλσος) παρακούσαντες τοῦ Πλάτωνος τοιαῦτ᾿ εἰρήκασι. πῶς γὰρ οἷόν τ᾿ ἦν τοῦ μηδέπω γενομένου αὐτοὺς ἀκηκοέναι; ἵνα δὲ καὶ ἐπὶ τοὺς Ἰησοῦ ἀποστόλους τις νεωτέρους γενομένους Πλάτωνος, ἀναγάγῃ τὸν Κέλσου λόγον· ὅρα εἰ μὴ αὐτόθεν ἀπίθανόν ἐστι τὸ λέγειν Παῦλον τὸν σκηνοποιὸν, καὶ Πέτρον τὸν ἁλιέα, καὶ Ἰωάννην τὸν καταλιπόντα τὰ δίκτυα τοῦ πατρὸς, παρακούσαντες τῶν Πλάτωνι ἐν ταῖς ἐπιστολαῖς εἰρημένων, ταῦτα περὶ τοῦ Θεοῦ παραδεδωκέναι. Vide eundem Origenem pag. 280. 283. 288. 350. &c. *Ce que nous venons d'entendre d'Origene, regarde les Apôtres, qu'il est ridicule d'accuser d'avoir lû Platon ou les Platoniciens; cela, dis-je, est ridicule dans Celse, qui pouvoit ignorer que saint Paul avoit été de son métier faiseur de tentes, Pierre & Jean de pauvres pescheurs, uniquement occupez de leurs filets. Mais cette même accusation dans un Chrétien n'est-elle pas encore une impieté? N'est-ce pas accuser le Saint Esprit même, dont les Apôtres n'ont été que les organes, d'avoir copié Platon ou les Platoniciens ? Mais il est vray qu'il y a des gens qui se disent Chrétiens, & qui ne le sont pas; & qui à la face de tout le Christianisme se mocquent de ses dogmes les plus essentiels, & de la parole de Dieu même. Il ne leur restoit plus, pour mettre le comble à leur impieté, que de faire Platonicien Jesus-Christ luy-même : & c'est ce qu'ils font en copiant encore l'Epicurien Celse, dont Origene parle ainsi page* 286. Μετὰ ταῦτα τὴν κατὰ τῶν πλουσίων ἀπόφασιν τοῦ Ἰησοῦ εἰπόντος, εὐκοπώτερον κάμηλον εἰσελθεῖν διὰ τρυπήματος ῥαφίδος, ἢ πλούσιον εἰς τὴν βασιλείαν τοῦ Θεοῦ, φησὶ (Κέλσος) ἄντικρυς ἀπὸ Πλάτωνος εἰρῆσθαι, τοῦ Ἰησοῦ παραφθείροντος τὸ Πλατωνικὸν, ἐν οἷς εἶπεν ὁ Πλάτων· ὅτι ἀγαθὸν ὄντα διαφερόντως, καὶ πλούσιον εἶναι διαφερόντως, ἀδύνατον. *Voicy la réponse qu'Origene fait à ce*

Celse, qui repetoit continuellement cette fable dans son ouvrage contre les Chrétiens ; & l'a convaincu sur ce point de la plus grossiere ignorance. Saint Ambroise (6) l'avoit refutée aussi dans un livre composé exprès sur ce sujet ; & saint Augustin parlant de cet ouvrage de saint Ambroise & de cette calomnie des Payens, traite ceux qui l'avançoient de gens

payen. Elle auroit été sans doute plus forte, s'il avoit eu à répondre à un homme qui se fût dit Chrétien, & qui eût été mieux instruit que cet Epicurien. Il se contente donc de se mocquer de luy : Τίς δ' οὐκ ἄν, καὶ μετρίως ἐφιστάνειν τοῖς πράγμασι δυνάμενος, τὸν Κέλσον γελάσαι, οὐ τῶν πιστευόντων τῷ Ἰησοῦ μόνον, ἀλλὰ καὶ τῶν λοιπῶν ἀνθρώπων, ἀκούων ὅτι Ἰησοῦς (ὁ παρὰ Ἰουδαίοις γεγεννημένος καὶ ἀνατεθραμμένος, καὶ Ἰωσὴφ τοῦ τέκτονος νομισθεὶς εἶναι υἱός, καὶ μηδὲ γράμματα μεμαθηκώς, οὐ μόνον τὰ Ἑλλήνων, ἀλλ' οὐδὲ τὰ Ἑβραίων, ὅπερ καὶ αἱ φιλαλήθεις μαρτυροῦσι γραφαὶ τῶν περὶ αὐτὸν, ἀνέγνω Πλάτωνα· καὶ ἀρεσθεὶς τῇ περὶ τῶν πλουσίων ἀποφαινομένῃ αὐτοῦ λέξει, ὡς ἀδύνατον ἐστιν ἀγαθὸν εἶναι διαφερόντως καὶ πλούσιον, παρέφθειρεν αὐτήν, καὶ πεποίηκε τό, Εὐκοπώτερον κάμηλον διὰ τρυπήματος ῥαφίδος εἰσελθεῖν, ἢ πλούσιον εἰς τὴν βασιλείαν τοῦ Θεοῦ;

(6) August. Epist. xxxiv. vet. edit. ad Paulinum. Libros beatissimi Papæ Ambrosii credo habere sanctitatem tuam, eos autem multum desidero, quos adversus nonnullos imperitissimos & superbissimos, qui de Platonis libris Dominum profecisse contendunt, diligentissime & copiosissime scripsit. Idem l. II. de Doctr. Christ. cap. XXVIII. De utilitate autem historiæ, ut omittam Græcos, quantam noster Ambrosius quæstionem solvit calumniantibus Platonis lectoribus & dilectoribus, qui dicere ausi sunt, omnes Domini nostri Jesu Christi sententias, quas mirari & prædicare coguntur, de Platonis libris eum didicisse, quoniam longe ante humanum adventum Domini Platonem fuisse, negari non potest. Nonne memoratus Episcopus considerata historia.... probabilius esse ostendit quod Plato potius nostris litteris per Jeremiam fuerit imbutus, ut illa posset docere & scribere quæ vere laudantur.... ita consideratis temporibus fit multo credibilius, istos potius de litteris nostris habuisse quæcumque bona & vera dixerunt, quam de Platonis, Dominum Jesum Christum ; quod dementissimum est credere. *M. le Clerc ne dit pas tout-à-fait la même chose ; mais il avance certainement l'équivalent. Pour ce que dit icy saint Augustin après saint Ambroise, de Platon & du Prophete Jeremie, comme s'ils avoient été contemporains, il faut consulter le chap. XI. du livre VIII. de la Cité de Dieu, & le chap. IV. du second livre de ses Retractations.*

souverainement ignorans & superbes ; & leur imagination, de folie & d'extravagance achevée.

D'où il tire le prétendu Platonisme des premiers Chrétiens. Fausses suppositions sur lesquelles il l'appuye.

M. le Clerc ajoûte ensuite (7), Que *les Payens qui embrassoient alors l'Evangile, & qui avoient quelque étude de la Philosophie payenne, remarquant cette ressemblance de termes, se persuadoient que les Apôtres avoient crû la même chose sur ces matieres que les Platoniciens Juifs & Payens. Et c'est ce qui semble*, continuë-t-il, *avoir attiré plusieurs Philosophes de cette secte dans la Religion Chrétienne, & donné aux premiers Chrétiens tant d'estime pour Platon.* Cet Auteur suppose, comme l'on voit, que la secte Platonicienne étoit fort considerable dans les premiers temps du Christianisme ; au lieu que nous avons montré qu'il n'y en avoit alors aucune qui portât ce nom, & que les Academiciens, qui étoient les successeurs & les sectateurs de Platon, avoient depuis long-temps fait disparoître entierement tous les dogmes de ce Philosophe ; en soûtenant qu'il n'en avoit point tenu, & en combattant tous ceux qui en admettoient. On ne commence en effet à entendre parler de Philosophes qui ayent pris le nom de Platoniciens que sous les Antonins : & il est certain que c'est à Plotin (8), qui vivoit sous l'empire de Gallien, à qui la Philosophie Platonicienne

Il n'y a point eu de secte Platonicienne dans les premiers temps du Christianisme.

C'est Plotin qui est l'Auteur de cette

(7) *Biblioth. Univers. tom. X. pag. 403.*

(8) *Les Platoniciens nouveaux, témoins dignes de créance en cette matiere, ne reconnoissoient pour vrais Platononiciens, que ceux qui avoient porté ce nom depuis Plotin. Hieroclès, dont nous avons cité le témoignage dans le I. livre, dit clairement que tous ceux qui avoient précedé, ne s'étoient appliquez qu'à corrompre les dogmes & les livres de Platon, & à combattre les Peripateticiens : conduite qu'il condamne & dont il se plaint amérement. Il ajoûtoit dans son VII. discours, que les vrais Platoniciens, & qui s'étoient attachez à suivre la doc-*

doit

doit ou sa naissance ou son rétablissement, avec tous ces discours guindez, ces raisonnemens metaphysiques, ces dogmes & ces mysteres de magie qu'elle n'avoit pas auparavant. On sçait enfin que ce Philosophe & ses disciples après avoir ajoûté ainsi à leur Philosophie tout ce qu'ils crurent propre à luy donner du relief & à la faire paroître toute divine, après avoir contrefait dans cette vûë plusieurs mysteres du

secte. Quel a été son dessein en l'établissant.

trine de Platon dans toute sa pureté, étoient Plotin, Origene, (fort different de l'Origene Chrétien) Porphyre, Jamblique, & les autres, dit-il, de cette sacrée posterité, qui leur ont succedé, jusqu'à Plutarque l'Athenien. Il dit que celuy-cy a été son maître, & l'on sçait que le même Plutarque a été aussi celuy de Proclus. On voit donc toute la succession des Platoniciens posterieurs au Christianisme, qui n'a été qu'une cabale d'ennemis déclarez de la Religion Chrétienne, de Magiciens, & de Payens entêtez, s'il en fut jamais. Elle a commencé par Plotin, qui en a été le chef, & elle a fini par les disciples & les amis de Proclus, tels que Damascius, Isidore de Gaze, Simplicius de Cilicie, dont nous avons des Commentaires sur les ouvrages d'Aristote, où il donne souvent des marques de sa haine contre les Chrétiens, Eulamius de Phrygie, Priscianus de Lydie, Hermias, & Diogene de Phénicie. Ceux-cy voyant le Paganisme entierement ruiné, & la Religion Chrétienne triomphante par tout, chercherent en Perse un azyle, où ils pûssent exercer en toute liberté leurs superstitions de magie & d'idolatrie. Mais n'ayant pû s'y établir, ils en revinrent, & se dissiperent bien-tôt après. C'est ce que l'on peut apprendre d'Agathias l'Historien au livre II. de son Histoire du regne de l'Empereur Justinien, de Suidas qui l'a copié, au mot Πρέσβεις: *& pour ce qui regarde Hierocles, de Photius dans l'Abregé qu'il a fait de l'ouvrage de ce Philosophe Platonicien sur la Destinée & la Providence, page 283. de sa Bibliotheque, de l'édition grecque d'Hœschelius. On ne doit pas être surpris au reste de voir Simplicius, & quelques autres qui passent pour Aristoteliciens, mis au nombre des Platoniciens; puisque, comme nous l'avons appris d'Hierocles, tous ces Philosophes prétendoient qu'Aristote ne s'étoit point éloigné des sentimens de Platon, & qu'ils s'appliquoient presque également à commenter, à soûtenir & à faire valoir les ouvrages de l'un & de l'autre, dans la vûë de donner plus d'éclat & de force à leur Platonisme, ou plûtôt au Paganisme, dont ils s'efforçoient par toute sorte de moyens de réparer les ruines.*

Chriſtianiſme, dont ils étoient parfaitement inſtruits, & reformé ſur les lumieres qu'ils en avoient tirées, pluſieurs de leurs dogmes & de leurs ſentimens, n'omirent rien pour les établir par tout, & ſupplanter par-là, s'il eût été poſſible, le Chriſtianiſme même.

Les idées de Plotin ſur les trois principes n'ont pû ſe gliſſer dans le Chriſtianiſme.

Cette reflexion ſeule devroit ſuffire pour renverſer entierement toutes les prétentions de M. le Clerc, & le convaincre parfaitement que les idées Platoniciennes de Plotin, & en particulier celle qu'il s'étoit formée de ſes trois principes, n'ont pû ſe gliſſer parmi les dogmes du Chriſtianiſme ; puiſque le Chriſtianiſme étoit depuis long-temps établi & répandu par toute la terre, & le Myſtere adorable de la Trinité cru & enſeigné par tous les Chrétiens, avant que l'on entendit parler des trois principes de Plotin & de toutes les autres chimeres de ſa Philoſophie Platonicienne.

CHAP. XII. *Conduite artificieuſe de M. le Clerc.*

JE PASSE neanmoins legerement ſur cette reflexion, pour remarquer, que M. le Clerc avance icy deux propoſitions fort differentes, qu'il mêle enſemble adroitement. L'une eſt que les premiers Chrétiens *ſe perſuadoient que les Apôtres avoient crû* ſur le Myſtere de la Trinité *la même choſe* que les Philoſophes Platoniciens ; & l'autre que ces mêmes Chrétiens avoient conçu une haute eſtime pour Platon. La raiſon de cette conduite adroite de M. le Clerc, outre le deſſein qu'il a de ſe cacher, & de ne parler pas ſi cruëment que l'Auteur du Platoniſme Dévoilé ; c'eſt que les paſſages des SS. Peres qu'il produit enſuite, s'ils prouvent quelque choſe, prouvent tout au plus que les Chrétiens des premiers ſiecles eſti-

moient Platon, à quoy nous avons déja répondu ; & que neanmoins il veut conclure de ces mémes passages, que ces Chrétiens *ont cru que le sentiment de Platon sur la Trinité & celuy des Apôtres étoit le même.* Mais ce sont-là deux choses infiniment differentes, & dont l'une ne s'ensuit nullement de l'autre. Les premiers Chrétiens pouvoient estimer Platon, comme je l'estime moy-même beaucoup, lorsque je le compare à quelques autres Philosophes payens, sans croire neanmoins, non plus que moy, que les idées de ce Philosophe ou celles de Plotin sur ces trois principes, fussent la même chose que le Mystere de la Trinité que les Apôtres nous ont enseigné. Peut-on les soupçonner, ou soupçonner le dernier des Chrétiens d'un pareil égarement ?

Sentiment qu'il attribuë aux Peres de l'Eglise, & que nous entreprenons de refuter.

C'est neanmoins le sentiment que M. le Clerc leur attribuë : car voicy la conclusion qu'il tire des cinq ou six passages qu'il rapporte sur ce sujet : *On pourroit*, dit-il, *citer plusieurs autres passages par où l'on verroit que plusieurs d'entre les Peres des trois premiers siecles ont cru que le sentiment de Platon & celuy des Apôtres étoit le même.* Nous allons examiner si cette conclusion est juste ; car si nous la laissions passer, elle en entraineroit infailliblement une autre qui suivroit beaucoup plus naturellement, & que nôtre Auteur a sur tout en vûë, quoiqu'il n'ose pas la declarer ouvertement : C'est que les Peres de l'Eglise dans cette persuasion ont suivi sur le Mystere de la Trinité les imaginations de Platon, & que ce dogme même tel qu'ils nous l'ont transmis, & que nous le croyons, n'est rien autre chose qu'un Platonisme mal entendu.

Au reste M. le Clerc soûtient encore la même chose dans sa septiéme Lettre Critique (9), où il prétend prouver que Platon n'a rien tiré du vieux Testament ; Que sur tout sa doctrine des trois principes n'en vient pas, & qu'elle n'est pas la même chose que la Trinité des Chrétiens, *quoique les Peres*, ajoûte-t-il, *l'ayent crû, par le trop grand desir qu'ils ont eu d'attirer à eux les Philosophes.* Nous pourrons examiner en finissant ce livre, le reste de cette Lettre, qui n'est toute remplie que de fausses suppositions; mais pour ne nous attacher icy qu'à ce qui regarde le point dont il s'agit, on voit que nôtre Auteur y soûtient encore, que les SS. Peres ont cru que la Trinité des Chrétiens étoit la même chose que les trois principes dont Platon a parlé. Et de fait, pour prouver cette créance qu'il attribuë aux SS. Peres, il cite (1) un passage d'Eusebe que nous ajoûterons à ceux qu'il produit dans le X. tome de sa Bibliotheque, & dont nous allons montrer l'étrange abus qu'il fait.

Passages de Platon, qui selon M. le Clerc ont persuadé les SS. Peres, que le sentiment de ce Phi-

Pour nous mettre mieux en état d'en juger, rapportons d'abord les passages de Platon, qui, selon nôtre Auteur, ont persuadé les Peres de l'Eglise, que les trois principes dont parle ce Philosophe, étoient la

(9) Epistola VII. critica Joannis Clerici ad L. Candidum Verum. Cujus argumentum est : Ex nullo teste fide digno constare a Platone Prophetarum Hebræorum scripta lecta fuisse : nec ullo indicio liquere eum quidquam ab iis esse mutuatum. Cur ad illum potissimum auctorem doctrina de tribus Principiis referatur. Eam non esse petitam ex vetere Testamento, nec eamdem ac Trinitatem Christianam, quamvis crediderint Patres, ex nimio studio Philosophos insignes ad se trahendi. Rem maxima ex parte a Timæo & Platone inventam, quod ex eorum libris demonstratur.

(1) Epist. VII. Crit. pag. 246.

même chose que le Mystere de la Trinité, revelé dans les saintes Ecritures.

losophe & celuy des Apôtres sur la Trinité, étoient le même.

Le premier se trouve dans le Timée (2), où Platon recherchant la raison pourquoy Dieu n'a point donné de pieds au ciel ou au monde, ce gros & vaste animal qui étoit en même temps un des plus grands Dieux de ce Philosophe : il dit gravement: Que Dieu luy ayant donné un mouvement circulaire, il est clair qu'il ne devoit point luy donner de pieds, dont cet animal n'avoit pas besoin pour un pareil mouvement. C'est pourquoy, continue-t-il, le raisonnement de Dieu, c'est-à-dire Dieu, ayant bien examiné ce qui convenoit à cet animal, qui devoit être Dieu luy-même, l'a fait rond & uni de tous les côtez, & luy a donné un corps parfait composé d'autres corps parfaits. Voilà le premier passage qui selon M. le Clerc a persuadé les Peres de l'Eglise, que ce que l'Ecriture nous apprend du Verbe éternel de Dieu, étoit la même chose que ce que Platon dit icy.

Passage tiré du Timée de Platon.

Le second passage est tiré du Dialogue intitulé, Epinomis (3). Platon y decide que le ciel, les plane-

Passage de l'Epinomis, où Platon parle

(2) Plato in Timæo, pag. 34. edit. Serrani. Ἐπὶ δὲ τὴν περίοδον ταύτην ἅτ' οὐδὲν ποδῶν δέον, ἀσκελὲς καὶ ἄπουν αὐτὸ ἐγέννησεν. οὗτος δὴ πᾶς ὄντως ἀεὶ λογισμὸς θεοῦ περὶ τὸν ποτὲ ἐσόμενον θεὸν λογισθεὶς, λεῖον καὶ ὁμαλὸν, πανταχῆ τε ἐκ μέσου ἴσον, καὶ ὅλον, καὶ τέλεον ἐκ τελέων σωμάτων σῶμα ἐποίησε. *Platon ajoute, que Dieu ayant mis une ame dans ce vaste corps, & l'ayant etenduë dans toutes ses parties, fit enfin du monde un Dieu bienheureux:* Διὰ πάντα δὴ ταῦτα εὐδαίμονα θεὸν αὐτὸν ἐγεννήσατο.

(3) Idem in Epinomide, pag. 986. tomi II. Ταύτῃ μηδεὶς ἄλλως ποτὲ νομίσῃ πάντων ἡμῶν ὡς οἱ μὲν θεοί εἰσιν αὐτῶν, οἱ δ' οὔ· μηδ' ὡς οἱ μὲν γνήσιοι, οἱ δὲ, τοιοῦτοί τινες οἵους οὐδὲ θέμις εἰπεῖν ἡμῶν οὐδενί. πάντες δὲ δὴ πάντας λέγωμέν τε καὶ φῶμεν ἀδελφούς τ' εἶναι καὶ ἐν ἀδελφαῖς μοίραις. καὶ τιμὰς ἀποδιδῶμεν, μὴ τῷ μὲν ἐνιαυτὸν, τῷ δὲ

du Verbe très-divin qui a arrangé l'univers.

tes & toutes les étoiles fixes doivent être également honorées, parce que ce sont des divinitez fort amies & fort semblables entr'elles: C'est pourquoy, dit-il, soit que ces astres se meuvent par eux-mêmes, soit qu'ils soient entraînez par le mouvement des spheres où ils sont attachez, que personne de nous n'en ait de differens sentimens, & ne s'imagine que les uns sont des Dieux, & que les autres n'en sont pas; ou que ceux-là sont vrais & legitimes, & les autres non: chose qu'il n'est pas même permis à personne de penser. Mais disons & assurons, qu'ils sont tous freres, parfaitement égaux, & honorons-les tous également, de sorte que nous ne consacrions pas à l'un l'année & à l'autre le mois, & que les autres n'ayent aucun honneur ni aucun temps consacré dans tout cet espace qu'ils employent à faire leur course avec cet univers, que le Verbe très-divin a arrangé & rendu visible. Celuy, continuë Platon, qui est bien-heureux admire premierement ce Verbe, & après cela il est enflammé du desir d'apprendre tout ce qui peut être connu par une nature mortelle. M. le Clerc s'arrête à ces paroles: Que le Verbe très-divin a arrangé cet univers: & il croit que les Peres y ont trouvé la seconde Personne de la sainte Trinité exprimée si parfaitement, qu'ils n'ont point douté, que ce ne fût absolument la même chose que ce que l'Ecriture nous en apprend.

μῆνα· τοῖς δὲ μήτε τινὰ μοῖραν τάττωμεν, μήτε τινὰ χρόνον, ἐν ᾧ διεξέρχεται τὸν αὑτοῦ πόλον, ξυναποτελῶν κόσμον, ὃν ἔταξε λόγος ὁ πάντων θειότατος ὁρατόν· ὃν ὁ μὲν εὐδαίμων πρῶτον μὲν ἐθαύμασεν, ἔπειτα δὲ ἔρωτα ἴσχει τοῦ καταμαθεῖν ὁπόσα θνητῇ φύσει δυνατά.

Il faut ajoûter à ce passage celuy que notre Auteur rapporte encore dans sa Bibliotheque, pour prouver la même chose. Il est tiré (4) de la lettre à Hermias, à Eraste & à Corisque. Platon leur ordonne de faire une espece de pacte entre eux, en prenant à témoin le Dieu qui est le conducteur des choses presentes & futures, & le Seigneur qui est le Pere de ce conducteur & de cette cause.

Passage tiré de la lettre à Hermias, où Platon parle d'un Dieu Auteur & conducteur de toutes choses, & du Seigneur qui est le Pere de ce Dieu.

Pour ce qui est du troisiéme principe de Platon dans lequel M. le Clerc croit que les Peres ont trouvé le saint-Esprit; il produit un passage du Timée, où il est dit (5), Que l'Auteur de l'univers a créé le monde, & qu'il en a fait un Dieu bien-heureux : Qu'il luy a

Passage du Timée touchant l'ame du monde.

(4) Idem Plato Epist. VI. ad Hermiam, Erastum, & Coriscum, in fine: *Ἐπομνύντας σπουδῇ τε ἅμα μὴ ἀμούσῳ καὶ τῇ τῆς σπουδῆς ἀδελφῇ παιδείᾳ, καὶ τὸν τῶν πάντων θεὸν ἡγεμόνα τῶν τε ὄντων καὶ τῶν μελλόντων, τοῦ τε ἡγεμόνος καὶ αἰτίου πατέρα κύριον ἐπομνύντας· ὃν ἂν ὄντως φιλοσοφῶμεν, εἰσόμεθα πάντες σαφῶς εἰς δύναμιν ἀνθρώπων εὐδαιμόνων.*

(5) Idem in Timæo, statim infra locum supra citatum. *Ὁ δὲ Θεὸς, καὶ γενέσει καὶ ἀρετῇ προτέραν καὶ πρεσβυτέραν ψυχὴν σώματος, ὡς δεσπότιν καὶ ἄρξουσαν ἀρξομένου συνεστήσατο, ἐκ τῶνδε καὶ τοιῷδε τρόπῳ. τῆς ἀμερίστου καὶ ἀεὶ κατὰ ταυτὰ ἐχούσης οὐσίας, καὶ τῆς αὖ περὶ τὰ σώματα γιγνομένης μεριστῆς, τρίτον ἐξ ἀμφοῖν ἐν μέσῳ συνεκεράσατο οὐσίας εἶδος, τῆς δὲ ταυτοῦ φύσεως αὖ πέρι καὶ τῆς τοῦ ἑτέρου*, &c. *Je ne sçay comme M. le Clerc, en rapportant ce passage, au lieu de* τῆς δὲ ταυτοῦ, *n'a point corrigé* ταυτῆς: *puisque produisant un passage de Timée même, à la page 240. de sa lettre, dans lequel il y a, comme en effet il doit y avoir,* τᾶς ταυτῶ φύσιος, *il corrige, & dit qu'il faut lire,* ταυτᾶς. *Il n'a point vû que* ταυτῶ *est la même chose dans la Dialecte Dorique de Timée, que* ταυτοῦ *chez Platon, & que ces Philosophes nomment ainsi la substance spirituelle, qu'ils opposent à celle qui est corporelle, à laquelle ils donnent le nom de* τῆς τοῦ ἑτέρου, *ou comme Timée le repete continuellement,* τᾶς θατέρω φύσιος. *Mais cela n'est rien comparé à la calomnie que M. le Clerc fait aux Peres de l'Eglise, d'avoir trouvé le Saint Esprit dans le passage de Platon que nous venons de rapporter.* Attamen, *dit-il*, veteres nimio Platonicæ Philosophiæ amore capti hîc invenerunt Spiritum sanctum. *Jamais les Peres de l'Eglise, ni Eusebe même que M. le Clerc cite icy, n'y ont pensé.*

» donné une ame plus ancienne que son corps, & qu'il
» l'a faite d'une substance mitoyenne entre celle qui
» est indivisible & toûjours la même, & celle qui est
divisible & materielle. Qui pourroit s'imaginer que les Peres de l'Eglise eussent trouvé le saint-Esprit dans ces paroles de Platon ? M. le Clerc le soûtient neanmoins, & cite là-dessus Eusebe, quoique cet ancien Auteur n'en dise rien, & qu'il parle à l'occasion d'un autre passage que voicy, tel que M. le Clerc le rapporte dans sa Bibliotheque. Il est tiré de la lettre

Passage de la Lettre à Denys Tyran de Syracuse.

» à Denys le jeune (6) où Platon s'exprime ainsi : Tout
» est autour du Roy de toutes choses, & tout est à cause
» de luy. Il est la cause de tous les biens ; les choses du
» second ordre sont autour du second, les choses du
» troisiéme sont autour du troisiéme.

M. le Clerc reproche aux Peres de l'Eglise de s'être trompez grossierement en trouvant dans ces passages de Platon le Mystere de la Trinité.

Voilà quels sont les passages de Platon, dans lesquels M. le Clerc assure, que les Peres de l'Eglise ont trouvé le dogme de la Trinité : Voilà, selon luy, ce qui les a persuadez, que les Apôtres avoient conçû ce Mystere de la même maniere que ce Philosophe payen. Il les combat là-dessus dans sa septiéme Lettre Critique avec une facilité merveilleuse, & il leur montre admirablement (7), qu'ils ont eu grand tort

(6) Plato Epist. II. ad Dionys. Φραστέον δή σοι δι' αἰνιγμῶν· ἵν' ἄν τι ἡ δέλτος ἢ πόντου ἢ γῆς ἐν πτυχαῖς πάθῃ, ὁ ἀναγνοὺς μὴ γνῷ. ὧδε γὰρ ἔχει· περὶ τὸν πάντων βασιλέα πάντ' ἐστὶ, καὶ ἐκείνου ἕνεκα πάντα. καὶ ἐκεῖνο αἴτιον ἁπάντων τῶν καλῶν. δεύτερον δὲ περὶ τὰ δεύτερα, καὶ τρίτον περὶ τὰ τρίτα.

(7) Epist. VII. Critica, page 246. At tenuis similitudo, quæ inter principia tria, seu tres deos summos Platonis prima fronte esse videtur, non debuit ita animum Eusebii aliorumque afficere, ut illico se Trinitatem Christianam Patris, Filii, & Spiritûs sancti, in ejus verbis agnoscere profiterentur, &c.

de donner

de donner dans une pareille imagination, sur une aussi legere ressemblance que celle qui se trouve icy ; & de soûtenir ensuite, que Platon avoit tiré de l'Ecriture sainte ce dogme des trois principes, qu'ils se sont persuadez si mal-à-propos, n'être rien autre chose que la Trinité des Chrétiens. Voyons à present s'il a raison de leur faire ce reproche ; & si, selon sa methode ordinaire, il ne leur en prête pas beaucoup, pour avoir occasion de les combattre, ou plûtôt de combattre en leurs personnes le Mystere adorable de la Trinité. Pour cet effet examinons les passages qu'il cite de leurs ouvrages, en commençant par ceux qu'il produit dans sa Bibliotheque (8).

Ch. XIII. *Examen des passages des SS. Peres, sur lesquels M. le Clerc prétend qu'ils ont crû que le sentiment de Platon & celuy des Apôtres sur la Trinité étoit le même.*

Je trouve d'abord celuy de saint Justin que nous avons déja rapporté (9) en faisant voir qu'il ne contient rien de particulier à la loüange de Socrate ou de Platon. M. le Clerc le donne neanmoins, non seulement comme un témoignage de la grande estime que saint Justin faisoit de Platon ; mais encore comme une preuve, que ce saint Martyr a crû que le sentiment de ce Philosophe, & celuy des Apôtres sur la Trinité étoit le même. Voyons donc si nous pourrons découvrir dans ce passage quelques traces de cette idée étrange qu'il attribuë à ce Pere : le voicy tel qu'il le traduit. *Justin Martyr dans sa premiere Apologie, dit, que Jesus-Christ étoit connu en partie par Socrate. Car la raison étoit & est encore la même qui est en chaque homme. C'est elle qui a prédit l'avenir par les Prophetes, & qui*

Passages de S. Justin. On n'y voit aucune trace de la conclusion que M. le Clerc en tire.

(8) *Bibliotheque Univers. tom. X. page 403.*
(9) *Voyez ces passages de saint Justin rapportez & expliquez cy-dessus, chap. V.*

devenuë sujette aux mêmes infirmitez que nous, nous a instruits par elle-même. Je lis & relis ce passage avec toute l'attention dont je suis capable : mais plus je fais d'efforts pour y trouver les principes de cette conclusion ; Donc saint Justin a crû que le sentiment de Platon & celuy des Apôtres étoit le même ; moins j'y découvre quoy que ce soit qui y ait quelque rapport. Il faut que M. le Clerc ait une Logique toute particuliere & fort differente de celle des autres hommes. Prions-le donc de nous en faire part ; afin qu'il ne soit pas le seul qui découvre dans ces paroles de saint Justin ce qu'il est impossible d'y trouver par les regles de la Logique ordinaire.

Explication de ce passage.

En attendant souvenons-nous, que saint Justin ne dit rien icy, sinon que Socrate ou Platon, de même que les autres Philosophes, & quelques Poëtes même, ont suivi dans quelques-uns de leurs sentimens les lumieres de la droite raison, qui est un don ou une communication de la Raison souveraine, de la Sagesse subsistante & du Verbe éternel de Dieu qui est Jesus-Christ ; & que par consequent on peut dire qu'ils ont suivi & connu en partie Jesus-Christ.

Second passage de S Justin corrompu par M. le Clerc. Admirable consequence qu'il en tire.

S. Justin *dit encore*, continuë M. le Clerc, *que les dogmes de Platon ne sont pas éloignez de ceux de Jesus-Christ.* Cela est vray ; mais S. Justin ajoûte en même temps : *non plus que ceux des Stoïciens, de quelques Poëtes & d'un grand nombre d'autres Auteurs payens.* Pourquoy M. le Clerc retranche-t-il ces paroles, qui font voir si clairement que saint Justin n'accorde icy, non plus qu'ailleurs, aucun privilege particulier à Platon ? Mais approchons la conclusion de nôtre Auteur de

ces paroles de saint Justin, d'où il la tire. Saint Justin a dit, que les dogmes de Platon ne sont pas éloignez de ceux de Jesus-Christ, non plus que les dogmes des Stoïciens, de quelques Poëtes & de plusieurs autres Auteurs profanes ; donc S. Justin a cru que le dogme des trois principes de Platon étoit le même que le dogme de la Trinité des Chrétiens : Quelle consequence ?

De quels dogmes de Platon parle S. Justin, lorsqu'il dit qu'ils ne sont pas éloignez de ceux de Jesus-Christ.

Qui a dit à M. le Clerc que les dogmes de Platon, des Stoïciens & des Poëtes dont parle icy saint Justin, sont justement ceux qui regardent les trois principes de Platon, Dieu, l'Idée, & l'Ame du monde ? Qui ne voit au contraire qu'il ne parle point de ceux-là ; puisqu'il prétend que ces dogmes de Platon qui ne sont pas éloignez des dogmes de Jesus-Christ, sont ceux qui sont communs à ce Philosophe, ainsi qu'aux Stoïciens, à quelques Poëtes, & à d'autres Ecrivains du Paganisme. Or les Stoïciens, les Poëtes & ces autres Ecrivains ont-ils parlé comme Platon, ou plûtôt comme les Platoniciens nouveaux ont parlé sur leurs trois principes ? Si cela est, voilà les Stoïciens, les Poëtes & la plûpart des autres Auteurs payens devenus Philosophes Platoniciens, même avant que le Platonisme fabriqué dans l'école de Plotin eût paru au monde. Mocquons-nous de toutes ces chimeres de M. le Clerc, & reconnoissons que ces dogmes de Platon, que saint Justin dit n'être pas éloignez de ceux de Jesus-Christ, sont, l'Existence de Dieu, sa Providence, l'Immortalité de l'ame, les Recompenses & les Châtimens de l'autre vie : dogmes communs à tout ce qu'il y a eu autrefois de plus sensé parmi les

Ecrivains du Paganiſme ; quoiqu'ils les ayent mêlez tous de beaucoup de fables & de menſonges : dogmes enfin citez ſi ſouvent par ſaint Juſtin & les autres Peres de l'Egliſe (1), pour prouver aux Payens par le témoignage de leurs propres Auteurs, la verité de ceux que le Chriſtianiſme enſeigne ſur les mêmes ſujets.

(1) Juſtinus in Cohort. ad Græcos. Clemens Alexandr. in Protrept. & Strom. Minutius Felix in Octavio. Theodoretus in ſermonibus ad Græcos. Lactant. in Inſtit. Div. &c. *Quoy qu'on ne puiſſe douter que les SS. Peres n'ayent cité ſur toutes ces veritez les Philoſophes, les Poëtes, & les autres Auteurs profanes, que par condeſcendance pour les Payens, puiſqu'eux-mêmes ſuivoient d'autres Auteurs & d'autres principes bien differens, il eſt bon neanmoins d'entendre la declaration qu'ils font ſur ce ſujet. Voicy comme ſaint Juſtin parle,* Cohort. ad Græcos, pag. 9. Οὐ γὰρ ἀπὸ τῶν θείων καὶ παρ' ἡμῖν ἱστοριῶν μόνον ταύτας ἀποδεῖξαι πειρῶμαι, ἃς ὑμεῖς οὐδέπω διὰ τὴν παλαιὰν τῶν προγόνων ὑμῶν πλάνην πιστεύειν βούλεσθε, ἀλλ' ἀπὸ τῶν ὑμετέρων καὶ μηδὲν τῇ ἡμετέρᾳ θρησκείᾳ διαφερουσῶν ἱστοριῶν· ἵνα γνῶτε ὅτι πάντων τῶν παρ' ὑμῖν εἴτε σοφῶν, εἴτε ποιητῶν, εἴτε ἱστοριογράφων, ἢ φιλοσόφων, ἢ νομοθετῶν, πολλῷ πρεσβύτατος γέγονεν ὁ πρῶτος τῆς θεοσεβείας διδάσκαλος ἡμῶν Μωϋσῆς. *Il s'agit icy, comme l'on voit, d'un point de Chronologie ; mais la raiſon que ſaint Juſtin apporte, convient à toutes les autres matieres qu'il traite dans ſon ouvrage. Il ne pouvoit point leur citer l'autorité ſeule de l'Ecriture ſur ces matieres, puiſque les Payens, à cauſe de leur erreur inveterée, n'y ajoûtoient pas foy : il devoit donc leur citer encore leurs propres livres ; quoique ces livres, comme il dit, ne regardaſſent en rien le Chriſtianiſme dont il faiſoit profeſſion. Tatien dit la même choſe :* Μάρτυρας οὐ τοὺς οἴκοι παραλήψομαι· βοηθοῖς δὲ μᾶλλον Ἕλλησι χρήσομαι. Τὸ μὲν γὰρ ἄγνωμον, ὅτι μηδὲ ἀφ' ὑμῶν παραδεκτέον. τὸ δ' ἂν ἀποδείκνυται θαυμαστὸν, ὅταν ὑμῖν διὰ τῶν ὑμετέρων ὅλων ἀναντιῤῥήτων ἀνυπόπτους παρ' ὑμῶν τοὺς ἐλέγχους λαμβάνω. *On ſçait ce que dit Lactance à l'occaſion de l'ouvrage de ſaint Cyprien adreſſé à Demetrien :* Nam ſicut infans ſolidi ac fortis cibi capere vim non poteſt, ob ſtomachi teneritudinem ; ſed liquore lactis ac mollitudine alitur, donec firmatis viribus veſci fortioribus poſſit : ita & huic (Demetriano) oportebat, quia nondum poterat capere divina, prius humana teſtimonia offerri, id eſt philoſophorum & hiſtoricorum, ut ſuis potiſſimum refutaretur auctoribus. Quod quia ille (Cyprianus) non fecit, raptus eximia eruditione divinarum litterarum, ut iis ſolis contentus eſſet, quibus fides conſtat, acceſſi Deo inſpi-

Le trosiéme passage cité par nôtre Auteur, pour prouver que les Peres de l'Eglise se persuadoient que les Apôtres avoient crû la même chose que Platon & les Platoniciens sur ce qui regarde la Trinité, est celuy de saint Augustin (2), qui dit : Que si les anciens Platoniciens étoient tels qu'on les décrivoit, & s'ils venoient à ressusciter, ils embrasseroient sans peine le Christianisme, en changeant quelque peu de mots & de dogmes : ce que la plûpart des Platoniciens nouveaux & de son temps avoient fait. Ne faut-il pas avoir encore icy de bons yeux, pour voir dans ces paroles de saint Augustin la conclusion que M. le Clerc en tire? Mais que luy importe de raisonner juste, pourvû qu'il vienne à bout, en citant à tort & à travers des passages où il est parlé de Platon & des Platoniciens, de faire naitre quelques soupçons

Passage de S. Augustin egalement mal expliqué par M. le Clerc.

rante, ut ego facerem, & simul ut viam cæteris ad imitandum pararem. Lactant. l. v. Divin. Instit. cap. iv. *Eusebe dans son grand ouvrage de la Prép. Evang. fait profession plus que tout autre de réfuter les Payens par leurs propres Auteurs, Philosophes, Historiens, Poetes, & autres. Theodoret a marché sur ses traces, & dit a ce sujet que pour guerir les Payens de leurs erreurs, il a employé les livres de leurs Poëtes, Historiens & Philosophes, à peu pres comme les Medecins employent les serpens & les viperes, pour en composer des remedes salutaires.* Ὥσπερ οἱ τὰ σώματα θεραπεύοντες, ἐκ τῶν ἰοβόλων θηρείων ἀντίδοτα καταςκευάζουσι φάρμακα· καὶ τῶν ἐχιδνῶν τὰ μὲν ἀποβάλλοντες, τὰ δὲ ἕψοντες, πολλὰς διὰ τούτων ἐξελαύνουσι νόσους· οὕτως καὶ ἡμεῖς τὰ τῶν ὑμετέρων ποιητῶν, καὶ ξυγγραφέων, καὶ φιλοσόφων ποιήματα μεταχειρισάμενοι, τὰ μὲν ὡς δηλητήρια καταλείπομεν· τὰ δὲ τῆς διδασκαλίας ἐπιστήμῃ διασκευάσαντες, ἀλεξιφάρμακον ὑμῖν θεραπείαν προσφέρομεν. *Mais quand les Peres de l'Eglise ne pretendoient plus combattre, ou instruire les Payens, citoient-ils encore les Auteurs profanes? Il n'y avoit rien dont ils fussent plus éloignez, comme on le voit évidemment par leurs autres ouvrages, où ils ne s'appuyent, ne raisonnent & ne parlent que sur l'Ecriture.*

(2) August. l. de vera Relig. loco supra relato.

dans l'eſprit de quelque ignorant, que le Myſtere de la Trinité pourroit bien n'être qu'une imagination de ces Philoſophes, adoptée mal à propos par les Peres de l'Egliſe. D'ailleurs comme il parle ſans ceſſe dans ſes livres des grands avantages que l'on retire d'une bonne Logique, en ſoûtenant que les Peres en manquoient beaucoup, & qu'ils raiſonnoient par conſequent fort mal; n'en eſt-ce pas aſſez pour perſuader tout le monde, qu'il raiſonne luy-même toûjours avec beaucoup de juſteſſe, & qu'il ne s'écarte jamais des regles de la Logique la plus exacte, lors même que l'on ne voit aucune liaiſon entre ſes principes & ſes concluſions?

Surquoy peut être fondée la concluſion que M. le Clerc tire de ce paſſage.

Tâchons neanmoins de deviner ſur quoy eſt fondée celle qu'il tire des paroles de ſaint Auguſtin que nous venons de rapporter. Il faut ſans doute qu'il ſuppoſe que ce ſaint Docteur ne comprend point dans ce peu de dogmes que les Platoniciens devroient changer pour ſe faire Chrétiens, celuy des trois principes ou des trois Dieux principaux qu'ils admettoient. Il faut qu'il prétende que ces trois principes ou ces trois Dieux s'accordent parfaitement avec ce que la Foy nous enſeigne, & ce que nous croyons avec ſaint Auguſtin, touchant un ſeul Dieu en trois Perſonnes.

Refutation de ces idées chimeriques.

Mais ſur quoy appuye-t-il cette prétention chimerique? Où a-t-il trouvé que ſaint Auguſtin reconnût trois Dieux ou trois principes? Ce ſaint Docteur au contraire ne condamne-t-il pas dans toutes les pages de ſes livres, de même que tous les autres Peres de l'Egliſe, cette impieté ſi monſtrueuſe, & ſi directe-

ment opposée au premier dogme de la Foy Chrétienne ? Ne la combat-il pas en particulier dans les Platoniciens, par tout où il leur reproche ce Polythéïsme extravagant, qui leur faisoit mettre au nombre des Dieux, le monde & ses principales parties, comme le soleil & toutes les autres planetes : le monde, dis-je, ou l'ame du monde, le troisiéme de ces Dieux principaux qu'ils reconnoissoient ? Ne la combat-il pas encore expressément, lorsqu'il soûtient contre ces mêmes Philosophes dans ses livres de la Cité de Dieu, qu'il n'y a qu'un seul principe qui purifie l'ame, & non pas trois comme ils le prétendoient ?

Second passage de S. Augustin, tiré de ses livres de la Cité de Dieu.

Il ne sera pas inutile de rapporter ce passage, puisque nôtre Auteur toûjours semblable à luy-même, soit qu'il parle en son nom, soit qu'il se cache sous celuy de *Joannes Phereponus*, en abuse comme de tous les autres, dans les notes impies qu'il a faites sur les ouvrages de saint Augustin. Ce saint Docteur (3) dispute en cet endroit contre Porphyre, qui enseignoit selon les maximes de sa Philosophie Théurgique, que les sacrifices que l'on faisoit aux principes purifioient l'ame ; quoique ceux que l'on offroit à

(3) Idem l. x. de Civit. Dei, cap. xxiii. Dicit etiam Porphyrius divinis oraculis fuisse responsum non nos purgari lunæ teletis atque solis .... eodem dicit oraculo expressum, principia posse purgare ..... Quæ autem dicat esse principia, tanquam Platonicus, novimus. Dicit enim Deum Patrem & Deum Filium, quem græce appellat paternum intellectum, vel paternam mentem ; de Spiritu autem Sancto, aut nihil, aut non aperte aliquid dicit : quamvis quem alium dicat horum medium, non intelligo. Si enim tertiam, sicut Plotinus, ubi de tribus principalibus substantiis disputat, animæ naturam etiam iste vellet intelligi : non utique diceret horum medium, id est, Patris & Filii medium. Postponit quippe Plotinus animæ naturam paterno intellectui : iste autem, cum dicit medium, non postponit, sed interponit.

la lune & au ſoleil ne puſſent point la purifier : en quoy il s'éloignoit du ſentiment des autres Platoniciens nouveaux ſes collegues dans la profeſſion qu'ils faiſoient tous de la magie, mais plus fous & plus impies que luy ſur ce point.

Ce que les Platoniciens nouveaux entendoient par leurs principes.

Saint Auguſtin dit donc en refutant toutes ces impietez : » Nous ſçavons ce que Porphyre comme Philoſophe Platonicien entend par les principes. Car il » dit, que c'eſt Dieu le Pere, & Dieu le Fils, qu'il » appelle la penſée ou l'entendement du Pere. Quant » au ſaint-Eſprit, il n'en dit rien, ou ce qu'il en dit » n'eſt pas clair, quoique je ne comprenne pas, quel » eſt cet autre, qu'il dit tenir le milieu entre le Pere » & le Fils. Car s'il vouloit parler, comme fait Plotin, » de la troiſiéme ſubſtance principale qui eſt l'ame rai- » ſonnable, il ne diroit pas qu'elle tient le milieu entre » le Pere & le Fils ; puiſque Plotin ne la met qu'après » l'entendement du Pere, au lieu que Porphyre met- » tant celle dont il parle au milieu, ce n'eſt pas la met- » tre après, mais entre deux.

Platoniciens nouveaux, vrais ſinges des Chrétiens.

C'eſt ainſi que ces nouveaux Platoniciens vrais ſinges des Chrétiens, comme Theodoret (4) appelle Porphyre en particulier, faiſoient tous leurs efforts pour mettre à la tête de tous leurs Dieux, une eſpece de Trinité à l'imitation de celle des Chrétiens. C'eſt

(4) Theodoretus ſerm. VII. ad Græcos. Τούτοις (τοῖς προφήταις) ἐντυχὼν ὁ Πορφύριος· μάλα γὰρ αὐτοῖς ἐνδιέτριψε, τὴν καθ' ἡμῶν τυρεύων γραφήν..... παραπλήσιόν τι τοῖς πιθήκοις καὶ δρῶν καὶ πάσχων. καθάπερ γὰρ ἐκεῖνοι μιμοῦνται μὲν τὰ τῶν ἀνθρώπων ἐπιτηδεύματα, εἰς δέ γε τὴν τῶν ἀνθρώπων οὐ μεταβάλλονται φύσιν, ἀλλὰ μένουσι πίθηκοι. οὕτως οὗτος τὰ θεῖα λόγια κεκλοφώς, καὶ ἐνίων τὴν διάνοιαν τοῖς ξυγγράμμασιν ἐντεθεικὼς τοῖς οἰκείοις, μεταμαθεῖν οὐκ ἠθέλησε τὴν ἀλήθειαν, ἀλλὰ μεμένηκε πίθηκος, μᾶλλον δὲ κολοιός, ἀλλοτρίοις πτίλοις καλλωπιζόμενος.

ainſi

ainsi que dans l'execution de ce dessein, ils ne s'entendoient pas entre eux : chacun suivant son caprice dans l'arrangement de ces trois principes, & debitant à ce sujet quantité d'erreurs & de contradictions. C'est ce que saint Augustin (5) reproche icy à Porphyre, lorsqu'il ajoûte : Mais ce Philosophe, dit-il, « s'est exprimé comme il a pû, ou comme il a voulu, « pour dire ce que nous disons, que le saint-Esprit n'est « pas seulement l'Esprit du Pere ou du Fils, mais de « tous les deux ; car les expressions de ces Philosophes, « continuë-t-il, sont fort libres, & ils ne craignent « point de blesser les oreilles pieuses, lorsqu'ils parlent « des choses extrémement difficiles à concevoir. Pour « nous, nous sommes plus reservez en ces matieres ; & « il ne nous est pas permis de nous écarter du langage « de l'Eglise, de peur que la liberté des expressions ne « produise quelque opinion impie. Quand donc nous « parlons de Dieu, nous ne disons pas deux ou trois « principes. Il ne nous est pas permis non plus de dire « deux ou trois Dieux, quoique nous reconnoissions « que chacune des trois Personnes divines est Dieu. «

Abus que fait M. le Clerc des paroles de S. Augustin.

M. le Clerc sur ces paroles (6) ne fait point difficulté d'avancer, que saint Augustin ne condamne icy que le langage des Platoniciens, & point du tout leur sentiment sur leurs trois Dieux ou leurs trois

(5) August ibid. cap. XXIII. l. X. de Civit. Et nimirum hoc dicit ut potuit, sive ut voluit, quod nos Spiritum sanctum nec Patris tantum, nec Filii tantum, sed utriusque Spiritum dicimus. Liberis enim verbis, &c. ut supra.

(6) Joannes Phereponus, sive Clericus, in Animadv. ad Augustini opera, tomo XII. edit. falso dictæ Antuerpianæ, pag. 583. Attamen non sine causa liberioribus verbis Philosophos uti dixit Augustinus. Nam illi tres Deos aperte esse dicebant tres illas principales substantias ;

principes : Que luy-même, à parler proprement, admettoit trois Dieux comme eux, & que s'il ne s'exprimoit pas ainsi, c'étoit précisément parce qu'il craignoit d'offenser les oreilles pieuses, qui n'étoient pas accoûtumées à cette expression inusitée dans l'Ecriture, & non pas, qu'il crût que ce dogme des trois Dieux fut faux.

Impieté & fausseté de ses reflexions.

Voilà une reflexion digne de nôtre Auteur, & de celuy du Platonisme Dévoilé qui parle comme luy. Tout le monde en voit l'impieté, mais pour en connoître encore la fausseté, on n'a qu'à faire attention à la raison qui empêche saint Augustin de parler sur le Mystere de la Trinité comme les Platoniciens sur leurs trois principes. *C'est*, dit-il (7), *de peur que la licence des expressions ne produise une opinion impie sur le sujet même auquel on les employe.* Ce n'étoit donc pas la liberté seule des expressions, que saint Augustin condamnoit dans les Platoniciens, mais encore l'impieté renfermée dans leurs expressions. Il ne croyoit donc pas devoir s'abstenir de dire trois Dieux ou trois principes, précisément parce que ce langage n'étoit pas conforme à celuy de l'Ecriture, mais encore parce qu'il auroit produit une opinion impie, qui est celle de croire trois Dieux ou trois principes. C'étoit donc enfin selon saint Augustin une opinion impie, de dire

quod alii qui eas prorsus pares esse putabant, solebant negare ; non tam quod hoc falsum esset, ex ipsorum sententia, si proprie quis loqui vellet, quam quod pertimescerent offensionem aurium religiosarum, quæ passæ non essent dici plures esse Deos, contra perpetuum totius Scripturæ sermonem.

(7) August. ubi supra. Nobis autem ad certam regulam loqui fas est, ne verborum licentia, etiam de rebus quæ his significantur, impiam gignat opinionem.

trois Dieux ; & non pas seulement une expression trop libre, ou peu conforme à l'Ecriture.

Impieté des Platoniciens opposée à celle des Sabelliens, & condamnée par saint Augustin.

Nouvelle preuve de cela, c'est que S. Augustin à cette opinion impie des Platoniciens qui reconnoissoient trois Dieux ou trois principes, oppose une autre opinion impie, qui est l'heresie des Sabelliens (8), en montrant clairement que les Orthodoxes étoient également éloignez de l'une & de l'autre. Nous ne disons « pas neanmoins, ajoûte-t-il, ce que disent les here- « tiques Sabelliens, qui soûtiennent que le Pere est le « même que le Fils, & que le saint-Esprit est le même « que le Fils & que le Pere. Saint Augustin croyoit-il « que l'heresie des Sabelliens ne consistât que dans la liberté de leurs expressions? Non sans doute. Il sçavoit parfaitement qu'on n'est pas heretique, précisément parce qu'on s'exprime mal ; il ne croyoit donc pas non plus qu'il n'y eût rien à reprendre dans l'opinion des Platoniciens, que la liberté de leurs expressions ; puisqu'il les oppose aux Sabelliens, comme ayant donné dans une impieté opposée à celle de ces heretiques. Saint Augustin ajoûte pour exprimer le sentiment orthodoxe également opposé à l'heresie des Sabelliens & à l'impieté des Platoniciens : Nous disons « que le Pere est le Pere du Fils, & que le saint-Esprit « est l'Esprit du Pere & du Fils, sans être neanmoins «

(8) Idem ibid. Nos itaque non dicimus duo vel tria principia, cum de Deo loquimur : sicut nec duos deos, vel tres nobis licitum est dicere : quamvis de unoquoque loquentes, vel de Patre, vel de Filio, vel de Spiritu sancto, etiam singulum quemque Deum esse fateamur. Nec dicimus tamen quod hæretici Sabelliani, eumdem esse Patrem qui est & Filius, & eumdem esse Spiritum sanctum qui est & Pater & Filius : sed Patrem esse Filii Patrem, & Filium Patris Filium, & Patris & Filii Spiritum sanctum nec Patrem esse, nec Filium.

» ni le Pere ni le Fils. Saint Augustin prétend-il icy exposer seulement, comment les Orthodoxes s'exprimoient ? Non sans doute ; mais beaucoup plus encore ce qu'ils pensoient. Or ils ne pensoient pas comme les Sabelliens, qui n'admettoient pas trois Personnes en Dieu ; ils ne pensoient pas non plus comme les Platoniciens, qui reconnoissoient trois Dieux : Que croyoient-ils donc, pour tenir le milieu entre ces deux opinions impies ? Trois Personnes en un seul Dieu.

S. Augustin dans le premier passage ne parle que des anciens Platoniciens ; qui n'ont jamais fait mention de Dieu le Pere, de Dieu le Fils, & de l'Ame du mōde, comme de trois principes.

Revenons à present au passage du même saint Augustin (9) cité par M. le Clerc dans sa Bibliotheque ; & pour détruire en un mot toutes les consequences qu'il en tire, remarquons que ce S. Docteur ne parle en cet endroit, que des anciens Platoniciens qui ont précedé la naissance de Jesus-Christ : c'est ce qui paroît évidemment par toute la suite de ce passage. Or ni Platon ni les anciens Platoniciens ou Academiciens ne se sont jamais avisez de choisir trois des principaux Dieux qu'ils admettoient pour en faire une espece de Trinité ; ni d'établir Dieu le Pere, Dieu le Fils, & l'Ame du monde, comme trois principes. C'est-là, ainsi que saint Augustin nous l'a fait entendre, & que nous l'avons déja remarqué, une invention des Platoniciens nouveaux, qui se sont efforcez de contrefaire le Christianisme, pour donner plus de vogue à leur Platonisme.

Preuves de cette verité.

En effet on ne trouve rien dans Platon qui marque qu'il ait reconnu ces trois principes, ni qu'il les ait joints ensemble en maniere de systême. Il parle à

(9) Idem Aug. l. de vera Relig. cap. IV.

la verité d'un Verbe qui a arrangé l'univers, mais voilà tout, ce ſont des paroles qu'il repete après ceux de qui il les avoit entenduës; & qu'il ne comprenoit pas plus, comme le remarque Theodoret (1), de même que quelques autres manieres de parler dont il ſe ſert, & qu'il avoit tirées de la même ſource, qu'un perroquet qui repete les paroles qu'on luy a appriſes. Pour ce qui eſt du monde, il eſt vray qu'il en fait un Dieu, mais ce Dieu chez Platon, n'a rien qui le diſtingue du ſoleil, de la lune, des planetes & des autres Dieux ſuperieurs que ce Philoſophe reconnoiſſoit; ſi ce n'eſt qu'il eſt plus monſtrueux que tous les autres.

Principes de Platon & des anciens Platoniciens ont eté fort differens de ceux des Platoniciens nouveaux.

Enfin Platon n'a point reconnu d'autres principes que ceux dont nous avons parlé après tous les Peres dans les livres precedens: ſçavoir Dieu, la Matiere & l'Idée; & il eſt certain qu'il ne s'eſt jamais aviſé de faire de la Matiere un Dieu. Pour l'Idée s'il l'a regardée comme une ſubſtance ſeparée & diſtinguée de Dieu, comme je le crois après les SS. Peres, & s'il en a fait un Dieu, ce que je ne puis pas aſſurer: il eſt au moins bien certain que cette Idée n'étoit pas unique; mais qu'il y en avoit autant ſelon luy & ses diſciples, qu'il y a d'eſpeces differentes dans tous les animaux, & dans toutes les autres productions de l'univers. Il s'enſuivra donc s'il a crû que l'Idée fut

(1) Theodoret. ſerm. I. ad Græcos, relato Platonis loco ex Phædone: Πείθεσθέ μοι, ὦ φίλοι, τὰς ἡμετέρας φιλοσοφίας παραστῆσαι ὑμᾶς καὶ τὰ ἡμέτερα προσδιδάσκειν. ἀτεχνῶς γὰρ ἐοίκασι τῷ ψιττακῷ ὄρνιθι ἐκεῖνοι, οἳ τὴν μὲν ἀνθρώπειον μιμοῦνται φωνὴν, ἀγνοοῦσι δὲ τὸν λεγομένων τὸν νοῦν. παραπλησίως γὰρ δὴ καὶ οὗτοι, θείων πραγμάτων διαλεγόμενοι, οὐκ ἔγνωσαν ὥσπερ ἔλεγον τὴν ἀλήθειαν.

un Dieu, qu'il aura admis autant de Dieux de cette ſorte, qu'il admettoit d'Idées differentes dans ſon monde archetype & intellectuel; c'eſt-à-dire un million. Où ſont donc les trois Dieux ou les trois principes qu'on luy attribuë, & d'où l'on prétend avec autant d'impieté que d'extravagance, que les Peres ont tiré le Myſtere de la Trinité?

Les Auteurs anciës qui ont exposé les sentimens de Platon, n'ont point fait mention de ces trois principes, ou de ces trois Dieux principaux.

Mais ce qui prouve encore plus clairement que cette chimerique Trinité des trois Dieux ou des trois principes, n'eſt qu'une invention de la cabale des Platoniciens poſterieurs au Chriſtianiſme, c'eſt que tous les Auteurs qui ont précedé la naiſſance de Jeſus-Chriſt, & qui ont parlé des ſentimens de Platon ſur la Divinité, ainſi que ceux qui ont vécu après, & qui n'ont pas été de cette cabale, n'ont jamais parlé de ces trois Dieux principaux de Platon, ni fait mention de ces trois principes, comme d'un de ſes ſentimens. Ciceron (2), par exemple, ce grand admirateur de Platon, qui l'avoit tant étudié, & qui avoit traduit ou imité les plus conſiderables de ſes ouvrages; lorſqu'il expoſe les ſentimens de ce Philoſophe ſur la Divinité, fait-il jamais mention de ces trois Dieux principaux? Dit-il un mot, par où il paroiſſe qu'il ait pris le Verbe dont parle Platon pour le ſecond des Dieux que ce Philoſophe admettoit? Ne parle-t-il

(2) Cicero l. 1. de Nat. Deorum. Jam de Platonis inconſtantia longum eſt dicere, qui in Timæo patrem hujus mundi nominari negat poſſe: in legum autem libris quid ſit omnino Deus, inquiri oportere non cenſet..... Idem & in Timæo dicit & in Legibus, & mundum Deum eſſe, & cœlum, & aſtra, & terram, & animos, & eos quos majorum inſtitutis accepimus: quæ & per ſe ſunt falſa perſpicue, & inter ſeſe vehementer repugnantia.

pas au contraire de toute cette multitude de Dieux introduits par ce Philoſophe comme nous en avons parlé, & ſans diſtinguer jamais ces trois Dieux principaux dont il s'agit? Ariſtote (3) en a-t-il dit quelque choſe en expoſant ou en refutant les ſentimens de ſon maître? Luy a-t-il jamais attribué d'autres principes que Dieu, la Matiere, & les, Idées dont il ſe mocque? Plutarque dans le recüeil exact (4) qu'il a fait des ſentimens de tous les anciens Philoſophes, a-t-il jamais attribué à Platon cette nouvelle imagination des trois Dieux? Diogene (5) Laërce en a-t-il dit un ſeul mot dans l'expoſition qu'il a faite des dogmes & de la vie de ce Philoſophe? En trouve-t-on (6) quelques traces dans Apulée?

Ces trois Dieux principaux aſſemblez en forme de Trinité ſont une invention des Platoniciens nouveaux, ſinges & ennemis des Chrétiens.

Qui ne voit donc la verité de ce que nous avons avancé, que ces trois principes ou ces trois Dieux principaux unis enſemble en forme de Trinité, ne ſont qu'une production extravagante, s'il en fut jamais, de la cabale des Platoniciens poſterieurs au Chriſtianiſme; & que par conſequent ni ſaint Auguſtin ni les autres Peres de l'Egliſe n'ont pû l'attribuer à Platon, & beaucoup moins encore l'approuver; ou s'imaginer, ſans un prodigieux renverſement de raiſon, que M. le Clerc & l'Auteur du Platoniſme Dévoilé, ſont ſeuls capables de leur attribuer, que cette imagination inſenſée fut la méme choſe que le Myſtere adorable de la Trinité des Chrétiens. Quoy? les Peres

(3) Ariſtot. l. I. & XIII. Metaphyſ. l. IV. Phyſic. &c.
(4) Plutarch. l. I. de Placitis Philoſoph. cap. III. VI. VII.
(5) Diogen. Laërt. in Vita & Dogm. Platonis l. III. de Vitis Philoſ.
(6) Apuleius l. de Dogmate Platonis.

auroient pû croire que le monde ce prodigieux animal, ce Dieu monstrueux de Platon, fût la même chose que le saint-Esprit? Où en sommes-nous réduits, d'être obligez de refuter serieusement des impietez & des extravagances pareilles! Mais quelle doit être la temerité de ceux qui les avancent aujourd'huy à la face de tout le Christianisme?

Ch. XIV. *Passage de Tertullien cité par M. le Clerc.*

Continuons cependant à examiner les autres passages que M. le Clerc produit dans sa Bibliotheque; & voyons s'il les explique avec plus de bonne foy & de sincerité que les précedens. Celuy qui suit immediatement est tiré de Tertullien (7), & voicy comme nôtre Auteur l'expose. *Tertullien*, dit-il, *témoigne dans son Apologetique, que lorsque les Chrétiens disent que Dieu a fait l'univers par sa raison & par sa vertu, ils ne parlent qu'après les sages payens, qui assuroient que Dieu a produit le monde par son* Λόγος, *son discours & sa raison.*

Il l'interprete d'une maniere maligne.

Je pourrois d'abord montrer que cette traduction des paroles de Tertullien n'est point juste; & que cet ancien Auteur ne dit pas que les Chrétiens, lorsqu'ils disent que Dieu a créé l'univers par son Verbe, n'ont parlé qu'après les sages payens. Tertullien & tous les autres Chrétiens ont parlé du Verbe par qui tout a été fait, après les Apôtres & les Prophetes inspirez de Dieu, qu'ils écoutoient comme leurs maîtres, & comme les organes du saint-Esprit qui a parlé par leur bouche; & non pas aprés les sages payens, dont ils connoissoient l'ignorance & les égaremens, & qu'ils ne regardoient tout au plus sur le point dont il s'agit, que comme des plagiaires & des corrupteurs

(7) Tertull. in Apolog. cap. 21.

des Prophetes. Que s'il se trouvoit que les prétendus sages du paganisme eussent dit quelque chose de semblable à ce qu'ont dit les Apôtres & les Prophetes, les Chrétiens se servoient à la verité de leur témoignage contre les Payens, comme Tertullien fait icy, mais ils ne les suivoient pas pour cela, & ne parloient pas après eux, dans le sens que nôtre Auteur voudroit nous faire prendre ces dernieres paroles. Mais je neglige ces sortes de reflexions que je pourrois faire sur la maniere captieuse dont il traduit les passages des SS. Peres, pour m'attacher à ce qui est de plus important.

Il n'est point parlé dans ce passage de Tertullien, de Platon ni des Platoniciens, mais de Zenon & de Cleanthe Stoïciens.

Je demande donc à M. le Clerc, en laissant sa traduction telle qu'elle est, en quel endroit de ce passage il est fait mention de Platon, & par quel art & quel secret de sa Logique, il en peut conclure, comme il fait, que Tertullien a crû que le sentiment de ce Philosophe sur le Λόγος, ou le Verbe, étoit le même que celuy des Apôtres? Tertullien ne cite icy que Zenon & Cleanthe; ainsi, si cet ancien Auteur a parlé après quelque Philosophe sur le Verbe, si l'on peut conclure de ses paroles que les Chrétiens ont suivi dans ce qu'ils ont cru du Verbe éternel de Dieu, les sentimens de quelques sages du paganisme; ce sont ceux de Zenon & de Cleanthe, dont Tertullien parle, & non pas ceux de Platon ou des Platoniciens, dont il ne dit mot. Voilà donc les Chrétiens devenus Stoïciens sur le Verbe; par la même raison ils deviendront quand on voudra sectateurs des autres Philosophes & des Poëtes mêmes. En effet ce ne sont pas les Platoniciens ni les Stoïciens seuls qui ayent parlé

du Verbe, ni les seuls que les Chrétiens ayent citez aux Payens sur ce sujet. Avant Platon & Zenon, Heraclite (8), & l'Auteur très-ancien des vers attribuez à Orphée (9) en avoient parlé.

Pourquoy M. le Clerc a supprimé une partie de ce passage.

Mais ces anciens Auteurs ne conviennent pas plus au systême de M. le Clerc que les Stoïciens : Ils le ruinent entierement ; puisqu'ils font voir, que les SS. Peres citoient indifferemment aux Payens leurs Philosophes & leurs Poëtes ; & que par consequent ils n'étoient pas plus Platoniciens, que Stoïciens, Poëtes ou Payens : c'est-à-dire qu'ils étoient infiniment éloignez de l'être. C'est pour cette raison que nôtre Auteur a jugé à propos de retrancher une partie du passage de Tertullien, où il est parlé uniquement de Zenon & de Cleanthe ; & de nous en proposer seulement les premieres paroles, comme si cet ancien Auteur Chrétien, avoit prétendu parler de Platon & des Platoniciens : afin de pouvoir con-

(8) Heraclitus citatus ab Amelio loco supra relato.

(9) Orpheus apud Justin. in Parænesi ad Græcos :

Αὐδὴν ὁρκίζω σε πατρὸς, τὴν φθέγξατο πρῶτον,
Ἡνίκα κόσμον ἅπαντα ἑαῖς στηρίξατο βουλαῖς.

Quibus Orphei carminibus subjungit Justinus : Αὐδὴν ἐνταῦθα τὸν τοῦ Θεοῦ ὀνομάζει λόγον, δι' οὗ οὐρανὸς, καὶ γῆ, καὶ ἡ πᾶσα ἐγένετο κτίσις, ὡς διδάσκουσιν ἡμᾶς αἱ θεῖαι τῶν ἁγίων ἀνδρῶν προφητεῖαι, αἷς ἐν μέρει καὶ αὐτὸς ἐν τῇ Αἰγύπτῳ προσχὼν (Ὀρφεὺς), ἔγνω ὅτι τῷ λόγῳ τοῦ Θεοῦ πᾶσα ἐγένετο ἡ κτίσις· διὸ καὶ μετὰ τὸ φῆσαι,

Αὐδὴν ὁρκίζω σε πατρὸς τὴν φθέγξατο πρῶτον,

παρ' αὐτὰ συνάπτει λέγων,

Ἡνίκα κόσμον ἅπαντα ἑαῖς στηρίξατο βουλαῖς.

ἐνταῦθα τὸν λόγον αὐδὴν διὰ τὸ ποιητικὸν ὀνομάζει μέτρον. ὅτι δὲ τοῦθ' οὕτως ἔχει δῆλον ἀπὸ τοῦ μικρῷ πρόσθεν, τοῦ μέτρου συγχωροῦντος αὐτῷ, λόγον αὐτὸν ὀνομάζειν. ἔφη γὰρ,

Εἰς δὲ λόγον θεῖον βλέψας τούτῳ προσέδρευε.

Eadem Orphei carmina citat Clemens Alexandr. l. v. Strom. p. 607. & Euseb. l. XIII. Præp. Evang. cap. XIII. ex ipso Clemente.

clure de ce passage, comme de tous les autres, *que les Peres ont crû que le sentiment de Platon & celuy des Apôtres étoit le même.* Voilà quelle est l'adresse de M. le Clerc, voilà quels sont ses artifices.

Tertullien a été fort éloigné de croire que le sentiment de Zenon & de Cleanthe sur le Verbe fût le même que celuy des Apôtres.

Qu'importe après tout, me dira-t-il, que Tertullien parle des Stoïciens ou des Platoniciens, s'il a crû que le sentiment des premiers sur le Verbe fût le même que celuy des Apôtres? N'ay-je pas droit d'argumenter de l'un à l'autre, & de supposer que si Tertullien a crû cela du sentiment des Stoïciens, il a bien pû croire la même chose de celuy des Platoniciens? A la bonne heure, M. le Clerc, mettez en usage vos suppositions & vos possibilitez tant qu'il vous plaira: j'y consens volontiers. Oüy je veux bien vous accorder, que si Tertullien a crû que ce que Zenon & Cleanthe ont dit du Verbe, est la même chose que ce que les Apôtres nous en ont appris, vous teniez cet ancien Auteur Chrétien pour bien & dûëment convaincu du Platonisme. Examinons donc ce qui en est. Voicy comme Tertullien parle aux Payens dans son Apologetique (1).

Paroles de Tertullien.

« Il est certain, dit-il, que vos Sages mêmes ont
« cru que le Verbe, c'est-à-dire la Parole & la Raison,

(1) Tertull. in Apolog. cap. 21. Jam ediximus Deum universitatem hanc mundi verbo, & ratione, & virtute molitum. Apud vestros quoque sapientes λόγον, id est, sermonem atque rationem, constat artificem videri universitatis. Hunc enim Zeno determinat factitatorem, qui cuncta in dispositione formaverit, eumdem & fatum vocari, & Deum, & animum Jovis, & necessitatem omnium rerum. Hæc Cleanthes in spiritum congerit, quem permeatorem universitatis affirmat. Et nos etiam sermoni, atque rationi, itemque virtuti, per quæ omnia molitum Deum ediximus, propriam substantiam spiritum inscribimus, cui & sermo insit prænuntianti, & ratio adsit disponenti, & virtus præsit perficienti.

» a formé l'univers. Car Zenon decide que le Verbe
» est l'Auteur qui a formé, arrangé & disposé toutes
» choses. Il dit que ce Verbe s'appelle aussi le Destin,
» Dieu, l'Ame de Jupiter, & la Necessité de toutes cho-
» ses. Cleanthe ajoûte de plus, que c'est l'Esprit qui
» s'insinuë & qui se mêle dans toutes les parties de
» l'univers. Et nous, nous soûtenons aussi, que cette
» Parole, cette Raison, cette Vertu par laquelle nous
» avons dit que Dieu a fait toutes choses, est dans sa
» propre substance un Esprit, en qui se trouve la parole,
» pour prédire l'avenir; la raison, pour arranger tou-
» tes choses; la Vertu, pour leur donner leur perfec-
» tion. Voilà le passage de Tertullien dont il s'agit.

Preuves de la calomnie que M. le Clerc fait à Tertullien.

Je demande donc à M. le Clerc, si Tertullien croyoit que ce que Zenon dit icy du Verbe; Qu'il est la destinée, l'Ame de Jupiter & la Necessité fatale qui regne dans toutes choses, fût fort conforme à ce que l'Ecriture nous apprend du Verbe éternel de Dieu? Je luy demande si Tertullien étoit persuadé que le Verbe ou le Fils de Dieu, tel que luy & les autres Chrétiens le reconnoissoient, fût la même chose que cet Esprit, qui selon Cleanthe, les Stoïciens & les Platoniciens même, s'insinuë & se mêle dans toutes les parties de l'univers? Fera-t-il Tertullien Stoïcien jusqu'à luy faire admettre la Destinée & cette Necessité fatale & inévitable que ces Philosophes soûtenoient? Le fera-t-il Payen, jusqu'à reconnoître que le Verbe & l'Ame de Jupiter est la même chose? Ne voit-il pas dans les paroles de Tertullien, que tout ce que ce Pere approuve dans ces Philosophes, c'est le nom de Verbe, la qualité de

Dieu, & la nature ſpirituelle qu'ils donnent à l'Auteur de l'univers ? Ne voit-il pas enfin que Tertullien rejette toutes les idées payennes ſous leſquelles ces Philoſophes concevoient ce Verbe dont ils ont fait mention ?

Conſequences abſurdes du raiſonnement de M. le Clerc.

Au reſte, ſi c'eſt aſſez que Tertullien ait cité ce que Zénon & Cleanthe ont dit du Verbe, pour avancer qu'il étoit dans les mêmes ſentimens que les Stoïciens ou les Platoniciens, & qu'il croyoit les ſentimens de ces Philoſophes fort conformes à ceux des Apôtres : il faudra croire par conſequent qu'il a été perſuadé que l'Aſcenſion de Jeſus-Chriſt au Ciel n'étoit gueres differente de ce que les Romains publioient de leur Romulus, qu'ils aſſuroient y être monté auſſi. Il faudra croire qu'il regardoit Jeſus-Chriſt à peu près ſur le même pied que les Payens regardoient leur Orphée, leur Trophonius, & leur Numa. Pourquoy cela? C'eſt parce que Tertullien (2) un peu plus bas, ne propoſe pas moins aux Payens ce qu'ils croyoient touchant ces Heros ou ces divinitez prétenduës, qu'il leur a propoſé auparavant ce que les Stoïciens ſoûtenoient touchant le Verbe Auteur de l'Univers. Qui ſeroit neanmoins aſſez déraiſonnable & aſſez injuſte pour attri-

(2) Idem Tertull. ibid. Deum colimus per Chriſtum, illum hominem putate. Per eum & in eo ſe cognoſci vult Deus & coli, ut Judæis reſpondeamus, & ipſi Deum per hominem Moyſem colere didicerunt ; ut Græcis occurram, Orpheus Pieriæ, Muſæus Athenis, Melampus Argis, Trophonius Bœotiæ, initiationibus homines obligarunt : ut ad vos quoque, dominatores gentium, aſpiciam, homo fuit Pompilius Numa, &c. Paulo ſuperius de eodem Chriſto loquens Tertullianus, aït : Dehinc ordinatis eis (Apoſtolis) ad officium prædicandi per orbem, circumfuſa nube in cœlum eſt ereptus, multo melius quam apud vos aſſeverare de Romulis Proculi ſolent.

buer à cet ancien Auteur Chrétien des idées ſi profanes & ſi payennes? Concluons donc contre M. le Clerc qu'il n'eſt pas moins injuſte de ſuppoſer que Tertullien a crû le ſentiment des Stoïciens ou des Platoniciens ſur le Verbe entierement conforme à celuy des Apôtres, parce qu'il cite aux Payens l'autorité de ces Philoſophes, pour les amener plus doucement à la connoiſſance de Jeſus-Chriſt; qu'il le ſeroit de croire, que le même Tertullien a été perſuadé que Romulus & Numa, Orphée & Trophonius n'avoient pas été fort differens de Jeſus-Chriſt.

Chap.XV. *Si Clement d'Alexandrie a cru que Platon ait non ſeulement connu la ſainte Trinité, mais encore que ſa doctrine ſur ce ſujet fût la même que celle des Chrétiens.*

M. le Clerc continuë & dit: *Clement Alexandrin a crû auſſi que Platon avoit connu la ſainte Trinité, comme on l'a remarqué dans la Vie de ce Pere.* Conſultons cette Vie, & voyons comment nôtre Auteur y parle ſur ce ſujet. *Platon*, dit-il (3), *ayant parlé des trois divinitez ſuprêmes qu'il reconnoiſſoit, comme on le fera voir ailleurs, en des termes ſemblables à ceux dont ſe ſervoient les premiers Chrétiens, en parlant du Pere, du Fils, & du ſaint Eſprit, Clement a crû que la doctrine de ce Philoſophe étoit la même que celle des Chrétiens.* Rien de plus artificieux ni de plus malin que ce diſcours; mais rien en même temps de plus faux, comme nous le ferons voir.

Refutation de tout ce que dit M. le Clerc, pour appuyer cette calomnie.

Premierement il eſt faux que Platon ait parlé des trois divinitez ſuprêmes qu'il reconnoiſſoit, en des termes ſemblables à ceux dont ſe ſervoient les premiers Chrétiens en parlant du Pere, du Fils, & du ſaint Eſprit. Je défie M. le Clerc de me produire un ſeul endroit de Platon, où il ſoit fait mention du ſaint

(3) *Biblioth. Univerſelle, tome X. page 207.*

Eſprit, où qui contienne quelque terme ſemblable à ceux dont ſe ſervoient les premiers Chrétiens en parlant de cette adorable Perſonne de la ſainte Trinité. Il en produit un dans ſa ſeptiéme lettre, que nous avons déja rapporté ; & où Platon parle de la maniere dont Dieu compoſa de deux ſubſtances differentes l'Ame du monde. Mais quel terme trouve-t-on dans ce paſſage, qui puiſſe appartenir au ſaint Eſprit ? Quel eſt l'ancien Chrétien, ou le Pere de l'Egliſe, qui l'ait cité, pour prouver que Platon a eu quelque connoiſſance de cette Perſonne divine ? M. le Clerc n'en produit aucun, quoy qu'il les accuſe tous en general d'y avoir trouvé le ſaint Eſprit, par l'extréme attachement qu'ils avoient pour la Philoſophie de Platon. Mais nous en croirons plûtôt ſaint Auguſtin (4) & Didyme d'Alexandrie, qui aſſurent en parlant des Philoſophes anciens, & ſur-tout de Platon, qu'ils ont « philoſophé ſans avoir jamais rien dit du ſaint Eſprit, « quoy qu'ils ne ſe ſoient pas tûs du Pere ni du Fils. «

Platon ni les autres Philoſophes anciens n'ont rien dit qui ait rapport au ſaint-Eſprit.

Secondement, nous avons déja fait voir que Platon n'a jamais rien dit de ces trois divinitez ſuprêmes, qui marque qu'il les ait aſſociées enſemble. Au contraire il eſt certain qu'il a mis une difference infinie

Platon n'a jamais aſſocié le Monde au Dieu ſouverain.

(4) Auguſt. Quæſt. in Exodum, l. II. Quæſt. xxv. Commendatur enim fortaſſe Trinitas, & quod verum eſt, ſummi Philoſophi gentium, quantum in eorum litteris indagatur, ſine Spiritu ſancto philoſophati ſunt, quamvis de Patre & Filio non tacuerint : quod etiam Didymus in libro ſuo meminit, quem ſcripſit de Spiritu ſancto. Vide illum Didymi librum apud Hieronymum, tomo IX. edit. Froben, pag. 397. Hujus libri initio ſtatim legitur ex interpret. S. Hieronymi : Appellatio Spiritûs ſancti, & ea quæ monſtratur ex ipſa appellatione ſubſtantiæ, penitus ab his ignoratur, qui extra ſacram Scripturam philoſophantur. Solummodo enim in noſtratibus litteris & notio ejus & vocabulum refertur, tam in novis quam in veteribus.

Preuve de cette verité par la maniere dont il fait parler le Dieu souverain à ce Dieu prétendu, appellé le Monde, ou l'Ame du monde.

entre la premiere & la troisiéme de ces divinitez, qui est le monde. Et quelle union, quelle ressemblance pouvoit-il supposer entre ce Dieu monstrueux, lié à un corps aussi vaste & aussi pesant que l'est le ciel & la terre, & le Dieu souverain, en qui il reconnoissoit une nature spirituelle, inalterable, immortelle, & infiniment élevée au dessus de tout ce qui est materiel, divisible & corporel? Mais écoutons comment il fait parler le Dieu souverain à cet autre dieu prétendu, appellé le monde, ou l'ame du monde, & à toutes les autres divinitez pareilles, qui étoient, comme luy, composées de corps & d'ame : rien ne marque mieux combien Platon étoit éloigné de les associer ensemble, ou de les comparer l'un à l'autre. Origene (5), saint Augustin (6), & saint Cyrille (7), se sont mocquez avec beaucoup de raison du discours que ce Philosophe fait tenir à Dieu en cette occasion : discours en effet le plus imperieux & le plus hautain qui fut jamais. M. Dacier (8) le trouve

(5) Origenes l. VI. contra Celsum, pag. 281. Εἴποι ἄν τις ῥῶ καὶ πρὸς ταῦτα, βουλόμενος ἀπαντᾶν τῷ Κέλσῳ, ὅτι καὶ Πλάτων ἀλαζονεύεται ἐν τῇ τοῦ Διὸς κατὰ τὸν Τίμαιον δημηγορίᾳ λέγων, Θεοὶ Θεῶν, ὧν ἐγὼ δημιουργὸς καὶ πατήρ. &c.

(6) Augist. Homil. CXLIII. de Tempore.

(7) Cyrillus l. II. contra Julianum : Καὶ δὴ καὶ θαυμάσας ἔχει (Ἰουλιανὸς), καὶ τοῦτο ἀκατασκέπτως, τὴν οὐκ οἶδ᾽ ὅπως αὐτῷ (Πλάτωνι) πεπλασμένην δημηγορίαν, ἣν δὲ πεποιῆσθαί φησι τὸν τῶν ὅλων Θεὸν, πρὸς γεννητούς τινας καὶ ψευδωνύμους Θεούς. οἶμαι δὲ δεῖν καὶ ἡμᾶς αὐτῷ πρὸς τοῦτο εἰπεῖν. εἰ μὲν γὰρ ἐν τούτοις ἠθοποιεῖ Πλάτων, καὶ κατὰ νόμον τῶν ποιητῶν, τῷ προσώπῳ τοῦ Θεοῦ περιτίθησι λόγους, οὕσπερ ἂν οἴηται πρέπειν αὐτῷ, διημάρτηκεν οὐ μετρίως τοῦ σκοποῦ, καὶ καταμωμήσαιτ᾽ ἄν τις αὐτὸν, προσωποποιεῖν οὐκ εἰδότα καθ᾽ ὃν ἔδει τρόπον. εἰ δὲ σκήπτεται τὸ θεοκλυτεῖν, χαιρέτω ληρῶν· οὐ γάρ τοι θέμις εἰπεῖν, θεοῖς τοῖς οὐκ ἀληθέσι, τῆς ἰδικῶς αὐτῷ τε καὶ μόνῳ πρεπούσης εὐκλείας ἐφεῖναι μεταλαχεῖν τὸν τῶν ὅλων κατεξουσιάζοντα Θεόν.

(8) *Vie de Platon, page 223.*

au contraire

au contraire fort beau ; & voicy à peu près comme il le traduit, en l'adouciſſant & en le chriſtianiſant, ſelon ſa coûtume, autant qu'il luy eſt poſſible.

Paroles de Platon.

Enfans des Dieux : toutes les œuvres qui ſont ſorties de mes mains, ſont indiſſolubles, autant que je le voudray, & pendant que je les ſoûtiendray. Ce n'eſt pas que tout ce qui a été lié, ne ſoit d'une nature à être déſuni ; mais il n'eſt pas d'un Créateur infiniment bon de détruire ſon ouvrage, lorſque cet ouvrage n'a rien de mauvais en luy. Vous avez été créez, & par conſequent vous ne ſçauriez être entierement immortels & indiſſolubles.

Reflexion de S. Auguſtin ſur ces paroles de Platon.

Saint Auguſtin dit icy fort agreablement (9), Que ces pauvres dieux entendant ces dernieres paroles, qui les menaçoient de la mort, d'une maniere ſi capable de les effrayer, ne pûrent ſans doute s'empêcher de trembler de tout leur corps. Pourquoy? Parce qu'ils deſiroient tous d'être immortels, & qu'ils ne vouloient point mourir. Je laiſſe à penſer en quel état ſe trouvoit alors le monde, ou l'ame du monde, qui ſans contredit étoit celuy de tous ces dieux, qui étoit le plus attaché à ſon corps, & qui devoit craindre davantage de le perdre : car que ſeroit-il devenu,

(9) Auguſt. Homil. ſupra cit. Inducitur Deus à Platone ipſo alloqui deos quos fecit de corporali & incorporali ſubſtantia, atque inter cætera dicere illis : Quoniam eſtis orti, immortales eſſe & indiſſolubiles non poteſtis. Jam ad iſtam vocem illi intremiſcere poterant. Quare ? Quia immortales eſſe cupiebant, & mori nolebant. Ergo ut eis auferret timorem, ſecutus adjunxit atque ait : Non tamen diſſolvemini, neque vos ulla mortis fata periment, nec erunt valentiora quam conſilium meum, quod majus eſt vinculum ad perpetuitatem veſtram, quam illa quibus colligati eſtis. Ecce Deus ſecuritatem dat diis à ſe factis, ſecuritatem illis dat immortalitatis : ſecuritatem illis dat quod non relinquant globos corporum ſuorum.

& où auroit-il pû se retirer, si ce malheur luy fût
» arrivé? Cependant pour les remettre tous de leur
» frayeur, continuë saint Augustin, le Dieu souverain
» de Platon ajoûte : Vous ne serez neanmoins jamais
» separez de vos corps, & la mort n'aura sur vous au-
» cun empire : ma volonté étant quelque chose de plus
» fort pour assurer vôtre immortalité, que la nature
» des corps ausquels vous avez été attachez à vôtre
» naissance. C'est ainsi, dit saint Augustin, que le Dieu
» souverain de Platon rassure tous ces Dieux qu'il a
» faits, en leur promettant l'immortalité, & en leur
» faisant esperer qu'ils ne quitteront point les globes
» de leurs corps.

On peut juger de là si Platon, après avoir fait parler le Dieu souverain avec tant de hauteur au monde; après avoir mis une si prodigieuse inégalité entre l'un & l'autre; étoit fort disposé à donner à Dieu ce même monde pour compagnon, & à les mettre tous deux dans le même rang, & dans la même categorie.

Quelle ressemblance se trouve entre les termes de Platon, & ceux des Chrétiens sur la Trinité.

Troisiémement, M. le Clerc nous renvoye à sa vie d'Eusebe, pour apprendre que Platon a parlé des trois divinitez suprêmes en des termes semblables à ceux des premiers Chrétiens : mais dans cette Vie il ne dit rien qui prouve cette conformité. Il produit seulement les passages de Platon, que nous avons rapportez cy-dessus; & l'on peut voir si à l'exception de deux ou trois mots, & en particulier de celuy de Verbe, que Platon avoit empruntez de la doctrine des Hebreux, on y trouve cette grande ressemblance

M. le Clerc,

que nôtre Auteur suppose icy, & dont il se mocque

ouvertement dans sa septiéme lettre. Aussi a-t-il soin de sauter incontinent de ces textes de Platon qu'il rapporte, à la maniere dont Plotin & Porphyre les ont expliquez, & dans laquelle on trouve en effet un peu plus de cette ressemblance dont il parle. Mais il y a, comme nous l'avons fait voir, une très-grande difference à mettre entre Platon, & ces nouveaux Platoniciens qui ont été les ennemis & les singes du Christianisme en tout ce qu'ils ont pû. Les Peres de l'Eglise y en ont toûjours mis beaucoup, en remarquant soigneusement que ceux-cy ayant vécu longtemps après la naissance de Jesus-Christ, ont trouvé dans leurs livres plusieurs choses, qu'ils ont visiblement empruntées de la Theologie des Chrétiens, & qu'ils ont mélées avec leurs chimeres Platoniciennes.

Après avoir supposé cette ressemblance dans sa Bibliotheque, s'en mocque dans sa VII. lettre critique.

Il ne la prouve dans sa Bibliotheque, qu'en attribuant à Platon les idées de Plotin & de Porphyre.

Les SS. Peres ont convaincu ces Platoniciés nouveaux d'avoir pris plusieurs choses de la Theologie des Chrétiens.

Ecoutons entre autres le pieux & sçavant Theodoret (1), qui après avoir cité quelques-uns de ces

Témoignage de Theodoret sur ce sujet.

(1) Theodoret. serm. II. ad Græcos : Ἕτερα δὲ καὶ πλεῖστα εἴρηται καὶ τούτῳ (Πλωτίνῳ), καὶ Πλουτάρχῳ, καὶ Νουμηνίῳ, καὶ τοῖς ἄλλοις ὅσοι τῆς τούτων ξυμμορίας. μετὰ γὰρ δὴ τὴν τοῦ Σωτῆρος ἡμῶν ἐπιφάνειαν οὗτοι γενόμενοι τῆς Χριστιανικῆς θεολογίας πολλὰ τοῖς οἰκείοις ἀνέμιξαν λόγοις, &c. Et infra: Καὶ μὴν δὴ καὶ τῶν θείων εὐαγγελίων ὅτι Πλούταρχος τε ὁ Πλωτῖνος ἐπηκουσάτην δηλοῖ δὲ τοῦτο σαφῶς ὁ Ἀμέλιος, τῆς Πορφυρίου πρωτεύσας διατριβῆς. ὑπεράγαται γὰρ τὸ τῆς Ἰωάννου θεολογίας προοίμιον, οὑτωσὶ λέγων, &c. *Le même Theodoret dans son sixiéme discours prouve encore que Plotin a tiré plusieurs choses des SS. Evangiles, & en particulier ce qu'il dit dans son livre de la Providence, que le Verbe a fait tout ce qui est. Il le prouve, dis-je, avec soin, parce qu'il juge cette verité importante, & afin que l'on ne soit point surpris de trouver dans ce Philosophe plusieurs choses qui approchent des veritez Chrétiennes.* Ταῦτα πολλοὺς τοιούτους ἀνελίξας λόγους ἐπήγαγεν (Πλωτῖνος) : οὕτω δὴ ἐξ ἑνὸς τοῦ καὶ τοῦ ἀπ' αὐτοῦ λόγου, ἀνέστη τόδε τὸ πᾶν καὶ διέστη. Ταῦτα δὲ καὶ οὗτος (Πλωτῖνος) ἐκ τῶν ἱερῶν λογίων σεσύληκεν. ἐκεῖνα γὰρ πάντως τῆς τῶν θείων εὐαγγελίων διδασκούσης θεολογίας, ὡς διὰ τοῦ λόγου πάντα ἐγένετο, καὶ χωρὶς αὐτοῦ ἐγένετο οὐδὲ ἕν. παμπόλλοις γὰρ ἔτεσιν οὗτος τῶν Ἀποστόλων νεώτερος. ἐκεῖνοι μὲν γὰρ ἐπὶ Τιβερίου Καίσαρος τῶν σωτηρίων ἦρξαντο κηρυγμάτων. Τιβέριον δὲ διεδέξατο Γάϊος,

passages de Platon dont nous venons de parler, en faisant remarquer que l'on y voit des traces des vols que ce Philosophe avoit faits dans les livres des Prophetes, produit ensuite les explications que les Platoniciens nouveaux en avoient données, comme il leur avoit plû ; & sur tout celle que Plotin a imagi-
» née dans son livre des Trois Hypostases. Ceux-cy,
» dit ce sçavant Evêque, ayant vécu après la naissance
» de nôtre Sauveur, ont mêlé dans leurs livres plu-
» sieurs choses de la Theologie des Chrétiens. Ainsi
» Plotin & Numenius expliquant le sentiment de Pla-
» ton, disent qu'il a établi trois Principes éternels, le
» Bien, l'Entendement, & l'Ame du monde, en ap-
» pellant le Bien celuy que nous appellons le Pere ;
» l'Entendement, celuy que nous nommons le Fils &
» le Verbe ; & enfin la Vertu qui anime & qui vivifie
» tout, celuy que les divines Ecritures appellent le
» saint Esprit. Tout cela, comme je l'ay dit, a été pillé
» de la Theologie des Hebreux ; car David a dit : que
» les cieux ont été affermis par la Parole de Dieu, &

ἐκεῖνον δὲ Κλαύδιος· εἶτα Νέρων καὶ Οὐεσπασιανὸς, καὶ Τίτος καὶ Δομετιανὸς, καὶ Νέρβας καὶ Τραϊανὸς, καὶ Ἀδριανὸς, καὶ Ἀντωνῖνος ὁ πρῶτος, καὶ Βῆρος, καὶ Κόμμοδος. ἐπὶ τούτου δὲ Ἀμμώνιος ὁ ἐπίκλην Σακκᾶς, τοὺς σάκκους καταλιπὼν, οἷς μετέφερε τοὺς πυροὺς, τὸν φιλόσοφον ἠσπάσατο βίον. τούτῳ φοιτῆσαί φασι καὶ Ὠριγένην τὸν ἡμέτερον, καὶ Πλωτῖνον τουτονί. τῆς δὲ Πλατίνου διδασκαλίας τετύχηκεν ὁ Πορφύριος. τὸν δὲ χρόνον οὐ τὴν ἄλλως ἀδολεσχῶν ἐπεσημηνάμην, δεικνὺς ὡς οὐ μόνον τὰ τῶν Ἑβραίων οὗτος, » καθάπερ ὁ Πλάτων, ἀλλὰ καὶ τὰ τῶν ἁλιέων, καὶ τὰ τοῦ σκυτοτόμου παιδευθεὶς, μεμάθηκεν ἐκεῖθεν ὡς ἐκ τοῦ νοῦ, καὶ τοῦ ἀπ' αὐτοῦ Λόγου, » τὰ πάντα καὶ ξυνέστη καὶ διέστη, καὶ τῆς προσηκούσης τετύχηκεν ἁρμονίας. *Loin donc que les Chrétiens ayent emprunté quoy que ce soit des Platoniciens ; ce sont les Platoniciens au contraire, & sur tout Plotin & ceux de sa cabale, qui ont pillé & corrompu plusieurs dogmes des Chrétiens. Nous l'avons prouvé déja par quantité de faits & d'autoritez : nous pourrons en produire encore d'autres dans la suite.*

que toute leur vertu est la production de son Esprit. « Mais Plotin & Plutarque ont de plus entendu quelque chose des saints Evangiles ; & on en a une preuve bien claire dans ce que dit Amelius, l'un des principaux condisciples de Porphyre. Theodoret rapporte ensuite le passage d'Amelius que nous avons cité ailleurs ; & dans lequel on voit évidemment que ce Platonicien avoit paraphrasé à sa maniere tout le commencement de l'Evangile de saint Jean.

Platoniciens nouveaux admirateurs & corrupteurs des saints Evangiles.

Le même Theodoret dit encore (2) en parlant de ce Philosophe, de Plotin, & des autres qu'il a nommez auparavant : Puis donc que les ennemis de « la veritable doctrine ne laissent pas de l'admirer « jusqu'à ce point, que d'enrichir leurs livres des morceaux qu'ils en ont dérobez, & que ces petites parties, quoique mélées avec quantité d'erreurs, ne perdent pas pourtant leur éclat, mais brillent au contraire au milieu de tous ces mensonges, comme des pierreries dans du fumier, ou pour parler avec l'Evangile, comme la lumiere au milieu des tenebres ; on peut juger de là combien la doctrine Chrétienne, qui est infiniment pure & exempte de toutes sortes d'erreurs, est digne de nótre amour & de nótre admiration. Et de fait, il y a grande difference entre une perle qui est dans un fumier, & cette même perle lorsqu'elle est mise sur le diadéme d'un Roy. Aimons donc à contempler la verité dans toute sa pureté ; car si elle ne laisse pas de briller au milieu de tout ce qui luy est de plus contraire, il est clair qu'elle est encore bien plus belle & bien plus éclatante, lorsqu'elle

(2) Idem Theodoret. serm. 11. eodem.

» est séparée de tout ce qui peut l'obscurcir.

On voit par ces paroles de Theodoret, qu'il mettoit une grande difference entre Platon & les Platoniciens nouveaux, comme en effet il y en a une très-grande en toutes manieres ; & qu'il ne doutoit pas que ceux-cy n'eussent emprunté plusieurs choses des Chrétiens ; & sur-tout qu'ils n'eussent contrefait autant qu'il leur avoit été possible, le Mystere de la Trinité, dans le nouveau systême de leurs trois Principes. Mais qu'est-il arrivé de là ? Ce que dit ailleurs le même Theodoret (3) à l'occasion de Porphyre : Que les singes peuvent bien contrefaire les hommes, mais qu'après tout ils restent toûjours ce qu'ils sont : c'est-à-dire, de très-vilains animaux ; qu'ainsi Porphyre & les autres Platoniciens ont bien pû contrefaire les dogmes des Chrétiens, mais que pour tout cela ils n'ont pas cessé d'être ce qu'ils étoient ; c'est-à-dire, des aveugles engagez dans les erreurs les plus grossieres, & que leurs dogmes des trois Principes n'a pas laissé d'être une opinion monstrueuse, & une fable très-mal concertée.

Platoniciens nouveaux comparez par Theodoret aux singes.

Mais pour revenir à M. le Clerc ; s'il a crû pouvoir dans sa Bibliotheque joindre aux passages de Platon les imaginations de Plotin, comme des témoignages fort propres pour montrer que Platon a reconnu les trois principes dont il s'agit, & qu'il en a parlé *dans des termes semblables à ceux dont se servoient les premiers Chrétiens, en parlant du Pere, du Fils, & du saint Esprit* ; il ne devoit donc pas dans sa septiéme

M. le Clerc, après avoir cité Plotin dans sa Bibliotheque, comme un fort bon interprete des sentimens de Platon, se mocque ensuite de luy dans sa VII. lettre critique.

(3) Idem serm. VII. loco supra descripto. *Theodoret compare en cet endroit les Platoniciens nouveaux à la corneille d'Esope.*

lettre (4) se mocquer de ces mêmes témoignages, & assurer qu'*il ne croit pas plus Plotin sur les veritables sentimens de Platon, que les Moines du septiéme siecle sur les dogmes de Jesus-Christ & des Apôtres.* Quoy qu'il en soit, on voit par-là que nôtre Auteur établit & renverse sans façon les mêmes autoritez, suivant qu'elles peuvent servir ou nuire à ses desseins & à ses vûës. Les raisonnemens de Plotin sur les trois Principes ou les trois Hypostases, l'accommodent fort dans sa Bibliotheque; il les produit donc, il les expose fort au long, il les fait valoir de son mieux : ces mêmes raisonnemens l'incommodent dans sa septiéme lettre critique; il s'en mocque, & les traite de fictions & d'imaginations creuses, sans se mettre en peine, s'il s'accorde là-dessus avec luy-même, ou s'il se contredit. Ainsi donc quoy qu'il traite indignement dans cette même lettre les Moines du septiéme siecle, n'entreprenons pas neanmoins de le réfuter; il se réfutera luy-même à la premiere occasion qui se presentera : Qu'il trouve seulement dans un manuscrit du septiéme siecle quelque passage, ou quelque differente leçon, qui favorise ses erreurs Sociniennes : alors ces Moines, dont il parle icy avec le dernier mépris, seront de saints & de sçavans personnages, qui au-

(4) Joannes Clericus Epist. VII. Critica, pag. 247. Sed Plotino tot sæculis post Platonem nato, nec alia ejus scripta proferenti quam quæ habemus; de Platonis genuina sententia non magis crediderim, quam Monachis VII. sæculi de dogmatibus Christi & Apostolorum. Nam quo jure Plotini Metaphysicæ meditationes haberi possunt supplementa indubitata eorum quæ Plato cogitavit, etiam ubi Platonis orationi nihil deest, potius quam quæ Novo Testamento addiderunt VII. sæculi Monachi. Imo vero Plotini figmenta suspecta habeamus necesse est, &c.

ront conſervé inviolablement le dépôt de la ſaine doctrine.

M. le Clerc veut nous perſuader que les Chrétiens ont pris des Platoniciens le terme de conſubſtantiel.

Je voudrois pouvoir ſuivre M. le Clerc dans ce qu'il dit dans ſa Bibliotheque (5) ſur ces explications de Plotin, de Porphyre, & de Jamblique, qu'il y produit. Nous ſerions ſurpris des remarques & des reflexions importantes dont il les accompagne. Nous verrions ſur tout l'admirable découverte qu'il a faite du terme de conſubſtantiel, dans un endroit du dernier de ces trois Philoſophes, où perſonne avant luy ne s'étoit aviſé de l'aller chercher. Nous admirerions l'uſage qu'il en fait, & les conſequences qu'il prétend en tirer. Mais quand finirions-nous, ſi nous voulions ſuivre cet Auteur dans tous ſes égaremens? Nous l'avertirons ſeulement icy en paſſant, que le terme de conſubſtantiel étoit en uſage parmi les Peres de l'Egliſe, pour exprimer ce que nous croyons de la Divinité éternelle du Fils de Dieu, avant que Plotin & Jamblique fuſſent au monde (6), & que s'il ſe trouve dans les ouvrages de ces Philoſophes quelque choſe de ſemblable à ce que les Chrétiens ont dit, c'eſt de la doctrine des mêmes Chrétiens qu'ils l'ont pris, ainſi que nous l'avons déja dit & prouvé plus d'une fois.

(5) *Biblioth. Univerſ. tome X. page 394.*

(6) *Saint Denys d'Alexandrie dans ſa lettre contre Paul de Samoſates, nous apprend que les SS. Peres qui l'avoient précedé, avoient appellé le Fils de Dieu conſubſtantiel à ſon Pere :* Τὸν φύσει κύριον καὶ λόγον τοῦ πατρὸς, δι᾽ οὗ τὰ πάντα ἐποίησεν ὁ πατὴρ, καὶ ὁμοούσιον τῷ πατρὶ εἰρημένον ὑπὸ τῶν ἁγίων πατέρων· περὶ γὰρ Θεοῦ ἡμᾶς ἐδίδαξαν. Tomo XI. Biblioth. Patrum Græcolat. Pariſ. pag. 277. *On peut conſulter ſur le même terme ce que dit ſaint Athanaſe* l. de Decretis Synodi Nicænæ, pag. 230. I. tom. novæ edit. Patrum Benedict. & l. de Sententia Dionyſii, pag. 256,

Quatriémement,

Quatriémement, pour achever ce que nous avons à dire sur le passage de Clement d'Alexandrie cité par nôtre Auteur : non seulement il est faux, comme nous venons de le faire voir, que Platon ait parlé des trois Divinitez suprêmes, en des termes semblables à ceux dont se servoient les Chrétiens, en parlant du Pere, du Fils, & du saint Esprit ; mais la conclusion que M. le Clerc tire de là, est encore beaucoup plus fausse : Que *Clement d'Alexandrie a crû que la doctrine de ce Philosophe étoit la même que celle des Chrétiens*. Clement d'Alexandrie parle à l'occasion de ce passage de Platon (7) : Toutes choses sont autour « de leur Roy : elles sont à cause de luy, & il est seul « la cause des bonnes choses, second pour les secon- « des, troisiéme pour les troisiémes. C'est ainsi que « M. Dacier a traduit ce passage ; & voicy ce que Clement d'Alexandrie (8) ajoûte ensuite, de la maniere

Fausseté de la cõclusion que M. le Clerc tire des paroles de Clement d'Alexandrie.

(7) Plato Epist. II. ad Dionys. Syracus. loco supra relato.

(8) Clemens Alex. l. v. Strom. pag. 598. edit. Colon. Σιωπῶ γὰρ Πλάτωνα. ἄντικρυς οὗτος ἐν τῇ πρὸς Ἔραστον καὶ Κορίσκον ἐπιστολῇ φαίνεται πατέρα καὶ υἱὸν, οὐκ οἶδ' ὅπως, ἐκ τῶν Ἑβραϊκῶν γραφῶν ἐμφαίνων παρακελευόμενος κατὰ λέξιν· ἐπομνύντας σπουδῇ τε ἅμα μὴ ἀμούσῳ καὶ τῆς σπουδῆς ἀδελφῇ παιδείᾳ τὸν πάντων Θεὸν αἴτιον, καὶ τοῦ ἡγεμόνος καὶ αἰτίου πατέρα Κύριον ἐπομνύντας· ἐὰν ὀρθῶς φιλοσοφήσητε, εἴσεσθε. ἥτε ἐν Τιμαίῳ δημηγορία πατέρα καλεῖ τὸν δημιουργὸν λέγουσα ὧδέ πως· Θεοὶ Θεῶν, ὧν ἐγὼ πατὴρ δημιουργός τε ἔργων. ὥστε καὶ ὅταν εἴπῃ, Περὶ τὸν πάντων βασιλέα πάντα ἐστὶ, κἀκείνου ἕνεκεν τὰ πάντα· κἀκεῖνο αἴτιον ἁπάντων καλῶν· δεύτερον δὲ περὶ τὰ δεύτερα· καὶ τρίτον περὶ τὰ τρίτα· οὐκ ἄλλως ἔγωγε ἐξακούω, ἢ τὴν ἁγίαν Τριάδα μηνύεσθαι· τρίτον μὲν γὰρ εἶναι τὸ ἅγιον πνεῦμα· τὸν υἱὸν δὲ, δεύτερον δι' οὗ πάντα ἐγένετο κατὰ βούλησιν τοῦ πατρός. *Voilà le passage entier de Clement d'Alexandrie, dans lequel il est visible qu'il ne dit pas que Platon ait connu la sainte Trinité, mais seulement que luy Clement interprete ainsi les paroles de ce Philosophe, & qu'il croit pouvoir les appliquer à ce mystere, en consequence des deux autres passages qu'il rapporte, & où Platon en suivant la doctrine des Hebreux a eu je ne sçay quelle idée, qu'il y a en Dieu un Pere & un Fils.*

» dont M. le Clerc traduit ſes paroles : Je conçois, dit
» cet ancien Auteur, que Platon n'a entendu par là au-
» tre choſe que la ſainte Trinité, & que le troiſiéme
» Etre dont il parle, eſt le ſaint Eſprit, comme le ſe-
» cond eſt le Fils, par lequel toutes choſes ont été fai-
» tes ſelon la volonté du Pere.

Clement d'Alexandrie a été fort éloigné de croire que la doctrine de Platon fût la même que celle des Chrétiens.

Pour reconnoître d'abord la fauſſeté de la concluſion que M. le Clerc tire de ce paſſage de Clement d'Alexandrie, nous n'avons qu'à nous ſouvenir, qu'il ſe trouve dans le même endroit que tous les autres que nous avons examinez juſqu'à preſent, & dont nous avons fait voir que nôtre Auteur a ſi indignement abuſé. Il ſe trouve, dis-je, dans cet endroit du cinquiéme livre des Stromes de Clement d'Alexandrie, où cet ancien Pere de l'Egliſe fait profeſſion de rapporter les vols que Platon & tous les autres Auteurs payens, tant Poëtes que Philoſophes, ont faits dans les livres ſaints. Or nous avons déja montré par des preuves certaines, tirées du même endroit, & par d'autres témoignages exprès du même Pere, qu'il a été perſuadé que Platon & tous ces autres Auteurs payens avoient très-mal compris les veritez qu'ils avoient tirées de la doctrine des Hebreux ; & qu'ils les avoient alterées & corrompuës par un grand nombre de fables & d'erreurs qu'ils y avoient mêlées. Donc Clement d'Alexandrie n'a point crû que la doctrine de Platon contenuë dans le paſſage dont il s'agit, fût la même choſe que celle des Chrétiens ſur le Myſtere de la Trinité.

Abſurditez manifeſtes qui s'enſuivent de

Montrons cette même verité d'une maniere encore plus palpable. Clement Alexandrin (9) rap-

(9) Idem Clemens ſtatim poſt illa verba : Κατὰ βούλησιν τοῦ πατρός. Ὁ

porte incontinent après, un autre passage de Platon, où ce Philosophe raconte que Zoroastre étoit ressuscité douze jours après sa mort ; & ce Pere ajoûte que peut-être Platon a voulu signifier par là la Resurrection des morts que nous attendons. Il rapporte encore plus haut (1) dans le même endroit, ainsi que nous l'avons déja remarqué, ce que le même Philosophe a dit après tous les Poëtes, du Cocyte, de l'Acheron & du Pyriphlegethon : & il ajoûte que l'on « voit par-là que Platon a connu ce que l'Ecriture ap- « pelle Gêne. Il produit ensuite (2) ce que le même « Philosophe enseigne parmi les autres fables de sa metempsychose, que la Parque Lachesis associe à toutes les ames qui retournent sur la terre pour prendre de nouveaux corps, un démon qui les conduit, &

La maniere de raisonner de M. le Clerc.

δι' αὐτὸς ἐν τῷ δεκάτῳ τῆς πολιτείας, Ἠρὸς τοῦ Ἀρμενίου, τὸ γένος Παμφύλου, μέμνηται, ὅς ἐστι Ζωροάστρης.... τὸν δὴ Ζωροάστρην τοῦτον ὁ Πλάτων δωδεκαταῖον ἐπὶ τῇ πυρᾷ κείμενον ἀναβιῶναι λέγει· τάχα μὲν οὖν τὴν ἀνάστασιν, τάχα δὲ ἐκεῖνα αἰνίσσεται, &c.

(1) Idem paulo superius, pag. 592. loco supra relato.

(2) Idem eadem pag. Τῶν μικρῶν δὲ καὶ τὴν χώραν καὶ ἐλαχίστων τοὺς ἀγγέλους τοὺς ὁρῶντας τὸν Θεὸν, περὶ δὲ καὶ τὴν εἰς ἡμᾶς δι' ἀγγέλων τῶν ἐφεστώτων ἥκουσαν ἐπισκοπὴν ἐμφαίνων ἡ γραφή· ἐπειδὴ πάσας τὰς ψυχὰς τοὺς βίους ᾑρῆσθαι, ὥσπερ εἴλαχον, ἐν τάξει, περὶ τὴν Λάχεσιν· ἐκείνην δὲ ἑκάστῳ, ὃν εἵλετο δαίμονα, τοῦτον φύλακα συμπέμπειν τοῦ βίου, καὶ ἀποπληρωτὴν τῶν αἱρεθέντων. τάχα δὲ καὶ τῷ Σωκράτει τὸ δαιμόνιον τοιοῦτό τι ἠνίσσετο. *Clement d'Alexandrie depuis la page 591. jusqu'à la page 615. où finit le V livre de ses Stromes, produit un très-grand nombre de passages pareils, tant des Poetes que des Philosophes, & des autres Auteurs payens, où il trouve quelques traces des veritez de l'Ecriture. M. le Clerc dira-t-il, que Clement a crû que toutes ces fables des Poetes, & toutes ces opinions des Philosophes étoient entierement la même chose que ce que l'Ecriture enseigne? Dira-t-il que Clement d'Alexandrie a adopté toutes ces fables & toutes ces opinions, comme autant de veritez & de dogmes du Christianisme? Ajoûtons, pour ce qui regarde en particulier le Mystere de la Trinité, que le même Clement trouve, comme nous l'avons deja dit,*

qui les oblige de demeurer dans ces corps ; & il ajoûte que cela ſe rapporte à ce que l'Ecriture nous apprend des Anges Gardiens qui ont ſoin de nous, & que peut-être le démon de Socrate, dont Platon parle ſi ſouvent, marque encore la même choſe.

S'il eſt permis de raiſonner comme nôtre Auteur, il faudra conclure de là, que Clement d'Alexandrie a crû que ce que Platon dit de la reſurrection prétenduë de Zoroaſtre ou d'Erus Armenius, du Cocyte & de l'Acheron, de la Parque Lacheſis & de ſes démons, ainſi que de celuy de Socrate, étoit toute la même choſe que ce que l'Ecriture nous apprend de la Reſurrection, de l'Enfer, & des Anges Gardiens ; & que dans cette perſuaſion il a adopté toutes ces fables, & nous les a tranſmiſes avec tous les autres Peres de l'Egliſe : comme autant d'articles de foy. Qui ne ſeroit étonné de l'injuſtice & de l'extravagance d'une pareille concluſion ? Ne faut-il pas être ignorant ou malin au dernier point, pour ne pas reconnoître que Clement d'Alexandrie dans cette expoſition qu'il fait des vols de Platon, ne prétend rien autre choſe, comme il le declare ſi ſouvent & ſi préciſément, ſinon que Platon & tous les autres anciens Philoſophes & Poëtes payens, ont eu quelque con-

But que Clement d'Alexandrie ſe propoſe dans l'endroit de ſes Stromes, dont M. le Clerc abuſe, pour attribuer à cet ancien Auteur toutes ſortes d'erreurs & de chimeres.

qu'Homere a parlé du Pere & du Fils de même qu'Orphée ; & ſur tout que le Poëte Comique Epicharmus a fait mention dans ſes Comedies, du Verbe. Puiſque M. le Clerc ſoûtient que Clement d'Alexandrie a crû que ce que dit Platon ſur ce ſujet, eſt parfaitement conforme à ce que l'Ecriture nous enſeigne, il faut neceſſairement qu'il admette la même choſe de ces Poëtes, & qu'il ſoûtienne que Clement d'Alexandrie a été perſuadé qu'ils avoient connu le Fils de Dieu & le Myſtere de la Trinité auſſi parfaitement que les Chrétiens les mieux inſtruits. Quelle abſurdité !

noissance des veritez contenuës dans les divines Ecritures, & que malgré les fables & les erreurs qu'ils ont mêlées avec ces veritez, on en découvre encore des traces dans leurs ouvrages? Voilà ce que Clement d'Alexandrie a prétendu uniquement, ainsi que les autres Peres de l'Eglise, qui ont travaillé sur le même dessein, afin de porter les Payens à quitter les ruisseaux bourbeux de leurs Poëtes & de leurs Philosophes, pour s'attacher à la source de toutes les veritez, qui est l'Ecriture sainte.

Nouvelles consequences absurdes, qui font voir l'ignorance ou la malignité de M. le Clerc.

Que si pour avoir entrepris dans cette vûë, de produire les passages des Philosophes & des Poëtes, dans lesquels on trouve ces traces de la doctrine des Hebreux, on peut soupçonner les Peres de l'Eglise d'avoir crû que la doctrine de ces Payens étoit la même chose que celle des Chrétiens; on pourra encore les soupçonner d'avoir crû que la fable de Promethée, celle de Pandore, celle des Géans qui entreprirent d'escalader le ciel, celle de Deucalion & de Pyrrha: que toutes ces fables, dis-je, & quantité d'autres pareilles qu'ils rapportent, sont la même chose que ce que l'Ecriture nous apprend touchant la création de l'homme, la Tour de Babylone, & le Déluge: on pourra dire qu'ils ont adopté toutes ces fables, & qu'ils nous les ont ensuite proposées dans leurs écrits comme étant la veritable doctrine de l'Ecriture sur tous ces points. Encore une fois a-t-on jamais eu une imagination pareille? Qui que ce soit s'est-il jamais trompé sur le but que les Peres de l'Eglise se sont proposé, en rapportant tous ces passages des Poëtes & des Philosophes?

Ainsi donc quand Clement d'Alexandrie a rapporté celuy de Platon dont il s'agit, il est évident qu'il a été fort éloigné de croire, que la doctrine de ce Philosophe fût la même que celle des Chrétiens; ou de prétendre que Platon ait connu le Pere, le Fils, & le saint Esprit, comme les Chrétiens connoissent ces trois adorables Personnes. Tout ce qu'il a prétendu, est que l'on voit dans les passages de Platon qu'il rapporte, quelques traces & quelques vestiges qui peuvent faire croire que ce Philosophe a eu quelque connoissance imparfaite, quelque idée grossiere & mêlée de plusieurs erreurs, de ce que l'Ecriture nous apprend sur ce sujet; de la même maniere que l'on voit par les fables des Poëtes dont nous venons de parler, qu'ils ont eu quelque connoissance de ce que la même Ecriture nous enseigne de la Création de l'homme, de la Tour de Babylone, & du Déluge: de la même maniere enfin que Platon luy-même paroît avoir eu quelque idée de la Resurrection, des Récompenses & des Châtimens de l'autre vie, & de plusieurs autres veritez pareilles que l'on trouve dans ses ouvrages, mêlées & confonduës avec un grand nombre de fables & d'erreurs.

Clement d'Alexandrie, loin d'avoir crû que la doctrine de Platon fût la même chose que celle des Chrétiens, ne dit pas même que ce Philosophe ait connu la Trinité, comme M. le Clerc le luy fait dire

En effet, remarquons que Clement d'Alexandrie dans le passage que M. le Clerc cite de luy, ne dit pas que Platon ait connu les trois Personnes de la Trinité, ou même qu'il les ait voulu marquer par ce qu'il dit; mais seulement que pour luy il conçoit que les paroles de ce Philosophe peuvent être prises en ce sens, & qu'il croit pouvoir les expliquer en les rapportant à ces trois adorables Personnes. Et s'il

croit pouvoir leur donner cette explication, ce n'est pas sur la ressemblance qu'il trouve dans ce passage avec ce que les Chrétiens disent ou croyent de ce Mystere. Car comment & en quoy auroit-il pû y appercevoir cette ressemblance? Y a-t-il rien de plus obscur que ces paroles de Platon, & de plus susceptible de tous les sens qu'on voudra leur donner? Mais c'est en consequence de deux autres passages de ce Philosophe, & sur tout de celuy que nous avons rapporté de sa lettre à Eraste & à Corisque, où, comme dit Clement d'Alexandrie, il paroît clairement que « Platon en suivant la doctrine des Hebreux a designé « je ne sçay comment, le Pere & le Fils; de méme que « dans son Timée il donne encore le nom de Pere à « l'Auteur de l'Univers. C'est pourquoy, continuë cet « ancien Pere, quand ce méme Philosophe dit: Que « tout est autour du Roy de toutes choses, & que tou- « tes choses sont à cause de luy: quand il l'appelle la « cause de tout ce qu'il y a de bon; & qu'il ajoûte, « second autour des secondes, troisiéme autour des « troisiémes; pour moy je conçois que ces paroles ne « marquent rien autre chose que le Mystere de la Tri- « nité. C'est ainsi que Clement d'Alexandrie croit pouvoir expliquer ces paroles de Platon, comme il en explique une infinité d'autres du méme Philosophe, des Poëtes, & des autres anciens Auteurs payens; parce que supposant, comme il est vray, qu'ils ont eu quelque connoissance des veritez contenuës dans les divines Ecritures, il croit pouvoir rapporter à ces veritez plusieurs de leurs sentimens, de leurs paroles, & de leurs fables mémes.

CH. XVI. *Passage d'Origene, & maniere artificieuse dont M. le Clerc le tourne.*

EN VOILA trop sur ce sujet. Venons enfin aux autres passages citez par nôtre Auteur, & voyons s'il les explique avec plus de sincerité & de bonne foy. Celuy qu'il produit ensuite, est tiré d'Origene, & voicy comment il l'expose : *Origene contre Celse ne nie point que Platon n'ait dit la verité en parlant de Dieu & de son Fils ; il soûtient seulement qu'il n'a pas fait l'usage qu'il devoit de ses lumieres. Il ne dit point que le fonds de la doctrine Chrétienne est different en cela de celle de Platon, mais que ce Philosophe l'avoit apprise des Juifs.* Voilà un nouveau tour, un nouvel artifice de M. le Clerc.

Quelle idée ce tour artificieux de M. le Clerc presente d'abord à l'esprit.

En effet, à l'entendre parler de la sorte, qui ne croiroit qu'Origene a examiné fort au long ce que Platon dit de Dieu & de son Fils ; & qu'aprés avoir comparé les paroles & les sentimens de ce Philosophe avec ce que la Foy nous apprend de ces deux adorables Personnes de la sainte Trinité, il n'y a trouvé aucune difference ; & que convaincu au contraire, que c'étoit entierement la même chose, & que Platon avoit parfaitement bien entendu sur ce sujet le sens des Ecritures, il n'a trouvé rien à reprendre dans ce Philosophe, sinon qu'il n'avoit pas fait l'usage qu'il devoit de ses lumieres. C'est là l'idée que les paroles artificieuses de M. le Clerc presentent d'abord à l'esprit. On pourroit s'y tromper sans doute, si avec le talent merveilleux qu'a cet Ecrivain d'interpreter & d'exposer malignement les passages des Peres de l'Eglise, il avoit encore celuy de fasciner les yeux de ceux qui les lisent dans leurs sources ; mais par malheur pour luy, en consultant dans eux-mêmes

les Auteurs qu'il cite, on découvre incontinent ses artifices & ses subtilitez captieuses.

Ce qu'Origene dit en effet, & à quelle occasion.

Voicy donc sur quoy il fait parler Origene de la maniere que nous venons d'entendre. Cet ancien Pere répond à Celse, qui objectoit aux Chrétiens, que tout ce qu'ils disoient de meilleur, avoit été dit long-temps auparavant par Platon; sans que ce Philosophe neanmoins mêlât rien d'incroyable & de prodigieux dans ses discours, sans qu'il exigeât que l'on s'y soûmît aveuglément, & enfin sans vouloir qu'avant toutes choses on crût qu'un tel étoit Fils de Dieu, & qu'il avoit enseigné telle doctrine. Sur quoy Celse produisoit plusieurs endroits de Platon, comme contenant une morale & une doctrine bien plus parfaite que celle des Chrétiens. Origene donc répondant à toutes ces calomnies de Celse, avec cette exactitude & cette force que l'on a toûjours admirée dans son ouvrage (3), dit en passant: Qu'il s'étonne « que Celse qui veut paroître sçavoir tout, & qui af- « fecte de produire tant de passages de Platon, dissimule « celuy où ce Philosophe parle du Fils de Dieu dans « sa lettre à Hermias & à Corisque, où il dit: Il faut « que vous preniez à témoin le Dieu souverain, maî- « tre de toutes les choses qui sont, & de celles qui se- « ront, & Pere du Souverain, qui est la cause des Etres, « que nous connoîtrons aussi clairement qu'il est pos- « sible à des hommes heureux, si nous nous appli- «

(3) Origenes l. VI. adversus Celsum, pag. 280. edit. Cantabrig. Spenceri. ὁ δὲ πάντ' ἐπαγγελλόμενος εἰδέναι Κέλσος καὶ πολλὰ τῶν Πλάτωνος παρατιθέμενος, ἑκὼν, οἶμαι, σιωπᾷ τὸν περὶ υἱοῦ θεοῦ λόγον, τὸν παρὰ Πλάτωνι λεγόμενον ἐν τῇ πρὸς Ἑρμείαν καὶ Κορίσκον ἐπιστολῇ. οὕτω δὲ ἔχει ἡ τοῦ Πλάτωνος λέξις· Καὶ τὸν τῶν πάντων Θεὸν, &c.

„ quons comme il faut à la Philosophie.

Fausseté du Commentaire que M. le Clerc fait sur les paroles d'Origene.

Voilà tout ce que dit Origene sur ce passage de Platon, & c'est là-dessus que M. le Clerc raisonnant à son gré, & faisant des commentaires d'une façon toute nouvelle, dit : Qu'*Origene ne nie point que Platon n'ait dit la verité en parlant de Dieu & de son Fils : Qu'il ne dit pas que le fonds de la doctrine Chrétienne soit different en cela de celle de Platon.* Il est vray qu'Origene ne dit rien de tout ce que M. le Clerc luy fait dire icy ; & neanmoins par ce nouveau tour de phrase : Origene ne nie point, Origene ne dit pas ; M. le Clerc a trouvé le moyen de faire dire à Origene tout ce qu'il juge à propos : il a trouvé le secret de luy faire dire, ou au moins de nous faire entendre, qu'Origene a crû que Platon a dit la verité en parlant du Fils de Dieu, & que le fonds de la doctrine Chrétienne n'est pas different de celle de ce Philosophe. Qui n'admireroit la subtilité de nôtre Auteur, & ce rare secret qu'il a de faire dire aux Peres de l'Eglise ce qu'ils ne disent pas, sans qu'on puisse neanmoins l'accuser luy-même d'avoir dit faux ? Mais si quelqu'un s'avisoit de profiter de son secret, & d'employer contre luy cette nouvelle methode de citer les Peres de l'Eglise, ne pourroit-il pas luy prouver par l'autorité d'Origene & de tous les autres SS. Peres, qu'il est de mauvaise foy, & qu'il cherche par tout à nous en imposer. Comment cela ? La chose est évidente : c'est qu'Origene ni les autres SS. Peres ne le nient pas, & ne disent pas certainement le contraire.

Autre artifice

Découvrons encore un autre artifice de M. le

Clerc. Il consiste en ce qu'il dit, qu'Origene n'a point nié que Platon n'ait dit la verité en parlant de Dieu *& de son Fils.* Ces dernieres paroles sont une addition de M. le Clerc, qui ajoûte, qu'*Origene soûtient seulement que Platon n'a point fait l'usage qu'il devoit de ses lumieres.* Nôtre Auteur fait entendre par-là, comme l'on voit, qu'Origene soûtient, que quoique Platon ait dit la verité, en parlant de Dieu & de son Fils, il n'a pas sçû neanmoins profiter des lumieres qu'il avoit sur l'une & sur l'autre de ces adorables Personnes. Mais Origene ne parle pas ainsi (4) : car quand il soûtient que Platon n'a pas fait l'usage qu'il devoit de ses lumieres : quand il assure qu'il s'est rendu coupable de la plus grossiere idolâtrie : quand il luy applique enfin, comme tous les autres Peres de l'Eglise, les paroles de l'Apôtre saint Paul aux Romains ; Origene ne parle que de la connoissance que Platon a euë de Dieu ; & point du tout de celle qu'il

de M. le Clerc dans la maniere dont il expose ce que dit Origene.

(4) Origenes eodem l. VI. pag. 276. Πλάτων ὁ τοῦ Ἀρίστωνος τὰ περὶ τοῦ πρώτου ἀγαθοῦ διασημαινέτω ἔν τινι τῶν ἐπιστολῶν, καὶ φασκέτω· Μηδαμῶς εἶναι ῥητὸν τὸ πρῶτον ἀγαθὸν, ἀλλ᾽ ἐκ πολλῆς συνουσίας ἐγγινόμενον καὶ ἐξαίφνης οἷον ἀπὸ πυρὸς πηδήσαντος, ἐξαφθὲν φῶς ἐν τῇ ψυχῇ. ὧν καὶ ἡμεῖς ἀκούσαντες συγκατατιθέμεθα ὡς καλῶς λεγομένοις· ὁ Θεὸς γὰρ αὐτοῖς ταῦτα καὶ ὅσα καλῶς λέλεκται, ἐφανέρωσε· διὰ τοῦτο καὶ τοὺς τὰ ἀληθῆ περὶ Θεοῦ ὑπολαβόντας, καὶ μὴ τὴν ἀξίαν τῆς περὶ αὐτοῦ ἀληθείας θεοσέβειαν ἀσκήσαντας, φαμὲν ὑποκεῖσθαι ταῖς τῶν ἁμαρτανόντων κολάσεων. αὐταῖς γὰρ λέξεσί φησι περὶ τῶν τοιούτων ὁ Παῦλος, ὅτι ἀποκαλύπτεται, &c. *Origene rapporte ensuite tout ce passage de l'Epître de saint Paul aux Romains, en l'appliquant à Platon, qu'il accuse avec Socrate d'avoir retenu la verité dans l'injustice : particulierement en ce qu'après avoir dit que le Souverain Bien est ineffable, &c il n'a pas laissé que de descendre au port de Pirée, pour y adorer Diane : & en ce qu'après avoir raisonné sur l'immortalité de l'ame, & parlé de la felicité des gens de bien apres cette vie, il a fini tous ses beaux & magnifiques raisonnemens par le Coq que Socrate ordonne en mourant que l'on sacrifie à Esculape.*

a euë de son Fils. Mais il étoit necessaire que M. le Clerc fit mention en cet endroit du Fils de Dieu, dont Origene ne dit mot, afin de pouvoir conclure de-là avec quelque apparence, quoique toûjours sans raison, qu'Origene a crû que le sentiment de Platon & celuy des Apôtres sur le Fils de Dieu & sur le Mystere de la Trinité, étoit le même.

Ch. XVII. *Témoignage de l'Empereur Constantin, comment traduit & expliqué par M. le Clerc.*

Le dernier passage cité par nôtre Auteur dans sa Bibliotheque, est tiré du discours que l'Empereur Constantin (5) fit aux Peres du Concile de Nicée; & voicy comme il le traduit: *Constantin*, dit-il, *dans sa harangue aux Saints, après avoir loüé Platon de ce que c'est le premier Philosophe qui a porté les hommes à la contemplation des choses intelligibles, continuë ainsi: Il a parlé d'un premier Dieu qui est au dessus de toute essence, en quoy il a fort bien fait. Il luy en a encore soûmis un second, & a distingué en nombre deux Essences, la perfection de l'une étant la même que celle de l'autre, & l'essence du second Dieu tirant son existence du premier. Car c'est celuy-cy qui est l'Auteur & le Directeur de toutes choses, étant au dessus de tous. Celuy qui est après luy ayant executé ses ordres, luy attribuë comme à la cause suprême la production de l'univers. Il n'y en a donc qu'un, à proprement parler, qui ait soin de tout, & qui y pourvoye, sçavoir, la Raison qui est*

(5) Constantinus Magnus in orat. ad Sanctorum cœtum, cap. IX. Αὐτός τε ὁ ὑπὲρ πάντας τοὺς ἄλλους ἠπιότατος Πλάτων, καὶ τὰς διανοίας ἀνθρώπων πρῶτος ἀπὸ τῶν αἰσθήσεων ἐπὶ τὰ νοητὰ καὶ ἀεὶ ὡσαύτως ἔχοντα ἐθίσας ἀνακύψαι, ἀναβλέψας τ᾽ ἐπὶ τὰ μετάρσια καὶ διδάξας, πρῶτον μὲν Θεὸν ὑφηγήσατο τὸν ὑπὲρ τὴν οὐσίαν· καλῶς ποιῶν· ὑπέταξε δὲ τούτῳ καὶ δεύτερον. καὶ δύο οὐσίας τῷ ἀριθμῷ διεῖλε, μίας οὔσης τῆς ἀμφοτέρων τελειότητος, τῆς τε οὐσίας τοῦ δευτέρου Θεοῦ τὴν ὕπαρξιν ἐχούσης ἐκ τοῦ πρώτου. αὐτὸς γάρ ἐστιν ὁ δημιουργὸς καὶ διοικητὴς τῶν ὅλων, δηλονότι ὑπεραναβεβηκώς, &c.

Dieu, & qui a mis toutes choses dans leur ordre. Cette Raison étant Dieu, est aussi Fils de Dieu; car qui pourroit l'appeller autrement, sans commettre un grand peché. Celuy qui est le Pere de toutes choses, est censé avec justice le Pere de sa propre raison. Jusques-là Platon n'a rien dit que de sage ; mais il s'est éloigné de la verité, en introduisant une multitude de Dieux, & en leur donnant à chacun sa forme.

Conclusion que M. le Clerc tire de ce passage, & ce qu'il suppose pour avoir lieu de la tirer.

Il y auroit bien des remarques à faire sur la maniere artificieuse & maligne dont M. le Clerc a traduit ce passage ; mais je me borne à ce qui regarde la conclusion qu'il en tire, & qui est que Constantin, ainsi que plusieurs Peres de l'Eglise des trois premiers siecles, a crû sur ce qu'il rapporte icy de Platon, que le sentiment de ce Philosophe sur le Fils de Dieu étoit le même que celuy des Apôtres. Pour cela, M. le Clerc suppose en premier lieu, que tout ce que Constantin dit icy, n'est qu'une simple exposition qu'il fait du sentiment de Platon. Il suppose en second lieu, que le même Constantin approuve entierement ce sentiment ; & c'est ce qu'il prétend prouver par ces paroles qu'il a mises en lettre Italique, & qu'il a même rapportées en Grec : Jusques-là Platon n'a rien dit que de sage. Mais ces deux suppositions sont fausses.

Fausseté de ces suppositions.

Car je soûtiens que Constantin refute icy le sentiment de Platon, ou plutôt des Platoniciens nouveaux, autant & plus qu'il ne l'expose & qu'il ne l'approuve. Il l'expose à la verité par ces premieres paroles : *Platon a enseigné que le premier Dieu étoit au dessus de toute substance;* & il approuve ce sentiment, en ajoûtant qu'en cela Platon a bien fait : c'est-à-dire, qu'il a eu raison de reconnoitre que Dieu

étoit d'une nature fort élevée au dessus de toutes les autres substances. Mais il s'en faut bien que Constantin dise la même chose de ce qui suit : *A ce premier Dieu Platon en a ajoûté un second, & a distingué deux Essences en nombre :* Il s'en faut bien, dis-je, qu'il approuve ces deux Essences, que Platon ou les Platoniciens reconnoissoient dans leurs deux premiers Dieux ; puisqu'il ajoûte incontinent, en reprenant ces Philosophes, qu'*il n'y a qu'une Essence egalement parfaite dans l'un & dans l'autre : le second Dieu tirant son existence & procedant du premier.* Constantin ne se contente pas de cela ; mais continuant son raisonnement contre ces Philosophes, il ne veut pas qu'ils distinguent deux Dieux, le premier & le second ; mais il ajoûte (6), *que s'ils veulent raisonner exactement, ils doivent reconnoître que le Pere & le Verbe ne sont qu'un même Dieu.*

Réponse à une objection. Mais puisque l'Empereur Constantin corrige ainsi le sentiment de Platon, en montrant qu'il n'a point dû admettre deux Dieux ni deux Essences differentes: Pourquoy donc, ajoûte-t-il (7), *jusques icy Platon a*

(6) Idem ibid. Εἷς ἂν οὖν εἴη κατὰ τὸν ἀκριβῆ λόγον, ὁ τὴν πάντων ἐπιμέλειαν ποιούμενος, προνοούμενός τε αὐτῶν Θεὸς Λόγος, κατακοσμήσας τὰ πάντα· ὁ δὲ Λόγος αὐτὸς Θεὸς ὢν, αὐτὸς τυγχάνει καὶ Θεοῦ παῖς. *On sera d'autant plus convaincu que l'Empereur Constantin censure icy les erreurs de Platon ou des Platoniciens, que l'on sçaura que le but qu'il se propose dans ce chapitre, est de montrer que les Philosophes en general, & Platon en particulier, ayant voulu raisonner sur tout, se sont trompez dans leurs opinions.* Περὶ τῶν φιλοσόφων, οἳ διὰ τὸ πάντα βούλεσθαι εἰδέναι, περὶ τὰς δόξας ἐσφάλησαν.

(7) Idem ibid. Μέχρι μὲν οὖν τούτου, Πλάτων σώφρων ἦν· ἐν δὲ τοῖς ἑξῆς εὑρίσκεται διαμαρτάνων τῆς ἀληθείας, πλῆθός τε Θεῶν εἰσάγων, καὶ ἑκάστοις ἐπιτιθεὶς μορφάς· ὅπερ καὶ παραίτιον ἐγένετο τῆς μείζονος πλάνης παρὰ τοῖς ἀλογίστοις τῶν ἀνθρώπων, &c.

été sage? Je réponds qu'il ne parle ainsi, que parce qu'il va exposer incontinent après, une erreur bien plus étrange de Platon, qui consiste dans cette multitude de divinitez de toutes sortes de formes, de figures & d'especes, que ce Philosophe a introduite : Erreur extravagante, par rapport à laquelle Platon peut passer pour sage en ce qu'il a dit de Dieu & du Verbe. En effet, c'est beaucoup que ce Philosophe ait eu quelque idée, quoique très-obscure & très-imparfaite, du Fils de Dieu ou du Verbe, par qui toutes choses ont été faites : on doit luy pardonner d'avoir mal compris ce qu'il en avoit entendu dire ; mais il est inexcusable d'avoir enseigné un Polythéïsme aussi extravagant que celuy qu'il soûtient dans ses ouvrages. Ses lumieres naturelles suffisoient pour l'empêcher de tomber dans un si prodigieux égarement ; mais elles ne suffisoient pas pour luy faire bien comprendre ce qu'il avoit lû, ou ce qu'il avoit oüi dire de ce Verbe Auteur de l'Univers, dont il parle.

Preuve évidente que Constantin n'approuve point entierement ce qu'il rapporte icy de Platon.

Mais pour ôter à M. le Clerc tout lieu de nous chicaner sur cette explication que nous venons de donner aux paroles de l'Empereur Constantin, ajoûtons qu'on ne peut pas supposer que cet Empereur ait jugé autrement du sentiment de Platon sur le Verbe, qu'il juge de celuy qu'il rapporte incontinent après du même Philosophe (8) touchant les recompenses & les châtimens de l'autre vie. En effet, il ne se contente pas icy de dire simplement, que Platon

(8) Idem ibid. Θαυμαστῶς δὲ καὶ ἐν τοῖς ἑξῆς διδάσκει, τὰς μὲν εὖ βιω-σάσας ψυχὰς δηλαδὴ τῶν ὁσίων τε καὶ ἀγαθῶν ἀνδρῶν, μετὰ τὴν ἀπὸ

a été ſage ; mais ce qui eſt bien plus fort, il ne fait point difficulté de dire, que la doctrine de Platon ſur ce ſujet eſt tout-à-fait digne d'admiration. Ce Philoſophe, dit-il, enſeigne enſuite admirablement, que ceux qui ont bien vécu, c'eſt-à-dire que les ames des gens de bien, au ſortir de leurs corps, ſont placées dans les endroits les plus beaux du Ciel. Ce ſentiment de Platon, continuë-t-il, n'eſt pas ſeulement admirable, mais encore très-utile. Car qui eſt celuy qui ajoûtant foy à ſes paroles, & attendant le bonheur qu'il promet, ne pratique la vertu, & n'évite le mal ? D'autant plus que ce Philoſophe ajoûte conſequemment, que les ames des méchans ſont entraînées dans les flots de l'Acheron & du Pyriphlegethon, où elles ſont pouſſées continuellement de côté & d'autre, & tourmentées horriblement. Il eſt bien viſible que quoique Conſtantin louë extrémement Platon d'avoir enſeigné qu'il y avoit des récompenſes à eſperer, ou des châtimens à craindre après la mort, il étoit cependant infiniment éloigné de croire, que les récompenſes ou les châtimens dont parle ce Philoſophe, fuſſent la même choſe que ceux que la Foy Chrétienne nous propoſe. Il ne croyoit pas ſans doute que la felicité que nous attendons après cette vie, conſiſtât à être placé dans quelqu'une des Etoiles ou des Planetes, & à contempler les Idées,

τοῦ σώματος ἀναχώρησιν, ἐν τοῖς καλλίστοις τοῦ οὐρανοῦ καθιεροῦσθαι. τοῦτο δὲ οὐ μόνον θαυμαστὸν, ἀλλὰ καὶ βιωφελές· τίς γὰρ οὐκ ἂν πεισθεὶς αὐτῷ, καὶ τὴν εὐτυχίαν ταύτην προσδοκήσας, τὸν ἄριστον βίον, δικαιοσύνην καὶ σωφροσύνην ἀσκήσει, τὴν δὲ κακίαν ἀποστραφήσεται· ἀκολούθως δὲ τούτοις ἐπήνεγκε, τὰς τῶν πονηρῶν ψυχὰς, Ἀχέροντός τε καὶ Πυριφλεγέθοντος ῥεύματι, ναυαγίων τρόπον φερομένας πλανᾶσθαι.

& les

& les révolutions du Ciel. Il ne croyoit pas sans doute que l'Acheron & le Pyriphlegethon fussent le lieu où les ames des méchans sont tourmentées, jusqu'à ce qu'étant parfaitement purifiées par-là, elles passent au Ciel, & du Ciel sur la terre, pour y entrer dans de nouveaux corps. Toutes ces chimeres Platoniciennes ne faisoient pas sans doute un article de la créance de Constantin ; il ne croyoit pas non plus, que le sentiment de Platon sur le Verbe fût le même que celuy des Apôtres.

De quelle nature sont tous les passages citez par M. le Clerc dans le X. tome de sa Bibliotheque, pour prouver que les SS. Peres ont crû que le sentiment de Platon & celuy des Apôtres étoient le même.

Ce sont là tous les passages que M. le Clerc produit dans le X. Tome de sa Bibliotheque Universelle, pour montrer que *plusieurs d'entre les Peres des trois premiers siecles ont crû que le sentiment de Platon & celuy des Apôtres étoit le même.* On voit que malgré la mauvaise foy avec laquelle il les cite ; malgré tous les artifices & les subtilitez captieuses qu'il employe pour en détourner le veritable sens ; il n'y en a aucun qui prouve ce qu'il prétend, ni qui puisse même arrêter un seul moment un Lecteur attentif. On voit que tous ces passages ne contiennent que des citations ou de simples expositions que font les SS. Peres de quelques paroles & de quelques sentimens de Platon, comme des autres Philosophes payens & des Poëtes mêmes, pour montrer qu'ils ont eu quelque connoissance, quoique très-imparfaite & mêlée de quantité d'erreurs, des veritez contenuës dans les divines Ecritures. Or quelle injustice de prétendre qu'un Auteur approuve tout ce qui est contenu dans les citations qu'il fait, & qu'il soit dans tous les mêmes sentimens que les Ecrivains d'où il les tire ; quoy

Injustice évidente de cet Auteur.

qu'il ne les cite que pour un seul point, & souvent pour un seul mot qu'ils ont dit? Où est l'Auteur ancien ou nouveau que l'on ne puisse accuser sur ce prétexte, d'avoir tenu les opinions les plus extravagantes & les plus impies? Pourray-je me garantir moy-même de cette accusation; & sur tant d'opinions de Platon & des Platoniciens que j'ay citées ou exposées dans cet ouvrage, M. le Clerc ne m'accusera-t-il pas aussi de les avoir crû entierement conformes à la foy de l'Eglise Catholique?

CH. XVIII. *Réfutation de ce qu'il ajoûte pour prouver que les SS. Peres en parlant de la Divinité de Jesus-Christ, ne se sont pas éloignez des expressions des Platoniciens.*

JE LAISSE tout ce qu'il ajoûte ensuite touchant les Ebionites, les Sabelliens, & Paul de Samosate, dont il expose ou excuse les erreurs avec autant de malignité & d'artifices, qu'il vient d'exposer les sentimens des SS. Peres. Je ne m'arrêteray pas même à réfuter en détail tout ce qu'il dit encore de ceux-cy incontinent après, pour montrer qu'*ils ne se sont pas éloignez des expressions des Platoniciens*, en parlant de la Divinité de Jesus-Christ. J'examineray seulement les deux passages qu'il cite (9) pour prouver cette conformité prétenduë, & sur lesquels seuls il l'appuye.

Il en apporte deux exemples, l'un tiré de Lactance, & l'autre de Tertullien.

On verra qu'il les expose avec les mêmes artifices & la même mauvaise foy, dont nous l'avons déja convaincu si souvent. Après cela nous viendrons à sa septiéme lettre Critique, par laquelle nous finirons.

Passage de Lactance expliqué avec beaucoup d'ignorance ou de mauvaise

Le premier passage qu'il produit icy, est tiré de Lactance, qui parlant des deux Generations du Fils de Dieu; de sa Generation éternelle en qualité de Dieu; & de sa Generation temporelle entant qu'hom-

(9) *Bibliotheque Universelle, tome X. page 414.*

me, s'exprime ainsi (1) : De même que par une mer- « *foy par M. le Clerc.*
« veille qui n'a jamais eu d'exemple, la Mere a engen-
« dré son Créateur ; ainsi il faut croire que le Pere a
« engendré d'une maniere ineffable son Fils qui luy est
« coëternel. Ce Fils est né de sa Mere, quoy qu'il fût
« avant elle : il est né de son Pere, quoy qu'il ait été
« un temps auquel il n'existoit pas encore. Que la foy
« croye ce Mystere, que la raison ne l'examine pas ;
« de crainte que n'en pouvant trouver l'intelligence,
« elle ne le juge incroyable ; ou que l'ayant compris,
« elle ne s'imagine qu'il n'a rien de singulier. Qui croiroit que M. le Clerc ait pû produire ce passage, pour prouver que les Peres de l'Eglise ont pensé & parlé comme les Platoniciens sur la Divinité de Jesus-Christ ? Quel rapport ou quelle conformité a-t-il jamais pû trouver entre toutes les imaginations & les discours alambiquez de ces Philosophes ; & ces belles & ingenieuses paroles de Lactance, qui expriment si parfaitement ce que nous croyons des deux generations de Jesus-Christ vray Dieu & vray homme ? Le Mystere adorable de son Incarnation, comme le remarque saint Augustin (2), n'a-t-il pas toûjours été pour l'impieté de ces Philosophes, une pierre de scandale & un écüeil fatal, où ils ont échoüé ? C'est neanmoins là-dessus que M. le Clerc continuant à debiter ses illusions, avance que les Peres de l'Eglise

(1) Lactant. l. II. Divin. Instit. cap. IX. Sicut Mater sine exemplo genuit auctorem suum, sic ineffabiliter Pater genuisse credendus est coæternum. De Matre natus est, qui ante jam fuit : de Patre, qui aliquando non fuit. Hoc fides credat, intelligentia non requirat : ne aut non inventum putet incredibile, aut repertum non credat singulare.

(2) August. l. X. de Civit. cap. XXIX.

qui ont précedé le Concile de Nicée, conformément aux ſentimens & aux expreſſions des Platoniciens, *tantôt diſent qu'il y a eu un temps auquel le Fils n'étoit pas; tantôt qu'il eſt éternel auſſi-bien que le Pere.* C'eſt là-deſſus qu'il dit en particulier de Lactance, que quoy qu'*il diſe que le Fils eſt coëternel au Pere, il ne laiſſe pas de dire qu'il y a eu un temps auquel il n'exiſtoit pas.*

Veritable ſens de ce paſſage de Lactance.

Et quoy! Toutes ces propoſitions ne ſont-elles pas indubitables? Ne ſont-elles pas très-orthodoxes dans le ſens des Peres de l'Egliſe & de Lactance? N'eſt-il pas certain qu'il y a eu un temps auquel le Fils de Dieu, conſideré entant qu'homme, n'étoit pas? N'eſt-il pas indubitable, que le même Fils entant que Dieu & Fils de Dieu, eſt éternel auſſi-bien que ſon Pere? M. le Clerc veut icy nous faire illuſion, comme par tout ailleurs. Il prétend nous perſuader que Lactance a avancé ces deux propoſitions ſi oppoſées, touchant le même objet, je veux dire touchant la Divinité ſeule du Fils de Dieu; mais il n'en viendra pas à bout. Il eſt trop évident que Lactance parle icy par antitheſe de la Divinité & de l'Humanité de Jeſus-Chriſt, comme nous avons accoûtumé d'en parler nous-mêmes tous les jours, afin de mieux faire ſentir l'excellence du Myſtere adorable de l'Homme-Dieu; & que quand il dit que *le Fils eſt né de ſa Mere, quoy qu'il fût avant elle*, il ſous-entend certainement, en qualité de Dieu; & par conſequent quand il ajoûte, que *le même Fils eſt né de ſon Pere, quoy qu'il ait été un temps auquel il n'exiſtoit pas*; il ſous-entend de même icy, en qualité d'homme, & par rapport à l'Humanité, ſelon laquelle il a été un temps en effet auquel le Fils de Dieu n'exiſtoit pas.

Voilà indubitablement le veritable ſens de ce paſſage de Lactance, qui dit icy en peu de mots ce qu'il enſeigne plus au long dans ſon quatriéme Livre (3), auquel il renvoye ; & où il prouve, conformément à ce que la foy nous apprend, que le Fils de Dieu a eu deux naiſſances, l'une éternelle de ſon Pere, entant que Dieu ; & l'autre temporelle de la Vierge ſa Mere, entant qu'homme.

Artifices indignes de M. le Clerc, pour amuſer ſes lecteurs.

Après cela il n'eſt perſonne qui ne doive avoir beaucoup de plaiſir de voir M. le Clerc compoſer ſerieuſement en apparence une eſpece de diſſertation ſur ce paſſage de Lactance, pour prouver qu'il eſt veritablement de cet ancien Auteur ; & que l'on a eu tort de ſoupçonner qu'il eût été corrompu par quelque heretique : ajoûtant, que s'il *ne ſe trouve pas dans quelques manuſcrits, dans d'autres endroits où tous les manuſcrits s'accordent, Lactance s'exprime de la même maniere ; & que l'on peut dire avec autant de vray-ſemblance, que ce ſont les Copiſtes orthodoxes qui y ont retranché ce qu'ils ont jugé à propos.* Il ajoûte enfin, qu'*on a auſſi accusé Lactance d'heterodoxie depuis long-temps ; mais qu'à*

(3) Idem Lactant. l. IV. cap. VIII. IX. X. & ſeqq. Octavi capitis hoc argumentum eſt : Quod Filius bis natus eſt, æternaliter de Patre, temporaliter de Virgine, ſed nativitate inexcogitabili & ineffabili. In primis, inquit, teſtificabimur illum (Dei Filium) bis eſſe natum, primum in ſpiritu, poſtea in carne. Et cap. XIII. Idcirco etiam Filium bis naſci oportuit, ut ipſe fieret ἀπάτωρ atque ἀμήτωρ. In prima enim nativitate ſpiritali ἀμήτωρ fuit, quia ſine officio matris a ſolo Deo Patre progeneratus eſt. In ſecunda vero carnali ἀπάτωρ fuit, quoniam ſine patris officio in virginali utero procreatus eſt : ut medium inter Deum & hominem ſubſtantiam gerens, noſtram hanc fragilem imbecillemque naturam, quaſi manu ad immortalitatem poſſit educere. Factus eſt Dei Filius per ſpiritum, & hominis per carnem, id eſt, Deus & homo.

cet égard il n'est pas plus coupable que les autres Peres qui ont vécu avant le Concile de Nicée, dont les expressions sont aussi diverses que celles des Platoniciens, sur la matiere de la sainte Trinité. Bon Dieu ! qu'il y a de malignité & de dissimulation en tout cela ! Combien d'artifices inutilement employez, pour nous ôter de devant les yeux le sens naturel de ce passage, & pour nous persuader qu'il favorise l'impieté Socinienne ! Mais que M. le Clerc aille chercher ailleurs des duppes, qu'il puisse amuser par tous ces vains discours : nous le connoissons trop, pour nous y laisser surprendre. Et loin de trouver de l'heterodoxie ou du Platonisme dans ce passage de Lactance, comme il voudroit nous le faire soupçonner, nous n'y voyons au contraire qu'une profession abregée, mais très-claire & très-distincte de la foy orthodoxe, & une condamnation très-expresse des erreurs de M. le Clerc luy-même, & de tous les autres ennemis de la Divinité & de l'Incarnation du Fils de Dieu.

Passage de Tertullien.

Le second passage cité par M. le Clerc, est de Tertullien dans son Apologetique, où cet ancien Auteur Chrétien expliquant aussi la Generation éternelle » du Verbe, dit (4) ces paroles : Nous sçavons qu'il a

(4) Tertullianus Apologet. cap. 21. Hunc ex Deo prolatum didicimus, & prolatione generatum, & idcirco Filium Dei, & Deum dictum ex unitate substantiæ. Nam & Deus spiritus. Et cum radius ex sole porrigitur, portio ex summa ; sed sol erit in radio, quia solis est radius, nec separatur substantia, sed extenditur. Ita de spiritu spiritus, & de Deo Deus, ut lumen de lumine accensum. Manet integra & indefecta materiæ matrix, etsi plures inde traduces qualitatum mutueris. Ita & quod de Deo profectum est, Deus est & Dei Filius, & unus ambo. Ita & de spiritu spiritus, & de Deo Deus ; modulo alterum, non numero ; gradu, non statu fecit ; & a matrice non recessit, sed excessit.

« été proferé de Dieu, & engendré par cette prolation ; & que par conſequent il eſt Fils de Dieu, & Dieu ; à cauſe de l'unité de ſubſtance qu'il a avec ſon Pere. Car Dieu auſſi eſt Eſprit : & quand le rayon part du ſoleil, c'eſt une partie du tout ; mais le ſoleil même eſt dans le rayon, parce que c'eſt le rayon du ſoleil : ſa ſubſtance n'eſt pas diviſée, mais ſeulement plus étenduë. Ainſi le Fils eſt Eſprit de l'Eſprit, Dieu de Dieu. Et comme lorſque l'on allume une lumiere d'une autre lumiere, la lumiere qui a allumé l'autre, demeure entiere, & n'eſt pas épuiſée, quoy qu'on y en allume pluſieurs : de même ce qui eſt engendré de Dieu, eſt Dieu & Fils de Dieu, & tous deux ne ſont qu'un. »

Il eſt entierement exempt de Platoniſme & d'heterodoxie.

Voilà le paſſage de Tertullien dont il s'agit, dans lequel je trouve bien quelque obſcurité, qui vient du ſtile dur & ſerré de cet ancien Pere ; mais je n'y vois rien abſolument, ſoit dans le ſens, ſoit dans les paroles, quoy qu'en puiſſe dire M. le Clerc, qui ſoit heterodoxe, ou qui reſſente le Platoniſme. Jamais Platon a-t-il parlé ainſi du Verbe dont il fait mention ? Y a-t-il un ſeul mot dans tout ce qu'il en dit, qui puiſſe avoir rapport à ces expreſſions & à ces comparaiſons que Tertullien employe ? Les Platoniciens poſterieurs au Chriſtianiſme pourroient peut-être avoir parlé ainſi. Car que n'ont-ils pas contrefait ou emprunté de la Religion Chretienne, pour la ſupplanter, s'il eût été poſſible, & mettre en ſa place leur Platoniſme inſenſé ? Neanmoins, ſi l'on en excepte certains vols manifeſtes de Plotin, de Porphyre, d'Amelius, & de quelques autres, dont nous

Platon ni les Platoniciens n'ont jamais rien dit de ſemblable, en parlant de leurs trois Principes.

avons déja parlé, & dont nous pourrons dire encore un mot dans la ſuite : il n'y a rien dans tout ce qu'ils ont dit de leurs trois Principes, & dans toutes les differentes explications qu'ils ont données de ce phantôme de Trinité qu'ils avoient imaginé, qui approche de ce que Tertullien dit icy, ou de ce que les autres Peres de l'Egliſe ont dit en expliquant le Myſtere adorable de la Trinité, ou la Generation éternelle du Fils de Dieu. Proclus dans ſes Commentaires ſur le Timée (5), rapporte toutes ces explications differentes des Platoniciens qui l'avoient précedé ; & il ne ſera pas inutile de donner icy un petit abregé de ce qu'il dit ſur ce ſujet. Par-là on ſera convaincu de la temerité extravagante de ceux qui nous objectent la conformité de ces imaginations Platoniciennes avec la maniere dont les SS. Peres ont parlé du Myſtere de la Trinité ; & qui ajoûtent en conſequence, que les mêmes SS. Peres ont crû que ces imaginations payennes & cet adorable Myſtere étoient entierement la même choſe. Nous reviendrons incontinent au paſſage de Tertullien.

CH. XIX. *Courte expoſition des ima-*

LE PREMIER dont Proclus expoſe le ſentiment, eſt Numenius, dont nous avons déja parlé plus d'une

(5) Proclus l. II. in Timæum, pag. 93. edit. Græcæ Baſil. Φέρε οὖν καὶ ἡμεῖς ἐπὶ τούτοις ἑπόμενοι τῷ φωτὶ τῆς ἐπιστήμης, αὐτὸ τοῦτο ὃ λέγομεν θεασώμεθα, τίς ὁ δημιουργὸς οὗτος, καὶ ἐν ποίᾳ τάξει τέτακται τῶν ὄντων. ἄλλοι γὰρ αὖ τῶν πρεσβυτέρων, ἐπ' ἄλλας δόξας ἠνέχθησαν. Νουμήνιος μὲν γὰρ τρεῖς ἀνυμνήσας θεούς, &c. *On me diſpenſera bien de décrire icy le texte de Proclus, que j'ay traduit fidellement. Cela ſeroit ennuyeux, & de plus fort inutile. Il y a toûjours du profit à lire ceux des SS. Peres. Il n'en eſt pas de même de ceux des Payens, & ſur tout des Platoniciens, quand ils débitent leurs viſions & leurs chimeres.*

fois,

ginations des Platoniciens nouveaux sur leurs trois Dieux principaux.

fois, comme d'un homme qui avoit beaucoup lû les livres des Chrétiens, & qui en avoit emprunté plusieurs choses. Il se disoit Pythagoricien, & aprés Pythagore il n'estimoit rien tant que Platon, dont il se plaint fort que les Academiciens ayent renversé les dogmes & la secte, comme ils avoient fait. Celuy-cy, dit Proclus, celebre trois Dieux. Il appelle le premier le Pere ; le second, l'Ouvrier ; le troisiéme, l'Ouvrage ; car selon luy, le monde est le troisiéme Dieu. Par-là il reconnoît deux Auteurs ou deux Ouvriers du monde, le premier & le second Dieu ; le troisiéme est l'ouvrage des deux premiers.

Opinion de Numenius.

Proclus aprés avoir réfuté ce sentiment de Numenius, passe à celuy d'Harpocration. Il suit, dit-il, Numenius pour ce qui est des trois Dieux, & en ce qu'il reconnoît deux Ouvriers du monde. Il donne le nom de Ciel ou de Saturne au premier Dieu ; le second, il l'appelle Jupiter ; le troisiéme, le Ciel ou le monde. Ensuite changeant d'ordre & de methode, il appelle le premier Dieu Jupiter, & le Roy du monde intelligible ; le second, il l'appelle le Gouverneur ; & chez luy Jupiter, Saturne, & le Ciel sont la même chose : il donne ces trois differens noms au premier Etre.

Opinion d'Harpocration.

Atticus son maître, dit que l'Ouvrier du monde est le même que celuy qui s'appelle le Bien, quoique Platon ne l'appelle pas le Bien, mais le Bon & l'Entendement, & qu'il établisse celuy qu'il nomme le Bien, pour le principe de toutes les substances, en l'élevant beaucoup au dessus de tous les Etres, quels qu'ils soient, ainsi que nous l'apprenons de sa République,

Opinion d'Atticus.

Opinion de Plotin.

» Plotin établit pareillement deux Ouvriers ou deux » Auteurs ; l'un du monde intelligible, & l'autre du » monde ſenſible ; en quoy, dit Proclus, il a raiſon : » car il eſt vray que dans un ſens l'Entendement qui » eſt dans l'Univers, eſt l'Auteur & l'Ouvrier de l'U- » nivers. Ariſtote l'a reconnu auſſi pour le premier » Etre, & luy a donné le nom de Deſtin & celuy de » Jupiter.

Opinion d'Amelius.

» Amelius, continuë-t-il, reconnoît trois Ouvriers, » trois Entendemens, trois Rois : celuy qui eſt, celuy » qui contient tout, celuy qui voit tout. Ce ſont les » trois Rois (6) dont parle Platon, & les trois dont » Orphée fait auſſi mention : le Soleil, le Ciel, & Sa- » turne. Le Soleil ſur tout eſt celuy qu'Amelius recon- » noît pour le principal des trois.

Opinion de Porphyre.

» Après Amelius, Porphyre croyant être de même » ſentiment avec Plotin, reconnoît pour Auteur du » Monde, l'Ame qui eſt au deſſus du Monde ; & que » ſon Entendement vers lequel elle ſe tourne, eſt ce » qui s'appelle l'Animal même ou l'Idée, & que cette » Idée eſt ſon modele.

Opinion de Jamblique.

» Après Porphyre, le divin Jamblique ayant refuté » ce ſentiment de Porphyre, comme étant auſſi celuy » de Plotin, nous propoſe enſuite ſa propre Theologie, » & reconnoît pour Auteur de l'Univers tout le Mon- » de intelligible ; en quoy il paroît s'accorder avec » Plotin. Remarquons icy que Proclus nous apprend un peu plus bas, que ce Monde intelligible de Jamblique contenoit je ne ſçay combien de trinitez tou-

(6) *Proclus entend par-là ce que dit Platon dans ſa ſeconde lettre à Denys de Syracuſe : Tout eſt autour du Roy de toutes choſes, &c.*

tes differentes. Car il avoit plû à ce Philosophe visionnaire de ranger toutes les divinitez du Monde archetype de Platon en trinitez, & de composer de ces trinitez jusqu'à sept ordres differens, entre lesquels le Dieu Auteur de l'Univers ne se trouvoit qu'au troisiéme.

Opinion de Theodore Asineus,

Proclus expose ensuite le sentiment de Theodore surnommé Asineüs. Celuy-cy, dit-il, admet comme « Amelius trois Ouvriers, ou trois Auteurs de l'Uni- « vers. Il ne les range pas neanmoins l'un aprés l'au- « tre, mais il les mêle avec tous les autres Dieux, tant « intelligibles qu'intellectuels. Il appelle l'un, l'En- « tendement substantiel; l'autre, l'Essence intelligible; « le troisiéme enfin, la Source ou la Fontaine des Ames. « Le premier, selon luy, est indivisible; le second est « divisé dans toutes les differentes especes qui se trou- « vent dans l'Univers; le troisiéme enfin étend cette « même division du second Dieu jusqu'aux Individus. «

Opinion de Proclus & de son maître Syrianus.

Continuons d'écouter Proclus, qui aprés avoir réfuté tous ces differens sentimens les uns aprés les autres, expose ensuite celuy de son maître (7) Syrianus, qu'il juge le seul veritable, & le plus conforme à la Theologie de Platon. Il n'y a donc, dit-il, qu'un « seul Auteur de toutes choses, fort élevé au dessus de « tous les Dieux intellectuels, & qui renferme toutes « les Unitez & toutes les Fontaines de la vie, qui est « la source & le principe de toutes les productions, le « Maître & le Seigneur de tous les autres Peres parti- « culiers, ou des autres Dieux, à qui il donne le soin «

(7) *Proclus ne nomme pas icy son maître : comme il en a eu deux, Syrianus & Plutarque l'Athenien, on peut choisir celuy que l'on voudra.*

» des differentes parties de l'Univers. Pour luy il est
» immobile, & demeure éternellement sur le sommet
» de l'Olympe, où il préside aux deux Mondes, intel-
» ligible & sensible ; contenant en luy le principe, le
» milieu, & la fin de tout. Au reste, comme il y a
» trois sortes de productions differentes, l'Unité De-
» miurgique, qui en est le principe, les réünit en elle-
» même, & les renferme toutes en general sous sa pro-
» vidence universelle. C'est d'elle que dépend la Tri-
» nité Demiurgique, qui préside universellement, non
» pas à tout en general, mais seulement aux parties
» en particulier.

Autoritez par lesquelles Proclus prouve son opinion.

Proclus continuë, & dans son Phébus Platonicien, qu'il n'est pas possible de rendre en françois, ni même en latin, d'une maniere intelligible, il s'efforce de montrer, que quelque ordre, quelque arrangement que l'on mette entre les divinitez du Monde intelligible, & celles du Monde sensible, il faut necessairement mettre à la tête de tous ces differens ordres de Dieux, de Peres, d'Auteurs, & d'Ouvriers des deux Mondes, un seul Pere & un seul Auteur de tout. Ce qu'il prouve admirablement par l'autorité d'Orphée (8), que Platon, selon luy, a suivi

(8) *Ces vers d'Orphée sont entre autres ceux-cy :*

Ζεὺς πρῶτος γένετο, Ζεὺς ὕστατος ἀρχικέραυνος.
Ζεὺς κεφαλὴ, Ζεὺς μέσσα, Διὸς δ' ἐκ πάντα τέτυκται.
Ζεὺς πυθμὴν γαίης τε καὶ οὐρανοῦ ἀστερόεντος.
Ζεὺς βασιλεὺς, Ζεὺς αὐτὸς ἁπάντων ἀρχιγένεθλος.
Ἓν κράτος, εἷς δαίμων γένετο, μέγας ἀρχὸς ἁπάντων.
Ἓν δὲ δέμας βασίλειον, ἐν ᾧ τάδε πάντα κυκλεῖται.
Πῦρ καὶ ὕδωρ, καὶ γαῖα, καὶ αἰθήρ· νύξ τε καὶ ἦμαρ.

Apulée rapporte ces mêmes vers avec quelques differences. Generalement tous les Platoniciens étoient fort entêtez des vers attribuez à Orphée, qu'ils appelloient par excellence le Theologien, comme Proclus

beaucoup ; & qui met le Jupiter dont il parle, à la tête des trois enfans de Saturne, en le constituant le principe, le milieu, & la fin de tout. Il ajoûte qu'Homere (9) enseigne évidemment la même verité, lorsqu'il introduit Jupiter qui se fait fort de tirer à luy toutes les divinitez célestes & terrestres avec la terre & la mer, par le moyen d'une chaine qu'il leur propose de faire descendre du haut du Ciel jusqu'en terre, & à laquelle il leur permet de s'attacher, en la tirant de toutes leurs forces contre luy : Qu'enfin c'est le

fait icy. Suidas nous apprend de plus que Proclus avoit fait des Commentaires sur les vers ou sur la Theologie de ce Poëte, & qu'il avoit montré dans un autre ouvrage, qu'Orphée, Pythagore, & Platon s'accordoient merveilleusement. Suidas dit la même chose de Syrianus maître de Proclus. C'est de-là que quelques-uns des SS. Peres, comme entre autres saint Justin, ou l'Auteur du livre de Monarchia Dei, *Clement d'Alexandrie, Eusebe qui rapporte ces mêmes vers de Porphyre qui les avoit aussi commentez, Theodoret, saint Cyrille, &c. se servent de l'autorité des vers d'Orphée contre les Payens, pour les combattre par leurs propres armes. Il s'en faut bien neanmoins qu'ils crûssent que ces vers fussent de l'ancien Orphée, puisque ce sont eux au contraire qui nous ont appris qu'ils étoient supposez, & que leur veritable Auteur étoit un certain Onomacritus d'Athenes. C'est ce que dit Tatien :* Ὀρφεὺς δὲ κατὰ τὸν αὐτὸν χρόνον Ἡρακλεῖ γέγονεν, ἄλλως τε καὶ τὰ εἰς αὐτὸν ἐπιφερόμενα φασὶν ὑπὸ Ὀνομακρίτου τοῦ Ἀθηναίου συντετάχθαι, γινομένου κατὰ τὴν Πεισιστρατιδῶν ἀρχὴν περὶ τὴν πεντηκοστὴν Ὀλυμπιάδα. *Clement d'Alexandrie a fait la même remarque au livre I. de ses Stromes, page 332.*

(9) Homerus Iliad. l. VIII. init.

Κέκλυτέ μευ πάντες τε Θεοὶ, πᾶσαί τε θέαιναι.....
Εἰ δ' ἄγε πειρήσασθε θεοὶ, ἵνα εἴδετε πάντες,
Σειρὴν χρυσείην ἐξ οὐρανόθεν κρεμάσαντες,
Πάντες δ' ἐξάπτεσθε θεοὶ πᾶσαί τε θέαιναι, &c.

Voilà comme l'on voit une excellente preuve du sentiment de Proclus. Mais ces Platoniciens allegorisoient toutes les sottises qu'Homere avoit dites. Porphyre & Proclus se sont sur tout distinguez par leur zele sur ce point. On en voit assez la raison. Les Chrétiens se mocquoient des fables extravagantes que cet ancien Theologien du Paganisme avoit debitées des Dieux que l'on y adoroit. Il falloit donc tâcher d'en couvrir la honte & l'indignité par des allegories. C'est ce qu'ils ont

ſentiment des Pythagoriciens (1), chez qui toutes les divinitez qu'ils rangeoient en differens ordres, & dont ils compoſoient leur fameuſe Décade, tiroient leur origine, & dépendoient entierement d'un ſeul Pere, à qui ils donnoient le nom d'Unité.

Extravagance de ceux qui prétendent trouver dans ces imaginations Platoniciennes de la reſſemblance

Voilà un petit eſſay de la Theologie Platonicienne ſur les trois Dieux principaux, ou les trois Principes. N'y voit-on pas un rapport merveilleux & une conformité parfaite avec la Theologie des Chrétiens? Ces trois Dieux principaux, ſur leſquels ces Philo-

fait, & c'eſt ſur quoy auſſi les Peres de l'Egliſe les ont combattus avec beaucoup de force ; comme entre autres Euſebe & ſaint Auguſtin, en faiſant voir le ridicule & l'abſurdité de toutes ces allegories. Ils leur oppoſent auſſi là-deſſus la conduite de Platon même, qui ſans avoir égard à tous ces admirables myſteres de Theologie & de Philoſophie, que ces Platoniciens ſoûtiennent être renfermez dans les fables d'Homere, n'a pas laiſſé de chaſſer ce Poëte de ſa République. Il y a plaiſir de voir les efforts que fait Proclus dans ſes Commentaires ſur cet ouvrage de Platon, pour réünir & reconcilier entre eux ces deux grands Théologiens du Paganiſme.

(1) *Voicy les vers des Pythagoriciens, citez par Proclus, mais en meilleur ordre qu'il ne les rapporte en cet endroit :*

πρόεισιν ὁ θεῖος ἀριθμὸς
Μονάδος ἐκ κευθμῶνος ἀκηράτου, ἔστ' ἂν ἵκηται
Τετράδ' ἐπὶ ζαθέην, ἣ δὴ τέκε μητέρα πάντων
Πανδεχέα, πρέσβειραν, ὅρον περὶ πᾶσι τιθεῖσαν,
Ἄτροπον, ἀκάματον, δεκάδα κλείουσι μιν ἁγνήν.

Voicy ce que Proclus conclut de-là pour ſon ſentiment & celuy de ſon maître : Μετὰ τὴν πατρικὴν ἄρα μονάδα, καὶ τὴν πατρικὴν ἅμα καὶ ποιητικὴν τετράδα προελήλυθεν ἡ δημιουργικὴ δεκάς. *Par-là l'on voit qu'il ne reconnoît point trois Dieux principaux, mais au moins quatre, à qui il donne le nom de Peres & d'Auteurs de l'Univers, marqué par le nombre de dix, & qu'il met à la tête de ces quatre Dieux principaux un autre qui leur eſt ſuperieur, & qu'il appelle l'Unité paternelle. En verité tous ces Platoniciens étoient un peu viſionnaires. L'envie qu'ils ont euë de raiſonner ſur ce qu'ils n'entendoient pas, leur a fait avancer avec un ſerieux ſurprenant & les termes les plus magnifiques les plus grandes abſurditez. J'ay remarqué que ceux qui les ont beaucoup lûs, & qui ſe ſont attachez à leur Philoſophie, comme entre autres Marſile Ficin, ont contracté à peu près le même defaut.*

ſophes s'accordent ſi admirablement; ce Ciel, ce Saturne, ce Jupiter, ces quatre ou cinq Dieux de Proclus, ne ſont-ils pas entierement la même choſe que ce que la Foy nous apprend des trois adorables Perſonnes de la Trinité? Les expreſſions que les Peres de l'Egliſe employent lorſqu'ils parlent de ce Myſtere, & les autoritez dont ils ſe ſervent pour le prouver, ne ſont-ce pas les mêmes que celles de ces Philoſophes? Peut-on entreprendre d'en impoſer ſi indignement à tout le Chriſtianiſme? Peut-on avancer une extravagance & une impieté pareille?

avec ce que les SS. Peres ont dit du Myſtere de la Trinité.

Revenons au paſſage de Tertullien, & demandons à M. le Clerc ce qu'il y trouve de conforme, ſoit pour le ſens, ſoit pour l'expreſſion, à ce Platoniſme inſenſé, & à toutes les autres chimeres que Platon ou les Platoniciens ont avancées dans leurs ouvrages. Tertullien, dit-il (2), ne parle ainſi qu'*après avoir dit auparavant qu'il étoit dans le ſentiment de Platon touchant la Raiſon.* Voilà la ſeule preuve que nôtre Auteur produiſe, du Platoniſme qu'il trouve & qu'il veut nous faire trouver avec luy, dans le paſſage de Tertullien dont nous parlons. Elle eſt appuyée ſur les paroles qui précedent immediatement ce paſſage, & que nous avons déja rapportées. « Chez vos Sages mêmes, dit Tertullien en parlant aux Payens, il eſt « conſtant que le Verbe eſt cenſé l'Auteur de l'Uni- « vers. Zénon le détermine ainſi, en ajoûtant que le « Verbe s'appelle auſſi le Deſtin, Dieu, l'Ame de Ju- « piter, & la Neceſſité qui ſe trouve en toutes choſes. « Sur quoy pour répondre à M. le Clerc, j'avance en

Il n'y a ni Platoniſme, ni Stoïciſme dans le paſſage de Tertullien.

(2) *Bibliotheque Univerſelle, tome X. page 418.*

recüeillant en peu de mots ce que j'ay déja dit ſur ce paſſage : I. Qu'il eſt évident que dans ces paroles de Tertullien, il n'eſt point fait mention du ſentiment de Platon, mais ſeulement de celuy de Zénon ; & que ſi elles ſuffiſoient pour croire que Tertullien a ſuivi ſur le Verbe d'autre guide que l'Ecriture ſainte & la Tradition de toute l'Egliſe, il faudroit dire qu'il ſuivoit le ſentiment des Stoïciens qu'il nomme ; je veux dire de Zénon & de Cleanthe ; & non pas celuy de Platon, dont il ne dit mot. II. J'ajoûte qu'il n'eſt pas moins évident que Tertullien n'étoit pas plus dans le ſentiment de ces Philoſophes touchant le Verbe, que dans celuy de Platon, puiſqu'il ne croyoit pas ſans doute que le Verbe fût la même choſe que la Deſtinée ou l'Ame de Jupiter. III. Je dis enfin que tout ce que Tertullien approuve dans ces Philoſophes, c'eſt préciſément ce nom de Verbe, de Dieu, & d'Eſprit, qu'ils donnoient à l'Auteur de l'Univers ; & que s'il les cite à ce ſujet, ce n'eſt pas qu'il faſſe cas de leur autorité ; mais parce qu'en parlant aux Payens, il étoit obligé de leur produire (3) leurs propres Auteurs dans ce qu'ils avoient dit d'approchant des veritez que nous croyons, pour les amener

(3) *Nous le ferions encore ſans doute nous-mêmes, ſi nous avions des Payens à inſtruire ou à combattre. L'illuſtre M. Huet l'a fait de nos jours avec beaucoup d'érudition & d'étenduë pour les Chrétiens mêmes, dans le livre qu'il a compoſé, De la Concorde de la Foy avec la raiſon. Il a marché en cela ſur les traces des SS. Peres ; quoy qu'il ne ſe ſoit pas trouvé dans les mêmes conjonctures, ni dans la même neceſſité. Que diroit-on, s'il s'élevoit aujourd'huy un Auteur, qui osât accuſer ce ſçavant Evêque d'avoir crû que toutes les fables des Poëtes, & toutes les opinions des anciens Philoſophes qu'il rapporte dans ſon ouvrage, ſont la même choſe que les veritez & les myſteres de nôtre Religion ? Que diroit-on, ſi ce temeraire Auteur l'accuſoit là-deſſus*

plus

plus doucement par-là à la connoissance parfaite de ces mêmes veritez.

Chap. XX. Ce même passage de Tertullien est entierement orthodoxe.

Si le passage de Tertullien dont nous parlons, est entierement exempt de Platonisme, il n'est pas moins orthodoxe. Rien de plus exprès pour la consubstantialité du Verbe que ces paroles : « Nous disons qu'il a été engendré de Dieu par prolation, & que par consequent il est Fils de Dieu, & Dieu luy-même, à cause de l'unité de substance qu'il a avec son Pere. Il est, dit-il un peu plus bas, Esprit d'Esprit, Dieu de Dieu, Lumiere de Lumiere. Ne sont-ce point là les propres termes dont le Concile de Nicée s'est servi ensuite, pour exprimer la Generation éternelle & la Consubstantialité du même Verbe ? Il ajoûte encore : Il est Dieu, & Fils de Dieu, & tous deux ne sont qu'un. Après avoir clairement distingué en Dieu deux Personnes, le Pere & le Fils, pouvoit-il exprimer plus clairement que par ces paroles, que ces deux Personnes ne sont qu'un seul Dieu ?

Réponse aux objections de M. le Clerc. Pourquoy Tertullien se sert du mot de prolation en parlant de la generation du Verbe.

Que peut dire M. le Clerc, que peut-il imaginer, pour obscurcir des paroles si claires, ou pour en détourner le sens. Il s'arrête d'abord à ces mots : *Engendré par prolation* ; & il dit qu'il ne sçait ce que cela veut dire. Ignore-t-il que ce terme de Prolation (4)

d'être Stoïcien ou Platonicien, & d'avoir mêlé indifferemment les dogmes de la Philosophie payenne avec ceux de Jesus Christ, lorsqu'il y a trouvé quelque legere ressemblance? C'est absolument le cas dont il s'agit icy. C'est sur le même prétexte que M. le Clerc a entrepris de calomnier Tertullien, Clement d'Alexandrie, saint Justin, & tous les autres Peres de l'Eglise.

(4) Lactant. l. IV. cap. VIII. Quod si quis miratur ex Deo Deum prolatione vocis ac spiritus potuisse generari, si sacras voces Prophetarum cognoverit, desinet profecto mirari..... Divinorum scriptor Hym-

ou de Verbe proferé, eſt tiré de l'Ecriture, qu'il convient parfaitement au Fils de Dieu, pour exprimer qu'il procede de l'entendement de ſon Pere (5), comme ſon Verbe ou ſa Parole ſubſtantielle ; & qu'enfin Tertullien & tous les autres anciens Peres de l'Egliſe s'en ſont ſervis après l'Ecriture, pour éloigner de l'eſprit des Payens toutes les idées groſſieres qui auroient pû ſe préſenter à eux, s'ils ſe fuſſent ſervis uniquement du terme d'Engendré ?

Tertullien par Unité de ſubſtance, entend une unité numerique, & non pas ſpecifique.

Nôtre Auteur ajoûte, que *les termes mêmes, d'unité de ſubſtance, peuvent ſignifier non ſeulement de la même ſubſtance en nombre, mais encore d'une ſubſtance ſemblable; c'eſt-à-dire, ſpirituelle & également parfaite.* Vaine ſubtilité. Qui dit Unité de ſubſtance, dit évidemment

norum in Pſalmo XXXII. ſic aït : Verbo Dei cœli ſolidati ſunt, & ſpiritu oris ejus omnis virtus eorum. Item rurſus in Pſalmo XLIV. Eructavit cor meum verbum bonum, dico opera mea Regi..... Item Solomon ipſum Verbum Dei eſſe demonſtrat, cujus manibus opera iſta mundi fabricata ſunt : Ego inquit, ex ore Altiſſimi prodivi ante omnem creaturam..... Joannes quoque ita tradidit : In principio erat Verbum, & Verbum erat apud Deum, &c. *Tous les anciens Peres de l'Egliſe ont cité les mêmes paſſages, pour autoriſer la maniere dont ils parloient de la generation éternelle du Verbe. Les Arriens les admettoient auſſi en parlant du Verbe, mais ils tâchoient de les expliquer d'une maniere favorable à leur hereſie.*

(5) Baſilius Hom. XV. in verba illa : In principio erat Verbum. Λόγον ἀκούων, φύλαξαι μήποτε τῇ σῇ ἀσθενείᾳ τῆς διανοίας πρὸς χαμαιζήλους καὶ ταπεινὰς διανοίας ὑπενεχθῇς. ἀλλ' ἐρεύνα τὴν διάνοιαν τοῦ ῥήματος. διὰ τί λόγος; ἵνα δειχθῇ ὅτι ἐκ τοῦ νοῦ προῆλθε. διὰ τί λόγος; ὅτι ἀπαθῶς ἐγεννήθη. διὰ τί λόγος; ὅτι εἰκὼν τοῦ γεννήσαντος, ὅλον ἐν ἑαυτῷ δεικνὺς τὸν γεννήσαντα, οὐδὲν ἐκεῖθεν ἀπομερίσας, καὶ τέλειος ὑπάρχων καθ' ἑαυτόν. ὡς καὶ ὁ ἡμέτερος λόγος ὅλην ἡμῶν ἀπεικονίζει τὴν ἔννοιαν. Et infra : Λόγον οὖν εἶπεν, ἵνα τὴν ἀπαθῆ ἐπὶ γέννησιν τοῦ πατρὸς παραστήσῃ, καὶ τὴν τελείαν ὕπαρξίν ἐπὶ τοῦ υἱοῦ θεολογήσῃ, καὶ τὴν ἄχρονον συνάφειαν τοῦ υἱοῦ πρὸς πατέρα διὰ τούτων ἐνδείξηται. Theodoret. ſerm. II. ad Græcos : Οὕτως οὖν υἱὸς ὀνομάζεται, ὡς ἐκ τοῦ Θεοῦ καὶ πατρὸς γεγεννημένος· καὶ λόγος, ὡς ἀχρόνως καὶ ἀπαθῶς προελθών, καὶ μὴ μερίσας τὸν φύσαντα.

quelque chose de plus qu'Egalité de substance ; sur tout, lorsqu'il ajoûte, comme Tertullien, que par cette unité de substance, le Pere & le Fils ne sont qu'un seul Dieu. Jamais on n'a parlé ainsi, quand on n'a voulu donner à entendre qu'une ressemblance ou une égalité parfaite de substance. Jamais on n'a dit de deux ou de trois hommes, dans qui l'on trouve une égalité parfaite, ou une unité specifique de substance : que ces deux ou ces trois hommes ne sont qu'un seul homme. Jamais on n'a trouvé de difficulté ni de mystere dans ces trois hommes parfaitement égaux en substance ; au lieu que les SS. Peres ont toûjours trouvé dans les trois Personnes adorables de la sainte Trinité un mystere fort élevé au dessus de toutes les lumieres de l'esprit humain. Ils reconnoissoient donc en elles une unité numerique de substance, une substance non seulement également parfaite, mais encore absolument la même en nombre.

Chicanes de M. le Clerc sur les comparaisons dont se sert Tertullien.

M. le Clerc ajoûte, que ce qui pourroit favoriser le sens qu'il donne aux paroles de Tertullien, c'est la comparaison du soleil & du rayon, & celle d'une lumiere allumée d'une autre lumiere, dont cet ancien Pere se sert ; & il prétend, ou que ces comparaisons ne valent rien, ou que l'on peut en conclure, que Tertullien a reconnu deux Dieux. Il fait à peu près la même chicane à Lactance (6), sur une autre com-

(6) *Voicy ce passage de Lactance : il est tiré du chap XXIX. du liv. IV.* Fortasse quærat aliquis, quomodo cum Deum unum nos colere dicamus, duos tamen asseveremus, Deum Patrem & Deum Filium. . . . . Cum dicimus Deum Patrem & Deum Filium, non diversum dicimus, nec utrumque secernimus : quia nec Pater sine Filio esse potest, nec Filius a Patre secerni. Siquidem nec Pater sine Filio nuncupari, nec Fi-

paraiſon qu'il a employée ; & rien n'empêche qu'il ne condamne de la même maniere tous les autres Peres de l'Egliſe, & tous les Conciles ; puiſque tous ſe ſont ſervis de comparaiſons, & que nous nous en ſervons encore tous les jours après eux ſur le même ſujet.

Réfutation de ces chicanes.

Mais à quoy ſervent ces indignes chicaneries que nôtre Auteur fait aux Peres de l'Egliſe, ſinon à nous donner de nouvelles preuves de ſon injuſtice & de ſa mauvaiſe foy ? Il eſt injuſte de prétendre que les com-

lius poteſt ſine Patre generari. Cum igitur & Pater Filium faciat, & Filius Patrem, una utrique mens, unus ſpiritus, una ſubſtantia. *Voilà des paroles, dit M. le Clerc, qui ſemblent être déciſives ; & ſi Lactance s'étoit tenu à ces expreſſions, on ne l'auroit jamais accuſé d'heterodoxie. Mais ſi on vient à lüy demander, (c'eſt toûjours M. le Clerc qui parle,) ce qu'il entend par le mot,* unus : *ſi c'eſt une unité numerique, ou une unité de conſentement & de reſſemblance, il paroîtra déterminé à ce dernier ſens. Quand quelqu'un, dit-il, a un fils, &c. M. le Clerc calomnie icy Lactance, & omet une partie de ſes paroles qu'il devoit rapporter tout entieres. Lactance ne reconnoît pas ſeulement une unité de conſentement, mais encore une unité numerique de ſubſtance : il joint l'une avec l'autre. Voicy ſes paroles:* Cum igitur & Pater Filium faciat, & Filius Patrem, una utrique mens, unus ſpiritus, una ſubſtantia eſt : ſed ille quaſi exuberans fons eſt, hic tanquam defluens ex eo rivus : ille tanquam ſol, hic tanquam radius ex ſole porrectus : qui quoniam ſummo Patri & fidelis, & carus eſt, non ſeparatur, ſicut nec rivus a fonte, nec radius a ſole : quia & aqua fontis in rivo eſt, & ſolis lumen in radio æque : neque vox ab ore ſejungi, nec virtus aut manus a corpore divelli poteſt ; quia & lingua ſermonis miniſtra eſt, & manus in qua eſt virtus, individuæ ſunt corporis portiones. *Peut-on apporter des comparaiſons qui marquent mieux une unité de ſubſtance, que celles-là ? Celles de la ſource & du ruiſſeau, du ſoleil & du rayon, ne ſont-elles pas communes à tous les Peres de l'Egliſe, de l'orthodoxie deſquels jamais on n'a douté, & que l'on ſçait avoir produit ces comparaiſons, pour expliquer l'unité numerique de ſubſtance ? Voilà les comparaiſons que M. le Clerc ne devoit pas omettre. Celle qu'il rapporte ſeule d'un pere qui aime ſon fils, avec lequel il eſt parfaitement uni de volonté, n'exclut point du tout le ſens des autres, puiſque l'unité de volonté ne ſe trouve pas moins dans les trois adorables Perſonnes de la Trinité, que l'unité de ſubſtance.*

paraisons dont les SS. Peres se servent, conviennent si parfaitement au Mystere dont ils parlent, que l'on n'y voye point la moindre difference. A-t-on jamais exigé rien de semblable de quelque Auteur que ce puisse être, lorsque pour faciliter l'intelligence de la matiere dont il parle, il employe des comparaisons? Ne sçait-on pas que ces comparaisons ne sont jamais parfaites, & qu'elles s'éloignent toûjours en quelque point du sujet auquel on les applique? Que si cela est vray de toutes les comparaisons en general, & par rapport aux sujets les plus communs & les plus ordinaires que l'on traite; combien l'est-il plus, lorsque l'on parle des choses divines & des mysteres de la foy, qui sont si élevez au dessus du langage humain & de toutes nos foibles idées? Nôtre Auteur veut-il donc par cette raison nous empêcher de parler de Dieu? Veut-il bannir les comparaisons de tous les livres & de tous les discours qui en traitent? Veut-il reformer le langage de tous les hommes? Les accusera-t-il tous, comme il fait icy Tertullien, de se servir de comparaisons qui peuvent jetter dans l'erreur? Et de quelles erreurs ces comparaisons peuvent-elles être cause? Les plus simples ne sçavent-ils pas ce qu'elles valent, & de quelle maniere il faut les entendre?

Les Peres de l'Eglise n'ont jamais pretendu que leurs comparaisons fussent justes en tout.

M. le Clerc est donc injuste de chicaner là-dessus les SS. Peres, mais il est encore de mauvaise foy. Car il sçait, ou il doit sçavoir que les Peres n'ont jamais prétendu que les comparaisons dont ils se servent, expliquassent parfaitement le Mystere de la Trinité, ou celuy de la Generation éternelle du Fils de Dieu, ausquels ils les appliquent. Ils avertissent

au contraire, qu'elles sont beaucoup au dessous de l'excellence toute divine de ces Mysteres ineffables; quoy qu'il soit utile, comme ils l'ajoûtent, d'employer ces sortes de comparaisons, quelque foibles & quelque imparfaites qu'elles soient, pour nous en faciliter autant qu'il est possible l'intelligence.

Témoignage de saint Cyrille sur ce sujet.

D'un grand nombre de témoignages des SS. Peres que je pourrois alleguer là-dessus, je me contenteray de celuy de saint Cyrille, parce qu'il convient parfaitement à nôtre sujet. Ce saint Docteur réfutant les impietez de Julien l'Apostat, qui, comme font aujourd'huy les bons amis de M. le Clerc, se mocquoit de la Generation éternelle du Fils de Dieu, de sa Divinité, & du Mystere de son Incarnation, s'exprime ainsi (7): Julien s'imagine peut-être que nous » avançons une doctrine contraire à celle de Moyse

Calomnie de Julien l'Apostat.

(7) Cyrillus l. VIII. contra Julianum, pag. 264. tomi VI edit. Gr. Lat. Paris. Οἴεται δὲ ἴσως ταῖς τῶν ἁγίων ἡμᾶς ἀντιφέρεσθαι δόξαις, καὶ Θεοὺς εἶναι τρεῖς ὁμολογεῖν, εἰ τῷ Θεῷ καὶ Πατρὶ συνυπάρχειν ἀεὶ διοριζόμεθα, φρονοῦντες ὀρθῶς, τὸν ἐξ αὐτοῦ τε καὶ ἐν αὐτῷ, καὶ ἴδιον αὐτοῦ μονογενῆ Θεὸν Λόγον, καὶ μὴν καὶ τὸ πνεῦμα τὸ ἅγιον, ὡς ὁμοούσιον αὐτῷ.... Et infra relatis comparationibus lucis & splendoris, mentis & verbi: Μικρὰ μὲν λίαν τῶν παραδειγμάτων ἡ παράθεσις· ἱκανὴ δὲ οὖν ὅμως ἀναβιβάσαι τὸν νοῦν εἰς τὰ ἐπέκεινα λόγου τοῦ καθ' ἡμᾶς. ἐπειδὴ γὰρ ἐστι παρῆκται πρὸς φύσιν, τὴν τῆς ἀνωτάτω πασῶν οὐσίας ὑποκάθηται δόξαν, καὶ οὐδὲν ἐστιν ὁλοτρόπως προσεικὸς αὐτῇ καὶ ἀπαραλλάκτως ἔχον, ταύτῃ τοι καὶ μάλα εἰκότως τὴν ἐκ τῶν παραδειγμάτων ἐρανιζόμεθα χρείαν, ἐκ πολλῶν ἕν τι καὶ μόλις βραχὺ συναγείροντες εἰς ἀμυδρὰν καὶ μετρίαν τῶν ζητουμένων παράστασιν. καὶ γοῦν ὁ πάνσοφος Παῦλος· Βλέπομεν ἄρτι, φησὶν, ἐν ἐσόπτρῳ καὶ ἐν αἰνίγματι. *Saint Gregoire de Nazianze, saint Basile, saint Césaire, saint Gregoire de Nysse, Tertullien, saint Jean Damascene, & saint Augustin apportent les mêmes comparaisons, & en reconnoissent de la même maniere la foiblesse & l'imperfection. Je produiray seulement icy les paroles de saint Hilaire, qui employant toutes ces comparaisons ordinaires aux Saints Peres, & dont il n'est pas presque possible de se passer, quand on entreprend de donner quelque idée de ces Mysteres si relevez, dit au*

& des Prophetes, & que nous reconnoissons trois Dieux ; lorsqu'en suivant la Foy orthodoxe, nous soûtenons que le Verbe divin qui procede de Dieu, qui est en Dieu, & qui est son propre Fils, & son Fils unique, coëxiste, de même que le saint Esprit, éternellement avec son Pere, parce qu'il luy est consubstantiel. Il est vray que nous concevons en Dieu trois Personnes, le Pere, le Fils, & le saint Esprit. Mais pour cela nous ne divisons point la Divinité, & nous n'y admettons aucune diversité de nature :

Sentiment orthodoxe des Chrétiens sur le Mystere de la Trinité.

livre VII. de Trinit. Admonuisse nos in exordio sermonis nostri meminimus, humanas comparationes divinis non satisfacere exemplis : tamen pro parte intelligentiæ nostræ, sensum formis corporalibus erudiri. *Ensuite pour faire comprendre que le Fils de Dieu est avec son Pere une même nature, une même substance, il ajoûte :* Affert autem pro parte fidei hujus significationem ignis in se ignem habens, & in igni ignis manens. Nam cum sit in eo splendor luminis, naturæ calor, virtus urendi, mobilitas æstuandi, totum tamen ignis est : & hæc universa, una natura est. Habet quidem ex infirmitate, quod per materiam subsistit ac vivit, & cum ea per quam vixerat, deficit. Sed hoc quod incomparabile Dei est, ex comparationum parte cognoscimus ; ut non incredibile in Deo sit, quod pro parte aliqua in terrenis reperiatur elementis. *Il repete encore la même chose plus bas, afin qu'on ne puisse douter de ce qu'il pense de ces comparaisons dont il a été obligé de se servir.* Et hæc, ut dixi, ad intelligentiam fidei tantum comparata sint, non etiam ad Dei dignitatem : ut nos potius intelligentiam invisibilium ex comparabilibus sumeremus, non utique ut aliquod naturæ Dei satisfaceret comparationis exemplum, cum dignum & justum esset testanti de se Deo credere. Sed quia simpliciorum fidem furor hæreticus turbaret, ut id de Deo credi non oporteret, quod difficile nisi per corpoream comparationem possit intelligi, idcirco ..... utile existimavimus hæc pro parte inserere comparationis exempla, ne mentiri de professione sua existimaretur, cum divinæ nobis professionis intelligentiam ex aliquo naturalia creaturarum exempla præstarent. Igitur ex vivente Deo Patre vivens Dei Filius, & ex Deo Deus, & naturæ inseparabilis atque indissimilis unitatem & sacramentum nativitatis ostendens, ait : Ego & Pater unum sumus. *J'ajoûte icy quelques vers de Prudence, parce qu'ils me paroissent se rapporter parfaitement à ce que dit saint Hilaire. M. le Clerc en quelque endroit de sa Bibliotheque dit tout le mal qu'il peut de cet excellent*

» & ces trois Personnes que nous venons de nommer,
» ne different point entre elles substantiellement. Il
» n'y a dans la sainte Trinité qu'une même essence,
» une même nature, une même Divinité; quoique
» nous comprenions que chacune des trois Personnes
» qui la composent, subsiste par sa propre hypostase.

C'est ainsi que saint Cyrille, en exposant la créance des Chrétiens orthodoxes sur le Mystere de la Trinité, réfute la calomnie de Julien l'Apostat, qui accusoit les Fidéles de croire trois Dieux. Il est vray que saint Cyrille n'assure pas positivement que cet impie Apostat ait formé cette accusation insensée contre les Chrétiens; mais il est certain que M. le Clerc & l'Auteur du Platonisme dévoilé la soûtiennent & la débitent hardiment dans leurs livres. Qu'ils prennent donc pour eux cette réponse de saint Cyrille, & qu'ils ayent honte d'être plus méchans & plus déterminez calomniateurs que Julien l'Apostat.

Sociniens plus déterminez calomniateurs que Julien l'Apostat.

Poëte Chrétien, qui étoit encore meilleur Theologien. Je ne m'en étonne pas : il n'a pû lire les ouvrages de cet ancien Auteur, sans avoir le chagrin de trouver ses erreurs réfutées & condamnées par tout.

Una per immensam cœli caveam resolutos
Præbet flamma dies, texit Sol unicus annum.
Triplex ille tamen nullo discrimine, trina
Subnixus ratione viget, splendet, volat, ardet:
Motu agitur, fervore cremat, tum lumine fulget.
Sunt tria nempe simul, lux, & calor, & vegetamen,
Una eademque tamen rota sideris indiscreti
Fungitur his, uno servat tot munera ductu.
Non conferre Deo velut æquiparabile quidquam
Ausim, nec Domino famulum componere signum.
Ex minimis sed grande suum voluit Pater ipse
Conjectare homines, quibus ardua visere non est,
Parvorum speculo non intellecta notamus,
Et datur occultum per proxima quærere verum.

Prudent. in Hamartigenia.

Mais

Mais pour venir au point dont il s'agit, saint Cyrille, après avoir prouvé qu'on ne peut pas donner le nom de Pere à Dieu, qu'on ne reconnoisse en même temps le Fils qui procede de luy, & qui est en luy essentiellement; comme on ne peut pas concevoir la lumiere sans l'éclat & la splendeur qui en sort; ajoûte: « C'est pourquoy nous confessons qu'il « n'y a qu'un seul Dieu, Seigneur & Créateur de tou- « tes choses; mais nous sçavons en même temps, que « son Verbe qui est Dieu, subsiste avec luy, & qu'il a « été engendré de luy selon la nature, d'une maniere « ineffable: comme la lumiere qui rejaillit de la lu- « miere, ou comme la parole qui procede de l'enten- « dement, & qui est dans l'entendement. Car la ge- « neration du Verbe divin est une chose infiniment spi- « rituelle, sainte, pure, & élevée au dessus de toutes « les idées corporelles. Quiconque donc nie le Fils de « Dieu, fait la même chose que s'il soûtenoit que la « lumiere n'a point d'éclat, & l'entendement point de parole ou de pensée.

Comparaisons de S. Cyrille pour expliquer le Mystere de la Trinité.

Voilà quelles sont les comparaisons dont saint Cyrille, Tertullien, & tous les autres Peres se servent après l'Ecriture, d'où ils les ont tirées. Mais saint Cyrille croit-il que ces comparaisons expriment ou representent parfaitement la Generation éternelle du Fils de Dieu? Outre ce qu'il vient de dire, ce qu'il ajoûte incontinent après, nous l'apprendra. « Ces comparaisons, dit-il, que je viens d'ap- « porter, sont à la verité bien foibles & bien petites, « neanmoins elles sont utiles pour élever nôtre esprit « vers les choses qui sont au dessus de nôtre raison.

Foiblesse de ces comparaisons qui ne laissent pas d'estre utiles.

» Car quoique tout ce qui est produit & créé, soit in-
» finiment au dessous de la majesté de l'Essence suprê-
» me, & qu'il n'y ait rien dans toute la nature, qui
» luy soit semblable; nous avons raison cependant d'en
» emprunter des exemples & des comparaisons; afin
» qu'en tirant de-là, quoy qu'avec peine, quelque pe-
» tit secours, nous puissions nous representer au moins
» obscurément & imparfaitement ce que nous cher-
» chons. Aussi saint Paul nous dit-il, que nous ne
» voyons maintenant que comme en un miroir & en
» énigmes.

Injustice de M. le Clerc, lorsqu'il chicane les SS. Peres sur leurs comparaisons.

Il est donc vray que les Peres n'ont jamais prétendu, non plus que tous les autres hommes, que les comparaisons qu'ils apportent, fussent entierement exactes, & conformes en tout aux sujets ausquels ils les appliquent; & beaucoup moins encore, lorsqu'ils parlent de la Generation éternelle du Fils de Dieu, qu'ils reconnoissent tous être un Mystere infiniment élevé au dessus de toutes les idées que nous pouvons nous en former. M. le Clerc par consequent est injuste & de mauvaise foy, lorsqu'il les chicane là-dessus. Mais que luy importe quelle idée il donne à toutes les personnes raisonnables, de sa conduite & du caractere de son esprit, pourvû qu'il vienne à bout de tromper quelque idiot, & de le faire tomber dans les pieges qu'il luy tend par tout?

Ch. XXI. *Examen de ce que M. le Clerc avance dans sa VII. lettre Critique sur le Platonisme des SS. Peres.*

Il ne me reste plus qu'à examiner ce qu'il dit dans sa VII. Lettre Critique, où il assure encore plus hardiment que dans le X. tome de sa Bibliotheque Universelle, que *les Peres ont crû que la doctrine de Platon sur les trois Principes, étoit la même chose que la Tri-*

nité Chrétienne. Ce qui est étonnant, c'est que pour attribuer, comme il fait avec tant de hardiesse, cette fausse créance à tous les Peres en general, il ne cite neanmoins qu'un passage d'Eusebe, comme s'il étoit suffisant pour démontrer la verité de ce paradoxe insensé dans toute son étenduë.

Réponse au passage d'Eusebe qu'il cite sur ce sujet.

Mais premierement, quand Eusebe auroit eu l'idée que M. le Clerc luy attribuë, qu'en pourroit-il conclure contre les Peres de l'Eglise? Ne sçait-il pas, & ne soûtient-il pas même fortement contre le sçavant M. Cave, qu'Eusebe a été Arrien? Le sentiment d'un Arrien, lorsqu'il favorise Platon ou les Platoniciens, & qu'il s'agit du Mystere de la Trinité, est-il recevable? Peut-il être regardé comme celuy de tous, ou de la plûpart des Peres de l'Eglise? N'avons-nous pas fait voir, que lorsque les SS. Peres ont combattu les erreurs des Arriens, ils les ont accusez en même temps de les avoir tirées en partie de Platon & des Platoniciens, & d'avoir eu trop d'attachement pour ces Philosophes? Ainsi donc quand il seroit certain qu'Eusebe auroit crû que les trois Principes des Platoniciens étoient la même chose que la Trinité des Chrétiens, M. le Clerc ne pourroit sans une injustice manifeste attribuer la même idée aux Peres de l'Eglise. Il y a une opposition trop grande & trop palpable entre les Peres de l'Eglise, & les Arriens, pour les confondre si mal à propos.

M. le Clerc n'abuse pas moins de ce passage d'Eusebe, que de tous les autres qu'il a citez.

Je ne m'en tiens pas neanmoins à cette seule réponse: car je dis en second lieu, que M. le Clerc n'explique pas avec moins de mauvaise foy le témoignage d'Eusebe, qu'il a expliqué ceux des SS. Peres

que nous avons examinez juſqu'à preſent. Ce témoignage eſt tiré du chapitre XX. du livre XI. de la Préparation Evangelique, où Euſebe après avoir rapporté le paſſage de la lettre de Platon au jeune Denys : Tout eſt autour du Roy de toutes choſes, &c. ajoûte (8) : Ceux qui ont entrepris d'éclaircir ce » que Platon dit icy, ont accoûtumé de rapporter ſes » paroles au premier Dieu, enſuite au ſecond Principe, » & enfin au troiſiéme qui eſt l'Ame du monde, » & qu'ils reconnoiſſent auſſi pour un troiſiéme Dieu. » Mais les divines Ecritures établiſſent la ſainte & bienheureuſe » Trinité du Pere, du Fils & du ſaint Eſprit, » pour Principe.

Preuve de l'abus que M. le Clerc fait de ce paſſage, tirée des paroles mêmes d'Euſebe.

Peut-on dire que par ces paroles Euſebe reconnoiſſe, que les trois Principes des Platoniciens ſoient la même choſe que la ſainte Trinité ? N'eſt-ce pas ſe moquer du public, & prendre ſes lecteurs pour autant de duppes, que d'entreprendre de les tromper ſi groſſierement ? Quel rapport y a-t-il entre ces paroles d'Euſebe, & la concluſion que M. le Clerc en tire ? A quoy ſert donc cette particule adverſative, MAIS, qu'Euſebe employe icy ? Ne marque-t-elle pas clairement l'oppoſition qu'il reconnoît, entre ce que l'Ecriture enſeigne touchant la ſainte Trinité, & ce que les Platoniciens debitoient de leurs trois Principes ? N'eſt-ce pas la même choſe que ſi Euſebe diſoit : les Platoniciens reconnoiſſent trois

(8) Euſeb. l. xi. Præp. Evang. cap. xx. Ταῦτα οἱ τὸν Πλάτωνα διασαφεῖν πειρώμενοι, ἐπὶ τὸν πρῶτον θεὸν ἀνάγουσιν, ἐπί τε τὸ δεύτερον αἴτιον, καὶ τρίτον τὴν τοῦ κόσμου ψυχὴν, θεὸν τρίτον καὶ αὐτὴν ὁριζόμενοι εἶναι. οἱ δέ γε θεῖοι λόγοι, τὴν ἁγίαν καὶ μακαρίαν Τριάδα Πατρὸς, καὶ Υἱοῦ, καὶ ἁγίου Πνεύματος, ἐν ἀρχῆς λόγῳ τάττουσι.

Principes ; mais l'Ecriture nous apprend qu'il n'y en a qu'un. Les Platoniciens reconnoissent trois Dieux ; mais l'Ecriture nous enseigne que la sainte & bienheureuse Trinité du Pere, du Fils & du saint Esprit, ne fait qu'un seul Dieu. Les Platoniciens mettent le monde au nombre de leurs Dieux ; mais l'Ecriture nous fait connoître l'impieté & l'extravagance de cette opinion. Loin donc qu'Eusebe approuve le sentiment des Platoniciens touchant leurs trois Principes, ou qu'il croye que ce soit la même chose que la sainte Trinité ; il est évident au contraire, qu'il le condamne, & qu'il luy oppose la doctrine des divines Ecritures, pour en faire mieux sentir l'impieté.

Nouvelle preuve tirée du dessein qu'Eusebe se propose dans le livre d'où ce passage est tiré.

Je dis en troisiéme lieu, que quand Eusebe n'auroit pas fait sentir si clairement l'opposition & la difference infinie qu'il met entre ces imaginations Platoniciennes, & la doctrine des saintes Ecritures touchant le Mystere de la Trinité ; le livre même d'où ce passage est tiré, & le but qu'Eusebe s'y propose, nous feroit connoître parfaitement, qu'il a été infiniment éloigné de croire que ce fut la même chose. En effet, que prétend-t-il dans l'onziéme livre de sa Preparation Evangelique, où ce passage se trouve, dans le XII. & une partie du XIII. si ce n'est de recüeillir les principaux sentimens de Platon, où il croit entrevoir quelque rapport avec ce que l'Ecriture enseigne ; afin de montrer par-là que ce Philosophe a eu connoissance de la doctrine des Hebreux, & que tout ce qu'il y a de raisonnable dans ses livres vient de cette source ? Ne suit-il pas

en cela Clement d'Alexandrie, ſans parler des autres Peres de l'Egliſe, dont il rapporte de fort longs extraits, & qui avoit fait la même choſe avant luy? Avec cette difference neanmoins, que Clement entreprend de découvrir ces ſortes de vols, non ſeulement dans Platon, mais encore dans tous les autres Philoſophes, & dans les Poëtes même: au lieu qu'Euſebe ſe borne au ſeul Platon, comme au plus conſiderable de tous ces Auteurs payens.

Euſebe n'a jamais prétendu que les ſentimens de Platon qu'il compare à ceux de l'Ecriture, fuſſent entierement conformes à cette même Ecriture.

Mais quand Clement d'Alexandrie, Euſebe, & tous les Peres de l'Egliſe ont produit ces ſentimens de Platon qui paroiſſent avoir été tirez de l'Ecriture, ont-ils jamais prétendu que ces ſentimens fuſſent la même choſe que la doctrine de l'Ecriture même? Ont-ils jamais dit que Platon avoit bien compris & bien rapporté ce qu'il avoit lû ou ce qu'il avoit oüi dire de la doctrine des Hebreux? N'avons-nous pas prouvé évidemment le contraire, en faiſant voir par un grand nombre de témoignages exprès, que lorſque les Peres de l'Egliſe, & en particulier Clement d'Alexandrie & Euſebe, ont produit les vols de ce Philoſophe, ils l'ont accuſé en même temps de les avoir corrompus en pluſieurs manieres differentes, & de les avoir confondus avec ſes imaginations & ſes erreurs? N'eſt-ce pas ſur tout ce qu'Euſebe a fait (9) dès le commencement de cette eſpece de parallele qu'il fait des ſentimens de Platon avec ceux de l'Ecriture; & encore plus expreſſément, lorſqu'il le termine en comparant toutes les opinions de ce Philo» ſophe, par rapport à la doctrine toute ſainte & toute

(9) Idem l. XI. in Procœmio, & l. XIII. cap. XIV. locis ſupra deſcriptis.

divine des Ecritures, aux songes & aux réveries d'un homme endormi ?

Et quand il n'auroit pas declaré si nettement quelle étoit sa pensée sur ce sujet, peut-on en douter, quand on vient à examiner avec quelque attention ce parallele qu'il fait ? Peut-on par exemple soupçonner Eusebe d'avoir crû que les fables de Platon qu'il y rapporte (1) touchant la prétenduë resurrection d'Erus, touchant les nôces (2) de Porus & de Penia, touchant les premiers hommes que ce Philosophe dit, entre un grand nombre d'autres sottises, avoir été Androgynes : peut-on, dis-je, soupçonner Eusebe d'avoir crû que toutes ces fables qu'il rapporte, fussent la même chose que ce que l'Ecriture nous enseigne touchant la Resurrection, touchant le Paradis terrestre, & la formation du premier homme & de la premiere femme ; quoy qu'il mette ces fables de Platon en parallele avec ce que l'Ecriture nous ap-

Cela est évident par plusieurs sentimens de Platon, qu'il produit dans ce parallele,

(1) Idem Euseb. l. XI. Præp. Ev. cap. XXXV. *Dans le chap. XXXVII. Eusebe rapporte ce que Platon dit dans son Phédon, d'une terre extrémement belle & heureuse qu'il décrit. Et dans le chap. XXXVIII. il produit ce que le même Philosophe raconte du Tartare, du Styx & de l'Acheron. Qui seroit assez injuste pour soupçonner Eusebe d'avoir crû que ces fictions ou ces fables de Platon fussent la même chose que ce que la Foy nous apprend du Paradis & de l'Enfer?*

(2) Idem Euseb. l. XII. Præp. Evang. cap. XI. *Icy Eusebe rapporte la fable que Platon a décrite dans son Banquet touchant Porus enyvré de nectar dans le Jardin de Jupiter, & seduit par Penia. Dans le chapitre suivant, il produit une autre fable tirée du même Dialogue de Platon, & beaucoup plus extravagante, des trois especes d'hommes qui furent formez d'abord, entre lesquels ceux qui étoient Androgynes, furent coupez par le milieu par Jupiter, & reformez ensuite par Apollon. Eusebe a-t-il crû que ce fût la la même chose que ce que Moyse nous apprend du Paradis Terrestre, & de la formation d'Eve & d'Adam?*

prend sur ces matieres ? Qui ne voit au contraire par-là que tout ce que prétend Eusebe dans ce parallele, c'est de montrer que l'on trouve dans Platon des vestiges de la connoissance qu'il a euë de la doctrine des Hebreux, quoique ces vestiges se trouvent mêlez & confondus avec une infinité de fables & d'erreurs ?

Preuve sensible de l'injustice manifeste que M. le Clerc fait aux Peres de l'Eglise.

Combien avons-nous d'Auteurs qui dans ces derniers temps ont fait à peu prés la même chose qu'Eusebe, que Clement d'Alexandrie, que saint Justin, & les autres Peres de l'Eglise ? L'illustre & sçavant M. Huet (3) n'a-t-il pas entrepris à leur exemple, de faire voir que toutes les fables des Grecs & des Romains venoient originairement des livres de Moyse ? Grotius (4) n'a-t-il pas montré la même chose d'un grand nombre de sentimens des plus anciens Auteurs payens, & de ceux même de la plûpart des Nations du monde ? Ne seroit-ce pas une injustice & une extravagance manifeste, d'accuser là-dessus ces sçavans hommes, d'avoir crû que ces fables & ces sentimens qu'ils rapportent, sont la même chose que ce qui est contenu dans l'Ecriture ; & de les avoir par consequent suivis, adoptez & soûtenus fortement, comme autant de veritez revelées de Dieu même ? Voilà neanmoins la conduite que M. le Clerc a tenuë à l'égard de Clement d'Alexandrie, d'Eusebe, & de tous les Peres de l'Eglise. C'est sur un pareil fondement qu'il les accuse d'avoir crû que les trois Principes des Platoniciens étoient

(3) Huetius in Demonstr. Evangel. Propos. IV. cap. III. IV. V. VI. & seqq.

(4) Grotius l. de Verit. Relig. Christ. l. I. num. XVI.

la même chose que la Trinité des Chrétiens. Voilà enfin sur quoy il a établi l'extravagante calomnie de leur Platonisme.

Artifices & mauvaise foy de M. le Clerc, particulierement en ce qu'il confond toûjours les sentimens des Platoniciens nouveaux avec ceux de Platon.

Je dis en quatriéme lieu que M. le Clerc est encore injuste & de mauvaise foy dans ce qu'il dit icy d'Eusebe & des Peres de l'Eglise : I. En ce qu'il les accuse d'avoir trouvé le saint Esprit dans un passage du Timée de Platon, quoy qu'ils n'ayent jamais fait mention de ce passage en parlant du saint Esprit. II. En ce que passant adroitement de ce passage du Timée à celuy de la lettre à Denys dont nous parlons, il accuse encore Eusebe & les autres Peres d'y avoir trouvé la Trinité ; quoy qu'il soit évident qu'Eusebe parle beaucoup moins de ce passage, que de l'explication que quelques Platoniciens posterieurs au Christianisme y avoient donnée. M. le Clerc confond toûjours Platon avec ces Platoniciens nouveaux, parce que sans cela son systême des trois Principes qu'il prétend être la même chose que la Trinité des Chrétiens, tomberoit par terre ; & paroîtroit évidemment à tout le monde aussi chimerique & aussi impossible qu'il l'est en effet. Mais pour nous, distinguons toûjours exactement ces Philosophes, & les temps fort differens ausquels ils ont vêcu. Souvenons-nous que le Mystere de la Trinité étoit crû generalement dans tout le monde Chrétien, avant que Plotin, Numenius & Porphyre qu'Eusebe cite en cet endroit, eussent entrepris de le contrefaire, en empruntant même des Chrétiens les termes d'Hypostases & de Trinité.

Saint Cyrille

C'est ce que saint Cyrille nous apprend (5), en

(5) Cyrillus l. VIII. contra Julianum, pag. 270. edit. Paris. Ἴσμεν δὲ

convainc les Platoniciens nouveaux d'avoir imité & contrefait le dogme de la Trinité des Chrétiens.

même temps qu'il nous fait remarquer la difference qu'il y a entre le Myſtere de la Trinité & le dogme des trois Principes de ces Philoſophes, en le conſiderant même en ceux qui avoient fait le plus d'efforts pour l'habiller à la Chrêtienne. Saint Cyrille donc aprés avoir prouvé cet adorable Myſtere par les ſaintes Ecritures de l'ancien & du nouveau Teſtament, & en particulier par le commencement de l'Evangile de ſaint Jean, ajoûta ces paroles fort ſemblables à celles de ſaint Baſile que nous avons rapportées plus haut. Au reſte nous ſçavons que des hommes pleins du faſte & de l'orgüeil de la Sageſſe mondaine, ont recherché curieuſement ce Myſtere, mais non pas ſans s'égarer beaucoup: car ils n'étoient pas éclairez des lumieres de la Verité: Jeſus-Chriſt ayant dit en quelque endroit: Perſonne ne connoît le Fils ſi ce n'eſt le Pere; ni le Pere, ſinon le Fils, & celuy à qui le Fils l'a revelé. Et comment auroient-ils pû

καὶ τοὺς ὅτι μάλιστα κατωφρυωμένους ὑπέρκομπά τε πεφρονηκότας ἐπὶ σοφίᾳ κοσμικῇ, πολυπραγμονήσαντας μὲν τὰ τοιάδε λεπτῶς, οὐ μὴν καὶ ἀμωμήτως εἰσάπαν. οὐ γάρ τοι τὸ τῆς ἀληθείας αὐτοῖς ἐνήστραψε φῶς..... πλὴν ὅτι τρεῖς ἀρχικὰς ὑποστάσεις ὑποτιθέμενοι, καὶ αὐτοὶ καὶ μέχρι τριῶν ὑποστάσεων τὴν οὐσίαν τοῦ Θεοῦ προσήκειν ἰσχυρισάμενοι, ἐνιαχοῦ δὲ καὶ τὸ τῆς τριάδος τιθέντες ὄνομα ταῖς Χριστιανῶν συμφέρονται δόξαις. ἐλέλοιπει δ' ἂν πρὸς τοῦτο αὐτοῖς οὐδὲν, εἰ τὸν τῆς ὁμοουσιότητος λόγον ἐφαρμόττειν ἤθελον ὑποστάσεσι ταῖς τρισὶν, ἵνα καὶ μία νοοῖτο τῆς θεότητος φύσις, τὸ τριχιδὲς οὐκ ἔχουσα πρὸς ἑτερότητα φυσικὴν, καὶ τό γε δὴ δεῖν ἀλλήλων ἐν μείοσιν ὁρᾶσθαι τὰς ὑποστάσεις. τὸ μὲν γὰρ πρῶτον αἴτιον ἀνωτάτω που καθίζειν, ἑστὼς ἀκίνητον, ἀεργὲς εἰσάπαν. τοῦτο δὲ εἶναι φασὶ τἀγαθόν. ἐξ αὐτοῦ γε μὴν γενέσθαι νοῦν, τῇ πρὸς αὐτὸν θεωρίᾳ τελειούμενον, ὃν δὴ καὶ δεύτερον ὀνομάζουσι θεὸν, καὶ προσεχῆ τοῦ κόσμου δημιουργόν· καὶ τοῦτον ὑποβιβάζουσι, καὶ ἐν δευτέρᾳ τάξει τοῦ πρώτου καταλογίζονται. καὶ μὴν καὶ τρίτην λογοποιοῦσι τοῦ κόσμου ψυχὴν, οἴκοθεν μὲν τὸ ἀρτίως ἔχειν λαχοῦσαν οὐδαμῶς, σχέσει γε μὴν τῇ πρὸς τὸν κρείττονα νοῦν θειοτέραν ἀποτελουμένην, καὶ πρός γε τὸ δύνασθαι ζωοποιεῖν ἐρρωμενεστέραν, &c.

comprendre des veritez si sublimes & si cachées, sans la revelation du Fils de Dieu ? Neanmoins puisqu'ils établissent aussi trois premieres Hypostases, en ajoûtant que l'Essence divine s'étend jusqu'à ces trois Hypostases ; & qu'ils se servent même du mot de Trinité, il est visible qu'ils suivent les sentimens des Chrétiens. Rien ne leur manqueroit, s'ils vouloient encore joindre la consubstantialité à ces trois Hypostases, afin qu'on comprit qu'il n'y a qu'une seule Essence divine, qu'elle n'est point divisée par aucune diversité de nature, & que ces trois Hypostases ne sont pas inferieures l'une à l'autre. Car ils placent je ne sçai où dans un lieu fort élevé leur premier Principe ; & ils enseignent qu'il demeure stable, immobile & entierement oisif. C'est ce qu'ils appellent le Bien. Ils ajoûtent que l'Entendement procede de lui, & que cet Entendement contemplant le Bien en tire sa perfection. Ils l'appellent le second Dieu, & le prochain Auteur du monde. Ils le font descendre au dessous du premier Dieu, & ne luy donnent que le second rang. Enfin ils mettent au troisiéme rang l'ame du monde, & disent qu'elle ne tire pas d'elle-même ce qui luy est necessaire pour sa perfection, mais qu'elle est renduë plus divine & plus capable de produire tout ce qui a vie dans l'Univers, par la relation qu'elle a avec l'Entendement qui est meilleur qu'elle. Je vais, continue-t-il, rapporter les propres paroles de ces Philosophes, afin que l'on connoisse combien le dogme des Chrétiens est exact ; & combien au contraire ceux que les Payens regardent comme leurs plus habiles Philosophes, &

Chimeres des plus habiles Copistes d'entre les Platoniciens nouveaux, sur leurs trois Principes.

„ qui se sont acquis parmy eux une plus grande reputa„ tion, se sont éloignez de cette exactitude, quoiqu'ils „ se soient efforcez d'imiter nos dogmes.

Mépris que fait saint Cyrille de toutes ces singeries Platoniciennes.

Saint Cyrille produit ensuite les differentes opinions de Porphyre, de Numenius, & de Plotin sur leurs trois Principes. Je dis les differentes opinions; car loin de convenir entr'eux là-dessus, ils ne s'accordoient pas seulement avec eux-mêmes, comme on le peut voir par ce que nous en avons déja rapporté; & quoique ces trois Philosophes se fussent appliquez plus que tous les autres à lire les livres des Chrétiens, & à contrefaire leurs dogmes, particulierement celuy de la Trinité; ils n'avoient pû éviter dans l'execution de ce dessein chimerique, d'avancer un grand nombre d'absurditez & de sottises. C'est ce qui fait dire à saint Cyrille, en finissant l'exposition qu'il fait de ce qu'ils ont dit de plus raisonnable là-dessus en copiant les Chrêtiens (6): C'est ainsi que ces Philosophes s'abandonnant à leurs idées introduisent une diversité de nature en ce qui fait l'objet de leur admiration; & qu'ils se glorifient sottement de leurs opinions badines & pueriles. Il fait voir de la même maniere dans son premier livre (7) contre Julien, que tout ce que les mêmes Philosophes ont pû faire en interpretant comme il leur a plû les pa-

(6) Idem Cyrillus ibid. infra, pag. 273. Ἀλλ' ἐκεῖνοι μὲν ὧδέ τε δοξάζοντες, καὶ εἰς ἀνομοιότητα φύσεων κατασύροντες τὰ παρά γε σφίσιν τεθαυμασμένα, ψυχραῖς καὶ μειρακιώδεσιν ἐπαυχοῦσιν ἐννοίαις.

(7) Idem l. 1. adv. Jul. de Porphyrio præsertim agens: Τεθεώρηκε μὲν οὖν οὐχ ὑγιῶς εἰσάπαν, ἀλλὰ τοῖς τὰ Ἀρείου πεφρονηκόσιν, ἐν ἴσῳ διαιρεῖ καὶ ὑφίστησιν, ὑποκαθημένας τε ἀλλήλαις τὰς ὑποστάσεις εἰσφέρει, καὶ τρεῖς οἴεται θεοὺς εἶναι, διῃρημένως τὴν ἁγίαν καὶ ὁμοούσιον. πλὴν οὐκ ἠγνόηκεν ἐλλειπτρόπως τὸ ἀληθές.

roles de leur maître, ç'a été de raisonner sur leurs trois Principes, à peu près comme les Arriens raisonnoient sur les trois Personnes de la sainte Trinité, & qu'ils en ont fait à leur imitation trois Hypostases divisées entre elles, & inferieures l'une à l'autre.

Les Arriens ont pû s'y tromper. On ne trouve rien neanmoins dans Eusebe, qui puisse le faire soupçonner d'avoir eu l'idée que M. le Clerc luy attribue.

Je ne doute nullement que les Arriens ne se soient prévalus de l'autorité de ces Philosophes, pour établir leurs erreurs, & qu'ils n'ayent emprunté à leur tour plusieurs de leurs raisonnemens pour les soûtenir; comme les Peres de l'Eglise nous l'apprennent. Mais je soûtiens en même temps, qu'Eusebe dans l'endroit dont il s'agit, n'a rien dit qui puisse le faire soupçonner avoir crû, que les trois Principes de ces Philosophes fussent la même chose que la Trinité Chrétienne du Pere, du Fils, & du saint Esprit; & que M. le Clerc n'a pû luy attribuer ce sentiment, sans abuser visiblement de ses paroles, comme il a fait de celles de tous les Peres de l'Eglise, dont il a produit des témoignages: Et c'est ce que je croy avoir montré de maniere, que je ne crains pas que M. le Clerc avec tous ses artifices & toutes ses subtilitez captieuses, puisse jamais y rien opposer de solide.

CH. XXII.

On examine s'il est vray que Platon ait eu connoissance de la doctrine des livres saints, comme tenu les Peres l'assurent.

AINSI DONC après avoir refuté tout ce que dit cet Auteur sur ce point, soit dans le X. tome de sa Bibliotheque Universelle, soit dans sa VII. Lettre Critique, il ne s'agit plus que de répondre à ce qu'il avance dans cette même lettre: *Que Platon n'a rien emprunté des livres saints.* Le sujet n'est pas à la verité aussi important à beaucoup près que celuy que nous venons de traitter: Il n'appartient pas même absolument

au Prétendu Platoniſme des SS. Peres que nous avons refuté dans cet ouvrage. Neanmoins comme les Peres de l'Egliſe en même temps qu'ils accuſent Platon d'avoir corrompu ce qu'il avoit lû ou entendu dire de la doctrine des Hebreux, ſuppoſent & ſoûtiennent unanimement qu'il en a eu quelque connoiſſance, il eſt à propos d'examiner ce qui en eſt, & ſur quoy M. le Clerc ſe fonde pour rejetter leur autorité ſur ce ſujet, & pour les traitter tous, comme il fait, de témoins indignes de créance.

Conduite déraiſonnable de M. le Clerc, qui ſe prévaut de l'autorité des SS. Peres en même temps qu'il la rejette & qu'il la mépriſe.

On pourroit d'abord l'accuſer ſur cela d'avoir beaucoup de mépris pour les SS. Peres : Et qu'y a-t-il de plus capable de le rendre luy-même mépriſable aux yeux de toutes les perſonnes ſages & éclairées ? Ne faut-il pas être ſtupide ou ignorant au dernier point, pour ne pas reconnoître la capacité & la ſainteté éminente de ces grands hommes ? N'eſt-ce pas une eſpece de folie, de s'oppoſer au jugement de tous les ſiecles, qui en ont toûjours fait une ſi haute eſtime, & qui ont eu pour leur autorité une ſi parfaite déférence ? N'ayons pas neanmoins une ſi mauvaiſe opinion du jugement de nôtre Auteur. Quand j'examine de près ſa conduite, il me ſemble qu'il fait paroître dans ſes diſcours beaucoup plus de mépris pour les SS. Peres, qu'il n'en a dans le fond du cœur. En effet, s'il les mépriſoit, s'il les jugeoit auſſi indignes de créance qu'il le dit, il ne chercheroit pas à s'autoriſer de leurs témoignages ; il ne les citeroit pas ſur les plus legeres apparences, pour rendre ſes paradoxes moins incroyables. C'eſt neanmoins ce qu'il fait icy comme partout ailleurs.

Il se prévaut du témoignage de Lactance, quoique Lactance n'ait rien qui le puisse faire preferer aux autres Peres de l'Eglise.

Lactance dit (8), qu'il s'étonne que Pythagore & Platon ayant penetré jusques dans l'Egypte & la Perse, pour y apprendre la veritable sagesse, ils n'ayent point été en Judée, où elle se trouvoit, & où ils pouvoient aller plus facilement. Nôtre Auteur cite ce passage avec soin; parce qu'il le croit favorable à ses prétensions, & contraire au sentiment unanime des SS. Peres, touchant la connoissance que Platon a euë de la doctrine des Juifs. Mais est-ce que ce témoignage de Lactance est celuy d'un homme qui a vû ce qu'il dit, (car c'est-là la premiere raison (9) pour laquelle M. le Clerc rejette le témoignage de tous les autres Peres) ou qui l'a appris d'Auteurs contemporains aux Philosophes dont il parle; tandis que les autres Peres de l'Eglise beaucoup plus récens que Platon, ne debitent que leurs conjectures? Point du tout; Lactance n'est point icy un témoin d'une autre condition que les Peres de l'Eglise, si ce n'est en ce qu'il est moins ancien & moins considerable que la plûpart d'entre eux. Est-ce qu'il apporte des preuves de ce qu'il avance, & que les autres n'en apportent point, (c'est la seconde raison de M. le Clerc). Il

(8) Lactant. l. IV. Div. Inst. cap. II. Unde equidem solemus mirari quod cum Pythagoras, & postea Plato, amore indagandæ veritatis accensi ad Ægyptios, & Magos, & Persas usque penetrassent, ut earum gentium vitas & sacra cognoscerent; (suspicabantur enim sapientiam in religione versari); & ad Judæos tamen non accesserunt: penes quos tunc solos erat, & quo facilius ire potuissent. Sed aversos esse arbitror divina providentia, ne scire possent veritatem, quia nondum fas erat alienigenis hominibus religionem veri Dei justitiamque cognoscere. Statuerat enim Deus appropinquante ultimo tempore Ducem magnum cœlitus mittere, qui eam perfido ingratoque populo ablatam, exteris gentibus revelaret.

(9) Joan. Clericus Epist. VII. Critica, pag. 228.

est visible qu'il n'en produit aucune. Est-ce enfin parce qu'il témoigne dans ses ouvrages moins d'ardeur à combattre les Payens, & moins de desir de les attirer au Christianisme : Car c'est cette ardeur & ce zele des SS. Peres, qui oblige encore M. le Clerc de rejetter leur témoignage. Mais il ne paroît pas assurément que Lactance leur cede en ce point : tous ses livres en font foy. Sur quoy donc nôtre Auteur juge-t-il Lactance plus croyable sur ce point dont il s'agit, que saint Justin, Clement d'Alexandrie, Origene & Tertullien? Quelle raison a-t-il de produire son témoignage, tandis qu'il rejette celuy de tous les autres ? N'est-il pas clair que puis qu'il admet l'autorité de Lactance, il doit admettre à plus forte raison celle des autres Peres de l'Eglise qui est beaucoup plus considerable ; & qu'il ne manqueroit pas de s'en prévaloir en effet, si par malheur pour luy, il ne les trouvoit toûjours opposez à ses erreurs ?

M. le Clerc reçoit le témoignage de saint Augustin sur un point, & le rejette sur un autre.

Sa conduite à l'égard de saint Augustin est encore plus extraordinaire. Ce saint Docteur qui ne connoissoit point de plus ancienne version de l'Ecriture que celle des Septante (1), ne croit pas par consequent, que Platon ait pû lire luy-même les livres saints ;

(1) August. l. VIII. de Civit. Dei, cap. XI. Quapropter in illa peregrinatione sua Plato nec Hieremiam videre potuit tanto ante defunctum, nec easdem scripturas legere, quæ nondum fuerant in Græcam linguam translatæ, qua ille pollebat : nisi forte quia fuit acerrimi studii, sicut Ægyptias, ita & istas per interpretem didicit, non ut scribendo transcriberet ..... sed ut colloquendo, quid continerent, quantum capere potuisset, addisceret. Hoc ut existimetur, illa suadere videntur indicia ..... & maxime illud quod & me plurimum adducit ut pæne assentiar Platonem illorum librorum expertem non fuisse, &c.

saints, parce qu'il en ignoroit la langue ; mais il croit en même temps, qu'il a pû apprendre plusieurs choses de ce qu'ils contenoient en se les faisant expliquer, & en s'entretenant avec quelques Juifs. Que fait icy M. le Clerc ? il reçoit le témoignage de saint Augustin pour le premier point ; & il le rejette pour le second. Cette conduite est-elle équitable ? N'est-elle pas aussi injuste que celle des Payens, qui recevoient le témoignage de l'Evangile sur les opprobres de la Passion du Fils de Dieu ; & qui le rejettoient sur la gloire de sa Resurrection & de son Ascension au Ciel ? Sur quoy les Peres de l'Eglise leur faisoient cet argument, auquel ils n'avoient rien à repliquer. (2) Puisque vous citez l'Evangile, leur disoient-ils, vous devez croire également ces deux points, puisqu'il les enseigne également tous deux. Sinon, vous faites une chose tres-injuste & tres-absurde, lorsque vous le recevez sur l'un, & que vous le rejettez sur l'autre. Tous deux étant appuyez sur la même autorité, ou recevez-les donc tous deux, ou rejettez-les tous deux également. Voilà ce que nous avons droit de dire à M. le Clerc au sujet de saint Augustin & de Lactance, dont il n'admet les témoignages qu'autant qu'il luy plaît, & dans ce qu'il croit y trouver de favorable à ses prétentions.

Lactance, ni saint Augustin ne favorisent point l'opinion de M.

Je dis dans ce qu'il croit ; car au fond il n'y a rien ni dans l'un ni dans l'autre dont il puisse se prevaloir avec raison. En effet, il s'agit de sçavoir si

(2) Isidorus Pelus. l. IV. Epist. 31. Εἰ μὲν οὖν πιστεύετε τοῖς Εὐαγγελίοις καὶ τοῦτο κἀκεῖνο λέγουσι πιστεύειν· εἰ δὲ μὴ, ἀτοπώτατον ποιεῖς, τὸ μὲν ἐγκρίνων, τὸ δὲ ἐκβάλλων..... θάτερον γὰρ θατέρῳ ἤρτηται, καὶ διεζεῦχθαι οὐκ ἀνέχεται. *Origene reproche à Celse la même injustice. l. VI. page 327.*

le Clerc, & ne sont point opposez au sentiment unanime des SS. Peres sur le sujet dont il s'agit.

Platon a tiré quelque chose des livres saints, de quelque maniere que cela soit arrivé. Tous les Peres l'assurent unanimement. Il est clair que saint Augustin est dans ce sentiment, de l'aveu même de M. le Clerc; & il n'est pas moins clair que Lactance ne dit pas le contraire. Car nier que Pythagore & Platon ayent été en Judée, ce n'est point nier que Platon n'ait eu quelque connoissance de la doctrine des Juifs. C'est en Egypte où les Peres de l'Eglise assurent communément que Platon a eu cette connoissance; & Lactance ne dit-il pas conformément à ce sentiment, que Platon est allé en Egypte pour s'instruire de la verité? Ainsi donc tout ce que prétend Lactance dans le passage que nôtre Auteur en cite, c'est que si Platon après son voyage d'Egypte, étoit allé en Judée pour s'instruire de la verité sur les lieux mêmes, & remonter ainsi jusqu'à sa source; il en auroit eu une connoissance bien plus pure & plus exacte, que celle qu'il en a euë en Egypte, où elle se trouvoit confonduë avec beaucoup de fables & d'erreurs (3).

Lactance soûtient que plusieurs senti-

En effet Lactance parlant dans son second livre (4) de la fable de Promethée touchant la formation

(3) *On peut voir que c'est-là la pensée de Lactance, par ce qu'il ajoûte dans ce passage même, où il dit qu'il étoit reservé à Jesus-Christ de faire connoître aux hommes la verité dans toute sa pureté & sa perfection.*

(4) Lactant. l. II. cap. XI. Plato humanam formam θεοειδῆ esse ait..... De hac hominis fictione Poëtæ quoque, quamvis corrupte, tamen non aliter tradiderunt. Namque hominem de luto a Prometheo factum esse dixerunt. Res eos non fefellit, sed nomen artificis. Nullas enim litteras veritatis attigerant: sed quæ Prophetarum vaticinio tradita in sacrario Dei continebantur, ea de fabulis & obscura opinione collecta & depravata, ut veritas a vulgo solet variis sermonibus dissipata corrumpi, nullo non addente aliquid ad id quod audierant, carminibus suis comprehenderunt..... Factum esse diluvium ad perdendam tol-

mêmes qui se trouvent dans les livres de Platon, viennent originairement des Ecritures saintes.

de l'homme ; & ensuite du Déluge ; dont il dit que tous les Philosophes, les Poëtes & les autres anciens Auteurs payens ont fait mention ; & dont il est certain en particulier que Platon a parlé, de même que de cette Fable ; il ajoûte que tous ces Auteurs ont tiré le fond de ce qu'ils racontent sur ce sujet, des écrits des Prophetes, & qu'ils l'ont corrompu par les fables & les fausses circonstances qu'ils y ont ajoûtées, & que d'autres y avoient déja mêlées avant eux. Il dit la même chose (5) dans son VII. livre, où il parle de la Reminiscence & de la Metempsychose Platonicienne, de ses suites & de ses circonstances, telles que Virgile, qui n'a fait en cela qu'exposer le sentiment de Platon, les décrit dans le VI. livre de son Eneïde ; & Lactance soûtient pareillement que

lendamque ex orbe terræ malitiam, constat inter omnes. Idem enim & Philosophi, Poëtæ, Scriptoresque rerum antiquarum loquuntur, in eoque maxime cum Prophetarum sermone consentiunt. . . . . Sed videlicet hoc quoque sic corruperunt ut illud superius, cum ignorarent in quo tempore cataclysmus sit factus in terra, & quis ob justitiam meruerit genere humano pereunte salvari, & quomodo, & cum quibus servatus sit, quæ omnia propheticæ litteræ docent.

(5) Idem l. VII. cap. XXII. Corruperunt igitur poëtica licentia quod acceperant : vel opinio veritatem per diversa ora sermonesque varios dissipata mutavit. Nam quod peractis apud inferos mille annis, rursus ad vitam restitui cecinerunt, Marone ita dicente :

Has omnes, ubi mille rotam volvêre per annos,
Lethæum ad fluvium Deus evocat agmine magno,
Scilicet immemores supera ut convexa revisant,
Rursus & incipiant in corpora velle reverti.

Hæc eos ratio fefellit, quod resurgent defuncti, non post mille annos mortis suæ, sed ut restituti rursus in vitam mille annis cum Deo regnent. Deus enim veniet, ut orbe hoc ab omni labe purgato, redivivas justorum animas corporibus innovatis ad sempiternam beatitudinem suscitet. Itaque præter aquam oblivionis vera sunt cætera : quam idcirco finxerunt, ne quis illis opponeret : Cur ergo non meminerunt se aliquando vixisse, aut qui fuerint, aut quæ gesserint, &c.

toutes ces erreurs ne ſont que des corruptions des veritez qui ſe trouvent dans les écrits des Prophetes. Lactance a donc crû comme tous les autres SS. Peres, que l'on trouvoit dans les ouvrages de Platon pluſieurs ſentimens qui venoient originairement de la doctrine des Hebreux, de quelque maniere que ce Philoſophe en ait eu connoiſſance. Car comme nous l'avons déja remarqué, les Peres de l'Egliſe ne décident rien ſur la maniere dont Platon a pû être inſtruit des veritez contenuës dans les divines Ecritures; quoyqu'ils ſoûtiennent tous unanimement, qu'il en a ſçû pluſieurs choſes, & que l'on en trouve dans ſes livres des traces bien marquées; mais neanmoins toûjours confonduës & mêlées avec quantité de fables & d'erreurs.

Le ſentiment unanime des Peres de l'Egliſe ſur les vols de Platon, eſt confirmé par pluſieurs anciens Auteurs Juifs & Payens.

Au reſte ce ne ſont pas ſeulement les SS. Peres qui aſſurent unanimement que Platon a tiré beaucoup de choſes des livres ſaints; il ſe trouve encore des Auteurs Juifs & payens qui en rendent témoignage. Ariſtobule illuſtre & ſçavant Juif, dont il eſt fait mention tres-honorable dans le ſecond livre des Maccabées (6) où il eſt appellé le Maître du Roy Ptolemée, parle ainſi dans un ouvrage qu'il addreſſoit au même Roy, ſurnommé Philometor (7). Il eſt viſi-

(6) II. Machab. cap. I. v. 10. Anno centeſimo octogeſimo octavo, populus qui eſt Jeroſolymis & in Judæa, Senatuſque & Judas, Ariſtobulo magiſtro Ptolemæi Regis, qui eſt de genere chriſtorum Sacerdotum, & his qui in Ægypto ſunt Judæis, ſalutem & ſanitatem, &c.

(7) Ariſtobulus apud Euſeb. l. XIII. Præp. Evang. cap. XII. Φανερὸν ὅτι κατηκολούθησεν ὁ Πλάτων τῇ καθ' ἡμᾶς νομοθεσίᾳ, καὶ φανερός ἐστι περιειργασμένος ἕκαστα τῶν ἐν αὐτῇ. διηρμήνευται γὰρ πρὸ Δημητρίου τοῦ Φαληρέως, δι' ἑτέρων, πρὸ τῆς Ἀλεξάνδρου καὶ Περσῶν ἐπικρατήσεως, τά τε κατὰ τὴν ἐξαγωγὴν τὴν ἐξ Αἰγύπτου τῶν Ἑβραίων ἡμετέρων δὲ πολιτῶν,

ble que Platon a suivi nos loix, & qu'il les a lûës avec « soin : aussi long-temps avant Demetrius de Phalere, « & la victoire d'Alexandre sur les Perses, on avoit tra- « duit l'histoire de la sortie de nos Peres d'Egypte, & « des merveilles qui se firent à cette occasion, comme « aussi la maniere dont ils se rendirent maitres du païs, « avec l'exposition de toutes nos loix. De sorte que l'on « ne peut douter que ce Philosophe dont nous venons « de parler, & qui étoit homme d'une grande lecture, « n'en ait tiré plusieurs choses ; de même que Pytha- « gore, qui a aussi transporté dans sa Philosophie plu- « sieurs de nos sentimens. Josephe assure la meme cho- « se (8) dans son second livre contre Appion ; en soûtenant que Platon a imité Moyse en plusieurs de ses loix.

Les Payens tomboient d'accord de la ressemblance qui se trouvoit en plusieurs points entre Platon & Moyse. Il ne s'agissoit plus entre eux & les Chrétiens, que de decider qui des deux avoit pillé l'autre.

Pour ce qui est des Payens, nous avons déja dit, & on peut s'en convaincre par les livres de Celse (9), qu'ils tomboient d'accord de la ressemblance qui se trouvoit sur plusieurs points entre Platon & les anciens Prophetes des Hebreux, & Moyse sur-tout. D'où ils concluoient ridiculement, que ceux-cy avoient pillé celuy-là. Mais les Peres de l'Eglise en leur prouvant clairement comme ils ont fait par un grand nombre d'ouvrages, que Moyse & les Prophetes étoient beaucoup plus anciens que Platon & que

καὶ ἡ τῶν γεγονότων ἁπάντων αὐτοῖς ἐπιφάνεια, καὶ κράτησις τῆς χώρας, καὶ τῆς ὅλης νομοθεσίας ἐπεξήγησις, ὡς εὔδηλον εἶναι τὸν προειρημένον φιλόσοφον εἰληφέναι πολλά. γέγονε γὰρ πολυμαθής, καθὼς καὶ Πυθαγόρας, πολλὰ τῶν παρ' ἡμῖν μετενέγκας εἰς τὴν ἑαυτοῦ δογματοποιΐαν κατεχώρισεν. *Clement d'Alexandrie produit cette même autorité d'Aristobule au l. 1. de ses Stromes, page 342.*

(8) Josephus l. II. contra Appionem.

(9) *Voyez là-dessus le livre VI. d'Origene contre Celse.*

tous les autres Philosophes Grecs (1) leur faisoient voir en même temps avec la derniere évidence, que c'étoit Platon qui étoit le plagiaire de Moyse & des Prophetes. C'est ce qu'ils reconnurent enfin, comme on le voit par Numenius ce Philosophe Pythagoricien & Platonicien, dont nous avons déja parlé, qui ne fait point difficulté d'assurer, que Platon n'est presque autre chose que Moyse qui parle Grec. Par où selon le témoignage de Clement d'Alexandrie (2), d'Eusebe, de Theodoret, d'Hesychius (3), & de Suidas (4), il a voulu marquer que Platon avoit tiré beaucoup de choses des livres du Legislateur des Hebreux. Au reste le témoignage de Numenius est d'autant plus considerable en cette matiere, qu'il n'avoit gueres moins lû les livres de l'Ecriture sainte que ceux

Numenius a reconnu que Platon avoit été le copiste & le plagiaire de Moyse.

(1) *Theophile d'Antioche, Tatien, Clement d'Alexandrie, saint Cyrille, & sur tout Eusebe, ont fait dans cette vûë des Chronologies, pour prouver aux Payens l'antiquité de Moyse au dessus de tous les Philosophes & de tous les Auteurs payens.*

(2) Clemens Alexandr. l. 1. Strom. pag. 342. Νουμήνιος δὲ ὁ Πυθαγόρειος φιλόσοφος ἄντικρυς γράφει· Τί γάρ ἐστι Πλάτων, ἢ Μωσῆς ἀττικίζων; Adde Euseb. l. IX. Præp. Ev. cap. VI & Theodoretum serm. II. pag. 505. cujus hæc sunt verba: Καὶ ὁρῶν τῆς κλοπῆς τὰ φώρια, τῷ Πυθαγορικῷ Νουμηνίῳ πιστεύσει, λέγοντι· Τί γάρ ἐστι Πλάτων, ἢ Μωϋσῆς ἀττικίζων; διὰ γὰρ δὴ τούτων ἀναφανδὸν ἔδειξεν ὁ Νουμήνιος, ὡς ὁπόσα Πλάτων εὐσεβῶς εἴρηκεν, ἐκ τῆς Μωϋσοῦ θεολογίας σεσύληκεν.

(3) Hesychius Milesius, cognom. Illustrius, l. de Vit. Philos. interpr. Hadriano Junio. Numenius, Pythagoricus Philosophus, Apamia oriundus, Platonis ingenium nota perstringit, quod veluti plagio subripuerit e Mosaïcis libris quæ de Deo & mundo prodidit. Eo spectat quod dicit: Quid enim aliud est Plato quam Moses Atticissans?

(4) Suidas verbo Νουμήνιος. Νουμήνιος Ἀπαμεύς, ἀπὸ Συρίας, φιλόσοφος Πυθαγόρειος. οὗτός ἐστιν ὁ τὴν τοῦ Πλάτωνος ἐξελέγξας διάνοιαν, ὡς ἐκ τῶν Μωσαϊκῶν τὰ περὶ Θεοῦ καὶ Κόσμου γενέσεως ἀποσυλήσασαν, καὶ διὰ τοῦτό φησι· Τί γάρ ἐστι Πλάτων, ἢ Μωσῆς ἀττικίζων;

de Platon (5) ; jusques-là que la plûpart de ses ouvrages étoient remplis des sentimens & des traits d'histoire qu'il en avoit tirez ; comme nous l'avons déja remarqué après Origene.

CH. XXIII. *On refute les vaines conjectures par lesquelles M. le Clerc tâche d'affoiblir ces témoignages des Juifs & des Payens.*

Ce qu'il oppose à Aristobule & à Josephe.

C'EST AINSI que ce que les SS. Peres ont dit des vols de Platon, est confirmé, non seulement par les plus sçavans Juifs, mais encore par les Payens mêmes les plus attachez à ce Philosophe. Mais qu'oppose M. le Clerc à tous ces témoignages ? les conjectures les plus frivoles, les soupçons les plus temeraires. D'abord il veut faire passer Aristobule & Josephe pour des menteurs, en soûtenant qu'ils n'ont point fait difficulté d'avancer des faussetez, pour faire honneur à leur Nation, & confondre l'orgueil des Grecs. Est-il donc permis de débiter des soupçons si injurieux sans aucune preuve, sans aucun fondement ? Car quel prétexte peut-il avoir, sur-tout, pour traiter ainsi Aristobule, ce Philosophe Juif si considerable par son antiquité, son érudition ; par son employ auprès du Roy Ptolemée, par sa race sacerdotale, & par la distinction honorable que l'Ecriture fait de luy ? *Qu'on lise*, dit M. le Clerc (6), *les livres de Josephe contre Appion, & l'on verra que les Juifs, dans le dessein que j'ai dit, ont fait de tout temps tous leurs efforts pour montrer que les Grecs étoient des plagiaires : en quoy ils ont été imitez en suite pour les mêmes raisons par les Chrétiens.* Mais est-ce une consequence, que puisque les anciens Juifs & les Chrétiens ont fait leurs efforts pour

(5) Origenes l. IV. contra Celsum, loco supra relato. Adde Eusebium l. IX. Præp. Evang. cap. VII. & VIII.

(6) Epist. VII. Crit. pag. 229.

montrer que les Grecs étoient des plagiaires, ils n'ont avancé là-dessus que des faussetez? Si cela étoit, les Grecs ne s'y seroient-ils pas opposez? N'auroient-ils pas refuté tous ces mensonges? Bien loin de-là neanmoins, ils sont tombez d'accord de cette verité: Ils ont avoüé au moins pour la plûpart, que toutes leurs sciences venoient originairement des Barbares, ainsi que nous l'apprenons de Clement d'Alexandrie (7), de Tatien (8), & d'Eusebe (9), qui produisent là-dessus leurs propres témoignages.

Platon a pillé toutes sortes de Philosophes

Pour ce qui est de Platon en particulier, n'est-ce pas une chose constante qu'il a pris de tous côtez (1)

(7) Clemens Alexandr. Strom. I. & VI.
(8) Tatianus Orat. contra Græcos, &c.
(9) Euseb. l. x. Præp. Evang.
(1) *Platon rapporte luy-même plusieurs choses dans ses Dialogues, qu'il témoigne avoir apprises des Egyptiens & des Phéniciens. Tous ses disciples tombent d'accord qu'il a emprunté beaucoup des Pythagoriciens & d'Heraclite. Son Timée seul, qui n'est qu'une paraphrase un peu étenduë de l'ouvrage du vray Timée, Philosophe Pythagoricien, en est une preuve évidente. Diogene Laërce prouve encore qu'il a profité extrémement d'Epicharmus. Voicy ses paroles :* Μῖξιν τε ἐποιήσατο τῶν τε Ἡρακλειτείων λόγων, καὶ Πυθαγορικῶν, καὶ Σωκρατικῶν. τὰ μὲν γὰρ αἰσθητὰ, καθ' Ἡράκλειτον· τὰ δὲ νοητὰ, κατὰ Πυθαγόραν· τὰ δὲ πολιτικὰ, κατὰ Σωκράτην ἐφιλοσόφει. λέγουσι δέ τινες (ὧν ἐστι καὶ Σάτυρος) ὅτι Δίωνι ἐπέστειλεν εἰς Σικελίαν ὠνήσασθαι τρία βιβλία Πυθαγορικὰ παρὰ Φιλολάου μνῶν ἑκατόν. καὶ γὰρ ἐν εὐπορίᾳ, φασὶν, ἦν, παρὰ Διονυσίου λαβὼν ὑπὲρ τὰ ὀγδοήκοντα τάλαντα..... πολλὰ δὲ καὶ παρ' Ἐπιχάρμου τοῦ κωμῳδοποιοῦ προσωφέληται, τὰ πλεῖστα μεταγράψας, καθά φησιν Ἄλκιμος, &c. *Diogéne Laërce produit ensuite un long extrait de cet Alcime, qui prouve ce qu'il a avancé, que Platon a beaucoup tiré d'Epicharmus, qui ne peut être, selon la remarque d'un Commentateur, que le Philosophe qui étoit de l'isle de Cos, & non pas le Poëte Comique qui étoit de Sicile. Enfin Eusebe prouve par l'autorité de Porphyre même, que Platon avoit pillé le livre de Protagore,* De Ente. *Les paroles de Porphyre meritent d'être rapportées :* Ὅτι δὲ καὶ αὐτὸς οὗτος ὁ ἱερὸς Πλάτων, οὗ τὴν ἐπώνυμον ἑορτὴν σήμερον πανηγυρίζομεν, πολλοῖς καταχρῆται τῶν πρὸ αὐτοῦ. αἰδοῦμαι γὰρ τῷ τῆς κλοπῆς ὀνόματι

ce qu'il a pû ramasser des sentimens des Egyptiens, des Pheniciens, des Pythagoriciens, d'Heraclite, d'Epicharmus, de Protagore, & des autres Philosophes qui l'avoient précédé, pour en composer sa Philosophie. Sont-ce les Chrétiens seuls qui ont parlé de son voyage & de sa longue demeure en Egypte, & de l'ardeur qu'il a euë de s'y instruire de tous les sentimens & de toutes les anciennes traditions qui y avoient cours ? La plûpart des Auteurs (2) payens n'en rendent-ils pas témoignage ? Est-il croyable, comme le remarquent les Peres de l'Eglise (3), qu'un homme si ardent à s'instruire, & à recüeillir tout ce qui pouvoit entrer dans le corps de sa Philosophie, ait negligé les seuls sentimens des Juifs qui étoient si connus en Egypte ? Platon luy-même n'avouë-t-il

& d'Auteurs, pour composer ses ouvrages. Il n'est point croyable qu'il ait negligé de se prevaloir des sentimens & des livres des seuls Juifs.

ἐπὶ τούτου χρῆσθαι, οὐκέτι κατειλήφατε. τί λέγεις; (ἔφη ὁ Καλλιέτης.) οὐ λέγω μόνον, φησὶν, ἀλλὰ καὶ τὴν πίστιν τῷ λόγῳ παρέχω. σπάνια δὲ τὰ τῶν πρὸ τοῦ Πλάτωνος γεγονότων βιβλία· ἐπεὶ ἴσως πλείους ἄν τις ἐφώρασε τοῦ φιλοσόφου κλοπάς. ἐγὼ δ' οὖν τισι κατὰ τύχην ἐμπέπτωκα. Πρωταγόρου γὰρ τὸν περὶ τοῦ ὄντος ἀναγινώσκων λόγον, πρὸς τοὺς ἓν τὸ ὂν εἰσάγοντας, τοιαύταις αὐτὸν εὑρίσκω χρώμενον ἀπαντήσεσιν. ἐσπούδασα γὰρ αὐταῖς λέξεσι τὰ ῥηθέντα μνημονεύειν. καὶ ταῦτ' εἰπὼν, διὰ πλειόνων τίθησι τὰς ἀποδείξεις. Porphyrius l. I. de Erudito Auditu, apud Eusebium l. X. Præp. Evang. cap. II.

(2) Cicero l. V. de Finibus. Apuleius l. de Dogmate Platonis. Diogenes Laërtius in Vita Platonis. Valerius Maximus l. VIII. cap. VII. Quintilianus l. I. cap. 19. Diodorus Siculus l. I. Xenophon. ep. ad Æsch. Plutarchus, &c. *Theodoret nous apprend que Plutarque, Porphyre & Numenius assuroient que Platon étant en Egypte avoit consulte non seulement les sçavans du pays, mais encore les Hebreux qui s'y trouvoient, & que c'étoit d'eux qu'il avoit appris ce qu'il dit de Dieu :* Φασὶ δὲ αὐτοὺς (Πλάτωνα, Πυθαγόραν καὶ Σόλωνα) ἐν Αἰγύπτῳ οὐ μόνον παρ' Αἰγυπτίων, ἀλλὰ καὶ παρ' Ἑβραίων τὰ περὶ τοῦ ὄντως διδαχθῆναι Θεοῦ. καὶ ταῦτα διδάσκει μὲν Πλούταρχος ὁ Βοιώτιος, διδάσκει δὲ καὶ Πορφύριος ὁ κατὰ τῆς ἀληθείας λυττήσας, καὶ μέντοι καὶ Νεμήνιος ὁ Πυθαγόρειος, καὶ ἕτεροι πλεῖστοι. Serm. I. ad Græcos.

(3) Cyrillus l. I. contra Jul. cui adde Aristobulum supra relatum.

pas ſouvent qu'il a tiré des Barbares & des Anciens plusieurs de ſes opinions ? Nôtre Auteur ne veut pas que les Juifs ſoient compris entre ces anciens & ces barbares que ce Philoſophe cite ſi ſouvent ; mais quelle raiſon a-t-il pour les en exclure abſolument ? Il dit que la plûpart des choſes que Platon dit avoir tirées de ces Barbares ou de ces Anciens *ne ſont que des fables, dans leſquelles à peine trouve-t-on quelques veſtiges de verité.* Et qu'ont dit autre choſe les Peres de l'Egliſe ? N'ont-ils pas toûjours aſſuré que Platon avoit corrompu par un grand nombre de fables & d'erreurs les veritez qu'il avoit appriſes de la doctrine des Hebreux ? Mais revenons à Ariſtobule.

Ce que dit Ariſtobule d'une verſion des livres ſaints moins complete & plus ancienne que celle des Septante, eſt veritable.

Ce qui déplaît ſur-tout à M. le Clerc dans cet illuſtre & ancien Auteur, c'eſt qu'il aſſure poſitivement, qu'avant la verſion des Septante, il y avoit déja quelques parties aſſez conſiderables des livres de Moyſe traduites en Grec. Je dis quelques parties conſiderables ; car il eſt clair qu'Ariſtobule n'en dit pas davantage ; quoyque M. le Clerc ſuppoſe qu'il parle d'une Verſion complete ou de tout le Pentateuque, ou de tous les livres ſaints : mais il n'en eſt rien. En effet Ariſtobule, aprés avoir dit ce que nous avons déja rapporté de luy, ajoûte incontinent, en parlant toûjours au Roy Ptolemée (4) : Mais pour
„ ce qui eſt de la Traduction entiere de nôtre Loy,
„ elle a été faite par les ſoins de Demetrius de Phalére

(4) Ariſtobulus apud Euſeb. l. XIII. Præp. Evang. cap. XII. Ἡ δ᾽ ὅλη ἑρμηνεία τῶν διὰ τοῦ νόμου πάντων, ἐπὶ τοῦ προσαγορευθέντος Φιλαδέλφου βασιλέως, τοῦ δὲ προγόνου, προσενεγκάμενον μείζονα φιλοτιμίαν Δημητρίου τοῦ Φαληρέως, πραγματευσαμένου τὰ περὶ τούτων. *Je croy qu'il faut lire*, προσενεγκαμένου.

sous le Roy Philadelphe vôtre ayeul. Il est visible qu'Aristobule oppose icy la traduction entiere de toute la Loy, à ces parties qui en avoient été traduites auparavant, & l'ouvrage d'un grand Roy à celuy de quelques particuliers, qui avant luy s'étoient contentez de traduire & d'exposer ce qui étoit arrivé aux Hebreux depuis leur sortie d'Egypte jusqu'à leur entrée dans la terre promise.

Son témoignage est confirmé par celuy de Demetrius Phalereus.

Au reste cet ancien Philosophe Juif n'est point le seul qui ait parlé de ces sortes de Traductions ou d'Expositions particulieres de quelques parties des livres saints, faites avant la Version des Septante. Le méme Demetrius (5) qu'il vient de citer, dit la méme chose dans sa lettre au Roy Ptolemée Philadelphe, rapportée par Aristée & par Josephe. Il nous manque, dit-il au Roy, avec quelques autres livres, ceux qui contiennent la Loy des Juifs, parce qu'ils sont écrits en Hebreu, & que l'on n'en a donné jusqu'à present que quelques interpretations, qui ne sont pas aussi exactes qu'elles devroient être, comme ceux qui s'y entendent l'assurent. Et cela vient de ce qu'aucun Roy n'en a pris le soin. Quoy que le terme Grec dont se sert Demetrius, puisse à la rigueur marquer encore autre chose qu'une version ou une interpretation, il est clair neanmoins que c'est cela qu'il prétend signifier, & non pas ce que M. le Clerc luy

(5) Demetrius Phalereus in Epist. ad Ptolemæum, Ægypti Regem, apud Josephum, Aristeam, & Eusebium, l. VIII. Præp. Evang. cap. III. *τὰ δὲ τοῦ νόμου τῶν Ἰουδαίων βιβλία σὺν ἑτέροις ὀλίγοις τισὶ λείπει· τυγχάνει γὰρ Ἑβραϊκοῖς γράμμασι καὶ φωνῇ λεγόμενα, ἀμελέστερον δὲ καὶ οὐχ ὡς ὑπάρχει σεσήμανται, καθὼς ὑπὸ τῶν εἰδότων προσαναφέρεται· προνοίας γὰρ βασιλικῆς οὐ τετύχηκε. δεῖν δὲ ἐστι καὶ ταῦθ' ὑπάρχειν παρὰ σοὶ διηκριβωμένα,* &c.

fait dire en quelque endroit de sa Bibliotheque : *Que les livres des Juifs étoient écrits negligemment.* Cela paroît I. parce qu'il est faux que dans aucun temps les livres de la loy des Juifs ayent été écrits negligemment en Hebreu. Tout le monde sçait au contraire, & on en a un grand nombre de preuves, que l'exactitude des Juifs sur ce point a toûjours été extrême. II. Parce que Démétrius ajoûtant que cela vient de ce qu'aucun Roy ne s'étoit mêlé jusqu'alors d'un pareil ouvrage, on voit qu'il veut par-là exciter Ptolemée, non pas à corriger le texte Hebreu ; ce qu'il n'a jamais entrepris ; mais à procurer une version Greque plus exacte & plus complete que celles qui avoient paru jusqu'alors ; & qui n'étoient à proprement parler que des Essais & des Abregez, entrepris par quelques Particuliers, qui n'avoient eu le dessein ni les moyens de donner une Version entiere de tout le Pentateuque ou de toute la Bible. C'est pourquoy Rufin (6) dans la traduction qu'il a faite des livres de Josephe, & en particulier de cette lettre qui y est rapportée, a pris le passage dont il s'agit, dans le sens que je luy donne ; en disant ; que les Interpretations que l'on avoit euës jusqu'alors des livres saints n'étoient pas exactes. Il est donc certain qu'avant la Version des Septante, il y a eu quelques parties au moins du Pentateuque traduites en Grec.

(6) Rufinus in vers. latina Antiquit. Judaïc. Josephi, l. XII. Ad notitiam vestram perduco Legislationis Judaïcæ volumina nobis cum aliis deesse. Nam figuris Hebraïcis & voce gentili conscripta, inexplanabilia nobis existunt. Contigit etiam minus diligenter eam quam habent transferri, dum regalem providentiam minime percepissent. Necessarium tamen est hæc apud te cautius exposita reponi.

Et certainement quand nous n'aurions point ſur cela le témoignage d'Ariſtobule & celuy de Demetrius de Phalére, la raiſon devroit nous en convaincre. Eſt-il croyable que les Juifs, qui aprés leur retour de la captivité de Babylone juſqu'à l'Empire d'Alexandre le Grand, eurent beaucoup de commerce avec les Grecs en Egypte, en Phenicie, en Syrie & dans toute l'Aſie, où ils ſe rencontroient ſouvent avec eux, ſur-tout dans les Armées des Rois de Perſe qui étoient remplies de Grecs ou de Nations parlant Grec, & où les Juifs étoient obligez auſſi de ſervir, & où on les trouve en effet en corps conſiderables dés le temps de Xerxès (7) : Eſt-il, dis-je, croya-

Les Juifs ont dû pour plusieurs raiſons, donner en grec quelque abregé ou quelque partie de leur histoire & de leur loy, depuis leur retour de Babylone.

(7) *Le Poëte Chœrilus qui vivoit du temps d'Alexandre le Grand, décrivant les differentes nations qui combattoient contre Xerxès dans ſon expedition contre les Grecs, parle ainſi des Juifs :*

Τῶν δ' ὄπιθεν διέβαινε γένος θαυμαστὸν ἰδέσθαι,
Γλῶσσαν μὲν Φοίνισσαν ἀπὸ στομάτων ἀφιέντες,
Ὤικεον δ' ἐν Σολύμοις ὄρεσι πλατέῃ παρὰ λίμνῃ,
Αὐχμαλέοι κορυφὰς, τροχοκουράδες· αὐτὰρ ὕπερθεν
Ἵππων δαρτὰ πρόσωπ' ἐφόρουν ἐσκληκότα καπνῷ.

Quelques Critiques nouveaux prétendent que ce mot, τροχοκουράδες, *fait voir que le Poëte ne parle point des Juifs, à qui il étoit défendu de ſe razer la tête en cette maniere ; mais plûtôt de quelque peuple de Piſidie, où l'on trouve des montagnes qui portent auſſi le nom de* Solymi. *Mais pour ne rien dire de pluſieurs raiſons que je pourrois produire, pour détruire leur ſoupçon, je ne croy pas qu'ils prétendent mieux connoître les coûtumes & les uſages des Juifs que Joſephe même, ni ſçavoir mieux que luy, qui étoient ceux que Chœrilus décrit icy, puiſqu'il avoit ſans doute entre les mains le poeme d'où ces vers ſont tirez. Or Joſephe, Euſebe, & pluſieurs autres aprés luy, n'ont point douté que ce Poete n'ait voulu parler de quelques eſcadrons ou de quelques bataillons Juifs qui étoient dans l'armée de Xerxes. Voyez Joſephe* l. 1 contra Apionem, *&* *Euſebe* l. IX. Præp. Evang. cap. IX. *Comme les Juifs avoient ſervi dans les armées des Rois de Perſe, à qui ils étoient ſoûmis depuis leur retour de la captivité de Babylone, ils ſervirent de la même maniere dans celles d'Alexandre aprés la défaite de Darius. C'eſt ce que nous apprenons encore des mêmes Auteurs, qui*

ble que les Juifs n'ayent jamais travaillé à faire connoître le veritable Dieu à tant de Nations parmy lesquels ils se trouvoient, en leur donnant dans une langue qu'elles entendoient presque toutes, quelque abregé ou quelque interpretation de leur Loy? Est-il croyable qu'ils ne se soient pas servis de la même voye, soit pour instruire ceux de ces nations qui embrassoient le Judaïsme, & qu'ils recevoient parmy eux (8) en qualité de Proselytes; soit pour détruire toutes les fables ridicules, que ces mêmes Peuples (9) & sur tout les Grecs debitoient touchant leur sortie d'Egypte, leurs loix & leurs sentimens en matiere de Religion? Je ne croi pas même que l'on puisse raisonnablement douter que plusieurs de ces anciens Auteurs Grecs citez par Josephe & par Eusebe (1), comme Hecatée d'Abdere, Abydenus, & quelques autres qui ont vécu avant Ptolemée Philadelphe, n'ayent tiré ce qu'ils ont écrit des Juifs, de quelques-unes de ces versions ou de ces interpretations Greques plus anciennes, mais aussi plus imparfaites que celle des Septante.

Foiblesse des objections de M. le Clerc

M. le Clerc oppose (2) qu'*il ne reste aucune trace de ces versions, & qu'il n'en est fait aucune mention dans*

citent sur ce sujet Hecatée, & qui rapportent après luy la belle action d'un Cavalier Juif, appellé Mosomam ou Mosollam, qui fit si bien connoître aux Payens avec qui il faisoit voyage, la superstitieuse vanité de leurs augures.

(8) De Proselytis multa in vet. Testam. & novo.

(9) *Voyez sur toutes ces fables & ces calomnies Josephe dans ses deux livres contre Apion.*

(1) Josephus l. 1. contra Apionem Grammaticum. Eusebius l. x. Præp. Evang. cap. IV. XII. XIV. XV. & seqq.

(2) Ep. VII. Crit. pag. 231.

l'Histoire de celle des Septante, ce qui luy fait croire, comme il ajoûte, *que tout ce qu'Aristobule dit là-dessus, n'est qu'une fable inventée par cet Auteur Juif, pour rendre plus croyable ce qu'il dit, que Pythagore & Platon ont eu quelque connoissance des dogmes des Hebreux.* Ailleurs (3) il traite Aristobule d'Auteur supposé; icy il se contente de le faire passer pour un diseur de fables; mais il ne réüssira pas mieux auprès de toutes les personnes raisonnables, dans l'une que dans l'autre de ses prétentions; puisqu'elles sont toutes deux injustes, & absolument destituées de preuves. Ce qui l'oblige icy d'avoir pour suspecte la bonne foy de cet ancien Philosophe Juif si recommandable par tant d'endroits, & qu'il faut extrémement distinguer de tous les autres Juifs qui ont vécu aprés la naissance du Sauveur du monde, c'est, dit-il, qu'*il n'est fait aucune mention de la version dont il parle dans l'histoire de celle des Septante.* D'où est donc tiré ce passage & cette lettre de Démétrius que nous venons de citer; & où nous avons montré qu'il est fait mention des versions peu exactes qui avoient été faites de la loy de Moyse avant Ptolemée Philadelphe? Ne se trouve-t-elle pas dans l'histoire de la version des Septante écrite par Aristée (4), rapportée en partie par Josephe, & citée par saint Epiphane, Eusebe, saint Jerôme, & par plusieurs autres Peres de l'Eglise? N'est-ce pas dans cette même histoire qu'on lit de plus que Theopompe & Theodecte, Auteurs Grecs, l'un Orateur, & l'autre Poëte,

Contre le témoignage d'Aristobule.

(3) *Bibliotheque Universelle, tome XVI. page 441.*

(4) Aristæus sive Aristeas, l. de Septuag. Interpr. Versione, tomo XIII. Bibliothecæ Græco-lat. Patrum edit. Paris. Josephus l. XII. Antiquit. Judaic. cap. II. Euseb. l. VIII. Præp. Evang. cap. V.

avoient voulu inserer dans leurs ouvrages quelques endroits tirez des livres saints? Et cela ne montre-t-il pas encore clairement, qu'il y en avoit quelques parties au moins, traduites en grec avant Ptolemée Philadelphe?

Réfutation de ce qu'il oppose au témoignage de Numenius.

Pour ce qui regarde Numenius, qui pour marquer que Platon avoit emprunté beaucoup de choses des livres de Moyse, a dit: » Qu'est-ce autre chose que Platon, » sinon Moyse parlant Grec? M. le Clerc pour affoiblir ce témoignage avoit dit d'abord dans sa Bibliotheque (5): que ce Philosophe n'*avoit parlé ainsi qu'après les Chrêtiens*. Comme si pour avoir parlé après les Chrétiens, il en étoit moins croyable, ou qu'il eût voulu adopter ce que les Chrétiens soûtenoient partout des vols de Platon, s'il n'en avoit été convaincu luy-même. Ne manque-t-il donc à Numenius pour être crû de M. le Clerc, sinon qu'il eût parlé avant les Chrétiens? Qu'il croye donc Aristobule qui a dit la même chose si long-temps avant eux. Nôtre Auteur abandonnant cette réponse, en apporte dans sa lettre une autre qui luy a paru sans doute meilleure. Il dit donc que *Numenius a seulement voulu marquer par ces paroles, que Moyse & Platon s'accordoient entre eux sur plusieurs points; mais qu'on ne peut conclure de-là que Platon ait lû Moyse, ou qu'il en ait tiré quoy que ce soit.* Il doit paroître sans doute surprenant que Platon s'accorde avec Moyse sur plusieurs points, comme M. le Clerc le reconnoît, sans que ce Philosophe neanmoins ait emprunté quoy que ce soit de la doctrine de ce Legislateur des Juifs. Pourquoy ne trouve-t-on pas le même

(5) *Bibliotheque Universelle, tome XVI. page 445.*

accord

accord ou la même ressemblance dans aucun autre Philosophe payen ; & sur-tout dans Aristote, qui assurément n'avoit pas moins d'esprit & de pénétration que son Maître ? Je demande de plus à M. le Clerc, s'il prétend mieux entendre le sens des paroles de Numenius, que Clement d'Alexandrie, Eusebe, Theodoret, Hesychius & Suidas, dont les deux premiers au moins avoient en main les livres, d'où elles étoient tirées ; & qui sçavoient par-là sûrement dans quel sens & à quel dessein ce Philosophe Pithagoricien les avoit dites. Or il est certain que ces Auteurs les ont rapportées pour prouver que Platon avoit tiré plusieurs choses des livres ou de la doctrine de Moyse ; c'est donc dans ce sens que Numenius les a dites, & non pas seulement dans celuy que M. le Clerc luy attribuë sans raison, & même, à ce qu'il me paroît, avec peu de sincerité.

M. le Clerc paroît peu sincere dans la maniere dont il explique le passage de Numenius.

En effet dans sa lettre suivante (6), où il prétend prouver que Philon a été tres-attaché à Platon ; & qu'il en a emprunté plusieurs manieres de parler & plusieurs dogmes ; même des plus faux & des plus contraires à la doctrine de Moyse ; il ne manque pas de se prévaloir de ce Proverbe grec rapporté par saint Jerome (7) : *Que Platon imite Philon ; ou que Philon imite Platon.* Or ce Proverbe est tourné en grec de la même maniere que les paroles de Numenius, à cela près que celles-cy, sont encore plus expressives, & marquent une con-

(6) Epist. VIII. Critica, pag. 258.

(7) Hieronym. l. de Script. Eccles. De hoc (Philone) vulgo apud Græcos dicitur, ἢ Πλάτων φιλωνίζει, ἢ Φίλων πλατωνίζει, id est, aut Plato Philonem sequitur, aut Platonem Philo : tanta est similitudo sensuum & eloquii.

formité plus grande entre Platon & Moyse, qu'entre Philon & Platon. M. le Clerc prétend néanmoins que ce proverbe ne signifie pas seulement qu'il y a une simple ressemblance, ou quelque conformité en general, entre Philon & Platon; mais encore que le premier a emprunté du second plusieurs manieres de parler & plusieur dogmes; tandis qu'il soûtient d'un autre côté que les paroles de Numenius, quoy que beaucoup plus expresses, ne marquent rien de pareil dans Platon par rapport à Moyse. Cette conduite est-elle droite: est-elle sincere? Ne fait-t-elle pas voir clairement que M. le Clerc n'écoute dans les explications qu'il donne aux passages qu'il cite, que sa passion, & les differens interêts des causes qu'il veut soûtenir, & qu'il se met fort peu en peine de tout le reste?

Ch. XXIV. *Si l'on trouve dans Platon même des marques de ses vols. Ce que M. le Clerc avance sur ce sujet,*

Nôtre Auteur après avoir attaqué en vain l'autorité des témoins Chrétiens, Juifs & Payens, qui assurent unanimement que Platon a eu connoissance de la doctrine des Hebreux, & qu'il en a tiré plusieurs choses, dont on voit des traces dans ses livres: s'efforce ensuite de montrer (8), que l'on ne trouve rien dans Platon même, soit pour le fonds des choses, soit pour la maniere dont elles sont exprimées, qui paroisse venir de cette source, ou qui ressente le langage de l'Ecriture. Il nous renvoye là-dessus à la Parenese de saint Justin, au premier livre des Stromes de Clement d'Alexandrie, & au douziéme livre de la Préparation d'Eusebe, où ces anciens Auteurs Chré-

(8) Epist. VII. Crit. pag. 233. 251. & aliis. Et tomo XV. Biblioth. Univ. pag. 445.

tiens se sont appliquez sur-tout à exposer les vols de Platon ; & il veut bien que *si après avoir examiné ces ouvrages, nous n'avoüons que Platon a pû apprendre d'ailleurs, ou trouver de luy-même ce que ces anciens Peres soûtiennent qu'il a tiré de l'Ecriture, nous méprisions sa lettre comme indigne d'être lüë.*

Il passe de-là à examiner ce que ce Philosophe a dit des trois Principes ; & il montre que l'*on ne trouve qu'une legere ressemblance entre ces trois Principes, & la Trinité des Chrétiens ; & que cette legere ressemblance n'a point dû obliger les Peres de l'Eglise d'assurer que ce fût la même chose ; d'autant plus que dans l'ancien Testament on ne voit aucune trace de ces trois substances divines, telles,* dit-il, *que Platon se l'imaginoit, & que les Peres les ont soûtenuës* (9). Il ajoûte qu'*il est encore moins probable que ce que Platon a dit de la creation de l'homme & du premier âge du monde, soit dans son Banquet, soit dans son Politique, doive être rapporté à la doctrine des Hebreux, à cause de plusieurs circonstances absurdes qui y sont mélées avec quelque ombre de verité.* Et qu'enfin on ne peut pas croire que Platon ni Pythagore ayent tiré quoy que ce soit des Juifs ;

(9) Joan. Clericus Epist. VII. Crit. pag. 237. & 238. Non puto usquam in Vetere Testamento indicium esse ullum plurium numero substantiarum divinarum, quales somniabat Plato, & quales Patres credidère. Certe cum omnia loca quæ huc trahi possent, expendo, nullum invenio, ex quo tres substantiæ divinæ colligi queant. *Voilà, comme l'on voit, les Peres de l'Eglise accusez nettement d'avoir crû après Platon, trois substances divines ou trois Dieux. Une accusation aussi insensée que celle-là, ne fait aucun tort aux SS. Peres ; mais elle fait connoître parfaitement M. le Clerc, & ce qu'il pense du Mystere de la Trinité. Après cela, & après tout ce que nous avons dit dans cet ouvrage, de la mauvaise foy & des desseins pernicieux de cet Auteur, si on en doute encore, & qu'on ne s'apperçoive pas du poison qu'il répand dans tous ses livres, on ne pourra s'en prendre qu'à soy-même.*

puisque Timée disciple de Pythagore dans son Traité de l'Univers, ne cite aucun Auteur; & que Platon qui l'a copié, ne corrige aucune de ses idées sur les sentimens de Moyse; & *que si ces Philosophes avoient tiré des Juifs ce qu'ils disent de Dieu & de la création du monde, ils en auroient bien mieux parlé, & qu'avec le fonds des choses ils en auroient encore rapporté la maniere & toutes les circonstances.*

Tout ce que M. le Clerc avance là-dessus, n'est appuyé que sur de fausses suppositions.

Voilà toutes les raisons qui obligent M. le Clerc de soûtenir contre les SS. Peres, que l'on ne trouve rien dans Platon qui marque que ce Plilosophe ait eu quelque connoissance de la doctrine des Hebreux. Mais qui ne voit après tout ce que nous avons dit, l'illusion de tous ces raisonnemens; & qu'ils ne sont tous appuyez que sur ce qu'il plaît à nôtre Auteur de supposer, que les SS. Peres ont cru que Platon avoit bien compris & bien rapporté ce qu'il avoit lû ou entendu dire de la doctrine de Moyse; qu'il avoit été assez sincere & assez équitable pour citer les Auteurs, des sentimens desquels il avoit profité; qu'il n'avoit point alteré & corrompu leur doctrine en se l'appropriant, par les fables & les erreurs qu'il y avoit ajoûtées: & qu'enfin pour ce qui est des trois Principes que ces Sectateurs avoient imaginez, les Peres de l'Eglise ont été persuadez que c'étoit toute la même chose que ce que l'Ecriture enseigne du Mystere de la Trinité. Fausses suppositions, calomnies manifestes que nous avons détruites, de maniere que nous n'apprehendons pas que M. le Clerc puisse jamais les rétablir, quelque effort & quelque artifice qu'il y employe. Rejettons toutes ces fausses suppositions, & entrons dans les veritables sentimens des SS. Peres, tels

que nous les avons exposez jusqu'à present ; il ne s'y trouvera plus rien dont M. le Clerc luy-même ne soit obligé de tomber d'accord.

M. le Clerc ne combat point le sentiment des SS. Peres ; au contraire il est obligé d'en reconnoître la verité.

Il reconnoît qu'il y a quelque legere ressemblance entre ce que Platon & les Platoniciens nouveaux ont dit de leurs trois Principes, & ce que l'Ecriture enseigne du Mystere de la Trinité. Il a raison ; n'y a-t-il pas quelque ressemblance entre un singe & un homme ; entre une copie contrefaite, & toute remplie d'erreurs grossieres, & l'original d'où elle a été tirée ; entre la fable & la verité ? Et n'est-ce point là ce que les Peres ont dit des trois Principes des Platoniciens, par rapport au Mystere de la Trinité ? Il avouë qu'il y a quelques traits de verité entre plusieurs fables & plusieurs erreurs, dans ce que Platon a dit de la formation de l'homme, & du premier age du monde. Les Peres ont dit la même chose, & s'ils ont trouvé ces vestiges & ces traits de verité dans plusieurs autres points de la Philosophie de Platon, ils ont reconnu en même temps qu'ils se trouvoient pareillement confondus avec un grand nombre de fables & d'erreurs. Il dit enfin que Timée & Platon reconnoissent comme Moyse un Dieu Créateur de l'Univers, mais que la maniere dont ils expliquent cette création n'a rien de semblable à celle de Moyse. Et où a-t-il trouvé que les Peres de l'Eglise ayent approuvé les erreurs que Timée & Platon debitent sur ce sujet ? N'avons-nous pas vû au contraire qu'ils les ont refutées avec beaucoup de force ?

Seule difference qui se trouve entre

Toute la difference donc qui se trouve entre les Peres de l'Eglise, lorsqu'on ne leur attribuë point des

M. le Clerc, & les SS. Peres qu'il prétend réfuter.

ſentimens qu'ils n'ont jamais eus, & M. le Clerc qui les calomnie, c'eſt qu'il ne veut point reconnoître que Platon ait tiré des livres ou de la doctrine des Hebreux ces ſentimens plus raiſonnables, & ces traces de verité que l'on découvre dans les ouvrages de ce Philoſophe; au lieu que les Peres de l'Egliſe l'aſſurent tous unanimement. Il aime mieux ſoûtenir que Platon a trouvé tout cela de luy-même & par la force de ſon raiſonnement, ou qu'il l'a tiré de la doctrine des Philoſophes qui l'avoient precedé, de celle des Egyptiens, des Chaldéens & des autres anciennes Nations de l'Orient: car toutes ces Nations quelles qu'elles ſoient, ſont bonnes pour M. le Clerc. Il reconnoîtra tant que l'on voudra, que Platon a pillé les Egyptiens & les Chaldéens, les Medes & les Aſſyriens, pourvû que l'on ne diſe pas qu'il a tiré quoy que ce ſoit de la doctrine des Hebreux.

Réfutation de ces fauſſes idées de M. le Clerc.

Mais pour luy répondre en peu de mots: J'avouë que Platon a trouvé pluſieurs choſes de luy-même, auſſi-bien que les autres Philoſophes, car après tout, comme dit Clement d'Alexandrie (1), ils avoient du ſens & de la raiſon. Il eſt vray encore que par la vûë des créatures, il a pû s'élever à la connoiſſance du Créateur. Les Peres de l'Egliſe l'ont reconnu après ſaint Paul, dont, comme nous l'avons vû, ils luy appliquent continuellement ces paroles, qui prouvent, & cette connoiſſance qu'il a euë, & l'abus prodigieux qu'il en a fait. Ce n'eſt pas auſſi préciſément cette connoiſſance qu'ils aſſurent que Platon a tirée des livres ou de la doctrine de Moyſe; mais c'eſt la maniere dont

Preuves que Platon a eu quelque connoiſſance de la doctrine des Hebreux.

(1) Clemens Alexandr. l. 1. Strom. loco ſupra relato.

il a parlé de Dieu, beaucoup mieux qu'aucun autre Philosophe payen n'a fait devant ou aprés luy. C'est particulierement pour l'avoir defini (2) presque dans les mêmes termes dont Dieu se définit luy-méme dans les saintes Ecritures, lorsqu'il dit : Je suis celuy qui est: C'est pour avoir dit, conformément à la doctrine des Hebreux, qui enseigne que Dieu a tout fait par son Verbe : Que le Verbe très-divin a arrangé & rendu visible tout cet Univers (3). C'est pour avoir donné le nom de Pere & de Seigneur au Pere de l'Auteur de l'Univers, & avoir reconnu par-là que Dieu avoit un Fils ; personne avant Platon, comme dit Eusebe (4), ne s'étant jamais trouvé parmy les Grecs, qui ait pensé ou parlé de la sorte. C'est pour avoir admis des Substances (5) intelligentes & spiri-

(2) Plato in Timæo. Τί τὸ ὂν μὲν ἀεὶ, γένεσιν δὲ οὐκ ἔχον; καὶ τί τὸ γιγνόμενον μὲν ἀεὶ, ὂν δὲ οὐδέποτε; τὸ μὲν δὴ νοήσει μετὰ λόγου περιληπτὸν, ἀεὶ καὶ κατὰ τὸ αὐτὸ ὂν, &c. De quo, aliisque similibus Platonis locis, vide Justinum Parænesi ad Græcos, pag. 21. Theodoretum serm. 11. ad Græcos, page 491. Eusebium l. xi. Præp. Evang. cap. ix. Augustinum l. viii. de Civit. Dei, cap. xi. &c.

(3) Plato in Epinomide, loco supra relato. De quo aliisque vide Theodoretum serm. 11. ad Græcos, pag. 498. & 499. Eusebium l. xi. Præp. Evang. cap. xvi.

(4) Plato in Epist. ad Hermiam, Erastum & Coriscum, de quo Eusebius ibid. Ἆρά σοι δοκεῖ ταῦτα λέγων ὁ Πλάτων, τοῖς Ἑβραίων ἐπηκολουθηκέναι δόγμασιν; ἢ πόθεν ἄλλοθεν ἐπελθὸν αὐτῷ τοῦ πάντων τῶν ὁρατῶν αἰτίου κρείττονα ἄλλον Θεὸν, τὸν δὴ καὶ πατέρα τοῦ πανηγεμόνος προσειπεῖν; πόθεν δ' αὐτῷ τὸ τοῦ κυρίου ἐπὶ τοῦ Πατρὸς τοῦ Δημιουργοῦ τάξαι ὄνομα, μηδενός πω πρὸ αὐτοῦ Ἑλλήνων ἀνέντος, ἀλλὰ μηδ' εἰς νοῦν ταῦτα καταβεβλημένου; Adde Clementem Alexandr. l. v. Strom. pag. 598.

(5) Plato l. x. de Legibus. De quo idem Euseb. ibid. cap. xxvi. Ἔτι πρὸς τούτοις ὁ Πλάτων τοῖς Ἑβραίων ἐπακολουθήσας λόγοις, οὐ μόνον ἀσωμάτους καὶ ἀγαθὰς δυνάμεις, ἀλλὰ καὶ ἐναντίας ἔστιν εἶναι, [illegible] γράφων ἐν τῷ δεκάτῳ τῶν νόμων..... Ἐπειδὴ γὰρ συνωμολογήκαμεν ἡμῖν αὐτοῖς, εἶναι μὲν τὸν οὐρανὸν πολλῶν μεστὸν ἀγαθῶν, εἶναι δὲ καὶ τῶν

tuelles, & en avoir distingué, comme l'Ecriture, de bonnes & de mauvaises; entre lesquelles il dit qu'il y a un combat immortel, qui demande de nôtre part une attention continuelle. C'est parce qu'il a parlé de la spiritualité & de l'immortalité de l'ame (6) beaucoup mieux qu'aucun autre Philosophe payen n'a fait devant ou après luy; & sur tout pour avoir enseigné, conformément à l'Ecriture, qu'elle avoit en elle l'image & la ressemblance de Dieu même. C'est pour avoir dit que le Créateur étant très-bon, tous ses ouvrages le sont aussi; & qu'après les avoir achevez, il les approuva (7), de la même maniere que l'Ecriture dit, que Dieu ayant vû tous les ouvrages qu'il avoit faits, il les trouva très-bons. C'est enfin pour avoir dit que Dieu, après avoir fait le Soleil, la Lune, & les Planetes (8), les mit dans

ἐναντίων, πλειόνων δὲ τῶν μή. μάχη δή φαμεν ἀθάνατος ἐσθ' ἡ τοιαύτη καὶ φυλακῆς θαυμαστῆς δεομένη. ξύμμαχοι δὲ ἡμῖν θεοί τε καὶ δαίμονες, ἡμεῖς δ' αὖ κτήματα θεῶν καὶ δαιμόνων. Πόθεν καὶ ταῦτα τῷ Πλάτωνι, ἐγὼ μὲν οὐκ ἂν ἔχοιμι φράζειν· &c.

(6) Plato in Phædone & in Alcibiade I. de quibus locis vide eundem Eusebium ibid. cap. XXVII. & XXVIII. sub cujus finem aït: Ὥρα..... δεῖξαι τὸν ἄνδρα (Πλάτωνα) Ἑβραίοις κατὰ πάντα φίλον. ἐκτὸς εἰ μή πη παρατραπεὶς ἀνθρωπινώτερον ἢ κατὰ τὸν ἀληθῆ φάναι τι προήχθη λόγον. αὐτίκα τῶν εἰρημένων ὅσα μὲν ἐπιτυχῶς λέλεκται τῷ ἀνδρὶ, συντρέχοι ἂν τοῖς Μωσεῖ δεδογμένοις· ὅσα δὲ μὴ ἀρέσκοντα Μωσεῖ καὶ τοῖς Προφήταις ὑπέλαβεν, οὐκ ἂν ἔχοι συνεστῶτα τὸν λόγον.

(7) Plato in Timæo, ad quem locum Eusebius ibid. cap. XXXI. Τῆς Ἑβραίων γραφῆς ἐφ' ἑκάστῳ δημιουργημάτων ἐπιφωνούσης· Καὶ εἶδεν ὁ Θεὸς ὅτι καλόν· καὶ ἐπὶ τῇ πάντων συγκεφαλαιώσει φασκούσης, Καὶ εἶδεν ὁ Θεὸς τὰ πάντα, καὶ ἰδοὺ καλὰ λίαν. Ἄκουε τοῦ Πλάτωνος λέγοντος, Εἰ μὲν δὴ καλός ἐστιν, ὅδε ὁ κόσμος, ὅ τε Δημιουργὸς ἀγαθὸς, δῆλον ὡς πρὸς τὸ ἀΐδιον ἔβλεπε. καὶ πάλιν· Ὁ μὲν γὰρ κάλλιστος τῶν γεγονότων, ὁ δ' ἄριστος τῶν αἰτίων.

(8) Idem Plato ibid. Σώματα δὲ αὐτῶν (ἡλίου καὶ σελήνης) ποιήσας ὁ Θεὸς, ἔθηκεν εἰς τὰς περιφοράς. Quibus, aliisque Platonis vocibus subjungit Eusebius cap. XXX. ejusdem libri XI. Ἐπιτήρει δὲ εἰ μὴ τὸ, Ἐξ

leurs spheres propres, pour être la mesure des temps; comme l'Ecriture dit, qu'il les a mis dans le firmament pour la même fin. Voilà, pour ne point parler d'un grand nombre d'autres endroits de Platon, où l'on trouve de semblables vestiges des veritez contenuës dans les divines Ecritures, sur quoy les Peres de l'Eglise ont crû que ce Philosophe a eu quelque connoissance de la doctrine des Hebreux.

On ne peut attribuer ni au raisonnement de Platon, ni à la penetration de son esprit, cette conformité qui se trouve entre quelques-uns de ses sentimens & de ses termes, & ceux de l'Ecriture.

Si M. le Clerc ne veut pas en tomber d'accord, s'il prétend être plus éclairé & mieux instruit là-dessus que tous les SS. Peres, que les plus anciens & les plus sçavans Juifs, & que les Payens même, qui ont reconnu cette conformité dont nous parlons: Qu'il nous explique donc comment il s'est pû faire que Platon ait rencontré si heureusement, & parlé en tant d'endroits d'une maniere si conforme, non seulement aux sentimens, mais encore aux termes de l'Ecriture. Il attribuë cela à son raisonnement; comme si le raisonnement pouvoit aller jusques-là. Mais quand cela seroit, les autres Philosophes payens qui ont précedé Platon, & ceux qui l'ont suivi, comme entre autres Aristote son disciple, ne luy cedoient pas sans doute en esprit, en genie & en force de raisonnement. D'où vient donc qu'on ne trouve point dans leurs ouvrages ces mêmes traces des veritez divines que l'on trouve dans les siens, & ces mêmes

οὖν λόγου καὶ διανοίας Θεοῦ εἰρηκότι Πλάτωνι, ὅμοιον ἂν εἴη τῷ παρ' Ἑβραίοις φάσκοντι, Τῷ λόγῳ Κυρίου οἱ οὐρανοὶ ἐστερεώθησαν, καὶ τῷ πνεύματι τοῦ στόματος αὐτοῦ πᾶσα ἡ δύναμις αὐτῶν. ἀλλὰ καὶ Μωσέως εἰπόντος, Καὶ ἔθετο αὐτοὺς ἐν τῷ στερεώματι, ὁμοίως εἴρηται καὶ ὁ Πλάτων φωνῇ τῇ, Ἔθηκεν, εἰπών, σώματα δὲ αὐτῶν ποιήσας ὁ Θεὸς ἔθηκεν εἰς τὰς περιφοράς.

rapports avec les ſentimens & les paroles de l'Ecriture? D'où vient que tous les autres Philoſophes ne s'attachant dans leur Phyſique qu'aux cauſes ſecondes, ne parlant que de la forme & de la matiere, Platon ſeul entre tous (9) s'éleve juſqu'à Dieu, qui eſt la cauſe premiere, & le conſidere par tout comme le principe, le milieu, & la fin de toutes choſes? Methode qu'il ſuit non ſeulement dans ſa Phyſique, mais encore dans ſa Morale & dans ſa Politique, où il parle continuellement de Dieu, & rapporte tout à luy. Où a-t-il pris cette methode? d'où a-t-il tiré tant de veritez inconnuës à tous les autres Philoſophes? Si M. le Clerc répond que Platon a tiré cette methode & ces veritez de Pythagore & des Pythagoriciens, je l'avouëray en partie, mais il reſtera toûjours à examiner, d'où Pythagore avoit tiré toutes ces connoiſſances; & M. le Clerc n'ignore pas que ce Philoſophe eſt dans le même cas que Platon, & que les Peres de l'Egliſe l'ont accuſé d'avoir puiſé dans la même ſource, & de l'avoir corrompuë de la même maniere.

Miſerable faux-fuyant de M. le Clerc.

S'il oſe dire, comme il le dit en effet, que ces deux Philoſophes n'ont point tiré ces connoiſſances de la doctrine des Hebreux, mais de celle des Egyptiens, ou des Chaldéens, nous luy répondrons qu'il produiſe donc les ouvrages de quelque Philoſophe d'entre ces Egyptiens ou ces Chaldéens, qui ſoit plus ancien que Moyſe; & que par un parallele exact

(9) *Voyez Proclus au commencement de ſes Commentaires ſur le Timée, & ſur tout ſaint Auguſtin l. VIII. de la Cité de Dieu, chap. V. VI. VII. VIII. & IX.*

des sentimens de ce Philosophe Chaldéen avec ceux de Platon, formé sur le modele de celuy d'Eusebe, il nous fasse voir entre ces deux Auteurs les mémes rapports que les SS. Peres ont trouvez entre Moyse & Platon, & qu'alors nous pourrons l'écouter : mais que tandis qu'il se contentera de recourir en general aux Chaldéens ou aux Egyptiens, sans rien prouver, ou qu'il ne nous débitera là-dessus que des conjectures aussi foibles que celles de Marsham sur les Egyptiens, ou que celles qu'il fait en quelque endroit de sa Bibliotheque (1) sur les oracles prétendus de Zoroastre, nous serons en droit de nous en mocquer, & de les rejetter avec mépris.

Derniere objection de ces Auteurs, fondée, comme toutes les autres, sur une fausse supposition.

M. le Clerc ajoûte enfin (2), que si Platon ou les Pythagoriciens avoient eu connoissance de la doctrine des Juifs; *avec le fond des choses qu'ils en ont prises, ils en auroient aussi rapporté les circonstances; qu'ils auroient parlé de Dieu, de la création du monde & de celle de l'homme beaucoup mieux qu'ils n'ont fait; & qu'enfin on ne trouveroit pas dans ce qu'ils en disent, tant de fables & d'absurditez mélées ensemble.* Cela suppose toûjours, comme l'on voit, que Platon & Pythagore avoient bien compris ce qu'ils avoient lû ou entendu dire de la doctrine des Hebreux; qu'ils étoient fort persuadez que c'étoit la pure verité, & qu'ils devoient se donner bien de garde de l'alterer en quoy que ce fut. Cela suppose qu'ils n'étoient point remplis d'un grand nombre d'erreurs & de faux préjugez, & qu'ils étoient beaucoup plus disposez à se declarer disciples & hum-

(1) *Bibliotheque Univ. tome VII. page* 23. *tome XVI. page* 445.
(2) Epist. VII. Crit. Biblioth. Univ. tom. XVI. pag. 442. 444.

bles sectateurs de la Philosophie des Hebreux, qu'à se faire eux-mêmes chefs de secte, & inventeurs d'un nouveau systême de Philosophie & de Religion. Toutes suppositions fausses & directement opposées à ce que les Peres de l'Eglise ont dit des dispositions de ces Philosophes, à ce que les Payens même nous en ont fait connoître, & à ce que l'évidence du fait nous en apprend.

Réfutation de cette même objection par l'exemple d'un grand nombre d'Auteurs très-anciens, qui ont eu, comme Platon, quelque connoissance des livres saints, & qui n'en ont pas fait un meilleur usage que luy.

Mais quand le raisonnement de M. le Clerc ne supposeroit pas faux, il ne laisseroit pas d'être très-mauvais. Il prétend que si Platon avoit eu connoissance de la doctrine des Juifs, il en auroit bien mieux parlé, & qu'avec le fond des dogmes il en auroit encore rapporté les circonstances. Et quoy? Hecatée d'Abdere, Abydenus, Demetrius, Eupolemus, Theodote, & tous ces autres anciens Auteurs citez par Josephe & par Eusebe (3), & long-temps avant Josephe & Eusebe, long-temps même avant la naissance de Jesus-Christ, par Alexandre Polyhistor, fameux Historien payen, n'ont-ils pas eu connoissance des livres & de l'histoire des Juifs? n'en ont-ils pas inseré dans leurs ouvrages des morceaux très-considerables? Combien peu exactement neanmoins en ont-ils parlé? combien de fables & d'erreurs n'y ont-ils pas mêlées? N'avons-nous pas encore Tacite (4), & Troge Pompée ou son Abbreviateur Justin (5), qui quoique plus récens que ces autres Auteurs, dont nous venons de parler; quoy qu'ils ayent eu plus de

(3) Josephus l. I. & II. contra Apionem. Eusebius l. IX. Præp. Evang. per totum.

(4) Cornel. Tacitus Histor. l. V.

(5) Justin. Histor. l. XXXVI. cap. II.

moyens de s'instruire exactement de ce qui regarde l'histoire des Juifs ; ont fait neanmoins presque autant de fautes, & débité presque autant de fables, qu'ils en ont voulu rapporter de circonstances. Faut-il donc s'étonner que Platon, quand même il auroit été fort disposé à rapporter fidelement ce qu'il avoit lû, ou ce qu'il avoit appris des dogmes des anciens Juifs, les ait mêlez & confondus avec quantité de fables & d'erreurs? La raison de M. le Clerc ne vaut donc rien ; car si on pouvoit en conclure que Platon n'a point eu connoissance de la doctrine des Hebreux, & qu'il n'en a rien inseré dans ses ouvrages, elle prouveroit également que tous ces anciens Auteurs n'ont point eu connoissance de leur histoire, & qu'ils n'en ont rien inseré dans leurs livres : ce qui est évidemment faux.

Conclusion de tous l'ouvrage.

C'est par cette courte justification de ce que les SS. Peres ont dit de la connoissance que Platon a euë de la doctrine des anciens Hebreux, que j'ay crû devoir finir la réfutation de tous les prétextes dont on s'est servi, pour établir le paradoxe mal concerté de leur prétendu Platonisme. Je crois que pour peu que l'on examine ces prétextes & ces mauvaises raisons que j'ay réfutées, l'on reconnoîtra sans peine la verité de ce que j'ay avancé d'abord, que quoy qu'il n'y ait guéres d'opinions qui se soient répanduës davantage en assez peu de temps, que ce prétendu Platonisme des SS. Peres, il n'y en a guéres aussi qui ayent été moins prouvées, ni qui soient appuyées sur des fondemens plus foibles & plus ruïneux. On admirera la temerité des ennemis de la Religion Chré-

tienne, d'avoir osé établir sur cette chimere, comme sur un principe indubitable, leurs déclamations les plus emportées contre le Mystere adorable de la Trinité. On s'étonnera sur tout de la mauvaise foy avec laquelle l'un de ces pernicieux Ecrivains a osé citer les SS. Peres, & de l'abus étrange qu'il a fait de leurs paroles, pour les calomnier indignement. Enfin j'espere que plus on examinera quelle a été la conduite des Peres de l'Eglise à l'égard de la Philosophie Platonicienne, & les sentimens qu'ils en ont eus, & que nous avons exposez dans cet ouvrage; plus on sera convaincu qu'ils ont été infiniment éloignez de mêler les idées de cette Philosophie profane avec la sainteté des dogmes de nôtre Religion. Disons donc avec
» eux (6) : Quel rapport y a-t-il entre Athenes & Je-
» rusalem, entre l'Academie & l'Eglise, entre les He-
» retiques, & encore plus entre les Payens; & les Chré-
» tiens? Nous avons été élevez dans le Portique de Sa-
» lomon, qui nous a appris comme l'Apôtre, à cher-
» cher Dieu dans la simplicité de nôtre cœur. Que ceux
» qui ont voulu introduire un Christianisme Stoïcien,
» Platonicien, ou Dialecticien, voyent ce qu'ils ont à
» faire ou à répondre.

(6) Tertull. l. de Præscript. adv. Hæreticos, cap. VII. Quid ergo Athenis & Hierosolymis? Quid Academiæ & Ecclesiæ? .... Viderint qui Stoïcum, & Platonicum, & Dialecticum Christianismum protulerunt.

Fin du quatriéme Livre.

TABLE
DES MATIERES PRINCIPALES.

A

D

E

G

L

M

N

Fin de la Table des Matieres.

APPROBATION.

J'AY lû par l'ordre de Monseigneur le Chancelier un Manuscrit intitulé : *Défense des SS. Peres accusez de Platonisme* : & j'ay crû que l'impression en seroit très-utile & très-agreable au Public. Fait à Paris, ce 20. Mars 1710.

RAGUET.

Permission du R. P. Provincial.

JE soussigné, Provincial de la Compagnie de JESUS en la Province de Champagne, suivant le pouvoir que j'ay reçû de nôtre R. Pere General, permets au Pere BALTUS de faire imprimer un Livre intitulé : *Défense des SS. Peres accusez de Platonisme* ; qui a été vû & approuvé par trois Theologiens de nôtre Compagnie. En foy de quoy j'ay signé la Presente. Fait à Rheims, ce 6. Janvier 1710.

JEAN DEZ.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Le Sieur * * * Nous ayant fait remontrer qu'il desireroit donner au Public un Ouvrage intitulé : *Défense des SS. Peres accusez de Platonisme* ; s'il nous plaisoit luy accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires : Nous luy avons permis & permettons par ces Presentes de faire imprimer ledit Livre en telle forme, marge, caractere, & autant de fois que bon luy semblera, & de le faire vendre & debiter par tout nôtre Royaume, pendant le temps de dix années consecutives, à compter du jour de la date desdites Presentes. Faisons défenses à toutes personnes, de quelque qualité & condition qu'elles puissent être, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de nôtre obéissance, & à tous Imprimeurs, Libraires, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre & debiter, ni contrefaire ledit Livre en tout, ni en partie, sans la permission expresse & par écrit dudit Sieur Exposant, ou de ceux qui auront droit de luy, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Sieur Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts ; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Livre sera faite dans nôtre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux

Reglemens de la Librairie ; & qu'avant que de l'expoſer en vente, il en ſera mis deux Exemplaires dans nôtre Bibliotheque publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, & un dans celle de nôtre très-cher & feal Chevalier Chancelier de France le Sieur Phelypeaux Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos Ordres ; le tout à peine de nullité des Preſentes : Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir ledit Sieur Expoſant, ou ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie deſdites Preſentes, qui ſera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre, ſoit tenuë pour dûëment ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conſeillers-Secretaires, foy ſoit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier nôtre Huiſſier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & neceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : CAR tel eſt nôtre plaiſir. DONNE' à Verſailles le vingt-deuxiéme jour de Juin, l'an de grace mil ſept cens dix, & de nôtre Regne le ſoixante-huitiéme. Signé, Par le Roy en ſon Conſeil, FOUQUET.

Regiſtré ſur le Regiſtre, N°. 3. de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, page 68. N°. 68. conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arreſt du 13. *Août* 1703. *A Paris ce* 25. *Septembre* 1710.

Signé, DELAUNAY, Syndic.

Et ledit Sieur *** a cedé ſon droit de Privilege aux Sieurs Le Conte & Montalant, Libraires à Paris, pour en joüir ſuivant l'accord fait entre eux.

Fautes à corriger.

Dans le Texte.

Page 114. ligne 11. *liſez* ces trois premiers. P. 162. l. 11. *l.* les deux derniers Livres. P. 176. 7. *l.* Allatius. P. 188. 9. *l.* qui accoûtumez. P. 197. 11. *l.* En effet. P. 205. 30. *l.* ſes. P. 219. 18. *l.* Sont-ce ceux. P. 254. 14. *l.* la plus ſpecieuſe. P. 282. 23. *l.* Soſipatre. P. 358. 23. *l.* de bon. P. 383. 10. *l.* Reminiſcence. P. 452 3. *l.* ces. P. 453. 11. *l.* par un eſprit. P. 462. 2. *effacez* qui. P. 500. 26. *l.* en ont. P. 524 27. l. *nombre.* P. 549. 12. *l.* on trouve. P. 571. 9. *l.* il ne croyoit donc pas. P. 604. 9 *l.* ajoûte. P. 607. 13. *l.* d'avoir crû. P. 624. 17. *l.* Philadelphe. P. 626. 17. *l.* qu'il ait. P. 630. 10. *l.* Philoſophe : 23. *l* ſes.

Dans les Notes.

Page 2. ligne 2. *liſez* Parte II. P. 19. 10. *l.* ſucceſſore. P. 34. 5. *l.* φωτίζεται. P. 35. 9. *l.* illis. P. 52. 11. *l.* διαπεφωνήκασιν. P. 64. 21. l. *Phédon.* P. 68. 4. l. réfute. P. 76. 11. l. *Calviſius Taurus.* P. 90. 4. *l.* φιλοσοφουμένοις. P. 94. 9. *l.* non videtur. P. 147. 11. *l.* condemnavi. P. 247. 16. *l.* interpretationiſque. P. 265. 7. *l.* ἕνωσιν. P. 276. 13. *l.* πονηροῦ. P. 331. 2. *l* ediſſerunt. P. 344. 7. *l.* carne. P. 361. 12. *l.* ἐκεῖνοι. lig. derniere, effacez *tous.* P. 365. 6. *l.* λόγον. P. 392. 15. *l.* ὁδεύουσι. P. 393. 2. *l.* διαλεγομένους. P. 401. 5. *l.* καταλείβοντος. P. 407. 4. *l.* ὅσπερ εἰ καὶ οὐ. P. 454. 1. *l.* οἶδον. P. 497. ligne derniere, *l.* capite. P. 514. 3. l. *Platoniciens.* P. 549. 16. *l.* σεσύληκεν. P. 584. 14. *l.* ἐκ κευθμῶνος. P. 623. 2. l. *ſous Xerxès*.

